N° 52 à 104
dont couleurs 81-83-85
88 et 90

N° 53. — 1857. Prix du numéro : 45 centimes. 3 Janvier.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR D'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois...... 5 fr.
6 mois...... 10 »
12 mois..... 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Co, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale.—A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. —Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck.— Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR D'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

PETITE REVUE DE L'AN DE GRACE ET DE CRINOLINE 1856, — par BERTALL.



13436

Aux Français, le notariat terrasse la poésie ennemie intime de M. Léon Laya. — A l'Odéon, bâillement littéraire de *Madame de Montarcy*, en cinq actes et en beaux vers!!! Qu'on se le dise. — Vaisseau dansant un ballet dans le *Corsaire* à l'Opéra. — Vaisseau jouant la tragédie à la Porte Saint-Martin dans le *Fils de la nuit*. — Couderc et Berthelier, à l'Opéra-Comique. — Au Vaudeville, les *Faux bonshommes* de la graine de comédie. — Au Palais-Royal, rire aux larmes présidé par Grassot, Ravel, Arnal, etc., etc. — La *Tour Saint-Jacques* démolie par Alexandre Dumas, qui n'est pas embarrassé de construire quelque chose de mieux. — Les petits journaux, les petites gazettes, les petites causeries, les petits fours, la littérature à 2 sous, à 1 sou, voyez, choisissez, faites-vous servir. — Il y a bien d'autres choses encore sous la crinoline de 1856... Nous sommes discret, nous n'y regarderons pas.

PETITE REVUE DE L'AN DE GRACE ET DE CRINOLINE 1856, — par BERTALL (suite).



13437

A la réunion générale de messieurs les concierges, il a été décidé : Le 1er janvier les concierges recevront de 9 à 11 heures du matin ; les locataires seront parées et vêtues de blanc. — L'après-midi, les concierges étant tenus de faire quelques visites, les locataires garderont la loge.



13438

— Mon mari est à la campagne pour quelque temps, mais il sera bien désolé de ne pouvoir monter sa garde.



13439

La cage de fer nouveau modèle offerte en étrenne par un mari jaloux.



13440

La société archéologique propose de rechercher si la cage de fer, soi-disant d'invention moderne, n'a pas été jadis inventée par feu Vulcain.



13441

VENTE DE LA *Presse* AU TATTERSALL FRANÇAIS.

Après avoir été favorite sur le turf, avoir tant couru par tant de chemins, avoir gagné tant de prix, il est bien dur d'être vendue par son maître pour aller faire tourner un moulin.



13442

Le pigeon s'empressera nécessairement de payer à la porte de cette grande cuisine, où l'on sait si bien l'accommoder.
Aphorisme. — Le pigeon aime être plumé vif.



13443

M. Delacroix, nommé membre de l'Institut, prend enfin place auprès de M. Ingres. — Fin de la querelle. — Un dernier coup de crayon, un dernier coup de pinceau, demain on n'en parlera plus.



13444

Étude de M. Empis. — Le Théâtre-Français ayant signifié au public, par trois actes passés par-devant maître Léon Laya et son collègue, la prééminence du notariat sur la poésie, les *Deux notaires* de Gustave Nadaud viennent apporter le tribut de leurs remercîments.



13445

CONSEIL POUR GAGNER A LA BOURSE.

Vous attendez un peu avant d'entrer, vous prenez vos 20 sous, vous les mettez tout doucement dans votre poche, vous allez chez vous d'un bon pas. Voilà toujours un franc de gagné.

NOS GENS, — par MARCELIN.



13446

LE COCHER SUR SON TRONE.
Les rois s'en vont, les cochers restent.



13447

LE CHASSEUR.
Bête et du mollet, il a tout ce qu'il faut pour parvenir.



13448

LE DOMESTIQUE.
— Une bien bonne habitude qu'ont là les invités de monsieur, de me payer les dîners qu'il leur donne!



13449

LE CONCIERGE.
— Tel que vous me voyez, j'ai porté la hallebarde, le baudrier et le grand chapeau galonné; mais dans ce temps-là, *concierge* se prononçait : *Suisse*.



13450

LE CUISINIER.
Il a beaucoup connu monsieur de Talleyrand.



13451

LE GROOM.
— Je mène, ce soir, monsieur en bonne fortune.

A PROPOS DU NOUVEL AN.

LA LOI DES ÉTRENNES.

Rien n'est changé dans le monde depuis trois jours. C'est un 7 pour un 6, et voilà tout. Déjà l'on écrit 1857 comme si l'on n'avait jamais fait autre chose.

Depuis trois jours, l'année 1857 arpente le trottoir, voyage en omnibus, roule en cabriolet, rend des visites, porte des paquets, encombre les magasins, marchande, achète, se heurte et se coudoie. 1857 a la fièvre, son pouls marque trois mille kilogrammes de pralines à la minute; le bitume est encombré de polichinelles, de poupées, et Paris dépose chez ses amis un million de petits morceaux de carton semés d'arsenic. Touchant symbole!

Cette vivante kermesse, ces milliers de baraques improvisées sur la voie publique font les délices de la petite propriété.

Il ne faut pas se dissimuler que, dans ces derniers temps, l'article étrennes s'est humanisé; il est descendu au niveau des plus modestes budgets. Pour une somme fort minime, vous avez des étoffes étincelantes, des écharpes brodées d'or ou à peu près; et vous pouvez donner à votre femme ce qui eût paré souverainement la reine de Saba dans sa gloire, — crinoline à part.

Et les jouets, quel progrès!... Un de mes amis dépensait jadis des sommes folles en joujoux, à ses neveux et nièces. Grâce au développement de la bimbeloterie, il a déserté les boutiques pour hanter les étalages; et, généreux à moins de frais, il a opéré une heureuse réduction qui maintient sur un pied respectable l'équilibre de ses finances.

Voici une note comparative qu'il m'a communiquée :

1837.	
Une boîte de soldats.	2 fr.
Une poupée.	4
Un ménage.	6
Une boîte de couleurs.	2
Un pantin.	1
Un sabre, un tambour et une giberne.	5
	20 fr.

1857.	
Une boîte de soldats.	» fr. 65 c.
Une poupée.	1 50
Un ménage.	» 65
Une boîte de couleurs.	» 40
Un pantin.	» 05
Un sabre, un tambour et une giberne.	» 90
	4 fr. 15 c.

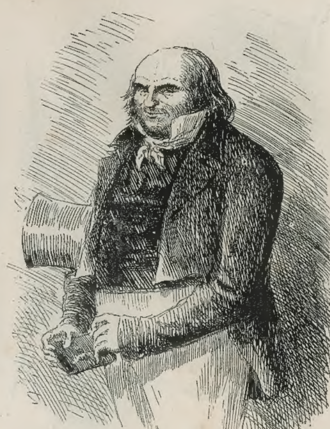
NOS GENS, — par MARCELIN (suite).



13452
LA FEMME DE CHAMBRE.
Au service de madame, mais monsieur trouve toujours quelque petite chose à lui faire faire.



13453
LE RÉGISSEUR DU CHATEAU.
— Moi et monsieur, quand nous ordonnons quelque chose...



13454
LE FERMIER.
— Quand j'ai commencé, le père de monsieur m'avança cent écus; aujourd'hui, je prête de l'argent à son fils.



13455
ESPÈCES PERDUES : LAFLEUR.
Un maraud de belle humeur qu'on ne payait que de temps en temps, — en coups de bâton.



13456
ESPÈCES PERDUES : LISETTE
Une friponne qui se laissait volontiers prendre par le menton ou par la taille.



13457
ESPÈCES PERDUES : LE VRAI SUISSE.
Une bonne pâte d'ogre qui défendait votre porte, et passait sa hallebarde au travers du corps de vos créanciers. — Ah! le bon temps!

Bien entendu que le possesseur de ce document n'a pas compté avec les boutiques de confiseurs. A celles-ci, il faudrait appliquer la fatale inscription de Dante à la porte de l'enfer : *Lasciate ogni speranza, voi ch'entrate!*... Vous en sortez ruiné.

Heureusement il y a les bonbons au rabais, il y a les pralines d'épicier, que la hausse des denrées n'a point atteintes, et qui restent inébranlables sur leur base de granit.

Votre propriétaire a beau vous mettre sur la paille, il faut vous soumettre à la loi des étrennes. *Dura lex, sed lex.* Je sais qu'il y a des gens qui interprètent cette loi d'une façon particulière; témoin cet original qui, pour étrennes à sa femme et à sa belle-mère, s'est avisé d'acheter au père la Chaise un caveau de famille. Ces gens-là sont stupides, mais ils sont riches, et tout leur est permis.

Dans certains ménages bourgeois, l'interprétation de la loi des étrennes a des traditions plus agréables, sans en être plus gracieuses. Tout le monde se rappelle les vœux de feu Sainville pour sa cuisinière :

« Et moi, Victoire, ma chère amie, je te souhaite pour la nouvelle année de bien soigner mon pot au feu, de me faire manger de meilleure soupe, et de ne pas laisser brûler mes côtelettes, comme cela t'arrive souvent. »

Il y a dans ces vœux de Sainville plus de malice philosophique qu'on ne pense. Si nous nous mettions quelque jour à donner de semblables étrennes, les choses n'en iraient peut-être pas mieux, mais la loi du nouvel an serait bientôt abolie : on se ferait scrupule de nous induire en dépense.

J. LOVY.

On me fait remarquer que *Figaro* a prêté à un de mes amis une petite calomnie contre moi, sous forme légère de calembour. E. Martin est trop loyal et trop bon garçon pour avoir tenu ce propos; mais *Figaro* n'a vu là qu'une aimable plaisanterie. Que dirait cependant M. Villemessant, si je mettais dans la bouche d'un de ses amis cet odieux jeu de mots que j'entends faire sur son nom : — Il est, dit-on, de la grande famille des *Villeméchant?*

CH. PHILIPON.

NOS GENS, — par MARCELIN (suite).

LES GENS DE CEUX QUI N'EN ONT PAS.



13458

LE COMMISSIONNAIRE (*célérité*, *prudence*, *discrétion*).
« S'il n'est pas d' l'Auvergne,
» Ayeyouya!
» Ça n'est pas un Auvergnat. »
(*Chant de la montagne.*)



13459

LE PORTIER (*varietas cloportorum*).
— Ce petit jeune homme de l'entresol est étonnant : pour vingt méchants francs qu'il me donne tous les mois pour lui faire sa chambre, ne s'imagine-t-il pas que je vais être poli par dessus le marché!



13460

LE COCHER.
Aimable à l'heure et à la course; mais il faut y mettre le prix.



13461

LA BONNE.
On aimerait ses maîtres s'ils n'étaient pas regardants comme tout.



13462

LA FEMME DE MÉNAGE.
Venant tard, s'en allant tôt.



13463

LA BLANCHISSEUSE DE FIN.
On ne sait pas jusqu'où son blanchissage de fin peut mener un garçon!

LE TRANS-ÉTHER.

Cris d'étonnement. — Ah! ah! ah! ah!...
Clameurs d'admiration. — Ah! ah! ah! ah!...
Exclamations de joie. — Ah! ah! ah! ah!...
Le problème de la navigation aérienne est résolu!
Le *trans éther* est inventé!!
L'homme est le roi (*bis*) de l'atmosphère.
(Lisez la *Presse* du 15 décembre.)

« Une nacelle entre quatre ballons cylindro-*comiques*, » servant de roues. — Et impossible de mettre des bâ» tons dans les roues.
» Une tête pour fendre l'air.
» Des ailes pour se soutenir et voler.
» Une queue pour gouverner.
» Tel est le plan (*bis*) du *trans-éther.* »

Vive le *trans-éther!...*

Seulement, dans cette nouvelle dénomination, la première syllabe me donne des *transes;* et puis le néologisme me fait peur. — Au lieu de : Je monte en ballon, tu montes en ballon, il ou elle monte, etc., nous voilà obligés de conjuguer le néo-verbe suivant : Je me *trans-éthérise*, tu te *trans-éthérises*, il ou elle se *trans-éthérise*, nous nous *trans-éthérisons*, etc.

Ce qui frappe le plus dans l'invention du *trans-éther*, ce sont les ailes. — Évidemment nous allons arriver avant peu, vous et moi, à voltiger comme le premier serin venu.

Le *trans-éther* enlève le ballon aux aérostats et se met à la portée de tout le monde : le pauvre a des tissus de *fil aux ailes*, le riche *des ailes d'or à dos*. — Réussite certaine!... car personne ne fera fi *d'ailes*.

Seulement, que l'inventeur prenne garde, un M. Dédale a eu la même idée que lui, avant lui.

Dans une tour obscure...
Dédale gémissait avec son fils Icare.

Pour s'échapper, tous deux se fabriquent des ailes de cir... constance et s'envolent. — Tout à coup leur cire fond au soleil, Icare tombe sur *des dalles* et se tue...

Précédent fatal!... — Et pourtant l'inventeur du *trans-éther* a déjà reçu des commandes de *Colombes*, de *Laigle*, de *Milan*, et compte s'envoler prochainement vers les endroits susdits. — Soit!... mais qu'il se garde

LES DIFFÉRENTS PUBLICS DE PARIS, PAR GUSTAVE DORÉ.



PUBLIC DE ROBERT HOUDIN (AUJOURD'HUI HAMILTON).

bien de passer par Metz ou par Longwy; car, avant tout, il doit redouter *un coup de lame aux ailes*.

Il est vrai que les avantages de sa découverte doivent le soutenir, sinon dans les airs, au moins dans sa marche vers le but qu'il s'est proposé.

En effet, grâce à cette invention, nous n'aurons plus que des cochers ailés, des employés ailés, des gardes nationaux ailés, des abonnés ailés.

En outre les ailes *trans-éthéréennes* contiendront un mécanisme ingénieur... — non, ingénieux — qui vous serinera dans l'espace une suite de variations mélodieuses sur les motifs de :

Hanneton, vole, vole, vole...

Puis enfin le papa du *trans-éther* ne vous donnera que des ailes appropriées à vos mœurs et à vos goûts.

Aux gourmands, — des ailes de poulet.

Aux journalistes, — des ailes de canard.

A l'ancien régime, — des ailes de pigeon.

Pour le moment, il s'occupe de louer dans la capitale des emplacements pour ses dépôts : rue *Papillon*, rue *Corbeau*, rue du *Cygne*, rue du *Pélican*...

Quel dommage que pour faire nos visites de jour de l'an nous ne puissions pas prendre un *trans-éther* à l'heure...

Je cours me précipiter aux pieds de l'inventeur. — Il demeure rue du Bouloi, dans une maison à deux ailes...

Je veux un *trans-éther* pour mes étrennes...

ALEXANDRE FLAN.

COSARELLES.

On lit dans un des derniers numéros de l'*Ent'racte* la nouvelle suivante :

« Madame Stoltz renouvelle ses triomphes au théâtre royal de la Haye dans chaque nouvel opéra qu'elle aborde, etc. »

Et immédiatement après, le même journal publie le fait que voici :

« Debureau, le célèbre mime, vient de former une troupe mimique, et se propose de donner des représentations en province, etc. »

Et l'on dit que M. Darthenay est un écrivain inoffensif et débonnaire!

***

En fait de *réclames* et d'auto-*glorification*, le monde musical possède un homme qui dépasse ses contemporains de trente coudées. C'est M. Corail, professeur de violon et de piano.

Chaque année, ce virtuose jette un défi public à tous les violonistes et à tous les pianistes du globe. Voici la circulaire qu'il vient de lancer à plusieurs milliers d'exemplaires :

« CORAIL,

« le seul artiste qui réunisse au plus haut degré de supériorité le violon et le piano, et dont la spécialité est la puissance, la pureté de son, l'expression, le goût, l'inspiration, le charme et la poésie, » (Rien que cela!)

« Est parvenu, par un travail surhumain, à dépasser ses rivaux à une distance prodigieuse.

« Il est le créateur d'une infinité d'améliorations :

« Sur le violon, il possède une multitude de coups d'archet nouveaux, et attaque la corde avec plus de vigueur que n'importe quel artiste;

» Sur le piano, il a le son plus moelleux et plus sonore. Ses deux mains forment un véritable orchestre. Son accentuation nouvelle donne une intention à chaque note. Enfin l'ivoire s'anime sous ses doigts, et il lui a donné le sentiment, ce qu'on croyait impossible...

» En opposition complète avec tous ses rivaux, il faut l'entendre pour le juger. Hardi novateur, il s'est appliqué à faire disparaître les difficultés sous un jeu facile, à faire plaisir, à parler au cœur, à exciter l'enthousiasme. »

Tout commentaire affaiblirait la saveur de ce prospectus.

On assure que ce virtuose hors ligne doit donner incessamment un concert par invitations.

Pourquoi pas un concert payant? M. Corail aurait tort de ne pas se faire voir pour de l'argent.

***

A la première représentation de la *Reine Topaze*, un bon bourgeois, placé à l'orchestre, pria son voisin de stalle, M. V..., de lui montrer dans la salle les notabilités littéraires et artistiques.

M. V... lui en indiqua deux ou trois; mais bientôt, harcelé par les importunités du questionneur, il s'amusa à inventer des noms, et ne se fit pas scrupule de fourvoyer complétement l'esprit de son voisin.

— Quel est ce gros monsieur à l'avant-scène de gauche?

— Ça?... c'est M. de Rothschild.

— Et cette dame blonde au balcon à droite?

— C'est madame Anaïs Ségalas.

— Et ce grand mince, aux beaux cheveux noirs, à la première galerie?

— C'est M. Gustave Héquet.

— Que vous êtes heureux, monsieur, de connaître comme ça tout le monde!... Vous êtes sans doute journaliste?

— Je suis dentiste, monsieur!

— Ah! pardon, monsieur, j'avais cru...

— Cela vous étonne?

— Non, monsieur, mais... en voyant que vous connaissiez tout le monde, je...

— Cela ne doit pas vous surprendre. Je suis le dentiste du Théâtre-Lyrique.

— Le dentiste de la troupe?

— Et du public aussi. Toute la salle se fournit chez moi.

— O mon Dieu, puisque vous êtes de cette profession, cela se trouve bien : je vous serais très-reconnaissant si vous vouliez m'indiquer un bon remède...

— Vous avez mal aux dents?

— Très-souvent.

— Je vais vous donner un remède.

Et M. V... arracha un feuillet de son carnet, traça quelques mots au crayon, et donnant le papier au voisin :

— Prenez ceci, monsieur, c'est souverain. Serrez-le dans la poche, et vous m'en direz des nouvelles.

— Oh! mille remercîments, monsieur.

Et le bon bourgeois plia soigneusement le papier, et le mit dans le gousset de son gilet, car en ce moment le rideau se leva sur le troisième acte.

Le facétieux V... avait tracé ces mots au crayon :

« Faire cuire douze sangsues, les sécher au soleil pendant trois semaines, puis les appliquer sur la dent malade par un beau clair de lune.

J. Lovy.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

*** Quelqu'un demandait à Alex. Dumas père son opinion sur la valeur littéraire de M. Viennet.

— C'est, dit-il, l'homme de France le plus connu par les bons mots... qu'il s'est attirés.

*** Connaissez-vous cette bonne gasconnade de Méry écrivant à cet autre gascon de Dumas :

*** Mon cher ami, pardonnez-moi si je vous écris en vers, je suis très-pressé! »

*** La baronne de P... revient de Bade et raconte les épisodes de la vie de plaisir qu'elle a menée outre Rhin. Quoique ne sachant pas un mot d'allemand, elle s'est beaucoup amusée là-bas. Après avoir parlé du jeu, du bal, des promenades, des fêtes, elle en arrive à parler d'un feu d'artifice ridicule, auquel elle déclare n'avoir rien compris.

— Ce n'est pas étonnant, dit un des écouteurs, il était tiré en allemand.

*** L'actrice B... a passé la quarantaine, cependant elle a encore des prétentions à la beauté. Elle disait au foyer de son théâtre, devant une camarade :

— J'ai encore de belles lignes.

— Oui, sur le front, répliqua la piquante amie.

Luc Bardas.

THÉATRES.

L'ère des revues commence quand arrive le 20 décembre de chaque année. Le théâtre des Funambules a ouvert la marche avec les *Raseurs du jour*, de l'acteur Charles Blondelet et du régisseur Théovinet. Nous ne l'avons pas vue, mais elle jouit, dit-on, de la profonde estime des habitués de l'endroit.

Le Palais-Royal et le Vaudeville ne donneront pas de revue cette année. Les Folies-Dramatiques et les Délassements-Comiques nous promettent la leur. Quant aux Variétés, ce sont MM. Clairville, Delacour et Lambert-Thiboust qui se sont chargés d'y flageller gaiement les ridicules de l'an 1856, et ils ont tenu gaillardement parole. Couplets amusants, scènes bouffonnes, trucs féeriques, costumes originaux, mise en scène splendide, rien n'a été épargné pour illustrer dignement la *Lanterne magique*, *pièce curieuse* en dix tableaux.

C'est Leclère sous les traits de Cupidon, maire du treizième arrondissement de Paris, qui a passé en revue les nouveautés défilant en colonnes serrées.

Voici *Figaro* échinant tout le monde, et s'échinant lui-même lorsqu'il n'a personne à flageller; voici le *Fils de l'ennui* (de la Porte-Saint-Martin), avec son fameux vaisseau; voici la *Fanchonnette* et le *Grand café parisien;* voici les livraisons à un sou et le nouveau *Petit journal pour rire ;* voici les *Faux bonshommes*, les *danseuses espagnoles*, une excellente imitation d'Arnal par Alex. Michel; la *Traviata*, le *Verrou de la reine*, l'*Avocat des Pauvres*, les *Pauvres de Paris*, etc., etc.

Est-ce que l'on raconte ces choses-là? On va les voir, les revoir, et l'on en rit à gorge déployée.

En voyant sur l'affiche du Cirque le nom de Théodore Barrière, l'auteur des *Faux bonshommes*, bien des gens croiront que le *Château des Ambrières* abrite sous son titre une de ces satires passionnées comme Barrière, le seul satirique dramatique de notre temps, sait les faire. Ces gens-là se tromperont.

Quand Barrière travaille pour le Gymnase ou le Vaudeville, il est *lui;* quand il travaille pour le boulevard, il devient *peuple*. Adieu les mots coquets et élégants qu'un beau monsieur et une belle dame se renvoient en souriant comme un volant oscillant entre deux raquettes, adieu les miévreries spirituelles, les menus propos caquetés, les réticences moqueuses; adieu le fouet de la satire, adieu le sarcasme, dont Barrière a fait une puissance,— un quatrième pouvoir dans l'État, — comme on eût dit au bon vieux temps de la Charte constitutionnelle.

Au boulevard, Barrière n'a plus foi qu'en la situation. Et il bâtit, sur le pilotis de la situation et de l'incident, un drame en cinq actes et dix tableaux.

L'idée mère du *Château des Ambrières*, c'est la faute et le remords, c'est la vengeance du crime. René, le principal personnage de ce gros drame noir, c'est une sorte d'Hamlet bourgeois et campagnard.

Seulement le dénoûment du Cirque diffère du dénoûment de Shakspeare. Après le châtiment, le pardon. Le bon cœur de la mère fait pardonner la faute de la femme adultère.

Ce drame aux situations intéressantes a été fort bien joué par mesdames Lacressonnière, Denise Ferrare, et MM. Saint-Ernest et Taillade (l'un des auteurs du *Château des Ambrières*).

Les Folies-Nouvelles ont donné, sous forme d'opérette, une gentille petite comédie de MM. Commerson et Furpille, enjolivée d'airs nouveaux de M. Cottin. Elle se nomme la *Revanche de Vulcain*.

Vulcain ayant saisi sa femme Vénus en conversation criminelle avec Mars, lâche sa trop tendre moitié à son belliqueux rival. Vénus s'installe chez Mars, qui bientôt s'aperçoit qu'en amour tout n'est pas rose. Vénus a des caprices, Vénus a des vapeurs, Vénus veut des colliers de diamants pour aller au bal des pauvres

Sur ces entrefaites, Vulcain vient rendre moqueusement visite à son successeur; Vulcain est malin, il ne traite plus son ex-moitié en mari, mais en amant. Il lui offre le collier convoité, et, chose bizarre, Vénus se reprend à aimer son vieux. Les *maris vengés*, telle est la *Revanche de Vulcain*.

C'est aussi un vrai succès que l'*Orgue de Barbarie*, paroles de M. de Léris, musique du maëstro Alary. Ne vous en étonnez pas trop!... Est-ce qu'aux Bouffes-Parisiens, depuis la réouverture d'hiver, il y a eu autre chose que de francs et légitimes succès?

Albert Monnier.

La deuxième exposition annuelle de la Société française de photographie, comprenant les œuvres des artistes et amateurs français et étrangers, est ouverte tous les jours de 10 à 4 heures, boulevard des Capucines, 35, et non au palais de l'Industrie, comme plusieurs journaux l'ont annoncé par erreur.

RÉPONSES AUX QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES

CONTENUES DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 1. — Ce gros bourgeois paraît comprendre un des beaux-arts... Pourquoi?

Parce qu'il *sent* la peinture.

N° 2. — Ce petit monsieur a quelque raison d'avoir peur. Pourquoi?

Parce qu'il est entouré de forts bancs (*forbans*).

N° 3. — Lecteurs, défiez-vous de ce monsieur! — Pourquoi? me direz-vous.

Parce qu'il est rempli d'artifice.

EXPLICATION DES HIÉROGLYPHES

CONTENUS DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 4. — On ne se voit pas dormir.

ON ne se voit pas — dor — mire.

N° 5. — Un imprudent ami est cent fois moins supportable qu'un sage ennemi.

Un imprudent tamis — S en fouet — moins — supports — table — cun — sage — N mi.

N° 6. — Qui souffre trop sur un lit de misère appelle la mort à grands cris.

Qui soufre trop sur un lit — de — misère — Appelles — la — morra — grand cric.

MUSÉE FRANÇAIS-ANGLAIS.

Jusqu'au 31 janvier les abonnés actuels du *Musée français-anglais*, — les abonnés du *Journal amusant* qui voudraient pour un ami souscrire au *Musée français-anglais*, et les abonnés des grands journaux politiques ne payeront l'année d'abonnement que 5 francs. Passé le 31 janvier, l'abonnement au *Musée français-anglais* sera pour tout le monde de 10 francs par an.

Jusqu'au 31 janvier, — les abonnés actuels du *Musée français-anglais*, et les abonnés du *Journal amusant* et ceux des *Modes parisiennes* qui voudront se procurer les années 1855 et 1856 du *Musée français-anglais* ne les payeront que 5 francs l'année.

Ceux des abonnés ci-dessus indiqués qui voudront compléter leur collection en achetant les numéros qu'ils ont perdus ne payeront que 50 centimes par numéro.

Passé le 31 janvier, le prix des années 1855 et 1856 sera porté à 10 francs. — (L'année 1855, qui sera bientôt épuisée, se vendra plus cher lorsqu'il n'en restera qu'un petit nombre d'exemplaires.)

Adresser la valeur de ce qu'on demande en un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.



CROQUIS DE BELLANGÉ.



Toute personne qui sait un peu dessiner arrive promptement à croquer, à grouper des personnages et des animaux, si elle prend de bons modèles de croquis et les copie avec attention. Mais pour arriver à un bon et prompt résultat, il faut, nous le répétons, bien choisir ses modèles; — il faut de plus compléter ses exercices par le dessin fait de mémoire. C'est-à-dire qu'après avoir copié un croquis avec soin, il faut refaire ce croquis de mémoire. Bientôt on dessinera avec facilité, on sera en état de croquer d'après nature, et l'on pourra reproduire ce qu'on a vu et ce qui vous a frappé.

C'est pour répondre aux désirs d'un grand nombre de nos abonnés qui nous demandaient quels modèles ils devaient choisir, que nous avons acquis de la maison Gihaut frères la propriété des *Fantaisies de Bellangé*. On sait que les croquis de Bellangé sont faits avec autant de talent que de facilité, ils sont toujours intéressants par le sujet, par la physionomie, le mouvement; ce sont d'excellents modèles.

La collection se compose de 50 feuilles remplies de petits sujets; elle se vendait dans le commerce 35 fr.

Nous avons fait un tirage important qui nous permet, en répartissant le prix d'achat sur un grand nombre d'exemplaires, de donner ces collections à nos abonnés pour une somme infiniment modique.

La collection de 50 feuilles sera adressée *franc de port*, dans toute l'étendue de la France, à l'abonné qui nous enverra un bon de poste de 7 fr. — Pour les personnes non abonnées au *Journal pour rire*, le prix est de 15 fr. pris au bureau, 18 fr. par la poste.

Envoyer le bon de poste de 7 fr. à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

LES MODES PARISIENNES, JOURNAL DE LA BONNE COMPAGNIE.

Au moment du renouvellement des saisons, le journal les *Modes parisiennes* publie toujours les toilettes adoptées par la bonne compagnie, et donne des renseignements sur ce qui sera porté dans la saison qui vient.

On sait que ces renseignements sont complétement désintéressés, le journal — ni les collaborateurs du journal — ne recevant rien des maisons mentionnées dans les articles.

14 dessins de manteaux, mantelets et robes sortis des maisons Delisle et Gagelin, viennent de paraître dans les *Modes parisiennes*.



Ce journal, tous les ans, depuis sa fondation, qui remonte à plus de quinze ans, donne une prime à ses abonnés d'un an; la prime de 1857 se compose de **12 nouveaux travestissements par Gavarni**, gravés en taille-douce sur acier, tirés sur grand et beau papier, coloriés et retouchés par un artiste. Ces 12 gravures sont exécutées spécialement pour le journal les *Modes parisiennes*.

Prix des Modes parisiennes :

Un an, 28 fr.; — 6 mois, 14 fr.; — 3 mois, 7 fr.

Envoyer un bon de poste ou un billet à vue sur Paris, à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

DIX CENTIMES LE NUMÉRO.

POLICHINELLE A PARIS

JULES VIARD, rédacteur en chef.

Le premier numéro de ce Journal a paru le 14 décembre.

POLICHINELLE A PARIS a trois modes d'abonnement.

Quotidien : — un mois, 3 fr.; — trois mois, 9 fr.; — six mois, 18 fr.; — un an, 36 fr.
Bi-hebdomadaire (le jeudi et le dimanche) : trois mois, 4 fr., — six mois, 7 fr.; — un an, 12 fr.
Hebdomadaire (tous les dimanches) : — trois mois, 3 fr.; — six mois, 5 fr.; — un an, 8 fr.

POLICHINELLE sera adressé gratuitement à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie.

On s'abonne à Paris, rue Coq-Héron, n° 5, et en province chez tous les Libraires et les Directeurs des Messageries.

Le Propriétaire-Gérant : Ch. PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 54. — 1857. Prix du numéro : 15 centimes. 10 Janvier.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Co, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

PRÉDICTIONS D'ALMANACH POUR L'ANNÉE 1857, — par MARCELIN.



13465

On quittera les jupes larges pour revenir aux jupes étroites de 1820.



13466

La question des chapeaux ronds restera indécise : les uns trouveront qu'ils couvrent trop le visage ; les autres, qu'ils ne le couvrent pas assez. En attendant, on portera toujours plus de bavolet que de chapeau.



13467

Le paletot Raglan cachait par trop les grâces de notre tournure ; les tailleurs nous pinceront donc légèrement la taille, moyennant quoi nous serons irrésistibles comme ci-dessus.



13468

Si le Raglan manquait de grâce, il manquait encore plus de poches ; on établira cette année un système de poches décimales qui sera bientôt suivi par toute l'Europe.

PRÉDICTIONS D'ALMANACH POUR L'ANNÉE 1857, — par MARCELIN (suite).



13469

Une discussion s'engagera sur le vrai nom du Pré Catelan; des personnes bien informées prétendront qu'on ne doit pas dire *Pré Catelan*, mais *Pré Catalan*. Pour mettre tout le monde d'accord, on le nommera définitivement *Pré Cantalou*.



13470

Le bois de Boulogne ne fera que décroître et embellir; on arrachera tous les arbres pour élargir les allées; celles-ci n'auront plus d'ombre, mais seront admirablement ratissées.



13471

Toutes les jolies femmes se lèveront comme un seul homme, pour aller arracher les yeux à leurs photographes. Marcelin se mettra à la tête de l'expédition, et sauvera les jours de son ami le grand Nadar (de la rue Saint-Lazare, 113 !!!), mis en dehors de cette mesure.



13472

Grande réforme dans les cafés : tout garçon sera tenu de donner un pour-boire à chaque consommateur.

PRÉDICTIONS POUR 1857

PAR UNE TABLE TOURNANTE.

— Croyez-vous aux esprits tourneurs, quoiqu'ils aient fait tourner plus de têtes que de guéridons?

— Non... et vous?

— J'y crois bien un peu, cependant...

— Voici un *cependant* qui a l'air passablement menaçant.

— Écoutez. L'autre soir, j'avais réuni chez moi quelques amis. On parla magnétisme et tables tournantes. .. D'abord cela me fit rire beaucoup... le fluide qui parcourt les veines d'un morceau de bois a le don d'exciter ma vive hilarité. Cependant...

— Encore un *cependant*...

— Le docteur Jacobus fit tant de grimaces et de contorsions magnétiques que ma table se mit en marche. D'abord elle se promena gravement, ensuite elle sauta, valsa, puis elle leva le pied..... comme un caissier en chair et en os, et, vous le dirai-je?...

— Dites-le, tandis que vous y êtes....

— Elle se mit à parler....

— Oh! oh! votre table a donc une *voix*... de bois?

— Elle parla... avec ses pieds, par gestes .. et le nombre de coups désigna la valeur des lettres.....

— Bref, que vous apprit l'esprit tourneur habitant votre guéridon?

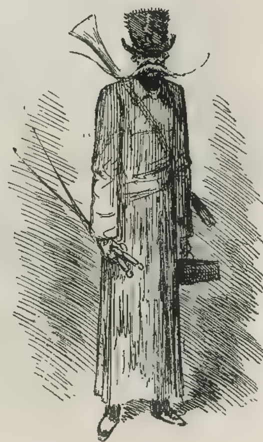
— Vous allez le savoir. Un des assistants avait confectionné pour le compte d'un éditeur un Matthieu Laensberg quelconque, nous demandâmes à la table ce qu'elle pensait des prédictions de notre ami : — *Mensonge!*

PRÉDICTIONS D'ALMANACH POUR L'ANNÉE 1857, — par MARCELIN (suite).



13473

On continuera de démolir Paris pour démasquer les Batignolles



13474

Les mœurs s'adouciront de plus en plus dans les mélodrames. Anicet dit le Bon a juré de ne plus se servir que cinq ou six fois de cette phrase cruelle :
— Votre heure? votre lieu? votre arme?
— A minuit! aux Catacombes! au tromblon!



13475

Une danseuse des Folies-Nouvelles se retirera dans un couvent :
Père capucin,
Confessez-la bien!



13476

L'administration des chasses de Chantilly garantira à ses habitués un magnifique cerf trente-six cors, qui mettra les chiens en défaut.

Mensonge! répondit-elle; *moi seule suis capable de vous annoncer la vraie vérité sur l'année future* 1857.

Alors nous élargîmes de toutes nos forces le pavillon auditif de nos oreilles.

Laissons parler la table, voici ses prédictions :

— L'année 1857 sera une année vraiment exceptionnelle. Chaque mois amènera son petit phénomène et son grand miracle. Oyez! oyez! oyez!

JANVIER.

En janvier, il fera chaud... les articles de journaux les plus froids feront même suer. De mémoire d'homme on n'aura jamais eu un pareil mois d'hiver. Les fleurs pousseront partout sur les arbres des jardins. Les rosiers des Tuileries seront si couverts de boutons qu'ils n'hésiteront pas à en prêter quelques-uns à la redingote de M. Gustave Planche.

Après avoir pris le paletot masculin et le chapeau des hommes, nos élégantes du quartier Breda renonceront subitement à la crinoline pour porter la culotte. — Les hommes dépouillés seront réduits à l'aspect des démagogues écossais, vulgairement appelés *sans-culottes*.

Les dames du grand monde délaisseront les modes de l'empire, et remonteront hardiment au directoire. Madame la princesse de K... s'habillera à la grecque, c'est-à-dire qu'elle s'habillera le moins possible.

Les faux cols et les cravates des hommes deviendront si petits qu'on ne les verra plus du tout..... Grâce à cette mode, on pourra se dispenser d'en porter.

Le marché des bestiaux de Sceaux, qu'on ne sait où placer, sera transporté au Prado et à la salle Barthélemy.

Un chimiste renommé tirera du sucre de toutes les

PRÉDICTIONS D'ALMANACH POUR L'ANNÉE 1857, — par MARCELIN (suite).



13477
M. Régnier offrira de la part de M. Samson un rôle important à M. Got.



13478
Une députation de sociétaires ira supplier mademoiselle Rachel de revenir à la Comédie française. Elle y consentira, et fera sa rentrée dans un rôle refusé par madame Ristori.



13479
L'Opéra ne pourra trouver assez de cantatrices; le Théâtre-Italien en trouvera trop.



13480
A l'Opéra, on verra ce qui ne s'est pas encore vu : c'est Gueymard remuant son bras gauche; mais ça ne se reverra jamais.

vieilles chaussures exposées au Temple, et il le nommera *sucre de savate*. Enfoncé la betterave!

FÉVRIER.

Les omnibus ne se contenteront plus de l'entre-sol qui couronne leurs sommets, ils auront quatre étages et un pont-levis. Quiconque ira rendre visite à un ami logeant au troisième, aura le droit de pénétrer chez lui, par la fenêtre, à l'aide dudit pont volant.

On ne dansera plus le cancan au bal de l'Opéra, au contraire. Les costumes chicards seront dédaignés pour le costume espagnol, genre troubadour rococo. Le grave menuet sera dansé avec fureur.

Bocage entrera à l'Académie impériale de musique en qualité de fort ténor.

Le financier homme de lettres, Privat d'Anglemont, achètera une grande partie des maisons du nouveau boulevard de Sébastopol, à raison de cent sous par semaine... Il sera question de le nommer à la *cour* des *comptes*... des *contes* de la *Courtille*.

Alexandre Dumas fera un très-beau drame avec M. X. de Montépin, ce ne sera pas le *Four Saint-Jacques*.

Mesdemoiselles Boisgontier, Alice Ozy et Déjazet concourront à Nanterre pour le prix de vertu. On ne pourra jamais parvenir à savoir laquelle sera la rosière.

MARS.

L'hiver reparaîtra tout à coup. Les femmes porteront des coiffures à la neige... naturelle.

La colonne de Juillet ira rendre visite à la colonne Vendôme. Par la même occasion, le monolithe qui orne le visage de M. Hyacinthe (du Palais-Royal) ira serrer la main à son homonyme de la place de la Concorde.

PRÉDICTIONS D'ALMANACH POUR L'ANNÉE 1857, — par MARCELIN (suite).



13481

L'Opéra-Comique cherchera toujours un ténor. En attendant il *barbottera*.



13482

Madame Plessy quittera la Comédie française pour venir à l'Opéra-Comique; elle y réussira; ce qui n'étonnera personne : elle chante si bien.



13483

Une actrice obtiendra un grand succès dans une pièce en quinze robes et dix-sept peignoirs; à la chute du rideau on rappellera sa couturière.



13484

Le grand succès de l'*Étoile du Nord* déterminera M. Scribe à donner à cette pièce un pendant qui s'appellera l'*Étoile du Midi*. Bientôt après viendront l'*Ambassadeur*, la *Couronne de diamants*, le *Domino blanc* et la *Dame noire*.

Grand congrès des propriétaires de Paris; tous les loyers seront diminués. On pourra se loger rue de Rivoli moyennant quinze francs par mois, y compris la nourriture.

Néanmoins tous les baux continueront à porter que lorsqu'une femme sera dans une *situation intéressante*, il y aura lieu à résiliation de bail. Que voulez-vous, M. Vautour n'aime pas les enfants!... Ceux qui en seront affligés les noyeront avant d'emménager.

Il sera question de retirer de son piédestal, pour réparations, la statue du nègre portant l'horloge du boulevard Saint-Denis. Vendredi Cochinat, le chantre et l'ami de Lacenaire, qui est légèrement moricaud comme vous savez, offrira gracieusement de remplacer le nègre tant que dureront les réparations. Accepté, on lui mettra une pendule sur le ventre.

Jules Lovy publiera la déclaration solennelle de ne plus jamais parler de magnétisme dans le *Journal amusant*. Tant pis, car c'est lui qui a découvert le magnétisme... amusant.

AVRIL.

Frédérick-Lemaître retrouvera un organe enchanteur. Illuminations dans le cœur de tous les artistes dramatiques. Ils s'aiment tant entre eux!

Une lorette se suicidera par amour pour Grassot dit *Gnouf! Gnouf!*

Les poissons d'avril donneront lieu à des visites singulières. M. Louis Veuillot mystifié ira chez M. de Montalembert pour l'embrasser en pincettes. Se voyant repoussé, il avalera sa plume et mourra empoisonné.

Par suite d'un quiproquo, tous les vaudevillistes diront du bien de leurs collaborateurs. Lorsqu'ils s'apercevront de leur méprise, ils reprendront lestement leurs habitudes normales. Plusieurs collaborateurs seront dévorés.

Roger (de l'Opéra) rencontre une magnifique voix en déjeunant avec des *soles*. Il se l'approprie. Grande satisfaction du public, qui croyait qu'il n'en avait plus.

Mademoiselle Rachel se marie (passage du Caire).

MAI.

Le joli mois de mai revient selon sa coutume nous apporter beaucoup de feuilles nouvelles. Les unes sont autographiées et se nomment le *Sans monaco*, journal des étudiants panés, le *Nib de douille*, journal des voleurs dans la *dèche*. Les autres sont imprimées richement et s'intitulent le *Boursicotier*, compte rendu de la prime et du report; le *Caissier*, Grellet et Carpentier, rédacteurs en chef. Les réalistes et la jeune littérature saliront beaucoup de papier blanc. Et il y a des gens qui disent que ces feuilles ne servent à rien!... Insensés! Je veux toujours avoir des journaux sur moi, on ne sait pas ce qui peut arriver.

On reprend à la Porte-Saint-Martin le *Fils de la Nuit* de Victor Séjour, et on le joue pendant dix ans consécutifs en supprimant le vaisseau. A la huit cent douzième représentation, Fechter, craignant de se fatiguer, se fait remplacer par mademoiselle Page, qui, pour la première fois de sa vie, produit de l'effet.

Une décision des bouchers de Paris déclare l'accordéon et l'harmonium des instruments harmonieux.

JUIN.

Grande révolution dans l'art de la locomotion. On établit un chemin de fer aérien s'appuyant sur les tours de Notre-Dame, la tour Saint-Jacques, la colonne de la Bastille, le Panthéon, l'arc de triomphe de l'Étoile, la colonne Vendôme, Saint-Sulpice et les buttes Montmartre. On montera aux stations et on en descendra au moyen de ballons dirigés par MM. Godard, l'aéronaute, Ségarelli, le danseur, et Paul Legrand, le mime, trois gaillards qui s'enlèvent très-bien.

Le spirituel dessinateur Bertall dessine sans relâche jour et nuit, et refuse les nombreux bénéfices que la hausse et la baisse déposent à ses pieds.

A la Saint-Médard il pleut des hallebardes. Gare là-dessous!

M. Michel Carré compose une comédie en vers sans son collaborateur siamois Jules Barbier. De son côté Jules Barbier fait jouer une bouffonnerie sans Michel Carré... En dépit de son nom, Carré est un garçon très-rond.

Calino prend un petit serin en lui mettant du sel sur le bout de la queue.

Le *Constitutionnel* prend un nouveau rédacteur.

MM. Mirès et Millaud prennent de nouveaux actionnaires.

JUILLET.

Un soldat du 72ᵉ de ligne obtient un brevet d'invention (S. G. D. G.). Il s'agit d'une nouvelle machine à vapeur qui fait pousser des enfants sous des choux au Jardin des plantes.

On place dans le premier carré, à droite en entrant, le *damier* qui produit des dames, et à gauche l'*hommier* qui confectionne des hommes. Tous les papas et toutes les mamans y courront. Les petits enfants aussi. A six mois on sera grand-papa.

M. Fernand Desnoyers, qui s'est proclamé modestement le premier poëte de France et de Gascogne, publie son journal *le Bras noir*, écrit en pantomime. Son gérant est un Pierrot, son rédacteur politique un Arlequin, et une foule de pantins sont ses fournisseurs ordinaires.

L'Académie des sciences reconnaît enfin les vertus merveilleuses de la *fontaine hygiénique* du célèbre Dardonville, le premier fontainier de Paris... en entrant par le chemin de fer de Strasbourg. Il suffit de plonger un moutard dans son eau ferrée pour le rendre fort comme un Turc... de Silistrie. Si on le laissait un quart d'heure, il serait métamorphosé en barre de fer.

AOUT.

Une partie du personnel de la Comédie française entre à l'hospice de la vieillesse.

La maison de Molière de la rue Richelieu est annexée à l'hôtel des Invalides.

Un directeur des Délassements-Comiques fait fortune... pas avec son théâtre.

On s'aperçoit que Chaumont (du Vaudeville) est le plus grand comédien de notre époque. Grande surprise de bien des gens.

Dumaine continue à remplir à l'Ambigu l'emploi de bel homme... On espère en faire plus tard un acteur.

Madame Person (du Cirque) prend l'emploi des ingénuités, et, au lieu de chanter ses rôles, elle se décide à les parler. Le public ne la reconnaît plus, il l'applaudit.

Les possesseurs de rentes espagnoles deviennent riches comme des Crésus : ils touchent leurs dividendes arriérés. Voici des choses qu'il faut voir pour y croire.

SEPTEMBRE.

Les Anglais font cadeau de l'Irlande à la ville de Boulogne-sur-Mer. On ignore pourquoi.

Machanette (de l'Ambigu) débute dans l'emploi de Bressant au Théâtre-Français. Il doit son engagement à Villemot, qu'il a corrompu en lui offrant une paire de bretelles... enrichies de diamants.

Sarrazin, le fameux barbier de la rue du Temple, si connu par la légèreté de son rasoir et la fraîcheur de ses nouvelles à la main, entre au *Figaro* en qualité de rédacteur en chef. Il rase tout le monde.

On lâche une excellente plaisanterie dans les grands journaux. On essaye de faire croire que la chapelle peinte par Coûture à Saint-Eustache est un morceau de maître. Réclame battue à plate couture. On répand aussi le bruit que Paris regorge d'acteurs d'immense talent et de grands auteurs incompris. Deux épiciers seulement donnent dans le panneau.

OCTOBRE.

La puissante reine d'Oude, à la tête de sa cour, demande la main de Joseph Kelm, dont elle est éperdument amoureuse, à cause de son sourire, qui montre les trente-deux perles de sa mâchoire.

Offenbach obtient une opérette de Rossini, et les Folies-Nouvelles, ayant offert trois sucres d'orge à l'absinthe à Meyerbeer, reçoivent du moins intéressé de tous les compositeurs la partition de l'*Africaine*. On la fait très-bien chanter par Paul Legrand, le fameux Pierrot... à cause de sa basse taille.

NOVEMBRE.

Un serpent boa du jardin des plantes sauve de l'eau le fils de son concierge, se noyant dans une baignoire, et tire une sonnette pour appeler à l'aide. Ne voulant plus se séparer du sauveur de son enfant, et désirant le conserver toujours près de lui, le papa fait empailler le serpent à la sonnette. Cette aventure fait du bruit.

M. H. de Villemessant, dépossédé par le Figaro Sarrazin, est nommé directeur du *Moniteur*. Il y installe ses spirituelles nouvelles à la main.

On propose à M. Émile Marco de Saint-Hilaire de le faire gannaliser, afin de le placer en costume de page du palais auprès du tombeau de son empereur.

Grande cérémonie à la police correctionnelle, où les épiciers et les charbonniers, réunis en cortége, vont jurer qu'ils renoncent à vendre à faux poids.

Le lion d'une ménagerie ambulante ayant avalé par mégarde de la pâte de Regnauld, éternue et gagne un gros rhume. Triomphe de la médecine homœopathique.

Il n'y aura plus qu'un seul photographe à Paris, ce sera Nadar, 113, rue Saint-Lazare. On ne craindra plus de le confondre avec la concurrence.

DÉCEMBRE.

Mademoiselle Déjazet, au dire des biographes, entrera dans sa cent cinquantième année, et Laferrière pénétrera dans sa cent trentième. On trouvera Laferrière bien conservé!... Jalousie de madame veuve Doche, qui atteint ses cent deux ans.

L'école du bon sens, dirigée par les Ponsard, Serret, Augier, Laya et consorts, aura le sens commun.

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

M. Ponsard enfoncera Schakespeare... aussi vrai qu'il avait déjà enfoncé Lamartine, Victor Hugo et Molière.

Malgré tout le mauvais vouloir de Dumas, père de la *Tour Saint-Jacques*, le vrai Dumas de *Monte-Cristo*, d'*Angèle* et de *Christine* ira avec un tout petit bagage à la postérité.

On préférera Charles de Bernard à Balzac, le clair de lune au plein soleil, Viennet à George Sand, Michel Delaporte à Béranger, le cuivre à l'or, Courbet à Raphaël, et les parfums de la Villette à ceux de la Violette.

On préférera aussi Ignace de Loyola, Veuillot, Escobar et compagnie (non de Jésus) à Voltaire et à Jean-Jacques Rousseau... (*Quand les poules auront des râteliers*).

..... Mais pardon, chère Table, tu te trompes évidemment. Nous ne sommes plus aux poissons d'avril

La table allait continuer ses prédictions à jet continu sur l'an de grâce 1857, lorsque je m'avisai de lui demander si un esprit tourneur habitait réellement son coffre menuisé; elle me répliqua :

— Je suis un Esprit... aussi vrai que l'article que tu écris d'après moi sera spirituel et *amusant*... comme le titre de ton journal.

Cette réponse me donna à réfléchir. J'eus des doutes.

— Quel est ton nom? lui dis-je. Es-tu l'esprit de Socrate niché dans la table de Pythagore, l'esprit des lois, l'esprit de Satan, l'esprit des bêtes, l'esprit d'Astaroth ou de Papavoine?...

L'Esprit me riposta :

— Tu l'as vu par mes prédictions flamboyantes : je suis l'esprit *devin* ..

— Ah ciel! m'écriai-je en entendant ce mauvais calembour, tu dois être l'esprit de Bilboquet le saltimbanque.

— Tu as mis le nez dessus, exclama la table, frappant du pied et riant aux éclats... de bois... Mon nom est la Blague, et je suis l'Esprit moderne. Sache-le bien :

L'esprit des tables tournantes, c'est l'esprit de ceux qui n'en ont pas...

Et elle se tut, et je laissai tomber ma plume sur son dos plat. Puisse mon article aller sur des roulettes... comme ma table, et n'être point aussi plat qu'elle.

HENRI HENRIOT.

COSARELLES.

Nous avons vu tomber sur Paris, dans les derniers jours de 1856, toute une averse de journaux nouveaux. Quelques-uns répondent à leur titre et restent fidèles à leur mission, d'autres n'en prennent pas le moindre souci. Dans ce nombre figure *Polichinelle à Paris*, rédigé par notre ami Jules Viard.

Nous avons toujours cru qu'une feuille fondée sous les auspices du grotesque héros de Guignol ne pouvait être qu'un ramassis de vieux lazzis, de farces de bas étage, d'ébouriffantes balivernes et d'âneries grosses comme des maisons.

Mais au lieu de se conformer à ce programme, comme c'était son droit, — nous allions dire son devoir, — M. Jules Viard s'amuse à nous servir un polichinelle de haut goût, un polichinelle comme nous n'en avions jamais vu, cousu de fins aperçus, d'appréciations solides, portant bannière littéraire et philosophique, traitant de matières sérieuses tout aussi bien qu'âme qui vive.

Et pour prouver notre dire, nous n'aurions qu'à signaler certaines *Lettres sur le théâtre*, signées JONATHAS MISER. Il est impossible de mieux dénuder les plaies qui rongent l'art dramatique, de mieux dévoiler les misères de l'homme de lettres, de tenir un langage plus ferme et de frapper plus juste.

Polichinelle, mon ami, tu es un faux polichinelle! Non, non, ne porte plus ce nom.

* * *

Nous lisions tout récemment dans le *Moniteur dramatique* :

« Nous croyons être agréable à nos lecteurs en reproduisant dans notre journal quelques-unes des *pensées* de l'auteur de *Mère et fille*, DRAME QUI VA ÊTRE INCESSAMMENT REPRÉSENTÉ AU THÉATRE SAINT-MARCEL. »

Suit une série de *pensées* de M. Xavier Forneret.

Exemples :

⁂ *Un ami est l'habit de notre corps; nous n'en sommes que la doublure.*

⁂ *L'âme est l'éclair du cœur; le cœur, le tonnerre du corps.*

⁂ *La folie, c'est la mort avec des veines chaudes.*

Nous sommes curieux de savoir ce que le public du théâtre Saint-Marcel pensera de ces *pensées*.

Ces charmants apophthegmes nous rappellent ceux que nous composâmes dans un autre temps pour le *Tintamarre*, sous le titre de : *Pensées d'un caissier*, et plus tard : *Pensées d'un emballeur*; avec cette différence toutefois que les nôtres étaient conçues dans une intention bouffonne, tandis qu'aujourd'hui on se livre à des excentricités semblables de la façon la plus sérieuse, avec des airs convaincus. Même allure grotesque, même style, même forme. Si c'est là ce qu'on appelle ouvrir des horizons nouveaux à l'art, nous complimentons sincèrement la jeune littérature; mais l'on nous permettra au moins de revendiquer la priorité.

J. LOVY.

FÊTE DE FAMILLE.

Le jeudi 1er janvier 1857, a eu lieu dans les bureaux du *Journal amusant* une touchante cérémonie, dont nous sommes heureux et fier d'avoir à rendre compte.

L'illustre propriétaire-gérant de ce journal venait de pénétrer dans son rez-de-chaussée... — Tout à coup la porte s'ouvre...

Le grand *Photo-Nadar* (de la rue Saint-Lazare!!!) fait son entrée...

Et s'écrie, avec un accent qui n'appartient qu'à ce jour antique et solennel :

« Je vous la souhaite bonne et heureuse, — accompagnée d'une infinité d'autres. »

Le père de la *Caricature politique*, touché de ce souhait, va répondre, et donner à notre rédacteur en chef l'étrenne... de sa barbe...

A ce moment, la foule envahit les bureaux, et suspend le :

« Et moi, pareillement! »

Alors *Photo-Nadar* (de la rue Saint-Lazare!!!), se transformant en maître des cérémonies, arrondit son geste, passe sa main dans sa blonde crinière, et présente les nouveaux venus à *Charles Philipon* :

Le *Charivari*, — votre fils aîné, âgé de vingt cinq ans.

Le *Journal amusant*, — votre second fils.

Le *Petit journal pour rire*, — votre petit dernier, âgé de 44 numéros.

Les *Modes parisiennes*, — votre aimable fille.

Les enfants d'étreindre le père... — Tableau! — Et la présentation de continuer :

Punch, — le Guignol du journalisme grand breton.

Kladderadatsch, — le Figaro prussien.

Die fliegenden Blatter, — le Tintamarre de Munich.

Padre Cobos, — le Charivari espagnol.

Uylenspigel, — le Journal pour rire belge.

Pulcinello, — le Tam-tam napolitain.

The American Banner, — journal transatlantique, d'autant plus amusant qu'il est plus sérieux.

Ka-hœ-hawii, — la Balançoire pour tous des îles Sandwich.

Youen-mun-paou, — le Moniteur chinois.

A la présentation des journaux pour rire venus de l'étranger, succède celle des journaux amusants français, *Figaro* en tête.

Chacun prend place; on s'assoit sur les comptoirs des plieuses, sur les bureaux... — on se case tant bien que mal, mais impossible d'obtenir le silence.

Tout le monde tient à honneur d'adresser ses compliments et ses vœux au créateur du *journalisme amusant*.

Impossible de s'entendre, — la tour de Babel rue Bergère, — jugez-en :

CHŒUR :

LES JOURNAUX FRANÇAIS.

A vos souhaits!...

LE UYLENSPIGEL.

Je vous la souhaite, *vous savez*.

PUNCH.

I wish you a happy new year.

PADRE COBOS.

Le deseo un buen año.

KLADDERADATSCH.

Ich wünsche Ihnen ein glückseeliges neues Jahr.

PULCINELLO.

Vi auguro l'anno felicissimo.

LE YOUEN-MUN-PAOU.

Tchin-tchin, soo yang fang ming.

Aussitôt apparaît le *Ménestrel*, dans le costume neuf que lui a dessiné *Gustave Doré*...

L'attention s'éveille.

Le troubadour fait vibrer les cordes de sa mandoline...

Le silence se fait...

Et le *Ménestrel* fredonne la turlurette suivante :

AIR *on ne peut plus connu.*

Faut-il chanter *Philipon!*
Chacun à l'appel répond,
Chacun a sa chansonnette
Toute faite...
Turlurette!
C'est un jour de fête.

Père du *Charivari*,
Par toi tout Paris a ri...
A tes journaux qu'on achète,
On répète :
Turlurette!
C'est tous les jours fête...

L'année, à son r'nouvell'ment,
Ramèn' celui d' l'abonn'ment;
Prépare pour la recette
Ta cassette...
Turlurette!
La fête est complète!

L'enthousiasme est à son comble. — Embrassement général!...

Photo-Nadar (de la rue Saint-Lazare!!!) profite de la circonstance pour *photo-nadar-graphier* le tableau qui s'épanouit sous ses yeux.

Un exemplaire de cette *photo-nadar-graphie* sera délivré *gratis* à tout lecteur qui s'abonnera au *Journal amusant* pour vingt-cinq années consécutives!...

Qu'on se le télégraphie!...

ALEXANDRE FLAN.

THÉATRES.

Si madame Miolan-Carvalho n'est pas la perfection elle-même du chant théâtral, qu'est-ce donc que la perfection?

Ainsi s'exprime chacun des auditeurs qui sort de la représentation de la *Reine Topaze* au Théâtre-Lyrique.

En effet, il est difficile de pousser plus loin l'art du chant, et je ne connais pas de flûte capable de lutter avec le gosier de l'éminente interprète de la musique de M. Victor Massé.

Quant aux rossignols, je n'en parle pas; il n'y a plus que les poëtes crottés qui n'ont jamais quitté leur mansarde qui croient au chant mélodieux des rossignols, cet infâme volatile qui ne chante qu'en allemand.

Après avoir constaté le succès inouï, prodigieux, phénoménal, obtenu par madame Miolan-Carvalho dans la *Reine Topaze*, parlons un peu de l'ouvrage de MM. Lockroy et Léon Battu.

Topaze, c'est une fille de noble extraction, une Salviati, que des coquins ont enlevée au berceau. Elle est devenue belle, et les Bohémiens parcourant Venise et l'Italie en ont fait leur reine, uniquement pour le plaisir d'en avoir une. Bonnes gens!

Topaze est amoureuse d'un beau capitaine d'aventure, amoureux de son côté d'une princesse aux camélias. La bohémienne dessille les yeux du capitaine jobardé, et dès qu'il voit clair, dès qu'il lui a entendu chanter les *variations du Carnaval de Venise*, il ne peut plus faire autrement que de demander la main de madame Carvalho : n'obtiendra-t-il pas en même temps son miraculeux gosier?

Quel est donc l'insensé qui regardait comme un conte bleu inventé à plaisir, cette suave histoire de Perrault parlant d'une fée qui, lorsqu'elle parlait, laissait sortir de sa bouche des flots de perles, de saphirs, d'émeraudes, et des rivières de diamants. En 1857, cette fée se nomme madame Miolan-Carvalho, et les auteurs qui connaissent le secret de son émission de pierres précieuses, l'ont nommée pour cette raison la *Reine Topaze*.

La Porte-Saint-Martin a aussi son histoire de fille de Bohême, non pas chantée celle-là, mais dansée. C'est une partie du roman de Victor Hugo mise en ballet. L'amour de la Esméralda pour le capitaine Phœbus se traduit en ronds de jambe, la passion de Quasimodo en battements... non de cœur, mais de tibias; les terreurs de Claude Frollo se peignent par des entrechats, tout ce qui se passe dans l'âme de Fleur-de-Lys par des jetés-battus, et l'indécision de Phœbus par un voluptueux *balancé*.

Moi, je ne balance pas : j'aime mieux madame Carvalho!

C'est surtout dans les théâtres de drame que le public aime à voir le nom de M. d'Ennery sur l'affiche; il sait d'avance que l'auteur aura soigneusement ménagé la gradation de ses plaisirs. Avec M. d'Ennery, les sujets les plus embrouillés deviennent clairs et limpides, il évite les entrées et les sorties inutiles, il fait disparaître les coudes dans l'action, et les superfluités dans le dialogue; il ne dit que juste ce qui est nécessaire à l'ensemble; bref, dans ses pièces on ne bavarde pas, on agit. Aussi M. d'Ennery est-il regardé par les gens compétents (les auteurs et les acteurs) comme un des bons charpentiers dramatiques de ce temps.

Laissez rire les fantaisistes qui se moquent du charpentage dramatique, nous avons vu leur fantaisie à l'œuvre, elle nous a montré de singulières choses. Que laissera-t-elle au théâtre?... Rien!

Le titre du nouvel ouvrage de la Gaîté explique le drame. La *Fausse adultère*, cela signifie une femme jeune, belle, vertueuse, innocente, malheureuse et persécutée. Un fâcheux concours de circonstances la fait croire coupable; mais son mari bon, noble, généreux, mélancolique, brave, tendre et légèrement toqué, finit par punir le traître farouche et voluptueux qui décochait mille et une misères plus canailles les unes que les autres à sa trop sensible épouse.

Laferrière faisait sa rentrée à la Gaîté par le rôle du bon jeune homme victimé par le traître Arnault. J'ai entendu quelques spectateurs lui reprocher d'être trop jeune pour son rôle. Quel reproche flatteur, surtout lorsqu'on ne saurait en adresser d'autres!

C'est chose délicieuse à voir et à entendre que Laferrière et la jolie madame Arnault dans leurs scènes d'amour. C'est la passion prise sur le fait.

Allons-y gaiement!... Tel est le titre de la revue de l'an 1856 donnée par MM. Guénée et Charles Potier aux Folies-Dramatiques. Jamais titre n'a été mieux justifié, et l'on est forcé de convenir qu'auteurs et acteurs *y sont allés gaiement...* très-gaiement, dans les quatorze tableaux de cette satire féerique. Les scènes d'imitation, les calembours féroces, les couplets de facture charmants, les décors magiques, les costumes resplendissants, il y a tout cela aux Folies-Dramatiques. On a tant bissé et rebissé les couplets, que j'ai vu le moment où l'on allait faire recommencer la pièce. Hélas! on s'est aperçu qu'il était minuit!

ALBERT MONNIER.

LES

MODES PARISIENNES

JOURNAL

DE

LA BONNE COMPAGNIE.

Les *Modes parisiennes* sont connues comme le journal de la haute société de Paris et de toutes les capitales de l'Europe. Ce journal n'a aucun traité, aucun engagement avec les marchands; il n'emploie aucun voyageur, n'accorde aucun crédit; en un mot, il est placé dans des conditions tout à fait exceptionnelles, et cependant il réussit; — et cependant il trouve dans ses bénéfices le moyen de donner en prime, à tous ses abonnés d'un an, un charmant album de travestissements, dessinés exprès par Gavarni, gravés sur acier et coloriés à l'aquarelle avec retouches de gouache. Tous les ans il donne une prime différente, et depuis quatorze ans qu'il existe, il n'a pas cessé de faire à ses abonnés cet avantage, qui représente pour lui une dépense de plus de 10,000 francs par an.

Les *Modes parisiennes* paraissent tous les dimanches (cinquante-deux fois par an) et coûtent, pour un an, 28 fr.; — pour six mois, 14 fr.; — trois mois, 7 fr.

On souscrit en adressant un bon de poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.



MUSÉE FRANÇAIS-ANGLAIS.

Dans le numéro dernier, nous avons annoncé que nous cesserions, le 31 janvier, d'accorder des abonnements au *Musée* à moins de 10 francs par an. — Nous avions oublié qu'en décembre 1856, nous avions pris l'engagement formel de rétablir le prix de 10 francs, à partir du 1er janvier. Placés aujourd'hui, par le fait de notre manque de mémoire, entre deux engagements, nous croyons devoir maintenir ce dernier. C'est donc définitivement à partir du 31 janvier que le prix de 10 francs sera obligatoire pour tous les abonnés du *Musée*, sauf les abonnés du *Journal amusant*, qui continueront, comme par le passé, à recevoir *gratis* le *Musée français-anglais*.

Jusqu'au 31 janvier les abonnés actuels du *Musée français-anglais*, — les abonnés du *Journal amusant* qui voudraient pour un ami souscrire au *Musée français-anglais*, et les abonnés des grands journaux politiques ne payeront l'année d'abonnement que 5 francs. Passé le 31 janvier, l'abonnement au *Musée français-anglais* sera pour tout le monde de 10 francs par an.

Jusqu'au 31 janvier, — les abonnés actuels du *Musée français-anglais*, les abonnés du *Journal amusant* et ceux des *Modes parisiennes* qui voudront se procurer les années 1855 et 1856 du *Musée français-anglais* ne les payeront que 5 francs l'année.

Ceux des abonnés ci-dessus indiqués qui voudront compléter leur collection en achetant les numéros qu'ils ont perdus ne payeront que 50 centimes par numéro.

Passé le 31 janvier, le prix des années 1855 et 1856 sera porté à 10 francs. — (L'année 1855, qui sera bientôt épuisée, se vendra plus cher lorsqu'il n'en restera qu'un petit nombre d'exemplaires.)

Adresser la valeur de ce qu'on demande en un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

ALBUM DU JOURNAL POUR RIRE.

Nous avons fait tirer à part du journal et en forme d'Album 110 pages de dessins non politiques parus dans le *Journal pour rire*, pour former un recueil qui peut figurer sur une table de salon et qui peut être donné en étrennes.

Cet Album se vend **12** fr. à Paris, **14** fr. rendu *franco*. — Pour les abonnés du *Journal pour rire* et des *Modes parisiennes*, le prix est réduit à **6** fr. Rendu *franco* dans toutes les localités de France où les grandes Messageries ont un bureau, **8** fr.

Pour recevoir l'Album du *Journal pour rire* franc de port, nos abonnés n'auront donc qu'à nous adresser un bon de poste de **6** fr., rue Bergère, 20.

Le Propriétaire-Gérant : CH. PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 55. — 1857. Prix du numéro : 15 centimes. 17 Janvier.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

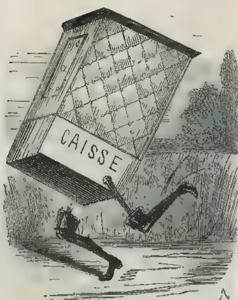
Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Co, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale.—A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. —Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. – Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

REVUE DU QUATRIÈME TRIMESTRE DE 1856, — par Nadar.

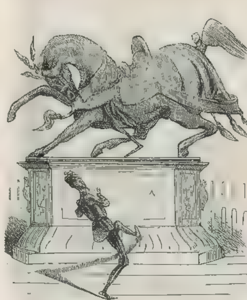


13485

La grande éclipse de 1856.


13486

Terrible chute de M. Couture du haut des fresques de l'église Saint-Eustache.


13487

Le François Ier de M. Clésinger prenant un petit bon moment par le froid qu'il fait.


13488

— C'est là tout vot' mobilier! — Attendez, ma p'tite mère! pour vous faire plaisir, j' vas aller chercher l piano!...


13489

Ne pas abuser des étrennes photographiques!...



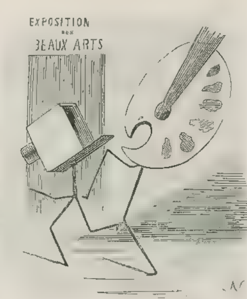
13490

Apparition du Crédit mobilier espagnol. Course aux actions.



13491

M. Millaud achète la *Presse*. On s'inquiète beaucoup de savoir s'il changera de *ligne*...



13492

Ingratitude de la peinture, qui refuse la plus petite place de son exposition à la photographie, à qui elle doit tant.


13493

Un duel réaliste...


13494

Que le diable emporte les orgues Alexandre!


13495

Paris et les départements envahis par l'orgue Alexandre.


13496

Les gens de robe ne pouvaient pas négliger la crinoline.

REVUE DU QUATRIÈME TRIMESTRE DE 1856 (Suite).



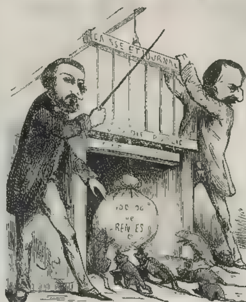
13497

Spectacle touchant de la concorde de deux banquiers célèbres.



13498

On parle beaucoup du nouveau système de chauffage au gaz.



13499

Moyen simple de se faire plus de 3,000 francs de revenu.



13500

Apparition du seul et vrai *Polichinelle* de Jules Viard. Gare le bâton!



13501

Les modes renversées. — Côté des dames.



13502

Les modes renversées. — Côté des hommes.



13503

Encore un fauteuil vacant à l'Académie!



13504

La plus noble conquête que le cheval ait jamais faite est celle de son admission cette année à l'exposition des animaux.



13505

L'exposition de peinture forcée de céder le pas à l'exposition agricole.



13506

Une artiste qui s'inquiète peu de savoir si l'exposition des animaux s'ouvre avant l'exposition des beaux-arts ou après.



13507

Persévérance intrépide de deux boursicotières en plein décembre.



13508

La photographie sollicitant une toute petite place à l'exposition des beaux-arts.



13509

Modes de 1857. Redingotes à volants de chez Renard.



13510

— Encore un nouveau de la Bourse avec Malvina! — Parbleu! elle a toujours un agent de *rechange!*



13511

Un peintre réaliste.



13512

— Dis donc, monsieur l'avocat, pourquoi n'as-tu pas mis de crinoline! — Et pourquoi veux-tu que j'en mette! — Puisque tu es un homme de robe.

REVUE DU QUATRIÈME TRIMESTRE DE 1856 (Suite).



13513

Au Café Parisien. — Quel endroit commode pour un rendez-vous!



13514

Procès de l'*Univers* jugé par lui-même.



13515

Mauvaise chance de l'*Univers*, battu avec son propre bâton.



13516

Pluie de brochures sur l'*Univers*. Je ne lui offrirai pas mon parapluie.



13517

Le carnaval de 1857 venant réveiller les masques de 1856.



13518

— Mon agent de *change* à moi! — puisque c'est lui qui me donne la monnaie de toutes mes pièces.



13519

Les *Musaraignes*, et non *Musardines*, comme on a dit improprement.



13520

Les jardins publics à l'heure qu'il est.



13521

Danger de ne pas se presser de rendre la monnaie quand on a mis un petit ballon entre les mains de son moutard



13522

Satisfaction légitime des hannetons devant la nouvelle mode des petits ballons



13523

Une députation de hannetons va porter une fière chandelle à l'inventeur des petits ballons



13524

Encore une application des petits ballons — à l'usage des femmes légères.



13525

Ce qui s'appelle enlever le *ballon*.



13526

Un succès qui n'a pas besoin de petits ballons pour être enlevé.



13527

— Peut-on jouer encore au ballon captif à c't âge là!



13528

La *Dame aux camélias* aux Italiens et Alexandre Dumas fils en Louis XV. Qu'on me ramène au Vaudeville!...

REVUE DU QUATRIÈME TRIMESTRE DE 1856 (Suite).



13529

La chasse au notaire, ou les suites de la pièce de M. Laya!



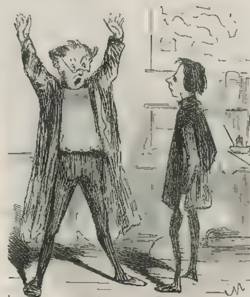
13530

Les notaires infestent le foyer du Théâtre-Français depuis la pièce de M. Laya.



13531

Une consultation chez le notaire depuis que la pièce de M. Laya a démontré que les notaires étaient des poëtes.



13532

— Te faire notaire pour que tu te livres à la poésie, n'est-ce pas? Des métiers de propre à rien! Jamais!...



13533

Grande pression exercée sur la foule par les *Dragons de Villars* de M. Maillart.



13534

Départ de M. Victor Séjour et de son vaisseau pour les départements.



13535

L'*Avocat Pathelin* obtient un grand succès à l'Opéra-Comique, sans s'inquiéter des dispositions de son public.



13536

La *Lanterne magique*, pièce curieuse de MM. Clairville et Cie. Ces messieurs n'ont-ils pas oublié de l'éclairer!...



13537

— Pourquoi ce droit d'entrée d'un franc à la Bourse, le faites-vous payer en entrant? — C'est de peur qu'en sortant on ne puisse plus le payer.



13538

Stratagème.



13539

Depuis qu'il faut payer un franc pour entrer à la Bourse.



13540

— Dit' donc, bourgeois, donnez-moi vot' contremarque!...



13541

Histoire du congrès de Paris par M. Edouard Gourdon.



13542

Les cantonniers des nouveaux chemins de fer russes.



13543

— Vos billets, s'il vous plaît!



13544

Le *Journal amusant*, à l'occasion de la nouvelle année, souhaite — à M. Alphonse Royer, l'*Africaine* de Meyerbeer;

REVUE DU QUATRIÈME TRIMESTRE DE 1856 (Suite).



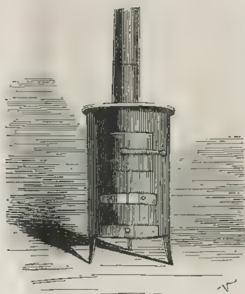
13545

— une foule d'habitants à la Société anglo française des Champs-Elysées ;



13546

— une queue au théâtre de la Gaîté ;



13547

— à M. Ingres, un poêle pour dégeler ceux qui regardent ses peintures ;



13548

— à M. Couture, de se trouver le moins possible en la compagnie d'Eugène Delacroix ;



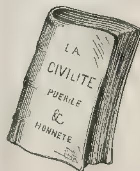
13549

— à M. Delacroix, une grêle de boules noires à l'Institut, dont il n'a pas besoin et qui a besoin de lui ;



13550

— à MM. Delacour, Thiboust et Cie, qui font des revues avec nos revues, une revue dans chaque numéro du *Journal amusant*,



13551

— à M. Cognard, directeur des Variétés, un petit livre dont il a grand besoin ;



13552

— à M. Fechter, un bon avocat ;



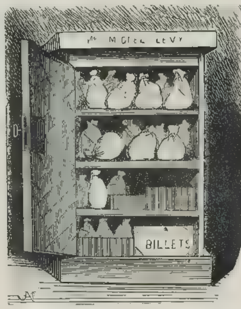
13553

— au *Figaro*, de l'eau dans son vin ;



13554

— à la *Chronique de Paris*, du vin dans son eau ;



13555

— à Alexandre Dumas (de concert avec M. About), la caisse de MM. Michel Lévy ;



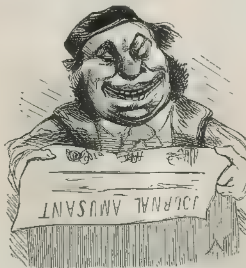
13556

— à MM. Michel Lévy, la tête d'Alexandre Dumas ;



13557

— au fils Alexandre Dumas, de faire à son père une foule de petits-fils qui leur ressemblent à tous deux ;



13558

— au *Journal amusant*, de faire rire ses abonnés ;



13559

— au *Petit journal pour rire*, d'amuser ses lecteurs.

AMEN.

LES MUSICIENS DU VAUDEVILLE.

UN ORCHESTRE EN CONGÉ.

Toutes nos salles de spectacle renferment un compartiment spécial appelé *orchestre des musiciens*.

Élément constitutif de nos scènes lyriques, partie intégrante de nos scènes secondaires, l'orchestre des musiciens est devenu partout un auxiliaire utile, indispensable, même pour les théâtres dont le genre ne comporte aucune espèce de musique.

Chaque soir, le Théâtre-Français et l'Odéon préludent à leurs tragédies, à leurs drames, à leurs comédies, par des ouvertures, des fragments de symphonie, des airs de danse, ou autres compositions instrumentales. L'oreille publique y est habituée; et cette habitude a tellement pris racine, qu'on est dépaysé, presque désappointé, quand on voit le rideau se lever, après les trois coups traditionnels, sans qu'un peu de musique précède le spectacle et lui serve de mise en train.

Habitué des théâtres lyriques et des concerts, je rends ici compte d'une impression personnelle; mais j'ai la conviction que beaucoup de spectateurs ressentent à peu près ce que j'éprouve. C'est je ne sais quel sentiment vague, mêlé de froid et de tristesse, c'est comme une gêne, une lacune, une sécheresse de gosier. Je ne puis mieux comparer cette sensation qu'à celle qu'éveille en moi un dîner sans potage.

Si vous voulez être témoin de ce mutisme complet de l'orchestre, rendez-vous au théâtre du Vaudeville. Là, depuis le 15 novembre dernier, — c'est-à-dire depuis la cinquième représentation des *Faux Bonshommes*, — les musiciens ne touchent plus à leurs instruments; ils font mieux : ils sont absents; on les a renvoyés. L'orchestre est envahi par le public; tout est converti en stalle, en fauteuil de location, jusqu'à l'estrade où s'élevait le pupitre de M. Montaubry, le chef d'orchestre.

Les violons chôment, les altos sont au café, les flûtes flânent sur les boulevards, les clarinettes font leur partie de dominos, les hautbois se livrent à un bézigue au sein de leurs familles, les violoncelles fréquentent les soirées, les contre-basses se promènent dans la salle Musard, les cymbales et les timbales vont voir le *Fils de la nuit* ou *Lazare le pâtre*.

Et cette fête dure depuis six semaines!

Heureux musiciens!

Doublement heureux, car leurs appointements courent toujours, et s'ils ne sont pas à leur poste, c'est par des circonstances indépendantes de leur volonté, et non pour refus de service, croyez-le bien : un ordre du jour quotidien, formulé par un chiffre harmonieux, ineffable, tonique et réconfortant : 4,600 *francs de recette*, leur délivre un congé indéfini, un campos illimité.

Aussi vantez tant que vous voudrez la pièce de MM. Barrière et Capendu, portez aux nues les *Faux Bonshommes*, vos plus chaleureux éloges ne vaudront jamais l'éloge enthousiaste qu'en font les musiciens du Vaudeville. Pour eux, c'est décidément la plus charmante pièce du répertoire. Ils ne peuvent se lasser... de ne pas la voir.

J. Lovy.

LES CRÉMATIONISTES ET LES CAISSIERS CRIMINELS.

On ne peut plus faire un pas dans Paris sans risquer de mettre le pied sur un crémationiste ou sur un caissier criminel.

Cruelle alternative!...

Autre alternative non moins cruelle : être enseveli ou être brûlé. Qu'aimez-vous mieux pour dernière enveloppe : un portefeuille de sapin ou une urne?...

Ce n'est pas gai, mais ça rime avec le temps qu'il fait, comme *exhume* rime avec *brume*, quoique la rime ne soit pas précisément... *caissière*.

Pardon!... La comparaison m'est bien permise, puisqu'on ne dit plus aujourd'hui riche comme un Crésus, comme un capitaliste, comme un Rothschild, mais bien *riche comme un caissier*, comme un caissier qui a sauvé la caisse d'un chemin de fer du Nord quelconque, celui de Paris ou celui de Londres, le *Great Northern Way*.

Jusqu'à présent on n'avait vu que des caissiers vertueux, fidèles comme des chiens d'aveugle, qui sauvaient leur patron et qui ne sauvaient pas la caisse. Le Gymnase n'en avait jamais montré d'autre au public édifié, et il s'en contentait, tout en trouvant ces aspirants au prix Monthyon ternes et monotones comme les colonels de M. Scribe. Grellet paraît, fait son coup, et voilà toute l'économie dramatique du Gymnase bouleversée de fond en comble. On ne sait plus à quel comptable se vouer. Désormais les dramaturges du boulevard du crime auront un type de plus à leur service, le caissier criminel, comme il y a eu un notaire criminel après le saint Vincent de Paul des notaires.

Peut-être Grellet a-t-il voulu prouver qu'un caissier était un homme comme un autre, et non un automate à ressorts, dépourvu de passions. Il y a peut-être dans son *action* (sans calembour) tout un système de philosophie qui pourrait se démontrer par l'absurde.

Quoi qu'il en soit, le Grellet a fait des petits. On a vu se lever successivement, des quatre points de l'horizon, pas mal de Grellet. Grellet par-ci, Grellet par-là; Grellet à Lyon, Grellet à Vienne, Grellet à Amsterdam, plus trois Grellet à Londres, celui du Cristal Palace, celui du Great Western Way, et celui du Great Northern, le fameux Redpath.

Ce Redpath, qui avait placé quelques millions sterling au fond de sa malle, après les avoir soulevés à la caisse du Great Northern Way, était venu à Paris pour y jouer, à la probité près, le même rôle que lord Seymour y joua en 1834. Ce brillant gentleman dépensait quelques billets de mille francs par semaine à l'hôtel de Windsor. Que de fois on a dû le trouver *honorable* parce qu'on lui voyait beaucoup d'or, et encore plus de banknotes! Il avait disputé à l'empereur un beau modèle antique de Léda et du Cygne en argent. L'empereur en offrait 700 livres sterling; Redpath en donna 750 livres. A Bruxelles, il avait acheté de plusieurs juifs deux boisseaux de bijoux et de diamants dans le but d'effacer en éclat et en brillants le duc de Brunswick.

Ainsi des caissiers, escrocs et voleurs il est vrai, en sont venus à rivaliser avec des princes et des souverains! C'est à faire envie au baron de Wormspire, plus connu sous le nom de Robert Macaire.

On voit que la poétique du Gymnase est furieusement dépassée et même compromise. On n'oserait plus y jouer aujourd'hui *Jarvis l'honnête homme*, où figure, je crois, un caissier modèle, sans courir le risque des sifflets.

Quel temps que le nôtre! des chemisiers qui jouent à l'Antony, des filles de marbre mourant dans la célébrité, des caissiers qui ont pour caisse le tonneau des Danaïdes!

O siècle de macadam et de madapolam!

Je conçois après cela qu'on s'occupe des morts pour éviter de pareils vivants.

***

Êtes-vous *Crémationiste* ou *sépulturiste*?...

Telle est la question qu'un Parisien adresse à un autre Parisien qu'il rencontre.

L'interloqué, qui tient à passer pour un homme de progrès, est invariablement *crémationiste* avec M. Alexandre Bonneau (de la *Presse*).

Peut-être vaut-il mieux faire de nos restes une cendre symbolique que de les laisser tomber en pourriture.

Mais voici que déjà les utilitaires, les hommes à idées américaines proposent, après Bory de Saint-Vincent, d'utiliser pour l'éclairage public les fluides qui entrent dans la composition de notre corps. On a calculé (il y a des gens qui calculent tout) qu'on pouvait retirer de notre *pauvre guenille* de l'huile, de la graisse, du sucre et même du beurre...

Guenille, si l'on veut, ma guenille m'est chère!

D'autant plus chère, aux yeux des économistes, qu'elle représente une valeur intrinsèque.

Attendons-nous à voir venir, après les économistes, les spéculateurs, qui ne manqueront pas de nous parler de la *banque des prêts d'honneur*.

Ainsi l'on prêterait sur les cendres d'un père, d'un fils, d'une mère, d'un frère, d'un ami, d'une femme bien-aimée!...

Il est vrai que les prêteurs sont on ne peut plus sceptiques en matière d'honneur et même de cendres de famille. Ils ne croient qu'aux espèces sonnantes, et n'accepteraient notre misérable poussière qu'autant qu'on pourrait, en la lavant, en tirer de l'or ni plus ni moins que des terres californiennes.

Je voudrais bien savoir combien le mont-de-piété prêterait sur ma cendre ou sur la vôtre, indépendamment de la valeur métallique de l'urne.

Antonio Watripon.

SPÉCIALITÉ.

Hélas! l'annonce, bonne aubaine qui faisait oublier les faits divers, ces canards servis froids et indéfiniment réchauffés, — l'annonce naïve, burlesque, désopilante des anciens jours, — cette annonce-là a vécu.

Demandez aux contemporains de la *Cuisinière bourgeoise* et de sa recette pour faire le civet; — ceux-là ont lu sans sourciller :

« Un portier (bottier), ayant quelques instants de loisir, *désire* faire des ressemelages. »

J'en passe et des meilleures.

Aujourd'hui la réclame, qui a mangé l'annonce, est propre et méthodique; — elle sent le papier de couleur des affiches du tabellion; — on est toujours tenté de se dire, comme ce quidam de Gavarni lisant un article nécrologique sur le comte de Trois-Étoiles : — Qu'est-ce que ça me fait?

Cela ne fait rien pendant dix ans; — au bout de quinze on cherche la place de ce petit carré noir qu'on sait par cœur, et on passe dans les gogos, appréhendé au gousset par la persistance d'un monsieur qui offre un million si les cheveux qu'il vous donnera ne sont pas solides.

Bref on ne cause plus, — on ne se demande plus gentiment en mariage, — on ne se propose plus pour tout faire.

Mais on vous tire à l'oie avec des morceaux de littérature; — les rhumes et bien d'autres choses que la pudeur empêche de nommer accourent au plus lettré. — Un malin invente un mot, et aussitôt les confrères avides de l'atteler à leur chose.

Parfumerie, boulangerie, rouennerie, rouerie hygiéniques; — le public a besoin que tout ce qu'on lui sert soit hygiénique.

Hourra! le printemps revient, — le rire tend son arc, et l'âme du portier oisif doit tressaillir d'aise.

Voici ce qu'annonce un journal hygiénique :

« Coupe de cheveux pour le monde élégant par une personne qui a fait de son art une étude toute spéciale. »

Une personne! Quel raffinement! Et cette personne désire garder le loup de l'anonyme. Voyez-vous d'ici cette farouche personne au front chargé de rêveries, — ce prince étranger quittant donjon et châtelaine pour obéir à une prédestination? — S'il allait trahir son incognito en faisant, les parements retroussés, ce geste familier aux disciples!

Soyez tranquille, — cette belle personne, en poursuivant l'étude de son art, a su habituer la paume de sa main à ne pas se révolter au contact de la pommade. Indifférente au monde extérieur, elle est tout entière à son art. Elle exerce un sacerdoce, cette personne! Chut! voici un cercle d'adeptes qui frémissent et s'entre-regardent, comme on dit à Marseille, à chaque grincement des ciseaux.

Vous avez d'habitude une raie sur le côté gauche, — de son chef et sans vous consulter, la personne la tire à droite.

Une main amie aimait à caresser cette boucle soyeuse, — elle tombe sous l'acier impitoyable du maître.

— C'est par trop fort! exclamez-vous.

Malheureux! comme si vous vous apparteniez encore. — Cette personne vous travaille, vous lime, vous peint; vous êtes sa chose, sa statue, son tableau, son œuvre

enfin. — L'art est en jeu, et la renommée impatiente tire des bordées dans l'air.

Elle vous rassied de force, car elle est forte, cette personne.

L'œuvre est accomplie ; — on se recule en clignant les yeux.

Tout à coup vous éprouvez une vive douleur.

Dans un moment d'inspiration, et en voulant opérer une retouche suprême, cette personne vous a fait sauter le petit bout de l'oreille avec un geste plein de grâce.

L'artiste fait un mouvement d'humeur qui indique nettement la contrariété d'avoir, en vernissant le tableau, écorné le cadre.

Après tout, vous lui devez des remercîments, à cette obligeante personne, qui vous a fourni le moyen d'offrir dans un papier rose et parfumé un souvenir bien autrement *cher* qu'une boucle de cheveux.

SANFRANCISCO.

COSARELLES.

Un petit journal belge a cru devoir adresser, le premier de l'an, un compliment en vers à ses abonnés avec les souhaits d'usage.

Cette galanterie rimée se termine ainsi :

. . . .
Avoir enfin dans votre cave
Beaune, pomard et vin de Grave,
Château-margaux ou bien médoc,
Voilà, lecteur, mes vœux en bloc.

Quand l'auteur de cette petite épître en vers saura que le château-margaux appartient aux crus de Médoc, je suis sûr qu'il se repentira d'avoir écrit : « *Château-margaux* OU BIEN *médoc.* »

Il est vrai qu'un poëte belge, qui généralement se nourrit de bière, n'est pas forcé de connaître la géographie vinicole des crus de Bordeaux.

***

Espérons que, pour l'année 1857, M. Calzado nous égayera quelque peu le répertoire du Théâtre-Italien, et qu'on ne nous tiendra pas exclusivement au régime du poignard, de la hache, du feu, du poison, de la corde, de la torture et autres agréments du même genre. Depuis trois mois nos chanteurs et nos cantatrices de Ventadour meurent de la mort la plus violente, ou crachent leurs poumons en lançant leurs dernières fioritures, ce qui n'est guère plus récréatif. Un peu de Cimarosa, un peu de Mozart ferait une heureuse diversion au *Trovatore* et à la *Traviata*.

Notre confrère Giuseppe Daniele nous raconte que le soir où le *Trovatore* fut représenté pour la première fois à Rome, un brave et honnête père de famille, marguillier de sa paroisse, et que l'on avait prié de vouloir bien remplacer le souffleur, subitement indisposé, conçut une telle frayeur au dénoûment effroyable de cet opéra, qu'on le trouva mort au fond de son trou. Le lampiste, en venant baisser la rampe après le spectacle, l'avait entendu s'écrier d'une voix consternée :

— J'avais pourtant espéré que tout cela s'arrangerait à la fin !

Ce furent, hélas ! ses dernières paroles, et le malheureux s'éteignit avec le dernier quinquet.

***

Je dénonce à mes confrères de la petite presse une nouvelle concurrence. Cette fois elle leur est faite par un chocolatier-confiseur.

M. Guérin-Boutron a fait insérer... dans ses bonbons, — en place des devises Pompadour, — des articles mignons, *lisettes*, canards et autres balivernes, dont voici un échantillon :

« CHEMINÉES-MÉLODIUM. — La tablette de ces cheminées est disposée en clavier de six octaves et demie ; les pédales font l'office de chenets. Chaque chambre se trouvera ainsi naturellement munie d'un piano faisant partie de l'immeuble, ce qui évitera aux consommateurs la coûteuse nécessité d'en acheter.

« La difficulté était d'obtenir à la fois un piano qui ne fumât pas et une cheminée d'un bon son : double résultat que ce nouveau *mélodium* atteint parfaitement. — S'ils fument accidentellement, ce n'est que pendant l'hiver.

« La *cheminée-mélodium* a, de plus, l'avantage de donner du feu aux exécutants et de leur tenir les pieds chauds.

« Des accordeurs-fumistes sont attachés à la fabrique ; ils ramonent et accordent à domicile, gratis, et à la première réquisition. »

Je préviens M. Guérin-Boutron que s'il ne se tient pas tranquille, je me ferai chocolatier.

J. LOVY.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

*** Le calembour n'a pas toujours porté ce nom. On en trouve la preuve dans les livres des quinzième et seizième siècles. On le nommait *entend-trois*. M. de Bièvre le remit en vogue, et lui donna le nom qu'il porte encore aujourd'hui. *Calembour* est formé par contraction des mots italiens *calem burlo* (je joue avec la plume). C'est pourquoi l'on doit dire un *calembourlier*, et non un *calembourdier*.

Pour me récompenser de mon érudition, permettez-moi d'en placer un... Accordé.

Savez-vous quel est le mot français qui dit en trois syllabes : *Voici un âne qui se fatigue beaucoup?*

— Non !

— C'est *Stanislas* (cet âne y s'lasse).

Trouvez-m'en un plus atroce que celui-là !

*** Quand on tire un feu d'artifice à Paris, il y a des habitants de Saint-Germain qui se réunissent ordinairement sur la terrasse pour en jouir de loin.

A l'une de nos dernières grandes fêtes, un brouillard le déroba aux regards des bons Saint-Germinois. Quoique l'heure du feu fût depuis longtemps écoulée, ils attendaient toujours, et j'entendis le colloque suivant :

— Dame ! disait un gros bourgeois, il y a cinq lieues et demie de Paris à Saint-Germain, et il faut bien le temps que le feu d'artifice arrive jusqu'à nous.

— Cependant, ajouta un monsieur (que je crois un farceur), il devrait venir plus vite, puisque nous avons un chemin de fer.

*** J'étais à Baden-Baden, et j'écoutais dans le salon de conversation un Allemand et un Italien qui discutaient pour prouver l'excellence de leur langue maternelle.

Le Germain (qui avait bu trop de kirsch) prétendait que la langue allemande était la propre langue qu'on parlait au paradis.

— D'accord, répliqua l'Italien (qui avait trop bu de rhum). Je crois que le Seigneur, voulant être fort désagréable à Adam, le chassa en allemand, mais auparavant le diable avait séduit Ève en lui parlant italien.

*** Un ancien fournisseur des vivres de l'armée, connu pour son audace dans l'art d'exploiter les pots-de-vin, soupait en compagnie de lorettes, et disait en frappant sa grosse bedaine :

— Voici un ventre qui a coûté quelques millions à l'État.

— En vérité ! s'écria une des prêtresses du mont Bréda en faisant allusion à la bêtise proverbiale du gros fournisseur, votre ventre a coûté si cher ?... Il eût bien mieux valu qu'on fît cette dépense pour votre tête !

*** Ce matin un coiffeur stupide et ridicule
Me demandait de quoi vivait la canicule ?
Si les Gémeaux étaient de ces saints innocents
Qu'Hérode fit mourir en la fleur de leurs ans ?
Si, notre lune à nous étant couleur d'ivoire,
Celle des Africains et des noirs était noire ?
Et d'où vient tant de sel, dont au commencement
Furent salés les flots de l'humide élément ?

*** Après avoir longtemps hésité entre la peinture et la médecine, M. X... s'est décidé pour le doctorat. Interrogé sur les causes de sa détermination, il répondit :

— Dans la peinture, toutes les fautes sont exposées à la vue. Dans la médecine, elles sont enterrées avec le malade.

*** Il y a à peine huit jours, d'audacieux voleurs ont dévalisé en pleine rue mon voisin, qui remplit les fonctions de contre-basse dans un théâtre du boulevard. C'est la seconde fois depuis le commencement de l'hiver.

— Voilà ce que c'est, lui dis-je, vous rentrez toujours après minuit ; mais, afin qu'on ne vous vole pas une troisième fois, vous devriez porter des armes.

— Pas si bête, rép'iqua-t-il, pour que les voleurs les prennent aussi !

LUC BARDAS.

THÉATRES.

L'année 1856 est morte ! bien morte !... Sa succession théâtrale est ouverte, hâtons-nous de payer ce que nous lui devons. Toute revue de l'année lui revenant de droit, liquidons-nous ! liquidons-nous !

Vous savez qu'il est un théâtre au boulevard du Temple où l'on joue bon an, mal an cent cinquante fois de suite la même revue ? Ce théâtre, ce sont les Délassements. A qui et à quoi doit-il ce bonheur persistant ?... A ses deux fournisseurs habituels : Guénée et Charles Potier ; à quelques artistes stylés à ce genre de grosse machine théâtrale, à ses décors somptueux, à ses costumes féeriques, à sa mise en scène éblouissante.

Eh bien, M. Mounier, l'habile directeur des Folies-Dramatiques, a d'un seul coup soufflé tout cela aux Délassements.

Il a pris la revue annuelle de MM. Guénée et Charles Potier ; il a pris Émile Viltard, Markais, Plum, Alex. Guyon et vingt autres artistes, sachant interpréter les pont-neuf des Siamois du couplet de facture.

Qu'en est-il arrivé ?... Le succès et les grosses recettes sont venus où était plantée l'oriflamme victorieuse de Guénée et Potier.

Voici le dix-neuvième siècle qui vient demander à l'année bissextile 1856 quel profit elle a tiré de ce jour supplémentaire pour sa gloire dans l'avenir ; de là prétexte à revue : *Allons-y gaiement !* tel est le cri de guerre poussé par les personnages, tel est le titre de cette pièce kaléidoscopique.

On bisse et on rebisse tant de couplets chaque soir, que les acteurs ont sans cesse la crainte d'être obligés de bisser la revue tout entière.

Malgré la retraite inopinée de ses auteurs favoris, le théâtre des Délassements-Comiques n'a pas perdu courage. Il a appelé à son aide Jules Renard, un gaillard de lettres à qui il devait déjà quelques succès.

Allons-y gaiement était l'enseigne des Folies-Dramatiques ; *Allons-y tout de même* devint celle des Délassements-Comiques.

Je l'avoue, je tremblais en allant voir la nouvelle revue des Délassements. Comment Jules Renard, disais-je, entrera-t-il dans la succession théâtrale de Guénée ?... Et puis, en supposant ce point résolu en sa faveur, quels seront les interprètes de son œuvre ? Toute la vieille troupe des Délassements est passée avec armes et bagages aux Folies-Dramatiques.

Disons-le, à la louange de l'auteur, il s'est habilement et victorieusement tiré de ce mauvais pas, à la grande satisfaction du public.

Quant à ses interprètes, ils se sont fait remarquer tous par un grand ensemble et une noble envie de bien faire. La bonne volonté doit être réputée pour le fait.

Après avoir applaudi la *Lanterne magique* des Variétés, le public fêtera celle des Folies-Dramatiques en disant : *Allons-y gaiement !* puis il se dirigera vers le théâtre des Délassements en s'écriant : *Allons-y tout de même !*

Maintenant bonsoir, 1856 ! Bonjour, 1857 !... Que nous as-tu apporté de nouveau, mon cher petit ami ?

Une petite pantomime en trois tableaux aux Folies-Nouvelles. Son titre est *Gribouille ;* elle est pleine de grosses malices cousues de fil blanc, ainsi que l'exigeait son titre. Paul Legrand, cet admirable mime à la face enfarinée, a mis toute sa gaieté au service de cette *gribouillade*.

ALBERT MONNIER.

MUSÉE FRANÇAIS-ANGLAIS.

Dans le numéro dernier, nous avons annoncé que nous cesserions, le 31 janvier, d'accorder des abonnements au *Musée* à moins de 10 francs par an. — Nous avions oublié qu'en décembre 1856, nous avions pris l'engagement formel de rétablir le prix de 10 francs, à partir du 1er janvier. Placés aujourd'hui, par le fait de notre manque de mémoire, entre deux engagements, nous croyons devoir maintenir ce dernier. C'est donc définitivement à partir du 31 janvier que le prix de 10 francs sera obligatoire pour tous les abonnés du *Musée*, sauf les abonnés du *Journal amusant*, qui continueront, comme par le passé, à recevoir *gratis* le *Musée français-anglais*.

Jusqu'au 31 janvier les abonnés actuels du *Musée français-anglais*, — les abonnés du *Journal amusant* qui voudraient pour un ami souscrire au *Musée français-anglais*, et les abonnés des grands journaux politiques ne payeront l'année d'abonnement que 5 francs. Passé le 31 janvier, l'abonnement au *Musée français-anglais* sera pour tout le monde de 10 francs par an.

Jusqu'au 31 janvier, — les abonnés actuels du *Musée français-anglais*, les abonnés du *Journal amusant* et ceux des *Modes parisiennes* qui voudront se procurer les années 1855 et 1856 du *Musée français-anglais* ne les payeront que 5 francs l'année.

Ceux des abonnés ci-dessus indiqués qui voudront compléter leur collection en achetant les numéros qu'ils ont perdus ne payeront que 50 centimes par numéro.

Passé le 31 janvier, le prix des années 1855 et 1856 sera porté à 10 francs. — (L'année 1855, qui sera bientôt épuisée, se vendra plus cher lorsqu'il n'en restera qu'un petit nombre d'exemplaires.)

Adresser la valeur de ce qu'on demande en un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

LES

MODES PARISIENNES

JOURNAL

DE

LA BONNE COMPAGNIE.

Les *Modes parisiennes* sont connues comme le journal de la haute société de Paris et de toutes les capitales de l'Europe. Ce journal n'a aucun traité, aucun engagement avec les marchands; il n'emploie aucun voyageur, n'accorde aucun crédit; en un mot, il est placé dans des conditions tout à fait exceptionnelles, et cependant il réussit; — et cependant il trouve dans ses bénéfices le moyen de donner en prime, à tous ses abonnés d'un an, un charmant album de travestissements, dessinés exprès par Gavarni, gravés sur acier et coloriés à l'aquarelle avec retouches de gouache. Tous les ans il donne une prime différente, et depuis quatorze ans qu'il existe, il n'a pas cessé de faire à ses abonnés cet avantage, qui représente pour lui une dépense de plus de 10,000 francs par an.

Les *Modes parisiennes* paraissent tous les dimanches (cinquante-deux fois par an) et coûtent, pour un an, 28 fr.; — pour six mois, 14 fr.; — trois mois, 7 fr.

On souscrit en adressant un bon de poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.



ALBUM AMUSANT,

CONTENANT PLUS DE 100 PAGES DE DESSINS DU *JOURNAL POUR RIRE.*

Cet Album, formé de 20 numéros du *Journal pour rire*, brochés et réunis sous une couverture glacée avec titre doré, est un joli recueil pour mettre sur la table d'un salon. Il se vend 6 francs, mais aux abonnés seuls du *Journal pour Rire* il est envoyé franc de port pour 4 francs.

ENVOYER UN BON DE POSTE AU BUREAU DU JOURNAL, RUE BERGÈRE, 20.

Le Propriétaire-Gérant: CH. PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 56. — 1857. Prix du numéro : 45 centimes. 24 Janvier.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois . . . . . 5 fr
6 mois . . . . 10 »
12 mois . . . . . 17 »

ÉTRANGER :
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.



MODES D'HIVER, — *par* MARCELIN.

LORETTES.



13561

— Ah! bonsoir... Je suis bien aise de te rencontrer... T'as pas trois louis sur toi pour moi prendre l'omnibus?...



13562

— Je suis indiscret, peut-être... C'était pour rappeler à madame ce petit effet de cent francs qu'elle ne m'a pas remboursé... Mais puisque madame a du monde, je n'en parle pas...

COSARELLES.

Le théâtre du Vaudeville, à Bruxelles, a eu aussi sa revue de l'année 1856. Et s'il faut en croire les feuilletons belges, elle ne le céderait en rien à la *Lanterne magique* des Variétés et aux deux *Allons-y* du boulevard du Temple.

Elle est intitulée les *Boulettes de l'année, grande revue bruxelloise en neuf tableaux*, et a pour auteurs MM. Camille Berru et O'Squarr.

On y raille fort agréablement les douze mois défunts, avec leurs divers produits politiques, littéraires, dramatiques. La pièce se recommande surtout par des éléments d'un intérêt tout local, et ceux-ci ne sont pas les moins piquants. On y passe en revue les congrès, les concours belges, les jupons contrebandiers, les galeries Saint-Hubert, l'escalier de Sainte-Gudule (bijou microscopique monté en épingle), et les trois cadrans de l'hôtel de ville de Bruxelles, l'un qui toujours retarde, l'autre qui toujours avance, et le troisième qui, de peur d'aller mal, ne va pas du tout; — Triple symptôme des partis politiques... belges.

Mais parmi les neuf tableaux de cette revue bruxelloise il en est un qui excite chaque soir la plus bruyante hilarité : c'est le tableau des nourrices. Cette facétie dont s'effaroucherait certainement le goût parisien, a été inspirée aux auteurs par le grand concours des nourrissons américains pour l'amélioration des races humaines. Un régiment de nourrices arrive sur le devant de la scène, et fait l'exercice avec les moutards. *Portez... tards! — Tards... bras! — Présentez... tards! — Joue... feu!...* — Au commandement de *feu*, toutes les nourrices tournent le dos au public, et donnent à teter à leurs mioches.

***

Le *Derbouka*, journal de musique qui se publie en Algérie, renfermait ce petit *speech* dans son numéro du 1er janvier.

« Le *Derbouka* croirait manquer aux plus simples lois de la civilité puérile et honnête s'il laissait passer le jour de l'an sans offrir ses souhaits de bonne année à tous ceux qui perdent leur temps en sa compagnie.

» En conséquence, il souhaite :

» A LUI-MÊME — charité bien ordonnée — tout ce qu'on peut imaginer de... et de...

» Au *Derbouka* un style soigné, fouillé, deichimouchicoquandarisé, tarabiscoté et tant soit peu empanaché.

» A l'AKHBAR un pif sans art. — (*Souvent un beau désordre...*)

» Au public une *foultitude* de maisons recommandées, etc. »

Tout l'article est dans ce style.

Vous voyez que le *Derbouka* est de l'école de la bohême littéraire. Que doit dire la mère de famille qui abonne sa fille à cette guitare algérienne?...

Mais bah!... en Afrique!

***

Notre ami Dantan a déjà commencé l'année par un calembour public, sans compter ceux qu'il a perpétrés clandestinement et en chambre.

C'était le soir de la première représentation du *Trouvère*, à l'orchestre de l'Opéra, pendant le divertissement du troisième acte.

Un voisin de stalle. — Ah ça! qu'est-ce donc que cette danseuse? Ce n'est pas mademoiselle *Beretta*...

M. D... — Non, monsieur; mademoiselle Beretta a résilié subitement. Elle a été remplacée par mademoiselle *Zina*, danseuse *russe*

Le voisin. — Çà, une danseuse *russe?* Allons donc! c'est mademoiselle *Richard;* elle est née rue Montmartre; je la connais

M. D... — C'est possible; alors elle est de cette rue-ci.

(Le voisin de M. Dantan est un mauvais plaisant. Mademoiselle Zina Richard, fille d'un artiste français, est réellement née en Russie.)

***

Dans les premiers jours de janvier, la plupart des journaux publiaient le fait suivant :

« L'administration du chemin de fer d'Orléans vient de faire une chose *si honorable* qu'il est impossible de la passer sous silence.

» Au 1er janvier, elle a retiré du mont-de-piété tous les effets qui y avaient été déposés par les ouvriers du chemin de fer.

» Elle a payé les loyers arriérés, les mois de nourrice des enfants; — bref, pour me servir de l'expression d'un des ouvriers de l'établissement : « *elle nous a tous mis au* » *pair.* »

» Aussi, ajoute l'*Indépendance*, la reconnaissance de ces pauvres gens est-elle bien vive. »

Notre spirituel confrère *Polichinelle* approuve grandement cet acte de bienfaisance. Seulement il préférerait avoir à féliciter la compagnie d'Orléans, ainsi que toutes

LORETTES, — (suite).


13563
— Ah !... ça me serait bien égal, à moi, qu'un homme m'eût tout mangé, propriétés, rentes, capital et tout... si j'étais sûre d'avoir été aimée par lui comme tu l'as été par moi.


13564
— Mais, à présent que tu m'as tout pris, qu'est-ce que je vais devenir?
— Au fait... je n'ai pas d'enfant, si tu veux, je t'adopte!...

les autres compagnies, « pour une augmentation de sa-
» laire qui permettrait aux employés de n'avoir pas be-
» soin de porter leurs effets au mont-de-piété. Philanthro-
» pie n'est pas justice! »

Polichinelle, vous avez raison! Mais avec votre système le but de la compagnie serait tout à fait manqué. Songez donc qu'une augmentation de salaire ne peut guère s'annoncer dans les journaux. La justice est une excellente chose, mais elle ne prête pas à la *réclame;* tandis que la philanthropie.... Ah! la philanthropie!... Parlez-moi de cela!

Le bouillon de gélatine a vécu là-dessus pendant quinze ans.

J. Lovy.

LES PETITS POËTES.

Lorsque assises à côté de leur mère, les yeux fixés sur les bas qu'elles raccommodent, les jeunes filles laissent vagabonder leur imagination, elles caressent parfois en elles-mêmes les plus doux rêves, opposant à la figure laidement bourgeoise de l'huissier, du marchand ou de l'avoué qui les demande en mariage, quelque belle et rêveuse figure de poëte. Cette comparaison est toujours des plus désavantageuses pour le prétendu, et, avant comme après le mariage, l'expose à de graves désagréments. Aussi est-ce un service à rendre aux huissiers, marchands et bourgeois de tout acabit, que de dire une fois la vérité sur les faiseurs de vers.

Sachez donc, ô jeunes filles, que de même que les cordonniers sont les plus mal chaussés, les poëtes sont les moins poétiques des hommes.

Puisse cette vérité n'être pas prise pour un paradoxe, et puisse-t-elle, ô charmantes créatures qui avez puisé dans les romans vos notions sur l'amour, et que la lune courant à travers les nuages rend rêveuses, vous épargner bien des désenchantements!

Hélas! il faut l'avouer, le poëte n'est pas cet être exceptionnel et charmant que vous vous figurez, dont le caprice règle la vie, dont le cœur enferme des trésors de passion, et qui se laisse entraîner par son imagination à toutes les folies. — Peut-être était-ce là le type du poëte aux temps antédiluviens, où la poésie était l'expression spontanée et presque involontaire de sentiments idéals; mais que les pères de famille se rassurent! Grâce au ciel, ils sont rares les poëtes qui laissent aller leur vie au souffle de la fantaisie. — Le petit poëte de nos jours fait son petit métier plus honnêtement. Il est généralement ami de l'ordre comme un notaire, rangé comme un bonnetier, économe comme un Auvergnat. Ses rêves ne sont pas d'amour, mais de bourse et d'actions au pair.

Les poëtes vendent l'idéal et ne le gardent point pour eux. Frappez sur le cœur d'un poëte, il rend un son creux comme un tambour. Toute la force vitale s'est réfugiée au cerveau, d'où elle se répand sur le papier en rimes sonores.

On se plaint du positivisme de notre époque. On croirait cette plainte mal fondée à voir le nombre sans cesse croissant des faiseurs de vers. Rien de plus naturel. La poésie s'en va, les poëtes arrivent. Cette foule se divise en catégories innombrables. Citons-en quelques-unes.

LE POETE ROMANTIQUE.

Enfer et damnation! elle disparaît, cette race des poëtes romantiques, contemporains d'Antony, qui laissaient tomber leurs cheveux longs et plats sur leur cou maigre, dont les désillusions avaient pâli le teint. A peine en retrouve-t-on quelques individus épars dans les provinces les plus reculées. Enfer et damnation! Il n'est donc plus une âme qui réponde à votre âme! un cœur de femme à briser sur votre poitrine d'homme, ô natures désolées qui emplissiez les villes et les champs de vos cris lugubres! Larmes, plaintes, sanglots du cœur, malédictions, angoisses terribles, morne désespoir, sombre mélancolie, lames de Tolède, manteaux couleur muraille, spectres, fantômes, vieilles cathédrales, tout ce bagage de la poésie romantique, ô insanité des choses humaines, est tombé dans la hotte du chiffonnier. Vous avez raison de vous taire, ô poëtes romantiques! Ce siècle sans foi ne vous comprendrait plus. Enfer et damnation!

Un seul de ces pâles incompris avait gardé intactes les traditions de la poésie romantique. Il allait par la ville, le front inspiré, le regard fatal, laissant avec indifférence s'écouler à côté de lui la foule vile. S'il ne passait pas la main dans ses cheveux en désordre, c'est qu'il n'avait plus de cheveux. Le temps, ce réaliste impitoyable, l'avait privé de cet ornement. Son air était désolé, mais plus désolées encore ses bottes. L'âge des illusions avait fui depuis longtemps, et il restait seul de sa race. Il invoquait les noms d'Escousse, de Lebras, d'Hégésippe Moreau, de tous les prédestinés du malheur, et rêvait le suicide. Soudain il avisa que le traiteur de dixième ordre chez lequel il mangeait parfois possédait une fille. Cette

MESSIEURS LES PORTIERS, — par BELIN.



13565

— En m'adressant au propriétaire, j'obtiendrai peut-être une diminution?
— Non, ma petite dame, le propriétaire ne fera rien sans mon consentement.



13566

— Pardon! n'est-ce pas dans cette mai-on que demeure monsieur Barbanchu?
— C'est possible, cherchez dans l'Almanach du commerce, je suis occupé.

fille, nubile depuis longtemps déjà, avait les mains rouges et le nez camus. Le poëte fut à elle, il lui ouvrit son cœur saignant et blessé, versa à ses pieds les flots d'une tendresse aiguillonnée par l'appétit, et sédui it cette âme naïve. Un mariage s'ensuivit. Le poëte eut la table et le logement assurés. Mais toute médaille a son revers : un jour que les clients, plus nombreux que d'habitude, se pressaient dans la boutique, le traiteur pria son gendre de l'aider. Il lui mit la queue d'une casserole dans la main. — Tournez-moi ce roux, lui dit-il. — O profanation! le poëte recule d'horreur. Le beau-père murmura quelques paroles qui signifiaient à peu près : « Je ne puis pas cependant vous nourrir à rien faire. » Le malheureux comprit et tourna le roux. C'en était fait, le poëte était marmiton. Ce n'étaient plus les chants de la lyre qu'il devait faire entendre, mais ceux de la casserole. Quelquefois, au souvenir de ses grandeurs passées, il laisse brûler les sauces; mais le terrible beau-père est là qui le rappelle à la réalité.

O société impie, qui transforme ses poëtes en cuisiniers!

LE POETE FANTAISISTE

Le poëte fantaisiste jongle avec les mots comme un acrobate avec des boules. Les substantifs les plus étonnants, les adjectifs les plus bizarres, courent, volent, viennent, s'entassent, disparaissent avec une habileté parfaite, sans qu'on sache comment ni pourquoi. Des sentiments, des idées, point. Des mots, des mots, des mots, des mots! Le lecteur, surpris, cherche à se rendre compte. Il n'en a pas le temps. Le substantif l'étonne, l'adjectif le saisit, le verbe l'emporte. Il est ébloui, fasciné. C'est un feu d'artifice où se succèdent les fusées, les pétards, les bombes, les chandelles romaines, puis après, la nuit.

La fantaisiste est frénétique de la forme, et prend sa plume pour un pinceau. Une rime curieuse, un rhythme bizarre, voilà le but de son labeur. Le secret de son art consiste dans l'emploi d'une technologie empruntée aux manuels et aux dictionnaires, et quelques-uns parmi ces poëtes sont arrivés à une rare habileté mécanique. Ils font des exercices de dislocation vraiment surprenants, et produisent l'effet de madame Saqui debout sur une corde à cent mètres de hauteur. Ce sont les équilibristes de la langue française.

Le poëte fantaisiste est de mœurs douces; — il aime la vie facile, les soupers à la terrasse et les femmes du quart de monde. L'habitude de manier des mots ne le laisse pas en retard pour la réplique. En somme il est beaucoup moins désagréable à voir et à fréquenter que le poëte suivant.

LE POETE RÉALISTE

Le poëte réaliste ne voit dans les champs que les choux, dans la ferme que le cochon, à la ville que le chiffonnier, au musée que les baigneuses de M. Courbet. Il est l'antipode et l'ennemi du poëte fantaisiste. Il se plaît dans les halles, dans les hôpitaux, dans les abattoirs, dans les rues sombres et bourbeuses, partout où les choses et les hommes s'offrent sous un aspect triste et repoussant. C'est le poëte des croque-morts et le croque-mort de la poésie.

LE POETE A SONNETS.

Le poëte à sonnets est le mieux ganté et le mieux cravaté des poëtes. Il se livre à la culture du sonnet avec cet amour honnête et modéré qu'un horticulteur met à cultiver des tulipes. Cette forme de poésie est d'un bon rapport. D'abord la vanité du poëte est mise à l'abri par le fameux vers de Boileau. Ensuite les sonnets se placent très-bien dans le monde. Les femmes en sont friandes pour leur album, et plus d'un mariage avantageux est dû à un sonnet.

Quant aux infortunés qui croient à l'influence du sonnet sur la société moderne et qui pensent ressusciter Pétrarque, on ne peut que les plaindre d'être nés trois cents ans trop tard. Respectons d'ailleurs l'homme qui fait journellement des sonnets. C'est un ennemi des révolutions, un citoyen paisible et doux qui trouve son analogue dans le collectionneur de papillons.

LE POETE POLITIQUE.

Politique et poésie. Deux mots qui ne marcheront jamais ensemble.

LE POETE GRIVOIS.

Le poëte grivois est le moins débauché des poëtes. Honnête homme, père de famille, dévoué à tous ses devoirs, il dîne une fois par mois hors de chez lui, en compagnie de vieux camarades, et risque au dessert la chanson badine. Il est membre du Caveau, et le jour où il se voit pour la première fois imprimé dans la *Clef du Caveau* est le plus beau jour de sa vie. Sans penser être l'égal de Lamartine et de Victor Hugo, dans son for intérieur il les regarde comme des confrères. Cela suffit à son bonheur. Douce et inoffensive vanité, bien différente de la terrible vanité du poëte suivant!

L'OUVRIER POETE.

Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent.

Pour écrire en prose, il faut généralement avoir quelque chose à dire, si peu que ce soit; pour écrire en vers, ce n'est pas absolument nécessaire. Aussi les ouvriers

LE DIMANCHE DE LA GRISETTE, — par PENOVILLE.



13567
Le matin du dimanche, la stomachique tasse de chocolat est offerte à l'heureux titulaire.



13568
Ce que le physique fait pardonner au moral, et ça pour la somme modique de cinquante centimes.



13569
Là où le môsieur est sondé sur ses intentions, simplement pour savoir si ses dites intentions sont pécuniaires ou maritales.



13570
La demoiselle consulte ses goûts.
Le môsieur les prix !...



13571
Là ou la vertu faiblit et le cœur chancelle !...



13572
Du bal au domicile de la demoiselle, on ne s'occupe que du moyen de tromper la vigilance du trop rigide cerbère.

comptent-ils dans leurs rangs beaucoup plus de poëtes que de prosateurs. L'ouvrier poëte florissait surtout dans les dernières années du règne de Louis-Philippe. Le succès mérité de quelques ouvriers heureusement organisés pour la poésie avait tourné toutes les têtes et amené une invasion de poëtes ouvriers. Aucun orgueil d'écrivain n'approche de la vanité de l'ouvrier poëte. La moindre critique, le moindre signe de désapprobation ou d'indifférence le rend furieux. Ses poésies tournent toujours dans le même cercle : déclamations banales, lieux communs, tirades contre tout ce qui est au-dessus de lui par la fortune ou l'éducation. L'envie est trop souvent sa seule inspiration, et le sert rarement bien. Depuis quelques années, le nombre des ouvriers qui abandonnent leur état pour la poésie a considérablement diminué, — preuve des progrès du bon sens public.

LE POETE RELIGIEUX.

A l'entour et au bas de ces images de piété que collectionnent les dévotes, on lit des vers d'un goût étrange. Ces vers, destinés à acheminer les âmes pieuses vers le paradis, sont confectionnés, moyennant cinquante sous le cent, par des poëtes peu favorisés de la fortune et encore moins de la Muse. Si je mentionne cette branche de poésie, c'est qu'elle offre cela de particulier, de rapporter un bénéfice quelconque au poëte. Le poëte religieux a quelquefois débuté dans la vie par traduire Horace. Il se plaît au cabaret, et recherche les propos scabreux. C'est le plus décolleté des poëtes.

LE POETE INÉDIT.

Il est des poëtes qui n'arrivent jamais aux joies de l'impression. Fuyez, fuyez ces hommes, ce sont les plus redoutables des poëtes. Toujours en quête d'un auditeur, ils sont sans pitié pour celui qu'ils attrapent. Quelquefois cependant, il en est, parmi ces poëtes, qui restent inédits par calcul. J'en connais un qui depuis tantôt dix ans passe chez ses amis pour un grand poëte, à cause d'un sonnet assez réussi. Jamais la publication de mille beaux vers ne lui vaudrait la réputation que lui a faite ce sonnet, récité toutes les semaines en petit comité. Aussi imite-t-il la prudence de Chapelain, qui ne publia sa *Pucelle* qu'à la dernière extrémité, et trop tôt encore pour sa gloire. Tous les vers du poëte en question resteront éternellement en portefeuille, et il vivra sur son sonnet. On ne se doute pas combien il faut parfois peu de chose à Paris pour passer grand homme. La réputation des gens inédits est souvent la plus solide et la plus durable, par



LES DIFFÉRENTS PUBLICS DE PARIS, PAR GUSTAVE DORÉ.

PUBLIC DES FOLIES-NOUVELLES.

cette seule raison qu'elle ne repose sur rien et n'effraye personne.

Paradoxes.

De même qu'en hiver, au coin du feu, on songe aux joies de l'été, et qu'au milieu de la boue des villes on rêve les arbres verts et les fraîches senteurs des prés, ainsi les poëtes, les petits s'entend, *poetæ minusculi*, cherchent à reproduire en vers les sentiments qu'ils dédaignent en prose. D'où cet axiome : Si vous voulez juger du caractère et des mœurs d'un poëte, prenez l'inverse de sa poésie.

Afin que dans cet article le lecteur trouve quelques mots qui vaillent d'être lus, je le termine par une phrase de Byron, un homme qui se connaissait sans doute en poëtes et en poésie.

« Le poëte, c'est en général un homme d'esprit qui joue avec les mots en attendant la pensée, tandis que le prosateur (sauf exception) commence assez fréquemment par la pensée, qu'il revêt de paroles. »

Je laisse la responsabilité de cette opinion à son auteur.

Puissent les poëtes, *genus irritabile vatum*, me pardonner d'avoir parlé d'eux à la légère; mais je n'ai parlé que des petits poëtes : qui donc se plaindra!

A. Desonnaz.

CE QUI MANQUE A PARIS.

Paris a de singuliers retours; il a des caprices de reine et de jolie femme tout à la fois. Un vilain matin, il se lève sceptique et grognon, parce qu'il n'a pas trouvé cinq francs, les fameux cinq francs fantastiques que tout Parisien, au dire de Balzac, doit trouver dans sa pantoufle en se réveillant ..

Ce jour-là, il crie à la décadence, il tonne contre la corruption du siècle, à propos de ses laitières qui infusent un peu trop d'eau dans son café à la crème. Agathe, l'épouse *à* M. Prud'homme, s'est levée aussi la figure un peu plus chiffonnée qu'à l'ordinaire. Madame a ses nerfs, ses vapeurs. Vite Paris se met à dire, et M. Prud'homme est heureux de le répéter, qu'il n'y a plus de femmes; que les vrais types disparaissent, les Héloïse, les Marguerite des Marguerite, voire même les Ninon et les Pompadour. Il achète avec bonheur les livres de M. Cousin qu'il ne lit pas, et proclame qu'il n'y a de vraies femmes que celles du dix-septième siècle. « Parlez-moi de madame de Longueville, de madame de Chevreuse, à la bonne heure!... Mais les femmes d'aujourd'hui! Ah baste! elles ne valent pas le diable, comme disait déjà Molière de son temps. »

Voilà ce que maugréait, l'autre semaine, Paris qui s'était levé maussade; et ce qui contribuait à augmenter sa mauvaise humeur, c'est que les papiers publics lui rapportaient que les juifs avaient acheté *à prix d'or* toutes les pièces de cent sous qu'ils avaient pu trouver, et qu'on venait d'arrêter, dans les environs du lac d'Enghien, un Israélite soupçonné de se livrer à ce genre de trafic.

Donc Paris éprouvait un violent accès de colère; mais comme chez lui la colère n'est jamais si terrible que quand elle fait place à l'ennui, Paris se mit à s'ennuyer formidablement d'un de ces ennuis tels qu'en éprouve le lion du Sennaar, dans sa cage du jardin des Plantes, quand il ouvre sa mâchoire peuplée de quenottes à tout broyer, et qu'il semble vous dire : « Je mangerais bien quelqu'un ou quelque chose en attendant, ne fût-ce qu'un simple tourlourou! »

Paris, qui n'avait rien à manger ce matin-là, eut une fantaisie de Cléopâtre : il déjeuna d'une omelette de diamants, saupoudrée de nouvelles à la main du *Journal amusant* en guise de fines herbes, et se demanda ce qu'il pourrait bien faire...

Il prit sa canne et son chapeau, se dirigea vers la rue des Martyrs, vit une maison tendue de noir, et demanda le nom du décédé. Il apprit qu'il venait de perdre un de ses peintres renommés. Paris, qui n'avait rien de mieux à faire, s'amusa à l'enterrer.

Le reste de la journée il bâilla démesurément, se demanda pourquoi c'était un peintre d'histoire plutôt qu'un barbouilleur d'enseignes qui était mort, essaya de lire un roman-feuilleton de M. Terson du Portail, trouva qu'on n'écrivait pas mieux le français qu'on ne connaissait l'histoire, et, comme autrefois Jérusalem, se prit à pleurer sur lui-même.

Il se dit des choses très-dures, se traita de crétin féroce, et s'apostropha à peu près en ces termes : « Décidément je suis aplati, et qui plus est démonétisé! Je m'amuse comme un rentier qui a abusé du cochonnet... Ma littérature rime avec *Ponsard*, et mon art avec *Galimard*... Que pourrais-je bien faire pour ne pas descendre de mon rang de capitale du monde, pour toujours être semblable à moi-même, c'est-à-dire pour me *caméléoniser?*... — Si je me mettais à changer de modes?... Ah bien, non! mes nouveaux chapeaux de femmes ne sont pas une idée heureuse... — Si j'essayais de couronner des rosières?... Diable! je ferais concurrence à Nanterre; et puis je n'ai de couronnes que pour mes filles de marbre, qui n'ont de marbre que le nom; pour le cœur, c'est tout différent!... Au fait, il y a longtemps que je n'ai couronné de poëtes... Si j'allais à l'Odéon?... C'est cela! combattons l'ennui par l'ennui... Allons nous inonder de tragédisme et d'agamemnonisme... Vive Briffaut!... Taïaut! taïaut! Vive Ninus II! vive Ponsard Ier! et vive Viennet XIV!

Paris se rendit donc à l'Odéon. Justement on y représentait, pour la première fois, l'œuvre d'un jeune poëte. Paris écouta, trouva les vers magnifiques; Paris s'enthousiasma et applaudit avec l'entrain d'un étudiant de première année... Il trouva qu'on n'avait rien écrit de plus beau depuis Victor Hugo.

Paris avait enfin un poëte dramatique, mais il lui voulait pour pendant un poëte comique. On lui parla des comiques de l'école du bon sens; Émile Augier ou Ponsard, Ponsard ou Émile Augier; il répondit qu'il ne les trouvait ni comiques ni tragiques; qu'ils lui faisaient l'effet de la peinture ingriste ou vernetiste; qu'il fallait créer pour eux une nouvelle classe à l'Institut qu'on appellerait :

CLASSE DES ÉCŒURANTS,

divisée en deux sections :

SECTION DU BLANC DE ZINC. — SECTION DES FOURS A PLATRE.

Paris se repentit alors de n'être pas allé pleurer un jour des morts sur les tombes de feu Désaugiers, de feu Théaulon et de feu Brazier... Il adressa des évocations insensées aux feux membres du feu Caveau.

« O mes gais flonflons! disait-il, ô mes bonshommes de vaudevilles! ma grosse gaieté! mon fou rire! ma brave Frétillon!... Les chansons de ma nourrice! les gaudrioles de ma grand'mère!... Par mon âme, rendez-moi tout cela! Rendez-moi mes Jocrisse, mes Cadet-Roussel, mes Cadet-Buteux, mes Madelon Friquet! Prenez mon or, prenez ce qu'il me reste d'argent, prenez mes actions, videz-moi les poches... mais remplissez-moi le cœur de ce rire épanoui qui me rendait la santé, et qui me chatouillait l'oreille plus agréablement que les plus doux glouglous du meilleur de mes vins!... »

Au même instant Paris, qui poussait ces imprécations du haut des marches du palais de la Bourse, aperçut en face une grande maison avec cette enseigne :

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

Désirant voir si on s'y amusait encore, il entra, s'assit au parterre et écouta la pièce en rêvant à Désaugiers. Le public était content et riait aux éclats, ce qui l'empêcha d'entendre aussi bien qu'il l'aurait voulu. « Dieu me pardonne! s'écria-t-il, autant que j'ai pu saisir, c'est presque de l'Aristophane qu'applaudissent ces badauds d'Athéniens... Depuis Poquelin on n'a rien fait d'aussi fort; un peu plus de style, de profondeur, et ce serait du Molière!... »

Paris était au comble de ses vœux; il avait rencontré, à quelques jours de distance, un poëte tragique et un poëte comique.

Hélas! il lui manquait encore quelque chose... quelque chose d'indéfini, d'impossible et d'introuvable, car la tradition en est certainement perdue. Il avait deux et même trois Pierrots, un Arlequin, un Polichinelle, pas mal de Cassandres... Mais il lui manquait, et il lui manque encore... Quoi?... Devinez!

Une COLOMBINE!!!...

ANTONIO WATRIPON.

THÉATRES.

Nous avons dit jadis notre opinion sur la fable burlesque du *Trovatore* en italien, ce n'est pas le *Trovatore* devenu en français le *Trouvère* à l'Opéra qui nous en fera changer. Pourquoi faut-il que ce soit un libretto absurde et presque inintelligible qui ait servi de prétexte à l'admirable partition de Verdi?

M. Émilien Pacini a traduit en français le *Trovatore;* il s'en est acquitté avec talent. Une traduction en prose est déjà une besogne très-ardue. Si pénible qu'elle soit, elle le devient encore plus lorsqu'à la nécessité de respecter le texte primitif, se joint celle de n'altérer en rien le rhythme de la musique, et de ne pas violer les règles passablement gênantes de la versification française, malgré les licences permises.

La musique du maëstro Verdi mérite les plus grands éloges; mais, s'il fait preuve d'énergie dans l'expression dramatique, il n'est pas toujours scrupuleux dans l'emploi des moyens. Il se laisse aller avec un peu trop de complaisance à des inspirations vulgaires qui seraient mieux à leur place aux concerts Musard ou dans les bals publics.

L'exécution du *Trouvère* à l'Opéra a été des plus satisfaisantes. A peine remis d'une petite indisposition, Gueymard a vaillamment interprété le rôle de Manrique, appelé le *Trouvère,* je ne sais pas trop pourquoi; car si nous en exceptons la petite sérénade du premier acte, pendant le cours de la pièce il ne chante rien qui puisse le faire passer pour tel. Rien n'a manqué au succès de Gueymard, ni les bravos chaleureux ni les rappels enthousiastes.

Le début de madame Lauters a été couronné d'un succès qui a dépassé les espérances les plus flatteuses. La richesse de son organe, d'une pureté exquise dans toute l'étendue de l'échelle, lui a conquis tout d'abord les sympathies de son auditoire.

Le rôle d'Azucena, par lequel madame Borghi-Mamo s'était fait remarquer au Théâtre-Italien, lui a valu de superbes ovations sur la scène française.

Les ballets de M. Petipa sont fort agréablement réglés; on y a applaudi une débutante de talent, mademoiselle Zina.

Quant à la mise en scène du *Trouvère*, elle est digne en tous points de l'Opéra, la première scène du monde.

Les Italiens aussi ont donné presque en même temps que l'Opéra le *Trovatore*, et le rôle de Léonora a été chanté par la célèbre madame Grisi. Elle y a été acclamée avec un enthousiasme auquel elle est habituée.

Un pareil accueil a décidé la Grisi à accepter les propositions de M. Calzado; un traité a été conclu, nous la reverrons dans la *Norma* et *i Puritani*

M. Arnould Frémy, l'un des spirituels rédacteurs du *Charivari*, vient de faire représenter à l'Odéon une comédie en cinq actes, intitulée la *Réclame*. C'était un titre gros de promesses scandaleuses; il promettait trop pour tenir.

Scribe avait déjà traité trois fois ce sujet scabreux; lisez le *Charlatanisme*, le *Puff* et la *Camaraderie*. M. Frémy ne devait et ne pouvait rien dire de plus que M. Scribe, à moins de se jeter à corps perdu dans les personnalités. Il s'en est sagement gardé.

Or l'œuvre de M. Arnould Frémy, qui avait obtenu ce qu'on appelle un grand succès de lecture, n'a pas eu un énorme succès de représentation. Le public a trouvé la pièce pleine de mots heureux et de saillies spirituelles, il a goûté l'énergie du style et l'imprévu du mot, mais il a fini par s'apercevoir que cette pièce n'était pas une pièce. Un certain désordre d'imagination a fait perdre de vue à M. Frémy l'idée vraie de sa comédie; il a fait parler des personnages, il ne les a pas fait agir.

Le Théâtre-Français a eu deux reprises solennelles : le *Jeune mari* de Mazères et *Lady Tartuffe* de madame Émile de Girardin.

La pièce du *Jeune mari* a été trouvée agréable dans son temps, mais elle est trop ridée aujourd'hui, et son intrigue est bien chauve. C'est une comédie ingénieuse mais sans hardiesse. Cette réapparition doit être sa dernière. A classer dans les Catacombes.

Le rôle de madame de Beaufort était joué par mademoiselle Jouassin, une jeune duègne de vingt-cinq ans, qui aborde franchement et heureusement un emploi que n'accepte qu'à regret l'âge mûr; mademoiselle Jouassin a l'œil vif et brillant, la diction incisive et juste. Elle a de l'avenir.

La reprise de *Lady Tartuffe* nous paraît plus sérieuse. *Lady Tartuffe* appartient à la comédie moderne. Ce n'est pas une pièce qui restera, mais c'est un bon jalon pour les auteurs comiques de l'avenir.

Mademoiselle Plessy succédait à mademoiselle Rachel. Elle a eu de la peine à faire oublier, avec sa voix d'un timbre sonore, mais monotone et chantonnante, la diction d'airain de mademoiselle Rachel. Cependant elle a sauvé certaines parties odieuses du rôle par sa grâce et sa beauté.

Allons, chicards, balochards et Pierrettes, vite en campagne! les bals de l'Opéra sont ouverts, et Strauss y commande sa légion de trombones, d'ophicléides et de cornets à piston. En avant la gaieté! C'est à l'Opéra qu'on s'amuse, les nuits y semblent des minutes trop vite écoulées. Il y a aussi Pilodo au Wauxhall! Pilodo, c'est le quadrille incarné. Il vient de faire remettre à neuf sa salle (j'allais dire son enfer). C'est là que les yeux sont tentés! Je doute que saint Antoine lui-même ait pu résister aux tentations irrésistibles de ses polkeuses!

ALBERT MONNIER.

SOUS PRESSE :

SUITE DES 250 COSTUMES DES DIFFÉRENTES NATIONS PARUS.

Les costumes suivants sont gravés, imprimés, et aux mains des coloristes, ils seront en vente sous peu de jours.

COSTUMES FRANÇAIS.

N° 49. Femme de Laruns, vallée d'Ossan (Basses-Pyrénées).
50. Paysan de Laruns (id.).
51. Costume de deuil de la vallée d'Ossan (homme) (id.).
52. Costume de deuil de la vallée d'Ossan (femme) (id.).
53. Femme de Saint-Gaudens (H^te^-Garonne).
54. Dame béarnaise.
55. Paysanne de la vallée d'Ossan.
56. Paysan id.
57. Femme de Luz (Hautes-Pyrénées).
58. Paysanne de la vallée d'Ossan, costume de travail.
59. Femme et enfant de la vallée d'Ossan.
60. Paysan de la vallée d'Ossan.
61. Costume de noces de Plouaré (env. de Quimper).
62. Paysan de Gavarni (Hautes-Pyrénées).
63. Jeune fille de Pon -l'Abbé (environs de Quimpei).
64. Grisette de Bayonne.
65. B rger des Landes.
66. Femme des environs de Mâcon.
67. Porteur de chaise à Cauterets.
68. Pasteur de la vallée d'Ossan.
69. Paysan de Saint-Sauveur.
70. Femme de Faulé (environs de Morlaix).
71. Montagnard des environs de Béziers.
72. Paysanne de la Bresse (Ain).
73. Riche fermière de la Bresse.
74. Sauveteur des ports de France.
75. Marchande de poisson des Sables d'Olonne.
76. Jeune femme des environs de Quimper (Finistère).
77. Jeune pêcheur de Boulogne-sur-Mer.

COSTUMES ALGÉRIENS ET COLONIES FRANÇAISES.

N° 25. Moresque d'Alger, costume de ville.
26. Juif d'Alger.

COSTUMES RUSSES.

N° 36. Prêtre desservant, kalmouk (Russie méridionale).

PIÉMONT ET ITALIE.

N° 24. Marchand de broccoli (Rome).
25. Sergent suisse de la garde du pape.
26. Jeune fille de Tramulta (province de Basilicata).
27. Sampognaro (Abruzzes, roy. de Naples).
28. Femme de San-Germano, terre de Labour (royaume de Naples).
29. Jeune pâtre calabrais (id.).
30. Père de la Minerve (Rome).
31. Jeune femme d'Albano.
32. Jeune garçon napolitain.
33. Gardeur de chevaux (environs de Rome).
34. Femme de Procida.
35. Paysan des environs de Rome.
36. Jeune fille de Sorrente.
37. Femme d'Avigliano (roy. de Naples).
38. Costume de Sanluri (Sardaigne).
39. Costume de cardinal (Rome).
40. Paysan calabrais.
41. Pifferaro, joueur de cornemuse (Rome).
42. Faiseur de broussailles (env. de Rome).

SUISSE ET TYROL.

N° 16. Bernoise.
17. Jeune fille de Brienz (canton de Berne).
18. Jeune femme de Bâle.
19. Paysan d'Uri.
20. Neuchâteloise.
21. Laitier bernois.
22. Jeune fille d'Unterwalden.
23. Laitier de Loberhasli (cant. de Fribourg).
24. Neuchâteloise de Gougisberg.
25. Laitier des environs de Berne.

AMÉRIQUE.

N° 16. La Moza de l'Assomption (Paraguay).
17. Tisanera de Lima.
18. Arriero de Lima à Callao (Pérou).
19. Nègre de Lima.
20. Esclave des environs de Lima.
21. Pasteur des environs de Lima.
22. Gaucho de la république du Paraguay.
23. Gaucho au camp (Rio de la Plata).
24. Indienne des Pampas.
25. Gaucho de la province de Corrientes.
26. Gaucho de Cordova (Conféd. Argentine).
27. Gaucho des environs de Montevideo.

TURQUIE, GRÈCE, ÉGYPTE.

N° 59. Habitant de Bethléhem.
60. Pope, prêtre grec (à Constantinople).

ALLEMAGNE ET AUTRICHE.

N° 17. Jeune fille de Brandebourg (Bavière).
18. Charretier des environs de Munich.
19. Habitant de Waldkirch (grand-duché de Bade).
20. Paysanne de Hornberg (duché de Bade).

ESPAGNE ET PORTUGAL.

N° 17. Curra de Séville.
18. Femme de Félanix (Mayorque, Baléares).
19. Paysan de Soler (Mayorque).
20. Paysan de la Navarre.
21. Étudiant de Coimbre (Portugal).
22. Picador démonté.
23. Femme espagnole à Gibraltar.
24. Alguazil de la place des Taureaux.
25. Marchande de poisson de Tr mar (environs de Lisbonne).
26. Femme des envir. de Valladolid (Vieille-Castille).
27. Portefaix juif à Gibraltar.
28. Marchande de pains (env. de Lisbonne).

Comme on le voit ci-dessus, la collection des costumes français est déjà la plus complète de toutes celles qui ont été publiées depuis longtemps; elle comprendra encore une trentaine de costumes qui sont en ce moment dans les mains des graveurs, et alors elle donnera la représentation de tout ce qui reste aujourd'hui des anciens costumes français, si nombreux, si piquants et si différents d'une province à l'autre.

Les graveurs tiennent aussi les premières planches des costumes hollandais, dessinés par un jeune artiste de ce pays, M. Verveer.

Le même artiste nous a rapporté, d'un voyage récent, des costumes norvégiens très-curieux.

Notre collection commence donc à acquérir de la valeur. Nous ferons tous nos efforts pour que cet ouvrage se complète et ne cesse pas d'être estimé des amateurs. Nous tenons à honneur de mener à bonne fin une publication qui rendra de grands services aux artistes de tout genre.

Chaque feuille, coloriée, se vend 40 centimes. — On peut acheter celles qu'on veut. — Si l'achat se monte à 20 francs, nous envoyons les feuilles *franc de port*. — Il faut adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20, à Paris.

Les costumes que nous annonçons ci-dessus porteront la collection au c h de 350 de costumes différents.

Le Propriétaire-Gérant : CH. PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 57. — 1857. Prix du numéro : 45 centimes. 31 Janvier.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois . . . 5 fr.
6 mois . . . 10 »
12 mois . . . 17 »

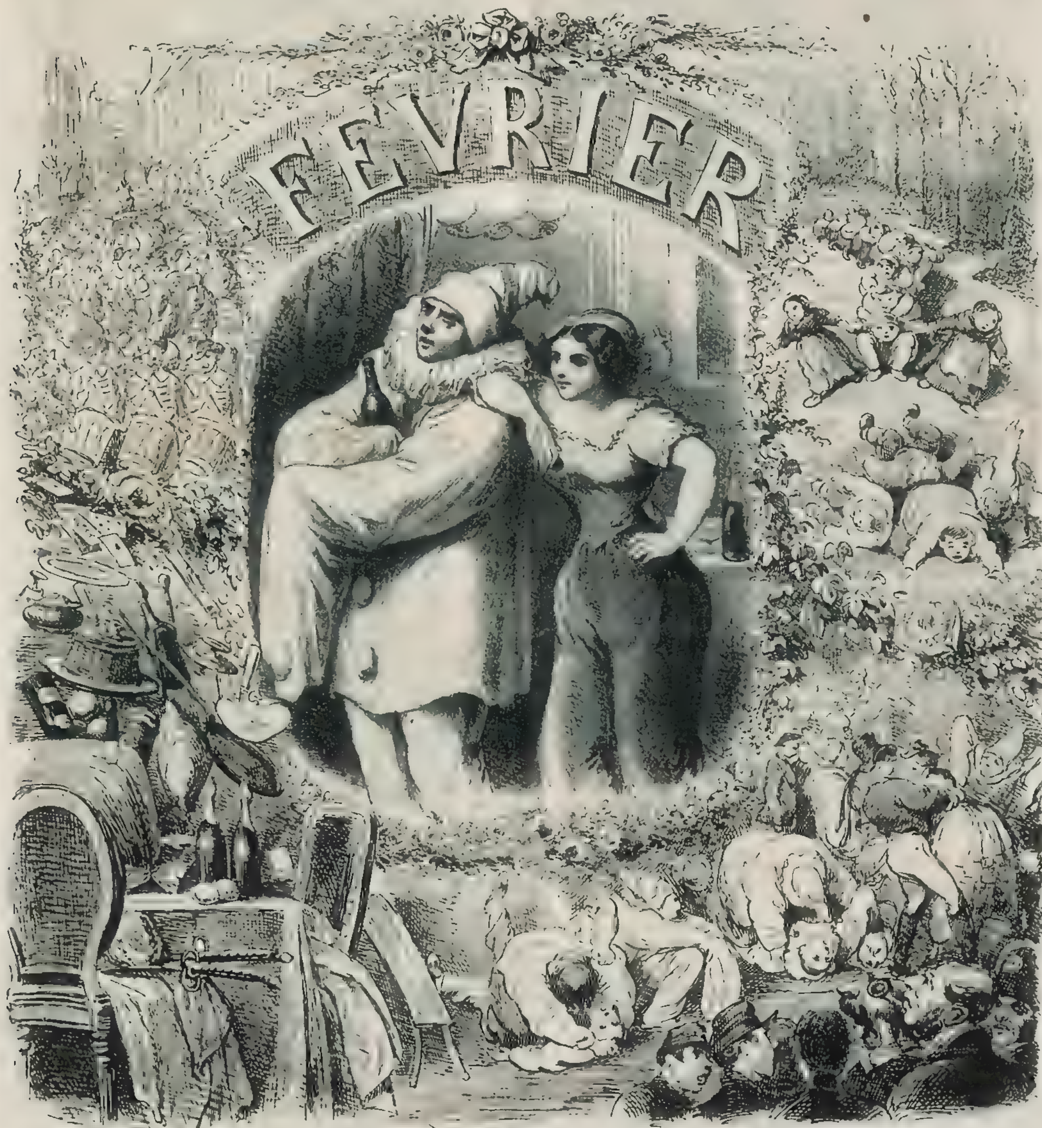
ÉTRANGER,
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Ce, 1, Norfolk-Street Strand, et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit



LE MOIS DES FOLIES, — *par PENOVILLE.*

IL N'Y A PLUS D'ENFANTS, — par RANDON.



13575

— Je suis votre marraine, m'ssieu Arthur, et je vous prie de ne pas oublier que vous parlez à votre seconde mère.
— Dieux! que je te trouve magnifique dans ce rôle-là!



13576

— Je vous assure, ma tante, qu'à la pension nous fumions toutes la cigarette; pas du caporal par exemple! mais du maryland; c'est doux!... Voulez-vous en fumer une? j'ai des allumettes.



13577

— Voyons, sacreb'eu! on est troupier ou on ne l'est pas.... A quoi que ça te sert de lâcher comm' ça tes écluses?... Tu ferais bien mieux de m'aider à tirer un plan pour avoir du tabac.



13578

— Le major a dit que tu pouvais commencer à prendre quelque petite chose; qu'aimerais-tu bien que je t'apporte, mon pauvre Trompion?
— Ma foi! brigadier, puisque c'est un effet de la vôtre, ce qui me ferait le plus grand plaisir, ca serait que vous me passiez seulement une chopine d'eau-de-vie et quatre sous à fumer.

EMPIÉTEMENTS, CONFUSION, ANARCHIE.

Depuis quelque temps, messieurs les bouchers de Paris se mettent à vendre de la pommade.

Quelques-uns de mes confrères de la petite presse s'emparent de ce fait pour crier contre l'anarchie commerciale.

Comme si cette anarchie datait d'hier! Comme si le commerce seul nous donnait le spectacle de cette confusion!

Mais, messieurs, nous ne voyons que cela depuis vingt ans. Et depuis vingt ans, ce tohu-bohu social ne fait que croître et embellir.

Quand Arouet de Voltaire annota par ces mots l'œuvre littéraire d'un perruquier : *Faites des perruques! faites des perruques!* il agit en homme de sens, et l'instinct public se rangea de son côté. Il est rare qu'en sortant de sa sphère on fasse œuvre qui vaille. Un adage de cordonnier latin et un proverbe de vachère française ont buriné cette vérité dans toutes les consciences.

Mais aujourd'hui tout cela est changé.

Cherchez-moi un vieil adage que notre génération n'ait point démoli de fond en comble, et je vous paye des bananes chez le premier fruitier venu!

On a commencé par le paradoxe, et petit à petit, goutte à goutte, le paradoxe s'est transformé en axiome.

Une fois le chaos entré dans le domaine des idées, il a eu bon marché de la logique des faits.

Depuis vingt ans, tout le monde sort de sa sphère avec une aisance et une désinvolture merveilleuses. Tous les

IL N'Y A PLUS D'ENFANTS, — par RANDON (suite).



13579

— Je pourrais bien, comme tant d'autres, faire bottes fines, avoir des maîtresses; mais malheureusement je suis trop susceptible : pour un oui, pour un non, paf! faut que je dégaîne!.., je me ruine en lames de sabres, en voilà plus de quatre que je paye depuis un mois... et si vous avez l'air d'en douter...



13580

— ..... Pour tout au monde vous ne me feriez faire un pas sans ma bonne... aujourd'hui une jeune personne est si vite compromise!!...



13581

— Eh bien, papa, puisque tu trouves tant de charmes à Guignol, vas-y, ne te gêne pas pour moi; je vais t'attendre là en fumant un cigare.



13582

— Voyons, petite méchante, ne marchandez donc pas pour deux liards...
— Deux liards par-ci, deux liards par-là font vite un sou; si je ne comptais pas comme ça je ne joindrais jamais les deux bouts.

---

genres sont confondus, toutes les classifications bouleversées. Le jour où j'ai vu les boulangers fabriquer de la pâtisserie, et les libraires vendre du chocolat, je me suis dit : — Voilà deux événements contre nature; ces deux monstres feront des petits.

Cela n'a pas manqué.

Partout on déroge, on empiète, on cumule.

Les quincailliers vendent de la mercerie, les crémiers débitent du bouillon hollandais, les bouchers se font marchands de pommade, les auteurs et les journalistes se mettent boursiers, les peintres de portraits dénichent des planètes, les musiciens s'adonnent à la photographie, Alphonse Karr vend des légumes, Clapisson tient un magasin de bric-à-brac et de vieilles guitares.

Je n'en finirais pas si je voulais énumérer toutes les transformations qui s'opèrent, tous les empiétements qui se commettent dans nos sphères sociales. Plus de fixité de profession! Le cumul a tout bouleversé.

Vous verrez que cela deviendra extrêmement embarrassant dans nos actes civils et judiciaires. L'almanach *Didot-Bottin* en perdra la boussole.

Aussi les hommes sensés prennent-ils leurs précautions.

L'autre jour, dans un procès en police correctionnelle, M. le président demanda à l'un des témoins :

— *Quel est votre état?*

Le témoin répondit :

Je confectionne des matelas pour le quart d'heure.

Réponse prudente et sage d'un homme qui connaît l'instabilité des professions humaines.

Malheureusement M. le président n'y a vu qu'un calembour sans importance.

J. LOVY.

DE LA TENUE CHEZ LES HOMMES, — par PENOVILLE.


13583
Tenue irréprochable.


13584
Tenue quelque peu fantaisiste.


13585
Tenue... temporaire.


13586
Tenue indépendante. — Un peu sans façon.


13587
Un peu plus tout le monde. — Trop d'ampleur.


13588
Une tenue selon la mode. — Trop de grâce.

LE JOURNAL DES PROPRIÉTAIRES.

Une nouvelle feuille hebdomadaire va s'ouvrir sous le soleil de la publicité : le *Journal des propriétaires*.

Empressons-nous de signaler sa prochaine éclosion.

Le besoin d'un *Moniteur de la propriété* se faisait généralement sentir.

Que les propriétaires reconnaissants s'inclinent avec respect devant M. *L. Raynaud*, le grand prêtre du dieu *Terme*.

***

Ce journal, entièrement dévoué à la cause de la propriété, aura pour but de combattre les attaques qui sont souvent dirigées contre elle, bien qu'indirectement.

Exemple :

« C'est à tort qu'on prétend que le prix des locations a » augmenté à Paris dans une proportion désolante, jamais » les locataires parisiens n'ont payé moins cher de loyer.

» — Qu'on se le persuade! »

***

Il tâchera de rectifier les exagérations qu'on paraît prendre plaisir à propager contre les propriétaires.

Autre exemple :

« Il n'est pas vrai que M. X..., propriétaire rue Cassette, ne veuille ni enfants ni chiens dans sa maison.

» — Il tient seulement à ce que ces enfants soient au » collége, et ne viennent chez leur père qu'une fois par » an, le premier janvier, de midi à deux heures.

» Quant aux chiens, il les tolère.... pourvu qu'ils » soient empaillés. »

***

Il le fera avec beaucoup de calme, de mesure, de modération.

Tout locataire qui ne saluera pas son propriétaire sera passible de trois mois d'abonnement au *Moniteur de la propriété*.

En cas de récidive, l'abonnement sera de six mois.

S'il y a invective, l'abonnement pourra être porté à un an.

En cas de voies de fait, le locataire sera condamné à devenir l'un des rédacteurs du susdit journal.

***

Le Journal des propriétaires *donnera d'une manière complète les décisions, jugements et arrêts concernant les différends survenus entre propriétaires et locataires.*

JUSTICE DE PAIX DU... ARRONDISSEMENT.

Audience du...

M. Vautour, propriétaire rue Vide-Gousset, contre M. Jolibois, *nalargraphe*.

A l'appel de la cause, les parties se présentent à la barre.

Le demandeur expose ses griefs.

— Monsieur le juge de paix, — dit M. Vautour, — mon scélérat de locataire que voici m'a rendu un apparte-

HIÉROGLYPHES MENSUELS DU JOURNAL AMUSANT.

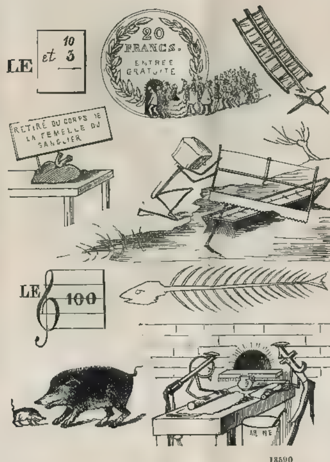
L'explication en langue vulgaire en sera donnée dans le prochain numéro.

N° 1.



En vain mille jaloux esprits,
Molière, osent avec mépris
Censurer ton plus bel ouvrage :
Sa charmante naïveté
S'en va pour jamais d'âge en âge
Divertir la postérité.

N° 2.



N° 3.



ment en mauvais état; je demande cent mille francs de dommages-intérêts pour réparations locatives.

(Les conclusions de M. Vautour nous paraissent un tantinet exagérées, mais nous devons à nos abonnés la vérité, toute la vérité, rien que la vérité. — Note de la rédaction du *Journal des propriétaires*.)

Le défendeur a la parole.

— Monsieur le juge de paix, j'occupais dans l'immeuble de monsieur un modeste appartement de 300 francs, que je payais 500. — Sur la promesse de mon propriétaire que je ne recevrais ni augmentation ni congé, je m'étais permis un luxe asiatique : j'avais tapissé mon salon d'un papier glacé fond blanc à cent sous le rouleau, soit pour douze rouleaux soixante francs, non compris le collage. — Émerveillé à la vue de mon local remis à neuf, M. Vautour me flanque à la porte... espérant louer plus cher, en raison des embellissements que j'avais faits. — Que résolus-je alors? J'écrivis à mes camarades la circulaire suivante :

« Ma vieille,

» Mon propriétaire m'exile de son immeuble. — Coriolan dépend la crémaillère. — A cet effet, je convoque » vingt-deux amis, dont toi, pour samedi prochain, six » heures.

» Chaque convive sera tenu d'apporter une casserole.

» Tout à toi, — tout à tous.

» Jolibois. »

Au jour dit, à l'heure dite, mes vingt-deux invités arrivent, casserole en main, — et chacun à son tour y mitonne un plat de ma façon.

Le couvert était mis dans le salon; mes vingt-deux amis y pénètrent pour se mettre à table....

Ils aperçoivent vingt-deux clous plantés dans la muraille..

Les vingt-deux casseroles sont ruisselantes de graisse...

Les vingt-deux casseroles sont accrochées à la muraille...

Bientôt mon papier glacé fond blanc se zèbre de dessins fantastiques... — Ici, une traînée de graisse de veau; là, un ruisseau de beurre fondu; à droite, un fleuve de saindoux liquide; à gauche, une rivière d'huile fumante...

Partout des taches! .. partout la *vinginre!!!*...

Le sacrifice était consommé!!!!...

Après une réplique de M. Vautour, qui déclare persister dans ses conclusions de demande, M. le juge de paix a rendu le jugement dont la teneur suit :

« Attendu que le sieur Jolibois était tenu de rendre en » bon état au sieur Vautour les lieux à lui loués...

» Attendu qu'il a maculé la tenture de son salon...

» Considérant qu'il n'avait fait les frais d'un papier à » cinq francs le rouleau que dans la prévision d'une pro- » longation de jouissance de l'appartement par lui occupé.

» Disons que le sieur Jolibois remettra à ses frais, dans » le susdit salon, un papier propre et convenable.

» Fixons le prix dudit papier à trente centimes le rou- » leau.

» Et condamnons M. Vautour aux dépens. »

* *

Le Journal des propriétaires *paraîtra tous les jeudis.*

Le prix sera de quinze francs par année.

Il y a à Paris 30,000 propriétaires; autant de propriétaires, autant d'abonnés. Total 315,000 francs d'abonnements!

Messieurs les abonnés auront la faculté de faire insérer dans le journal, gratuitement, des annonces de location ou autres pour une somme égale au montant de leur abonnement.

« Madame..., propriétaire rue de..., prévient son loca- » taire du second que s'il fait encore secouer ses tapis » après huit heures du matin, elle sera dans l'obligation » de l'augmenter. »

« Mademoiselle A... est priée de faire accorder son » piano. Elle devra ne toucher de cet instrument que jus- » qu'à neuf heures du soir. »

« M. ..., propriétaire rue de ..., n° ... demande un » locataire tranquille, veuf, grêlé, ne sortant jamais et » ne recevant jamais personne. »

« M. ... est prévenu que, passé minuit, le portier a » ordre de ne plus lui ouvrir qu'à prix d'or. »

* *

Le journal contiendra le tableau de la Bourse.

La Bourse des loyers? — Soit! Je vais jouer à la baisse.

Je demande aussi que le *Journal des propriétaires* donne à ses abonnés le calendrier de l'année courante. — Ce sera court et facile.

1857. CALENDRIER DES PROPRIÉTAIRES. 1857.

Janvier.	Avril.	Juillet.	Octobre.
8. Petits loyers.	8. Petits loyers.	8. Petits loyers.	8. Petits loyers.
15. Grands loyers	15. Grands loyers.	15. Grands loyers.	15. Grands loyers.

* *

Seulement, il n'y a pas de raison pour que les locataires n'aient pas aussi leur organe.

Et les portiers, donc! *Journal de messieurs les concierges.*

* *

En attendant, le *Journal des propriétaires* s'installe rue Vivienne, n° 53, à côté du *Figaro*.

Le propriétaire du n° 53 fera-t-il payer un loyer au *Journal des propriétaires?*

That is the question.

ALEXANDRE FLAN.

UN PEU DE LINGUISTIQUE.

A PROPOS DES *OPÉRETTES*.

Je ne puis comparer la vogue des *opérettes* qu'à celle dont jouissent les ballons de chambre.

Nous avions naguère de très-gros ballons et de très-gros opéras; quelqu'un s'est avisé de nous en donner de petits. L'idée était pourtant toute simple, mais il fallait la trouver. Toujours cet éternel œuf de Christophe Colomb!

HIÉROGLYPHES MENSUELS DU JOURNAL AMUSANT.

L'explication en langue vulgaire en sera donnée dans le prochain numéro.

N° 4.



N° 5.



N° 6.



Les *opérettes* nous envahissent de tous côtés. Tout à l'heure l'air en sera obscurci. Voici l'instant, voici le moment d'écrire un article là-dessus.

Mais avant de commencer, je me sens arrêté par une question grammaticale.

Est-ce UN *opérette* ou UNE *opérette?*

Il paraîtrait que c'est UNE *opérette*. Après bien des tâtonnements, mes confrères de la presse musicale se sont décidés pour le genre féminin.

— Vous avez donc cru qu'*opérette* était un substantif masculin?

— Sans doute : UN *opérette*.

— Allons donc! Est-ce qu'on dit : UN *allumette?* UN *assiette?* UN *girouette?*

— Non, mais on dit : UN *quintette*, UN *quartette*, UN *squelette*.

— Ce sont des exceptions.

— A quelle règle?

— La terminaison *ette* demande le féminin. On dit UNE *chansonnette*, UNE *côtelette*, UNE *cuvette*, UNE *brochette*, UNE *fillette*, UNE *historiette*, UNE *fourchette*, UNE *pochette*, UNE *chemisette*.

— La belle raison! Ces mots viennent de *chanson*, de *côte*, de *cuve*, de *broche*, de *fille*, d'*histoire*, de *fourche*, de *poche* et de *chemise;* on ne pouvait pas s'amuser à changer leur sexe; tandis qu'*opérette* est un diminutif d'*opéra*, qui est du genre masculin. Je vous trouve plaisant de me forcer à dire UNE *opérette!*... Tenez : voulez-vous que je vous dise? Je ne connais rien de plus absurde, de plus illogique, de plus incompréhensible, que cette classification du genre *masculin* et *féminin* pour les mots de la langue qui n'ont aucun rapport avec les deux sexes. Je ne sais à quoi messieurs les grammairiens ont pensé, quand ils se sont avisés de nous imposer des substantifs mâles ou femelles sans rime ni raison.

Je comprends parfaitement qu'on dise UN *homme* et UNE *femme*, UN *garçon* et UNE *fille*, bien que la différence des mots ne nous permette pas de nous tromper sur les sexes.

Mais que je sois forcé de dire LA *redingote* et LE *chapeau*, UNE *carotte* et UN *navet*, LE *respect* et LA *reconnaissance*, UNE *tire-lire* et UN *tire-bottes*, voilà ce qui confond ma raison, heurte ma conviction, bouleverse mon cerveau.

Ce n'est pas que les autres nations soient plus sensées que nous sur l'article, — pardon du jeu de mot! — Les Allemands disent LA *soleil* (*die Sonne*) et LE *lune* (*der Mond*); nous disons LE *soleil* et LA *lune;* et nous n'avons pas plus de motifs pour dire ainsi qu'ils n'en ont pour dire autrement. Partout où les grammairiens se sont mêlés d'une langue, ils n'ont fait que des sottises. Je ne sais rien de plus agaçant qu'un grammairien, — si ce n'est *deux* grammairiens.

Rendons justice aux Anglais. Eux seuls se sont fort bien tirés d'affaire à l'endroit de leurs substantifs. Avec l'article THE ils expriment à la fois *le, la, les;* avec le mot A, ils rendent indistinctement *un* et *une* En Angleterre, les mots n'ont pas de sexe; aussi vivent-ils entre eux en très-bonne intelligence. Si nous avions fait comme John Bull, nous n'assisterions pas quotidiennement à des infractions grammaticales, telles qu'UN *dinde*, UN *avant-scène*, UN *alcôve*, UN *après-midi*, UNE *acrostiche*.

— Que parlez-vous de grammairien? Il n'y a d'autre grammairien que l'usage.

— L'usage? c'est-à-dire le régulateur le plus mobile, le plus variable, le plus capricieux, le plus fantasque et le plus hétéroclite!...

Une voiture publique roule depuis vingt-huit ans dans les rues de Paris. Quand l'enfant venait de naître tout le monde le reconnut du sexe féminin; on disait UNE *omnibus*, aujourd'hui on dit UN *omnibus* Autrefois le mot *carrosse* était féminin, plus tard il devint masculin. A la naissance du *cigare*, on disait UNE *cigare*. Le mot *absinthe* est devenu féminin, de masculin qu'il était.

Faut-il croire que les substantifs changent de sexe quand ils deviennent vieux? Ou le sexe des mots serait-il une affaire de mode, comme les paletots de ces messieurs et les jupons de ces dames?

N'essayons donc plus de fixer la langue, puisqu'elle se défixe au bout de quelques années, et sachons gré à l'Académie française de ne pas travailler à son dictionnaire.

Ce n'est pas de la fainéantise, c'est de la prudence.

Dites UNE *opérette*, si vous voulez, et qu'on me laisse tranquille!

J. LOVY.

RHÉTORIQUE POUR RIRE.

— M. Jourdain faisait de la prose sans le savoir; bien des gens font de la rhétorique sans s'en douter. — Pour vous en donner une preuve, je désirerais, monsieur, que vous articulassiez une phrase.

— Volontiers .. — « L'homme doit-il être plus grand que la femme? »

— Soit! Eh bien, dans les dix mots que vous prononçâtes, vous employâtes sept figures de rhétorique.

— Sept figures!... Je ne me le serais jamais figuré.

— D'abord, vous posâtes un *dilemme :* « L'homme doit-il être, etc.? » — Ceci est un *dilemme aphoristique*. — Puis, en disant l'homme sans nommer l'individu, ou autrement, en employant la qualification générale à la place du nom personnificatif, vous fîtes une *antonomase*. — Puis encore, en disant : l'homme, au lieu de : le homme, c'est-à-dire, en contractant, en fondant, en fusionnant deux syllabes en une, vous employâtes une *crase*, — une *synérèse*, si vous aimez mieux.

— Vraiment! vous croyez que j'ai fait une... — *Les bras m'en tombent*.

— Autre figure! Puis enfin, en opposant dans votre dilemme l'homme à la femme, en les mettant en parallèle, en comparaison : l'homme à la tête, la femme à la .. fin, — vous usâtes de l'*antithèse*.

— C'est merveilleux! c'est *épatant!* (comme on dit aux *Bouffes*.) Et tout ça sans m'en apercevoir! Mais je suis un puits...

— *Un puits d'érudition*, — autre figure! Et ce n'est pas tout! En choisissant ce dérivé : l'homme, qui a une ressemblance directe, une analogie frappante avec le mot latin : *homo*...

— Allons, bon! voilà que j'ai parlé latin!

— Pourquoi pas? M. de Biéville le parle bien. — En choisissant, dis-je, ce dérivé, vous fîtes une *paronomasie*.

— Une *nomasie?*

— Savez-vous quelle figure vous employez en ce moment, en décapitant le mot que je viens de prononcer?

— Ma foi, non.

— Vous faites une *aphérèse*.

— Ah! que je suis de cette *affaire aise*.

— Maintenant même, vous pensez commettre un vulgaire calembour; vous faites une *antanaclase*. — Si vous n'êtes pas convaincu de votre savoir, parlez encore, parlez toujours; ne craignez pas de parler *trope!* Et, dans chacune de vos phrases, il se pourrait que je vous signalasse des rhétorications : *pléonasme, périssologie, redondance, allitération, prosopopée, métathèse, euphémisme, métaphore,. onomatopée...* — Vous n'avez qu'à ouvrir la bouche...

Vous souriez, monsieur? — Votre sourire railleur est à lui seul une figure de rhétorique : l'*ironie*.

La rhétorique est partout, elle est dans tout; trop de rhétorique même! Heureux ceux qui ignorent les figures qu'ils emploient! S'il fallait expliquer ses discours par chacune d'elles, ce serait à souhaiter de devenir muet... Que dis-je? muet!... Sourd et muet!... — Et quel choix d'aimables désignations!

L'*hypallage*, l'*hyperbate*, l'*épanorthose*, la *prosopographie*, la *catachrèse*, l'*épiphonème*, l'*hypotypose*.

Un professeur de rhétorique se servant de termes aussi barbares a toujours l'air de parler médecine.

Qu'est-ce que la rhétorique, en effet?

L'art de guérir les maladies de la langue.

Laissons de côté *prétérition, concession, suspension, prétermission, correction, subjection, antéoccupation, description, disjonction, optation, dubitation*, et *déprécation*, et répondez-moi sans *transition* : se pourrait-il que vous désirassiez que je poursuivisse et continuasse mes *démonstrations?*

— Non!

— Non!... imprudent!... mais le simple monosyllabe que vous me jetez est encore une forme rhétoricienne : le *laconisme*. — Vous aurez beau faire, vous n'en sortirez pas.

Votre femme vous demande un cachemire : — *synecdoche*.

Votre portier aime la bouteille : — *métonymie*.

Votre propriétaire vous fait grâce d'un terme : — *hyperbole*.

Le *Journal amusant* est comme le soleil, aveugle qui ne le voit pas! — *apophthegme*.

Et, pour terminer par une figure de rhétorique, je retranche la fin de mon prénom : — je fais une *apocope*.

ALEX. FLAN.

UN NOUVEAU SYSTÈME D'ANNONCES ET DE RÉCLAMES

Plusieurs industriels, commerçants, pharmaciens, parfumeurs, qui figurent depuis longues années sur la troisième ou la quatrième page des journaux, viennent de se réunir pour inaugurer dans la presse un nouveau système d'annonces et de réclames.

L'idée leur en a été inspirée par un des derniers feuilletons de M. Fiorentino, et notamment par le paragraphe suivant :

« Ce qui signale les *réclames*, et les dénonce au premier mot, c'est la louange uniforme, c'est l'absence de tout *mais*, de toute restriction, de tout correctif. Celui-là serait sans doute bien habile et bien fin, qui, pour rendre l'éloge vraisemblable, consentirait à faire quelques concessions au blâme et à la critique, comme on fait la part du feu et des voleurs. »

* * *

Ce petit *speech*, à l'adresse des habiles, a porté ses fruits. Rien ne se perd à Paris.

Douze industriels, — dont un docteur, — ont accepté cette ouverture, comme dirait Bilboquet; et dès le mois prochain ils se mettront à vanter leurs marchandises, avec des restrictions combinées de manière à rendre l'éloge vraisemblable et à lui donner plus de prix.

Ainsi le mois prochain, le Parisien, en ouvrant son journal, sera tout stupéfait de lire ce qui suit à la troisième et à la quatrième page (section des réclames et des annonces) :

* * *

BAINS DE HOMBOURG.

Les *bains de Hombourg* n'ont pas cessé un seul instant de grandir dans la faveur publique. Le *Casino*, par le luxe et la magnificence de ses salons, par la variété de ses agréments, justifie cet empressement de la foule et défie toute rivalité.

N'étaient les *salles de jeu*, qui alimentent le plus détestable de tous les vices, — celui qui pousse à la ruine et au suicide, — l'établissement de Hombourg serait un véritable Eldorado. Mais quelle entreprise pourrait se maintenir ici-bas sans spéculer un peu sur les passions humaines?

Les départs de Paris ont lieu tous les jours, au chemin de fer de Strasbourg, le matin à neuf heures, et le soir à huit heures.

PASTILLES PECTORALES DE M. DURAND.

Remède unique contre la toux, les rhumes de poitrine, catarrhes, etc. — Quand nous disons *remède unique*, nous sommes peut-être trop exclusifs. Tous les médicaments béchiques que le commerce de la pharmacie a inventés peuvent servir à calmer la toux. Les pastilles que nous vendons ne sont pas plus utiles que les pastilles de Calabre, et celles-ci ne nous semblent pas plus indispensables que la pâte Regnault, la pâte de jujubes, la pâte de guimauve ou le sirop de Flon.

Quelquefois le rhume se guérit de lui-même, et sans le secours de toutes ces drogues. Cependant nous ne serions pas fâchés que les malades voulussent goûter de nos pastilles pectorales.

POMMADE MÉLAINOCOME.

Voilà bien quarante ans que nous annonçons notre excellente pommade, et nous n'avons rien à rétracter des élogieuses lignes qui lui ont été consacrées dans tous les journaux de France et de l'étranger. La *pommade mélainocome* teint instantanément les cheveux en toutes nuances. M. de S... et madame F... lui doivent tous leurs *avantages* physiques depuis trente ans.

Mais, entre nous, une belle chevelure *naturelle*, — qu'elle soit blonde ou brune, et même rousse, comme celle de mademoiselle Marie G...., — sera toujours préférable à toutes les teintures du monde. Si nous étions à la place du public, nous achèterions de notre pommade le moins possible. Aujourd'hui que nous avons fait fortune, nous pouvons risquer cet aveu. Toutefois nous n'empêchons personne de se teindre les cheveux. Nous n'aimons pas notre pommade, mais nous ne nous sentons pas le courage d'en dégoûter les autres. — Les pots sont de 5, de 10 et de 20 francs.

CRÈME DE BEAUTÉ.

Cette merveilleuse crème, préparée par un chimiste grec qui a travaillé pour le harem du Grand Turc, a la propriété d'effacer immédiatement les rides et les taches. Son seul inconvénient est de graisser la peau, et de laisser sur le visage, — ou toute autre partie du corps à laquelle on l'applique, — des traces de saleté difficiles à faire disparaître : on y parvient néanmoins au bout d'une heure ou deux; mais alors les rides reparaissent. — Notre devoir n'en est pas moins de vanter notre *crème de beauté* par toutes les voies de la publicité. — S'adresser à M. P..., parfumeur...

Etc., etc.

* * *

Si ce nouveau système d'annonces et de réclames se réalise, l'heure de la franchise, de la vérité, aura sonné au cadran de l'industrie. Plus de dol! plus de fraude! plus de supercherie! Le consommateur saura ce qu'il achète, car le producteur lui dira naïvement ce qu'il vend.

Alors on pourra abolir l'article 423 du Code pénal.

Ainsi soit-il!

J. LOVY.

THÉATRES.

Turcaret devait survivre à l'indignation qui avait inspiré cette comédie à Lesage, l'immortel auteur de *Gil Blas*. C'est une œuvre qui a sa place au Théâtre-Français, non loin des comédies de *Tartufe* et du *Misanthrope*. On avait eu tort de l'exiler. On nous la rend, on fait bien.

Turcaret pouvait être mort sur l'affiche, mais M. Turcaret n'est pas mort dans le monde. M. Turcaret est tout aussi millionnaire, tout aussi vicieux qu'autrefois; comme autrefois il abuse de ses millions et de ses vices. Mais on ne lui fait guère l'honneur de le détester. On le laisse tranquillement amasser son or et diriger ses petites affaires malpropres, et les Danaë séduites par ce Jupiter en paletot ne font envie à personne.

Cette comédie de Lesage est véritablement un des chefs-d'œuvre de notre scène. Il est impossible de tirer une morale plus saine d'une donnée plus ignoble. Les mœurs de ces personnages font horreur et font rire; l'immoralité s'étale avec une franchise qui touche au cynisme dans presque toutes les scènes. Il n'est guère un seul de ses héros qui n'ait mérité le fouet ou les galères. L'auteur n'excuse rien et n'excuse personne. Mais quel sermon vaudrait la vérité de ces tableaux? Quelle moralité vaudrait son dénoûment? cette chute lamentable de Turcaret, cet avilissement du chevalier, cette confusion de la courtisane, cette humiliation ridicule de madame Turcaret, la dispersion douloureuse de ces fripons et de ces drôlesses mystifiés et volés par un faquin!

Turcaret ne doit plus quitter le répertoire.

Enfin nous l'avons donc applaudi ce fameux *Rigoletto* de Verdi, si impatiemment attendu.

Comme pièce, *Rigoletto* est la reproduction fidèle du *Roi s'amuse* de Victor Hugo. Même intrigue, mêmes détails, mêmes combinaisons, mêmes pensées, mêmes développements, mêmes expressions, mêmes décors, mêmes personnages; tout est exactement pareil dans la pièce originale et dans la traduction.

François Ier s'appelle le duc de Mantoue; Triboulet, Rigoletto; Blanche, Gilda; Saint-Vallier, le comte de Monterone; Saltabadil, Sparafucile; Maguelonne, Maddalena; dame Bérarde, Giovanna; M. de Pienne, Maruello; Cossé, Ceprano; Latour-Landry, Borsa.

Tous ces personnages disent en italien ce que Victor Hugo leur fait dire en français. Il n'y a de différence que l'idiome, d'addition que la musique.

Il est vrai que cette musique est fort belle, et qu'elle est adorablement chantée par Mario, mesdames Frezzolini et Alboni.

Tout à côté de l'endroit où l'on chante cette délicieuse musique de Verdi, il y a un modeste théâtre qui, lui aussi, aime cet art musical, dont le goût s'est prodigieusement développé depuis quelques années à Paris. Nous voulons parler des Bouffes-Parisiens, où règne par droit de talent le maëstro Offenbach.

Jamais Offenbach n'a écrit une musique plus pleine, plus colorée, plus saillante que celle des *Trois baisers du diable*. Et pourtant la tâche était rude; recommencer *Robert le Diable* et *Robin des bois* aux Bouffes-Parisiens n'était pas chose facile. Il fallait être fils de la pensive Allemagne pour le tenter, et surtout pour y réussir.

Un diable a commis une incartade; Satan, son supérieur, l'envoie sur terre avec mission de ravir *trois baisers* à une femme vertueuse s'il veut rentrer en grâce. *Gaspard le démon* en prend deux; mais il échoue au troisième. O le niais! avoir pour soi la richesse, l'éloquence, les *trucs* merveilleux, les changements à vue de décors et les transformations de costumes, rouler les yeux d'une façon si énergique, et ne pouvoir se faire donner plus de deux petits baisers par une simple femme; ô impuissance! Manquer le troisième comme un sot! voilà de quoi faire rire un écolier de quatrième. Après cela, on n'a plus qu'à disparaître par une trappe, et le tour est joué! On ne l'a pas volé.

Tout Paris voudra voir cette fantastique opérette. Tout Paris voudra applaudir la remarquable partition d'Offenbach.

La musique entraînante des Bouffes nous amène à parler du Jardin d'Hiver et de ses étourdissants bals parés, masqués et travestis du jeudi. La Vogue semble y avoir établi une de ses succursales, et la Mode a inscrit en lettres d'or le nom du Jardin d'Hiver parmi les privilégiés du carnaval de 1857.

ALBERT MONNIER.

Le Propriétaire-Gérant : CH. PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 58. — 1857. Prix du numéro : 45 centimes. 7 Février.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de la *Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

PRIX : 3 mois . . . . . 5 fr. 6 mois. . . . . . 10 » 12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Ce, 1, Norfolk-Street, Strand, et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Dürr et Ce. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

LES BALS D'HIVER CHEZ DES ARTISTES, — par MARCELIN.



PARTANT EN GUERRE LE SIRE DE FRAMBOISY.

— Qu'est-ce que je pourrais donc bien me mettre encore?

COSARELLES.

On lisait dernièrement dans un journal de musique :

« Cet échantillon de mélodie ou de chanson dramatique que les Allemands désignent généralement par un *lied* ou un *lieder*, etc., etc.... »

C'est comme si un critique allemand écrivait, — je suppose, — en parlant d'un madrigal :

« Cet échantillon de poésie légère que les Français désignent communément par un *madrigal* ou un *madrigaux*, etc., etc. »

Je serais désolé de faire une querelle d'Allemand à une guitare hebdomadaire : nul n'est forcé de savoir l'idiome de Schiller et de Gœthe ; mais franchement a-t-on besoin de connaître une langue pour soupçonner un pluriel!

***

Décidément nous touchons à une ère nouvelle. Tout se transforme, toutes les traditions s'éteignent, tout le vieux monde s'écroule pièce à pièce, à l'instar du vieux Paris. Et *à preuve*, si vous pouviez en douter, voyez ce qui se passe dans les sphères diplomatiques :

Un Lord de l'amirauté, un membre de la dernière ambassade à Moscou, sir Robert Peel, raconte ses impressions de voyage devant un nombreux auditoire anglais, — en séance publique, — dans un style emprunté au vocabulaire de Mabille.

Là-dessus le prince de Ligne, autre diplomate de haute

LES BALS D'HIVER CHEZ DES ARTISTES, — par MARCELIN (suite).



13596

ENTRÉE PRINCIPALE.

Parlez au suisse.



13597

CIVILITÉ PUÉRILE ET MALHONNÊTE.

— S'en fait-il donner, s'en fait-il donner des noms d'oiseaux, ce muff-là!...



13598

LE PARAPLUIE LUMINEUX.

Lustre de fantaisie.



13599

IN PUNCHO VERITAS.

— Vois-tu, ma vieille, pour comprendre l'art aujourd'hui, il n'y a plus que toi et moi; et encore, toi...

futaie, riposte à son ex-collègue, en plein Bruxelles, dans un langage à l'avenant :

« Sir Robert Peel est un ivrogne, un gamin, un homme mal élevé et un vaurien! »

Que dites-vous de ce charmant *eng*.... — (le carnaval m'autoriserait presque à dire le mot), — vous tous à qui les diplomates apparaissaient jusqu'à présent comme des phénomènes d'exquise politesse, de langage raffiné, de verbe mesuré, fleuri, mielleux, courtisanesque?

Comment en un vil *chnick* ce miel s'est-il changé?

***

L'oubli, — c'est la petite-vérole qui menace la vie de tous les produits nouveau-nés dans la littérature.

La réclame administrée à propos, c'est le vaccin.

Grâce à la *Réclame*, — la comédie de M. Arnould Frémy n'aura attrapé que la petite-vérole volante.

Elle vivra... mais légèrement grêlée....

Ceci n'est pas de moi. C'est une réflexion de ce diable de *Polichinelle*; et, ma foi, elle vaut tout un feuilleton.

***

LES BALS D'HIVER CHEZ DES ARTISTES, — par MARCELIN (suite).



13600

UN HOMME TERRIBLE.

— Vois-tu, Rosa, j'aurais dû naître au seizième siècle, moi qui ne comprends que la volupté et le sang!
— Tant que ça?



13601

DIS DONC, SULTAN MAUVAIS TEINT,

Encore une fameuse couleur que la tienne!



13602

ESCLAVE! VA DIRE A CEUX QUI T'ENVOIENT,

Que nous mourrons avec le regret de ne pas avoir assez bu pour la postérité!



13603

LES SUITES D'UN BAL MASQUÉ.

Il n'a pas pu retirer ses bottes!!!

Depuis fort longtemps, on le sait, il est question de percer l'isthme de Panama.

Nous lisons dans le *Morning Chronicle*, à propos de de cette entreprise gigantesque :

« On va faire une nouvelle tentative pour unir, au moyen d'un canal de navigation, les océans Atlantique et Pacifique.

« M. Kelly, Américain d'un caractère plein d'audace et d'énergie, est à la tête de cette entreprise. Il est maintenant à Paris, où il cherche à obtenir l'approbation et les encouragements du gouvernement français pour la réalisation d'un projet sur lequel s'est porté de temps à autre, *pendant des centaines d'années*, l'attention des États maritimes de l'Europe. »

Le but de ce magnifique travail est de permettre aux

ARTISTES ET BOURGEOIS, — par PENOVILLE.



— Oui, monsieur, j'encourage les arts et les artistes : j'aime les gens de génie, moi!
— C'est aussi le propre du génie, monsieur, que de savoir le découvrir là où il est.
— Vous êtes bien bon!



— Mon fils veut être artiste, combien lui faut-il de temps d'apprentissage?
— C'est impossible à dire; de la volonté, de l'intelligence et beaucoup d'étude, voilà pour réussir, mais on peut se tromper.
— Drôle de métier que le vôtre! Moi, je me charge d'apprendre à faire une paire de bottes, et ça au premier venu.

vaisseaux de traverser l'isthme d'un océan à l'autre, épargnant ainsi les retards et les dangers d'un voyage autour du cap Horn. C'est très-bien!

Mais ne serait-il pas à craindre aussi qu'en réunissant les deux océans (que la nature a séparés), on n'amenât, — une bagatelle, — la submersion des deux Amériques, — et peut-être un petit cataclysme général!

Heureusement le travail sera long, il demandera quelques années; et quand l'isthme se trouvera percé, mes amis et moi nous ne vivrons plus. — Que nos enfants s'arrangent!

J. LOVY.

UN PARI POLITIQUE AMÉRICAIN.

A l'instar de leurs ancêtres les Anglais, les Américains ont la manie du pari. En voici un assez original auquel l'élection du 4 novembre dernier a donné lieu.

Un ardent républicain, le colonel Burbank, avait parié contre un Américain non moins ardent, M. Ben Parley Poore, que Frémont sortirait vainqueur de l'épreuve du 4 novembre dans le Massachusets. M. Poore avait tenu la gageure pour Fillmoore, mais l'enjeu n'était cette fois ni une somme d'argent ni même le chapeau traditionnel des paris politiques; il s'agissait pour le vaincu de brouetter un baril de pommes de Newbury-Port à Boston, une distance de 36 milles, s'il vous plaît!

En apprenant la victoire de son candidat, Burbank écrivit sur-le-champ à Poore, afin de le relever de son pari et de lui épargner le voyage de la brouette. Mais il était trop tard; le vaincu s'était mis en route, poussant vaillamment devant lui son baril de pommes.

Le surlendemain, vers trois heures de l'après-midi, il faisait son entrée triomphale dans la nouvelle Athènes (style américain), ayant accompli son voyage en deux jours et demi.

Ce n'est point à la légère que nous avons qualifié cette entrée de triomphale. Le rouleur de baril a parcouru Stato-Street, escorté du club de son parti et d'une compagnie de milice. A chaque pas les bravos, les hourras éclataient sur son passage.

Arrivé au Frémont-House, il a solennellement délivré son baril au colonel Burbank qui l'attendait sur les degrés; puis tous deux, juchés sur cette tribune nouvelle, ils ont harangué la foule, qui s'élevait, dit-on, à plus de deux mille personnes.

— Colonel, a dit le perdant, j'ai perdu, je paye en homme d'honneur, convaincu que ces pommes ne seront pas pour nous des pommes de discorde. (*Applaudissements.*) Ces pommes sont de diverses sortes. Vous y trouverez des pommes de *king*, variété apportée d'Angleterre par *Rufus king*, et qui fut offerte par lui à mon grand-père. Vous en trouverez aussi de douces, dites pommes de la chute des feuilles; c'est une espèce modérément *abondante*, comme la fraction politique à laquelle vous appartenez. »

Et les assistants de rire, et chacun de s'en retourner gaiement chez soi, en croquant sa pomme. Ainsi se terminent les plus grandes querelles politiques dans cet excellent pays de l'autre côté de l'Océan.

LUC BARDAS

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

*** C'était à Aix-la-Chapelle; une troupe de comédiens avait demandé à un capitaine de dragons douze soldats pour figurer dans *Iphigénie*, qu'on jouait le soir.

Douze cavaliers arrivent conduits par un maréchal des logis. On les habille et on les fait répéter. Par malheur, pas un troubadour ne savait un mot français, le maréchal des logis était seul en état de le baragouiner un peu. Le héros tragique en chef explique au sous-officier les mouvements que ses hommes auront à effectuer, et le rideau se lève.

La tragédie commence, et l'on arrive sans encombre au troisième acte. Mais, vers le milieu d'une scène, Aga-

LA BONNE COMPAGNIE, — par Girin.



13606

Baptiste, j'entends que vous obéissiez à M. le précepteur comme monsieur le précepteur m'obéit.



13607

En fait d'équitation, tout ce qu'on peut exiger d'un précepteur, c'est d'être à cheval sur la règle *cave ne cadas*, et rien de plus.



13608

Ma femme dit toujours : J'aime les gens occupés; moi je crois que ce sont les gens occupés d'elle.



13609

Ça des bourgeois? mais ça n'a pas seulement l' moyen de s' payer une indigestion!

memnon s'apercevant que les gardes sont restés indûment sur le théâtre, se retourne et leur dit à mi-voix : Sortez!

Ces bonnes gens restent immobiles.

— Sortez, répète le roi.

Même impassibilité.

Le maréchal des logis qui regardait le spectacle dans la coulisse, s'aperçoit de l'impatience de l'artiste; il avance la tête : *Was?*... demande-t-il.

Le tragédien répète : *Sortez!*

Le sous-officier comprend : *Sautez!* et transmet l'ordre en allemand à ses cavaliers Tout à coup ils s'ébranlent et se mettent à sauter.

Agamemnon, furieux des rires qui éclatent dans la salle, crie avec colère ;

— Mais sortez donc!

Le sous-officier s'imagine que les soldats ne sautent pas assez fort, et leur crie en allemand de redoubler. Voici les dragons qui sautent, piaffent, cabriolent à qui mieux mieux, et transforment en ballet grotesque l'*Iphigénie* de Racine.

Inutile d'ajouter que les spectateurs eurent beaucoup de peine à reprendre au sérieux cette tragédie burlesque, et qu'on se priva des gardes cabrioleurs pour arriver au dénoûment.

⁂ Harel, si connu pour son esprit, l'est bien aussi comme impresario infortuné.

Certain mois s'écoulait sans qu'il eût donné un simple petit à-compte à ses artistes. L'un d'eux, chargé de famille, vint chez le Figaro devenu directeur, et lui demanda quelques pièces de cinq francs.

Harel, la larme à l'œil, lui répéta son refrain ordinaire : Cher ami, pas le sou!

L'acteur insistait, lui racontant comment peu à peu il avait mis tous ses effets au mont-de-piété. En ce moment entra le domestique du directeur qui traversait le cabinet de son maître, pour aller déposer sur la table de la salle à manger une splendide dinde rôtie qui embaumait.

— Ah! s'écria l'artiste, cher directeur, vous n'avez pas d'argent à nous donner, et vous dévorez une dinde, tandis que nous n'avons pas de pain à nous mettre sous la dent.

— Cher ange, répliqua l'impresario, n'ayant plus de quoi nourrir cette bête, je l'ai fait tuer.

— Suffit, reprit l'artiste qui connaissait l'esprit inventeur du quidam; il n'y a rien chez moi, j'emporte la dinde rôtie, vous la mettrez sur mon compte.

Et il prend le plat fumant et se dirige vers la porte extérieure.

Harel, qui était bonhomme au fond, le rappelle, et lui tendant le pain :

— Imbécile, dit-il, emporte donc du pain pour manger avec ta dinde!

LES DIFFÉRENTS PUBLICS DE PARIS, PAR GUSTAVE DORÉ.



PUBLIC DE LA POLICE CORRECTIONNELLE

*** La semaine dernière, on amenait devant la police correctionnelle un affreux filou déjà trois fois repris de justice, et qui, malgré ses mauvais antécédents, voulait encore jouer à l'innocence.

Se voyant malmené par le président, qui ne se laissait pas prendre à ses giries, il s'écria :

— Vous me faites l'effet d'un drôle de juge!... Vous ressemblez à Pilate.

— Mais moi, répondit le président, je ne me laverai pas les mains pour vous condamner.

Et, en effet, il le condamna bel et bien.

*** Paul est un garçon sans façon qui a emprunté il y a six mois cinq cents francs à notre ami commun Ernest B.... Depuis il ne lui a jamais soufflé mot de restitution.

Ernest, ne sachant comment s'y prendre pour lui parler de cet argent, lui dit l'autre jour

— Mon cher Paul, je suis très-gêné, vous devriez bien me prêter cinq cents francs.

Après quelques difficultés, Paul sort le billet de cinq de son portefeuille, et s'écrie :

— Très-cher, je vous prête ceci à la condition que vous me le rendrez sous huit jours. Je n'aime pas les emprunts à plus long terme.

Ernest, étourdi par cet aplomb, prend le billet et accepte les conditions. Il ne savait vraiment quel moyen employer pour rappeler à Paul son vieil emprunt.

Enfin voici le biais qu'il trouva.

Mon cher Paul, écrivit-il, envoyez-moi donc samedi « les cinq cents francs que je vous ai prêtés il y a six » mois, afin que je puisse vous rendre dimanche les cinq » cents francs que je vous ai empruntés il y a huit jours. »

Paul a trouvé cette plaisanterie de mauvais goût.

*** Un particulier, enrichi par l'usure et se posant depuis en philosophe austère, avait fait graver cette inscription sur la porte de son cabinet :

« *Que rien de mauvais n'entre ici.* »

— Par où donc entre le maître? s'écria un visiteur.

*** Parmi tous les petits *poëtinaux* qui pullulent à Paris en ce moment, il y en a un qui, sous prétexte de légèreté, oublie de rendre, plus souvent qu'à son tour, les pièces de cent sous qu'il *carotte* (passez moi le mot).

Lui en parle-t-on?... il s'écrie : — Nous sommes si étourdis, si fous, nous autres poëtes!

Cette réponse lui a valu cette riposte :

Je dois avouer avec vous
Que tous les poëtes sont fous;
Mais sachant bien ce que vous êtes,
Tous les fous ne sont pas poëtes.
Un fou retrouve sa raison
En séjournant à Charenton;
Vous n'êtes pas fou comme mille,
Car vous n'êtes qu'un imbécile.

*** Cet été j'arrivai à Cologne et cherchai place dans un hôtel. Ma bonne me suivait en portant avec beaucoup de précaution un panier d'osier. Je lui demandai ce qu'il contenait de si précieux.

— Dame! monsieur, dit-elle, c'est une douzaine de bouteilles vides.

— Une douzaine de bouteilles en voyage! et pourquoi faire?

— Monsieur avait dit que nous allions à Cologne... Je compte aller à la rivière pour en rapporter, pour rien, des eaux... de Cologne.

Ce jeu de mots lui valut son compte.

*** Je voudrais être l'auteur de toutes les mauvaises pièces de théâtres jouées à Paris, disait Ferdinand Laloue, je serais l'homme de lettres gagnant le plus d'argent.

*** Des gens ordinairement inexacts dans leurs rendez-vous se moquaient de Nelson, qui arrivait toujours aux siens avant l'heure fixée.

Il répliqua :

— J'ai fait ma fortune en arrivant toujours un quart d'heure trop tôt.

*** Champfort disait : — « Je ne croirai à la souveraineté du peuple que lorsqu'il n'y aura plus de cabriolets dans les rues de Paris. »

Il ignorait qu'un jour tout le monde pourrait aller en voiture, grâce aux omnibus à quinze centimes

*** Un menteur demandait à un autre menteur pourquoi il mentait.

Celui-ci lui répondit :

— Si je mens quelquefois, c'est pour épargner la vérité. Depuis que je m'aperçois que vous l'invoquez si souvent, et qu'elle n'en paraît pas plus pour cela, j'ai fait comme vous : j'ai pris l'habitude de me passer d'elle.

*** Voici une définition des *pauvres d'esprit* que je préfère à celle de M. Laya, si ennuyeusement développée en trois actes à la Comédie française.

Elle n'a pas trois lignes et elle est d'Henri Heine.

« Les pauvres d'esprit, disait-il, sont les riches d'argent. »

*** Un vieillard qui avait la réputation de s'ennuyer beaucoup, demandait à un jeune homme pourquoi il s'amusait avec tant de fureur.

— Pourquoi? répliqua-t-il. C'est afin de me préparer des souvenirs pour mes vieux jours. Si vous aviez fait comme moi, vous ne vous ennuieriez pas tant.

*** Voltaire disait aux jésuites :

— Tâchez donc de vous aimer un peu, car sans cela qui diable vous aimerait!

*** Calino était cuisinier; on lui donna du foie de veau à accommoder d'une certaine façon nouvelle. Son maître lui écrivit cette recette culinaire sur un papier. Le foie de veau et le papier furent placés sur une même planche.

Un chat audacieux rôdant dans la cuisine vit le foie et l'emporta sur les toits.

Quand Calino rentra, il s'aperçut de ce larcin. Sa femme qui l'accompagnait se mit fort en colère; lui, il sourit.

— Le chat est un imbécile, dit-il naïvement; à quoi lui servira d'avoir emporté le foie de veau, puisqu'il n'a pas pris le papier! Il ne saura point l'accommoder comme il faut.

*** M. Clotaire Kerbrun déteste le melon, il lui attribue toutes les horreurs de l'humanité.

Il prétend que Néron n'est devenu cruel que du jour où sa maîtresse lui a fait manger du melon d'Afrique.

Ravaillac s'était bourré de melon avant d'éclater près d'Henri IV.

Alexandre le Grand n'a tant bu à son dernier repas que pour détruire le pernicieux effet d'un melon dont il avait mangé au premier service.

Enfin, il est prouvé que Louis XIV n'a jamais souffert qu'on plantât des melons dans les parcs de Versailles et de Trianon.

Il est probable que la pomme qui a tenté Ève était un melon.

La plus sanglante injure, c'est d'être traité de melon... par un insolent.

Le pays où l'on mange le plus de melons, c'est Naples! l'atroce Naples! Concluez.

Dieu vous conserve et vous garde du melon, monsieur Clotaire Kerbrun!

*** Connaissez vous l'histoire de cette vieille borne plantée à l'angle d'un chemin, et sur laquelle on lisait :

C. E. S. I. C.
I. L E. C. H.
E. M. I. N. D.
E. S.
A. N.
E. S.

Une commission de l'Académie des inscriptions, chargée de déchiffrer la chose, prétendait que c'était du *celtique*, et partait de là pour donner les traductions les plus bouffonnes.

Un jour, les savants abrutis demandent à un paysan de la localité quelle est la tradition populaire.

— C'est bien simple, dit le rustre, ça veut simplement dire :

— *C'est ici le chemin des ânes.*.. Lisez!

Les savants étaient remis dans leur bon chemin.

LUC BARDAS.

THÉATRES.

Ce n'était pas chose facile que de prendre la place encore toute chaude d'un succès, surtout quand ce succès se nommait le *Fils de la Nuit* de Victor Séjour. M. Auguste Maquet vient cependant de résoudre ce problème avec la *Belle Gabrielle*, drame en cinq actes et dix tableaux. Sa *Belle Gabrielle* est une sœur cadette de *d'Artagnan*, de *Monte-Cristo*, de la *Reine Margot*, de toutes ces romanesques chroniques plus ou moins authentiques, où l'imagination aventureuse de MM. Alex. Dumas et Aug. Maquet faisait l'école buissonnière.

Fidèle au système de son maître et collaborateur Dumas, M. Aug. Maquet a d'abord traité le sujet de la *Belle Gabrielle* en roman dans le journal la *Patrie*, puis il l'a transporté au théâtre, et à présent la Porte-Saint-Martin compte un grand succès de plus dans ses annales.

S'il était absolument nécessaire de lancer une flèche critique sur la *Belle Gabrielle*, j'oserais dire que nous ne sommes plus à ce temps de notre jeunesse où ces soi-disant *essais* historiques nous passionnaient. Nous appelions ces romans des *études nationales*. O jeunesse!....... Aujourd'hui, nous aimons encore ces jolis, ces charmants, ces délicieux mensonges; mais nous savons que ce sont des mensonges; personne n'est capable de nous faire accroire que tout cela est arrivé.

Quant au drame, le voici vu en raccourci : le roi de Navarre n'est pas encore Henri IV, roi de France, il assiége Paris. Gabrielle d'Estrée est aimée du monarque; Henriette d'Entrague songe à la supplanter, et par conséquent à la perdre. Le trait d'union qui relie l'une à l'autre ces deux femmes, l'une douce et tendre, l'autre mauvaise comme une tigresse, c'est *Espérance*, une sorte de d'Artagnan, péché mignon anonyme du brave Crillon, qui ne s'est pas pendu pour ce méfait. Espérance a aimé Henriette avant le Béarnais, et comme il est doué d'un excellent caractère, il se contente ensuite de succéder près de Gabrielle au roi *vert galant* de la chanson.

Après cinq actes d'espionnages, de noirceurs et de coups de couteaux, Espérance meurt victime de son dévouement, Henriette est confondue, et la belle Gabrielle annonce au public qu'elle se laissera empoisonner le lendemain (excellent et subtil moyen d'engager les spectateurs à revenir).

La mise en scène de cet important ouvrage n'a pas été au-dessous de l'ouvrage lui-même, et la troupe de la Porte-Saint-Martin a mérité sa large part de succès.

Vous connaissez la fable de *Psyché*, ce ravissant épisode de *Métamorphoses* de Lucius Apuleius, connues sous le nom de *Miscellanées*, et plus vulgairement appelées l'*Ane d'or?* Vous connaissez aussi la tragédie-ballet composée sur le même sujet par Molière, Lully, Quinault et Corneille? car le grand poëte comique n'en a guère écrit que le premier acte et quelques scènes des actes suivants. Psyché a aussi fourni à la Fontaine le texte d'un récit plein de grâce.

Nous ne dirons pas, et pour cause, combien de fois la belle Psyché a inspiré les poëtes, les musiciens, les chorégraphes, les peintres, les vaudevillistes, les faiseurs de féeries; mais nous ne croyons pas que Psyché ait déjà tenté les librettistes d'opéras-comiques. MM. Michel Carré et Jules Barbier ont comblé cette lacune.

Ils ont su nous intéresser à cette fable si connue, et leur collaborateur musical Ambroise Thomas a écrit sur Psyché une partition honorable, dans laquelle l'inspiration mélodique se rencontre souvent, et qui brille dans toutes ses parties par la richesse du coloris et par une instrumentation ingénieuse.

Bataille en *Mercure*, madame Ugalde en *Éros* et mademoiselle Lefebvre en *Psyché*, ont bien mérité du public.

MM. Labiche et H. Leroux ont exhibé au Palais-Royal un assez curieux type d'imbécile, dans un vaudeville intitulé le *Bras d'Ernest*.

Connaissez-vous Ernest?... Voyez ce petit monsieur vêtu en lion excentrique, toisant les passants, lorgnant les femmes; le matin, il promène une mélancolique blonde; à midi, il aura au bras une sémillante brune; le soir, il se pavanera orgueilleusement avec une gaillarde nuance Cardoville. Eh bien! Ernest n'est ni spirituel, ni aimable, ni galant, ni magnifique. Les maîtresses qu'il promène ne sont pas à lui, ce sont les maîtresses de ses amis. Qu'elles soient bien mises et lui fassent honneur, Ernest n'en demande pas davantage. Il n'a d'autre prétention que de satisfaire à peu de frais son humble vanité, de paraître ce qu'il n'est pas, un don Juan à tous crins. C'est un muet du sérail transporté dans notre civilisation. C'est une sorte de porte-manteau auquel on accroche ses maîtresses lorsqu'elles sont embarrassantes. Gil Pérez est réellement fort amusant dans ce rôle typique. Le public a applaudi à tours de bras le *Bras d'Ernest*.

ALBERT MONNIER.

EXPLICATION DES HIÉROGLYPHES

CONTENUS DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 1. Il y a des époux qui ne s'aiment qu'à distance.

Iliade, ais, époux, quine s'aime, cadi, stance.

N° 2. Le trésor public est le cœur de l'État; si tout le sang s'y arrête, les extrémités pâtissent.

LE, 13, or public, aile, le cœur de laie, tas scie toue, le 100 si, arête, laies extrêmes I T pâtissent.

N° 3. Donnez, donnez, la charité ne rend pas pauvre.

Do, nez d'os, nez, la charrie thés, ne, rang pas pauvre.

N° 4. Ah! les vilaines gens que les sauvages, surtout quand l'on est croqué par eux.

Halévy laine, Jean, que, laie sauvage sur toucan, long nez croqué par œufs.

N° 5. Les rues souterraines qui s'étendent sous le sol méridional de Paris ont fourni à maint romancier des épisodes d'un intérêt attachant.

Laie rue — sous terre N — qui sait en dessous — le — sol — mer — I — d'io — nald — pas — rizon fourni à — main roman scié — des épis — ode d'un nain — té — raies a — tache — an.

N° 6. Tout malade d'ancienne date finit par aimer à se droguer.

Toues malades dansent hyène — date finie par M R as — drogue — E.

SOUS PRESSE :

SUITE DES 250 COSTUMES DES DIFFÉRENTES NATIONS PARUS.

Les costumes suivants sont gravés, imprimés, et aux mains des coloristes, ils seront en vente sous peu de jours.

COSTUMES FRANÇAIS.

N° 49. Femme de Laruns, vallée d'Ossan (Basses-Pyrénées).
50. Paysan de Laruns (id.).
51. Costume de deuil de la vallée d'Ossan (homme) (id.).
52. Costume de deuil de la vallée d'Ossan (femme) (id.).
53. Femme de Saint-Gaudens (Hte-Garonne).
54. Dame béarnaise.
55. Paysanne de la vallée d'Ossan.
56. Paysan id.
57. Femme de Luz (Hautes-Pyrénées).
58. Paysanne de la vallée d'Ossan, costume de travail.
59. Femme et enfant de la vallée d'Ossan.
60. Paysan de la vallée d'Ossan.
61. Costume de noces de Plouaré (env. de Quimper).
62. Paysan de Gavarni (Hautes-Pyrénées).
63. Jeune fille de Pont-l'Abbé (environs de Quimper).
64. Grisette de Bayonne.
65. Berger des Landes.
66. Femme des environs de Mâcon.
67. Porteur de chaise a Cauterets.
68. Pasteur de la vallée d'Ossan.
69. Paysan de Saint-Sauveur.
70. Femme de Faulé (environs de Morlaix)
71. Montagnard des environs de Béziers.
72. Paysanne de la Bresse (Ain).
73. Riche fermière de la Bresse.
74. Sauveteur des ports de France.
75. Marchande de poisson des Sables d'Olonne.
76. Jeune femme des environs de Quimper (Finistère).
77. Jeune pêcheur de Boulogne-sur-Mer.

COSTUMES ALGÉRIENS ET COLONIES FRANÇAISES.

N° 25 Moresque d'Alger, costume de ville.
26. Juif d'Alger.

COSTUMES RUSSES.

N° 36. Prêtre desservant, kalmouk (Russie méridionale).

PIÉMONT ET ITALIE.

N° 24. Marchand de broccoli (Rome).
25. Sergent suisse de la garde du pape.
26. Jeune fille de Tramulta (province de Basilicata).
27. Sampognaro (Abruzzes, roy. de Naples).
28. Femme de San-Germano, terre de Labour (royaume de Naples).
29. Jeune pâtre calabrais (id.).
30. Père de la Minerve (Rome).
31. Jeune femme d'Albano.
32. Jeune garçon napolitain.
33. Gardeur de chevaux (environs de Rome).
34. Femme de Procida.
35. Paysan des environs de Rome.
36. Jeune fille de Sorrente.
37. Femme d'Avigliano (roy. de Naples).
38. Costume de Sanluri (Sardaigne).
39. Costume de cardinal (Rome).
40. Paysan calabrais.
41. Pifferaro, joueur de cornemuse (Rome).
42. Faiseur de broussailles (env. de Rome).

SUISSE ET TYROL.

N° 16. Bernoise.
17. Jeune fille de Brienz (canton de Berne).
18. Jeune femme de Bâle.
19. Paysan d'Uri.
20. Neuchâteloise.
21. Laitier bernois.
22. Jeune fille d'Unterwalden.
23. Laitier de Loberhasti (cant. de Fribourg).
24. Neuchâteloise de Gougisberg.
25. Laitier des environs de Berne.

AMÉRIQUE.

N° 16. La Moza de l'Assomption (Paraguay).
17. Tisanera de Lima.
18. Arriero de Lima à Callao (Pérou).
19. Negre de Lima.
20. Esclave des environs de Lima.
21. Pasteur des environs de Lima.
22. Gaucho de la république du Paraguay.
23. Gaucho au camp (Rio de la Plata).
24. Indienne des Pampas.
25. Gaucho de la province de Corrientes.
26 Gaucho de Cordova (Conféd. Argentine).
27. Gaucho des environs de Montevideo.

TURQUIE, GRÈCE, ÉGYPTE.

N° 59. Habitant de Bethléhem.
60. Pope, prêtre grec (à Constantinople).

ALLEMAGNE ET AUTRICHE.

N° 17. Jeune fille de Brandebourg (Bavière).
18. Charretier des environs de Munich.
19. Habitant de Waldkirch (grand-duché de Bade).
20. Paysanne de Hornberg (duché de Bade).

ESPAGNE ET PORTUGAL.

N° 17. Curra de Séville.
18. Femme de Félanix (Mayorque, Baléares).
19. Paysan de Soler (Mayorque).
20. Paysan de la Navarre.
21. Étudiant de Coimbre (Portugal).
22 Picador démonté.
23. Femme espagnole à Gibraltar.
24. Alguazil de la place des Taureaux.
25. Marchande de poisson de Tromar (environs de Lisbonne).
26 Femme des envir. de Valladolid (Vieille-Castille).
27. Portefaix juif à Gibraltar.
28. Marchande de pains (env. de Lisbonne).

Comme on le voit ci-dessus, la collection des costumes français est déjà la plus complète de toutes celles qui ont été publiées depuis longtemps; elle comprendra encore une trentaine de costumes qui sont en ce moment dans les mains des graveurs, et alors elle donnera la représentation de tout ce qui reste aujourd'hui des anciens costumes français, si nombreux, si piquants et si différents d'une province à l'autre.

Les graveurs tiennent aussi les premières planches des costumes hollandais, dessinés par un jeune artiste de ce pays, M. Verveer.

Le même artiste nous a rapporté, d'un voyage récent, des costumes norvégiens très-curieux.

Notre collection commence donc à acquérir de la valeur. Nous ferons tous nos efforts pour que cet ouvrage se complète et ne cesse pas d'être estimé des amateurs. Nous tenons à honneur de mener à bonne fin une publication qui rendra de grands services aux artistes de tout genre.

Chaque feuille, coloriée, se vend 40 centimes. — On peut acheter celles qu'on veut. — Si l'achat se monte à 20 francs, nous envoyons les feuilles *franc de port*. — Il faut adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20, à Paris.

Les costumes que nous annonçons ci-dessus porteront la collection au chiffre de 350 de costumes différents.

Bureaux du *Journal amusant*, rue Bergère, 20.

LA MÉNAGERIE PARISIENNE

PAR GUSTAVE DORÉ.

LIONS, — LIONNES, — LIONS-SOTS, — PAONS, — RATS D'OPÉRA, — RATS D'ÉGOUT, — RATS PEINTS, — RATS DE JARDINS, — LOUPS, — LOUPS-CERVIERS, — VAUTOURS, — DINDONS, — OIES, — SERPENTS, — PIES, — CRAPAUDS, — COQS DE BARRIÈRE, — TIGRES, — SERINS, — PANTHÈRES, — CHOUETTES, — BUSES, — MERLANS, — OISEAUX DE PROIE.

Cet Album, lithographié par l'auteur des belles illustrations de Rabelais, se vend 8 francs à Paris; — 10 francs rendu *franco* : mais toute personne qui s'abonne au *Journal amusant* pour un an a droit de recevoir la MÉNAGERIE PARISIENNE *franche de port sur tous les points de la France,* moyennant 8 francs au lieu de 10. — Il faut dans ce cas-là envoyer au Directeur du *Journal amusant,* rue Bergère, 20, à Paris, 25 francs, savoir : 17 francs pour l'abonnement d'un an, et 8 francs pour la *MÉNAGERIE.*

ON SOUSCRIT en envoyant au Directeur du *Journal amusant,* rue Bergère, 20, à Paris, un bon de poste de 5 fr. pour 3 mois, — 10 fr. pour 6 mois, — 17 fr. pour l'année, — 25 fr. pour l'année et la MÉNAGERIE PARISIENNE.

MISE EN VENTE

Du n° 51 du PETIT JOURNAL POUR RIRE, à 10 centimes le numéro, 15 centimes *franco* par la poste, — et du second semestre du *Petit Journal pour rire,* formant un joli volume avec couverture imagée.

Prix : broché, 2 fr. 75 c.; — cartonné, 3 fr. — Par la poste, broché, 4 fr.

Le Propriétaire-Gérant : CH. PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 59. — 1857. Prix du numéro : 45 centimes. 14 Février.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . 10 »
12 mois. . . . . 17 »

ETRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon a vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27 — Delizy, Davies et Cie, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale — A Leipzig, chez Goezre et Mieriesch et chez Durr et Cie — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

LES BALS D'HIVER DANS LA BOURGEOISIE, — par MARCELIN.



— Mon cher artiste, je m'en vais te présenter à des bourgeois, je t'en prie, sois convenable.
— N'aie pas peur, j'ai un gant !..

LES PLASTRONS DE LA PETITE PRESSE.

VI.

FEU AZAÏS.

On dit *feu Azaïs* toutes les fois qu'on s'avise de citer ce nom, soit dans un petit journal, soit dans les colonnes d'un feuilleton. Et Dieu sait si l'on abuse de la citation !

Monsieur Azaïs serait déplacé puisqu'il s'agit d'un homme qui n'est plus de ce monde. *Azaïs* tout court nous semblerait par trop solennel, car le vénérable personnage dcit presque toute sa célébrité aux tirailleurs de la petite presse

Feu Azaïs florissait particulièrement sous la restauration La renommée l'avait laissé vieillir avant de le favoriser de son sourire narquois. Ses jours de triomphe datent de 1826 C'était déjà alors un beau vieillard ; sur son front candide et naïf, encadré dans une chevelure argentée, rayonnaient la foi et la conviction.

Tout Paris accourait à ses cours de conférences philosophiques, rue du Colombier. En été, ces conférences se tenaient au fond d'un vaste jardin ; on aurait pu se reporter par la pensée vers la terre de Grèce, au temps de l'école platonicienne.

A la fin de chaque cours, les souscripteurs recevaient l'ouvrage du philosophe professeur : *Explication universelle*. Il contenait toute la théorie, toute la doctrine de l'auteur : le *système des compensations*, l'*expansion en équilibre*, le *balancement continu et réciproque des destinées humaines*.

Ce système, fruit de quarante années de méditations, feu Azaïs le prêcha pendant six ans dans son jardin.

Séduit par l'onctueuse éloquence du vieillard, entraîné par la simplicité, la clarté de ses explications, l'auditoire accueillit avec chaleur cette religion philosophique, et en emporta les formules pour les semer dans les salons, dans les bureaux de journaux.

LES BALS D'HIVER DANS LA BOURGEOISIE, — par MARCELIN (suite).



13612

TAPISSERIE.
L'oiseau du Paradis-Poissonnière.



13613

VOUS ME DEMANDEZ UN QUADRILLE?
— Très-volontiers, monsieur; je vous inscris pour le quatre-vingt-dix-septième.



13614

GARNITURE DE CHEMINÉE.
Location pour soirées.



13615

MA FILLE NE VALSE PAS,
— Mais moi, c'est différent.

Malheureusement le système Azaïs, l'*explication universelle*, trouva son écueil dans cette universalité même. Cette loi absolue des *compensations*, très-propre à glorifier l'harmonie générale de l'univers, ne donnait pas toujours satisfaction suffisante à l'individu. Le système pouvait être beau, ingénieusement conçu; mais était-il bien consolant? Il est permis d'en douter.

Aussi accepta-t-on la doctrine du vieillard comme une brillante thèse, — aucuns disent comme une hypothèse.

Quant aux savants, aux universitaires, aux gros bonnets des académies, il va sans dire qu'ils rejetèrent la méthode philosophique de M. Azaïs sans examen; ils ne daignèrent pas même s'en occuper.

En revanche, la petite presse se jeta sur cette *loi des compensations*, sur cette *expansion en équilibre*, sur ce *balancement des destinées humaines* comme sur une proie qui lui était dévolue; et les *coups de lancette* de l'ancien *Figaro* commencèrent contre le vénérable philosophe une joyeuse croisade, qui dura plusieurs années.

Le nom d'*Azaïs* devint populaire. Il remplaça dans la conversation, dans le feuilleton, les mots de *revanche*, de *compensation*, de *fiche de consolation*, et tous les termes qui se rattachent à cet ordre d'idées. Et d'année en année, de bouche en bouche, de causerie en causerie, de feuilleton en feuilleton, le retentissement de ce nom ricocha, se perpétua, arriva jusqu'au milieu de ce siècle, et se répercute encore chaque jour sous la plume de nos écrivains contemporains. Sur cent journalistes il n'en est pas deux qui aient lu le livre de feu Azaïs, mais sur cent journalistes il en est soixante-quinze qui seraient désolés de ne pas invoquer le nom d'*Azaïs* à propos de *compensations*, comme s'il avait créé le mot, découvert la chose, inventé le procédé.

Certes, l'auteur de l'*explication universelle*, de l'*expansion en équilibre*, du *balancement continu et réciproque des destinées humaines*, ne demandait pas mieux que de faire passer sa doctrine pour une science exacte, il ne demandait pas mieux que d'exposer ses pensées à la Sorbonne ou au Collége de France, au lieu de les prêcher

LES BALS D'HIVER DANS LA BOURGEOISIE, — par MARCELIN (suite).



13616

LES TRANSES D'UNE MAITRESSE DE MAISON.
— Laissez-moi!... Je voudrais être à cent pieds sous terre!... je voudrais être morte!... C'est une véritable conspiration!
— Qu'est-ce qu'il y a donc, mon Dieu?
— Toutes mes lampes filent!



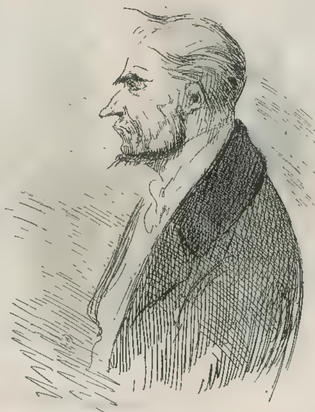
13617

PREMIER JOUEUR DE WHIST.
— Je perds huit francs cinquante centimes! Que dira ma femme?



13618

VOTRE CHAPEAU, MONSIEUR?
— Soyez bien tranquille, il est dans le tas.



13619

DEUXIÈME JOUEUR DE WHIST.
Les femmes lui ont toujours dit qu'il avait quelque chose de Méphistophélès dans la physionomie.

...ns un jardin; mais il est mort sans avoir obtenu cette ...tisfaction; et grâce aux loustics de la presse française et la gaminerie du pays, le *balancement continu* est de...nu une *balançoire* perpétuelle, — pour me servir d'un ...ot que l'Académie n'a pas consacré.

Ainsi est arrivé jusqu'à nous, pur et sans tache, mais ...n sans une teinte de dérision, le nom d'un homme qui ...écrit un livre estimable, et dont la mémoire devrait être ...norée.

J. LOVY.

A PROPOS DES HIÉROGLYPHES MENSUELS
DU JOURNAL AMUSANT.

Felix qui potuit *rebus* cognoscere causas.

On n'a jamais écrit l'histoire du rébus; c'est un tort. Le rébus, qui tient sa place dans toutes les publications illustrées, a bien mérité qu'on lui élève une colonne... de journal. Essayons de remplir cette lacune.

Le rébus, bien que son nom et sa désinence soient d'origine latine, a dû voir le jour en Égypte. L'obélisque de Louqsor en est une preuve pyramidale. Les hiéroglyphes ne sont autre chose que des rébus tirés des journaux pour rire du temps de Sésostris.

La mythologie vient corroborer cette assertion : le sphinx proposait des rébus non illustrés, Œdipe les devinait comme pas un abonné du *Journal amusant*.

Apollon rendait ses oracles sous forme de rébus, témoin sa réponse à Philippe, roi de Macédoine : Tu seras

MŒURS DES ANIMAUX, — par RANDON.



— Permettez... il me semble, sauf vot' respect, qu'aurait mieux valu faire la paix avant....
— Jeannot, mon ami, vous ne serez donc toujours qu'un imbécile?



— N'empêche pas, bourgeois, que je trouverais la paix bien plus belle encore, si elle pouvait seulement faire repousser la queue que j'ai perdue au champ d'honneur.



— Seigneur Jésus! plus que ça de civette!!



— Quel bon roi, et quel vert galant c'était, que ce brave Henri IV!
— Oui, je comprends... le premier manant qui osait s'attaquer à messieurs ses lapins, il vous le faisait pendre haut et court, et pendant ce temps-là il nous tenait le bec dans l'eau avec sa fameuse histoire de la poule au pot..... Quelle affreuse balan-çoi.e!

tué par un chariot. En effet, l'épée dont se servit Pausanias pour tuer le père d'Alexandre, portait un chariot incrusté dans la poignée. Malheureusement Philippe, qui ne paraît pas avoir été un devineur de rébus fort habile, s'était contenté de faire sortir de son royaume tous les chariots qui s'y trouvaient.

Des rives du Nil, des portes de Thèbes, du temple de Delphes, le rébus arrive à Rome. Cicéron, l'orateur, dont le nom latin *Cicero* signifie pois chiche, fait sculpter en relief sur le marbre, à la suite de ses prénoms Marcus Tullius, un simple pois chiche.

Jules César, empêché de faire reproduire son effigie sur les pièces de monnaie de la république romaine, ordonne d'y frapper un éléphant; véritable rébus pour ceux qui ne savaient pas que dans la langue d'Annibal le même mot voulait dire à la fois César et éléphant.

En France, on rencontre la trace du rébus illustré sous Charles VI : le Dauphin se fait précéder d'un étendard portant un cygne entre les lettres K et L, c'est-à-dire le nom de la dame de ses pensées, Cassignelle, — K cygne L.

Sous Louis XI, le médecin Coitier, craignant d'avoi encouru la disgrâce de son royal malade, se retire ru Saint-André-des-Arts, et fait sculpter au-dessus de la porte d'entrée de sa maison un *abricotier;* voulant fair entendre par là que, loin de la cour, Coitier était à l'abri. Certes, pour le passant vulgaire, cet abricotier devait être un bel et bon rébus.

COMMENT LES DAMES SE RETROUSSENT PAR LE MAUVAIS TEMPS,

dessins de PENOVILLE.



13624

En femme de ménage.



13625

Troussée pour faire plusieurs kilomètres à l'heure.



13626

En fille connaissant la faiblesse du cœur humain.



13627

En rivale de la baigneuse du trop célèbre Courbet.



13628

En fille d'esprit sachant rendre les avantages crinolins.



13629

Malgré l'apparence, sans intentions hostiles à l'endroit du cœur.

Du temps de François Ier, pendant le carnaval, les basochiens de Picardie traduisaient en joyeuses épigrammes les cancans du jour, et les répandaient à profusion par la ville d'Amiens. Dans ces sortes de nouvelles à la main, la vérité se cachait sous des rébus :

..... En rébus de Picardie,
Une étrille, une faux, un veau,
Cela fait : étrille Fauveau.
(CLÉMENT MAROT.)

Madame Scarron, qui, à défaut d'un dîner confortable, racontait de piquantes anecdotes à ses convives, a dû nécessairement leur servir des rébus. C'est peut-être là l'origine des rébus dessinés sur les assiettes en faïence de Tournay.

Lors de la première révolution, le rébus illustré entre de plain-pied dans la politique; il se fait prophète, il menace, il effraye. En l'an VI, il s'attaque au directoire; et représentant une *lancette*, une *laitue* et un *rat*, circule dans le public : *l'an sept les tuera*, répète-t-on de tous côtés, en désignant les membres du directoire.

Qui sait si ce rébus, en préparant les esprits, n'a pas aidé quelque peu au 18 brumaire?

Sous l'empire, un général autrichien ayant été battu en Allemagne et en Italie, on dessine un tambour sur sa porte — avec cette légende servant d'explication au rébus : On me bat des deux côtés.

Les enseignes du vieux Paris n'étaient que des rébus : *A la vieille science* (une vieille qui scie une anse), *Au cygne de la croix*, *Au bon coing*, *Au puits sans vin*, *Au fort Samson*, etc.

En 1793, une ordonnance ayant enjoint d'effacer les noms de saints, un marchand de la rue Saint-Denis, connu par cette enseigne : Au saint Jean-Baptiste, fait peindre à la place un singe vêtu d'une chemise de batiste, — *Au singe en batiste*.

Le rébus se retrouve dans les armes de certaines villes, dans les armoiries de certains hommes.

Les chardons (en vieux français *cherdons*) faisaient partie des armes de Pierre de Bourbon, mari d'Anne de France, et indiquaient que le roi avait fait un *cher don* à messire Pierre, en lui octroyant en mariage sa féale et aimée fille.

NOS MOUTARDS, — par RIOU.



Sera propriétaire.



Deviendra sage-femme.



Étrangers à la société protectrice des animaux.



Portera (plus tard) deux mille kilos à bras tendus.

Les armes de Créqui étaient un créquier, sorte de prunier sauvage dont les fruits sont appelés crèques ou *créquis*. — Celles de la duchesse de Mailly étaient des maillets.

Le général comte Lobau, de qui Napoléon Ier disait : Mon mouton c'est un lion, avait pour armes nobiliaires un mouton. De nos jours, monseigneur d'Évreux portait sur sa voiture, en guise d'armoiries, une branche d'olivier. Pour quiconque ne sait pas que le général Lobau s'appelait Mouton, que l'évêque d'Évreux se nommait Olivier, ne sont-ce pas là de véritables rébus?

Avec ce système, l'historien de la *Révolution française* pourrait se contenter de mettre sur ses ouvrages : 1/3, et l'auteur des *Guêpes* sur ses romans : 1/4.

A propos d'Alphonse Karr, rappelons un rébus épistolaire adressé par lui à son ami Gatayes :

?

A quoi Léon répondit :

0.

Traduction en langue vulgaire : Qu'y a-t-il de nouveau? — Rien.

Il y a des gens qui se font une loi de deviner les rébus; c'est chez eux une sorte de besoin, une espèce de maladie. D'ordinaire, un monsieur seul n'ose pas entreprendre un pareil exercice. Trois piliers d'un estaminet quelconque se réunissent dans un coin, et forment une société en participation pour la traduction des hiéroglyphes du *Journal amusant*. L'un se charge du commencement, l'autre du milieu, le troisième de la fin. Le sens une fois trouvé, c'est une joie impossible à rendre. Le maître du café, la demoiselle du comptoir, les garçons, tout le monde y prend part. A chaque habitué qui entre, le trio vainqueur jette d'une seule voix cette triple exclamation : Nous le tenons! nous le tenons! nous le tenons! — Et alors les trois associés de donner tous ensemble l'explication du rébus. Archimède ne devait pas être plus content après la solution du problème de la couronne d'or.

Le rébus peut avoir quelquefois des conséquences très-graves.

Un monsieur ayant eu la témérité d'aborder seul ce travail d'Hercule, s'était attablé dans un café du boulevard. Deux heures s'étaient écoulées, pendant lesquelles il avait cherché vainement l'explication. Tout à coup, un consommateur impatienté de ne pouvoir lire le journal à son tour, se lève, et s'approchant de l'Œdipe, dont la persévérance égalait le courage, s'écrie d'un ton railleur :

— Eh! monsieur! quand vous aurez fini d'apprendre le journal, vous me le réciterez.

— Demain, à six heures, porte Maillot, répond l'Œdipe.

Le lendemain, à l'heure dite, les adversaires se retrouvent à l'endroit indiqué. Le combat s'engage avec acharnement; les témoins s'élancent, interviennent, veulent arranger l'affaire.

— A une condition, — propose l'offensé en tirant de sa poche un numéro du *Journal amusant* qu'il cherchait à déchiffrer la veille, — c'est que monsieur me donnera l'explication du rébus qui m'a causé tant de peine hier, et qui aujourd'hui va peut-être me coûter la vie.

L'explication des hiéroglyphes mensuels fut donnée, les combattants se séparèrent bons amis.

. . . .

Le plus habile traducteur de rébus est sans contredit Victor Hugo, qui, d'un seul mot grec (ἀνάγκη), a tiré son chef-d'œuvre immortel : *Notre-Dame de Paris*.

ALEXANDRE FLAN.

UNE POLKA-RÉCLAME.

LA REVALESCIÈRE.

Le ciel m'est témoin que ceci n'est point une réclame.

D'abord je n'ai pas encore pu me décider à vanter ce que je ne connais pas. Et j'y serais peut-être moins disposé que jamais si je connaissais la *revalescière*.

On dit que c'est un nouveau comestible à l'usage des malades. Je ne m'y oppose nullement. Mais le fabricant viendrait me couvrir d'or pour exalter sa marchandise, que j'imiterais la noble pose d'Hippocrate refusant les présents d'Artaxerxès.

Et pourtant voici un fait trop excentrique et trop coquet pour que je résiste au plaisir de vous le signaler.

Le fabricant de la *revalescière*, reconnaissant la stérilité de ses annonces, et ne voyant arriver aucun cha'and, s'est avisé tout récemment d'un autre moyen de publicité. Il est allé demander à nos pianos la gloire que lui refusaient les trompettes de la quatrième page.

Et il a chargé un compositeur d'écrire une *polka* devant servir de réclame audit comestible.

C'est le propre fils du fabricant, assure-t-on, — (le malheureux!) — qui a perpétré la chose.

Et c'est ainsi que la marchandise du père a fait son entrée dans les salons du monde dansant, sous le titre de REVALESCIÈRE, *polka pour PIANO-FORTE*, *par* EDZARD GREFE, avec dessin de Sorrieu.

Voilà donc une nouvelle voie ouverte au profit de nos inventeurs, fabricants et industriels de toute catégorie.

Si le procédé réussit, nous verrons incessamment sur les pupitres de nos pianos :

Les PEIGNES EN CAOUTCHOUC, *redowa;*

Les CACHEMIRES BIÉTRY, *valse française* pure laine;

Les OSANORES, *polka-mazourque* sans ligature ni crochets;

Les BANDAGES HERNIAIRES de M. X..., skottish;

Nos salons danseront la *Pommade du lion*, l'*Eau de Botot*, l'*Appareil électrique de MM. Breton*, le *Chocolat Menier*, l'*Alféine*, le *Nafé d'Arabie*, et les mille autres drogues qui se prélassent de toute éternité sur la quatrième page des journaux.

Alors, dans une seule nuit, deux ou trois tapoteuses suffiront pour initier tout un salon à l'efficacité d'un produit, et pour recommander une industrie à une centaine de danseurs.

Et comme le nombre des tapoteuses est effrayant, les courtiers d'annonces seront ruinés, et nos journaux ne sauront plus à quelle réclame se vouer.

Vous voyez que la *Revalescière-polka* porte dans ses flancs toute une révolution. Mes confrères de la presse en sont terrifiés d'avance; je ne m'explique pas autrement leur mutisme systématique à l'égard de cette polka. Évidemment c'est la conspiration du silence.

Moi-même, je suis désolé d'avoir parlé de la *Revalescière;* mais j'ai l'espoir qu'on ne me lira pas.

J. LOVY.

CASCADES.

— Comment, mon pauvre Amédée, ta pièce a été sifflée à la première?

— Hélas! oui, mon oncle.

— Et que lui reprochait-on?

— De manquer de conduite.

— Vraiment? reprit l'oncle, alors elle est bien de toi, car tu n'en eus jamais.

* * *

A une représentation au bénéfice de Faure, à l'Opéra-Comique, il y avait salle comble.

Pas une seule place!

Sainte-Foix, l'acteur, se présente au contrôle.

— Pourriez-vous seulement me donner un tabouret? dit le charmant trial.

— Pas moyen, reprend l'employé, c'est tout à fait comme si vous chantiez.

* * *

Deux amis causaient dans la rue :

— Comment, ton médecin passe et tu ne salues pas?

— Il y a si longtemps que je n'ai été malade!

* * *

— Calino, quel est l'homme le plus instruit de l'école Polytechnique?

— Eh bien, c'est le portier...

— Bah!

— Sans doute, tous les matins il *fait* ses classes.

PAUL-MICHEL.

THÉATRES.

Eh bien, c'est un grand succès que la *Question d'argent*, l'œuvre nouvelle d'Alexandre Dumas fils. C'est sa quatrième pièce, c'est sa quatrième victoire éclatante!

Dumas fils a l'audace de l'homme supérieur et le savoir-faire de l'homme habile. Il sait imposer les plus grandes hardiesses par l'adresse de l'exécution. Il dit tout ce qu'il veut, et tout ce qu'il convient de dire. En véritable homme de théâtre qu'il est, il a une admirable puissance de concentration. Il intéresse par une spirituelle causerie sans jamais faire perdre de vue l'idée générale de la pièce. Il excelle dans le détail, mais il ne le sacrifie pas à l'ensemble.

Alexandre Dumas fils est désormais placé au premier rang des auteurs modernes. Nous n'en connaissons pas qui réunisse à un plus haut degré des qualités à la fois solides et brillantes

A l'heure qu'il est, tout Paris court au Gymnase. La salle est louée à l'avance pour trente représentations. Un pareil intérêt, une curiosité si frémissante ne s'attachent pas à des œuvres ordinaires.

La *Question d'argent!* Elle se présente à nous sous toutes les formes et dans toutes les conditions de la vie! Elle est née avec le besoin de vivre. Dumas fils la définit adorablement dans le premier acte de sa pièce. « L'argent, » dit Giraud, c'est la puissance à laquelle le monde obéit! » C'est le maître devant lequel chacun se courbe! C'est » la préoccupation quotidienne du grand et du petit. Le » banquier court en voiture après des millions, le commis» sionnaire court péniblement à pied après un salaire de » quinze sous! L'argent, c'est l'existence; il faut vivre. » Il est tout simple que l'homme le plus riche soit le plus » considéré. » C'est l'homme d'argent qui parle ainsi.

Mais on lui répond que l'argent n'est pas tout; que la considération, l'intelligence, la probité modeste, la pauvreté honnête sont bien aussi quelque chose; que le respect public ne s'achète pas avec des millions; que si l'argent est estimable, c'est parce qu'il se gagne à l'aide du travail, et que nous avons dû plus d'un homme de génie au vulgaire besoin de subsister. Napoléon a dit : La nécessité est l'accoucheuse du génie.

On voit combien ce sujet de la *Question d'argent* est vaste. Nous connaissons une foule de gens qui comptaient sur des personnalités et du scandale. Ces gens ont été singulièrement désappointés, en ne trouvant pas ce que d'autres craignaient. L'auteur avait trop de talent pour chercher à réussir par de si misérables moyens.

C'est donc une affaire convenue, le bail passé entre Dumas fils et le succès est renouvelé pour cent représentations au moins; ont signé au contrat madame Rose-Chéri, Lesueur, Dupuis, Numa, Ferville, Landrol et mademoiselle Marquet.

Dans la vie tout est *heur et malheur;* tandis que Dumas fils triomphait au Gymnase, un garçon de grand mérite, Édouard Brisebarre essuyait les apostrophes du guignon à l'Odéon et à l'Ambigu-Comique.

Brisebarre possède une allure originale au théâtre; mais cette originalité, un peu sauvage, un peu nue, n'a pas toujours le don de plaire à certain public, qui a le palais blasé pour toutes les drogues falsifiées qu'on lui fait avaler.

Les *Gens de théâtre*, tel est le titre des cinq actes donnés à l'Odéon par Brisebarre en collaboration d'Eugène Nyon. Ce titre était fait pour piquer la curiosité publique. Les auditeurs turbulents s'attendaient à voir refaire, pour la vingtième fois, les *Comédiens* de Casimir Delavigne, le *Père de la débutante*, le *Bénéficiaire*, et toutes ces pièces soi-disant révélatrices qui n'exhibent, — en fait de théâtre, — que des mœurs de convention; leur espoir a été déçu; ils ont eu du neuf. Au lieu d'imiter, les auteurs ont montré le vrai par certains côtés, et les spectateurs ont trouvé la vérité si laide, si désagréable, qu'ils l'ont sifflée. Soyez donc consciencieux!

A l'Ambigu, Brisebarre a donné la *Route de Brest*, drame en dix actes. Cette fois, ce n'est pas le public qui a sifflé, c'est l'autorité qui a défendu la pièce à la seconde représentation. Alors on a coupé deux actes, balafré les scènes, raturé les tirades, amoindri les situations, et, — en dépit de ces mutilations, — le drame a eu la vie assez dure pour plaire encore au public accouru à l'Ambigu.

L'*Homme qui a vécu*, interprété par l'excellent Ravel, au Palais-Royal, est un mari à la façon de Gavarni, un de ces maris qui font toujours rire. Ravel est un malin qui a eu une jeunesse pleine d'agitations et d'aventures : il a été un séducteur, un Lovelace; il a trompé des maris et usé tous les stratagèmes connus de l'ancien répertoire. A peine marié, il se met à observer en frémissant tout ce qui se passe autour de lui; il se défie de tout le monde. Il prend la femme de chambre de sa moitié pour un militaire déguisé, il entasse erreurs sur erreurs.... Enfin, le pauvre époux finit par découvrir qu'en matière conjugale l'expérience ne sert à rien. Tous les époux semblent fatalement voués à la couleur jonquille.

ALBERT MONNIER.

CROQUIS DE BELLANGÉ.





Toute personne qui sait un peu dessiner arrive promptement à croquer, à grouper des personnages et des animaux, si elle prend de bons modèles de croquis et les copie avec attention. Mais pour arriver à un bon et prompt résultat, il faut, nous le répétons, bien choisir ses modèles; — il faut de plus compléter ses exercices par le dessin fait de mémoire. C'est-à-dire qu'après avoir copié un croquis avec soin, il faut refaire ce croquis de mémoire. Bientôt on dessinera avec facilité, on sera en état de croquer d'après nature, et l'on pourra reproduire ce qu'on a vu et ce qui vous a frappé.

C'est pour répondre aux désirs d'un grand nombre de nos abonnés qui nous demandaient quels modèles ils devaient choisir, que nous avons acquis de la maison GIHAUT frères la propriété des *Fantaisies de Bellangé*. On sait que les croquis de Bellangé sont faits avec autant de talent que de facilité, ils sont toujours intéressants par le sujet, par la physionomie, le mouvement; ce sont d'excellents modèles.

La collection se compose de 50 feuilles remplies de petits sujets; elle se vendait dans le commerce 35 fr.

Nous avons fait un tirage important qui nous permet, en répartissant le prix d'achat sur un grand nombre d'exemplaires, de donner ces collections à nos abonnés pour une somme infiniment modique.

La collection de 50 feuilles sera adressée *franc de port*, dans toute l'étendue de la France, à l'abonné qui nous enverra un bon de poste de 7 fr. — Pour les personnes non abonnées au *Journal pour rire*, le prix est de 15 fr. pris au bureau, 18 fr. par la poste.

Envoyer le bon de poste de 7 fr. à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

ALBUM DU JOURNAL POUR RIRE.

Nous avons fait tirer à part du journal et en forme d'Album 110 pages de dessins non politiques parus dans le *Journal pour rire*, pour former un recueil qui peut figurer sur une table de salon et qui peut être donné en étrennes.

Cet Album se vend **12** fr. à Paris, **14** fr. rendu *franco*. — Pour les abonnés du *Journal pour rire* et des *Modes parisiennes*, le prix est réduit à **6** fr. Rendu *franco* dans toutes les localités de France où les grandes Messageries ont un bureau, **8** fr.

Pour recevoir l'Album du *Journal pour rire* franc de port, nos abonnés n'auront donc qu'à nous adresser un bon de poste de **8** fr., rue Bergère, 20.

DÉCOUPURES FANTASMAGORIQUES,

TRÈS-AMUSANTE RÉCRÉATION D'HIVER.

Dessins combinés de manière qu'étant découpés et placés entre une bougie et la muraille, ils projettent des ombres fantasmagoriques. — Le cahier, composé de treize dessins, rendu franco, 4 francs.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.

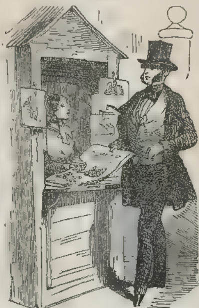


LES MODES PARISIENNES, JOURNAL DE LA BONNE COMPAGNIE. Ce journal de modes est connu comme le plus fidèle représentant du goût de la société distinguée de Paris, c'est le journal de la grande élégance et le plus répandu dans les classes aristocratiques de l'Europe. Il ne publie aucune toilette hasardée, aucune mode qui ne soit portée, acceptée par le monde *comme il faut*. Son succès, qui date de quinze années, lui permet de prélever, tous les ans, sur ses bénéfices, la somme nécessaire pour faire présent à toutes ses abonnées à l'année d'un Album dessiné et gravé spécialement pour cet usage.

Les Modes parisiennes paraissent tous les dimanches, et donnent chaque fois un beau dessin de modes, gravé sur acier et colorié à l'aquarelle avec beaucoup de soin.

Tous les mois ce journal publie une feuille de broderies nouvelles et à la mode, et des patrons de grandeur naturelle.

Prix, pour 3 mois, 7 fr.; — 6 mois, 14 fr.; — un an, 28 fr. — On souscrit en envoyant un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.



LE JOURNAL AMUSANT (*Journal pour rire*) continue son succès : il est à Paris dans tous les cafés, dans tous les grands établissements publics; c'est le journal le plus populaire de la presse parisienne. Son succès, du reste, s'explique facilement, non-seulement par l'esprit de ses auteurs et dessinateurs, mais encore par ce fait que l'abonné du *Journal amusant*, pour le prix d'un seul journal, en reçoit deux; car le *Musée français-anglais* est adressé FRANCO et GRATIS à tous les abonnés du *Journal amusant* pendant toute la durée de leur abonnement. — Prix, un an, 17 fr. — 6 mois, 10 fr. — 3 mois, 5 fr.



GUSTAVE DORÉ, l'auteur des plus belles planches du *Musée français-anglais*, est un caricaturiste plein de verve aussi bien qu'un dessinateur sérieux; c'est lui qui a dessiné et lithographié **LA MÉNAGERIE PARISIENNE**, dans laquelle sont passés en revue tous les types de la population de Paris. Ces types, représentés fidèlement et désignés sous la dénomination populaire, composent une véritable ménagerie qui réunit *les lions, les lionnes, les panthères, les loups, les serpents, les rats, les serins, les tigres*, etc., etc. C'est une galerie très-comique et fort habilement exécutée. — Le prix de cet album est de 10 fr., — il n'est que de 7 fr. pour les personnes qui souscrivent au *Journal pour rire*; il ne sera, à partir de ce jour, que de 7 fr. pour les abonnés du *Musée français-anglais*. — Adresser un bon de poste de 7 fr. à M. Philipon fils, rue Bergère, 20.

HISTOIRE DU BEAU NICK. Un artiste allemand a composé un album bizarre plein de figures comiques, de costumes charmants ou baroques, de fantaisies, de féeries, de folies, — enfin un album qui amuse beaucoup les enfants — et les poëtes. Cette création originale a pour titre HISTOIRE DU BEAU NICK; elle est peu connue, parce qu'elle se vendait cher. Nous en baissons le prix pour nos abonnés, au lieu de 8 fr. en noir, nous la leur enverrons *franco* pour 6 fr.; — au lieu de 15 fr. en couleur, prise au bureau, nous l'expédierons *franco* pour 12 fr. — Adresser un bon de 8 fr. ou de 12 fr. à M. Philipon fils, rue Bergère, 20.

Le Propriétaire-Gérant : CH. PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 60. — 1857. Prix du numéro : 45 centimes. 21 Février.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois . . . . . 17 »

ÉTRANGER :
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

FANTAISIES PHOTOGRAPHIQUES (1), — par MARCELIN.



13634

LE FAUTEUIL MÉCANIQUE.

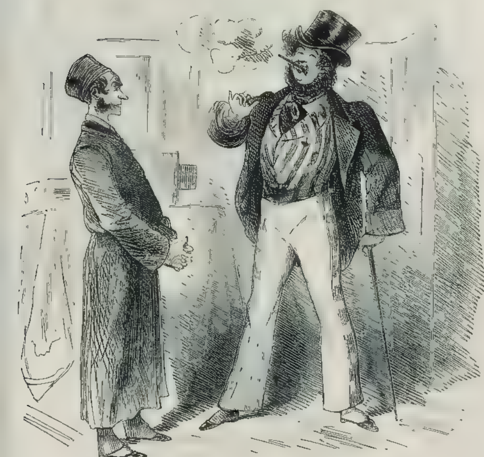
— Donnez-vous donc la peine de vous asseoir.



13635

LA POSE DITE SÉSOSTRIS.

— De cette manière nous évitons les raccourcis, et nous obtenons une belle pose qui rappelle les bas-reliefs de Ninive...
— Et les bonshommes de pain d'épice.



13636

SAISISSEZ-MOI BIEN.

— Pour mon portrait, il faudra me prendre au moment où, en me voyant sortir des Folies-Nouvelles, une jeune dame s'écrie : Ah! qu'il est donc bien, ce monsieur!



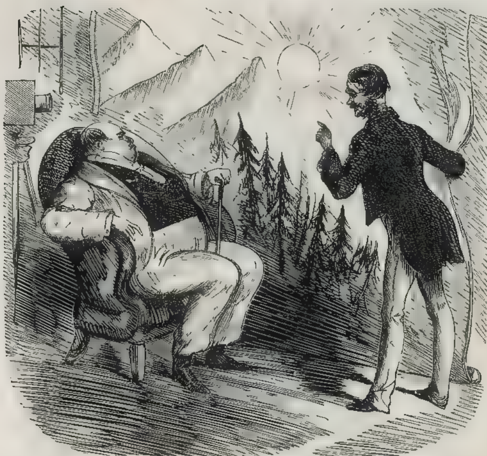
13637

RESSEMBLANCE GARANTIE.

— Et à 10 francs, garantissez-vous la ressemblance?
— Pour un an seulement.

(1) Inutile de dire que rien de tout cela ne se passe chez notre GRAND ET UNIQUE NADAR (DE LA RUE SAINT-LAZARE!!!)

FANTAISIES PHOTOGRAPHIQUES, — par MARCELIN (suite).



13638

C'EST LE FOND QUI MANQUE LE MOINS.

— Pour le fond du portrait de monsieur, je conseillerais à monsieur cette vue des Alpes!... Le soleil se lèverait derrière le dos de monsieur... Ce serait du meilleur effet...



13639

EN JOUE...

— Monsieur!... avertissez-moi quand ça partira!



13640

LE GARDE NATIONAL DE L'ÉTALAGE.

« Français! épargnez les vaincus! »
(*Poésies inédites de M. Coste.*)



13641

UN PETIT PIED DE DANSEUSE.

Ou le danger de mettre un pied devant l'autre en photographie.

COSARELLES.

Notre cher confrère le *Moniteur dramatique* continue à publier les *pensées* de M. Xavier Forneret.

Voici quelques échantillons de la dernière livraison :

Le vent qui fait tomber, relève une pensée.

Un poêle en fonte est aussitôt ardent d'abord que froid ensuite; c'est comme si l'on y brûlait des mots d'homme.

Si vous avez les yeux malades, regardez dormir la femme; si votre poitrine est oppressée, respirez-la; et si enfin vous êtes désespéré, réveillez-la.

L'enfance est un tombeau d'où le temps nous soulève pour nous en faire faire le tour. Heureusement que la vie est la voiture qui se casse, et que la tombe, où nous rentrons, est l'homme qui nous relève.

Faites un petit cercle avec une corde d'instrument, entourez la mèche d'une bougie allumée, vous couperez cette mèche avec le cercle en le laissant faire seul. — L'argent est ce que vous aurez coupé; et ce qui se sera tortillé autour, c'est l'homme.

Je n'ai pas l'honneur de connaître le nouveau la Rochefoucauld qui a perpétré ces apophthegmes, mais je ne puis m'empêcher de poser ce dilemme :

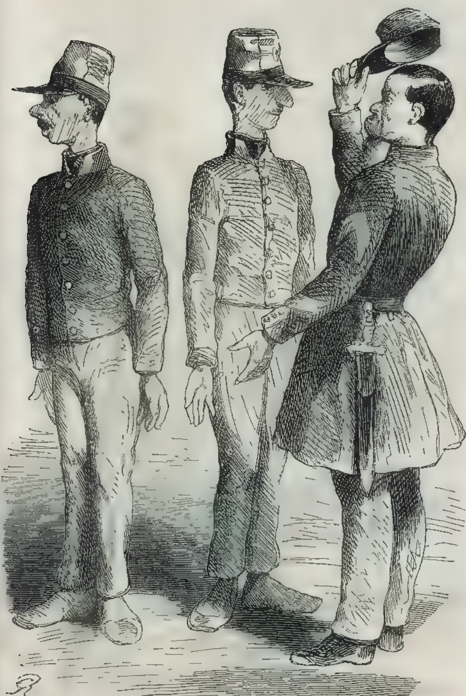
Ou M. Forneret mystifie le *Moniteur dramatique*, ou le *Moniteur dramatique* a voulu jouer un mauvais tour à M. Forneret.

Je sais bien que dans la bouche de Ravel ou de Grassot ces *pensées* produiraient un assez joli effet, mais franchement elles manquent de gaieté.

* * *

159 journaux! pas un de moins, pas un de plus! tel est le bilan de l'an de grâce 1856. C'est ce que nous apprend M. Firmin Maillard dans un intéressant opuscule intitulé

LES TROUPIERS, — par RANDON.



13642

— Garde à vos!... Tête gauche! Numéro deuss, finitivement, voulez-vous me faire celui de me dire si c'est que vous se moquez de moi?



13643

— Finitivement aussi, caporal, que me voulez-vous? Quand je tourne la tête à droite, vous me criez : Tête gauche! Quand je la tourne à gauche, vous me criez : Tête droite!... Faudrait cependant tâcher de s'entendre, sauf votre respect.

Histoire anecdotique et critique des 159 *journaux* de l'année défunte.

Je vous donne ce Firmin Maillard pour un de nos plus intrépides collectionneurs de feuilles périodiques.

Et ce n'est pas seulement la brochure susdite qui me fournit cette conviction : je l'ai vu à l'œuvre dans un petit journal bimensuel; il savait à fond tous les antécédents de nos hommes de plume, il possédait le secret de leurs peccadilles passées; aussi fallait-il voir comme il les harcelait!

— Avez-vous lu l'article de M. Machin dans le journal de M. Chose?... Moi je l'ai déjà lu quatre fois : d'abord dans le *Tamtam* en 1840, puis dans l'*Écharpe rose* en 1846, puis dans la *Casquette de loutre* en 1850. Et ce cher M. Machin nous donne cela pour de la primeur!

Et ainsi de suite pour tous nos mandarins lettrés qui vous servaient du réchauffé.

Vous pensez bien que nos chanteurs de palinodies n'avaient pas beau jeu avec M. Firmin Maillard, car il paraissait avoir collectionné toutes leurs professions de foi et tous leurs péchés de jeunesse.

C'est pour vous dire que l'opuscule publié en ce moment par M. Firmin Maillard n'est point une statistique sèche et aride, et que chaque titre de journal, chaque nom de journaliste, se trouve accompagné de quelque piquante réflexion. C'est bien le moins qu'on doive au public quand on possède une mémoire aussi terrible et des archives aussi impitoyables.

Si jamais M. Firmin Maillard nous écrit une histoire de la presse contemporaine avec les dossiers qu'il a rassemblés, il y aura du bruit dans Landernau.

***

Depuis une quinzaine de jours, une foule de jeunes époux et de pères de famille se rendent à la mairie du sixième arrondissement pour faire renouveler les actes de mariage et de naissance que l'incendie du 5 février a détruits de fond en comble.

Ces démarches ne sont pas d'une mince importance; il est très-positif que le feu a dévoré, annulé tous les mariages et toutes les naissances du mois de janvier. Aussi toute négligence, tout oubli, pourrait amener des désagréments dans un temps plus ou moins éloigné, et semer un brin de scandale dans les familles du sixième arrondissement, car nous aurions là des époux fort peu mariés, et pas mal de bâtards.

On m'assure à l'instant, — je frissonne en rapportant cette nouvelle, — que dans une demi-douzaine de jeunes ménages, où déjà la lune de miel est tournée à l'aigre, on oublie, on néglige à dessein la démarche commandée par la mairie.

Bien plus... on m'a cité un charmant couple pour qui le sinistre du 5 février — que de mauvaises langues dans ce Paris! — serait devenu un événement tout à fait providentiel. Le mari — aucuns disent la femme, — considère son mariage comme parfaitement annulé, et espère bien en profiter... un jour ou l'autre.

Vous conviendrez avec moi que voilà un incendie bien immoral. Et l'on ose dire que le feu purifie tout!

J. Lovy.

QU'EST-CE QUE LA BEAUTÉ?

— Demandez-le à M. Ingres? Il la placera dans le contour des lignes. Demandez-le à M. Eug. Delacroix? Il la placera dans la couleur, — cette gaieté de l'œil.

Chacun a sa beauté favorite. Pour celui-ci, un seul genre de perfection le touche : c'est la beauté des yeux. Pour celui-là : c'est la beauté du front. Tel autre préfère la beauté du nez, sur laquelle les aquilins et les camards ne seront jamais d'accord. Mon gantier penche pour la beauté des doigts; il se prétend appuyé par des phalanges de clientes. Et mon cordonnier se prononce pour la beauté des orteils, question qui ne saurait être mise à l'index.

La beauté change selon les quartiers de Paris.

Dans le premier et le deuxième arrondissement, la beauté consiste à avoir beaucoup de crinoline.

Dans le quartier des Halles, la beauté, c'est la fraîcheur et la bonne santé.

Au quartier latin, la beauté, c'est le bas blanc bien tiré et la bottine coquette.

Au quartier des lorettes, c'est de la poudre de riz et un peu de carmin.

Auprès des vieux bourgeois du Marais, c'est un petit nez retroussé et des accroche-cœurs.

Aux Champs-Élysées, c'est beaucoup de dentelles, un cachemire, des diamants et une élégante voiture.

Quartier des Invalides, c'est la beauté du diable, cette force vive de la jeunesse.

LES TROUPIERS, — par RANDON (suite).



13644
Je commande halte! le cheval s'arrête, mais regardez-moi cet autre animal qui continue son mouvement comme si je n'avais rien commandé!



13645
— Aussi c'est votre faute, brigadier, vous commandez toujours *halte* juste au moment où je ne m'y attends pas!

Quittons Paris, traversons la France sans nous arrêter au genre de beauté qui change en même temps que les départements, car la beauté de l'Auvergnate n'est pas la beauté de la Bordelaise, de la Marseillaise ou de la Lorraine. Parcourons le monde à vol d'oiseau.

Les Chinois veulent qu'un bel homme soit gros et gras, qu'il ait les yeux petits et plats, le nez court, les oreilles grandes.

Les Chinoises placent la beauté dans les pieds. Elles lient leurs orteils pour qu'ils ne croissent pas. Impossible de les faire avancer vers le progrès tant qu'elles auront les pieds liés.

En Espagne, les femmes parfument leurs cheveux avec du soufre, et elles les trempent dans l'eau forte pour les faire rougir. Étonnez-vous donc qu'elles soient si inflammables!

En France, on se contente de comparer les femmes rouges aux purées Crécy, et l'on crie *au feu!* lorsqu'elles passent. Les cœurs français, masculins singuliers, sont toujours flottants et indécis dans l'éternelle guerre des brunes et des blondes.

Chez les Chicacha de l'Amérique septentrionale, il est beau d'avoir la face plate comme une assiette. Quand les enfants viennent au monde, on s'assoit dessus.

A Cumana (Amérique méridionale) la beauté consiste à avoir les joues maigres et les cuisses grosses. Je connais certaine danseuse de l'Opéra qui passerait peut-être pour jolie à Cumana.

Les habitants de Macacar se font peindre les dents en noir, en vert et en rouge. Les dandys de l'endroit se font arracher leurs incisives, afin d'avoir la gloriole d'en porter en or, en argent et en tombac. Au fait, nos fashionables ont bien une raie sur le crâne, un cigare aux lèvres et un lorgnon planté dans l'orbite : ils sont sous verre, comme les melons.

Dans les îles Mariannes, il est superbe d'avoir les dents noires et les cheveux blancs. A Paris, c'est le contraire.

Certaines tribus tartares se font coudre le visage en manière de piqûre, avec du fil noir, à l'instar de nos bottines. En Europe, il est dans l'usage de ne piquer que le cuir, le fricandeau et la curiosité.

Chez les Arabes du désert, les femmes se piquent les lèvres jusqu'au sang avec des aiguilles, et elles mettent dans les trous de la poudre à canon. Nos filles de plâtre, — qui semblent vouées au blanc, — préfèrent la poudre de riz, — une poudre qui me fait sauter... d'indignation.

Dans le Groënland, les demoiselles s'ornent d'une foule de raies bleues, depuis les lèvres jusqu'au menton. Chez nous, nos demoiselles se contentent de se dessiner des raies noires pour s'agrandir les yeux.

Aux Indes, il y a des créatures qui se font découper la chair en forme de fleurs, comme si on leur plaçait des ventouses. Là-bas, on apprend à découper les femmes comme ici on apprend à découper la volaille.

Quant à messieurs les Indiens, on en rencontre qui ont le visage tout parsemé de clous d'or, enchâssés dans la peau. On encloue les hommes comme nos zouaves enclouent les canons.

Franchement, toutes ces modes biscornues sont-elles plus ridicules que les terribles corsets qui martyrisent les femmes, leurs sourcils teints, leurs signes factices, leurs pieds déformés par les chaussures et leurs abominables tournures en fer et en crinoline?

Socrate avait bien raison de dire que la beauté était une tyrannie... Souvent, hélas! une courte tyrannie.

Mais j'entends le lecteur s'écrier :

— Au fait! au fait! qu'est-ce donc que la beauté?

La beauté, cher lecteur..... c'est la femme qui te plaît.

Luc Bardas.

SALONS PARISIENS.

LA GUERRE DES LANCIERS.

Dissidence, schisme, concurrence et bataille, voilà le résultat final de la nouvelle épidémie dont les tibias parisiens sont atteints depuis deux mois.

En vérité, les guelfes et les gibelins, la rose rouge et la rose blanche, les gluckistes et les piccinistes, Huret et Fichet, n'ont pas fait plus de bruit dans le monde.

Cellarius et Laborde! Voilà les deux cris de ralliement en l'an de grâce 1857.

Laborde! Cellarius! deux matadors, deux chefs d'école, deux notabilités du flic-flac et du jeté-battu! Entre les deux mon *pied* balance. Lequel des deux possède le *quadrille des lanciers* authentique et pur sang? Où est la vérité? où est l'erreur? où est la lumière, où est l'étoile po-

SCÈNES DU MONDE, — par GIRIN.



13646

— J'adore mon mari, moi; lui n'aime que les femmes légères.
— Eh bien?



13647

— Vaubraisé, connais pas!
— Ni moi; mais sois calme, s'il ne danse pas, je le flanque à la porte.

laire qui me guidera au milieu de ces ténèbres, au milieu de ce chaos, au milieu de ces *moulinets* et de ces *révérences?*

Le fait est que l'émeute et le tohu-bohu sont au camp des danseurs, le trouble et la confusion règnent dans les salons. Et cette anarchie chorégraphique réagit sur le feuilleton, jette le désordre dans la presse, détraque le cerveau de nos journalistes, fait divaguer, radoter la troisième et la quatrième page.

Oyez plutôt :

« M. Laborde a été mandé à la cour pour régler le *quadrille des lanciers*, tel qu'il se danse dans les salons aristocratiques de Paris et de Londres. M. Strauss assistait à cette conférence de haute étiquette. »

En lisant cette réclame semi-officielle, vous croyez être fixé. Tarare! vous ne l'êtes pas. Car le même journal vous offre à la quatrième page cette annonce significative :

« QUADRILLE DES LANCIERS. M. Cellarius est le seul qui enseigne le *quadrille des lanciers* tel qu'il est dansé à la cour et à l'ambassade anglaise (et par M. Lassagne aux Variétés). »

N'est-ce pas que c'est *épâtant?*

Tirez-vous de là si vous pouvez.

Voilà pour le *quadrille des lanciers* ANGLAIS.

Mais ce n'est pas tout. Voici venir le *quadrille des lanciers* AMÉRICAIN, de MM. Boizot père et fils.

Cellarius et Laborde, à la rescousse! Montjoie et Saint-Denis! sus à l'ennemi!

Puis, d'autre part, on nous annonce le *quadrille des lanciers* RUSSE et le *quadrille des lanciers* POLONAIS!

Que faire? que devenir? quel parti prendre? quel drapeau arborer? à quels *lanciers* se vouer?

Me laissera-t-on au moins cette charmante musique, ces fringants motifs, ces mélodies vieillottes avec lesquelles on faisait danser les chiens sous la restauration?

Eh bien non! je n'aurai pas même ce bonheur. Un instant je l'avais espéré; car déjà trente mille tapoteuses m'ont affirmé que la nouvelle danse ne saurait marcher sans cette musique-là; qu'elle était inséparable des *lanciers* (comme qui dirait une seconde peau). Toujours la même note! c'est la devise du quadrille anglais. Or il est certain que si la chose avait continué sur ce pied, Paris aurait bientôt arrêté les frais, et tout serait rentré dans l'ordre; les *lanciers* étaient congédiés, licenciés, démolis.

Mais, hélas! voici les marchands de musique qui s'en mêlent. Déjà deux cents compositeurs sont à l'œuvre, et à l'heure qu'il est ils exhument toute une fournée de vieilles gavottes pour nous *composer* de nouveaux *lanciers!.....*

Du reste, le même phénomène musical s'était manifesté pour la *polka*. Dans le principe, l'air primitif seul semblait polkable. Plût au ciel qu'il en eût été ainsi! nous en eussions été écœurés au bout de quatre semaines. Mais les marchands de musique arrivèrent, et la polka prit racine en France.

Aujourd'hui, même jeu pour le *quadrille des lanciers*. Nous en aurons pour dix ans.

J. LOVY.

LA LITTÉRATURE GIROCO.

Le besoin d'une littérature nouvelle se faisait sentir chez le grand nombre d'infortunés que les romans hydrauliques et hydropiques ont affectés d'un rhume perpétuel du cerveau.

Nous avons bien pour le quart d'heure la littérature pain d'épice à cinq centimes par semaine, mais cette nourriture n'est pas assez substantielle pour des estomacs habitués à digérer les romans en pierres de taille de la force de quarante chevaux, tirés tant bien que mal des carrières de l'histoire de France.

Le roman historique a fait son temps; il est usé jusqu'à la corde, d'autant plus qu'on en connaît toutes les ficelles. Vieux mannequins, vieilles guitares. Leurs intrigues se croisent et s'entre-croisent avec la même facilité qu'on fabrique le treillage dans le commerce.

Il n'y a plus que M. Terson du Portail qui tienne aujourd'hui le genre fossile à l'usage de la province. C'est un extrait d'opium qu'on envoie tout cacheté aux vieilles familles qui dorment pétrifiées au fond de la Neustrie ou de l'Aquitaine. Cela engourdit leurs rhumatismes et calme leurs accès de goutte. (N. B. On expédie *franco* aux colonies.)

Souvent le médecin de l'endroit est appelé au sein de ces familles pour reconnaître dans leurs rejetons un cas de goître, d'idiotisme ou de pied-bot. Presque toujours l'accident, qualifié constitutionnel, est attribué à l'abus des lectures genre historique. L'anesthésie des organes et la liquéfaction du cerveau en sont les conséquences inévitables.

Les romans et la nouvelle à cinq centimes ne sont pas moins pernicieux que la littérature impotente qui remplace le français par du patois et l'histoire par des anachronismes. Ils produisent le même résultat que l'excès de la boisson et l'usage des narcotiques : ils abrutissent.

LES PAYSANS, — par BARIC.



13648

— Tenez, père Grippetout, faisons la paix, ne m'volez pus de pommes, j'aime mieux vous en donner...
— Comben que vous m'en donnerez?
— Deux busses (*futailles*).
— Comben que vous en *cuillez?*
— Trois busses.
— Oh! oh!... nenni!... ma fi, j'y perdrais trop.



13649

— T'as vu l'homme d'affaires de M. Bourdaignon? T'a-t-il compté ce qu'il nous devait?
— Ah! *voui* qu'il m'en a conté, mais pas des écus... J'ai été obligée de l'flanquer poliment à la porte...



13650

MALADES D'ESPRIT ET MALADES DE CŒUR.

— L'homme, je le hais!... La femme, je la méprise!!... Le monde, je l'exècre!!!
— Mais, jeune homme, réfléchissez donc que l'homme, c'est votre père; la femme, c'est votre mère; le monde, vos amis, vos parents!!...



13651

— Où cours-tu donc comme ça, Jacquot?
— C'te question, je cours sonner les cloches pour faire taire l'*ourage*.
— Mais ça attire le tonnerre plutôt que ça ne l'éloigne!...
— Ouin!... ça l'endort...

Ces articles *bon marché* ressemblent aux marchandises de ces étalages en plein vent, qui portent pour enseigne : *Toute la boutique à un sou!* — C'est sur la quantité qu'on se retire.

La bimbeloterie de lecture s'établit d'après les procédés employés par les facteurs de serinettes et d'orgues de Barbarie. C'est toujours le même rouleau à musique, avec les notes disposées de façon qu'il n'y ait qu'à donner un coup de pouce pour obtenir un autre air.

Par exemple, vous venez d'entendre l'air de la *Marche des Tartares...* vous donnez le coup de pouce... crac! et vous obtenez immédiatement l'air de la *Marche des zouaves*, — ce qui est bien différent, — quoiqu'au fond ce soit toujours la même chose.

Ainsi vous avez peut-être lu jadis une scie littéraire en deux ou trois parties, intitulée :

LES FRANÇAIS A CONSTANTINOPLE,
Épisode du temps des croisades.

Vous êtes tout étonné de retrouver cette même scie dans une feuille à cinq centimes, avec cet autre titre :

LES FRANÇAIS A MALAKOFF,

Épisode de la guerre de Crimée.

L'action est absolument la même; il n'y a de changés que l'époque, les noms des lieux et des personnages.

Des gens de lettres bien intentionnés, et que *la flamme intérieure* dévore, ont résolu de remplacer ce petit lait littéraire par un cordial légèrement épicé, qui doit réveiller les palais les plus blasés.

Ce sont les promoteurs de la *littérature giroco*.

Mais, me demanderez-vous, qu'est-ce que le *giroco?*

C'est un composé d'essence de piment, de clous de girofle, de *gin*, de trois-*six*, de *brandy*, de kirsch-wasser et d'eau de-vie de pommes de terre; un casse-poitrine de première force, à démolir l'estomac d'un Cosaque. Le *schnique* et le *chien tout pur* ne sont auprès que de la sucrerie.

Trois gouttes seulement de ce sublimé corrosif, et votre tête se déguise en chaudière à vapeur; votre imagination seule conduit la locomotive, et vous vous promenez dans les plaines du bleu, dans les gouffres de l'horrible, librement, avec bien plus de *fantasia* que si vous aviez consommé une tonne de haschich. En un mot vous battez la campagne d'un point de l'horizon à l'autre en donnant plus de coups de tête qu'un cerf-volant.

En buvant de cette liqueur, on s'affole et on se désaffole à volonté.

La Malibran en prenait, racontent les buveurs de *giroco*, chaque fois qu'elle chantait Desdemona, et qu'elle voulait arriver à ces hauteurs tragiques qu'elle seule a pu atteindre.

Edgar Allan Poë ne travaillait jamais à ses romans sans en vider plusieurs flacons. C'est ce qui explique les belles horreurs de ses livres et le piquant de leurs titres. Quoi de plus émouvant que l'*Assassinat de la rue Morgue?...*

Des journaux judiciaires ont été, il y a quelques années, les spécimens de la littérature giroco. Cet essai était, hélas! prématuré. Quelles belles histoires ils promettaient à leurs lecteurs! *Les Yeux verts du crapaud, la Main sanglante, les Mystères de l'abîme*, etc., etc.

Mais ce n'était là que l'enfance de l'art giroco. On n'avait pas encore traduit Poë; on n'avait pas encore découvert les deux Faust (Jules Janin prétend que c'était bien assez du premier).

Un grand journal s'est prêté dernièrement à une tentative de la littérature giroco. Il n'a publié qu'une nouvelle, une simple nouvelle.

Le surlendemain, le rédacteur en chef dudit journal recevait d'un abonné la lettre suivante :

« Monsieur le rédacteur,

» Je ne suis qu'un père de famille, mais je comprends mes devoirs. Ma fille aînée se plaint de ne plus pouvoir dormir depuis que vous avez publié en feuilleton *le Corbeau sinistre*. Je me vois dans la nécessité de me désabonner. »

Huit jours après, l'administrateur de la *Compagnie centrale* des voitures réunies se plaignait de ce qu'un cocher avait ouvert le ventre de son cheval pour étudier l'avenir dans les entrailles de sa victime. Il avait été conduit à cette extrémité par la lecture d'une nouvelle giroco qui soutient que si les bêtes n'ont pas d'esprit elles ont une âme.

Le théâtre est aussi menacé de l'invasion de la littérature giroco.

On a remis au directeur de la Porte-Saint-Martin un manuscrit en lettres rouges, sur papier noir, avec ce titre :

LE CADAVRE RÉCALCITRANT
OU LE FOSSOYEUR DANS L'EMBARRAS.

Charles Desnoyers, directeur de l'Ambigu-Comique, a reçu un billet anonyme dans lequel on lui disait que sa vie était en danger s'il ne lisait pas sur-le-champ

FATINISKA ou LE CABRIOLET SANS LE SAVOIR,

ÉPOPÉE MYSTIQUE EN QUATRE ACTES ET ONZE MILLE VERS,

Par un cocher de l'administration.

Le vaudeville et la comédie sont proscrits par les littérateurs girocos.

Un des leurs ayant écrit une comédie intitulée :

ÉLÉONORE DE RINEN-PLATEN
OU LA CRINOLINE COMPROMISE,

a été traité d'élève de M. Clairville et conspué comme agent secret de M. Dormeuil.

La littérature giroco, qui ne croit qu'aux larmes et au sang, va fonder un nouveau journal, expression de ses sentiments et de ses pensées :

LE DE PROFUNDIS,
Journal pour pleurer.

Ce sera l'antipode du *Journal pour rire*. Les abonnés seront tenus de ne pas s'amuser en le lisant.

ANTONIO WATRIPON.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

⁂ J'ai lu dans un vieux bouquin intitulé les *Controverses du sexe masculin et féminin*, une singulière opinion touchant le beau sexe.

Un savant, nommé Gratian du Pont, prétend qu'au jour de la résurrection chaque homme retrouvera son corps au grand complet, les morceaux fussent-ils séparés l'un de l'autre de quinze cents lieues. Mais alors, comme Ève a été formée d'une côte d'Adam, Ève redeviendra côte et cessera d'être femme.

Autant en arrivera-t-il à toutes les autres, puisque chaque dame représente Ève, et chaque homme Adam. D'où l'auteur conclut qu'au jugement dernier, s'il n'y a pas de femmes dans l'enfer, il ne saurait y en avoir dans le paradis.

⁂ Dans une réunion aristocratique qui eut lieu à la suite des courses de Chantilly, quelques jeunes beaux vantaient, après boire, à qui mieux mieux leurs nobles ancêtres.

Un farceur, voulant se moquer d'eux, s'écria :

— Moi, messeigneurs, ma maison est de lignée si ancienne, que je paye encore la rente d'une somme que mes ancêtres ont empruntée pour aller adorer Jésus-Christ dans la crèche de Bethléem!

LUC BARDAS.

THÉATRES.

L'auteur de *Pythias et Damon* et de la *Mal' aria*, M. le marquis de Belloy, — un poëte qui travaille à ses heures, quand l'inspiration lui vient; un écrivain qui fait de l'art pour l'art, et possède au suprême degré l'élégance du style, le vers pur et harmonieux; un observateur qui étudie avec soin les caractères de ses personnages; — M. de Belloy, poëte avant tout, vient de donner à l'Odéon un poëme en trois actes, dont le seul tort est d'être joué par des acteurs, au lieu d'être simplement imprimé dans un livre.

M. de Belloy est encore un de ceux qui font très-bien parler leurs personnages, mais qui ignorent l'art de les faire agir.

Après s'être enfui d'un couvent de Ferrare, le Tasse revient à Sorrente dans le but d'embrasser sa sœur. Afin de se guérir homœopathiquement de son amour pour Éléonore, le Tasse se met à aimer sa petite cousine Laura, et la candide jeune personne ne songe plus guère à entrer au couvent.

Tout à coup Forte Spada, l'aventurier, arrive porteur d'une lettre d'Éléonore de Ferrare. Cette lettre de la femme qu'il a tant aimée, le pardon qu'elle lui accorde, les instances de Forte Spada, jettent le trouble dans l'âme du poëte, et il part sans adresser même un seul mot d'adieu à celle dont il a troublé le cœur et flétri la vie.

C'est vrai, mais c'est triste! Tel est le *Tasse à Sorrente* de M. de Belloy. C'est un succès dont il prendra sa revanche.

Je ne vous dirai pas que les vers de MM. Cormon et Grangé sont aussi beaux que ceux de M. de Belloy, mais leur vaudeville chorégraphique des *Lanciers* est évidemment plus gai.

Nous avons vu le règne du galop, de la valse à deux temps, de la polka, de la mazourka, de la scotisch; aujourd'hui nous saluons l'avénement du fameux *quadrille des lanciers*.

Ce quadrille, déjà célèbre, est un salut perpétuel en quatre figures, ce qui prouve en faveur de la politesse française. *Je te salue, tu me salues, nous nous saluons*, ainsi se résume cette fameuse machine qui est le menuet, dansé avec des façons de garde française mis en belle humeur par des airs de quadrille et de polka.

Cette importation britannique doit sa vogue française au triumvirat dansant de Cellarius, de Laborde et de Markowsky; et ce dernier, en sa qualité de Polonais, s'est tellement dévoué au *quadrille des lanciers* (qui lui rappelle les soldats célèbres de son pays), qu'il vient de leur faire construire un temple; que dis-je, un temple?... c'est un Éden; le paradis terrestre de la rue Buffaut, n° 12 (ne pas confondre avec celui de Mahomet, auquel il fera concurrence). On lira sur le fronton : *Aux lanciers, Markowsky reconnaissant.*

Mais les salons de l'illustre chorégraphe nous ont fait perdre de vue les *Lanciers* du théâtre des Variétés. Retournons-y en polkant.

Le vaudevillisme parisien ne pouvait laisser passer inaperçu, sans l'accompagner de ses flonflons, ce grand événement chorégraphique.

Une famille de pigeonneaux de province attend avec anxiété des délégués de Cellarius pour leur apprendre le *quadrille des lanciers*. Deux vrais lanciers arrivent chez les jobards avec des billets de logement. On les prend pour des jeunes gens du monde, et les voici qui donnent gaillardement des leçons de *cancan* militaire. Ce n'est pas tout, ils embrassent les femmes et séduisent les filles. Enfin, l'arrivée des délégués de Cellarius met un terme aux bamboches cavalières de l'amusant Lassagne, un lancier alsacien, et d'Ambroise, son cocasse brigadier.

Le Cirque a donné la grande féerie de MM. Anicet-Bourgeois, Brisebarre et Laurent; elle a nom *le Diable d'argent*.

Me rappellerai-je bien tous les jolis trucs que j'ai applaudis, toutes les danses que j'ai admirées, toutes les farces qui m'ont fait rire?..... La Fortune protégeant Nancy et Edgard; le Diable d'argent trouvé dans une bouteille d'huile de ricin; la Prodigalité et l'Usure, les compagnes inséparables de la Fortune; les voitures électriques, les portraits qui parlent, les fauteuils qui mangent, la tour qui devient un escalier, le poisson qui parle et l'enfer des joueurs; en vérité, tout cela cabriole encore devant mes prunelles, et me donne des éblouissements. C'est un kaléidoscope qui me réjouit la vue, mais le moyen d'en raconter toutes les combinaisons bizarres et fantasmagoriques qui valsent, bondissent, se fondent, et me laissent encore sous le charme de leur exhibition scénique. Chers lecteurs, c'est avec le plus grand plaisir que je vous envoie tous au diable... au *Diable d'argent*, bien entendu.

Aux Folies-Nouvelles, *Aimé pour lui-même* est une très-gentille opérette de madame de Lachesneraye, musique de M. Laurent de Rillé.

Être aimé pour soi-même!... c'est une des plus grotesques prétentions de l'espèce humaine. Paul est borgne, Luc est bossu, Pierre est bancal, Jacques est stupide; eh bien, Paul, Luc, Pierre et Jacques veulent être aimés pour eux-mêmes.

Pauvres gens! ils ignorent qu'on n'aime pas les gens pour eux-mêmes, mais pour soi-même.

Williams est un Anglais millionnaire qui jouit de ce travers d'esprit; il veut être aimé pour lui-même, et feint d'être pauvre. Son adorée Titine est une fine mouche qui a remarqué que le soi-disant clarinette à soixante francs par mois possédait une montre d'or, des bottes vernies et du linge fin. Elle paye donc Williams d'un tendre retour. Dans sa joie, le gentleman jette sa fortune à l'eau. Heureusement le portefeuille est tombé dans la barque du père de Titine, et notre imbécile d'English peut se figurer à loisir qu'il est aimé pour lui-même.

Hélas! hélas! nous ressemblons tous un peu à cet Anglais-là.

ALBERT MONNIER.

LES

MODES PARISIENNES

JOURNAL

DE

LA BONNE COMPAGNIE.



Les *Modes parisiennes* sont connues comme le journal de la haute société de Paris et de toutes les capitales de l'Europe. Ce journal n'a aucun traité, aucun engagement avec les marchands; il n'emploie aucun voyageur, n'accorde aucun crédit; en un mot, il est placé dans des conditions tout à fait exceptionnelles, et cependant il réussit; — et cependant il trouve dans ses bénéfices le moyen de donner en prime, à tous ses abonnés d'un an, un charmant album de travestissements, dessinés exprès par Gavarni, gravés sur acier et coloriés à l'aquarelle avec retouches de gouache. Tous les ans il donne une prime différente, et depuis quatorze ans qu'il existe, il n'a pas cessé de faire à ses abonnés cet avantage, qui représente pour lui une dépense de plus de 10,000 francs par an.

Les *Modes parisiennes* paraissent tous les dimanches (cinquante-deux fois par an) et coûtent, pour un an, 28 fr.; — pour six mois, 14 fr.; — trois mois, 7 fr.

On souscrit en adressant un bon de poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.

COSTUMES DES DIFFÉRENTES PROVINCES DE LA FRANCE.

Bien des gens ont parcouru la France qui cependant ne savent pas que les anciens costumes se sont conservés dans beaucoup de provinces. Ces costumes sont souvent bizarres, pittoresques ou curieux. Ici, la coiffure seule est restée de l'ancien temps. Là, vous retrouverez le paysan vêtu comme on l'était dans la même localité, il y a deux, trois ou quatre cents ans.

Nous avons recueilli 77 de ces costumes, et nous les publions sous le titre de *Costumes français* dans le *Musée de costumes*.

Le prix de ces feuilles, coloriées avec soin, est de 40 centimes pièce, prises au bureau; 45 centimes envoyées *franco*.

Par faveur pour nos abonnés qui voudront recevoir ces 77 feuilles, nous les leur adresserons *franches de port*, dans toute l'étendue de la France, contre l'envoi d'un bon de poste de 30 fr. au lieu de 34 fr. 65 c.

Adresser le bon de poste ou le billet à vue à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

COSTUMES

DE TURQUIE, ÉGYPTE, GRÈCE, VALACHIE, MOLDAVIE, etc.

La Turquie, l'Égypte, la Grèce et les Principautés danubiennes sont les pays des costumes riches, gracieux, originaux, et très-différents des costumes que nous avons sous les yeux; il était naturel de leur donner une des premières places dans la collection du MUSÉE DE COSTUMES, et nous avons saisi l'occasion que nous a offerte la guerre d'Orient pour nous procurer des dessins exacts faits sur nature. Nous en avons 60 de gravés, et nous les adresserons *francs de port* à ceux de nos abonnés qui nous enverront un bon de poste — ou un bon à vue sur Paris de 24 fr.

Le Propriétaire-Gérant : CH. PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 61. — 1857. Prix du numéro : 45 centimes. 28 Février.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du Charivari, de la Caricature politique, du Musée Philipon, des Modes Parisiennes, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX : 3 mois . . . . . 5 fr. 6 mois . . . 10 » 12 mois . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27 — Delizy, Davies et Cie, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mierisch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

LES BALS D'HIVER AU QUARTIER BRÉDA, — par MARCELIN.



UN PETIT LANSQUENET.
« La danse n'est pas ce qu'ils aiment. »

13654

LA COMÈTE.

Voici venir ce hochet céleste que la sage Providence, dans sa sollicitude paternelle, nous envoie tous les quinze ou vingt ans, pour amuser les petits et les grands enfants du globe.

Car hommes et femmes, riches et pauvres, financiers, artistes, poëtes, journalistes, boutiquiers, rentiers, bonnetiers, nous sommes tous de grands enfants; nous dépensons le temps en dînettes, en sauteries, en balivernes, et nous brisons le lendemain les joujoux de la veille.

Quelques portières, quelques cuisinières, croient fermement à la fin du monde, je le sais. Leur esprit, — si esprit il y a, — se tourne inquiet, épouvanté, vers ce 13 juin, jour fixé pour le cataclysme universel. Mais tout le reste de la population n'en croit pas un traître mot. On se fait mutuellement peur sans une ombre de conviction. On éprouve un malin plaisir, une âcre volupté, — pure gaminerie nationale, — à s'annoncer les uns aux autres que dans trois ou quatre mois nous serons rôtis, pulvérisés, submergés. Histoire de jacasser.

Peut-être quelques âmes timorées se laissent-elles réellement prendre au sinistre canard astrologique.

L'autre jour un négociant de ma connaissance ajournait une affaire importante : il veut voir d'abord quelle tournure prendra la comète!...

A Lyon, on parle d'un mariage contremandé pour cause de fin du monde. La jeune personne aimait-elle son fiancé? On s'abstient de nous le dire; c'était peut-être de la haute comédie.

En tout cas, ce sont des exceptions.

Je ne crains pas de qualifier des épithètes les plus humiliantes, de proclamer stupides, imbéciles, idiots, bécasses, mollusques, et triples madrépores, ceux qui croient sincèrement à la fin du monde.

Nous aurons une comète, c'est très-probable. S'amusera-t-elle à coudoyer la terre? J'en doute. Mais dans le

LES BALS D'HIVER AU QUARTIER BRÉDA, — par MARCELIN (suite).



13653

LE GROS CHOSE.
Bâilleur de fonds.



13654

LES CONVENANCES AVANT TOUT.
— Ah! madame, si j'osais vous dire...
— Osez tout ce que vous voudrez, mon cher, mais ne marchez pas sur ma robe.



13655

L'EMBLÈME DE LA FIDÉLITÉ.
— Qu'est-ce qui t'a donné cette jolie toilette? Est-ce Paul... ou Ernest?
— C'est Paul et Ernest.



13656

LE PETIT MACHIN.
Aspirant surnuméraire externe trop libre au lycée Bonaparte.

cas où elle se livrerait à cette fantaisie, sa rencontre avec le globe que nous habitons produirait l'effet d'une chiquenaude sur le dos d'un éléphant, comme dit M. Edmond Texier, — ou d'un moucheron qui se briserait contre une locomotive lancée à toute vapeur, ainsi que nous l'affirme M. Babinet, astronome patenté.

Il y a là de quoi rassurer l'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique, le boulevard des Italiens, le Louvre, les bals de l'Opéra et le quadrille des lanciers.

Laissons donc arriver la comète. Si sa queue est belle, nous nous mettrons à la regarder. Et quand le spectacle sera terminé, il nous faudra autre chose, car la badauderie parisienne ne saurait chômer. Le jour où elle se croiserait les bras, Paris perdrait son nom, et la France n'aurait plus de raison d'être.

Finalement, croyez-le bien, ô vous tous qui daignez lire ces lignes! la comète, — que vous l'appeliez *Halley*, *Enke*, *Biéla* ou *Gambart*, — n'est point une échevelée qui court la prétentaine dans le firmament, et coudoie, et bouscule tout ce qui se trouve sur son passage La machine céleste ne se dérange pas comme nos horloges, nos estomacs et nos lois humaines. Le pouvoir législatif qui siége là-haut ne bouleverse pas son propre ouvrage. C'est bon pour nous autres.

La fameuse comète de 1811 nous a donné d'excellent vin : voilà tout le mal qu'elle nous a fait. Que Dieu le lui rende!

LES BALS D'HIVER AU QUARTIER BRÉDA, — par MARCELIN (suite).



13657

L'AMIE DE LA MAISON.



13658

DES MANIÈRES.
— Moi, d'abord, je veux qu'on me respecte...
— Bah! tu en serais bien trop fâchée.



13659

AH! MON CHER, QUELLE SOIRÉE!
— J'ai perdu dix louis et j'ai gagné une courbature, mais jamais je ne me suis tant amusé.



13660

LE VALET DE CŒUR.
Une erreur de madame.

Ainsi, je le répète, nous n'avons rien à craindre de la comète de 1857. Sa queue ne nous ôtera pas un cheveu de la tête; elle n'atteindra pas même les perruques. Rassurez-vous donc, intelligences arriérées; faites vos quatre repas, touchez vos rentes, vaquez à vos plaisirs et lisez l'*Assemblée nationale*.

Et quand l'astre chevelu paraîtra à l'horizon, vous vous munirez de vos binocles.

Quant à moi, badaud comme un autre, mais journaliste avant tout, je traiterai la comète comme une pièce de théâtre, j'en rendrai compte... si mon ami Albert Monnier me le permet.

J. LOVY.

LE MANE, THECEL, PHARES DE 1857!!!

ÉPHÉMÉRIDES CÉLESTES. — 13 juin 1857. — Date fatale et sombre d'après un astrologue allemand. — De plus, — perturbation générale du globe et de la mappemonde.....

— Ah çà! et pourquoi cette éphéméride anticipée?

— Comment, pourquoi? — Mais, monsieur, rappelez vos souvenirs historiques : — le festin de *Balthazar!* ce dernier roi de Babylone, qui, s'étant livré à la mollesse, laissa le gouvernement à sa mère Nitocris, ayant été massacré par les Mèdes au milieu d'un *lunch!*... — C'est ce qui me conduit à vous dire que le *Mane, thecel, pharès* de 1857 est proche, et que (comme l'épée de Damoclès) je le vois suspendu sur notre occiput.

LORETTES, — par BELIN.



13661

— Voici, ma chère, comme souvenir, tout ce qui me reste du vicomte.
— Et dire qu'il n'y a pas moyen de clouer ça chez ma tante!



13662

Dites à votre maître qu'en fait de présents, je n'accepte que des valeurs cotées à la Bourse.

— Vous m'effrayez!...

— Vous n'êtes pas au bout.

— Enfin quelle est la base fondamentale de la prédiction de votre astrologue allemand?

— Devinez

— Soit!... — Serait-ce la trop célèbre amitié de MM. Mirès et Millaud?

— Mieux que cela.

— Le tourniquet à un franc du palais de la Bourse?

— Vous gelez...

— Allons! je me rends.

— Eh bien, c'est une comète!

— Une comète!... Je ne comprends pas du tout.

— Mon Dieu, c'est pourtant bien simple... Supposez (vous suivez mon raisonnement) une partie de billard engagée entre deux joueurs.

Premier joueur : — *la comète.*

Deuxième joueur : — *la terre.*

Il va sans dire que c'est à celui de ces deux adversaires qui poussera le plus adroitement les billes pour effectuer le carambolage final. — En conséquence, il ne peut manquer d'y avoir des effets de queue... de comète du plus terrible effet.

— Mais alors nous sommes fricassés!

— Mon Dieu, oui.

— Et n'y aura-t-il aucun *paracomète?*

— Hélas! trois fois hélas!!!

— J'ai cent mille francs de rente; adieu, précieux *avertisseur,* je cours faire mon testament au plus vite! Bigre! je réfléchis à une chose, en faveur de qui le ferai-je, puisque nous devons tous être pulvérisés?

— Parbleu! mon cher, en faveur de votre bien dévoué, qui signe avec reconnaissance,

PAUL-MICHEL.

LA PUCE.

M. Charles Dickens a publié dans son journal hebdomadaire un article assez curieux sur l'éducation des puces à Londres. La *Revue britannique*, le *Pays* et d'autres journaux ont reproduit ces détails, et tout le monde les a lus avec plaisir, car tout le monde saisit cela sur le bout du doigt. Il y a des mots, représentant des idées abstraites, qui échappent à beaucoup; mais au mot *puce*, il n'est pas d'intelligence si bornée qui n'aperçoive immédiatement le rapport du terme à son objet. Aussi rien de fréquent comme ce mot dans le langage, et si une dame demande une étoffe couleur puce, le commis n'a pas la puce à l'oreille, et donne la nuance demandée.

Pourquoi Dieu a-t-il créé les puces? avons-nous entendu dire souvent. Il serait difficile de répondre à cette question, ou plutôt à cette plainte, car la création a encore pour nous bien des mystères. Et voyez, c'est l'être qui nous semble le plus inutile, une dame ajouterait le plus désagréable, qui a eu le plus de chances d'échapper à la destruction. En effet, il est constaté par les livres saints que Noé ne mit dans l'arche, au moment du déluge, qu'une paire de tous les animaux. Eh bien, tout porte à croire que, l'arche renfermant quatre femmes, plus d'un couple de puces de contrebande a dû se soustraire à la condamnation fatale, dissimulé sous les crinolines de l'épouse et des brus du patriarche. Étonnez-vous donc que les puces soient si abondantes!

De l'arche les puces ont foisonné dans le monde : lorsque Hercule filait aux pieds d'Omphale, l'historien a oublié de dire que la reine de Lydie fut tourmentée par une puce qui la mordait sous les jarrets. Tout le monde sait que la fameuse Sémiramis, surprise par Ninus au moment où elle cherchait ses puces, dut à cette circonstance de monter sur le trône d'Assyrie. C'est aussi dans cette occupation secrète, et non dans le bain, comme on l'a dit, que Gygès vit la femme de l'infortuné Candaule. Les esclaves noires, ainsi qu'on peut le voir dans tous les musées de cire ambulants, qui assistaient à la mort tragique de Cléopâtre, ont toutes affirmé que la belle reine d'Égypte fut distraite un moment de la piqûre de l'aspic par la piqûre d'une puce. Enfin on a dit que lorsque Cristophe Colomb revint de faire la découverte de l'Amérique, s'étant jeté aux pieds de Ferdinand et d'Isabelle, la reine le fit relever par un geste, tandis qu'il est démontré aujourd'hui qu'elle n'avait fait que le mouvement de porter sa main près des genoux pour se débarrasser d'une puce incommode.

QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES DU JOURNAL AMUSANT.

L'explication en sera donnée dans le prochain numéro.

N° 1.

13663

Où voit-on que cet ouvrier n'est pas un modèle de sobriété?

N° 2.

13664

Devant cette maison qu'on bâtit, ce monsieur pourrait se croire dans l'atelier d'un joaillier... pourquoi?

N° 3.

13665

Pourquoi ce monsieur, qui adore la fraîcheur chez les paysannes, n'admire-t-il pas celles-ci?

Et qu'on n'aille pas dire que j'invente à plaisir afin de prouver qu'il y a eu des puces partout et de tout temps. Je puis citer des autorités imposantes. Le sage Socrate, auquel sa femme Xantippe secouait souvent les puces, Socrate, au dire du poëte Aristophane, s'occupait sérieusement à mesurer combien la puce peut sauter de fois sa longueur. Pour cette expérience, il les prenait apparemment chez Aspasie, la Ninon de Lenclos de l'époque. L'Africain Al-Haçan, plus connu sous le nom de Jean-Léon, rapporte, dans sa description de l'Afrique, qu'il a vu mener en triomphe au Caire un ouvrier qui avait enchaîné une puce avec une chaîne d'or. Et Jean-Léon fait autorité en géographie. Il est fait aussi mention d'une autre puce enchaînée en Allemagne par Jérôme Cardan, ce farceur, si vous voulez, qui se laissa mourir de faim pour justifier la prédiction qu'il avait faite du jour de sa mort, mais qui n'en a pas moins laissé son nom à une formule d'équations algébriques.

Nous voyons donc que la puce, si incommode aux femmes, car je crois que les hommes n'en ont pas, a été un objet d'étude pour les savants et pour les artistes, et que ce qui se fait actuellement à Londres, au rapport de M. Charles Dickens, ne nous offre rien de nouveau. J'ajouterai que la puce a été souvent, dans la solitude, un sujet de distraction, et l'on ne doit pas s'en étonner depuis l'histoire de l'araignée de Pélisson et des tourterelles de Marie Stuart. Pour mon compte, j'ai connu au collége un élève qui avait toujours une douzaine de puces dans un tuyau de plume. Il passait chaque jour plusieurs heures à leur faire faire je ne sais quels exercices, mais je ne me suis jamais assuré à quel point il les avait apprivoisées. Si j'avais présumé qu'un jour je traiterais pareil sujet, comme je me serais attaché à ces expériences, et combien ma négligence me met aujourd'hui la puce à l'oreille!

Terminons cette importante monographie de la puce, et pour ne rien oublier, en rappelant ce quatrain connu que le poëte met dans la bouche de la puce :

Du repos des humains implacable ennemie,
J'ai rendu maint amant envieux de mon sort;
Je me repais de sang, et je trouve la vie
Dans les bras de celui qui souhaite ma mort.

E. Boulgon.

LE FARFADET.

Mon cher Philipon,

Je prends la liberté de vous envoyer le prospectus d'un journal que je me propose de fonder :

***

Le besoin s'étant fait sentir, dans ces derniers temps, d'un nouveau mode de rédaction et d'agencement typographique pour assurer le succès d'un journal, plusieurs organes de la petite presse sont venus combler cette lacune.

Le *Figaro*, la *Gazette de Paris*, la *Chronique*, le *Polichinelle* de mon ami Jules Viard, et quelques autres feuilles que je serais fâché de nommer, sont triomphalement entrés dans cette nouvelle voie. L'un après l'autre, et tous ensemble, ils ont renoncé à l'ancien élément constitutif des journaux, à ces articles compactes, serrés, veufs de tout alinéa, à ces fragments de prose ayant un mètre d'envergure, que le vulgaire nomme *tartines*, et que les typographes appellent *mastics*.

L'un après l'autre, et tous ensemble, ils ont inauguré dans la fabrication du petit journal un système d'entrefilets coquets, d'*articulets* mignons, marchant chacun sur une douzaine de lignes, et offrant à l'œil du lecteur l'image d'une troupe de gardes nationaux défilant par pelotons.

Ce spectacle est à la fois récréatif, commode à la lecture, indispensable à la prospérité d'un journal; car le public, entraîné par le tourbillon des plaisirs et des affaires, ne peut plus s'arrêter aux articles de longue haleine.

Lorsque le développement du sujet exige une *tartine* de cinquante ou soixante lignes, le journaliste, toujours fidèle au nouveau système, se met à couper cette *tartine* en dix ou douze tranches, et vous sert l'article fragmenté, tronçonné, divisé comme autant de petits chapitres d'un roman.

Ce n'est pas plus difficile que cela.

Mais, comme l'a dit un grand capitaine, rien n'est fait tant qu'il reste quelque chose à faire.

Or le système de mes confrères pèche par la timidité; il procède par demi-mesures, et n'a pas le courage de son opinion.

Il a donc besoin d'être complété.

Un homme s'est rencontré qui, connaissant à fond le mécanisme de la presse moderne, les *ficelles* du métier, le goût du public et les tendances du siècle, a voulu se charger de cette tâche.

Cet homme, c'est moi.

Aidé de mes amis, Christophe Pingoin, Henri Bouscariotte, Léon Clochebourde, et quelques autres gens de lettres, je vais entreprendre une publication hebdomadaire qui n'aura pas eu sa pareille dans le monde, j'ose le dire.

Notre journal s'intitulera le *Farfadet;* il paraîtra le 15 mars prochain, et voici le spécimen :

N° 1. DIX CENTIMES. N° 1.

Première année. Dimanche, 15 mars 1857.

LE FARFADET.

Les bureaux.	JOURNAL	*Abonnement :*
Rue. . . . . n° . .	HEBDOMADAIRE.	Un an. . . 10 fr.
—	—	Six mois. . 5 fr.
(AFFRANCHIR.)		Trois mois. 2 fr. 50 c

ÉDILITÉ PARISIENNE.

C'est le 17 janvier que les ouvriers ont commencé les démolitions des 83 maisons expropriées pour la continuation du boulevard

---

de Sébastopol. Le principal souvenir historique qui se rattache à cette partie de la ville est celui de l'abbaye de

---

Saint-Magloire. Elle fut fondée par Hugues Capet en 975, dans la Cité, à l'endroit où se trouve aujourd'hui

---

le Prado. Quelques années après, les religieux allèrent s'établir dans la rue

---

Saint-Denis. Ils y demeurèrent jusqu'en 1572,

époque où ils se fixèrent près de l'église Saint-Jacques du Haut-Pas.

HIÉROGLYPHES MENSUELS DU JOURNAL AMUSANT.

L'explication en langue vulgaire en sera donnée dans le prochain numéro.



L'église de ce monastère fut supprimée en 17

99; il n'en reste plus qu'un pan de mur.

BEAUX-ARTS.

Notre habile architecte M. Lefuel poursuit l'achèvement du

Louvre. Les travaux sont poussés avec ac-

tivité. On termine les dernières statues de la décoration extérieure.

Dans quelques mois nous serons à même d'exprimer notre opinion sur l'ensemble de ce magnifique palais,

ainsi que sur les détails.

THÉATRES.

L'Opéra nous promet *Marco Spada*, le nouveau

ballet dans lequel doivent danser mesdames Rosati

et Ferraris, nos deux

étoiles chorégraphiques.

L'Opéra-Comique s'occupe en ce moment

De la reprise de l'*Éclair*, ce

charmant opéra

de M. Halévy.

Mademoiselle Duprez chantera le principal

rôle.

NOUVELLES DIVERSES.

Un ouvrier en bâtiment s'est laissé

choir jeudi dernier

du haut d'un

échafaudage;

heureusement il est tombé

dans une voiture

de foin.

CONCERTS.

Dimanche dernier, dans une solennité artis-

tique,

nous avons entendu mademoiselle Léonie Van Den-

Crack,

qui a enlevé tous les suff-

rages,

en chantant la *Fille du Kal-*

mouk.

***

Je ne doute pas, mon cher Philipon, que vous n'approuviez le plan et la forme de mon nouveau journal. Aussi je compte que vous voudrez bien me seconder de tous vos efforts pour la propagation du *Farfadet*.

Tout à vous,

J. Lovy.

CASCADES.

J'entrai dernièrement au grand Café parisien pour me désaltérer à l'aide d'une chope de Strasbourg, cette patrie des saucissons.

Deux consommateurs parcouraient ensemble l'un des derniers numéros du *Journal amusant*.

L'un dit à l'autre :

— Pourquoi donc, Henri, t'extasies-tu si fort devant cette gravure?

— Dame! répondit l'interpellé, c'est tout simple, n'est-ce vraiment pas ravissant comme dessin? regarde-moi ces *différents publics de Paris*, comme c'est touché; à mon avis, cela ne peut être qu'à *Doré*.

***

Conversation en face du Cirque-Impérial, — le théâtre, pas le manége :

— Que dit-on du *Diable d'argent?*

— Heu! heu!

— Serait-ce un pauvre diable?

— J'en ai peur; d'ailleurs il fait une laide grimace!...

— Pourquoi?

— Il se plaint de ne pas avoir de *queue*.

— Bah! c'est une *Question d'argent*.

***

On demandait à un mari qui venait de conduire sa femme à sa dernière demeure comment il se trouvait:

— Je me sens mieux, répondit naïvement notre homme, cette petite promenade m'a fait du bien.

Paul-Michel.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

*** Calino pestait contre le soleil. — Au lieu d'être si ardent, disait-il, au mois de juillet, pourquoi ne garde-t-il pas un peu de sa chaleur pour l'hiver, qui en a tant besoin?

*** Un paysan de la banlieue de Paris comparaissait l'autre jour devant la police correctionnelle; il était accusé du délit de chasse.

Le président lui dit :

— Avez-vous un défenseur?

— Pourquoi faire?

— Pour présenter votre défense.

— Ah! mon président, je ne savions point...

— Ne faites donc pas l'ignorant, vous avez déjà com-

paru devant le tribunal, et vous avez été condamné malgré les efforts de Me de Saint-L...

— C'est juste, répliqua le villageois, mais cette fois-ci, comme je n'avons que la vérité à vous dire... je n'ons pas pris d'avocat.

⁂ DÉDIÉ AU CRITIQUE PAULIN LYMAIRAC.

Le petit Lymairac pour avoir l'air auguste,
Se fait tailler en buste.
Ce buste aura trois pieds, dit-on;
Il sera prêt pour le Salon.
Dans les journaux chacun en raille
(C'est là qu'on raille sans quartier!);
Car ce buste à mi-corps aura bien plus de taille
Que l'original tout entier.

⁂ Un prêtre demandait à un ivrogne pourquoi il aimait tant le vin:

— Pourquoi je l'aime? répondit-il; mais c'est pour aller tout droit en paradis.

Et comme l'ecclésiastique semblait étonné, il continua :

— Le bon vin fait le bon sang, le bon sang produit de bonnes humeurs, les bonnes humeurs font naître les bonnes pensées, les bonnes pensées produisent les bonnes œuvres, les bonnes œuvres conduisent l'homme dans le ciel, et par conséquent le bon vin mène en ligne directe l'homme au paradis.

J'ignore si le curé fut convaincu.

⁂ Un prince faisait son entrée dans une ville. Tandis que le maire lui débitait une harangue, un âne qui paissait par là se mit à braire si fort, que le prince, étourdi, s'écria :

— Qu'on fasse taire cet âne!

Le pauvre maire abasourdi s'arrêta en disant :

— Est-ce moi, sire?

— Non, pas vous... l'autre.

LUC BARDAS.

LES CAFÉS LITTÉRAIRES.

Le temps marche, et les usages, les mœurs et les institutions changent.

Les types s'effacent, et les coutumes se perdent.

Le progrès, ce grand niveleur de l'époque, a fait disparaître tout ce qui formait saillie.

Que de traditions plongées à tout jamais dans le néant!

On ne tire plus les rois,

Béranger ne fait plus de chansons,

De Musset se confesse d'avoir écrit *Mardochée*,

Et on n'ose plus trinquer à table!

Seul le café littéraire a survécu; mais, — disons-le bien vite, — il a pris les allures paisibles de son siècle, et a laissé de côté toute sa défroque de batailleur et de lutteur.

Plus de ces belles soirées du temps des querelles romantiques et classiques, dans lesquelles, après une tempête où la muse ressuscitée comme Zaïre avait drapé dans son linceul la tragédie décrépite, on se cherchait, on éprouvait la nécessité de se compter et de se former en masse compacte, pour soutenir le succès naissant et provoquer l'enthousiasme ardent.

Les violents accès de colère dont les échos du café Procope retentissaient se sont tus, et le bruit des dominos frappant sur le marbre des tables les a remplacés.

Le fameux divan le Pelletier, dont la splendeur date de vingt ans, le café Mazarin, ceux des Variétés, de la rue Hautefeuille et Génin, sont ceux qui de nos jours ont le privilége de réunir l'élite des représentants de la littérature contemporaine.

La physionomie du divan le Pelletier sera l'objet d'une étude particulière. — Nous allons rapidement esquisser celle du café Mazarin, — le plus nouveau, — et celui qui a obtenu dès sa création la faveur la plus complète.

Qu'on n'aille pas supposer toutefois qu'il est le rendez-vous des académiciens; loin de là, chaque jour les gais compères du vaudeville et du couplet de facture, vaudevillistes, feuilletonistes, dramaturges, fantaisistes, romanciers et journalistes, s'y confondent, s'y mêlent, s'y louangent et s'y éventent à qui mieux mieux.

Entrez à midi au café.

Léon, ce garçon fantaisiste qui risque le calembour comme mademoiselle Augustine Brohan, — Léon accourra vous placer à une table où déjeunent entre eux, — discutant, criant et mangeant, — M. d'Avrigny de l'*Assemblée nationale*, placé à côté d'Édouard Martin, qui cherche une rime pour son voisin de gauche, M. Delacour, le fournisseur des Variétés et du Palais-Royal.

Puis viendront s'asseoir près de vous le noble vicomte de Nujac, le non moins vicomte Ponson du Terrail, qui passe son temps à couper le *Figaro* en petites bandes, et à les offrir aux fumeurs du lieu pour allumer leurs cigares.

On ne peut s'imaginer la joie du romancier lorsqu'il voit la flamme dévorer peu à peu et réduire en cendre les lignes-épingles que le malin barbier se plaît à lui enfoncer méchamment dans le vif.

Puis ce sera Siraudin, l'hilare, le badin, le facétieux Siraudin, dont les bons mots désopilent si fort Léon, le garçon, qu'il en fait collection à l'usage de ses illustres clients, qu'un trop fréquent emploi a ruinés.

Raymond Deslandes, l'heureux auteur de la *Terre promise*, qui s'abrite derrière le *Journal amusant* pour ne pas être ébloui par l'éclat d'un ruban vert et orange qui orne les coins de la moustache du baron de Reiffenberg, qui a amassé dix mille livres de rente en se faisant passer dans les villes étrangères pour le célèbre Tom-Pouce.

Rien de plus curieux que ce personnage : journaliste, auteur dramatique et poëte épique. — Il ne quitte le café Mazarin que pour aller présider la société de l'*Union des poëtes*.

Trop petit, trop blond, trop moustaches et assez décoré, le baron n'a qu'une manie, celle de tremper constamment ses doigts dans la tasse de café de son ami Eugène Berthoud, pour constater l'état de chaleur du breuvage, — et l'empêcher de se brûler la langue, à la grande jubilation de Darthenay, le directeur de l'*Entr'acte*, qui offre à son collaborateur Paul-Michel de lui payer un petit verre d'eau-de-vie en réjouissance.

Cochinat, qui se mire avec délices dans le linge immaculé de M. Désarbres, de l'Opéra, et envie le teint cuivré d'Aimard, qui use ses jours à pétitionner pour obtenir l'autorisation de se travestir en Indien pendant toute l'année. — Ses roulements d'yeux perpétuels sont d'un effet irrésistible sur les bourgeois inoffensifs, qui se hâtent en le voyant de prendre la fuite.

MM. Bourdois, le collaborateur de M. Cogniard, Duflot, Choler, dont le frère s'appelle Saint-Aignan, Gevaert, le compositeur, Gustave Vaëz, Emmanuel Gonzalès, et, après tous ceux-là, une foule d'adolescents de lettres et de Turlupins-Maillard, qui viennent respirer le parfum des havanes de la haute presse pour oublier un instant les vapeurs nauséabondes de leur *caporal* de bohêmes.

H. GOURDON DE GENOUILLAC.

THÉATRES.

M. Mélesville appartient à cette vigoureuse école à la tête de laquelle resplendit M. Scribe. Tous ces vaillants paladins du couplet de vaudeville ont vu naître et mourir deux ou trois générations de vaudevillistes; ils sont restés debout. Ils ont résisté aux caprices de la mode, aux révolutions littéraires, aux assauts fougueux des jeunes auteurs qui voulaient les renverser. Leurs cheveux ont blanchi, mais leur cerveau est encore jeune. S'ils ont moins de fraîches idées, ils ont plus de science et d'habileté. Ils excellent surtout à faire quelque chose de rien.

Ce préambule nous conduit à *Un Vers de Virgile*, comédie en deux actes de M. Mélesville, représentée au Théâtre-Français. C'est une petite comédie de genre, agréable et sans prétention, une historiette dialoguée.

Un gentilhomme, avant d'aller à la mort, a déposé dans une cassette toute sa fortune, — environ 800,000 florins, — mais où a-t-il caché la cassette? Voilà ce qu'on ignore.

En se rendant au supplice, le gentilhomme a légué au savant Claudius, son vieil ami, un magnifique Elzévir, un Virgile admirable. Ce legs était accompagné d'une lettre qui, soumise au contrôle des geôliers, ne pouvait être fort claire, et n'apprend à Claudius que peu de chose, c'est-à-dire que le secret de la fameuse cachette se trouve dans le livre précieux.

Après les nombreuses péripéties de l'action, nous montrant la misère de la fille du gentilhomme et les recherches infructueuses de Claudius se décidant à vendre son cher livre pour acheter du pain, c'est le hasard qui tire d'embarras notre savant ingénu. En donnant une leçon à un domestique dans son Virgile, ce vers le frappe ;

Tityre, tu, patulæ recubans sub tegmine fagi.

Ce Tityre couché *sous un hêtre* lui rappelle un hêtre du parc dont on a beaucoup parlé devant lui... C'est là que son ami a dû cacher la fortune de sa fille... En effet on découvre le trésor, et le mariage traditionnel de l'amant et de son adorée amène le baisser du rideau.

Le rôle de Claudius a valu à Regnier un succès au moins égal à celui qui l'a accueilli dans la *Joie fait peur*. Après les attendrissements qu'il a fait naître dans nos cœurs, allons rire aux excentricités d'Offenbach, l'heureux impresario des Bouffes-Parisiens.

Croquefer est un de ces actes impossibles, un de ces problèmes résolus grâce à je ne sais quel souffle de mélodie charmante, de verve intarissable, qui nous a valu *Ba-ta-clan* et *Tromb-al-Cazar*.

Le terrible *Croquefer* (ainsi nommé parce qu'il a avalé son épée par mégarde) habite la tour du nord, qui est située au midi. Il y a cinquante-deux ans que du haut de son donjon il lutte à l'arme blanche contre le terrible Mousse-à-Mort, un brave qui a perdu un bras, une jambe, un œil et sa langue sur les champs de bataille.

Comment se défendre sans épée?... Je ne vous dirai pas tous les subterfuges du dernier paladin, de son écuyer Boute-Feu et de son neveu Ramasse-sa-Tête. Toujours est-il que la belle Fleur-de-Soufre, fille de Mousse-à-Mort, jette une médecine dans les coupes emplies pour un festin, et... Ah! diable, c'est difficile à raconter... Les preux chevaliers se tiennent le ventre, et ce ne sont plus eux qui chantent, mais les bassons et les cors... Comprenez-vous?... Bref, ce fameux morceau où il est question d'armures, de siéges, de chevaux de frise, de fossés, est appelé au théâtre le morceau des *Tranchées*.

Grâce à cet expédient, Croquefer reconquiert son épée avalée, et l'on s'épouse pas mal avec accompagnement de gaies chansons.

La nouvelle pantomime des Folies-Nouvelles, le *Petit Cendrillon*, est une spirituelle parodie du ravissant conte de *Cendrillon*.

Ici Cendrillon a changé de sexe, c'est un naïf garçon victimé par une marâtre et deux coquins de frères; le petit Cendrillon, c'est Paul Legrand, c'est Pierrot.

Or Pierrot-Cendrillon se désole de ne pouvoir se rendre au bal donné par le roi Chose XXXVII et sa folâtre demoiselle. La bonne fée qui a présidé à sa naissance le transforme en troubadour et lui remet une paire de bottes vernies, destinées à remplacer les pantoufles de vair.

Les bottes sont trop justes, et Pierrot pour respirer à l'aise est contraint de les retirer. Minuit sonne. Il faut fuir. Il perd une botte. La jeune princesse la trouve et la serre sur son cœur. Elle n'épousera que le possesseur de cette chaussure.

Vous savez la fin de l'histoire? Pierrot se conjoint à la princesse, — à propos de bottes, — et la bonne fée déclare, en forme de moralité finale, que *ce sont les bottes vernies qui font le bonheur*.

Le théâtre Beaumarchais est rouvert! L'audacieux qui a trouvé la clef d'or nécessaire à cette opération de serrurerie théâtrale se nomme Bartoly, un directeur de province intelligent, qui aime les difficultés comme d'autres aiment le calme et le repos. M. Bartoly a réuni des artistes adroits, des auteurs habiles, et il est bien capable de faire de Beaumarchais un théâtre possible. Nos encouragements le suivront dans la lutte.

ALBERT MONNIER.

Mademoiselle Marie Darjou, qui a conquis une si grande place parmi nos pianistes modernes, donnera son concert annuel mardi 10 mars, dans la salle Sainte-Cécile, avec le concours de nos premiers artistes.

LES ROBERT-MACAIRE

ALBUM DE CENT DESSINS, composés par DAUMIER sur les légendes de CHARLES PHILIPON.

Les ROBERT-MACAIRE ont paru lors de leur première publication dans le journal le *Charivari*, tiré à	3,000 exemplaires.
Ils se sont vendus en grand format, comme caricatures, à	2,500 id.
L'édition avec texte, en 2 volumes, s'est tirée à	6,000 id.
Total	11,500 exemplaires.

Aucuns dessins comiques n'ont jamais atteint un pareil chiffre de vente; cette seule observation suffit à prouver que la galerie des ROBERT-MACAIRE est quelque chose de plus qu'une collection d'images amusantes.

L'édition nouvelle que nous présentons aujourd'hui est faite dans un format commode; c'est un bel album de cent dessins brochés sous une couverture satinée.

Les CENT ET UN ROBERT-MACAIRE (édition épuisée), qui formaient 2 volumes, se vendaient, les 2 vol., 30 fr.; par la poste, 34 fr.

L'édition nouvelle contenant les cent dessins réunis en un seul volume, — par la poste, 15 francs.

Pour les abonnés du Journal amusant, par faveur exceptionnelle, 11 fr., rendu franco sur tous les points de la France.

Pour les recevoir à cette condition, il faut ABSOLUMENT envoyer un bon de poste au successeur d'Aubert et Ce, rue Bergère, 20, ou bien faire remettre la somme de 11 fr. par un ami, car l'éditeur ne peut, sur ce prix, faire aucune remise aux intermédiaires.

LE DESSIN SANS MAITRE,

PAR MADAME CAVÉ.

MÉTHODE APPROUVÉE PAR MM. INGRES, E. DELACROIX, HORACE VERNET ET AUTRES.

La méthode de Mme CAVÉ est d'une simplicité merveilleuse. Toute personne qui veut se donner la peine de travailler peut, à l'aide de cette méthode, apprendre seule à dessiner. Toute personne intelligente peut, sans savoir le dessin, l'enseigner par le système de Mme CAVÉ aussi bien que le meilleur professeur.

Il suffit de lire la brochure que nous annonçons ici pour comprendre parfaitement l'excellence de cette méthode, qui, chaque jour, se voit adopter dans les pensionnats, les colléges, les écoles de toutes sortes, et qui devient un des bons éléments de l'éducation en famille.

Prix de la méthode 3 fr. — Pour la recevoir franc de port 4 fr. — Adresser un bon de poste au successeur de l'ancienne maison Aubert, M. Philipon fils, successeur d'Aubert et Cie, rue Bergère, 20.

MODÈLES DU DESSIN SANS MAITRE.

(Méthode de Madame CAVÉ.)

Les 1er, 2e et 3e cahiers du Cours de dessin sans maître par Mme Cavé sont en vente; on les trouve au bureau du journal, rue Bergère, 20. Chaque cahier, composé de 20 feuilles contenant chacune plusieurs modèles, se vend 10 fr. — Les trois cahiers coûtent donc 30 fr. — Avec ces cahiers, on peut parfaitement conduire un élève depuis le premier point de départ jusqu'au dessin d'après nature. L'élève qui apprend le dessin par ce système exerce sa mémoire infiniment plus et mieux que par toute autre méthode, et quand il sait dessiner d'après nature, il sait dessiner de souvenir, ce qui présente un fort grand avantage non-seulement pour le plaisir qu'on doit retirer du dessin, mais aussi et surtout pour l'utilisation qu'on veut faire de l'art qu'on a appris.

Ainsi que nous l'avons dit, chaque cahier se vend 10 fr. Si l'on n'en demande qu'un, et si l'on veut le recevoir franc de port, il faut envoyer 12 fr. (2 fr. pour l'affranchissement.)

Si l'on demande deux ou trois cahiers, nous les expédions francs de port pour 20 fr. ou 30 fr., sans augmentation pour l'affranchissement.

On se souvient qu'à l'aide de la méthode de madame Cavé on enseigne fort bien le dessin sans savoir soi-même dessiner.

Envoyer par un bon de poste le montant du cahier ou des cahiers qu'on désire à M. Philipon fils, successeur d'Aubert et Cie, rue Bergère, 20.

Nous venons d'acquérir d'un artiste français qui a résidé plusieurs années à Travancore, dans les Indes orientales, une collection très-intéressante des costumes de ce pays, fort peu connus en Europe.

M. Elchanon Verver, jeune peintre hollandais qui s'est fait récemment connaître à Paris, dessine pour nous des costumes de Hollande et de Suède.

M. d'Hastrel nous a donné des costumes du Paraguay qui paraîtront bientôt, ainsi que des costumes de nos colonies du Sénégal.

On voit que nous voulons tenir l'engagement pris avec nous-même de créer une collection aussi complète que possible. Une collection semblable n'existe pas encore. L'artiste ou l'amateur qui veut connaître quelques costumes ne sait souvent où les prendre; beaucoup ne se trouvent pas dans le commerce, ceux qui existent à la Bibliothèque sont disséminés dans un grand nombre d'ouvrages.

GUIDE DU SELLIER HARNACHEUR.

Un des plus habiles ouvriers de Paris, M. Bauman, a composé un Album dans lequel il donne le dessin des différentes parties de la sellerie et du harnais; — chaque détail est représenté avec le soin le plus attentif. On peut donc, à l'aide de ce Guide, faire confectionner au mieux possible les articles dont on a besoin, et reconnaître en quelles parties sont défectueuses les pièces qui vous sont livrées.

Le *Guide du sellier harnacheur* est tous les jours acheté par les gens de la profession de l'auteur, mais il a surtout été composé pour mettre les gens du monde à même de se reconnaître dans la foule des détails de la sellerie et du harnais.

PRIX DU CAHIER : 15 FRANCS.

Envoyer un bon de poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.

Le Propriétaire-Gérant : CH. PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 62. — 1857. Prix du numéro : 45 centimes. 7 Mars.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER, selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Ce, 1, Norfolk-Street, Strand et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Dürr et Ce. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebrück. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

LES BALS D'HIVER A L'OPÉRA, — par MARCELIN.



POUR UN BON DANSEUR IL FAUT, IL FAUT,
« La force du lion et la souplesse du serpent. »

BALS ET SOIRÉES.

LES CARNETS. — LA VALSE. — LES LANCIERS.

L'Algérie, qui est devenue un département français, ne l'est réellement que depuis quinze jours.

Depuis quinze jours Alger danse le quadrille anglais !

C'est le *Derbouka* qui nous transmet cette nouvelle.

Ce même *Derbouka*, dont j'ai tout récemment critiqué les allures bohêmes, renferme aujourd'hui — et je suis bien aise de lui rendre cette justice — quelques bonnes réflexions sur les bals et les soirées.

Le rédacteur de cette guitare hebdomadaire, que les mauvaises langues d'Alger avaient accusé de ne hanter que les estaminets, s'est piqué d'honneur et de dandysme; il a chaussé des souliers vernis, s'est ganté de frais, et le voilà qui papillonne dans les salons de la préfecture, ni plus ni moins qu'un jeune diplomate de la décadence!

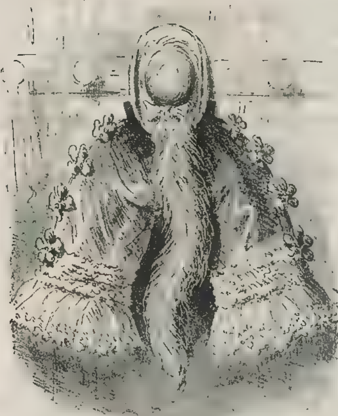
Je vais transcrire les premières impressions de ce bohême converti. Vous verrez qu'il ne s'en acquitte pas plus mal qu'un autre.

Le *Derbouka* entreprend d'abord une croisade contre les carnets de bal.

« Nous ne concevons pas, dit-il, comment l'usage des carnets de bal a pu s'introduire en France. Écoutons le *Manuel de la politesse française :* « J'ai vu au bal des dames assez niaises pour tenir à la main un carnet et un crayon. Si les hommes s'entendaient, ils pourraient conspirer pour le laisser en blanc. Cette invention est malhonnête, parce que la dame peut venir au bal avec son carnet rempli. Le carnet blesse toutes les convenances, il est gros de mystifications, car il en résulte que ceux qui viennent un peu tard au bal n'ont plus qu'à regarder danser les autres. »

« Ces observations sont très-judicieuses. Nous demandons formellement l'abolition de cette mode bizarre, qui rappelle trop les tendances financières de notre époque. Le carnet n'est en réalité qu'un doit et avoir qui se solde

LES BALS D'HIVER A L'OPÉRA, — par MARCELIN (suite).



13670

ACCESSOIRES. — PIERRETTE DEMI-NATURE.
Une culotte courte et puis rien, mais il a une grande plume au chapeau.



1367.

AH ÇA! HURON DE PATAGONIE,
depuis le temps que tu es là à me dire des douceurs, t'aurait-il pas plus tôt fait de m'en payer?



13672

ACCESSOIRES. — ALSACIENNE
C'est égal, faudra tout d' même une fière femme pour remplir ça.



13673

POLITESSES.
— Ces dames me permettront-elles de leur offrir mes civilités?...
— Et nous prendrons bien quéq'chose avec.

par plus d'un mécompte. Depuis le carnet, quand une jeune femme danse, elle paye une dette et liquide sa situation. Foin d'une semblable coutume! »

Mais ce n'est pas tout. Ce diable de *Derbouka* publie aussi son manifeste sur la valse.

« Nous demandons, dit-il, qu'on en revienne aux vrais principes en matière de valse! »

Ici le *Derbouka* entre dans une sainte colère contre cette *valse à deux temps*, à laquelle moi-même j'ai déjà dit son fait dans plus d'une occasion. Cette sotte valse, cette danse bâtarde, indigne usurpatrice d'une sœur légitime, « révèle la plus complète ignorance du rhythme. C'est un steeple-chase échevelé qu'on exécute au grand détriment des malheureux qui respectent encore la mesure et la cadence. »

Le *Derbouka* a mille fois raison. De la plus gracieuse, de la plus langoureuse, de la plus enivrante, de la plus noble et de la plus suave des danses, ils ont fait une galopade grotesque, une course de derviches avinés. Ne pouvant la déshonorer, ils l'ont mutilée, défigurée, jetée dans les salons sous un accoutrement de bacchante. Cette *valse à deux temps* m'agace et m'exaspère. C'est quelque chose d'essoufflant, de hideux, qui ne devrait être dansé que par des gourgandines!

Mais revenons à l'article du *Derbouka*.

« Et maintenant, dit-il, hâtons-nous d'arriver au succès du jour, au *quadrille des lanciers*, et disons-lui son fait.

LES BALS D'HIVER A L'OPÉRA, — par MARCELIN (suite).



13674

C'EST ÉTRANGE, MAIS C'EST COMME ÇA.

— Comme un costume riche vous donne tout de suite un je ne sais quoi de distingué!



13675

ACCESSOIRES. — LE FAUX-NEZ.

Le premier pas d'un jeune homme timide dans la carrière du crime; l'an prochain il se mettra en pierrot.



13676

LA GAITÉ FRANÇAISE.

— S'amuser, fi donc! quand il y a des gens payés *pour* ça.



13677

ACCESSOIRES. — LE ROUGE ET LES MOUCHES.

« . . . . Cet éclat emprunté
» Dont on a soin de peindre et d'orner son visage. »
(RACINE.)

Il a réjoui le cœur et ravivé les souvenirs de tous ceux qui ont été jeunes il y a longtemps. Nous les avons vus sourire de bonheur et presque s'attendrir au spectacle de cette résurrection. *Les lanciers* prétendraient vainement à la nouveauté; ils sont à peu près au menuet et à la monaco ce que la crinoline est aux paniers et aux vertugadins Si le monde continue à suivre cette route, nous reviendrons, n'en doutez pas, aux petits maîtres, au style précieux, aux raffinés d'honneur, à la pavane et autres us des générations éteintes.

» Quoi qu'il en soit, que le *quadrille des lanciers* nous vienne des Porcherons ou de la cour de la reine Victoria, reconnaissons qu'il a de l'entrain et du caractère, mais exprimons aussi le vœu qu'il n'absorbe pas la contredanse; non la contredanse morose et empruntée telle qu'on l'a faite, mais sémillante et animée telle qu'elle devrait être. La contredanse amuse beaucoup de monde à la fois, elle ouvre ses rangs aux personnes d'un âge sérieux, pour lesquelles il serait ridicule de mazurquer ou de polker, et elle a enfin des repos pendant lesquels on peut s'abandonner aux charmes de la causerie. Vive la contredanse! »

Vous voyez que le *Derbouka* remplit parfaitement son métier de troubadour. Et moi qui l'avais pris pour un Débardeur, un Balochard, un Flambard, un journal chicocandard!... Excusez-moi, frère d'Afrique! Et vite une poignée de mains à travers la Méditerranée!... Nous sommes de la même religion... dansante.

J. LOVY.

UNE CUISINIÈRE DE BONNE MAISON, — par PENOVILLE.



13678
Avoir la confiance des maîtres et en abuser, ce serait mal; mais en user, c'est bien.



13679
La cuisine est un sanctuaire. Madame a osé en franchir le seuil. Demain madame enverra sa robe au dégraissage.



13680
Là où il n'est pas toujours prouvé que deux et deux font quatre.



13681
Le sou pour franc, impôt exigé sous peine de perdre la clientèle. Chaque fournisseur balance consciencieusement cet impôt par le faux poids.

LES PÉCHÉS ROSES.

— Qu'entendez-vous par péchés roses?

— Les péchés qui sont presque des vertus. Autant je déteste les vilains gros péchés, autant j'aime les petits péchés roses. De même que toute médaille a son revers, tout péché est doublé d'une qualité.

— Quels sont les péchés roses?

— *L'orgueil, l'envie, la colère, l'avarice, la paresse, la luxure et la gourmandise.*

— Mais ce sont les sept péchés capitaux que l'Église voue aux flammes de l'Enfer?

— Les rouges péchés capitaux forment la face d'une médaille dont les péchés roses sont la pile. Le péché rouge fut inventé par le Diable et le péché rose par la Femme.

Musicalement parlant, le péché rose est le demi-ton qui relie le Vice à la Vertu.

Examinez cette jolie petite brune à la taille fine et cam-

LORETTES.



13682

La suite au prochain... héritage!..



13683

Qu'est-ce que ça fait, bête, que ce soit moi qui aie ta fortune ou bien toi!... Ce que tu m'as donné tu le retrouveras ici... Si tu veux cent sous...

brée. Elle marche suspendue au bras de ce grand officier au visage basané. Elle aime à se promener devant les sentinelles qui gardent les Tuileries. Devinez-vous pourquoi?

L'homme adoré porte la croix de la Légion d'honneur, et chaque fois que les amants passent devant un soldat, le cœur de la jolie dame bondit de joie au frappement du fusil commandé par le salut militaire...

C'est de l'Orgueil... mais à l'état de péché rose.

Et tandis qu'elle passe, fière de son amant, en accompagnant ses rêveries d'amour du *frou-frou* de sa robe de moire antique, la pauvre femme d'un ouvrier la regarde tristement : « Ah! se dit-elle en soupirant, si j'avais cette » belle robe de soie, mon mari me trouverait plus jolie. Il » serait glorieux de me donner son bras. Il ne m'abandon- » nerait pas pour aller boire avec ses amis à la Courtille. »

C'est de l'Envie... nuance rose.

Dirigeons-nous vers ce guichet des Tuileries où la foule se presse. Nous avons près de nous deux jolies petites créatures, ballonnées d'un grillage de crinoline. Ces demoiselles ont quitté leur gentil coupé pour venir errer sous les ombrages verts du jardin fashionable. Deux messieurs fumant le panatella les suivent dans la cohue. Serait-ce pour les protéger?... J'en doute. Voyez le visage courroucé de ces demoiselles. Est-ce la fumée du cigare qui les incommode?... Non pas... Elles se plaignent d'un nouvel abus de la *liberté de la presse*... abus qui touche à la licence, et leur colère me semble bien excusable.

Colère à classer parmi les péchés roses, n'est-ce pas?

L'Avarice n'a guère de prise sur les dames naturellement enclines aux jouissances de la vie; cependant je sais un type de femme avare qui a des côtés assez curieux.

Jeune, elle a vu mourir tragiquement son père et sa mère, ruinés par le jeu et les folles dépenses. Alors son horreur de la prodigalité l'a poussée dans les excès contraires. Elle n'ose jeter une épingle, anéantir un bout de papier ou un vieux chiffon. Elle économise l'allumette à moitié brûlée, la vieille chaussure béante, la robe en lambeaux. Elle craint de manquer d'une de ces choses dans une circonstance donnée. La digne femme n'a pas oublié sa triste mansarde sans feu, sans vêtement, sans pain. Quoique dans l'aisance, elle redoute encore le retour des jours mauvais.

Son avarice, déguisée sous le nom d'économie, a redoublé depuis qu'elle est mère de famille. Elle amasse..... amasse... amasse... autant par goût que par amour pour ses enfants. Elle amasse en cachette, loin des yeux de son mari, tous les papiers salis, tous les journaux fripés, tous les chiffons du ménage; et quand vient la Toussaint, elle complète avec le produit de sa vente le trousseau de ses chers petits. Elle dit avec fierté : « C'est à moi seule qu'ils » doivent ces chauds bas de laine et ces bonnes grosses » chaussures qui les défendent contre le rhume. »

Elle adore son mari, et cependant, par habitude, elle se montre avec lui économe de douces caresses. Elle craint instinctivement de n'avoir plus assez de baisers pour la fin de ses jours... Péché rose.

Plus j'avance dans ma tâche, et plus je dois insister sur la vérité de cet axiome :

« Le péché est grave ou léger, selon le sexe de la personne qui le commet. »

En effet, la faute grave chez la femme n'est souvent qu'une peccadille chez l'homme; j'ajouterai même que la faute prend ou perd de sa gravité selon l'âge de la femme coupable.

Ainsi, la paresse est odieuse chez l'homme et charmante chez la femme. Le devoir social de l'homme, c'est le Travail; le devoir primordial de la femme, c'est l'Amour.

D'où je conclus : — (et permettez-moi de ne pas m'arrêter sur ce chapitre) — La Luxure doit être classée de droit parmi les péchés roses.

Revenons à la Paresse.

Avez-vous entendu parler de ces deux paresseux, homme et femme, qui prirent un jour la résolution terrible de travailler sans relâche pendant quelques années, afin de pouvoir ensuite paresser à leur aise jusqu'à la fin de leur vie?

On a beaucoup crié au paradoxe contre Eugène Sue, le narrateur de cette histoire; et cependant, tous tant que nous sommes, n'est-ce pas notre histoire en abrégé?

Négociants, soldats, employés aux ministères, boutiquiers, avocats, médecins, grands et petits jetés sur cette terre, ne travaillez-vous pas dans le but de jouir, à certain moment envié, du fruit de vos labeurs?

Il n'y a que l'Artiste et le Poëte qui ne vivent pas dans l'espoir du repos; leur *terre promise* c'est leur enfer quotidien.

Produire! toujours produire!... tel est le cri qui a remplacé l'antique *Marche! marche!* du travailleur, — ce moderne juif errant.

Quiconque touche de ses lèvres au calice de l'art, tour à tour amer ou savoureux, ne peut plus en détourner sa bouche.

La bouche!... et cela me fait penser aux gens qui ne

LES DIFFÉRENTS PUBLICS DE PARIS, PAR GUSTAVE DORÉ.



PUBLIC DE SERAPHIN.

vivent que pour cette partie bestiale de leur individu. Malheur aux gloutons! Ils se laissent conduire par la bouche... comme les chevaux, et le Diable peut les mener loin.

Vous me répondrez peut-être : — « Autant se laisser prendre par la bouche que par les oreilles... comme les lapins et les amateurs de musique. L'oreille a sa large part dans notre perdition. Supposons Marguerite sourde, elle n'eût pas écouté le docte Faust. Supposons Abailard sans oreilles, il n'eût pas charmé Héloïse. »

Hélas! c'est vrai; le Mal a fait son entrée dans le monde par le tuyau auditif d'Ève, notre première matrone..... et le premier tort d'Adam — ce mari type — fut de l'écouter, et de se laisser conjugalement mener par le nez.

Quel pernicieux exemple pour ses descendants masculins!... Ne soyons donc pas trop amer pour la Bouche.

C'est par la bouche qu'on boit, c'est par la bouche qu'on goûte aux friandises, c'est avec la bouche qu'on chante, c'est avec la bouche qu'on dit : *Je t'aime!* Ne blâmons pas ceux qui sont un peu portés sur leur bouche.

La Faim a fait commettre des crimes..... la Gourmandise n'en inspira jamais. Ses plus graves méfaits ne dépassent pas la Peccadille.

Méprisons les gloutons, mais respectons les gourmands, et honorons les gourmets! Ils aiment la nature dans ses œuvres de haute saveur. Ce sont les grands prêtres du goût. Ils louent Dieu à leur façon; sinon avec le cerveau et le cœur, du moins avec l'intelligence de la langue; ils ont la reconnaissance du ventre et la religion de l'estomac.

Pardonnons donc aux gourmets des deux sexes, et plaçons la Gourmandise parmi les plus roses péchés.

Le péché rose est de la nature du péché caché; il est à moitié pardonné.

Le péché rose, c'est le péché avec des circonstances atténuantes; il sera relégué dans les boudoirs du Purgatoire!

ALBERT MONNIER.

LE TABAC GALOPPE-D'ONQUAIRE.

Je vais vous prouver comme quoi trois millions de vers ne valent pas une prise de tabac.

L'histoire remonte à une douzaine d'années.

Vers la fin de l'été de 1844, le feuilleton parisien mourait d'inanition. Tout à coup il lui arriva du fond de la Picardie un canard succulent, cuit à point.

Le volatile se présentait sous la forme d'une comédie en vers, reçue avec acclamation rue Richelieu, 4, maison de Molière.

La maison de Molière fournissait l'assaisonnement.

Le manuscrit était intitulé : *Une Femme de quarante ans*.

Selon les uns, la pièce avait été déposée à l'état de rouleau, orné d'une faveur bleue, chez le concierge du Théâtre-Français; selon les autres, elle était arrivée d'Amiens dans un pâté, et cette ingénieuse enveloppe aurait déterminé un accueil prompt et bienveillant.

Une circonstance singulière, ajoutait-on, avait fait remarquer ce manuscrit entre tous : il était écrit avec de l'encre bleue.

C'était, corbleu! ventrebleu! une réclame à haute pression; mais pourtant ce n'était pas tout à fait un canard, car trois mois après le Théâtre-Français représentait une *Femme de quarante ans*, comédie en vers de M. Galoppe-d'Onquaire.

Paris possédait un homme d'esprit de plus...

La belle affaire!... de l'esprit, nous en avons tous plus ou moins. — Essayez donc avec cela de gravir le pic de la renommée, de conquérir l'oiseau bleu de la popularité!

Mais M. Galoppe-d'Onquaire était né coiffé, comme vous allez voir.

Le mois suivant, la veille de Noël, il assistait à un réveillon chez le compositeur Clapisson, et puisait fréquemment dans la tabatière d'un voisin de table.

— Vous avez d'excellent tabac, monsieur!.... Où le prenez-vous?

— Eh, mon Dieu, à la *Civette ;* c'est un mélange.

— Bon : j'irai en acheter.

— Demandez du *mélange bournonville*.

— Très-bien.

Quelques jours après, M. Galoppe-d'Onquaire se rendit à la *Civette :*

— Madame, je désirerais avoir du *mélange bournonville*.

Et il ouvrit sa tabatière.

— Nous ne le vendons qu'à la livre, monsieur.

— Eh bien, donnez-m'en une livre.

— Impossible, monsieur; cela se prépare d'avance, et sur commande. Si vous voulez, on ira vous en porter ce soir. Si monsieur voulait nous laisser son adresse?...

— Volontiers, madame.

Et il traça au crayon son nom et son adresse.

— *Monsieur Galoppe-d'Onquaire ?* Seriez-vous, monsieur, l'auteur de la pièce que j'ai vue hier au Théâtre-Français?

— La *Femme de quarante ans?* Oui, madame, c'est moi-même.

— Oh! monsieur... votre pièce est charmante! je me suis bien amusée!... Mesdemoiselles, prenez l'adresse de monsieur; préparez une livre... et soignez bien!

Le soir, M. Galoppe-d'Onquaire reçut son paquet de la *Civette*.

Jusque-là, rien d'insolite. Mais voici le plus curieux de l'affaire. A partir de ce jour le *bournonville* fut débaptisé au profit du poëte picard, et le mélange de tabac dont je viens de vous parler reçut à la *Civette* le nom de *mélange galoppe-d'onquaire!*

Et c'est ainsi que depuis douze ans la *Civette* vous vend, à votre choix, de la *régie*, du *macouba*, du *saint-vincent*, du *virginie* et du *galoppe-d'onquaire*.

— C'est singulier! disait l'autre jour un musicien priseur à l'auteur de la *Femme de quarante ans*, vous portez le nom d'un tabac!

— C'est plutôt le tabac qui porte mon nom.

Or le nombre des priseurs étant encore assez considérable, nonobstant l'invasion du cigare, jugez de l'immense popularité du nom de Galoppe-d'Onquaire!

Sans doute l'auteur de la *Femme de quarante ans* est un homme de la meilleure compagnie, un écrivain fort aimable, un versificateur des plus abondants; il enrichissait le défunt *Corsaire* d'articles très-humoristiques; il a écrit une série de proverbes spirituels; il adresse des épîtres en vers à tous ses amis; tous les matins, à peine levé, on le voit coucher sur le papier deux ou trois mille rimes. Le nombre de ses couplets, de ses sonnets, de ses quatrains, de ses madrigaux, de ses bouquets à Chloris, pourrait jouter avec les étoiles du firmament. Mais vous conviendrez avec moi que ni ses charmantes façons, ni ses articles de journaux, ni ses vers, ni ses couplets, ni ses proverbes, ni sa *Femme de quarante ans*, n'eussent été suffisants pour le pousser au pinacle de la renommée; ils ne lui auraient pas fait acquérir, en un quart de siècle, la moitié de la popularité que lui a donnée la *Civette* en moins de quelques jours.

Grâce à la *Civette*, mon ami Galoppe-d'Onquaire est un homme généralement prisé.

J'en suis bien aise pour lui; mais vous voyez à quoi tient l'esprit, à quoi tient la poésie. Hélas! à me faire conclure comme j'ai commencé : que trois millions de vers ne valent pas une prise de tabac.

J. Lovy.

THÉATRES.

Ce que deviennent les roses?..... qui nous le dira?..... Autant raconter ce que deviennent les vieilles lunes et les vieilles amours.

Les vieilles roses flétries que nous ont montrées MM. Varin et de Biéville dans leurs amusants trois actes, au Palais-Royal, c'est Marco (la *Fille de marbre*) devenue vieille, horrible, dégoûtante, et pinçant de la harpe pour vivre à la porte des cafés; c'est la baronne d'Ange (du *Demi-monde*), trop heureuse d'accepter une place d'ouvreuse de loges dans un infime théâtre; c'est Musette (de la *Vie de bohème*), c'est Olympe Taverny (du *Mariage d'Olympe*), dégradées, souillées, avilies, et promenant leurs vices et leurs loques dans la boue des ruisseaux.

Imaginez-vous Grassot costumé en Marco, la fille de marbre, et donnant à ses contemporains cette grande leçon de moralité. Je l'ai vu, et je ne suis pas mort d'un fou rire.

L'idée de cette pièce est certes très-morale, mais qui corrigera-t-elle?... Quelle est la lorette qui, après l'avoir vue, jettera ses diamants, ses dentelles à la borne, et retournera vertueusement piquer des bottines dans la loge de concierge où trône madame sa maman?

L'*Avare* de Molière a-t-il fait disparaître la race des avares?... *Tartuffe* nous a-t-il délivrés des tartuffes?

Je serais très-désolé, pour la morale sociale, que l'œuvre de MM. Varin et de Biéville détournât les lorettes de la prodigalité. Où serait la moralité de la chose, si les lorettes corrigées se contentaient d'acheter de la rente, au lieu de faire danser les écus au profit du commerce et des pauvres?

Il y a déjà bien assez d'odieuses mères qui élèvent leurs filles avec l'idée secrète d'en faire des lorettes. N'en agrandissons pas le nombre.

Laissons ces folles filles dépenser en millionnaires leur beauté, leur vie et l'or de ces niais, qui ne jetteraient pas un louis à une ouvrière sans pain, et sèment des billets de mille francs sous les pas d'une ballerine qui se moque d'eux.

Ainsi va le monde; laissons-le aller. N'apprenons pas l'économie aux femmes du demi-monde. Que leur dégradation finale arrête encore quelques malheureuses filles sur le bord de l'abîme.

Grassot en *Marco*, Hyacinthe en *Musette*, Brasseur en *baronne d'Ange*, madame Thierret en *Olympe*, Gil Perez en Ludovic, l'*amant de cœur*, ont été admirablement comiques.

Après la reprise de *Zampa*, le théâtre de l'Opéra-Comique vient de nous rendre l'*Éclair*, un des plus ravissants ouvrages du répertoire moderne.

Sans méconnaître les beautés des *Mousquetaires de la reine*, du *Val d'Andorre* et des autres opéras-comiques de M. Halévy, on peut dire qu'il ne s'est jamais montré plus mélodiste, plus gracieux, plus naturel, que dans l'*Éclair*.

Madame Van den Heuvel-Duprez a joué et chanté le rôle d'Henriette avec un immense succès, justifié par son talent de comédienne et son habileté dans l'art du chant.

Don Giovanni, l'immortel chef-d'œuvre de Mozart, a été repris avec éclat aux Italiens. Graziani abordait pour la première fois le rôle de don Juan. Ce n'est point tout à fait le don Juan auquel Molière fait rêver. On aurait dit que, rivé à la musique de Verdi, Graziani était désorienté dans celle de Mozart. Ce sont en effet deux écoles qui ne se ressemblent guère.

Madame Frezzolini est vraiment surprenante. Depuis que madame Steffanone a été engagée, elle a une santé de fer. Elle est toujours sur la brèche, jouant, chantant, allant et venant avec une volonté qui dompte la fatigue.

Quoique un peu souffrante, l'Alboni a chanté Zerlina avec cette voix douce et veloutée qui agit si puissamment sur son auditoire.

Au Cirque-Napoléon de M. Dejean, il y a un certain équilibriste américain qui fait florès, en accomplissant des prodiges.

Il faut voir avec quel aplomb merveilleux ce M. Hanlon jongle avec lui-même, suspendu par les mains ou par les pieds à une échelle horizontale attachée au plafond du cirque.

L'enthousiasme est à son comble quand on voit Hanlon détacher son pied, qui seul le soutient au-dessus de l'abîme, et par une gracieuse courbe de corps s'élancer dans le vide, et se rattraper par les mains à un des échelons de l'échelle, à une distance de six à sept pieds. C'est inouï! c'est phénoménal!

Albert Monnier.

Mademoiselle Marie Darjou, qui a conquis une si grande place parmi nos pianistes modernes, donnera son concert annuel mardi 10 mars, dans la salle Sainte-Cécile, avec le concours de nos premiers artistes.

RÉPONSES AUX QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES

CONTENUES DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 1. Où voit-on que cet ouvrier n'est pas un modèle de sobriété?

C'est parce qu'il se donne une fameuse culotte.

N° 2. Devant cette maison qu'on bâtit, ce monsieur pourrait se croire dans l'atelier d'un joaillier... pourquoi?

Parce qu'il voit des ouvriers montant des pierres.

N° 3. Pourquoi ce monsieur, qui adore la fraîcheur chez les paysannes, n'admire-t-il pas celles-ci?

Parce qu'il les voit faner.

EXPLICATION DES HIÉROGLYPHES

CONTENUS DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 4. Un médecin éclairé commet aussi des erreurs.

Un médecin éclairé, comète aux six dais, ER heure.

N° 5. Qui trop de marrons mangera, dans la soirée étouffera.

Quis, trop de mâts — Rond mange rat — dans *la* soie Ré étouffe rat.

N° 6. Avant de partir en voyage, mettons-nous sous la sauvegarde de Dieu.

Avant deux parts, Tyran voyage, met thon NOUE sou *la* sauve garde de Dieu.

PETIT JOURNAL POUR RIRE.

Le CINQUANTE-DEUXIÈME numéro, terminant la première année du PETIT JOURNAL POUR RIRE, vient de paraître.

Nous avons réuni ces 52 numéros en un beau volume, que nous vendons 5 fr. 50 c. à Paris, — et 7 francs, expédié franco par la poste.

Pour ceux de nos abonnés qui ont déjà acheté le premier semestre du PETIT JOURNAL POUR RIRE, nous avons fait un volume contenant les 26 derniers numéros (depuis le n° 27 jusqu'au n° 52).

Ce volume se vend 2 fr. 75 c. au Bureau, — et 4 francs par la poste.

Envoyer un bon de poste, ou un bon à vue sur Paris, à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

LES MODES PARISIENNES, JOURNAL DE LA BONNE COMPAGNIE.

Au moment du renouvellement des saisons, le journal les *Modes parisiennes* publie toujours les toilettes adoptées par la bonne compagnie, et donne des renseignements sur ce qui sera porté dans la saison qui vient.

On sait que ces renseignements sont complétement désintéressés, le journal — ni les collaborateurs du journal — ne recevant rien des maisons mentionnées dans les articles.

14 dessins de manteaux, mantelets et robes sortis des maisons Delisle et Gagelin, viennent de paraître dans les *Modes parisiennes*.



Ce journal, tous les ans, depuis sa fondation, qui remonte à plus de quinze ans, donne une prime à ses abonnés d'un an; la prime de 1857 se compose de **12 nouveaux travestissements par Gavarni**, gravés en taille-douce sur acier, tirés sur grand et beau papier, coloriés et retouchés par un artiste. Ces 12 gravures sont exécutées spécialement pour le journal les *Modes parisiennes*.

Prix des Modes parisiennes :

Un an, 28 fr.; — 6 mois, 14 fr.; — 3 mois, 7 fr.

Envoyer un bon de poste ou un billet à vue sur Paris, à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.



STATUETTE DE JEANNE D'ARC

RÉDUCTION
DE LA BELLE STATUE EXÉCUTÉE
PAR
LA PRINCESSE MARIE
(Fille de Louis-Philippe).

Cette charmante statuette, haute de 25 centimètres, en métal galvanisé bronze, dont la valeur a toujours été de 50 francs, est donnée aux abonnés de nos deux journaux pour le prix de 15 francs.

20 francs bien emballée dans une caisse et rendue *franche de port* dans toutes les localités desservies par les chemins de fer et les Messageries.

Adresser un bon de poste à M. Philipon fils, au Journal, rue Bergère, 20.

SECONDE PARTIE DU DESSIN SANS MAITRE.

LA COULEUR,

MÉTHODE DE Mme MARIE-ÉLISABETH CAVÉ,

APPROUVÉE PAR M. EUGENE DELACROIX.

Voir, comprendre, se souvenir, c'est savoir.
RUBENS.

La seconde partie du *Dessin sans Maître* traite de la couleur, et enseigne l'harmonie des tons. Voici, du reste, la table des matières, qui indiquera, mieux que nous ne le saurions dire, le but de l'ouvrage :

Des antiques. — Des grands maîtres. — De la couleur sans couleurs. — Choix du papier et des pinceaux pour l'aquarelle. — Procédé pour tendre le papier. — Manière de laver. — Des tons de chair. — De l'air. — De l'art de s'habiller. — De la couleur de convention. — Des cheveux. — Les femmes brunes et les femmes blondes. — Les hommes grands et les petits hommes. — Les étoffes noires et blanches. — Du dessin dans la couleur. — De la couleur dans la sculpture — Des étoffes de couleur. — De la touche. — Du mouvement et de la forme. — Des ombres portées. — Des tons lointains. — Des ciels. — Des animaux. — Comment on fait passer un personnage dans l'ombre. — La copie d'un tableau. — La composition d'un tableau. — De l'harmonie des couleurs dans la composition. — De l'esquisse.

Prix : 3 fr. à Paris; — 4 fr. par la poste.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

ALBUM AMUSANT,

CONTENANT PLUS DE 100 PAGES DE DESSINS DU *JOURNAL POUR RIRE*.

Cet Album, formé de 20 numéros du *Journal pour rire*, brochés et réunis sous une couverture glacée avec titre doré, est un joli recueil pour mettre sur la table d'un salon. Il se vend 6 francs, mais aux abonnés seuls du *Journal pour Rire* il est envoyé franc de port pour 4 francs.

ENVOYER UN BON DE POSTE AU BUREAU DU JOURNAL, RUE BERGÈRE, 20.

Le Propriétaire-Gérant : CH. PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 63. — 1857. Prix du numéro : 45 centimes. 14 Mars.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, **fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.**

ON S'ABONNE chez le successeur **d'AUBERT et Cie**, rue Bergère, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE chez le successeur **d'AUBERT et Cie**, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

PARIS LA NUIT, — par BERTALL.



13685

Les deux Paris qu'on voit la nuit.



13686

ONZE HEURES ET DEMIE. — PASSAGE DE L'OPÉRA.

Tiens, Fifine avec un monsieur très-rupe ! — Un billet, mon ambassadeur, moins cher qu'au bureau ! la préférence à moi, mon prince, j' suis de la famille.



13687

APRÈS LE SPECTACLE.

— Une voiture, mon bourgeois !
— Fiche-moi la paix.
— Connu ! m'sieu l' marquis attend l'omnibus.



13688

MINUIT. — UN REVENANT.

C'est là que, chaque soir, l'infortuné M. ***, qui a été exécuté à la Bourse, se montre en revenant..... du cercle.



13689

— La belle nuit pour une orgie à la tour ! !
— Cordon, s'il vous plaît !

PARIS LA NUIT, — par BERTALL (suite).



13690

NEUF HEURES ET DEMIE. — BOULEVARD DES ITALIENS PRÈS LE GRAND TAILLEUR DUSAUTOY.

— J'ai pris deux sous pour demain, j'ai revendu avec trois sous et demi de bénéfice, ça me fait 150 francs de gagnés!



13691

UNE HEURE. — SOUPER A LA MAISON D'OR.

— Surtout, garçon, ne remuez pas le berceau, vous pourriez troubler le sommeil... du petit.



13692

UNE HEURE. — CARRIÈRE MONTMARTRE.

N'ayant pas soupé à la Maison d'or.



13693

UNE HEURE ET DEMIE. — PAUL NIQUET. — QUARTIER DES HALLES.

— Faut pas dire trop de mal de la société, il y en a encore qui ont du bon.



13694

RUE DES NOYERS. — ON LOGE A 4 SOUS PAYÉS D'AVANCE.

Ne pas ôter ses bottes pour dormir, elles pourraient être effarouchées pendant la nuit.



13695

DEUX HEURES. — HEURE DU CRIME.

Les rues de Paris commencent à ne pas être sûres pour tout le monde.



13696

TROIS HEURES DU MATIN. — BOURSE AU FROMAGE.

— J'ai 50 roquefort fin courant, je prends 75 brie ferme, et l'appoint en fromage de Marolles.



13697

RETOUR A TRAVERS LE QUARTIER DES HALLES.

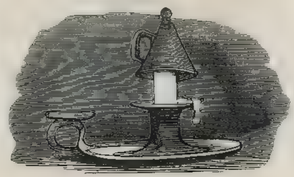
L'amour fait franchir bien des obstacles.



13698

TROIS HEURES. — LA HALLE.

— Encore une bonne petite maladie sur les pommes de tarre, et j'passons bourgeois, nom de nom!



13699

Couplet final.

CHANTEURS DE SALON, — par GIRIN.



13700

Chanteur comique sur le point de réveiller son auditoire.



13701

Duel pour basse et ténor.

COSARELLES.

On sait que l'ouverture d'*Obéron* a été bissée le soir de la première représentation, chose inouïe dans les annales du théâtre. Il est vrai que ce soir-là, comme d'habitude, la salle du Théâtre-Lyrique se composait, en grande partie, d'un public d'artistes, de chauds dilettantes, et de tout ce monde de la presse et des salons, dont une fraction admire la musique de Weber sur la foi des musiciens.

L'orchestre s'est borné à reprendre l'*allegro* de l'ouverture.

Mais voici quelque chose de plus curieux :

Deux jours après, à la deuxième représentation de ce magnifique ouvrage, le public du DIMANCHE, *le public payant*, redemanda toute l'ouverture.

L'orchestre se mit à reprendre l'*allegro*.

— Non! non! cria la salle entière; recommencez tout!

Il fallut reprendre toute l'ouverture.

Et l'on dit que le peuple français n'aime pas la grande musique! C'est du moins le bruit que font répandre les pianistes allemands.

Le fait est que la grande musique a toutes sortes de veines, et que le peuple français a le flair de la bonne. Je ne serais pas étonné que ce peuple eût le sens musical plus délicat que maint bonnet du Conservatoire.

C'est une thèse à soutenir.

***

M. D..., ex-employé du ministère, s'occupe de pisciculture, — c'est un goût comme un autre. — Il est parvenu à élever dans un baquet, comme cela se pratique au collége de France, des truites du lac de Genève et des saumons du Danube, qui ont déjà trois millimètres de longueur.

Il est très-jaloux de ses élèves, et ne permet à personne de les troubler.

L'autre jour sa bonne vint lui dire tout effarée :

— Monsieur, venez vite! il y a une baleine au milieu de vos poissons!

Le pisciculteur, justement terrifié de l'apparition d'un pareil hôte, courut à son baquet. Mais quel regard de dédain ne lança-t-il pas à sa bonne, quand il vit surnager, au lieu du terrible cétacé, une inoffensive baleine..... de corset!

***

Les journaux italiens nous apprennent que le nouvel opéra de Mercadante, *Pelagio*, n'a obtenu qu'un succès d'estime. C'est même un *demi-fiasco*, puisque le maestro n'a été rappelé que dix fois (!!!).

***

Dans une commune près Paris, l'autorité municipale fait réparer en ce moment une masure qui touche à un pensionnat de demoiselles. Par suite de ces travaux, la porte d'entrée du pensionnat est obstruée par les gravois, masquée par les échafaudages

Madame B..., l'institutrice, vient de faire écrire sur le mur de sa maison :

PENSIONNAT DE DEMOISELLES. *On entre maintenant par l'allée de la sage-femme.*

Le changement n'est pas heureux.

J. LOVY.

ASTRONOMIE POUR RIRE.

MONSIEUR LE SOLEIL.

Le soleil est le roi de la nature.

En dépit des révolutions du globe, en dépit de la lumière électrique, qui songe à le détrôner, sa royauté est éternelle.

C'est aussi le véritable ami de l'homme, surtout quand il lui plaît de faire mûrir les blés et les raisins.

Astre sans préjugés, il entre dans le grenier du pauvre tout comme aux Tuileries, et ne dédaigne pas de faire partir le petit canon du Palais-Royal.

Malgré l'amitié qu'il nous porte, le soleil s'obstine à demeurer à cent cinquante deux millions de kilomètres de nous, ce qui ne l'empêche pas de venir nous faire visite presque tous les jours

Seulement, pour lui rendre sa politesse, il nous faudrait quelque chose comme neuf cent quatre-vingt-dix-neuf ans cent vingt-deux jours dix-sept heures vingt-cinq minutes trois secondes, en supposant le voyage à raison de seize kilomètres par jour.

Louis XIV a eu le soleil pour devise, une compagnie d'assurances contre l'incendie l'a pris pour dénomination; Dieu sait combien d'aubergistes, combien d'épiciers en ont fait une enseigne!

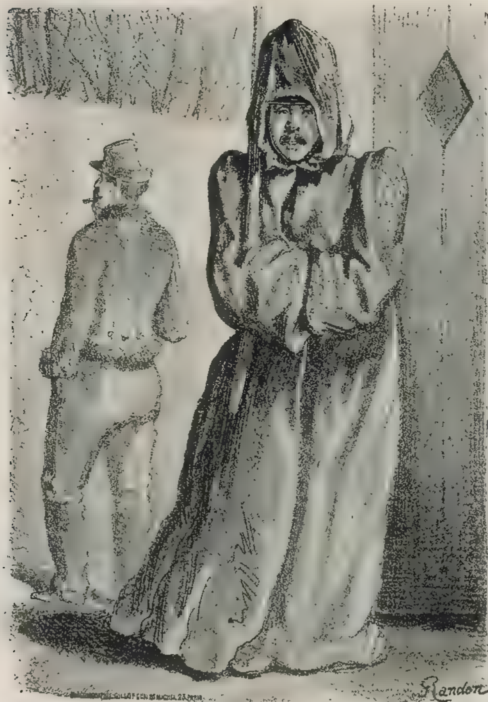
Beaucoup de gens adorent le soleil levant, aussi la fidélité au malheur est-elle une vertu.

Beaucoup d'autres reçoivent des coups de soleil; c'est surtout le lundi, à la barrière, que frappent ces derniers.

Le soleil ignore l'usage de la *benzine-Colas*, il a des taches. — Qu'importe! s'il luit pour tout le monde.

Cette vérité n'est pas neuve, je trouverais plus consolant d'avoir des biens au soleil.

LES TROUPIERS, — par RANDON.



13702

ARMÉE FRANÇAISE. — TENUE D'HIVER.

— On ne m'ôtera pas de l'idée que le gouvernement a des préférences pour la cavalerie.



13703

...... J'ai ouï parler aussi d'un certain Lamartine qui a la tête dans les nuages, manière d'apolllugue pour dire que c'est un bel homme.... N'importe, je voudrais le voir à côté de moi.

L'astre du jour, en accomplissant ses fonctions lumineuses, vivifiantes, régénératrices, passe en revue le zodiaque. — Faisons comme lui.

LE ZODIAQUE.

Le zodiaque est composé de douze constellations, appelées signes du zodiaque; présentons-les aux abonnés des deux sexes, avec accompagnement de bons conseils :

Le Bélier. — Craignez les coups de tête.

Le Taureau. — Ne vous laissez pas aller à la brutalité.

Les Gémeaux. — Ayez plutôt deux enfants à la fois qu'un enfant à deux têtes.

Le Cancer. — Dédaignez l'écrevisse dans la tourte, préférez-la en buisson.

Le Lion. — Régénérez le boulevard de Gand.

La Vierge. — Pensez à Jeanne d'Arc et à *Vaucouleurs.*

La Balance. — Ne vendez jamais à faux poids.

Le Scorpion. — Fuyez la lecture de l'*Univers.*

Le Sagittaire. — Sachez au besoin faire flèche de tout bois.

Le Capricorne. — Coucou!... ah! le voilà!...

Le Verseau. — *Verso* ou recto, — acquittez toujours les droits du fisc... de peur du double droit.

Les Poissons. — Allez!... et ne *péchez* plus.

MADAME LA LUNE.

La lune est la femme du soleil.

Quelques astronomes ont poussé l'audace jusqu'à croire que ces deux corps célestes faisaient mauvais ménage, et vivaient séparés; tel n'est pas l'avis de l'Observatoire. Jamais époux ne furent mieux unis; l'un veille quand l'autre se repose.... voilà tout.

Les éclipses sont là d'ailleurs pour détruire ce méchant propos; une éclipse n'est autre chose qu'un baiser conjugal donné tantôt par M. le soleil à madame la lune, tantôt par madame la lune à M. le soleil.

Il est évident, monsieur, que lorsque vous embrassez votre femme, votre lèvre éclipse sa joue.

La lune a inspiré un nombre infini de poëtes; nous rappellerons un seul exemple, d'une ravissante simplicité :

As-tu vu la lune, mon gas?
As-tu vu la lune?
Si tu ne l'as pas vue,
La voila.....

Et ne vous semble-t-il pas en effet qu'elle sorte juste à point de son nuage?... qu'elle vous regarde avec sa pâle figure?... Ne croyez-vous pas la voir?...

C'est naïf! c'est touchant!! c'est beau!!!

La lune de miel est le rêve des jeunes filles.

La lune rousse est la réalité des maris.

Tout le monde a ses lunes, — les Turcs seuls ont le croissant.

Ce que l'astre aux quatre quartiers redoute par-dessus tout, ce sont les débiteurs mauvais et les coulissiers véreux; — que de trous à la lune!... elle en est grêlée..

La lune est la veilleuse du monde.

Paul Legrand est le cousin germain de la lune.

LES ÉTOILES.

Je ne m'amuserai pas, bien entendu, à vous énumérer toutes les constellations; j'aurais l'air de vouloir vous faire voir des étoiles en plein midi.

Je pourrais vous citer les groupes principaux : le Chariot, — le Cocher, — la Chaise, — Persée...

Je préfère rajeunir tous ces vieux noms, et appeler :

Le Solitaire, — vicomte d'Arlincourt.

La Lyre, — Théodore de Banville.

L'Hydre, — Eugène de Mirecourt.

Le Corbeau, — Louis Veuillot.

Le Phénix, — Dumas II.

Antinoüs, — Grassot.

Il est malsain de coucher à la belle étoile.

L'*Étoile du Nord* est passée à l'état de comète, — voir sa queue à l'Opéra-Comique.

Le monde dramatique s'attend à voir bientôt deux nouvelles étoiles (de la Légion d'honneur) :

L'étoile de la *Question d'argent;*

L'étoile des *Faux bonshommes.*

LES PLANÈTES.

Les planètes, à l'exception de la planète Leverrier, ont toutes des noms *mytho* plus ou moins *logiques.* La planète Uranus a été découverte en 1781, Herschell en fut le Christophe Colomb; Cérès date de 1801, Pallas de 1802, Junon et Vesta de 1807.

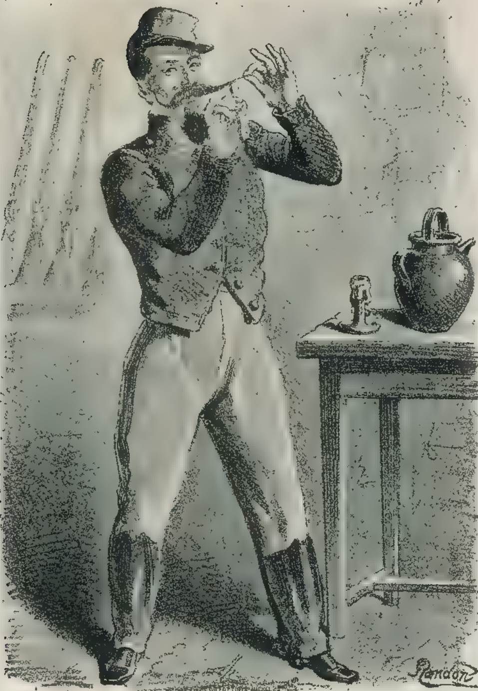
Ayons le courage d'insinuer ici un calembour vieux comme le monde :

C'est après dîner que s'observe le mieux le mouvement des *plats nets.*

LES COMÈTES.

Les comètes sont des corps célestes ayant un noyau

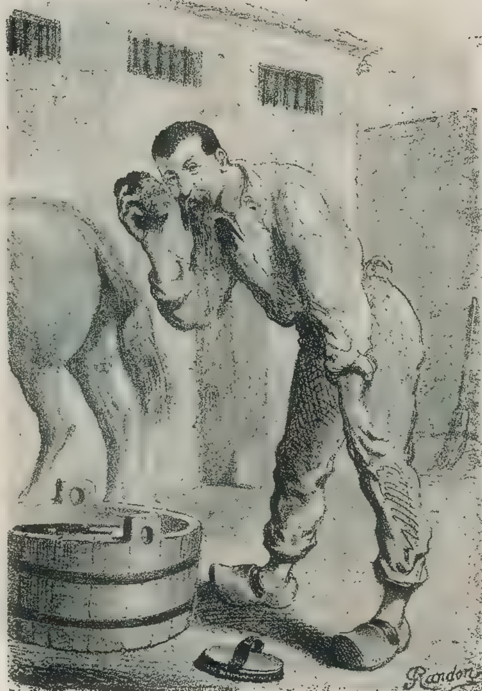
LES TROUPIERS, — par RANDON (suite).



13704

COSMÉTIQUE A LA HOUZARDE.

— Quand on a trente-cinq centimes à manger par jour, on peut bien se permettre d'user la chandelle par les deux bouts.



13705

Je me sers de l'éponge de Cocotte, mais ma bête sait que je suis propre.... elle ne me craint pas.

comme le premier pruneau venu, — des cheveux comme vous et moi (en admettant que vous ne soyez pas chauve); — tantôt la barbe de trente-cinq millions de sapeurs, tantôt une queue à l'instar des robes de ces dames. — La queue de la comète de 1811 avait quarante millions de lieues de longueur.

La comète de 1857 devant donner lieu à une pluie post-diluvienne d'à-propos, c'est le cas de lui faire chanter ici deux couplets de vaudeville, paroles de M. Babinet (des *Débats*), musique de Nargeot (des Variétés).

AIR : *l'Amour, qué qu' c'est ça?*

L' bon vin, c'est l' vin d' la comète,
L' bon vin, c'est mon vin...
A le goûter l'hiver prochain
Que chacun d' vous s'apprête...
En lui faisant fête,
Chantez mon refrain.

Quand mon sillon de feu
Vient éclairer la vigne,
Le vigneron se signe,
Et rend grâce au bon Dieu,
Car le vin
Est divin;
Oui, je donne aux vendanges
Le bouquet, la couleur...
Et le joyeux buveur
Entonne... mes louanges.
L' bon vin, etc.

Qui niera mes bienfaits?
Quel ivrogne émérite,
Espérant ma visite,
N'a pas fait de souhaits
Pour me voir
Un beau soir?
Il faut le cœur de bronze
D'un méchant buveur d'eau,
Pour oublier l' cadeau
D' mon vin d' mil huit cent onze.
L' bon vin, etc.

Nous croyons avoir suffisamment fait pour rassurer les populations à l'endroit de la fin du monde, et nous terminons par...

LES ASTRONOMES.

Les illustres du jour sont :

L'astrologue de la place Vendôme, dit le père Jupiter, qui, à défaut de tableau, écrit ses définitions sur l'asphalte du trottoir.

M. Babinet (des *Débats*), qui, pour ne pas tenir les esprits plus longtemps en balance, vient de peser la terre, et ne craint pas d'affirmer que son poids est de six millions de milliards de milliasses de kilogrammes...

Et enfin M. Galilée (de l'Institut).

C'est M. Galilée qui naguère a découvert une nouvelle planète, à laquelle il a donné le nom de Leverrier, — cette grande illustration de l'Italie.

En 1592, *Leverriero Leverrieri* fut contraint d'abandonner sa chaire d'astronomie par suite de la hardiesse de ses innovations cosmographiques; cinquante ans plus tard, il expiait dans les tourments de l'inquisition le tort d'avoir devancé son époque, et était forcé de convenir que la terre ne tournait pas.

E pur se muove! — s'écria noblement Leverriero Leverrieri, emporté par ses convictions, — Et pourtant elle se meut!. .

Remercions M. Galilée (de l'Institut) d'avoir donné à la planète qu'il a découverte le nom du grand Leverrier.

ALEXANDRE FLAN.

LES CHRONIQUEUSES.

Le vent est aux chroniqueuses.

Les chroniqueurs ont fait leur temps. Les petits romans dont ils remplissaient leurs courriers plus ou moins hebdomadaires, et dans lesquels ils faisaient remplir les principaux rôles au marquis de A... et à la baronne de B..., à moins que ce ne fût au baron de C... et à la marquise de D..., ne trouvent plus de lecteurs crédules.

Pour mon compte, je leur ai refusé toute confiance depuis le jour où je me suis aperçu qu'un certain chroniqueur, qui publiait chaque semaine un courrier qu'il intitulait superbement : *Revue du sport et du monde élégant*, ne fréquentait, en fait de sport et de monde élégant, que la brasserie de la rue Hautefeuille, où il imaginait les anecdotes de sa revue aristocratique entre deux cannettes en culottant sa pipe.

D'ailleurs pour se livrer à la chronique, il faut avoir ses allures entièrement libres, et beaucoup de feuilletonistes sont en train de compromettre leur indépendance, et de

LES PAYSANS, — par Baric.



13706

— Quoiqu' t'as à pleurer, mon gars?
— J' peux pus manger!
— Mets-en dans tes poches....
— All' sont pleines....
— Portes-en chez nous
— J'ai fait déjà trois tours!.... on s'en apercevrait.



13707

— Combien y a-t-il encore d'ici au château, mon brave?
— Oh! il y a ben cinq bonnes lieues!.... Mais comme vous êtes une bande.... vous aurez *bentout* fait ça!!

se laisser fermer la bouche par les pâtés de foie gras et les sorbets savoureux de nos financiers, notamment de M. Millaud, ce petit manteau bleu de la littérature :

> Aux petits écrivains il donne la pâture,
> Et sa bonté s'étend jusques à la peinture.

On en est ainsi venu à préférer les chroniqueuses. Elles offrent en effet plus de garanties d'indépendance, car il n'est pas aisé de fermer la bouche à une femme, et son penchant à médire du prochain est d'une trempe à triompher de toutes les séductions et de tous les obstacles.

Les actrices se sont mises en campagne, et après une vive attaque, se sont emparées de la chronique, où elles s'en donnent à langue que veux-tu. Lorsque mesdemoiselles Déjazet, Esther, Boisgontier, Ozy, animaient la scène de danses pittoresques, on parlait beaucoup du cancan des actrices; c'est de leurs *cancans* qu'on s'occupe aujourd'hui, et le charmant escadron des soubrettes parisiennes est devenu une véritable couvée de pies jacassières.

Toutes s'en mêlent : l'une signe Suzanne, l'autre Dorine, celle-ci Lisette, celle-là Marton.

Il y a quelque temps, j'ai rencontré une jeune ingénue de Bobino, marchant de ce pas rapide qui distingue un employé en retard, — je parle d'un employé surnuméraire.

— Où donc allez-vous si vite? lui demandai-je.

— Je n'ai pas une minute à moi : on va me mettre sous presse, répondit l'ingénue.

— Ah!

— C'est comme je vous le dis. Que trouvez-vous d'étonnant à cela?

— Oh! rien, assurément.

— Les imprimeurs n'attendent plus que ma copie pour faire le journal.

— Et dans quel journal écrivez-vous?

— Dans le... attendez donc... un drôle de nom, le *Méphistolèfès*.

— Le *Méphistophélès*?

— Oui... comme qui dirait le *Polichinelle*. A revoir.

Et elle courut à l'imprimerie.

Tout cela est fort bien, mais il est à craindre que nos plaisirs de spectateurs ne finissent par souffrir de cette chronicomanie, et que ces dames ne négligent de répéter leurs rôles pour ne répéter que les commérages dont elles alimentent leurs articles.

Achille Lafont.

PETITS PARIS.

— Quel est ce tableau?

— Moïse dans le désert.

— Moïse, ah! je connais; mais je ne vois pas Abeilard. Cependant Moïse et Abeilard, l'un ne va guère sans l'autre!

***

— Est-il vrai, Calino, que vous avez hérité?

— Moi, ah, ben oui! mon oncle était un mauvais parent, il a tout laissé à ma tante; aussi, soyez tranquille, quand je mourrai, personne n'aura rien non plus.

— Comment ferez-vous?

— Parbleu, je ferai un testament par lequel je m'instituerai mon légataire universel.

***

— Qu'est-ce que vous avez donc, monsieur Calino, vous êtes tout mouillé?

— Ne m'en parlez pas; j'étais allé me promener à Asnières, et en regardant passer les wagons sur le pont, je suis tombé à l'eau, et j'ai bien cru que j'y resterais.

— Vraiment; et comment avez-vous fait pour en sortir?

— Parce que je me suis justement trouvé là; sans moi, allez, j'étais bien noyé.

***

— Oh! monsieur Calino, voilà cinq ans que je suis mariée, et je n'ai pas encore eu d'enfants. Je crains bien n'en avoir jamais.

— Madame votre mère en a-t-elle eu? C'est peut-être un vice de conformation qui tient de famillle.

***

— Mon cher, je suis furieux!

— A propos de quoi, mon pauvre Calino?

— Figurez-vous que Nadar a donné un grand dîner à tous ses amis et ses élèves, et qu'il ne m'a pas invité.

— Oh! c'est mal.

— Oui, mais soyez tranquille, j'ai imaginé une petite vengeance dont ils se souviendront tous.

— Que ferez-vous?

— Je donnerai aussi un grand repas, et je le mangerai tout seul.

***

— Calino, quel âge a maintenant votre frère qui est au service?

— Ma foi, il a..... je ne me rappelle pas au juste, mais je sais que dans dix-huit mois nous serons du même âge.

***

— Tiens, M. X... vient de mourir, il avait quatre-vingt-onze ans, quel bel âge!

— Vous trouvez? ce n'est pas déjà si vieux; si mon père n'était pas mort en 1830, il aurait aujourd'hui cent deux ans!

H. Gourdon de Genouillac.

MATHIEU LAENSBERG CALOMNIÉ.

Il n'est plus permis de parler de la comète. Ce sujet de conversation est très-mal porté; il a été exploré, creusé, retourné dans tous les sens. Tous les astronomes ont dit leur mot là-dessus. La clôture de la discussion est définitivement prononcée.

Les quolibets ont ranci, et toute préoccupation sérieuse est devenue sottise.

Non-seulement il a été prouvé que la comète n'accrocherait pas plus notre planète qu'un omnibus de Londres n'accrocherait un cabriolet de Paris, mais il a été déclaré que des quatre comètes conquises par l'astronomie, aucune ne paraîtrait cette année.

Ainsi s'écroule en poussière ce sinistre et formidable canard qui alimentait les colloques parisiens pendant six semaines.

En remontant à l'origine de tout ce bruit, on n'a trouvé rien de mieux que d'accuser *Mathieu Laënsberg*. Ce vieux Liégeois est le grand bouc émissaire de toutes les iniquités astrologiques. C'est lui, dit-on, qui dans ses prédictions de cette année nous aurait annoncé la fin du monde.

Erreur! mensonge! calomnie!

J'ai sous les yeux le *Gros et véritable Liégeois* pour l'an de grâce 1857, le Double Mathieu Laensberg, *à l'usage des habitants des villes et des campagnes.* Voici littéralement ses prédictions pour le mois de juin :

« Un fils de famille, qui aura mangé son blé en herbe, tentera vainement de tirer sa blanche farine d'un sac à charbon. — Grande victoire des canotiers parisiens, qui, munis de leur escadrille, se rendront au Havre par le chemin de fer. — Grand désappointement d'un homme de lettres, qui découvrira que l'Iliade, dont il se croyait l'auteur, fait, depuis trois mille ans, l'admiration du monde. — Les cerises seront très-abondantes, ce qui causera un grand préjudice aux marchands de tartes à la crème établis dans les environs des colléges. — Les seaux des porteurs d'eau à bretelles disparaîtront pour faire place à des tonneaux de cristal, qui distribueront au rabais une onde pure, fraîche et salutaire. — Les tireuses de cartes oseront, malgré leur industrie frauduleuse, intenter un procès en contrefaçon aux magnétiseurs et aux somnambules; il sera dévoilé, à cette occasion, une foule de vérités qui donneront la chair de poule à plus d'un renard. — Construction d'une vaste cité sur l'emplacement des marais desséchés de la Sologne. — Grande joie des moutons du Berry causée par une ordonnance qui défendra de les marquer sur le nez. — Prospérité toujours croissante des omnibus. »

Vous le voyez, pas un mot de la comète, pas un mot de la fin du monde; mais une série de prédictions gracieuses, sages, rationnelles, honnêtes et modérées; un ensemble de prophéties marquées au coin du bon goût, et consciencieusement calculées d'après les lois des probabilités littéraires, industrielles, économiques, anthropologiques, agronomiques et fluviales.

Honte aux mandarins lettrés, honte aux feuilletonistes, honte aux bourgeois de Paris, qui ont osé mettre sur le compte de ce bon Mathieu Laënsberg l'odieux canard de la fin du monde!

Mathieu Laënsberg ne renferme dans ses flancs grisâtres que les canetons les plus doux, les plus placides, les plus débonnaires. Il n'est jamais sorti de cette ligne inoffensive et patriarcale; il diffère en cela des almanachs parisiens, horde impie, corrompue, souillée de toutes les insanités.

Et ce sera son éternelle gloire dans ce monde-ci... et dans l'autre.

J. Lovy.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

⁂ Hamilton, l'habile prestidigitateur qui a succédé à Robert-Houdin, se trouvait dans un café où un gros bourgeois stupide, voyant que chacun le louait de son adresse devenue célèbre, lui dit avec grossièreté :

— Toute votre science ne serait rien sans les ignobles compères que vous placez dans une salle de spectacle.

— Monsieur, s'écria Hamilton froissé, croyez-vous que tous les gens qui sont dans ce café soient des compères?

— On ne sait pas, répliqua le bourgeois en promenant sur l'assemblée un regard défiant.

— Et vous... êtes-vous mon compère?

— Certes, non!

— Eh bien, je vous parie cent francs que tout gros que vous êtes je vais vous avaler.

Inutile de vous dire que le bonhomme se récria, haussa les épaules, et, jetant cinq louis sur une table, mit le physicien au défi d'exécuter le tour qu'il avait annoncé.

Hamilton, au grand étonnement de la galerie, déposa aussi son enjeu.

Les spectateurs, intrigués, formèrent le rond autour des deux parieurs.

Hamilton retire son habit, retrousse ses manches, et le voici qui tourne rapidement autour de son adversaire, en grimaçant, en roulant les yeux, en agitant ses bras. Le bon bourgeois était comme fasciné, et déjà il ne riait plus.

Tout à coup l'escamoteur pousse un rugissement, s'élance sur la main de sa victime et la mord vigoureusement.

Notre homme jette un cri de douleur, bientôt suivi d'un autre, car le prestidigitateur lui mord également l'autre doigt, et se prépare à lui sauter à la joue, lorsque le patient s'écrie :

— Monsieur, vous me faites mal, vous me mordez trop fort!

— J'ai promis, réplique Hamilton, de vous avaler, mais je n'ai pas dit que ce serait d'une bouchée, et sans vous mâcher... Je reste dans le programme du pari... Soyez patient!... Je vais vous mordre plus fort!

Ma foi, le bourgeois en avait assez. Il préféra perdre les cent francs plutôt que d'être mangé en détail.

— Cher monsieur, lui dit Hamilton, ne soyez plus si sévère envers les compères, puisque vous venez d'être le mien. Reprenez votre argent, faites venir du punch pour toute la galerie, et, à l'avenir, montrez-vous plus indulgent pour ces pauvres escamoteurs.

⁂ Après avoir collaboré cinq ans ensemble, les vaudevillistes M... et X... se sont fâchés.

M... saisit avec empressement toute occasion de flageller son ancien collaborateur.

Un de leurs amis communs lui dit un jour :

— Voyons, M..., un peu de charité chrétienne; il faut pardonner à ses ennemis.

— Tu as raison, répondit le vaudevilliste, l'Écriture porte que nous devons pardonner à nos ennemis; mais montre-moi donc où elle ordonne de pardonner à ses amis.

⁂ Mademoiselle de Beaupré, une comédienne contemporaine de Corneille, écrivait en parlant de lui :

« Ce diable d'homme a gâté le métier. Avant lui nous » avions des pièces de théâtre pour trois écus, on nous les » faisait en une nuit, le public y était accoutumé, et nous » gagnions beaucoup. Il est vrai que ces vieilles pièces » étaient misérables; mais les comédiens étaient excellents, » et ils les faisaient valoir. Actuellement les pièces de » M. Corneille coûtent bien de l'argent, et nous gagnons » peu de chose. »

Que dirait l'actrice Beaupré si elle savait que de nos jours le plus mince vaudeville joué par Grassot (Gnouf! gnouf!) rapporte plus que le *Cid?*

⁂ Un prédicateur prêchait dans une ville de province, et son sermon portait sur l'évangile de la *Samaritaine.*

Il paraît que son discours fut trouvé trop long par les dames, qui composaient en grande partie l'assemblée, car elles bâillaient, se trémoussaient sur leurs chaises, se mouchaient, et faisaient tapage.

Le frère prêcheur, vexé, s'en aperçut, et dit :

— Mes chères sœurs, ne soyez pas surprises si cet évangile est si long, c'est qu'une femme y parle.

Luc Bardas.

THÉATRES.

Tous les sincères admirateurs du génie de Weber, l'immortel auteur de *Robin des bois*, ont applaudi avec bonheur à l'idée de mettre en lumière en France *Oberon*, l'un de ses chefs-d'œuvre les plus radieux

L'opéra d'*Oberon* a été représenté à Londres pour la première fois en 1826. Ce fut le chant du cygne de Weber, car il mourut dans le mois de juin de la même année à l'âge de quarante ans, dans tout l'éclat de son triomphe.

Le sujet d'*Oberon* a pris sa source dans la mythologie scandinave. C'est par corruption qu'on écrit *Oberon* au lieu d'*Auberon*, qui est la forme plus moderne du vieux nom *Alberon*, répondant au nom allemand *Alberich*, c'est-à-dire roi des Elfes.

C'est dans le vieux poëme français, *Huon de Bordeaux, pair de France*, qu'apparaît pour la première fois le personnage fantastique d'Oberon, roi des Elfes, mari de Titania. Plus tard, on fit de ce poëme un roman populaire en prose; il appartient au cycle des légendes de Charlemagne et de ses paladins.

Après Shakspeare, dans le *Songe d'une nuit d'été*, la fable d'Oberon a inspiré à Wieland, le Voltaire de l'Allemagne, un poëme en quatorze chants, d'où Sotheby et Planché ont tiré le scenario de l'opéra actuel de Weber.

Voici la donnée de cette œuvre, traduite par MM. Nuitter, Beaumont et de Chazot : Oberon est séparé de Titania, parce qu'elle a voulu prendre la défense d'une femme infidèle, et s'est moquée de son époux. Après bien des prières de Puck, son génie familier, Oberon, irrité, déclare qu'il ne reverra sa femme qu'à une condition. Elle lui montrera sur la terre deux amants fidèles, et capables de supporter tous les malheurs par amour.

Alors nous assistons aux amours et aux infortunes du chevalier Huon et de l'Orientale Rézia. Convaincu de leur mutuelle fidélité, Oberon se réconcilie avec sa femme Titania.

Que dirons-nous de la sublime partition de Weber qui ne soit au-dessous de la valeur d'un tel chef-d'œuvre? Comment louer un génie aussi vaste? Ce que nous avons de mieux à faire, c'est de constater l'enthousiasme avec lequel le public a applaudi *Oberon*, à partir de l'ouverture, qui a été redemandée à l'unanimité, jusqu'au dernier morceau de la partition.

A l'Opéra, on annonce comme prochains les débuts de mademoiselle Mendez, qui chante, dit-on, d'une manière très-remarquable; elle débutera dans le rôle de la reine Marguerite des *Huguenots*.

Les auteurs de la comédie-vaudeville représentée aux Variétés, les *Princesses de la rampe*, ont eu le bon esprit de résister aux attraits du scandale; ils n'ont pas photographié ou caricaturé certains portraits d'actrices trop connues. Laissant de côté les scènes violentes de l'intérieur des coulisses, ils se sont arrêtés devant les murailles de la vie privée des princesses de la rampe, et ont préféré tracer une sorte de pastel, un Watteau aux riantes couleurs, une idylle de la vie théâtrale, au point de vue de la pastorale, de l'églogue et de la bucolique.

L'œuvre de MM. Lambert-Thiboust et Léon Beauvallet (deux auteurs qui ont été acteurs eux-mêmes) n'est pas une moqueuse satire de l'existence de la comédienne, c'est un chaleureux et habile éloge des gloires de l'artiste dramatique.

Ils nous ont montré Susanne, une fille pauvre et sage qui, pour soutenir sa famille dans l'indigence et sa jeune sœur, s'est mise au théâtre, où elle a obtenu de grands succès.

Susanne a toujours caché à cette petite sœur sa position de princesse de la rampe. Elle vient la voir chaque dimanche à Saint-Germain en costume de femme du peuple. Un jour, elle apprend que Marie aime et est aimée d'un garçon charmant, fils de M. Primaret, un riche et rigide propriétaire de Bordeaux. Comment oser leur avouer que la sœur aînée, la bienfaitrice, est une princesse de la rampe?

Toute la pièce est là. Les tourments de la comédienne, obligée d'aller rire et chanter devant le public lorsqu'elle a l'âme brisée par la douleur; le triomphe de l'amour, la réhabilitation de la femme de théâtre; telle est la donnée de cet ouvrage, remarquablement joué par mademoiselle Scriwaneck, Leclère et Candeilh, un transfuge de la Comédie française.

Un élégant compositeur, Charles le Corbeiller, vient de faire représenter une opérette intitulée le *Mariage de Rosine*, paroles de M. Bourdereau. M. le Corbeiller est en quelque sorte l'inventeur ou le rénovateur de l'opéra de salon; en 1847 il faisait jouer et publiait le *Retour du mari*, œuvre distinguée que les amateurs n'ont pas oubliée.

Le *Mariage de Rosine*, nouvellement représenté, a obtenu un succès d'enthousiasme. Le poëme est spirituellement traité, la musique est délicieuse, et nous signalons surtout de très-jolis couplets dans le style du temps de Louis XV. Nous verrons un jour Charles le Corbeiller à l'Opéra-Comique.

Albert Monnier.

PETIT JOURNAL POUR RIRE.

Le CINQUANTE-DEUXIÈME numéro, terminant la première année du PETIT JOURNAL POUR RIRE, vient de paraître.

Nous avons réuni ces 52 numéros en un beau volume, que nous vendons 5 fr. 50 c. à Paris, — et 7 francs, expédié franco par la poste.

Pour ceux de nos abonnés qui ont déjà acheté le premier semestre du PETIT JOURNAL POUR RIRE, nous avons fait un volume contenant les 26 derniers numéros (depuis le n° 27 jusqu'au n° 52).

Ce volume se vend 2 fr. 75 c. au Bureau, — et 4 francs par la poste.

Envoyer un bon de poste, ou un bon à vue sur Paris, à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

MUSÉE COSMOPOLITE:

SUITE DES 250 COSTUMES DES DIFFÉRENTES NATIONS PARUS.

Les costumes suivants sont en vente depuis peu de jours.

COSTUMES FRANÇAIS.

N° 49. Femme de Laruns, vallée d'Ossan (Basses-Pyrénées).
50. Paysan de Laruns (id.).
51. Costume de deuil de la vallée d'Ossan (homme) (id.).
52. Costume de deuil de la vallée d'Ossan (femme) (id.).
53. Femme de Saint-Gaudens (Hte-Garonne).
54. Dame béarnaise.
55. Paysanne de la vallée d'Ossan.
56. Paysan id.
57. Femme de Luz (Hautes-Pyrénées).
58. Paysanne de la vallée d'Ossan, costume de travail.
59. Femme et enfant de la vallée d'Ossan.
60. Paysan de la vallée d'Ossan.
61. Costume de noces de Plouaré (env. de Quimper).
62. Paysan de Gavarni (Hautes-Pyrénées).
63. Jeune fille de Pont-l'Abbé (environs de Quimper).
64. Grisette de Bayonne.
65. Berger des Landes.
66. Femme des environs de Mâcon.
67. Porteur de chaise à Cauterets.
68. Pasteur de la vallée d'Ossan.
69. Paysan de Saint-Sauveur.
70. Femme de Faulé (environs de Morlaix).
71. Montagnard des environs de Béziers.
72. Paysanne de la Bresse (Ain).
73. Riche fermière de la Bresse.
74. Sauveteur des ports de France.
75. Marchande de poisson des Sables d'Olonne.
76. Jeune femme des environs de Quimper (Finistère).
77. Jeune pêcheur de Boulogne-sur-Mer.

COSTUMES ALGÉRIENS ET COLONIES FRANÇAISES.

N° 25. Moresque d'Alger, costume de ville.
26. Juif d'Alger.

COSTUMES RUSSES.

N° 36. Prêtre desservant, kalmouk (Russie méridionale).

PIÉMONT ET ITALIE.

N° 24. Marchand de broccoli (Rome).
25. Sergent suisse de la garde du pape.
26. Jeune fille de Tramulta (province de Basilicata).
27. Sampognaro (Abruzzes, roy. de Naples).
28. Femme de San-Germano, terre de Labour (royaume de Naples).
29. Jeune pâtre calabrais (id.).
30. Père de la Minerve (Rome).
31. Jeune femme d'Albano.
32. Jeune garçon napolitain.
33. Gardeur de chevaux (environs de Rome).
34. Femme de Procida.
35. Paysan des environs de Rome.
36. Jeune fille de Sorrente.
37. Femme d'Avigliano (roy. de Naples).
38. Costume de Sanluri (Sardaigne).
39. Costume de cardinal (Rome).
40. Paysan calabrais.
41. Pifferaro, joueur de cornemuse (Rome).
42. Faiseur de broussailles (env. de Rome).

SUISSE ET TYROL.

N° 16. Bernoise.
17. Jeune fille de Brienz (canton de Berne).
18. Jeune femme de Bâle.
19. Paysan d'Uri.
20. Neuchâteloise.
21. Laitier bernois.
22. Jeune fille d'Unterwalden.
23. Laitier de Loberhasti (cant. de Fribourg).
24. Neuchâteloise de Gougisberg.
25. Laitier des environs de Berne.

AMÉRIQUE.

N° 16. La Moza de l'Assomption (Paraguay).
17. Tisanera de Lima.
18. Arriero de Lima à Callao (Pérou).
19. Nègre de Lima.
20. Esclave des environs de Lima.
21. Pasteur des environs de Lima.
22. Gaucho de la république du Paraguay.
23. Gaucho au camp (Rio de la Plata).
24. Indienne des Pampas.
25. Gaucho de la province de Corrientes.
26. Gaucho de Cordova (Conféd. Argentine).
27. Gaucho des environs de Montevideo.

TURQUIE, GRÈCE, ÉGYPTE.

N° 59. Habitant de Bethléhem.
60. Pope, prêtre grec (à Constantinople).

ALLEMAGNE ET AUTRICHE.

N° 17. Jeune fille de Brandebourg (Bavière).
18. Charretier des environs de Munich.
19. Habitant de Waldkirch (grand-duché de Bade).
20. Paysanne de Hornberg (duché de Bade).

ESPAGNE ET PORTUGAL.

N° 17. Curra de Séville.
18. Femme de Félanix (Mayorque, Baléares).
19. Paysan de Soler (Mayorque).
20. Paysan de la Navarre.
21. Étudiant de Coimbre (Portugal).
22. Picador démonté.
23. Femme espagnole à Gibraltar.
24. Alguazil de la place des Taureaux.
25. Marchande de poisson de Tromar (environs de Lisbonne).
26. Femme des envir. de Valladolid (Vieille-Castille).
27. Portefaix juif à Gibraltar.
28. Marchande de pains (env. de Lisbonne).

Comme on le voit ci-dessus, la collection des costumes français est déjà la plus complète de toutes celles qui ont été publiées depuis longtemps; elle comprendra encore une trentaine de costumes qui sont en ce moment dans les mains des graveurs, et alors elle donnera la représentation de tout ce qui reste aujourd'hui des anciens costumes français, si nombreux, si piquants et si différents d'une province à l'autre.

Les graveurs tiennent aussi les premières planches des costumes hollandais, dessinés par un jeune artiste de ce pays, M. Verveer.

Le même artiste nous a rapporté, d'un voyage récent, des costumes norvégiens très-curieux.

Notre collection commence donc à acquérir de la valeur. Nous ferons tous nos efforts pour que cet ouvrage se complète et ne cesse pas d'être estimé des amateurs. Nous tenons à honneur de mener à bonne fin une publication qui rendra de grands services aux artistes de tout genre.

Chaque feuille, coloriée, se vend 40 centimes. — On peut acheter celles qu'on veut. — Si l'achat se monte à 20 francs, nous envoyons les feuilles *franc de port*. — Il faut adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20, à Paris.

Les costumes que nous annonçons ci-dessus porteront la collection au chiffre de 350 de costumes différents.

DÉCOUPURES FANTASMAGORIQUES,

TRÈS-AMUSANTE RÉCRÉATION D'HIVER.

Dessins combinés de manière qu'étant découpés et placés entre une bougie et la muraille, ils projettent des ombres fantasmagoriques. — Le cahier, composé de treize dessins, rendu franco, 4 francs.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.

Le Propriétaire-Gérant : CH. PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 64. — 1857. Prix du numéro : 45 centimes. 21 Mars.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de la *Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX.
3 mois 5 fr
6 mois. . . 10 »
12 mois. . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delisy, Davies et Cie, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.



LA MI-CARÊME, par PENOVILLE.

LES BALS D'HIVER A L'OPÉRA, — par MARCELIN.



— Il me semble avoir eu l'honneur de voir madame hier soir chez la marquise de ***.
— Farceur!

ENCORE LA CIVETTE!

LE TABAC PANSERON. — POÉSIES DE LA RÉGIE.

« Vous avez fait un article sur le tabac *Galoppe d'onquaire?* me disait l'autre jour M. Auguste Panseron; vous vous figurez que ce monsieur possède le monopole de cette popularité râpée? Eh bien, moi qui vous parle, je jouis du même privilége. Vous trouverez à la *Civette* un mélange de tabac qui porte mon nom. Demandez du *tabac Panseron*, vous serez servi immédiatement. »

Ce que cette nouvelle a jeté de stupeur dans mon âme, je ne saurais vous le dire. C'est ruisselant d'inouisme, comme dirait Philoxène Boyer.

Vous conviendrez que la *Civette* a d'étranges prérogatives, puisqu'elle se permet de ficeler en paquets, et de vendre au kilogramme un professeur du Conservatoire, un chevalier de la Légion d'honneur, un homme décoré d'une foule d'ordres belges, hollandais, espagnols, portugais; l'auteur de *Petit blanc*, de l'*Écho des vallons* et de quatre cents autres barcarolles; le confectionneur de cinquante solféges, messes, méthodes de chant et abécédaires musicaux.

Le tabac *Panseron!*... Eh mon Dieu, pourquoi pas! puisque ces messieurs autorisent, provoquent le baptême de la régie, et veulent être prisés de toutes les façons.

M. Panseron ne serait pas fâché qu'on lui consacrât à ce sujet un long article dans le *Journal amusant.* Mais nous aimons mieux arrêter les frais, de peur que cet aimable professeur ne s'avise d'imiter M. Galoppe d'Onquaire, qui vient de nous témoigner sa reconnaissance par l'envoi d'un paquet de tabac!

« Vous prisez, » nous écrit M. Galoppe d'Onquaire; — mais que nous sommes distrait! Comme si M. Galoppe d'Onquaire était homme à écrire en prose!

Vous prisez, dites-vous, le *galoppe d'onquaire?*
Sont-ce les vers ou le tabac?
Pour être en tous les cas plus certain de vous plaire,
Je vous mets tout cela dans le fond de ce sac;
Prisez mes vers, et goûtez mon tabac!

G. D'ONQUAIRE.

Nous avons cru devoir lui riposter par les rimes suivantes:

Votre idée est charmante autant que délicate,
Devant ce procédé ma prose devient plate;
Galoppe, c'en est fait, tu l'emportes sur moi!
Merci, cent fois merci du gracieux envoi!
Oui, je prise ton vers à l'égal de ta poudre;
Opter entre les deux, je ne puis m'y résoudre;
Si l'un à mon esprit cause un émoi bien vif,
L'autre apporte la joie à mon nerf olfactif;
Ton tabac me séduit, et ton vers me caresse;
C'est au point que Lovy voudrait mettre sans cesse,
— Dusses-tu le blâmer de ce double travers, —
Ses doigts dans ton tabac et son nez dans tes vers.
Dès aujourd'hui, ton nom, que la *Civette* acclame,
Restera doublement buriné dans mon âme,
Et jamais ton tabac, j'en jure sur l'honneur,
N'entrera dans mon nez sans passer par mon cœur.

J. LOVY.

UN SALE NOM PROPRE.

Il y a des noms qui prêtent à rire, et qui n'en sont pas moins honorables pour cela; mais beaucoup de gens ont peur du ridicule, et le *Moniteur* enregistre je ne sais combien de demandes au ministre de la justice, adressées par tel ou tel, à l'effet de se faire autoriser à dépouiller son patronymique.

On lisait, l'an dernier, dans le journal officiel :

« Le sieur Ernest Saligot, sans profession, né à Paris, » y demeurant, est dans l'intention de se pourvoir auprès » de S. Exc. le garde des sceaux, ministre de la justice,

LES BALS D'HIVER A L'OPÉRA, par MARCELIN (suite).



13710

VARIÉTÉS DE PIERROT
Le Pierrot riche





13711

AVIS.
« Il y a des piéges à loups dans cette enceinte. »



13712

— Mais par où donc va-t-il pouvoir passer ce bel homme là, si l'on ne se dépêche pas d'agrandir la porte?



13713

VARIÉTÉS DE PIERROT.
Le Pierrot pignouf.

« afin d'obtenir de changer son nom en celui de Jolibois. »

Saligot étant un de mes camarades de collége, je me rendis immédiatement chez lui pour savoir quels motifs graves l'obligeaient à renier le nom de son père.

En vain lui fis-je observer que bien des gens s'étaient fait une place dans l'histoire, dans la littérature, dans les arts, avec un nom impossible : — *Crétin*, poëte sous Charles VI, auteur des *Chants royaux* et de la *Chronique en vers; Baudet*, célèbre graveur de 1700; *Leporc*, oratorien fameux; *Sallo*, conseiller au parlement de Paris; *Melon*, secrétaire du régent; *Soupe*, *Fricot*, *Perdrix*, *Boucier*, *Chasselœuf*, membres de l'Assemblée nationale pendant la première révolution; *Cochon*, ministre de la police sous le directoire; *Lannes*, maréchal de l'empire; *Lurine*, homme de lettres, etc., etc. — Je ne pus le faire revenir de sa détermination.

Pendant le cours de ses études, Saligot avait été en butte aux sarcasmes de ses camarades; à son entrée dans le monde, son malheureux nom lui avait valu deux ou trois duels... les jeunes gens dits bien élevés ne pouvant s'empêcher de lui rire au nez lorsqu'on l'annonçait dans un salon.

Il avait essayé du théâtre, et les directeurs avaient refusé de s'exposer à faire dire, à l'issue d'une première représentation, après les trois saluts d'usage : Messieurs, la pièce que nous avons eu l'honneur de représenter devant vous, est de M. Saligot.

LES BALS D'HIVER A L'OPÉRA, — par MARCELIN (suite).



13714

VARIÉTÉS DE PIERROT.
Melancolia.



13715

CONSEILS A LA JEUNESSE.
— Obtempérez-vous, monsieur, madame, s'il vous plaît.



LA MODE EST INCONSTANTE.
La Pierrette est morte ! vive le Bébé.



13717

LE PÉKIN.
Il est joliment intrigué de ne pas l'être.

Même crainte de la part des libraires à qui Ernest avait porté des romans à éditer.

Enfin, un beau jour, l'homme au sale nom propre voulut se marier. Tant que sa future ne le connut que sous son gentil petit baptismal d'Ernest, tout alla bien; mais lorsqu'il fallut décliner le malencontreux patronymique, la demoiselle jeta les hauts cris :

— Jamais je ne m'appellerai madame Saligot, plutôt la mort!... — Et tout fut rompu.

C'est dans ces circonstances que notre héros présenta sa demande au ministre de la justice; sa requête fut favorablement répondue, et Saligot, au comble du bonheur, ne s'appela plus désormais que Jolibois.

Son linge était marqué en toutes lettres de ce nom fortuné, il l'avait fait buriner sur sa porte, graver sur son unique couvert d'argent...

> Il aurait volontiers écrit sur son chapeau :
> Jolibois est mon nom, et non plus Saligot.

Mais... ô malheur ! !... — Un Jolibois vient de passer en correctionnelle comme boursiflouer. — Un second Jolibois est tombé en faillite. — Un Jolibois *ter* a sauvé la caisse d'une compagnie quelconque...

Appelez-vous donc Jolibois !

Et, pour comble de malheur, un oncle de Saligot étant décédé archimillionnaire en Australie, ses héritiers refusent de reconnaître Ernest pour leur parent.

On va lire de nouveau dans le journal officiel :

« Le sieur Ernest Jolibois, sans profession, né à Paris, » y demeurant, est dans l'intention de se pourvoir auprès » de S. Exc le garde des sceaux, ministre de la justice, » afin d'obtenir de changer son nom en celui de Saligot. »

En attendant, et comme le gain de son procès est assuré et se traduira par une cent cinquantaine de mille livres de rentes...

Les jeunes gens dits bien élevés trouvent le nom de Saligot des plus distingués.

Les directeurs veulent jouer les pièces de Saligot...

Les éditeurs publient ses romans...

Les demoiselles à marier proclament le nom de Saligot

LE BAL DE LA MI-CARÊME A L'OPÉRA, — par RANDON.



13718

— Si nous montions un instant dans une loge?...
— Descendons plutôt à la buvette... pour causer on est bien plus tranquille.



13719

— A te parler franchement, je ne suis pas très-porté pour le *domino*;... je crains toujours quelque *culotte*.



13720

— Madame a peut-être perdu son mouchoir? si j'osais lui offrir le mien.



13721

Pas de crinoline! bonne affaire!!

d'une ravissante euphonie, et brûlent du désir de le porter.

Ernest seul n'est pas complétement satisfait, je le soupçonne de vouloir se faire appeler le vicomte Ernest Saligot de Jolibois.

Un généalogiste fameux s'engage à lui prouver que les Saligot remontent aux temps les plus reculés; il se fait fort d'établir que Saligot, premier du nom, a régné, dans une île déserte, sur un peuple aussi célèbre que complétement inconnu, mais qui depuis s'est fusionné avec la grande famille des Goths, des Ostrogoths, des Magots et des Visigoths...

Ernest a commandé son arbre généalogique.

ALEXANDRE FLAN.

SAISON MUSICALE.

CONCERTS.

La musique de chambre, l'élément choral et orchestral, les institutions sérieuses, tout ce qui constitue la grande et vraie musique, gagne du terrain, se propage et s'acclimate. A tous les horizons de Paris, un groupe d'artistes consciencieux se dessine, se réunit, portant la bannière classique, et appelant la foule au nom de l'art. Tout à l'heure la foule n'aura plus aucun prétexte d'ignorer Mozart, Haydn, Beethoven, Weber, Mendelsohn, ni même Schumann et Richard Wagner, bien que je n'en reconnaisse pas encore la nécessité.

Et comment se soustraire à l'influence des maîtres, à

LE BAL DE LA MI-CARÊME A L'OPÉRA, — par RANDON (suite).


13722

Monsieur s'est trompé de porte, ce n'est pas ici qu'on *joue* le *Domino noir*.


13 23

Et du pain?...

l'intelligence du beau, à l'initiation des grandes œuvres, quand un flot envahissant de sociétés musicales vient vous solliciter de toutes parts? Ici c'est la *Société des concerts*, la grande doyenne, la Corinthe musicale; là, l'orchestre Pasdeloup; plus loin, le groupe Armingaud, Léon Jacquard, etc.; puis l'association Alard et Franchomme; celle des frères Dancla, celle de Lebouc et compagnie, Paulin et Félicien David; le quatuor Maurin, Chevillard, etc.; les séances de M. Gouffé, celles de madame Tardieu-Malleville; sans oublier le comte Stainlein, ce nouveau venu dans la pléiade classique.

Toutes ces manifestations bruissent à la fois, et la plume du critique est impuissante à suivre ce formidable *steeple-chase* dans le domaine de l'art... Ce qui n'est pas un malheur pour le lecteur, je vous assure, car la presse musicale a passé bail avec un certain nombre d'adjectifs dont le public commence à être écœuré.

Ne croyez pas cependant que ces séances à grand orchestre, et cette musique de chambre, et ces groupes de quatuors empêchent la recrudescence des exhibitions isolées et des *concerts à bénéfice* qui se consomment chaque hiver dans les salles Herz, Pleyel, Érard; ce serait trop beau en vérité; nous n'en sommes pas là, et nous n'y arriverons peut-être jamais, par les myriades de pianistes qui encombrent le marché musical.

J'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, ce sont les pianistes qui jouent le principal rôle dans cette procession annuelle de concerts, de soirées et de matinées musicales. J'épuiserais les casses typographiques de l'imprimerie Plon si je transcrivais les noms de tous les gymnastes du clavier, qui depuis l'ouverture de la saison ont déjà *travaillé devant le public*, ou qui vont incessamment monter sur l'estrade.

Parmi ces virtuoses de l'un et l'autre sexe, nous avons des artistes connus, des réputations brevetées, qui ont depuis longtemps défriché le champ de la réclame, et qui viennent le labourer encore; puis arrivent les météores naissants, les noms nouveaux, les prodiges âgés de neuf à treize ans, et cette graine est inépuisable; sans compter l'irruption des célébrités exotiques qui viennent compliquer la situation.

Oyez seulement cette petite nomenclature :

Mademoiselle Mathilde Devançay, madame Verdavainne, mademoiselle Dorville, mademoiselle Belhomme, mademoiselle Contamin, mademoiselle Picard, madame Lagarin, mademoiselle de Vocher; M. Tedesco, M. Lavainne, M. Hall, M. Henri Herz, M. Lubeck, M. Léopold Meyer, M. Lacombe, M. Mey, M. Kruger; mademoiselle Deloigne, mademoiselle Delvigne, mademoiselle Stadler, mademoiselle Hurand, mademoiselle Ida Boullée, mademoiselle Trautmann, etc., etc.

Notez que nous n'avons ici que des *pianistes*, et j'en oublie une cinquantaine.

La série des chanteurs et des virtuoses de l'archet est beaucoup moins plantureuse, mais elle ne laisse rien à désirer. Nous avons eu ou nous aurons successivement les concerts de MM. Reichardt, Herwyn, Nicosia, Feri-Kletzer, Poussard, Seligmann, Nathan, Bartelloni; mademoiselle Mira, madame Sudre.

Et j'en passe une trentaine.

Les concerts ne sont pas choses racontables, disait madame la comtesse Dash, c'est déjà fort gentil de les annoncer.

Je vous parlais tout à l'heure d'enfants prodiges. En voici un qui fera pâlir toutes nos merveilles lilliputiennes. C'est une petite fille *âgée de cinq ans*, une virtuose toute mignonne, *miss Fernandez*, dont les hauts faits viennent d'être enregistrés dans les journaux de Londres.

« *Miss Fernandez* chante en pur italien l'air de la *Sonnambula* et la *valse de Venzano*, si audacieusement dite par madame Gassier, *sans omettre une note, une seule fioriture*. C'est la chose la plus extraordinaire qui se puisse entendre. Si par plaisanterie son accompagnateur lui donne un accord faux, la cantatrice, instinctivement harmoniste, s'arrête aussitôt. S'il ralentit ou s'il presse le mouvement, elle suit l'accompagnateur. Fille d'un Espagnol et d'une mère française, cette enfant est une *exception parmi les enfants exceptionnels* qui ont paru jusqu'à ce jour. »

Cette dernière formule laudative ne me semble pas très-logique. De même que deux négations valent une affirmation, une *exception parmi les exceptions* donne pour résultat quelque chose de tout à fait ordinaire.

Heureusement il n'est pas besoin de logique avec une enfant de cinq ans.

J. LOVY.

LA CONSPIRATION TOPAZE.

Depuis longtemps je m'étais laissé dire par un historien de la Jamaïque que le principe blanc serait tôt ou tard envahi, chassé et détrôné par le principe noir, mais je me sentais porté à l'indulgence et à l'incrédulité quand je considérais la teinte brou de noix du visage de mon prophète

« Ce noir qu'il porte sur sa figure, pensé-je, il l'a également dans l'âme; il broie du noir intérieurement; et, comme dit M. de Lamartine, il porte le deuil de sa peau.

» Ce qu'il me dit là, c'est à la fois pour m'effrayer et pour se consoler. »

Erreur! je me trompais, et mon prophète avait raison.

Un livre qui me tomba par hasard sous la main me dessilla les yeux :

J'y lus ceci :

« La chute des civilisations est le plus frappant et en même temps le plus obscur des phénomènes de l'histoire. »

Je crus d'abord que l'auteur qui avait articulé une aussi grande vérité ne pouvait être que Joseph Prudhomme... Autre erreur! le livre était signé du nom de Gobineau.

Il est donc vrai! tandis que nous autres blancs nous rêvions à l'émancipation des noirs, le principe noir s'émancipait à nos dépens.

Or, avant d'arriver complétement à la *manière noire*, de subir, à la façon des pipes, l'opération du *culottage*, il nous faudra irrémissiblement passer par des nuances intermédiaires, et suivre tous les tons de la gamme colorante qui part du safran pour aboutir au brou de noix.

Il nous faudra accepter tour à tour le teint gomme-gutte, cuivré, jaune citron, pour nous voir affubler finalement du masque d'ébène d'Othello.

Or c'est là ce qui constitue la conspiration topaze : vous partez du jaune serin pur et vous arrivez au noir d'ébène non moins pur.

L'arrêt, pour être porté par M. Gobineau, n'en est pas moins fatal. C'est la *Revue des Deux-Mondes* qui se charge de nous l'annoncer avec toute sorte d'euphémismes et d'artifices de langage.

Voici en résumé les motifs qui la portent à adopter un aussi triste pronostic.

On ne saurait méconnaître que les circonstances locales peuvent au moins favoriser l'intensité plus ou moins grande de certaines nuances de carnation, la tendance à l'obésité, le développement relatif des muscles de la poitrine, l'allongement des membres inférieurs ou des bras, la mesure de la force physique.

Si des influences locales, c'est-à-dire des influences de milieu peuvent rendre des populations entières grasses ou maigres, si elles donnent aux unes des membres longs et grêles, à d'autres des membres courts et gros, comment veut-on que l'envahissement du principe noir sur le principe blanc, qui est comme 13 à 1, ne vienne pas modifier la coloration des races?...

Voilà qui est d'une logique impitoyable; que vous en semble?

La race jaune ou topaze est cause de tout le mal. Elle se serait développée en Amérique et aurait peuplé ce continent de multitudes innombrables. Un beau jour ces masses, traversant le détroit de Behring, auraient débordé sur l'Asie et causé, environ cinquante siècles avant notre ère, le grand ébranlement qui rompit l'équilibre existant jusque-là, et ouvrit l'ère des grandes migrations et des mélanges. La race jaune ou topaze vint se heurter contre les hauts plateaux de l'Asie occupée alors par la race blanche. La décadence commença. Un moment vint où, jusque dans les veines des plus hautes classes, le sang noir surpassa le sang blanc en quantité, et alors vint le moment de la ruine.

L'humanité, d'après M. Gobineau, ne vit que par la race blanche. Or, en réalité, cette race a disparu après avoir passé l'âge des dieux, où elle était entièrement pure; l'âge des héros, où les mélanges étaient modérés de nombre et de force; l'âge des noblesses, où des facultés grandes encore n'étaient plus renouvelées par des sources taries : elle s'est acheminée vers la confusion définitive par suite de ses hymens hétérogènes.

Incessamment, dans chaque homme, le principe blanc sera aux éléments inférieurs dans le rapport de 1 à 2, proportion d'autant plus déplorable qu'elle viendra à la suite d'une infinité de mélanges, c'est-à-dire de flétrissures. Alors aussi régnera en tout et partout une médiocrité absolue bien proche du néant.

Donc, que tous les galimardistes et les ponsardistes se réjouissent : la sainte médiocrité va régner sur la terre!

Écoutez la terrible prophétie de Gobineau-Cassandre :

« Les nations, non, les troupeaux humains, accablés sous une morne somnolence, vivront dès longtemps engourdis dans leur nullité comme des buffles ruminants dans les flaques stagnantes des marais Pontins..... Nos honteux descendants céderont à la vigoureuse nature l'universelle domination de la terre, et la créature humaine ne sera plus devant elle un maître, mais seulement un hôte, comme les habitants des forêts et des eaux. »

Poissons ou quadrupèdes, telle est notre destinée!

La corne d'abondance de 1857 est, en vérité, pleine de gentillesses. Fourrez-y la main, et vous en tirerez toute espèce de diableries, éclipses, comètes, jaunisses, fin du monde, et quoi encore après?...

En tout cas, nous ne serons pas blancs, puisque nous tournerons au jaune et même au noir.

Déjà le succès de la *Reine Topaze* est d'un triste augure. C'est le commencement de la réalisation de l'abomination.

Sauve qui peut! la jaunisse ou la comète, avant le 13 juin. Si le monde ne finit pas, il sera passé au safran.

ANTONIO WATRIPON.

P. S. Nouvelle nouvelle. La *Gazette de Leipzig* rapporte qu'un professeur nommé d'Arrest, auquel on doit déjà la découverte de plusieurs comètes, a, dans la matinée du 5 mars, découvert dans Pegasus une comète assez brillante. Elle paraît avoir la couleur et la consistance du sucre d'orge.

COSARELLES.

Les amateurs de récréations astronomiques pourront s'en donner à cœur joie jeudi prochain 26 mars. Jeudi prochain nous aurons la première éclipse de soleil de l'année 1857. Cette éclipse sera totale, mais elle ne sera visible que depuis neuf heures du soir jusqu'à minuit. Il sera donc nécessaire, pour en jouir, de faire un voyage en Australie ou à Mexico.

Ainsi, en disant que *nous aurons* une éclipse de soleil jeudi prochain, les astronomes européens font preuve d'une véritable abnégation... Il est vrai que tout cela n'entame pas leur traitement.

***

Le journal la *Patrie* nous racontait l'autre soir une aventure arrivée *tout récemment* à M. B..., opulent banquier de la province, qui achète son drap lui-même. Remise du drap à un tailleur pour la confection d'un habit. Refus du tailleur, qui juge l'étoffe insuffisante. Démarches du banquier auprès d'un autre tailleur, qui trouve le moyen de confectionner l'habit et d'habiller encore son moutard avec le restant de l'étoffe. Étonnement du banquier. Réponse du tailleur.

Nous ne sommes pas curieux, mais nous voudrions bien savoir si le directeur de la *Patrie* paye une prime pour l'exhumation des *anas* du dernier siècle; nous en avertirions alors nos camarades A..., P..., X..., qui ont droit de se mettre sur les rangs.

J. LOVY.

CASCADES.

Un chirurgien, accompagné de son aide, visitant ses malades, arrive au lit d'un blessé.

— Eh bien, comment vas-tu?

— Dame, mon major, j'ai une vraie faim de cheval.

— Aide, vite une botte de foin à cet homme.

— Attendez, répond le convalescent; — aide, mettez-en deux, je déjeunerai avec mon chirurgien.

***

Une petite affiche couleur gomme-gutte illustrait dernièrement les murs de toute la banlieue.

Telle en était la teneur :

ON DEMANDE
12 hommes
intelligents
pour faire. . . . . .

Un badaud, arrêté un moment par l'excentricité de l'annonce, se met à dire tout haut :

— En voilà des imbéciles!... mais ce qu'ils demandent là, c'est tout bonnement impossible!... (*Sic!*)

***

Colloque au premier bal masqué donné par Son Altesse Musard II :

— Hé! dis donc, Pierrette, corrige ta danse, ou tu vas te faire coffrer.

— Bah! Titi, c'est un petit pas de lancier que je risque.

Arrive un sergent de ville.

— Mademoiselle, ne recommencez plus; je vous donne un *avertissement.*

— Allons donc, autorité, riposte la Pierrette, un peu de clémence, il n'y a pas de *Presse*, et d'abord je ne suis pas un *journal*, ma danse n'a pas tant de *caractère*.

***

L'autre jour, au foyer des acteurs d'un de nos théâtres du boulevard, j'eus le dialogue suivant :

— Ah ça, vous savez qu'on va bientôt nous démolir d'où nous sommes actuellement pour nous reconstruire un peu plus loin; — on doit, ai-je entendu dire, rapprocher nos théâtres du canal.

— Ah bah! répondis-je, mais alors la *scène* de votre théâtre pourra dorénavant s'appeler le théâtre de la *Seine*.

PAUL-MICHEL.

THÉATRES.

Après avoir fait représenter une série de drames plus terribles les uns que les autres, le directeur de l'Ambigu a ressenti le besoin d'abandonner l'horrible et le violent. Il a poussé une pointe dans le mélodrame tendre et émouvant. C'est à ce sentiment tutélaire de réaction que nous devons les *Orphelines de la Charité*, drame de MM. Dennery et Brésil.

Il paraît qu'il existait en Hollande, vers 1722, une institution nommée les *Orphelines de la charité*, laquelle institution avait de singuliers priviléges : quiconque déshonorait une des pensionnaires devait l'épouser *subito*, sinon on le condamnait à la peine de mort. La loi était muette concernant les récidivistes. Fichtre! on devait y regarder à deux fois avant de parler d'amour à une orpheline de la charité.

O folâtre Horace! ô trop léger lieutenant de vaisseau! Pourquoi te hasardes-tu à papillonner autour de mademoiselle Lia-Félix, sous prétexte qu'elle ressemble infiniment à mademoiselle Delaistre? Il t'en cuira. Tremble! mademoiselle Lia-Félix est une orpheline de la charité : qui s'y frotte s'y pique.

L'officier qui n'avait conté des douceurs à mademoiselle Lia-Félix que par intérim, la lâche cavalièrement dès qu'il a retrouvé sa vraie mademoiselle Delaistre. L'orpheline Lia est rageuse, elle invoque la loi; Horace est condamné à mort. Palsembleu! je n'irai point babiller d'amour en Hollande.

Heureusement... (il y a toujours un *heureusement* dans les mélodrames) mademoiselle Lia-Félix est reconnue par madame Claire van Chandelle, sa propre mère; donc n'étant plus orpheline, elle ne peut pas réclamer les bénéfices de la terrible loi.

Ce drame aux situations présentées avec art, s'est fait écouter avec plaisir. On pleure par-ci, on rit par-là, et tous les spectateurs battent des mains.

M. Ferdinand Dugué a évoqué à son tour les grandes figures historiques de François Ier et de Benvenuto Cellini; comme toujours, il l'a fait avec ce talent énergique, puissant, ingénieux et coloré qu'il possède à un si haut degré. C'est à l'Odéon que sa *France de Simiers* a vu le jour. Espérons qu'on l'y jouera longtemps.

Le théâtre des Folies-Dramatiques a joué une gentille pièce en trois actes d'un artiste de ce théâtre, M. Boisselot; cette œuvre se nomme les *Soirées du boulevard du Temple*. Elle nous fait assister aux infortunes comiques d'un marchand de chaussons aux pommes qui a eu des velléités de scélératesse.

Or, ce M. Pruneau voit un jour tomber de la poche d'un passant une liasse de billets de banque. L'honnête petit marchand la ramasse et la rend au perdant, qui, pour tout remercîment, lui rit au nez.

Pruneau rage de ne pouvoir se venger de cette impertinence. O surprise! par mégarde, il a conservé un billet de cinq cents francs dans la coiffe de sa casquette.

Pruneau, au comble de la joie, invite à souper une marchande de glaces à deux liards le verre, et les voici courant les traiteurs et les bals.

Au milieu de ses bamboches, Pruneau porte au cœur le Remords, ce ver qui ronge le sein des coupables. Il a caché le billet détourné dans un chausson de pommes, il le restituera le lendemain.

Bientôt il s'endort, et ses compagnons de folie trouvant cette pâtisserie nauséabonde dans sa poche, la jettent en riant au nez d'un passant. Pauvre diable! il n'a même plus la ressource d'une restitution.

C'est alors qu'il aperçoit une choppe de bière, il y verse de la mort aux rats, et se dispose à l'avaler. Hélas! en se retournant, il voit la choppe vidée par un monsieur. O bizarre effet du sort! c'est le monsieur qui avait perdu ses billets! On pouvait accuser Pruneau de vol, à présent on croira qu'il est un assassin.

Enfin tout s'explique. Le monsieur n'a pas bu la choppe, il en a jeté le contenu, et puis les fameux billets n'étaient pas de vrais billets de banque. C'était l'annonce d'un marchand d'eau de Cologne.

Aux Bouffes-Parisiens, on vient d'applaudir une fort jolie opérette, nommée *Après l'orage*... M. Henri Boisseaux est l'auteur des paroles, et M. Galibert, — un prix de Rome, — en a composé la musique. C'est l'histoire de deux jeunes époux, à peu près ruinés par des prodigalités imprudentes, et qui sont venus faire des économies à la campagne. Plus de foin au râtelier..... les chevaux se battent.

Réapparition du foin, ou de la fortune, si vous l'aimez mieux, et alors *après l'orage*. . vient le beau temps. Succès de paroles, succès de musique.

ALBERT MONNIER.

Il se publie à Paris plus de trente journaux de modes, et Paris n'en connaît que deux ou trois. Pourquoi cela?

C'est que tous les journaux de modes inconnus à Paris n'ont de clientèle qu'en province et à l'étranger.

C'est que ces journaux, publiant des toilettes qui seraient impossibles à Paris, ne se montrent pas à Paris ou n'y sont pas regardés, ce qui revient au même.

Mais pourquoi ces journaux publient-ils des toilettes fabuleuses?

C'est que la clientèle de ces journaux se compose à peu près uniquement des couturières et confectionneuses de l'étranger et de la province, et que ces couturières ou confectionneuses ne peuvent tirer parti d'un journal que si ce journal leur donne des modes, des toilettes, des ajustements appropriés à la majorité de leurs pratiques.

Or, la majorité des pratiques des couturières en province et à l'étranger ne se compose pas plus qu'à Paris des femmes du goût le plus pur, de l'élégance la plus parfaite.

Le goût pur, la véritable élégance sont en tous pays le partage d'une société d'élite, d'une minorité infime dans la population.

Il faut donc aux couturières, aux confectionneuses et aux marchandes de province et de l'étranger des images de modes qui satisfassent le goût du plus grand nombre.

Il faut que les journaux dont la clientèle se compose presque en totalité de couturières et de confectionneuses publient des modes et des toilettes pour le goût de la majorité.

Pourquoi les journaux de modes cherchent-ils leur clientèle d'abonnés principalement parmi les couturières, les confectionneuses et les marchandes? C'est que cette classe a besoin d'un journal, et qu'il est plus facile de trouver des abonnés parmi ceux qui ont besoin d'un journal que parmi ceux qui n'en ont pas besoin. C'est que la porte des couturières, des confectionneuses et des marchandes est toujours ouverte aux commis voyageurs, et qu'avec un ou plusieurs commis voyageurs l'on réunit bientôt le nombre d'abonnés nécessaire pour couvrir les frais du journal.

Mais si un journal ne compte pour ses abonnements que sur les femmes du monde, comme elles n'ont aucunement besoin d'un journal, et s'abonneront seulement quand il sera bien avéré que tel journal est mieux fait, et plus comme il faut que les autres, ce journal devra vivre bien des années avant d'obtenir un succès, et il aura le temps jusque-là de ruiner son éditeur...

C'est cette tâche difficile, — créer un journal représentant fidèlement les modes, les toilettes, les ajustements, les assortiments de couleurs et jusqu'aux gestes, aux poses de la bonne compagnie de Paris, — c'est cette tâche que l'ancienne maison Aubert osa entreprendre, il y a une douzaine d'années, par la fondation du journal *les Modes parisiennes*.

Les magasins d'Aubert, on s'en souvient, étaient le rendez-vous de tout ce qui, à Paris, s'occupe d'art et de dessin; la maison Aubert comptait des correspondants dans toutes les grandes villes du monde; il fallut néanmoins six années avant que le journal vît ses recettes balancer ses dépenses.

Mais quand il fut bien établi, bien connu que le journal *les Modes parisiennes* était le fidèle représentant des toilettes et des modes de la bonne compagnie, son succès fut assuré, et chaque année ne fit que le consolider et l'agrandir.

Aujourd'hui ce journal, qui n'a point de voyageurs, qui ne fait solliciter aucun abonnement à domicile, qui n'accorde aucun crédit, ne tire aucun mandat sur la province; ce journal, qui n'inscrit et ne sert un abonnement qu'après l'encaissement du prix d'abonnement; en un mot ce journal, qui s'est placé dans les conditions les moins favorables pour réunir beaucoup d'abonnés, en a réuni cependant un assez grand nombre pour pouvoir prélever sur ses bénéfices une somme considérable qu'il consacre à offrir à ses abonnés d'un an un magnifique album dessiné exprès par GAVARNI, gravé sur acier par Portier (qui a gravé la VIE ÉLÉGANTE de la *société parisienne*, et les douze tableaux de Compte-Calix), coloriés avec art à l'aquarelle retouchée de gouache par un artiste.

Cet album se compose de DOUZE NOUVEAUX TRAVESTISSEMENTS dessinés exprès pour former cette prime.

Sa valeur commerciale est de 18 francs.

Un album de cette importance artistique prouve quelque chose.

Il prouve à la fois le succès du journal *les Modes parisiennes* et la nature exceptionnelle de ses abonnés.

Il prouve le succès du journal, car l'administration ne ferait pas une dépense importante si le succès ne l'en dédommageait pas.

Il prouve que la clientèle du journal se compose de femmes du monde : — quel intérêt un album de salon offrirait-il aux couturières, et ferait-on cette dépense considérable pour des abonnés qu'elle n'intéresserait pas?

Le journal *les Modes parisiennes* paraît à Paris tous les dimanches; chaque numéro est accompagné d'une fort jolie planche dessinée par M. Compte-Calix, gravée sur acier et coloriée avec goût.

Le prix de l'abonnement est de 7 fr. pour trois mois (en France), et 28 fr. pour l'année. — Les abonnements d'un an donnant, seuls, droit à l'Album des TRAVESTISSEMENTS de GAVARNI, si l'on veut recevoir cet album franc de port, en France, il faut ajouter 2 fr. (en tout 30 fr.).

On souscrit, à *Paris*, rue Bergère, n° 20; — à *Londres*, chez Delizy, n° 1, Norfolk-street, Strand; — à *Saint-Pétersbourg*, chez Dufour, libraire de la cour impériale; — à *Vienne*, chez Ch. Gerold et fils; — à *Copenhague*, chez Host, libraire de l'Université; — pour le *Piémont*, s'adresser au directeur des postes; — de même pour *Venise*; — au directeur des postes de Cologne et de Sarrebruck pour la *Prusse* et pour le nord de l'Allemagne.

Le Propriétaire-Gérant : CH. PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 65. — 1857. Prix du numéro : 45 centimes. 28 Mars.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

***CH. PHILIPON*, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.**

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . 10 »
12 mois. . . . . 17 »

ÉTRANGER :
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

L'ESPRIT DES BÊTES, — par RANDON.



13724

— Laissez donc, ma chère, c'est encore un canard.
— Canard vous-même! gros dindon!



13725

— Allez, manant, vous êtes bien heureux que je sois muselé!



13726

— Comment!... un beau monsieur comme vous!!!... vous n'avez pas honte!!!
— Bah! laissez donc! il n'y a que les honteux qui perdent.



13727

— ... Et dire que j'ai été la reine du *turf*!... que j'ai eu des *box* de palissandre et des mangeoires en marbre blanc!!
— Hélas! ma chère : *Sic transit gloria mundi!*

MOUTARDS ET MOUTARDES, — par Riou.



13728

— Oui, Henri, je veux bien croire à la sincérité de votre affection, mais les hommes sont si trompeurs! à ce que dit maman.



13729

— Ce mioche de baron qui a eu l'audace de m'inviter, un moutard comme ça, ma chère! mais je me compromettrais!



13730

— Viens-tu à Musard ce soir? on dit que les femmes y sont un peu *rup*.
— Ah! fi donc! je ne vais qu'au Jardin d'Hiver, les femmes y sont bien plus *chic*.



13731

— Charles, voilà huit grands jours que je ne vous ai vu; voulez-vous donc que je meure de jalousie?
— Oh! ne m'en veux pas, mon ange adoré, mais voilà huit jours que le pion me met en retenue.

COSARELLES.

Il me prend envie de faire une querelle d'Allemand à mon ami Henri Herz.

M. Henri Herz a donné le 4 de ce mois, dans la salle de M. Henri Herz, un fort joli concert.

Car chaque année notre éminent artiste daigne monter sur l'estrade comme un simple bachelier en piano qui aurait besoin de faire son chemin dans le monde, — chose assez étrange de la part d'un homme arrivé depuis longtemps.

Mais à Dieu ne plaise que je veuille lui chercher querelle pour cela! Une belle et noble pensée pourrait bien être blottie derrière cette lutte annuelle avec les virtuoses du jour. Peut-être M. Henri Herz a-t-il à cœur de faire apostiller par la génération actuelle ses trente années de réputation, et je n'aurais qu'à m'incliner devant ce sentiment de haute modestie.

D'ailleurs la salle Herz est à lui, et Lucullus a bien le droit de dîner chez Lucullus.

Mais ce que je lui reproche, ce sont les réclames à haute pression dont il croit devoir escorter, précéder, suivre et entourer son menu vocal et instrumental. Un artiste de cette valeur devrait être au-dessus de ces petites machines.

Ainsi, dès le lendemain de la susdite soirée, une note anodine, qui a ricoché de journal en journal, nous apprend que le *vrai* public, la *vraie* foule s'étaient donné rendez-vous au concert de M. Henri Herz; ce qui donnerait à penser, comme le fait remarquer Charles Desolme, que partout ailleurs il n'y a jamais qu'un *faux* public, une *fausse* foule, et très-probablement aussi de *faux* exécutants.

Ce n'est pas tout.

Quelques jours après, une autre petite machine nous apprend qu'à ce même concert de M. Henri Herz la salle

LE CODE EXPLIQUÉ ET ANNOTÉ, — par RANDON.



13732

DU DON MANUEL.

Le don manuel est permis.

(Il est à regretter que le législateur n'ait pas indiqué dans quelle mesure pouvait s'étendre l'exercice de ce droit.)



13733

ART. 894. *La donation entre vifs est un acte par lequel le donateur se dépouille actuellement et irrévocablement de la chose donnée en faveur du donataire qui l'accepte.*

(Le consentement de ce dernier n'est pas toujours d'une nécessité absolue.)



13734

CODE PÉNAL.

ART. 300. *Est qualifié infanticide le meurtre d'un enfant nouveau-né.*

(Cependant, lorsque le nombre de ces nouveau-nés excédera celui de douze, et que la constitution de la mère sera reconnue faible et délicate, le dernier ou les derniers venus, quel qu'en soit le nombre, pourront être, si nul ne les réclame, détruits par les moyens les plus doux que la science pourra indiquer.)



13735

CODE PÉNAL.

ART. 298. *Le guet-apens consiste à attendre plus ou moins de temps, dans un ou divers lieux, un individu, soit pour lui donner la mort, soit pour exercer sur lui des actes de violence.*

(Si la victime était d'une immoralité notoire, le coupable pourrait être admis au bénéfice des circonstances atténuantes.)



13736

CODE PÉNAL.

ART. 36. *Quand la fille au-dessous de 16 ans aurait consenti à son enlèvement ou suivi volontairement le ravisseur, si celui-ci était majeur, de 21 ans et au dessus, il sera condamné aux travaux forcés à temps. Si le ravisseur n'avait pas encore 21 ans, il sera puni d'un emprisonnement de 2 à 5 ans.*

(Cette dernière peine pourra être commuée en celle du fouet avec réprimande.)



13737

CODE PÉNAL.

ART. 318. *Quiconque aura vendu ou débité des boissons falsifiées, contenant des mixtions nuisibles à la santé, sera puni d'un emprisonnement de six jours à deux ans, et d'une amende de 16 francs à 500 francs.*

(Je donnerais de bon cœur dix ans de la vie de mon portier pour que les sophistiqueurs fussent en outre condamnés à ne s'abreuver que de leurs drogues, jusqu'à extinction d'icelles ou de chaleur naturelle! *Amen.*)

a été éclairée par le *photophore-siphon*, et que les six cents bougies du nouvel appareil ajoutaient à l'éclat de cette fête musicale.

De sorte qu'on se demande si le célèbre pianiste professeur se délivre un *satisfecit* sous le pli de son lampiste, ou si M. Henri Herz est un clou auquel le lampiste accroche son petit puff à l'éclairage.

Est-ce un morceau d'ensemble? une fantaisie concertante? un duo industriel?

C'est tout ce que vous voudrez; mais vous ne me forcerez pas d'avoir beaucoup d'affection pour cette solidarité entre la musique et les becs de gaz.

* * *

Vivent les choses sérieuses pour avoir leur côté comique!

La science diplômée se trouve dans cette catégorie.

Et cela est si vrai, que M. Babinet, de l'Institut, affecte le ton du petit journal et nous parle astronomie tout en folichonnant, dans l'espoir d'avoir les rieurs de son côté. M. Babinet connaît le défaut de la cuirasse académique, et pour éteindre les quolibets, en habile pompier, il fait la part du feu.

Le bagage de nos corps savants est énorme. Mais leurs bévues sont plus énormes encore. Ainsi l'on m'apprend cette semaine une charmante distraction scientifique commise tout récemment par M. S..., professeur naturaliste patenté.

Après avoir reconstruit, disposé et décrit la charpente de certaine baleine pour en démontrer la structure devant



ÉTUDE COMPARÉE DU BONNET DE COTON, *par Baric.*

quelques gros bonnets de la science, M. S... s'est avisé de placer les fanons en dehors de la mâchoire; de façon qu'en ouvrant la mâchoire la baleine ne peut plus la fermer.

Un de ses subordonnés, M. R..., lui fit remarquer ce solécisme anatomique.

— Mais, monsieur, dit-il respectueusement à son chef, il me semble que vos fanons ne sont pas à leur véritable place. Votre baleine ne pourrait pas manger.

— Pardi! on le sait bien! puisqu'elle est empaillée! répondit M. S...

J. Lovy.

LES COURRIERS DE PARIS.

Un chroniqueur, c'est l'oiseau rare du journalisme.

Raconter des histoires, inventer des nouvelles, assaisonner des canards, savoir tous les cancans du jour, — être spirituel quelquefois, amusant toujours, — avoir à heure fixe de la gaieté, de l'imagination, de la verve, voilà les simples choses qu'on exige d'un chroniqueur.

Vous comprenez que cela ne se rencontre pas tous les jours.

Pas plus qu'un ténor qui possède l'*ut* de poitrine, qu'un financier sans morgue, qu'un homme de lettres modeste, qu'un éditeur ami des lettres.

Cet emploi si difficile, un de nos amis, Max de Cosson, le tient depuis quelque temps dans la *Faribole*, journal littéraire très-couru.

Max n'est pas précisément aussi spirituel que Voltaire, mais ce qui lui manque du côté de l'originalité et du talent, il le rachète amplement par un aplomb imperturbable.

Ce qui vaut peut-être mieux, ou du moins ce qui est incontestablement plus utile.

Ces jours derniers j'entrais chez lui; il arpentait sa chambre à grands pas: « Je cherche mon courrier de Paris, dit-il, il faut que ma copie soit prête dans deux heures. Je suis l'homme le plus embarrassé du monde. J'ai perdu hier vingt louis au lansquenet; toute ma fortune. Je n'ai pas la tête à moi, et pourtant il faut absolument que je trouve quelque chose. Fichu métier que le nôtre! Savez-vous quelque nouvelle?

— Non, répondis-je, sinon qu'il pleut.

— Ah! il pleut; bien, voilà mon commencement.

— Mais il pleut; cela ne m'a pas l'air d'une bien grande nouvelle, surtout à Paris et dans cette saison. »

Raison de plus, et Max se mit à écrire: « Il pleut! il a plu hier, il pleuvra demain. Paris est la ville de la pluie éternelle, la ville des mille et une pluies! Les rues ne sont plus des rues, mais des torrents. Chacun reste enfermé chez soi, écoutant sur ses vitres le bruit monotone de la pluie. A peine rencontre-t-on çà et là quelque jeune femme égarée à travers ce déluge, et qui dans sa gracieuse gaucherie à franchir les ruisseaux, laisse apercevoir, — seul dédommagement qui nous soit donné par cet affreux temps, — laisse apercevoir une jambe...

— Ah! s'écria à cet instant Max, une jambe, quelle chance!

— Comment, quelle chance!

— Oui, cinquante lignes que je raccroche. Je connais une histoire de jambe, une histoire pas trop mauvaise, que j'ai lue il y a vingt ans dans un vieux bouquin acheté sur les quais. Une belle occasion de la placer. »

Et le chroniqueur continua à écrire.

« A propos de jambe, il est arrivé hier une histoire charmante dont je ne dois pas priver le lecteur. Un monsieur abrité sous une porte cochère, attendait que la pluie eût diminué de violence, lorsque.... »

Vous trouverez, ami lecteur, cette histoire dans un vieux livre intitulé *Contes et récits*, publié en 1805 par Gardon, libraire, rue Saint-Jacques, 115. C'est pourquoi, comme

QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES DU JOURNAL AMUSANT.

L'explication en sera donnée dans le prochain numéro.

N° 1.



13739

On voudrait savoir pourquoi ces pauvres clercs d'avoués, d'huis-iers, etc., etc., sont généralement si malhabiles à faire leur chemin dans le monde?

N° 2.



13740

A c't'heure qu' j'ons tondu mes moutons, savez-vous pourquoi j' n' pouvions plus couri si fort comme devant?

N° 3



13741

On demande pourquoi ces fonctionnaires ont généralement un air solennel?

elle tient au moins soixante lignes dans la chronique de mon ami, je ne la raconterai point ici.

« Bien, fit Max quand il eut achevé son récit, voici le tiers à peu près de ma chronique; il me faudrait maintenant quelque nouvelle du jour. Mais j'arrive de la campagne, où j'ai passé deux semaines, et je ne sais rien. Voyons, aidez-moi. Qu'y a-t-il de nouveau?

— Rien que je sache.

— Pas le moindre duel? pas le moindre scandale? aucun caissier ne s'est sauvé?

— Aucun.

— C'est étonnant. Aucune société en commandite n'a plumé ses actionnaires?

— Aucune.

— En vérité, je joue de malheur. N'y a-t-il pas quelque bel assassinat?

— Non, les assassins ont fait relâche ces jours-ci.

— Quelle semaine désastreuse! Au moins quelque personnage connu est mort, j'espère?

— Je ne connais que la mort de mon pauvre ami Frichon.

— Qu'est-ce que c'était que votre ami Frichon?

— Un brave garçon qui a peut-être bien fait pour lui de mourir, car il était au bout de sa fortune. Les femmes et le jeu l'avaient ruiné, corps et bourse.

— N'a-t-il jamais rien écrit, votre ami?

— Si, quelques lignes, il y a une dizaine d'années, dans les petits journaux; quelques vers de jeune homme, comme tout le monde.

— Bien, cela suffit. » Et Max reprit la plume. « Nous venons encore d'en perdre un de ceux qui étaient vaillants et forts, un de ceux dont le poëte a dit que chez eux la lame usait le fourreau. Frichon était une de ces âmes d'élite que la société ne sait pas comprendre, et qu'elle mène de désespoirs en désespoirs jusqu'au bord du tombeau. Chacun se rappelle les brillants débuts, il y a quelques années, du pauvre ami que nous pleurons. Prosateur et poëte, il promettait à la France une gloire de plus. Qui eût dit, en présence de cet avenir si riche de promesses, etc., etc.......

— Voilà une belle épitaphe pour ton ami, ajouta Max quand il eut terminé le paragraphe Frichon.

Allons, il me faut encore cent lignes; où les trouver?

— A propos, dis-je, je me souviens de quelque chose: avant-hier, un député.....

— Un député, halte là! un député fait partie du gouvernement; ne touchons point à ces messieurs. Ah! notre beau temps est passé, le temps où la chronique se nourrissait de politique. Nous n'étions jamais embarrassés alors, tandis que maintenant..... Mais le temps s'écoule, on va venir chercher ma copie; dépêchons-nous, il me faut encore cent lignes. »

A ce moment on frappe à la porte.

« Quelque importun, grommela Max; entrez, » dit-il.

C'était sa blanchisseuse.

Max la reçut fort mal.

« Pourquoi venez-vous aujourd'hui? lui demanda-t-il avec humeur; je vous attendais hier.

— Oh! monsieur, faites excuse, hier je me suis mariée; je suis encore bien fatiguée aujourd'hui; M. l'adjoint du maire et le garde champêtre sont venus à la noce, nous avons dansé toute la nuit.

— Ah! vous vous êtes mariée, j'en suis bien aise. Mais à propos, comment vous appeliez-vous de votre nom de demoiselle?

— Marguerite Daurey.

— Et votre mari, comment s'appelle-t-il?

— Lucien Dache.

— Très-bien. Allez m'attendre dans la salle à côté. »

Et Max se remit à écrire.

« Hier, on a célébré à l'église Saint-Thomas-d'Aquin le mariage de la comtesse d'Aurey avec M. Lucien d'Ache, dernier représentant d'une des plus anciennes familles de France. Les familles qui datent des croisades disparaissent chaque jour. Elles s'en vont comme s'en sont allés les vieux châteaux et les vieilles croyances. Un fait que nous aimons à signaler, c'est la présence au bal, qui a duré toute la nuit, de plusieurs notabilités politiques. Ce rapprochement entre la vieille noblesse et nos jeunes illustrations semble indiquer, etc., etc.... »

— Voyons, ajouta Max, un bon mot pour terminer ma chronique, et je suis sauvé.

— Un bon mot?

— Oui, c'est essentiel. Oh! si j'avais le temps, j'en chercherais un dans Chamfort ou dans Rivarol, c'est là où je les prends d'habitude. Mais il suffit que je sois pressé pour ne rien trouver.

— Tenez, en voici un que j'ai entendu dire hier; mais tout Paris le connaît, je vous en préviens.

— Bah! il paraîtra tout neuf aux abonnés de province.

— Peut-être l'a-t-on déjà imprimé?

— Tant pis, je suis pressé; puis entre confrères on ne se gêne pas. J'emprunte aujourd'hui, je rendrai demain.

— Alors, voilà. C'est à propos de la *Question d'argent*, la nouvelle pièce du Gymnase, on a dit de l'auteur: *Castigat ridendo Mirès*.

— Pas mal, écrivons: « M. Alexandre Dumas père, en assistant à la première représentation de la *Question d'argent*, a dit.....

— Mais ce n'est pas M. Dumas qui a dit.....

— Vous saurez, mon cher, que tous les bons mots qui se répètent à Paris sont dits d'abord par MM. Alexandre Dumas ou Méry. Ne changeons point les traditions. »

En ce moment un petit garçon entra. « Je viens, monsieur, chercher la copie.

— Tenez, mon ami, » dit triomphalement Max en remettant son griffonnage.

Et voilà, cher lecteur, ce qu'on appelle un courrier de Paris dans certaines gazettes.

A. Desonnaz.

CECI ET CELA.

Dans ce Paris où il y a de tout, principalement des insensés de toutes les couleurs, il vient de se former une société nouvelle qui se donne pour tâche de refaire la langue française et de réformer la grammaire nationale. Ils sont quatre cents, ils espèrent devenir mille. Je ne vois pas pourquoi ils ne seraient pas un million.

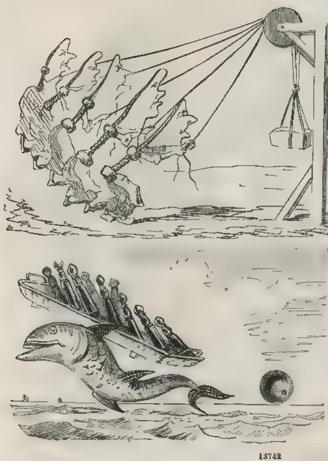
Il y a parmi eux des voyageurs, des professeurs, des écrivains, des philosophes, des abbés, des capitalistes, des libraires, des fruits secs, des géomètres, des hommes de génie et surtout des niais.

Je sais de bonne source que, dans la première séance, un orateur étant monté à la tribune (il y a une tribune),

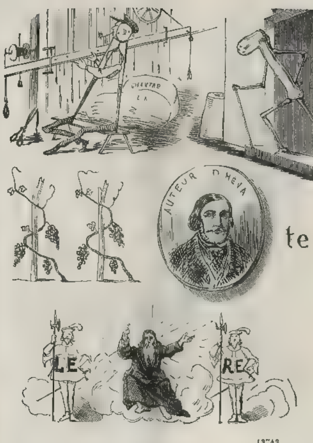
HIÉROGLYPHES MENSUELS DU JOURNAL AMUSANT.

L'explication en langue vulgaire en sera donnée dans le prochain numéro.

N° 4.



N° 5.



N° 6.



un orateur, dis-je, a proposé de refondre décidément l'orthographe.

Suivant ce tribun d'un nouveau genre, il est temps de corriger les mots qui ont le tort d'avoir deux lettres semblables. On ne leur en laisserait plus qu'une. Ainsi le verbe appeler ne s'écrirait plus que de cette sorte : *apeler*. Vous voyez que cela nous conduit tout droit à l'admirable système de M. Marle.

On dirait, par exemple : — « Ne me *donez* pas *comunication* de la *letre brilante* de votre *fileul*. *Cele* de votre *file sufit*. » — On dirait encore : — « L'*ilustre* Ponsard *recomence* Casimir Delavigne ; il refait *continuelement* le *sucès* de *Marino Faliero*. »

Le même orateur, se guidant sur la loi des sons, a incliné pour qu'on change le *ph* en *f*, comme dans *filosofe*, *fysicien*, *fosfore*, *fysionomie*, *falange*

En vertu de cet autre principe, il faudrait donc écrire : — *Théofile Gautier est un écrivain faramineux*, *un Filinthe du vieux style classique*, *un vrai fénomène de frases colorées*.

O langue de nos pères, belle et spirituelle langue française, idiome de Rabelais, de la Fontaine, de Molière, de Voltaire et de Paul-Louis Courier! où vas-tu donc?

***

Tous ceux qui possèdent un peu de célébrité commencent à cacher leur écriture. Comme on se met à faire un très-grand commerce d'autographes, tant en France qu'à l'étranger, ils n'entendent point qu'on les exploite, à raison de cinq francs la page.

M. le comte Alfred de Vigny a donné le signal de ce mouvement.

— Je n'écris plus, dit-il, je parle.

Quand il a, par hasard, quelque chose d'extraordinaire à dire à son bottier ou à son tailleur, il se sert de la main d'un secrétaire.

Alphonse Karr va plus loin; il emploie le télégraphe électrique, — instrument lacédémonien et fugace.

Nous voilà bien loin du temps où M. H. de Balzac donnait, au premier de l'an, une épreuve corrigée de sa main à un de ses amis en lui disant :

— Tenez, mon cher, je vous fais là un cadeau de mille écus.

***

Du reste, il faut rendre cette justice à nos écrivains modernes, que l'affectation d'une mauvaise écriture est moins commune aujourd'hui qu'autrefois. Presque tous commencent par une calligraphie fort agréable, et qui sent la *méthode américaine* et l'*anglaise enseignée en 22 leçons*; — il n'y a que quatre ou cinq personnalités récalcitrantes : — M. Jules Janin, qui paraît écrire du sanscrit; M. Philarète Chasles, qui surcharge toutes les lignes de changements; M. Théodore Pelloquet, dont les mots sont toujours emmêlés.

Mais il y a un cas où les écritures les plus difficiles deviennent claires et nettes : c'est dans des demandes de loges et de billets aux administrations dramatiques. Ces sortes d'autographes soignés sont fort recherchés des amateurs.

On cite plusieurs directeurs de théâtre qui sont arrivés à avoir par ce moyen des bottes d'autographes précieux, un échantillon de l'écriture de toutes les célébrités contemporaines. M. Duponchel, (de l'ancien Opéra) avait renfermé dans un coffre de palissandre trois ou quatre mille de ces épîtres de cinq lignes.

« Mon cher Directeur,

» Une loge pour demain soir, s'il vous plaît. Il m'arrive un cousin noir et une cousine brune, tous deux naturels de la Corrèze. Ils raffolent des pirouettes du corps de ballet.

» Merci d'avance.

» LOÈVE-VEIMARS. »

« Mon cher Directeur,

» Rien qu'une petite stalle pour ce soir. Je veux voir si Duprez a décidément le nez panthéiste ou simplement idéaliste.

» CHARLES LASSAILLY. »

Trois mille lettres de cette farine, quelle magnifique aubaine!

— Qui sait, a dit le propriétaire, ce sera peut-être une belle fortune dans quelques années. Je vivrai de pattes de mouches.

***

Édouard Ourliac était impitoyable pour les vers.

— Un homme qui fait des vers, me disait-il, je le fuis comme la peste.

Un jour, il se trouvait chez une jolie petite fille du pays Latin, fleuriste de son métier, à qui son étudiant de première année avait adressé une élégie.

Ourliac prit une plume, et la mettant entre les doigts de la belle enfant :

— Répondez-lui ce que je vais vous dicter, dit-il.

— Eh bien, dites, monsieur, j'obéis.

— Voilà :

« Cher poëte,

» Je viens de recevoir vos vers. Ils sont détestables. J'aurais préféré un fromage de Bondon entouré de deux alexandrins de vin de Champagne.

» MATHILDE. »

J'ai vu la lettre quinze ans après.

MAXIME PARR.

LE TROMBONE RÉHABILITÉ.

Nous avons tous été élevés plus ou moins dans le mépris du trombone. Ce modeste instrument à vent nous apparaît toujours, comme à l'aube de la vie, sous la forme d'un serpent de cuivre à gueule de crocodile, qui s'allonge et se retire à volonté, en jetant de temps à autre quelques gouttes de salive que nous prenions pour du venin. Nous ne regardions qu'en frémissant les taches de vert-de-gris de sa peau métallique, chevrons qui attestent ses services, et qui se transformaient à nos yeux en écailles de reptile.

Enfants, n'avons-nous pas entendu chanter par une voix rogomique, avec accompagnement d'orgue de Barbarie :

Toi qui connais les hussards de la garde,
N' connais-tu pas l' trombon' du régiment? ..

Ce qui fait que le beau sexe regarde comme beaucoup

au-dessus de lui le tromboniste, tandis que les enfants en ont peur. On le renvoie à la société du triangle, de la grosse caisse, des cymbales et du chapeau chinois, ces prolétaires de l'orchestre.

C'est comme si vous *joussiez* d' la trombone,

dit un vieux grognard dans une chanson populaire, citant le nom de cet instrument comme le dernier terme de mépris dont un guerrier puisse se servir.

Il s'est enfin rencontré, dans notre siècle de réformateurs, un trombonophile qui a voulu réhabiliter le trombone comme Grassot a réhabilité le chapeau chinois, dont il jouait dans la garde nationale et même dans les meilleures sociétés.

Ce trombonophile avait nom Léonard. Après s'être occupé de téléphonie et de métrophonie, il découvrit tout le parti qu'on pouvait tirer du trombone, et en établit une *tablature* qui est regardée comme un chef-d'œuvre de précision. Il fut pour cet instrument ce que Vivier est aujourd'hui pour le cor.

Frappé d'exclusion par des gens qui n'avaient pas su l'apprécier, le trombone s'était vu, jusqu'à Léonard, réduit à un rôle secondaire, et chargé de simples effets d'accompagnement. Relégué dans les foires et les fêtes publiques, à côté des animaux féroces, il est pour ainsi dire aujourd'hui encore le gardien obligé des ours, des serins et des ânes savants.

« Eh quoi! s'écrie Léonard avec désespoir dans sa *Méthode de trombone*, le savant Reicha lui-même, qui a abusé des timbales dans l'orchestration, n'hésite pas à proscrire le trombone! Il est évident que si les illustres compositeurs de *Robert le Diable* et de la *Reine de Chypre* avaient eu connaissance des faits que j'établis, ils auraient cherché dans cet instrument des effets harmoniques bien autrement solennels et terribles, au lieu d'allonger des trompettes d'une manière démesurée et de faire monter des porte-voix sur la scène française. »

Gluck cependant avait osé le montrer en public. Il passe pour l'avoir introduit le premier dans la musique française. Beethoven en a fait l'interprète de ses plus hautes pensées... Mais ce n'est qu'en 1815 que Vobaron, artiste célèbre, a pu parvenir après une foule de dégoûts et de peines à découvrir les sept positions de la coulisse du trombone, ce qui en fait un instrument supérieur à la trompette et au cor, qu'il remplace avantageusement.

Revenons à Léonard.

Léonard était un original qui avait la manie de porter des costumes excentriques en étoffes de couleur tranchante.

On raconte qu'il était resté veuf avec deux fils, qu'il idolâtrait à la façon du père Goriot. Ces deux fils aimaient les voyages; ils allèrent en Suisse, voulurent tenter sans guides l'ascension du mont Blanc, et n'en revinrent point. Leur père en conçut un tel désespoir, qu'il resta longtemps isolé du commerce des humains. Il reparut enfin couvert non pas du deuil ordinaire, qui est la couleur noire, mais affectant de porter du rouge, qui est la couleur des martyrs. Voilà pourquoi Léonard, qui aimait les instruments d'un son éclatant, préférait les couleurs éclatantes aux autres.

Bizarrerie du destin! La santé d'un de ses fils, lorsqu'il n'était encore qu'à la mamelle, avait été rétablie par le fait d'un tromboniste. — Voici comment:

L'enfant de Léonard, quoique allaité par une nourrice de belle apparence, dépérissait à vue d'œil. Cette nourrice avait pour *pays* un tromboniste de la garnison de Paris qu'elle allait voir de temps à autre au jardin du Luxembourg; de là on allait faire un tour à la barrière. Le brave musicien, d'un naturel observateur, s'aperçut que le petit n'aimait pas le lait.

« Vois-tu, payse, disait-il à la nourrice, le petiot, il n'aura jamais l'embouchure!... C'est du p'tit bleu qu'il lui fallait..... Si nous lui donnions à teter dans un verre?... »

On essaya du petit pot. Le jeune homme mordit admirablement à la grappe, si bien qu'il pleurait chez ses parents quand il sentait du vin sur la table et qu'on ne lui en donnait pas. Sa langueur cessa comme par enchantement; il devint gros, gras et joufflu comme un moine.

Léonard s'étant aperçu du goût prononcé de son fils pour le sirop de la vendange, finit par découvrir la vérité. Au lieu de maudire la nourrice et son prétendu, il prit la chose du bon côté, les maria, et leur compta une dot de ses propres deniers.

Léonard fit plus: il fonda un prix de vertu en faveur du tromboniste qui se serait le plus distingué dans l'armée.

Cet estimable trombonophile est mort dernièrement. Les instrumentistes qu'il a protégés, encouragés et réhabilités, ont fait graver cette inscription sur sa tombe:

AU VERTUEUX LÉONARD,

LES TROMBONISTES RECONNAISSANTS.

Un majestueux trombone se dessine en relief sur une simple pierre, où se trouve habilement enclavée une harpe éolienne qui résonne plaintivement quand la brise passe. On dirait les soupirs de l'âme de Léonard.

ANTONIO WATRIPON.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

*** Un habitant d'Athènes, venu à Paris pour faire des emplettes, soutenait l'autre soir dans le salon de la comtesse de R.... qu'aucune nation ne surpassait la sienne en sagesse.

— N'est-ce pas de la Grèce, disait-il en terminant un long panégyrique, que tous les philosophes et les sept sages sont sortis?

— Il est vrai, répondit quelqu'un; mais ils en sont si bien sortis, qu'on n'en trouve plus chez vous.

*** J'ai remarqué une chose assez bizarre, dans ces temps où l'éducation est à la portée de tout le monde.

Depuis que tous les gens de lettres savent à peu près écrire, ils ne se donnent plus la peine de penser.

La forme a tué le fond.

LUC BARDAS.

THÉATRES.

Un homme du monde, un inconnu, un écrivain qui n'avait jamais eu la fantaisie de se faire auteur, un poëte créé par la circonstance, vient d'obtenir au Théâtre-Français, — le premier théâtre du monde, — un de ces succès qui tirent le public de son engourdissement habituel, et vont frapper au loin tous les échos du monde littéraire.

M. Mario Uchard était un habile financier très-connu dans le monde de la Bourse; il épousa la belle mademoiselle Madeleine Brohan, la comédienne de la rue Richelieu; un beau jour madame Brohan-Uchard partit sans tambour ni trompette pour la Russie, et le lendemain de ce départ, le mari, dans son lit solitaire, se réveilla poëte et auteur dramatique.

Son œuvre remarquable se nomme la *Fiammina*. C'est plus qu'un drame de pure imagination: c'est une thèse, une théorie sociale, un exemple dont on ne saurait nier l'éclat ni contester la portée. M. Mario Uchard a jeté dans son drame une partie de lui-même, il y prend souvent la parole pour nous initier à ses pensées, à ses impressions, à ses tristesses intimes si honorables.

La *Fiammina*, c'est l'histoire d'un honnête homme qui a épousé une actrice et a été abandonné par elle en compagnie de son enfant. Pendant vingt ans, le mari s'est efforcé d'oublier la femme, pendant vingt ans le fils a ignoré qu'il avait une mère.

Après vingt années d'absence, la mère ingrate reparaît: c'est la *Fiammina*, une illustre cantatrice dont les dilettantes chantent la gloire. On l'accueille par des tempêtes de bravos, et l'on dit tout bas que cette artiste merveilleuse est la femme de lord Dudley Tout à coup la mère coupable se trouve en face de son fils oublié; le remords envahit son âme, elle voudrait embrasser ce fils dont les regards indifférents ne semblent pas la remarquer. Cependant Henri connaît sa mère, son père lui a appris la triste vérité; il s'éloigne de cette créature qui a désolé la vie d'un honnête homme, et dont la réapparition est pour lui-même un malheur, car elle empêche son mariage avec une jeune fille qu'il aime.

Sa mère est la maîtresse de lord Dudley, il provoque l'amant en duel, mais son père veut prendre sa place. Grâce à la faute de la Fiammina, trois honnêtes gens se voient forcés de rougir ou de s'égorger.

La Fiammina ne sera pas un obstacle au bonheur de son fils. Elle renonce au théâtre, à l'art, à la gloire, à lord Dudley... Elle part, emportant pour récompense le premier, le seul baiser qu'elle ait reçu de son fils.

Voilà la pièce. Elle est intéressante comme un roman, et faite avec une habileté surprenante de la part d'un homme qui ne fait pas son métier de raboter des scénarios.

Bressant, Geoffroy, Delaunay, mesdemoiselles Judith, Figeac et Stella Colas ont supérieurement joué leurs rôles.

Si la *Fiammina* fait pleurer, *M. et madame Rigolo* (du Palais-Royal) font rire à gorge déployée. Il est vrai que Rigolo, c'est Ravel.

Rigolo est donc un homme jovial, un boute-en-train, un gaillard si gai, si gai, qu'il en devient agaçant, et que madame Rigolo donnerait beaucoup pour le voir pleurer un peu. En conséquence, sa femme lui fait accroire qu'il est... conjugalement *trompé;* alors il ne rit plus, il sanglote, il devient affreux, et la commère, qui ne le trouve pas beau dans la douleur, se promet bien de ne plus lui faire de la peine.

Cette paysannerie de MM. Delacour et Nujac est enjolivée de charmants airs nouveaux de M. Mangeant; c'est un petit opéra-comique.

En fait d'opéra-comique, on en donne un des plus ébouriffants aux Folies-Nouvelles. Il se nomme *Bel-Boul*, et ne se passe rien moins qu'aux pays hindous, où la métempsycose est encore à l'état de croyance sacrée.

Le satrape Ali-Mouftard possède deux choses qu'il adore: une fille et un chameau.

Sa fille Boudoulboudour est recherchée par un prince indien qui s'est déguisé en eunuque pour s'introduire dans le harem. Quant à son chameau, Ali-Mouftard n'a qu'un désir, c'est de le voir métamorphosé en femme.

Brahma exauce ce vœu, le chameau est changé en femme, mais quelle femme! Une drôlesse qui a toujours envie d'aller gambader dans le désert, une bambocheuse qui se bourre de truffes et s'enivre de champagne, une farceuse qui danse les cachuchas les plus décolletées. Oh! ce que c'est que d'avoir été chameau dans le passé.

Comme bien vous pensez, le vieux satrape regrette son animal à bosses, et son nouveau souhait se réalise. La délurée ballerine abandonne le harem et retourne à l'écurie en qualité de chameau.

Cette bouffonnerie, cocassement interprétée par Joseph Kelm, Dupuis et madame Giraldine, a obtenu un succès de fou rire.

ALBERT MONNIER.

On annonce pour le mardi 28 avril prochain un concert, dans lequel MM. Dorus et Leroy exécuteront une tarentelle inédite de M. Camille Saint-Saëns. — Le jeune et éminent pianiste-compositeur interprétera pour la première fois Beethoven et Mozart sur le piano pédalier de MM. Pleyel et Wolff, qui ont bien voulu s'associer à cette bonne œuvre (il s'agit du rachat d'un jeune conscrit) en mettant gratuitement leur salle à la disposition de l'organisateur de ce concert.

Les personnes qui désirent s'assurer des places trouveront dès à présent des billets, à 10 francs et à 5 francs, chez M. Camille Saint-Saëns, rue du Jardinet, n° 3.

DICTIONNAIRE UNIVERSEL
D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE

CONTENANT

1° L'HISTOIRE PROPREMENT DITE :

Résumé de l'histoire de tous les peuples, anciens et modernes, avec la série chronologique des souverains de chaque Etat; — Notices sur les institutions publiques, sur les assemblées délibérantes, sur les Congrégations monastiques et les Ordres de chevalerie; sur les sectes religieuses, politiques et philosophiques; sur les grands événements historiques, tels que guerres, batailles, siéges, journées mémorables, conspirations, traités, conciles, etc.;

2° LA BIOGRAPHIE UNIVERSELLE :

Personnages historiques de tous les pays et de tous les temps, avec la généalogie des maisons souveraines et des grandes familles; — Saints et martyrs, avec le jour de leur fête; — Savants, artistes, écrivains, avec l'indication de leurs travaux, de leurs découvertes, de leurs systèmes, ainsi que des meilleures éditions et traductions de leurs écrits;

3° LA MYTHOLOGIE :

Notices sur les divinités, les héros et les personnages fabuleux de tous les peuples, avec les diverses interprétations données aux principaux mythes et aux traditions mythologiques; — Articles sur les religions, cultes et rites divers; sur les fêtes, jeux, cérémonies publiques; sur les mystères, ainsi que sur les livres sacrés de chaque nation;

4° LA GÉOGRAPHIE ANCIENNE ET MODERNE :

Géographie comparée, faisant connaître les divers noms de chaque pays dans l'antiquité, au moyen âge et dans les temps modernes; — Géographie physique et politique, avec les dernières divisions administratives et la population, d'après les relevés officiels; — Géographie industrielle et commerciale, indiquant les productions de chaque contrée; — Géographie historique, mentionnant les événements principaux qui se rattachent à chaque localité;

Ouvrage recommandé par le Conseil de l'Instruction publique pour les Lycées et Colléges, pour les Ecoles normales primaires et les Ecoles supérieures;

et approuvé par Mgr l'Archevêque de Paris.

Nouvelle édition, revue, corrigée, et autorisée par le Saint-Siége,

et suivi d'un nouveau SUPPLÉMENT conduisant jusqu'en 1856.

Un beau volume de plus de **2,000** pages grand in-8° à deux colonnes, pouvant se diviser en deux parties. — Prix de l'ouvrage, y compris le SUPPLÉMENT : broché, **21** fr.; cartonné en percaline gaufrée, **23** fr.; demi-reliure veau, **24** fr.; demi-reliure chagrin, **25** fr. Prix du SUPPLÉMENT séparé, **1** fr. **50** c.

DICTIONNAIRE UNIVERSEL
DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS

CONTENANT

1° POUR LES SCIENCES :

I. Les SCIENCES MÉTAPHYSIQUES et MORALES : Religion, Théologie et Liturgie; — Philosophie : Psychologie, Logique, Métaphysique, Morale, Education; — Politique, Droit et Législation, Administration, Economie sociale; — II. Les SCIENCES MATHÉMATIQUES : *Mathématiques pures*, Arithmétique, Algèbre, Géométrie; *Mathématiques appliquées*, Mécanique, Astronomie, Génie, Art militaire, Marine; Calcul des probabilités, Assurances, Tontines, Loteries; — Arpentage et Géodésie; — Métrologie (Mesures, Poids et Monnaies), etc.; — III. Les SCIENCES PHYSIQUES et les SCIENCES NATURELLES : Physique et Chimie; Minéralogie et Géologie; Botanique, Zoologie, Anatomie, Physiologie; — IV. Les SCIENCES MÉDICALES : Médecine, Chirurgie, Pharmacie et Matière médicale; Art vétérinaire; — V. Les SCIENCES OCCULTES : Alchimie, Astronomie, Magie, Sorcellerie, etc.;

2° POUR LES LETTRES :

I. La GRAMMAIRE : Grammaire générale, Linguistique, Philologie; — II. La RHÉTORIQUE : Genre oratoire, genres didactique, épistolaire, etc.; Figures, Tropes, — III. La POÉTIQUE : Poésie lyrique, épique, dramatique, didactique, etc.; Prosodie; — IV. Les ETUDES HISTORIQUES : Formes diverses de l'histoire, Histoire proprement dite, Chroniques, Mémoires, etc.; Chronologie, Archéologie, Paléographie, Numismatique, Blason; Géographie théorique, Sphère, Ethnographie, Statistique;

3° POUR LES ARTS.

I. Les BEAUX-ARTS et les ARTS D'AGRÉMENT : Dessin, Peinture, Gravure, Lithographie, Photographie; Sculpture et Statuaire; Architecture; Musique, Danse et Chorégraphie; Gymnastique; Escrime, Equitation, Chasse, Pêche, — Jeux divers : Jeux d'adresse, Jeux de hasard, Jeux de combinaison; — II. Les ARTS UTILES : *Arts agricoles*, Agriculture, Silviculture, Horticulture; *Arts métallurgiques*, Extraction et travail des Métaux et Minéraux; *Arts industriels*, Arts et Métiers, Fabriques et Manufactures, Produits chimiques; *Professions commerciales*, Négoce, Banque, Change, etc.

Avec l'Explication et l'Étymologie de tous les termes techniques, l'Histoire sommaire de chacune des diverses branches des connaissances humaines, et l'indication des principaux ouvrages qui s'y rapportent.

Nouvelle édition, revue et corrigée.

Un beau volume de **1,750** pages, grand in-8° à deux colonnes, pouvant se diviser en deux parties. — Prix de l'ouvrage : broché, **21** fr.; cartonné en percaline gaufrée, **23** fr.; demi-reliure veau, **24** fr.; demi-reliure chagrin, **25** fr.

PAR M.-N. BOUILLET,

Conseiller honoraire de l'Université, inspecteur de l'Académie de Paris, officier de la Légion d'Honneur.

Librairie de L. HACHETTE et Cie*, rue Pierre-Sarrazin, n° 14, à Paris, et chez les principaux Libraires de la France et de l'Étranger.*

GUIDE DU SELLIER HARNACHEUR.

Un des plus habiles ouvriers de Paris, M. Bauman, a composé un Album dans lequel il donne le dessin des différentes parties de la sellerie et du harnais; — chaque détail est représenté avec le soin le plus attentif. On peut donc, à l'aide de ce Guide, faire confectionner au mieux possible les articles dont on a besoin, et reconnaître en quelles parties sont défectueuses les pièces qui vous sont livrées.

Le *Guide du sellier harnacheur* est tous les jours acheté par les gens de la profession de l'auteur, mais il a surtout été composé pour mettre les gens du monde à même de se reconnaître dans la foule des détails de la sellerie et du harnais.

PRIX DU CAHIER : 15 FRANCS.

Envoyer un bon de poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.



STATUETTE DE JEANNE D'ARC

RÉDUCTION

DE LA BELLE STATUE EXÉCUTÉE

PAR

LA PRINCESSE MARIE

(Fille de Louis-Philippe).

Cette charmante statuette, haute de 25 centimètres, en métal galvanisé bronze, dont la valeur a toujours été de 50 francs, est donnée aux abonnés de nos deux journaux pour le prix de **15** francs.

20 francs bien emballée dans une caisse et rendue *franche de port* dans toutes les localités desservies par les chemins de fer et les Messageries.

Adresser un bon de poste à M. Philipon fils, au Journal, rue Bergère, 20.

SECONDE PARTIE DU DESSIN SANS MAITRE.

LA COULEUR,

MÉTHODE DE Mme MARIE-ÉLISABETH CAVÉ,

APPROUVÉE PAR M. EUGENE DELACROIX.

Voir, comprendre, se souvenir, c'est savoir.

RUBENS.

La seconde partie du *Dessin sans Maître* traite de la couleur, et enseigne l'harmonie des tons. Voici, du reste, la table des matières, qui indiquera, mieux que nous ne le saurions dire, le but de l'ouvrage :

Des antiques. — Des grands maîtres. — De la couleur sans couleurs. — Choix du papier et des pinceaux pour l'aquarelle. — Procédé pour tendre le papier. — Manière de laver. — Des tons de chair. — De l'air. — De l'art de s'habiller. — De la couleur de convention. — Des cheveux. — Les femmes brunes et les femmes blondes — Les hommes grands et les petits hommes. — Les étoffes noires et blanches. — Du dessin dans la couleur. — De la couleur dans la sculpture. — Des étoffes de couleur. — De la touche. — Du mouvement et de la forme. — Des ombres portées. — Des tons lointains. — Des ciels. — Des animaux. — Comment on fait passer un personnage dans l'ombre. — La copie d'un tableau. — La composition d'un tableau. — De l'harmonie des couleurs dans la composition. — De l'esquisse.

Prix : 3 fr. à Paris; — 4 fr. par la poste.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

Le Propriétaire-Gérant : CH. PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 66. — 1857. Prix du numéro : 45 centimes. 4 Avril.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR **d'AUBERT et Cie,** RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR **d'AUBERT et Cie,** RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

MORTO INSECTO!!!

CONSEILS POUR RIRE, TIRÉS D'UN ALMANACH DES CAMPAGNES POUR 1891;

PAR A. VIALON*. — DESSINS DE MARCELIN.



1er Couplet.

Guerre à mort à tous les insectes!
A bas ces êtres agaçants!
Guerre à mort à toutes leurs sectes
Qui nous dévorent en tous temps!

Détruisons cette race immonde
Qui depuis la création
Saute, bourdonne ou vagabonde,
Et fait notre damnation!...

Sans notre Almanach des campagnes,
Un vrai trésor pour tous, ma foi!
Ces scélérats, dignes des bagnes,
Un beau jour nous feraient la loi!...
Il faudrait sans fin se frotter,
Se claquer ou bien se gratter;
Ce serait à s'asphyxier!...
A se pendre, à se... marier!!!

On pourra donc sans nul danger
Aller, venir, et voyager,
Veiller, dormir, boire et manger,
Sans se sentir asticoter,
Se voir piquer ou tourmenter,
Se voir pincer ou dévorer!... Ah!...

REFRAIN.

Vive le savant almanach
Qui pour deux sous vous dit tout ça!
Avec lui chantons à gogo :
Morto! oui, *morto insecto!!!*

* Cette chansonnette, dont la musique a été composée par LAURENT DE RILLÉ (auteur du *Sire de Franc-Boisy*), se trouve à Paris chez **A. VIALON,** compositeur et professeur de musique, RUE VIVIENNE, passage Colbert, escalier E., éditeur de *la Musique pour rire*, nouvelle publication de Chansonnettes inédites, composées par les célébrités de l'époque.

2e *Couplet.* — **LES HANNETONS.**

Si pour les plaisirs de l'enfance,
Ainsi que nous l'a dit Buffon,
La bienveillante Providence
A fait naître le hanneton,
L'homme est loin d'y trouver des charmes,
Car ces enragés, nous dit-on,
Ont parfois causé ses alarmes
En mangeant tout : l'arbre et le tronc!...

La chasse aux hannetons est des plus simples : le soir, à la brune, vous secouez vivement et fortement les arbres que ces *coléoptères* n'ont pas encore eu le temps de dévorer... — Un déluge de hannetons tombe de toutes parts sur votre tête, sur votre figure, sur vos mains... Vous en avez jusque dans le col de votre chemise... Allez toujours!... — Vous ramassez nos compères encore endormis, et v'lan!... vous les fourrez dans un grand bas de laine; ensuite :



137 6

Sans charger votre conscience,
Voici le moyen le meilleur
Pour en exterminer l'engeance;
(Cet insecte est très-batailleur).
Vous en mettez deux en présence,
Le duel a pour eux des appas,
Et vous les voyez en silence
Se donner bientôt le trépas!
(*Au refrain.*) Vive le savant Almanach, etc.



13747

3e *Couplet.* — **LES FRELONS.**

Le frelon, la vipère ailée,
Ainsi que l'a nommé Platon,
Est une autre race endiablée
Qui fait enfler comme un ballon.
Les anciens craignant sa piqûre,
Pour mieux le combattre, dit-on,
Se servaient d'une épaisse armure
Et d'un filet à... papillon.

Cette chasse dépourvue de charmes n'avait pas toujours plein succès, aussi a-t-on dû y renoncer... Le frelon moderne a l'oreille musicale; c'est un *dilettante* enragé! la plus petite harmonie lui fait tourner la boule. Cet insecte naturellement féroce devient doux comme un agneau quand il entend le plus petit orgue de Barbarie, le cornet à bouquin d'un raccommodeur de fontaines ou le marteau du premier chaudronnier venu... Aussi, grâce à ce goût immodéré de musique transcendante, on se débarrasse facilement de ces vauriens : il suffit de frapper sur le fond d'une casserole, d'un chaudron ou d'une lèchefrite.

O triomphe de la musique!
Les artistes de ces concerts,
Trompant leur essaim fanatique,
Vont les perdre au fond des déserts...
Sous le ciel de la Sibérie
Les frelons sont vite aux abois,
Et l'on dit que l'apoplexie
Les détruit dès les premiers froids!...
(*Au refrain.*) Vive le savant Almanach, etc.

4e *Couplet.* — **LES CHARANÇONS.**

Pour le charançon point de grâce!
Il doit surtout être immolé;
En un jour cet être vorace
Peut dévorer un sac de blé!!!
Dieu sait les dégâts effroyables
Que nous font ces avale-tout!
Leurs espèces sont innombrables,
Avec peine on en vient à bout!

On assure qu'il y a des pays où, du moment qu'on s'aperçoit de la présence d'un charançon dans un champ de blé, l'on sonne le tocsin... l'on bat la générale... les uns, armés d'une paire de mouchettes, se mettent à sa poursuite pendant que les autres examinent à la loupe chaque tige de blé.... A la moindre trace de ces *grainophages*, on fourre l'épi tout entier, — avec la tige, — dans un tonneau de chaux vive.... puis l'on remet le tout en terre..... Ce procédé est un peu long... aussi :

Pour qu'aucun charançon n'échappe
Nous avons un plus bref moyen,
Avec lequel on les attrape,
Et qui réussit toujours bien.
Pour les blés, c'est chose facile :
Vous mettez en feu votre champ....
Cela fait, vous restez tranquille....
Tout périt infailliblement.
(*Au refrain.*) Vive le savant Almanach, etc.



13748

5e *Couplet.* — **LES PUCES.**

Race perfide et sautillante,
La puce est sans comparaison
Plus que toute autre inconvenante;
Son libertinage est sans nom!...
C'est vraiment chose révoltante!
Sa morsure vous met à bout!...
Votre bras, votre cou la tente;
Elle aime à vous mordre partout.

La puce ne respecte rien : ni l'âge ni le sexe, pas même la couleur des races; comme l'a dit Lacépède, tout bipède, quadrupède ou palmipède est la proie de ce petit vampire!!!

La puce est inaccessible à l'homme, c'est chose reconnue. Il n'y a que le singe et la femme pour chasser avec succès ce perfide insecte; aussi dirons-nous à la plus solide moitié du genre humain :

Il est un moyen efficace,
Praticable en toute saison,
Par lequel on s'en débarrasse,
En eût-on d'ailleurs à foison :
Vous vous jetez dans la rivière,
Vous restez la tête sous l'eau
Pendant une journée entière,
Et l'animal meurt subito!
(*Au refrain.*) Vive le savant Almanach, etc.

6e *Couplet.* — **LES MOUCHES.**

Sans être tout à fait nuisible
La mouche a son mauvais côté;
C'est un sujet incorrigible
Pour sa familiarité!...
Que de fois dans votre cuisine,
Soit à table et devant témoins,
Sur un plat de saveur divine
Elle a fait ses petits besoins.

Vous sentez bien ce qu'une pareille manière d'agir a d'inconvénient pour les ménages.... Sauf votre respect, cet être immonde nous transforme en *water-closets*. Tout lui est propre : votre figure, vos bras, vos mains, vos yeux, votre nez..... jusqu'à votre nez!..... Décidément la mouche est une petite peste!..... Pour vous en défaire sûrement :

Barbouillez-vous bien la figure
Avec du raisiné vermeil,
Puis, sur le dos prenez posture,
Et placez-vous en plein soleil....

A ce doux aspect qui la flatte,
La mouche accourt l'air tout joyeux....
Frappez ferme... avec une latte,
Vous la tuerez.... Ça saute aux yeux.



13749

REFRAIN FINAL

Vive le savant almanach,
Qui pour deux sous vous dit tout ça!
Avec lui chantons à gogo :
Morto! oui, *morto insecto!!!*

MORTO INSECTO!

Paroles de **A. VIALON,** Auteur du refrain des Métiers.

Conseils pour rire, chantés par **BLONDELET.**

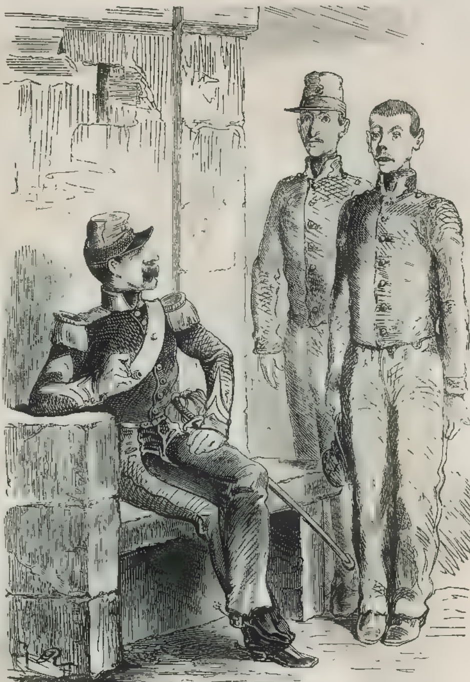
Musique de **L. DE RILLÉ,** Auteur du Sire de Franc-Boisy.

La même Chansonnette en grand format, avec accompagnement de Piano. Prix : 2 fr. 50.

Allegro. *f*

CHANT.

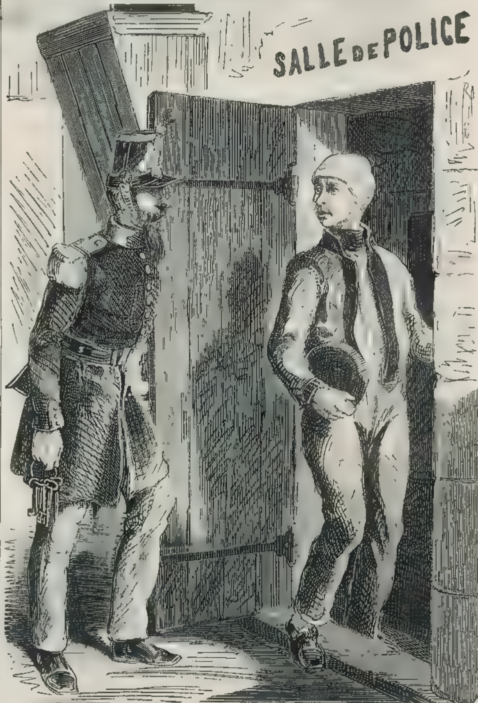
(1er COUPLET) HURRAH! Guerre à mort à-tous les in_sec_tes! A bas ces ê_tres a_ga-
_çants! Guerre à mort à toutes leurs sec_tes Qui nous dé_vo_rent en tous temps! Détrui-
_sons cette race im_mon_de Qui de_puis la cré_a_ti_on, Bourdon_ne, saute ou va_ga-
Rall — Ce 1er Couplet n'a pas de parlé
_bonde Et fait notre damnati_on! *(conseil)* Sans notre al_manach des cam_pagnes, Un vrai tré-
_sor pour tous, ma foi! Ces scélé_rats, dignes des ba_gnes, Un beau jour nous feraient la
p — *f*
loi!.. Il fau_drait sans fin se frot_ter, Se cla_quer ou bien se grat_ter; Ce se-
Mezza voce — Les 8 mesures suivantes
_rait à s'as_phi_xi_er!... A se pendre, à se ma_ri_er!.. On Ref. final
ne se chantent qu'au 1er et au dernier Couplet.
(Allegtto) pour_ra donc sans nul danger Al_ler, ve_nir, et vo_ya_ger, veil_ler, dormir, boire
Cresc.
et manger, Sans se sen_tir as_ti_co_ter, Se voir piquer ou tourmenter, Se voir pincer ou dévo-
f — Refrain.
_rer! Ah!... Vi_ve le sa_vant al_ma_nach Qui, pour deux sous, vous dit tout ça!
ff
A_vec lui chantons à go_go: Mor_to! oui, morto in_sec_to!..



13750

— Sans vous commander, brigadier, si c'était un effet de la vôtre, quelle heure est-il présentement?

— Est-ce que par hasard vous auriez celui de me prendre pour une horloge?... Par file à gauche, vivement! et rappelez-vous qu'il n'y a pas d'heure pour les braves.



13751

— Puisque tous les huit jours votre brillante tenue à l'exercice vous en vaut quatre de clou, recta, à votre place je demanderais un abonnement au colonel, ça vous procurerait une remise.... avec prime de cachot et de pain sec.

LES LOUPS DE MER, — par Riou.



13752

— En voilà une soupe que le bon Dieu nous trempe, c'est pas le bouillon qui manque, hein?
— Ma foi, j'aimerais autant être à l'abri d'une bonne bouteille de vin et affourché à quatre-z-amarres dans une bonne auberge



13753

— Accoste ici à l'ordre bord à bord de moi et écoute bien ce que tu vas entendre, y a une femme qu'en tient ici pour toi.
— La petite femme du gros monsieur à lunettes vertes?
— Justement, t'as mis le cap dessus; est-ce que tu aurais mis aussi le nez en dehors du capot de chambre pour voir d'où vient la brise? Du reste, avec une trombine comme la tienne on peut filer l' sentiment 8 à 9 nœuds a la *bouline*, fallacieux suborneur!

COSARELLES.

Les collectionneurs de nouveaux journaux continuent d'empiler feuilles de chou sur feuilles de chou; mais ce n'est pas cela qui m'embarrasse. Ce qui m'inquiète, ce qui m'intrigue, c'est l'exorbitant loyer qu'ils doivent payer. Je doute qu'ils aient un local assez spacieux pour loger tous les spécimens de publications périodiques qui nous inondent, et dont le flot grossit chaque semaine.

Parmi les journaux hebdomadaires que le mois de mars a vus éclore, voici l'*Educateur populaire*, qui s'impose la simple mission de remplacer une cinquantaine de professeurs.

L'*Éducateur populaire* vous enseigne toutes les sciences, toutes les langues vivantes et mortes; il traitera, comme Pic de la Mirandole, *de omni re scibili, et quibusdam aliis*. Pour le moment, il se borne aux langues latine, anglaise, française, à la musique, à l'arithmétique; tout cela dans un seul et même numéro, à dix centimes les cinq leçons. Plus tard on vous enseignera l'allemand, l'italien, l'espagnol, l'arabe, le russe, le turc, le persan, le grec, l'hébreu, le celtique, le basque, le sanscrit et l'auvergnat; la géométrie, l'algèbre, la trigonométrie, le calcul différentiel, la cosmographie, l'astronomie, la mécanique, la physique, la chimie, la géologie, la minéralogie, la botanique, la zoologie, l'anatomie, la physiologie, le contre-point et la fugue.

Quand vous saurez tout cela, on vous donnera des leçons de danse, afin que votre éducation soit complète. On vous enseignera le quadrille des *Lanciers*.

Et tout cela pour dix centimes par numéro ou cinq francs par an!

Post scriptum. J'oubliais la comptabilité, le dessin, la peinture, la gymnastique, la natation, l'équitation, l'escrime, la canne, la savate et le chausson; l'art de battre le beurre et d'élever des lapins.

En vérité, je vous le dis, ce petit journal hebdomadaire est plus qu'un événement, c'est une institution.

***

J'ignore si l'*Éducateur populaire* vous enseignera la sériciculture. Je ne serais pas fâché d'avoir quelques notions sur l'art d'élever les vers à soie à dix centimes la leçon. Je m'intéresse beaucoup à ces insectes, je leur dois mes plus belles cravates de satin. Or les renseignements que m'a donnés tout récemment M. l'abbé Moigno dans son *Cosmos* ne m'ont pas entièrement satisfait

M. l'abbé Moigno nous dit que pour améliorer les races des vers à soie et avoir de bonnes graines, *il faut empêcher la consanguinité*. En d'autres termes, il faut demander cette graine à des mariages entre papillons qui ne soient ni frères et sœurs, ni cousins et cousines.

Vous conviendrez que voilà des restrictions matrimoniales bien sévères.

Je ne sais du reste comment M. l'abbé Moigno s'y prendrait pour inspecter les papiers de famille des 52,500 millions d'œufs que la France consomme annuellement dans ses magnaneries, et pour forcer le frère d'éviter sa sœur, le cousin de fuir sa cousine.

Lisez à ce sujet une curieuse lettre que M. Guérin-Méneville vient d'adresser à M. l'abbé en forme de brochure, et vous acquerrez la conviction que M. Moigno peut être un fort bon mathématicien, mais qu'en matière de vers à soie il raisonne comme un cocon.

***

De toutes les feuilles dominicales que nous avons vues surgir dans ces derniers temps, la *Presse théâtrale* fondée par M. Muriel, est sans contredit la plus remarquable, la plus digne d'être étudiée On ferait un roman avec toutes les vicissitudes qu'elle a subies. Mais il est un terme à tout. Depuis six ou huit mois, ce journal jouit d'une prospérité tellement éblouissante, qu'il donne le vertige à tous ceux qui l'approchent.

Moi qui vous parle, j'en ai été rédacteur en chef pendant quinze jours. Dès le seizième jour j'ai dû renoncer à cet accablant honneur; le poste était trop riche, la clientèle trop formidable; j'étais écrasé sous le poids des abonnements, aveuglé par une pluie d'or.

M. le commandeur Léo Lespès, plus brave que moi, osa affronter la position, et accepter cette magnifique rédaction en chef. Bien plus : il parvint à se rendre maître du précieux journal au prix de cinq cent mille francs, payés comptant à M. Lesca, le successeur de M. Muriel dans la propriété de ladite feuille.

IL N'Y A PLUS D'ENFANTS, — par RANDON.



13754

— Je ne comprends pas que des crapauds comme ça, qui n'ont jamais seulement su ce que c'est qu'un à gauche par quatre, osent se permettre de porter un uniforme!... et que le gouvernement souffre ça!!!



13755

— Faut pas tant faire votre tête, nous aussi nous en sommes des troupiers,... à preuve que nous servons dans l'artillerie.



13756

— D'abord, garçon, fume-t-on ici?



13757

— ... Oui, moi!... et si mon sabre coupait, tu aurais déjà vu!

La *Presse théâtrale*, entre les mains de M. Léo Lespès, atteignit l'apogée du succès. Les recettes et les bénéfices s'élevèrent à un chiffre dont on n'a pas d'exemple dans les annales du journalisme. Les abonnements n'avaient pas de fin, et le flot montait toujours; au point que le directeur en fut effrayé, lui qui ne s'effrayait jamais.

La position n'était plus tenable. Il fallut employer les remèdes héroïques.

M. Léo Lespès commença par supprimer le journal à tous les abonnés. C'était déjà quelque chose. Huit jours après il fit mieux : il cessa la publication du journal.

Vains efforts! Le flot des abonnements ne voulut pas se retirer.

Ce fut le commandeur qui se retira.

Aujourd'hui cette feuille aurifère se trouve entre les mains de l'imprimeur Kugelmann, qui sera millionnaire demain s'il ne l'est pas aujourd'hui.

M Kugelmann saura supporter sa fortune. C'est une de ces natures allemandes qui ne se laissent point éblouir par quelques millions de plus ou de moins.

Il se borne à donner des fêtes de nuit, mais des fêtes californiennes, des fêtes monstres qui éclipsent toutes les splendeurs des soupers Millaud, Mirès, *e tutti quanti*.

Celle qu'il a donnée l'autre soir dans ses brillants salons de la rue de Trévise, avec la permission de son concierge, réunissait toutes les célébrités tant exotiques qu'indigènes, notamment cinq cents pianistes. Au souper, chaque pianiste a trouvé un billet de mille francs sous sa serviette.

Il faut lire le procès-verbal dressé par le jeune et savant Ferdinand Silas, à l'issue de cette nuit délirante. Le programme de la fête, et le menu musical, et l'énumération des intermèdes, et la liste des assistants, remplissent trois colonnes de la *Presse théâtrale*.

Je ne sais si la partie musicale de cette fête a été un peu sabrée; mais le compte rendu de M. Silas ressemble assez au bulletin d'une bataille, car ce jeune mandarin s'amuse à puiser toutes ses comparaisons dans l'annuaire de l'armée française.

LES PAYSANS, — par BARIC.



13758

— Donnez-moi donc encore un p'tit de cette croûte de pâte!... c' que j'en fais, c'est pour épargner l' pain! il est si *char!*



13759

— Il ne t'a pouint payé, et tu n'y as s'ment pas demandé s' nom?

— Dame! c't homme m' dit comme ça : « J' vous achète deux setiers de *queques* (noix), j' n'en emporte qu'un à c't heure, je vous le paye pouint; vous vous fierez ben à moi d'un setier, puisque je me fie en vous de l'autre. » J'ai pouint songé plus loin!

— C'te malice! c'est un setier de *queques* que tu y as fait cadeau!



13760

— Tiens, v'là le petiot à la Trougnoux qui vient de s' laisser *tember!*

— Ah! y a pas d' mal! ces drôles, ça s' fait et ça s' défait tous les jours.



13761

— Et notre malade?

— Ah! monsieu, il va un *brin* mieux... il ne s'est pouint réveillé depuis avant-z-hier...

— Mais... il est mort!

— C'est pas Dieu possible? l' pauvre cher homme; il n'a jamais rien fait sans me l' dire: bien sûr qu'il me l'aurait dit!!

« Le pianiste Kruger est le Lamoricière du piano, tout comme Lubeck en est le Bosquet, Broussard le Pélissier, et Giacomelli le Duguesclin! »

Je recommande ces métaphores à tous mes confrères de la presse musicale; elles serviront à rompre la monotonie des formules laudatives et des adjectifs *célèbre*, *illustre*, *éminent*, qui se coudoient dans leurs articles. Assez d'épithètes, messieurs! Disons tout bonnement que Thalberg est le Kléber du piano, que Liszt en est le Masséna, que Schulhof en est l'Augereau, que Gottschalk en est le Hoche, que madame Pleyel en est la Jeanne d'Arc, que Henri Herz en est le Turenne, que Doehler, hélas! en *était* le Condé, qué Moschelès en est le Villars, qu'Émile Prudent en est le Canrobert. Et allons-y gaiement!

J. LOVY.

UN DINER A DEUX FRANCS PAR TÊTE.

Qu'est-ce? qu'y a-t-il? que veut-on? que demande-t-on? Ainsi s'interrogeait la foule rassemblée il y a trois jours devant le café Anglais. Tout à coup un homme, qui gesticulait avec violence, sortit du café, accompagné d'un sergent de ville et suivi d'une femme. Quel était cet homme? quelle était cette femme? qu'avaient-ils faits? C'est ce que le hasard m'a appris, et le fait m'a paru assez curieux pour le raconter.

Rampon est le plus avare des hommes, en revanche fort sot et fort crédule lorsqu'il ne s'agit pas de bourse délier. Né au fond de la basse Normandie, il n'a jamais quitté son bourg natal. L'an dernier, une vieille tante lui laissa son héritage indivis entre lui et un cousin qu'il ne connais-

sait pas. Le cousin, lion de Paris à moitié ruiné, courut recueillir sa part d'hoirie. Rampon ne put se dispenser de l'inviter à dîner. Mais quel dîner! Harpagon s'en fût indigné. En outre, dans toutes les affaires relatives au partage, Rampon se montra d'une telle rapacité, que le cousin se promit de se venger s'il en trouvait l'occasion.

Tout vient à point à qui sait attendre.

Rampon dut à son tour venir à Paris pour régler quelques affaires. Sa première visite fut au cousin.

« Je vais me ruiner ici, lui dit-il; tout est si cher, dit-on, dans la capitale, la nourriture surtout!

— Vous vous trompez, répondit le cousin, on mange très-bien à Paris et à bon marché; le tout est de connaître les bons endroits. Venez dîner avec moi, et vous ferez connaissance d'un petit restaurant qui vous conviendra. »

Rampon accepte. Le cousin mène son hôte droit au café Anglais, et fait servir un menu des plus succulents : pièces truffées, vins fins; rien n'y manquait. Jamais Rampon ne s'était trouvé à pareille fête; il mange et boit avec délices.

« Êtes-vous satisfait? lui demanda le cousin à la fin du repas.

— Très-satisfait, répondit Rampon, qui sentait naître en lui le péché de la gourmandise.

— Eh bien, ce dîner ne coûte que quarante sous par tête.

— Vraiment?

— Pas davantage. »

Et à l'appui de son assertion le cousin appela le garçon, auquel il remit deux pièces de quarante sous, sous lesquelles se dissimulaient à la vérité trois louis.

L'avare réfléchissait. — « Quarante sous à son dîner, dit-il, c'est beaucoup; mais bah! on ne vient qu'une fois dans sa vie à Paris, il faudra que demain j'amène ma femme pour la régaler.

— C'est cela, reprit le cousin, amenez votre femme, et même, comme vous ne sauriez pas commander votre dîner, voici un menu que je viens d'écrire, vous le remettrez en entrant au garçon comme vous m'avez vu faire aujourd'hui, et vous serez servi sans avoir à vous inquiéter de rien. »

Le lendemain notre homme, accompagné de sa femme, vint s'asseoir à une table du café Anglais, et suivit à la lettre les prescriptions du cousin.

Le menu était encore plus splendide que celui de la veille. Les mets les plus recherchés, les primeurs les plus rares, les vins les plus authentiques furent servis à l'avare.

— Eh! eh! disait-il à sa femme, chez nous on ne mange pas aussi bien à la *Tête de biche*. Ça ne coûte que vingt sous, il est vrai. Tu me croiras si tu veux, mais franchement, je ne regrette pas mon argent; nous reviendrons une fois avant de retourner au pays. »

Pourtant le quart d'heure de Rabelais arriva. L'avare sortit sa longue bourse, en tira deux pièces de quarante sous, et les regardant avec ce regard douloureux qu'on jette à des amis qu'on ne doit plus revoir : « Quatre francs, c'est beaucoup d'argent tout de même! » pensa-t-il. Enfin après avoir bien retourné les pièces, il appela le garçon et lui remit les quatre francs.

« Qu'est-ce? demanda le garçon ne sachant pourquoi on lui remettait cet argent.

— C'est pour vous, » répondit Rampon.

Le garçon crut que c'était une anticipation sur le pourboire, empocha les quatre francs, et retourna servir les autres clients. Rampon et sa femme se levèrent et se dirigèrent vers la porte. Sur le seuil, le garçon les arrêta :

— Monsieur a oublié de payer.

— Comment, oublié de payer! je viens de vous donner quatre francs. »

Le garçon ne comprenant pas remit la note à Rampon. L'avare la prit et la regarda machinalement; le total se montait à quatre-vingt-cinq francs. Rampon crut que c'était le compte d'un mois ou deux de quelque habitué, et qu'on le prenait pour un autre. Le quiproquo ne fut pas facile à éclaircir. Le garçon se demandait s'il avait affaire à un fripon ou à un fou. Enfin Rampon comprit que cette note était la sienne, et qu'on lui réclamait quatre-vingt-cinq francs pour son dîner. Sa fureur ne connut pas de bornes; il se refusa à payer, insulta le garçon, traita tous les Parisiens de voleurs, et se refusa obstinément à payer.

Le chef de l'établissement se vit forcé de faire intervenir un sergent de ville. Rampon fut conduit chez le commissaire de police. Sa femme fondait en larmes. Le tout s'expliqua à la longue. L'avare paya en poussant d'affreux gémissements. Quatre-vingt-cinq francs un dîner! de quoi acheter une pièce de terre! de quoi établir son garçon ou doter sa fille!

Depuis il erre dans les rues en répétant sourdement : Quatre-vingt-cinq francs! Il cherche partout son cousin, il veut le tuer avant de retourner au pays. Il ne sait probablement pas que cela coûte fort cher de tuer un homme, et que c'est une fantaisie que les millionnaires même ne peuvent pas toujours se permettre.

A. Desonnaz.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

*** Savarin, — un de mes collègues du quartier latin, — possédait une superbe montre genre Louis XIII; elle lui avait coûté deux cents francs, payés dans un jour de fortune au lansquenet. Le jeu lui avait donné sa montre, le jeu devait la lui reprendre.

Un matin, il sort les poches vides des abords d'une table de baccarat. Quand je dis vides, je me trompe; il lui restait sa montre Louis XIII.

Il se rend piteusement dans un bureau de prêt, et demande à emprunter vingt-cinq francs sur ce nantissement.

On lui rit au nez. On ne prête sur les objets d'art que selon la valeur du métal, or, argent ou cuivre.

Or, au poids du cuivre, sa montre ne représentait pas dix sous. On le refusa net.

— Maroufle! bélître! ignare! s'écria-t-il dans le paroxysme de l'indignation.... dédaigner stupidement cet objet antique!

— Allez au diable, avec votre montre en cuivre, répliqua le commissionnaire au mont-de-piété; si je la refuse, ce n'est pas parce qu'elle est *antique*, mais *en toc*.

(*Nota à l'usage des illettrés. En toc* veut dire en cuivre, en faux.)

Luc Bardas.

THÉATRES.

Avez-vous besoin d'argent?... A cette question, qui de vous, ô chers lecteurs, répondra *non!*... Le plus riche comme le plus pauvre, tout le monde a besoin d'argent. Celui-ci a besoin de deux sous pour s'acheter du pain; celui-là a besoin d'un million pour arrondir ses domaines. La question d'argent sera toujours plus palpitante d'actualité que la question d'Orient et la question de Neufchâtel.

Avez-vous besoin d'argent? est la parodie de la *Question d'argent* de Dumas fils.

S'il est vrai que les parodies les plus courtes soient les meilleures, celle-ci, qui vient d'éclore au Palais-Royal, doit être classée parmi les excellentes. Elle a le mérite d'être faite sans prétention. MM. Siraudin et Bourdois ont pris dans la comédie du Gymnase cinq ou six scènes capitales qu'ils ont traitées au point de vue de la charge, en employant les procédés usités pour la composition de ce genre de folies : la dégradation des types, la vulgarité du langage, l'argot mis à la place du style, la crudité des détails, rien ne manque à cette bouffonnerie. Il est vrai que la parodie autorise une foule de libertés; et puis le moyen de s'effaroucher, la gaieté des auteurs est si franche, et elle a été si bien servie par les acteurs Hyacinthe, Brasseur et mademoiselle Aline Duval!

René est transformé en voyou philosophe, débitant sa morale sous le nom harmonieux de Raisiné. Raisiné a trente sous à manger par jour, et comme son modèle du Gymnase, il établit son petit budget. Avec trente sous il mange, se couche et s'habille sans rien demander à personne. Son dîner, il l'achète chez le charcutier du coin; son lit moelleux est une place à *la corde* dans un bouge infect. Mais Raisiné vit heureux dans cette fange, et ne travaille pas pour conserver sa dignité. Au temps des philosophes grecs, Raisiné aurait pu s'appeler Diogène et vivre dans son tonneau.

Et il en est de même de chacun des personnages, tous plaisamment parodiés. Brasseur charge Lesueur et parodie Ferville. Mademoiselle Aline Duval imite avec gaieté et bon goût madame Rose-Chéri, qui sera la première à rire de cette plaisanterie.

Éteignons notre rire et tirons notre mouchoir, voici l'*Aveugle*, un drame en cinq actes, qui s'avance. Le gaillard n'a point marché à tâtons dans la voie du succès, il a mis lestement la main sur la case aux grosses recettes. Après tout, qu'y a-t-il d'étonnant que l'*Aveugle* de la Gaîté ait fait un pacte avec la Fortune, n'est-ce pas un collègue en aveuglement?

Il faut avouer que ce cher M. Albert, le héros du drame de MM. Anicet-Bourgeois et Dennery, est un jeune homme bien infortuné. Sa mère est morte en lui laissant pour tout héritage une simple lettre gribouillée par elle. « Sache te servir à l'occasion de ce papier, » lui a-t-elle dit.

Après avoir enterré sa maman, il a porté la lettre à son adresse. M. Dupérier l'a bien accueilli : il lui a donné une petite place dans ses bureaux.

Or ce Dupérier est le père naturel d'Albert.

Vous dirai-je comment il se fait que le jeune caissier, ayant joué et perdu au jeu, ne peut solder sa dette, et que c'est une amie d'enfance qui, sans lui rien dire, la paye?... non.

Seulement, sachez que le silence de cette petite demoiselle va causer les plus grands malheurs. Une femme qui se tait, c'est terrible!... O sexe babillard! parle, parle, parle, puisque lorsque tu clos ta bouche il peut arriver tant de désagréments!

Comment Albert a-t-il pu payer? telle est la question foudroyante du féroce papa Dupérier. Donc Albert a volé son patron et son père naturel. En conséquence, il lui flanque sa malédiction à la tête.

Ce n'est pas tout, après avoir perdu sa caisse, Albert perd la vue. Heureusement, il rencontre un docteur bossu qui lui rabote les yeux et les lui rend à la lumière.

Enfin, l'innocence du caissier est reconnue, le traître est puni, le docteur rit comme un bossu qu'il est, et tous les personnages du drame nagent dans la jubilation.

Laferrière a reproduit les diverses phases de son rôle de fils naturel et d'aveugle avec une supériorité grandiose. Si ce n'est pas là le vrai et grand comédien, dites-moi donc en quoi il consiste et où on le trouve?

Chilly a été naturel et vrai. Paulin Ménier possède l'art de trouver l'effet sans le chercher.

Je rougirais de dire que le drame de l'*Aveugle* sera joué cent fois.

Il deviendra centenaire sans vieillir.

Albert Monnier.

PARC DE LA MARCHE PRÈS VILLE-D'AVRAY.

Dimanche 5 avril, grand Steeple-chase Handicap annuel. Prix : 6,000 francs, ajoutés à 300 francs d'entrée. Distance : 6,000 mètres environ, 24 obstacles à franchir.

2° Steeple-chase Selling Stakes. Distance : 4,000 mètres environ, 19 obstacles à franchir.

RÉPONSES AUX QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES

CONTENUES DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 1. On voudrait savoir pourquoi ces pauvres clercs d'avoués, d'huissiers, etc., etc., sont généralement si malhabiles à faire leur chemin dans le monde?

C'est parce qu'ils n'y font que des *pas de clercs*.

N° 2. A c't'heure que j'ons tondu mes moutons, savez-vous pourquoi i' n' pouvions plus couri si fort comme devant?

Parce qu'ils ont *la laine* plus courte.

N° 3. On demande pourquoi ces fonctionnaires ont généralement un air solennel?

C'est probablement parce qu'ils sont habitués aux *pompes*.

EXPLICATION DES HIÉROGLYPHES

CONTENUS DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 4. Quelquefois en vieillissant on perd la boule.

Quelques fouets en vieilles hissant, — thon perd la boule.

N° 5. L'homme compatissant au sort de ses semblables mérite le regard de Dieu.

L'homme — compas tissant, os sort — 2 ceps semblables, Méry, te, LE, RE, gardent Dieu.

N° 6. Le petit-four et les confitures plaisent à tous les âges.

Le petit fourré, laie confite, ure — plaie — ze tatoue laies âges.

LES

MODES PARISIENNES

JOURNAL

DE

LA BONNE COMPAGNIE.



Les *Modes parisiennes* sont connues comme le journal de la haute société de Paris et de toutes les capitales de l'Europe. Ce journal n'a aucun traité, aucun engagement avec les marchands; il n'emploie aucun voyageur, n'accorde aucun crédit; en un mot, il est placé dans des conditions tout à fait exceptionnelles, et cependant il réussit; — et cependant il trouve dans ses bénéfices le moyen de donner en prime, à tous ses abonnés d'un an, un charmant album de travestissements, dessinés exprès par Gavarni, gravés sur acier et coloriés à l'aquarelle avec retouches de gouache. Tous les ans il donne une prime différente, et depuis quatorze ans qu'il existe, il n'a pas cessé de faire à ses abonnés cet avantage, qui représente pour lui une dépense de plus de 10,000 francs par an.

Les *Modes parisiennes* paraissent tous les dimanches (cinquante-deux fois par an) et coûtent, pour un an, 28 fr.; — pour six mois, 14 fr.; — trois mois, 7 fr.

On souscrit en adressant un bon de poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.

1re ANNÉE DU PETIT JOURNAL POUR RIRE.

Le *Petit Journal pour rire*, qui se vend au numéro, et non par abonnement, a une année d'existence; il forme un volume de 416 pages — ou deux petits volumes de 208 pages chacun. Il se compose d'un grand nombre de dessins nouveaux, faits spécialement pour lui, et de dessins parus dans les précédentes années du grand Journal, mais rajeunis par une légende nouvelle. Le texte n'a pas été publié dans le grand Journal.

Le *Petit Journal pour rire* forme un charmant album pour orner la table d'un salon.

L'année, réunie en un volume broché se vend. . .	5 fr. 50 c.;	franc de port,	6 fr. 50 c.
Cartonné.	6 fr.;	id.	7 fr. 50 c.
L'année, en deux volumes, chaque volume broché.	2 fr. 75 c.;	id.	3 fr. 25 c.
Cartonné.	3 fr.;	id.	3 fr. 75 c.

Les personnes abonnées au *Journal amusant* recevront ces volumes francs de port, sans augmentation sur le prix de Paris.

Envoyer un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

Le Propriétaire-Gérant : CH. PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 67. — 1857. Prix du numéro : 45 centimes. 11 Avril.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR **d'AUBERT et Cie**, RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR **d'AUBERT et Cie**, RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

LES DERNIERS BALS DE CET HIVER, — par GIRIN.



13762

LE PETIT MONSIEUR. — Je chantais.
LA GRANDE DAME. — Vous chantiez, j'en suis fort aise; eh bien! dansez maintenant.



13763

— Merci, monsieur, je suis engagée.
— Dans les lanciers?



13764

Hors du lancier, point de salut.



13765

Une charge de lanciers.

LES DERNIERS BALS DE CET HIVER, — par GIRIN (suite).



13766

— Vous êtes brun, pourquoi ne vous êtes-vous pas mis en Andalou!
— Pour ne pas faire comme tout le monde.



13767

Un marquisat pour toute la soirée.



13768

— Ah! cher, j'avais une danseuse qui avait les bras si blancs, si blancs!
— Que tu vas être obligé de te faire brosser.



13769

L'ami de la maison au travail.

L'OMELETTE A LA BALZAC.

« La découverte d'un mets nouveau fait plus pour le bonheur du genre humain que la découverte d'une étoile. »

Cet aphorisme de Brillat-Savarin est une des plus belles vérités mathématiques de notre planète, — n'en déplaise à M. Leverrier, dont d'ailleurs l'étoile s'est égarée depuis dix ans.

En présence des gloires gastronomiques et des grandes auréoles culinaires, qu'est-ce qu'une renommée scientifique, littéraire, je vous le demande? Que sont les lauriers cueillis dans les arts ou sur les champs de bataille?

Voyez à quoi tient cette gloire dont notre espèce est si altérée! Le maréchal duc de *Richelieu*, qui remporta tant de cœurs et tant de victoires; le prince de *Soubise*, si malheureux en guerre et en finances, sont beaucoup moins connus aujourd'hui par leurs triomphes ou leurs désastres que par les délicieuses *côtelettes* auxquelles ils ont servi de parrains. Qui saurait le nom de l'habile financier *Béchamelle*, s'il n'avait baptisé une *sauce* dont nous nous léchons les doigts! Bien certainement nos arrière-petits-neveux liront fort peu *René*, les *Martyrs*, et moins encore l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem;* mais ils savoureront avec délices d'onctueux *filets à la Chateaubriand*.

Je vais plus loin. Je dis que Balzac lui-même, Honoré de Balzac, qui a si magistralement scalpé le cœur humain, n'aurait peut-être pas échappé à l'oubli, cette seconde mort, si l'idée sublime d'un restaurateur n'était venue, — pas plus tard qu'hier, — sauver sa mémoire... avec une *omelette!*

Car ce que vous ne savez pas, ou plutôt ce dont vous ne vous souvenez plus, c'est que Balzac, ce génie universel, qui ne dédaignait aucun détail, et photographiait les objets les plus infimes, Balzac eut un jour l'admirable condescendance de casser, de battre, de fricasser des œufs, pour en composer une omelette modèle, dont il a consigné la recette dans sa curieuse étude des *Paysans*.

C'est là qu'elle a été découverte par le restaurateur R..., qui s'est empressé de faire exécuter ce chef-d'œuvre, en se conformant avec une scrupuleuse exactitude aux prescriptions du maître.

Le dieu des casseroles a béni cette sublime tentative, et il n'est bruit dans les régions de la rue Lepelletier que

LES DERNIERS BALS DE CET HIVER, — par GIRIN (suite).



13770
Ma femme me tourmentait pour me faire mettre en Henri IV ; moi, je me trouve mieux en François Ier.



13771
— C'est le costume que j'ai rapporté de mon voyage au pôle nord.
— Bast! c'est ton costumier qui t'a fait croire ça!



13772
La curée aux flambeaux.



13773
Des invités que leur costume met à la porte du salon de jeu.

de l'*omelette à la Balzac*. C'est le grand événement gastronomique du jour.

Maintenant libre à nos arrière-petits-neveux d'oublier la *Comédie humaine;* libre aux fumeurs à venir d'allumer leurs cigares avec les feuillets du *Père Goriot*, de dédaigner *Eugénie Grandet*, d'ignorer les *Parents pauvres!* une omelette sera là, impérissable, éternelle, qui perpétuera le nom de Balzac de bouche en bouche jusqu'aux plus lointaines générations.

Demain le nom de Balzac entrera dans la *Cuisinière bourgeoise* par le grand escalier d'honneur. Là, son immortalité est quarante fois plus sûre que s'il était entré à l'Académie.

J. LOVY.

LES VINS FACTICES.

C'en est fait! les vins s'en vont!

L'oïdium a tué la vigne!

Plus de petit bleu! plus de vin blanc! plus de vin rouge!... Et pourtant...

Ah! qu'on est fier d'être Français
En sablant ces vins tricolores...

Qui nous rendra le jus de la treille?

La chimie!

La chimie vient d'inventer les vins *feints*.

La *compagnie générale des vins factices* est constituée.

Deux millions de capital!

Des brevets (*s. g. d. g.*) en France, à l'étranger, à la Villette!...

L'émission des *titres* (non, des *litres*) va commencer.

Bourgogne ordinaire, mâcon *dito*, bordeaux *idem*, chably, pouilly... Trois sous la bouteille!... Quatre sous le litre!

Et les dégustateurs les plus assermentés sont mis au défi de distinguer les vins factices des vins naturels.

La chimie a détrôné Bacchus et Noé.

Maintenant permettez-moi de trahir un secret, laissez-moi livrer à l'admiration des buveurs le nom du généreux chimiste qui s'en vient donner ainsi une leçon à la terre, — notre grand'maman, — un remords à la nature, notre nourrice...

Ce chimiste! ce philanthrope! ce demi-dieu!... c'est le grand, l'illustre, l'incomparable... *Machin*.

LES ŒUFS DE PAQUES, — par RANDON.



13774

— Des œufs comme ça pour un sou!... Mais regardez donc ce que vous marchandez, ma petite chatte... A ce prix-là vous n'en payeriez seulement pas la façon!



13775

— Ce n'est pas pour vous flatter, estimable marchande, mais on jurerait que vos œufs sont faits au tour... parole d'honneur!



13776

— Et dire que nous avons tous été comme ça!!... O néant des vanités!!!



13777

— Je vous demande un peu ce qu'on veut que nous fichions de not' pauv' corps, à c't'heure qu'avé leux inventions les hommes se mêlont de couver?
— Le fait est qu'i' ne leux-z-y manquerait plus que d'pondre...
— Et vous vous imaginez qu'i n'y arriveront pas?

Vous vous rappelez bien ce fameux... *Chose*, qui avait orné la capitale d'un tas de petits cabinets utilitaires.

Du reste, le prix de son vin, — trois sous, — suffit pour rappeler le régénérateur des Vespasiennes.

Le champagne seul reste dans les prix élevés : — six sous la bouteille... 4 fr. 70 cent. d'économie sur une bouteille de *champ*, — plus vous en boirez, plus vous ferez d'économies.

A bas les vins falsifiés! vivent les vins factices!

Là-dessus, courons à la rue Geoffroy-Marie déguster les crus de la Compagnie générale.

Halte là! — C'est la rue Cadet qui nous arrête au passage.

« Je suis la *vérité vinicole*, — une maison exception-
» nelle dans le commerce des liquides; *elle ne ment pas!*

» Tous mes vins sont en pure nature, et garantis sur
» facture. — Chaque bouteille porte en exergue : *In vino*
» *veritas*. (J. J.) »

Et les vins vrais et les faux vins de se disputer notre clientèle.

Diable! c'est à ne plus savoir à quel vin se vouer!

Le plus court...

C'est d'aller boire une choppe.

ALEXANDRE FLAN.

DIATRIBE ANTIFÉMININE.

Que n'a-t-on pas écrit contre les femmes?... Si encore il n'y avait que les maris, les amants et les auteurs profanes qui se soient payé cette fantaisie; mais ce sont les auteurs sacrés, les ecclésiastiques et les célibataires qui leur ont porté les plus rudes coups de boutoir.

Chapelain a dit que la femme la plus spirituelle avait tout au plus la moitié de sa raison.

L'abbé *** l'a définie de la sorte :

— La femme est une créature humaine qui s'habille, babille et se déshabille.

LES PAYSANS, — par BARIC.



13778

— Permettez-moi, belle mariée, de déposer un baiser sur votre joli minois.
— Excusez... n'vous donnez pas la peine, monsieur l'maire, j'nous passerons ben de c't'honneur ! dà !



13779

— Trois cent vingt francs ! c'est ben cher pour avoir perdu...
— Je leur ai pourtant bien prouvé que vous aviez raison.
— Oh ! ça c'est vrai... C'est dommage qu'ils ne l'ont pas cru !



13780

— I' m' parle d'accord !... j'suis d'accord puisqu'i' m'proteste qu'i' n'veut que mou bien !...
— Ah ! t'es ben l'fils de ton p'pa, té ! Ton bien ! i'n'veut ton bien que pour l'joindre au sien, beta !!!



13781

— Vous n'buvez pas, Charlot, vous n'aimez donc pas ce vin-là?
— Magd' foi, si ! ben du contraire. J'y f'sons s'ment ben de l'honneur.

Un proverbe des Orientaux prétend qu'il ne faut demander un conseil au beau sexe qu'avec l'intention de faire le contraire de ce qu'il dira.

Une femme s'était pendue à un arbre, et Diogène s'écria :

— Il serait à souhaiter que tous les arbres portassent de semblables fruits !

Un savant allemand, Grottleb Matthæi, a fait un livre sur les méchantes femmes, et il l'a dédié à son épouse, afin que son nom fût en tête.

Les poëtes aussi s'en sont mêlés :

Lorsque le Créateur, finissant son ouvrage,
Créa l'homme. . . . .
. . . .
Sous prétexte d'aider à ses futurs ennuis,
Il lui fit une femme... Il ne put faire pis.
Le bonhomme dormait, il ne put s'en défendre.

Il vit en s'éveillant la cause de ses maux,
Il la prit; mais, hélas ! il eût dû s'aller pendre,
Car son dernier sommeil fut son dernier repos.

Les rabbins n'ont pas épargné non plus le sexe fragile.

L'auteur d'une vieille histoire des Juifs proclame que Dieu, — qui avait le sens commun, — ne voulut point créer d'abord la femme, parce qu'il prévit que l'homme se plaindrait bientôt de sa malice.

Un matin, Adam passait les animaux en revue, et les voyant défiler deux à deux, il éprouva le besoin de communiquer ses impressions de général en chef à quelqu'un en état de bavarder. Alors Dieu lui tira la femme d'une côtelette. Depuis ce temps voilà pourquoi les humains sont toujours sur le gril.

Avant d'en arriver à cette conclusion, le Seigneur, — dit toujours le rabbin, — ne voulut pas l'extirper de la tête, de peur qu'elle n'eût trop d'esprit. Les femmes d'esprit sont la perdition des âmes.

Il ne voulut pas l'extraire des yeux, de crainte qu'elle ne jouât trop de la prunelle. L'œil du beau sexe est le recruteur de Satan.

CES DIABLES D'ENFANTS! — par RIOU.



13782
Montre, maman, la belle dent que le monsieur t'a mise.



13783
Dis donc, monsieur Faussetout, est-ce que c'est la romance de l'autre jour que tout le monde a dit que c'était si assommant?

Il ne voulut pas la tirer de la langue, de peur qu'elle ne parlât trop.

> La langue d'une femme est une bonne épée
> Qui ne s'use jamais, tant elle est bien trempée.

C'est un académicien, M. Mollevaut, qui a écrit cette maxime.

Dieu ne la prit pas de l'oreille, de crainte qu'elle ne fût curieuse, ce qui n'empêcha pas Sara d'écouter à la porte de la tente, pour savoir le secret des anges. Il est vrai que depuis les temps bibliques ce défaut de curiosité n'existe presque plus, n'est-ce pas?

Il ne voulut point la tirer du cœur, de peur qu'elle ne fût trop portée aux sentiments d'amour. A-t-il réussi?

Il ne voulut point la tirer des mains, pour qu'elle ne fût pas voleuse.

Il ne voulut pas la tirer des jambes, pour qu'elle ne fût pas coureuse.

Il ne voulut pas la tirer de l'aquilin, de crainte que les hommes ne l'eussent dans le nez.

Bref, il se décida à l'extraire d'une côtelette, parce que la place de la femme est à côté de l'homme, et celui-ci doit pouvoir lui répondre lorsqu'elle l'interroge sur les causes de sa naissance : — Du flanc!

Simonide avait aussi son petit système sur l'origine de la première matrone.

Au commencement du monde, dit-il, la Providence tira l'âme des diverses femmes des nombreux animaux qui peuplaient l'Éden primitif.

L'âme de la femme rusée fut tirée du renard; on ne dit pas à combien de milliards d'exemplaires.

La seconde âme fut tirée du chat. Les descendantes de la créature qui en fut douée sont toujours prêtes à sauter au visage de leurs maris pour les griffer.

La troisième âme fut tirée du singe, et elle en eut toutes les malices malfaisantes. Je ne serais pas embarrassé s'il me fallait signaler des noms propres.

La quatrième âme fut tirée du boule-dogue. Les femmes qui la reçurent aboient sans cesse, et sont toujours disposées à montrer les dents d'une façon menaçante.

La cinquième âme ayant été prise de l'esprit de la terre, elle fut dévolue aux paresseuses, ces créatures qui par respect filial veulent toujours s'étendre pour dormir sur le sein de leur mère la terre.

La sixième âme fut tirée de l'air. Nous lui devons les phalanges de femmes légères.

La septième âme fut prise dans le feu. C'est la secte des femmes ardentes. Qui s'y frotte s'y brûle.

La huitième âme fut tirée de la mer. Elle est orageuse et passe avec une facilité inouïe de la pluie au beau temps, du calme à la tempête.

La neuvième et dernière espèce a été prise de l'abeille. Bienheureux l'homme qui la rencontre. Elle n'est entachée d'aucun vice, elle aime son mari, c'est la vertu même... Mais, hélas! il n'y en a qu'une sur neuf femmes.

Et voilà pourquoi le mariage est une loterie où il est si difficile de gagner le bon lot.

Ceci me rappelle un mot de mon oncle. Un de mes cousins voulait se marier. Il balançait entre une fille sans cervelle, mais riche, et une fille sage, mais pauvre. Son père lui dit : — Cher enfant, épouse la toquée. Il y a si peu de distance entre une femme folle à une fille sage, que la richesse te dédommagera bien de cette petite différence.

Avait-il tort?

On parlait devant ce même oncle de la coutume d'une certaine caste indienne, qui tuait les femmes dès qu'elles passaient trente ans.

— Ah! quel joli pays pour les femmes! s'écria-t-il.

Et comme on lui demandait le motif de cette exclamation joyeuse, il répondit :

— Elles ont du moins l'avantage d'être jeunes toute leur vie.

LUC BARDAS.

TYPES CONTEMPORAINS.

M. HENRI DELAAGE.

Un organe du mesmérisme, l'*Union magnétique*, vient de nous donner le croquis d'un homme, — j'allais dire d'un personnage, — qui appartient de plein droit au *Journal amusant*.

Une chose dont vous ne vous seriez jamais douté, c'est que la feuille mesmérienne, dans sa *chronique du fluide*, parle de M. *Henri Delaage* fort cavalièrement. Je dirai même qu'elle le *blague*, puisque enfin le mot est adopté... dans le parlement anglais.

Ainsi voilà ce pauvre M. Henri Delaage entre deux positions sociales le *nez* par terre. Car tandis que vous le classez parmi les enfants de Mesmer, les sphères magnétiques s'amusent à le désavouer, et le considèrent tout au plus comme un fantaisiste, un homme de lettres, un pas grand'chose.

Le fait est que le journal l'*Union magnétique* traite M. Henri Delaage à peu près comme M. Hector Berlioz traiterait un croque-notes amateur, qui aurait composé de la musique de chambre sans savoir l'harmonie.

Qu'est-ce que M. Henri Delaage? Est-ce un gnome? un sylphe? un farfadet?

C'est M. Henri Delaage. C'est le prophète de la décadence.

Depuis une dizaine d'années, ce jeune amateur de magnétisme rôde particulièrement autour des enfants de Mesmer, et flâne un peu partout.

Mais des magnétiseurs m'assurent avoir connu M. Henri Delaage bien avant 1847. Quelques vétérans même affirment l'avoir vu se glisser dans les réunions mesmériennes du temps de Puységur et Deleuse.

C'est donc à tort que je vous désigne M. Henri Delaage comme un *jeune* amateur de magnétisme; M. Henri Delaage n'a pas d'âge; c'est un être mystérieux, un type fantastique, et ceux qui se figurent qu'il date du commencement de ce siècle pourraient bien commettre une erreur de plusieurs centaines, de plusieurs milliers d'années. M. Henri Delaage doit avoir été contemporain des mages de la Perse; c'est peut-être le comte de Saint-Germain lui-même, que nous croyons mort depuis 1784. Alors il aurait assisté aux noces de Cana.

Tous les jours je rencontre M. Henri Delaage sur les boulevards, dans les théâtres, au concert, dans les salons, — où ne le rencontre-t-on pas? — Je l'aborde, je lui souris; mais le malaise et l'effroi sont au fond de mon âme; le contact de cet homme me fait peur; car cet homme sait tout, voit tout, il est partout. Lui seul possède cette merveilleuse faculté que le ciel a refusée aux enfants de la terre, ce prodigieux don de l'ubiquité qui permet à un être de se transporter en chair et en os sur plusieurs points à la fois dans la même minute, dans la même seconde; distance, barrière, obstacle physique, entrave morale, devant lui tout disparaît, et les moments se succèdent sans l'atteindre; il est ubiquiste dans le temps comme dans l'espace, et c'est ce qui me fait croire qu'il a existé de toute éternité.

Le matin, Henri Delaage assiste à l'inauguration d'un chemin de fer, à une séance d'Académie, à une réunion d'artistes, à un raout littéraire, à la crémaillère d'une feuille de chou; le soir vous le voyez aux premières représentations, dans les salons du monde musical et dans les cercles magnétiques; on l'aperçoit à la même heure au faubourg Saint-Germain, au faubourg Saint-Honoré, à la Chaussée-d'Antin. Partout où s'élève un pupitre, où s'épanouit un gosier, où s'agite un orateur, où se crispe une extatique, où se révèle un *medium*, vous voyez se dessiner la figure de Henri Delaage.

Henri Delaage apparaît aussi avec une ardeur significative, — je dirai presque infernale, — aux lieux où bourdonnent les masses populaires, et il reste calme et placide au milieu des plus formidables événements. Le 24 février 1848, on l'a vu à la Chambre des députés, à côté de la duchesse d'Orléans. Le 15 mai, il envahissait avec la foule la salle de l'Assemblée nationale, et se plaçait à côté du fameux pompier.

Vous le rencontrez à la fois chez Regazzoni, chez Alexis, chez M. de Rovère, au Waux-Hall, à la Redoute et dans les salons de madame Lafontaine. Il est au mieux avec Alexandre Dumas, tutoie Théophile Gautier, arpente le foyer de l'Opéra avec Fiorentino, fait des mamours au docteur du Planty, et vit dans la familiarité du baron du Potet, quoiqu'il s'en défende comme un beau diable.

Il connaît toutes les somnambules de Paris, et toutes ont eu de ses cheveux.

Et quels cheveux!

En vérité, cet homme n'a rien de terrestre. Voyez cette chevelure vague, vaporeuse, indescriptible, ces yeux phosphorescents, fascinateurs, ce regard de chat sauvage, cette bouche imbibée d'enthousiasme, où le sourire est éternellement en suspension, et comme figé par une puissance occulte! Voyez ce nez chaldéen, arménien, ces narines vibrantes, fatidiques! Sont-ce là les narines d'un simple mortel, je vous le demande?

Du reste, mon ami Édouard Thierry nous l'a déjà fait remarquer, Henri Delaage ne vous regarde pas comme vous regarderait un être ordinaire. Il est enchanté et distrait à la fois, il écoute ici et ailleurs, regardant près et loin, souriant à ce qu'il voit et à ce qu'il ne voit pas.

Mais ai-je besoin de vous rappeler les traits de cet être mystérieux? Tout Paris connaît Henri Delaage. Et le moyen de ne pas le connaître? Son image vous poursuit à chaque angle du boulevard; partout vous rencontrez son portrait lithographié, photographié, gravé, colorié; il se présente à vous sous toutes les formes, dans toutes les attitudes.

Mais enfin, direz-vous, que nous fait cet homme? quels sont ses titres? Nous avons son signalement, montrez-nous ses papiers.

J'arrive à ses papiers.

Pendant que M. Alexandre Dumas et quelques autres écrivains exploitent l'élément mesmérien dans l'intérêt de leurs fictions romanesques, et font du magnétisme de fantaisie, Henri Delaage se sert du même élément au profit de ses mystiques élucubrations et de ses voyages à travers les sciences occultes. Depuis huit ou dix ans il entasse volume sur volume sans jamais se lasser. Ses écrits ont un cachet tout particulier, une couleur *sui generis*, une étiquette spéciale. Sont-ce des romans? non. Est-ce de l'histoire? pas davantage. De la philosophie? de la physiologie? du mesmérisme? rien de tout cela. Les livres de Henri Delaage ne sont ni romanesques, ni scientifiques, ni magnétiques. Ce sont les livres de Henri Delaage.

Et l'énoncé de leurs titres suffit pour nous faire soupçonner ce qu'il y a dans cet homme d'hypernaturel et d'effrayant.

Perfectionnement physique de la race humaine;

Le monde occulte;

L'éternité dévoilée, ou vie future des âmes après la mort;

Doctrine des sociétés secrètes depuis les mystères d'Isis jusqu'à nos jours;

Les ressuscités au ciel et dans l'enfer;

Le monde prophétique, ou moyen de connaître l'avenir.

J'en passe deux ou trois peut-être.

Le style de Henri Delaage est chatoyant, il reflète toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Chacune de ses phrases a quatre mètres carrés, avec bordure indienne, dessins perses et lisérés bibliques. C'est du saint Augustin, c'est du Lacordaire, du Paracelse et du Nostradamus.

Il y a quatre ou cinq ans, chaque écrit de Henri Delaage plongeait les masses dans une nouvelle stupeur. Aujourd'hui, hélas! le public est tellement habitué à ces livres, qu'il ne s'en émeut pas plus que si c'étaient des brochures politiques du docteur Véron. Vainement Henri Delaage a fait réimprimer tout récemment son *Monde occulte* avec une couverture rouge, couleur de feu, nuance du diable; le public reste froid devant cet accident de librairie, passe outre, et laisse le *Monde occulte* se morfondre dans ses cryptes.

Entre nous, cette indifférence publique m'épouvante; elle est à mes yeux le plus sinistre de tous les symptômes, et je commence à croire à la fin du monde.

J. Lovy.

THÉATRES.

Le théâtre du Palais-Royal vient de jouer l'*Affaire de la rue de Lourcine*, tragi-pochade de MM.... ; mais cédons la parole, — et pour cause, — à l'un de nos bons confrères de la presse parisienne, M. Achille Denis, rédacteur en chef du *Messager des théâtres*.

Il s'exprime ainsi :

« Arnal cherchait un rôle nouveau, Arnal l'a trouvé; et jamais peut-être rôle plus charmant, plus vif, plus amusant, n'a été joué par le ravissant comédien; jamais le talent d'Arnal n'avait paru plus jeune, plus spirituel, plus fin. Ce rôle est une bonne fortune pour l'acteur, la pièce est une bonne fortune pour le théâtre. C'est une folie, une farce, mais faite avec un bonheur et une habileté bien rares, pleine de hardiesses, de détails violents, une pièce à déchaîner les sifflets si elle ne faisait pas mourir de rire. Dieu merci! on n'a pas sifflé, mais on a ri d'une façon effrayante. Quel art admirable chez le comédien qui joue cette charmante extravagance avec le comique, le tact, le goût, la verve, la finesse qu'il apporterait dans une comédie de l'ancien répertoire! »

Voici maintenant le compte rendu d'un juge ordinairement sévère, et que la gaieté des interprètes de l'œuvre a désarmé, nous lisons dans le *Figaro*, et signé Jouvin :

« L'*Affaire de la rue de Lourcine* est une parade admirablement réussie. Cela commence par le ronflement sonore d'un dormeur; le dormeur éveillé et levé, vous croyez que tout est dit? Loin de là, le ronflement recommence de plus belle. Arnal avait pour camarade de lit Hyacinthe, et le merveilleux de l'histoire, c'est qu'Arnal est marié, que sa femme va lui souhaiter sa fête. Alors comment expliquerez-vous l'introduction de ce supplément mâle dans le lit conjugal? Moi, je n'explique rien. Je dis ce que je vois et ce qui est. Un commentaire si clair, si substantiel que vous le désireriez, refroidirait et allongerait à coup sûr les jeux de scène imaginés par MM. Labiche, Albert Monnier et Edouard Martin. Qu'il vous suffise de savoir que Langlumé et Mistingue, anciens camarades de classe, à la suite d'un banquet anniversaire où ils avaient perdu la mémoire, l'un à partir du saumon, l'autre après la salade, ont passé la nuit on ne sait où, et s'éveillent sur le traversin on ne sait comment. En fouillant dans leurs poches, ils y trouvent des noyaux de cerises, des noyaux de prunes, un bonnet de femme, une pantoufle et du charbon. Quel est donc ce mystère? Le journal ne tarde pas à leur expliquer cette charade qui se dresse menaçante sur plusieurs pieds. Une charbonnière a été assassinée à coups de parapluie rue de Lourcine. Voilà le point de départ des tribulations d'Arnal et d'Hyacinthe, et vous vous imaginez aisément ce que trois auteurs en verve ont pu brocher sur ce canevas, qui rappelle de loin une autre joyeuse folie : *Bonsoir, monsieur Pantalon!* Quant au mot de la charade, le talent d'Arnal et la bonne humeur d'Hyacinthe vous l'apprendront, si, comme je n'en doute pas, vous êtes désireux de le connaître. »

Remercions pour notre part, de leur bienveillance, MM. Fiorentino, Jules Janin, de Prémaray, Darthenay, Gozlan, Paul de Saint-Victor, etc., etc., etc.

Encore un succès signé du nom d'Offenbach, qui est la fortune des Bouffes-Parisiens! La *Dragonette* du librettiste Mestepès est une sorte de *Fille du régiment*, qui, pour sauver son frère, endosse l'habit militaire, manie le fleuret, joue du fifre et donne le temps à son aîné, déserteur, de rejoindre son régiment.

Les Folies-Dramatiques ont, comme le Palais-Royal, leur parodie de la pièce du Gymnase, elle se nomme l'*Argent à la question*. Elle est gaie, alerte et spirituellement conduite. MM. Choler frères en sont les auteurs.

Un farceur d'astronome nous avait menacés d'une terrible comète pour le 13 juin de cette année; maintenant ce n'est plus la queue de la comète qui nous fait peur, c'est la menaçante kyrielle des vaudevillistes qui s'avancent armés de leurs pièces de circonstance sur la comète de 1857. Beaumarchais a joué la sienne, les Folies-Nouvelles ont donné une pantomime concernant la *Fin du monde*, les Funambules ont la leur, les Délassements préparent une colossale féerie-revue de M. Guénée, il en est de même pour les Variétés avec M. Clairville, et du Palais-Royal avec Siraudin.

Comète, que me veux-tu?

Albert Monnier.

M. Rouillet, professeur de dessin, vient de publier, chez MM. Susse frères, place de la Bourse, 31, une brochure destinée à enseigner les proportions de la tête et les principes généraux de la perspective. L'ouvrage est accompagné de 21 planches explicatives. Le prix est de 3 francs.

Le Propriétaire-Gérant : CH. PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 68. — 1857. Prix du numéro : 45 centimes. 18 Avril.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . 10 »
12 mois. . . . . 17 »

ÉTRANGER :
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Dürr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.



13784

GRANDES MODES POUR FEMMES. — 22 à 26 ans, chapeau à la Fiammina de chez Baudrand, dentelles de Lefebure, robe de chez Delisle. — Jupons en fer creux de l'usine Tronchon. — Mari de la force de 2 millions ou plus, occupé le jour, allant au club le soir. — Cousin élégant, vicomte s'il se peut, sachant donner le bras, monter à cheval, et danser le *lancier*. — Enfants costumés à l'*éclair*, pour garnir le devant de la voiture. — Femme de chambre abyssinienne. — Chevaux, cocher et king-charles anglais. — Valet de pied allemand.

GRANDES MODES POUR HOMMES. — Femme ayant eu un million de dot, sachant bien meubler le fond de la voiture, portant élégamment le cachemire, la dentelle et la crinoline. — Habile à faire briller les diamants de la maison. — Maîtresse de 18 à 22 ans, seconde danseuse à l'Opéra, pouvant se contenter de 6 mille francs par mois. — Beaucoup d'actions de la Méditerranée au pair, et très-peu de Mouzaïa.

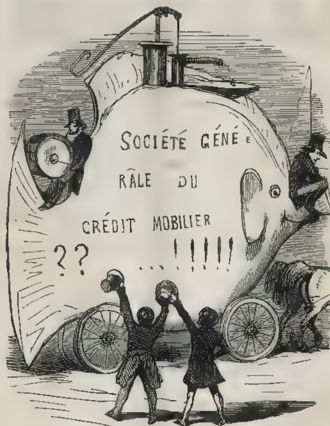
Suite des SOUVENIRS DE LONGCHAMPS, MODES DE 1857, — par Bertall.



13785

LA BARONNE DE CINQ-LOUIS.

Chapeau de Baudrant, offert par A*** de la banque. — Mantelet de Gagelin, par B*** du Crédit mobilier. — Robe de Mme Roger, par C*** de la coulisse. — Osanores de W. Rogers, par D*** des valeurs. — Rouge et blanc de Piver, par E***, remisier. — Voiture, par X*** du parquet. — Cheval par lord Y***, un allié. — Le reste par le petit Z***.



13786

UN POISSON D'AVRIL.

Qu'on nous permette de placer ici ce poisson d'avril, bien que ce soit maintenant beaucoup moins à la mode.



13787

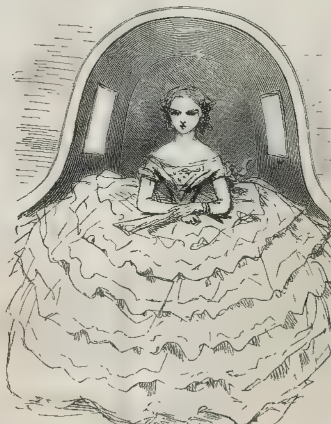
Utilité des modes actuelles pour un homme qui désire ne pas trop se montrer en public.



13788

Jeune fille à la mode parmi les jeunes gens désireux de se marier.

Avis important. — Ne pas épouser une femme qui soit une charge... dans le ménage.



13789

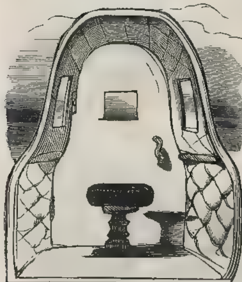
SOIRÉALE.

Voiture brevetée pour aller en soirée, inventée par mademoiselle B*** B***. Entrée par le fond, siége façon tabouret de piano. — Les jupons ne sont jamais froissés, le mari ne pourrait l'être que d'une chose, de monter sur le siége près du cocher.



13790

Les uns travaillent, les autres se croisent les bras! Voilà bien la société !!!



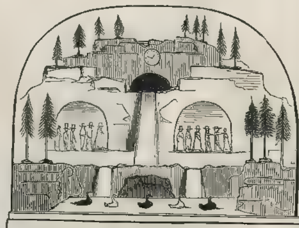
13791

Plan, coupe et élévation de la *soiréale*, voiture brevetée, inventée par mademoiselle B*** B***.



13792

Modes pour 1857 provenant des splendides magasins du *Palais-Royal*, maison Dormeuil, Benou et Cie. — La comtesse de Sainte-Hyacinthe, la princesse Grassotska, la baronne Brasseur de Preston. (*Ce que deviennent les roses.*)



13793

LA CASCADE DE LONGCHAMPS.

(*Bois de Boulogne.*)

Il y manque encore le cadran et la musique, mais, espérons-le, bientôt on y pourvoira.

LES GENS DE LONGCHAMPS, — par Riou.



13794
Pour exhiber la distinction tout originale de la robe nouvelle.



13795
En train de se persuader qu'il a cinquante mille livres de rente!



13796
Afin de se familiariser aux exigences de la mode et aux usages du beau monde.



13797
Pour voir passer les équipages.

UNE EXCEPTION !!!...

Sans demande générale, mais bien pour cette fois seulement, le *Journal amusant* offre dans ce numéro à ses abonnés la primeur d'un volume de vers. Les Odes funambulesques méritaient cet honneur inusité, et nos lecteurs apprécieront comme nous toute la valeur sérieuse de ces vers pour rire. Le nom de leur auteur anonyme, M. Th. de Banville, a trop été deviné pour que nous commettions une indiscrétion à le répéter ici. Nul autre ne possède en effet à ce point la science du vers, nul autre n'était capable de lutter avec cette facilité et cette souplesse contre les difficultés prosodiques.

Ces qualités précieuses n'auraient cependant pu valoir à un poëte son entrée chez nous, si nous n'avions trouvé encore dans les *Odes funambulesques* l'esprit le plus charmant, la gaieté la plus folle et ces personnalités sans fiel contre les individualités qu'on cite sur le pavé parisien. Nous osons ajouter encore un dernier motif, si humble qu'il puisse paraître après ceux-là : c'est le soin merveilleux avec lequel a été composé et tiré à deux couleurs ce précieux petit livre. Il ne saurait y avoir là une réclame, puisque les cinq cents uniques exemplaires de cette édition étaient pour ainsi dire retenus à l'avance, et que le dernier a disparu.

Mais que nos abonnés se rassurent, et que les poëtes ne s'y fient pas! le *Journal amusant* n'y reviendra plus.

Le Rédacteur en chef.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

O Parnasse lyrique! Opéra! palais d'or!
Salut! L'antique Muse, en prenant son essor,
Fait traîner sur ton front ses robes sidérales,
Et défiler en chœur les danses sculpturales.
Peinture! Poésie! arts encor éblouis
Des rayons frissonnants du soleil de Louis!
Musique, voix divine et pour les cieux élue,
O groupe harmonieux, Beaux-Arts, je vous salue!

O souvenirs! c'est là le théâtre enchanté
Où Molière, et Corneille, et Mozart ont chanté.
. . . .
Parnasse! Palais d'or! Grand Opéra, salut!
. . . .

Le cocher s'est trompé. Nous sommes au Gymnase.
Un peuple de bourgeois, nez rouge et tête rase,
Étale des habits de Quimper-Corentin.
Un notaire ventru saute comme un pantin,
Auprès d'un avoué chauve, une cataracte
D'éloquence; sa femme est verte et lit l'*Entr'acte*.

LES GENS DE LONGCHAMPS, — par Riou (suite).



13798
Pour faire voir qu'il a fini son bachot!



13799
A la recherche d'une calèche pour Longchamps prochain.



13800
L'équitation donne à nos jeunes gens ce je ne sais quoi de souple et de gracieux!...



13801
La fine fleur des lions du jour. (Lire : Mannequins ambulants des tailleurs en renom.)

Elle arbore de l'or et du strass à foison,
Et renifle, et sa gorge a l'air d'une maison.
Auprès de ce sujet, dont la face verdoie,
S'étalent des cous nus, pelés comme un cou d'oie
Plumée; et, pêle-mêle, au long de tous ces bans
Traînent toute l'hermine et tous les vieux turbans
Qui, du Rhin à l'Indus, aient vieilli sur la terre.
J'apprends que l'un des cous est fille du notaire.

O ciel! voici, parmi ces gens à favoris,
Un vieux monsieur qui porte un habit de Paris.
Il a l'air fort honnête et reste bouche close;
Adressons-nous à lui pour savoir quelque chose.
C'est une occasion qu'il est bon de saisir.

MOI.

Monsieur, voudriez-vous me faire le plaisir
De me dire quels sont ces cous d'oie et ces hommes
Jaunes, et dans quel lieu de la terre nous sommes?
Je me suis égaré, cette dame est ma sœur.
Où suis-je?

LE MONSIEUR QUI A L'AIR HONNÊTE.

A l'Opéra.

MOI.

Vous êtes un farceur!

LE NOTAIRE VENTRU.

Oui, biche, le rideau que tu vois représente
Le roi Louis quatorze en seize cent soixante
Douze. Il portait, ainsi que l'histoire en fait foi,
Une perruque avec des rubans. Le grand Roi,
Entouré des seigneurs qui forment son cortége,
Donne à Lulli, devant sa cour, le privilége
De l'Opéra, qu'avait auparavant l'abbé
Perrin.

UN DES COUS.

Papa, je crois que mon gant est tombé.

LE NOTAIRE VENTRU.

Ça se nettoie avec de la gomme élastique.

L'AVOUÉ.

Oui, madame, j'assigne, et voilà ma tactique.

UN AVOCAT.

On l'appelait au Mans maître Pichu minor,
Et moi maître Pichu major.

UN COLLÉGIEN.

J'avais du nord...

UN LAMPISTE A LUNETTES D'OR.

Silence!

LE BATON DU RÉGISSEUR.

Pan! pan! pan!

L'AVOUÉ.

Je ne suis pas leur dupe!

LES MUSICIENS, — par GIRIN.



13802

L'écho toujours fidèle à son dernier couplet,
L'écho répond toujours : Le cordon, s'il vous plaît!



13803

COURS D'APOLEXIE FOUDROYANTE.
Trois francs le cachet.

SECOND COU.
Maman, ce mirliflor veut s'asseoir sur ma jupe.
LA DAME VERTE.
Pince-le.
LE NOTAIRE VENTRU.
Je ne sais où sera le nouvel
Opéra. C'est, dit-on, à l'ancien que Louvel...
L'ORCHESTRE.
Tra, la, la, la, la; ta, la, la, la, lère.
MOI.
Qu'est-ce
Que ce bruit-là, monsieur? qu'a donc la grosse caisse
Contre ces violons enrhumés du cerveau?
Et pourquoi préluder à l'opéra nouveau
Par *J'ai du bon tabac?*
LE MONSIEUR QUI A L'AIR HONNÊTE.
Monsieur, c'est l'ouverture
De *Guillaume Tell.*
MOI.
Ah!
L'AVOCAT.
Madame, la nature
De la pomme de terre est d'aimer les vallons.
Elle atteint dans le Puy la grosseur des melons.
PREMIER COU.
Mon corset me fait mal.
M. CANAPLE SUR LA SCÈNE
« Il chante, et l'Helvétie
Pleure sa liberté! »

L'AVOCAT.
Que la démocratie
S'organise, on verra tous les partis haineux
Fondre leurs intérêts.
CHŒUR GÉNÉRAL SUR LA SCÈNE.
« Célébrons les doux nœuds! »
SECOND COU.
Mon cothurne est cassé.
M. DON JUAN DANS LA LOGE INFERNALE.
Veux-tu nous aimer, Gothe?
Soupons-nous à l'*Anglais?*
MADEMOISELLE GOTHE SUR LA SCÈNE.
Non, c'est une gargote.
CHŒUR DES SUISSES SUR LA SCÈNE.
« Courons armer nos bras! »
UN TRIANGLE ÉGARÉ.
Ktsin!
UNE CLARINETTE RETARDATAIRE.
Trum!
CHŒUR DE FEMMES SUR LA SCÈNE.
« Toi que l'oiseau
Ne suivrait pas! »
L'AVOUÉ.
Monsieur, ma femme est un roseau
Pour la douceur.
UN VIOLON MÉCHANT.
Vzrumz! vzrumz!
M. ARNOUX SUR LE THÉATRE.
Hou! hou!

M. OBIN SUR LE THÉATRE.
Tra, tra.
PREMIER COU.
Titine,
Le monsieur met son pied le long de ma bottine.
M. ARNOUX SUR LE THÉATRE.
La hou, la hou, la ha.
M. OBIN SUR LE THÉATRE.
Tra trou, trou tra, trou, trou!
LE NOTAIRE VENTRU
Monsieur, que pensez-vous du *Genest* de Rotrou?
CHŒUR DES SUISSES SUR LA SCÈNE.
« Le glaive arme nos bras! »
L'AVOUÉ.
Mais! la pièce est baroque.
Ce n'est plus tout à fait dans les mœurs de l'époque.
Elle aurait eu besoin d'un bon coup de ciseau.
LE NOTAIRE VENTRU.
Hum! c'est selon.
M. ARNOUX SUR LE THÉATRE.
Hou! hou!
M. OBIN SUR LE THÉATRE.
Tra! tra!
CHŒUR DE FEMMES SUR LA SCÈNE.
« Toi que l'oiseau... »
CHŒUR DE FEMMES SUR LA SCÈNE.
« Toi qui n'es pas... »
M. ARNOUX SUR LE THÉATRE.
Hou! hou!

LES PAYSANS, — par BARIC.



13804

— Voilà trois cents francs, mais je garde cent cinquante francs pour l'intérêt, puisque je te les prête pour un an!...
— Jarni, vous ferez ben mieux de les y prêter pour deux ans, et d' garder tout.



13805

— Elle met joliment l'orthographe, ta promise!..
— Oh! nout' bourgeois, j' n'avons pas besoin d' ça pour nous aimer!... Nout' cœur n'a jamais appris la grammaire...



13806

— Alors, monsieu, mon affaire est arrangée!... vous prendrez ben un *lieuve*, n'est-ce pas?
— Tout d' même, mon brave homme..
— Hein!!... vous êtes p'us *adrète* que nos chiens, qui en ont laissé filer un à c' matin.



13807

— Oh eh! la Jeanne!...
— Quoi qu' vous voulez?
— Tu vas être *bentout* rendue!
— Pourquoi donc?
— Puisque tu t'en vas par *teau!*

M. OBIN SUR LE THÉATRE.

Tra! tra!

LA DAME VERTE.

J'ai chaud aux joues.

LE TRIANGLE ÉGARÉ.

Ktsin!

LA CLARINETTE RETARDATAIRE.

Trum!

LE NOTAIRE VENTRU.

Bibiche, c'est le morceau que tu joues
Sur ton piano.

PREMIER COU.

Ça?

L'AVOUÉ.

J'ai dit à Ducluzeau
Ce que c'est que l'affaire.

M. ARNOUX SUR LE THÉATRE.

Hou! hou!

CHŒUR DE FEMMES SUR LA SCÈNE.

« Toi que l'oiseau... »

L'ODÉON.

Le mur lui-même semble enrhumé du cerveau.
Bocage a passé là. L'Odéon, noir caveau,
Dans ses vastes dodécaèdres
Voit verdoyer la mousse. Aux fentes des pignons
Pourrissent les lichens et les grands champignons,
Bien plus robustes que des cèdres.

Tout est désert. Mais non, suspendu, sans clocher,
Le grand nez de Lucas fend l'air comme un clocher.
Trop passionné pour Racine,
Un pompier, dont le dos servait de point d'appui
A ce nez immoral, sans doute comme lui
Dans le sol avait pris racine.

Ah! dit Mauzin touché de pareilles vertus,
Poëte, pour calmer ces affreux hiatus

Dont eût rougi même un cipaye,
Et pour te voir tordu par ce rire usité
Chez les hommes qu'afflige une gibbosité,
Dis, que veux-tu que je te paye?

Que faut-il pour te voir plus gai que Limayrac?
Veux-tu que je te solde une cruche de rack?
Dis, que te faut-il pour que rie
Ta prunelle d'azur, pareille à des saphirs,
Et pour voir tes cheveux s'envoler aux zéphyrs
Comme les crins de Vacquerie!

Qui pourrait dissiper ton noir embêtement?
Te faut-il les gants bleus de monsieur Nettement,
Ou ce chapeau qui vient de Tarbe,
Le chapeau d'Almanzor, cet homme si barbu
Qu'un barbier peut à peine, à moins d'avoir trop bu,
En quatre ans lui faire la barbe!

Pour sourire veux-tu le casque du pompier,
Plus brillant qu'un bonbon plié dans son papier
Ou que cinq pièces d'une balle?
Que veux-tu, rack, gants, feutre ou casque fait au tour?
—Hélas! vieux, dit Lucas, dit l'homme au nez d'autour,
Il me faudrait une autre balle!

NADAR.

Les soirs qu'au Vaudeville, en ce moment sauvé,
On donne une première
Représentation; quand le gaz relevé
Couvre tout de lumière;

Et, pour mieux éblouir de feux les vils troupeaux,
Aux faces inconnues,
Quand, les littérateurs déposant leurs chapeaux,
On voit leurs têtes nues;

Chez tous ces rois à qui la notoriété
Enseigne ses allures,
Oh! quel spectacle étrange en sa variété
Offrent les chevelures!

Les unes ont l'aspect de l'ébène; voici
Les châtaines, les fauves,
Et les beaux fronts de neige, et l'on remarque aussi
Le bataillon des chauves.

C'est le brun Lherminier, Sasonoff et Murger,
Et Lemer, doux lévite,
Leurs cheveux peuvent dire en chœur avec Burger,
« Hurrah! les morts vont vite! »

Louis Boyer, qui prit plus d'une Alaciel
A plus d'un roi de Garbe,
Dissimule son nez, organe essentiel,
Sous de grands flots de barbe.

Son visage pourtant n'est pas seul envahi
Comme celui d'un Serbe,
Et de Goy, dont les mots ont un parfum d'Aï,
N'est pas non plus imberbe!

Car le temps, qui sourit de se voir encensé
Par ceux dont il se joue,
Met, comme un lierre épars, ce feuillage insensé
Autour de notre joue!

Louis Lurine, habile à bien lancer les dards,
En a les tempes bleues.
Asselineau pourrait fournir des étendards
Aux pachas à trois queues.

Méry, chêne au milieu d'arbustes rabougris,
A vaincu les épreuves;
Il est majestueux et fort sous son poil gris
Comme les dieux des fleuves.

Dumas, qui pourrait seul, Phébus Éthiopien,
Chanter la sage Hélène,
Abrite des éclairs son crâne olympien
Sous des touffes de laine;

Mirecourt dans son ombre, antre de noirs projets,
Tente de noyer Planche,
Et Réné Lordereau dans ses boucles de jais
Garde une mèche blanche.

Villemessant, mêlé, comme les vieux railleurs,
De faune et de satyre,
Se coiffe en brosse. Et puis j'en passe, et des meilleurs!
Mais qui pourrait tout dire?

Théo, roi de l'azur où la Muse le suit,
Amant de la Chimère,
En secouant sa tête, à l'entour fait la nuit,
Comme un héros d'Homère.

Et Barrière, qui va cherchant la vérité
Sans songer à sa gloire,
Montre pleins d'ouragans des yeux d'aigle irrité
Sous une forêt noire.

A côté d'eux on voit les blonds : c'est Dumas fils,
Dont l'ample toison frise;
C'est Gaiffe, dont la joue est neige, ivoire et lis,
Et la lèvre cerise.

C'est Castille aux anneaux crêpés; ses yeux ont lui
Pour quelque étrange rêve,
Et son chef lumineux brille comme celui
De notre grand'mère Ève.

Voillemot resplendit comme un jeune Apollon.
Fabuleux météore,
Sa tête radieuse au milieu d'un salon
Fait l'effet d'une aurore.

Banville montre un front qui n'a rien de commun.
A tort il l'accompagne
De trois crins hérissés avec fureur, comme un
Savetier de campagne.

Arsène Houssaye, à qui souvent, le cœur troublé,
Rêvent les jeunes filles,
A des cheveux pareils à ceux des champs de blé
Tombant sous les faucilles.

Ils sont d'or pâle, ceux du poëte nouveau,
Qui, dans des vers bizarres,
A nommé le public : « *Bête à tête de veau*, »
Sont jaunes, fins et rares.

La Madeleine est rose, et Marchal est vermeil
D'une façon hardie;
Mais Nadar sur son front, aux comètes pareil,
Arbore l'incendie!

BALANCELLE.

Si Limayrac devenait fleur,
Il boirait les pleurs de l'Aurore.
Et, penché sur le sein de Flore,
Il renaîtrait à ce doux pleur.
Son faux col serait sa corolle,
Et d'un lis aurait la couleur;
J'en ferais des bouquets à Rolle,
Si Limayrac devenait fleur.

Si Limayrac devenait fleur,
Ducuing pourrait, à la Chaumière,
L'attacher à sa boutonnière,
Et s'en faire une croix d'honneur.
Sur les coteaux et dans les landes,
Enivré d'un rêve enchanteur,
Buloz en ferait des guirlandes,
Si Limayrac devenait fleur.

Si Limayrac devenait fleur,
J'en ornerais, près d'une haie,
La houlette d'Arsène Houssaye;
Je l'arracherais sans douleur.
A côté d'une cucurbite,
Je le cueillerais en l'honneur
De l'éditeur Jules Labitte,
Si Limayrac devenait fleur.

Si Limayrac devenait fleur,
Je le mettrais dedans un vase,
Et quelquefois avec extase
Je l'aplatirais sur mon cœur.
Séduit par son pistil attique,
Peut-être un jeune parfumeur
Nous en ferait de l'huile antique,
Si Limayrac devenait fleur.

Hélas! Limayrac n'est pas fleur,
Et ne peut de parfums de menthe
Enivrer un corset d'amante,
Ni l'habit noir d'un rédacteur.
On ne peut faire de pommade
Avec son faux col séducteur;
Jetons au feu cette ballade,
Hélas! Limayrac n'est pas fleur!

TASSIN.

Le beau Tassin en matassin
N'est pas de ceux dont on se fiche.
On n'habille pas sans dessein
Le beau Tassin en matassin.
On eût pris pour un faon, Tassin,
Quand il figurait dans la *Biche*.
Le beau Tassin en matassin
N'est pas de ceux dont on se fiche.

CHANSON

SUR L'AIR DES HIRONDELLES DE FÉLICIEN DAVID.

Sectateurs de Galoppe,
Chez vous il fait bien froid!
De peur qu'on vous écloppe,
Jouez le *Misanthrope*
Sans Geffroy!

THÉATRES.

Marco Spada est un panier dans lequel l'Opéra a mis tous ses œufs pour en faire les œufs de Pâques des habitués de l'Académie impériale de musique. Aussi, au risque d'en faire une omelette, voyez combien se démènent dans leurs fauteuils d'orchestre les *Ferraristes* et les *Rosatistes*, les bruyants satellites des deux étoiles du nouveau ballet.

Marco Spada était un simple opéra-comique, paroles de M. Scribe, musique de M. Auber. M. Mazillier a proposé sa complicité pour en faire un ballet. A-t-il eu tort? A-t-il eu raison?

A quoi bon la lutte stérile, le steeple-chase périlleux dans lequel on vient d'engager la Ferraris et la Rosati? Elles ont chacune beaucoup de talent, qui le conteste? Le public le sait, et l'art n'a rien à gagner à cet imprudent duel chorégraphique. C'est dans son genre les luttes barbares d'Arpin et de Rabasson à la salle Montesquieu.

Madame Ristori a reparu aux Italiens; la salle était comble, et bon nombre de curieux sont restés à la porte pour n'avoir pas pris à l'avance leurs précautions.

Madame Ristori a choisi pour sa rentrée *Maria Stuarda*, c'est-à-dire un des plus beaux rôles de son répertoire, celui dans lequel elle a nettement planté son drapeau à côté de celui de mademoiselle Rachel. Ensuite nous l'avons applaudie dans l'ardente *Mirra*, puis dans *Ottavia*, une tragédie romaine d'Alfiéri, où l'action la plus froide est servie dans sa glace. O madame Ristori! attendez donc les grandes chaleurs pour exhiber cette tragédie à la neige. Autour de moi les récits de *Sénèque*, les tartines de *Néron*, de *Tigelin* et de *Poppée*, glaçaient les spectateurs; j'ai même remarqué des dames qui avaient le nez gelé au simple contact des vers d'Alfiéri, et moi-même j'y ai gagné des engelures.

Si madame Ristori n'était pas apparue comme un soleil au milieu de cette mer de glace, nous passions tous à l'état de stalactites.

ALBERT MONNIER.

Mabille. — C'est samedi, 18 avril, que le jardin Mabille doit ouvrir ses portes au public. — Répertoire nouveau de Pilodo.

Courses de la Marche. — Dimanche, 19 avril, dernières courses du printemps.

Soirées dansantes de M. Markowski. — Tous les mardis grande fête de nuit dans l'élégante salle mauresque de la rue de Buffaut.

COSTUMES DES DIFFÉRENTES NATIONS MODERNES.

Nous donnons ici le détail des Costumes parus jusqu'à ce jour, et qui font déjà de notre collection une publication hors ligne. Tous ces costumes sont dessinés d'après nature, gravés sur acier par les premiers graveurs, et coloriés à l'aquarelle retouchée. Ils sont imprimés sur beau papier vélin dans un format très-grand in-8° qui permet de les joindre aux beaux ouvrages de librairie. On peut les intercaler dans les volumes qui traitent des différents pays, ou en former des atlas et les joindre à ces ouvrages.

Chaque costume se vend 40 centimes. — Toute personne qui en achètera au moins 50, les recevra francs de port, sans augmentation de prix.

COSTUMES FRANÇAIS.

N° 1. Bressane.
2. Femme des environs de la Rochelle.
3. Femme de Vic (Cantal).
4. Femme des environs de Mâcon.
5. Paysanne des environs de Neuviller.
6. Paysan id.
7. Femme des environs de Nîmes.
8. Femme de la Tour (Auvergne).
9. Paysanne des environs de Nevers.
10. Paysanne des environs de Paris.
11. Paysanne des environs de Lyon.
12. Arlésienne.
13. Femme de Laruns (Basses-Pyrénées).
14. Paysanne de la basse Alsace.
15. Grisette de Bordeaux.
16. Paysan basque.
17. Alsacien (Bas-Rhin).
18. Paysanne des environs de Tours.
19. Paysan des Vosges.
20. Paysan de Pont-Aven (env. de Quimper).
21. Femme de pêcheur poletais.
22. Femme de pêcheur du Tréport.
23. Femme de Pont-Aven.
24. Femme de Briec (environs de Quimper).
25. Femme de Nîmes.
26. Paysanne cauchoise (canton d'Envermen).
27. Marchande de beurre de Laruns (Basses-Pyrénées).
28. Pêcheuse de vers (côtes de la Manche).
29. Laitier des environs de Pau.
30. Pêcheur poletais.
31. Costume d'Aire-Neuve (Bretagne).
32. Paysanne cauchoise (canton de Saint-Valery).
33. Costume de Pont-l'Abbé (environs de Quimper).
34. Femme de Guéménec (Morbihan).
35. Femme de la vallée de Campan (Hautes-Pyrénées).
36. Lotcha, environs de Quimperlé.
37. Jeune fille de Huelgoët (Finistère).
38. Femme de Gouësec (Finistère).
39. Femme des environs de Morlaix.
40. Femme de Saint-Flour.
41. Jeune fille de la vallée d'Ossau (Pyrénées).
42. Artisane de Morlaix (Finistère).
43. Arlésienne (costume d'hiver).
44. Femme de Tarascon.
45. Paysan de la montagne d'Arez (Finistère).
46. Arlésienne, costume d'hiver et de deuil.
47. Guéméné-Rohan, environs de Pontivy.
48. Paysan des environs d'Avignon.
49. Femme de Larons, vallée d'Ossan (Basses-Pyrénées).
50. Paysan de Laruns (id.).
51. Costume de deuil de la vallée d'Ossan (homme) (id.).
52. Costume de deuil de la vallée d'Ossan (femme) (id.).
53. Femme de Saint-Gaudens (Hte-Garonne).
54. Dame béarnaise.
55. Paysanne de la vallée d'Ossan.
56. Paysan id.
57. Femme de Luz (Hautes-Pyrénées).
58. Paysanne de la vallée d'Ossan, costume de travail.
59. Femme et enfant de la vallée d'Ossan.
60. Paysan de la vallée d'Ossan.
61. Costume de noces de Plouaré (env. de Quimper).
62. Paysan de Gavarni (Hautes-Pyrénées).
63. Jeune fille de Pont-l'Abbé (environs de Quimper).
64. Grisette de Bayonne.
65. Berger des Landes.
66. Femme des environs de Mâcon.
67. Porteur de chaise a Cauterets.
68. Pasteur de la vallée d'Ossan.
69. Paysan de Saint-Sauveur.
70. Femme de Faulé (environs de Morlaix).
71. Montagnard des environs de Béziers.
72. Paysanne de la Bresse (Ain).
73. Riche fermière de la Bresse.
74. Sauveteur des ports de France.
75. Marchande de poisson des Sables d'Olonne.
76. Jeune femme des environs de Quimper (Finistère).
77. Jeune pêcheur de Boulogne-sur-Mer.
78. Pêcheur boulonnais (Pas-de-Calais).
79. Femme d'Arles (Bouches-du-Rhône).
80. Costume de dame pour les bains de mer.
81. Matelote au marché.
82. Mousse (Boulogne-sur-Mer).
83. Jeune matelote (Boulogne-sur-Mer).
84. Pêcheuse de crevettes.
85. Douanier des montagnes.
86. Matelote, costume de fête (Boulogne-sur-Mer).

ALGÉRIE ET COLONIES FRANÇAISES.

N° 1. Chef arabe.
2. Jeune fille juive d'Alger.
3. Jeune Maure.
4. Femme mauresque.
5. Jeune garçon de Biskara.
6. Marchand juif.
7. Chef de tribu du désert.
8. Juive mariée.
9. Marchand maure.
10. Mzabite (baigneur).
11. Enfants juifs.
12. Esclave servante à Alger.
13. Mzabite, garçon de bains.
14. Mauresque d'Alger.
15. Juive d'Alger, femme mariée.
16. Femme kabyle.
17. Maure d'Alger.
18. Négresse à la ville.
19. Demoiselle juive à Alger.
20. Jeune fille arabe.
21. Grand chef arabe du désert.
22 Mauresque chez elle.
23. Biskry, porteur à Alger.
24. Cadi, homme de loi
25. Moresque d'Alger, costume de ville.
26. Juif d'Alger.

COSTUMES RUSSES.

N° 1. Paysanne de Toula.
2. Cocher de place (isvotschik).
3. Bergère de Kou..-Kovo.
4. Tatar de la Loubianka (Moscou).
5. Faneuse des environs de Moscou.
6. Tcherkess.
7. Charretier russe.
8. Paysanne de Serponkoff.
9. Juif d'Epiphan.
10. Juive d'Epiphan.
11. Moine russe.
12. Religieuse.
13. Jeune fille russe.
14. Esthonien.
15. Esthonienne.
16. Maire de village en kaftan d'honneur.
17. Laitière finlandaise.
18. Femme d'un maire de village.
19. Cocher de seigneur.
20. Paysan finois.
21. Paysanne finoise.
22. Jeune paysan.
23. Femme tatare (Crimée).
24. Paysan tatar (Crimée).
25. Femme de Yalta (Crimée).
26. Femme turque à Bagtchi-Seraii (Crimée).
27. Mollah, prêtre turc à Bagtchi-Seraii (*ib.*).
28. Chef de village (Caucase).
29. Paysan russe.
30. Soldat de la Crimée.
31. Tzigane ou bohémien.
32. Femme kalmouke (bords du Volga).
33. Kalmouk, marchand (Russie méridionale).
34. Kalmouk d'Astrakan (id.).
35. Prêtre kalmouk (id.).
36. Prêtre desservant, kalmouk (Russie méridionale).

PIÉMONT ET ITALIE.

N° 1. Costume de Bosa.
2. Pastora della Gallura.
3. Femme d'Osiolo.
4. Paysanne d'Amalfi.
5. Femme de Sinnai (Sardaigne).
6. Costumes de Tresnuzaches (Sardaigne).
7. Dame de Sassari.
8. Femme de Ploache.
9. Boucher de Cagliari.
10. Marchande de savon de Tempio
11. Habitant de Campidane (Sardaigne).
12. Zappatore sassarese (Sardaigne).
13. Femme de Sazza, environs de Rome.
14. Pasteur de la Gallura.
15. Marchand de beurre à Rome.
16. Jeune fille de Polla (Salerne).
17. Musicien ambulant.
18. Pêcheur napolitain.
19. Jeune femme de Nettuno (États romains).
20. Jeune fille d'Ischia (royaume de Naples).
21. Jeune fille de Sessa (Terre de Labour, royaume de Naples).
22. Marchand d'huile (Rome).
23. Femme d'Isernia (province de Molize, royaume de Naples).
24. Marchand de Broccoli (Rome).
25. Sergent suisse, de la garde du pape.
23. Femme d'Isernia (province de Molize, royaume de Naples).
24. Marchand de broccoli (Rome).
25. Sergent suisse de la garde du pape.
26. Jeune fille de Tramulta (province de Basilicata).
27. Sampognaro (Abruzzes, roy. de Naples).
28. Femme de San-Germano, terre de Labour (royaume de Naples).
29. Jeune pâtre calabrais (id.).
30. Père de la Minerve (Rome).
31. Jeune femme d'Albano.
32. Jeune garçon napolitain.
33. Gardeur de chevaux (environs de Rome).
34. Femme de Procida.
35. Paysan des environs de Rome.
36. Jeune fille de Sorrente.
37. Femme d'Avigliano (roy. de Naples).
38. Costume de Sanluri (Sardaigne).
39. Costume de cardinal (Rome).
40. Paysan calabrais.
41. Pifferaro, joueur de cornemuse (Rome).
42. Faiseur de broussailles (env. de Rome).

SUISSE ET TYROL.

N° 1. Marchand de tapis de Zell (Tyrol).
2. Jeune fille de Stanz (Suisse).
3. Bergère de Jennbach (Tyrol).
4. Costume du midi de Méran.
5. Garde-vignes de Méran.
6. Femme de Méran.
7. Jeune fille de Brienz (Berne).
8. Paysanne de Gugisberg (Suisse).
9. Jeune fille d'Unterzen.
10. Femme de Zell (Tyrol).
11. Vacher de l'Oberland bernois.
12. Jeune fille de Schwitz.
13. Jeune fille de Klausen.
14. Jeune homme du canton d'Appenzell.
15. Paysan de l'Oberland bernois.
16. Bernoise.
17. Jeune fille de Brienz (canton de Berne).
18. Jeune femme de Bâle.
19. Paysan d'Uri.
20. Neuchâteloise.
21. Laitier bernois.
22. Jeune fille d'Unterwalden.
23. Laitier de Loberbasti (cant. de Fribourg).
24. Neuchâteloise de Gougisberg.
25. Laitier des environs de Berne.

AMÉRIQUE.

N° 1. Dame de Lima.
2. Id.
3. Aguador à Lima.
4. Mulâtresse libre.
5. Costume de Lima.
6. Estanciero (Gaucho de la Plata).
7. Femme des environs de Buenos-Ayres.
8. Moine de la Merci (Pérou).
9. Habitant de l'intérieur (Pérou).
10. Femme de Puebla (Mexique).
11. Homme de Puebla (id.).
12. Gaucho des environs de Buenos-Ayres, (Amérique méridionale).
13. Habitant des environs de la Vera-Cruz (Mexique).
14. Jeune femme de Jalapa (Mexique).
15. Indiens de Chapaltepec (environs de Mexico).
16. La Moza de l'Assomption (Paraguay).
17. Tisanera de Lima.
18. Arriero de Lima à Callao (Pérou).
19. Nègre de Lima.
20. Esclave des environs de Lima.
21. Pasteur des environs de Lima.
22. Gaucho de la république du Paraguay.
23. Gaucho au camp (Rio de la Plata).
24. Indienne des Pampas.
25. Gaucho de la province de Corrientes.
26. Gaucho de Cordova (Conféd. Argentine).
27. Gaucho des environs de Montevideo.

TURQUIE, GRÈCE, ÉGYPTE.

N° 1. Arabe de la mer Rouge.
2. Femme du peuple (Égypte).
3. Femme du Caire.
4. Eunuque chibouki.
5. Femme de harem (Égypte).
6. Anier d'Alexandrie.
7. Marchand arabe (Égypte).
8. Jeune fille arabe (Id.).
9. Rémouleur arabe.
10. Arabe de la Mecque.
11. Batelier des côtes de la Roumélie.
12. Pâtre moldave des bords du Danube.
13. Villageoise grecque de la Roumélie (mer Noire).
14. Cavash (officier de service) de pacha (Trébizonde).
15. Paysanne moldave (bords du Danube).
16. Paysan bulgare de Varna (côtes septentrionales de la mer Noire).
17. Femme tatare de Taschbouroun (bords du Danube).
18. Patron de bâtiment grec (Pirée).
19. Paysanne grecque (Morée).
20. Pâtre du Kurdistan (environs de Vann).
21. Tatar de Tcharnovoda (bords du Danube).
22. Femme bourgeoise de Constantinople.
23. Adorateurs du diable (Kurdistan).
24. Villageoise kurde de Si. an.
25. Kurde de la Mésopotamie.
26. Arménienne.
27. Arménienne de Nicomédie.
28. Paysan moldave.
29. Femme grecque du peuple (Bulgarie).
30. Batelier de Constantinople.
31. Habitant de Zorq.
32. Juive de Constantinople.
33. Dame grecque.
34. Gentilhomme du Daghistan.
35. Artisan de Nicomédie.
36. Voiturier de Tsigane (route de Jassy).
37. Dorobantz (district de Romanatz).
38. Jeune fille valaque
39. Berger nomade (Valachie).
40. Femme du peuple (Constantinople).
41. Saltimbanque (Constantinople).
42. Derviche.
43. Costume du grand sultan.
44. Dorobantz (distr. de Romanatz, Valachie).
45. Écrivain public à Constantinople.
46. Porteur d'eau à Constantinople.
47. Marchand de cannes et cravaches (id.).
48. Persan, marchand de cachemires (id.).
49. Arménienne à Constantinople.
50. Marchand de chapelets et d'essences à Constantinople.
51. Grec à Constantinople.
52. Caidji, batelier du Bosphore.
53. Marchand d'œufs (Constantinople).
54. Marchand de boisson (id.).
55. Marchand de galette (id.).
56. Marchand de pain (id.).
57. Marchand de bonbons (id.).
58. Persan, marchand de poteries (id.).
59. Habitant de Bethléhem.
60. Pope, prêtre grec (à Constantinople).

ALLEMAGNE ET AUTRICHE.

N° 1. Bûcheron de Braunbourg.
2. Jeune fille bourgeoise de Munich.
3. Femme de Passau (Bavière).
4. Conducteur de radeaux de Tulz.
5. Paysanne de Iffeldorf.
6. Paysan de Dachau.
7. Aubergiste de Miesbach.
8. Paysanne de Dachau.
9. Chasseur de Kochel.
10. Étudiant, costume de corporation.
11. Paysan du comitat de Tzentschin.
12. Paysanne de la forêt Noire.
13. Paysan id.
14. Paysanne wurtembergeoise.
15. Marchand de grains de Ravensbourg.
16. Paysan des environs de Laybach.
17. Jeune fille de Brandebourg (Bavière).
18. Charretier des environs de Munich.
19. Habitant de Waldkirch (grand-duché de Bade).
20. Paysanne de Hornberg (duché de Bade).

ESPAGNE ET PORTUGAL.

N° 1. Conducteur de marchandises de l'Alemtejo.
2. Femme d'Ovar (Portugal)
3. Femme de Murtoja (id.), marchande de poisson
4 Blanchisseuse des environs de Lisbonne.
5. Marchand de volailles à Oporto.
6. Homme (environs de Grenade).
7. Nourrice à Madrid
8. Paysanne des environs de Madrid.
9. Pèlerin de la Vieille-Castille.
10. Femme des environs de Madrid.
11. Paysan galicien.
12. Environs de Ségovie.
13. Habitant de Tolosa (Biscaye).
14. Maragato.
15. Manola (Madrid).
16. Femme de Vitoria.
17. Curra de Séville.
18. Femme de Félanix (Mayorque, Baléares).
19. Paysan de Soler (Mayorque).
20. Paysan de la Navarre.
21. Étudiant de Coimbre (Portugal).
22. Picador démonté.
23. Femme espagnole à Gibraltar.
24. Alguazil de la place des Taureaux.
25. Marchande de poisson de Tromar (environs de Lisbonne).
26. Femme des envir. de Valladolid (Vieille-Castille).
27. Portefaix juif à Gibraltar.
28. Marchande de pains (env. de Lisbonne).

Adresser un bon de poste pour la valeur des Costumes qu'on désire, à M. Philipon fils, 20, rue Bergère, à Paris.

Le Propriétaire-Gérant : CH. PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8

N° 69. — 1857. Prix du numéro : 45 centimes. 25 Avril.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR **d'AUBERT et Cie**, RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . 10 »
12 mois. . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Ce, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR **d'AUBERT et Cie**, RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

L'ESPRIT DES BÊTES, — par RANDON.



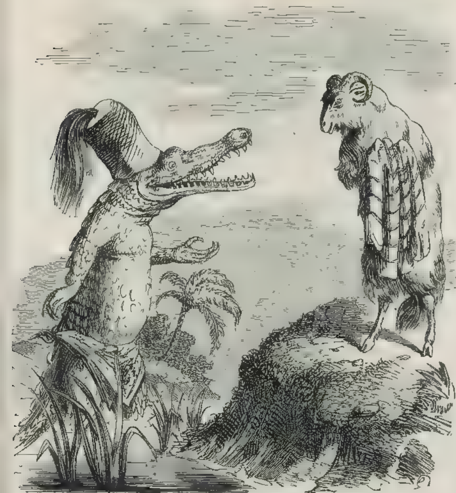
13808

— Nous sommes heureux, chère voisine, de vous annoncer que nous sommes d'accord sur tous les points... il ne nous manque plus qu'une plume pour signer la paix.....



13809

— C'est not' maître qui se pavane, qui a tous les honneurs, tandis que de vrai c'est moi que j'ons gagné la prime...
— Et cela vous étonne!... on voit bien, mon cher, que vous ne connaissez pas le monde.



13810

— Par ici, camarade, le fond est sûr, et l'eau est délicieuse.



13811

— Comment! chère poulette! au point où en sont les choses, tu hésites encore à te jeter dans mes bras!... mais sais-tu bien que c'est me faire injure!

L'ESPRIT DES BÊTES, — par RANDON (suite).



13812

— Vous! capable de faire une gibelote! allons donc, mon cher!
— Ce n'est pas à un vieux lapin comme moi qu'il faut venir conter ça; d'ailleurs, chacun sa spécialité.
— Alors, pourquoi vous mêlez-vous de faire du civet?



13813

— Et ces binettes-là s'imaginent que c'est la mienne qui pose!!...



13814

— Vous ne m'avez pas marché sur la queue!... alors j'en ai donc menti?...



13815

— Moi aussi, j'ai servi!

Le numéro prochain se composera en entier de la REVUE DU TRIMESTRE, par NADAR.

Viendront ensuite : la REINE TOPAZE, charge par MARCELIN.

FLAMINIA, par le MÊME.

ÉTUDES DU PORTIER, par RANDON.

COSARELLES.

Les salles Herz, Érard, Pleyel, Sainte-Cécile, etc., ne suffisaient plus à la population grouillante de nos donneurs de concerts. Un local cosmopolite, doré sur tranches, mais que des banquets de médecins ont rendu fort insalubre, — la grande salle de l'hôtel du Louvre, — vient de recevoir le baptême musical. C'est un violoniste, M. Frédéric Giraud, qui a attaché le grelot.

Les artistes exécutants et les conviés se sont présentés l'autre soir, vers huit heures et demie, dans cette salle où l'on venait de fricoter à grand orchestre. Le quatuor de Mozart, l'air d'*Anacréon*, les mélodies espagnoles et le public, ont été obligés de donner un coup de main aux garçons de l'hôtel pour enlever les tables, les nappes et les assiettes.

Grâce à ce changement de décor, le concert n'a pu commencer qu'à dix heures.

Le trio de *Guillaume Tell* et la tyrolienne de *Betly* sentaient la blanquette de veau.

Mesdames Viardot et Mattmann ont juré qu'on ne les y prendrait plus.

***

On lit dans la *Semaine théâtrale* du MÉNESTREL :

« La *Comète*, ou la *Fin du monde*, pantomime de MM. Ch. Bridault et Paul Legrand, a obtenu aux FOLIES-NOUVELLES un succès de ROI. »

Évidemment le rédacteur avait écrit *un succès de* RIRE.

NIAISERIES, — par Riou.



13816

— Non! je te dis que non, imprudent enfant, tu ne mettras jamais le pied sur la glace avant de savoir patiner!



13817

— Ah! monsieur Mangenville, que vous faites bien d'arriver, car madame disait encore tout à l'heure qu'il avait bien fallu vous inviter pour qu'on ne soit pas treize à table.

Mais les typographes se seront dit : — La comète s'en va, les rois s'en vont; ce *succès de* ROI cache un ingénieux rapprochement, une piquante arrière-pensée; et ils ont mis *succès de* ROI.

Décidément nos typographes ont trop de malice.

***

Lundi soir, deux pochards revenaient de la barrière du Maine, en traçant sur le pavé une infinité de courbes fantastiques et de zigzags.

Arrivés à un carrefour, l'un d'eux voulut quitter le bras de son camarade pour traverser héroïquement la chaussée au moment où les omnibus et les cabriolets se croisaient dans tous les sens.

L'autre, par un mouvement nerveux et fraternel, le rattrapa au collet et l'entraîna vers le trottoir, en lui disant d'un ton aviné, mais sublime :

— Range-toi donc, Bernard, tu vas écraser les voitures!

***

Un gros bijoutier de la Chaussée-d'Antin, M. B..., dilettante à vingt-quatre carats, assistant l'autre soir à un concert, trouva moyen de se glisser dans le foyer des artistes.

Il se sentit tellement heureux de ce contact avec les chanteurs, les instrumentistes et quelques critiques de la presse musicale, qu'il ne put s'empêcher de prendre part à leur conversation.

On discutait sur le mérite de quelques opéras en vogue.

— A mon avis, disait M. Gatayes, *Ernani* et le *Trovatore* sont les meilleurs ouvrages de Verdi.

— Et vous ne préférez pas sa *Lucia*? fit le bonnetier.

Les assistants échangèrent un regard; mais personne ne se déconcerta.

— Moi, j'aime mieux son *Guillaume Tell*, dit M. Goria.

— Moi, je préfère ses *Huguenots*, dit M. Jouvin.

— Et moi son *Fra Diavolo*, fit M. Lionnet.

— Et moi ses *Mousquetaires de la reine*, dit M. Offenbach.

— Je ne partage pas vos sentiments, messieurs, fit M. Gustave Héquet. A mes yeux, le meilleur ouvrage de Verdi, c'est *Croquefer*. Je le dis comme je le pense, dussé-je blesser la modestie de l'auteur ici présent.

(M. Offenbach s'inclina en mettant la main sur son cœur.)

Et M. Goria — (ces grands enfants sont sans pitié) — se disposait à présenter le maëstro Verdi à notre bonnetier. Mais celui-ci, doué d'assez d'intelligence pour se voir mystifié, s'esquiva du foyer et regagna la salle.

***

Le petit quatrain suivant circule dans le monde musical sans avoir jamais été publié. Il fut perpétré le lendemain de la nomination de M. Berlioz à l'Institut en remplacement d'Adolphe Adam. Les cœurs méticuleux qui tiennent cette épigramme sous le boisseau ne savent pas que mon ami Berlioz a l'esprit, — le bon esprit, — de ne se fâcher d'aucune plaisanterie.

Le choix est-il bon? c'est possible;
Mais l'Institut change de goût :
L'un était trop intelligible,
L'autre ne l'est pas du tout.

***

M. X..., musicien de second ordre qui jouissait il y a une trentaine d'années de quelques succès dans les salons, vit aujourd'hui à Batignolles dans une retraite plus que modeste. Depuis vingt ans on lui connaît le même pantalon de nankin, que l'usure et la fidélité ont transformé en un maillot *esthétique*; et la même houppelande, dont l'origine se perd dans la nuit du Temp...le.

Chaque jour on voit descendre M. X... de sa mansarde, entrer chez la fruitière, chez l'épicier, chez la bouchère, acheter ses provisions et les cacher sous sa houppelande. Fier comme un hidalgo, il ne voudrait pas pour un empire mettre dans le secret de sa misère, — ou de son avarice, — ceux qui l'ont connu dans ses jours de triomphe et d'élégance.

Dimanche dernier, — ô guignon! — au moment où il rapportait une provision de cotrets, il fut coudoyé, dans la rue des Dames, par un de ses anciens amis, le professeur de chant P...

— Prenez donc garde, lui dit M. X. . sans s'arrêter et précipitant ses pas, vous allez écraser ma guitare!

Il est bien rare que le contact d'une guitare vous écorche les jambes. Or M. P... se sentit les chairs entamées par le manche de l'instrument. Fort intrigué, il se retourne. L'autre courait en serrant sa houppelande, mais ne put empêcher quelques menus brins de fagot de s'échapper de leur prison et de se disséminer sur la voie publique.

— Dites donc, monsieur X...! lui cria le professeur de chant, — vous laissez tomber les cordes de votre guitare!

J. Lovy.



LES JOUEURS DE BOULE, *par G. DORÉ.*

ABDICATION DU SOLEIL.

C'est décidément une année diabolique que l'année 1857; satanique, fatidique, cabalistique, et le reste! Elle nous promet toujours la corne d'abondance pour les récoltes; mais pourquoi nous montre-t-elle en même temps les cornes du diable? Par Beelzébuth et par Astaroth, par l'enchanteur Merlin et par maître Jacques Offenbach, par Cagliostro et par M. Home (qui vient de prendre la fuite, le gaillard), jusqu'à quand nous bernera-t-on et abusera-t-on de notre profession de crédules et de mortels?...

On ne meurt qu'une fois, après tout, et puisque nous n'avons qu'un temps à vivre, je ne vois pas la nécessité de nous montrer mille morts en perspective. Il y a là *appel comme d'abus*, et je dénonce M. Babinet, grand prêtre de l'astronomie et secrétaire particulier de la comète; je le dénonce au conseil d'Etat. Que n'imite-t-il la prudence de M. Leverrier, qui attend le 14 juin pour se prononcer?

Donc, M. Babinet, qui nous avait rassuré sur les conséquences du terrible météore, réveille aujourd'hui nos craintes à propos du soleil; il nous donne à entendre avec toutes sortes de précautions et d'artifices oratoires, que le flambeau qui éclaire et réchauffe le genre humain pourrait bien venir à s'éteindre et dire tout à coup à notre globe : « Bonsoir, voisin! »

L'*influenza* épidémique qui caractérise les approches du printemps de cette année a pour cause non équivoque le refroidissement solaire. Le fait est qu'on n'avait jamais vu ni entendu autant de toux, grippes, rhumes, bronchites, catarrhes et éternuments à faire envie à des saxophones.

M. Babinet a découvert des taches au soleil, ou du

QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES DU JOURNAL AMUSANT.

L'explication en sera donnée dans le prochain numéro.

N° 1.



13819

Savez-vous pourquoi l'amertume d'une médecine la rend impossible à certains malades?

N° 2.



13820

Devinez ce qui fait que les montagnards sont moins exposés à la famine que les habitants de la plaine.

N° 3.



13821

Quel aspect vous représente cet animal conduit par son propriétaire?

moins il en conçoit l'hypothèse. Or si l'on admet que tout à coup des taches semblables à celles qu'on remarque dans la lune envahissent peu à peu la surface du soleil et parviennent à le voiler, il doit en résulter pour la terre un refroidissement subit et comparable à celui qu'éprouvent les régions polaires quand l'astre du jour les abandonne pendant toute une saison.

Nous reviendrions donc forcément à la *période glaciale* qui a régné primitivement sur notre globe, et dont parle M. de Humboldt dans son fameux livre, le *Cosmos*. La description de cette catastrophe est à faire frémir. La nature est devenue si subitement un enfer de glace, que des animaux gigantesques, tels que le mammouth, se trouvent encore en Sibérie enveloppés dans la glace, tout debout et n'ayant pas perdu un poil de leur riche toison. Ils sont aussi bien conservés que la graisse d'ours des parfumeurs, et même bons à manger, et ils ont encore entre les dents des branches et des feuilles des arbres actuels de la Sibérie. La neige en les ensevelissant les a conservés dans une couche de glace. C'est, par des causes tout à fait opposées, le même prodige qui s'est produit, après l'éruption des volcans, à Herculanum et à Pompéi, où l'on a retrouvé sous la lave des fleurs vivaces parfaitement conservées, et qui une fois en contact avec l'air se sont mises à repousser après deux mille ans de sépulture.

M. Babinet constate donc la possibilité du retour de la période glaciale. Il nous rappelle à ce sujet la sinistre prédiction de Fontenelle, qui ne s'est point encore vérifiée, Dieu merci!

Ce n'est pas pourtant que je doute
Qu'un beau jour, qui sera bien noir,
Le pauvre soleil ne s'encroûte
En nous disant : Messieurs, bonsoir!
Cherchez dans la céleste voûte
Quelque autre qui vous fasse voir,
Pour moi j'en ai fait mon devoir,
Et moi-même ne vois plus goutte.
Mais sur notre triste manoir
Combien de maux fera pleuvoir
Cette céleste banqueroute!
Tout sera pêle-mêle, et toute
Société sera dissoute.
Bientôt de l'éternel dortoir
Chacun enfilera la route
Sans tester et sans laisser d'hoir.

Alors commencera l'abomination de la désolation. L'astre de Phœbus-Apollo s'abîmera ni plus ni moins que la fameuse *Pèlerine* de 1572. On appelait ainsi une magnifique étoile, soleil bien plus brillant que le nôtre, que les astronomes remarquèrent pendant quelques mois dans la constellation de Cassiopée, et qui disparut ensuite complétement. Notre soleil fera comme cette maudite Pèlerine, il s'éteindra; à l'instant même la neige tombant et couvrant le sol de ses avalanches, engloutira les animaux et les plantes dans un déluge d'un nouveau genre.

Il est vrai que l'extinction de la chaleur solaire peut n'être que partielle; alors il est possible que les habitants de la zône torride échappent à ce naufrage pour repeupler le globe ensuite, mais les races septentrionales disparaîtront certainement.

Quoi qu'il advienne, ne nous mettons point en peine des prédictions de MM. Fontenelle et Babinet. Libre à eux de mettre prématurément le soleil dans leur poche, si elle est assez grande pour cela. Il nous restera toujours un petit rayon d'espérance, et nous leur chanterons avec notre bon vieux Béranger :

Si demain, oubliant d'éclore,
Le jour manquait; eh bien, demain
Quelque fou trouverait encore
Un soleil pour le genre humain!

ANTONIO WATRIPON.

ARITHMOMANIE.

A vaut 1, B vaut 2, C vaut 3, et ainsi de suite.
La valeur réunie des lettres doit former l'année exprimée dans la phrase.

Le	treize	juin	mil	huit	cent	cinquante			
17	82	54	34	58	42	104			= 391
sept,	et	d'après	les	calculs	faits	par			
60	25	63	36	71	55	35			= 345
un	célèbre	astrologue	allemand	(réfutés					
35	50	133	62	94					= 374
par	M.	Babinet	de	l'Institut)	une	comète			
35	13	53	9	144	40	61			= 355
doit	amener	LA	FIN	DU	MONDE!	QU'ON	SE	PRÉPARE!	
48	56	13	29	25	51	67	24	79	= 392
									1857

LÉOPOLD LEQUESNE.

LE NEUF, C'EST LE VIEUX.

Il y a des gens qui se font un malin plaisir de dénigrer le présent au profit du passé. Que n'a-t-on pas dit contre le moderne petit chapeau de nos élégantes, contre leurs manches énormes et leurs crinolines phénoménales? Hé! mon Dieu! le Ridicule change de mode, mais c'est toujours le Ridicule.

De tout temps les moralistes ont blâmé le goût du jour. Lisez les contemporains de Louis XIV, parcourez les œuvres des auteurs de ce siècle, qu'on cite sans cesse comme un modèle de grâce, de grandes manières et de beau langage, et vous verrez que les mœurs et les modes du temps ne valaient pas mieux que les nôtres.

Par exemple, pénétrons dans l'alcôve de madame de Sévigné. — L'alcôve? dites-vous.... O mes belles lectrices, ne vous effrayez point de cette expression. L'alcôve d'alors était le boudoir d'aujourd'hui; les femmes y recevaient leurs visites, couchées souvent tout habillées sur leurs lits.

A la bonne heure, je comprends les moralistes qui s'attaquaient à cette coutume inconvenante. Peu à peu elle s'effaça, et finit par se restreindre aux princesses; pour simplifier les lois de l'étiquette, en leur évitant l'embarras de reconduire les gens. Les nouvelles mariées étaient également assujetties aux mêmes cérémonies. La Bruyère dit à ce propos :

« Le bel et judicieux usage que celui qui, préférant une « sorte d'effronterie aux lois de la pudeur, expose une « femme d'une seule nuit sur un lit comme sur un théâtre, « pour y faire pendant plusieurs jours un ridicule personnage, et la livre en cet état à la curiosité de l'un et de « l'autre sexe, qui, connus ou inconnus, accourent de toute « une ville à ce spectacle pendant qu'il dure! Que manque-t-il à une telle coutume pour être bizarre et incompréhensible? Que d'être lue dans quelque relation de la « Mingrélie. »

On a tant crié contre l'exposition des trousseaux; c'était bien plus fort dans le grand siècle : on exposait la mariée!

Lemaire a laissé une assez curieuse description de chambre de ce temps si vanté :

Je considérais fort la chambre

HIÉROGLYPHES MENSUELS DU JOURNAL AMUSANT.

L'explication en langue vulgaire en sera donnée dans le prochain numéro.

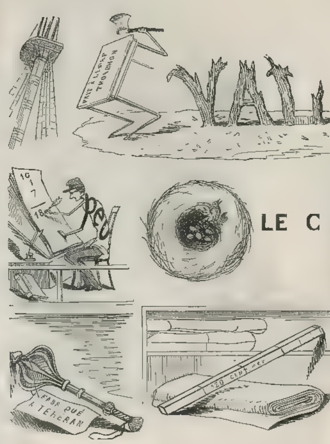
N° 4.



N° 5.



N° 6.



Dans laquelle, à loisir, je vis
Des précieuses de Paris
Une longue et nombreuse bande.
. . . .
Pour ne pas perdre le moment
Que j'avais de lorgner ces belles
Dedans une de leurs ruelles,
Seize environ elles étaient;
De plus, toutes elles avaient,
Au moins il ne s'en fallait guère,
Assis sur leurs manteaux, par terre,
Paraissant fort humiliés,
Un homme chacune à leurs pieds,
Sans ceux qui, très-fort à leur aise,
Étaient assis sur une chaise,
Et faisaient que, les courtisant,
La plupart encore d'entre elles,
Soit des laides ou soit des belles,
Tenaient une canne à la main,
La faisant brandiller sans cesse.

Voyez-vous cette réunion de femmes élégantes aux cheveux frisés en mille boucles, aux cous ornés de perles, aux épaules couvertes de dentelles et d'étoffes admirables, les apercevez-vous une badine à la main, et devisant avec des gentilshommes, revêtus d'un des plus beaux costumes de France, où le velours, le satin, les rubans et les broderies d'or le disputaient aux points de Venise et de Flandre?... Les dames sont sur un lit, et les gentilshommes ont décroché leurs manteaux pour les poser par terre en guise de tapis et de siéges.

Ne croirait-on pas lire une scène d'orgie nocturne au quartier Latin, entre étudiants et grisettes?

Nous avons dit que le costume des hommes était magnifique; c'est aussi votre avis, n'est-ce pas?

Eh bien, ce beau costume avait ses grands inconvénients. Voici comment un auteur du temps s'exprime sur les modes masculines.

« Quelques-uns disaient encore autrefois qu'ils se formalisaient de ce rond de botte, fait comme le chapiteau » d'une torche, dont on avait tant de peine à conserver la » circonférence, qu'il fallait marcher en s'écarquillant les » jambes, comme si l'on eût eu quelque mal caché.

» Quant aux canons de linge qu'on étalait au-dessus, » nous les approuvions bien dans leur simplicité, quand » ils étaient fort larges et de toile de batiste fort empesée, » quoiqu'on ait dit que cela ressemblait à une lanterne de » papier, et qu'une lingère du palais s'en servit un soir, » mettant sa chandelle au milieu, pour la garder contre le » vent.

» Depuis que l'usage des bottes est aboli, excepté pour » aller à la guerre ou se promener aux champs, les grands » canons ont été en crédit, soit de toile simple ou ornée de » belles dentelles. A quoi les vrais galants se sont accou- » tumés, parce que d'ailleurs cela sert à cacher la diffor- » mité de certaines jambes cagneuses ou trop menues. » Mais il arrive que maintenant la mode des canons se » passe, il faut que chacun porte des bas de soie. »

Un autre auteur, Loret, dit de ces canons :

Des petits enfants à jaquette
Qui jouaient à cligne-musette,
Deux d'entre eux s'allèrent cacher
(Pour se faire longtemps chercher)
Sous les canons d'un gentilhomme.
. . . .
Ils étaient spacieux assez,
Qu'on ne leur voyait pieds ni tête.

Vous voyez que les charges grotesques sur l'énormité des crinolines ne sont pas nouvelles?

Les modes ne sont inventées que pour être adoptées, raillées, bafouées, quittées et reprises.

La mode est une grande roue qui tourne sans cesse, et nous rapporte les mêmes objets au bout d'un certain temps.

Il n'y a de nouveau que ce qui est oublié.

Le neuf, c'est le vieux.

Luc Bardas.

AH! SI L'ON JUGEAIT DE LA CORSE D'APRÈS L'ÉCORCE!

L'auriez-vous soupçonné? — La Corse, oui, la Corse, n'est ni plus ni moins qu'une île enchantée, un Eldorado, un véritable paradis terrestre. Vous étiez loin de vous y attendre! Ce que c'est aussi que d'en croire les siècles sur parole; car enfin le monde ancien et le monde moderne n'ont qu'une voix pour la traiter tout simplement d'affreux pays, d'île rocheuse, malsaine et peu convenablement habitée.

Il est vrai que les Grecs lui avaient donné le nom mélodieux de Cyrnos, mais avec la langue hellénique cela ne saurait tirer à conséquence. En revanche, la dénomination latine qu'elle reçut plus tard dit assez que les Romains n'en avaient point une opinion fort avantageuse : — *Corsica!* quel mot plus âpre, plus aride et plus hérissé! Et de fait, la Rome impériale, qui se connaissait, ma foi! passablement en supplices, n'en put mieux faire qu'un lieu d'exil, une sorte de Noukahiva à ses portes.

Du reste, Sénèque, le sage Sénèque, n'y va pas par quatre chemins, et dans une suite d'épigrammes il lui prodigue les épithètes les plus dures : *Corse terrible! Corse barbare! horrible Corse!* etc. L'historien Strabon agit de même. Voilà pour l'antiquité.

Les âges modernes ont persévéré dans ces jugements, et en ont encore accru l'expression désobligeante. Depuis deux ou trois siècles, il n'est pas de récits de voyages qui ne signalent les mœurs de la Corse comme une sauvage discordance au milieu de la civilisation progressive de la vieille Europe. C'est le pays des haines de famille et des vengeances domestiques, du *banditisme* et de la *vendetta*, deux mots affreux qui disent bien tout ce qu'ils ont à dire. Si bien que le drame et le roman faisaient chère lie de ce beau pays-là : rien qu'à voir apparaître le bout d'une oreille corse dans une action scénique ou romanesque, les amis du genre noir éprouvaient les plus délicieux frissons.

Eh bien, tout cela, pur blasphème! La Corse et le Corse ont été jusqu'alors indignement calomniés. Anciens et modernes ont lutté d'ignorance et de mauvais vouloir à leur endroit. Voilà un gros volume qui l'affirme : LA CORSE ET SON AVENIR, par Jean de la Rocca. Il est vrai que M. Jean de la Rocca est bien un peu le monsieur Josse de la chose. M. de la Rocca est un Corse et un Corse des mieux corsés, vous allez voir.

Historiquement d'abord, si M. de la Rocca ne détrône pas Rome elle-même, la Rome guerrière et triomphante, au profit de Bastia ou d'Ajaccio, ce n'est vraiment pas sa faute. Sa terre natale est la plus héroïque qui fut jamais, et, bien avant Napoléon, elle avait déjà mis au monde une foule de conquérants auxquels il n'a manqué... que de conquérir. Mais passons, cela n'est rien. Aujour-

d'hui le vent est aux conquêtes pacifiques, à celles du commerce et de l'industrie; or tout justement M. de la Rocca va nous montrer que la Corse est ici encore l'élue du Seigneur, qu'elle est armée de pied en cap et d'une façon toute providentielle pour ces conquêtes.

On ne s'en doutait pas, on le niait même positivement, — le sol de la Corse est le plus riche du globe. A lui seul il produit plus que toute la terre entière, et quelles productions, grand Dieu! Animaux, végétaux, minéraux de toutes espèces et de toutes variétés se pressent sur sa surface et dans ses entrailles. La Corse a tout, possède tout, produit tout, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope, depuis l'éléphant jusqu'à l'oiseau-mouche, depuis la tourbe jusqu'au diamant. La plus petite orange y est grosse comme une citrouille, et la moindre noisette y pèse une livre. En un mot, c'est la Corse qui fournit les Chevet, les Potel, etc.; et quand le père Aymès annonce en prose ou en vers quelque denrée méridionale exceptionnelle, soyez sûrs qu'elle lui est arrivée de Corse par le dernier paquebot.

L'auteur corse ne voit même pas pourquoi, soumettant à sa Corse le monde moral comme le monde physique, puisqu'elle a enfanté le Napoléon des batailles, « elle ne donnerait point aussi prochainement naissance au *Napoléon de l'art.* » Diable! voici en effet un César dont le besoin se fait généralement sentir, et dont la production l'établirait définitivement sans rivale.

Mais ce n'est point tout; la Corse a bien d'autres avantages encore. La Corse a des eaux thermales, plus eaux et plus thermales que les plus thermales eaux connues; M. de la Rocca invite Ems, Spa, Cauterets, Vichy, etc., à fermer boutique. — Qu'on se le dise!

Et les hommes! et les femmes, en Corse!... Ah! les Apollon! Ah! les Vénus! Il y a sans doute bien ailleurs quelques jolis garçons et quelques beaux brins de filles, mais qu'est-ce à côté des hommes et des femmes corses! des Quasimodo mâles et femelles tout au plus. En lisant ce livre, on se demande si la Corse ne possède point aussi son Guadalquivir; notez que j'aurais pu dire sa Garonne.

M. Jean de la Rocca ne va cependant point jusqu'à contester absolument les vilains côtés mélodramatiques des mœurs corses. Il avoue le *banditisme* et confesse la *vendetta*, mais en s'empressant d'ajouter que l'un et l'autre sont en train de disparaître à qui mieux mieux; et comme son livre est rempli de documents officiels, on y trouve en effet constaté que la Corse, en 1853, ne comptait plus qu'un accusé sur onze cent soixante-six habitants. Il paraît que c'est là un chiffre rassurant; pour un Corse c'est possible, mais pour de simples mortels il ne laisse pas que d'être encore passablement effroyable, d'autant plus qu'ici, comme le fait remarquer M. de la Rocca lui-même, accusé signifie toujours accusé pour meurtre, jamais pour vol. « Après tout, » s'écrie l'auteur, qui appelle à lui, c'est-à-dire à son île, le tourisme continental, « si les mœurs de la Corse sont quelque peu différentes des mœurs du continent, n'est-ce pas pour le voyageur *un attrait de plus?* »

Merci de l'attrait! franchement cet attrait de plus serait pour moi une raison de moins; mais je n'en veux dégoûter personne.

A. Léon Noel.

Quoi qu'en dise — pour rire — notre spirituel collaborateur M. L. Noël, M. de la Rocca mérite d'être lu, et nous serions fâché qu'on prît trop à la lettre cette amusante critique d'un livre curieux et intéressant.

Ch. Ph.

VOCABULAIRE THÉATRAL

A L'USAGE DES PERSONNES QUI NE CONNAISSENT LA SCÈNE QUE POUR LA VOIR DE LA SALLE.

Accessoires. Vaisselle, pâtés en carton, chaises, mobilier en triste état comme celui du Cirque, — ou flambant neuf comme celui du Gymnase.

A l'huile. Expression qui signifie à la représentation. Pour bien juger l'effet d'une pièce, il faut la voir non aux répétitions mais à l'huile, c'est-à-dire lorsqu'elle sera jouée devant le public.

Ames. Morceaux de bois avec lesquels on fixe les *fermes* non *praticables*.

Bande d'air. Morceau d'étoffe qui traverse le haut de la scène horizontalement, et figure les nuages, le ciel, etc.

Batterie. Réunion de plusieurs canons de pistolet destinée aux pièces militaires.

Bon masque. Se dit d'un acteur dont la physionomie répond aux rôles qu'il joue.

Brigade. Troupe de comparses.

Cascader. Ajouter à son rôle des mots plaisants, l'assaisonner de facéties qui se débitent en se jouant du public.

Chassis. Décors moitié bois, moitié toile.

Charger. Expression que le chef machiniste emploie pour commander la manœuvre lorsqu'il fait baisser les rideaux de fond ou autres.

Chariots. Espèce d'échelles massives sur lesquelles s'appuient les *fermes*, et qui roulent dans les rainures.

Chef d'accessoires L'homme chargé de procurer dans une représentation la vaisselle, les chaises et tout ce qu'il faut pour écrire.

Chef d'attaque. Celui qui conduit tous les chanteurs qui dans un chœur chantent la même partie.

Chef d'emploi. L'acteur qui ne joue que les premiers rôles d'un genre quelconque. — On tient en chef l'emploi des amoureux, des soubrettes, des grandes coquettes, etc.

Choriste. Artiste qui ne chante que dans les chœurs.

Cintre. Le haut de la scène

Corps de ballet. L'ensemble des danseuses qui dansent toujours des pas d'ensemble et n'exécutent pas de solos. Les dames du corps de ballet sont généralement assez laides, mais mal jambées.

Colette. Petite bande en papier blanc qu'on colle sur l'affiche pour indiquer un changement de spectacle, un relâche, ou la subite disparition d'une artiste qui a fait une fugue.

H. Gourdon de Genouillac.

THÉATRES.

Pour nous réchauffer, courons jusqu'à l'Odéon. Se réchauffer à l'Odéon!... cela peut sembler fort, mais enfin... une fois n'est pas coutume. Après les vers de glace offerts par Alfiéri, goûtons un peu aux vers de punch de MM. Philoxène Boyer et Banville.

S'il y a quelque chose de froid dans le *Cousin du roi*, ce ne sont pas les alexandrins, mais le sujet de la pièce.

Ce *Cousin du roi*, c'est Dufresny, petit-fils naturel de la belle jardinière d'Anet et de Henri IV. Après avoir vendu à vil prix la charge de valet de chambre qu'il exerçait auprès de Louis XIV, et celle de contrôleur des jardins, il se fit auteur dramatique, et ne dépassa jamais le cercle de la médiocrité. La libéralité de Louis XIV n'égala jamais la prodigalité de son cousin. Ce fut dans un des accès de frénésie pécuniaire dont Dufresny était si souvent attaqué qu'il épousa sa blanchisseuse pour palper une cinquantaine de louis d'épargne qu'elle lui apporta en dot.

Ce mariage sert de dénoûment à la comédie de MM. Banville et Boyer, œuvre peuplée de gracieuses images et de vers charmants.

Casse-cou! nous crie l'affiche des Variétés; cependant n'allez pas prendre cette défense à la lettre, ne craignez pas d'entrer dans la salle des Panoramas pour y applaudir le gai vaudeville de M. Moreau qui porte ce titre.

La maison de Flamichel est un véritable *casse-cou*, où le mari jaloux se heurte à toutes les barricades d'un quiproquo vigoureux. Flamichel croit que sa femme a un amant, et que ce galant va se présenter chez lui sous le costume de domestique. Voyez comme il le reçoit! Afin de le tuer par le ridicule, il lui barbouille le visage de charbon, il lui fait tirer ses bottes, il lui applique des coups de pied dans l'endroit où le dos perd son nom. Finalement il apprend que le quidam qu'il a martyrisé n'est pas du tout un galant déguisé, mais bien un bon et authentique laquais.

Pincé au demi-cercle cache sous son patois de maître d'armes une série de gentilles scènes de la vie de garçon, commentées avec esprit par Édouard Brisebarre.

Champigny a deux maîtresses; il évite leurs piéges, et sort victorieux de leurs embûches pour tomber sous le joug d'une troisième plus habile. Le fond de cette bluette n'est pas très-compliqué, mais les détails en sont jolis.

Deux succès pour le théâtre des Variétés.

Sous le titre affriolant d'*Une Dame aux jambes d'azur*, le Palais-Royal a joué une folie *inénarrable*. La scène se passe dans les coulisses d'un théâtre. On répète une pièce, et la répétition est compliquée de mille incidents sans nom.

Arnal est vêtu en sénateur vénitien, Grassot a le costume du doge, Amant s'appelle le duc de Ferrare. Il y a aussi là-dedans un caporal joué par Ravel, et un sieur Bengalo-Bengali représenté par Hyacinthe. Enfin l'héroïne de cette bluette n'est autre que la charmante mademoiselle Aline Duval, *la femme aux jambes d'azur.* (Ne pas croire qu'il s'agit d'un *bas-bleu.*)

Au milieu de l'œuvre, on voit apparaître madame Thierret au balcon, sous le nom de madame Chatchignard. Tout le monde parle, crie, se démène, se bouscule, se livre aux extravagances les plus hardies. Bref, les acteurs sont aimés, et la pièce est amusante; car MM. Labiche et Marc-Michel en sont les procréateurs.

C'est le dernier rôle qu'Arnal créera de la saison; il nous quitte à la fin du mois. Il retourne en Suisse, malgré le grand succès que lui doit l'*Affaire de la rue de Lourcine.* On a essayé de le retenir, on n'a pas réussi. Arnal ne *peut* pas rester, il a sa maison de campagne helvétique à faire agrandir, et à partir du mois de juin, on ne trouve plus un seul maçon en Suisse. A cette époque de l'année, tous les maçons, menuisiers, charpentiers, changent d'état : ils se mettent au service des touristes en qualité de guides. Arnal a donc mille raisons excellentes pour ne pas attendre que la saison soit trop avancée.

A l'instar des courses de Chantilly et de la Marche, M. Offenbach a ouvert aux Bouffes-Parisiens un steeple-chase destiné à l'amélioration de la race musiquante en France.

Dans la première course, les deux partitions montées par MM. Lecocq et Bizet (deux noms de volatiles) sont arrivées en même temps au poteau.

La course a recommencé entre eux l'autre soir. Le champ de course se nommait le *Docteur Miracle*, gracieux pastiche de l'*Eau merveilleuse*.

M. Lecocq a paru le premier, et a été bientôt suivi du coureur Bizet.

Une plume de coq ombrageait le front du premier, une plume de pigeon bizet ornait le chef du second.

A qui le public, ce juge en dernier ressort, a-t-il donné le prix?

Moi, je penche pour M. Lecocq. L'élément mélodique abonde dans sa partition, et la science y a sa part.

L'œuvre de M. Bizet se recommande par un *faire* surprenant, lorsque l'on songe aux dix-huit ans de son auteur. Il est peut-être plus savant que son partenaire, mais il est moins chantant, moins vivant que lui.

Afin d'utiliser Geoffroy, le Gymnase a eu l'heureuse idée de reprendre *Mathias l'invalide*, un des bons rôles de Vernet. Geoffroy a la rondeur, la franchise, la verve, la bonne humeur du personnage. Près de lui, les spectateurs ont remarqué Julian, un débutant de grand mérite, qui, dans un temps donné, fera son chemin.

Cœur qui soupire... n'a pas ce qu'il désire!

Savez-vous ce que désire la femme du bonnetier Beloiseau... Beloiseau, le héros de la pièce nouvelle des Folies-Dramatiques?

Madame soupire parce que monsieur n'est pas jaloux.

Or il advient que la présence de Dickon, un de ces gourmés Anglais d'opéra-comique, fait du bonnetier un tigre du Bengale.

A présent, le cœur de madame ne soupirera plus. Son mari est jaloux, donc il l'aime.

Entendez-vous aux Folies-Nouvelles le bruit joyeux des castagnettes et des tambours de basque? Voici une nouvelle compagnie espagnole qui cabriole, se tord, bondit, au milieu des clameurs enthousiastes d'un public chauffé à blanc, et surexcité par le sucre d'orge à l'absinthe. Tudieu! les gaillardes! quels yeux, quels mollets! et quelles tournures! Si leurs regards se fixaient un moment sur un baril de poudre, je gage qu'il y aurait une explosion.

Ces enivrants ballets espagnols sont précédés d'une fort jolie opérette nouvelle. M. Mélesville fils est l'auteur en partie double des paroles et de la musique. La *Mauresque* est un vrai petit bijou musical, si petit qu'il faut l'examiner au microscope. Mais l'épreuve de la loupe est favorable aux perles de ses mélodies.

Albert Monnier.



CROQUIS DE BELLANGÉ.



Toute personne qui sait un peu dessiner arrive promptement à croquer, à grouper des personnages et des animaux, si elle prend de bons modèles de croquis et les copie avec attention. Mais pour arriver à un bon et prompt résultat, il faut, nous le répétons, bien choisir ses modèles; — il faut de plus compléter ses exercices par le dessin fait de mémoire. C'est-à-dire qu'après avoir copié un croquis avec soin, il faut refaire ce croquis de mémoire. Bientôt on dessinera avec facilité, on sera en état de croquer d'après nature, et l'on pourra reproduire ce qu'on a vu et ce qui vous a frappé.

C'est pour répondre aux désirs d'un grand nombre de nos abonnés qui nous demandaient quels modèles ils devaient choisir, que nous avons acquis de la maison GIHAUT frères la propriété des *Fantaisies de Bellangé*. On sait que les croquis de Bellangé sont faits avec autant de talent que de facilité, ils sont toujours intéressants par le sujet, par la physionomie, le mouvement; ce sont d'excellents modèles.

La collection se compose de 50 feuilles remplies de petits sujets; elle se vendait dans le commerce 35 fr.

Nous avons fait un tirage important qui nous permet, en répartissant le prix d'achat sur un grand nombre d'exemplaires, de donner ces collections à nos abonnés pour une somme infiniment modique.

La collection de 50 feuilles sera adressée *franc de port*, dans toute l'étendue de la France, à l'abonné qui nous enverra un bon de poste de 7 fr. — Pour les personnes non abonnées au *Journal pour rire*, le prix est de 15 fr. pris au bureau, 18 fr. par la poste.

Envoyer le bon de poste de 7 fr. à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

DÉCOUPURES FANTASMAGORIQUES,

TRÈS-AMUSANTE RÉCRÉATION D'HIVER.

Dessins combinés de manière qu'étant découpés et placés entre une bougie et la muraille, ils projettent des ombres fantasmagoriques. — Le cahier, composé de treize dessins, rendu franco, 4 francs.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.

AH! QUEL PLAISIR D'ÊTRE SOLDAT!

PAR RANDON.

Randon, l'auteur des charmantes séries *Il n'y a plus d'enfants* et les *Troupiers français*, vient d'achever un Album extrêmement amusant, il a pour titre *Ah! quel plaisir d'être soldat!* et représente tous les plaisirs négatifs qui attendent le conscrit dans la carrière militaire.

Prix broché. . . . . 6 fr.; rendu franco. . . . . . 7 fr.
Cartonné. . . . . . . 8 fr.; rendu franco. . . . . . 10 fr.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère

LES

DIFFÉRENTS PUBLICS DE PARIS,

ALBUM COMIQUE

LITHOGRAPHIÉ PAR GUSTAVE DORÉ.

Prix broché. . . . 6 fr ; rendu franco. . . . 7 fr.
Cartonné. . . . . 8 fr.; rendu franco. . . . 10 fr.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 70. — 1857. Prix du numéro : 15 centimes. 2 Mai.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR **d'AUBERT et Cie,** RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Micriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montague de la Cour, 19.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR **d'AUBERT et Cie,** RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

REVUE DU PREMIER TRIMESTRE DE 1857, — par NADAR.



13825

Longchamps de 1857. — Se demandant comment il pourra faire pour avoir l'air aussi bête que les années précédentes.



13826

Rédacteurs du journal le *Réalischme.*



13827

— Tu salues les nourrices, toi, maintenant! — Mais non : c'est l'enfant! Tu n'as donc pas reconnu notre célèbre pianiste Amanzor, âgé de sept mois?..



13828

Blanchisseuse à l'ordre du jour.



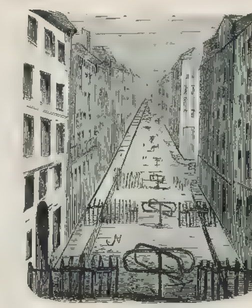
13829

On démolit le François Ier de M. C..singer — Est-ce pour le mettre en bronze? — Non, pour le mettre en terre.



13830

François Ier se décide alors à aller chez un sculpteur.



13831

Où nous allons avec la manie des tourniquets.



13832

La mode des tourniquets prenant partout, le nautonier Caron s'en sert à son tour pour régulariser son petit péage.



13833

M. Barrière des Faux Bonshommes.



13834

Le fait est que les rues de Paris avaient réellement besoin d'être élargies.



13835

Martyre de saint Thomas Couture, le *seul peintre sérieux de notre époque.* (Rien de la direction des Beaux-Arts!)



13836

Sommeils atroces de saint Thomas Couture. Il est assailli d'un tas de faux Thomas Couture, — comme si un seul ne suffisait pas!

REVUE DU PREMIER TRIMESTRE DE 1857 (Suite).



13837

M. Coste pendant la saison du carême, et au moment du poisson d'avril, croit devoir prendre quelques petites précautions de sûreté à l'endroit de ses pupilles.



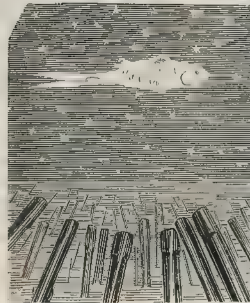
13838

Darcier ramenant le public au théâtre Beaumarchais.



13839

Embarras des consommateurs entre le grand café Parisien et le grand café du XIXe Siècle.



13840

Cette comète du 13 juin ne serait-elle en réalité que le poisson du 1er avril!



13841

Autre point de vue pour apprécier la comète.



13842

Jean Raisin guette la comète, dont il a bien besoin.



13843

Préoccupations quelque peu jalouses de certains directeurs de théâtre devant la *queue* de la comète.



13844

— Mais, mon bibi, ça ne t'engage à rien de me faire cette rente viagère... la comète.....



13845

Monsieur, je voudrais faire faire mon portrait avec celui de Médor, pour laisser au moins quelque chose de nous après le 13 juin.



13846

Deux petits camarades de la comète qui se fichent pas mal du 13 juin.



13847

M. Mirès se faisant feuilletoniste.....



13848

..... Alexandre Dumas fils se fait banquier.



13849

Nécessité imposée à l'Académie par l'installation d'Eugène Delacroix.



13850

Commencement du printemps. Apparition des industries diverses que cette saison fortunée nous ramène régulièrement depuis quelques années.



13851

Triste position d'un monsieur qui n'a pas assez fait usage du *para-docks*.



13852

Soyez prudents en vous servant de la substance Steck qui fait pousser des cheveux!...

REVUE DU PREMIER TRIMESTRE DE 1857 (Suite).



13853
Hippophages en concurrence.



13854
Le bœuf gras de cette année selon les vœux de l'hippophagie.



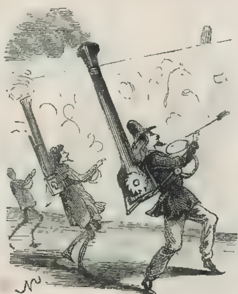
13855
N'ayant pas non plus de quoi être bien rassuré par l'hippophagie qui court.



13856
— Ma foi, m'sieu, puisque m'sieu mange ses vieux serviteurs, ça m'a donné à réfléchir, et je viens dire à m'sieu que je désire quitter le service de m'sieu!



13857
— Pourquoi m'avez-vous mis ça dans mon lit! — Dame! c'est des nouveaux crachoirs, et comme c'est *hygiénique*, à ce qu'on dit, j'ai cru que ça pourrait soulager monsieur.



13858
Célérité déployée par les peintres en vue de la prochaine exposition.



13859
Peintre *réalischte* méditant un sujet de nature morte.



13860
Manifestation publique contre M. Alexandre, qui remplit par trop l'univers de ses orgues.



13861
Magnifique exemple de dignité et grandissime fracas de désintéressement de par le *Charivari* à propos du dîner Millaud. (Pendant à la gravure d'*Hippocrate refusant les presents d'Artaxercès.*)



13862
Le vertueux *Charivari* pousse les choses jusqu'à enfermer l'infortuné Millaud dans une tour obscure pour l'empêcher de communiquer avec ses amis.



13863
M. Albéric Second montre la *Comédie parisienne*. Bravos sur toute la ligne!



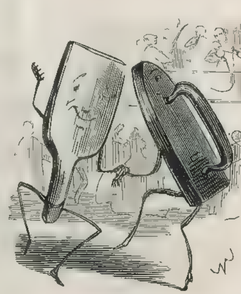
13864
— Cocher, pouvez-vous me conduire à la *Marche*? — Non, bourgeois; je ne vais qu'*à la course*.



13865
Fusion de la *Compagnie du bois de Boulogne* et de la *Compagnie des Champs-Elysées*.



13866
— Le baron, un homme de mauvaise compagnie! Mais bien au contraire, ma bonne amie; il est de la *Compagnie des Champs-Élysées*!



13867
Fête de la mi-carême.



13868
— Ma foi, je ne sais pas pourquoi on en dit tant de mal, je n'ai jamais eu, pour moi, qu'à me louer de l'*ami carême*.

REVUE DU PREMIER TRIMESTRE DE 1857 (Suite).



13869
Sympathisant avec le bœuf sans cornes.



13870
Autre appréciateur des mérites du bœuf sans cornes.



13871
Tirage de 1857. Réjouissances à cette occasion.



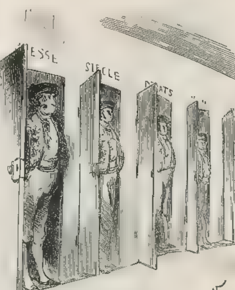
13872
— Des jupons Malakoff, inventés pour votre petit serviteur.



13873
Conséquence inévitable du succès des Persans à Paris et leur influence sur la jeunesse parisienne.



13874
L'Œil américain ayant fait son temps, est remplacé par *l'Œil persan.*



13875
Apparition réitérée et prolongée sur toute la ligne (à 1 franc) de l'*emprunt espagnol*.



13876
Après la saison des concerts.



13877
Un nouveau genre de *Courrier de Paris.*



13878
Pourvu qu'entraînées par un exemple *auguste*, *y ne* passe point par l'idée de toutes les comédiennes de Paris de troubler le repos des passants !



13879
Exposition de la Société française de photographie. Figure daguerréotypée à la sortie.



13880
Les Lanciers, cavalerie légère.



13881
Où s'arrêtera la passion des *Lanciers!*



13882
Succès de la *Fiammina* et de M. Mario Uchard, un conscrit qui attrape le bâton de maréchal.



13883
Déchaînement des actrices contre l'auteur de la *Fiammina*, qui leur coupe le mariage sous le pied.



13884
Les divers aperçus de la question d'argent. — La *Question d'argent* devant la marchande de sucre d'orge.

REVUE DU PREMIER TRIMESTRE DE 1857 (Suite).



13885

— Au coin de la petite rue.



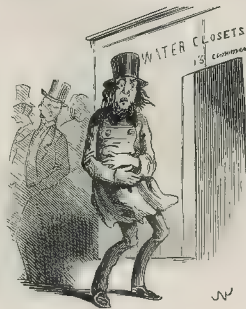
[illegible]

— Devant l'entrée du bal de l'Opéra



13887

— Elle vous poursuit partout.



13888

Encore la question d'argent !



13889

Représentation de *Psyché*, la pièce la plus féconde en *décorations* de tout le répertoire de l'Opera-Comique.



13890

Ce que représente pour le caissier de M. Perrin la *Psyché* de M. Thomas.



13891

M. Fechter devenant directeur de théâtre, M. Larounat, directeur de l'Odéon, débute à la Gaîte dans le rôle de M Fechter.



13892

Ce que deviennent les roses entre les mains de M. Beville.



13893

Dévouement inutile de Grassot, qui ne peut parvenir à sauver M. Béville.



13894

Enthousiasme naturel d'Henri IV sur le pont Neuf au succès de la *Belle Gabrielle*.



13895

La *route de Brest* barrée momentanément aux auteurs dramatiques qui ne prennent pas le bon chemin.



13896

M. Brisebarre mettant dans sa bourse le *Diable*..... mais *d'argent*.



13897

102e réouverture du théâtre Beaumarchais.



13898

Grandissime triomphe de Markonski dans les *Lanciers*. Ce modèle engage toute la jeunesse parfumée à s'enrôler dans la cavalerie.

UNE IMPORTATION AMÉRICAINE.

THÉATRE FLOTTANT.

Un spéculateur du Haut-Rhin, M. Weiss, s'occupe en ce moment d'un projet dont il espère un succès californien. Il s'agit, s'il faut en croire les correspondances alsaciennes, d'un *théâtre flottant*, qui, cet été, longerait le Rhin depuis Bâle jusqu'à Cologne, et donnerait force représentations près des localités riveraines situées sur son parcours.

Nous ne demandons pas mieux que de voir réussir cette entreprise aquatique, empruntée aux excentricités américaines. Reste à savoir si elle sera goûtée des Alsaciens comme elle l'est aux bords du Mississipi.

Là, depuis vingt ans, de splendides salles de spectacle, disposées sur d'immenses bateaux, se rendent de ville en ville, de plantation en plantation, le long du fleuve. A chaque mouillage on fait chambrées complètes et recettes monstres. Sitôt que l'affluence diminue, l'administration théâtrale lève l'ancre, et va poser ses affiches ailleurs.

Heureuses troupes du Mississipi! leur caisse n'est jamais à sec; le théâtre est constamment à flot. Heureux public! il ne se dérange pas pour aller au spectacle : le théâtre vient mouiller devant sa porte. Dans les entr'actes, il peut se donner le plaisir de la pêche, et se ménager une friture pour son souper.

Pourquoi n'essayerait-on pas d'appliquer le long de la Seine, de la Loire et du Rhône, l'importation américaine dont M. Weiss va gratifier le Rhin?

Chacun rêve sa petite entreprise théâtrale en France, les cartons ministériels sont encombrés de demandes de priviléges; mais aucun de nos spéculateurs n'a encore songé aux théâtres flottants. Reculeraient-ils devant l'inévitable bordée de calembours dont le vieil esprit gaulois saluerait leur tentative? Pourtant la timidité n'est pas, que je sache, le défaut habituel de nos hommes à projets, de nos entrepreneurs de plaisirs : ils ont affronté bien d'autres ridicules.

Le fait est qu'en matière théâtrale on pivote éternellement dans le même cercle, on exploite le terrain battu et rebattu, on se cramponne à la vieille routine, on ne quitte pas l'ornière.

Ils n'ont pas même conçu l'idée d'une salle *mouvante*, qu'on puisse transporter d'un quartier de Paris à l'autre. Quoi! dans un siècle comme le nôtre, où l'on adore ses aises, où le confortable est à l'ordre du jour; dans une cité comme Paris, où la pluie est l'état normal et le beau temps l'exception; dans une ville où les infamies du macadam rendent le boulevard impraticable, je me dérangerais, moi, pour aller voir la *Question d'Argent*, les *Faux bonshommes*, la *Belle Gabrielle*, ou le ballet de *Marco Spada?*

Pourquoi *Marco Spada* ne viendrait-il pas devant ma porte? il a déjà subi bien d'autres humiliations.

Pourquoi les *Faux bonshommes* ne se rendraient-ils pas à domicile avec leurs contrôleurs, leurs ouvreuses de loges et toute l'administration du Vaudeville, y compris M. Goudchaux?

Pourquoi M. Massol ne viendrait-il pas chanter chez moi son air du *Philtre?* j'en serais quitte, ce soir, pour aller me promener aux Champs-Élysées; voilà tout.

Quand nous en serons là, je consentirai à reconnaître le génie inventif de mes contemporains. Quand je verrai rouler nos salles de spectacle d'un boulevard à l'autre, alors seulement je dirai que l'art dramatique marche en France, car de mes fenêtres j'en verrai le progrès. Jusque-là on me permettra de m'en tenir à l'opinion de Bilboquet : L'art est dans le marasme, l'art pataуge, l'art barbote.

Et ce n'est ni M. Uchard, ni M. Ponsard, ni M. Galimard, qui le tireront de là.

J. Lovy.

LA SCIE DU VERBE ALLER.

Il y a des jours néfastes.

Qui a dit cela?

Je crois que c'est Marcus Tullius Cicéron. Je crois que c'est aussi un peu M. Joseph Prudhomme.

Ces jours-là, tout est sens dessus dessous. Le ciel vous paraît noir. Quand vous vous habillez, vos souliers vous font mal. Le perroquet du voisin vous agace; vos tulipes de Harlem ont une teinte moins vive; votre vin est amer, et la femme que vous adorez ne vous semble plus si jolie.

Il se présente ainsi de neuf heures du matin à minuit un très-long chapelet de petites misères.

On vient de me conter une journée de tortures de M. Villemain, membre de l'Académie française, le plus puriste de tous ceux qui ne travaillent pas au grand Dictionnaire,

Qui, n'étant jamais fait, reste toujours à faire.

Les infortunes de l'immortel ont été d'une nature étrange; c'était une longue série de malheurs philologiques : un savant ne s'inquiète pas de voir que sa côtelette a brûlé ni que son chien l'a mordu; il redoute bien plus un prétérit mis de travers.

Ce qui a fait endurer le martyre à M. Villemain, il faut que je vous le dise tout de suite, c'est l'abus du verbe *aller*.

Quiconque a vécu seulement six mois à Paris, depuis cinq ans, doit savoir que le verbe *aller* est devenu la plus intolérable des scies. La mode est de le mettre maintenant à toutes sauces. Il est le fond de la langue de chez nous comme *goddam* est depuis longtemps le fond de la langue d'outre-mer.

La veille au soir, avant de se coucher, M. Villemain avait écrit sur son agenda ces mémorables paroles :

« Aller sans faute demain matin, après déjeuner, faire » un petit tour au jardin des plantes pour voir si le gros » éléphant actuel est bien de la race des éléphants que le » roi Pyrrhus amenait en Italie. »

A peine levé, il voyait venir à lui un fâcheux, qui lui criait :

— Eh bien, illustre ami, comment allez-vous?

— Pas très bien. Je m'ennuie.

— Vous avez tort. La vie est un voyage. Un sage de l'antiquité nous a dit : *Festina lente*. Traduction libre : « Allons-y gaiement. »

M. Villemain était crispé.

Il est l'heure de déjeuner.

On lui apporte une tasse de chocolat d'Espagne et le *Journal des Débats*. Il laisse un peu refroidir l'un, et déplie l'autre afin de les dévorer tous les deux ensemble.

Le chocolat trop énergique réveille une vieille angine.

— Il faudra aller cet été aux bains de Bagnères-de-Luchon, lui disent ses petites filles.

Trois fois dans le même article le *Journal des Débats*, qui combat l'*Univers*, lui dit :

— Où allons-nous? Où allons-nous? Où allons-nous?

De rage, M. Villemain prit sa canne et son chapeau, en disant avec l'intention de changer de verbe :

— Je cours prendre l'air.

Dès qu'il eut mis un pied dans la rue, une sorte d'éblouissement passa sur ses yeux. Au bout de dix pas, il se trouvait devant une de ces colonnettes que l'on n'appelle jamais par leur nom, et sur cette colonnette il entrevoyait trois grandes affiches, verte, rose et pistache, avec ces mots : Théatre des Folies-Dramatiques : *Allons-y gaiement!* délassements comiques en douze tableaux; — Théatre des Délassements-Comiques : *Allons-y tout d' même*, folies dramatiques en douze tableaux; — Salle des concerts : *Allons-y, Balançard*, quadrille à tout casser.

Le puriste se serait volontiers cogné la tête de désespoir sur le mur.

Son premier mouvement fut de tourner les talons et de se dire à demi-voix :

— Ce verbe me poursuit ce matin avec une désespérante opiniâtreté. Voyons autre chose.

A force de marcher il se trouvait bientôt aux alentours de ce palais de la Bourse, que ceux qui aiment les grandes phrases appellent d'ordinaire : « L'antre infect de Plutus, » ou bien : « Le temple de l'agio. »

Sans le vouloir, par le seul fait du hasard, il coudoyait presque en marchant des gens qui se rendaient dans ce temple ou dans cet antre, comme vous voudrez.

Un petit homme en lunettes d'or pérorait au milieu des autres.

— Messieurs! messieurs! disait-il, allons-y doucement!

— Pourquoi? demandait un autre sans lunettes, mais armé d'un lorgnon.

— Je vous trouve charmant avec votre pourquoi. Allons-y doucement, messieurs, parce qu'il y a un léger mouvement de hausse, et que ce soir il pourrait bien y avoir un fort mouvement de baisse. Allons-y doucement quand même; il n'y a que les casse-cous qui s'écrient : Allons-y vivement!

M. Villemain ne put s'empêcher de pâlir.

— Toujours ce verbe! s'écria-t-il. Je veux être métamorphosé en aoriste comme Mélicerte a été jadis changé en ablette.

M. Alexandre Dumas fils traversait la rue Vivienne.

Un journaliste lui disait :

— Eh bien, quand nous donnerez-vous un nouveau chef-d'œuvre?

— Un nouveau chef-d'œuvre? ah diable, répondit l'auteur de la *Question d'argent*, comme vous y allez, vous! Est-ce que vous croyez qu'on fait une pièce tous les trois mois, comme un billet à ordre? Non, non, allons-y lentement.

Le verbe fit encore tressaillir M. Villemain; cependant il se rappela le mot de d'Argental, devant lequel Voltaire se vantait d'avoir fait une comédie en six jours.

— Vous n'auriez pas dû vous reposer le septième, lui répondit son ami.

L'académicien arpentait l'asphalte du boulevard; M. Scribe, son confrère, venait à lui.

— Tout le théâtre moderne me dégoûte, cher collègue, lui dit l'auteur de *Bertrand et Raton*. Comme il n'y a plus rien de passable, c'est le moment de s'en aller.

M. Villemain était atterré.

— Au jardin des plantes! s'écria-t-il. Les bêtes me consoleront des hommes.

A l'entrée de la ménagerie, il aperçut M. François Ponsard, qui lui dit :

— Vous veniez pour voir les éléphants? ils n'y sont pas malades. Un écriteau dit positivement au public : *Vous pouvez aller vous faire lanlaire.*

M. Villemain est rentré chez lui avec une triple migraine.

Jules du Vernay.

COSARELLES.

La musique de ce pauvre Bellini a un charme dont on ne peut se défendre. Mais nous avons toujours tenu son fameux duo d'hommes des *Puritains* pour une chose exécrable. Ce duo, il n'y a pas très-longtemps, suscita une affaire tragique en Espagne. Ferloti et Salvatori, qui faisaient partie de la troupe italienne à Madrid, venaient de chanter, ou plutôt de hurler ce morceau à l'unisson. Ils étaient entrés dans la coulisse, lorsque Ferloti dit à son camarade :

— Vous avez trop crié!

Pour toute réponse, Salvatori lui donna un soufflet. De là, provocation en duel. Les deux artistes se rendirent sur le terrain le lendemain. Leur arme était le sabre. Salvatori atteignit son adversaire à la gorge, et sut ensuite se soustraire à la vindicte publique en quittant Madrid.

Les journaux ne nous disent pas si Ferloti a succombé à sa blessure.

Vous voyez que c'est une affreuse chose que ce duo des *Puritains*, dont le public est si entiché. Bellini en a eu des remords jusqu'à la fin de ses jours. Heureusement il est mort jeune, sans quoi ses remords... auraient duré bien plus longtemps.

***

Dans un restaurant. — Garçon, donnez-nous la carte du jour!

— Voilà, messieurs!... Ces messieurs désirent-ils un filet madère?

— Non.

— Un gigot braisé?

— Nous allons voir.

— Des pieds à la poulette?

— Eh non! Garçon, donnez-nous un peu de répit!

Le garçon s'éloigne, et revient quelques instants après.
— Messieurs, il n'en reste plus.

*
**

Il est peu de cafés, peu de promenades, peu d'établissements publics à Paris qui ne comptent depuis quelque temps parmi leurs consommateurs, parmi leurs habitués, quelque Algérien, quelque Arabe, quelque Bédouin, orné de son costume blafard, avec coiffure à l'avenant, coiffure qui ressemble à un vieux bonnet de femme, d'un blanc jaunâtre, de sorte qu'en ne voyant que le buste de ces braves Africains, on les prendrait pour des poseuses de sangsues.

Je connais un limonadier chez qui se réunissent régulièrement chaque soir trois Bédouins, pour absorber de hideux verres d'absinthe et jouer aux dominos. Le maître de l'établissement dit que cela fait très-bon effet aux yeux de ses pratiques.

Sont-ce des Arabes pur sang ou des Bédouins nés rue Quincampoix? Voilà ce qu'on n'a jamais pu savoir.

Ce doute me remet en mémoire un curieux épisode de 1847.

A cette époque régnait à Paris une infirmité, une épidémie, que la chronique du temps avait baptisée du nom de *Bou-maza-manie*. Chaque jardin public voulut avoir son Bou-Maza. Quelquefois la réclame des journaux constatait l'apparition de Bou-Maza dans douze endroits différents. Les âmes naïves cherchaient le mot de cette charade. Les mauvaises langues n'étaient pas embarrassées pour le trouver. S'il faut les en croire, on prenait une douzaine d'Auvergnats ou de Bas-Bretons, on mettait là-dessus une bonne couche de bronze... ou de réglisse, et quelques guenilles blanches; puis l'on servait chaud. Vous aviez des Arabes première qualité, et les badauds étaient transportés de joie.

On raconte qu'un soir Bou-Maza longeait les bosquets de Mabille, et sentait se former derrière lui un attroupement de jeunes dandies et de charmantes drôlesses. Tout ce monde suivait et contemplait avec un vif intérêt, avec une curiosité fiévreuse, le célèbre personnage africain.

Bou-Maza, impatienté de tant d'empressement, et poussé à bout, profita de la rencontre d'un garçon de l'établissement pour lui glisser ces mots à l'oreille :

— Dites au bourgeois que ça commence à me cauchemarder!

J. Lovy.

LE CHASSEUR DE NOUVELLES.

Ah çà... messeigneurs du grand journal courent donc éternellement les rues, places et carrefours de la capitale, qu'ils savent si bien ce qui s'y passe tous les jours?

Ouvriers tombés de l'échelle ou de l'échafaudage, gens écrasés, chevaux échappés, enfants perdus, vols, accidents, événements!!! — Rien ne leur échappe.

Eh! par Dieu, non! — Ils restent tranquillement étendus sur le divan de la rédaction, lorgnon à l'œil et cigarette aux lèvres... — et ils n'en sont pas moins bel et bien informés.

Ils ont leurs fournisseurs, ordinaires et extraordinaires, qui trottinent par la ville, les mains dans les poches, l'œil et l'oreille au guet... comme de simples badauds, et qui ne perdent pas un des mille épisodes de la journée.

Le chasseur de nouvelles tient du flâneur et du policeman. — Il est ici, il est là, il est partout.

C'est, d'ordinaire, un clerc d'huissier en disponibilité, — ou un négociant départemental, qui a eu des malheurs par-devant le tribunal de commerce de sa résidence.

— Un de ces derniers, — à qui nous donnerons le nom de Bonhomme Argus, — était un des plus adroits nouvellistes à deux sous la ligne

Il ne se passait pas la plus petite chose à Paris, sans que le récit en fût à l'instant rédigé, commenté, transmis par lui à l'un des grands formats.

Certain jour, cependant, il n'étrenne pas (selon son expression); pas le moindre fait divers; les cochers semblent s'être entendus pour n'écraser personne; le gaz ne fait pas la plus petite explosion; le plus mince flagrant délit de vol ou de conversation anticonjugale n'est pas constaté... — Et il n'y a point à confectionner de canard, il faut des nouvelles exactes, vraies, positives, consciencieuses... pouvant être contrôlées au besoin par les procès-verbaux de MM. les commissaires de police.

Le Bonhomme Argus se trouve en face du Château d'eau, il traverse le boulevard; et, calculant avec habileté sa manœuvre, se jette au-devant d'une voiture. Le cocher arrête instantanément ses chevaux, mais le Bonhomme Argus est renversé... il saigne du nez... on le transporte chez le concierge d'une maison voisine.

Là, notre homme se plaint d'un refroidissement général causé par la peur; le portier le fait asseoir devant sa cheminée. Argus, sans en avoir l'air, la bourre de copeaux... — Bientôt un feu de cheminée éclate avec violence et nécessite le secours des pompiers.

Après quoi le Bonhomme Argus se rend sur les bords du canal, où, sans méchanceté aucune, il pousse, comme par hasard, un jeune garçon qui courait le long du bassin... et le fait tomber à l'eau.

En un clin d'œil, notre homme a fait un plongeon et sauvé l'enfant, aux applaudissements des témoins survenus.

La nuit arrivée, Argus retourne chez lui et avise dans sa rue une tranchée ouverte pour des travaux.

Le gardien dort, Argus souffle la lanterne, se laisse glisser tout tranquillement dans le trou...... et crie à l'aide!!!...

Le gardien s'éveille, les passants accourent... — On tire le pauvre diable du gouffre dans lequel il était tombé... On le reconduit clopin-clopant jusqu'à son domicile...

Le lendemain, on lisait dans le grand journal dont Argus était l'un des principaux fournisseurs :

FAITS DIVERS.

« — Hier, à trois heures, un malheureux homme a été » renversé par une voiture, à la hauteur du Château d'eau. » Il a été relevé couvert de sang, mais sans blessure apparente.

» On ne saurait recommander trop de précautions aux » cochers dont les voitures sillonnent la ligne des boule» vards, et trop de prudence aux nombreux piétons que » leurs affaires appellent dans les quartiers fréquentés. »

» — Encore un incendie, dû probablement à la négli» gence des propriétaires ou des concierges qui ne font » pas assez souvent ramoner leurs cheminées.

» Le feu a éclaté hier dans une maison de la rue de » Bondy, et menaçait de prendre de graves proportions » sans la prompte intervention des pompiers de la caserne » du faubourg Saint-Martin.

» Nous ne signalerons la conduite de personne, nos » braves pompiers faisant toujours et tous leur devoir. »

» — Un enfant jouait sur les bords du canal; le pied » manque à ce jeune imprudent... il tombe à l'eau!.

» C'en est fait de lui!... lorsqu'un passant se précipite » à son secours, le sauve, le ramène sur la berge... et se » dérobe aux remercîments de la foule.

» Nous regrettons de n'avoir pu apprendre le nom de » ce généreux citoyen. »

» — Combien de fois ne vous est-il pas arrivé de tra» verser le soir une rue dont l'égout est en réparation!

» Le sol est creusé, un gardien veille près des travaux, » une lanterne signale le danger.

» Mais combien de fois aussi le gardien ne s'est-il pas » endormi dans sa guérite, au coin de son feu mort et de » sa lanterne éteinte!...

» Alors le passant marche à l'aventure, comme le na» vigateur que ne dirige plus le fanal protecteur...

» Et un accident survient!...

» C'est ce qui a eu lieu hier au soir.

» M. X... rentrait chez lui, rien n'indiquait le péril. — » M. X... trébuche et tombe..

» Heureusement il en a été quitte pour la peur et quel» ques écorchures.

» Nous appelons très-sérieusement la surveillance de » l'administration sur ce point.

» Il y va de la vie de nos concitoyens!... »

Total 40 lignes, à 10 centimes, soit 4 francs.

Et voilà comme le chasseur de nouvelles avait gagné sa journée.

Alexandre Flan.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

*** La famille d'une jeune homme de Saint-Étienne avait accompli de grands sacrifices pour faire instruire dignement ce petit monsieur à Paris.

Au lieu d'y faire ses études, il n'y fit que des dettes et des bamboches.

Certain jour il revint au pays. Sa mère, tout orgueilleuse de l'avoir à son bras, le menait de maison en maison, et là, notre docteur en herbe étalait les trésors de son érudition falsifiée.

S'il avait été à Paris, et passant avec madame sa maman sur le boulevard Saint-Denis, il n'eût pas manqué de traduire *Ludovico magno* par *Porte-Saint-Denis*.

Leur ville possède entre autres curiosités archéologiques un monument que la duchesse Élisabeth a fait élever à la Vierge, sur la maison du roi.

Ce monument porte cette inscription en lettres d'or :

A PESTE, FAME ET BELLO LIBERA NOS, MARIA PACIS.

(Marie de paix, délivre-nous de la peste, de la famine et de la guerre.)

La maman et deux de ses vieilles amies, peu fortes sur la latinité, éprouvèrent à l'aspect du monument le besoin de compléter leur mince éducation et de satisfaire leur grosse curiosité. Elles interrogèrent le jeune savant, qui leur répondit avec l'aplomb de l'ignorance, en désignant la statue de la Vierge:

· Voyez-vous cette personne? Eh bien, elle cherche un mari, et l'inscription signifie : *Ah peste! la femme est belle, libre à nous de la marier à Pâques.*

*** Ninon de Lenclos, la fameuse lorette du grand siècle, avait une singulière prière quotidienne.

— Mon Dieu! disait-elle, mon bon Dieu! faites-moi la grâce de porter mes rides au talon!

*** M. *** est un boursicotier qui n'a jamais été renommé pour la délicatesse de ses scrupules en matière de bourse.

Sa femme lui reprochait un tour d'adresse de sa profession qui avait ruiné un de leurs parents, et elle lui disait que Dieu les punirait.

M. *** sortit un louis de sa poche, et dit en le lui montrant :

— Tu vois bien ce louis, ma chatte, eh bien, Dieu ne se soucie pas plus qu'il soit dans son porte-monnaie que dans le mien, parce qu'il en est toujours le maître. Persuadons-nous bien de cette philosophique pensée, et ne nous embarrassons pas du reste.

Luc Bardas.

RÉPONSES AUX QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES

CONTENUES DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 1. Savez-vous pourquoi l'amertume d'une médecine la rend impossible à certains malades?

C'est parce qu'il s'agit pour eux de *l'amer à boire* (*la mer à boire*).

N° 2. Devinez ce qui fait que les montagnards sont moins exposés à la famine que les habitants de la plaine.

C'est qu'ils ont toujours chez eux le *pin* en abondance.

N° 3. Quel aspect vous représente cet animal conduit par son propriétaire?

L'aspect d'un *porc de maire* (*port de mer*).

EXPLICATION DES HIÉROGLYPHES

CONTENUS DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 4. Un homme qui se trouve mal renseigné doit souvent faire des pas de clercs.

Un homme qui se trouve mal rang saigne, E, doigt soûl, vent ferre dais, pas de clercs.

N° 5. Quand on voit monter une femme en omnibus, on se demande où sa crinoline se logera.

Can-Thon voit monter une femme en homme — nid, buse, once demande, housse, a, cric, no, lie, ne, SE loge rats.

N° 6. Une table en fer à cheval peut contenir, on le sait, une masse de personnes.

Hune, table en fer hache val, peu compte, nid rond, LE, C, une masse de Perse, aune.

Bureaux du *Journal amusant*, rue Bergère, 20.

LA MÉNAGERIE PARISIENNE

PAR GUSTAVE DORÉ.

LIONS, — LIONNES, — LIONS-SOTS, — PAONS, — RATS D'OPÉRA, — RATS D'ÉGOUT, — RATS PEINTS, — RATS DE JARDINS, — LOUPS, — LOUPS-CERVIERS, — VAUTOURS, — DINDONS, — OIES, — SERPENTS, — PIES, — CRAPAUDS, — COQS DE BARRIÈRE, — TIGRES, — SERINS, — PANTHÈRES, — CHOUETTES, — BUSES, — MERLANS, — OISEAUX DE PROIE.

Cet Album, lithographié par l'auteur des belles illustrations de Rabelais, se vend 8 francs à Paris; — 10 francs rendu *franco :* mais toute personne qui s'abonne au *Journal amusant* pour un an a droit de recevoir la MÉNAGERIE PARISIENNE *franche de port sur tous les points de la France,* moyennant 8 francs au lieu de 10. — Il faut dans ce cas-là envoyer au Directeur du *Journal amusant,* rue Bergère, 20, à Paris, 25 francs, savoir : 17 francs pour l'abonnement d'un an, et 8 francs pour la *MÉNAGERIE.*

ON SOUSCRIT en envoyant au Directeur du *Journal amusant,* rue Bergère, 20, à Paris, un bon de poste de 5 fr. pour 3 mois, — 10 fr. pour 6 mois, — 17 fr. pour l'année, — 25 fr. pour l'année et la MÉNAGERIE PARISIENNE.

LES ROBERT-MACAIRE

ALBUM DE CENT DESSINS, composés par DAUMIER sur les légendes de CHARLES PHILIPON.

Robert-Macaire créant une banque..... mais la, une vraie banque! — Robert-Macaire philanthrope. — Robert Macaire escompteur. — Robert-Macaire assemblant ses actionnaires. — Robert-Macaire avocat des prisons. — Robert-Macaire médecin (consultations gratuites). — Robert-Macaire avoué. — Robert-Macaire restaurateur. — Robert-Macaire devant ses juges. — Robert-Macaire mendiant distingué. — Robert-Macaire fondateur d'un journal. — Robert-Macaire agent matrimonial. — Robert-Macaire agent d'affaires. — Robert Macaire agent de la police secrète. — Robert-Macaire professeur d'industrie. — Robert-Macaire libraire. — Robert-Macaire banquier et juré. — Robert-Macaire à la Bourse. — Robert-Macaire assureur. — Robert-Macaire pape d'une religion nouvelle. — Robert-Macaire notaire. — Robert-Macaire à la tête d'un bureau de bienfaisance. — Robert-Macaire journaliste rédacteur. — Robert-Macaire spéculateur dramatique. — Robert-Macaire candidat à la représentation. — Robert-Macaire pharmacien. — Robert-Macaire oculiste breveté. — Robert-Macaire dentiste. — Pensionnat Robert-Macaire. — Robert-Macaire propriétaire. — Robert-Macaire exploitant l'amitié. — Robert-Macaire avocat de toutes les causes. — Les cabriolets de Robert-Macaire. — Robert-Macaire et son tailleur. — Bureau de remplacements militaires. — Robert-Macaire perd un procès... le gagnant perd davantage. — Robert-Macaire teneur de livres. — Robert-Macaire et son créancier. — Robert-Macaire commis voyageur en vins. — Robert-Macaire au restaurant. — Robert-Macaire s'affiche. — Robert-Macaire négociant en gros. — Robert-Macaire et la dot de sa femme. — Robert-Macaire joueur de société. — Robert-Macaire fait un mariage d'argent. — Avis à toutes les personnes qui ont de l'argent à perdre! — Robert-Macaire actionnaire du journal la *Blague.* — Robert-Macaire se démet de ses fonctions. — Robert-Macaire exploite le suicide. — Robert-Macaire homme sensible..... à juste prix. — Robert-Macaire et son intendant. — Robert-Macaire oublie ses amis. — Robert-Macaire abusant de l'article 214 du Code civil. — Robert-Macaire mari commode. — Robert-Macaire refuse des actions. — Robert-Macaire exploite l'amour. — Robert-Macaire use de la loi du 9 septembre 1835. — Robert-Macaire fabricant de bitume. — Robert-Macaire prend un gérant pour tout faire. — Entendons-nous bien! — Robert-Macaire préparateur au baccalauréat. — Laissez venir à moi les petits enfants!... — Robert-Macaire locataire insolvable. — Robert-Macaire débute dans l'art médical. — Robert-Macaire parfumeur. — Placement d'actions à la livre. — Clinique du docteur Robert-Macaire. — Robert-Macaire marie sa fille. — Robert-Macaire excellent mari. — Robert-Macaire et son cher oncle. — Un joli tour de Robert-Macaire. — Robert-Macaire et ses élèves. — Robert-Macaire et sa mine d'or. — L'artiste Robert-Macaire. — Robert-Macaire devant le tribunal. — Plus de corbillard des pauvres.!... — Robert-Macaire commissionnaire. — Triomphe de la probité politique. — Voulez-vous de l'or, voulez-vous des diamants? — Robert-Macaire magnétiseur. — Robert-Macaire refuse 10,000 fr. pour commettre une mauvaise action. — Robert-Macaire et les caricatures. — Robert-Macaire homœopathe. — Robert-Macaire et la vile multitude. — Robert-Macaire et les recors. — Robert-Macaire vend des bibles. — Robert-Macaire marchand de moutarde de toute couleur. — Bazar de l'industrie de Robert-Macaire. — Autre exploitation de l'amour. — Robert-Macaire chef d'orchestre. — Robert-Macaire administrateur. — Robert-Macaire artiste dramatique. — Robert-Macaire directeur d'un journal fort industriel. — Robert-Macaire exploite sa qualité d'actionnaire. — Robert-Macaire agent de change. — Piété filiale. — Robert-Macaire chez le caricaturiste.

Les auteurs ont, comme on le voit, placé Robert-Macaire dans tous les rangs, dans toutes les situations; ce type leur a servi à peindre la société de notre époque au point de vue le plus piquant, le plus satirique et malheureusement le plus vrai. — C'est la vérité et le comique de cette curieuse galerie qui ont fait son succès prodigieux.

Les ROBERT-MACAIRE ont paru lors de leur première publication dans le journal le *Charivari*, tiré à	3,000	exemplaires.
Ils se sont vendus en grand format, comme caricatures, à.	2,500	id.
L'édition avec texte, en 2 volumes, s'est tirée à.	6,000	id.
Total. . . .	11,500	exemplaires.

Aucuns dessins comiques n'ont jamais atteint un pareil chiffre de vente; cette seule observation suffit à prouver que la galerie des ROBERT-MACAIRE est quelque chose de plus qu'une collection d'images amusantes.

L'édition nouvelle que nous présentons aujourd'hui est faite dans un format commode; c'est un bel album de cent dessins brochés sous une couverture satinée.

Les CENT ET UN ROBERT-MACAIRE (édition épuisée), qui formaient 2 volumes, se vendaient, les 2 vol., 30 fr.; par la poste, 34 fr.

L'édition nouvelle contenant les cent dessins réunis en un seul volume, — par la poste, 15 francs.

Pour les abonnés du Journal amusant, par faveur exceptionnelle, 11 fr., rendu franco sur tous les points de la France.

Pour les recevoir à cette condition, il faut ABSOLUMENT envoyer un bon de poste au successeur d'Aubert et Cᵉ, rue Bergère, 20, ou bien faire remettre la somme de 11 fr. par un ami, car l'éditeur ne peut, sur ce prix, faire aucune remise aux intermédiaires.

ALBUM DU JOURNAL POUR RIRE.

Nous avons fait tirer à part du journal et en forme d'Album 110 pages de dessins non politiques parus dans le *Journal pour rire*, pour former un recueil qui peut figurer sur une table de salon et qui peut être donné en étrennes.

Cet Album se vend **12** fr. à Paris, **14** fr. rendu *franco.* — Pour les abonnés du *Journal pour rire* et des *Modes parisiennes*, le prix est réduit à **6** fr. Rendu *franco* dans toutes les localités de France où les grandes Messageries ont un bureau, **8** fr.

Pour recevoir l'Album du *Journal pour rire* franc de port, nos abonnés n'auront donc qu'à nous adresser un bon de poste de **8** fr., rue Bergère, 20.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 71. — 1857. Prix du numéro : 45 centimes. 9 Mai.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de la *Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR **d'AUBERT et Cie**, RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois . . . . 5 fr.
6 mois . . . . 10 »
12 mois . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR **d'AUBERT et Cie**, RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.



LE MOIS DES FLEURS, *par* PENOVILLE.

LA REINE TOPAZE, — par MARCELIN.

C'est joliment batt, la ~~Reine~~ Top!
(*Un aimable faubourien.*)



13900

MONSIEUR TOPAZE,
Capitaine d'aventurelure.



13901

LA REINE DE CES LIEUX.
Pour le coup, on ne dira plus : *Madame Carvalho-Miaulant*, mais bien : *Madame Carvalho-Rossignolant.*

LES LOISIRS DE ROSSINI.

Le cœur de l'homme est plein de contrastes; il recèle toutes les énormités, toutes les bizarreries. Et ces bizarreries, ces contrastes, sont encore plus vivaces chez les hommes de génie, puisqu'ils ont plus de cœur que les autres.

On assure que Rossini a horreur de la musique : il l'a dit au monde entier, et le monde entier le répète. Ainsi le front olympien duquel sont sorties tant d'admirables partitions se plisse aujourd'hui dédaigneusement devant tous ces harmonieux souvenirs. Non-seulement le chantre sublime du *Barbier* et de *Guillaume Tell* a brisé sa lyre, mais son âme s'est fermée à toute mélodie; l'art céleste auquel il doit toute sa gloire, il l'a pris en exécration.

N'est-ce pas là déjà un contraste phénoménal?

Eh bien, vous n'êtes pas au bout. Cette bizarrerie même, dont le monde a pris son parti, vient de se compliquer d'une anomalie, — d'une exception dans l'exception.

Cet homme, qui abhorre nos faiseurs d'opéras et nos donneurs de concerts, qui a le chant en abomination, qui trouve le violon fade, le violoncelle insipide, le piano assommant comme l'affaire de Neufchâtel, s'est pris d'affection pour... l'*harmoniflûte*.

Qu'est-ce que l'*harmoniflûte?*

Aucun musicien n'a pu me répondre. Ça a-t-il des ailes? cela va-t-il sur l'eau? On dit que cela imite la flûte et la voix humaine. La belle affaire, quand ce n'est pas Dorus, madame Miolan ou Duprez dans ses beaux jours! N'y a-t-il pas fagots et fagots?

Instruments imitatifs, on ne peut rien vous faire! Nous avons nos pauvres; passez votre chemin! je vous connais : vous êtes un produit de cette bohême instrumentale qui nous inonde de *mélophones*, de *mélodiums*, d'*harmonicordes*, d'*accordéons*, de *concertinas*, etc.

— Que parlez-vous d'accordéons et de concertinas? me dit un monsieur du passage des Panoramas. Veuillez venir entendre mon instrument, et vous changerez de langage.

— Vous êtes l'inventeur, monsieur? je vous reconnais à votre amour-propre. Eh bien, vous n'aurez de moi ni réclame ni apostille.

Ainsi hérissé comme le crin d'un cheval qui a rencontré une bête fauve, je tournai le dos à l'inventeur. Les quatre cents concerts de la saison m'avaient exaspéré.

Le soir, je rencontre un de mes confrères de la presse musicale, — un artiste de la bonne roche. Il rayonnait de béatitude.

— D'où vient votre extase? lui dis-je.

— J'ai vu Rossini!

— Sur le boulevard des Capucines?

— Non. Ce matin, dans un passage, je m'arrêtai devant je ne sais quel magasin : mon oreille était attirée par une phrase musicale exécutée avec infiniment de goût. Je regardai alors, et je vis une gracieuse jeune fille tenant sur les genoux un instrument grand comme une boîte à thé; elle en tirait des sons parfois doux et suaves comme ceux de la flûte bohême, parfois pleins et sonores comme ceux de la clarinette, ou expressifs comme une voix humaine. C'était charmant à entendre, et aussi charmant à voir manœuvrer. Vivement intéressé, j'entrai, *incognito* bien entendu, pour voir et apprécier de plus près. Quel fut mon étonnement de me trouver face à face avec Rossini, le grand Rossini, qui, lui aussi, écoutait, et *prenait*, disait-il, *une leçon*.

— Pas possible!... Et une leçon de quoi?

— D'*harmoniflûte*.... Il paraît que c'est le nom de l'instrument. Croiriez-vous que Rossini en possède un chez lui, et qu'il s'y exerce comme un enfant, pour charmer ses loisirs?

Je restai stupéfait.

M'expliquerez-vous cette manie de l'illustre maëstro?

Allez, messieurs, faites retentir l'air des accents de Mozart, de Haydn, de Beethoven; reprenez *Guillaume Tell*, fabriquez des pianos d'Érard, des Amati, des Guarnerius, des Stradivarius et des orgues de cent francs, pour que Rossini s'affole de... l'*harmoniflûte!*

J. LOVY.

LA REINE TOPAZE, — par MARCELIN (suite).



13902

LE SEIGNEUR ANNIBAL.



13903

LES DEUX ACOLYTES.

L'un est fils de comte,
Mais il fait sans honte
Des tours en plein vent;

L'autre est fils de prince,
Et pourtant il pince
Le pas du serpent.

LES RESSOURCES OCCULTES.

LE RAMENEUR.

Grâce aux annonces et aux réclames de toute espèce, personne n'ignore aujourd'hui qu'il existe des agences matrimoniales, des courtiers en éloges funèbres, des entrepreneurs de succès dramatiques et des administrations de chagrin et de tristesse, qui louent à des prix très-modérés des pleureurs et des pleureuses, vêtus de noir ou gantés de frais, qui mouillent consciencieusement des mouchoirs de batiste ou de cotonnade derrière les convois de haute classe.

On sait encore qu'il y a des malheureux qui trouvent leur pain de chaque jour dans la fange des ruisseaux, où ils cherchent les clous et la ferraille qu'ils convertissent en espèces de cuivre ou d'argent.

Des ramasseurs de bouts de cigares attachés aux maisons de confection de cigarettes de contrebande, auxquelles ils vendent en bloc le produit de leur continuelle *ramasse*.

Et cent autres professions et métiers inconnus à la plupart des gens, qui servent sans s'en douter de matière première ou d'instrument à ceux qui les exploitent.

Mais malgré les excursions faites dans ce domaine par de nombreux explorateurs, on est loin d'avoir épuisé la mine de curieuses études qu'offrent les types bizarres d'industriels problématiques qui pullulent à Paris.

Il en est une surtout qui peut fournir un intéressant chapitre à l'histoire de la vie parisienne.

C'est celle du *rameneur*.

Qui de vous connaît ce bipède?

Personne! et cependant il existe en chair et en os; vous le coudoyez chaque soir de fête, l'été au Pré Catelan, au bal Mabille ou au Château des Fleurs; l'hiver au bal de l'Opéra, au foyer des théâtres les jours de première représentation.

Le rameneur n'a pas de sexe.

Homme, il a de vingt-cinq à trente-cinq ans.

Femme, elle ne dépasse pas vingt-huit ans.

Voici leur signalement.

Pour tous deux, grande mise, chaînes, montre, bagues, bouquet, flacon, crinoline renforcée d'acier, — Quatre-vingts francs en poche, quelquefois rien.

Nous allons faire connaître la profession en indiquant les circonstances au milieu desquelles elle s'exerce.

Supposez qu'il est deux heures du matin, que nous sommes au Pré Catelan, et que nous écoutons ce qui se dit autour de nous.

— Mon cher, c'est superbe ici; mais en fait de musique je préfère aller souper; qu'en dites-vous, messieurs?

— Marguerite pourrait bien avoir raison; la promenade au grand air, c'est joli, mais ça creuse.

— Soupons! soupons! soupons!

— Qui parle de souper? j'en suis, et monsieur aussi?

— Comment donc! si ces messieurs et ces dames veulent bien le permettre, ce sera avec grand plaisir que je me joindrai à eux.

— Mais certainement, mon bon, nous soupons tous ensemble, les amis de nos amis sont les miens; dis donc, Irma, as-tu vu Maxime? je ne sais pas où il est passé.

— Je crois l'avoir aperçu tout à l'heure donnant le bras à Caroline; ah! ma chère, en voilà une qui saura le faire marcher.

— Tiens! elle n'est donc plus avec le baron?

— Le baron est à sec, et ce n'est pas étonnant, avec le train dont elle y allait.

— Voyons, mesdames, soupons-nous ou ne soupons-nous pas?

— Nous soupons!

— Henri a raison, il ne s'agit pas de bavarder, allons-nous-en.

C'est une femme qui parle; depuis un moment elle compte le nombre des gens qui sont disposés à souper, et elle ne songe qu'au moyen de l'augmenter.

— Paul, soupez-vous avec nous?

— Non, merci.

— Vous avez tort, mon cher, nous rirons. — Diable! dit-elle en *a parte*, je suis fâchée que Maxime ne soit pas là, lui et Caroline ça aurait fait deux personnes de plus, enfin tant pis!

— Dites donc, vicomte, est-ce qu'Olympe va faire souper ensemble tous les gens qu'elle connaît ici?

— Fichtre! en n'engageant que ses amants, il n'y aurait pas de restaurant assez vaste pour les contenir.

— Allons! en route.

On se dirige vers la sortie du pré, où on doit trouver des voitures.

— A propos, dit un jeune homme qui marche en tête, où soupons-nous?

— Parbleu, chez Vachette, répondent deux ou trois voix.

LA REINE TOPAZE, — par MARCELIN (suite).



LE BEAU SEXTUOR DU PREMIER ACTE.

« Nous sommes six seigneurs aimant la même femme,
» Et nous voulons savoir
» Quel est celui de nous que préfère la dame... »
(La dame préfère le septième.)

— Chez Vachette, merci! exclame Olympe, pourquoi pas au *Cadran bleu!*

— Mais cependant...

— Allons donc, mon cher, des gens qui savent manger ne soupent pas chez Vachette; on n'y trouve que des chateaubriands et de la galantine; c'est bon pour des femmes qui sont à jeun depuis quinze jours.

— Olympe a raison, allons à la Maison-Dorée.

— Allez où vous voudrez, mes enfans, reprend Olympe, moi je soupe chez X...

— Non, allons chez Désiré.

— A Tortoni.

— Des navets! je veux aller chez X..., moi!

— Allons-y, finit par répondre la compagnie.

Olympe en est venue à ses fins.

On arrive au restaurant, on demande un cabinet spacieux.

Les garçons s'empressent de dresser le couvert.

Au bout de dix minutes tout le monde boit, mange au milieu des éclats de rire, et des gais propos qui se mêlent au bruit des bouchons qui sautent et des baisers qui s'envolent.

Seule la voix d'Olympe, vibrante et railleuse, domine le tapage, et provoque à tous moments par ses saillies bouffonnes de nouvelles explosions de gaieté.

Le garçon entre apportant un poulet froid.

— Qu'est-ce que c'est que cela? s'écrie Olympe, je n'aime pas le poulet, moi; je veux du poisson.

— Quel poisson madame désire-t-elle?

— Servez-nous une murène.

— Oui! oui! c'est ça, une murène; tudieu! il n'y a qu'Olympe pour avoir de semblables idées; de la murène, bravo!

— Je ne sais s'il y en a, hasarda timidement le garçon.

— Mon cher, quand je demande quelque chose il faut qu'on m'en trouve; je veux manger de la murène, arrange-toi pour m'en servir.

— Bravo! bravo! A la santé d'Olympe! Vive Olympe!

Un quart d'heure se passe.

Le garçon ne revient pas; ces messieurs et ces dames continuent plus que jamais à s'embrasser, à boire, à parler tous à la fois; personne ne songe plus au poisson.

Soudain la porte s'ouvre, et le garçon paraît porteur du plat désiré.

Un hourrah unanime l'accueille.

De nouveaux bravos sont votés à Olympe.

On touche à peine à la fameuse murène, dont l'odeur a paru affecter désagréablement le nerf olfactif des soupeurs.

Il en est paru sur la table, c'est tout ce que désirait Olympe

Lorsqu'il s'agit de payer la carte, le poisson figure pour soixante francs.

. . . .

— Dépêchez-vous de faire mon compte, monsieur X..., tandis qu'ils sont tous là-haut sous la table.

— Voyons, mon enfant; on a dépensé trois cent vingt francs, ce qui vous donne pour vos dix pour cent trente-deux francs; maintenant vous avez quinze francs de prime pour le poisson, ce qui fait quarante-sept, en voici cinquante.

— Merci, monsieur X.... Il y a demain fête de nuit à Mabille, je vous *ramènerai* du monde probablement.

— Si vous venez demain, demandez encore de la murène, elle est presque entière; je vous donnerai vingt francs, *vu* qu'elle est un peu tournée.

LA REINE TOPAZE, — par MARCELIN (suite).



UNE FÊTE VÉNITIENNE AU BOULEVARD DU TEMPLE.

Esclaves! apportez-leur des pipes culottées d'or, et faites circuler les chiques de Syracuse!

— Entendu, ils m'offriront de la murène, ou le diable m'emportera plutôt.

— Je sais que vous êtes la meilleure rameneuse de la maison.

— Oui, mais vous devriez bien recommander à Élisa de ne pas *allumer* mes soupeurs; ça ne se fait pas, ça; samedi, à Asnières, elle a emmené le petit de S... qui devait venir avec vous.

— Soyez tranquille, je lui parlerai demain.

Lecteur, voilà ce que c'est que la *rameneuse;* méfiez-vous des femmes qui soupent, et si vous soupez, choisissez vous-même le restaurant.

Quant au rameneur, c'est le même système.

Le restaurateur lui donne une prime pour demander du vin de Johannisberg, quand les convives ont perdu le goût de n'importe quel breuvage.

Que dites-vous de ce petit métier?

Il y a des gens qui ne font que cela pendant dix ans, et qui amassent des rentes en soupant de la sorte toutes les nuits.

Décidément, j'aime encore mieux élever des lapins, c'est moins fatigant.

H. Gourdon de Genouillac.

LA QUESTION DU PRÉNOM.

O parents ingénus! O parrains et marraines pleins de candeur!... Avant d'accompagner les enfants nouveau-nés à la mairie et à l'église, réfléchissez bien au prénom que vous allez leur imposer!

C'est une question grave que la question du prénom. On ne s'appelle pas impunément Basile, Rigobert, Ildefonse, Babylas, Ignace, Lézin, Eucher, Cyriaque, Rieul, Théotime, Polycarpe, Pancrace, Ildevert, Optat, Rufin, Leufroy, Babolein, Eustathe, Pantaléon, Abdon, Amour,

LA REINE TOPAZE, — par MARCELIN (suite).

QUELQUES OPINIONS HASARDÉES SUR LES FIORITURES DE MADAME TOPAZE.



13906

— D'abord, quand on n'a pas de voix, avec quoi diable peut-on chanter?
— Avec méthode.



13907

— Et que pensez-vous du chant de madame Topaze?
— Au fond, c'est un civet sans lièvre; mais la sauce est si bonne!...



13908

A PROPOS DES VARIATIONS DU DEUXIÈME ACTE.
— Quand une vocalise n'a aucune raison de commencer, en a-t-elle une de finir?



13909

UN ORIGINAL.
— Au résumé, ce chant-là est merveilleux, prodigieux, miraculeux, tout ce que vous voudrez, mais —

J'aime mieux les fraises,
O gué,
J'aime mieux les fraises.

Sidoine, Fiacre, Nicomède, Andoche, Mellon, Éloque, Nicaise, Macaire et Bertrand.

Quiconque porte une enseigne mal séante aura à subir, toute sa vie, mille moqueries désagréables, mille et une petites avanies insupportables à la longue.

O parrains et marraines! examinez donc avec attention le calendrier avant d'y choisir un nom pour une innocente créature qui n'en peut mais.

Doter d'un nom biscornu un pauvre petit être qui ne vous a rien fait, c'est le vouer à la risée de ses concitoyens.

Évitez aussi les prénoms hermaphrodites, véritables sourcières à quiproquo.

Mon jeune neveu se nomme Anne, et ses petits camarades ne lui épargnent pas les jeux de mots faciles sur ses longues oreilles, ses paniers et son *bas*.

De plus, lorsque sa mère parle de son *Anne*, on ne sait jamais si elle veut désigner son garçon ou sa fille. Anne est un nom porté par les deux sexes... indépendamment des quadrupèdes à longues queues.

L'histoire cite Anne Comnène, Anne reine d'Angleterre, Anne de Clèves, et la fameuse sœur Anne de *Barbe-Bleue*. C'est le côté des dames.

Le côté des hommes est non moins bien fourni. Voici le connétable Anne de Montmorency, le chancelier Anne Dubourg, l'amiral Anne de Joyeuse, un mignon de Henri III, et une foule d'autres *Annes* savants,... sans

oublier Théodore Anne, un de nos bons critiques en matière théâtrale.

Hippolyte est aussi un nom à deux tranchants; Camille est dans la même situation. Corneille nous montre Camille des *Horaces*, et la révolution de 89 produit Camille Desmoulins.

Le doux nom de Marie est également porté par les deux sexes. Nous avons Marie Cabel, Marie Laurent, deux comédiennes; et Marie Escudier et Marie Aycard, deux écrivains.

Et Éléonore donc!... Parlerai-je de toutes les Éléonores historiques, en commençant par Éléonore d'Aquitaine, l'infidèle moitié de Louis le Jeune? Non, je préfère causer d'Éléonore de Vaulabelle.

Ses jolis articles dans les journaux lui ont valu bien des déclarations d'amour masculines. Qu'en faisait l'auteur?... Il en bourrait sa pipe.

Car Éléonore de Vaulabelle, l'historien des *Deux restaurations*, n'est pas une dame, c'est un véritable monsieur.

Qu'un homme ait un nom ridicule, s'il le porte dignement, il saura le faire respecter; d'ailleurs, il y a cent manières d'imposer silence aux moqueurs... Mais une femme... une faible femme...

Je sais des gens qui préféreraient aborder de front une batterie d'artillerie, plutôt que d'épouser une jeune fille qui s'intitulerait Indiana, Paméla ou Scolastique.

Il leur semblerait impossible de dire à une créature humaine : — O Gertrude, je t'aime! — O Pétronille, donne-moi ton cœur! — O Véronique, sois à moi! — O Pulchérie, ô Perpétue, ô Françoise, ô Aubierge, ô Thècle, ô Barbe, ô Gorgone, deviens ma femme!

Cependant toutes ces saintes font l'ornement de notre calendrier. Et il y a des individus galants qui prétendent que tous les noms de femmes sont jolis, parce qu'elles embellissent tout ce qui leur appartient...

Excepté leurs maris.

Hélas! il n'est que trop vrai, nous subissons tous involontairement l'influence, bonne ou mauvaise, du nom que l'on prononce devant nous pour la première fois.

Je me rappelle, à ce propos, une promenade matinale au bord de la Marne, l'été dernier. Au détour d'une haie, j'aperçois deux baigneuses se donnant mutuellement une leçon de natation. L'une était petite et brune, l'autre était grande et blonde. Elles ne s'étaient point habillées avec cet affreux vêtement de bain tout noir, qui rend les femmes si uniformément laides. Un peignoir d'étoffe légère les protégeait gentiment.

J'écoutais leurs rires, je m'amusais de leurs jeux, j'étais charmé, fasciné, attendri. Il me semblait que s'animait pour moi quelque merveilleuse toile d'un grand maître. Je craignais de voir apparaître le visage enluminé d'un vieux faune. A son aspect, mes adorables baigneuses auraient pris la fuite. J'invoquais tout bas Jupiter païen pour qu'il prolongeât ma vision enchanteresse.

Tout à coup j'entends une troisième voix de femme, qui change en maussade trio le ravissant duo de la jeunesse et de la beauté que j'écoutais.

Cette voix était vieille et cassée, elle appartenait à la matrone de mes deux nymphes mythologiques, une hideuse duègne, qui cueillait, — afin de le revendre, du mouron pour les petits oiseaux. *Schoken!*

— Ohé! criait la vieille, avez-vous fini de vous décrasser?... Vos deux hottes sont pleines, et se lassent d'attendre! Ohé! Cunégonde! Ohé! Balbine!...

Et la blonde baigneuse répliqua :

— Tais donc ton bec!

Et la brune s'écria :

— Tu nous embêtes! hue donc!

O douloureuse surprise! mes naïades répondaient aux affreux noms de Cunégonde et de Balbine! Elles portaient la hotte, et ne se baignaient que pour se décrasser. Pouah!

Je m'enfuis comme si j'avais eu à ma poursuite tous les remords et tous les gendarmes.

Depuis ce jour, j'abhorre toutes les marchandes de mouron pour les petits oiseaux.

Luc Bardas.

COSARELLES.

L'autre soir, dans une discussion avec notre célèbre Duprez, quelqu'un se hasarda à lui signaler les écueils de sa méthode de chant.

— Enfin, monsieur, convenez que vous forcez parfois outre mesure l'organe de vos élèves.

— Mais non!

— Mais oui. Et ces efforts de gosier doivent souvent compromettre la pureté des cordes vocales.

— Chansons que tout cela!

— Comme il vous plaira. Cela n'a pas empêché votre meilleure élève, mademoiselle M..., de faire un *couac* à votre dernière soirée de l'hôtel Turgot.

— Un *couac?* Qu'est-ce que cela... s'il est bien réussi!

***

Le feuilleton d'un journal de Paris contenait dernièrement cette phrase :

« Chaque soir, dans la salle Herz, dans les salons d'Érard et de Pleyel, vous entendez bruire les manifestations vocales et instrumentales. »

Un journal d'Indre-et-Loire a trouvé bon de reproduire ce feuilleton. Mais, grâce aux distractions ou à la myopie de la typographie locale, le passage ci-dessus subit une petite variante assez folichonne :

« Chaque soir, dans la salle Herz, dans les salons d'Érard et de Pleyel, on entend *braire* les manifestations vocales et instrumentales. »

Avouez que ces casses typographiques sont des enfants terribles. Mais elles ne sont pas polies.

***

Deux jolies pécheresses de Breda-Square, Nini P..., issue d'un Pipelet, et sa blonde amie, surnommée la *reine Topaze*, se disposaient l'autre soir à se rendre à un bal d'artistes.

Au moment de partir, Nini P... reçoit une lettre portant cachet noir.

— Tiens! tiens! c'est de Nogent-le-Rotrou!... Est-ce que ma pauvre mère serait morte?

— Elle était donc malade?

— Voilà six mois qu'elle est dans son lit, la pauvre chérie.

Et Nini P... se met en mesure de briser le cachet.

— Quel guignon! dit son amie, tu ne pourrais pas venir au bal. (*Elle lui arrache la lettre des mains.*) Écoute, Nini, si tu m'en crois, tu attendras à demain pour décacheter la lettre : alors tu ne sauras pas.

— C'est vrai, alors je ne saurai pas...

Et Nini P..., suivant le conseil de son amie, jeta la lettre dans le tiroir d'une chiffonnière.

Ainsi, grâce à l'honorable scrupule de la *reine Topaze*, Nini put se rendre à son bal d'artistes.

Elle se rattrapa le lendemain en pleurant double.

J. Lovy.

THÉATRES.

Got est l'un des comiques les plus aimés du Théâtre-Français. Dès qu'il paraît on sourit, lorsqu'il ouvre la bouche on s'apprête à éclater, quand il parle on se tient les côtes. Eh bien, Got a voulu prouver qu'il avait le don de figer d'un seul coup la joie du public; oui, pour établir qu'il pouvait cesser d'être amusant, Got a écrit un opéra intitulé *François Villon*.

C'est en effet quelque chose de lamentable que l'intrigue et la musique de cet opéra infiniment trop sérieux. Si le parolier a été triste, le compositeur a été funèbre; sa partition est gaie comme un *Requiem* en faux-bourdon.

Rien que d'y penser, je me sens pris d'une tristesse profonde... Je n'y veux plus songer.. Et cependant M. Edmond Membrée est un musicien de grand mérite... Qu'il fasse de sa partition d'opéra une messe de mort, et elle sera à sa véritable place.

Causons de *Jean le toqué*, l'œuvre nouvelle des Variétés, qui a servi à la rentrée de Bouffé, — un de nos derniers grands comédiens.

Ce n'est pas que *Jean le toqué* soit capable de nous communiquer beaucoup de gaieté, au contraire, cette paysannerie est écrite dans le ton berrichon de la *Petite Fadette*, c'est une sorte de transposition de *Nina* ou la *Folle par amour*, une imitation lointaine de la *Prima donna*, c'est l'*Ombre* (un ballet que M. Cogniard a fait représenter jadis à la Porte-Saint-Martin), seulement la pantomime est devenue un vaudeville.

Depuis quelques années, nous n'avions vu et revu Bouffé que dans les anciens rôles de son vieux répertoire. Tout splendide qu'ils soient, le public, grand ami du nouveau et de l'imprévu, désirait l'applaudir dans un ouvrage de fraîche date. Le remarquable comédien a joué *Jean le toqué* (traduction le *Fou par amour*), et il y a été à la fois simple, touchant, énergique et vrai; il n'a point failli à sa rayonnante réputation.

A ses côtés on a vivement choyé Lassagne, le plus désopilant de tous les villageois. Depuis Odry on n'a jamais vu une bêtise plus écrasante, une jovialité plus incontestable.

Il faut rire, rire et toujours rire!

Telle est bien la devise des vaudevillistes français. MM. Clairville et Lambert Thiboust riraient volontiers sur les ruines fumantes de notre vieux monde détruit par la queue de la comète du 13 juin.

Le farceur d'astronome allemand qui a pondu ce canard astronomique doit bien rire dans sa barbe. A-t-on assez parlé, chanté, plaisanté, conspué, exalté sa *balançoire*? (Passez-moi le mot.) Personne n'y croit, et tout le monde s'en occupe.

O vous qui demandez à être rassurés! entrez aux Variétés, MM. Clairville et Lambert Thiboust, — les Babinet du flon-flon, — vous montreront comment et pourquoi la *Comète de Charles-Quint* fera encore une fois grâce à cette pauvre terre.

Vous rappelez-vous cette histoire déjà vieille d'un mois?... La Gaîté obtient un grand succès en jouant un drame de MM. Anicet et d'Ennery, intitulé *l'Aveugle*. Une protestation, une réclamation est adressée aux journaux par M. Gabriel Hugelmann. Il prétend qu'on lui a volé une pièce présentée par lui à la Gaîté. Grande émotion sur toute la ligne. Ceci est le premier acte de la chose.

Le deuxième acte est moins terrible. M. Hugelmann fait des excuses aux gens qu'il a accusés de vol. Pourquoi?... M. Charles Desnoyers vient de lui recevoir son drame à l'Ambigu.

Le troisième acte, c'est la représentation de ce fameux *Fils de l'Aveugle*, si célèbre *avant* d'être connu qu'il a usé toute sa popularité, et n'en aura plus guère *après*.

Nous nous attendions à trouver une certaine analogie entre les deux ouvrages. Pas du tout. La pièce de la Gaîté ressemble à *Clermont*, une comédie de Scribe, le *Fils de l'Aveugle* de M. Hugelmann est une imitation du *Sonneur de Saint-Paul*, drame de Bouchardy.

En vérité je ne comprends pas M. Hugelmann, c'est lui qui pille et c'est lui qui se plaint. Il crie *au voleur!* avec un aplomb foudroyant, comme si sa conscience était tranquille, absolument comme s'il n'avait rien à redouter de la gendarmerie de lettres et du ministère public des journaux.

Au lieu de faire passer la scène dans les montagnes de l'Écosse comme dans le *Sonneur de Saint-Paul*, il la met dans les montagnes de l'Espagne. Francisco devient aveugle, — comme John, — des suites d'un coup de feu tiré par le traître... Seulement l'aveugle de M. Hugelmann a une spécialité que n'avait pas l'autre. Dès qu'il a perdu la vue, il marche sur le ventre, sans doute pour aller plus vite, en allant *ventre à terre*.

Certainement le drame de M. Hugelmann a des qualités énergiques et sentimentales qui ne manquent jamais leur gros effet au boulevard du crime; certainement la foule qui a applaudi l'*Aveugle* de la Gaîté voudra juger par elle-même le *Fils de l'Aveugle* de l'Ambigu; donc le scandale occasionné par M. Hugelmann lui aura servi à quelque chose. Mais cela ne nous empêchera pas de dire qu'il y a deux genres de portes pour entrer dans le monde de la publicité : la porte haute, la porte basse. Nous préférons l'entrée par la grande porte.

Albert Monnier.

Jardin d'hiver. — On organise en ce moment une fête artistique dont l'originalité assure le succès. — Elle aura pour titre : Fête des rébus illustrés.

UNE COLLECTION INTÉRESSANTE.

Bien peu de personnes connaissent toutes les variétés que présente encore le costume dans les différentes localités françaises. Ces variétés, dernière trace des anciennes nationalités, des anciennes démarcations provinciales, vont tous les jours s'effaçant, et il est positif que sous ce rapport, d'ici à peu de temps, le niveau le plus parfait régnera sur tous les points du territoire national.

Dès aujourd'hui déjà l'artiste ou l'amateur qui veut connaître, étudier, consulter, comparer ou collectionner ces costumes, ne sait où les trouver. — Dans le commerce? il ne rencontrera que des collections incomplètes, des dessins inexacts, des albums qu'il faut acheter en entier pour posséder un costume dont on a besoin. — Dans les bibliothèques? il lui faudra consulter des centaines de livres, et pour les consulter, connaître leur existence; et dans ces livres, pour un costume actuel, il en trouvera vingt qui se sont transformés ou modifiés depuis l'exécution de la gravure.

Pour l'artistre peintre, pour l'auteur, pour l'artiste dramatique, le directeur de théâtre, le costumier; pour l'amateur qui voudrait joindre à un livre sur un pays un atlas des costumes de ce pays; — pour le voyageur qui désire conserver le souvenir des costumes qu'il a vus; pour le curieux qui veut faire collection de dessins de ce genre, c'est une heureuse idée que celle de l'ancien directeur de la maison Aubert, qui a entrepris de réunir en faisceau, dans un format portatif et agréable, des costumes de tous les pays. Cette galerie, qui deviendra avec le temps un véritable monument artistique, se compose déjà de 365 feuilles.

Elle a pour titre :

MUSÉE DE COSTUMES DES DIFFÉRENTES NATIONS MODERNES.

Elle comprend jusqu'à ce jour :

86	COSTUMES DES DÉPARTEMENTS DE LA FRANCE.	
33	—	D'ALGÉRIE ET DES COLONIES FRANÇAISES.
37	—	DE LA RUSSIE MÉRIDIONALE ET SEPTENTRIONALE.
60	—	DE TURQUIE, GRÈCE, ÉGYPTE, ETC.
42	—	D'ITALIE ET DU PIÉMONT.
25	—	DE SUISSE ET DU TYROL.
20	—	D'ALLEMAGNE ET D'AUTRICHE.
27	—	D'AMÉRIQUE.
4	—	DE HOLLANDE.
31	—	D'ESPAGNE ET PORTUGAL.

La suite des costumes hollandais va paraître prochainement, ainsi que celle des costumes espagnols et portugais. Puis viendra une série très-intéressante de costumes norvégiens, dont les dessins nous ont été rapportés par un peintre hollandais. Ensuite les costumes tout à fait inédits d'une partie de l'Inde très-peu connue des Européens. — Ces costumes sont dus à un jeune artiste français qui a fait un séjour de trois ans dans ce pays. Disons pour en finir que M. Catnino va donner à cette collection des dessins de costumes algériens tout nouveaux.

Comme on le voit, le *Musée de costumes des différentes nations* est déjà un ouvrage hors ligne par le nombre de sujets qui forment sa collection, — parce qu'il contient plus de costumes français qu'on n'en pourrait trouver dans quelque recueil que ce soit. — Il nous est permis de dire également que nul autre ne peut lui être comparé pour le prix. En effet, ces dessins, gravés ou même lithographiés, s'ils sont mis en couleur, coûtent toujours de 1 fr., 1 fr. 50 cent. à 3 fr. la pièce.

Le *Musée de costumes* se vend 40 cent. la feuille coloriée, — et ce dessin est gravé sur acier par les premiers artistes, imprimé en taille-douce sur beau vélin, et colorié à l'aquarelle avec retouche.

On peut acheter telles ou telles feuilles qu'on veut, sans être obligé à prendre celles dont on n'a pas besoin ou envie.

Enfin, une fois possesseur des 365 feuilles parues en ce moment, on pourra, avec une faible dépense annuelle, tenir sa collection au courant, car le temps et les soins qu'exige la gravure sur acier pour arriver à de bons résultats, ne permettent pas de publier plus de 50 ou 60 planches par an.

Les 365 feuilles parues, à 40 cent., font 146 francs. Toute personne d'une solvabilité connue, qui désirerait les acheter et ne pas payer comptant cette somme consacrée à satisfaire une fantaisie, peut nous envoyer un bon de poste de 46 fr. et un billet de 100 fr. à notre ordre et à l'échéance d'un an : nous lui adresserons *franco* la collection bien emballée.

Adresser les demandes, accompagnées d'un bon de poste, à M. Philipon fils, 20, rue Bergère.

PROUESSES DE MAITRE RENARD,

LITHOGRAPHIÉES A LA PLUME, PAR COLETTE,

d'après le REINEKE FUCHS DE GOETHE, illustré par Wilhelm de Kaulbach.

Cet ouvrage a obtenu en Allemagne, où il a été créé, le plus grand, le plus légitime succès. M. Colette a fidèlement copié Wilhelm de Kaulbach, et l'album que nous annonçons ici est la collection des dessins de ce livre original.

Prix broché. . . . 6 fr. ; franco. . . . 7 fr.
Cartonné. . . . . . 8 fr. ; franco. . . . 10 fr.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.



STATUETTE DE JEANNE D'ARC

RÉDUCTION
DE LA BELLE STATUE EXÉCUTÉE
PAR
LA PRINCESSE MARIE
(Fille de Louis-Philippe).

Cette charmante statuette, haute de 25 centimètres, en métal galvanisé bronze, dont la valeur a toujours été de 50 francs, est donnée aux abonnés de nos deux journaux pour le prix de 15 francs.

20 francs bien emballée dans une caisse et rendue *franche de port* dans toutes les localités desservies par les chemins de fer et les Messageries.

Adresser un bon de poste à M. Philipon fils, au Journal, rue Bergère, 20.

SECONDE PARTIE DU DESSIN SANS MAITRE.

LA COULEUR,

MÉTHODE DE Mme MARIE-ÉLISABETH CAVÉ,

APPROUVÉE PAR M. EUGENE DELACROIX.

Voir, comprendre, se souvenir, c'est savoir.
RUBENS.

La seconde partie du *Dessin sans Maître* traite de la couleur, et enseigne l'harmonie des tons. Voici, du reste, la table des matières, qui indiquera, mieux que nous ne le saurions dire, le but de l'ouvrage :

Des antiques. — Des grands maîtres. — De la couleur sans couleurs. — Choix du papier et des pinceaux pour l'aquarelle. — Procédé pour tendre le papier. — Manière de laver. — Des tons de chair. — De l'air. — De l'art de s'habiller. — De la couleur de convention. — Des cheveux. — Les femmes brunes et les femmes blondes. — Les hommes grands et les petits hommes. — Les étoffes noires et blanches. — Du dessin dans la couleur. — De la couleur dans la sculpture. — Des étoffes de couleur. — De la touche. — Du mouvement et de la forme. — Des ombres portées. — Des tons lointains. — Des ciels. — Des animaux. — Comment on fait passer un personnage dans l'ombre. — La copie d'un tableau. — La composition d'un tableau. — De l'harmonie des couleurs dans la composition. — De l'esquisse.

Prix : 3 fr. à Paris; — 4 fr. par la poste.
Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 72. — 1857. Prix du numéro : 45 centimes. 16 Mai.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delisy, Davies et Cie, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

MODES DE PRINTEMPS, — par MARCELIN.



1910

UN RETOUR DU BLANCHISSAGE.
La plus belle moitié de la plus belle moitié du genre humain

COSARELLES.

« Cet âge est sans pitié ! » a dit le poëte en parlant des enfants.

Il faut croire que le théâtre de Montmartre est encore dans l'enfance, il s'agit du public de ce théâtre, car il vient de commettre un acte de cruauté sans précédent dans l'état de notre civilisation actuelle. Pour en trouver un semblable, il faudrait remonter le fleuve des années, trifouiller dans l'histoire théâtrale, compulser tous les exemples de scélératesse que le passé a légués au présent.

Ce qui sauve le fait que j'ai à rapporter, c'est sa drôlerie.

L'autre soir, le théâtre de Montmartre donnait une représentation extraordinaire au bénéfice d'un neveu de Prosper Gothy. Parmi les éléments de cette soirée figuraient des morceaux de chant exécutés par je ne sais quelle société chorale.

Cette société chantante chanta fort mal : c'est une justice à lui rendre. Le public murmura, chuta, sifflota. Et pourtant les chanteurs furent rappelés. Ils se rendirent tous avec empressement à ce vœu inattendu, à cette ovation de haute clémence : alors ce fut une bordée générale, une tempête de sifflets, une orgie de clefs forées, une explosion de huées d'un bout de la salle à l'autre.

Le public avait rappelé la société chorale pour la siffler formellement et en grande cérémonie.

***

Le quartier Saint-Antoine s'est enrichi d'une rue toute neuve, à laquelle une héroïque victime des journées de juin a laissé son nom. C'est la rue *Malher*.

Percée sur l'emplacement de l'ancienne Force, débouchant sur la rue de Rivoli à la hauteur de Saint-Paul, la rue *Malher*, née d'hier, et à peine sevrée, fait des efforts

MODES DE PRINTEMPS, — par MARCELIN (suite).



13911

— Est-ce le bavolet du chapeau? est-ce le chapeau du bavolet? est-ce un chapeau? est-ce un bavolet?



13912

Mesdemoiselles Crinolinettes.



13913

PRÉPARATIFS POUR LA CAMPAGNE.
L'abat-jour et son support.



13914

— Ces marchands sont vraiment bien ridicules avec leurs mannequins! est-ce qu'une femme a jamais ressemblé à ça?

inouïs pour tenir sa place au soleil, acquérir ses droits de cité et ses certificats d'élégance. Elle vous fait l'effet d'un fragment de la Chaussée-d'Antin, exilé, perdu au milieu du Marais.

Ce gros poupard, — je parle de la rue *Malher*, — a déjà tous les vices. On y voit des maisons de confection, des bouillons hollandais, des crèmeries, des jupons Malakoff, des épiciers à remuer à la pelle, des marchands de vin à profusion, des cafés à bouche que veux-tu, notamment un *Estaminet du grand balcon*, avec ses moelleux divans et ses tables de marbre blanc, et tout le tremblement.

La rue *Malher* possède aussi un coiffeur. Mais quel coiffeur!... Ici je touche à l'élément capital de la rue. Entassez tous les raffinements du siècle, tous les parfums de l'Orient, toutes les élégances de l'Occident, les cristaux les plus splendides, les savons les plus onctueux, et vous n'aurez encore qu'une idée incomplète de ce que le génie du rasoir a su accumuler sur ce point de Paris pour faire la barbe aux enfants de la terre.

Mais afin de distancer d'un coup tous les artistes capillaires de notre moderne Babylone, voici l'affiche dont ce barbier fantaisiste vient de faire tapisser tous les carrefours de Paris.

SPLENDIDES ET SOMPTUEUX SALONS DE COIFFURE MODERNE.

Premier professeur des grands cours de

COIFFURE MODERNE.

Détails du confort hygiénique auquel a droit tout client pour la barbe et le soin de la tête :

PREMIÈRE DIVISION.

Cinq capacités de premier ordre sont affectées aux soins de la barbe. — Poudre superfine au Windsor. — Rasoir velouté qui assure aux personnes sensibles d'*être rasées de très-près sans irriter le tissu barbiculaire.* — Poudre

MODES DE PRINTEMPS, — par MARCELIN (suite).



13915

NÉGLIGÉ-CHANTILLY. — Voilà un pantalon nouveau que je n'ai jamais pu faire comprendre à mon tailleur; il m'a fallu le faire venir de Londres. J'ai eu de la peine, mais aussi je suis réussi sur toutes les coutures.



13916

— Mon ami, tu peux très-bien me faire faire un mantelet comme celui-là, puisque j'ai du velours pour le haut du mantelet et qu'il ne me manque absolument que la garniture de dentelle.

UNE CONSULTATION.



13917

Porterai-je mes favoris courts et droits, à la russe?



13918

Ou longs et pendants, à l'anglaise?



13919

Porterai-je ma barbe comme ce monsieur?



13920

Ou la laisserai-je naturelle, comme celui-ci?

à la Maréchale et à la Caccia-Marrha pour rafraîchir le visage. — Cuvettes aromatisées aux fleurs d'Italie.

DEUXIÈME DIVISION.

Cinq grands artistes d'élite tailleront les cheveux à la Molière et à l'anglaise moderne, *ainsi que les tailles de cheveux de MM. les officiers de l'armée*, dans les plus élégantes proportions mathématiques. — Brosse hygiénique électrique. — Lotion capillophile. — Cosmétique oriental, crème d'hortensia, pompadour, à la sultane, au choix du client. — *Fluide lustral.*

COIFFURE DE DAMES.

Cinq grands professeurs hors ligne développeront avec élégance, avec habileté, le grand cachet d'innovation des coiffures modernes.

De riches toilettes, ornées de magnifiques cristaux, renfermant les *fluides nourrisseurs*, les parfums les plus suaves et les plus délicieux, etc.

Récapitulation. — Cinq capacités de premier ordre pour vous raser; cinq grands artistes d'élite pour vous tailler les cheveux; cinq grands professeurs hors ligne pour mettre de fausses nattes à ces dames. En tout, quinze garçons perruquiers, sans compter le chef.

Ajoutez à ce somptueux personnel les parfums de l'Asie, les cristaux, le *fluide lustral* et les *fluides nourrisseurs*, et vous acquerrez la conviction que le fondateur de ce salon de coiffure a gagné un million à la Bourse.

Être millionnaire, et rester perruquier!... N'est-ce pas que cela fait dresser les cheveux?

⁂

Un nouveau professeur de langue anglaise, M. Burke,

SCÈNES DE MOEURS, — par Mlle Octavie Rossignon.



13921

Pendant que ces dames se placent et qu'on remue les chaises, si vous vouliez nous jouer une de vos délicieuses rêveries?...



13922

— Je ne vois pas, monsieur, pourquoi vous n'engagez pas ma mère à votre grand dîner, elle est riche et a d'aussi beaux diamants que vos duchesses.
— C'est vrai, mais elle voudra parler, et je crains un cuir accusateur...



Dis donc, ma chère, comment ta mère a-t-elle pu porter une mode aussi ridicule?



13924

Madame est charmante avec ce chapeau!! il lui dégage bien la figure, et par le froid qu'il fait, il tient si chaud dans le dos!...

vient de surgir à l'horizon de Paris. Si nous en croyons ses annonces et ses prospectus, il enseigne l'*anglais des Anglais* par la méthode *anti-Robertson*.

Ce qui doit nous faire supposer que, depuis une trentaine d'années, M. Robertson inculque aux Parisiens l'anglais des Suisses, des Hongrois, des Cafres et des Hottentots.

O concurrence, voilà de tes coups!

Nous verrons si la méthode Burke répond à la malice de son enseigne.

***

L'Algérie est décidément à la hauteur de la France, et la réclame y fait son métier crânement. Voici ce que nous lisons dans le dernier numéro du *Derbouka*, journal d'Alger :

« Les personnes qui s'intéressent à la comète, apprendront sans doute avec plaisir que sa queue est entièrement repoussée, et qu'elle est plus longue et plus fournie que jamais.

« Cette miraculeuse recrudescence est due à l'emploi de l'eau tonique de Chalmin, dite parachute des cheveux.

« Deux flacons de trois francs ont suffi pour nettoyer le cuir chevelu, détruire les pellicules blanchâtres, et favoriser la reproduction de cette incomparable chevelure qu'envieraient nos plus jolies femmes. »

J. Lovy.

LA CROIX CATELAN.

Le Printemps, fils de Mars, nous ramène les lilas, les œufs de Pâques (ces cousins germains des cadeaux de jour de l'an), les hannetons, les abricots en plein vent, les concerts *dito*, et les bals sylvestres.

Déjà la réclame module sur son galoubet-sax les charmes de Mabille, les voluptés d'Asnières, le vas-y-donc de la Closerie, les mélodies parfumées du Château des Fleurs.

Le Pré Catelan a ouvert la marche... à grand orchestre.

Il fait savoir à tous et à toutes, sur l'air de : « Joli

SCÈNES DE MOEURS, — par Mlle Octavie Rossignon (suite).



925

— Votre camarade n'est donc pas là pour cirer mes bottines?
— Ah! mademoichelle, il ne chire pas les chouliers auchourd'hui, il fait sa liquidachion à la Bourche!



1 923

— Dites-moi, Marianne, comment se porte cette petite dame notre voisine qui est si malade?...
— Oh! madame, je crois bien qu'elle est morte, car il y a une consultation.



13927

— Ne craignez-vous pas, madame V***, que ma robe ne soit un peu décolletée.
— Mais non, madame, votre robe est une robe de grande soirée, et *il n'y a que le nu qui habille.*



13928

Madame regrette beaucoup de ne pouvoir recevoir monsieur, mais elle a dans son salon deux dames si élégantes qu'il n'y a plus de place.

» mois de mai, quand reviendras-tu? » que son théâtre des fleurs vient de s'épanouir, et que mademoiselle Bénita est prête à faire voir le tour aux plus habiles *manicardi.* (Traduction libre : mani-cartes.)

Il fait mousser sa brasserie, porte aux nues sa photographie *à pied et à cheval*, et annonce que ses marionnettes auront l'honneur de représenter devant vous des pièces *spécialement écrites pour elles, par des auteurs habitués au succès sur les meilleures scènes de nos théâtres de vaudeville.*

On parle même d'un grand drame en cinq actes, en vers, destiné à des marionnettes commandées exprès à *Pantin*, et dont le sujet serait l'assassinat de l'infortuné Arnaud Catelan.

On est remonté à cet effet aux sources les plus ruisselantes d'authenticité, et nous sommes à même de donner le plan de cette tragédie, tel qu'il a été extrait de chroniqueurs dignes de foi, d'après un manuscrit de la bibliothèque de l'Institut.

« Ce que aulcuns ne sçavent : c'est le vray, touchant » l'occision et le trespassement de mons Catelan, le trou- » badour.

» Doncques ie vous diray la mort de cettui-ci, de la » manière qu'elle advint et ce qui suibvit d'icelle.

» Oyez!

» C'estoyt devers l'an 1300.

» En faict, Arnault Catelan — ung ténor en hault re- » nom à ceste époque — brilloyt à la court de Savoye, » où la sienne estoyt prisée à sa iuste valeur.

» Philippe le Bel — ainsy dénommé à cause de la » beaulté de dame Jeanne, son espouse — aïant ouï de- » viser à grand los des talents et mérictes dudict trou- » badour savoïard, resolust de le mander en France.

» Pour ce, il escribvit à Béatrice de Savoye une lestre » revestue d'un timbre-poste, selon l'us du temps, par » laquelle il prioyt la royne d'auctoriser son ménestrel à » venir passer ung temps au manoir de Passi, où Phi- » lippe se tenoyt lors.

» De plus, pour se mestre en bonne odeur près du » poëte Catelan, le roy lui expédia, par les Messageries, » une caisse d'eau de Cologne de Jean-Marie Farina,

LA NOUVELLE GÉNÉRATION.



13929
Complétement étrangers au journal les *Modes parisiennes*.



13930
Fashion germanique.



13931
Monsieur le vicomte ferait bien de me prévenir si monsieur le vicomte avait besoin........ de quelque chose.



13932
Dans toutes les familles chacun est musicien sur l'air du tra la la la.

» parfumeur breveté de la court de France et Navarre.

» Nostre trouvère, tout joyant d'un tel cadeau, et » licencié de ailleurs par haulte dame Béatrice, annonça » au roy, par retour du courrier, sa prochaine départie, et » se mist en route.

» Ains, pour arriver devers Passi, il lui falloyt traver- » ser le bois de Rouvrai, qu'on a nommé du depuis le bois » de Boulogne — en changeant *Rou* en *Bou* et *vrai* en » *logne* — Et, soubs Philippe le Bel, ce bois estoyt in- » festé de mécréants dicts en ce temps-là : « Rosdeurs » de barryères. »

» Lors doncques, dans sa sapience et haulte prévision, » le roy Philippe — toujours dict le Bel à cause de la » beaulté de sa femme — bailla l'ordre d'envoïer au de- » vant du ténor quatre hommes et ung caporal, avecque » mission de proutéger le voïageur envers et contre les » attaques des malfaicteurs.

» Le caporal, aïant rencontré Catelan sur la lisière du » bois, lui fict accueil; ains, s'aperceuant tost que le sus- » dict estoyt porteur d'ung panier et soubçonnant que » c'estoyt ung présent destiné au roy, il trama avecque » ses estafiers le proiet d'occire l'advenant, ce qui fust » accepté par les quatre hommes... fors ung, qui sçeut » toutes-fois dissimeuler.

» Dans l'umbre du bois, et comme Catelan virait avec- » que confiance, tout en iouant de la vielle, le caporal et » trois de ses acolîtes — sens soucy aulcun des gentils : » *Eh! ioup! la Catarina!* » du jouvencel confié à leur » garde et foy — se ruèrent sur luy; et, malgré la subve- » nance que luy porta le quatrième soldat, occirent mé- » chamment le ménestrel et se partagèrent tost les dé- » pouilles d'icelui.

» Au nombre desdicts obiects contenus dans le panier, » ils advisèrent ung flacon de senteur et en misrent plein » leur mouchoir.

» De retour au castel de Passi, ils dirent hardiement » n'avoir aperceu personne, et le bon soldat garda le » mistère, de peur d'estre assassiné par ses compagnons.

» Lors le roy tira son foulard et se print à gémir à » chauldes larmes sur le troubadour savoïard — et les » soldats, pour ne donner aulcuns soubçons, aïant creu » debvoir imiter leur roïal maistre, aussy tirèrent leurs » mouchoirs.

» Adoncques une odeur d'eau de Cologne s'épandit par » tout.

» Philippe le Bel, ainsy dénommé toujours à cause, etc., » seurpris qu'ung parfum composé exprès pour la court » fust en pouvoir de ses gens d'armes, se remémora l'en- » voy par luy faict à Catelan et comprist le vray, que » vinct de reste confirmer à haulte voix le soldat fidesle.

» Le caporal et ses trois hommes fusrent appréhendés » et livrés à la hart.

» Quant au soldat qui avoyt tant bravement faict son » debvoir, le roy le *décora*...

« Telle est l'origine vraye de la *Croix Catelan*. »

La Ristori, qui a déjà fait traduire en italien *Médée*, la *Fiammina* et l'*Affaire de la rue de Lourcine*, doit, — dit-on, — faire italianiser la *Croix Catelan*.

La célèbre tragédienne jouerait Béatrice de Savoie.

Joseph Kelm intrigue pour remplir le rôle de l'infortuné troubadour.

Grassot paraît avoir des chances.

Et voilà comme l'art dramatique ne saurait périr, *grâce au* Pré Catelan et aux Italiens

ALEXANDRE FLAN.

LES BLONDISTES.

Une révolution qui met les trois quarts du beau sexe en rage contre ces monstres d'hommes est en train de s'accomplir à l'heure où j'écris ces lignes.

Le règne des brunes, qui semblait devoir être éternel, est fini; celui des blondes commence.

Quelques raffinés, retardataires du dernier bal masqué de l'Opéra, soupaient chez Leblond en se racontant leurs impressions de foyer.

— C'est curieux, dit l'un d'eux, combien j'ai compté de femmes brunes cette nuit pour une seule blonde... Décidément la beauté blonde disparaît.

— C'est palpitant d'*inouïsme*, reprit un autre, j'ai fait exactement la même remarque.

— Ce qu'il y a de plus joli, continua un troisième, c'est que nous sommes ici dix convives, et tous les dix plus bruns que des moricauds.

— Aussi demandons-nous des blondes, reprit le premier qui avait mis la question sur le tapis; — toujours le besoin des contrastes.

— Il n'y a ici que notre amphitryon qu'on puisse appeler *Leblond*, dit gaiement un farceur.

— Messieurs, ce mortel calembour enterre le carnaval et commence le carême. Pour ma part (c'était un Belge qui parlait), je dis que les brunes sont les seules vraies femmes. D abord toutes les Andalouses sont brunes, et...

Un artiste l'interrompit du geste et de la voix.

— C'est une opinion de Bruxelles que vous nous apportez là, mon cher monsieur. D'abord Vénus, le type de la beauté par excellence, le prototype de la femme, était blonde; Ève aussi était blonde... En somme, la vraie femme est blonde; les femmes brunes sont des hommes manqués.

Toute l'assistance se prononça contre le malheureux Belge, amateur des brunes. Les verres s'entre-choquèrent; on porta un toast *aux femmes blondes*, et il fut décidé qu'à partir de ce jour tous les convives de ce souper formeraient le noyau d'une société mystérieuse qui aurait pour but suprême la protection et la propagation des femmes blondes, à l'exclusion des femmes brunes. On se quitta en se jurant un serment à la vie, à la mort.

Le pacte n'a été que trop bien exécuté. C'est à la faveur du quadrille des *Lanciers* que les mailles de cette trame ténébreuse (je devrais dire lumineuse, puisqu'il s'agit de blondes) se serrent de jour en jour. On a constaté, en effet, que dans les principaux salons où les *Lanciers* ont été dansés, les brunes ont été exclues et ont été réduites à faire tapisserie. Certains cavaliers ont même affecté de ne jamais les inviter.

Le plan a été habilement conçu, il faut le dire. Les professeurs de danse les plus célèbres ont été gagnés à prix d'or par l'*association des blondistes*, qui leur ont fait jurer de n'initier que des blondes aux difficultés du nouveau quadrille.

Un blocus continental est dès à présent organisé contre les brunes. La société des blondistes a des ramifications à Vienne, à Berlin, à Munich, à Saint-Pétersbourg, et même à Batavia. C'est à Londres qu'elle compte ses plus nombreux prosélytes. L Italie, l'Espagne et le Portugal font des difficultés pour entrer dans l'alliance blondiste; cependant on ne désespère pas de les entraîner.

Tout *blondiste* jure, en entrant dans l'association qui répudie les brunes, de donner en tout et partout le pas à la femme blonde sur la femme brune.

Les blondes sont divisées en deux grandes classes.

PREMIÈRE DIVISION. Les blondes aux yeux bleus.

DEUXIÈME DIVISION. Les blondes aux yeux noirs.

(Les nuances intermédiaires, quant aux yeux, sont réparties dans l'une de ces deux divisions.)

Ne sont reconnues pour *blondes* que les femmes appartenant à l'une des sept catégories suivantes, qui subdivisent les deux grandes classes précitées :

1re. Le *blond doré*. Celui que les astronomes prêtent à la chevelure de Bérénice.

2e. Le *blond cendré*, couleur de la chevelure de Marie-Madeleine, à qui il fut beaucoup pardonné parce qu'elle avait beaucoup aimé.

3e. Le *blond allemand*, autrement dit blond *sauerkraut*, jaune choucroute, que Werther aimait tant dans Charlotte, au dire des commentateurs.

4e. Le *blond anglais*, transparent comme une infusion de thé souchong, ce blond sentimental qui fait si bien dans les keepsakes coloriés où l'on voit de jeunes miss distribuer de la brioche, plus colorée qu'elles, à de blancs moutons.

5e. Le *blond filasse*, admirablement caractérisé par ce paquet de chanvre que les Albinos de pure race portent sur la tête en guise de tubes capillaires.

6e. Le *blond vénitien*, affectionné par les peintres de l'école vénitienne. Cette nuance, légèrement acajou, ou si l'on veut poil d'écureuil, a été admise sur l'observation de quelques artistes. On prétend que Cléopâtre devait une partie de sa beauté à ses cheveux d'un ton pelure d'oignon un peu vif, si vif que les historiens prétendent qu'à force d'avoir vu lever l'aurore, son cuir chevelu en avait retenu les gammes de feu.

7e. Le *blond châtain*, nuance de café brûlé, à reflets d'ébène doré, qui permettra à quelques demi-brunes de se glisser dans le camp des blondistes.

Une nouvelle Jeanne d'Arc, surnommée la *maréchale Brune* (à cause de sa couleur) s'est mise à la tête d'une croisade contre les blondistes. Elle a pour lieutenant général une créole, à qui ses yeux et ses cheveux couleur aile de corbeau ont mérité le titre de *maréchale d'Encre*. L'Espagne et l'Italie leur ont promis des renforts. Toutes deux se proposent d'aller fonder en Algérie un champ d'asile pour les brunes. La nouvelle colonie s'appellerait *Brunoville*. Elles se flattent d'entraîner à la suite de leurs bataillons tous les blondins de France et de Navarre.

ANTONIO WATRIPON.

THÉATRES.

Parmi les nouveaux jeunes auteurs dramatiques passés au grade de maître, il en est un qui se fait remarquer par la conscience de son talent, la hauteur de ses pensées, la consistance de son œuvre, la vigueur du sujet qu'il traite, et la chaleur, le coloris dont il sait l'animer; ce jeune maître, c'est M. Victor Séjour.

Il portait déjà sur son blason la *Chute de Séjan*, *Richard III*, les *Noces vénitiennes* et le *Fils de la nuit;* à présent il faut qu'il y joigne *André Gérard*, son nouveau triomphe de l'Odéon.

André Gérard est une œuvre pleine d'émotions, de mouvement, de situations palpitantes, reposant sur une idée philosophique: c'est un drame qui donne la fièvre; c'était le drame qu'il fallait à Frédérick-Lemaître, l'acteur merveilleusement servi par la pièce, et qui à son tour l'a servie si merveilleusement.

Comme le grand artiste a noblement, humainement exprimé l'amour, les douleurs, les emportements du père de famille — un grand cœur — tourmenté par le Besoin, et succombant un moment sous les coups redoublés de la Fatalité! Après la faute, le pardon racheté par le repentir; la réhabilitation sociale après la réhabilitation morale. Avec quel art inouï, quelle puissance éblouissante, quelle grandeur magistrale Frédérick-Lemaître a interprété la pensée de l'auteur! C'est une belle pièce, c'est un beau rôle.

M. Ferdinand Dugué est aussi l'un des jeunes maîtres proclamés par la voix de la foule : la voix du peuple, c'est la voix de Dieu.

Tandis que Victor Séjour triomphait à l'Odéon avec Frédérick-Lemaître jouant *André Gérard*, Dugué remportait une grande victoire à la Porte-Saint-Martin avec Mélingue jouant *Shakspeare*.

Ce n'est pas la première fois que la grande figure de Shakspeare a tenté les dramaturges. Non loin de l'époque où Voltaire injuriait l'auteur de *Roméo et Juliette*, et où Letourneur traduisait avec épouvante les mâles beautés de son œuvre, Alexandre Duval jetait son nom sur les planches de la scène française, sous prétexte d'un petit acte assez médiocre. Un petit acte pour ce géant, c'était peu! Plus tard, dans le *Songe d'une nuit d'été*, l'Opéra-Comique a fait revivre le poëte entre Falstaff et Élisabeth d'Angleterre.

Aujourd'hui Shakspeare nous revient toujours escorté de la fille de Henri VIII, comme si ces deux grands noms étaient désormais inséparables, et Mélingue a trouvé un digne pendant à son *Salvator Rosa*.

Qui disait donc qu'un théâtre ne pouvait jamais obtenir deux grands succès à la file?... Voyez le Vaudeville : après le grand succès bi-centenaire des *Faux bonshommes* de Barrière, voici le grand succès de la *Famille Lambert* de Léon Gozlan, un nom si étincelant d'esprit, que, placé sur l'affiche, il attire la foule à la façon des miroirs à alouettes. Seulement ce n'est pas pour tuer qu'il attire, c'est pour fasciner, plaire, charmer.

Le succès amène la parodie, c'est chose convenue, et pour rester fidèle à la tradition, la *Fiammina* de Mario Uchard au Théâtre-Français a fait éclore la *Gamina* à l'autre bout du Palais-Royal, dans le nid joyeux où s'ébattent Arnal, Grassot, Ravel, Hyacinthe, et autres joyeux comiques.

La *Gamina* de Siraudin et Cholet fait autant rire que la *Fiammina* fait pleurer; ce n'est pas peu dire.

C'était fête aux Champs-Élysées l'autre jour, on se rendait en foule à l'Hippodrome, qui rouvrait ses portes. Les nombreux amis de l'art équestre s'habituent à voir en plein jour les costumes et les oripeaux de théâtre. Jadis ces exhibitions en plein soleil ressemblaient assez à un mardi gras attardé, à une descente de la Courtille réfractaire. Aujourd'hui le pli est pris, on n'y songe plus. On bat des mains aux aventures terribles de *Mazeppa*, chef des révoltés de l'Ukraine. On se roule aux expériences de sauvetage contre l'incendie de M. et madame Thévenin; et mille lorgnettes, mues par l'admiration, se braquent sur le char de l'*Abeille*, où Bourdillat a groupé adorablement les fleurs animées les plus charmantes, et les insectes humanisés les plus curieux.

Il me reste bien peu de place pour parler de *Rose la fruitière* des Folies-Dramatiques. Ce n'est pas par la fraîcheur du sujet que ce vaudeville sentimental brille. Il est bâti sur une donnée si vieille, si vieille, si connue, si connue, qu'elle n'est pas dangereuse. Le bon public l'a applaudie mille fois; pourquoi ne l'applaudirait-il pas mille et une?... C'est ce qu'il a fait.

Les Bouffes-Parisiens de M. Offenbach continuent à faire une sérieuse concurrence à nos grands théâtres lyriques. Là se trouvent d'excellents chanteurs comiques, de jolies pièces et d'agréables partitions signées de noms nouveaux. Classons dans cette heureuse catégorie l'opérette nouvelle, l'*Opéra aux fenêtres*, paroles de M. Halévy, musique de M. Gastinel, un prix de Rome. En vérité, ce sont les petits théâtres qui font le plus pour l'art.

ALBERT MONNIER.

On annonce pour mercredi prochain (20 mai) une course très-intéressante à la Marche, c'est un grand steeple-chase militaire dans lequel 22 chevaux sont engagés. Ne sont admis dans cette course que des officiers anglais et français en activité de service, et des gentlemen appartenant à différents cercles anglais et français.

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE.

PREMIER VOLUME.

La mode des publications à 10 cent. la livraison nous a entraîné à faire une petite édition du *Journal amusant*, mais hâtons-nous de dire à nos abonnés :

Que le *Petit journal pour rire* n'est, comme format et comme quantité de dessins, qu'une diminution du *Journal amusant;*

Que les dessins qui figurent dans le petit journal sont, en général, des dessins parus anciennement dans le grand.

Cependant le petit journal en contient de nouveaux faits spécialement pour lui, et les légendes des anciens dessins sont changées; ce qui en fait sinon des dessins nouveaux, du moins de nouveaux sujets.

Nous avons créé cette petite publication — pourquoi n'en conviendrions-nous pas? — uniquement pour empêcher que cette place fût prise par un autre. Aussitôt que la faveur dont jouissent encore les livraisons à 10 cent. se portera sur d'autres genres d'ouvrages, nous cesserons de faire paraître le *Petit journal pour rire*.

Ce petit journal ne prend et ne sert aucun abonnement. Il se vend seulement au numéro ou en volume. En numéros, il est aujourd'hui au chiffre de 63 numéros.

Chaque numéro se vend, à Paris, 10 cent.; par la poste, 15 cent.

26 numéros forment un demi-volume.

52 numéros (l'année entière) forment un volume.

Le premier volume (de 52 numéros) est en vente. On peut l'acheter au prix de : broché, rendu *franco* aux abonnés, 5 fr. 50 cent.; cartonné, rendu *franco*, 6 fr. pour nos abonnés.

On peut, si l'on préfère l'avoir en deux tomes pour mieux occuper la table de son salon, l'acheter en deux volumes, composés chacun de 26 numéros.

Chacun des deux petits volumes se vend : broché, rendu *franco* pour nos abonnés, 2 fr. 75 cent.; cartonné, *franco* pour nos abonnés, 3 fr.

Pour toute personne non abonnée, le port se paye en plus.

Le jour où le *Petit journal pour rire* cessera de paraître, — comme il ne sera pas fait de réimpression des numéros épuisés, — sa collection acquerra de la valeur. Chacun sait que les collections complètes du grand journal sont aujourd'hui très-recherchées, très-rares et se vendent fort cher.

Il en sera certainement de même pour la collection du petit journal. Nous inviterons donc ceux de nos abonnés qui n'ont pas, — ou qui n'ont plus la collection complète du grand journal, à acheter celle du petit.

A ce sujet, nous dirons que nous avons conservé quelques collections du *Journal amusant* depuis le 1er janvier 1856, époque à laquelle le *Journal pour rire* a pris un titre nouveau.

Comme le *Journal amusant* est parti du n° 1, les numéros parus jusqu'à ce jour composent une série nouvelle. — A défaut de la collection complète, qu'on ne peut pas se procurer, on peut du moins avoir la nouvelle série, c'est-à-dire le *Journal amusant* depuis son premier numéro.

Nous offrons à nos abonnés l'année 1856 au prix de l'abonnement (17 fr.).

On peut, moyennant 34 fr., avoir tous les numéros parus depuis le 1er janvier 1856 (c'est-à-dire la collection complète du *Journal amusant*) et tous les numéros qui paraîtront jusqu'à la fin de 1857.

Mais on comprend que nous ne pouvons pas décompléter les collections en réserve, et fournir tels ou tels mois de 1856.

Adresser un bon de poste à M. Philipon fils, 20, rue Bergère.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 73. — 1857. Prix du numéro : 15 centimes. 23 Mai.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de la *Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Ce, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Ce. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

LES PORTIERS DE PARIS, — par RANDON.



— Il me semble qu'autrefois messieurs les portiers exerçaient en outre un métier quelconque : la plupart étaient cordonniers, tailleurs.
— Possible... des Allemands, des crétins; mais aujourd'hui un concierge qui se respecte et qui sait *s'arranger*... sa loge doit lui suffire.

LES PORTIERS DE PARIS, — par RANDON (suite).



13934

— Le portier?...
— Connais pas, jeune homme, il y a-z-ici un concierge, et c'est à lui-même que vous avez celui de parler.



13935

— Pardon... vous dites que vos locataires ne doivent avoir ni chiens, ni chats, ni oiseaux, et pourtant il me semble que vous-même...
— Vous devez comprendre, madame, que moi, c'est bien différent.



13936

— D'abord, je dois dire à mossieu que nous ne voulons pas de gens qui meurent dans notre maison; ça donne de l'embarras.... et à parler franchement, mossieu n'a pas l'air très-fort...



13937

— Mes respects à madame Choumara, et surtout ne soyez pas si rares... vous savez que mon épouse reçoit le jeudi...

LA TOQUADE DES ESPRITS.

L'histoire dira un jour que vers le milieu du dix-neuvième siècle une grande maladie mentale a sévi sur les deux mondes; qu'elle a débuté par la rotation d'un guéridon, pour aboutir aux plus formidables insanités, à la plus complète aberration des intelligences.

Il paraît que nous n'en avons pas fini avec cette étrange épidémie. Le fameux *medium* américain Home, qui vient de se promener à travers notre vie positive comme le chevalier Bertram à travers l'opéra de *Robert le Diable*, nous a valu une recrudescence de publications occultes et de théories ébouriffantes. A côté des faits qui s'y révèlent, des opinions qu'on y exprime, le miracle de la Salette n'est plus qu'un jeu d'enfant ou de commère en goguette, ainsi que les tribunaux l'ont démontré.

***

Voici venir d'abord un volume intitulé *le Livre des esprits*, contenant les principes de la DOCTRINE SPIRITE, sur la nature des esprits, leur manifestation et *leurs rapports avec les hommes*, etc., etc., écrit SOUS LA DICTÉE et PUBLIÉ PAR L'ORDRE d'esprits supérieurs, par ALLAN KARDEC.

Cet ALLAN KARDEC, je vous le dis en confidence, n'est qu'un pseudonyme de fantaisie, adopté pour les besoins de la cause, par M. D... R..., qui occupait naguère une place importante dans une de nos administrations théâtrales.

LES PORTIERS DE PARIS, — par RANDON (suite).



13938

— Le propriétaire est le maître de la maison, c'est lui qui règne, d'accord, mais c'est moi qui gouverne, ne vous déplaise !



13939

Bientôt, dans la grotesque importance qu'il s'attribue, cet outrecuidant personnage sera tenté de s'écrier : ***L'Etat, c'est moi !***



13940

AUX APPROCHES DE LA SAINT SYLVESTRE.

— Si mossieu a besoin de quéq' chose en rentrant ce soir, mossieu n'a pas à se gêner... j'attendrai mossieu...



13941

PASSÉ LA FÊTE, ADIEU LE SAINT !

— Dam' ! j'ai pas les yeux dergnié le dos, moi !

« Pour les choses nouvelles il faut des mots nouveaux, it l'auteur dans son introduction. Les mots *spirituel, spiritualiste, spiritualisme*, ont déjà une acception bien dénie; leur en donner une nouvelle pour les appliquer à la octrine des esprits serait multiplier les causes déjà si ombreuses d'amphilogie. En effet, le spiritualisme est 'opposé du matérialisme; mais il ne s'ensuit pas que le piritualiste croie à l'existence des esprits ou à leurs communications avec le monde visible. Au lieu des mots *spirituel, spiritualisme*, nous employons pour désigner cette dernière croyance ceux de SPIRITE et de SPIRITISME. Les adeptes du *spiritisme* seront les SPIRITES, ou si l'on veut les SPIRITAINS.

» Or les esprits annoncent que les temps marqués par la Providence pour une manifestation universelle sont arrivés; et qu'étant les ministres de Dieu et les agents de sa volonté, leur mission est d'instruire et d'éclairer les hommes en ouvrant une nouvelle ère pour la régénération de l'humanité.

« Ce livre est le recueil de leurs enseignements; *il a été écrit par l'ordre et sous la dictée d'esprits supérieurs*, pour établir les fondements de la véritable *doctrine spirite.* »

Voici les termes dans lesquels les esprits ont donné par écrit à M. Allan Kardec, et par l'intermédiaire de plusieurs *mediums*, la mission d'écrire ce livre :

« Occupe-toi avec zèle et persévérance du travail que tu as entrepris avec notre concours. Ce travail est aussi le nôtre; nous le reverrons ensemble (probablement ce sont eux qui ont corrigé les épreuves); mais surtout

SCÈNES PARISIENNES, — par Mlle OCTAVIE ROSSIGNON.



ENCORE UN ENFANT TERRIBLE.

— Tu diras à ta mère que j'étais venue pour la voir avant son voyage.
— Ah! madame, je crois bien que papa ne voudra pas faire le voyage... les actions baissent!!!...



— Je demande bien pardon à mam'zelle de lui apporter si tard sa crème et sa braise; mais c'est qu' vu la fin du mois, j'ai été forcée d'aller chez mon agent de change.



Un ballon d'essai.



LE DANGER DES BALLONS.
Machine infernale de fantaisie.

quand l'œuvre sera terminée, rappelle-toi que *nous t'ordonnons de l'imprimer* et de la propager.

» Tu as bien compris ta mission, *nous sommes contents de toi*.

» Tu mettras en tête du livre le cep de vigne que nous t'avons dessiné. (En effet, en tête des prolégomènes on voit une agréable vignette représentant un cep de vigne : c'est le *fac-simile* de celui qui a été dessiné par les esprits.) Le corps c'est le cep, l'âme c'est le grain, l'esprit c'est la liqueur, et l'homme quintessencie l'esprit par le travail. »

De sorte que le *Livre des esprits* est tout simplement un produit vinicole.

M. Allan Kardec entre ensuite en matière, et nous initie à la doctrine *spirite*, à l'essence de Dieu, à la création, au monde corporel, au monde *spirite*, à l'incarnation des esprits, à leur manifestation, à leur classification, à leurs faits et gestes, à la manière de les évoquer.

Enfin, dans son épilogue, M. Allan Kardec nous annonce que les esprits lui dicteront prochainement un autre livre, qui fera suite à cette première publication.

***

De son côté, l'auteur de la *Magie du dix-neuvième siècle* et de l'opuscule : *Comment l'esprit vient aux tables*, M. A. Morin, devenu poëte de la veille au lendemain, vient de pourfendre le scepticisme académique avec un volume en vers intitulé *Révélations :*

> Cette fois Dieu m'a dit : Va, je te fais poëte!...
> Je suis parti soudain, comme part l'alouette,
> Avec l'instinct pour guide et le ciel pour chemin,
> Porté par Aujourd'hui qui s'en va vers Demain.
> Prenant l'idée au vol, mon vol avec l'idée,
> Ne la trouvant jamais par la rime bridée,
> Jouant avec le vers comme on joue au cerceau,
> Etc., etc. . . . .

Suivent 230 pages de mysticisme rimé, affectant to[...] les rhythmes et toutes les coupes. Humoristiques saill[...] contre les corps savants, physique, métaphysique, phil[...]

NAÏVETÉS CHAMPÊTRES, — par Riou.



13946

— Mais vous êtes ben honnête, madame, toute la maisonnée va ben, lés éfants itout, sauf le porc, comme monsieur votre mari, qu'a été un brin malade, j' crai, d'un fort rhume, mais l' vétérinaire nous a dit que ça n' serait rien.



13947

— Ah! monsieur, faut que j' vos fasse vai man p'tit viau comme y s'en devient ben. Il est tout comme monsieur vot' fils, y's ont tant grandi teurtous depuis l'an passé, que n'y a pas mèche de les reconnaître.

sophie transcendante, divagations, aperçus lucides, aberrations pyramidales, orgueil immense, des strophes pleines de verve, des stances burlesques, il y a de tout dans ce livre bizarre. Et par une de ces fantaisies dont M. Morin seul a le secret, les derniers mots de chaque chapitre forment le titre du chapitre suivant!

Le tout suivi d'une explication du phénomène des *tables parlantes*.

Et notez que ce volume rimé n'est pas le dernier mot rimé de M. A. Morin; de même que M. Allan Kardec, il nous annonce une suite. A ce premier livre des *Révélations* (le *Buisson ardent*) succéderont la *Verge d'Aaron*, le *Sinaï* et la *Terre promise*.

***

A peine avais-je parcouru quelques chapitres de ce diable de *Buisson ardent*, quand on est venu m'apporter le dernier numéro de l'*Ami des sciences*.

« Il existe en ce moment à Genève, dit ce journal, une secte sous le nom de *bortisme*. C'est tout simplement la religion de la *table parlante*, fondée dans cette ville par un certain Bort, ministre protestant, de concert avec son beau-frère Mestral et son gendre Bret.

» Une foule de dévots suivent avec ferveur la nouvelle doctrine. L'objet de leur culte est une table autour de laquelle se réunissent respectueusement les croyants. Tout d'abord la table parlait en frappant du pied à chaque lettre de l'alphabet récité par le *medium*, c'est-à-dire le ministre, et servant à former le mot que la table voulait prononcer; mais ce langage a été perfectionné au moyen d'une autre table plus petite, placée sur la première, et autour de laquelle sont marquées les lettres de l'alphabet comme les chiffres d'un cadran d'horloge. Ces lettres sont indiquées par une aiguille, obéissant à l'influence de l'agent mystérieux qui exerce sa puissance sur la table.

» Toutefois, comme ce langage est encore trop lent au gré des désirs impatients des croyants, il suffit que la table commence ou la lettre ou la phrase, et Bort achève le discours, grâce à sa science profonde dans les mystères de la table, qui lui fait deviner au premier signe toute l'affaire.

» Les esprits parlant par l'intermédiaire de la table et de Bort sont des esprits de premier choix. Ainsi c'est l'ange David, l'ange Luther, l'archange Michel, et jusqu'à Jésus-Christ lui-même. Alors tout le monde se lève en signe de respect, tandis que lorsqu'il ne s'agit que d'anges, on reste assis. »

***

Vous le voyez, la France et la Suisse ne négligent rien pour acclimater en Europe la grande toquade américaine; mais elles ont beau faire, la terre des Yankees restera la métropole, l'usine centrale et modèle des manifestations spiritualistes. Chaque mois les paquebots transatlantiques nous apportent de nouveaux colis de miracles.

Le dernier numéro du *Spiritual telegraph*, journal publié à New-York, contient la relation suivante datée de Harrisburgh (États-Unis):

« Les manifestations ont maintenant un tel caractère, qu'il ne peut plus rester l'ombre d'un doute pour quiconque cherche sincèrement la vérité. Nous vous avons déjà rendu compte de la manière dont les esprits font des communications. Chose étrange, ces communications ne s'écrivent plus par l'intermédiaire des *mediums* ni avec aucune coopération humaine; aujourd'hui ce sont les esprits qui font leur besogne eux-mêmes. Notre rôle consiste uniquement à tailler une douzaine de crayons; nous les plaçons dans un pupitre que nous fermons à clef, et dont je mets la clef dans ma poche. Nos amis les esprits fournissent le papier, prennent à leur volonté un ou plusieurs des crayons, les extraient du pupitre, bien qu'il soit fermé à clef, et écrivent leurs communications. Quand un crayon est émoussé, ils le jettent sur la table devant nous, comme pour nous le faire retailler.

» Le nombre des communications ainsi obtenues est d'environ deux cents; toutes ont été copiées avec soin sur du grand papier blanc, et forment cent quatorze pages. Les originaux, enfilés avec ordre, sont précieusement conservés dans une boîte qui est enfermée sous clef dans le pupitre. Malgré ces précautions, il est arrivé souvent que les esprits ont retiré de la boîte quelques-uns de leurs écrits, et nous ont ordonné de corriger les copies, lorsque la personne qui avait copié s'était trompée d'un mot ou d'une lettre.

» Les esprits nous ont aussi donné des dessins et des peintures fort extraordinaires. Ils nous ont apporté un tableau exécuté sur une grande feuille de papier. Le coloris

LES LOTERIES, — par BARIC.



13948

— Croiriez-vous, mère Cloporte, que j'avais rêvé le numéro onze mille onze cent onze... c'était ben sûr un bon numéro. V'là-ti' pas qu'au bureau i' m'ont dit que ce numéro n'existait pas? qu'ils avaient ben le 11, le 111, le 1111, le 11111, le 111111, mais point onze mille onze cent onze!!... c'est ben une preuve ou qu'i' sont ben mal montés, ou qu'i' gardent les bons pour eux, pas vrai?



13949

— Je prends un billet à chaque loterie.
— Combien as-tu déjà gagné?
— Rien encore.
— C'est déjà beaucoup, si tu sais en tirer parti...
— Comment donc?
— En n'en prenant pas davantage.



13950

— Tu coupes là d'dans! toi aussi?... moi, je ne prends de billets qu'à une loterie, la seule bonne, celle qui n'a jamais trompé personne, et qui paye en espèces..... le travail!



13951

— Tu as donc la monomanie de la loterie?
— Eh! mon cher, il ne faut qu'un coup!...
— Comme il ne faut qu'un billet, le tout est de savoir le choisir.

en est admirable. Quelques artistes, après l'avoir examiné, ont déclaré qu'ils n'avaient jamais vu de pareilles couleurs. Quelquefois ils ont apporté des peintures inachevées, les ont remportées, puis, plusieurs jours après, nous les ont rendues achevées. »

Certes, voilà une concurrence dangereuse pour messieurs les artistes peintres. On ne dit pas si les esprits ont envoyé une de leurs toiles à l'exposition des beaux-arts à New-York.

* * *

Enfin la même correspondance ajoute :

« Les réunions générales ont cessé chez moi par suite de la maladie de ma fille; mais il se tient des cercles réguliers chez plusieurs de mes amis. Il y a trois soirées par semaine chez M. Brother Lewis; on y a des communications fort intéressantes et *pleines d'onction*.

» Nous obtenons des manifestations semblables à toutes celles qui ont eu lieu dans les autres cercles. Presque tous les soirs une table est enlevée au plafond et se meut en musique. Elle est renversée, et adhère si fortement au

plancher, qu'un homme a bien de la peine à la soulever. Elle est retournée, les pieds tantôt en l'air, tantôt en bas. A notre commandement, la table se promène autour de la chambre.... »

Ici j'ouvre une parenthèse. Le correspondant jouit sans doute d'une parfaite honorabilité, mais je ne vous le donnerai pas pour le modèle des pères; si j'avais une fille malade chez moi, je n'irais pas m'amuser à voir danser les tables chez mes amis

Je poursuis...

« On entend des coups dans toutes les parties de la maison. Ils sont gradués, depuis les sons les plus faibles, comme s'ils venaient de l'esprit d'un enfant, jusqu'aux bruits les plus intenses, semblables à ceux que produirait un homme en frappant fortement sur la table.

» Nous avons prié les esprits de jouer du violon. Ils ont fait quelques efforts en promenant l'archet sur les cordes, tantôt doucement, tantôt avec force; puis ils ont remis le violon entre nos mains.

» Ils nous disent qu'ils sont habitants de la cinquième sphère; qu'ils étaient, les uns docteurs, les autres ministres des différentes Églises, quand ils habitaient la terre.

» Souvent, quand nous sommes dans l'obscurité, si nous leur demandons de nous montrer de la lumière, ils inondent la chambre d'une lumière extrêmement vive. Quelquefois on a vu des boules lumineuses tomber sur la table et briller de manière à éclairer la chambre.

» En un mot, les communications et les manifestations ont le caractère le plus éclatant, le plus propre à convaincre. Les esprits ne nous permettent pas encore de publier leurs communications, quoique tout le monde ait la faculté de les lire et de les examiner. Loin de nous lasser, nous sommes déterminés à continuer d'expérimenter dans cette voie

» LUKE B. C. HOPKINS. »

***

Maintenant, je me permettrai de demander à tous ces sectaires, à tous ces mystiques, à tous ces *spiritains*, à tous ces hallucinés, à tous ces mauvais plaisants répandus sur le globe, combien de temps durera cette grande pasquinade, cette monstrueuse mystification? Toutes les nations vont-elles successivement gagner la contagion de cette toquade? Notre planète doit-elle devenir un vaste Bedlam?... Le 13 juin approche.... *Quos vult perdere dementat Jupiter.*

Peut-être la sagesse divine nous réserve-t-elle un petit déluge universel en guise de douche. Ce sera bien fait.

J. LOVY.

LE FRANÇAIS NÈGRE.

Nous connaissions le français belge, le français genevois, et quelques autres français plus ou moins épurés, corrigés, embellis, nous ne connaissions pas le français nègre, et les lecteurs du *Journal amusant* seront bien aises sans doute d'en posséder un échantillon. Nous transcrivons ici, comme modèle de style, quelques passages du *Moniteur haïtien*, qu'un ami met à notre disposition.

Voici d'abord un message que le général Dieudonné Bobo, commandant la province du Cap haïtien, adresse à Sa Majesté l'empereur Faustin Ier (*Moniteur haïtien* du 5 septembre 1849).

Il commence ainsi :

« ILLUSTRE GRAND SOUVERAIN,

. . . .

» Ce matin, à l'*aurore du jour*, j'ai fait donner publicité de ces actes (actes dont il accuse réception, et qui sont relatifs à la proclamation de Faustin Soulouque au titre d'empereur d'Haïti) avec toute la pompe voulue dans l'étendue de la ville du Cap haïtien. A cette occasion, Son Empereur, j'ai de nouveau *conçu le devoir* de rendre avec largesse les hommages de respect qui sont dus à la haute dignité de Votre Majesté. La publication a été entremêlée de cent et un coups de canon. Pour commencer la célébration, j'ai ordonné une publication secondaire pour que la ville *généralement fût illuminée* et que les habitants se livrassent *aux divertissements avec modestie.* Votre Majesté *saura* que sa nomination *sera fêtée pendant trois jours avec enthousiasme.* Dimanche, 2 septembre, est le jour fixé pour donner à la fête tout son éclat; j'ai ordonné la réunion de toutes les troupes de l'arrondissement du Cap et de la garde nationale pour assister à la *cérémonie de cette fête.*

» Le *nord est ferme;* de ma part, je veille de près à ce que mon devoir militaire m'impose pour la *garantie irrévocable du pouvoir* de l'empire dans la province sous mes ordres .

» Agréez, mon souverain, les salutations respectueuses de votre serviteur,

» BOBO. »

Ceci n'est déjà pas trop mal, mais le général Bobo se surpasse dans une seconde dépêche en date du 31 août 1849; elle est ainsi conçue :

« TRÈS-ILLUSTRE GRAND SOUVERAIN,

» L'acte émané du sénat de la république, en date du 26 de ce mois, vient de provoquer une *émotion satisfaisante* dans la province du nord, par le nouveau tribut de reconnaissance qu'a payé la nation entière au premier magistrat républicain en lui déférant le noble titre d'empereur, et la gloire *du* triomphe *des* vœux *de* la majorité *des* sujets *du* nouvel empire *d'*Haïti.

» Oui, mon illustre souverain, devant la raison et le pouvoir suprême *doivent échouer toutes passions désordonnées qui auraient pu entraver le progrès de votre empire.*

. . . .

» En attendant les preuves nouvelles de la tranquillité de la province, je jure de défendre avec *toute la force de mon âme* la souveraineté du pouvoir établi, et ne *cederai* qu'en mourant l'épée à la main.

» Agréez, mon très-illustre souverain, etc., etc.

» BOBO. »

Voici mieux encore; c'est la proclamation du même général Bobo au peuple et à l'armée de la province du Cap haïtien.

Nota. Nous copions religieusement et ne changeons rien, même à la ponctuation.

« HAÏTIENS,

» Vous venez d'entendre lecture des documents officiels *sortis des travaux* de nos chambres et de la proclamation impériale; vous avez compris, *je n'en doute point*, que la volonté nationale s'est manifestée et a proclamé Faustin Soulouque empereur d'Haïti. A cette voix unanime des Haïtiens qui a appelé ce digne chef à la souveraineté du pouvoir, il a dû sans hésitation en présence du *devoir qu'il doit* à son pays comme citoyen, accepter ce fardeau pesant dans le seul espoir du loyal concours *que* la nation *qui* fit appel à son patriotisme, voudra religieusement lui prêter pour dissiper les nuages épais de l'horizon politique et *aider la lumière divine* à éclairer en même temps tous les enfants d'Haïti.

» Haïtiens! vivons en paix sous la puissance de l'empire : Dieu protégera notre félicité. *Nous avons une étude immense de la complication des lois dotées à un peuple* qui n'a point encore atteint le degré voulu de lumières; le résultat est l'abandon en partie de la culture source principale de son bonheur.

» Le pays, il n'y a pas de doute, *fleurira en exigeant* l'assiduité au travail de notre sol fertile; le gouvernement *sous* des bases solides, assurera à chacun le juste fruit de ses travaux en le protégeant contre la fraude et la rapine. Dès lors l'existence des familles sera garantie : en retour de ces bienfaits nous devons, citoyens, consacrer le *but* de notre force pour le maintien de sa puissance et celle des lois : c'est là que se trouve le bonheur d'un peuple, et chacun saura ce qui lui revient de la somme du bien public.

» Ce n'est point ici le *caprice minutieux d'une volonté arbitraire*, c'est au contraire la volonté souveraine, et le jaloux orgueil de revoir Haïti dans son état de prospérité : par une passive obéissance aux lois de l'empire chaque citoyen *ne sera pas loin* de reconnaître les sacrifices qu'il a faits pour son pays, *pour ne pas dédaigner la conservation du noble azile qu'il doit à ses enfants* sur la terre de cet empire.

» Par un nouveau serment jurons, citoyens, de conserver fidélité et dévouement au pouvoir impérial. Nous jurons!

» Vive la liberté et l'égalité!
» Vive l'indépendance!
» Vive l'empire d'Haïti un et indivisible!
» Vive l'empereur!

» BOBO. »

Pour copie conforme : le secrétaire accidentel du prince Bobo,

CH. PHILIPON.

THÉATRES.

Lorsqu'on annonce une nouveauté au Gymnase, ce mot est devenu le synonyme de succès. Ce ne sont pas les *Comédiennes*, comédie en quatre actes de MM. Louis Lurine et Raymond Deslandes, qui feront exception à la règle. C'est une vraie comédie, écrite avec élégance, esprit et correction. Les *Comédiennes* ne ressemblent pas à ces vaudevilles grossiers qui outragent si souvent la morale, la raison et la grammaire.

MM. Lurine et Deslandes ont taillé en pleine vérité le portrait des comédiennes, types qu'ils ont voulu présenter au public; mais leurs portraits ne sont peints qu'en buste.

Ils ont divisé les artistes dramatiques en trois sections :

1° La femme de théâtre qui considère la scène comme une vitrine où elle peut étaler ses belles robes, causes de tant de ruines;

2° L'actrice qui sait ses rôles, et fait, aussi honnêtement que les circonstances le lui permettent, son petit métier. Est-ce une actrice? est-ce une lorette? On n'a jamais pu savoir;

3° La comédienne qui aime l'art et aborde le *cabotinage*, la femme sérieuse et honnête, l'héroïne intéressante et sympathique.

Fernande aime le théâtre; elle rencontre un jeune homme qui lui dévoue sa vie et qu'elle se prend à aimer. Fernande appartient aux caprices du public, aux insultes du premier venu. Il faut qu'elle renonce au théâtre ou à Maurice. Fernande renonce aux poignantes émotions théâtrales; mais à peine a-t-elle pris cette résolution, qu'elle se met à regretter la vie fiévreuse de l'artiste, et pleure les oripeaux qu'elle a sacrifiés à son amour. Alors Maurice désolé s'éloigne.

Six mois s'écoulent; il vient la revoir dans sa loge, un jour de première représentation. Ses amis, ses flatteurs l'entourent, et cependant elle pleure celui qui l'a abandonnée. Le voici! Elle veut revenir à lui!... Trop tard!... Maurice est marié! Il a mis une barrière insurmontable entre sa maîtresse et lui. Fernande est condamnée à la gloire... à perpétuité.

Telle est la substance de cette piquante comédie. Elle a été admirablement jouée par Lesueur, Geoffroy, et surtout par mademoiselle Victoria.

Mademoiselle Victoria a seize ans à peine, et elle a fait preuve d'une remarquable intelligence dans le rôle de Fernande. Comme elle a bien dit ce mot de la comédienne frappée dans son amour, et apprenant que Maurice est à jamais perdu pour elle : « Eh bien, je vivrai comme les autres! » Elle a soulevé les bravos unanimes de la salle. En vérité, il y a chez cette jeune artiste l'étoffe d'une grande comédienne.

La chaleur arrive et avec elle les reprises théâtrales. L'Opéra-Comique a repris *Joconde*, l'Ambigu le *Naufrage de la Méduse* et les Variétés la *Canaille*, où Lassagne a remplacé Odry avec infiniment de verve.

ALBERT MONNIER.

STATUETTE PAR LA PRINCESSE MARIE.

Il n'est pas nécessaire d'être bien vieux pour se souvenir d'un temps où les albums sur la table d'un salon, les statuettes exposées sur les meubles, ne se rencontraient, en France, que chez les artistes et chez les très-riches amateurs. Aujourd'hui les albums sont partout, dans tous les salons; chez les bourgeois les plus bourgeois, aussi bien que chez les amateurs les plus distingués; un salon sans albums ne serait pas considéré comme un salon, tout le monde aime le dessin — ou veut paraître l'aimer. Quel passe-temps pourrait-on d'ailleurs offrir de plus agréable à ses visiteurs? L'album entretient ou remplace la conversation, et puisque, tous les jours, l'esprit de la conversation va se perdant, il est naturel qu'un autre esprit le remplace : l'esprit des albums remplit cet office, et le remplit bien.

Anciennement les albums coûtaient fort cher, chaque feuille de Charlet ou de Bellangé valait 1 fr. — ou 1 fr. 50 cent. — Pour composer un album de 50 feuilles, il fallait donc dépenser 50 ou 75 fr., — plus le brochage ou la reliure. C'était trop, et les albums restaient un morceau de prince.

La maison Aubert eut l'idée de faire exécuter des albums par les caricaturistes à la mode, et elle établit ces albums à 10 fr., — 8 fr. — et quelquefois même 6 fr.

Moins de deux ans suffirent pour faire entrer l'album dans les habitudes et le répandre partout, comme on le voit aujourd'hui.

Pendant 23 ans la maison Aubert a fait marcher 30 presses lithographiques par ses albums.

Le goût de la statuaire pourrait-il se populariser comme celui du dessin? Je n'en doute pas, car les deux goûts n'en font à proprement parler qu'un seul. — Tout le monde aime à un degré quelconque l'image; or la statuette est une image aussi bien que le dessin, et plus peut-être que le dessin.

S'il est agréable de voir sur la table d'un salon un album d'art ou de caricatures, si les tableaux, les aquarelles exposés sur les murs d'un appartement sont un amusement et l'indice d'un goût artistique, n'en est-il pas de même de ces statues en miniature, de ces bronzes d'art, de ces figurines, de ces groupes de personnages ou d'animaux, qui servent de presse-papier, qui couronnent si élégamment un meuble, ornent une étagère, une cheminée, etc., etc.?

Mais les statuettes coûtent fort cher, le plus petit bronze vaut 50 fr., 60 fr. et plus, et, si l'on n'est pas connaisseur, on risque d'acheter une figurine de mauvais goût, une statuette sans valeur artistique.

Nous avons voulu voir si l'on pouvait faire pour les statuettes ce qui a si bien réussi à la maison Aubert pour ses albums; nous avons fait exécuter une petite réduction de la statue de Jeanne d'Arc, due au ciseau de la princesse Marie, fille de Louis-Philippe, et cette charmante petite statuette, en métal galvanisé bronze, qui porte 25 centimètres de hauteur, nous la cédons à nos abonnés pour 15 fr., — au lieu de 50 fr. que se vendent les bronzes de cette dimension.



Pour 20 fr. nous l'envoyons franche de port, bien emballée dans une petite caisse. Toutefois, cet envoi franc de port n'est fait qu'en France et dans les localités desservies par les chemins de fer ou les Messageries. Pour les localités situées hors la ligne des chemins de fer et des Messageries, nous envoyons franc de port au bureau des chemins de fer ou des Messageries qu'on nous désigne comme étant le moins éloigné du domicile du destinataire.

Adresser un bon de poste à M. Philipon fils, 20, rue Bergère.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 74. — 1857. Prix du numéro : 45 centimes. 30 Mai.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

UN JEUDI CHEZ MES TANTES, — par MARCELIN.



— Ces demoiselles te trouvent l'air bien mélancolique ce soir; à quoi donc songes-tu?
— Ah! mon cher, je songe au bon cigare que je fumerais en ce moment si j'étais au cercle.

LA COMÈTE DU 13 JUIN,

Série de dessins comiques par Bertall, paraîtra dans le prochain numéro.

Viendront ensuite :

L'ESPRIT DES ANIMAUX, par Randon (suite).

MESSIEURS LES PORTIERS, par le même (suite).

JOCONDE, par Marcelin.

LA REVUE DU TRIMESTRE, par Nadar.

LE MÉDECIN DES ARBRES.

Nos confrères du grand format nous apprennent qu'on vient d'appliquer aux ormes des Champs-Élysées l'ingénieux procédé du docteur Robert pour la régénération des arbres.

Il paraîtrait que le traitement médical de ce praticien a déjà été essayé il y a une dizaine d'années, et qu'il a parfaitement réussi. Non-seulement le docteur a rendu la santé à une foule de vieux frênes rhumatisés, mais il a remis sur pied un grand nombre d'ormes et de tilleuls abandonnés par les médecins, et condamnés par la Faculté.

Ah! c'est que, voyez-vous, il ne faut pas se fier à l'apparence des arbres. Hélas! que j'en ai vu de ces jeunes

UN JEUDI CHEZ MES TANTES, — par MARCELIN (suite).



13953

UN MONSIEUR QUI A PRIS LE TROCADÉRO.
— Dans la garde royale par ci, dans la garde royale par là...



13954

— Ces messieurs trouvent comme moi madame de Charansonnay charmante avec ses toilettes excentriques; et vous, madame, n'êtes-vous pas de notre avis?
— Si fait, je la trouve presque aussi bien mise qu'une lorette.



13955

N'APPRÉCIANT PAS LES RÉUNIONS DE FAMILLE.
— Et Maria qui m'attend chez Jules avec Ernest...



13956

— Et vous, monsieur, que préférez-vous de l'Opéra ou des Italiens?
— Vraiment, je ne sais trop : quand je suis à l'Opéra, j'aimerais mieux être aux Italiens; quand je suis aux Italiens, j'aimerais mieux être à l'Opéra.

ormes qui semblaient se porter comme un charme, et qui sentaient le sapin! J'ai connu une infinité de jeunes frênes qui, après s'être livrés aux passions les plus effrénées, n'avaient plus une ombre de feuillage sur la peau : ils scandalisaient les forêts. Vous eussiez vu cela comme moi, si vous aviez étudié la frénologie.

C'est que les arbres ont leurs migraines, leurs fièvres, leurs rhumatismes, leurs gastrites, tout comme un simple bourgeois de Paris : pourquoi ne pas les soumettre à un traitement médical? Ils seront un peu plus lents à se rétablir, voilà tout.

Le docteur Robert est donc venu à point pour rappeler le règne végétal au bonheur, à la santé, et agrandir par la même occasion la sphère du domaine thérapeutique. Nos médecins se plaignent de n'avoir pas assez de malades : qu'ils aillent soigner les arbres! C'est une excellente branche.

Du reste, l'idée n'est pas tout à fait neuve. Si j'ai bonne mémoire, feu Daguerre eut un jour la fantaisie de s'occuper de la santé de nos arbres. Il avait trouvé le moyen de leur donner, en trois mois, tout le développement qu'ils acquéraient au bout de trois ans, et cela par une espèce de greffe de son invention, qu'il nommait *daguerréogreffe*. Il avait remarqué que les arbres croissaient trop lentement : croître ainsi, s'était-il dit, ce n'est pas vivre, c'est végéter; et il imagina un procédé qui en peu de temps communiquait au plus chétif arbrisseau un embonpoint de chanoine, un abdomen d'éléphant.

Ce miracle n'étonna personne : que ne devait-on pas attendre de la part d'un homme qui avait forcé le soleil à se faire peintre de portraits!

Malheureusement ce développement excessif des jeunes arbres s'effectua au détriment de leur santé. M. Daguerre

UN JEUDI CHEZ MES TANTES, — par MARCELIN (suite).



13957
— Et la comète, et la fin du monde, monsieur, comment allons-nous nous tirer de là?
— Bah! nous nous sauverons en Amérique.



13958
VOILA JEAN ET SA PALATINE.
La voiture est en bas.



13959
NE LUI PARLEZ PAS DE PRENDRE DU THÉ
— Du thé!... du thé!... je ne suis pourtant pas malade!



13960
BIEN LE BONSOIR.
Et surtout couvrez-vous bien en traversant la cour, on dit que la grippe court en ce moment ..

leur octroyait un régime trop tonique : cette succulente alimentation des arbres amena la pléthore et l'obésité. On se hâta de renoncer au *daguerréogreffe;* il était temps : déjà plusieurs centaines d'arbustes étaient morts d'apoplexie.

Grâce au ciel, le système employé aujourd'hui n'a rien de commun avec ce pernicieux greffage.

Mais, me demanderez-vous, quelle est la méthode curative du docteur Robert? Quel traitement fait-il suivre aux arbres? Leur applique-t-il des sangsues? Leur met-il des cataplasmes? Donne-t-il à l'orme une infusion de tilleul? au marronnier, de la fleur de sureau? à l'acacia, de la fleur d'oranger? Traite-t-il les arbres homéopathiquement, allopathiquement, hydro-patho-galvano-électro-magnétiquement? ou bien leur administre-t-il des purgatifs?

Ici vos questions n'auraient plus de fin, puisque le système de maître Purgon se présente sous mille faces : Est-ce la manne? est-ce le séné? l'ipécacuanha ou l'eau de Sedlitz? l'huile de ricin ou le jalap? la magnésie ou l'aloës? la limonade Rogé ou l'élixir Dupont? Sont-ce les pilules Franck, les pilules Morison, les pilules Anderson, les pilules Vallet? Est-ce la médecine du curé de Deuil?

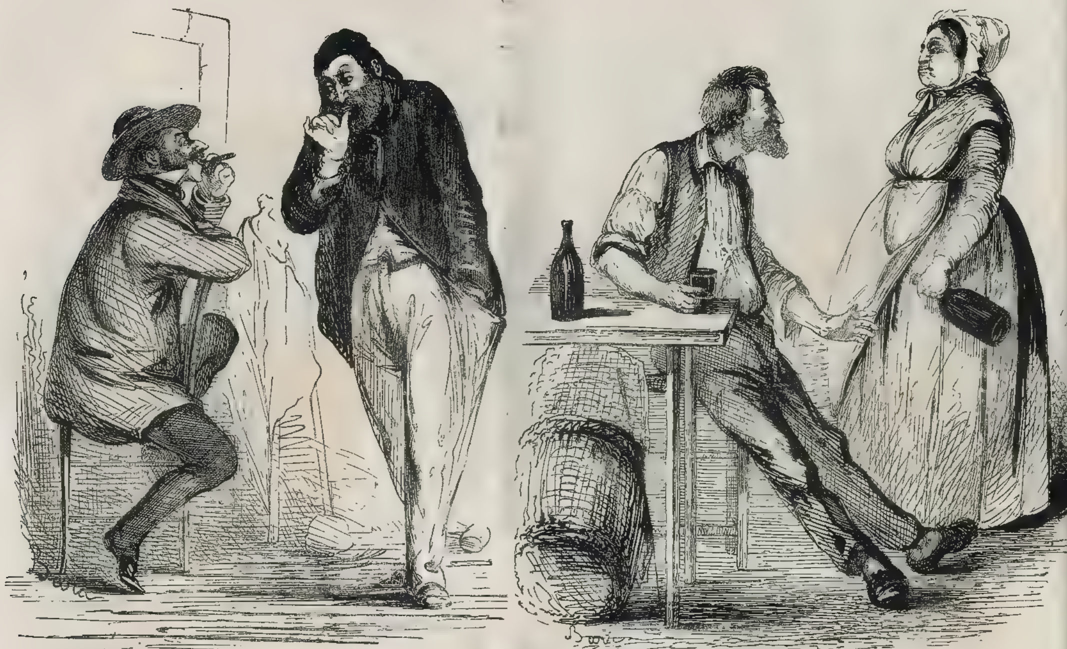
— Ma foi, vous êtes trop curieux.

— Mais enfin?...

— Le docteur Robert aime trop les arbres pour les traiter comme des hommes. Sa mission est toute chirurgicale : il se borne à une amputation d'écorce, pour forcer l'arbre à faire peau neuve. Vous voyez que c'est simple comme bonjour.

— C'est dommage. Un petit purgatif m'eût semblé plus gracieux et plus coquet. Vous n'avez pas entendu parler du fameux platane de Villeneuve-Saint-Georges?

MALADES DE COEUR, — par BARIC.



13961

— Moi, je fais autant de cas de la vie que de ça!
— C'est pourtant ce qu'on a encore inventé de mieux!!

13962

— On a beau dire, voyez-vous, consommation, conso'ation, c'est toujours la même chose : la consommation c'est not' seule consolation.

— Non.

— Villeneuve-Saint-Georges possédait, il y a quelques années, un platane affecté d'une maladie de la moelle épinière, qui faisait grand bruit dans l'arrondissement. Un beau jour, on s'est avisé de lui faire suivre le traitement de la médecine dépurative du docteur Élysée Levrat. Dès lors on n'en a plus entendu parler.

— De qui?

— De l'arbre.

— C'est qu'il en est mort.

— Possible; mais il ne souffre plus.

— A la bonne heure!... Considérés sous ce point de vue, tous nos systèmes thérapeutiques ont du bon.

J. LOVY.

LES PETITS COMÉDIENS.

Du blanc et du rouge sur les joues, un maillot couleur chair aux jambes, un manteau doré sur les épaules, un chapeau à plumes sur la tête, les applaudissements des bourgeois de Montmartre ou des Batignolles, l'admiration des blanchisseuses de Grenelle, voilà ce qui vous émeut et vous fait rêver, tailleurs, bottiers, commis de nouveautés, graveurs, typographes, et vous tous qui laissant l'ouvrage inachevé, murmurez dans le secret de vos nuits la prose enivrante de M. Bouchardy.

Oh! s'appeler Buridan, ou Lazare le Pâtre, ou le sombre Antony; quel rêve! quelle gloire! quel idéal!

Sans compter l'amour des femmes, des femmes que jamais n'eussent séduites l'aiguille ni le tranchet, ces modestes instruments de travail, et qui s'enivreront de votre voix, qui s'affoleront de vos regards, et qui vous appelleront mon Roméo, mon Antony. O bonheur! ô volupté sans égale!

Avoir ces illusions, ces folies en tête, dédaigner le travail, laisser croître démesurément ses cheveux, regarder froidement ses camarades, lire quelques drames, apprendre par cœur quelques rôles; c'est ce que la plupart des aspirants à la gloire dramatique appellent *l'amour sacré de l'art, la vocation.*

LE PREMIER PAS.

Quand un jeune homme, commis, troisième clerc d'avoué ou apprenti tailleur, se sent *fatalement* entraîné vers le théâtre, il lutte pendant quelque temps entre sa profession et sa vocation. Le jour, tout en essayant un habit ou en copiant une assignation, il murmure : « A toi, Marguerite, la première manche, mais à moi la revanche. » Ou encore : « Elle me résistait, je l'ai assassinée! » Le soir, des économies faites sur son dîner, il achète un billet de parterre à l'Ambigu ou à la Gaîté. Enfin, ne pouvant résister à son génie, il se décide à monter sur les planches.

C'est la salle Chantereine ou le théâtre de la rue de la Tour-d'Auvergne qui sera témoin de ses débuts. Il choisit un grand premier rôle bien sympathique, bien ronflant. Pendant deux mois il étudie, il répète. Toute autre affaire lui est indifférente. A l'atelier, dans la rue, dans la boutique, dans sa chambre, il déclame. Il cherche ses gestes dans toutes les glaces, il essaye tous les timbres de sa voix, il se trouve beau, sublime, il enlèvera la salle. La grande soirée arrive enfin. Pendant qu'il s'habille, son cœur commence à battre, il perd un peu de son assurance. Le rideau se lève, c'est à lui d'entrer. Il tremble comme la feuille, on est obligé de le pousser en scène. L'éclat de la rampe, la vue du public le désarçonnent tout à fait. Il perd la mémoire, sa voix s'étrangle, ses bras restent pendants et inertes, ou se perdent en gestes insensés. Le public rit et siffle, et le malheureux se retire le front baigné de sueur et le désespoir dans l'âme.

LE CABOTIN.

Cet échec apprend au débutant qu'en toutes choses il faut commencer par le commencement, et qu'on n'est pas même comédien sans au moins quelque habitude des planches. Alors il quitte la salle Chantereine, renonce momentanément aux premiers rôles, et va à la banlieue jouer les notaires, les commissaires, les domestiques et toutes sortes d'utilités. En attendant d'être artiste, il se fait cabotin.

Je ne sais si l'Académie a donné ses lettres de naturalisation à ce vocable. Mais admis ou non dans le dictionnaire, ce mot de cabotin sert à désigner généralement tout acteur des théâtres de la banlieue et des théâtres secondaires de province.

La vie des cabotins est très-difficile et pleine de hasards quant à la question du dîner. Les appointements des premiers sujets atteignent rarement cent francs. La plupart de ces messieurs ne touchent pas au delà de cinquante francs. C'est avec ce modique salaire qu'il faut vivre et pourvoir à toutes les exigences du théâtre : linge blanc, habit noir, gants propres et bottes vernies. Aussi voit-on peu de cabotins gras. Mais l'amour de la gloire les soutient. Une salve d'applaudissements remplace amplement une côtelette. Le cabotin au début de son existence théâtrale est sobre. Il a l'énergie de toutes les grandes convictions, et sait courageusement se priver. Il compte sur les dédommagements de l'avenir.

La jalousie est la plaie de cette race essentiellement envieuse. Entendre applaudir un camarade est chose navrante. Puis la vanité, et quelle vanité! quelque chose d'immense et de phénoménal dont n'approchent pas les vaniteux ordinaires; une vanité à dépasser de cent cou-

QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES DU JOURNAL AMUSANT.

L'explication en sera donnée dans le prochain numéro.

N° 1.



13963
Pourquoi doit-on se méfier surtout de cette espèce d'empiriques?

N° 2.



13964
Devinez dans quel bain il suffirait de plonger cet oiseau pour en faire aussitôt un danseur comique?

N° 3.



13965
A quel jeu devrait s'exercer ce pauvre diable pour remonter un peu sa garde-robe?

dées celle des hommes de lettres. Certes, si quelqu'un a inventé la vanité, c'est une femme ou un cabotin. Mais comment leur en vouloir! Pauvres êtres naïfs qui n'ont appris la vie que dans les personnages faux et bizarres du mélodrame, ils se prennent au sérieux, et se font sur les choses de ce monde les notions les plus étranges. Ce sont de grands enfants qu'un hochet amuse, qui étalent au grand jour leurs petites passions. Vaniteux et rarement méchants, ils payent souvent d'une vie de privations leur innocente et ridicule gloriole.

Quand le cabotin a perdu ses illusions, quand il doit renoncer à l'espoir des grands succès sur les grands théâtres, quand il se fait vieux, il se console avec la bouteille, seule réalité qui ne le trompe pas. Puis quand la bouteille trop souvent invoquée a affaibli sa mémoire, — quand nul théâtre, si infime qu'il soit, n'en veut plus, — quand il n'est plus apte même à l'emploi de souffleur, — il va où vont les feuilles mortes, les courtisanes fanées, les artistes sans talent, les chanteurs sans voix, les fruits secs de toutes les professions, les déclassés de toutes sortes; il disparaît dans les boues de Paris.

Quant aux cabotins qui abordent la terre promise, et parviennent à se faire un nom dans les grands théâtres, ceux-là ne sont point, aujourd'hui du moins, de notre ressort. Ce sont de hauts et puissants seigneurs dont il faut parler avec plus de considération et de respect que ne le comporte cet article.

COMMENT NAIT PARFOIS LA VOCATION.

Bijot est un cabotin d'une espèce particulière. Il n'a jamais eu ni les enthousiasmes ni les fièvres artistiques de quelques-uns de ses confrères. C'est un esprit calme et sans aspiration vers l'idéal. Seulement la nature l'a fait de petite taille et l'a doué d'une grosse voix. Ces deux qualités ou ces deux défauts, comme on voudra, ont éveillé en lui l'instinct dramatique. Il s'est cru appelé à être le successeur de Ligier. Remplacer cet ex-sociétaire du Théâtre-Français, voilà son but, voilà son rêve. Hors Ligier, il n'y a rien; il a étudié son modèle, et poussé l'imitation aussi loin que possible : costumes, tenue, intonation, il s'est rendu maître de tout, il a tout décalqué, et cela non-seulement au théâtre mais à la ville. Il marche comme Ligier, s'assoit comme lui, parle comme lui, mange comme lui, se mouche comme lui. Ce n'est plus un homme, c'est une ombre. Voilà l'idéal pour lequel Bijot a abandonné un état qui lui rapportait six francs par jour, et qui lui permettait d'être un homme.

Avoir le nez d'Hyacinthe, le bredouillement d'Alcide Touzez, le geste de Grassot ou les cheveux de Laferrière, a été la cause déterminante de la vocation de beaucoup de cabotins.

LA CABOTINE.

Tout ce qu'il y a d'instincts faibles et pervers dans la nature féminine se développe merveilleusement chez les femmes vouées au théâtre. Coquetterie effrénée, rivalités haineuses, vénalité des choses du cœur, voilà leur vie, leurs désirs, leurs aspirations. L'amour, cette chose qui est toute la vie des femmes, n'existe plus pour elles. Comment penser à un être aimé, quand on est préoccupée d'un rôle à apprendre, d'un effet à faire, d'une rivale à écraser, d'une toilette à inventer! L'amant d'une actrice, c'est le public. Et qu'est-ce que le regard et le sourire d'un seul homme à côté des mille regards qui vous trouveront belle le soir et des mille voix qui vous crieront bravo! Quel sacrifice ne ferait-on pas en vue d'un pareil enivrement! Amour, vertu, travail ignoré, douceur du foyer domestique, pouvez-vous valoir cette simple ligne dans un journal, lue par vingt mille lecteurs : « Mademoiselle X... a débuté hier » soir dans le rôle de..... Nous ne savons que louer et » qu'admirer le plus de sa beauté ou de son talent. »

La cabotine qui a cinquante francs d'appointements par mois, sur lesquels elle paye soixante francs d'amendes, arrive au théâtre en coupé, des diamants au cou et un cachemire de l'Inde sur les épaules. Aussi le théâtre est-il le rêve et l'Eldorado des filles de marbre.

Parmi les cabotines, il en est cependant qui prennent leur art au sérieux, — elles sont généralement laides, celles-là. — Pauvres filles! pendant que leurs heureuses rivales vont en voiture, elles ont à peine des brodequins; elles connaissent toute l'amertume et tous les déboires de cette vie de théâtre, si cruelle pour les faibles. Après quelques années de luttes et d'espérances déçues, elles se marient plus ou moins légalement avec un cabotin malheureux comme elles, et vont en province exciter l'enthousiasme facile des sous-officiers de garnison.

LES PARENTS D'ACTEUR.

M. Ridoux a le bonheur d'avoir un fils comédien. Une pareille gloire lui avait légèrement tourné la tête. Il suivait avec assiduité les représentations où paraissait son fils. Assis à l'orchestre, il ne perdait ni un geste ni une parole de sa chère progéniture. Quand on applaudissait, il saluait le public en signe de remercîments; quand le public restait froid et se taisait, il applaudissait lui-même. De temps à autre il s'adressait à un de ses voisins, et lui désignant son fils :

« Pourriez-vous, demandait-il, me dire le nom de ce jeune acteur?

— C'est le jeune Ridoux, » répondait le voisin en consultant le numéro de l'*Entr'acte*.

« Savez-vous qu'il a beaucoup de talent, reprenait le père; il me semble qu'on ne l'apprécie pas assez, et que le public ne lui rend pas toute la justice qu'il mérite. Au fait, je me souviens maintenant lui avoir vu créer divers rôles avec un succès inouï. La salle craquait sous les applaudissements. Oh! ce jeune homme ira très-loin, il remplacera certainement Talma. » Le voisin approuvait par condescendance, et pendant un quart d'heure le bienheureux père se perdait en éloges infinis. Puis à l'acte suivant il se plaçait à un autre banc, et recommençait avec Ridoux et un nouveau voisin le même dialogue.

Un soir, il s'adressa malheureusement à un jeune peintre qui, habitué du foyer du théâtre, connaissait le père Ridoux et ses manies d'admiration paternelle.

« Pourriez-vous, lui demanda le père, me dire le nom de ce jeune acteur qui joue d'une façon si remarquable?

— Eh! vous le savez bien, vieille bête, répondit le peintre, puisque vous êtes son père. »

Quand la cabotine possède une mère, elle en fait sa domestique. La mère d'actrice est gourmande et liardeuse. C'est une vieille portière qui garde sa fille comme jadis elle gardait sa porte. Cent sous triomphent de toutes ses résistances.

GÉNÉRALITÉS.

On voit peu de bacheliers ès lettres parmi les petits comédiens; à quoi bon d'ailleurs? L'intelligence et l'instruction sont les dernières qualités nécessaires à un acteur des

HIÉROGLYPHES MENSUELS DU JOURNAL AMUSANT.

L'explication en langue vulgaire en sera donnée dans le prochain numéro.

N° 4.

N° 5.

N° 6.

petits théâtres. De l'aplomb, un physique heureux, une voix passable; le public et les directeurs n'en demandent pas davantage. Pour comprendre et représenter la plupart des drames et vaudevilles modernes, l'intelligence et quelques connaissances premières seraient une superfluité, un embarras même, et autant que possible il ne faut s'embarrasser de rien dans la vie.

En revanche, on trouve peu de rosières parmi les cabotines.

A ce propos, une comédienne, devant qui on parlait des mœurs parfois trop faciles des femmes de théâtre, et qui en convenait franchement, justifiait cette liberté de mœurs par l'aphorisme suivant : « Il est nécessaire, disait-elle, que les actrices aient une plus grande indépendance de cœur que les autres femmes, car elles ne sauraient bien représenter les passions si elles ne les avaient toutes éprouvées et étudiées dans une grande multiplicité de nuances. »

Espérons que cette théorie n'est pas celle des acteurs qui jouent la *Route de Brest*.

Pour se croire peintre, il est nécessaire de connaître quelque peu le dessin. — Pour rêver qu'on est musicien, il faut au moins avoir appris la musique. — Pour se croire comédien et comédien de grand talent, il est à peine besoin de savoir lire. C'est ce qui explique sans doute la foule et le peu de valeur intrinsèque des petits comédiens.

A. Desonnaz.

L'HOMME QUI NE DOIT RIEN.

Connaissez-vous quelque chose de plus terrible que l'homme qui ne doit rien?

Hélas! dans toutes les familles, riches ou pauvres, il y a un homme qui ne doit rien.

Voyez-le passer sur l'asphalte de nos boulevards; il est gros, il est gras, il est fraîchement rasé, et porte son ventre comme un saint sacrement. Il ramène et colle sur son crâne, en partie chauve, les quelques rares cheveux que la droite et la gauche de sa tête veulent bien prêter à son occiput.

Abordez-le, et mettez la conversation sur le tapis de son prochain, il vous entraînera de force dans l'Eden égoïste qu'il s'est édifié, grâce à son système d'économie domestique.

Le beau idéal pour ce bon M. Prud'homme, toute sa politique, toute sa science, toute sa philosophie, est résumée dans cette phrase sacramentelle :

— *Je ne dois rien à personne.*

C'est la massue avec laquelle il vous assommera.

Pour lui, *devoir ou ne pas devoir* remplace le *être ou ne pas être* de Shakspeare. *Devoir* est le crime, *ne pas devoir* la vertu.

Vous dites en sa présence que M. de L... est un grand poëte; il vous répond qu'on n'est pas un grand poëte lorsqu'on doit de l'argent.

Vous citez parmi les illustrations de la plume, de l'épée et du barreau MM. *un tel et un tel*. Il sourit de pitié, et réplique qu'on n'est pas illustre quand on a des dettes.

Dis-moi comment tu payes, et je te dirai qui tu es, tel est son Code.

Payez, et vous serez considéré, est son Évangile.

Les bons comptes font les bons amis, son proverbe favori.

Le *enrichissez-vous! enrichissez-vous!* de M. Guizot, sa morale inflexible.

Il n'admet pas les revers chez un homme honorable; mais il croit que l'on peut faire trois fois faillite et vivre dans l'opulence au château de sa femme, qui a reconstitué sa dot sur les ruines de ses créanciers. « Ceci, dit-il, appartient aux domaines de l'intelligence. »

Ce n'est pas un cœur qu'il a sous la mamelle gauche : c'est un vieil écu rogné.

L'homme qui ne doit rien se marie tard. « Une femme légitime, c'est du luxe, dit-il un beau jour, mais mes moyens me le permettent. »

N'ayant plus à tourmenter ses commis, sous prétexte qu'*il les paye pour cela*, et qu'il s'est retiré des affaires avec une fortune rondelette; il occupe son activité, ou plutôt son besoin d'agitation, par les luttes d'une guerre intestine.

Il insulte grossièrement sa domestique; il prétend qu'elle le vole, et fait danser à l'anse du panier des cachuchas effrénées. « Vous devez, dit-il, payer meilleur marché que tout le monde les poireaux, les navets et les carottes, puisque vous les payez comptant. »

Il devient bientôt le tourmenteur, le bourreau de sa femme et de ses voisins. Il injurie madame parce qu'elle doit deux sous oubliés à son porteur d'eau. Il fait citer chez le juge de paix des voisins qui essuient leurs pieds crottés en passant sur son paillasson. Le juge de paix lui rit au nez, et il sort furieux du tribunal, en déclarant qu'il est triste de n'oser plus se fier à la *justice de son pays*.

S'il a jamais un fils (dont la naissance sera considérée par lui comme un accident), il l'habillera de ses vieux habits, et un jour où il aura acheté trois sous de billes à crédit, il lui fera cette prédiction solennelle : « *Tu finiras sur les échafauds.* »

L'homme qui ne doit rien, et s'en vante tant, est ma bête noire, mon cauchemar. Je voudrais que toute la famille des Prud'homme n'eût qu'une seule tête, afin de pouvoir moi-même la trancher d'un coup.....

Et pour conclusion, je vous jure mes grands dieux que jamais je ne serai... *l'homme qui ne doit rien*.... Demandez plutôt à mes créanciers!

Henri Henriot.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

⁂ L'autre jour comparaissait devant un conseil de guerre un tourlourou qui avait injurié son caporal. Entre autres invectives, on lui reprochait d'avoir dit à son supérieur qu'il n'était pas un homme.

— Qu'entendez-vous par cette insulte? lui demande le colonel-président.

— Ce n'est pas une insulte, répond le pioupiou; tous ses chefs lui disent tous les jours qu'il n'est pas un homme... Le premier venu lui lance ce mot à la face, et il ne se fâche pas... Et moi, il me fait passer en conseil...

— On ne doit pas dire à un militaire qu'il n'est pas un homme. C'est lui dire qu'il est un lâche.

— Mais, mon président, je vous ai entendu le lui dire à lui-même.

— Moi?... Ceci est un peu fort.

— Certainement, et en me faisant arrêter... n'avez-vous pas dit : Flanquez ce soldat à la salle de police?...

— J'ai dit cela, mais...

— Attendez la fin... Allons, *quatre hommes et un caporal!*

— Eh bien?

— Si vous l'aviez considéré comme un vrai homme, vous eussiez dit tout de suite : Allons, *cinq hommes!...* Du moment que vous avez dit *quatre hommes et un caporal*, c'est qu'un caporal n'est pas un homme!

⁂ Une grosse actrice d'un des théâtres du boulevard a pour manie de se croire atteinte de toutes les maladies dont on parle devant elle. Au foyer, ce soir-là, on racontait cinq morts subites arrivées coup sur coup dans une même semaine.

— Ah! dit-elle avec surprise, c'est étonnant! moi qui suis toujours malade... je n'ai pas encore eu cette maladie-là!

⁂ Les directeurs de province, désireux de piquer la curiosité publique, aiment à falsifier les titres d'ouvrages parisiens déjà représentés dans la localité sous leur véritable intitulé.

Ainsi Carcassonne a vu :

LE JUGEMENT DE SALOMON,

Ou l'Enfant coupé en deux par autorité de justice.

A Draguignan, on a joué *Camille ou le Souterrain*, et l'affiche portait en gros caractères :

LES RÔLES DE VOLEURS

seront remplis par les amateurs de la ville.

La réclame suivante a orné l'affiche de Narbonne, dont le public est doux comme son miel :

« Vu la longueur du spectacle, on commencera le spectacle *monde ou non.* »

Monde ou non est joli.

Dix villes ont annoncé le chef-d'œuvre de Meyerbeer sous ce titre burlesque :

ROBERT LE DIABLE,

Ou le Jeune homme qui se débat entre le vice et la vertu.

A Namur, le directeur a fait placarder cette chose :

ZAÏRE ET OROSMANE,

Ou le Grand Turc victime d'un quiproquo.

Liége posséda un impresario qui se faisait un scrupule de sortir du répertoire de M. Scribe toutes les pièces qu'il jouait : le *Chapeau de paille d'Italie*, les *Filles de marbre*, *Grassot embêté par Ravel*, tout, tout était de M Scribe.

Il dissimula *Tartufe* sous cette amorce trompeuse :

LES ILLUSIONS DE MADAME PERNELLE,

Ou le Serpent réchauffé dans le sein d'une honnête famille,

Comédie en *fort beaux* vers de feu Poquelin;

Et la *Dame blanche* sous l'étiquette de :

LES AVENTURES GALANTES

D'UN LIEUTENANT D'INFANTERIE LÉGÈRE,

Grand opéra-comique d'Eugène Scribe (de l'Académie française).

Et l'on dit que les chemins de fer abrégent les distances!... Ces villes-là sont toujours à mille lieues de Paris.

⁂ Pomponnette est toujours bien mise. On lui accorde crédit sur sa bonne mine, et elle aime assez à le faire savoir à ses chères amies, moins heureuses, afin de les humilier.

Hier, elle va en visite chez une camarade qu'une indisposition ophthalmique obligeait à garder un bandeau sur l'œil. Comme toujours, elle l'éblouit avec ses toilettes pharamineuses. Châles, dentelles, bottines, elle a tout à l'*œil*.

— Tu es bien heureuse, réplique la malade, la seule chose que je puisse avoir à l'*œil*..... c'est un compère loriot.

LUC BARDAS.

VOCABULAIRE THÉATRAL

A L'USAGE DES PERSONNES QUI NE CONNAISSENT LA SCÈNE QUE POUR LA VOIR DE LA SALLE.

COLLATION. Action de comparer les rôles écrits avec le manuscrit, afin de voir si le copiste n'a pas fait d'erreur.

COMPARSES. Personnages muets qui ne servent qu'à figurer sur la scène. — Quelquefois ils sont aussi sourds et profitent de cette infirmité pour tourner à gauche quand il faut aller à droite, *et vice versa.*

CORDES. Expression qui signifie moyens. Ce rôle n'est pas dans mes cordes, c'est-à-dire il est gai, et je ne joue que les rôles tristes.

COTÉ COUR. Côté à la droite du spectateur.

COTÉ JARDIN. Côté à la gauche du spectateur.

COULISSES. Tout ce qui est hors du carré dans lequel se trouvent enfermés les acteurs jouant. — On y cause perpétuellement, mais pas moralement.

DOUBLURE. Acteur qui joue par occasion le rôle d'un chef d'emploi; qui le double.

DUÈGNE. Artiste jouant les rôles de duègne, de vieilles servantes. — Rôles confiés habituellement aux jeunes personnes qui frisent la cinquantaine.

DESSOUS. Étage; premier, deuxième ou troisième dessous, c'est-à-dire premier, deuxième ou troisième sous-sol.

DUGAZON. Actrice jouant les rôles d'amoureuses, dans lesquels excellait madame Dugazon. — Un certificat de bonne conduite n'est pas rigoureusement exigé de la débutante.

ÉTOILE. Artiste jouissant d'une réputation non contestée.

FERME. On appelle ainsi toutes les décorations peintes exclusivement sur bois.

FIGURANTS. Voyez *Comparses.* — Peuvent être laids et bêtes.

FLORÈS. Succès. — Ce que l'acteur ou l'auteur prétend avoir obtenu lorsqu'il parle de lui ou de sa pièce.

FOUR. Chute. — Ce que l'acteur ou l'auteur prétend qu'a fait son ami ou la pièce de son ami.

GRIL. Étage supérieur.

GRIME. Acteur qui joue les pères ridicules ou comiques. — Où il est le plus souvent nécessaire de se faire un masque.

JEUNE PREMIER. Acteur jouant les Arthur. — Et qui doit avoir de beaux cheveux.

JEUNE PREMIÈRE. Actrice jouant l'adorée d'Arthur. — A souvent de fausses dents.

H. GOURDON DE GENOUILLAC.

THÉATRES.

C'est une poétique et mélancolique légende que celle de *Salomon de Caus*, et le drame que M. Bignon vient d'écrire en son honneur, au théâtre de la Gaîté, au lieu de s'intituler la *Découverte de la vapeur*, eût peut-être dû se nommer les *Souffrances de l'inventeur.*

La pièce commence dans un moulin, comme une idylle de George Sand. Le vent ne souffle plus sur les ailes; l'eau s'est tarie dans la rigole. — Plus d'air, plus d'eau! pense Salomon de Caus; il doit cependant y avoir dans la nature d'autres forces motrices. Et tournant ses yeux vers l'âtre, il s'écrie : — Il y a ma marmite! O la marmite, la marmite! un jour elle sera la reine du monde! Les hommes se laisseront mener par la marmite!

En effet, ce couvercle soulevé par la buée vient de révéler au chercheur la puissance de la vapeur. Salomon et sa femme tombent à genoux d'admiration devant le pot-au-feu. *Fin de la première marmite.*

Deuxième acte ou deuxième marmite. — Salomon écume de plus en plus la pot-bouille, il étudie avec amour ses vapeurs et celles de son épouse. La courtisane Marion de Lorme et l'élégant Buckingham suivent avec intérêt les progrès du bouillon. Tout à coup la marmite éclate, et Salomon éclate aussi, mais de joie. Sa maison est pulvérisée, mais l'inventeur se tâte le front : — Le bouillon était trop fort, dit-il d'un air serein, mais je dompterai la vapeur!

Troisième marmite. — Salomon, bafoué par ses concitoyens, a transporté sa marmite en Angleterre; elle fonctionne à ravir. O douleur! l'inventeur apprend que les fils de la perfide Albion vont se servir de sa marmite pour faire le malheur de la France et tourmenter le drapeau tricolore. Patatras! il casse sa marmite.

Quatrième marmite. — Quels arcs de triomphe lui prépare la France pour sa rentrée au giron paternel?

Regardez là-bas!... C'est une niche, un cabanon de Bicêtre dans lequel on introduit l'infortuné Salomon. — Il est toqué! répète tout le monde, le vent qui vient à travers sa marmite l'a rendu fou!

Et Salomon expire en pressant une petite marmite sur son gilet de flanelle.

Ainsi finit cette poterie dramatique en quatre marmites. Bignon, auteur et acteur, a triomphé deux fois le même soir, et les spectateurs lui ont décerné une double couronne.

MM. Devicque et Crisafully ont délaissé momentanément le drame historique, avec sa bonne dague de Tolède et ses petites vérités serties dans de gros mensonges; ils se sont lancés à fond de train dans le drame populaire.

Ils nous ont montré dans les *Deux faubouriens*, représentés avec grand succès au Cirque, l'histoire de deux ouvriers parisiens. Maurice, c'est le bon ouvrier, Jacques, c'est le mauvais. Maurice, c'est l'intelligence, le devoir; Jacques, c'est l'instinct livré à ses appétits grossiers.

Ce drame vigoureux a plu par la peinture vraie des sentiments et du langage de la classe ouvrière. Ses deux derniers tableaux, avec leur accompagnement obligé d'uniformes, de fusillades, de coups de canon et de prise du mamelon Vert, appartiennent tout à fait à l'ancien genre du Cirque.

Un million dans le ventre, tel est le titre d'un spirituel vaudeville de M Renard représenté aux Folies-Dramatiques. Oui, c'est un *vrai* million dans un *vrai* ventre!... Fortuné avait acquis un diamant valant un million, il l'a avalé un jour qu'on voulait le lui voler. Depuis ce temps, il est dans la misère tout en recélant un million dans son abdomen. Comment l'en fera-t-il déguerpir? Toute la pièce est là. Très-drôle, très-drôle, et cependant très-convenable!

Allons! la galanterie française n'est pas éteinte, comme le prétendent les vieilles bonnes femmes; le succès de la *Pomme de Turquie*, opérette de mademoiselle Pauline Thys, en est la preuve palpable.

Les spectateurs savaient qu'il y avait derrière le rideau une jeune fille qui avait composé une opérette, paroles et musique; ils ont appelé l'auteur, une jolie personne est venue, le visage radieux, ému, leur faire une douzaine de révérences, et l'auteur et le public se sont retirés très-satisfaits l'un de l'autre.

Sans être excellent, le poëme est supportable; mais la musique est sémillante comme un quadrille, elle dénote une grande jeunesse d'allure, de rhythme et d'inspiration. Bravo, mademoiselle Pauline Thys!

Bravo aussi, M. Montaubry! la musique que vous avez composée pour la *Coiffure de Cassandre* aux Folies-Nouvelles, est une des plus jolies qui soient sorties de votre cerveau. Un souffle rossinien a passé à travers cette gaie partition.

Quant à la pièce, elle est très-amusante. Léandre courtise Isabelle, la femme du podagre Cassandre. Léandre, déguisé en docteur, fait accroire au bonhomme qu'il a un chapeau merveilleux, à l'aide duquel on se métamorphose à volonté.

Cassandre veut éprouver la vertu de sa femme, il met le chapeau cornu sur son front, et se croit transformé en Léandre. Faut-il vous raconter toutes les mésaventures, tous les coups de bâton qui pleuvent sur lui?... Cassandre est battu...., cossu et content!

Je connais beaucoup de maris qui lui ressemblent.

ALBERT MONNIER.

COSTUMES DES DIFFÉRENTES NATIONS MODERNES.

Nous donnons ici le détail des Costumes parus jusqu'à ce jour, et qui font déjà de notre collection une publication hors ligne. Tous ces costumes sont dessinés d'après nature; gravés sur acier par les premiers graveurs, et coloriés à l'aquarelle retouchée. Ils sont imprimés sur beau papier vélin dans un format très-grand in-8° qui permet de les joindre aux beaux ouvrages de librairie. On peut les intercaler dans les volumes qui traitent des différents pays, ou en former des atlas et les joindre à ces ouvrages.

Chaque costume se vend 40 centimes. — Toute personne qui en achètera au moins 50, les recevra francs de port, sans augmentation de prix.

COSTUMES FRANCAIS.

N° 1. Bressane.
2. Femme des environs de la Rochelle.
3. Femme de Vic (Cantal).
4. Femme des environs de Mâcon.
5. Paysanne des environs de Neuviller.
6. Paysan id.
7. Femme des environs de Nîmes.
8. Femme de la Tour (Auvergne).
9. Paysanne des environs de Nevers.
10. Paysanne des environs de Paris.
11. Paysanne des environs de Lyon.
12. Arlésienne.
13. Femme de Laruns (Basses-Pyrénées).
14. Paysanne de la basse Alsace.
15. Grisette de Bordeaux.
16. Paysan basque.
17. Alsacien (Bas-Rhin).
18. Paysanne des environs de Tours.
19. Paysan des Vosges.
20. Paysan de Pont-Aven (env. de Quimper).
21. Femme de pêcheur poletais.
22. Femme de pêcheur du Tréport.
23. Femme de Pont-Aven.
24. Femme de Briec (environs de Quimper).
25. Femme de Nîmes.
26. Paysanne cauchoise (canton d'Envermen).
27. Marchande de beurre de Laruns (Basses-Pyrénées).
28. Pêcheuse de vers (côtes de la Manche).
29. Laitier des environs de Pau.
30. Pêcheur poletais.
31. Costume d'Aire-Neuve (Bretagne).
32. Paysanne cauchoise (canton de Saint-Valery).
33. Costume de Pont-l'Abbé (environs de Quimper).
34. Femme de Guéménec (Morbihan).
35. Femme de la vallée de Campan (Hautes-Pyrénées).
36. Lotcha, environs de Quimperlé.
37. Jeune fille de Huelgoët (Finistère).
38. Femme de Gouësec (Finistère).
39. Femme des environs de Morlaix.
40. Femme de Saint-Flour.
41. Jeune fille de la vallée d'Ossau (Pyrénées).
42. Artisane de Morlaix (Finistère).
43. Arlésienne (costume d'hiver).
44. Femme de Tarascon.
45. Paysan de la montagne d'Arez (Finistère).
46. Arlésienne, costume d'hiver et de deuil.
47. Guéméné-Rohan, environs de Pontivy.
48. Paysan des environs d'Avignon.
49. Femme de Laruns, vallée d'Ossan (Basses-Pyrénées).
50. Paysan de Laruns (id.).
51. Costume de deuil de la vallée d'Ossan (homme) (id.).
52. Costume de deuil de la vallée d'Ossan (femme) (id.).
53. Femme de Saint-Gaudens (H^te-Garonne).
54. Dame béarnaise.
55. Paysanne de la vallée d'Ossan.
56. Paysan id.
57. Femme de Luz (Hautes-Pyrénées).
58. Paysanne de la vallée d'Ossan, costume de travail.
59. Femme et enfant de la vallée d'Ossan.
60. Paysan de la vallée d'Ossan.
61. Costume de noces de Plouaré (env. de Quimper).
62. Paysan de Gavarni (Hautes-Pyrénées).
63. Jeune fille de Pont-l'Abbé (environs de Quimper).
64. Grisette de Bayonne.
65. Berger des Landes.
66. Femme des environs de Mâcon.
67. Porteur de chaise à Cauterets.
68. Pasteur de la vallée d'Ossan.
69. Paysan de Saint-Sauveur.
70. Femme de Faulé (environs de Morlaix).
71. Montagnard des environs de Béziers.
72. Paysanne de la Bresse (Ain).
73. Riche fermière de la Bresse.
74. Sauveteur des ports de France.
75. Marchande de poisson des Sables d'Olonne.
76. Jeune femme des environs de Quimper (Finistère).
77. Jeune pêcheur de Boulogne-sur-Mer.
78. Pêcheur boulonnais (Pas-de-Calais).
79. Femme d'Arles (Bouches-du-Rhône).
80. Costume de dame pour les bains de mer.
81. Matelote au marché.
82. Mousse (Boulogne-sur-Mer).
83. Jeune matelote (Boulogne-sur-Mer).
84. Pêcheuse de crevettes.
85. Douanier des montagnes.
86. Matelote, costume de fête (Boulogne-sur-Mer).

ALGÉRIE ET COLONIES FRANÇAISES.

N° 1. Chef arabe.
2. Jeune fille juive d'Alger.
3. Jeune Maure.
4. Femme mauresque.
5. Jeune garçon de Biskara.
6. Marchand juif.
7. Chef de tribu du désert.
8. Juive mariée.
9. Marchand maure.
10. Mzabite (baigneur).
11. Enfants juifs.
12. Esclave servante à Alger.
13. Mzabite, garçon de bains.
14. Mauresque d'Alger.
15. Juive d'Alger, femme mariée.
16. Femme kabyle.
17. Maure d'Alger.
18. Négresse à la ville.
19. Demoiselle juive à Alger.
20. Jeune fille arabe.
21. Grand chef arabe du désert.
22 Mauresque chez elle.
23. Biskry, porteur à Alger.
24. Cadi, homme de loi.
25. Moresque d'Alger, costume de ville.
26. Juif d'Alger.

COSTUMES RUSSES.

N° 1. Paysanne de Toula.
2. Cocher de place (isvotschik).
3. Bergère de Kouli-Kovo.
4. Tatar de la Loubianka (Moscou).
5. Faneuse des environs de Moscou.
6. Tcherkess.
7. Charretier russe.
8. Paysanne de Serponkoff.
9. Juif d'Epiphan.
10. Juive d'Epiphan.
11. Moine russe.
12. Religieuse.
13. Jeune fille russe.
14. Esthonien.
15. Esthonienne.
16. Maire de village en kaftan d'honneur
17. Laitière finlandaise.
18. Femme d'un maire de village.
19. Cocher de seigneur.
20. Paysan finois.
21. Paysanne finoise.
22. Jeune paysan.
23. Femme tatare (Crimée).
24. Paysan tatar (Crimée).
25. Femme de Yalta (Crimée).
26. Femme turque à Bagtchi-Seraii (Crimée).
27. Mollah, prêtre turc à Bagtchi-Seraii (*ib.*).
28. Chef de village (Caucase).
29. Paysan russe.
30. Soldat de la Crimée.
31. Tzigane ou bohémien.
32. Femme kalmouke (bords du Volga).
33. Kalmouk, marchand (Russie méridionale).
34. Kalmouk d'Astrakan (id.).
35. Prêtre kalmouk (id.).
36. Prêtre desservant, kalmouk (Russie méridionale).

PIÉMONT ET ITALIE.

N° 1. Costume de Bosa.
2. Pastora della Gallura.
3. Femme d'Osiolo.
4. Paysanne d'Amalfi.
5. Femme de Sinnai (Sardaigne).
6. Costumes de Tresnuzaches (Sardaigne).
7. Dame de Sassari.
8. Femme de Ploache.
9. Boucher de Cagliari.
10. Marchande de savon de Tempio.
11. Habitant de Campidane (Sardaigne).
12. Zappatore sassarese (Sardaigne).
13. Femme de Sazza, environs de Rome.
14. Pasteur de la Gallura.
15. Marchand de beurre à Rome.
16. Jeune fille de Polla (Salerne).
17. Musicien ambulant.
18. Pêcheur napolitain.
19. Jeune femme de Nettuno (États romains).
20. Jeune fille d'Ischia (royaume de Naples).
21. Jeune fille de Sessa (Terre de Labour, royaume de Naples).
22. Marchand d'huile (Rome).
23. Femme d'Isernia (province de Molize, royaume de Naples).
24. Marchand de broccoli (Rome).
25. Sergent suisse, de la garde du pape.
26. Jeune fille de Tramulta (province de Basilicata).
27. Sampognaro (Abruzzes, roy. de Naples).
28. Femme de San-Germano, terre de Labour (royaume de Naples).
29. Jeune pâtre calabrais (id.).
30. Père de la Minerve (Rome).
31. Jeune femme d'Albano.
32. Jeune garçon napolitain.
33. Gardeur de chevaux (environs de Rome).
34. Femme de Procida.
35. Paysan des environs de Rome.
36. Jeune fille de Sorrente.
37. Femme d'Avigliano (roy. de Naples).
38. Costume de Sanluri (Sardaigne).
39. Costume de cardinal (Rome).
40. Paysan calabrais.
41. Pifferaro, joueur de cornemuse (Rome).
42. Faiseur de broussailles (env. de Rome).

SUISSE ET TYROL.

N° 1. Marchand de tapis de Zell (Tyrol).
2. Jeune fille de Stanz (Suisse).
3. Bergère de Jennbach (Tyrol).
4. Costume du midi de Méran.
5. Garde-vignes de Méran.
6. Femme de Méran.
7. Jeune fille de Brienz (Berne).
8. Paysanne de Gugisberg (Suisse).
9. Jeune fille d'Unterzen.
10. Femme de Zell (Tyrol).
11. Vacher de l'Oberland bernois.
12. Jeune fille de Schwitz.
13. Jeune fille de Klausen.
14. Jeune homme du canton d'Appenzell.
15. Paysan de l'Oberland bernois.
16. Bernoise.
17. Jeune fille de Brienz (canton de Berne).
18. Jeune femme de Bâle.
19. Paysan d'Uri.
20. Neuchâteloise.
21. Laitier bernois.
22. Jeune fille d'Unterwalden.
23. Laitier de Loberhasti (cant. de Fribourg).
24. Neuchâteloise de Gougisberg.
25. Laitier des environs de Berne.

AMÉRIQUE.

N° 1. Dame de Lima.
2. Id.
3. Aguador à Lima.
4. Mulâtresse libre.
5. Costume de Lima.
6. Estanciero (Gaucho de la Plata).
7. Femme des environs de Buenos-Ayres.
8. Moine de la Merci (Pérou).
9. Habitant de l'intérieur (Pérou).
10. Femme de Puebla (Mexique).
11. Homme de Puebla (id.).
12. Gaucho des environs de Buenos-Ayres, (Amérique méridionale).
13. Habitant des environs de la Vera-Cruz (Mexique).
14. Jeune femme de Jalapa (Mexique).
15. Indiens de Chapaltepec (environs de Mexico).
16. La Moza de l'Assomption (Paraguay).
17. Tisanera de Lima.
18. Arriero de Lima à Callao (Pérou).
19. Nègre de Lima.
20. Esclave des environs de Lima.
21. Pasteur des environs de Lima.
22. Gaucho de la république du Paraguay.
23. Gaucho au camp (Rio de la Plata).
24. Indienne des Pampas.
25. Gaucho de la province de Corrientes.
26. Gaucho de Cordova (Conféd. Argentine).
27. Gaucho des environs de Montevideo.

TURQUIE, GRÈCE, ÉGYPTE.

N° 1. Arabe de la mer Rouge.
2. Femme du peuple (Égypte).
3. Femme du Caire.
4. Eunuque chibouki.
5. Femme de harem (Égypte).
6. Anier d'Alexandrie.
7. Marchand arabe (Égypte).
8. Jeune fille arabe (Id.).
9. Rémouleur arabe.
10. Arabe de la Mecque.
11. Batelier des côtes de la Roumélie.
12. Pâtre moldave des bords du Danube.
13. Villageoise grecque de la Roumélie (mer Noire).
14. Cavash (officier de service) de pacha (Trébizonde).
15. Paysanne moldave (bords du Danube).
16. Paysan bulgare de Varna (côtes septentrionales de la mer Noire).
17. Femme tatare de Taschbouroun (bords du Danube).
18. Patron de bâtiment grec (Pirée).
19. Paysanne grecque (Morée).
20. Pâtre du Kurdistan (environs de Vann).
21. Tatar de Tcharnovoda (bords du Danube).
22. Femme bourgeoise de Constantinople.
23. Adorateurs du diable (Kurdistan).
24. Villageoise kurde de Sinan.
25. Kurde de la Mésopotamie.
26. Arménienne.
27. Arménienne de Nicomédie.
28. Paysan moldave.
29. Femme grecque du peuple (Bulgarie).
30. Batelier de Constantinople.
31. Habitant de Zorq.
32. Juive de Constantinople.
33. Dame grecque.
34. Gentilhomme du Daghistan.
35. Artisan de Nicomédie.
36. Voiturier de Tsigane (route de Jassy).
37. Dorobantz (district de Romanatz).
38. Jeune fille valaque
39. Berger nomade (Valachie).
40. Femme du peuple (Constantinople).
41. Saltimbanque (Constantinople).
42. Derviche.
43. Costume du grand sultan.
44. Dorobantz (distr. de Romanatz, Valachie).
45. Écrivain public à Constantinople.
46. Porteur d'eau à Constantinople.
47. Marchand de cannes et cravaches (id.).
48. Persan, marchand de cachemires (id.).
49. Arménienne à Constantinople.
50. Marchand de chapelets et d'essences à Constantinople.
51. Grec à Constantinople.
52. Caidji, batelier du Bosphore.
53. Marchand d'œufs (Constantinople).
54. Marchand de boisson (id.).
55. Marchand de galette (id.).
56. Marchand de pain (id.).
57. Marchand de bonbons (id.).
58. Persan, marchand de poteries (id.).
59. Habitant de Bethléhem.
60. Pope, prêtre grec (à Constantinople).

ALLEMAGNE ET AUTRICHE.

N° 1. Bûcheron de Braunbourg.
2. Jeune fille bourgeoise de Munich
3. Femme de Passau (Bavière).
4. Conducteur de radeaux de Tulz.
5. Paysanne de Iffeldorf.
6. Paysan de Dachau.
7. Aubergiste de Miesbach.
8. Paysanne de Dachau.
9. Chasseur de Kochel.
10. Étudiant, costume de corporation.
11. Paysan du comitat de Tzentschin.
12. Paysanne de la forêt Noire.
13. Paysan id.
14. Paysanne wurtembergeoise.
15. Marchand de grains de Ravensbourg
16. Paysan des environs de Laybach.
17. Jeune fille de Brandebourg (Bavière).
18. Charretier des environs de Munich.
19. Habitant de Waldkirch (grand-duché de Bade).
20. Paysanne de Hornberg (duché de Bade).

ESPAGNE ET PORTUGAL.

N° 1. Conducteur de marchandises de l'Alemtejo.
2. Femme d'Ovar (Portugal).
3. Femme de Murtoja (id.), marchande de poisson.
4. Blanchisseuse des environs de Lisbonne
5. Marchand de volailles à Oporto.
6. Homme (environs de Grenade).
7. Nourrice à Madrid
8. Paysanne des environs de Madrid.
9. Pèlerin de la Vieille-Castille.
10. Femme des environs de Madrid.
11. Paysan galicien.
12. Environs de Ségovie.
13. Habitant de Tolosa (Biscaye).
14. Maragato.
15. Manola (Madrid).
16. Femme de Vitoria.
17. Curra de Séville.
18. Femme de Félanix (Mayorque, Baléares).
19. Paysan de Soler (Mayorque).
20. Paysan de la Navarre.
21. Étudiant de Coimbre (Portugal).
22. Picador démonté.
23. Femme espagnole à Gibraltar.
24. Alguazil de la place des Taureaux.
25. Marchande de poisson de Tromar (environs de Lisbonne).
26. Femme des envir. de Valladolid (Vieille-Castille).
27. Portefaix juif à Gibraltar.
28. Marchande de pains (env. de Lisbonne).

Adresser un bon de poste pour la valeur des Costumes qu'on désire, à M. Philipon fils, 20, rue Bergère, à Paris.

Le Propriétaire-Gérant : CH. PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8

N° 75. — 1857. Prix du numéro : 45 centimes. 6 Juin.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

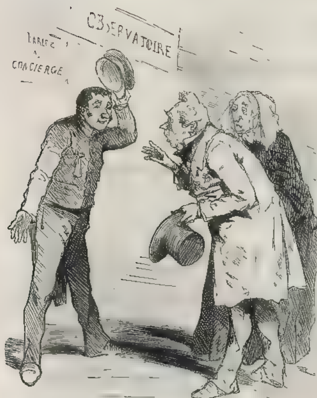
L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

LA COMÈTE DU 13 JUIN 1857, — par BERTALL.



Voici l'ORDRE ET LA MARCHE de la grande comète du 13 juin 1857, sa représentation, son nom et ses détails, les endroits, les places et les rues qu'elle devra parcourir, etc.
(NOTA. — Cette comète est la propriété de M. Barnum, qui poursuivra toutes contrefaçons.)

LA COMÈTE DU 13 JUIN 1857, — par **Bertall** (suite).



13970

Savez-vous bien si c'est M. Leverrier qui a découvert la terrible comète du 13 juin? C'est que ça nous tranquilliserait beaucoup!



13971

Cher proviseur, nous venons vous demander congé le 12 juin, afin de faire nos adieux à nos parents et revoir encore la belle nature!



13972

On dit que la comète sera à Paris le 13 pour tout casser, tout brûler chez le monde; je file à la campagne avec mes bibelots, et je ne laisse pas mon adresse, pas si bête!



13973

La comète, dit-on, est devenue chauve subitement, ce qui retarderait la reprise de ses débuts, qui devaient avoir lieu le 13 juin. M. Lob vient d'être mandé en toute hâte.



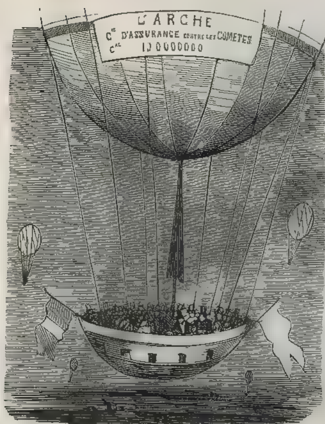
13974

— Ah! mon Dieu, n'est-ce pas déjà la queue de la comète que je vois là-bas?
— Non, ma bonne, pas encore, c'est la queue des voitures pour aller demain au *Pré Catelan*.



13975

Action incendiaire que ces dames commettent. Cœurs secs, méfiez-vous du 13 juin!



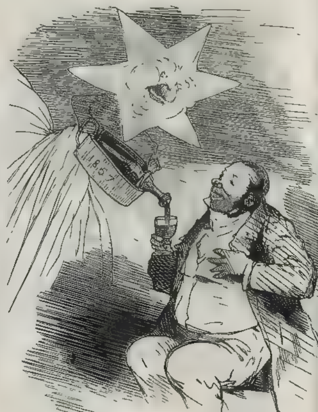
13976

Le coup de queue donné par la comète à la terre devant tout bouleverser, — les personnes seules qui auront pu se procurer des places en ballon auront la vie sauve! Capital social cent millions! (Prenez des renseignements au *Journal des actionnaires.*)



3977

Les actionnaires des gaz ont droit à un petit ballon de famille comme premier dividende, et ils seront éclairés... sur leur situation.



13978

Un membre du Caveau, ami de la douce liqueur, se demande si la comete de 1857 saura faire aussi bien les choses que celle de 1811?

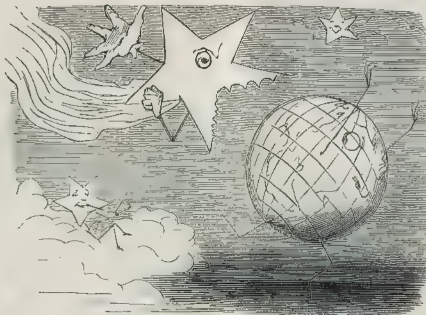
LA COMÈTE DU 13 JUIN 1857, — par BERTALL (suite).



13979

UNE QUEUE DE LIQUIDATION.

Cher petit agent de change de mon cœur, tu m'as dit · Loulou, je te donnerai 50 chemins romains. Donne-moi plutôt 50 chemins du Nord, puisque tout chemin conduit à Rome..... Moi, je les prendrai pour aller à Spa.



13980

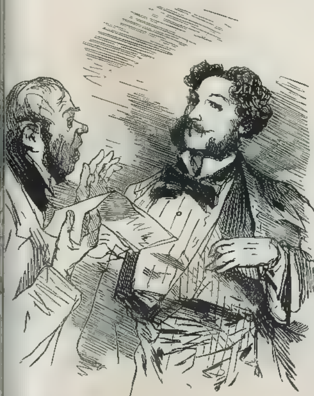
QUESTION SCIENTIFIQUE.

Elle l'attrapera!... Elle ne l'attrapera pas!



13981

Parlez-moi de 1811, alors les femmes étaient aimables et sans crinoline, le vin était chaud et les comètes avaient des queues!



13982

Mon bon monsieur Bernard, je ne consentirai jamais à vous donner de l'argent en ce moment-ci, vous n'auriez qu'à en faire un mauvais usage, ce serait pour moi un véritable cas de conscience.



13983

C'est notre propriétaire; pauvre cher homme, comme il a l'air triste! si la fin du monde arrive le 13 juin, il perdra un demi-terme.



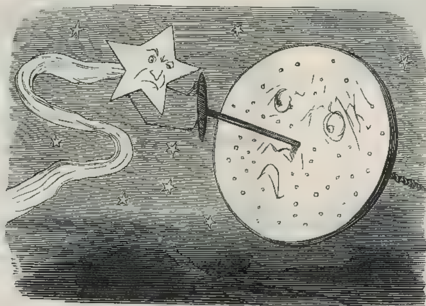
13984

Mon cher oncle, voici le 13 juin et la fin du monde qui approchent, j'aurais bien besoin d'argent pour faire quelques bonnes œuvres.



13985

Le 13 juin les personnes prudentes sauront s'entourer de toutes les précautions.



13986

Un astronome allemand assure que la comète ne couvrira pas ses frais cette année, et qu'elle fera un trou à la lune à sa liquidation du 15 juin. Pauvre lune, quelle écumoire!



13987

RENDEZ-VOUS DE FAMILLE LE 13 JUIN.

Où peut-on cuire mieux
Qu'au sein de sa famille?

CONSÉQUENCES SOCIALES DE LA CRINOLINE, — par A. Montcler.



13988

Elle relâche les liens conjugaux en mettant le mari à une grande distance de sa femme.



13989

Elle éloigne même les enfants du giron maternel.



13990

Elle oppose souvent une barrière aux relations de la société.



13991

Elle a du moins l'avantage d'élever un rempart contre les manifestations téméraires.

CHERS LECTEURS.

Connaissez-vous par hasard :

Un M. Galaup, qui publiait à New-York, en 1855, une édition particulière de l'*Estafette*, et établissait, disait-il, de grandes relations commerciales dans toute l'Amérique du Nord?

Et un M. Ferrari, qui avait fondé à Turin une agence de publicité, et recueillait avec beaucoup de zèle des souscriptions aux journaux français?

Nous portons un vif intérêt à ces deux messieurs, et serions charmés de connaître leur résidence actuelle et leur position de fortune.

Ch. Philipon.

COSARELLES.

Avis important. — Les personnes qui ont des bons mots, anecdotes, balivernes ou fariboles à publier avant la fin du monde, — qui reste toujours fixée au 13 juin, — sont priées de vouloir bien nous les adresser après-demain lundi au plus tard.

Passé ce délai, rien ne pourra être inséré. Samedi prochain, clôture définitive des Cosarelles!... et du *Journal amusant*.

Nous avons cru devoir publier personnellement cet avis, sans préjudice des mesures que prendra notre honorable ami et directeur Charles Philipon, pour que numéro de samedi prochain, 13 juin, — dernier numé du Journal amusant, — soit à la hauteur de la circ stance, et emporte l'estime du monde croulant.

Il ne nous appartient pas de nous immiscer dans actes de l'administration, mais nous croyons pouvoir af mer que ce jour-là le prix du numéro ne sera pas au menté. Les plus modestes fortunes pourront donc acqué au prix de 45 centimes le dernier numéro du JOURNA AMUSANT, et chacun sera à même de compléter collection avant la fin du monde.

J. Lovy.

LES PAYSANS, — par **Baric.**



— Qu'est-ce que vous faites donc là, père Vaupeu?
— Ah! n' m'en parlez pas! *j'occise c'te varmine de lumas;* ça mange tout, ça poison!
— Vous prenez ben du soin du bien des autres!
— Oh! ça m' divartit...



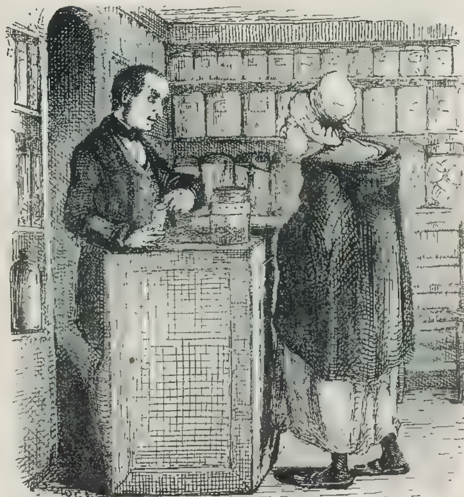
13993

— T'es pas *feignant*, mais t'aimes ben l'ouvrage *faite?*
— Ah! v'là la chose... quand j'y sommes, j'y sommes, mais quand j'y sommes point, j'y sommes point!...



13994

— Tenez, la mère, voilà l'ordonnance que vous avez oubliée, et puis vous avez oublié aussi de donner trois francs.
— Une ordonnance, ça? trois francs! Not' moutard en ferait jarni ben pus qu' ça pour le même prix!...



13995

— Y a-t-il longtemps qu'il a la fièvre?
— Ah! monsieu' ya pu d' trente ans!
— En ce cas, il est temps de la lui couper!...
— Il n'est ben sûr pas troup tôt!...

LE JOURNAL DE LA CORSE

N'EST PAS CONTENT.

Diable! ne touchons plus à la Corse, — même *pour rire*. En voilà un pays avec lequel il ne faut pas plaisanter!

Dernièrement un livre, un livre sérieux, nous aimons à le reconnaître, LA CORSE ET SON AVENIR, par M. de la Rocca, un des meilleurs qui aient été écrits sur ce sujet, s'offrait à notre critique, et nous en parlions avec le ton enjoué qui convient à ce journal. — Le *Journal amusant* ne se pique point de chausser le classique cothurne des recueils scientifiques, et laisse aux *Revues* ennuyeuses l'exclusif usage du solennel mirliton des *vrais* comptes rendus. Il a sa manière à lui de voir et de dire, même à propos des livres excellents. — A bon entendeur, etc.

Selon notre droit et notre devoir, nous avions donc cherché et trouvé dans le livre de M. de la Rocca certains côtés comiques que nous mettions en relief en exagérant les proportions. Nous faisions de la caricature — inoffensive, comme toujours.

Tout aussitôt le *Journal de la Corse*, car la Corse a un journal, et quel journal! — M. de la Rocca a eu grand tort de ne point le classer parmi les plus curieuses productions du pays, — nous tire, du sein de ses makis, en

LE CRACHOIR HYGIÉNIQUE, — par RANDON.



13996

Et dire que pendant quarante siecles, l'humanité, la civilisation, ont eu à rougir de ces ignobles récipients!!



13997

Chez les gens de bon ton modestement il brille;
La mère en permettra *l'ouverture* à sa fille.



13998

AU BOIS DE BOULOGNE EN 1860.

— Monsieur, vous êtes en contravention : la ville n'a pas fait établir deux mille de ces appareils dans le bois pour qu'on se permette de cracher par terre.



13999

BREVET DE PERFECTIONNEMENT.

Une boîte à musique, placée sous l'appareil, charmera les expectorants par un répertoire d'airs nouveaux et variés. On dansera au crachoir. Qu'on se le dise!

---

pleine poitrine cette fois, — en Corse ce n'est pas coutume, — deux entre-filets bourrés de gros sel jusqu'à la gueule

Dans le premier, il nous accuse d'avoir fait le tableau le plus *effrayant* de la Corse et des Corses, et la critique la plus amère du livre de M. de la Rocca. Hein! que l'amour-propre national est une belle chose, et comme il vous rend un Corse intelligent!

Dans le second, qui est le motif du premier, il s'élève avec force érudition contre le mot *âpre* de CORSICA, dont nous avons rappelé que les Latins, amis du pittoresque dans l'expression, dénommèrent autrefois la Corse. — Tous les dictionnaires historiques et géographiques l'affirment comme nous; — mais le *Journal de la Corse* proteste. Il ne peut digérer le dur et le hérissé de ces trois syllabes caractéristiques. *Corsica!* Ah! grand Dieu! peut-on oser dire que la Corse a jamais été appelée *Corsica?* C'était bon pour une Ligurienne : « Isidore (*Étymologies*, chap. 6, livre XIV), » etc.

Puis il nous cite Dion Periezius, Lycophron, les scoliastes de Callimaque, Ovide, Ezéchiel et le *savant* Bochart. La Corse s'est nommée *Cerneate*, *Tyr*, *Terapné*, *Chiblim*, mais jamais, au grand jamais *Corsica*. Et volontiers le *Journal de la Corse* nous renverrait à l'école.

Nous sommes modeste, et nous voulons que nous n'ayons pas mené nos humanités jusqu'aux profondeurs nécessaires pour connaître tous les jolis noms que porta autrefois le beau sol de la Corse, mais nous avons cependant assez d'étymologie pour savoir que le mot français *Corse* vient aussi directement du mot latin *Corsica* que de *stupidus* celui de stupide.

En terminant, le *Journal de la Corse* nous engage à ne plus quitter dorénavant notre bonnet de Pierrot, si

LE CRACHOIR HYGIÉNIQUE, — par RANDON (suite).



14000

ADOPTÉ PAR LES MINISTRES DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DE LA GUERRE.
Au commandement : Un, poser le pied droit sur la pédale.
Au commandement : Deux, appuyer d'aplomb et sans secousse.
Au commandement : Trois, cracher nettement et vivement dans l'instrument.
Et au commandement : Quatre, lever le pied et ramener les talons sur la même ligne.



14001

Après tout, quand cela ne servirait qu'à amuser les grands enfants!

nous voulons toujours être applaudi. — Par lui? nous n'y tenons pas, là, vraiment, en conscience.

Quant à notre bonnet de Pierrot, nous aimons à croire qu'il nous sied quelquefois, et nous confessons que nous le préférerons toujours à celui d'âne savant dont s'affuble le *Journal de la Corse*.

A. Léon Noel.

THÉATRES.

Un beau matin la comtesse du Barry prend la *Clef des champs*, ne pouvant obtenir de son royal amant le renvoi du duc de Choiseul. La voici donc fuyant la cour pour se réfugier dans une auberge du village de Noisy. Elle espère que le roi, dont elle connaît la faiblesse, ne manquera pas de courir après elle.

D'un autre côté, voici un jeune chevalier, qui, après avoir bravement fait la guerre pendant cinq ans en Amérique, se rend à Versailles pour solliciter de l'avancement. Il s'arrête dans ce village, qui lui rappelle de si doux souvenirs. Quelle n'est point sa joie en y retrouvant Jeannette, son premier amour.

Jeannette, comme on le devine, c'est la maîtresse en titre de Louis XV. Ce qui ne l'empêche pas de se laisser choisir en qualité de rosière par le bailli de Noisy.

Il faut vous dire que l'année n'a pas été productive en rosières; la récolte a manqué, comme dit le bailli, de sorte qu'il se trouve à la veille de la fête du pays sans en avoir le plus bel ornement.

Voilà donc la comtesse du Barry quasi-rosière; heureusement pour la morale, l'arrivée de Louis XV empêche cette profanation. Il remmène sa belle à Versailles, et l'on prévoit que M. de Choiseul payera les frais de la guerre.

Quant au chevalier, la comtesse lui promet son appui... Elle lui donnera plus qu'elle n'a promis.

— Et ma rosière! demande le bailli.

— Consolez-vous, lui répond la du Barry, on vous en enverra une de Versailles.

Tel est l'opéra-comique la *Clef des champs*, très-lestement tourné par M. Henri Boisseaux. Cet ouvrage, spirituellement écrit, est habilement coupé pour la musique. Aussi M. Deffès, le compositeur, s'est-il trouvé à l'aise. Sa musique est charmante en tous points, et renferme, sous le rapport du savoir et de l'imagination, de puissants éléments de succès.

Mademoiselle Lemercier est une ravissante comtesse du Barry, et Couderc joue avec une distinction parfaite le rôle de Louis XV.

Le vent d'été continue à souffler sur les théâtres le goût des reprises. C'est un ravaudage forcené sur toute la ligne.

L'Opéra-Comique a repris *Joconde* et *Jean de Paris;* le Gymnase a repris *Mathias l'invalide;* le Palais-Royal, le *Chapeau de paille d'Italie;* les Variétés, la *Canaille;* l'Ambigu, le *Naufrage de la Méduse;* les Folies-Nouvelles, les *Danseuses espagnoles;* voici la Porte-Saint-Martin qui reprend à son tour le *Vampire* et *Jocko;* voici la Gaîté qui reprend *Antony* et les *Paysans*.

Après *Shakspeare, Jocko!*... Les noms et les jours se suivent et ne se ressemblent pas... C'est la vie!

Le *Vampire*, créé en 1820, inaugura l'ère de ce mélodrame sombre qui fut le précurseur du drame violent de 1830. Toute époque littéraire prélude avant de chanter son grand air. C'était la vogue des *Tours du nord*, des *Donjons mystérieux*, des *Bachelettes du vallon*, et de tous ces types ridicules et menteurs.

Le *Vampire* eut un succès égal à celui du *Solitaire* de M. d'Arlincourt. En attendant Hugo et Dumas, on se payait du Pixérécourt.

Quant à *Jocko*, il arriva au moment où l'on était las des oripeaux de la comédie-empire et restauration. On demandait un rire plus franc, une réalité plus satisfaisante. On s'amusa aux facéties de Jocko en attendant la venue de Quasimodo et de Robert Macaire.

Antony, joué par Laferrière et madame Lacressonnière, s'est montré digne de sa splendide réputation.

Le joli mois de mai avait ramené les feuilles vertes, et le Cirque de l'Impératrice aux Champs-Élysées; le joli mois de mai — qui cette année n'a pas volé son surnom — a emmené avec lui les Bouffes-Parisiens en Angleterre, et les Folies-Nouvelles au délicieux Pré Catelan.

Avant de clôturer leurs spectacles, les Bouffes et les Folies nous ont fait de charmants adieux.

Aux Bouffes, le bouquet du départ était signé Offenbach, et se nommait *Vent du soir*, joyeuse opérette anthropophage.

Aux Folies-Nouvelles, on peut dire aussi *Aux derniers les bons*. *Une minute trop tard* est une bouffonnerie à la façon de *Passé minuit*, les paroles en sont très-amusantes; mais ce que nous trouvons surtout le plus à louer, c'est la musique de M. de Villebichot. Quelle fraîcheur de mélodie! quelle science du rhythme! quel savoir dans l'orchestration! M. de Villebichot est un des disciples fervents de l'école du vieil opéra-comique; il descend en ligne directe de Méhul, de Dalayrac et de Boïeldieu. Espérons que nous le retrouverons bientôt à l'Opéra-Comique.

Albert Monnier.

RÉPONSES AUX QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES

CONTENUES DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 1. Pourquoi doit-on se méfier surtout de cette espèce d'empiriques?

Parce qu'ils ne s'occupent que *des pieds (d'épier)*.

N° 2. Devinez dans quel bain il suffirait de plonger cet oiseau pour en faire aussitôt un danseur comique?

Dans un bain de teinture, qui en ferait un *paon teint* (un *pantin*).

N° 3. A quel jeu devrait s'exercer ce pauvre diable pour remonter un peu sa garde-robe?

Au jeu de dominos, parce qu'indépendamment des *manches*, il pourrait encore y gagner quelques *culottes*.

EXPLICATION DES HIÉROGLYPHES

CONTENUS DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 4. Rien qu'avec une bouteille de champagne dans la tête souvent nous divaguons.

Rien, cave, ec, une bouteille de champagne dans la tête, sou-vent noue dix vagons.

N° 5. C'est à Béranger que sont dues les chansons si belles de la *Bonne vieille, Mon âme* et tant d'autres.

7 abbés rangés, queue sonde U, l'échanson, Cybèle, deux *la*, bonne vieille, mont nam, étend *do*-TRE.

N° 6. Un homme scie le dos de son épouse en s'occupant trop d'elle.

Un homme scie le *do* de son nez — pouse anse au Q, pans, trop d'ailes.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 76. — 1857. Prix du numéro : 45 centimes. 13 Juin.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER, selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delisy, Davies et Cie, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetse et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

LA FIAMMINA, — par MARCELIN.

LA FIAMMINA.	Mlle JUDITH.	HENRI LAMBERT.	M. DELAUNAY
DANIEL LAMBERT.	M. GEOFFROY.	LA BARONNE.	Mlle FIGEAC
LORD DUDLEY.	M. BRESSANT.	. . . .	Mlle STELLA-COLAS.
SYLVAIN.	M. GOT.		



1400
LA FIAMMINA.
On demande la musique des grands airs de cette cantatrice.

LES BANQUETS DE MESMER.

Entre le *spiritisme* et le *magnétisme* il y a toute la distance de l'alchimie à la chimie, de la cartomancie à la physique.

L'autre jour, j'ai encore eu occasion de voir face à face le monde magnétique, ce monde spécial qui bourdonne depuis soixante-dix ans à côté de la science officielle.

On sait que deux grandes sociétés magnétiques fonctionnent à Paris, et que chacune d'elles célèbre tous les ans la naissance de Mesmer par un banquet séparé, comme doivent faire des enfants bien unis, des disciples bien appris.

Appelé à l'une de ces fêtes commémoratives, je me suis trouvé au milieu d'une centaine de mesmériseurs et de magnétophiles, de médecins, d'hommes de lettres,

LA FIAMMINA, — par MARCELIN (suite).



14003

DANIEL LAMBERT.
La belle tête! c'est Rotrou en paletot sac.



14004

LORD DUDLEY.
Ce n'est pas qu'il ne laisse bien un peu à désirer; mais il noue si poétiquement sa cravate! il a une raie si dramatique derrière la tête! et ses pantalons arrivent si directement de Londres!

d'artistes, de dames du monde, car le *fluide* a des partisans dans toutes les sphères sociales.

Bref, c'était une société suffisamment bien composée; — presque pas de somnambules.

Comme d'habitude, le banquet avait pour président le docteur du Planty.

Au dessert, selon l'usage invariable, il y a eu des toasts, des couplets et quelques *speeches* fort humoristiques.

Si j'avais pu suspecter une ombre de solidarité entre le *spiritisme* et le mesmérisme, cette séance aurait suffi pour dissiper mes soupçons. Pourtant nombre de gens confondent la jonglerie des *tables parlantes* avec la doctrine du fluide nerveux, avec cette croyance en *l'électricité animale* que nos savants reconnaîtront demain. Je dis demain, parce que leur montre est toujours en retard.

Au banquet de Mesmer, deux voix seulement se sont élevées en faveur des *spiritistes* et des choses mystiques.

Quant au célèbre *medium* américain Home, que personne n'a jamais vu, les convives en parlaient généralement comme d'un *canard* de la petite presse : il semblait être devenu un objet de raillerie pour la plupart des assistants.

Notez que pas un magnétiseur ne s'est trouvé personnellement en rapport avec cet évocateur d'esprits. Home fuyait, dit-on, les cercles mesmériens; je le veux bien, mais que penseriez-vous d'un chanteur ou d'un instrumentiste qui éviterait le monde musical?

Deux orateurs seulement, je le répète, se sont risqués à défendre le *spiritisme*, et j'aurais été désolé qu'ils n'eussent point parlé, car j'ai reconnu en l'un d'eux ce diable de M. Morin, le plus spirituel des spiritualistes; ce même M. Morin dont je vous ai déjà signalé les faits et gestes, l'auteur de la *Magie du dix-neuvième siècle*, de la *Science sans maître* et du poëme des *Révélations*.

Si l'écrivain m'a récréé l'âme, je vous jure que l'orateur m'a fait faire trente grammes de bon sang. C'est un curieux type que M. Morin. Il est petit, mais rageur; il frémit, il s'agite comme l'antique sibylle sur son trépied; il pétille, il frétille, il piétine, il trépigne, il piaffe, il se cabre, il bondit et s'élance comme un aérostat... Lâchez tout!... le voilà parti pour le pays des nuages!... Il monte, monte, monte... Va te promener! on ne peut plus le suivre...

Gare là-dessous! le voilà qui redescend comme une flèche, et dans sa chute il assomme, il écrase les sceptiques et les corps savants, il les aplatit, il les pulvérise; mais plein de fantaisie et d'*humour*, il mêle à ses plus vives colères une forte dose de gaminerie. Oui, ses plus violentes imprécations aboutissent toujours à quelque satirique drôlerie, à quelque métaphore bouffonne; et c'est ainsi que de gaieté de cœur, et fort heureusement, il transforme son tonnerre en un pétard, et que l'auditeur, à force de rire, n'a pas le temps de s'effrayer.

Or, pendant que ces cent convives glorifiaient Mesmer dans un restaurant de Batignolles, un autre groupe d'apôtres banquetait dans les salons de Lemardelay, sous la présidence du baron du Potet. Ne jouissant pas du don d'ubiquité, je ne puis vous dire ce qui s'est passé dans cette paroisse magnétique; mais Henri Delaage, que j'ai vu, — de mes yeux vu, — le 23 mai, au pique-nique de Batignolles, doit avoir assisté le même jour, et à la même heure, au banquet de la rue Richelieu : demandez-lui des renseignements si vous vous en sentez le courage.

Du reste, — vous me croirez si vous voulez, — je puis vous affirmer que Henri Delaage a dîné ce jour-là dans trois autres maisons; et un voyageur m'assure l'avoir vu le même soir à Vichy-les-Bains, se promenant avec M. Strauss, qui n'avait pas quitté Paris.

Franchement, les enfants de Mesmer n'ont rien d'effrayant. Henri Delaage seul continue à me faire peur.

J. Lovy.

LES HIPPODROMADAIRES.

Commençons par dire que ce terme générique ne s'applique pas indistinctement à toutes les dames de l'hippodrome.

Nous exceptons de la grande famille des hippodromadaires :

L'artiste dramatique tombée d'*Hiltbrunner* en *Arnault*, mais à cheval... sur la vertu.

L'élève amazone.

La haute écolière.

L'hippodromadaire, c'est la coureuse fantaisiste, la poseuse, l'accessoire, l'*inutilité*.

C'est mademoiselle *Chose*, qui va à dada sur son bidet dans l'espoir de lever un cavalier de première classe.

Madame *Machin*, qui a planté là son mari et veut passer pour une femme *centaure*.

LA FIAMMINA, — par MARCELIN (suite).



L'AMI SYLVAIN.
Le seul, au Théâtre-Français, qui sache bien dire : *Bonjour, monsieur, comment vous portez-vous?*



HENRI LAMBERT, dit *le bon Fridolin*.
Ah! qu'il roucoucoule bien!

C'est la carabine du café Contrescarpe.

L'hippodromadaire, c'est encore cette bonne grosse maîtresse de table d'hôte, qui a déserté sa crèmerie de Batignolles pour se lancer dans la course à fond de train...

Elle excelle à conduire un char dans l'hippodrome.

C'est la fleur animée à trente sous le cachet qui pose pour les grâces printanières, avec une barre d'acier en guise de tuteur; c'est l'insecte volage du char de l'abeille.

C'était la fille de l'air qui ballonnait dans l'espace, et demandait à descendre à *Montretout*.

Toute une race qui va se transformer, de par le drame équestre.

Oui, l'hippodrome tourne au drame.

Ivanhoé et son chevalier de la triste figure, c'était le Cirque-Olympique.

Mazeppa, c'est l'Ambigu primitif.

Le théâtre de M. Arnault s'intitulera désormais l'Hippo*drame*.

Il a déjà, comme la Porte-Saint-Martin du temps de la *Belle Gabrielle*, une image-affiche ne représentant pas la principale scène de l'ouvrage.

Mais les hippodromadaires?

Les demoiselles qui n'ont pas été réengagées dans les *Vierges de l'Ukraine* ont repris leur petit train-train, se donnant au plus offrant et premier enchérisseur.

Aussi maintenant l'hippodrome n'a plus que de véritables artistes.

Et sans danger un oncle y conduit son neveu.

Pour en revenir à notre... mauvais sujet, voici quelques-unes des nouvelles positions sociales de l'hippodromadaire en disponibilité :

R..... pose pour les duchesses de Ferrare ultra-décolletées, dans l'atelier de X...., l'apprenti Titien.

L..... est entrée comme sous-maîtresse dans un pensionnat américain, et prépare les jeunes filles à passer toutes sortes d'examens.

E .... s'est faite somnambule archilucide, et donne des consultations très-peu gratuites.

J..... a trouvé à conjuguer la chanson de :

Oui, c'en est fait! je me marie,

avec pas mal de soupirs à la clef, et mène son mari à la cravache.

(A propos de maris, ouvrons une parenthèse, et disons que depuis quelque temps ces messieurs se remettent à aimer leur femme... sous prétexte que *tout est trop cher*.)

Quant à la petite M.. .., elle conduit tous les jours un nouveau *môsieu* dans un restaurant de la rue Dauphine, et, vu la dépense du client qu'elle amène, elle reçoit une contremarque pour venir déjeuner gratis le lendemain.

Et voilà comme quoi, avant peu, l'hippodromadaire ne sera plus qu'un monstre antédiluvien, un mythe, une sorte de sirène....

Moitié cheval, moitié veau... marin.

ALEXANDRE FLAN.

CE QUE C'EST QU'UN GRAND HOMME.

Le vulgaire est possédé d'une manie, compréhensible jusqu'à un certain point, il aime à voir de près ce qu'on est convenu d'appeler les illustrations du présent et les étoiles du jour.

Certaines gens aiment mieux savoir que Voltaire était maigre et qu'il portait une canne, plutôt que de lire ses ravissants contes. Ces curieux ne tiennent pas à connaître le contenu du flacon, mais la forme de la fiole et la teneur de l'étiquette.

Pour ces bons bourgeois, Jean-Jacques Rousseau est bien moins l'auteur du *Contrat social* et de la *Nouvelle Héloïse* qu'un drôle qui philosophait et mettait sa progéniture aux Enfants trouvés. Alexandre Dumas n'est pas le plus amusant et le plus superficiel conteur de ces temps-ci, mais un grand mulâtre aux cheveux crépus. Ce n'est pas le crayon de Nadar qui les préoccupe, ce sont ses grandes jambes et sa chevelure qui *arbore l'incendie*. Albéric Second n'est point pour eux un fin conteur, mais un gaillard qui a un nez rival de celui d'Hyacinthe (Palais-Royal). Ils ne connaissent d'Alphonse Karr que sa longue barbe, ses cheveux ras et sa ressemblance avec Dollingen. Léo Lespès est un monsieur qui porte des cravates rouges. Paul de Kock a des moustaches noires et des cheveux blancs. Duvert, l'écrivain drôlatique, a l'air compassé d'un brigadier de gendarmerie. Marc Michel ressemble à un polichinelle ventru. Barrière cache sa petite figure intelligente derrière de grandes moustaches noires. Millaud, les frères Cogniard et Dormeuil sont voués à la cravate blanche à perpétuité. Adolphe Choler a un vitrage sur l'œil droit qui fait partie intégrante de sa figure. La calvitie précoce de Siraudin, de Moreau, de Guénée, de Ballue, de Charles Désolme, d'Henri de Kock, de Gustave Bouselin, *e tutti quanti*, les a fait classer parmi les zouaves de la garde nationale.

Ils savent tout cela, ces bons bourgeois, et bien d'au-

LA FIAMMINA, — par MARCELIN (suite).



14007

LA PETITE BARONNE.

Nous profitons de l'occasion pour nous rappeler au bon souvenir de la charmante madame de Sautis.



14008

« *Ave theatri stella.* »

Mademoiselle Stella-Zaïre-Pleurnichette-Colas.



14009

L'OPINION DE L'AVANT-SCÈNE.

— Voilà une pièce qui aura cent représentations aux Français, mais qui en aurait eu trois cents au Gymnase.

— Et pourquoi cela?

— Parce qu'aux Français les cheminées sont trop mal garnies et les fauteuils trop mal rembourrés.



14010

L'OPINION D'UN FAUTEUIL D'ORCHESTRE.

Sylvain Duchateau, Olivier de Jaslin, à la bonne heure : voilà des gens comme on en connaît et qui parlent comme tout le monde. Mais tous les autres! tous ces faiseurs de grands tralalas!... Laissez-moi donc tranquille.

tres choses que nous ignorerons toujours nous autres, sur la couleur des pantalons, la coupe des gilets, la nature du drap, le bleu ou le roux du linge que portent les célébrités contemporaines.

A Paris, quiconque fréquente les premières représentations théâtrales arrive à la longue à connaître tous les héros du panthéon lutécien moderne. En province, ce goût ne saurait être satisfait, aussi quel attrait étrange, quelle curiosité passionnée laissent voir les bons bourgeois de Carpentras, de Pézénas, de Brives-la-Gaillarde et autres localités provinciales, lorsqu'on leur annonce qu'une étoile du zénith parisien est *dans leurs murs*.

Tous s'écrient : — Nous allons donc voir de près ce que c'est qu'un grand homme!

Le mois dernier, j'étais à... (permettez-moi de vous taire le nom de la ville.) Des affaires d'intérêt m'appelaient chez des parents, braves provinciaux qui s'efforcent de prouver que tous les badauds ne sont pas domiciliés à Paris. Je reçus une lettre de... (Permettez-moi de vous taire aussi le nom de ce poëte, de ce dramaturge, de cet homme politique que toute la France connaît.) Je l'avais rencontré la veille dans une promenade publique, il me connaissait de Paris, et m'avait invité à dîner à l'hôtel où il logeait.

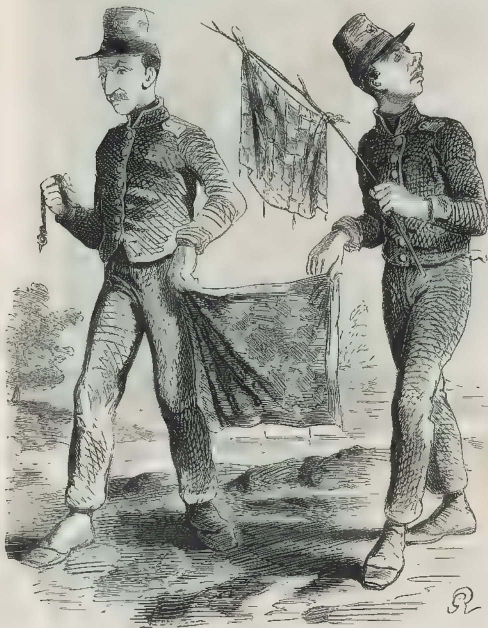
NOS TROUPIERS, — par RANDON.



14011

UNE GRANDE PETITE MISÈRE.

Bon!... voilà le général qui arrive!... et pas moyen de se moucher!... je suis un homme perdu!



14012

— Déjà quatre heures! et pas la moindre zéphyre qu'il vienne souffler dans nos mouchoirs!!
— Et le soleil qui se cache!... c'est fait pour nous!

Justement ce soir-là il y avait grande soirée chez l'un de mes parents; toutes les notabilités de l'endroit devaient s'y réunir selon l'usage, et l'on me supplia d'amener après dîner mon célèbre ami dans cette petite fête.

Mon célèbre ami est très-bon enfant, il n'osa pas me refuser d'y venir passer une heure, je l'amenai donc chez mon cousin.

Nous pénétrons dans l'antichambre, où flambent deux bougies, luxe inusité. La servante de la maison ôte ses gros sabots, ouvre la porte du salon à deux battants et crie d'une voix de tonnerre : — M. Henriot et son ami le célèbre M. ***!

A cette annonce singulière mon ami et moi nous nous regardons en étouffant une forte envie de rire.

Le salon resplendit de lampes Carcel de toutes les formes et de toutes les dimensions. On en a emprunté à tous les voisins et invités. La pièce est pleine, les convives montent sur les fauteuils pour mieux voir; on chuchote, on se montre du doigt le grand homme, c'est un tohu-bohu assez désagréable.

CHŒUR DE JEUNES PERSONNES *en sourdine*. — Il n'est pas beau!

CHŒUR DE VIEILLES FILLES. — Ce n'est pas là l'homme que j'avais rêvé!

CHŒUR DE JEUNES GENS. — Faisons-le causer!

CHŒUR DES VIEUX NATURELS DE L'ENDROIT. — Nous allons savoir s'ils sont réellement très-forts à Paris.

UN GROS ADJOINT TRÈS-CHAUVE, TRÈS-VENTRU ET TRÈS-DÉCORÉ *s'adressant au grand homme*. — Hé! hé! que dit-on à Paris?

L'HOMME CÉLÈBRE. — Dame! toujours à peu près la même chose.

LE GROS ADJOINT. — Sans doute... mais en fait de politique... l'horizon est-il rembruni?

L'HOMME CÉLÈBRE. — Je ne parle pas politique. (*Il tourne le dos à l'adjoint, qui le trouve très-malhonnête.*)

Une grande femme sèche et longue comme une plaidoirie d'avocat lui présente son fils, un petit blondin qui a une grande raie séparant ses cheveux et un faux col si petit qu'on ne l'aperçoit pas.

LA FEMME SÈCHE. — Permettez-moi de vous présenter mon fils, votre collègue...

L'HOMME CÉLÈBRE. — Enchanté de... un compère... certainement... Et qu'a-t-il fait?

LA FEMME SÈCHE *vexée*. — Comment vous ne connaissez pas Oscar Fumeron, qui a travaillé dans le journal la *Casquette de loutre*, où il a échiné tous les contemporains, et dans le *Balai de crin*, ce journal qui a réduit aux abois le *Figaro* de M. de Villemessant!...

L'HOMME CÉLÈBRE. — Non!

LA FEMME SÈCHE *dépitée*. — Tant pis. Il a fait des boutades ravissantes de sel sous ce titre : *Poil à gratter*. Je vous plains. (*En s'éloignant.*) Ce monsieur ne sait donc rien?

A la femme aussi longue que sèche succède le savant du pays, M. Gratiné, ex-apothicaire.

GRATINÉ. — Pour ne pas laisser choir la conversation, permettez-moi de vous demander si vos soi-disant savants de Paris sont enfin convaincus que le latakié renferme de l'azotate de chloro-chlorate de potassium?

L'HOMME CÉLÈBRE. — Je ne suis pas chimiste.

CHŒUR GÉNÉRAL DOULOUREUX. — Ah!

UNE JEUNE BLONDE. — Monsieur ne nous chantera-t-il pas une romance?

L'HOMME CÉLÈBRE. — Je ne sais pas chanter.

UNE JEUNE BRUNE. — Eh bien, alors mettez-vous au piano, et jouez-nous le fameux quadrille des *Lanciers*.

L'HOMME CÉLÈBRE. — Je ne sais pas la musique.

UNE VIEILLE DAME A PANACHES QUI RESSEMBLE A UN CHEVAL DE CORBILLARD. — Au moins dessinez sur mon album un petit dessin de rien.

L'HOMME CÉLÈBRE. — Je ne sais pas dessiner.

UNE CHARCUTIÈRE AUX DOIGTS EN FORME DE SAUCISSES. — Vous ne sauriez me refuser des *verssss* sur ma *canepin*... une charade... une énigme... un brimborion...

L'HOMME CÉLÈBRE. — J'ignore ce que c'est qu'une charade.

CHŒUR GÉNÉRAL DE STUPÉFACTION. — Ah!

UN BAMBIN. — M'sieu, faites-nous donc la tête de lapin... en ombres chinoises... sur la muraille... ça nous fera rire.

L'HOMME CÉLÈBRE. — Je ne sais pas faire le lapin... mais pardon, une indisposition subite...

Et notre homme prend son chapeau, gagne la porte et s'enfuit.

Je veux le suivre, on me retient.

CHŒUR UNANIME. — Eh bien, ils sont gentils vos grands hommes de Paris!

L'ADJOINT. — Il ne connaît rien à la politique.

L'ESPRIT DES BÊTES, — par RANDON.



14013
Pour vivre heureux et longtemps, moi je ne connais que deux choses : un bon estomac et un mauvais cœur.



14014
Pardon, j'ai la vue basse... De loin je vous ai pris pour un confrère.

LA GRANDE SÈCHE. — Il ne connaît pas les articles d'Oscar Fumeron.

LE SAVANT. — Il ignore la composition du latakié.

LA BLONDE. — Il ne chante pas.

LA BRUNE. — Il ne pianote pas.

LA DAME A PANACHES. — Il ne dessine pas.

LA CHARCUTIÈRE. — Il n'improvise pas de charade.

LE BAMBIN. — Il ne sait pas faire le petit lapin.

CHŒUR DE PLUS EN PLUS GÉNÉRAL. — C'est un âne, une buse, un idiot, une brute!

L'ADJOINT. — Décidément les grands hommes de Paris ne sont pas forts...

TOUS *se frottant les mains*. — Ils ne nous vont pas à la cheville.

MOI *en sortant*. — C'est à dégoûter d'être un grand homme... Je m'engage à ne le devenir jamais.

HENRI HENRIOT.

COSARELLES.

Parlez-moi des dilettantes de Londres!

Quand ils s'engouent d'un compositeur, ils chantent sa musique à pied et à cheval.

M. William Cooke, directeur du Cirque d'Astley, vient de *monter* le *Trovatore* de Verdi (*monter* est le mot propre) avec un immense appareil équestre!

Voici comment un correspondant rend compte de cette partition réduite à l'état hippique :

« Voyez-vous de là-bas le coursier noir du troubadour attaché à un arbre pendant que son maître chante la sérénade; le comte arrivant au galop de son cheval blanc; la fiancée pâle et tremblante sur sa haquenée caparaçonnée d'argent; enfin, le camp des bohémiens émaillé de mulets et de cacolets; le trouvère enlevant en croupe sa belle maîtresse au nez de son rival démonté, et la splendide décoration du tournoi, où chaque choriste enfourche son destrier, entonne son Verdi, et, avec un luxe de pirouettes égal à celui de ses fausses notes, accompagne la *cabaletta* de la gipsy de la façon la plus animée qu'il se puisse voir. N'est-ce pas écrasant? — Oui, mais le *Miserere*, me direz-vous? — Le *Miserere?* Rien de plus simple, et Verdi ne s'est jamais douté de cet effet-là. Le pauvre coursier noir, errant près des murs où gémit son maître, vient lécher les mains de la belle Éléonore éplorée; et quand s'élève le chant funèbre, au lieu du glas de la cloche, on entend le hennissement du fidèle compagnon du trouvère. C'est un cheval qui gémit en *la*, et qui, je vous jure, remplace très-avantageusement certaines cloches de ma connaissance. Aussi l'enthousiasme n'a pas de bornes à la fin de l'opéra. On rappelle les chanteurs, les chevaux, M. Cooke, M. Verdi. *Long life to Verdi! Verdi for ever!* »

Que dites-vous de cette charmante idée d'un directeur de théâtre, qui charge le larynx d'un cheval d'accompagner le *Miserere*, et remplace la cloche funèbre par un hennissement?...

Le *maestro* Verdi doit trouver le procédé un peu cavalier.

***

La petite presse nous a déjà donné plus d'un curieux spécimen d'affiches, de prospectus et d'enseignes. Mais ne croyez pas que nos industriels français excellent seuls dans cette spécialité. Nos voisins les Anglais ne se laissent point distancer sous ce rapport, et leurs naïvetés commerciales font chaque semaine les délices du *Punch*.

Quant à ces braves Allemands, leurs affiches et leurs annonces, quand elles sont de bonne humeur, ne dépassent guère le répertoire de Jocrisse ou de Calino. En revanche, quand les négociants germains veulent s'exprimer en langue française, ils font un drôlatique usage de notre idiome.

A Cologne, une annonce affichée à la porte du *véritable* JEAN-MARIE FARINA, après avoir énuméré les propriétés de cette eau inimitable qu'on imite partout, ajoute le *nota bene* suivant :

« *N. B.* — Aucune rétribution n'est accordée aux guides sans aveu et aux *galopins officieux* pour l'achat de l'eau de Cologne. »

***

Mademoiselle B..., *femme de théâtre*, qui goûte les douceurs de la villégiature près de Villeneuve-Saint-Georges, vient d'envoyer, sous forme épistolaire, à mademoiselle X..., actrice du Vaudeville, ses confidences champêtres et ses impressions rurales. C'est tout un musée de naïvetés géographiques et zoologiques.

Bien entendu que la charitable amie de mademoiselle B .. colporte cette lettre partout; elle en donne lecture à tous ses intimes : ce qui achèvera de la rendre publique.

Entre autres détails piquants, la correspondante écrit qu'elle a vu dans une ferme, près de Brunoy, « une *truite* qui vient de faire douze petits *cochons...* »

***

L'autre soir, vers les six heures, M. X..., ancien commis de musique, semblait écouter avec la plus vive émotion la musique militaire dans le jardin du Palais-Royal.

— Toujours dilettante? lui dis-je en m'approchant de lui.

— Oh monsieur, toujours! Je ne suis pas musicien, mais j'en ai tant vendu!...

***

Ce même commis avait l'habitude de raconter de la façon suivante le mot si connu de Charles X :

— Êtes-vous *musicien*, sire? demanda le roi de Naples à Charles X.

— Je ne *la* crains pas, répondit le roi de France.

***

Du reste, grâce à l'heureuse influence de quelques librettistes, les licences d'expression sont encore très-bien portées.

Mademoiselle D..., artiste un peu sentimentale, improvisa dernièrement ce vieux distique en l'honneur de son ami de cœur :

Le seul bonheur auquel j'aspire,
C'est d'aimer et de vous le dire!

***

Ah çà! pourquoi saint Médard est-il le patron des dentistes? demandait-on l'autre soir à M. Siraudin.

— Parce qu'il n'y a que les mâchoires qui croient à son influence, répondit le vaudevilliste avec une crudité révoltante.

L'ESPRIT DES BÊTES, — par RANDON (suite).



14015
Allons, mon garçon, de l'aplomb! de l'équilibre! c'est le moyen de faire son chemin dans le monde.



14016
Chacun apporte en naissant son aptitude; moi je suis né pour torcher la vaisselle... regardez un peu cette lavette...

⁂

Dimanche dernier, à un dîner d'artistes à Auteuil, une jeune et jolie bourgeoise, un peu lancée, se mit à dire avec le plus spirituel cynisme :

» Si jamais je deviens riche, je donnerai de grands dîners tous les jours, et je n'inviterai que des artistes, parce qu'ils sont amusants. J'inviterai surtout ceux qui se détestent, cela me divertira. Et comme ils se détestent tous, j'inviterai tout Paris. »

⁂

Madame *** disait au sculpteur D..., assis à ses pieds :

— Vous voilà comme Hercule aux pieds d'Omphale!

— A la seule différence, répondit galamment M. D..., que je n'ai pas envie de filer.

Il n'est pas nouveau, mais bah! pour un calembour de fin du monde...

J. LOVY.

THÉATRES.

En avant les castagnettes! en avant le tambour de basque! que la guitare chante! que les sérénades s'épanouissent sous le balcon des señoras! Ainsi cela se passe dans les *Nuits d'Espagne*, que le Théâtre-Lyrique nous a fait connaître l'autre soir. La tradition madrilène le veut, et M. Michel Carré, le librettiste, ne pouvait manquer à la tradition *espagnolas*, *castagnettidas* et tambour de *basquidas*.

La pièce des *Nuits d'Espagne* ressemble terriblement à toutes les fantaisies d'outre-Pyrénées ayant pour héros Arlequin ou Almaviva, Cassandre ou Bartolo, Colombine ou Rosine. C'est un prétexte à sérénades et roucoulades. Cassandre s'intitule le docteur Moreto; il a une pupille qu'il veut marier au señor Nunès. Mais Arlequin s'introduit dans la place et épouse Colombine à la barbe du tuteur Cassandre. Me dispensez-vous de narrer les détails de cette histoire aussi vieille que l'Espagne?

Quant à la musique de M. Semet, elle est... (pardon de l'à peu près) *semée* de mélodies franches, claires et bien rhythmées.

Quittons l'Espagne pour l'Italie, et disons que madame Ristori n'a pas voulu clore la saison théâtrale sans nous montrer les *Fausses confidences* de Marivaux traduites en italien.

Ce qui distingue notre Marivaux, c'est une extrême habileté à faire de rien quelque chose. Son scénario habituel est bâti sur la pointe d'une aiguille; il entasse mots sur mots, surprises sur surprises. Il fait le siége d'un cœur, construit des redoutes, ouvre la tranchée, et pousse des lignes de circonvallation si pressantes que bientôt la place se rend à discrétion. Toute la portée des mots perd de sa valeur en passant d'une langue dans une autre. Les subtilités de l'italien nous échappent souvent à nous autres Français. Nous comprenons toujours bien la situation, mais le trait fin se perd dans les brumes de la traduction.

Madame Ristori a joué Araminte avec la supériorité qu'on lui connaît. Elle descend sans effort des hauteurs un peu guindées de la tragédie pour entrer dans la vie réelle. Elle assouplit son organe, elle change l'inflexion de sa voix, et se fait aussi naturelle que le rôle l'exige. Cependant je préfère aux *False confidenze*, *Médée*, *Marie Stuart* et *Myrrha*.

Qui ne connaît pas la *Dalila* d'Octave Feuillet, si bien à sa place dans le livre charmant qui l'a produite? Peut-être a-t-on eu tort de l'installer avec violence sur la scène pour laquelle cette nouvelle *Fille de marbre* n'était pas faite?... Mais le succès justifie tout, et il y a eu grand succès!

Un artiste de grand mérite, Lafontaine, débutait au Vaudeville par le rôle d'André. Lafontaine est tout à fait l'acteur du drame moderne, car il exprime peut-être plus les passions violentes d'une école que les sentiments vrais du cœur humain. Il est venu compléter dignement cette belle troupe du Vaudeville, qui, à l'heure qu'il est, rivalise avec celle du Gymnase.

La génération actuelle n'a pas oublié ce fameux marquis des rues qui lançait des chansons aux cinquième et sixième étages des maisons en les lestant d'une pièce de deux sous.

C'est ce type populaire que Levassor vient de jouer pour sa rentrée aux Variétés; MM Dupeuty, Clairville et Michel Delaporte se sont associés pour lui faire un amusant *Marquis d'Argentcourt*.

Les auteurs, gens de talent, ont accompli gaiement leur tâche, M. Levassor a-t-il rempli la sienne?... Non, M. Levassor a grimacé lorsqu'il fallait rire, il a gesticulé lorsqu'il fallait pleurer. Pour être amusant, il ne faut pas qu'il porte des rôles de pièces, il n'a pas assez de variété dans le jeu.

Deux petites pièces se sont lestement glissées sur l'affiche du Palais-Royal. L'une d'elles est de M. de Courcy et se nomme *Vous n'auriez pas vu ma femme?* C'est l'histoire d'un brave mari à la recherche d'une épouse trop légère qui déserte fréquemment le domicile conjugal, et scandalise le portier par ses absences réitérées. L'autre pièce, le *Bureau d'objets perdus*, est de MM. Clairville et Dumoustier. C'est un amusant quiproquo à propos d'une broche de six mille francs perdue par une femme honnête, trouvée par une lorette, et reperdue de nouveau dans un cabinet du Moulin-Rouge Toutes les bamboches de la lorette sont mises sur le compte de la vertueuse dame. Heureusement tout s'explique au milieu des rires et des bravos.

Les Folies-Dramatiques nous ont montré ce qui peut arriver à un jeune monsieur qui a en même temps un amour dans la *tête* et un amour dans le *cœur*. La *tête* lui fait faire des sottises, le *cœur* le remet dans la bonne voie. Désormais la *tête* n'emportera plus le *cœur*.

Auteurs applaudis de la *Tête et du cœur :* MM. Isidore Bureau et Marcel Novières, deux hommes de tête et de cœur.

ALBERT MONNIER.

CIRQUE DE L'IMPÉRATRICE. — La clôture des représentations des singes et chiens savants de M. Hodson est irrévocablement fixée au jeudi 18 juin courant.

DESSINS COMIQUES EN ROULEAUX.

Plusieurs abonnés nous demandent, sur l'emploi de nos dessins imprimés en rouleaux, des explications que nous ne pouvons leur donner ici. — Le *Journal amusant* n'est pas timbré, et, en qualité de journal sans timbre, il ne lui est permis d'annoncer que les objets d'art et les œuvres littéraires.

Ainsi il a le droit d'annoncer qu'il vend ses dessins réimprimés en rouleaux;

Il peut dire que ces rouleaux ont 88 centimètres de large sur 8 mètres de long;

Que tous les dessins contenus dans un rouleau sont variés;

Qu'il existe quatre rouleaux différents, imprimés sur papier de couleur;

Que chaque rouleau, contenant des centaines et des centaines de sujets, ne se vend que 3 fr. 50 cent.;

Que ces rouleaux peuvent se découper pour composer des albums, des feuilles d'images.

Tout cela est du domaine de l'art.



Mais si le *Journal amusa*[nt] allait plus loin, s'il vous dis[ait] les autres emplois que vo[us] pouvez faire de ces rouleaux et si ces emplois rentraie[nt] dans le domaine de l'indu[s]trie, il commettrait un dél[it] et serait passible de 25 f[r.] d'amende par chaque exem[plaire] du journal qui aura[it] contenu cette énormité.

Comptez à 8,000 exempla[i]res ce que nous devrions [au] trésor :

200,000 fr., pas un sou [de] moins,

Mais quelques billets de ph[...] pour frais, 10me de guerre, etc., etc., etc.

Vous comprenez bien, che[rs] abonnés, qu'il faut alors vo[us] ingénier à trouver vous-mêm[e] l'emploi qu'il est possible [de] faire de nos dessins imprim[és] en rouleau, si vous n'en voul[ez] pas faire des albums ou d[es] feuilles détachées.

Cherchez!

Et si vous trouvez à les ut[i]liser, envoyez-nous en un b[on] de poste le montant de vot[re] demande, à raison de 3 f[r.] 50 cent. par rouleau.

RESTEZ CHEZ VOUS

SI VOUS VOULEZ ÉVITER LES DÉSAGRÉMENTS DES VOITURES,

SCÈNES COMIQUES LITHOGRAPHIÉES PAR VICTOR ADAM.

Caricatures lithographiées très-convenables pour l'amusement de tout le monde. — 24 feuilles toutes remplies d[e] petits sujets sur les voitures.

Prix : Paris, au bureau. Cartonné. . 8 fr. Broché. . . 6 fr. — Départements, rendu *franco*. Cartonné. . 10 fr. Broché. . . 7 fr.

Adresser un bon de poste à M. Philipon fils, rue Bergère, 20.

L'ÉQUITATION ET SES CHARMES,

SCÈNES GROTESQUES ET DIVERTISSANTES

COMPOSÉES ET LITHOGRAPHIÉES PAR VICTOR ADAM.

Vingt-quatre feuilles remplies de petits sujets sur tous les sujets plaisants qui se rapportent aux cavaliers, au[x] chevaux et aux accidents de l'équitation. — Album très-convenable pour tous les salons.

Prix : Paris, au bureau. Cartonné. . 8 fr. Broché. . . 6 fr. — Départements, rendu *franco*. Cartonné. . 10 fr. Broché. . . 7 fr.

Adresser un bon de poste à M. Philipon fils, rue Bergère, 20.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 77. — 1857. Prix du numéro : 45 centimes. 20 Juin.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipsig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE. — REPRISE DE *JOCONDE*.

LES VRAIS COSTUMES DE LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION EN 1810, D'APRÈS LES PENDULES DU TEMPS, — par MARCELIN.



14017

CE SCÉLÉRAT DE JOCONDE.
« Sémillant avec les Françaises,
» Romanesque avec les Anglaises !... »
(ACTE Ier.)



14018

L'AIMABLE ÉDILE,
A reçu mes serments....
(ACTE Ier.)

M. FERRARI.

Un ami (1) nous écrit que M. Ferrari, ancien marchand de chapeaux à Chambéry, — ancien agent de journaux à Turin, — parcourt en ce moment la France pour recueillir des abonnements. C'est l'occasion de renouveler l'avis que nous avons plusieurs fois donné.

M. Ferrari n'est plus chargé de faire des abonnements pour nos journaux; nous ne sérions aucunement responsables des abonnements qu'il prendrait en notre nom. Ces abonnements ne seraient pas servis.

CH. PHILIPON.

(1) Nous le remercions; — il peut être assuré que nous ferons ce qu'il désire.

COSARELLES.

Êtes-vous curieux de connaître l'étymologie du *ramadan*, le carême des Turcs et des Arabes? Ecoutez le journal algérien le *Derbouka*. Avec le *Derbouka* on apprend toujours quelque chose : aussi sommes-nous très-heureux d'avoir révélé au public parisien l'existence de cette facétieuse feuille de chou africaine :

« L'origine du *ramadan* remonte au paradis terrestre.

» Lorsque notre mère Ève voulait se donner de l'appétit, elle faisait une promenade en bateau et disait à son époux : — Rame, Adam.

» Le mot a été transmis de génération en génération jusqu'aux Arabes, qui ont simplement supprimé le bateau. »

LA 1re REPRÉSENTATION DE *JOCONDE* EN 1810, — par MARCELIN (suite).



14019

LUCAS.
« Quand on attend sa belle,
» Que l'attente est cruelle! »
(ACTE II.)



14020

LA PRINCESSE.
— « ..... Le perfide!.... »
(ACTE II.)

***

Le monde musical s'émeut vivement du festival de Haendel qu'on va célébrer en Angleterre (1). La fête aura lieu dans le Palais de cristal; elle durera trois jours; trois gigantesques oratorios défrayeront le programme, pour lequel on a recruté un nombre fabuleux d'exécutants, — sans compter le fameux tambour monstre dont tous les journaux ont parlé.

Or les divers correspondants de Londres et les principaux rédacteurs en chef des journaux de Paris viennent de tenir un petit conciliabule en vue de cette étourdissante manifestation musicale.

Il a été décidé que les correspondants pourront s'abstenir d'en rendre compte, parce qu'*il est impossible qu'on n'entende pas d'ici la musique de ce festival monstre*.

***

Les journaux d'Italie nous apprennent que le baron Gazioli, mort tout récemment à Rome, avait amassé en peu d'années une fortune colossale. Arrivé à Rome en qualité de garçon boulanger avec 17 baïoques dans sa poche (17 sous), il ne tarda pas à sortir du pétrin. — En mémoire des 17 baïoques de capital avec lesquelles il a commencé sa fortune, il consacra partout le nombre 17 : il avait 17 métairies, 17 maisons, 17 placements de fonds, 17 services de table, 17 paires de bottes. On dit qu'il a eu 17 maîtresses, et son nom, *Alessandro Gazioli*, — ô prodige cabalistique! — se composait de 17 lettres.

Enfin, pour rester fidèle au nombre 17 jusqu'à son dernier soupir, le baron Gazioli, l'homme aux 17 baïoques, est mort le 17 mai dernier, à cinq heures de l'après-midi, c'est-à-dire à la 17e heure du jour.

Afin d'honorer dignement la mémoire du défunt, 17 journaux italiens ont reproduit cette baliverne.

Che n'est pas chale, mais cha prend de la plache.

***

Dans la rue Rambuteau, un grand bazar de literie s'est placé sous le patronage du *colosse de Rhodes*. Une étincelante statue domine le faîte de la maison, et figure, tant bien que mal, le type obligé d'Apollon.

Deux campagnards s'arrêtaient dimanche dernier tout ébahis devant le *colosse de Rhodes*.

— Ah bigre! dit l'un, qu'est-ce que cette statue là-haut?

— Ils disent comme ça que c'est un *Napollon*.

L'autre tire de sa poche un décime frappé au millésime de 1856, et compare les figures.

— Ça n'y ressemble pas beaucoup.

***

Garde à vous, confrères! Et vous, journaux bohèmes, tenez bien votre bonnet! Voici un mandarin de province qui, embusqué au coin d'une guitare périodique, vient décocher ses traits contre la petite presse parisienne; — et pas trop mal aiguisés, ma foi!

Ils se formulent par une série de *Lettres d'un nouveau débarqué*, insérées dans l'*Union instrumentale*.

Je ramasse une de ses premières flèches :

« On voit à Paris presque autant de petits journaux que de crèmeries. Il y en a donc beaucoup trop; de plus, ils se ressemblent tous, et chacun d'eux cependant a la prétention de représenter une petite église, hors de laquelle il n'y a point de salut. Lisez le *Figaro*, la *Gazette de Paris*, la *Chronique*, les *Chroniqueurs parisiens*, le *Rabelais*, le *Triboulet*, la *Comédie parisienne*, *Polichinelle*, la *Voix des écoles*, le *Monte-Cristo*, etc., et vous serez convaincu de la ressemblance qui m'a frappé; on dirait les mêmes sujets traités par la même plume; c'est partout le même style visant au pittoresque et à l'effet quand même.

» Ce demi-monde de la littérature se divise en chroniqueurs et en chroniqués qui changent de rôle alternativement; c'est à qui portera le dernier coup. Chacun a son église, et chacun aiguise sans cesse sa plume pour démolir les saints de l'église rivale. Mais ces saints, qui les connaît? Qu'ils aient été canonisés par des coteries, nous le voulons bien; est-ce une raison pour que la masse du public s'y intéresse? Or, comme cette guerre de loustics n'est pleine que d'attaques plus ou moins spirituelles contre de petits personnages, le lecteur de province qui n'est pas dans le secret de la comédie n'attache pas plus d'importance à la victoire de l'un qu'à la défaite de l'autre, en admettant qu'il puisse distinguer le vainqueur du vaincu. Tout l'esprit qui assaisonne ces polémiques permanentes est donc dépensé en pure perte pour celui qui, n'étant pas initié, ne peut que rester spectateur indifférent de la lutte. »

Bien rugi, lion de province!

Ainsi, vous le voyez, chers confrères du petit format, il faut renoncer au sourire des départements, et ce qui est pis, à leur abonnement. Échos de la grande Babylone, vos cancans ne franchiront pas l'octroi; hors des barrières

(1) Cette *cosarelle* était écrite dimanche dernier, la veille du *festival*.

LA 1re REPRÉSENTATION DE *JOCONDE* EN 1810, — par MARCELIN (suite).



14021

JEANNETTE.
« — Que je voudrais avoir la rose! »
(ACTE II.)



14022

LE PRINCE.
« — Quelle aimable simplicité! »
(ACTE II.)

point de salut! Vous ne pouvez compter que sur Paris. Que dis-je? vous ne devez compter que sur le boulevard Montmartre, sur la Chaussée-d'Antin, sur le passage de l'Opéra; car là viennent aboutir tous les cancans de Paris, *tous! tous! tous!*

On remarquera que le *Journal amusant* n'est pas compris dans l'anathème. Heureux coquin! Il l'a échappé belle!

Mais non, il n'a que ce qu'il mérite. L'anathème ne pouvait l'atteindre; le *Journal amusant* ne s'occupe ni de madame D..., ni de l'agent de change P..., ni des chroniques scandaleuses du Parc aux Biches. Nous ne sommes pas du demi-monde; nous ne photographions ni pour le café Cardinal ni pour le Divan; nous burinons pour 40,000 communes, nous sculptons pour la France. Charles Philipon nous a fait ces loisirs... Merci, ô mon Dieu!

***

Nous lisons cette phrase dans le compte rendu des *Dames capitaines*, signé Paul de Saint-Victor.

« Il fit plus de bruit que de besogne l'escadron volant des frondeuses : c'étaient les mouches cantharides du coche emporté de l'État. »

Ainsi pour éviter le vieux poncif, *mouches du coche*, on s'amuse à nous le servir praliné et confit entre deux adjectifs.

Ah! ces *stylistes!*

Madame de Sévigné, Bossuet, Voltaire, Jean-Jacques, n'y auraient pas mis tant de façons. Il est vrai qu'ils n'avaient pas de style.

J. LOVY.

VIVE L'ARGENT.

En passant hier, vers minuit, sur le boulevard des Italiens, je vis par terre, à la lueur des reverbères, un chiffon de papier. Je le ramassai. C'était une lettre. Elle portait pour suscription : A monsieur X..., banquier à Paris. Cette lettre était décachetée; rentré chez moi, je l'ouvris et lus ce qui suit :

Monsieur,

Vous vous êtes ému de cette clameur générale qui s'élève contre l'argent et contre les hommes d'argent. En entendant ce hourra général, en voyant les poëtes, les prosateurs, les grands et petits écrivains de tout genre s'unir dans une sainte croisade contre l'argent, vous l'habile et heureux spéculateur qui trouvez à chaque liquidation de fin de mois un demi-million de bénéfices dans votre caisse, vous avez senti comme un remords, ou plutôt comme un ennui en face de tout ce bruit et de toutes ces clameurs.

« Quand donc, me disiez-vous, tous ces barbouilleurs de papier, ces gens de rien, cesseront-ils de s'occuper de nous et de ce qu'ils appellent les questions d'argent? Nous ne nous occupons pas d'eux, que n'en font-ils de même à notre égard! Jamais à la bourse il n'est question des vers d'un poëte ou des fautes de français de M. *** (je supprime le nom qui se trouve dans la lettre, ne voulant blesser aucun réaliste). Mais il est de mode aujourd'hui plus que jamais de crier contre nous, et le moindre croquant croit s'élever beaucoup en nous rabaissant. »

En me parlant ainsi votre front, se plissait légèrement, et votre main oubliait de porter à vos lèvres le verre de bordeaux que venait de vous verser votre domestique.

C'est pourtant un excellent bordeaux que le vôtre et des meilleurs crus.

Je ne vous cacherai pas, monsieur, que j'ai été surpris de cette espèce de chagrin que vous donne la pensée de l'approbation ou de la désapprobation publique. Cela indique une naïveté peu habituelle aux hommes de votre capacité financière. Mais puisque votre esprit si fort en toutes choses a cette faiblesse étrange de se laisser impressionner par les applaudissements et les sifflets de la foule, je dois vous rassurer à cet égard.

Et d'abord je vous ferai observer que si ceux-là seuls qui ont la goutte ou la colique crient contre la goutte ou la colique, il n'en est pas de même à propos de l'argent. Ce sont justement ceux qui en sont dépourvus qui crient le plus fort contre lui, et qui en parlent avec le plus de dédain. D'où je conclus que le mal est non d'en posséder, mais seulement de n'en point avoir, et qu'on ne méprise vraiment que l'argent qui est dans la poche des autres, jamais celui qui est dans la sienne.

Ce mépris de l'argent et des gens d'argent est la grande thèse littéraire qui fait vivre les écrivains depuis qu'il y a des gens qui écrivent. C'est un fonds inépuisable et d'un succès certain, car en déclamant contre l'argent on est sûrement applaudi de tous ceux qui n'en ont pas. Les envieux mourront, mais non jamais l'envie.

Ces vulgaires oppositions entre l'honneur et l'argent, ces périphrases sur le vers de Boileau,

La vertu sans l'argent n'est qu'un meuble inutile,

sont un thème vraiment si usé, si ressassé depuis Aristophane si comique, jusqu'à Ponsard si peu comique, en

LA 1re REPRÉSENTATION DE *JOCONDE* EN 1810, — par MARCELIN (suite).



UNE LOGE DANS LA SALLE.

— Eh bien, monsieur, que dites-vous de cette pièce?
— Foi de houzard! mesdames, je n'ai rien vu d'aussi beau depuis Wagram!

passant par Massillon et Bourdaloue, que je m'étonne que des gens de quelque talent consentent encore à l'exploiter. Seraient-ils donc totalement au dépourvu d'idées vraiment littéraires?

J'ai été aussi, monsieur, dans ma jeunesse, homme de lettres et journaliste. J'ai renoncé depuis longtemps à cet ingrat labeur. Alors je ne m'étais pas assis encore à la table des riches, — je n'avais jamais gravi l'escalier de la bourse; — j'ignorais entièrement ce que c'était que prime et report. A cette époque, moi aussi je faisais le petit Juvénal, et j'avais mes saintes indignations. Hélas! je ne me doutais pas encore de tout ce qu'a d'enivrant le parfum des truffes! Eh bien, monsieur, par qui croirez-vous que j'ai été désillusionné, que j'ai été amené de mon mépris naïf de l'argent, au respect et à l'adoration de ce métal? Par des banquiers, par des millionnaires? non, monsieur. Par des confrères, par des hommes de lettres, par des gens qu'à les entendre on eût pris pour des prodiges d'austérité, et qui derrière le rideau baisaient humblement la main qui leur tendait une action au pair.

Comme j'en témoignais mon étonnement à l'un d'eux : « Que voulez-vous, mon cher, me dit-il, l'argent est une courtisane qu'on méprise en public et qu'on caresse en tête-à-tête. »

Quand j'ai vu qu'il en était ainsi, j'en ai pris vitement et hardiment mon parti, et comme j'étais né vertueux, je n'ai pas voulu continuer à faire une grimace contraire à ma pensée. J'ai proclamé, et je proclame hardiment ma manière de voir. J'aime l'argent comme tout le monde; mais, à l'exception de tout le monde, je fuis toute hypocrisie, et bien que je ne sois pas riche, je crie vive l'argent, et si jamais j'écris un traité, ce ne sera pas, comme Sénèque, du mépris des richesses, mais bien de l'amour des richesses.

Croyez-le bien, monsieur, ces criailleries contre l'argent sont une comédie que chacun veut jouer à son profit, et dont personne n'est intérieurement dupe. Basile pourrait encore se demander : « Qui trompe-t-on ici? » On voudrait dégoûter ses voisins de faire fortune afin de se réserver toutes les chances. Là est le secret de cette croisade plus vive que jamais contre le vil métal. Mais si vous passez par-dessus ces apparences, et que vous regardiez dans les réalités, vous verrez le respect profond que chacun conserve pour l'argent et les hommes d'argent. L'opinion contraire n'est, n'a été, et ne sera jamais qu'une vaine théorie hypocritement professée par des pauvres diables sans le sou.

Un homme était amoureux d'une actrice, il la diffamait publiquement. L'actrice le rencontrant un jour, lui demanda la raison de cette conduite hostile : « Je vous aime, répondit l'homme, et vous appartenez à un autre. »

Voilà, monsieur, la suprême raison de tous les diffamateurs de l'argent.

Peut-être trouverait-on une comédie assez vraie à faire en envisageant la question d'argent sous ce point de vue.

Si je n'avais renoncé entièrement à la plume de l'homme de lettres, j'en voudrais courir la chance.

Monsieur, quand vous aurez dit à un homme : « Je viens de gagner par une heureuse spéculation un million, permettez-moi de le partager avec vous; » — et que cet homme, sûr de la vérité de votre offre et au besoin de votre discrétion, aura refusé votre demi-million, alors je vous permets de croire aux déclamations contre l'argent.

Mais vous épuiseriez tous les trésors de la terre avant de rencontrer cet homme.

S'il s'en trouvait un qui refusât le demi-million, c'est qu'il espérerait sans doute que vous lui donneriez le million tout entier.

Vivez donc, monsieur, sans crainte des sermons et des faiseurs de sermons. Nul pouvoir, quelque absolu et légitime qu'il soit, ne peut étouffer complétement les murmures et les oppositions, et toutes ces déclamations, qui semblent redoubler depuis quelque temps, ne font qu'affirmer votre puissance. Si vous en doutez, permettez-moi de vous citer un fait récent :

Trois journalistes des plus importants, des plus austères, des plus criards, trois vrais Catons.....

Ici la lettre était déchirée. Le banquier avait peut-être allumé son cigare avec le morceau qui manquait.

Ce fragment de lettre d'un homme qui a le cynisme de son opinion m'a paru assez curieux, et je l'ai publié afin de m'assurer la reconnaissance de tous ceux qu'il est convenu d'appeler les hommes d'argent.

Je pense comme cette bonne vieille qui brûlait un cierge devant l'image du diable :

Il fait bon avoir des amis partout.

A. DESONNAZ.

LA 1re REPRÉSENTATION DE *JOCONDE* EN 1810, — par MARCELIN (suite).



UNE RENCONTRE DANS LES COULOIRS.

— Bonsoir, monsieur Nicolo!

LES OMNIBUS.

COUP D'ŒIL RÉTROSPECTIF.

La génération actuelle use et abuse des omnibus comme si ces voitures avaient existé de toute éternité.

A vrai dire on ne comprend pas que l'idée de ces machines roulantes, dont on ne peut plus se passer aujourd'hui, n'ait été révélée au monde qu'en l'an de grâce 1828.

Aussi mademoiselle A..., qui s'extasie chaque jour devant cette admirable invention, me demandait-elle l'autre soir comment faisait le pauvre monde il y a cinq ou six mille ans, pour se rendre à un prix raisonnable de la Madeleine à la barrière du Trône?

Cette question saugrenue figurerait avec avantage dans une opérette des Bouffes-Parisiens; je la recommanderai aux librettistes de M. Offenbach.

L'existence de l'omnibus, qui entre dans sa trentième année, n'a pas été exempte de vicissitudes.

Je me rappelle une époque où le fiacre, ce vieux sapin numéroté, roulait dans Paris majestueusement, gravement, pesamment, pas à pas, sans autre rival que l'humble cabriolet. Rien ne le dérangeait, rien ne l'offusquait, rien ne le pressait; car s'il n'arrivait pas aujourd'hui, il arrivait demain. C'était l'âge d'or du fiacre.

Hélas! il a fallu qu'une idée infernale naquît dans le cerveau d'un homme pour changer les deux yeux du cocher de fiacre en deux sources de larmes. Larmes hideuses, — de vraies larmes de crocodile. Le cabriolet pleurait aussi, mais plus gentiment, plus humainement; il était moins laid.

La trompette de l'omnibus, — car l'omnibus avait une trompette, — sonna la dernière heure de ces vénérables véhicules. Dès lors s'ouvrit dans Paris une nouvelle ère roulante.

Bientôt vinrent les *Dames blanches*, les *Écossaises*, les *Béarnaises*, les *Favorites*, les *Hirondelles*, les *Citadines*, les *Joséphines*, et enfin l'audacieux *Tricycle*, qui, pour faire la nique à ses concurrents, se balançait sur *trois roues!*

Tout le monde a vu cette voiture folichonne se dandinant dans le quartier Montmartre, et se dirigeant cagneusement vers le Marais. Ce fut un long éclat de rire.

Le fiacre et le cabriolet étaient vengés.

Le règne des *Tricycles* fut de courte durée. Non-seulement le public se tenait les côtes, mais il craignait de se les enfoncer; et l'excentrique véhicule rentra sous la remise pour n'en plus sortir.

Je me trompe : le *Tricycle* se résigna pendant quelque temps à marcher sur *quatre* roues, comme ses confrères; et enfin il mourut honteusement avec ce solécisme au front.

Pourtant l'esprit d'innovation ne s'arrêtait pas en si bon chemin.

Ah! tu fais des *Tricyles*, et tu marches sur *trois* roues? Moi, je n'aurai qu'*une* roue, et je créerai les *Unicycles!*

Et aussitôt Paris vit le plan d'une masse roulante, de la longueur des bains Vigier, colosse effrayant, qui, en moins de vingt minutes, devait transporter toute une population d'un quartier à l'autre; maison ambulante, frégate à roue, dans laquelle on projetait d'ouvrir des salles de danse, de billard, et des salons de cent couverts!

Qu'est devenu cet omnibus modèle, ce Mégalosaurus des caisses roulantes? On l'ignore. Sans doute les inventeurs eux-mêmes ont reculé devant leur monstrueuse conception. C'est dommage : ils ont enlevé là une opulente pâture aux gamins de Paris ainsi qu'aux petits journaux.

On a aussi fait des *Bicycles*, ou omnibus à *deux roues*. Un modèle en a circulé dans les rues de la capitale. La caisse s'ouvrait par derrière, les banquettes se trouvaient à droite et à gauche, et trois personnes se plaçaient de chaque côté. C'étaient les coucous ressuscités sous une autre forme.

Mais nul ne se souciait de la résurrection, et les *Bicycles* allèrent rejoindre les *Tricycles*.

Plus tard, — vers 1835, — on vit circuler sur les boulevards les *Algériennes*. C'étaient des omnibus qui de Bercy se rendaient à Neuilly par la ligne des boulevards. Et afin de se mettre à la portée des bourses les plus modestes, les *Algériennes* avaient fragmenté leur parcours en stations de *dix centimes*. Pour dix centimes, le conducteur s'arrêtait sur la voie publique et recevait le voyageur. Pour dix centimes, on allait du boulevard Saint-Martin à la rue Laffitte.

Cet âge d'or des goussets maigres ne pouvait durer; c'était trop de comfortable pour le menu peuple. Les voi-

LES PAYSANS, — par BARIC.



14026

— Elle n'est déjà pouint si chétie, la petiote!
— C'est dommage qu'alle n'a pouint de *vartu*.
— Comment donc ça?
— C'est qu'alle n'a pouint tant seulement un sou vaillant.



14025

— Ah! tu voudrais entrer dans les chemins de fer? Et quelle place demandes-tu, mon garçon?
— Puisque c'est tant un effet de vout' bonté, monsieur le comte, j' voudrais être..... ça.
— Comment, ça?
— Oui, monsieur, de ces hommes qu'allongent le bras!



14027

— Que cherchez-vous, mademoiselle?
— Ce n'est pas vous, toujours..... à moins que vous ne vous preniez pour nout' baudet!



14028

— L' bourgeois qui s' mêlions à c't' heure d' s'occuper d' la tarre! I n'y entendont ren du tout! I z'avont lu dans quequ' bouquin, et n' saviont pas s'ment ce qu' c'est qu'une charrue! I sont trop ben mis pour ça!

tures concurrentes s'en émurent. Il y eut procès, jugement, appel... une averse de papiers timbrés. Et un beau jour, comme Romulus, les *Algériennes* disparurent au milieu d'un orage.

Les autres administrations restèrent en possession de leurs lignes avec leurs noms spéciaux. Mais peu à peu il y eut des compromis et des fusions. Les gros titulaires absorbèrent les petits, selon l'usage immémorial, jusqu'à ce qu'enfin le maniement de tous ces véhicules vint aboutir à une centralisation générale.

Cet événement s'accomplit l'an dernier, et les vingt-cinq lignes d'omnibus furent débaptisées au profit des vingt-cinq lettres de l'alphabet.

Aujourd'hui, dans l'organisation de ce service public, tout a été remanié, régénéré. Aussi que de piquants détails administratifs je pourrais vous révéler, si nous étions seuls dans un petit coin!

Ces détails, tout le monde les ignore, y compris le grand-duc Constantin, qui n'est monté qu'une fois en omnibus; mais moi, intrépide habitué, moi, que deux conducteurs honorent de leur amitié... et de leur indiscrétion, je vous en dirais de belles, si le caquetage était dans mon tempérament!

D'ailleurs cela nous mènerait trop loin. Puis il fait si chaud!...

J. LOVY.

VOCABULAIRE THÉATRAL

L'USAGE DES PERSONNES QUI NE CONNAISSENT LA SCÈNE QUE POUR LA VOIR DE LA SALLE.

Herse. Grand châssis en bois garni de bougies ou de mières quelconques servant à illuminer les décors, afin e produire des effets de lever de soleil, de clair de ne, etc.

Loges. Cabinets où s'habillent les acteurs; les portes e celles des actrices doivent être fermées.

Manteau d'arlequin. Draperie d'ornement qui descend u-dessus de l'avant-scène et derrière le rideau, et n'est sible que lorsque celui-ci est levé.

Marchand de tisane. Se dit d'un acteur qui joue un le insignifiant, dans lequel il y a de fréquentes entrées sorties à exécuter sans qu'elles puissent lui donner le oyen de se faire remarquer par son jeu.

Marqué. Jeune première, amoureuse marquées, c'est-dire qui ne sont plus jeunes. — Il y en a beaucoup.

Marquer (se). Se faire des rides sur le visage afin de se eillir.

Metteur en scène. Fonction ordinairement confiée au gisseur chargé de régler tout ce qui tient à la mise en ène, aux évolutions, aux batailles. — Au théâtre miliiro-littéraire de M. Billion, cette place n'était pas une nécure; mais au Cirque actuel!!...

Panne. Rôle sans importance ne comportant aucun effet, ennuyeux à jouer.

Patte de lièvre. Patte dont les acteurs se servent pour mettre du blanc ou du rouge sur le visage.

Père noble. Rôle des pères à cheveux blanchis et à gros entre.

Piaule. On nomme une belle piaule une cantatrice de remier ordre.

Pont de service. Pont suspendu traversant le cintre, les deux qui sont de chaque côté de la scène.

Portant. Charpente mobile à laquelle on adosse les écors et les coulisses.

Praticable. Porte, fenêtre par laquelle on peut réellement passer tous les objets, tels que maisons, ponts, cheins, représentés d'une manière effective et non pas seulement peints sur une surface plane.

Raisonneur. Rôle d'ennuyeux, d'oncles, de tuteurs, — t de Desgenais.

Rampe. Rangée de lumières placée au bord de la scène, qu'on lève ou baisse à volonté.

Rat. Nom par lequel on désigne les dames du corps de allet de l'Opéra.

Régisseur. Celui qui est chargé de la régie du théâtre, de mettre les artistes à l'amende. — Personnage peu ympathique aux actrices pour rire.

Régisseur parlant au public. Celui qui explique au ublic comme quoi on ne jouera pas la pièce annoncée arce que mademoiselle X... vient d'éprouver des peines e cœur; reçoit le témoignage de la mauvaise humeur es spectateurs, — et au Lazary des trognons de pommes vec.

Rideaux a batis. Rideaux avec certaines parties de ois permettant de pratiquer des ouvertures, des portes, es fenêtres, etc.

Rideaux simples. Décors descendant du haut du théâtre se déroulant par le milieu.

Rideau de fond. Toile sur laquelle est peint le décor du nd de la scène.

Roles a manteaux. Ceux des personnages graves et gés, des tuteurs, des notaires, etc.

Soubrette. Actrice qui joue les rôles de soubrette ou de onne, avec un nez retroussé.

Trappes ordinaires et trappes anglaises. Tout le monde onnaît les trappes ordinaires; les trappes anglaises ne se bient pas et se referment seules.

Troupe de fer blanc. Troupe de doublures; une pièce ur laquelle on compte peu est habituellement jouée par troupe de fer blanc, afin de donner aux artistes de talent temps de se reposer.

Truc. Métamorphose, transformation. — Voir ceux ou utôt celui du *Diable d'argent*.

Utilité. Artiste bon à tout, qui joue tout et bien d'aues choses encore.

Zinc. Qualité d'une pièce qui force le spectateur à l'applaudir. — Une pièce bien écrite, avec des situations intéressantes, peut tomber si elle n'a pas de zinc, c'est-à-dire si elle manque de ce quelque chose qui lui donne la vie.

H. Gourdon de Genouillac.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

⁂ Connaissez-vous le grand fantaisiste Marc Lavadou?... un poëte à tous crins... un des derniers paladins du roman moyen âge... la queue de la comète ultra-romantique de 1830?

Il était avant-hier au café Mazarin, où l'on cause assez volontiers littérature; il y va tant de vaudevillistes!

Lavadou déteste deux choses au monde avec toute l'exaltation dont il est capable :

1° La tragédie classique;

2° L'Académie française.

On parlait du discours de réception de Ponsard, ce discours plein de ruades à l'endroit du lion Shakspeare.

— *Raca!* s'écria Lavadou en entendant prononcer le nom de Ponsard, qu'il déteste doublement en sa qualité de faiseur de tragédies et d'académicien.

Justement le hasard voulut que le partenaire du poëte chevelu fût un des admirateurs du talent de l'auteur de *Lucrèce*. On en trouve; tous les goûts sont dans la nature.

— Respectez le père d'*Agnès de Méranie* et de la *Bourse*, répliqua le défenseur de Ponsard. Il possède un joli talent. Quels beaux *verssss!*... Et la preuve que c'est un homme capable, c'est qu'on vient de l'envoyer à l'Académie.

— L'Académie! hurla Lavadou en passant ses doigts crispés dans sa longue chevelure. Tous les assistants crurent que le poëte allait égorger le souteneur du débitant d'alexandrins. De l'Académie! répéta Lavadou en se calmant. Mais là peine est assez forte... ça ne valait pas davantage!

Et il avala froidement sa chope de bière.

⁂ Madame de V... possède un perroquet qui lui-même possède un répertoire d'injures plus complet que celui de *Vert-Vert*, de joyeuse mémoire.

Quand on s'approche de l'animal favori de madame, c'est pour lui le signal de l'attaque. Il faut l'entendre pour le croire. Et madame le trouve si drôle, qu'elle s'en pâme de rire.

Un jour un notaire, homme grave s'il en fut, après avoir traité d'affaires avec M. de V..., se retirait cérémonieusement. Il prit fantaisie à madame de jouir de la confusion du tabellion. Selon son habitude choyée, elle l'amène au perchoir de l'émule de Vert-Vert. L'animal lui lance ses bordées d'injures, parmi lesquelles se détachent les épithètes les plus *cossues*, toujours fort désagréables aux oreilles conjugales.

Le notaire pensa d'abord que les oreilles lui *cornaient;* puis il dit gravement :

— Ce joli perroquet a du raisonnement. Il vous a reconnue, madame, et il croit que je suis votre mari.

Bien riposté pour un notaire.

⁂ M. C......., l'avocat, possède si peu de nez, que c'est à peine si l'on peut nommer un nez la légère proéminence charnue ornant sa face.

Un matin, à l'audience, il ne pouvait venir à bout de lire une pièce essentielle au procès qu'il plaidait

Le papa S..., qui présidait, n'était point patient. D'ailleurs il aimait peu M. C........ Est-ce parce que celui-ci n'avait pas de nez, tandis que lui, il en avait trop? On n'a jamais pu savoir. Toujours est-il qu'il dit avec dureté :

— Quelqu'un n'a-t-il pas des lunettes à prêter à l'avocat?

Notre homme se sentant piqué lui répondit :

— Alors, monsieur le président, il faudra que vous me prêtiez aussi votre nez pour pouvoir m'en servir.

Luc Bardas.

THÉATRES.

La guerre de la Fronde a fourni au théâtre un grand nombre de drames, de comédies, de vaudevilles, de grands opéras et d'opéras comiques. C'est un excellent prétexte à costumes, à mises en scène et à roulades. La Fronde a été tout à la fois une guerre sanglante et une lutte ridicule. Les femmes y eurent une part active; elles y apportèrent la frivolité naturelle à leur sexe. Leur influence contribua beaucoup à prolonger durant quatre années cette discorde civile sans utilité générale. C'est cette particularité de la guerre de la Fronde qui a inspiré à M. Mélesville le sujet des *Dames capitaines*, ouvrage en trois actes représenté au théâtre de l'Opéra-Comique, musique de M. Reber.

La ville de Saintes est assiégée par l'armée royale, mais elle est défendue courageusement par madame la princesse de Hauteroche, une enragée frondeuse qui de son manoir dirige les opérations stratégiques.

En attendant le moment de donner l'assaut, des officiers du roi boivent, chantent et devisent de leurs amours. Parmi eux, remarquez le capitaine Gaston : il va devenir le jeune premier de la chose.

Gaston, un véritable héros d'opéra-comique, adore une inconnue. Cette inconnue, dont nous allons bientôt faire la connaissance, c'est la duchesse de Châtillon, une frondeuse des plus ardentes, envoyée en mission auprès de l'assiégée madame de Hauteroche, et que le hasard fait tomber prisonnière entre les mains de son vaillant amoureux.

Le capitaine apprend que la duchesse est sur le point d'épouser le margrave d'Anspach. On la supplie, dans une lettre que Gaston intercepte, de régulariser sa position en contractant par procuration une union favorable aux intérêts pécuniaires de la cause des frondeurs. L'amoureux s'empare de la procuration sur laquelle le nom de l'épouseur est en blanc; il y écrit le sien, recachète les lettres et fait remettre le tout à la duchesse.

Voilà donc le capitaine au comble de ses vœux, il est marié à sa belle duchesse, et remplit près d'elle les fonctions d'époux *in partibus*.

Ce n'est pas tout; afin de perdre le margrave d'Anspach dans l'esprit de la redoutable frondeuse, il déguise l'Alsacien Bichoff en dignitaire allemand, avec défense absolue de parler un autre langage que son patois de Strasbourg.

Vous comprenez à présent que l'époux par procuration n'a pas de peine à l'emporter sur le titulaire dans le cœur de la duchesse.

Cette pièce invraisemblable, comme un opéra-comique qu'elle est, a obtenu du succès. Madame Vandenheuvel-Duprez, MM. Couderc, Barbot et Sainte-Foy l'ont jouée et chantée à ravir.

Quant à la musique de M. Reber, je n'en suis pas fou. Elle est peut-être très-amusante pour les gens qui ne voient dans la musique qu'une combinaison arithmétique, mais nous autres, simples profanes, nous préférons l'idée mélodique à toutes les savantes combinaisons algébriques de l'auteur de la *Nuit de Noël*, du *Père Gaillard* et des *Papillotes de M. Benoît*.

Un théâtre perdu dans la patrie des mottes à brûler et des tanneries de la rue Mouffetard, le théâtre Saint-Marcel, vient de rouvrir ses portes aux gonds rouillés. Il n'est pas destiné à faire concurrence aux autres scènes parisiennes, au contraire, il doit servir à leur alimentation. C'est une sorte de *tattersall* théâtral, un magasin dramatique, où d'intelligents directeurs veulent élever des jeunes premières et des soubrettes à la brochette, et tenir en serre chaude des amoureux, des pères nobles et des comiques habillés.

Quand un directeur aura besoin d'un traître, il ira faire un tour à Saint-Marcel, et il le choisira dans la collection lyrico-dramatique, qui est des mieux fournies. S'il désire même cueillir une ingénuité, — chose rare, — on lui en montrera, dans la pépinière, quatre ou cinq qu'on conserve précieusement sous des cloches à melons.

Plaisanterie à part, intelligemment dirigée comme elle l'est, la pépinière Saint-Marcel doit rendre de grands services à l'art et aux artistes.

Albert Monnier.

Il se publie à Paris plus de trente journaux de modes, et Paris n'en connaît que deux ou trois. Pourquoi cela?

C'est que tous les journaux de modes inconnus à Paris n'ont de clientèle qu'en province et à l'étranger.

C'est que ces journaux, publiant des toilettes qui seraient impossibles à Paris, ne se montrent pas à Paris ou n'y sont pas regardés, ce qui revient au même.

Mais pourquoi ces journaux publient-ils des toilettes fabuleuses?

C'est que la clientèle de ces journaux se compose à peu près uniquement des couturières et confectionneuses de l'étranger et de la province, et que ces couturières ou confectionneuses ne peuvent tirer parti d'un journal que si ce journal leur donne des modes, des toilettes, des ajustements appropriés à la majorité de leurs pratiques.

Or, la majorité des pratiques des couturières en province et à l'étranger ne se compose pas plus qu'à Paris des femmes du goût le plus pur, de l'élégance la plus parfaite.

Le goût pur, la véritable élégance sont en tous pays le partage d'une société d'élite, d'une minorité infime dans la population.

Il faut donc aux couturières, aux confectionneuses et aux marchandes de province et de l'étranger des images de modes qui satisfassent le goût du plus grand nombre.

Il faut que les journaux dont la clientèle se compose presque en totalité de couturières et de confectionneuses publient des modes et des toilettes pour le goût de la majorité.

Pourquoi les journaux de modes cherchent-ils leur clientèle d'abonnés principalement parmi les couturières, les confectionneuses et les marchandes? C'est que cette classe a besoin d'un journal, et qu'il est plus facile de trouver des abonnés parmi ceux qui ont besoin d'un journal que parmi ceux qui n'en ont pas besoin. C'est que la porte des couturières, des confectionneuses et des marchandes est toujours ouverte aux commis voyageurs, et qu'avec un ou plusieurs commis voyageurs l'on réunit bientôt le nombre d'abonnés nécessaire pour couvrir les frais du journal.

Mais si un journal ne compte pour ses abonnements que sur les femmes du monde, comme elles n'ont aucunement besoin d'un journal, et s'abonneront seulement quand il sera bien avéré que tel journal est mieux fait, et plus comme il faut que les autres, ce journal devra vivre bien des années avant d'obtenir un succès, et il aura le temps jusque-là de ruiner son éditeur...

C'est cette tâche difficile, — créer un journal représentant fidèlement les modes, les toilettes, les ajustements, les assortiments de couleurs et jusqu'aux gestes, aux poses de la bonne compagnie de Paris, — c'est cette tâche que l'ancienne maison Aubert osa entreprendre, il y a une douzaine d'années, par la fondation du journal *les Modes parisiennes*.

Les magasins d'Aubert, on s'en souvient, étaient le rendez-vous de tout ce qui, à Paris, s'occupe d'art et de dessin; la maison Aubert comptait des correspondants dans toutes les grandes villes du monde; il fallut néanmoins six années avant que le journal vît ses recettes balancer ses dépenses.

Mais quand il fut bien établi, bien connu que le journal *les Modes parisiennes* était le fidèle représentant des toilettes et des modes de la bonne compagnie, son succès fut assuré, et chaque année ne fit que le consolider et l'agrandir.

Aujourd'hui ce journal, qui n'a point de voyageurs, qui ne fait solliciter aucun abonnement à domicile, qui n'accorde aucun crédit, ne tire aucun mandat sur la province; ce journal, qui n'inscrit et ne sert un abonnement qu'après l'encaissement du prix d'abonnement; en un mot ce journal, qui s'est placé dans les conditions les moins favorables pour réunir beaucoup d'abonnés, en a réuni cependant un assez grand nombre pour pouvoir prélever sur ses bénéfices une somme considérable qu'il consacre à offrir à ses abonnés d'un an un magnifique album dessiné exprès par Gavarni, gravé sur acier par Portier (qui a gravé la Vie élégante de la *société parisienne*, et les douze tableaux de Compte-Calix), coloriés avec art à l'aquarelle retouchée de gouache par un artiste.

Cet album se compose de douze nouveaux travestissements dessinés exprès pour former cette prime.

Sa valeur commerciale est de 18 francs.

Un album de cette importance artistique prouve quelque chose.

Il prouve à la fois le succès du journal *les Modes parisiennes* et la nature exceptionnelle de ses abonnés.

Il prouve le succès du journal, car l'administration ne ferait pas une dépense importante si le succès ne l'en dédommageait pas.

Il prouve que la clientèle du journal se compose de femmes du monde : — quel intérêt un album de salon offrirait-il aux couturières, et ferait-on cette dépense considérable pour des abonnés qu'elle n'intéresserait pas?

Le journal *les Modes parisiennes* paraît à Paris tous les dimanches; chaque numéro est accompagné d'une fort jolie planche dessinée par M. Compte-Calix, gravée sur acier et coloriée avec goût.

Le prix de l'abonnement est de 7 fr. pour trois mois (en France), et 28 fr. pour l'année. — Les abonnements d'un an donnant, seuls, droit à l'Album des travestissements de Gavarni, si l'on veut recevoir cet album franc de port, en France, il faut ajouter 2 fr. (en tout 30 fr.).

On souscrit, à *Paris*, rue Bergère, n° 20; — à *Londres*, chez Delizy, n° 4, Norfolk-street, Strand; — à *Saint-Pétersbourg*, chez Dufour, libraire de la cour impériale; — à *Vienne*, chez Ch. Gerold et fils; — à *Copenhague*, chez Host, libraire de l'Université; — pour le *Piémont*, s'adresser au directeur des postes; — de même pour *Venise*; — au directeur des postes de Cologne et de Sarrebruck pour la *Prusse* et pour le nord de l'Allemagne.

UNE COLLECTION INTÉRESSANTE.

Bien peu de personnes connaissent toutes les variétés que présente encore le costume dans les différentes localités françaises. Ces variétés, dernière trace des anciennes nationalités, des anciennes démarcations provinciales, vont tous les jours s'effaçant, et il est positif que sous ce rapport, d'ici à peu de temps, le niveau le plus parfait régnera sur tous les points du territoire national.

Dès aujourd'hui déjà l'artiste ou l'amateur qui veut connaître, étudier, consulter, comparer ou collectionner ces costumes, ne sait où les trouver. — Dans le commerce? il ne rencontrera que des collections incomplètes, des dessins inexacts, des albums qu'il faut acheter en entier pour posséder un costume dont on a besoin. — Dans les bibliothèques? il lui faudra consulter des centaines de livres, et pour les consulter, connaître leur existence; et dans ces livres, pour un costume actuel, il en trouvera vingt qui se sont transformés ou modifiés depuis l'exécution de la gravure.

Pour l'artistre peintre, pour l'auteur, pour l'artiste dramatique, le directeur de théâtre, le costumier; pour l'amateur qui voudrait joindre à un livre sur un pays un atlas des costumes de ce pays; — pour le voyageur qui désire conserver le souvenir des costumes qu'il a vus; pour le curieux qui veut faire collection de dessins de ce genre, c'est une heureuse idée que celle de l'ancien directeur de la maison Aubert, qui a entrepris de réunir en faisceau, dans un format portatif et agréable, des costumes de tous les pays. Cette galerie, qui deviendra avec le temps un véritable monument artistique, se compose déjà de 365 feuilles.

Elle a pour titre :

MUSÉE DE COSTUMES DES DIFFÉRENTES NATIONS MODERNES.

Elle comprend jusqu'à ce jour :

86	COSTUMES	DES DÉPARTEMENTS DE LA FRANCE.
33	—	D'ALGÉRIE ET DES COLONIES FRANÇAISES.
37	—	DE LA RUSSIE MÉRIDIONALE ET SEPTENTRIONALE.
60	—	DE TURQUIE, GRÈCE, ÉGYPTE, ETC.
42	—	D'ITALIE ET DU PIÉMONT.
25	—	DE SUISSE ET DU TYROL.
20	—	D'ALLEMAGNE ET D'AUTRICHE.
27	—	D'AMÉRIQUE.
4	—	DE HOLLANDE.
31	—	D'ESPAGNE ET PORTUGAL

La suite des costumes hollandais va paraître prochainement, ainsi que celle des costumes espagnols et portugais. Puis viendra une série très-intéressante de costumes norvégiens, dont les dessins nous ont été rapportés par un peintre hollandais. Ensuite les costumes tout à fait inédits d'une partie de l'Inde très-peu connue des Européens. — Ces costumes sont dus à un jeune artiste français qui a fait un séjour de trois ans dans ce pays. Disons pour en finir que M Camino va donner à cette collection des dessins de costumes algériens tout nouveaux.

Comme on le voit, le *Musée de costumes des différentes nations* est déjà un ouvrage hors ligne par le nombre de sujets qui forment sa collection, — parce qu'il contient plus de costumes français qu'on n'en pourrait trouver dans quelque recueil que ce soit. — Il nous est permis de dire également que nul autre ne peut lui être comparé pour le prix. En effet, ces dessins, gravés ou même lithographiés, s'ils sont mis en couleur, coûtent toujours de 1 fr., 1 fr. 50 cent. à 3 fr. la pièce.

Le *Musée de costumes* se vend 40 cent. la feuille coloriée, — et ce dessin est gravé sur acier par les premiers artistes, imprimé en taille-douce sur beau vélin, et colorié à l'aquarelle avec retouche.

On peut acheter telles ou telles feuilles qu'on veut, sans être obligé à prendre celles dont on n'a pas besoin ou envie.

Enfin, une fois possesseur des 365 feuilles parues en ce moment, on pourra, avec une faible dépense annuelle, tenir sa collection au courant, car le temps et les soins qu'exige la gravure sur acier pour arriver à de bons résultats, ne permettent pas de publier plus de 50 ou 60 planches par an.

Les 365 feuilles parues, à 40 cent., font 146 francs. Toute personne d'une solvabilité connue, qui désirerait les acheter et ne pas payer comptant cette somme consacrée à satisfaire une fantaisie, peut nous envoyer un bon de poste de 46 fr. et un billet de 100 fr. à notre ordre et à l'échéance d'un an : nous lui adresserons *franco* la collection bien emballée.

Adresser les demandes, accompagnées d'un bon de poste, à M. Philipon fils, 20, rue Bergère.

CHOIX DU MUSEE PHILIPON.

Plus de cent pages de dessins comiques avec texte par les dessinateurs et les rédacteurs de l'ancienne *Caricature*.

PRIX 6 FRANCS RENDU FRANCO.

Pour les abonnés du *Journal amusant*, le prix est réduit à **QUATRE FRANCS** rendu *franco* dans toutes les localités desservies par un chemin de fer ou par les Messageries.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, successeur d'Aubert et Cie, au bureau du *Journal pour rire*, rue Bergère, 20.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 78. — 1857. Prix du numéro : 45 centimes. 27 Juin.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER :
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delisy, Davies et Ce, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Ce. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

EN ROUTE POUR LA CAMPAGNE, — par MARCELIN.



Un petit nécessaire de voyage (english improvement).

Les prochains numéros du *Journal amusant* contiendront :

COMMENT ON FAIT LES ROMANS, dessins de BERTALL.

LA REVUE TRIMESTRIELLE, 70 à 80 dessins par NADAR.

LE SALON DÉPEINT, par BERTALL. — Charges en couleur et en noir des tableaux de l'exposition de 1857.

Le salon occupera plusieurs livraisons.

Nous invitons nos abonnés à ne pas attendre l'expiration de leur souscription pour la renouveler pendant les mois de juillet et août, s'ils ne veulent s'exposer à une interruption dans leur collection. La vente des numeros du salon épuise souvent ce qui nous reste après le service des abonnements, et les souscriptions en retard ne peuvent être inscrites que du mois suivant.

CH. PH.

COSARELLES.

Un de nos confrères de la presse théâtrale cherchait à nous prouver l'autre jour que ceux qui ne veulent pas dîner treize à table ont treize fois raison ; et il s'autorisait de l'exemple suivant pour recommander le respect de ce préjugé populaire.

Il y a quelques années, après la reprise d'*Angelo, tyran de Padoue*, M. Victor Hugo convia à dîner ses deux interprètes principales et quelques amis. Un des fils de l'amphitryon s'étant trouvé subitement indisposé, on était treize à table, et l'on s'obstina à ne pas s'enquérir d'un quatorzième. Or voici ce qui advint de la plupart de ces treize convives :

M. Hugo, madame Hugo et leurs enfants vivent dans l'exil ;

Madame de Girardin est morte ;

Madame Arsène Houssaye est morte ;

Mademoiselle Rébecca Félix est morte ;

EN ROUTE POUR LA CAMPAGNE, — par MARCELIN (suite).



14030

A LOUER PRÉSENTEMENT.

Joli petit manoir gothique, bon teint, avec tour du nord et balançoire au midi.



14031

LES ADIEUX A SON SALON.

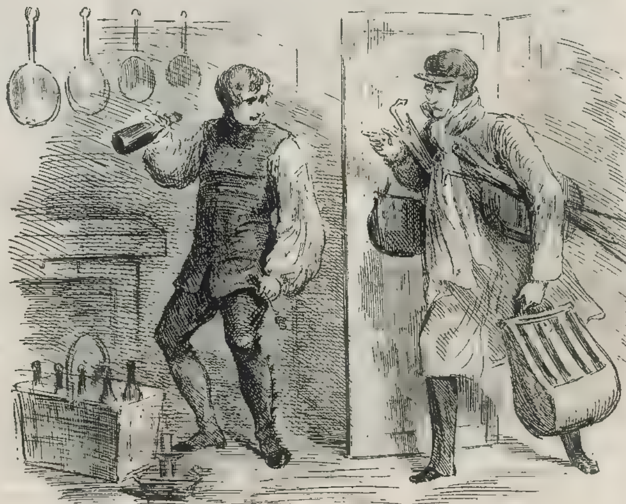
On recouvre pieusement de leurs housses les fauteuils, les candélabres, et le Marius pleurant sur les ruines de sa pendule.



14032

A LOUER PRÉSENTEMENT.

Joli petit chalet suisse avec sa jolie petite horloge garantis six mois.



14033

— Ah ! je vous y prends, mon gaillard, à boire mon vin !
— Dame, monsieur, c'est votre faute aussi, vous ne deviez arriver qu'à quatre heures, et il en est à peine trois.

Louis Perrée est mort :

Pradier est mort ;

Gérard de Nerval est mort.

Tout cela est malheureusement exact, cher confrère. Mais je vous citerais des milliers de dîners donnés depuis dix-huit siècles où l'on était dix, douze, quatorze, quinze ou vingt à table, ce qui n'a pas empêché la plupart des convives de mourir l'un après l'autre dans l'espace de dix-huit cents ans.

La superstition populaire dit qu'un des treize mourra *dans l'année.*

Votre exemple s'est donc complétement fourvoyé, et, qui pis est, il fait l'effet d'une mauvaise plaisanterie.

***

A Vienne, sur l'emplacement de la maisonnette où mourut l'illustre auteur de *Don Juan* (chef-d'œuvre qui, soit dit en passant, ne lui rapporta que *huit ducats*), s'élève aujourd'hui un fort bel édifice connu sous le nom d'*Hôtel de Mozart.*

Dans le faubourg de Josephstadt on montre encore un cabaret à bière, *A la bouteille bleue*, qui comptait Mozart parmi ses habitués. C'est dans le jardin de cet établissement qu'il écrivit la plus grande partie de la *Flûte enchantée.*

Le lieu où reposent les restes de l'immortel compositeur est demeuré à peu près inconnu. Les manuscrits qu'il avait laissés furent traités avec la même indifférence par ses contemporains. M. André les acheta 1,000 écus en 1799, les offrit en 1837 à la bibliothèque impériale de Vienne au prix de 20,000 florins, mais son offre ne fut point agréée.

Quand on considère à quel point sont glorifiées aujour-

EN ROUTE POUR LA CAMPAGNE, — par MARCELIN (suite).



14034

LES CHIFFONS DE MADAME.
— Je te demande un peu ce que tu feras de toute cette crinolinaillerie-là à la campagne.



14035

A LOUER PRÉSENTEMENT.
Jolie petite villa Pompeï, meublée ou non-meublée; un robinet amène la rivière dans cette propriété; cuvette poissonneuse.



14036

APRÈS UN AN D'ABSENCE.
— Eh bien! Pataud! vous ne reconnaissez donc pas bon petit maître à vous!



14037

« Madame de Saint-Hidelfonse, directrice du pensionnat de » demoiselles de..., pres Paris, prend également en pension les » personnes qui désirent passer la belle saison à la campagne. » Air pur, soins maternels. On peut partager les jeux des » jeunes pensionnaires...... »
— Voilà mon affaire!

d'hui les ombres de Mozart, Beethoven, Weber, et qu'on se reporte par la pensée à l'existence tourmentée de ces grands génies, à la misérable rétribution qu'ils tirèrent de leurs chefs-d'œuvre, on se sent saisi d'une impression de tristesse et d'amertume, on se prend à maudire tout cet enthousiasme posthume, tous ces hommes tardifs; on aurait voulu un peu plus de justice, un peu plus de charité de leur vivant, voire un petit subside viager en attendant leur mort, dût-on retrancher quelque chose sur l'apothéose.

Et cette impression de tristesse redouble encore lorsqu'on songe à ce que rapportent les vaudevilles de M. Clairville en une année.

***

A propos de la fin du monde, M. A. C. de L... m'a fait l'honneur de m'adresser quelques couplets fort spirituels. Croyant sérieusement à la destruction de notre pauvre globe, le correspondant n'a pas hésité à affranchir sa lettre, *dépense qu'il ne se serait pas permise sans cela*.

Les préoccupations du 13 juin n'ayant plus de raison d'être, et la fameuse comète de Charles-Quint étant aussi introuvable que la planète de M. Leverrier, il ne nous est plus possible d'insérer dans le *Journal amusant* la poésie

UNE CUISINIÈRE DE BONNE MAISON, — par PENAVILLE.



14038

Le marché, source naturelle des économies de la cuisinière.



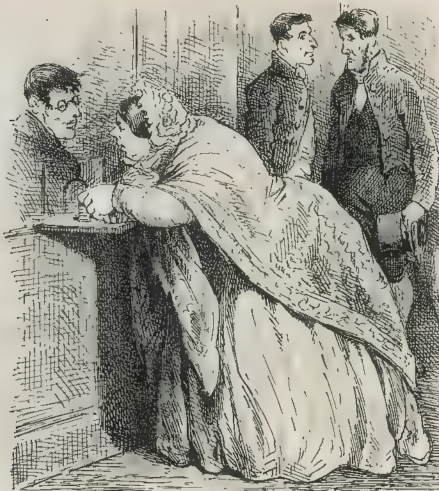
14039

Énergique protestation de la valetaille contre les droits réunis de la cuisinière lorsque cette dernière ne garde point la mesure. Que le maître paye très-bien, mais non que les valets se plaignent. Trompez celui-ci, mais flattez ceux-là.



14040

La cuisinière se marie vers un âge assez mûr, unissant son avoir à celui d'un valet enrichi, vit heureuse et n'a pas d'enfants. Ce qui, avec le prix Montyon, prouve qu'ici-bas la vertu trouve toujours sa récompense!



14041

Dix années d'exercice à cinq cents francs de gages ont produit quinze mille francs. Quelle chose fabuleuse que l'intérêt capitalisé!

badine de M. A. C. de L... Il faut donc qu'elle se résigne à demeurer à l'état de manuscrit pour faire la joie de quelques intimes.

***

Les journaux de New-York contiennent cette affiche du théâtre de la Grange-Rouge, dans le Missouri.

« C'est demain samedi que tout le monde pourra admirer l'incomparable chèvre française qui danse le cotillon avec les manières les plus distinguées.

» La seconde partie du programme sera remplie par l'exhibition du chien Billy, qui résout les problèmes d'algèbre à désespérer tous les savants de New-York et de Philadelphie.

» Prix d'entrée : un schelling. Pour cette fois *on ne recevra pas de blé au bureau.*

» *N. B.* L'entrée ne sera libre que pour les journalistes et les *ministres de l'Évangile.*

***

Un mandarin lettré du *Tintamarre*, M. Candélario, en parlant des trois unités d'Aristote, nous en signale une quatrième, inventée, dit-il, par M. Latour de Saint-Ybars : — l'unité de spectateur.

J. LOVY.

NAÏVETÉS CHAMPÊTRES, — par Riou.



14042

— J'espère, la maîtresse, que vous avez là un bon curé bien éloquent.
— Éloquent, j' n' sais point, mais y parle longtemps sans s'arrêtai ; épuis vos avez entendu comme y parle de Bossuet; d'après ce qu'il en dit ça doit être une bien belle *ville*.



14043

Vos nos aviez recommandai à vot' départ de ne rien dérangeai, vos voyez que tout est bien à la même plache, et que j' n'avons touchai à rien.

LA LITTÉRATURE ÉLECTRIQUE.

Elle va naître!

Elle est née!

Le besoin s'en faisait sentir.

A bas les tartines démesurées!

Foin des adverbes gigantesques!

Fi des alexandrins filandreux!

Comment! on voyage en un clin d'œil...

On correspond en cinq minutes...

On fait cuire un bœuf en une seconde...

Et le style se traîne encore dans l'ornière des phrases à perte de vue, dans le fouillis des périodes interminables.....

Vive la littérature électrique!

Les négociants et les amoureux ont donné l'exemple..

L'exemple sera suivi.

Autrefois le commerce rédigeait ses missives de la façon que voici :

« Nous avons bien été favorisés en son temps de votre honorée en date du trente expiré, et nous nous sommes empressés, aussitôt sa réception, de réunir immédiatement les divers articles que vous nous avez demandés aux termes de la susmentionnée; nous avons l'honneur de vous expédier lesdits articles par l'entremise de l'administration des Messageries royales de la rue Notre-Dame-des-Victoires, en vous priant... etc. »

Aujourd'hui la forme est plus brève, plus rapide :

« Commande reçue, — colis partis. »

Jadis les lettres d'amour avaient de huit à douze pages, et commençaient invariablement par :

« Oserai-je prendre l'extrême liberté de vous adresser » ces quelques lignes écrites dans ma nuit d'insom- » nie... etc. »

A présent on se contente de télégraphier à la demoiselle de ses pensées :

« Je t'aime. »

On voyage vite, on mange vite, on correspond vite, on aime vite, on vit vite, on vieillit vite, on meurt vite...

Pourquoi n'écrirait-on pas vite?

Le moyen est bien simple ; le style télégraphique est là.

Oui, — non, — bien, — mal, — toi, — lui, — moi, — nous, — va, — pars, — viens!

Vive le monosyllabe!

Suit l'extrait d'un roman écrit dans le style *télégraphélectromonosyllabique*.

« — Oui! — fait le duc *Frantz*.

» Et en un seul bond il joint *Carl*, le fils du roi, et » lui dit :

» Je ne suis point pour rien cœur de roc et bras de fer.

» Fier de mon haut rang, fort de mon bon droit, sûr » de tous les miens, je me crois le vrai chef, je me dis le » vrai roi dans mon burg...

» Ce burg si près des cieux que Dieu seul peut voir ce qui se fait de bien ou de mal dans ses murs.

» — Ah! fait *Carl*.

» — Oui, fait le duc. — Et nul ne peut fuir, soit le » jour, soit la nuit, pas plus toi que les tiens, pas plus » toi que *Fleur des champs*.

» — Oh! fait le fils du roi qui ne dit plus rien, tant » il se sent pris dans les lacs du vieux loup des grands » bois du nord des bords du Rhin.

» Sur ce, le duc part... »

Hein! quels mots vrais, vifs, courts, secs!

Rien que des monosyllabes!

Quelle école!

Pas d'arêtes! pas de filandres!

Ça va tout seul.

Poursuivons.

« Lors vient près du fils du roi *Fleur des champs* au » cœur doux et bon, au front pur, aux yeux plus noirs » que le jais, mais pleins de feu.

» Ils sont seuls...

» *Carl*, pour qui la peur est un vain mot, Carl, qui » ne craint pas la mort, prend les deux mains de *Fleur* » *des champs*, et lui dit tout bas :

» — Ton vieux duc me hait et je le lui rends bien.

» Coup pour coup, œil pour œil, dent pour dent!

» Il me tient sous sa loi, mais tu es là, fleur de mon » cœur; tu es là, et mes maux ne sont plus rien du tout.

» Plus de deuil ni de pleurs... la paix... le ciel!...

» Et *Fleur des champs* dit à son tour :

» Je te vis, je te sus grand, je te crus bon, je te plus; » mon sort est le plus beau des sorts, rien de plus cher à » mon cœur que toi; toi mon vrai duc, toi mon seul bien » sous les cieux.

» — Ah! je vous y prends donc tous les deux! fait le » duc sur un ton de voix plein de fiel.

» Mort et sang! je suis au but... la mort!...

QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES DU JOURNAL AMUSANT.

L'explication en sera donnée dans le prochain numéro,

N° 1.



14044
On voudrait savoir pourquoi le monde élégant se préoccupe si fort de la guerre contre les Chinois.

N° 2.



14045
Pourquoi les amoureux aspirent-ils avec tant d'ardeur aux jours de la moisson?

N° 3.



14046
A quoi peut-on supposer que l'invention de Mac-Adam a été un bienfait pour les jeunes filles de Paris?

« Et *Carl* et *Fleur des champs*, pris par les gens du « duc, sont mis aux fers...

« Quand la nuit vint peu à peu, on put voir deux corps « morts fuir sur les flots teints de sang du lac bleu.

« Et de nos jours on lit sur deux croix de bois noir, à « deux pas de ce vieux burg du vieux temps :

« Ci-gît *Carl*, fils de roi.

« Ci-gît *Fleur des champs*. »

Les mots courent les uns après les autres, vifs, rapides, concis; ils vont droit au but, ils y arrivent sans encombre, lestement, et d'après le goût du jour, qui veut que tout marche à la vapeur. .

Chaud! chaud!... — C'est l'électricité appliquée à la langue française.

La poésie ne reste pas en arrière. Elle se *monosyllabise* aussi. Exemple :

L'HIVER.

Jours
Courts;
Soirs
Noirs;
Grand
Vent;
Gros
Flots;
Trois
Mois
Où
Tout
Est
Laid!

Plus fort encore!

Adieux à la poésie d'un poëte qui brise son luth sonore :

Luth!
Zut!

Est-ce net, clair, précis, concis!

C'est le sublime dans l'exclamation.

A l'œuvre, génération nouvelle! La littérature électrique vous y convie...

Un docteur aussi généreux qu'anonyme propose un prix au meilleur mémoire sur cette question :

« De l'influence de la télégraphie électrique sur la littérature. »

Les juges seront choisis parmi les noms les plus monosyllabiques :

Sand, — *Karr*, — *Bell*, — *Scholl*, — *Pall*, — *Brot*, — *Nus*, — et *Paul de Kock*.

L'école nouvelle aura son journal, illustré par *Cham* et *Stop*...

Ses concerts dirigés par *Strauss* et *Marx*...

Les littérateurs électriques seront tenus de porter un uniforme et une casquette sur laquelle étincelleront ces mots :

« *Il a le fil.* »

Voilà de quoi électriser les moins dispos...

Il n'y a dans tout ceci qu'un monosyllabe à redouter : *Four!*

ALEXANDRE FLAN.

LE PUBLIC DE L'EXPOSITION.

PEINTRES ET RAPINS.

La foule se porte au palais des Champs-Élysées, et envahit les dix salons qui résument l'Exposition de 1857.

Une chose qui vous frappe en pénétrant dans ces salles, ce sont les différentes natures de visiteurs.

Les uns sont pressés, inquiets. Ils coudoient tout le monde, et vont droit à une toile dont ils savent le chemin, dont ils connaissent l'emplacement. Ce sont les peintres et leurs fanatiques amis.

Les autres, plus mesurés, plus calmes, le livret en main, et le crayon caché dans la manche, arrivent nonchalamment devant les tableaux. Vous reconnaissez les critiques, les hommes spéciaux de la presse parisienne, les mandarins du compte rendu.

Quelques groupes d'appréciateurs s'arrêtent devant les œuvres de Meissonnier, de Stevens, de Théodore Rousseau, Flandrin, Daubigny, Breton, Frédéric Millet.

Le reste se promène, et regarde du même œil les *Glaneuses*, la *Bénédiction des blés*, le *Soleil couchant*, les *Saltimbanques*, et les trois cents tranches de citron qui s'épanouissent dans leurs cadres dorés.

Voyez comme cette foule est indécise! Toujours c'est le *sujet* qui fait ouvrir le livret, jamais l'impression soudaine d'une révélation de l'art!

Pour apprécier jusqu'à quel point nous sommes en avant ou en arrière dans notre éducation artistique, il faudrait ôter son livret à la foule, et la laisser libre de juger comme au parterre d'un théâtre. Vous verriez, hélas! à qui la voix du peuple décernerait les palmes du concours. Car cette voix du peuple a besoin d'une boussole; l'intelligence des arts n'est pas chose vulgaire, on ne la prend ni dans les colléges, ni dans les livres, ni dans les feuilletons.

Puis l'art a ses partis, ses révolutions, tout comme le monde politique. Les écoles forment autant de petits États qui ont leur souverain, leur constitution, leur drapeau. Il y a là des querelles intestines, des haines implacables et des mépris féroces.

La vue d'un tableau de M. Ingres excite chez mon ami X... des colères blanches et des exaspérations de chat sauvage.

Sans doute cette guerre des guelfes et des gibelins reste circonscrite dans un monde à part : la foule ne s'en inquiète pas. Et que gagnerait-elle en définitive à être initiée à ces conflits? une plus grande somme de perplexités, rien de plus.

Chaque année, des essaims de palettes évincées et de pinceaux incompris viennent s'agiter autour du feuilleton et bourdonner leurs griefs d'ateliers à grands renforts d'historiettes scandaleuses. Mais quel profit en retire le public? Est-il apte à se prononcer dans une guerre civile de rapins? D'ailleurs la question d'art relève-t-elle de trois mansardes de la rue Pigale?

L'autre jour, deux paysagistes se disposaient à recourir à la presse pour dévoiler quelques orageux mystères du jury.

« Si vous m'en croyez, » — leur dit un de leurs confrères, M. C..., peintre médiocre, mais homme d'esprit qui a su se créer des commandes chez ses parents et chez ses amis, — « si vous m'en croyez, nous *laverons nos toiles en famille*. »

Le conseil était sage, mais il y a des familles qui ne sont pas assez riches pour subventionner leurs fléaux.

J. LOVY.

HIÉROGLYPHES MENSUELS DU JOURNAL AMUSANT.

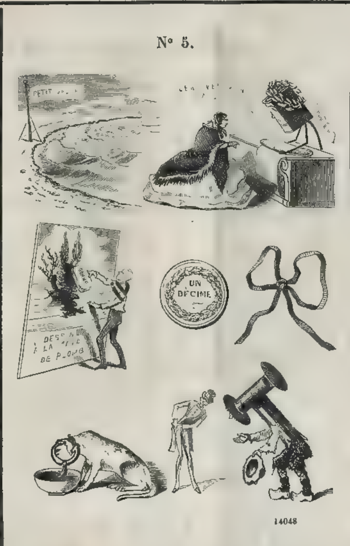
L'explication en langue vulgaire en sera donnée dans le prochain numéro.

N° 4.



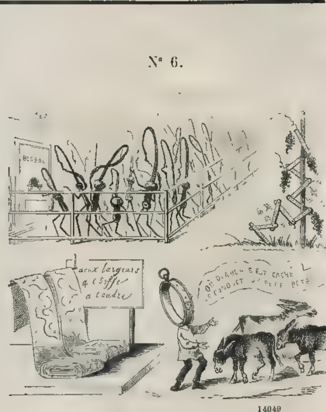
14047

N° 5.



14048

N° 6.



14049

Cete nui jé révée que *mont* propriét*tairre*

me *raug*mentait mon loyer.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

*** Le dernier ambassadeur persan qui vient de traver-er la France, se montrait fort étonné de nos banales for-nules de politesse.

— Il semble, disait-il, que les Européens soient tous ıédecins, ils ne peuvent aborder quelqu'un dix fois par our sans lui demander comment il se porte.

*** Vous savez combien les frères Lyonnet se ressem-lent. Voici, dit-on, une charge qu'ils ont faite récem-nent à un barbier de village.

Lyonnet n° 1 entre chez le frater, et se fait savonner le nenton. Tandis que le barbier lui tourne le dos pour re-asser son rasoir, le n° 1 savonné s'esquive dans la rue, t le Lyonnet n° 2 se glisse à sa place, une serviette au ou.

Le frater se retourne, et devinez sa surprise en voyant ıtact le menton qu'il croyait avoir savonné.

Le perruquier abasourdi le rase, et cette opération ter-ninée, retourne dans son arrière-boutique pour y chercher e l'eau chaude.

Le Lyonnet n° 1 qui n'était que savonné revient pren-re la place de son frère n° 2.

Retour du barbier. Il aperçoit cette barbe longue sous le avon, cette barbe qu'il croyait avoir rasée.

— Mais j'ai déjà barbifié monsieur, s'écrie-t-il.

— Farceur! réplique le n° 1.

Le pauvre raseur reconnaît la voix de son client. Il raint de devenir fou ou d'avoir affaire au diable en per-onne. Il lâche son rasoir et court encore.

LUC BARDAS.

THÉATRES.

Le bourgeois gentilhomme de notre époque vaut-il bien honneur d'une comédie? Le bonhomme Jourdain (en sup-osant qu'il existe encore) ne serait-il pas devenu trop ri-cule, et fait-on une comédie avec un enfantillage? Ou bien ne peut-on pas, au contraire, se demander avec quelque raison si les bourgeois enrichis, qui jouent au grand seigneur, sont bien aussi niais que la nouvelle comédie de MM. Dumanoir et Théodore Barrière nous les représente?

M. Poirier a réussi au Gymnase, mais M. Poirier était un bourgeois constitutionnel qui ne flattait le marquis son gendre que pour l'exploiter, en vrai boutiquier qu'il était. Cet artificieux trafiquant était un type vrai, surtout à l'époque choisie par MM. Augier et Jules Sandeau. Ce Poirier est devenu moulin, se disant de la Besnardière, un sot maniaque du blason. Près de lui, voici Pierrot s'intitulant Sainte-Menehould, un autre noble de carton.

De la Besnardière veut marier sa fille à un certain comte de Varades, qui n'est ni comte ni Varades. Quand le bourgeois apprend que son gendre est un noble de sa catégorie, il retire sa parole et donne sa fille à un jeune et intéressant garçon, un comte véritable celui-ci, et qui n'en est pas plus fier pour cela. Ce mariage heureusement comble les vœux de la jeune fille.

Les détails de la nouvelle œuvre du Gymnase sont excessivement remarquables, c'est le sujet de la pièce qui n'est pas bon au boulevard Bonne-Nouvelle. Peut-être eût-il fallu en faire une franche bouffonnerie.

L'avenir du Théâtre-Lyrique est dans les mains des jeunes compositeurs, aussi voyons-nous avec plaisir les noms nouveaux s'épanouir sur l'affiche de ce théâtre. Jouer les gens! est-ce assez?... Non, il faut encore les jouer convenablement, et franchement, les deux ouvrages dont nous avons à parler aujourd'hui ont beaucoup laissé à désirer sous ce rapport. Je ne nie pas le talent de MM. Legrand, Cabel, Leroy, de mesdemoiselles Caye, Brunet, etc., mais ils n'ont pas le don d'attirer la foule, et monter mal un opéra-comique c'est le condamner par avance, c'est dire au public :

— Je garde le dessus du panier pour une meilleure occasion.

Qu'aviez-vous donc à reprocher au livret de M. Henri Boisseaux?... Son poëme du *Duel du commandeur* est un canevas fort gai, et plein de situations musicales. Crierez-vous donc contre la partition de M. de la Jarte?..... Alors il ne fallait pas la recevoir. D'ailleurs les spectateurs ne lui ont-ils pas signé son passe-port avec des bravos en guise de contre-seing?

L'opéra-comique les *Commères*, musique de M. Montuoro, n'a guère été mieux traité, et cependant la partition est mélodique. Peut-être l'orchestration en est-elle trop bruyante. Le tapage jure avec la légèreté du sujet traité; mais c'est là le défaut de tous les musiciens qui commencent; M. Montuoro se corrigera facilement.

« Nous avons vu les *Noces de Bouchencœur*, au Palais-Royal, et nous avons ri comme un fou à ces trois tableaux, pleins d'inventions incroyables, de situations foudroyantes, d'extravagances gigantesques, de mots fabuleux, d'audacieuses saillies. Quelle aventure? et qui jamais voudra croire qu'elle est arrivée? Ceci se passe dans le royaume de l'impossible; nulle part, si ce n'est au Palais-Royal, on n'a vu de pareils bonshommes, on n'a assisté à une aussi folle, aussi amusante débauche de l'imagination! »

Ainsi s'exprime un journal du matin en racontant les *Noces de Bouchencœur*, comédie en trois actes de MM. Labiche, Albert Monnier et Édouard Martin. Nous sommes réellement confondus de la bienveillance de la presse en général, à l'endroit de cette bouffonnerie, dont le principal mérite est d'avoir été admirablement jouée par Grassot, Hyacinthe, Octave, mesdames Thierret, Virginie Duclay et leurs camarades.

Mille remercîments de leurs éloges à MM. Gozlan (*Pays*), Fiorentino (*Constitutionnel*), Saint-Victor (*Presse*), Théophile Gauthier (*Moniteur*), Prémaray (*Patrie*), d'Avrigny (*Assemblée nationale*), Biéville (*Siècle*), Tiengou (*Gazette de France*), Dollingen (*Gazette de Paris*), d'Auriac (*Théâtre*), A. Denis (*Messager*), Darthenay (*Estafette*), Albéric Second (*Entr'acte*), Jouvin (*Figaro*), Désolme (*Europe artiste*), à la revue et gazette, et autres journaux qui ont bien voulu s'occuper de nous. Puissions-nous mériter un jour les éloges qu'ils nous prodiguent.

ALBERT MONNIER.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 79. — 1857. Prix du numéro : 45 centimes. 4 Juillet.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR **d'AUBERT et Cie**, RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ETRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Ce, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipsig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Ce. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR **d'AUBERT et Cie**, RUE BERGÈRE, 20

Les lettres non affranchies sont refusées

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

COMMENT ON FAIT LES ROMANS. — DESSINS DE BERTALL.



CUISINE LITTÉRAIRE. — Roman au naturel, — roman sauté au vin de Champagne, — roman sauce moutarde, etc., etc.

COMMENT ON FAIT LES ROMANS.

La *Revue des Deux-Mondes*, — désireuse de venir au secours de la littérature contemporaine, — a promis un prix de cinq mille francs à l'auteur du meilleur roman dont le manuscrit serait déposé chez son portier. — Nous croyons être agréable aux candidats en leur donnant quelques conseils sur les procédés à suivre dans la fabrication du roman, et nous souhaitons que la lecture de cet article les mette promptement en état de mériter les billets de banque du grave et généreux confrère du *Journal pour rire*.

Il y a romans et romans : — romans historiques, romans de mœurs, romans moraux, romans fantaisistes, etc., etc. Nous examinerons successivement chaque genre, et accompagnerons cet examen d'exemples, quand nous en aurons sous la main.

L'auteur du roman de mœurs doit être un homme profond et essentiellement observateur. — Il doit observer toujours et partout. — Son observation ne doit pas s'arrêter aux remarques générales, mais elle doit pénétrer dans les plus petits détails, et en tirer des conséquences foudroyantes. — Il doit lire le caractère des gens dans les plus imperceptibles linéaments de leur visage; la façon dont un homme met ses bottes lui révélera comment cet


14051

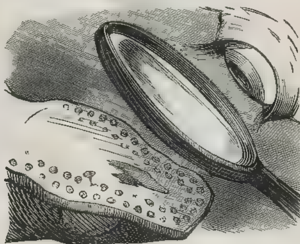
homme gouvernerait un État; il vous dira, rien qu'en vous voyant passer votre langue sur vos lèvres, ce que vous avez mangé à votre dîner, et si votre potage était trop chaud ou trop froid. — Il est bon qu'il y ait dans le roman de mœurs des passages écrits dans le goût de celui-ci :

« Le visage de cet homme ne présentait au premier aspect rien d'extraordinaire; mais en le regardant avec soin, un observateur attentif n'eût pas tardé à découvrir que cet homme était un portier. Un mouvement involon-



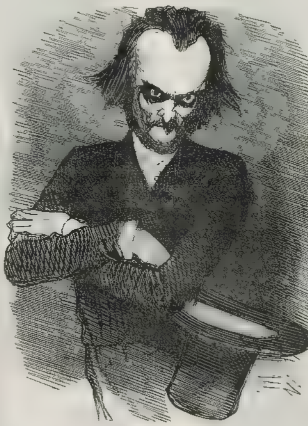
14052

taire du bras trahissait l'habitude, — contractée depuis longues années, — de tirer le cordon. — Le regard était inquiet et interrogateur. La casquette inclinée sur l'oreille droite avec une expression de volonté inouïe, dénotait un homme peu disposé à ouvrir la porte à ses locataires passé minuit. — Il ne fallait que surprendre un des coups d'œil que cet homme laissait tomber sur les bottes des passants, pour être persuadé qu'à sa profession de portier


14053

il unissait celle de savetier faisant le neuf et le vieux. Observé au point de vue psychologique, ce portier-savetier ou ce savetier-portier avait le regard sceptique de l'homme qui, au milieu des débris jetés sur les grèves populaires par trois révolutions, n'a pu saisir son épave. Il y avait une douleur immense dans le lobe de son oreille, et sa narine gauche était pleine d'ambitions inassouvies. Déceptions, amours envolés, jeunesse perdue, cœur brisé, tout un poëme terrible et lamentable se déroulait dans l'espace qui séparait son nez de sa lèvre supérieure. »

A l'exemple du chef de son école, dont il a grand soin, selon l'usage des gens qui imitent, de n'imiter que les défauts, le romancier observateur se plaît à décorer ses héros de toutes les qualités imaginables, à en faire des gens également propres à tenir le premier rang dans la politique, dans les arts, dans l'industrie... Et même au


14054

bagne, il ne lui déplaît pas de leur donner une tournure un peu surhumaine, et de tracer des portraits semblables à celui-ci.

« A ce moment un homme entra dans le salon, et cet homme doit jouer dans cette histoire un rôle assez important pour que nous abandonnions un instant les autres personnages, et que nous ne nous occupions que de lui. Il se nommait Chamouillot, — cet assemblage de syllabes ne suffit-il pas à frapper le lecteur d'une terreur étrange? — Il paraissait âgé de vingt-six ans, — cependant un homme qui lui en eût donné soixante n'eût pu être accusé de stupidité. — Il était grand et merveilleusement découplé, avec des mains et des pieds de gentilhomme. Sa chevelure était magnifique et se balançait majestueusement à chaque pas qu'il faisait. Sa physionomie était empreinte de je ne sais quelle sauvage grandeur qui charmait et inquiétait à la fois. L'intelligence brillait sur son front, l'ambition dans son regard. Un physionomiste eût deviné la soif du plaisir dans la courbe et dans l'épaisseur des lèvres. Une cicatrice étrange sillonnait son front; on eût dit un ange déchu fait homme, et gardant encore la trace de la foudre qui l'avait frappé. — Il avait l'orgueil de Satan avec sa volonté inflexible! »

Le roman historique ne se complaît pas dans une si minutieuse description des personnages. Ce qu'il lui faut à lui ce sont de grands coups d'épée, des siéges, des escalades, des duels, des enlèvements, le tout entremêlé


14055

d'un dialogue vif, animé, semé d'interjections, le tout raconté dans un style qui permet de délayer en dix pages ce qui pourrait honnêtement tenir dans dix lignes : Écoutez :

« En se trouvant face à face avec un inconnu, le jeune cavalier aux plumes blanches s'arrêta; de la main gauche il ôta son feutre, et le jeta à dix pas. De la main droite il tira son épée.


14056

» A la façon dont il jeta son feutre on pouvait reconnaître qu'il était gentilhomme; — à la façon dont il tira son épée on sentait qu'il était digne d'être un roi.

» L'inconnu porta à ses lèvres un petit sifflet d'argent, et siffla trois fois.

» Au premier coup de sifflet la porte de l'hôtel d'Hautefort s'ouvrit, et de l'hôtel il sortit six hommes.

» Au second coup les deux fenêtres du premier étage s'ouvrirent, et de chaque fenêtre trois hommes sautèrent à terre.

» Au troisième coup deux hommes encore sortirent du soupirail de la cave.

» Six hommes qui étaient sortis par la porte, six qui avaient sauté par les fenêtres, deux qui étaient sortis du soupirail, — cela faisait, avec l'inconnu, en tout quinze hommes.

« Ces quinze hommes étaient armés jusqu'aux dents.

« Le jeune gentilhomme les compta et sourit.

« — Oh! dit-il, il paraît que l'on assassine ici?...

« — Non, dit l'inconnu d'une voix creuse, — on se venge!...

« Ah!...

« Les quinze hommes mirent l'épée à la main, et attaquèrent le cavalier aux plumes blanches.

« Celui-ci cria deux fois — Valentine! — et se fendit deux fois. A chaque coup d'épée un homme cria : — Ouf! — A chaque coup d'épée un homme tomba!...

« Il ne restait plus que treize assaillants; — ils hésitèrent un instant. — Sur un signe de l'inconnu, qui paraissait être leur chef, ils avancèrent de nouveau.

« — Oh! vous êtes treize, dit le gentilhomme, voilà un vilain nombre!...

« Il se fendit une troisième fois!...

« Et de treize qu'ils étaient, les assassins ne se trouvèrent plus être que douze! ..

« — A nous treize!... s'écria alors le jeune gentilhomme!

« Et cette fois, au lieu d'attendre l'attaque de ses ennemis, ce fut lui qui attaqua!...

« Les douze adversaires reculèrent!...



14057

« Et si étrange que puisse paraître ce fait de douze hommes reculant devant un seul, celui qui eût vu de quelle façon royale le cavalier aux plumes blanches faisait flamboyer son épée, l'eût pu concevoir!...

« Donc les douze assaillants reculèrent!...

« Mais en reculant ils rencontrèrent le mur!...

« Si bien que derrière eux ils avaient le mur, et devant eux l'épée flamboyante du gentilhomme.

« Tout à coup cette épée disparut dans le ventre du plus gros des douze hommes qui restaient. — Le coup avait été porté d'une si rude manière, que l'épée, après avoir traversé le corps de l'homme, s'enfonça encore de deux pieds dans le mur.

« Le gentilhomme voulut retirer son épée, — il ne put y parvenir.

« Les onze survivants poussèrent un hurlement de triomphe, et se ruèrent sur lui l'épée haute.

« Sa position devenait critique; cependant il ne pâlit pas.

« Tout à coup une fenêtre de l'hôtel s'ouvrit. — A vous, mon gentilhomme! dit une voix de femme blonde, et une épée tomba de la fenêtre.

« Le cavalier aux plumes blanches attrapa cette épée au vol, et retomba en garde!...

« Tout cela se passa en beaucoup moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter.

« Cela se passa assez vite pour que le gentilhomme, au moment où l'un de ses ennemis allait le frapper en tierce, eût le temps de parer en quarte et de riposter par un coup de pommeau d'épée.

« L'homme qui allait frapper en tierce tomba assommé! — De quinze qu'ils étaient au commencement du combat, les assassins ne se trouvaient plus être que dix.

« Ces dix hommes commencèrent à jeter des regards obliques vers le soupirail de la cave.

« Mais, puisque deux hommes seulement avaient pu sortir de ce soupirail, il était évident que dix hommes n'y pouvaient pas rentrer en même temps.

« Cette réflexion leur rendit un peu de courage!...

« Mais il semblait que l'apparition à sa fenêtre de la femme blonde eût centuplé les forces du gentilhomme. — Il se jeta comme un lion au milieu de ses ennemis; il frappa trois fois et trois hommes tombèrent.

« Seulement l'un d'eux égratigna légèrement la main gauche de son ennemi, — une goutte de sang tacha la dentelle du jeune cavalier!...

« La vue de ce sang rendit aux sept assaillants que l'épée du gentilhomme n'avait pas frappés une ardeur nouvelle.

« Une idée leur vint!

« Au lieu d'attaquer leur ennemi en se tenant tous sur la même ligne, comme ils avaient fait jusque-là, ils s'écartèrent, et l'attaquèrent de sept côtés différents.

« Le jeune homme rompit de quelques semelles, et se retrancha derrière les corps amoncelés de ceux qu'il avait tués.

« Deux hommes successivement essayèrent de forcer ce rempart, — chacun d'eux ajouta un corps à la pyramide de morts qui protégeait ce terrible donneur de coups d'épée.

« En face du jeune gentilhomme il ne restait plus que quatre hommes et... l'inconnu!

« L'inconnu songea que celui qui avait tué dix ennemis pouvait en tuer cinq!

« — Cet homme est le diable! dit-il. . et il prit la fuite!

« Ses quatre acolytes jugèrent prudent de suivre cet exemple, — ils jetèrent leurs épées et disparurent!...

« Quant au cavalier aux plumes blanches, il secoua son pourpoint que le combat avait légèrement fripé, ramassa son feutre, le remit sur sa tête, rentra chez lui, prit une rôtie au vin, se coucha et dormit très-tranquillement!..

« Le lendemain il parut au Louvre; il aperçut le duc d'Hautefort et marcha droit à lui.

« — Bonjour, monsieur le duc, dit-il, avez-vous passé une bonne nuit?...

« Le duc pâlit affreusement; — il se remit cependant, et d'une voix sourde :

« Assez bonne, monsieur le comte, dit-il, et vous?... »

Ce récit est évidemment trop court, et si le cadre de ce journal ne nous avait forcé d'être bref, nous aurions fait de cela un volume.

Le roman historique pénètre dans les secrets des cours, évoque les plus illustres personnages, et les fait causer, agir devant le lecteur. On retrouve dans ses pages le sourire fin du Béarnais, le crachement de sang de Richelieu, les manies et l'avarice de ce faquin de Mazarin. Lisez les romans du chef de l'école historique, il serait difficile de rien imaginer de plus spirituel, seulement je vous engage fort à ne pas ajouter, quand il s'agit d'histoire ou d'escrime, une foi trop absolue à ses assertions. L'esprit se trompe quelquefois, et cela pourrait vous conduire à commettre des bévues historiques, ce dont à la rigueur on peut se consoler, et à vous faire perforer en duel de part en part, — ce dont on se console moins facilement.

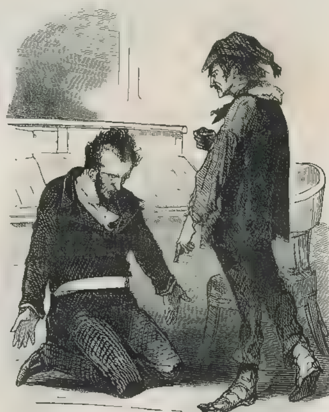
Rien n'est plus opposé au style du roman historique que celui du roman intime. — Celui-ci procède par périodes larges et majestueuses. — Il s'empare d'un sentiment, le développe outre mesure, en tire tout ce qu'il est possible d'en tirer, — quelquefois plus. — Il fait pour le cœur ce que Marivaux a fait pour l'esprit. — Après avoir commencé sur la terre, il s'élève, plane dans les nuages, s'abandonne aux emportements du lyrisme le plus effréné, et finit par se perdre dans le domaine infini du rêve et de la métaphysique sentimentale. En veut-on un exemple :

« Quelquefois, en ramenant ma pensée sur mon propre cœur, je me demandais avec un insurmontable effroi ce qu'il y avait dans ce cœur, et quels sentiments m'agitaient ainsi. Je m'interrogeais moi-même, et ne pouvais démêler la vérité au milieu des réponses vagues et incohérentes qui s'entre-choquaient dans le mystérieux abîme de ma nature. — Combien de fois j'appelai avec des larmes et des prières ardentes une lumière qui me fît enfin voir clair dans cette obscurité! — De quelle joie immense eussé-je été pénétrée si une pensée supérieure à la mienne fût venue à mon secours, m'eût soutenue contre les incertitudes de mon esprit, et m'eût aidée à débrouiller ce chaos! — Je me consumais ainsi en aspirations impuissantes, sans que les jours qui se succédaient m'apportassent la solution de ce problème qui était en moi, et qui troublait toutes mes pensées et occupait tous mes rêves... La tristesse que j'avais surprise dans les regards de Philocome venait-elle d'une lutte intérieure dans laquelle son indifférence combattait le souvenir des chastes épanchements de nos âmes, ou seulement d'une indisposition physique? »

Tout dans le roman social, — depuis le titre et le nom des personnages jusqu'aux notes dont l'auteur ne manque jamais d'accompagner chaque chapitre, — doit être moral et d'une haute portée philosophique. Du reste, dans ce genre d'ouvrages destinés à l'éducation des masses, et spécialement écrits à l'usage des gens dont l'intelligence est médiocre, les caractères sont présentés d'une façon fort simple.

« Monsieur de Chanaubes est un homme de trente à quarante-sept ans; il est assis devant un bureau, et se frotte les mains en se disant :

— Tout le monde croit que je suis un honnête homme, mais la vérité est que je suis une canaille. Tout le monde



14058

me bénit, mais moi je m'engraisse de la sueur du peuple. Je suis un grand hypocrite et un fier gredin, mais je suis bien habile. J'ai une immense fortune fruit de mes crimes, mais que m'importe! Personne ne sait que j'ai empoisonné une famille honnête...

« A ce moment M. de Chanaubes se retourne et se trouve face à face avec un jeune homme.

« Ce jeune homme, c'est Louis David, dit Loyal, corroyeur. Louis David est calme, impassible.

« Il se dit : — J'ai entendu ce que vient de dire M. de Chanaubes. Ainsi cet homme, que tout le monde prend pour un honnête homme, est une canaille. Il a empoisonné une famille honnête. — Je pourrais le dénoncer, mais j'aime sa fille. — D'ailleurs, si je le dénonce, quel bien en résultera-t-il pour la société? Que fait la justice des hommes? — Elle punit le crime, elle ne le prévient pas.

« Ce qu'il faut, ce n'est pas *réprimer*, c'est *prévenir*.

« Louis David s'arrête un moment. — M. de Chanaubes est atterré. — Louis David reprend et se dit :

— Mon parti est pris : cet homme est coupable, il a mérité un châtiment. — Ce châtiment, je le lui infligerai, mais je le lui infligerai *utile*, *raisonné*, *social*. Voici le vrai moment de réaliser mon idée. Je puis, avec le secret que ce hasard a fait tomber en ma puissance, forcer M. de Chanaubes à m'avancer les fonds nécessaires pour la fondation de ma tannerie modèle!

« Il s'avance vers M. de Chanaubes. M. de Chanaubes, qui se sent perdu, se dit : — Il faut que j'essaye de l'attendrir par des platitudes; — et il lui dit :

— Voulez-vous que je cire vos bottes?

« Louis David sourit dédaigneusement et se dit : — Cet homme est un cuistre. Il ajoute : — J'ai tout entendu, mais j'aime votre fille, et je ne vous dénoncerai pas.

« M. de Chanaubes se relève. — Un éclair de joie infernale illumine son œil blafard. Il se dit : — Cet homme est le seul qui sache que moi, que tout le monde prend pour un honnête homme, je suis une canaille. Mais il aime ma fille, — son amour me répond de son silence et de l'impunité de mes crimes.

« Il regarde fixement Louis David et lui dit : — Vous avez entendu, dites-vous; — qu'avez-vous entendu?

« Louis David reste un instant atterré par cette audace; il se remet et dit :

— J'étais là quand vous avez dit que vous aviez empoisonné une famille honnête!

— Misérable! s'écrie M. de Chanaubes, vous osez proférer une pareille calomnie!

. . . .

« Louis David demeure anéanti.

« Il y a dans ce que nous venons d'écrire une haute portée morale :

« Il ne faut pas *réprimer*,

« Il faut *prévenir*.

« Donnez du savon aux masses, — elles se laveront les mains! »

Instruire la foule est bon; mais, en vérité, si l'instruction se présentait sous une forme un peu moins naïve et un peu plus instructive, nous pensons que cela n'en vaudrait que mieux.

Le roman-grisette n'a pas de si hautes prétentions. — Il ne veut que faire rire, et il y arrive quelquefois. Le roman-grisette parle généralement à la première personne.



14059

M. Eugène court après les jolis minois, et va dans des soirées bourgeoises où les invités jouent du tambour, découpent des silhouettes, applaudissent des lapins savants, tirent des feux d'artifice et tombent les uns sur les autres dans l'escalier. — Tout cela est vif, grivois, amusant, et l'on oublie en riant que ce dont on rit n'est pas toujours d'un goût fort délicat.

« Il paraît décidément, dit M. Eugène, que ce n'est pas par hasard que M Rudemar marche sur les talons de cette jeune fille. Il s'est déjà plusieurs fois penché vers elle sans avoir le courage de lui adresser la parole. La jeune fille poursuit son chemin sans paraître s'apercevoir de ce manége. Enfin M. Rudemar se décide. — Mademoiselle, dit-il. La jeune fille se détourne et saute le ruisseau; M. Rudemar veut en faire autant, mais il prend mal son élan, et tombe au beau milieu de l'eau boueuse. J'éclate de rire. La jeune fille, à la vue de son amoureux barbottant, rit aussi. — Elle m'a vu. Il m'a semblé qu'en m'apercevant elle a cessé de rire et a rougi. Je ne manquerai pas de m'assurer de cela. J'aide, en attendant, M. Rudemar à se relever, etc. »



14060

La grisette a fait son temps, et le roman-grisette se ressent de cette décadence. Mais le roman-lorette est en grande vogue Le roman-lorette décrit minutieusement la



14061

toilette de ses personnages. Il n'omet ni un bracelet ni une fleur du gilet, et donne l'adresse des fournisseurs. Du reste on y boit, on y soupe, on y fume, on s'y bat et l'on y joue au lansquenet. Il s'exhale de toutes les pages un parfum de filet au madère et de truffes au champagne qui est fort appétissant.

« Henri de Clamarens prit un troisième cigare qu'un amateur eût reconnu pour excellent à de certaines petites taches blanches.



14062

— Cette pécheresse, dit Henri, m'a ruiné en six mois.

— Conte-moi cela, dit Philippe d'Estouville, en frappant avec une canne qu'il n'avait pas payée chez Verdier, des bottes vernies qu'il n'avait pas payées chez Sakoski, etc. »

Je m'aperçois que j'ai déjà noirci neuf grandes pages, et mon sujet cependant est loin d'être épuisé. Je ne puis terminer cet article sans dire un mot du roman réaliste. Le roman réaliste commence généralement par cette phrase :

« On rencontre encore dans certaines villes de province des rues dont l'aspect... »

Ah! Balzac, Balzac! que de descriptions de rues nous a values votre immense talent! — Le romancier réaliste consacre dix chapitres à la description d'une vieille marmite qui est pleine pour lui d'aspects inattendus. Il ne fait pas grâce au lecteur d'une fêlure ni d'un grain de poussière. Son admiration, absorbée tout entière par mille choses mesquines, se refuse aux grandes œuvres. Il restera muet devant la Transfiguration de Raphaël, mais il en dira long sur un tableau qui représente une carotte!

Il faut aussi dire un mot du roman fatal et désespéré, dans lequel un homme, après avoir commis les plus exécrables forfaits, arrive à jouir de tous les honneurs réservés à la vertu la plus pure. — Fantaisies monstrueuses ponctuées d'éclats de rire sataniques, et dans lesquelles on retrouve, avec une caricature du génie de Byron, un reflet affaibli des gentillesses de M. de Sade. C'est dans les romans de ce genre que l'on trouve des femmes qui méditent une vengeance pendant quarante ans, et un homme qui passe la moitié de sa vie à agacer une vipère qu'il a l'intention de mettre en rapport avec une sienne connaissance. C'est dans un de ces livres que j'ai vu deux hommes qui prenaient un fiacre : — Allez où vous voudrez, disaient-ils au cocher. Au pas et à l'heure!... Et ils montaient, baissaient les stores, et se battaient dans le fiacre à coups de couteau... Horrible! Oh! je vous jure que cela était horrible, bien horrible!

Il y aurait aussi à parler du roman Louis XV. Qui en a lu un les a lus tous. Cela est fort agréable pour les gens qui aiment la poudre, les mouches, le tabac d'Espagne secoué sur des jabots de dentelle, les petites maisons de grands seigneurs, les traitants à ventre monstrueux et les marquises galantes.



14063

J'allais oublier le roman fantaisiste. Le romancier fantaisiste, — s'appuyant sur une phrase qu'il attribue à son chef d'école, mais que celui-ci n'a jamais dite, ou n'a dite que pour se moquer de ses imitateurs, — se pique de ne pas avoir d'idées. Il se contente de soigner la forme et de sculpter la phrase. Il invente des mots nouveaux, dont, en vérité, le besoin ne se fait pas sentir, et croit avoir fait faire à la littérature un pas immense quand il a substitué à l'adjectif libidineux, libidineuse, l'adjectif libidin, libidine. Je ne sais dans quelle imprimerie on eut un jour à composer un article écrit par un jeune homme très-spiri-

PROPOS EN L'AIR, — par RANDON.



14064

D'autres à ma place se mettraient martel en tête, moi je me dis : On est le mari a sa petite biche... ou on ne l'est pas...



14065

— Et vous trouvez que ce mossieu Ugolin n'eût pas mieux fait de mourir que de manger ses pauvres enfants?

— Il me semble, madame, que son devoir avant tout était de leur conserver leur père.

tuel qui a l'une des plus illisibles écritures de Paris. La copie fourmillait de mots inconnus, excentriques et abracadabrants. Les compositeurs, ne pouvant pas lire, composèrent au hasard ou peu s'en faut. On apporta l'épreuve au jeune homme : « — Ce ne sont pas précisément les mots que j'ai écrits, dit-il; mais ceux-là sont jolis, on peut les laisser. » L'article parut sans corrections, et le lendemain plusieurs personnes félicitèrent fort sérieusement l'auteur d'avoir enrichi la langue.

LES THÉATRES EN ALLEMAGNE.

LES BESICLES DE GUILLAUME TELL.

La résurrection des mélodies et des partitions de nos pères ne reste pas circonscrite aux théâtres de France. Un même courant d'idées semble emporter l'Europe entière.

En Allemagne, vous voyez s'opérer depuis quelque temps une incursion générale dans l'ancien répertoire, notamment dans le nôtre, ce pourvoyeur habituel des deux mondes.

A Berlin, à Vienne, à Munich, à Francfort, on reprend les opéras de Grétry, de Méhul, de Boïeldieu, — sans préjudice de notre répertoire moderne, qui ne quitte pas les affiches.

Généralement les directions allemandes donnent assez de soin à la mise en scène de nos chefs-d'œuvre lyriques, mais souvent les artistes s'acquittent de leurs rôles avec un laisser-aller candide et patriarcal qui ferait crisper des nerfs français.

Sur les scènes de second ordre l'illusion théâtrale est presque nulle. On fait bon marché des convenances dramatiques : tout est sacrifié à l'élément musical.

Dans une des nombreuses petites villes appartenant aux États de la Confédération germanique, on avait monté l'opéra de *Guillaume Tell* avec un grand luxe de décors et de costumes.

Les Thierry et les Cambon de la localité s'étaient surtout distingués dans la décoration du premier acte, où un pont hardi, jeté sur deux pointes de rochers, offrait au héros suisse un chemin digne de lui.

La première représentation marcha fort bien, et l'acteur Schumann, chargé du rôle de Guillaume Tell, obtint le plus brillant succès.

Mais à la seconde épreuve, cet artiste, qui est myope, n'osant plus s'aventurer sur le fatal pont, refusa de jouer, et déjà il était question de le remplacer par une doublure.

— *Nein! nein! wir wollen den Schumann!* cria le public. (Non! non! nous voulons Schumann!)

Bientôt le motif du refus de Schumann fut connu de toute la salle.

— *Er soll eine brille aufsetzen!* (Qu'il mette des lunettes!) acclama la salle entière.

— Mettez des lunettes! dit le régisseur à l'artiste.

Schumann se le tint pour dit. Et un quart d'heure après, Guillaume Tell traversait hardiment le pont périlleux, le nez orné d'une paire de besicles à branches d'argent.

La salle croulait d'applaudissements.

Le mois suivant, Schumann chantait le rôle de *Charles VI* avec des lunettes d'or, cadeau de son directeur.

J. Lovy.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

*** C'était à la justice de Saint-Rambert, le mois dernier.

L'huissier appelle la cause de Jean contre Benoît. Deux paysans se présentent. Celui qui répond au nom de Benoît s'écrie avec solennité :

— Monsieur le juge, je réclame la faveur de l'article 12 du Code pénal.

Le juge de paix. — Un instant, vous êtes le défendeur. Votre frère Jean vous réclame trois cents francs. Jean, avez-vous un titre?

Benoît sourit et se caresse l'abdomen.

Jean. — J'avais déposé cent écus chez notre vieille mère. Benoît est venu pleurnicher, il l'a attendrie, elle lui a prêté mes trois cents francs pour huit jours, et v'là six mois que ça dure. Si tu ne me rends pas l'argent, lui dis-je, au moins donne-moi un titre. Y ne veut pas.

Benoit *se posant en finaud.*—Considérant la chose, et qu'il appert... des machins... comme disent les avocats... je réclame la faveur de l'article 12 du Code pénal.

Le juge. — Le Code pénal n'a rien à faire ici.

Benoit *cherchant à rendre son sourire aussi malicieux que possible.* — V'là pourquoi j' veux qu'on me juge à Montbrison.

Le juge. — Niez-vous ce qu'avance votre frère?

Benoit *se donnant des attitudes d'avocat.* — Il appert que l'article 12 du...

Le juge *l'interrompant.* — Oui ou non, devez-vous?

Benoit. — Je réclame pour moi le bénéfice de...

Le juge. — Écoutez, Benoît : en présence de votre mère, qu'on peut faire venir.... devant ce Christ, et devant Dieu qui vous entend, jureriez-vous que vous ne devez rien?

Benoit *baissant la tête et se grattant l'oreille.* — Je veux pas être jugé ici, mais à Montbrison..... Là on ne me refusera pas le bénéfice de l'article 12 du Code pénal.

Le juge. — Décidément vous y tenez? Greffier, donnez à ce benêt... non à ce Benoît, lecture de l'article 12 en question.

Le greffier *lisant.* — Article 12, tout condamné... à mort aura la tête tranchée.

Hilarité générale. Benoît seul, le regard hébété, ne rit pas. Il cherche dans l'auditoire son donneur de conseil.

Le juge *riant.* — Est-ce cette faveur que vous demandez avec tant d'instance?

Benoit *effrayé.* — Oh non! non!

Le juge. — Et maintenant, persistez-vous à aller à Montbrison, et prêterez-vous serment devant Dieu que vous ne devez rien?

PROPOS EN L'AIR, — par RANDON (suite).



14066

..... Quant aux affections de cette nature, l'Hôtel-Dieu reçoit chaque jour en moyenne deux malades et un quart...
— Comme ça on coupe le troisième en quatre!... quelle bourde!... et moi qui croyais les *Débats* un journal sérieux!



14067

De l'hareng comme ça à six liards!!... je n'en fais pas!

BENOIT. — Cependant je..... je..... Ah! tant pis! Au diable les donneurs de mauvais conseils..... Frère Jean, allons boire un coup.... le coup de la réconciliation; je te payerai!

LE JUGE. — Et que le ciel vous préserve de l'article 12 du Code pénal.

⁂ A l'Opéra, on jouait le *Serment ou les faux monnayeurs*, de MM. Scribe et Auber; une étoile de la province, mademoiselle *** (je tairai son nom), débutait dans le rôle de Marie. Elle avait à peu près été acceptée, jusqu'au moment où elle en était arrivée à ce passage de son grand air :

Je chante bien quand il est là.

Un des habitués des fauteuils d'orchestre, qui grinçait des dents depuis l'apparition de l'étoile... de petite grandeur, ne put s'empêcher de s'écrier :

— Ah! elle chante bien quand il est là..... Eh bien, il paraît qu'il n'est pas encore arrivé ce soir.

Ce mot tua la cantatrice; elle fut renvoyée aux présides de Carpentras.

⁂ Le cardinal de Bar avait aux environs de Naples une villa qu'il habitait rarement. Un été qu'il y avait eu beaucoup de gens du peuple atteints par la maladie, le cardinal, au cœur charitable, offrit sa délicieuse habitation pour y soigner les convalescents.

On y installa d'abord dix malades, puis vingt malades, mais ceux-ci firent venir leurs familles, leurs amis et les amis de leurs amis; de façon qu'à la fin de la saison deux cents indigents ou paresseux s'étaient installés chez le cardinal, et s'y gobergeaient.

Bientôt ils mirent en action la fable de la *Lice et sa compagne*, et la colonie dit :

Je suis prête à sortir avec toute ma bande,
Si vous pouvez nous mettre hors.
(LA FONTAINE.)

Les magistrats de la ville voulaient employer la violence, mais le cardinal s'y opposa. Un des serviteurs du bon prélat imagina le moyen suivant :

Il se déguisa en médecin, fit assembler les soi-disant malades, et leur trouva mauvaise mine à tous.

— L'eau de cette villa est pernicieuse, dit-il, l'embonpoint dont vous êtes affligés me l'annonce. Heureusement je sais un moyen de vous guérir tous demain.

(Cris de joie, bravos enthousiastes des lazzaronis.)

— J'ai besoin de graisse humaine, continue-t-il, pour composer un onguent efficace. Un seul va se dévouer pour tous. Vous allez tirer au sort pour savoir à qui sera cuit dans l'eau bouillante pour le salut des autres.

(Les lazzaronis se regardent entre eux en chiens de faïence.)

— Si votre choix n'est pas fait ce soir, dit en terminant le faux médecin, je me charge d'empoisonner quelqu'un de vous, demain, au hasard.

(Grand brouhaha parmi l'assistance. Le soir, la villa est complétement évacuée, et monseigneur le cardinal de Bar put rentrer paisiblement chez lui.)

⁂ Un de nos plus savants docteurs travaillait dans son cabinet l'hiver dernier. Entre une paysanne fort niaise qu'il avait à son service depuis peu de temps.

— Monsieur, dit-elle d'un air bête, voulez-vous que je prenions du feu dans votre cheminée?

— Avec quoi, grosse buse, répond le docteur, puisque tu as eu le soin de ne pas apporter de pelle?

— Quoi que ça fait, réplique la campagnarde, je n'en ons pas de besoin.

— Mais tu vas te brûler.

— Ah! que nenni.

La villageoise se baisse, met un peu de cendres froides dans le creux de sa main, puis avec les pincettes y pose des charbons embrasés, et s'en va tranquillement.

Le docteur, surpris de ce moyen si simple et si naturel, jette ses livres à terre, et s'écrie :

— Avec toute ma science, je n'avais pas songé à cela... Les bêtes en remontrent souvent aux gens d'esprit.

⁂ Madame de M... est connue dans le monde élégant pour ses manies abusives de crinoline; dans ce genre elle atteint les limites de l'impossible.

L'autre soir elle dansait les *Lanciers* avec le général X..., un des héros de la guerre de Crimée, aussi connu pour sa bravoure que pour sa franchise.

— Suis-je mise à votre goût? demanda la belle minaudière au militaire.

— Certainement, répondit-il.... car cette toilette me rappelle un souvenir que je n'oublierai jamais.

— Qu'est-ce donc?

— Vous tenez à le savoir?

— Positivement.

— Eh bien, votre robe me rappelle ma tante.

— Votre tante, la marquise de S....

— Non!... la *tente* que j'habitais quand j'étais devant Sébastopol.

Madame de M... ne danse plus avec le général, et lorsque son petit neveu l'appelle *ma tante*, ce mot lui porte sur les nerfs.

⁂ P. d'O..., le bohème de lettres, parlait de se marier avec la fille d'un bonnetier enrichi.

— On ne te la donnera pas, lui dit un camarade.

— Pourquoi?

— Parce qu'on ne donne pas sa fille à un monsieur qui n'a rien.

— Moi, rien?

— C'est vrai, tu as des dettes.

— Fi donc! je n'en fais plus.

— Depuis quand?

— Depuis qu'on ne veut plus me prêter.... et il y a longtemps de ça.

LUC BARDAS.

THÉATRES.

Connaissez-vous la comédie des *Comédiens* de Casimir Delavigne?... De réputation sans doute... Eh bien, si vous voulez lui conserver dans votre esprit la place élevée où vous l'avez juchée, gardez-vous d'aller la voir, gardez-vous surtout de la lire!

PROPOS EN L'AIR, — par RANDON (suite).



14068

Etranges mystères du cœur humain!.. tel que vous me voyez, mossieu, j'adore la tourte aux pruneaux, et isolés, je ne peux pas les sentir!...



14069

Il n'y a pas besoin d'avoir étudié la médecine pour savoir que le beurre frais est le meilleur tropique du cancer.

Cette comédie des *Comédiens* a fait beaucoup de tapage dans son temps. On la regardait comme une crânerie superbe, et on lui fit un splendide succès d'opposition à l'Odéon, en haine des sociétaires du Théâtre-Français, qui s'y trouvaient mis en scène et turlupinés.

Plus tard, en 1832, les comédiens de la rue Richelieu courbèrent le dos devant Casimir Delavigne; ils reprirent sa pièce et la jouèrent par-ci par-là jusqu'en 1839, époque à laquelle elle rentra dans l'oubli. A-t-on bien fait de l'en tirer?... Oui; il n'est pas mauvais de montrer à la jeunesse lettrée les fétiches d'un autre âge, pâles idoles devant lesquelles on veut qu'elle s'humilie et reconnaisse l'impossibilité de les égaler!

Vrai, entre nous (mais je désire que ma confession n'aille pas plus loin), je vous avouerai que je n'ai plus qu'une estime modérée pour cette œuvre de plus Casimir de tous les Delavigne. Sa pièce est conçue dans les conditions les plus banales de la comédie de convention, et elle est écrite d'un style fort médiocre, pour ne pas dire plus.

On y parle souvent des *nourrissons du Pinde*, des neuf Muses, et *monde* y rime forcément avec *sur la terre et sur l'onde*. On y trouve des vers comme ceux-ci :

Ah! si dans son tombeau Gilbert pouvait m'entendre,
Quelle ardeur de rimer tourmenterait sa *cendre!*

Heureusement, on peut citer en forme de contre-partie une escouade de vers heureux qui sont passés au grade de proverbes, — ce caporalat des alexandrins.

Et puis, il faut le dire, si les *Comédiens* restent une œuvre littéraire sans portée, les acteurs qui l'ont interprétée méritent de complets et sincères éloges.

En arrangeant en opéra-comique le *Mariage extravagant* du gai Désaugiers, ce que le commun du public ignore, c'est qu'on a rendu à cet ouvrage sa forme primitive Avant d'être présentée au comité du Vaudeville, cette débauche d'esprit avait été mise en répétition au théâtre Feydeau. Mais la musique de Champein, compositeur plus abondant qu'inspiré, parut trop pâle, trop froide, à côté d'un dialogue petillant de drôlerie. Chenard, Lesage et madame Duret rendirent leurs rôles. Alors Désaugiers métamorphosa son opéra-comique en vaudeville pour la rue de Chartres, et le succès en fut assez fructueux pour que les droits d'auteur aient rapporté, en dix ans, la somme de quarante mille francs.

Le *Mariage extravagant* est revenu au bercail au milieu des bravos décernés en partie double : à l'auteur des paroles, Désaugiers, et au compositeur de la partition nouvelle, M. Eugène Gautier.

Quand vient l'été, les directeurs de théâtre de vaudeville commandent la traditionnelle *pièce à femmes*, dans laquelle on introduit, au moyen d'un cadre plus ou moins ingénieux : — des jolies filles exhibant d'appétissantes épaules et des mollets provoquants, — des costumes coquets, — de la mise en scène guerrière; — le tout enjolivé de rondes, de polkas, de calembredaines et de coq-à-l'âne.

Il y a de tout cela dans les *Gardes du roi de Siam*, pochade de MM. Cormon, Granger et Delacour, représentée avec succès aux Variétés; on y trouve aussi de la gaieté, de la bonne humeur et de l'esprit, ce qui ne gâte rien.

Je commence par vous déclarer que je sais si peu l'allemand qu'on aurait le droit de me dire que je ne le sais pas du tout. Ce qui ne m'a pas empêché d'assister aux représentations données par la troupe allemande de M. Carl Frey au théâtre des Folies Nouvelles. Et (voici qui vous surprendra peut-être) je m'y suis beaucoup amusé. Je m'étais muni du livret de *l'Intrigue et l'amour* de Schiller, j'y jetais un coup d'œil de temps à autre, afin de ne pas perdre le fil de la pièce, quand mon intelligence ou le talent des comédiens faisait défaut, pour m'expliquer la situation.

Je ne vous dirai pas que la troupe allemande est excellente, on y voit pas mal de sujets qui semblent arrachés à un petit Lazary allemand quelconque; mais à côté de ces tailleurs en vieux ravis à leurs établis, non loin de ces cordonniers émigrés, on rencontre de véritables artistes. La comédienne qui joue *Louise Miller* est fort belle et fort intelligente, il ne lui manque que du métier. Lui viendra-t-il jamais? J'en doute en voyant l'état barbare dans lequel la mise en scène allemande est plongée. Chaque acteur ressemble à une pièce du jeu d'échecs, il a sa case et n'en sort pas. Ferdinand, le jeune premier, a pour spécialité de jouer dans le fin fond du théâtre. L'amoureuse occupe la gauche, le père Miller la droite, et les traîtres le milieu. Quand ils quittent un moment leurs cases, ils s'empressent d'y retourner bien vite tandis que les autres artistes parlent.

Et les costumes!... C'est à se réveiller la nuit pour en rire follement!

Ah! si la place ne me manquait pas, je vous raconterais l'olla podrida oculaire dont je me suis régalé!

ALBERT MONNIER.

RÉPONSES AUX QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES

CONTENUES DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 1. On voudrait savoir pourquoi le monde élégant se préoccupe si fort de la guerre contre les Chinois.

C'est probablement parce qu'il craint de manquer de *nouveaux thés*.

N° 2. Pourquoi les amoureux aspirent-ils avec tant d'ardeur aux jours de la moisson?

Il est évident que puisqu'ils *s'aiment*, c'est pour recueillir.

N° 3. A quoi peut-on supposer que l'invention de Mac-Adam a été un bienfait pour les jeunes filles de Paris?

A ce qu'on n'y voit plus autant qu'autrefois de *demoiselles* sur le pavé.

EXPLICATION DES HIÉROGLYPHES

CONTENUS DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 4. Aime, ris, chante et bois,
Car on ne vit qu'une fois.
M rit chante et boit,
Caron, nœud, vic-hune, Foy.

N° 5. En se privant un peu, il est facile de soulager la pauvreté.

Anse, prix vend un peu, IL efface ile, deux sous, lacs, G lappe, pauvre T.

N° 6. Que de fois, devant ses maîtres, l'écolier cherche à nier ses fautes.

Queue de fouets devant cep — mètre, lés, collier cherche ânier. Sept fautes.

LE PETIT JOURNAL POUR RIRE.

PREMIER VOLUME.

La mode des publications à 10 cent. la livraison nous a entraîné à faire une petite édition du *Journal amusant*, mais hâtons-nous de dire à nos abonnés :

Que le *Petit journal pour rire* n'est, comme format et comme quantité de dessins, qu'une diminution du *Journal amusant;*

Que les dessins qui figurent dans le petit journal sont, en général, des dessins parus anciennement dans le grand.

Cependant le petit journal en contient de nouveaux faits spécialement pour lui, et les légendes des anciens dessins sont changées; ce qui en fait sinon des dessins nouveaux, du moins de nouveaux sujets.

Nous avons créé cette petite publication — pourquoi n'en conviendrions-nous pas? — uniquement pour empêcher que cette place fût prise par un autre. Aussitôt que la faveur dont jouissent encore les livraisons à 10 cent. se portera sur d'autres genres d'ouvrages, nous cesserons de faire paraître le *Petit journal pour rire.*

Ce petit journal ne prend et ne sert aucun abonnement. Il se vend seulement au numéro ou en volume. En numéros, il est aujourd'hui au chiffre de 71 numéros.

Chaque numéro se vend, à Paris, 10 cent.; par la poste, 15 cent.

26 numéros forment un demi-volume.

52 numéros (l'année entière) forment un volume

Le premier volume (de 52 numéros) est en vente. On peut l'acheter au prix de : broché, rendu *franco* aux abonnés, 5 fr. 50 cent.; cartonné, rendu *franco*, 6 fr. pour nos abonnés.

On peut, si l'on préfère l'avoir en deux tomes pour mieux occuper la table de son salon, l'acheter en deux volumes, composés chacun de 26 numéros.

Chacun des deux petits volumes se vend : broché, rendu *franco* pour nos abonnés, 2 fr. 75 cent.; cartonné, *franco* pour nos abonnés, 3 fr.

Pour toute personne non abonnée, le port se paye en plus.

Le jour où le *Petit journal pour rire* cessera de paraître, — comme il ne sera pas fait de réimpression des numéros épuisés, — sa collection acquerra de la valeur. Chacun sait que les collections complètes du grand journal sont aujourd'hui très-recherchées, très-rares et se vendent fort cher.

Il en sera certainement de même pour la collection du petit journal. Nous inviterons donc ceux de nos abonnés qui n'ont pas, — ou qui n'ont plus la collection complète du grand journal, à acheter celle du petit.

A ce sujet, nous dirons que nous avons conservé quelques collections du *Journal amusant* depuis le 1er janvier 1856, époque à laquelle le *Journal pour rire* a pris un titre nouveau.

Comme le *Journal amusant* est parti du n° 1, les numéros parus jusqu'à ce jour composent une série nouvelle. — A défaut de la collection complète, qu'on ne peut pas se procurer, on peut du moins avoir la nouvelle série, c'est-à-dire le *Journal amusant* depuis son premier numéro.

Nous offrons à nos abonnés l'année 1856 au prix de l'abonnement (17 fr.).

On peut, moyennant 34 fr., avoir tous les numéros parus depuis le 1er janvier 1856 (c'est-à-dire la collection complète du *Journal amusant*) et tous les numéros qui paraîtront jusqu'à la fin de 1857.

Mais on comprend que nous ne pouvons pas décompléter les collections en réserve, et fournir tels ou tels mois de 1856.

Adresser un bon de poste à M. Philipon fils, 20, rue Bergère.

UN AMUSEMENT DE SALON.

Parmi les métiers inconnus qui nourrissent à Paris une foule d'industriels, — disons plutôt d'industrieux, — tout le monde a remarqué le métier de ce brave homme qui, tous les soirs, une chandelle à la main, projette sur la muraille des ombres figurant le portrait de Napoléon. La scène se passe sur le boulevard, et ces ombres fantasmagoriques sont produites par un morceau de papier découpé.

Le spectacle est peu varié : c'est Napoléon, et puis Napoléon, et toujours Napoléon; certes ceux qui aiment cette note-là doivent être bien satisfaits! Mais notre homme ne varie pas assez les plaisirs de son public idolâtre.

Ce que sans doute il ne sait pas faire, un artiste, M. Plattel, s'est amusé à l'exécuter; il a composé différents dessins fantasmagoriques à l'aide desquels chacun peut se donner le plaisir d'étonner les enfants.

La partie qui doit être découpée à jour est indiquée sur chaque feuille

Ce découpage est très-facile.

A voir la feuille découpée, on ne se douterait pas de l'effet qu'elle va produire.

Quand le découpage est terminé, on place le papier découpé entre une bougie et la muraille, — entre une bougie et une surface quelconque, pourvu que cette surface soit perpendiculaire, et sur la muraille, sur cette surface quelconque, se projettent les ombres du papier découpé, qui forment des têtes, des portraits, des groupes.

Les découpures de M. Plattel sont au nombre de 13; elles donnent :

Une tête de Christ;
Le portrait de César;
Le portrait de Henri IV;
Un capucin;
Un homme qui baille;
Deux chantres de village;
Un homme incommodé par les mouches;
L'horreur;
L'attention;
Un goulu;
Un auteur sifflé;
Un voleur;
Un plaideur qui a gagné son procès.



Ces 13 découpures ne se vendent ensemble que 4 fr rendues *franco* aux abonnés du *Journal amusant*. Elles forment un très-agréable passe-temps pour les soirées d'hiver à la ville. — C'est un joujou pour les grands et les petits enfants, un amusement pour les soirs, à la campagne, alors qu'il fait mauvais temps, et qu'on est embarrassé pour occuper ses hôtes.

Envoyer un bon de 4 fr. à M. Philipon fils, 20, rue Bergère.

AH! QUEL PLAISIR D'ÊTRE SOLDAT!

PAR RANDON.

Randon, l'auteur des charmantes séries *Il n'y a plus d'enfants* et les *Troupiers français*, vient d'achever un Album extrêmement amusant, il a pour titre *Ah! quel plaisir d'être soldat!* et représente tous les plaisirs négatifs qui attendent le conscrit dans la carrière militaire.

Prix broché. . . . . 6 fr.; rendu franco. . . . . . 7 fr.
Cartonné. . . . . . . 8 fr.; rendu franco. . . . . . 10 fr.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 80. — 1857. Prix du numéro : 45 centimes. 11 Juillet.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, **fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.**

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER :
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers [illegible] — Delizy, Davies et [illegible] Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mierzesch et chez Dürr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue [illegible]

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun credit

LES INVALIDES, — par RANDON.



— ..... Total : trois francs quatre-vingt-cinq..... et nous n'avons que cinquante-deux sous!... nous voilà déshonorés!!
— Jamais! je laisserais plutôt mon nez en gage!

14070

LES INVALIDES, — par RANDON (suite).



14071

— O Clarisse! rien qu'un petit mot d'espoir, et je tombe à vos genoux!!



14072

— Mossieu! ce n'est pas ainsi qu'on agit envers un camarade!... Célestine m'a tout dit... vous n'êtes qu'un polisson!!

REVUE DU SALON.

LE PALAIS DE L'EXPOSITION A VOL D'OISEAU.

(1er *article*.)

Salut, monument gigantesque!

Le critique de l'ancienne école croirait devoir commencer par l'histoire obligée des expositions. Cette rocambole est bonne tout au plus à faire piaffer le lecteur d'impatience : c'est le coup de fouet du postillon au repos sur son siége, au temps où il existait des postillons. Ce n'est pas ainsi que nous comprenons notre sacerdoce. Sans plus de préambule, les belles pages! Mais par où commencer?

Nous entrons à l'Exposition de peinture. Quel charmant tableau! De frais gazons, une rivière au doux murmure, des corbeilles de fleurs au coloris éclatant, des allées sinueuses et des bancs de bois! Asseyons-nous.

(Nous offrons les 10,000 francs de M. Lob à qui prouvera qu'il a résisté au bonheur de s'asseoir sur un de ces bancs.)

Dans ce vaste jardin, des petits tas blancs, espacés symétriquement, c'est l'Exposition de sculpture. Il était difficile de mieux comprendre l'importance de la sculpture dans l'art moderne et ses besoins. Depuis longtemps la sculpture éprouvait le besoin d'être mise au vert : la mesure dont elle vient d'être favorisée promet d'excellents résultats.

Comment d'ailleurs ne pas être touché à la vue de tant de chefs-d'œuvre! Nous citerons rapidement, sous réserve d'y revenir, dans l'ordre de la promenade. — L'*Enfant s'abattant la jambe avec une hache*, n° 2,792. — Le *Faune*, n° 2,970, qui pleure de se voir si laid. — Un *Satyre*, n° 2,732, faisant la grimace à son chien; idée nouvelle et charmante. — La *Première sensation*, n° 3,104. — Une jeune fille prise de colique se tient le ventre; la première sensation est très-bien rendue, et la seconde est prévue avec inquiétude. — L'inventeur du quinquet, n° 2,954, sous le pseudonyme de *Diogène*. — Deux petits Anglais, n° 2,802, que les traités diplomatiques m'engagent à trouver charmants. — L'idée la plus riante est celle que recèle un des bosquets du jardin. Au milieu de la sombre verdure des houx et des cyprès, un homme écorché de la tête aux pieds creuse sa fosse armé d'une bêche. Cet homme est, dit-on, la personnification de l'actionnaire en 1857. Je ferai une seule observation. Puisque cet homme tient à creuser sa fosse, il devrait ne s'arracher la peau qu'après; le résultat serait le même, et l'homme souffrirait moins.

Après ce premier coup d'œil jeté sur la sculpture, montons aux salons réservés à la peinture.

2,715 tableaux exposés, dit le livret. Une distinction est nécessaire. Une moitié de ces belles pages, perchée à vingt pieds au-dessus du plancher, est exposée, il est vrai, mais à ne pas être vue, et c'est dommage, à en juger par le plaisir que nous avons trouvé à hauteur d'appui; mais comment rendre notre admiration?

Le jour de l'ouverture de l'Exposition, je suis entré des premiers, et les hommes verts à tricorne me renvoyaient des derniers à l'heure fatale fixée pour la fermeture du monument. L'ardeur du jour, l'enthousiasme, le tourbillonnement des couleurs et un long piétinement, avaient brisé mes forces; je me mis au lit avec la fièvre. Quel cauchemar, grand Dieu! Vingt fois je m'éveillai au canon de Malakoff, coupé en deux par un boulet; je m'endormais pour me sauver à la nage au travers des inondations; puis, vers la fin de la nuit, la fièvre paraissant apaisée, je me sentais lutiné par des nuées de petits Hamon grimaçant, sautillant et me criant à tue-tête : — *Ma sœur n'y est pas! — Ma sœur n'y est pas!* — C'était affreux

Pendant trois jours je refusai toute nourriture, convaincu (par moments je le crois encore) que le salon de 1857 se composait exclusivement d'épisodes de la guerre de Crimée, de scènes d'inondation et des petits sans nombre dus au fameux tableau de M. Hamon. — Hallucination! je le reconnais aujourd'hui, mais qui m'a laissé contre ces toiles une rancune bien excusable : je ne peux plus les voir de sang-froid. J'en devrai cependant apprécier les beautés dans un prochain article.

Mais avant de prononcer en détail, sur les œuvres principales du moins, ces jugements auxquels la haute situation du *Journal pour rire* apporte une valeur si méritée, félicitons MM. les artistes de l'ample moisson offerte à notre journal. Le salon de la comète fera époque : la coulure n'est plus à craindre désormais, car de même que la grappe du raisin, il paraît certain que nos artistes sont noués en grande partie.

Les portraits, comme d'ordinaire, nous ont procuré des moments bien agréables; nous serons reconnaissant envers eux. La peinture religieuse, qui nous inondait depuis dix ans, a disparu, effrayée sans doute par la nuée des petits Hamon qui s'est abattue sur le salon de 1857. A quelque chose malheur est bon.

LES INVALIDES, — par RANDON (suite).



14073
Ex-fourrier aux lanciers rouges, sabreur fini, pratique numéro un; ce que c'est que de nous!



14074
On a une connaissance en ville, et on lui porte quelques petites douceurs de l'hôtel.

Nous étudierons religieusement les pages capitales exposées à l'admiration publique. Nous nous adresserons, avec cette indépendance commune à tous les critiques, aux écoles réalistes, spiritualistes, fantaisistes, pittoresques; mais, dès à présent, signalons les progrès effrayants de l'art français. Aussi nous efforcerons-nous de faire partager à nos lecteurs la satisfaction que nous ont procurée notamment les grandes pages de M. Chavet, les brigands de M. Jacquand, les petites femmes à grosse tête de M. Hamon et de sa sœur, les portraits à la crème de M. Chaplin, les fleurs du café Mulhouse, n° 1182, une contrefaçon de la Madeleine, n° 2,423, les chiens mélancoliques de M. Jadin, le gros tombereau, n° 2,615, une vue du musée d'artillerie, par M. Penguilly, son directeur, un joli petit Hébert, par madame Rougemont, un faux Gérome, par M. Rubio, la peinture digne d'être aimée de M. Jalabert, etc., etc.

Le papier nous manquerait si nous devions énumérer tant de pages remarquables. Cet aperçu rapide suffit pour faire apprécier le caractère du salon de cette année. Nous nous arrêterons dans nos prochains articles sur les gros morceaux.

PERSONNE.

CASCADES.

Tout Paris, à l'heure qu'il est, fait gratter toutes les maisons de ses douze arrondissements.

A ce propos nous avons surpris au vol le petit dialogue suivant, qui pourrait bien ne pas manquer de sel.

Ledit colloque a lieu sous un bec de gaz.

— Sais-tu que c'est vraiment une fulgurante idée de faire *ratisser* la façade de chaque propriété.

— Oui, mais à mon avis on a omis la chose principale.

— Et laquelle?...

— C'est de *ratisser* aussi chaque propriétaire!

***

Un nouveau journal, le *Courrier de Paris*, se vante bien haut de l'adhésion courtoise que lui octroie le *Puy-de-Dôme*, feuille des départements, au sujet de l'exactitude de ses correspondances.

— Parbleu! ce n'est pas si malin! s'écrie un plaisant en train de lire l'article; — l'omnibus des boulevards, — cet autre *courrier de Paris*, — est bien aussi exact que lui dans ses *correspondances* à six sous *la ligne!* — Par exemple il est plus cher!...

***

— Dis-moi donc, Jules, pourquoi a-t-on érigé *Dinochau* en buffet littéraire fréquenté par le noyau des célébrités de la presse et du monde artistique?

— Comment, tu ne le sais pas?...

— Mais, non.

— Eh! mon cher, — *et hoc justum est.* — C'est parce que... on y *dîne au chaud!*

***

Un café géant vient de s'ouvrir avec cette enseigne : *Les Gaulois au XIX*e *siècle!* De plus, sur une affiche gigantesque et herculéenne, un dessin *épatant*, — comme on dit aux *Bouffes-Parisiens*, — représente au public des hommes travestis en Gaulois et trinquant avec du chypre falsifié très-probablement, ni plus ni moins qu'au Petit-Ramponneau. — de plus (cela n'est pas fini), entre autres promesses séductrices du programme, on lit plus bas : *Il y aura* 131 billards!

— Diable! fit un passant, c'est le cas de dire ou jamais : A vous le coq, Gaulois, pour jouer la poule!

PAUL-MICHEL.

NOUVEAUX DÉTAILS INÉDITS SUR LE MEDIUM HOME.

Le *medium* Home est descendu hier à la gare du chemin de fer du Nord. Arrivé par le même train que lui, — un train d'enfer, — nous pouvons vous raconter des histoires lamentables sur cet *esprit* étranger.

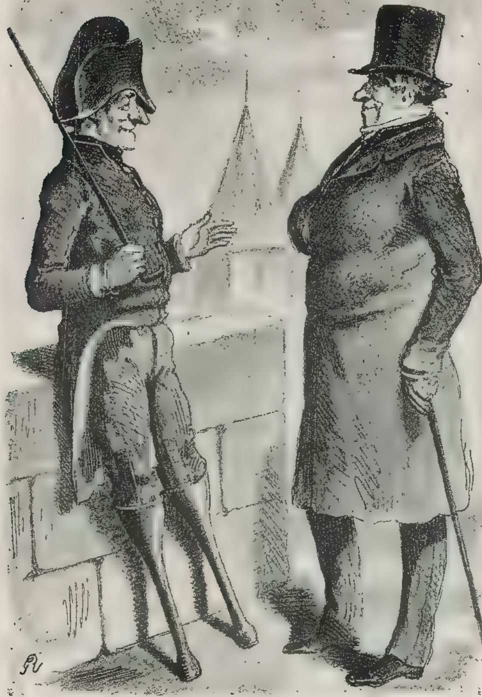
En voyage, Home ne boit pas, ne mange pas et ne dort même pas. Tout au plus sommeille-t-il quelquefois en lisant la *Patrie*.

Pendant le trajet, Home a désiré que notre wagon se décrochât et roulât sur la voie montante en exécutant une polka échevelée, au grand effroi des voyageurs.

A la Villette, Home s'est élancé hors de la voiture la tête la première, et nous l'avons retrouvé à Paris sur le quai d'arrivée, nous ouvrant gracieusement la portière.

L'Académie des sciences a dû délibérer sur la conduite à tenir à l'égard de Home.

LES INVALIDES, — par RANDON (suite).



14075
Autrefois celui qui m'aurait marché sur le pied... miséricorde!... comme on change!... maintenant je n'y fais pas seulement attention.



14076
Souffle!

Un membre a proposé d'envoyer le *medium* au maréchal Randon, pour l'aider à soumettre les Kabyles.

M. le professeur M..., qui ne croit pas à grand'chose, a demandé qu'on fît l'autopsie de Home, afin de s'assurer si physiologiquement un *medium* était construit comme le premier mortel venu.

Un autre membre voulait qu'on plaçât Home à perpétuité au-dessus de Paris, en guise de paratonnerre.

Une discussion semblable a eu lieu à l'Académie de médecine.

M. le professeur Bouillaud a déclaré que s'il voyait Home, il n'y croirait point; mais que comme il ne l'avait pas vu, il y croyait... naturellement.

Le spirituel M. Velpeau a proposé que Home fût subventionné par la ville de Paris, à l'effet de transporter autre part l'église de la Madeleine, qui gêne le percement du boulevard Malesherbes, et l'obélisque, qui coupe les perspectives de la place de la Concorde.

Conformément à son habitude, l'Académie a décidé qu'elle ne décidait rien.

Quoi qu'il en soit, Home, rappelé dans plusieurs salons, a recommencé à faire exécuter aux chaises le quadrille des *Lanciers*. Par son ordre, le timbre de la magnifique pendule de M. le comte A.. a chanté deux fois la *Mère Godichon*. — Le fauteuil de la jolie madame de S... est allé s'asseoir sur un lustre. Au faubourg Saint-Germain, les mouchoirs de quelques dames mystiques sont allés prendre l'air hors de la poche de leurs propriétaires, et, rue Bleu, le piano de Prudent s'est rendu dans la loge de son concierge, dont la fille, s'il en a une, est élève du Conservatoire.

« Quand le matin je me lève, me racontait le *medium*, j'ordonne à mon pantalon couleur cuisse de nymphe, bleu rayé, de venir se passer dans mes jambes, et ce vêtement quitte immédiatement mon porte-manteau. »

Enfin — je ne l'ai pas vu, mais Delaage, un nécromancien des plus distingués, en a été témoin et me l'a raconté, — Home ayant eu connaissance du désir de M. Velpeau, a fait exécuter l'autre soir deux tours de place Vendôme à la colonne de ce nom, et ce grave monument s'est livré à une telle joie en se voyant maître de ses mouvements, qu'une patrouille qui passait a failli le conduire au violon.

Les prédictions du *medium* sont de plus en plus graves. En voici quelques-unes prises au hasard :

« La récolte sera abondante, à moins qu'elle ne soit médiocre ou tout à fait nulle.

» La comète pourrait être une réalité, mais il est possible que ce soit une fiction. Dans ce cas elle ne viendrait pas le 13 juin, c'est un mauvais jour, et le monde est encore fataliste.

» Un quart d'heure avant sa mort, M. de la Palisse était encore en vie.

» Abd-el-Kader fera sa soumission entre les mains d'un général français.

» Il mourra — lui Home — très-probablement âgé de moins de cent ans. »

En attendant, les esprits sont agités, à preuve qu'un journaliste sceptique, M. Texier, est tout prêt à croire au diable.

Home amène sa sœur en France. Cette sœur est encore plus médium que son frère, et un prophète des plus inspirés, M. Delaage (déjà nommé), lui a offert, dit-on, son cœur et sa main; mais le gouvernement s'oppose à cette union, qui ne promet rien de raisonnable.

Je n'ose décrire ici ce dont cette sœur est capable, comme *medium* bien entendu; par ce temps de mysticisme, il faut être prudent.

LA CHANSON DES AGNEAUX.

Au rédacteur en chef du JOURNAL AMUSANT.

« Monsieur,

» En butte à des réclamations multiples de la part
» d'un quadrupède réputé le plus pacifique du règne ani-
» mal, puisque le proverbe dit : *Doux comme un agneau*,
» je me vois dans l'absolue nécessité de vous adresser la
» présente missive, qui a pour but de redresser le tort
» que prétend faire un chansonnier à la gent agneline.

» Agréez mes sentiments distingués.

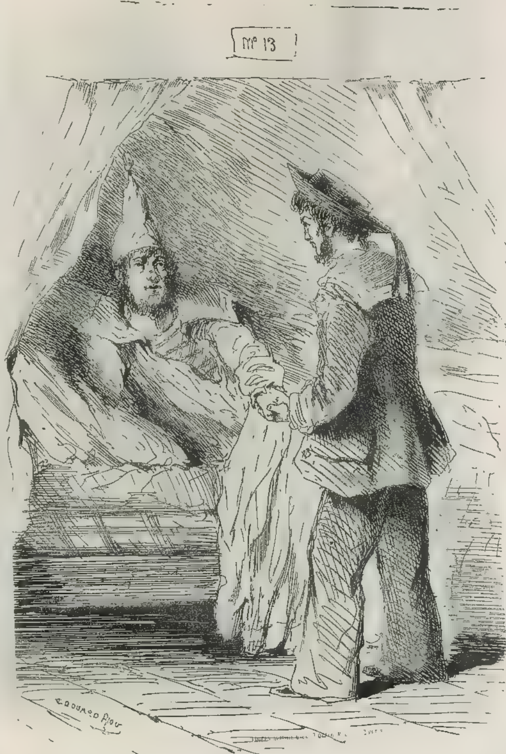
» PAUL-MICHEL. »

Ceci posé, entrons, permettez-le à mon éloquence peu cérémonieuse, en plein plaidoyer.

Je me fais l'avocat des agneaux!

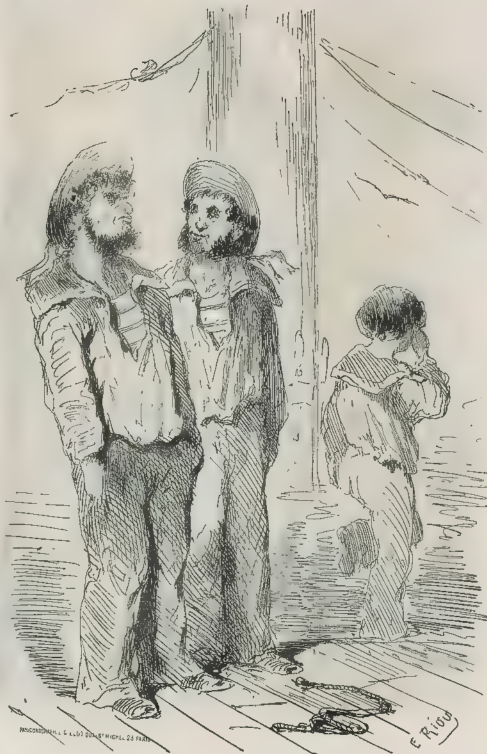
Parmi les nombreuses lettres, affranchies, il est vrai, que je reçus ces jours derniers, voici la plus remarquable et, par contre, celle qui m'a déterminé à vous écrire.

L'ARGOT MARITIME, — par RIOU.



14077

— Te v'là à l'hôpital, mon pauvre vieux !
— Ah! j' sens ben qu'un médecin aura besoin de m' nettoyer la calle, y a pus d'huile à *ma lampe d'habitacle*, et j' crois ben que je n' vas pas tarder *à filer mon loff* jusqu'à la résurrection des boutons de guêtres.



14078

— En v'là une douille que tu viens de l'y fiche à c' fatras de moussaillon !
— Ça, c'est-z-un rien, ça s'appelle frictionner la sensibilité pour rétablir la circulation du sang de l'amitié, voilà toute.

« Habitant de Paris,

« Je m'adresse à vous directement pour que vous ayez » la bonté de nous défendre; depuis quelques mois, une » chansonnette dont voici le refrain tend à nous faire pas- » ser pour des tapageurs et des casseurs... d'assiettes!

» Ah! eh! mes p'tits agneaux,
» Qu'est-ce qui casse les verres?
» Les poêlons, les soupières... etc.

« Vous pensez bien que mes très-doux confrères les » agneaux ont été pris de peur panique dans le bercail, » et qu'ils désirent vivement ne pas endosser plus long- » temps une pareille réputation. Je me fie donc à vous, » moi leur délégué, pour que vous vouliez bien être le » Chaix d'Est Ange de pauvres opprimés!

» Bê! bê! bê!

« *Signé* MOUTON-MÉRINOS. »

Vous devez croire, monsieur le rédacteur en chef, que je ne pouvais sans barbarie rester insensible à une protestation si pleine de cœur... de mouton!

Je vous prie donc de vouloir bien insérer le présent article dans un de vos plus prochains numéros — (*style de presse et de tradition*).

En effet, ces pauvres-moutons, *revenons-y*, n'aurait-il pas été affreux de voir ternir ainsi, et avec impunité, leur placidité si incontestable?

Le *Docteur Isambard* avait rendu les médecins malades, — et il est allé *ad patres!*

Le *Sire de Franc-Boisy* s'était mis en tête de vouloir démolir les derniers instincts chevaleresques, — et, Dieu merci, il a passé le Styx!

Maintenant la *chanson des agneaux* voudrait, la scélérate, porter atteinte au doux caractère de la gent moutonnière, si bonne..... en gigot!!...

Halte-là! — Je m'y oppose, et... *dixi!*

PAUL-MICHEL.

NOUVELLES AU PIED LEVÉ.

Nouvelles à la main! c'est vieux et c'est banal!
Écrire avec les pieds est plus original!
Puisqu'on se sert de tout aujourd'hui pour écrire,
Soyons le Ducornet de ce petit journal;
C'est peut-être un moyen de provoquer le rire. .
« Tout est usé sur le tremplin,
« Autant amuser des guérites!.. »
Disait hier un écrivain
En soupant de deux sous de *frites*,
« Que de nouvelles à la main
» Avec les pieds semblent écrites!... »

***

La comète devait bouleverser notre monde sublunaire, mais ce qu'elle n'a pas fait, la chimie est en train de le faire. Tout change et se métamorphose par la vertu de sa baguette enchantée. Voici qu'elle vient de fabriquer du *vin factice* que des dégustateurs ont trouvé supérieur au *vin naturel*. Il n'y entre pas un grain de raisin, et les experts de la commission de salubrité publique ont déclaré qu'il contient tous les principes renfermés dans le produit de la vigne. Ainsi, on peut boire d'excellent bordeaux-laffitte à 20 centimes la bouteille, du xérès et du madère à 25 centimes.

Aujourd'hui c'est un industriel de Grenelle qui trouve le moyen d'extraire du lait, du vrai lait d'un paquet d'orties. J'en ai goûté dernièrement; sa saveur m'a paru beaucoup plus tonique et plus agréable que celle du lait des crèmeries dit *lait naturel*.

Voici un autre savant qui s'ingénie à tirer de la cire de toute espèce de graisse. Il ne lui reste plus qu'à trouver un système économique d'épuration, ce qui est facile, et il pourra nous livrer de la bougie à 10 centimes.

***

Le plus ingénieux et à la fois le plus méconnu des inventeurs, le comte de R***, qui se contente d'être aujourd'hui un des principaux administrateurs des chemins de fer, disait naguère à des industriels qui le harcelaient:

LES MUSICIENS, — par Girin.



14079

La flûte enchantée.



14080

Le contrebassiste en péril.

« Donnez-moi une cave habitable, du pain et de l'eau pendant quinze jours, ne me laissez pas sortir, et je me fais fort de vous trouver la clef de n'importe quelle invention vous me proposerez... Seulement, ce que vous ne me donnerez jamais, c'est le million que je réclamerai quand vous en aurez gagné trois ou quatre à exploiter mon idée... Bien plus, vous m'attaquerez en contrefaçon, et vous crierez partout que je vous ai volé. »

Le comte de R*** avait d'autant plus raison, qu'aucune de ses importantes découvertes ne porte son nom. Aujourd'hui il fait comme Rossini, il se tait. C'est dommage, car le comte de R*** est aussi grand artiste que grand savant. Il a fait représenter à Naples et même à Paris deux ou trois opéras de sa composition qui ont obtenu un vrai succès.

Notre temps n'est-il pas celui des médiocrités?... Le comte de R*** laisse le champ libre aux réalistes de Saint-Flour.

***

A propos de réalistes, on lit sur l'enseigne d'un magasin d'habillements, au coin de la rue de Tracy et de la rue Saint-Denis :

RÉALISME DU BON MARCHÉ.

Littérature décousue ou vêtements à bon marché, l'un et l'autre se valent; c'est toujours de la confection!...

***

Voulez-vous paraître un homme de génie, soumettez-vous à l'opération de l'*exhaussement du front*.

Lisez les journaux : ils vous apprendront que madame Chantal, dont les produits sont avoués par la chimie, a trouvé une composition infaillible pour *découvrir* et *exhausser* le front, séparer les sourcils, faire tomber à l'instant et pour toujours, sans le moindre inconvénient, tout poil ou duvet importun. Cet article d'une HAUTE supériorité ne se trouve que chez elle. Ainsi un crétin peut passer en cinq minutes pour un homme supérieur.

N. B. Bien vouloir monter à l'entresol. Ne pas confondre.

Qu'on se demande encore après cela ce que certains critiques appellent le *public à tête de veau!* Se faire épiler ou se faire échauder le crâne pour paraître avoir du génie, n'est-ce pas tout un? Heureusement que la punition est à côté du crime : Vous espériez avoir la tête d'un grand homme, et vous n'obtenez qu'une tête de veau!

***

Henri de Latouche était doué d'une sorte de seconde vue qu'il devait à une habitude constante d'observation. On dit d'un homme intéressé, d'un maquignon qui ne perd rien de vue de ce qui doit lui être profitable, qu'il a l'*œil américain*. On pouvait dire de de Latouche, dans un sens tout moral, qu'il avait l'*œil parisien*. Il chassait les passants *au jugé*, et pouvait dire au premier coup d'œil leur profession.

De Latouche se trouvait un soir avec un de ses amis aux stalles d'orchestre du Théâtre-Français. Il avise un monsieur qui dormait devant eux accoudé sur la rampe qui sépare les spectateurs des musiciens.

— Parions, dit-il à son ami, que ce dormeur est un portier qui fait la sieste.

— Comment le sais-tu?...

— Tu vas voir!...

Et, de sa plus grosse voix, de Latouche se met à crier dans l'oreille du dormeur : « Le cordon! s'il vous plaît! »

Le dormeur se réveille effaré, tend le bras droit et se met à tirer avec frénésie la queue d'un vieux contrebassiste qui se trouvait devant eux. La perruque suit la queue et reste dans la main de l'ex-portier, qui regarde tout interdit le musicien rouge de colère et d'effroi.

L'ami riait à se tordre les côtes.

— Tu vois bien que je ne me trompe jamais, lui disait H. de Latouche avec le flegme d'un vieux chirurgien qui vient d'opérer une amputation.

***

Il y a eu ce mois-ci invasion de notabilités espagnoles à Paris. C'était à qui, dans les quartiers d'Antin et Saint-Lazare, aurait l'honneur de les loger.

Madame D... avait reçu chez elle un chef de milice d'une des provinces les plus importantes de la Péninsule.

— Quel homme délicieux, disait la marquise Las N... à madame D...

— Oh! toutes les qualités de l'esprit! ma chère, répondait madame D... Mais je voudrais qu'il y eût les Pyrénées entre lui et moi...

— Comment cela?... Je ne vous comprends plus!...

— Entre nous, ma chère, le major a un horrible défaut, il a l'*inconvénient des pieds*...

La marquise entendit « l'*inconvénient d'épier*, » et prit le major pour un espion.

— Est-il possible?..... Ma chère, en êtes-vous bien sûre?...

— Demandez-moi plutôt, chère marquise, si je suis sûre de mon odorat... C'est la seule raison pour laquelle on n'a jamais pu peindre le major *en pied*.

La marquise comprit, et s'amusa beaucoup du quiproquo.

***

— C'est comme la jolie madame S..., reprit la marquise, qui a tous les avantages et tous les défauts du duc de Roquelaure.

— Je connais les avantages, mais j'ignore les défauts, dit madame D. .

— Madame S... a l'inconvénient de la bouche.

— Ah! c'est bien *Domange*, reprit madame D... avec une adorable moue.

ANTONIO WATRIPON.

MANIFESTE
CONTRE JOSEPH PRUDHOMME.

Poum! poum! poum!

Ecce Joseph Prudhomme!... C'est lui!... C'est le ciel qui l'envoie!... comme dit dans ses drames M. Adolphe Dennery, l'homme qui parle le mieux français de tout Cabourg-Dives.

Il redit sur trois notes différentes, mais chaque fois plus graves, son « Poum! poum! poum! » favori. C'est ce qu'il appelle le *diapason tonique des bassons de l'Opéra*, qu'il prétend, non sans orgueil, avoir découvert.

Appuyons un peu à gauche, sans quoi nous ne l'éviterions jamais.

Ah bien ouiche!... je t'en souhaite!... Au lieu d'un j'en vois mille, devant, derrière moi, à gauche, à droite, à pied, en voiture, sur l'impériale des omnibus. Pour quinze centimes il a le droit de promener son centre de gravité par-dessus la tête des autres voyageurs, et le conducteur ose encore l'aider à monter en tenant sa canne et son mouchoir!

Je croyais qu'il n'y en avait qu'un, celui que Henri Monnier a frappé à l'emporte-pièce : chapeau en couvert à lessive, lunettes d'or à verres bleus, cheveux d'une végétation plus que maigre, favoris trop discrètement taillés, nez de corbin qui aurait pu être un nez d'aigle s'il ne s'était pas arrêté en chemin, bajoues en forme de blagues à tabac (celles de la banalité), bouche papelarde, cravate sépulture, faux col à guillotine, habit noir à basques sans style, pantalon casimir noir en hiver, nankin en été. N'oublions pas ces fameux souliers de castor dont la voix est si connue des enfants qui redoutent les leçons de calligraphie.

Le cafard! On le disait sans postérité; je l'entendais boire à l'abolition des abus *féodaux* (ce qui faisait toujours rire les bossus); à l'infécondité au sein des familles nombreuses; à ces dames pour ceci, à leurs maris pour cela, et voilà que le monde est plein de son image!

Ah! Joseph! Joseph! je ne vous savais pas si *godard!* Je supposais qu'Agathe, votre épouse, n'avait jamais connu les joies de la maternité.

Quand Agathe vous envoyait chez le lampiste pour solder la note des *trois livres dix;*... quand elle trouvait que vous étiez resté trop longtemps en route, c'était donc vrai!...

Et quand vous lui répondiez que vous étiez rayé des contrôles depuis 1830, c'était donc faux!...

Je vous croyais malthusien, chaste comme l'éléphant, et le reste... Et il se trouve que vous avez des exemplaires partout, dans la calligraphie, dans le professorat, ce sacerdoce (comme vous le dites vous-même) *qui exige l'exercice des vertus les plus domestiques*... J'en ai retrouvé jusqu'au champ d'honneur!...

O Prudhomme! du moment où tu as été criminel, permets-moi de te tutoyer; car je ne te dois plus de respects en ce temps qui s'agenouille volontiers devant la médiocrité dorée sur tranche ou devant la bêtise grasse, pourvu qu'elle soit solennelle.

Tes crimes sont de ceux qui n'ont pas été prévus par le Code, comme l'inconvénient des pieds en temps de chaleur, ou priser au-dessus des plats pendant qu'on mange.

Tu as assassiné la Palisse pour lui voler ses apophthegmes, moins la naïveté.

Tu encourages, sans en avoir conscience, la littérature ponsardante et la peinture galimardiste, comme tu as encouragé, te croyant mélomane, les tabatières à musique et les horloges à paysage.

Tu préfères Meyerbeer à Rossini, parce qu'il est le dernier venu dont tu aies entendu parler, qu'on fait beaucoup de bruit dans *Robert le Diable*, d'où tu conclus que c'est de la musique beaucoup plus forte;

Quand tu vois applaudir une pièce de théâtre, que tu lis l'éloge d'un beau livre, et que tu entends un jeune polka chanter au piano, tu t'écries que tu voudrais bien être auteur dramatique, écrivain ou musicien; ce qui ne t'empêche pas, trois minutes après, de plaindre le père qui a pour fils un homme de lettres ou un artiste;

Tu t'es dit qu'il était beau d'être décoré, — en regrettant le temps où il suffisait de faire partie de la *milice citoyenne pour conquérir l'étoile de l'honneur*.... mais tu te sentais incapable, au fond, de verser une seule goutte de ton sang ou de commettre une action généreuse.

Tu as débité le récit de Théramène avec les gestes de feu Talma, à Roméo, au moment où il était attendu par Juliette, et quand il ne leur restait que trois minutes pour se dire un mot sur le balcon.

Tu as déconcerté la philosophie par des paradoxes subversifs comme celui-ci : OTEZ L'HOMME DE LA SOCIÉTÉ, VOUS L'ISOLEZ! Et, avant d'inaugurer cette maxime, tu as eu soin de tirer le canon avec ton mouchoir pour te faire une galerie.

Tu as bouleversé de fond en comble l'économie moderne, en prétendant, dans un grand journal, que les chemins de fer abrégeaient les communications en rapprochant les distances.

Tu as posé les bases d'une hygiène nouvelle dans ce seul aphorisme : « *Le bouillon multiplie sa puissance nutritive en s'incorporant l'osmazôme de la viande.* » Tu as osé dire cela à des gens qui avaient cru jusqu'ici que le cresson était la santé du corps.

L'histoire naturelle te doit une de ses découvertes les plus importantes, ainsi formulée :

« *L'huître, réunissant les deux sexes, est à elle-même sa propre compagne.... Il suffit, pour se l'assimiler par l'absorption, de la détacher de son lit de corail, devenu, par le fait même de sa bisexualité, son lit nuptial*

Tu as souscrit à toutes les grandes inventions modernes, au physionotype, au paracrotte, aux foulards symboliques, aux journaux à cinq centimes et à la boisson des familles en temps de non-récolte.

Tu détestes les gens gris, et cependant tu déclares, avec les gestes d'un oracle, que M. Ingres est le seul grand peintre de notre époque, au risque de déplaire à Couture.

Tu as perfectionné le système des deux morales de Diderot. Après avoir enseigné dans les pensions de jeunes demoiselles les *Lettres à Émilie sur la mythologie*, tu t'empresses de rassurer les mères de famille sur l'utilité de la vertu et sur les avantages du corset dans la société.

Tu as abêti jusqu'à Voltaire, en le commentant, et en poussant à la vente de l'édition Touquet.

En un mot, ta phrase est redondante et majestueuse; — tu es de la race des batraciens du marais de la vie, qui ont fait de l'économie une vertu, et de l'honnêteté une spécialité de hasard. Ton front repousse la foudre comme il attire le ridicule. Tu es tout le contraire des hautes montagnes. Ton esprit est moyen comme un pain de deuxième qualité.

Et si, pour en finir avec toi, tu veux que je tire ton horoscope, je te dirai que tu ne peux finir que par un accident plat, prévu, sot et banal.

Tu mourras comme Jean de Paris, de quelque chose comme d'un coup de pied quelque part.

ANTONIO WATRIPON.

THÉATRES.

Quand juillet est venu, le critique du rez-de-chaussée des grands journaux saisit ordinairement ses *pipeaux*, ses *chalumeaux*, et se met à chanter les délices de la villégiature. C'est lorsqu'il n'a plus de compte rendu théâtral à se mettre sous la dent qu'il sent les douceurs de la vie champêtre. Au lieu de décrire les beautés de certaines actrices... *de marbre*, il fête le gazon vert, le chèvrefeuille en fleurs, le bouleau à l'écorce argentée, et les blanches génisses qui vont se mettre au vert... comme lui.

Avouons-le, en juillet, le supplice du théâtre devrait être classé parmi les peines terribles édictées par le Code pénal.

Hélas! le mélodrame est un des exercices les plus durs que nous connaissions. Par sa nature même, le mélodrame fait suer. Pour l'écouter béatement, pour en suivre dans ses mille contours l'intrigue compliquée, pour être en état de s'émouvoir, de pleurer, de s'exalter aux péripéties de l'action, il faut être dispos, éveillé, et n'avoir pas sa chemise collée dans le dos par une transpiration abondante. Quiconque est mal à son aise n'éprouve qu'un médiocre plaisir à voir se dévider l'écheveau des aventures du jeune premier et de l'amoureuse; et s'il désire que le traître soit puni, c'est pour sortir plus tôt de sa prison, afin d'aller se rafraîchir ou se coucher.

Eh bien, malgré les ardeurs caniculaires, le nouveau mélodrame de M. Paulin Deslandes est parvenu à nous intéresser, à nous émouvoir, à nous amuser, quoique nous cuisions dans notre jus comme un vulgaire morceau de mouton. En bonne conscience, on ne saurait rien demander de plus à un honnête mélodrame qui se produit par une température pareille.

Le public a écouté avec intérêt le *Conscrit de Montrouge*, représenté à l'Ambigu. Il l'a applaudi et l'applaudit encore avec une chaleur qui tient bien un peu de l'imprudence. Obtenir un vrai succès en juillet avec un mélodrame! — Chose rarissime. — En thermidor, un auteur doit s'estimer bien heureux quand ses auditeurs ne demandent pas sa tête à la sortie du spectacle.

Le théâtre de l'Opéra-Comique se nourrit de reprises en attendant l'heure de porter les grands coups. Il est vrai que des vieilleries telles que *Joconde*, *Jean de Paris*, etc., valent mieux que bien des nouveautés soi-disant toutes neuves, et prônées à grand orchestre.

On devait bien à la mémoire de Boïeldieu la reprise de la *Fête du village voisin*. La première représentation de cet opéra-comique remonte à près d'un demi-siècle; cependant, à part quelques formules un peu vieillies, on dirait que cette œuvre est écrite d'hier, tant la musique en est saisissante par la vérité d'accent, la netteté et la couleur.

Le ténor Renard a choisi Arnold, de *Guillaume Tell*, pour second rôle de début à l'Opéra. Sa voix de haute-contre, plus sonore que brillante, semble à l'aise sur les pics dangereux de la gamme. Il a fait entendre à deux reprises ce fameux *ut de poitrine*, mis à la mode par Duprez, note qu'on a comparée avec quelque raison au cri d'un jeune veau qu'on égorge.

Renard a bien poussé son cri, donc il a été vivement applaudi, et le voici accepté par le public parisien. A présent qu'il a prouvé qu'il avait de la voix, il faut qu'il prouve qu'il a du talent.

Il est une pièce au Gymnase qui ne devrait jamais quitter le répertoire, c'est le *Piano de Berthe*, de Théodore Barrière. Après le départ de Bressant, Berton avait repris le rôle principal. Berton étant retourné en Russie, cette gracieuse et spirituelle comédie était menacée d'un long sommeil dans les catacombes du répertoire. Un des nouveaux venus au Gymnase a pris son courage à deux mains et n'a pas craint d'affronter le danger; il s'est dit : « Bressant avait assimilé à la nature de son talent le rôle » du pâtre-compositeur; Berton l'avait assoupli à sa manière. Pourquoi ne ferais-je pas comme eux? Pourquoi » ne serais-je pas *moi-même* dans ce rôle où ils se sont » montrés *eux-mêmes?* »

Et voilà comment il se fait que, sans copier Bressant et sans imiter Berton, M. Julian a repris avec éclat Frantz du *Piano de Berthe*.

Tandis que les théâtres voient leur clientèle se clairsemer, les bains froids, les Champs-Élysées et le bois de Boulogne voient s'accroître la leur. C'est surtout le Pré Catelan qui a la vogue. Il est si doux de s'enivrer en plein vent des parfums exhalés par la verdure et les fleurs. Tout en jouissant du plaisir d'aspirer l'air frais du soir, on s'y laisse aller aux poétiques rêveries évoquées par la musique, et l'on contemple au loin ce magique théâtre des Fleurs où tourbillonnent de séduisantes danseuses. Plaisirs des yeux, de l'oreille et des sens, vous êtes tous réunis dans cet Éden, nouvelle terre promise promise du Parisien qui a quelques francs dans sa poche.

ALBERT MONNIER.

LES ROBERT-MACAIRE

ALBUM DE CENT DESSINS, composés par DAUMIER sur les légendes de CHARLES PHILIPON.

Robert-Macaire créant une banque..... mais la, une vraie banque! — Robert-Macaire philanthrope. — Robert-Macaire escompteur. — Robert-Macaire assemblant ses actionnaires. — Robert-Macaire avocat des prisons. — Robert-Macaire médecin (consultations gratuites). — Robert-Macaire avoué. — Robert-Macaire restaurateur. — Robert-Macaire devant ses juges. — Robert-Macaire mendiant distingué. — Robert-Macaire fondateur d'un journal. — Robert-Macaire agent matrimonial. — Robert-Macaire agent d'affaires. — Robert-Macaire agent de la police secrète. — Robert-Macaire professeur d'industrie. — Robert-Macaire libraire. — Robert-Macaire banquier et juré. — Robert-Macaire à la Bourse. — Robert-Macaire assureur. — Robert-Macaire pape d'une religion nouvelle. — Robert-Macaire notaire. — Robert-Macaire à la tête d'un bureau de bienfaisance. — Robert-Macaire journaliste rédacteur. — Robert-Macaire spéculateur dramatique. — Robert-Macaire candidat à la représentation. — Robert-Macaire pharmacien. — Robert-Macaire oculiste breveté. — Robert-Macaire dentiste. — Pensionnat Robert-Macaire. — Robert-Macaire propriétaire. — Robert-Macaire exploitant l'amitié. — Robert-Macaire avocat de toutes les causes. — Les cabriolets de Robert-Macaire. — Robert-Macaire et son tailleur. — Bureau de remplacements militaires. — Robert-Macaire perd un procès... le gagnant perd davantage. — Robert-Macaire teneur de livres. — Robert-Macaire et son créancier. — Robert-Macaire commis voyageur en vins. — Robert-Macaire au restaurant. — Robert-Macaire s'affiche. — Robert-Macaire négociant en gros. — Robert-Macaire et la dot de sa femme. — Robert-Macaire joueur de société. — Robert-Macaire fait un mariage d'argent. — Avis à toutes les personnes qui ont de l'argent à perdre! — Robert-Macaire actionnaire du journal la *Blague*. — Robert-Macaire se démet de ses fonctions. — Robert-Macaire exploite le suicide. — Robert-Macaire homme sensible..... à juste prix. — Robert-Macaire et son intendant. — Robert-Macaire oublie ses amis. — Robert-Macaire abusant de l'article 214 du Code civil. — Robert-Macaire mari commode. — Robert-Macaire refuse des actions. — Robert-Macaire exploite l'amour. — Robert-Macaire use de la loi du 9 septembre 1835. — Robert-Macaire fabricant de bitume. — Robert-Macaire prend un gérant pour tout faire. — Entendons-nous bien! — Robert-Macaire préparateur au baccalauréat. — Laissez venir à moi les petits enfants!... — Robert-Macaire locataire insolvable. — Robert-Macaire débute dans l'art médical. — Robert-Macaire parfumeur. — Placement d'actions à la livre. — Clinique du docteur Robert-Macaire. — Robert-Macaire marie sa fille. — Robert-Macaire excellent mari. — Robert-Macaire et son cher oncle. — Un joli tour de Robert-Macaire. — Robert-Macaire et ses élèves. — Robert-Macaire et sa mine d'or. — L'artiste Robert-Macaire. — Robert-Macaire devant le tribunal. — Plus de corbillard des pauvres.!... — Robert-Macaire commissionnaire. — Triomphe de la probité politique. — Voulez-vous de l'or, voulez-vous des diamants? — Robert-Macaire magnétiseur. — Robert-Macaire refuse 10,000 fr. pour commettre une mauvaise action. — Robert-Macaire et les caricatures. — Robert-Macaire homœopathe. — Robert-Macaire et la vile multitude. — Robert-Macaire et les recors. — Robert-Macaire vend des bibles. — Robert-Macaire marchand de moutarde de toute couleur. — Bazar de l'industrie de Robert-Macaire. — Autre exploitation de l'amour. — Robert-Macaire chef d'orchestre. — Robert-Macaire administrateur. — Robert-Macaire artiste dramatique. — Robert-Macaire directeur d'un journal fort industriel. — Robert-Macaire exploite sa qualité d'actionnaire. — Robert-Macaire agent de change. — Piété filiale. — Robert-Macaire chez le caricaturiste.

Pour les recevoir à cette condition, il faut ABSOLUMENT envoyer un bon de poste au successeur d'Aubert et Ce, rue Bergère, 20, ou bien faire remettre la somme de 11 fr. par un ami, car l'éditeur ne peut, sur ce prix, faire aucune remise aux intermédiaires.

Les auteurs ont, comme on le voit, placé Robert-Macaire dans tous les rangs, dans toutes les situations; ce type leur a servi à peindre la société de notre époque au point de vue le plus piquant, le plus satirique et malheureusement le plus vrai. — C'est la vérité et le comique de cette curieuse galerie qui ont fait son succès prodigieux.

Les ROBERT-MACAIRE ont paru lors de leur première publication dans le journal le *Charivari*, tiré à	3,000	exemplaires.
Ils se sont vendus en grand format, comme caricatures, à . . .	2,500	id.
L'édition avec texte, en 2 volumes, s'est tirée à	6,000	id.
Total.	11,500	exemplaires.

Aucuns dessins comiques n'ont jamais atteint un pareil chiffre de vente; cette seule observation suffit à prouver que la galerie des ROBERT-MACAIRE est quelque chose de plus qu'une collection d'images amusantes.

L'édition nouvelle que nous présentons aujourd'hui est faite dans un format commode; c'est un bel album de cent dessins brochés sous une couverture satinée.

Les CENT ET UN ROBERT-MACAIRE (édition épuisée), qui formaient 2 volumes, se vendaient, les 2 vol., 30 fr.; par la poste, 34 fr.

L'édition nouvelle contenant les cent dessins réunis en un seul volume, — par la poste, 15 francs.

Pour les abonnés du Journal amusant, par faveur exceptionnelle, 11 fr., rendu franco sur tous les points de la France.



Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 81. — 1857. Prix du numéro : 45 centimes. 18 Juillet.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.
PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »
ÉTRANGER :
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipsig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.
Les lettres non affranchies sont refusées.
L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

LE SALON DE 1857 DÉPEINT ET DESSINÉ PAR BERTALL.



14081

Le Christophe Colomb à la crampe, dit Christophe Crampton, par MARÉCHAL.

Colomb subit dans tous les membres, et dans la jambe droite surtout, une crampe terrible, image de la situation de son cœur. Cordages, haubans, colis, s'unissent dans une crampe générale aux douleurs qu'éprouve le grand homme. — Ce pastel est une des machines les plus fortes au salon de 1857. — Pastel *Crampton*, de la force de 40 tableaux... à l'huile.



14082

Homard cuit dans son jus aux rayons du soleil couchant.

Sauce suédoise exécutée par MARCUS LARSON, l'Ostrogoth.



14084

Le chou colossal,

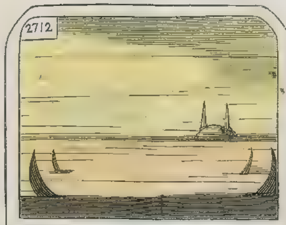
Et la manière de s'en faire trois mille francs de rente en élevant des bestiaux, comme M. Bertron, candidat humain. — Ce chou magnifique est signé GIRARDIN. (Écrire *franco* au journal la *Presse* pour obtenir de la graine.)



14083

Jeune fille agaçant une puce.

Idylle par HAMON, peinte avec le cold-cream et la pommade à l'héliotrope.



14085

La Corne d'or.

Étude sur les dégradations du jaune, et du succès de M. ZIEM.

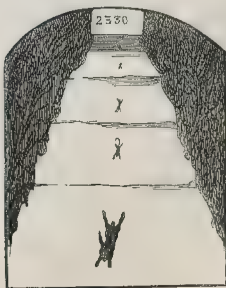


14086

Un épisode de la guerre en Crimée, par TABAR.

Deux soldats rapportent un blessé. Cette toile est glorieusement teinte du sang français. Sur le premier plan, devant ce triste tableau, trois boulets ennemis rougissent de leur conduite.

LE SALON DE 1857 DÉPEINT ET DESSINÉ par BERTALL (suite).



14087

Chasse au lièvre, par ROUSSEAU.

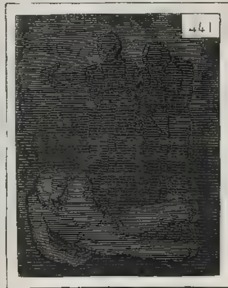
Pour dérouter les chiens, ce lièvre se donne l'apparence d'une puce sur un tablier. On n'est pas plus adroit.



14088

Un des sapeurs qui ont rasé Sébastopol.

Barbe fraîchement décorée.



14089

Locuste essayant un poison.

Horrible effet de ce poison : l'esclave noircit, Locuste elle-même et tout le tableau deviennent noirs.



14090

Bonheur de mademoiselle ROSA.

Produisant pour la première fois son bœuf dans le monde, par DUBUFFLE. — Ce bœuf ne peut manquer d'être à la mode pendant la durée du salon.

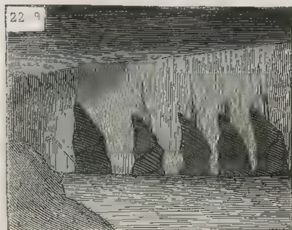


14091

Un coup de collier, par VERLAT, élève de BRARD et SAINT-OMER.

M. Verlat, jeune artiste de talent, est un maître pour l'art de la grande calligraphie picturale. Personne en France ne saurait comme lui fionner le trait d'un tombereau, parapher un moellon, la tête ou la jambe d'un cheval. Les Prudhommes de Paris sont tous en extase.

NOTA. Dans l'exécution de grandes fresques, place Saint-Sulpice, maison Bailly, un contrefacteur a osé s'approprier le faire et le genre de M. Verlat. L'opinion publique fera justice de cette audacieuse contrefaçon.



14092

Vue prise à Sébastopol.

Quatre hommes et un caporal faisant une reconnaissance de manière à ne pas être reconnus. L'intention est fort bonne, nous nous plaisons à le reconnaître.



14093

Sangliers sortant de leur bauge, par le comte OSCAR DE KROCKOW.

L'auteur, gentleman sachant son monde, ne présente au public que la hure, qui est le meilleur morceau.



14094

Nymphes courbées, par DITO.

Nous sommes heureux de retrouver ici la baigneuse percheronne, célèbre il y a trois ans, et qui a bien voulu passer un jupon.

PROMENADES AUX TUILERIES, — par MARCELIN.



1409?

LE GARDIEN DU JARDIN.

— Il y a quinze ans, j'étais sous-officier aux spahis et ma taille aurait tenu dans mes deux mains.



14096

UN MONSIEUR BIEN JEUNE POUR SON AGE.

— Du vinaigre, du vinaigre pour petit pepère!



14097

CET AGE EST SANS PITIÉ.

— Oh! maman, vois donc ce monsieur qui s'est mis de la crinoline dans les moustaches!



14098

LE MARCHAND DE GATEAUX.

Un vrai Vandyck!

LE MONDE OCCULTE.

FLUIDISTES ET SPIRITISTES.

Des rayons et des ombres.

A M. ALBERT MONNIER.

C'est à vous, mon cher Monnier, que je dédie cette série d'articles. Quoique vaudevilliste et mandarin de la petite presse, vous envisagez sérieusement les faits sérieux, vous les accueillez sans scepticisme et sans moquerie. Déjà nous avons eu occasion d'entamer à nous deux le chapitre de Mesmer et de Puységur, et j'ai vu que vous n'aviez rien de commun avec cette formidable catégorie d'ignorants, d'esprits tranchants et de bl..... qui encombre l'asphalte de nos boulevards.

Ne trouvez-vous pas que le monde merveilleux fait beaucoup de tapage depuis quelque temps? Ce monde sur lequel j'ai parfois ouvert une fenêtre discrète, — et sans casser les vitres, — le voilà qui se prélasse dans nos journaux politiques, côte à côte avec le *premier Paris!* Chaque jour M. Paul d'Ivoy, M. Edmond Texier, M. NEMO, *e tutti quanti*, poussent une reconnaissance dans le camp des magiciens, et font endosser au magnétisme les tours de passe-passe de M. Home, la danse des tables et toutes les insanités américaines.

Quand j'entends chanter l'hymne de Mesmer sur cet air-là, je ne puis m'empêcher de penser à cet admirable *Miserere* du *Trovatore*, entonné par Grassot, Hyacinthe, mesdames Thierret et Virginie Duclay, dans votre récréative bouffonnerie de *Bouchencœur*.

Ne me serait-il pas permis, mon cher Monnier, d'offrir à ces messieurs, nos confrères, mon petit rat-de-cave pour éclairer la route dans laquelle ils s'engagent si étourdiment?

Magnétiste amateur, initié au mesmérisme depuis quinze ans, bachelier, — et peut-être docteur ès fluide,

PROMENADES AUX TUILERIES, — par MARCELIN (suite).



14099
SON PLUS GRAND BONHEUR,
C'est de venir ici fumer un cigare en sortant de son bureau.



14100
ON A TANT DE DISTRACTIONS AUX TUILERIES!
— Et quand auras-tu terminé ces pantoufles que tu viens broder ici tous les jours?
— Dans sept ou huit ans tout au plus.



14101
FEMME SENSIBLE ENTENDANT LE RAMAGE DES MUSICIENS DE LA GARDE.
— Oh! mon ami, ces trombones me vont au cœur!



14102
UNE DÉPUTATION DU QUARTIER BRÉDA.
— Décidément, il n'y a ici personne de comme il m'en faut.

j'ai la prétention, je me sens l'ambition de rompre des lances avec MM. Paul d'Ivoy, Texier, *Nemo*, Caraguel et Arnoult Frémy.

Dès aujourd'hui, — sous le bon plaisir de mon ami Charles Philipon, directeur du *Journal amusant*, — je publierai un bulletin hebdomadaire du *monde occulte*. Le besoin de ce bulletin se fait vivement sentir par les *médiums* qui courent. Chemin faisant, je me permettrai de contrôler les exploits de nos *spiritistes*, les procès-verbaux de nos chroniqueurs, et même les *Mémoires d'une planchette*, de M. P. F. Mathieu.

Libre à vous, mon cher Monnier, libre à tous mes confrères de la presse, de me communiquer des faits, de réfuter mes dires, de fixer mes doutes. Fuyant le ton dogmatique, et ne voulant imposer mes croyances à personne, j'accepterai toutes les objections, je les combattrai s'il y a lieu, et du choc de cette polémique mesmérienne jaillira peut-être quelque lumière; car il faut en finir avec le SPIRITISME, ou il faut qu'il triomphe, en dépit des FLUIDISTES, — *quorum pars*.

J'ai dit que le mesmérisme n'acceptait pas la solidarité des manifestations d'outre-tombe et de la jonglerie des tables parlantes. Qu'on me rende oculaire de certains phénomènes qu'on prône; sitôt que j'aurai la conviction de leur réalité, je serai le premier à me rendre, et je proclamerai ma défaite *coram populo*, car il faut oser dire ce que l'on croit.

Mais, jusqu'à ce qu'on me convertisse, laissez-moi rire de la toquade des esprits et de la lucidité des guéridons; laissez-moi me cramponner au magnétisme pur et sans alliage. Ici ma croyance est telle, que les somnambules elles-mêmes n'ont pu m'en dégoûter.

J. Lovy.

LA NOUVELLE GÉNÉRATION, — par Riou.



14103

Du vinaigre! du vinaigre!!...



14104

L'espoir de la patrie dans le simple appareil.



14105

— Voyons, tu as de la crinoline, qu'est-ce que tu veux de plus?
— Oui, mais maman a bien autre chose que ça, et je suis assez grande pour avoir tout ce que maman a.



14106

— Viens-tu jouer aux chevaux avec nous, Alfred?
— Ah! laisse-moi donc tranquille; tu me prends donc pour un enfant!... Et cette petite qui ne revient pas. Ah! les femmes! les femmes! quelle indécrottable engeance!!

UNE PARADE DE BOBÈCHE.

Tout le monde connaît le nom de Bobèche, mais pourriez-vous me dire qui connaît ses parades?

Il est encore, par-ci, par-là, quelques vieux amateurs de comédie en plein vent qui ne les ont pas complétement oubliées. Hélas! ils en citent un mot, une phrase, et c'est tout. Jugez donc du plaisir que j'ai éprouvé l'autre jour en me trouvant en compagnie d'un bon vieux bonhomme, jadis furieux amateur du *Brunet de la parade* (comme on l'appelait alors), et qui, chaque fois qu'il avait entendu une parade nouvelle, se hâtait de la reproduire sur le papier. Les nombreuses ratures et corrections du manuscrit qu'il m'a confié prouvent avec quel soin il tenait à la fidélité de sa copie.

Bobèche n'a jamais fait imprimer les parades qu'il improvisait souvent en plein air sur le boulevard du Temple. Il n'est peut-être pas mauvais, dans l'intérêt de l'art, de montrer un petit coin de cette face du théâtre populaire au commencement du dix-neuvième siècle.

Sans plus tarder, entrons en matière.

Bobèche ne se mettait jamais en peine de trouver des titres à ses pièces, pas plus qu'il ne se creusait le cerveau pour imaginer des décorations originales. Le théâtre représentait toujours la traditionnelle place publique. Une maison à droite, une maison à gauche, formaient ses coulisses.

La parade que je vais raconter en abrégé a été surnommée par mon vieil amateur :

BOBÈCHE JOURNALISTE.

Bobèche ne sachant plus à quel saint se vouer s'est fait journaliste. Frontin, son ancien collègue en domesticité chez le père Cassandre, l'aborde.

— Ah! te voilà, Bobèche, dit-il en lui tendant les bras; comment te portes-tu?... Tiens! tu ne me réponds pas? Que signifie cet air de fierté?

— Je ne vous connais pas, monsieur.

— Vous... et tu ne me connais pas? Comment, tu ne remets pas ce cher Frontin qui chipait avec toi le vin de maître Cassandre?

— Vous me prenez pour un autre, monsieur... On m'a toujours dit que j'avais un nez comme tout le monde, alors...

— Farceur, ne t'appelles-tu pas Bobèche?...

— Non, monsieur, non; je suis à présent le sieur M. de la Bobécherie.

— Hé! quand je le disais; tu ne dois pas méconnaître un ancien ami.



LES BARRIÈRES DE PARIS UN DIMANCHE D'ÉTÉ, *par* PENOVILLE.

— Il faut que cette amitié soit plus ancienne que moi, car je ne m'en souviens plus.

— Finis donc. Fais taire ces petites vapeurs de fierté qui t'offusquent le cerveau, et réponds-moi ..

— Voilà un drôle bien familier!

— Assez de manières. Voyons, que fais-tu à présent?

— Ce que je fais?... je fais des nouvelles.

— Ah!... Pourquoi?

— Afin de les avoir plus fraîches... Oui, je me suis mis rédacteur du *Journal des paresseux*.

— Tu dois avoir bien des abonnés?

— Je le croyais quand j'ai pris ce titre, mais les paresseux le sont tant, qu'ils n'ont pas seulement pris la peine de lire mon prospectus.

— Comme cela, tu ne fais pas fortune?

— Il s'en faut de tout; voilà pourtant les nouvelles que je donne dans ma feuille. Écoute, on n'en voit pas ailleurs comme celles-là. (*Lisant.*) « Le roi de Congo, dans une » grande bataille, à la tête de quatre hommes et un capo- » ral, a mis en capilotade tous ses ennemis les Monomotapaysans. »

— Les habitants du Monomotapa?

— Oh! oui, qu'il les tapa. Il leur a pris sur mer quatre-vingt-mille hommes de cavalerie et le deuxième régiment de plongeurs à cheval.

— Peste!

— De plus il a surpris le camp ennemi, pris la caisse et fait plus de deux cents francs de butin.

— Deux cents francs? A la guerre, ce n'est guère.

— Diable! tu es donc bien riche?. . Je voudrais bien les avoir, moi, avec ce que j'ai.

— Combien ça te ferait-il?

— Ça me ferait... deux cents francs... Quelle victoire,

hein, mon cher?... Seulement il y a eu de grands malheurs; je me suis laissé dire que tous les morts avaient été blessés auparavant.

— Ils ont bien dû souffrir?

— Il y en a un entre autres qui a reçu plus de vingt coups de plat de sabre au travers du corps.

— Le pauvre homme!

— Ça n'est rien encore en comparaison de Rodomont, que je viens d'aller voir aux Invalides.

— Qu'a-t-il donc?

— Il a perdu ses deux cuisses à l'armée, et quand il veut être tout debout, il est obligé de s'asseoir. Eh ben! ça ne l'empêche pas d'avoir des beaux mollets...

— Allons donc! tu m'as dit qu'il n'avait plus de cuisses.

— Les cuisses, c'est vrai; mais je n'ai pas parlé des mollets... Quand il m'a aperçu, il a couru à moi.

— Sans cuisses?

— Pardine, en s'aidant de ses béquilles. Il m'a raconté qu'à l'armée il n'avait pas quitté les tranchées.

— Je le plains: je sais ce que c'est que la colique.

— Mais non... les tranchées des fortifications.

— J'aime mieux les fortifiants.

— Il m'a conté que l'ennemi avait enlevé sa tente.

— Sa tante? On ne devrait pas emmener des femmes à l'armée.

— Bêta... sa *tente* en toile... Mais son ennemi a été bien vexé, il lui a abattu les deux bras d'un seul coup de sabre. Cet acte de bravoure m'a tellement ému, que j'ai demandé séance tenante à Rodomont la main de sa sœur, un beau brin de fille.

— Elle est donc jolie?

— Que trop.

— Tu plaisantes. Est-elle à son aise?

— Oui, elle est sans gêne. Moi, je me plains de ce que la mariée est trop belle et trop riche.

— Pourquoi?

— Je sais de quoi il retourne dans ce cas-là. Écoute: (*il montre sa main gauche dont il écarte l'index*) Voilà ma femme. Suis bien mon raisonnement.

— Ah! c'est ta femme.

— Puisque je lui fais un doigt de cour. (*Joignant le doigt du milieu à l'index.*) Voilà sa beauté. (*Y joignant encore le doigt suivant.*) Et puis voilà sa richesse.

— Bon!

— Maintenant voici le petit enfant que deux bons époux ne sauraient se dispenser d'avoir. (*Il ajoute le petit doigt aux trois autres.*) Eh bien, au bout de quelques années de mariage, la beauté et la richesse de ma femme s'en iront. (*Il baisse les deux doigts qui se trouvent au milieu des deux autres.*) Et voilà ce qui me restera! (*Il figure des cornes avec l'index et le petit doigt.*)

— C'est juste!... ça me rappelle papa.

— Heureusement, dit Bobèche en terminant sa parade et en lançant un malicieux coup d'œil sur son auditoire, ce qui me console, c'est que je vois d'ici pas mal de confrères!

Et le public de rire, et les amateurs de se fouler pour pénétrer dans la barraque qu'il patronnait. Hélas! le dedans ne valait pas le dehors. Ce qu'on payait ne valait pas ce qui était donné gratis, et le spectacle intérieur faisait regretter vivement ce que Bobèche nommait modestement les *bagatelles de la porte*.

Henri Henriot.

COSARELLES.

Nous ne sommes pas grand amateur de l'*erratum*, ce remède si tardif appliqué aux délits typographiques. Et fort heureusement, — hâtons-nous de le dire, — les compositeurs du *Journal amusant* ne nous fournissent pas souvent l'occasion d'user de ce remède. L'*erratum* est superflu pour le lecteur intelligent, inutile pour le lecteur frivole. Néanmoins quand le typographe remplace un mot par un autre pourvu d'un certain sens, et pouvant exprimer la pensée de l'auteur, on est instinctivement poussé à recourir au chapitre des rectifications.

En parlant l'autre jour de l'existence tourmentée de Mozart, de Beethoven, de Weber, et des hommages qu'on leur rend après leur mort, nous disions qu'on était tenté « de maudire tout cet enthousiasme posthume, tous ces honneurs tardifs. »

Nos compositeurs ont mis: « tous ces *hommes* tardifs. »

Nous protestons, au nom du sens et de la langue!

***

On sait que l'Angleterre tient en ce moment sur le chantier le plus monstrueux des bateaux à vapeur qu'on ait jamais vus se balancer sur les flots.

Le *Punch*, qui, en matière de canards, ne va pas de main morte, nous assure que le *Great Eastern*, — c'est le nom du navire, — renfermera un casino, un théâtre, une église pour les anglicans, quatre chapelles pour les autres cultes, un jardin, un terrain pour les courses de chevaux, et une fabrique de crinolines pour les dames, avec une usine pour les jupons-cages-malakoff.

***

Dieu soit loué, l'enthousiasme n'est pas mort en France, et le dilettantisme est à un bon point. Inutile de faire le voyage d'Amérique pour rencontrer les ovations de haute pression.

Une de nos habiles cantatrices, mademoiselle Geismar, vient de chanter le *Barbier de Séville* à Valence (Drôme). Voici le compte rendu de cette soirée; c'est la jeune cantatrice elle-même qui écrit à l'un de ses amis:

« La représentation a été superbe. M. Vigourel et moi nous avons obtenu un magnifique succès, terminé pour moi par une ovation très-nouvelle, et dont je veux vous faire part. A la leçon de chant, après mon air, un monsieur placé au parquet a enjambé l'orchestre, et de l'orchestre s'est élancé sur le théâtre. Là, il m'a offert, au nom du public, une couronne qu'il m'a mise sur la tête après m'avoir baisé la main; le tout aux applaudissements de la salle entière. Et moi je me suis trouvée très-sotte, n'ayant pas été habituée à de semblables choses... —

» Eugénie Geismar. »

Un témoin oculaire nous écrit que la seconde représentation du *Barbier* a été plus curieuse encore. Après l'air de Rosine, le théâtre a été jonché de fleurs, de madrigaux et d'une infinité de choses. On a jeté de tout sur la scène, des bouquets, des herbes, des mouchoirs, des oiseaux.

L'enthousiasme est une belle chose, mais j'aimerais tout autant qu'il ne se traduisît pas en projectiles. La rivalité, la perfidie, peuvent s'embusquer derrière le dilettantisme, et faire à l'artiste une ovation végétale dont il se souvienne pour le restant de ses jours.

La police aurait ici, ce me semble, un devoir à remplir.

***

Rossini, qui s'est fixé à Passy, se promène fréquemment dans notre nouveau bois de Boulogne.

Dernièrement, en voyant la fameuse chute d'eau de Longchamp:

« Quelle charmante fausse couche du Niagara! » dit le maëstro à l'un de ses amis.

J. Lovy.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

*** Le théâtre de Montmartre a possédé quelque temps un directeur excentrique dont j'ai parfois raconté les naïvetés et les stupidités. En voici encore deux à ajouter à la liste.

Un jour son régisseur général lui lisait le manuscrit d'un drame qu'il voulait monter. Arrivé à ce passage: *La reine entre avec dédain, le prince la suit avec dépit*, l'impressario s'écrie:

— Fichtre! il y a des frais pour monter cette pièce-là.

— Comment, des frais?

— Pardienne! il y a trop de bêtes là-dedans. Vous venez de me dire que la reine entrait avec des *daims* et le prince avec des *pies*.

Le mois suivant, Mélingue étant venu donner des représentations, dit à la répétition qu'il exigeait un trémolo à son entrée en scène dans le drame.

Et l'on vit courir par la ville l'infortuné directeur demandant à chacun s'il ne savait pas où l'on louait les *trémolos*.

Il croyait qu'un trémolo était un instrument de musique. O Montmartre! serais-tu encore la patrie des ânes?

*** Voici une singulière annonce de librairie. Il est vrai qu'elle date de 1777 et qu'une révolution a passé par là-dessus.

L'écrivain Mercier s'étant fâché avec son libraire, ce dernier fit publier l'avis suivant dans les journaux:

— Le sieur Ruault, libraire, rue de la Harpe, avertit le public qu'il offre au rabais les quatre meilleurs drames de M. Mercier, qu'il donnera à raison de la modique somme de 10 sous l'exemplaire broché, savoir: *Childéric Ier, roi de France, Nathalie*, le *Juge*, et *Jean Hennuyer, évêque de Lisieux*. Ces drames, les seuls dont il ait fait l'acquisition, se vendaient ci-devant, — quand on le pouvait, — trente sous la pièce. Le libraire prévient les amateurs de la *dramaturgie* que passé le mois d'avril prochain (le précurseur de mai), il ne sera plus possible d'en trouver, parce qu'il est déterminé à faire un autre usage des six mille exemplaires qui lui restent.

On ne dit pas si Mercier trouva l'annonce plaisante.

Ce même Mercier vint rendre visite à Voltaire lors de son dernier voyage à Paris, dans l'année qu'il mourut, et le grand philosophe laissa tomber un bon mot de ses lèvres à demi expirantes.

— Vous avez si fort surpassé vos confrères en tout genre, lui disait Mercier, que vous surpasserez encore Fontenelle dans l'art de vivre longtemps.

— Ah! monsieur, répondit Voltaire, Fontenelle était Normand, il a trompé la nature!

Lisez vite *Les oubliés et les dédaignés*, charmant recueil de figures littéraires de la fin du dix-huitième siècle publié par Charles Monselet, un des jeunes maîtres modernes en l'art d'écrire, auquel nous avons emprunté les deux anecdotes relatives à Mercier. C'est un des plus spirituels et des plus savants livres que nous sachions; celui-là ne sera jamais ni *oublié* ni *dédaigné*.

Luc Bardas.

95 COSTUMES DES DÉPARTEMENTS DE LA FRANCE.

Aucune galerie moderne de costumes français n'a réuni 95 costumes différents; le MUSÉE DE COSTUMES offre donc aux amateurs une collection plus complète que toutes les autres.

Ces 95 costumes, gravés sur acier, imprimés en taille-douce sur beau vélin in-4° carré, et coloriés à l'aquarelle retouchée, se vendent 40 centimes pièce, pris au bureau, et 45 centimes par la poste.

Les 95 feuilles seront adressées *franco* à toute personne qui nous adressera un bon de poste de 38 francs. (En prenant la collection on ne paye pas le port.)

COSTUMES FRANÇAIS.

N° 1. Bressane.
2. Femme des environs de la Rochelle.
3. Femme de Vic (Cantal).
4. Femme des environs de Mâcon.
5. Paysanne des environs de Neuviller.
6. Paysan id.
7. Femme des environs de Nîmes.
8. Femme de la Tour (Auvergne).
9. Paysanne des environs de Nevers.
10. Paysanne des environs de Paris.
11. Paysanne des environs de Lyon.
12. Arlésienne.
13. Femme de Laruns (Basses-Pyrénées).
14. Paysanne de la basse Alsace.
15. Grisette de Bordeaux.
16. Paysan basque.
17. Alsacien (Bas-Rhin).
18. Paysanne des environs de Tours.
19. Paysan des Vosges.
20. Paysan de Pont-Aven (env. de Quimper).
21. Femme de pêcheur poletais.
22. Femme de pêcheur du Tréport.
23. Femme de Pont-Aven.
24. Femme de Briec (environs de Quimper).
25. Femme de Nîmes.
26. Paysanne cauchoise (canton d'Envermen).
27. Marchande de beurre de Laruns (Basses-Pyrénées).
28. Pêcheuse de vers (côtes de la Manche).
29. Laitier des environs de Pau.
30. Pêcheur poletais.
31. Costume d'Aire-Neuve (Bretagne).
32. Paysanne cauchoise (canton de Saint-Valery).
33. Costume de Pont-l'Abbé (environs de Quimper).
34. Femme de Guéménec (Morbihan).
35. Femme de la vallée de Campan (Hautes-Pyrénées).
36. Lotcha, environs de Quimperlé.
37. Jeune fille de Huelgoët (Finistère).
38. Femme de Gouësec (Finistère).
39. Femme des environs de Morlaix.
40. Femme de Saint-Flour.
41. Jeune fille de la vallée d'Ossau (Pyrénées).
42. Artisane de Morlaix (Finistère).
43. Arlésienne (costume d'hiver).
44. Femme de Tarascon.
45. Paysan de la montagne d'Arez (Finistère).
46. Arlésienne, costume d'hiver et de deuil.
47. Guéméné Rohan, environs de Pontivy.
48. Paysan des environs d'Avignon.
49. Femme de Laruns, vallée d'Ossan (Basses-Pyrénées).
50. Paysan de Laruns (id.).
51. Costume de deuil de la vallée d'Ossan (homme) (id.).
52. Costume de deuil de la vallée d'Ossan (femme) (id.).
53. Femme de Saint-Gaudens (Hte-Garonne).
54. Dame béarnaise.
55. Paysanne de la vallée d'Ossan.
56. Paysan id.
57. Femme de Luz (Hautes-Pyrénées).
58. Paysanne de la vallée d'Ossan, costume de travail.
59. Femme et enfant de la vallée d'Ossan.
60. Paysan de la vallée d'Ossan.
61. Costume de noces de Plouaré (env. de Quimper).
62. Paysan de Gavarni (Hautes-Pyrénées).
63. Jeune fille de Pont-l'Abbé (environs de Quimper).
64. Grisette de Bayonne.
65. Berger des Landes.
66. Femme des environs de Mâcon.
67. Porteur de chaise à Cauterets.
68. Pasteur de la vallée d'Ossan.
69. Paysan de Saint-Sauveur.
70. Femme de Faulé (environs de Morlaix).
71. Montagnard des environs de Béziers.
72. Paysanne de la Bresse (Ain).
73. Riche fermière de la Bresse.
74. Sauveteur des ports de France.
75. Marchande de poisson des Sables d'Olonne.
76. Jeune femme des environs de Quimper (Finistère).
77. Jeune pêcheur de Boulogne-sur-Mer.
78. Pêcheur boulonnais (Pas-de-Calais).
79. Femme d'Arles (Bouches-du-Rhône).
80. Costume de dame pour les bains de mer.
81. Matelote au marché.
82. Mousse (Boulogne-sur-Mer).
83. Jeune matelote (Boulogne-sur-Mer).
84. Pêcheuse de crevettes.
85. Douanier des montagnes.
86. Matelote, costume de fête (Boulogne-sur-Mer).
87. Paysanne de Biscarosse (Landes).
88. Présidente des matelotes (Boulogne-sur-Mer).
89. Douanier des côtes.
90. Artisane de Faou, près Landerneau (Finistère).
91. Mde de poissons (Boulogne-sur-Mer).
92. Mde d'huîtres (Boulogne-sur-Mer).
93. Femme de Saverne (Alsace)
94. Costume des environs de Colmar.
95. Costume des environs de Strasbourg.

On peut choisir tels costumes que l'on désire en les payant 40 centimes pièce, à Paris, ou 45 centimes si l'on désire les recevoir *franco*.

Adresser un bon de poste ou des timbres-poste de 20 centimes (pas au-dessus) à M. Philipon fils, 20, rue Bergère.

LE DESSIN SANS MAITRE,

PAR MADAME CAVÉ.

MÉTHODE APPROUVÉE PAR MM. INGRES, E. DELACROIX, HORACE VERNET ET AUTRES.

La méthode de Mme CAVÉ est d'une simplicité merveilleuse. Toute personne qui veut se donner la peine de travailler peut, à l'aide de cette méthode, apprendre seule à dessiner. Toute personne intelligente peut, sans savoir le dessin, l'enseigner par le système de Mme CAVÉ aussi bien que le meilleur professeur.

Il suffit de lire la brochure que nous annonçons ici pour comprendre parfaitement l'excellence de cette méthode, qui, chaque jour, se voit adopter dans les pensionnats, les colléges, les écoles de toutes sortes, et devient un des bons éléments de l'éducation en famille.

Prix de la méthode 3 fr. — Pour la recevoir franc de port 4 fr. — Adresser un bon de poste au successeur de l'ancienne maison Aubert, M. Philipon fils, successeur d'Aubert et Cie, rue Bergère, 20.

MODÈLES DU DESSIN SANS MAITRE.

(Méthode de Madame CAVÉ.)

Les 1er, 2e et 3e cahiers du Cours de dessin sans maître par Mme Cavé sont en vente; on les trouve au bureau du journal, rue Bergère, 20. Chaque cahier, composé de 20 feuilles contenant chacune plusieurs modèles, se vend 10 fr. — Les trois cahiers coûtent donc 30 fr. — Avec ces cahiers, on peut parfaitement conduire un élève depuis le premier point de départ jusqu'au dessin d'après nature. L'élève qui apprend le dessin par ce système exerce sa mémoire infiniment plus et mieux que par toute autre méthode, et quand il sait dessiner d'après nature, il sait dessiner de souvenir, ce qui présente un fort grand avantage non-seulement pour le plaisir qu'on doit retirer du dessin, mais aussi et surtout pour l'utilisation qu'on veut faire de l'art qu'on a appris.

Ainsi que nous l'avons dit, chaque cahier se vend 10 fr. Si l'on n'en demande qu'un, et si l'on veut le recevoir franc de port, il faut envoyer 12 fr. (2 fr. pour l'affranchissement.)

Si l'on demande deux ou trois cahiers, nous les expédions francs de port pour 20 fr. ou 30 fr., sans augmentation pour l'affranchissement.

On se souvient qu'à l'aide de la méthode de madame Cavé on enseigne fort bien le dessin sans savoir soi-même dessiner.

Envoyer par un bon de poste le montant du cahier ou des cahiers qu'on désire à M. Philipon fils, successeur d'Aubert et Cie, rue Bergère, 20.

GUIDE DU SELLIER HARNACHEUR.

Un des plus habiles ouvriers de Paris, M. Bauman, a composé un Album dans lequel il donne le dessin des différentes parties de la sellerie et du harnais; — chaque détail est représenté avec le soin le plus attentif. On peut donc, à l'aide de ce Guide, faire confectionner au mieux possible les articles dont on a besoin, et reconnaître en quelles parties sont défectueuses les pièces qui vous sont livrées.

Le *Guide du sellier harnacheur* est tous les jours acheté par les gens de la profession de l'auteur, mais il a surtout été composé pour mettre les gens du monde à même de se reconnaître dans la foule des détails de la sellerie et du harnais.

PRIX DU CAHIER : 15 FRANCS.

Envoyer un bon de poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 82. — 1857. Prix du numéro : 45 centimes. 25 Juillet.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

REVUE DU DEUXIÈME TRIMESTRE DE 1857, — par NADAR.



14108
Traitement des arbres des Champs-Élysées. L'homœopathie n'est pas admise.



14109
Quelqu'*habiles* qu'ils soient, nous leur ayons trempé une soupe tout d'même!



14110
Un journal qui peut se vanter d'avoir son rez-de-chaussée bien habité.



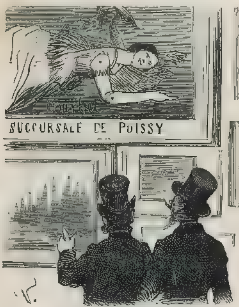
14111
Sommeil paisible d'un lecteur imprudent qui s'est endormi en lisant le feuilleton du *Figaro*.



14112
Heureux et non moins spirituel procédé découvert par le *Constitutionnel* pour combattre l'émigration rurale, et qui consiste tout simplement à bâtir des villes dans les campagnes!



14113
— Ce farceur de Courbet! Au moment où l'on s'occupe de faire un seul marché de bestiaux des deux qui existent, le voilà qui en crée un troisième!



14114
Les demoiselles des bords de la Seine, tableau de (mauvais) genre par M. Courbet.



14115
M. Coutare n'a rien envoyé cette année au Salon. Il se repose.



14116
Opinion des chevaux de régie sur le nouveau règlement des quarts d'heure.

LA SUITE

DU

SALON DÉPEINT

PAR BERTALL

Paraîtra dans le prochain numéro.



14117
— Vexé l'cocher d'avancer pour un *cardeur!*

REVUE DU DEUXIÈME TRIMESTRE DE 1857, — par NADAR (suite).



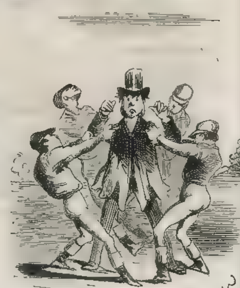
14118
Plus de vin à raisin! Enfoncé l'octroi!!...



14119
On ne peut plus rien faire de vous, mon brave.



14120
— Des vins sans raisin! Il n'y a que nous qui vendions de véritables vins *faints!* Prrrrenez vos... actions!!!



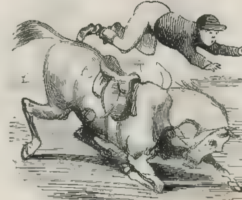
14121
Entre la Marche, Chantilly, Longchamps et Satory, — son cœur balance. ..



14122
Le fait est que si la Marche a son caractère...



14123
.... Chantilly a sa physionomie.. .



14124
.... Longchamps son cachet....



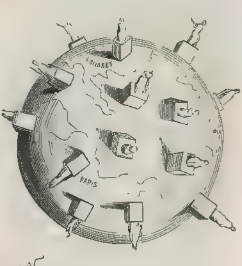
14125
.... et Satory sa variété.



14126
6,000 francs après la course!...



14127
Entre les courses du printemps et celles d'automne.



14128
Apparition du *Monde illustré.*



14129
L'*Illustration* se met *bigrement* en colère!...



14130
— Des coiffeurs! Une nouvelle invention! Ça parait plus propre, ça coûte moins cher, à c'qui disent! C'est tous des filous! (*Propos de perruquier.*)



14131
— M. Home, puisqu'il y a des *medi-hommes*, est-ce qu'il ne pourrait pas y avoir des *medi-femmes!...*



14132
— Il commence à me fatiguer, ton monsieur Jules, à être toujours fourré entre toi et moi! — Mais, mon ami, si c'est un *medium!*



14133
M. Descayrac de Lauture cherchant où est tombée son expédition du Nil.

REVUE DU DEUXIÈME TRIMESTRE DE 1857, — par NADAR (suite).



14134
A Asnières. — Ce qu'on appelle *une lutte à l'aviron.*



14135
— Je.... n'en veux pas.... de ton. .. Château-Margot....
Je veux du *Château ... Viluars'...*



14136
La chaleur. — Vue prise sur la Seine



14137
Sur les boulevards.



14138
Devant les affiches.



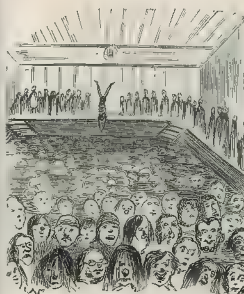
14139
Aux chemins de fer.



14140
A l'Exposition.



14141
A la Bourse. — Le haussier demandé.



14142
Et pas un trou pour se fourrer!....



14143
Où nous allons avec le thé-foin.



14144
Ne pas faire prendre trop de foin à son cheval, le thé étant un excitant.



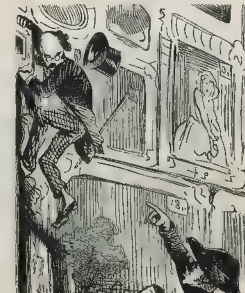
14145
— Ah! je t'y prends à voler mon foin! — Monsieur, c'est par intérêt pour votre bête, qu'on dit maintenant que le foin les agite trop.



14146
La comète du 13 juin ayant fait four, fait ses malles.



14147
Une bonne idée de mettre la sculpture avec les tableaux!



14148
Un critique consciencieux qui veut bien voir.



14149
Quelques personnes prennent leurs précautions,

REVUE DU DEUXIÈME TRIMESTRE DE 1857, — par NADAR (suite).



14150

— Et sont imitées par d'autres.



14151

Moyen plus simple.



14152

Nouvel instrument à l'usage des visiteurs de l'Exposition.



14153

Refusés!



14154

Inquiétudes données par les cygnes noirs du jardin de l'exposition, qui veulent voir des Léda dans toutes les statues. (Rien de Galimard!...)



14155

— Mais je n'y vois rien du tout à votre tableau!
— N'est-ce pas que c'est bien plus fort que M. Hamon avec son frottis gris clair!...



14156

Appréciateurs naturels de l'élève des modèles à l'usage de M. Courbet.



14157

Envoi d'un ami aux modèles de M. Courbet.



14158

— Avec des peintres comme ça, je trouve la peinture en effet terriblement *exposee*....



14159

Un monsieur qui va tous les jours voir le Salon.



14160

Au buffet de l'Exposition. — Eh! monsieur! et votre addition! — C'est réglé, je vous dis: j'ai payé vingt sous en entrant.



14161

Encore une comète!



14162

On parle de la nomination de M. J. Sandeau à l'Académie. Moment des emplettes.



14163

M. Roqueplan attaque comme jeunes ânons tous les journalistes qui ne datent pas de 1823. Hi!



14164

Réplique des jeunes ânons. Han!



14165

Les 26 infortunes de M. Mirecourt, ou les malheurs d'un biographe heureux.

REVUE DU DEUXIÈME TRIMESTRE DE 1857, — par NADAR (suite).



14166

Après le *Vampire*, *Jocko* à la Porte-Saint-Martin. O Lucrece Borgia! O Ruy Blas....



14167

Prolongation de succès. La direction du Vaudeville fait repasser les ciseaux de *Dalila*.



14168

L'aveugle étant recherché sur les théâtres parisiens, les aveugles des ponts de Paris se mettent en quête d'engagements dramatiques.



14169

Pourvu qu'il en reste quelque chose aux directeurs



14170

Les *Bouffes Parisiens* à Londres. Offenbach *for ever!*



14171

Les artistes des Folies-Nouvelles au Pré Catelan. Cahier des charges.



14172

— De plus rare! Voulez-vous du Constance, du Lacryma-Christi! — C'est trop commun. Donnez-moi un petit verre d'eau du puits de Passy.



14173

Deux pistolets qui ne m'auraient pas servi à grand chose là-bas!



14174

Grand steeple-chase couru par Paul Féval sur six journaux à la fois : une force de pas mal de chevaux.



14175

Le Théâtre-Français attend 40 degrés pour faire une galanterie à Rotrou. Wenceslas est si brave qu'il y résiste



14176

Effet produit dans quelques maisons par la nouvelle de la loi sur les titres



14177

Alexandre Dumas dit Phénix.

LE MONDE OCCULTE.

LES FLUIDISTES ET LES SPIRITISTES.

II.

Les modernes magiciens. — Difficulté de ma tâche. — Mon manifeste. — Le magnétisme. — Imprudence des chroniqueurs. — Douglas Home, les *mediums* et les esprits. — L'agent thérapeutique et la danse des tables.

Avec la permission du lecteur et de mon ami Nadar, — le seul Nadar! — je vais entreprendre l'esquisse photographique des modernes magiciens.

Et chemin faisant, — puisque nos feuilletonistes parisiens viennent de découvrir la Hollande, — nous nous mettrons à la découverte du magnétisme animal et de toute cette bohême scientifique qui, depuis plus de soixante-dix ans, vague sans passe-port sur le pavé des deux mondes.

Je sais que je vais entreprendre une tâche très-épineuse, que je froisserai la religion d'une infinité de braves gens, que je ne satisferai ni Pierre, ni Paul, ni la *Revue contemporaine*; et j'aurai même du bonheur si les magnétiseurs *spiritualistes* ne demandent pas ma tête; — M. Roustan l'a déjà demandée.

Mais tant pis! *Alea jacta est!* Dussé-je me brouiller avec le baron du Potet, encourir la disgrâce de M. Paul d'Ivoy, m'attirer les sarcasmes de M. Adrien Deloudre, le blâme de M. Mathieu, la haine de M. Cahagnet et la défaveur de M. Henri Delaage, j'irai de l'avant; et, au nom de Mesmer, au nom de Deleuze, au nom d'un phénomène physiologique conspué par les aveugles de la Faculté, je protesterai de toute la force de mon âme et de mes poumons contre l'épidémie du jour, contre les folies américaines, contre la sorcellerie du moyen âge, contre la sotte gymnastique des meubles, des corbeilles et des planchettes!

En vérité, jamais le magnétisme ne s'est trouvé dans une situation semblable. Suspecté par la foule, bâillonné par les corps savants, pivotant sur des milliers de faits, se propageant souterrainement sans trouver un point d'appui, le voilà jeté à la surface, hissé sur le pavois par des chroniqueurs étourdis, et forcé d'endosser la respon-

QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES DU JOURNAL AMUSANT.

L'explication en sera donnée dans le prochain numéro.

N° 1.



14178

Pour quel motif musèle-t-on ainsi les chevaux dans le Maroc?

N° 2.



14179

Savez-vous pourquoi ces animaux ont en horreur la chicane et les avocats?

sabilité des théories les plus malsaines, des superstitions les plus grotesques!

Voilà des hommes sensés, des écrivains intelligents, qui, sans préambule, sans initiation, n'ayant pour mot d'ordre que leur fantaisie, relatent les hauts faits des *mediums*, chantent les louanges d'un Home, se livrent à une orgie *spiritiste* en plein soleil, en face d'un public qui en est encore à contester les phénomènes les plus élémentaires de l'agent magnétique!

Car, en admettant que ces faits surnaturels existent, et qu'ils se rattachent au mesmérisme, — chose qu'il faudrait me prouver, — ils appartiennent à un ordre transcendant et dépassent la portée du néophyte. Ah! confrères imprudents, avant de parler syntaxe à ce public qui ne sait pas encore lire, veuillez donc lui enseigner l'*a b c!*...

Mais malheureusement vous ne le savez pas vous-mêmes.

Quant à votre *medium* Douglas Home, vous ne me le ferez jamais prendre pour une chose sérieuse; et je partage ici l'opinion de M. Dureau et de la plupart des écrivains de la presse magnétologique : un homme n'est pas sérieux quand sa science se borne à s'amuser dans les salons, entre deux quadrilles, à faire rire les petits garçons, à épouvanter les petites filles. Quand on est quelque chose de sérieux, on s'adresse à des comités de gens qui le sont eux-mêmes.

Pour ma part, je repousse toute parenté, je décline toute solidarité entre mon client, le fluide nerveux (un agent thérapeutique méconnu), et votre évocateur d'esprits, dont la puissance consiste à faire danser les tables, les flambeaux et les bouchons de carafes.

Et j'aurai l'impertinence d'ajouter que je ne fais pas plus de cas de cette légion de créatures invisibles qui s'est nichée dans l'ébénisterie que je n'en fais de votre *medium* américain. Ces esprits se livrent à des actes tellement déplorables, que dans leur intérêt même, et dans le vôtre, il y aurait plus de charité à nier leur existence. En vérité, ce n'est pas la peine de quitter l'enveloppe terrestre pour se conduire comme une bande de gamins.

J. Lovy.

LE RÉALISME.

Dans un de ses derniers feuilletons sur le salon de 1857, M. Edmond About nous a donné une piquante appréciation de l'école *réaliste*, — ce petit bataillon de la Moselle en sabots, qui écrase sous le talon de sa pesante chaussure tous les chefs-d'œuvre anciens et modernes.

M. About est dans le vrai. Je prends la liberté d'abonder dans son sens.

Le réalisme, ce cri de ralliement de certains réformateurs, me semble une des plus immenses aberrations de l'intelligence humaine. La belle affaire, quand vous aurez matérialisé l'art! En matérialisant l'art, en lui enlevant son idéalité, vous exciterez peut-être quelques émotions, vous satisferez quelques exigences vulgaires, vous divertirez les bohêmes et les grands enfants de ce siècle, mais votre avenir est gros de sifflets.

L'art, cette essence divine, ce souffle du Créateur, ne peut que s'amoindrir en imitant servilement la nature, qui n'est que la manifestation physique de la création; l'art n'a aucun intérêt à reproduire le côté réel et brut des choses terrestres; il est supérieur à la réalité, supérieur à la nature, il les prime de toute la distance qui sépare le ciel de la terre.

Nos modernes esthéticiens ont beau dire, ce n'est pas le *vrai* qui nous charme dans les ouvrages de l'art; c'est l'*idéal;* c'est quelquefois le mensonge approchant de la vérité. Voilà pourquoi la photographie la plus parfaite, — le grand Nadar en conviendra lui-même, — ne vaudra jamais une belle miniature. Voilà pourquoi nos conserves de tragédies, qui ont tant délecté nos pères, sont encore assez goûtées de leurs arrière-neveux quand elles ont des Talma, des Rachel et des Ristori pour interprètes.

J. Lovy.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

⁂ J'aime les penseurs à la façon de Laurent Jan; à la bonne heure, en voici un qui ne se déguise pas en croque-mort pour dire de vraies vérités. Jugez-en.

— Le temps est comme une sacoche, il n'a de valeur que par ce qu'on met dedans.

— Toute vertu est doublée d'un vice. Être vertueux, c'est s'habiller à l'endroit.

— Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu *hais*.

— L'innocence ressemble fort aux billets de banque réclamés aux coins des rues. Il est possible qu'il s'en perde, mais on n'en trouve jamais.

— Tout le monde est toujours plus bête que soi.

⁂ On était à table, et certain gourmand très-connu pour sa goinfrerie faisait le bel esprit en plaisantant un convive dont les cheveux avaient blanchi avant l'âge. Cependant, si notre gourmand possédait des cheveux noirs, sa barbe était parsemée de nombreuses flammèches argentées. Notre beau parleur plaisantait donc le jeune homme en disant :

— C'est le travail qui fait blanchir le système capillaire; monsieur travaille trop de tête.

— Soit, repartit le convive en lui montrant sa barbe neigeuse; mais alors vous, monsieur le moqueur, vous avez plus travaillé de la mâchoire que du cerveau.

Luc Bardas.

A NOS LECTEURS.

Le *Journal amusant* cesse un instant de rire : le convoi de Béranger vient à peine de passer.

Ce n'est pas à nous qu'il appartient de raconter cette vie si bien remplie du grand poëte que le peuple connaît, et de l'homme de bien si pur que le soupçon même n'osa jamais l'atteindre.

Au moins nous sera-t-il permis, perdus dans l'innombrable foule dont la pensée accompagnait pieusement le poëte national à sa dernière demeure, de dire aussi notre adieu à ce représentant illustre de la verve gauloise et de la gaieté des Francs.

« Ceux dont la vie a été remplie par les belles actions » ne sauraient s'ennuyer dans leur vieillesse. »

Si le moraliste persan a dit vrai, Béranger a attendu vainement son dernier jour sans connaître l'ennui, et la mort n'a été pour lui que l'apothéose.

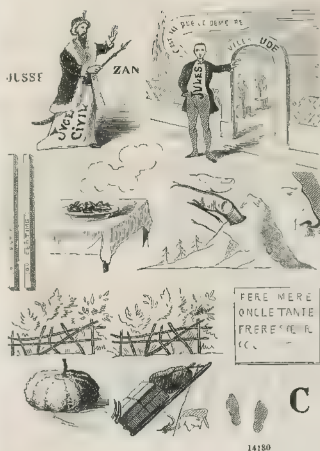
THÉATRES.

Les brigands sont à la mode dans les théâtres de drames. Les *Compagnons de Jéhu* font florès à la Gaîté, et voici les *Chevaliers du brouillard* qui ont toutes les allures d'un long succès d'argent à la Porte-Saint-Martin.

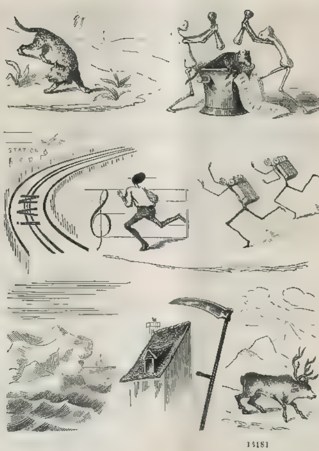
HIÉROGLYPHES MENSUELS DU JOURNAL AMUSANT.

L'explication en langue vulgaire en sera donnée dans le prochain numéro.

N° 3.



N° 4.



N° 5.



Vous devinez que les *Chevaliers du brouillard* sont d'aimables filous qui nettoient les poches de leurs concitoyens, et pratiquent la saignée lorsque l'occasion s'en trouve. Dame! la colère fait souvent monter le sang au cerveau des gens volés, et de peur de congestion cérébrale, une saignée devient nécessaire.

Je suis réellement touché du soin affectueux avec lequel les auteurs du drame à brigands, en 1857, commentent, cajolent et caressent leurs gracieux clients les voleurs. Si Jack, — le héros des *Chevaliers du brouillard*, — a pris une bourse dans la poche de son voisin, c'est que le pauvret n'en avait pas dans la sienne. Quelle injustice! S'il tue Édouard Morton pour lui voler un million, c'est que l'infortuné, hélas! n'avait pas de million; et puis vous ne savez pas ce que ce Morton voulait faire de son argent? Il allait le donner à des conspirateurs; donc en le tuant pour lui chiper son or Jack a agi dans l'intérêt de sa belle patrie. Cette morale élastique est commode, elle rappelle l'axiome favori des jésuites : *La fin justifie les moyens*.

Mais je vous parle de Jack Sheppard comme si vous le connaissiez. Après tout vous le connaissez peut-être : Jack Sheppard est le héros d'un roman anglais célèbre, le *Bandit de Londres* de Dickens, et d'un drame, non moins célèbre, représenté de l'autre côté de la Manche. Le populaire Jack Sheppard, c'est tout bonnement le Cartouche de l'Angleterre.

A une année d'intervalle, M. Marc Fournier, le directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin, vient de rejouer avec les mêmes éléments de succès la partie qu'il risquait naguère avec le *Fils de la nuit* de Victor Séjour. Il la gagnera derechef, et devra en remercier d'abord les auteurs, MM. d'Ennery et Bourget, puis les éminentes comédiennes mesdames Guyon et Laurent.

Des brigands de la Porte-Saint-Martin, passons aux brigands de la Gaîté.

Le roman des *Compagnons de Jéhu* a paru dans le *Journal pour tous;* il y obtint un grand succès de curiosité. Alexandre Dumas y faisait resplendir sa qualité principale : l'art d'amuser. Nul ne possède cette faculté à un degré plus élevé que l'auteur de *Monte-Cristo* et des *Mousquetaires*.

Soit fatigue, soit tout autre motif, M. Alexandre Dumas, — le juif errant de la littérature moderne, — n'a pas voulu récrire à la course son roman pour lui donner la forme théâtrale; il a chargé de ce soin un jeune auteur, M. Charles Gabet, et il n'a pas eu à se plaindre de ce choix, car cette œuvre nouvelle obtient autant de succès que le roman.

Vous savez sans doute que les bandes organisées sous le nom de *Compagnons de Jéhu* n'étaient autres que des associations de voleurs et d'assassins qui, profitant des désordres inévitables de l'établissement de la première république en France, pillaient, assassinaient et opprimaient les pays où elles passaient?

Ce n'est pas le tout d'être voleur, il faut encore n'en pas avoir l'air; les *Compagnons de Jéhu*, les *Chauffeurs* et autres coquins, prétendirent que l'argent qu'ils extorquaient à l'État et aux particuliers en attaquant les diligences et en dévalisant les gens désignés comme patriotes n'était qu'un impôt forcé destiné à salarier les armées royales de Bretagne et de Vendée. Comme vous le pensez bien, c'était un bel et bon mensonge.

M. Alexandre Dumas, usant des droits du romancier, a accepté le prétexte comme mot d'Évangile. Ses *Compagnons de Jéhu*, à l'instar des *Brigands* de Schiller, sont de très-honnêtes messieurs qui pratiquent en commandite le chauffage des pieds, le vol avec effraction, l'attaque à main armée sur les grands chemins, et le petit coup de poignard intime, tout bonnement pour la plus grande gloire des armées catholiques de Sa Majesté Louis XVIII.

Ce qu'il y a de charmant dans le nouveau drame de la Gaîté, ainsi que dans celui de la Porte-Saint-Martin, c'est que tout l'intérêt, le courage et les grandes qualités du cœur sont jetés à pleines mains sur les vertueux brigands. Parfois on se demande si la gendarmerie et les tribunaux ne sont pas bien coupables de tracasser d'aussi dignes voleurs. A la Gaîté, le général Bonaparte luimême montre plus d'affection pour ces nobles canailles que pour ces braves soldats qui les traquent dans leurs repaires. C'est du champ de bataille de Marengo qu'il date leur grâce. J'ai vu le moment où les chefs de brigands allaient être nommés chefs de brigade.

L'ouvrage des *Compagnons de Jéhu* est monté avec la magnificence d'une féerie, et il possède tout l'intérêt d'un drame, grâce au mouvement incidenté des tableaux, à la turbulence des personnages, aux grands noms et aux grands souvenirs auxquels l'intrigue se raccroche dans sa course désordonnée.

ALBERT MONNIER.

Une vaste souscription nationale à la reproduction photographique du grand tableau militaire de la prise de Malakoff, commandé à M. A. Yvon pour les galeries de Versailles, est ouverte *jusqu'au* 15 *août*, chez M. R. Bingham, photographe, 58, rue de la Rochefoucauld.

Une légende du même format, contenant toutes les indications topographiques et les noms des personnages, sera donnée en prime à tous les souscripteurs jusqu'au 15 août.

Nous avons vu l'épreuve photographique, qui ne le cède en rien à n'importe quelle gravure; c'est une de ces reproductions que tout le monde voudra posséder.

L'auteur, M. Bingham, inventeur de plusieurs procédés chimiques qui sont depuis des années dans le domaine public, s'est acquis par la reproduction des tableaux une réputation bien méritée.

Parmi les plus belles, on peut citer les reproductions des œuvres de MM. Ingres, H. Vernet, P. Delaroche, Meissonnier, Dubuffe, A. Scheffer, Pills, Bellanger et autres.

Notre collaborateur Marcelin s'est égayé sur la découverte du docteur Gillet de Grandmont, qui fait tomber les loupes sans opération, — sans douleur, — et seulement en les touchant d'un pinceau imprégné d'une liqueur inoffensive. Ce traitement, dont tous les médecins de Paris s'occupent en ce moment, semble en effet nous ramener au temps où les *guérisseurs* se bornaient à prononcer des paroles magiques. — Toutefois la chose vaut la peine d'être examinée, car M. Gillet de Grandmont guérit, c'est un fait qui ne peut être contesté. Vous trouverez dans son petit livre (voir aux annonces) un très-grand nombre de faits qu'il est facile de vérifier.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 83. — 1857. Prix du numéro : 45 centimes. 1er Août.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR **d'AUBERT et Cie,** RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois . . . 5 fr.
6 mois . 10 »
12 mois. 17 »

ÉTRANGER selon les droits de poste

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les Libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27 — Delizy, Davies et Cie, 1, Norfolk Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

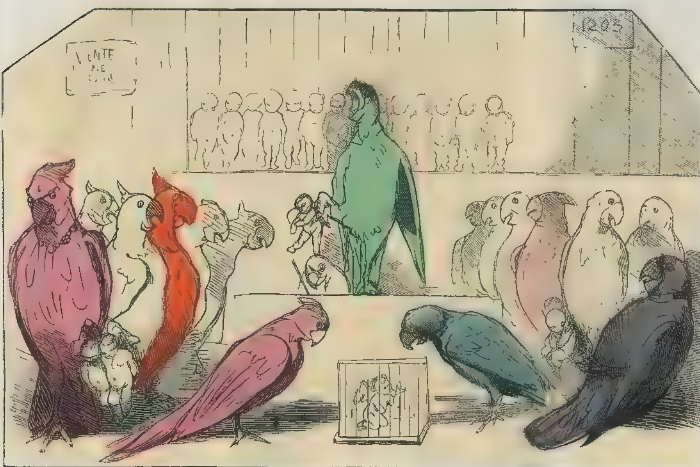
ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR **d'AUBERT et Cie,** RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

LE SALON DE 1857 DÉPEINT ET DESSINÉ PAR BERTALL.

(2e Suite.)



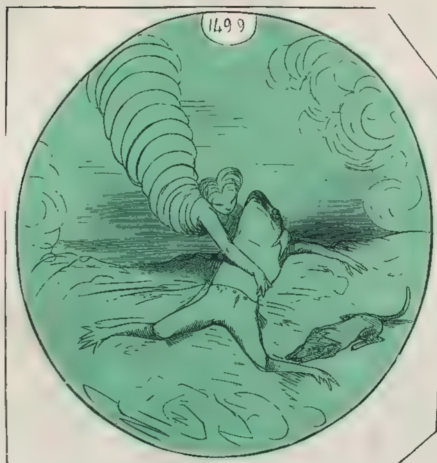
La bourse des amours au jardin des plantes, par GLAIZE.

Qui n'a pas vu de perroquets vendre ou acheter des amours? Ce sujet, si simple pourtant, a merveilleusement inspiré M. Glaize. — La perruche verte qui remplit les fonctions d'agent de change, le perroquet marron sont d'une facture excellente. Le perroquet rouge qui achète vingt-cinq amours ferme et les revend à prime nous paraît faire une bonne opération. Le vieux perroquet gris vend ferme et achète à prime, il se met à la baisse; c'est un spéculateur prudent!



Oiseau malade, peinture pharmaceutique du docteur HEBERT.

Depuis le beau succès qu'il a obtenu en traitant si heureusement la jeune fille atteinte de *malaria*, le docteur Hebert nous présente chaque année des sujets qui intéressent la science au plus haut degré. — Rien de mieux réussi au point de vue médical, ses ciels sont bien des ciels phthisiques, ses terrains atteints de consomption, son dessin rachitique, et sa couleur tuberculeuse. (A couronner par l'Académie de médecine.)



Diane et Endymion, par LAEMLEIN.

Désespoir de Diane qui, revoyant son cher Endymion, le trouve très-changé; cependant il est encore vert.



Madame monte à la tour, mironton, quels beaux tons, mirontaine!

(*Poésie connue.*)

Une femme gauloise désire ne pas être violée par un soldat romain.

Tableau violet par M. QUECQ.

LE SALON DE 1857 DÉPEINT ET DESSINÉ par Bertall (suite).



Pêche au lion ; Arabes asticotant un lion, par M. Robot.

L'eau étant fort rare dans le désert, les Arabes ne veulent pas se priver de la pêche à la ligne, qui est un de leurs plaisirs favoris.

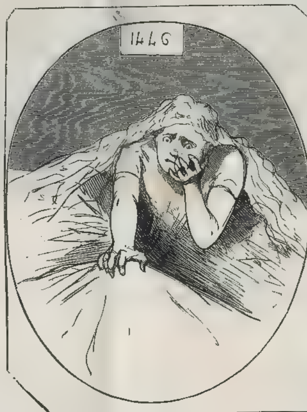


Général en chef d'une meute passant une revue, par M. de Balleroy.



Un pêcheur, par Vogel.

Dans cette figure de pêcheur, c'est encore la main qui pèche le plus.



La femme à la fluxion.

O M. Jobbe Duval, pourquoi peindre cette belle personne au moment où elle souffre si cruellement? Donnez-lui l'adresse du dentiste de M. Philipon, et que ça finisse.



Jeune fille dévidant un chat, par M. Sauffart.

Cette jeune fille un peu contrefaite et qui dévide un chat se nomme l'Inconstance. On n'a jamais pu savoir pourquoi! C'est un secret!...



L'abondance de 1857.

Sac de noix modèle, provenant de la récolte prochaine.



Enseignement mutuel, par Hamon.

Hamon peignant une jeune femme qui peigne une jeune fille peignant une poupée, etc., etc., etc. (*La suite au prochain numéro.*)

LES VOYAGEURS, — par MARCELIN.



UNE BERLINE DE VOYAGE.

Ne leur parlez pas d'un wagon de chemin de fer qui les conduirait je ne sais où, entassés je ne sais comment, avec un tas de je ne sais qui.

LE TÉLÉGRAPHE DE L'AMOUR.

On parle de l'établir.

Le télégraphe électrique s'occupe des affaires, de la politique, du commerce, des divers incidents de la vie usuelle, des départs de voyageurs, des arrivages de navires, d'une question de zoologie à l'Académie des sciences, d'un procès plaidé au palais de justice, de tout et de bien autre chose encore.

Il y avait eu lacune.

La dépêche n'entrait encore pour rien dans les doux romans du cœur.

Vous me direz : Pour ces choses-là, il y a toujours la poste et ses bureaux discrets; il y a toujours le facteur qui apporte le billet attendu; il y a toujours le prochain courrier qui emportera la réponse promise.

Fort bien; mais l'imprévu, l'inattendu, le soudain, l'inconnu, la tuile qui tombe tout à coup sur la tête d'une bonne fortune, ou la fleur merveilleuse qui réjouit subitement un drame de la passion, tout cela n'avait pas d'organe ni de service.

On y songe.

Il faut, dit-on, un télégraphe spécial pour les choses de l'amour.

Les économistes, les routiniers, les gens sans poésie, habitués à tout englober, criaient :

— Mais est-ce que la télégraphie ordinaire ne suffit pas ?

Cœurs de granit! poitrines d'airain!

Ceux-là souffriraient qu'on allât confondre dans un même établissement les intérêts de l'industrie et les tendres paroles de la vingtième d'année.

Ils ne seraient pas choqués d'entendre circuler à la même minute une élégie plaintive et une phrase commerciale.

Ils trouveraient tout naturel qu'on plaçât une branche de myrte à côté du caducée traditionnel.

Les âmes grossières!

Voyez le charmant spectacle que ce serait.

« *A M. V..., du Havre.* — Envoyez-nous encore 1,000 kilos de harengs saurs pour d'ici à huit jours. »

« *A M. J..., à Ingouville.* — Jules! je ne vous refuse plus la mèche de cheveux que vous désirez tant! »

Ou bien encore :

« *A M. Pierre Boutesec, à Bourges.* — Il ne faudra pas oublier de tondre nos 3,000 moutons fin juillet, entendez-vous? »

« *A Éva Dumoulin, en Sologne.* — Si vous vous mariez avec un autre, je vous poignarde. Si tu m'attends, cher ange, je t'adore. »

Évidemment tout cœur bien situé ne peut s'empêcher de souffrir à la vue d'un pareil mélange. Les profonds politiques sont pour la séparation des pouvoirs. Ceux qui tiennent à ce que la société ait une physionomie gracieuse désirent ardemment que les choses du cœur et les choses du comptoir ne vivent pas ainsi côte à côte dans une pareille confusion.

Le télégraphe de l'amour! le télégraphe de l'amour!

Il ne sera pas toujours monté sur les échasses du dithyrambe ni toujours pleurnicheur comme l'élégie. Il abordera au besoin les thèmes familiers.

« Zélie, j'ai reçu les pantoufles que tu as brodées pour moi. — Charmantes, mais il y a trop de gris. Est-ce que tu es de l'école de M. Ingres? »

Une autre :

« Armand, on vous a aperçu, à Blois, une femme distinguée, — mais à moustaches. N i ni, c'est fini. Ne comptez plus sur mon cœur. »

Une autre :

« Augusta, combien de fois faudra-t-il vous répéter que je ne pense qu'à deux choses en ce monde : — à vous et à ma future étude de notaire? »

Une autre :

« Cet animal de Chaloupet, Lili, a une bague exactement pareille à celle que je vous ai donnée il y a six mois, un soir, au clair de la lune, sur les bords du Rhône. — D'où lui vient cette bague? — Ah! si vous aviez eu la faiblesse criminelle d'aimer Chaloupet seulement une seconde! »

Une autre :

« Monsieure Jean, y m'a dit comme ça, le vieu bonne homme : Eh ben, mam'zelle Françoise, si monsieure Jean y ne vous épousse pas, ayez pas peurre, vous me plairez; moi je me marirai avec. »

Voilà le style et le fond des choses qu'on rencontrerait au télégraphe de l'amour.

Toute réflexion faite, ça vaut le reste; — surtout quand on considère que l'amour trouve toujours de quoi payer ses frais de correspondance.

OVIDE DESGRANGES.

LES VOYAGEURS, — par MARCELIN (suite).



ROUTE DE DIEPPE PAR SOUTHAMPTON.

On demande une Parisienne pour compléter l'éducation d'un jeune gentleman. S'adresser à mylord.



VALLÉE DE L'OBERLAND.

« 25 mai 1856, cinq heures du soir!!!
» Elle avait une blouse d'homme avec une cravate cerise. »
(*La Fiammina.*)



ROUTE DE BARBIZON.

— Mon aubergiste n'a qu'à bien se tenir ce soir, j'ai une faim!



ROUTE DE.......?

— Les Pyrénées, la Suisse, c'est bien banal! Si j'allais tout bonnement à Chatou?



PLAGE D'ÉTRETAT.

M.stress ***. (Aster John Leech.)



ROUTE DE POISSY.

— Voyez-vous ce gueux-là qui voudrait que je lui donne pour cinquante pistoles une bête qui m'en coûte à moi vingt-cinq!

COSARELLES.

Voici venir deux aspirants au prix Montyon, — ou deux candidats pour Nanterre, si jamais on se met à couronner des *rosiers*.

Il s'agit tout bêtement de deux docteurs; — saluez, s'il vous plaît!

Qui l'eût cru? — C'est M. Civiale, membre de l'Institut, et M. Leroy, plus ou moins d'Étiolles, qui enfourchent en partie double le dada de la réclame philanthropique!

Est-ce la résurrection du puff Huret-Fichet? Je n'ose le supposer.

Ah! la belle réclame!

Ces messieurs ont, avec beaucoup d'autres, réalisé l'avénement de la lithotritie, à la barbe de Velpeau et consorts. Jusque-là tout est bien.

Mais voilà que M. Civiale imagine un procédé pour s'approprier le mérite exclusif de cette invention : il offre 30,000 francs à l'administration pour solder à perpétuité un chef de service à l'hôpital où il a pratiqué la lithotritie.

J'avoue que c'est un acte de vertu. Puis le procédé n'est pas à la portée de tout le monde. Malheureusement cet acte de vertu, du jour où il ricoche, de par M. Civiale, de journal en journal, rappelle un peu les 30,000 fr. à qui prouvera que l'eau Lob n'est pas le meilleur spécifique pour la pousse des cheveux.

Aussi M. Leroy d'Étiolles n'en dormit pas. Si 30,000 fr. doivent assurer la gloire un peu usurpée de M. Civiale, 60,000 de M. Leroy d'Étiolles assureront bien mieux une gloire légitime comme celle de M. Leroy.

Et de plus, M. Leroy d'Étiolles se fait un devoir de désigner son propre fils pour palper les revenus et continuer le service dans la salle des calculeux.

Tout cela, vu de près, n'est-ce pas superbe..... de calcul!

M. Civiale avait peut-être aussi quelque fils adoptif à caser.

Et, pour régler tous ces intérêts de famille et de vanité, on prend l'Institut à témoin, et l'on bat la grosse caisse dans les grands journaux.

Puis ces deux messieurs s'en iront crier contre le charlatanisme et les faiseurs de réclames!... O paille! ô poutre! ô pelle! ô fourgon!

LES VOYAGEURS, — par MARCELIN (suite).


ROUTE DE SA GARNISON.
Son colonel a pour principe qu'un bon cavalier doit toujours ménager son cheval.


D'AMIENS A CARCASSONNE.
— Compagnie de grenadiers par-ci! compagnie de voltigeurs par-là! Ne ferait-on pas mieux d'attacher au régiment une compagnie d'omnibus?


RETOUR AU PAYS.
« Le congé que je porte,
» Triple non,
» Non d'un escadron,
» Il est sous mes souliers,
» Triple sans quartier! »


BAINS DE MER — SUR LA PLAGE.
Négligé du matin.


BAINS DE MER — SUR LE COURS.
Négligé de l'après-midi.


BAINS DE MER — AU SALON.
Déshabillé du soir.

⁂

Les lettres d'un nouveau débarqué publiées par l'*Union instrumentale* continuent à lancer leurs flèches à droite et à gauche.

« Ma bonne fortune de flâneur, — dit M. Michel Pallas (sans doute un pseudonyme), — m'a fait rencontrer dernièrement deux portraits photographiés appendus au mur de la maison qui porte le numéro 3 sur le boulevard de la Madeleine. Ils étaient deux, pas un de plus, pas un de moins. Mais qu'ils étaient bien accouplés! Est-ce le hasard qui a opéré l'accouplement? est-ce l'imaginative du peintre? Je n'ose décider; toujours est-il que cela vaut la peine d'être mentionné. J'ai donc vu le portrait de Rossini à côté de celui de Judith Lion, artiste qui est, comme on sait, l'incarnation de l'harmonicorde de Debain. Rossini n'a pas l'air d'être très-flatté de ce voisinage, et cependant à son air narquois on voit qu'il s'en moque au fond. Mademoiselle Judith Lion lui fait des mines pour le convertir à son charivarique instrument, et l'auteur du *Barbier* paraît lui répondre : Oui, va, va toujours, tu ne réussiras qu'à me dégoûter encore plus de la musique. »

Le fait est que le grand maestro n'attend pas qu'on accole son nom aux choses infimes de l'art : il semble faire les premiers pas, puisqu'il fraye avec les accordéons, les harmoniums, les guimbardes, cohabite avec les barcarolles et les fantaisies pour flageolet.

Ah! croyez bien que le patronage dont il honore aujourd'hui toutes ses babioles musicales est le plus infernal persiflage en action dont on ait jamais vu d'exemple au milieu de nous!

C'est que Paris ne comprend généralement que la *blague*, cette fée piquante et lutine qui s'attache à la forme, qui se cramponne aux mots; Paris est peu familiarisé avec l'*ironie*, cette satanique puissance de l'esprit.

Si Rossini raffole aussi des charmantes chansons de Nadaud, c'est pour rendre son persiflage plus fin et plus impénétrable au commun des martyrs.

⁂

Pour faire un calembour, notre aimable sculpteur D...

LES PAYSANS, — par BARIC.



— Ah çà ! pourquoi donc que tu n' réponds pouint quand j' te dis bonjour?
— Tiens, c'est vous, père Sassier? ma grand'foi, j' vous aurais pouint reconnu sans vout' figure !...



— Ils sont ben amoureux les deux nouveaux unis!
— Oh! on voit ben qu'ils ne se connaissent pas encore!!!

échinerait son meilleur ami, — à plus forte raison un pauvre débutant de l'Opéra.

On parlait devant D... de M. Dumestre, le nouveau baryton de la rue Lepelletier, le ci-devant jardinier de M. Fould.

— La claque doit être pour lui, dit notre sculpteur.

— Pourquoi cela?

— Parce qu'il est habitué à soigner les parterres.

J. LOVY.

LES THÉATRES POPULAIRES DE LONDRES.

Le *Journal amusant* parlait tout récemment des tristes acteurs allemands qui donnent des représentations au théâtre des Folies-Nouvelles, et qui l'ont si fort amusé par leur mise en scène bizarre. Là chaque acteur ressemble, dit-il, à une pièce du jeu d'échecs, et ne quitte un moment sa case que pour y retourner bien vite, tandis que les autres personnages parlent.

Eh! mon Dieu! la mise en scène est bien négligée partout ailleurs qu'en France, et les théâtres de Londres eux-mêmes ne ressemblent guère aux nôtres de Paris.

D'abord la plupart des salles de spectacle ne possèdent pas de lustres; elles sont éclairées par des candélabres placés de distance en distance autour des galeries. Par ce moyen les spectateurs des petites places voient toujours bien la scène dans toute son étendue. Ensuite l'œil n'y est point choqué par cette boîte grossière que l'on appelle communément le *trou du souffleur*.

Le souffleur est placé dans le manteau d'Arlequin, à la droite ou à la gauche du spectateur. Lorsque la face du théâtre est trop large, il y en a deux. Devant le souffleur est placé sur le mur : 1° le robinet au gaz de la rampe, qui lui permet de donner plus ou moins de feu; 2° le robinet des candélabres de la salle (lorsque le rideau est levé on rend toujours la salle plus obscure, c'est l'usage de l'autre côté de la Manche); 3° la sonnette qui avertit pour faire le tonnerre, la pluie et les éclairs; 4° tout ce qui est nécessaire pour les services de ce genre.

Grâce à l'absence de la boîte du souffleur, la rampe ne forme pas deux parties distinctes comme la nôtre. Chaque bec de gaz a son réflecteur isolé, et son feu n'est garanti par aucune espèce de verre.

C'est une chose curieuse que le peu de précautions contre l'incendie que prennent les directeurs anglais. Dans les corridors, dans les loges d'acteurs et même dans les coulisses, tous les jets de gaz sont à feu libre.

« Il n'y a que les théâtres qui doivent brûler qui brûlent, » disent avec calme les impresario britanniques.

Cet axiome fatalique est digne d'un disciple de Mahomet.

A Londres, les costumes des petits théâtres ne le cèdent en rien à ceux de notre grand Opéra; mais les décorations manquent d'air et de perspective; les scènes anglaises n'ont pas de profondeur, on y plante mal les châssis, et le jeu des dessous est tout à fait nul.

Quant à la mise en scène, c'est une triste chose, considérée comme art de faire mouvoir les acteurs. Les passades se font généralement mal, et j'ai vu dans des pièces de Shakspeare des artistes qui, lorsqu'ils avaient débité leurs tirades, s'en allaient au fond de la scène se mêler aux comparses, en attendant l'instant où l'action les obligeait à reprendre position sur le devant.

Vous voyez que vos Allemands ne sont guère plus arriérés que mes Anglais.

Ces messieurs, qui volent si bien nos pièces, devraient bien nous voler aussi un peu de notre mise en scène.

En 1851, lors de l'exhibition universelle de Hyde-Park, j'ai vu à *Princess' theatre*, dans Oxford-street, une sorte de pochade qui aurait fait croire que la France était éloignée de l'Angleterre de plusieurs milliers de lieues, tant on y connaissait peu les habitudes et même la nourriture de notre pays.

On nous y représentait comme des amateurs effrénés de grenouilles. Quand on dit dans le peuple d'Albion un *mangeur de grenouilles*, cela signifie un Français.

Ah! mes petits Parisiens, vous vous moquez sans cesse des *goddem*, apprenez que les Londoniens vous le rendent bien.

Si pour nous un Anglais est un gros personnage ridicule prononçant continuellement *goddam!* et disant : Je *havais* le spleen beaucoup fort, *very well*, aux yeux du même peuple, le Parisien est un gaillard énormément barbu, portant cravate rouge, et marchant à la façon de l'empereur Napoléon, les mains derrière son dos. De plus, il prend du tabac dans son gousset, et parle d'une façon brève et saccadée. Pour *John Bull*, M. Gobert est l'idéal de la nation française.

Si vous voyiez comme les *cokney* s'amusent lorsque le Parisien s'écrie :

— Sacré n... de D... d'Anglais! Perfide Albion!

Je me rappelle également une féerie intitulée l'*Alhambra*. En voulez-vous de la fantaisie? en voilà!

Le génie de l'Exposition monte dans un ballon avec un diable boiteux vêtu comme Caliban de la *Tempesta*. Il lui fait visiter les produits de l'univers, et le rideau de fond se déploie en panorama mouvant. On voit passer successivement le Palais de cristal, le Palais-Royal de Paris, la Suisse, le Tyrol, puis enfin la Turquie. Là, à propos de palais de cristal, nous tombons en plein dans une pièce mahométane. Nous voyons, dans le harem d'Abdul-Medjid, un Français bardé de fer comme au moyen âge; il vient faire pouffer de rire en criant d'une façon cocasse : *Liberté, égalité, fraternité!*

On détrône le sultan, on le tape, on l'embrasse; on le remet en place; puis on danse, on boit du thé, on mange des sandwichs, on chante des airs de Bérat arrangés à la façon anglaise, c'est-à-dire sans goût et sans art; on débite des couplets de facture sur les airs dérangés de nos vieux menuets et de nos ponts-neufs les plus surannés. Il y a un singe qui, dans les scènes d'amour, chatouille avec le bout de sa queue le visage des amoureux. Quant à ceux-ci, ils font en scène toutes sortes de choses qui feraient fuir nos Françaises, et qui n'effarouchent pas du tout la pudeur des ladies réputées si puritaines.

A Londres, on huerait un acteur qui dirait le mot *culotte*, et cependant le comédien chargé du rôle d'amoureux doit, — au dire du livret, — fermer avec un baiser la bouche de son amante. C'est un baiser qui dure très-longtemps, ma foi! Il paraît que la langue anglaise a aussi ses hardiesses.

Allons, mon cher *Journal amusant*, un peu d'indulgence pour la troupe allemande des Folies-Nouvelles. Si j'en avais le temps, je te ferais passer en revue les théâtres de Vienne, de Berlin et de toute l'Italie; tu verrais

que tous ont leurs ridicules. Et nous-mêmes, Parisiens ! Crois-tu donc par exemple que les étrangers n'ont pas de quoi se gaudir à nos dépens avec les Funambules malpropres et cet idiot de Petit-Lazari ?

HENRI HENRIOT.

La *Folle du logis* et les *Vierges* (1) sont deux petits volumes de poésies charmantes que vient de publier M. Barrillot. — Nous reviendrons sur ces deux livres ; ils méritent un examen approfondi ; aujourd'hui, pressé par le temps, nous nous bornerons à prendre au hasard, dans le dernier de ces ouvrages, un petit poëme qui donnera une idée du talent et du goût de l'auteur.

LA VIERGE AUX RÊVES.

Comme Astarté, sortant blanche de l'onde,
Laissant pleurer sa chevelure blonde
Sur son pied rose et sa conque d'argent,
Doris, nouant sa chevelure brune,
Pendant la nuit, dans un croissant de lune,
Vole au-dessus d'un nuage changeant.

L'éther la berce et porte sa nacelle ;
Sur son front mat la rosée étincelle,
Et dans nos prés s'égoutte en diamants.
Pâle et rêveuse, elle flotte sans trêve
Dans l'Océan qui n'a ni flots ni grève,
Où les soleils sont des îlots charmants.

Lorsque sur nous, dans la mer azurée,
Doris conduit sa trirème nacrée,
Qui nous projette un reflet argenté,
Elle sourit, et nous jette à mains pleines
Des songes d'or comme autant de phalènes
Qui font à l'homme un sommeil enchanté.

Quand un vaisseau, la nuit, à pleines voiles,
Glisse en rasant le miroir des étoiles,
Elle descend de l'azur allumé :
Aux matelots que le hamac balance,
Son doigt fait voir la rive où l'on s'élance
Et le clocher du pays tant aimé.

Elle s'accoude au chevet de l'enfance,
Et vient veiller au sommeil sans défense,
Sommeil si pur qui s'est fait en priant ;
La vierge alors, pour ces têtes blondines,
Ouvre l'écrin des péris, des ondines,
Pleins de rubis venus de l'Orient.

Surtout elle aime à parler au poëte
Qui va traînant sa misère inquiète
Pendant le jour, à la grâce de Dieu :
Elle lui fait, sous de vertes allées,
Glaner le soir des strophes étoilées
Dans des jardins où chante l'oiseau bleu.

De l'indigent elle enrichit la paille,
Et baise au front l'ouvrier qui travaille
Avec courage et répand sa sueur.
Dans les cœurs droits son souffle fait éclore
Des visions roses comme l'aurore,
Une espérance, une sainte lueur !

Dors en paix, dors, laborieuse fille
Qui tiens si tard les ciseaux et l'aiguille
Pour soulager et ta mère et ta sœur :
Dors, chaste enfant, sur ta modeste couche ;
Doris, la nuit, pressera sur ta bouche
Des fruits du ciel le suc plein de douceur.

Dors en paix, dors, penseur humanitaire
Qui veux chasser les vices de la terre,
Dors ; en rêvant tu seras un devin :
Tu verras fuir les misères, les guerres,
Et les humains, s'aimant comme des frères,
Communier sous le regard divin !

Pauvre exilé ! sur tes sauvages grèves
Espère en Dieu ; dors, la vierge aux doux rêves
De souvenirs viendra peupler ton cœur :
Elle viendra, comme une autre Égérie,
Mettre à ton front les fleurs de la patrie
Et sur ta lèvre un doux baiser de sœur !

A l'Orient quand l'aurore se lève,
Et qu'il est temps de suspendre le rêve
Du travailleur que la fatigue endort,
Doris alors s'élance d'un pied leste,
Pied rose et blanc, dans sa barque céleste,
Et va porter ailleurs ses songes d'or.

Ces vers, qui ne seraient pas désavoués par un homme vieilli dans les études littéraires, sont l'œuvre d'un ouvrier lithographe qui, obligé de gagner sa vie par un travail manuel, n'a eu pour acquérir de l'instruction que des moments pris sur ses heures de repas ou ses jours de chômage.

Nos lecteurs penseront comme nous qu'il faut encourager l'auteur de la *Folle du logis* et des *Vierges*, car sa poésie est la poésie du cœur, et c'est la bonne.

CH. PH.

(1) Deux volumes ; prix, ensemble, 3 fr. 50 cent. Chez Gabriel Roux, 24, rue des Grands-Augustins.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

⁂ Je me suis trouvé l'autre soir au café, dans un des chefs-lieux d'arrondissement qui avoisinent Paris, avec un brave vieil officier y exerçant un commandement administratif. Le bonhomme a une faculté d'écorcher les noms réellement incroyable. Les habitués de l'estaminet voyant le plaisir que j'éprouvais à l'entendre torturer la langue française, le firent passer en revue son répertoire.

Il nous parla d'un récent voyage à Montauban, ville où il refusa de se fixer. « Vous savez, dit-il gravement, » qu'elle n'est pas saine. Le nom de son département le » prouve assez, n'est-ce pas ? le département de *Carne-* » *et-Baronne ?* Je me rappelais que six mois auparavant, » continua-t-il, j'y avais été malade. Vainement avais-je » essayé de l'*eau sterlitz*, je fus obligé de recourir à l'*huile* » *d'Henri V*. Rien ne m'ôtera de l'esprit que l'eau du » pays n'y est pas pour quelque chose. Figurez-vous que » l'eau est *accroupie* sur les bords, et que les domestiques » puisent là plutôt que de la prendre au milieu, dans l'eau » *limpique*. Cette eau fit même périr un *arbustre* superbe » qu'on m'avait donné..... un..... comment nommez-vous » ça ?... Il avait des gros boutons... Ah ! je me rappelle... » un *coccis*. Il me venait de Marseille, situé dans le dé- » partement des *Bouches-d'une-aune*. »

— C'est donc ça, répliqua malicieusement l'un de nous, que tous les Marseillais, à commencer par M. Mirès, ont la bouche fendue jusqu'aux oreilles ? Une vraie bouche à dévorer des millions.

⁂ Le préfet d'un département ayant expédié un arrêté local à tous les maires de sa circonscription, leur demanda, selon l'usage, un accusé de réception.

L'embarras du maire de M... fut des plus grands. Cet honnête cultivateur était très-fort sur la question des choux, des poireaux et des navets, mais il était complétement brouillé avec l'orthographe. Il ne savait comment écrire au-dessous de sa signature *nouveau maire* de M...

Ce mot de *maire* ne l'inquiétait pas trop, il l'avait souvent lu ; mais c'était *nouveau* qui lui semblait terrible.

Il s'en alla chez son adjoint le boucher, qui, examinant la circulaire du préfet, lui répondit d'un air finaud :

— Puisque le préfet a écrit à messieurs les *nouveaux* maires avec un *isque*, c'est qu'il en faut un.

Le maire, n'étant pas suffisamment convaincu, se rendit chez le capitaine de la garde nationale, qui était nourrisseur de son état. Il lui soumit son cas. Le capitaine fit la lippe en entendant l'énoncé de l'opinion grammaticale de l'adjoint.

— C'est un âne, dit-il gravement ; quand je signe les feuilles des postes de ma compagnie, j'écris toujours : *Rien de nouvot*. J'aime mieux le *t*.

Le maire, de moins en moins convaincu, se tapa le front et courut chez le curé du village. Le vieil ecclésiastique était sorti, mais sur son bureau était un vieux bouquin tout jaune. Le visiteur en lut le titre, poussa un cri de joie, et revint triomphalement trouver ses deux donneurs d'avis.

— Vous êtes deux satanés imbéciles, s'écria le maire, et M. le préfet par-dessus le marché. Tenez, v'là le Nouveau Testament ! Y a-t-il un *isque ?* Non. Eh ben, j'crois que N. S. Jésus-Christ savait mieux l'orthographe que vous et le préfet. Je signerai Chanoyé, et j'ajouterai : *Un des nouveau maire*, sans *isque* et sans *t*.

⁂ La femme d'un des plus savants et des plus ladres chimistes d'outre-Rhin tourmentait depuis quelque temps son mari pour acheter une de ces fameuses sous-jupes à armature de fer qui ressuscitent en 1857 la mode des paniers de nos trisaïeules. La coquette dame était invitée à un grand bal, et n'avait à superposer, hélas ! que sept jupons empesés sur cinq crinolines. Le célèbre chimiste, tracassé, lui jura d'inventer quelque chose valant mieux que tout cela. En effet, le soir du bal, il apporta une machine de vaste rotondité qui fit battre joyeusement les mains et le cœur de la dame. Jamais elle ne s'était vue si ample, si majestueuse.

Elle s'habille aidée de son mari. Elle court au bal, et son entrée produit le plus grand effet. Le mari se frotte les mains et songe à prendre un brevet d'invention.

Les danses s'organisent, toutes les femmes se lassent au trémoussement du quadrille des *Lanciers* et du sempiternel *cotillon*. Madame la chimiste seule semble infatigable.

Deux heures venaient de sonner, et elle se livrait avec fureur aux tournoiements de la valse, lorsque soudain on la vit s'échapper des mains de son cavalier et s'élancer vers le plafond de la salle de bal, qui ne comptait pas moins de vingt pieds d'élévation. Là elle se balançait gracieusement au-dessus de toutes les têtes, et menaçait d'aller se nicher dans un gros lustre flamboyant.

Chacun pousse un cri d'effroi ; mais le chimiste prend vivement l'épée d'un militaire, et plonge cette arme dans la partie postérieure de la femme volante.

Un bruit assez étrange se fait entendre, et madame tombe doucement dans les bras de monsieur.

EXPLICATION. Le ladre chimiste s'était servi d'un vieux ballon oublié dans son laboratoire pour en faire une sous-jupe à gaz pour son épouse. C'était à la fois gros et léger, mais c'était dangereux. Ne rendons pas les femmes plus légères et plus volages qu'elles ne le sont, ô mon Dieu !

LUC BARDAS.

RÉPONSES AUX QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES

CONTENUES DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 1. Pour quel motif musèle-t-on ainsi les chevaux dans le Maroc ?

C'est afin de leur empêcher de prendre le *More* aux dents.

N° 2. Savez-vous pourquoi ces animaux ont en horreur la chicane et les avocats ?

C'est parce qu'ils savent que ces messieurs sont toujours disposés à prendre *leurs défenses*.

EXPLICATION DES HIÉROGLYPHES

CONTENUS DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 3. Jusqu'à dix ans j'eus l'habitude de mettre mes doigts dans mon nez, mais mes parents me l'ont fait passer.

Jusse, cadi, zan, Jules habite UDE, deux mètres, mêts, doigt dans mont, nez, même haie, parents, melon, faix, pas, C.

N° 4. On se désopile la rate en voyant la course en sac d'une fête foraine.

Once, des os pilent la ratte, on voie IAN, la court sans sac, dune, faite, faulx, renne.

N° 5. L'homme a souvent peur de la vérité, si toute nue il la voit apparaître.

L'homme a sous van peur de la vérité, six toues tenues, île, la, voi tape A, reître.

DESSINS COMIQUES EN ROULEAUX.



Plusieurs abonnés nous demandent, sur l'emploi de nos dessins imprimés en rouleaux, des explications que nous ne pouvons leur donner ici. — Le *Journal amusant* n'est pas timbré, et, en qualité de journal sans timbre, il ne lui est permis d'annoncer que les objets d'art et les œuvres littéraires.

Ainsi il a le droit d'annoncer qu'il vend ses dessins réimprimés en rouleaux;

Il peut dire que ces rouleaux ont 88 centimètres de large sur 8 mètres de long;

Que tous les dessins contenus dans un rouleau sont variés;

Qu'il existe quatre rouleaux différents, imprimés sur papier de couleur;

Que chaque rouleau, contenant des centaines et des centaines de sujets, ne se vend que 3 francs 50 centimes;

Que ces rouleaux peuvent se découper pour composer des albums, des feuilles d'images.

Tout cela est du domaine de l'art.

Mais si le *Journal amusant* allait plus loin, s'il vous disait les autres emplois que vous pouvez faire de ces rouleaux, et si ces emplois rentraient dans le domaine de l'industrie, il commettrait un délit et serait passible de 25 francs d'amende par chaque exemplaire du journal qui aurait contenu cette énormité.

Comptez à 8,000 exemplaires ce que nous devrions au trésor :

200,000 francs, pas un sou de moins,

Mais quelques billets de plus pour frais, 10me de guerre, etc., etc., etc.

Vous comprenez bien, chers abonnés, qu'il faut alors vous ingénier à trouver vous-mêmes l'emploi qu'il est possible de faire de nos dessins imprimés en rouleau, si vous n'en voulez pas faire des albums ou des feuilles détachées.

Cherchez!

Et si vous trouvez à les utiliser, envoyez-nous en un bon de poste le montant de votre demande, à raison de 3 francs 50 centimes par rouleau.

LES MODES PARISIENNES,

JOURNAL DE LA BONNE COMPAGNIE.

Il est dans l'usage des journaux de modes que les marchands payent une contribution de tant par an pour tel nombre de recommandations qui seront faites dans l'année pour ces maisons-là. Le journal *les Modes parisiennes* fait exception à cet usage. Non-seulement aucun marchand ne paye pour être recommandé par le journal, mais s'il arrivait qu'une personne quelconque collaborant aux *Modes parisiennes* acceptât, — même à titre de présent, — une rétribution, un objet quelconque d'une maison dont le journal aurait parlé ou devrait parler, cette personne cesserait aussitôt de travailler au journal.

Une pareille mesure n'a pas seulement pour but de donner une garantie aux abonnés, qui sont intéressés à ce que les renseignements fournis par leur journal soient justes et dépouillés d'intérêt personnel, elle était indispensable pour arriver à faire un journal qui fût la véritable représentation du goût parisien. Comment, en effet, pourrait-on représenter sincèrement le goût du jour, si l'on est obligé de vanter avant tout les modes de telles ou telles maisons, les produits de telles ou telles autres?

Les Modes parisiennes ont voulu être le vrai journal de la bonne compagnie, elles sont parvenues à leurs fins, et toutes les femmes qui savent reconnaître le genre et le goût de la classe élégante du monde parisien ont adopté ce journal. Ce n'est pas lui que vous trouverez chez toutes les couturières; il ne convient qu'aux couturières du style parisien, — aux femmes du monde distingué, — aux grandes dames, — en un mot à cette classe à part qui ne s'habille pas comme la foule, et n'accepte que ce qui est accepté dans son *monde*.

Les Modes parisiennes paraissent tous les dimanches; — ses gravures sur acier sont dessinées par Compte-Calix, qui n'en donne à aucun autre journal de modes. — Tous les mois le journal publie une planche de patrons et de broderies à la mode, — et à tous ses abonnés d'un an il donne en prime un magnifique album gravé sur acier exprès pour cet usage. Prix, en France : 12 mois, 28 francs; — 6 mois, 14 francs; — 3 mois, 7 francs.

Adresser un bon de poste à M. Philipon fils, rue Bergère, 20.

LES

DIFFÉRENTS PUBLICS DE PARIS,

ALBUM COMIQUE

LITHOGRAPHIÉ PAR GUSTAVE DORÉ.

Prix broché. . . . 6 fr ; rendu franco. . . . 7 fr.

Cartonné. . . . . 8 fr.; rendu franco. . . . 10 fr.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 84. — 1857. Prix du numéro : 45 centimes. 8 Août.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun credit.

PROMENADES AUX TUILERIES, — par MARCELIN.

(2e Suite.)



14206

LA JEUNE GARDE.

Si l'on attaquait la France!...



14207

LA GRENOUILLE QUI VEUT SE FAIRE AUSSI GROSSE QUE SA MAMAN.

Où diable la crinoline va-t-elle se nicher?



14208

AMOUR D'ENFANT, VA!

LE PÈRE. — Faisez risette à petit papa?
L'ENFANT. — Beuh !!!.......



14209

MISTRESS BABY.

PROMENADES AUX TUILERIES, — par MARCELIN (suite).



14210
LA NOUNOU D'ALSACE.
Une bien bonne bonne.



14211
COMME C'EST FLATTEUR POUR CE MONSIEUR!
— Si tu ne finis pas de pleurer, je vais te faire emporter par ce vilain homme-là.



14212
L'AFRICAINE.
.... L'Afrique, ce pays des lions! » — et des bédouines.



14213
C'EST SI COMME IL FAUT D'AVOIR UNE NÉGRESSE POUR BONNE!
— Vous savez bien, Euphrasie, que je vous ai défendu de sortir avec mon fils sans vous être d'abord peinte en noir.
— Allons, bon, voilà qu'il faut se mettre en couleur à présent!

LE MONDE OCCULTE.

LES FLUIDISTES ET LES SPIRITISTES.

III.

Intervention d'un nouveau sorcier. — M. *Éliphas Lévi.* — La science cabalistique. — Rêveries de rabbins. — Chapitre à émonder.

Au moment où nous avons le spiritisme sur les bras, voici une autre espèce de sorcier qui vient compliquer la situation. C'est M. *Éliphas Lévi*, autrement l'abbé Constant.

Dans une série de feuilletons intitulés les *Fantômes à Paris*, ou *Ce que c'est que M. Home*, M. Éliphas Lévi a la prétention de nous initier à la *haute magie*.

Si vous prenez goût à ses révélations, si vous digérez ses enseignements, je vous tiens pour un homme très-courageux. Sur cent personnes qui ont commencé la lecture de ces feuilletons, je doute qu'il y en ait quatre-vingt-dix qui puissent aller jusqu'au bout.

Et cela est fort heureux, car le grimoire de ce sorcier ne ferait qu'embrouiller la question et grossir le fouillis général.

Avant de nous occuper des tables parlantes et des esprits frappeurs, commençons par nettoyer la place; débarrassons-nous au plus vite de la *haute magie* de M. Éliphas Lévi, qui arrive au milieu des phénomènes du jour comme Azor dans un jeu de quilles.

A propos de M. Home et du *magnétisme*, M. Eliphas Lévi s'imagine que la France éprouve le besoin d'étudier la *cabale* (la *kabbalah*), cette théosophie mystique de quelques rabbins de l'antiquité!

Et le voilà compulsant, au profit de M. Théodore Boulé, directeur de l'*Estafette*, — qui se laisse faire, — tous les vieux bouquins de Rabbi-Akiba, de Siméon-Ben-Yochai, de Moïse-Ben-Nachman, d'Isaac Loria, d'Abraham Erréza, de Cornélius Agrippa, de Jean Reuchlin, et autres rêveurs de même farine!

Vous savez que la science cabalistique, — ils appellent cela une *science!* — consiste en grande partie à soumettre les *puissances supérieures* en prononçant certains mots de l'Écriture sainte, en combinant, en faisant permuter certaines lettres de l'alphabet, ou certains chiffres.

PROMENADES AUX TUILERIES, — par MARCELIN (suite).



14214

UNE APPRÉCIATION DE L'ART GREC.

— Des antiques, un tas de sans-culottes et de va-nu-pieds!....



14215

LA FLEUR DU BEL AGE



14216

LES ANCIENS S'Y CONNAISSAIENT.

— Et tu m'avoueras, ma chère, que les femmes étaient bien mieux comme ça qu'avec la satanée crinoline.



14217

SIR BOSMARDING, ESQUIRE.

« ... Dans les âmes bien nées
» Le chapeau n'attend pas le nombre des années. »

Figures de géométrie, symboles, rébus, acrostiches, toutes les puérilités de la lettre morte, tous les hasards de l'arithmétique, sont du domaine de cette charmante cabale, et c'est avec ces passe-temps insensés, avec ces chimères, qu'on espérait évoquer des anges et des démons, opérer des miracles, conjurer des maléfices, commenter les textes de l'Ancien et du Nouveau Testament, expliquer le passé, prophétiser l'avenir, forcer la serrure de tous les événements!

Et dire que bon nombre de philosophes et d'honnêtes savants n'ont pas craint de bâtir un système d'exégèse, un dogme, un rituel, sur ce tissu d'extravagances dues à l'imagination déréglée de quelques têtes malades!

Si c'est une science, où sont ses titres? Quelle est sa raison d'être? Si c'est une croyance, quelles consolations offre-t-elle au cœur humain? Il n'y a pas de place là pour le sentiment individuel ni pour la foi. L'âme et l'esprit n'ont rien à voir dans cet échafaudage de niaiseries construit sur la lettre morte.

Nous élaguerons donc, s'il vous plaît, de notre programme la *haute magie* du feuilleton de l'*Estafette*. Ce n'est pas elle qui nous donnera la clef des phénomènes du jour. Que nous font la *cabale* et l'indigeste grimoire des vieux rabbins tombés en enfance? On ne se sert pas des ténèbres pour dissiper le brouillard.

D'ailleurs nous avons d'autres miracles à fouetter.

J. LOVY.

FORT COMME UN TURC.

Ouf!

Cher lecteur, aimable lectrice, vous êtes-vous aperçus

CRINOLINIANA, — par Mlle Octavie Rossignon.



14218

La police, qui depuis longtemps était à la recherche d'une bande de malfaiteurs de la plus dangereuse espèce, a fait hier une descente dans le château de ***, canton de ***, et l'a trouvée tout entière cachée sous une crinoline oubliée. La bande n'a fait aucune résistance. (*Gazette des Tribunaux.*)



14219

— Ciel! quelle horreur! ma cage que je cherche partout!!...
— Une cage? il n'y avait pas de moineaux dedans, j'ai pris ça pour un garde-manger...



14220

Le jardinier a eu là une bonne idée de se servir de vieilles crinolines pour ses melons! Je disais bien à ma femme qu'il y a toujours dans sa toilette quelque chose qui *cloche.*



14221

Non, ma petite chatte, il n'y a pas d'appartement pour vous ici, le propriétaire ne veut pas d'animaux chez lui.

que depuis plus d'un mois je n'ai pas envoyé la moindre copie au *Journal amusant?*

— Oui! — Vous êtes bien aimables.

Savez-vous à quoi j'ai passé mon temps? — A voyager. — D'où j'arrive? — de Constantinople.

Vous ne me croyez pas? — Demandez plutôt à l'ambassade ottomane, à Paris, où, lors de mon départ, mon passe-port a été visé, griffé, paraphé par un jeune Turc qui porte un bonnet grec, et qui m'a avoué être natif de la rue Saint-Denis.

Mon premier soin en débarquant en Turquie a été de me mettre à la recherche du fameux proverbe : — *Fort comme un Turc*, à l'existence duquel nous croyons naïvement, nous autres Parisiens, et qui n'existe pas; vous allez en juger.

J'ai un ami intime à Constantinople, c'est chez lui que je suis descendu. Mon Pylade habite une maisonnette en planches, peinturlurée en gris à l'intérieur, à l'extérieur en rouge, à deux pas d'un cimetière abandonné, dans le faubourg de Péra, le quartier des Francs; il a pour meubles un lit en fer, une table en fer, deux chaises en fer, des ustensiles de ménage en fer, plus une caisse aussi en fer où sont renfermés son argent et ses valeurs; le tout à l'épreuve du feu. Mon ami veut bien que sa maison brûle, ce qui est la moindre des choses dans la capitale de la Turquie; mais, au moins, entend-il avoir le temps de sauver son mobilier et sa petite fortune.

Sa surprise fut grande d'apprendre que le but de mon voyage était tout uniment de savoir à quoi m'en tenir sur la valeur du dicton populaire en usage chez nous.

Je vous livre le résultat de mes investigations à l'appui de la justesse proverbiale de ce dicton, le seul et unique rival du *nec plus ultra* de nos athlètes forains et autres hercules du Nord.

Un matin donc, je me mis à la poursuite du susdit proverbe.

La première personne qui frappa mes regards fut un *hamal* ou portefaix turc, suant, soufflant, geignant à

LES IMBÉCILES, — par Mlle OCTAVIE ROSSIGNON.



Ça me portera bonheur pour ma loterie Saint-Roch.



Dire qu'avec le prix d'un pain de quatre livres je pourrais gagner le gros lot.....

grimper une rue montueuse, escarpée, caillouteée, avec une charge à écraser le mari d'une génisse.

— Oh! oh! — fis-je en m'adressant à un honnête marchand de *calva*, sorte de gâteau fait d'amidon, d'huile de sésame et de miel, — voilà un gaillard solide!...

C'était le cas pour le *calvadjy* de me répondre : — *Il est fort comme un Turc.* Point! le négociant ambulant me répliqua tout bonnement : — En effet, voilà un gaillard solide.

Un peu désappointé, je continuai ma route. Arrivé sur le port, j'aperçus trois matelots attelés à un câble, remorquant à grand'peine une crique pesamment chargée; la face injectée de sang, les veines du cou gonflées, haletants, épuisés, il semblait que ces trois malheureux allaient être frappés de congestion cérébrale. Un nouveau personnage accourut, le *hamal-bachy*, le syndic des portefaix; lequel, après avoir offert son concours aux trois hommes avec ce simple mot : — *Bouïjouroun* (faites-moi le plaisir d'accepter), dépouilla son cafetan, et, repoussant avec douceur les pauvres diables, s'attela généreusement à leur place. En un clin d'œil la crique fut remontée comme par enchantement et amarrée avant même que les trois essoufflés eussent repris haleine. Je m'approchai d'eux et leur dis en leur désignant l'espèce de cabestan vivant, de locomotive humaine qui les avait si vite et si bien aidés : — Quelle encolure! quelle vigueur! quelle force!

— Quelle bonté, surtout!... — acheva l'un des trois hommes.

Ce n'était pas encore la réponse que j'attendais, aussi m'éloignai-je lestement pour me remettre à la piste de mon proverbe châtré.

Quelques pas plus loin, je m'arrêtai devant un Turc mis à l'ancienne mode, un vrai Turc de mi-carême, pérorant au milieu d'un groupe. Le groupe se composait d'un Français, d'un Italien, d'un Anglais et d'un Allemand, prenant auprès du fils d'Allah des renseignements sur les divers moyens de locomotion de tel à tel endroit. Le Turc répliquait à la fois à toutes les questions qui se croisaient entre elles; répondant au Français avec la pureté de langage d'un quarantième d'académicien; à l'Italien, avec l'élégance sonore et l'harmonie de diction d'un savant en *ni;* à l'Anglais, avec la volubilité linguale de tous les Johnson, Robertson et autres Péterson de la Grande-Bretagne; à l'Allemand, avec cette intonation gutturale, ce travail du larynx qui ne vous permet pas de savoir si un fils de la blonde Germanie parle... ou s'étrangle.

C'était à croire à un professeur de langues fossiles, à un ex-interprète assermenté près la tour de Babel; je demeurai stupéfait d'un pareil polyglottisme, moi qui, en ma qualité de ci-devant *fort en thème*, n'ai réellement appris ma langue paternelle qu'au sortir du collége, ai presque oublié le latin et ne me rappelle plus beaucoup le grec; aussi murmurai-je avec admiration : — Voilà un Turc qui est bien fort.

— Peuh! — interjeta modestement le polyglotte du bout des lippes, — je suis fort comme tout le monde ici.

En effet, à Stamboul, le moindre titi constantinopolitain s'exprime en trois ou quatre idiomes.

Je pouvais, à la rigueur, tirer de la réponse du musulman une conclusion en faveur du dicton : — Fort comme un Turc; mais, la chose ne me paraissant pas encore suffisamment explicite, je repris ma chasse au proverbe.

Tout à coup la vigie de la tour du *séraskier* jette un signal d'alarme, la voix du canon se fait entendre... boum!... — Un cri sinistre lui succède : — *Yangovad Samboul!* Le feu est à Constantinople! — Je regagne à grands pas le quartier de mon ami, c'est précisément son quartier qui brûle; je veux arriver à sa maison, c'est justement sa maison qui flambe ou plutôt qui est flambée, car je n'aperçois plus qu'un monceau de cendres... et la flamme continue sa marche dévastatrice.

Pendant qu'au milieu du brouhaha, du tohu-bohu, du pêle-mêle, Arméniens, Grecs et Juifs cherchent à l'envi à soustraire au fléau destructeur leurs objets les plus précieux, pendant que les *sakas* ou porteurs d'eau sillonnent les rues avec la rapidité de l'éclair, pendant que les *troumbadjis* ou pompiers, par groupes de quatre et portant une pompe sur leurs épaules, se dirigent au pas gymnastique vers l'incendie, je retrouve mon polyglotte assis sur une natte devant sa maison, en train de fumer tranquillement son narghilé chargé de *tombéki*, en regardant les progrès de la flamme et se contentant de murmurer avec l'impassibilité du fatalisme : — *Allah chérim!* Dieu est grand! — En d'autres termes : — Si le feu doit s'éteindre, il s'éteindra; si la ville doit brûler tout entière, elle brûlera.

A ce moment, passe auprès de moi un *troumbadji* portant sur son dos le lit de fer, les chaises de fer, les ustensiles de fer, le coffre de fer de mon hôte, c'est-à-dire de quoi faire deux voyages d'un Auvergnat parisien avec une charrette à bras. Alors j'oublie la maisonnette incendiée de mon ami, et, ne songeant plus qu'au dicton populaire, je m'exclame avec admiration : — Pour le coup, ce pompier est *fort comme un Turc!*

— Jeune homme, — m'observe le polyglotte en reculant tranquillement sa natte que le feu commence à corroder, — quand on se sert d'une locution proverbiale, il ne faut pas la dénaturer.

A Constantinople, on dit d'un homme robuste : — *Fort comme un Français.*

Je vous donne cette réponse pour vraie, historique, locale, irréfutable.

Si vous en doutez, allez-y voir.

ALEXANDRE FLAN.

LES DIEUX DU RIRE.

Que deviendrait le *Journal amusant*, si l'on décrétait, sur l'avis des docteurs de l'école des larmes, l'abolition du rire?...

Eh quoi! Démocrite serait noyé par Héraclite! Jean qui pleure nicotiniserait Jean qui rit!... Voilà qui est absurde et impossible dans la patrie de Rabelais et de Molière, sur cette terre des bons vins, où chaque éclat de rire semble faire éclore une vendange, tandis que le jus de cette même vendange fait éclore à son tour la bonne humeur et la franche gaieté.

Il y a pourtant, je vous le jure, des chevaliers *de profundis* qui songent à supprimer le rire comme malsain et entaché d'une certaine magie diabolique.

Le rire n'est-il pas le meilleur symptôme de la santé de l'esprit, et comme un épanouissement de notre âme?...

« On rit depuis le commencement du monde, même au temps des âges héroïques... Les dieux eux-mêmes rient dans l'*Iliade*, et ils rient si fort qu'on a pris pour type de la plus franche gaieté le *rire homérique*.

Eh bien, non! l'école dite *des Lacs* n'est pas de cet avis; la gaieté l'offusque. En effet, avec quoi remplirait-elle ses urnes et ses lacs, si elle ne versait pas autant de pleurs?...

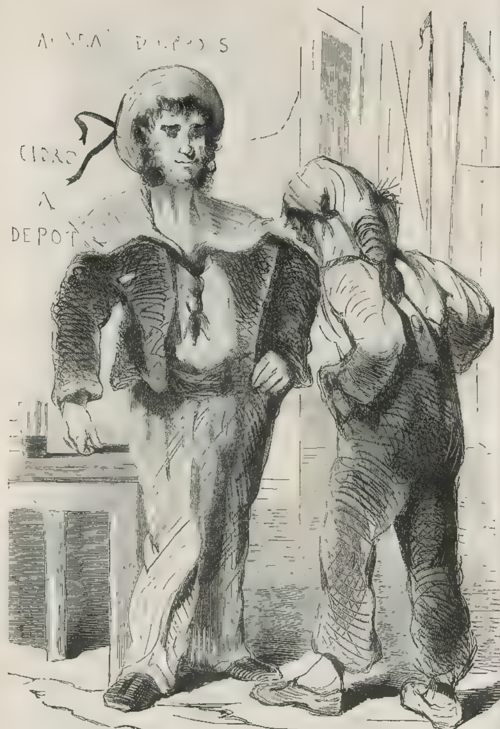
Un grand poëte disait, il y a dix ans : « La France

PROPOS MARITIMES, — par RIOU.



14224

LE CAPITAINE. — Attention, timonier, la barre au vent, brasse tribord devant et bâbord derrière, file l'écoute du guy et cargue le point de grand' voile au vent.
UN PASSAGER. — Que diable est-ce que ce charabia-là, y comprends-tu quelque chose, chère amie?
— Ma foi non, mais faut croire que l'équipage est étranger.



14225

— Te v'là donc revenu, vieux zig, de Vestapol avec un ruban que j' crois?
— Mais oui, mon pauv' fils, on zuza que j'avais mérité d'être décoré *cavalier de la religion d'honneur*, et d' porter c'te queroix dont tu ne vois ici que l'*estrope en suspente* en ruban rouze.

s'ennuie!... » Peut-être prenait-il son propre ennui pour celui de tout le monde. Quand Auguste avait bu, la Pologne était ivre. Aujourd'hui il conclut que le rire est impie. Le rire de Rabelais lui paraît indécent et cynique; il condamne le comique de l'innocent *Don Quichotte;* il trouve que le bonhomme la Fontaine, d'un plaisant si élevé dans ses *Fables*, n'est pas un poëte; enfin, il finit par anathématiser Voltaire, Byron, Gœthe, Henri Heine et Alfred de Musset, parce qu'ils ont tous plus ou moins ri comme de vrais Gaulois

Il nous paraît peu logique, pour combattre l'ennui, de nier la puissance du rire.

La France, qui a fait les plus grandes choses, n'est-elle pas le pays où l'on ait le plus ri?...

Quelle autre contrée peut inscrire au panthéon de la gaieté des dieux comme Villon, Rabelais, Clément Marot, Mathurin Régnier, Piron, Molière, Beaumarchais, Camille Desmoulins, Vadé, Debrault, Désaugiers et pas mal d'autres?...

Nous pouvions dire encore : « Tous les dieux ne sont pas partis... », tant que Béranger nous restait Lui mort, le dernier dieu du rire n'a-t-il pas disparu avec lui?...

> Je ne veux point qu'on me pleure,
> Moi, le boute-en-train des fous,
> Puissé-je, à ma dernière heure,
> Voir nos fils plus gais que nous!

Ce souhait s'est-il réalisé?.. J'ai peine à le croire, tant je vois de gens mettre des crêpes à leur lyre, s'ils en ont une, ou bien à leur chapeau et se déguiser en chevaliers de la triste figure. On ne nous distinguera bientôt plus des Anglais, tant nous tournons au spleen, au *cant*, au *composed*, et tant nous nous faisons une plastique élégiaque.

C'est à l'un des chefs de l'école des larmes qu'il donne le conseil suivant :

> Du romantisme, jeune appui,
> Descends de tes nuages;
> Tes torrents, tes orages,
> Ceignent ton front d'un pâle ennui.
> Mon camarade,
> Tiens, bois rasade;
> C'est un julep pour ton cerveau malade.
> Entre naître et mourir, hélas!
> Puisqu'on ne fait que quelques pas,
> On peut aller de travers ici-bas.

Il se demande avec raison si, parce que l'on ne rit guère aujourd'hui, on est moins frivole?... Mais à son rire il veut associer la poésie, et il s'adresse pour cela à la petite fée, celle de la chanson, qui lui prêtera sa baguette magique :

> Dans une conque de saphir
> De huit papillons attelée,
> Elle passait comme un zéphir,
> *Et la terre était consolée!*

Ah! c'est que presque toujours la consolation est auprès de ce rire sauveur, et le chantre du *Vieux vagabond* le savait bien; il pouvait dire avec sa sœur de charité qu'il faisait chérir la vie. « Le plaisir fait croire au bonheur. »

Son rire est comme cette brise qui, passant sur les fleurs, tarit la rosée de leurs calices; d'un souffle, il sèche nos larmes. C'est Roger Bontemps qui gouaille les *hauts* et les *bas* de la vie; le petit homme gris et sa sublime insouciance; et, comme pendant à ces croquis de maître, madame Grégoire, dont on voit le gros rire aller jusqu'aux larmes. Délicieux pantagruélisme, confit en un certain mépris des choses fortuites, pour la forme; au fond, grande sagesse et haute raison.

> Rabelais, si fou et si sage,
> Lui légua, par parenté,
> Un capuchon dont l'usage
> En fait un saint en gaîté.

Mais sachez-le bien, graves docteurs, esprits moroses, « dolents contemplatifs, amoureux de Caresme, » ce n'est point chez lui une philosophie purement railleuse, épicurienne ou égoïste. Il a vu, mieux que vous peut-être, que dans la vie le rire côtoie trop souvent un fleuve de larmes. Écoutez plutôt :

> J'ai suivi plus d'enterrements
> Que de noces et de baptêmes;
> J'ai distrait bien des cœurs aimants
> Des maux qu'ils aggravaient eux-mêmes.
> Mon Dieu, vous m'avez bien doté.
> Je n'ai ni force ni sagesse;
> Mais je possède une gaîté
> Qui n'offense point la tristesse.

Puis il conclut, avec Beaumarchais, qu'il est des choses dont il faut rire de crainte d'avoir à en pleurer. C'est

le grand secret de Molière, qui fait litière de nos ridicules, de nos préjugés et de nos vices, pour en récréer nos propres yeux. Car ces travers nous ne pouvons supposer qu'ils existent en nous, et nous aimons à les retrouver dans les autres; ce qui excite notre rire et nos applaudissements. Béranger ne s'y trompe pas plus que Molière :

Pauvres fous, battons la campagne;
Que nos grelots tintent soudain.
Comme les beaux mulets d'Espagne,
Nous marchons tous, drelin dindin.
Des erreurs de l'humaine espèce
Dieu veut que chacun ait son lot;
Même au manteau de la sagesse
La folie attache un grelot.

Béranger est là tout entier; voilà tout le secret de sa popularité; il a résumé dans son œuvre l'âme même de la France avec son bon sens, son génie, ses désirs de gloire, son amour de la liberté; en un mot, ses aspirations et même ses contradictions. Je viens de relire ses dernières chansons, les *nouvelles;* la dernière de toutes est un rappel à la gaieté en même temps qu'une admirable leçon :

Ma gaîté s'en est allée.
Sage ou fou qui la rendra
A ma pauvre âme isolée,
Dieu l'en récompensera.
. . . .
« Cessez à de folles têtes
» D'inspirer vos désespoirs,
» Disait-elle aux grands poëtes :
» Le génie a ses devoirs.
» Qu'il brille au vaisseau qui sombre
» Comme un phare bienfaisant.
» *Je ne suis qu'un ver luisant,*
» *Mais je rends la nuit moins sombre.* »
Au logis ramenez-la,
Vous tous qu'elle consola.

Combien se croient des étoiles et n'ont pas jeté le quart de lueur de ce vert luisant! — Vous, une simple luciole, allons donc! Poëte, vous êtes un des astres splendides qui rayonneront encore longtemps dans ce ciel de France, où votre place est marquée pour l'immortalité!...

ANTONIO WATRIPON.

COSARELLES.

A l'une des dernières représentations du théâtre de Brunswick, en Allemagne, M. et madame X..., les deux principaux acteurs de la troupe, s'avisèrent, au milieu d'une pièce où la jalousie conjugale jouait un rôle important, de se faire une petite scène de jalousie *réelle*. Le couple artiste, à la grande jubilation des camarades et des musiciens de l'orchestre, substituèrent aux paroles de l'auteur un colloque spécial très-animé, approprié à leur usage personnel.

Le public de la salle, qui n'était pas dans le secret des scènes de la vie privée de M. et madame X..., ne put saisir le piquant de l'à-propos, et l'acte d'irrévérence passa inaperçu.

Mais les indiscrétions de coulisses l'éventèrent le lendemain, et aux représentations suivantes M. et madame X... furent accueillis à grands coups de sifflets

Une très-grosse affaire s'en est suivie dans le cabinet du directeur, ainsi que dans l'alcôve conjugale.

On parle de la fuite de madame X... — L'Allemagne se francise.

*
* *

Le Conservatoire de musique et de déclamation a terminé ses concours à Paris. Cette fois encore le jury a couronné toute une légion de bacheliers et de bachelières ès piano. L'horizon du clavier d'ivoire s'étend, s'étend, dans des proportions formidables, inquiétantes. Puissances du ciel! Que ferons-nous de toutes ces gloires à six octaves?... Que de célébrités futures!... Que de coureurs de cachet!... Que de prodiges avortés! Hélas! qui remboursera les parents de leurs profonds attendrissements et de leurs vastes espérances?...

Mais ne décourageons pas l'orgueil des mères : réjouissez-vous, bonnes dames! couronnez, jury! triomphez, lauréats! Laissons passer la justice du Conservatoire et la joie des familles : l'avenir nous dira ce qu'il faudra défalquer de toutes ces couronnes.

Malheureusement si les petits prodiges avortent, les tapoteurs restent, et il faudra les nourrir. Cette fécondation artificielle du pianotage pourra donc un jour jeter le pays dans un très-grand embarras.

*
* *

Nous rencontrons dans un journal cette phrase perpétrée par M. d'Ortigue, mandarin de la haute littérature musicale :

« Nous ne savons quel esprit de vertige a introduit dans les églises des cantilènes et des accents qui non-seulement blessent le fidèle éclairé, mais qui encore, mais qui surtout révoltent l'indifférent, nous ne voulons pas dire l'incrédule, par le contraste inattendu que lui présentent des chants qu'il vient d'entendre au théâtre, avec l'idée qu'il se fait, malgré qu'il en ait, de la sainteté du temple chrétien, et cela grâce à l'insouciance des uns, à l'ignorance des autres, à cette présomption universelle qui, complice de leur paresse, porte tous les esprits de ce temps-ci à dédaigner les fortes études, et persuade particulièrement aux musiciens qu'ils peuvent devenir des maîtres en négligeant la pratique du contre-point et de la fugue autrefois familière même aux apprentis. »

Quand M. Lutterbach publiera une nouvelle édition de son livre sur l'*art de respirer*, il fera bien d'intercaler cette phrase de M. d'Ortigue parmi les exercices recommandés aux élèves.

Elle pourra également servir de préparation à ceux qui se destinent au métier de plongeur.

J. LOVY.

THÉATRES.

Quand il fait chaud, le meilleur de tous les spectacles, c'est le spectacle de la nature. Le riche et le pauvre y ont droit à une place de baignoire... dans un bain froid. Là point de rampe éclairée à l'huile et au gaz, mais le splendide lustre que le bon Dieu a suspendu au plafond céleste, — le soleil, ce calorifère des pauvres. Là point de décorations grossièrement peintes à la brosse, mais un panorama mouvant qu'on peut faire changer à volonté rien qu'en changeant de place. Là point d'orchestre jouant faux, mais les duos du rossignol et de la fauvette, les trios des chardonnerets et les chœurs de toute la gent emplumée.

Quand il fait chaud, le Parisien abandonne Paris pour la campagne ou les voyages; quand il fait chaud, le provincial abandonne sa localité pour Paris, le plus détestable pays du monde tant que durent les ardeurs caniculaires.

Quand il fait chaud, les théâtres ouvrent les portes toutes grandes aux débutants, du moins ils sont sûrs d'avoir quelques rares spectateurs zélés et dévoués : les amis et les parents des débutants. Quand il fait chaud, l'Opéra-Comique fait débuter MM. Nicolas, Barrielle et mademoiselle Dupuy. Quand il fait chaud, on reprend *Venceslas* aux Français, avec l'espoir que l'apparition d'une vieille tragédie à la glace pourra rafraîchir l'atmosphère. Quand il fait chaud, l'Odéon ferme, le Théâtre-Lyrique ferme, les Variétés ferment, Robert-Houdin ferme et Beaumarchais ferme. Les chances de cuisson sont diminuées pour le public.

S'il y a des théâtres qui ferment quand il fait chaud, il y en a qui redoublent d'ardeur et de courage. Le Cirque, par exemple, qui ne craint pas de risquer un grand drame militaire en quinze tableaux en plein été. Il est vrai que ce drame est placé sous l'égide de Charles XII, un brave à tous crins, et que la scène montre une nombreuse succession de décors couverts de neige et de glace, ce qui est très-rafraîchissant pour l'œil.

Dans une série de tableaux guerriers, Eustache Lorsay, un peintre de talent, et Taillade, son collaborateur, ont passé en revue la vie militaire de Charles XII disputant à Pierre le Grand la prépondérance du monde.

Charles XII, c'est la guerre incarnée dans un homme, mais ce n'est pas la guerre à froid, le canon chargé de protocoles; c'est la guerre fantasque, chevaleresque, avec ses emportements et ses passions. La devise du roi de Suède semble être : — La guerre pour le plaisir de faire la guerre!

Pierre le Grand, doublé de l'illustre Catherine, représente le système opposé. S'il fait la guerre, c'est dans un but de civilisation. Charles XII aspire à la conquête du monde dans le présent; Pierre le Grand n'y songe que pour l'avenir.

Charles XII, c'est un tempérament; Pierre le Grand, c'est un raisonnement.

Tels sont les deux héros qu'on nous a représentés au Cirque impérial, avec l'accompagnement obligé de beaux décors, de splendides costumes et de mises en scènes magistrales.

Les amateurs du genre militaire trouveront ce qui plaît le mieux au théâtre, c'est-à-dire énormément de coups de fusil. C'est une éloquence comme une autre, et qui a bien son mérite. C'est la grande logique des nations.

Puisqu'il fait chaud, allons voir le magique Théâtre des Fleurs du pré Catelan, et en nous y rendant nous entrerons quelques heures à l'Hippodrome, où l'on joue une amusante pantomime équestre intitulée les *Chansons populaires de France*.

Le but de la nouvelle œuvre de MM. Arnault et Bourget est de faire défiler devant nous, dans une joyeuse *fantasia*, les types allégoriques des plus célèbres *ponts neufs*. C'est la mère Michel, c'est Cadet-Roussel, c'est Fanfan la Tulipe, c'est M. et madame Denis, c'est Colin et Colinette, c'est le sire de Framboisy. L'histoire de la chanson en France, c'est l'histoire de la nation, dont les émotions diverses, en prenant une tournure animée, reçoivent par l'entremise d'un rhythme familier, la vie, l'énergie et la couleur qui perpétuent le souvenir des passions qui les ont produites.

Les chansons conservent ainsi l'histoire de nos haines, de nos joies, de nos amours, de nos gloires et de nos espérances; elles célèbrent la patrie, le vin, l'amour et la guerre, ces quatre grandes passions toutes françaises, qu'ont si bien su chanter tant de chansonniers renommés, à commencer par Thibaut, comte de Champagne, et Lusignan, pour arriver à Désaugiers, Pierre Dupont, Nadaud, et au plus illustre de tous, à Béranger, en passant par Villon, Olivier Basselin, Clément Marot, Benserade, Vadé, Collé, Favart et Piron.

Quand il fait chaud, et qu'on a écrit tout d'une volée un article aussi lourd que celui-ci, on va s'étendre sur l'herbe en essuyant son front mouillé. Dieu veuille qu'il n'ait pas fait suer autant celui qui lit ces lignes que celui qui les a écrites!

ALBERT MONNIER.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON.

Paris — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 85. — 1857. Prix du numéro : 45 centimes. 15 Août.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX :
3 mois . . 5 fr
6 mois. . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27 — Delizy, Davies et Ce, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Dorr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19

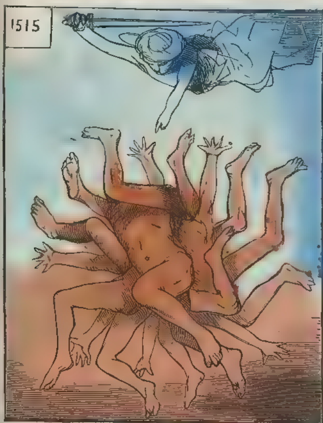
ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

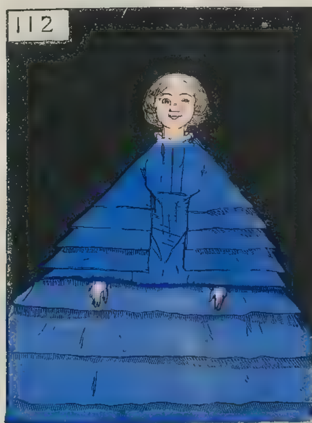
LE SALON DE 1857 DÉPEINT ET DESSINÉ PAR BERTALL.

(3e Suite.)



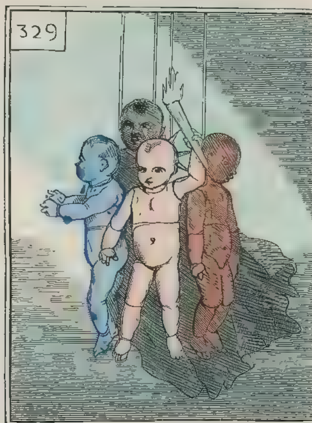
Les anges rebelles et rissolés, par Lafond.

Il fallait bien que ces anges eussent perdu la tête pour se révolter contre Dieu. M Lafond l'a merveilleusement compris. Ses anges n'ont pas la moindre tête, mais leurs jambes, qui sont nombreuses, rissolent avec l'énergie du désespoir.



Portrait de femme passé au bleu, par Barrias.

Les modes cette année sont fort laides, il est vrai ; mais ce n'était point une raison pour traiter si peu galamment cette dame et sa toilette. M. Barrias s'est montré trop vif, et le bleu dont il se sert, hélas! beaucoup plus vif encore.



Aux délices des enfants, par Bouguereau.

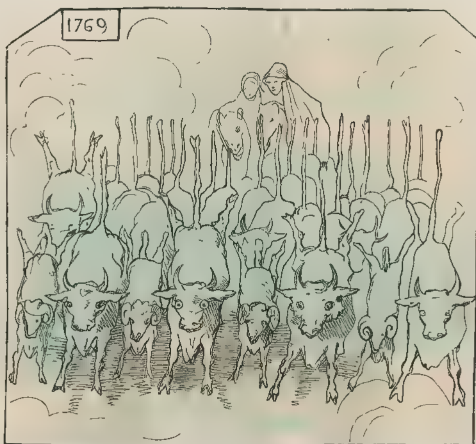
Enseigne exécutée pour un magasin de jouets, rue Chapon.

Ces petits pouparts articulés sont faits avec un grand mérite. L'artiste a su les rendre attrayants pour l'enfance en les revêtant de couleurs variées comme les dragées de baptême. A la violette, à la rose, au café, au chocolat, il y en a pour tous les goûts.



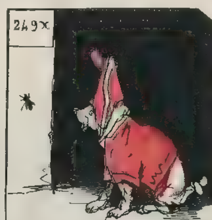
Le chien savant (échantillon).

M. Stevens, peintre belge, mais décoré, a pu, grâce à sa décoration, introduire une meute de huit ou dix tableaux blancs, rouges et noirs, tous pareils, et qui hurlent à tous les coins du salon.



Bœufs et moutons sautés à la crème, par M. Loubon.

M Loubon est le seul, à Marseille, qui sache préparer ces crèmes argentées dans lesquelles il fait sauter des bœufs et des moutons fantastiques. C'est un véritable régal pour ceux qui n'aiment pas la cuisine à l'huile.



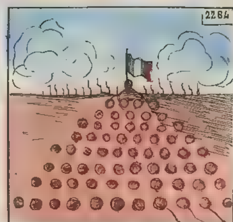
Le chien savant (autre échantillon).

Quel dommage que M. Stevens ait un véritable talent! ses chiens sont si embêtants, comme on aurait du plaisir à les fiche à la porte!



Gorge d'Apremont cuite au four, par Rousseau.

Cette année les morceaux envoyés par Rousseau sont généralement cotonneux et crus. Nous avons l'honneur de vous présenter ce qu'il y a de plus ferme et de plus cuit.



Bataille de l'Alma, par Rivoulon.

Le moment choisi est celui où les couleurs françaises sont arborées sur la tour du télégraphe et sur le tableau de M. Rivoulon.

LE SALON DE 1857 DÉPEINT ET DESSINÉ par Bertall (suite).



Étude de porte-manteau, par Chevignard.

Ce monsieur peint avec talent par Chevignard se montre fort triste de porter ainsi un manteau pendant les chaleurs du mois d'août. Méry seul, en effet, pourrait supporter gaiement un pareil manteau et de pareilles chaleurs.



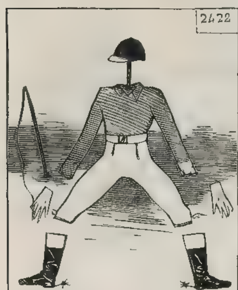
Le dernier petit verre, par Hurtrel.

Un vieux monsieur est occupé à toucher du piano et des dividendes, la mort vient lui offrir un petit verre. Tableau final.

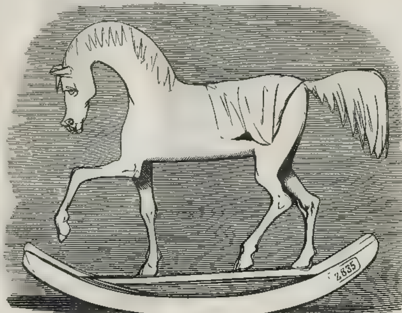


La tentation de saint Antoine, par Leray.

Une femme assez laide est tombée à l'eau, saint Antoine est tenté de la repêcher; espérons qu'il saura resister à la tentation.



Enseigne pour un culottier de la rue Vivienne, par M. Schopin.



Étude de cheval à bascule, par Daumas.

Dédié au jeune prince.



— Qui est-ce donc que tu salues!

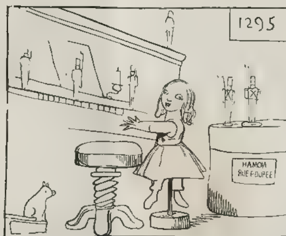
— C'est le petit bonhomme de Meissonnier, un vieil ami. Depuis quinze ans que je le connais, toujours le même, toujours spirituel, toujours parfait; il aurait bien tort de changer.



Oignons, nature morte, par Mlle Robelet.

— Vous pleurez, madame?

— Mon Dieu oui, ces oignons sont si bien faits. Le spectacle de cette nature morte me tire des larmes des yeux.



La boutique à quatre sous, par Hamon.

Car il y a erreur au livret, le portrait de ce poupart ne pouvant passer pour celui d'un jeune Emile quelconque. — Il faut le dire, cette année l'état de santé de M. Hamon inquiète ses véritables amis. Un régime rigoureux devient nécessaire. Qu'il boive du bordeaux, mange des viandes roties, éloigne avec soin de lui toutes pommades, toutes essences, et aille passer trois mois à Ornans, dans... la chambre de M. Courbet.



La chute des feuilles, statue par Schroder.

Un jeune homme possédait pour tout vêtement une simple feuille. Cette feuille étant tombée, le jeune homme s'enveloppe discrètement dans un drap. Que cette leçon de pudeur ne soit pas perdue pour la jeunesse.



Tableau inédit.

— Mais, mon cher Courbet, et Raphaël, et la *Vierge a la chaise*, qu'en dites-vous?...

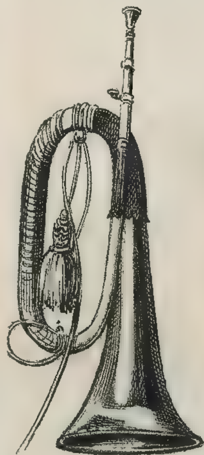
— Raphaël, Raphaël..., c'est gentil! mais vous verrez ma *Vierge au cochon*.

A PROPOS D'UN TABLEAU D'HISTOIRE, — par PENAVILLE.



Sujet historique à grande voltige; nous ne pouvons que féliciter l'auteur d'avoir eu l'idée toute patriotique de représenter nos zouaves faisant des tours de force et de souplesse.

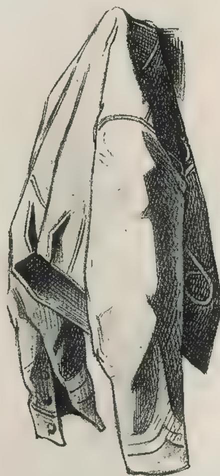
Le peintre, entraîné par sa fougue, passe au travers de la toile. C'est ce qu'on peut appeler bien entrer dans le sujet.



Le seul modele qui ait posé : un clairon.

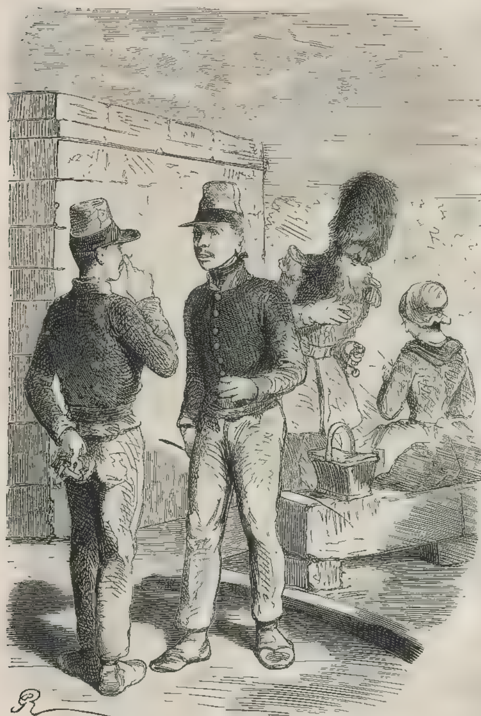


Doré, d'après une belle photographie du vrai Nadar, du seul Nadar opérant dans un vaste jardin, 113, rue Saint-Lazare. En avant la musique !



Tout ce qu'il a fallu de renseignements historiques pour cette toile immense, une veste de zouave.

LES TROUPIERS, — par RANDON.



— Moi, on m'offrirait le grade d'adjudant major, de colonel, que je n'oserais jamais parler comme ça le premier à une personne du sexe que je ne connaîtrais pas... mais ces sapeurs c'est t'hardi comme des pages!



Décidément je n'aurais rien valu pour le métier de nourrice; je n'ai pas de patience, et les enfants m'embêtent comme tout.

UNE BOUTIQUE LITTÉRAIRE.

Chaque jour la vie littéraire tend à se modifier. — Au milieu de l'activité profonde qui nous emporte, — lorsque les machines décuplent la production, lorsqu'on va de Paris à Londres en quelques heures, lorsqu'on fait sa fortune en quelques jours, lorsqu'une semaine d'aujourd'hui vaut un an d'autrefois, — les anciens procédés littéraires ne pouvaient rester éternellement les mêmes.

Passer un an à concevoir un livre, à l'ordonner, à l'écrire, était chose possible aux temps antédiluviens. A présent quiconque ne produit pas au moins ses vingt volumes par an est un auteur de peu de portée, un homme impuissant.

Un industriel intelligent a compris que la littérature devait se mettre à la hauteur des autres industries et arriver à une rapidité de production plus en harmonie avec notre époque.

A cet effet, il a fondé une fabrique littéraire, et vient de lancer son prospectus.

Ce prospectus, une des pièces les non moins curieuses de l'histoire littéraire de notre temps, mérite d'être porté à la connaissance du public, et nous en offrons le résumé à nos lecteurs :

— Voulant venir en aide, ainsi s'exprime le prospectus, aux écrivains dont l'imagination est fatiguée, et à ceux qui forcés de produire beaucoup ne peuvent perdre leur temps en de longues méditations, nous venons de créer une maison qui fournira à volonté aux auteurs dans l'embarras des sujets de romans, de pièces de théâtre, des intrigues, des dénoûments, et généralement tout ce qui concerne la littérature.

Ainsi, un directeur de théâtre a commandé une pièce à un auteur en renom, — celui-ci se trouve à court d'idées, ce qui peut arriver à l'homme le plus inventif, il vient chez nous, où il trouve à son choix des sujets de vaudeville, de drames, de comédies, de mélodrames, de féeries, etc., etc. L'auteur choisit, traite avec l'administration, et s'en va avec son sujet devenu sa propriété exclusive, et dont nul que lui ne pourra désormais se servir.

Les sujets de tragédie sont tenus à des prix très-bas.

Un écrivain au contraire a son sujet, il est satisfait de son exposition, le nœud de l'intrigue est suffisamment compliqué, mais le dénoûment n'arrive pas, le malheureux auteur cherche en vain. Comme Petit-Jean, ce qu'il sait le mieux, c'est son commencement. Depuis un mois il rêve et se creuse en vain le cerveau, il va falloir abandonner le chef-d'œuvre commencé. Grâce à notre institution, il n'en sera point ainsi. Il se rend dans nos bureaux, nous présente son manuscrit inachevé. Le manuscrit est remis au commis préposé aux dénoûments, et en moins de huit jours le dénoûment demandé est trouvé, et le manuscrit complété rendu à son propriétaire.

Un troisième est versé dans toutes les péripéties du roman et du drame. Habile à nouer et dénouer une intrigue, il a seulement le malheur de ne pas savoir très-exactement sa langue, et éprouve quelque embarras à enfiler adroitement ses phrases à la suite l'une de l'autre. Nous venons à son secours, et moyennant une légère prime nous lui fournissons un style irréprochable, sévère ou gai, simple ou sublime, suivant le sujet.

S'il s'agit de vers, on peut demander la manière d'après laquelle on les veut, soit dans la manière d'Hugo, de Lamartine ou d'Alfred de Musset, soit même dans la manière de Boileau ou de Ponsard.

Pour satisfaire aux exigences de notre clientèle, nous nous sommes assurés du concours d'une vingtaine de jeunes gens d'une capacité éprouvée.

Chacun de ces commis a sa spécialité, dont il ne se départ jamais. L'un est chargé exclusivement des sujets à trouver, un autre des dénoûments, un autre des développements de l'intrigue, un autre des caractères, un autre des bons mots, un autre, — ancien premier prix de discours français à la Sorbonne, — du style.

On sait à quelle puissance d'exécution peut arriver un homme faisant toujours la même chose, et rien que cette chose.

C'est la spécialisation, — cette force qui a donné à l'industrie un si grand développement, — appliquée à la littérature.

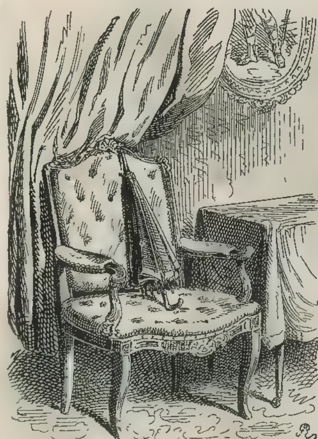
Grande et féconde idée, dont notre pays, je l'espère, nous sera reconnaissant!

D'ailleurs, nous achetons également à quiconque nous apporte quelque chose d'utile.

Ainsi, vous vous promenez sur le boulevard. Un bon dîner a éveillé votre imagination. En fumant un cigare et regardant passer les jolies femmes, une idée de vaudeville ou de drame vous arrive. — Vous n'êtes pas auteur, vous n'en sauriez que faire, — c'est une valeur perdue. Heureusement nous sommes là. Vous vous rendez chez nous, où on vous achète votre idée à sa juste valeur.

Un simple bon mot, une épigramme, un distique, nous achetons et vendons tout.

GRANDS MOTS ET PETITES CHOSES, — par RANDON.



Pepin le Bref.



Chefs-d'œuvre de lard.



Liberté de la mère noire.



Un libre panseur.



Un héritier de cinq louis.



Voué au bleu.

Nous faisons pour les lettres ce que les brocanteurs font pour les vieux habits, à cette différence que nous ne vendons et n'achetons que du neuf. — Tout sujet, tout bon mot ayant déjà servi est sévèrement exclu de chez nous. Nous offrons une indemnité de mille francs à qui prouvera que nous lui avons vendu quelque chose ayant déjà paru dans le monde littéraire.

On comprend quelle impulsion notre maison va donner à la littérature. Toutes les idées perdues vont trouver un abri, — tous les auteurs qui n'avaient qu'une moitié de talent vont pouvoir se compléter. Ainsi, les réalistes pourront acheter un peu d'idéal et de correction dans le style, — les fantaisistes, quelques idées et quelques sentiments, ce qui joint à la richesse naturelle de leur rime, leur permettra d'être de vrais poëtes, etc., etc.

Ne confondez pas, je vous prie, notre fabrique littéraire avec celle qui fonctionne depuis si longtemps, et dont le chef loin de vendre des idées aux jeunes auteurs leur en emprunte, et les donne au public comme siennes. C'est tout le contraire que nous avons voulu tenter. Nous faisons pour les idées ce qu'on fait depuis longtemps pour les domestiques. Nous leur créons un bureau de placement.

Le siége de notre maison est rue Richelieu, 61. Nous établirons des succursales dans divers quartiers au fur et à mesure des besoins.

Nous garantissons célérité et discrétion à tous ceux qui nous feront l'honneur de s'adresser à nous.

MM. les auteurs, nous vous attendons avec confiance.

— Que pensez-vous de ce bizarre prospectus? Cet homme n'a-t-il pas bien compris notre époque littéraire, et ne mérite-t-il pas de faire fortune?

A. Desonnaz.

COSARELLES.

La presse musicale nous apprend que notre ténor Roger plonge en ce moment l'Allemagne dans le délire. « Il faut voir, disent les guitares hebdomadaires, avec quelle ardeur, avec quelle exaltation poétique, les journaux allemands chantent les louanges de l'artiste français! Quand l'esthétique germaine veut choyer un chanteur, elle s'élance vers des hauteurs où jamais la presse française ne saurait l'atteindre. C'est l'extase à sa quarantième puissance. »

L'envie nous a pris de faire l'ascension de ces hauteurs et de remonter à la source de cette extase allemande, devant laquelle reculent les journalistes français, ce peuple de braves. Vérification faite, nos confrères n'ont pas tort; on reculerait à moins; voici ce que nous avons trouvé en allant consulter le texte allemand d'un journal de Hambourg, et notez que nous ne donnons qu'un extrait rapide et une pâle traduction :

« Que celui qui veut s'élever jusqu'au septième ciel du ravissement artistique, aille voir et entendre Roger dans le Raoul des *Huguenots;* et, porté sur les ailes de feu de ce dieu du chant dramatique, qu'il s'élance vers les cimes lumineuses où l'aigle seul ose établir son empire, où la poitrine, libre des entraves terrestres, boit l'éther pur!... Les scènes du grand duo du quatrième acte sont des *inou-*

LES LOTERIES, — par BARIC.



— J' voudrions un billet ed' loterie!... mais un bon, là!
— Choisissez celui que vous voudrez.
— Point si bête! j'aime bien mieux que vous me le donniez... vous connaissez les bons, vous, puisque vous en tenez!..



— Je vous rapporte vout' billet! i' n' vaut ren! puisqu'i n'a ren gagné!
— Que voulez-vous que j'y fasse?
— Je veux que vous me rendiez mon argent! donc!... puisque c'est vous qui m' l'avez donné c' numéro! fallait m'en donner un bon! j' vous ai donné d' la bonne argent, *moué!!*

bliabilités (Unvergesslichkeiten)... Quant à la fameuse romance dont on connaît chaque note, elle devient une nouveauté complète interprétée par Roger, — non à cause du rétablissement de la deuxième strophe supprimée par tous nos ténors, mais en raison de l'admirable suavité de ces notes, qui s'élèvent moelleusement dans l'air, pareilles à un nuage rose, à un songe du matin. Que nos chanteurs prennent exemple de ce radieux modèle, eux qui hurlent cette tendre mélodie comme les anciens Germains hurlaient leurs chants de guerre, au grand effroi des Romains. »

Quel enthousiasme!... mais aussi quelle tuile!...

***

Notre spirituel confrère Frédéric Thomas nous contait récemment que M. Polydore Millaud avait été autrefois clerc d'huissier à Bordeaux. Doué d'une écriture de chat, il désespérait le patron. On prit le parti de lui donner les *Aventures de Télémaque* à copier, afin de l'exercer calligraphiquement. Que fit le jeune Millaud? Croyant que la tâche dont on le chargeait se rattachait aux affaires de la maison, il se mit à copier crânement le roman de Fénélon sur du papier timbré à 28 sous!... Il en était déjà au commencement du livre deuxième, quand on s'aperçut de ce scandaleux gaspillage. Le patron furieux le chassa de son étude, et l'accompagna jusqu'au delà de la porte avec des familiarités du plus mauvais goût

Frédéric Thomas ajoute que plus tard, en publiant l'*Audience*, M. Millaud fit ample connaissance avec le papier timbré.

***

Le boulevard de Sébastopol a déjà fait tomber sur son parcours une infinité de victimes.

Parmi les condamnées à mort, — et dont l'exécution est proche, — figure une rue, — ou plutôt une ruelle, — sale, étroite, ténébreuse, gluante, suant par tous ses pores une tiède et nauséabonde humidité.

C'est la rue *Guérin Boisseau*.

Ce qui se fricote dans cette rue a toujours été un mystère pour moi.

Là, point de maison qui ne soit une masure; point de masure qui ne soit un foyer d'infection. Là s'épanouit un essaim de marchands bottiers; car cette rue semble vouée au commerce de la chaussure humaine. Vous voyez s'étaler devant chaque boutique un bataillon de bottes symétralement rangées, dont le prix invariable est de DIX FRANCS, ainsi que le constate le chiffre 10, placé en étiquette monstre sur chaque paire de chaussures.

Pourtant là n'est point le mystère; mainte rue parisienne a sa spécialité, et les prix fixes ont leurs traditions. Mais l'énigme, la voici :

Veuillez vous promener dans cette charmante ruelle, et jeter les yeux sur les enseignes de ces vendeurs de chaussures, vous lirez successivement :

Au DIX bleu;
Au Renard bleu;
Au Lion bleu;
Au Chien bleu;
Au Chat bleu;
Au Loup bleu;
Au Lapin bleu.

Puisque mes confrères du grand format ne laissent jamais démolir une bicoque sans nous raconter ses antécédents, sans nous donner la généalogie de ses accessoires et dépendances, je prie humblement le *Siècle* de vouloir bien me dire pourquoi la rue *Guérin-Boisseau* s'est vouée au bleu.

***

Un nouveau café-concert va s'ouvrir dans le cinquième arrondissement. (Le besoin de cette denrée ne se faisait pourtant pas sentir.) Déjà d'ébouriffantes affiches s'impriment chez D..., pour annoncer cette grande nouvelle au peuple français. On entendra dans ce café-concert, s'il faut en croire le programme, M. *Adolphe*, célèbre clarinette, *élève de Musard*, et mademoiselle *Léocadie*, jeune soprano des plus miraculeux, qui a failli entrer au Conservatoire. Le moyen de résister à de pareilles séductions musicales!

A propos de cafés-concerts, voici une petite anecdote que nous vous affirmons historique; elle vous prouvera l'importance que certains *artistes* attachent à leur infirme spécialité.

M. X..., directeur d'un de nos théâtres de Paris, entreprenait dernièrement une petite tournée en Belgique. Pendant son séjour à Bruxelles, une actrice en disponibilité fit quelques démarches auprès de lui pour devenir sa pensionnaire à Paris.

— Venez demain matin à mon hôtel, nous en causerons, dit le directeur.

— Il faudra aussi engager mon mari.

— Votre mari?... Que fait-il? Est-il artiste dramatique?

— Il chante dans les cafés-concerts.

— Dans les cafés-concerts? Hum!...

— Il dit les chansonnettes d'une façon ravissante.

— C'est possible, — mais...

— Si vous saviez, monsieur, *comme il fait le cochon!*

— Ah! il fait le cochon! Je le félicite de s'être voué à cette spécialité de l'art.

Le couple belge ne fut pas engagé.

J. LOVY.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

*** Il y a des gens pour qui le plaisir de mentir est passé à l'état de véritable besoin.

J'étais au café Mazarin, où deux menteurs de lettres très-connus dans l'endroit (pas ailleurs) se régalaient sérieusement de *blagues* (je lâche le mot), à bouche que veux-tu.

L'un disait à l'autre :

— L'été dernier je sortais de l'école de natation de Deligny; je passais le pont des Arts, lorsqu'un camarade qui m'accompagnait m'offrit de parier que je ne me jetterais pas trois fois de suite dans la Seine du haut de ce pont. Moi, le plus élégant piqueur de tête de l'école, j'acceptai la gageure. Je mis bas ma redingote, j'ôtai mes bottes, et vlan! j'étais en une minute dans l'absinthe des grenouilles.

L'ESPRIT DES GAMINS DE PARIS, — par PENAVILLE.



En ont-ils des z'houppelandes de longueur! c'est de celles-là qu'on peut dire qu'i leu z'y manque des sous-pieds!



Polyte en redingote! Es-tu chic! Donne-moi l'adresse de ton tailleur, y fait joliment sur mesure!

— Le pont des Arts, dit l'autre, n'est pas si haut que le pont d'Austerlitz, et je m'y suis jeté bien des fois.

— Oui, mais ce n'est pas tout, — se hâta de s'écrier le hâbleur n° 1, — au lieu de remonter par la berge, je m'accrochai aux anfractuosités des pierres d'une pile, puis aux membrures de fer du pont, et c'est par là que je regrimpai sur le parapet où m'attendait mon ami. Puis, crac! je replongeai, et crac! je remontai de la même façon. Avez-vous fait ça, vous?

Le hâbleur n° 2 fit une petite moue dédaigneuse et dit :

— J'ai fait plus fort que vous. Une nuit j'ai gagé après boire, avec des écervelés qui sortaient de la Maison d'or, de grimper jusqu'au sommet de la colonne Vendôme comme à un mât de cocagne... et j'ai gagné le pari. J'ai mis ma carte de visite sous le talon d'une botte de Napoléon.

— Elle est forte, celle-là, exclama l'écouteur..... Un mât de cocagne, bon! on peut l'étreindre... mais la colonne Vendôme, non! elle est trop grosse!

— Hé! monsieur, répliqua le second narrateur piqué, je vous ai bien laissé remonter deux fois le long d'une pile du pont des Arts, laissez-moi au moins grimper une seule fois le long de la colonne.

Et de colonne en pile, mes deux gaillards finirent par s'en appliquer une passablement soignée. Seulement on n'a jamais pu savoir lequel des deux avait été vainqueur, chacun dans le cercle de ses connaissances ayant toujours prétendu avoir tué son adversaire

⁂ On a déjà fait bien des plaisanteries sur l'éloignement de l'Odéon, il est probable que l'on en fera longtemps encore.

Arnal racontait un jour, au foyer du théâtre du Palais-Royal, un mot qui ne déparerait pas la collection.

— Un soir, dit-il, j'aperçois un gentil cabriolet découvert; je monte dedans, et je crie au cocher : *A l'Odéon!*

— Chut! me fait mon homme en me recommandant avec frayeur le silence.

— Qu'y a-t-il? lui dis-je. Est-il défendu d'aller à l'Odéon?

— Est-ce qu'on dit ces choses-là tout haut, bourgeois? Si mon cheval vous entendait... il ferait des manières pour marcher.

⁂ Il y a à la Comédie française deux actrices de mérite qui se détestent le plus cordialement possible. Les journaux gagnent à cette guerre à coups d'épingles des mots piquants qu'ils s'empressent d'imprimer afin d'exciter la verve des deux rivales.

En voici un tout neuf qui n'a pas encore eu les honneurs de la publicité.

— Pourquoi mademoiselle *** a-t-elle fait changer le spectacle ce soir? demandait au régisseur l'une des deux ennemies intimes.

— Elle est indisposée, répond l'employé, et elle prétend avoir perdu une dent de lait.

— Vraiment! réplique la comédienne. Ça ne se perd donc qu'après les dents de sagesse!

⁂ On demandait devant le célèbre docteur Lisfranc comment mouraient le plus souvent les médecins.

— Les médecins, répondit-il, meurent de faim ou de fatigue. Inconnus, ils meurent de faim; connus, ils succombent sous le travail.

⁂ Puisque le nom de Marseille est venu sous ma plume, voici ce que j'y ai entendu dernièrement à l'époque des débuts.

Un gros armateur (qui veut du bien à l'une des chanteuses de la patrie de la bouillabaisse) entre dans la salle quand le rideau était levé, et demande à mon voisin de droite si la débutante a déjà chanté son fameux air de bravoure qui commence ainsi :

Comme un éclair
La flatteuse espérance
Brille à mes yeux, etc., etc.

Le Marseillais, dont la débutante avait agacé les nerfs par ses miaulements prolongés, répond d'un air furieux à son interlocuteur :

— Vous me demandez si elle a chanté *comme un éclair?* Non, troun de l'air! elle a chanté comme un chaudron.

⁂ C'était dans le cottage de lord D..., ce gros richard qui éblouit Paris en ce moment; il faisait un orage épouvantable, et mylord, si connu pour son calme, continuait tranquillement son déjeuner avec sa sèche moitié.

Tout à coup la foudre tombe dans la salle à manger, réduit l'Anglaise en cendres, et ressort par la croisée ouverte.

Lord D..., peu ému, se penche vers la sonnette et l'agite. Un laquais paraît.

— John, — dit-il avec son flegme britannique et en continuant son plum-pudding, — balayez madame et servez-moi le champagne.

⁂ Calino (disait une dame à ce Jocrisse moderne), ayez l'obligeance de voir si mon mari dort dans la pièce à côté. S'il dort, vous l'éveillerez et le prierez de me venir parler.

Calino entre dans la pièce désignée, et en ressort seul au bout de dix bonnes minutes.

— Eh bien, mon mari vient-il?

— Non, madame.

— Est-ce qu'il n'est pas là?

— Si fait. Vous m'avez dit de l'éveiller s'il dormait. Je lui ai demandé six fois : *Dormez-vous?...* Motus. S'il dormait, il m'aurait répondu *oui*. Or, comme il ne m'a pas répondu, j'ai pensé qu'il ne dormait pas, et je suis revenu vous demander ce qu'il fallait faire.

Quelle belle oie, hein!

LUC BARDAS.

CHOIX DU MUSÉE PHILIPON, album composé de dessins comiques avec texte par les dessinateurs et rédacteurs de l'ancien journal *la Caricature*. Prix particulier, pour les abonnés des *Modes parisiennes* et pour ceux du *Journal amusant*, 4 francs, rendu franc de port sur tout point de la France.

Il se publie à Paris plus de trente journaux de modes, et Paris n'en connaît que deux ou trois. Pourquoi cela?

C'est que tous les journaux de modes inconnus à Paris n'ont de clientèle qu'en province et à l'étranger.

C'est que ces journaux, publiant des toilettes qui seraient impossibles à Paris, ne se montrent pas à Paris ou n'y sont pas regardés, ce qui revient au même.

Mais pourquoi ces journaux publient-ils des toilettes fabuleuses?

C'est que la clientèle de ces journaux se compose à peu près uniquement des couturières et confectionneuses de l'étranger et de la province, et que ces couturières ou confectionneuses ne peuvent tirer parti d'un journal que si ce journal leur donne des modes, des toilettes, des ajustements appropriés à la majorité de leurs pratiques.

Or, la majorité des pratiques des couturières en province et à l'étranger ne se compose pas plus qu'à Paris des femmes du goût le plus pur, de l'élégance la plus parfaite.

Le goût pur, la véritable élégance sont en tous pays le partage d'une société d'élite, d'une minorité infime dans la population.

Il faut donc aux couturières, aux confectionneuses et aux marchandes de province et de l'étranger des images de modes qui satisfassent le goût du plus grand nombre.

Il faut que les journaux dont la clientèle se compose presque en totalité de couturières et de confectionneuses publient des modes et des toilettes pour le goût de la majorité.

Pourquoi les journaux de modes cherchent-ils leur clientèle d'abonnés principalement parmi les couturières, les confectionneuses et les marchandes? C'est que cette classe a besoin d'un journal, et qu'il est plus facile de trouver des abonnés parmi ceux qui ont besoin d'un journal que parmi ceux qui n'en ont pas besoin. C'est que la porte des couturières, des confectionneuses et des marchandes est toujours ouverte aux commis voyageurs, et qu'avec un ou plusieurs commis voyageurs l'on réunit bientôt le nombre d'abonnés nécessaire pour couvrir les frais du journal.

Mais si un journal ne compte pour ses abonnements que sur les femmes du monde, comme elles n'ont aucunement besoin d'un journal, et s'abonneront seulement quand il sera bien avéré que tel journal est mieux fait, et plus comme il faut que les autres, ce journal devra vivre bien des années avant d'obtenir un succès, et il aura le temps jusque-là de ruiner son éditeur...

C'est cette tâche difficile, — créer un journal représentant fidèlement les modes, les toilettes, les ajustements, les assortiments de couleurs et jusqu'aux gestes, aux poses de la bonne compagnie de Paris, — c'est cette tâche que l'ancienne maison Aubert osa entreprendre, il y a une douzaine d'années, par la fondation du journal *les Modes parisiennes*.

Les magasins d'Aubert, on s'en souvient, étaient le rendez-vous de tout ce qui, à Paris, s'occupe d'art et de dessin; la maison Aubert comptait des correspondants dans toutes les grandes villes du monde; il fallut néanmoins six années avant que le journal vît ses recettes balancer ses dépenses.

Mais quand il fut bien établi, bien connu que le journal *les Modes parisiennes* était le fidèle représentant des toilettes et des modes de la bonne compagnie, son succès fut assuré, et chaque année ne fit que le consolider et l'agrandir.

Aujourd'hui ce journal, qui n'a point de voyageurs, qui ne fait solliciter aucun abonnement à domicile, qui n'accorde aucun crédit, ne tire aucun mandat sur la province; ce journal, qui n'inscrit et ne sert un abonnement qu'après l'encaissement du prix d'abonnement; en un mot ce journal, qui s'est placé dans les conditions les moins favorables pour réunir beaucoup d'abonnés, en a réuni cependant un assez grand nombre pour pouvoir prélever sur ses bénéfices une somme considérable qu'il consacre à offrir à ses abonnés d'un an un magnifique album dessiné exprès par GAVARNI, gravé sur acier par Portier (qui a gravé la VIE ÉLÉGANTE de la *société parisienne*, et les douze tableaux de Compte-Calix), coloriés avec art à l'aquarelle retouchée de gouache par un artiste.

Cet album se compose de DOUZE NOUVEAUX TRAVESTISSEMENTS dessinés exprès pour former cette prime.

Sa valeur commerciale est de 18 francs.

Un album de cette importance artistique prouve quelque chose.

Il prouve à la fois le succès du journal *les Modes parisiennes* et la nature exceptionnelle de ses abonnés.

Il prouve le succès du journal, car l'administration ne ferait pas une dépense importante si le succès ne l'en dédommageait pas.

Il prouve que la clientèle du journal se compose de femmes du monde : — quel intérêt un album de salon offrirait-il aux couturières, et ferait-on cette dépense considérable pour des abonnés qu'elle n'intéresserait pas?

Le journal *les Modes parisiennes* paraît à Paris tous les dimanches; chaque numéro est accompagné d'une fort jolie planche dessinée par M. Compte-Calix, gravée sur acier et coloriée avec goût.

Le prix de l'abonnement est de 7 fr. pour trois mois (en France), et 28 fr. pour l'année. — Les abonnements d'un an donnant, seuls, droit à l'Album des TRAVESTISSEMENTS de GAVARNI, si l'on veut recevoir cet album franc de port, en France, il faut ajouter 2 fr. (en tout 30 fr.).

On souscrit, à *Paris*, rue Bergère, n° 20; — à *Londres*, chez Delizy, n° 4, Norfolk-street, Strand; — à *Saint-Pétersbourg*, chez Dufour, libraire de la cour impériale; — à *Vienne*, chez Ch. Gerold et fils; — à *Copenhague*, chez Host, libraire de l'Université; — pour le *Piémont*, s'adresser au directeur des postes; — de même pour *Venise*; — au directeur des postes de Cologne et de Sarrebruck pour la *Prusse* et pour le nord de l'Allemagne.

UNE COLLECTION INTÉRESSANTE.

Bien peu de personnes connaissent toutes les variétés que présente encore le costume dans les différentes localités françaises. Ces variétés, dernière trace des anciennes nationalités, des anciennes démarcations provinciales, vont tous les jours s'effaçant, et il est positif que sous ce rapport, d'ici à peu de temps, le niveau le plus parfait régnera sur tous les points du territoire national.

Dès aujourd'hui déjà l'artiste ou l'amateur qui veut connaître, étudier, consulter, comparer ou collectionner ces costumes, ne sait où les trouver. — Dans le commerce? il ne rencontrera que des collections incomplètes, des dessins inexacts, des albums qu'il faut acheter en entier pour posséder un costume dont on a besoin. — Dans les bibliothèques? il lui faudra consulter des centaines de livres, et pour les consulter, connaître leur existence; et dans ces livres, pour un costume actuel, il en trouvera vingt qui se sont transformés ou modifiés depuis l'exécution de la gravure.

Pour l'artiste peintre, pour l'auteur, pour l'artiste dramatique, le directeur de théâtre, le costumier; pour l'amateur qui voudrait joindre à un livre sur un pays un atlas des costumes de ce pays; — pour le voyageur qui désire conserver le souvenir des costumes qu'il a vus; pour le curieux qui veut faire collection de dessins de ce genre, c'est une heureuse idée que celle de l'ancien directeur de la maison Aubert, qui a entrepris de réunir en faisceau, dans un format portatif et agréable, des costumes de tous les pays. Cette galerie, qui deviendra avec le temps un véritable monument artistique, se compose déjà de 400 feuilles.

Elle a pour titre :

MUSÉE DE COSTUMES DES DIFFÉRENTES NATIONS MODERNES.

Elle comprend jusqu'à ce jour :

95	COSTUMES	DES DÉPARTEMENTS DE LA FRANCE.
33	—	D'ALGÉRIE ET DES COLONIES FRANÇAISES.
37	—	DE LA RUSSIE MÉRIDIONALE ET SEPTENTRIONALE.
60	—	DE TURQUIE, GRÈCE, ÉGYPTE, ETC.
42	—	D'ITALIE ET DU PIÉMONT.
26	—	DE SUISSE ET DU TYROL.
24	—	D'ALLEMAGNE ET D'AUTRICHE.
27	—	D'AMÉRIQUE
13	—	DE HOLLANDE.
35	—	D'ESPAGNE ET PORTUGAL.
8	—	DE SUEDE ET NORVÉGE.

La suite des costumes hollandais va paraître prochainement, ainsi que celle des costumes espagnols et portugais. Puis viendra une série très-intéressante de costumes norvégiens, dont les dessins nous ont été rapportés par un peintre hollandais. Ensuite les costumes tout à fait inédits d'une partie de l'Inde très-peu connue des Européens. — Ces costumes sont dus à un jeune artiste français qui a fait un séjour de trois ans dans ce pays. Disons pour en finir que M. Camino va donner à cette collection des dessins de costumes algériens tout nouveaux.

Comme on le voit, le *Musée de costumes des différentes nations* est déjà un ouvrage hors ligne par le nombre de sujets qui forment sa collection, — parce qu'il contient plus de costumes français qu'on n'en pourrait trouver dans quelque recueil que ce soit. — Il nous est permis de dire également que nul autre ne peut lui être comparé pour le prix. En effet, ces dessins, gravés ou même lithographiés, s'ils sont mis en couleur, coûtent toujours de 1 fr., 1 fr. 50 cent. à 3 fr. la pièce.

Le *Musée de costumes* se vend 40 cent. la feuille coloriée, — et ce dessin est gravé sur acier par les premiers artistes, imprimé en taille-douce sur beau vélin, et colorié à l'aquarelle avec retouche.

On peut acheter telles ou telles feuilles qu'on veut, sans être obligé à prendre celles dont on n'a pas besoin ou envie.

Enfin, une fois possesseur des 400 feuilles parues en ce moment, on pourra, avec une faible dépense annuelle, tenir sa collection au courant, car le temps et les soins qu'exige la gravure sur acier pour arriver à de bons résultats, ne permettent pas de publier plus de 50 ou 60 planches par an.

Les 400 feuilles parues, à 40 cent., font 160 francs. Toute personne d'une solvabilité connue, qui désirerait les acheter et ne pas payer comptant cette somme consacrée à satisfaire une fantaisie, peut nous envoyer un bon de poste de 60 fr. et un billet de 100 fr. à notre ordre et à l'échéance d'un an : nous lui adresserons *franco* la collection bien emballée.

Adresser les demandes, accompagnées d'un bon de poste, à M. Philipon fils, 20, rue Bergère.

DÉCOUPURES FANTASMAGORIQUES,

TRÈS-AMUSANTE RÉCRÉATION D'HIVER.

Dessins combinés de manière qu'étant découpés et placés entre une bougie et la muraille, ils projettent des ombres fantasmagoriques. — Le cahier, composé de treize dessins, rendu franco, 4 francs.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 86. — 1857. Prix du numéro : 45 centimes. 22 Août.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de la *Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . 10 »
12 mois . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

L'ESPRIT DES BÊTES, — par RANDON.



14260

— Apprends, chien! que tu es en présence du plus pur sang de toute l'Arabie, d'un descendant de la jument du prophète.
— Moi, je ne viens pas de si loin que ça... je descends de Montmartre.



14261

— On dit que quand il y a pour deux, il y a pour trois; moi, je ne suis pas de cet avis : je trouve qu'il n'y en a pour deux que quand j'en ai de reste, et encore...



14262

— Je ne sais pas ce que j'ai fait au bon Dieu pour être condamné à un métier semblable, moi qui exècre la musique.



14263

— Tel que vous me voyez, c'est moi qui ai posé pour le fameux convoi du pauvre... j'ai eu les honneurs de la gravure et de la chanson, j'ai arraché des larmes de tous les yeux, et je n'aurai pas un caniche à mon enterrement.

LES PAYSANS, — par BARIC.



14264

— Eh bien, mait' Cidron, aurons-nous des pommes cette année?
— Des *poumes?*... y aura des *poumes*... mais pour y avoir des *poumes*... vous m'entendez ben?... n'y en aura pas!!...



14265

— Il fait une belle journée, aujourd'*huit*, p're Besognoux?
— Oui, ma grand' *foué*... c'est dommage de la donner à son maître!
— Pourquoi donc?
— Pa' c' que, comme on dit, on ferait ben mieux de la garder pour *soué*.

UN TRAIN DE JOURNALISTES.

Du train dont ils y vont, les *trains de plaisir* (comment peut-on appeler les trains de journalistes?) nous mettront littéralement sur les dents. — Ah! que les plaisirs sont doux!... C'est à ne plus savoir auquel entendre, du nord ou du midi, de l'est ou de l'ouest, les quatre points cardinaux nous écartèlent. Régates par-ci, steeplechases par-là, congrès scientifiques de ce côté, de cet autre comices agricoles, tout cela fait une succession d'invitations, de convocations, de réceptions, d'allocutions, de libations et de relations, que c'en est une bénédiction. Les papiers publics en crèvent.

Hier, c'était l'ouverture du *central* suisse, l'*exhibition* de Manchester, le concours régional d'Évreux, la fête du *bon la Fontaine* à Château-Thierry, etc., etc. Aujourd'hui, ce sont les courses de Boulogne.

La presse parisienne a convenablement répondu à l'appel. Nous comptons parmi ses représentants des vieux et des jeunes, des chauves et des chevelus, des noirs, des blonds et même des rouges. Nous citerons entre autres l'éternel Boniface, ce frère puîné du fameux serpent de mer du *Constitutionnel*, l'ubiquiste Charles Brainne de la *Presse*, Albert de la Fizelière dit l'*Aquilin*, Villemot le *Ravageur*, Murger dit *Grillon*, Nadar redouté des dieux eux-mêmes, et Supersac... qui n'a pas encore *vidé son sac*, selon la rime.

Comme toujours, l'administration s'était mise en frais et avait fait magnifiquement les choses. Ce train de journalistes en menait un de prince : wagon d'honneur, avec salon, fumoir, tables de jeu, etc. Aussi Nadar, qui se monte facilement le bourrichon, s'y était-il laissé prendre à ce point, qu'au débarcadère l'un des administrateurs lui ayant demandé s'il était content : — « Hum! hum! fit-il, il me semble que les salves d'artillerie nous ont manqué au débotté. » Un peu plus, je crois qu'au moment du rembarquement on aurait fait droit à sa réclamation.

Mais Nadar, quittant là ses confrères, devait passer la Manche pour aller photographier tout le parlement, ainsi que la reine d'Angleterre elle-même, et c'est peut-être bien pour cela que le départ s'est effectué comme l'arrivée, princièrement toujours, mais sans le moindre coup de canon.

On était venu assister à des courses, cela ne pouvait empêcher les bains de mer, une chose dont le Parisien en général est très-friand, et dont en particulier raffole la presse parisienne; Murger prétend que c'est par affinité du sel marin et du sel attique. — Je lui laisse la responsabilité de son opinion. — Or on piqua des têtes entre les *selling-stakes*, les *selling-races* et autres *handicaps* du Derby boulonnais. Chacun fit des prouesses avec la lame, — même Murger, qui à Paris n'a cependant jamais usé de la Seine qu'en baignoire.

La ville de Boulogne n'est peut-être plus aussi anglaise qu'elle le fut jadis; cependant elle possède encore un caractère britannique très-prononcé, par sa population, s'entend, et ses cottages. Aussi les timides Français, — il y en a, — qui veulent se faire sur nature une idée quelconque de l'Angleterre, sans avoir à se confier aux flots changeants, y affluent-ils en grand nombre. Comme ville de bains, elle remplit toutes les conditions du genre : plage magnifique, casino comfortable, promenades pittoresques, rien n'y manque. Avec quelque bonne volonté, c'est-à-dire en desserrant un peu les cordons de leur bourse pour la construction d'un théâtre et d'une salle de concert, les Boulonnais en feraient le rendez-vous obligé de tous les baigneurs du continent qui se respectent. Quel placement de fonds mieux entendu! Mais... mais... Ah! les contribuables; ah! les municipalités de province!

Et cependant une impulsion individuelle a suffi là pour donner forme et corps à un véritable rêve, par ces temps d'églises en plâtre et de basiliques en carton. Un curé, un simple curé a trouvé moyen de réunir à lui seul trois millions, — trois millions!!! — et de bâtir un temple de vraies pierres, d'une masse imposante, mais d'un goût qui l'est un peu moins. Galimard, le sempiternel Auguste Galimard y a peint des fresques, c'est tout dire. Si jamais Boulogne se décide à se construire une salle de concert et un théâtre, ah! grand Dieu! grand Dieu! qu'elle le fasse avec la haine féroce du poncif! je l'en supplie.

Les courses, qui avaient été le motif de l'invitation, ont été à Boulogne ce qu'elles sont à Longchamps et à la Marche. C'est toujours dans ces solennités le même personnel d'hommes et de chevaux : — pour les hommes, MM. de Morny, de Pontalba, Leborne, Aumont, madame Latache de Fay, etc.; — pour les chevaux, Diamant, Monarque, Kikenny-Boy, the Dean, Goodlad, etc. Il paraît qu'elles ont été fort intéressantes; il se peut bien. Que voulez-vous? l'hippomanie n'est pas mon fait; au point de vue du *turf*, je m'estime à l'égal d'un mollusque; et, en semblable occasion, je me rabats toujours sur l'assistance. — Je dirai donc que cette partie du spectacle était des plus curieuses. C'était de l'*Epsom* presque pur sang, tant la physionomie britannique y prédominait. Partout on ne voyait que ladies dans des équipages, mangeant, rongeant, dévorant des choses à rassasier une escouade de grenadiers; que gentlemen sautillant automatiquement sur leurs montures, le nez et les favoris au vent. Enfin, remarque à faire, et qui ne peut que recommander les courses de Boulogne et leur mériter la faveur de l'avenir, — l'on n'y comptait que deux représentantes du *demi-monde*. Il est bon qu'on se le dise.

Au moment où la petite caravane parisienne reprenait le rail-way pour rentrer dans Paris par les Batignolles, Nadar et Murger prenaient le paquebot pour entrer à Londres par la Tamise. Nadar était gai, comme toujours; Murger était triste, comme quelquefois. — En voici la cause :

Dès Paris, il était convenu entre eux qu'ils iraient ensemble faire une pointe en Angleterre. Or chemin faisant sur Boulogne, en wagon, Murger avait tenu à Nadar ce langage :

— Puisque nous allons à Londres, il nous faut songer à nous procurer de l'argent anglais contre notre argent français, afin de conserver à peu près la totalité de nos valeurs, le coût du change étant à Londres excessif.

— Rien de plus juste.

— Si je l'oubliais, penses-y.

— Assurément.

On arrive à Boulogne. En débarquant :

— Eh bien, dit Murger, vite, vite, transformons nos francs en livres!

— A l'instant.

Mais on marche, on cause; les faits de toutes sortes sur-

LES PETITS JEUNES GENS, — par PENAVILLE.


14266
Quand on commence à user les effets provenant de papa.


14267
Le billard, difficultés à vaincre. Un carambolage à faire et un accroc à éviter.


14268
L'humble bouteille de bière, dépense payée par cotisation.


14269
Le bal, on risque un quadrille avec une des personnes des plus timides de l'établissement.


14270
Et bravement on chante :
Ah! si papa savait ça, trala la la.
(*Vieille chanson.*)


14271
Passé minuit.

viennent, et la bourse de chacun demeure toujours avec son numéraire national.

On prend des bains. En se jetant à la mer :

— Ah! mon Dieu! s'écrie Murger entre deux lames, nous nous embarquerons, bien sûr, sans avoir changé notre argent.

— Mais nous avons encore du temps devant nous.

On va aux courses; même scène. Seulement la voix de Murger commençait à avoir des larmes.

Enfin on monte en paquebot, et Murger n'y a pas plutôt posé le pied, que tournant vers Nadar deux yeux fous de désespoir :

— Ah! notre argent!... notre argent!... Je l'avais bien dit!...

— Diable! c'est vrai! fait Nadar qui se gratte l'oreille; combien as-tu?

— Trente francs, pardi!

Et Nadar en rit encore. Ce que c'est que les capitalistes!

A. Léon Noel.

LE MONDE OCCULTE.

LES FLUIDISTES ET LES SPIRITISTES.

IV.

Le magnétisme. — Les *fluidistes* et les *spiritualistes*. — Le colonel Roger. — Le Dr Wiesecké et son extatique *Blanche*. — M. Cahaguet et le svedenborgisme.

Je vous ai dit que le *magnétisme* déclinait toute alliance, toute parenté avec vos esprits frappeurs et vos tables parlantes. J'entends le *magnétisme* tel qu'il a été retrouvé par Mesmer et enseigné par Deleuze.

Le somnambulisme magnétique lui-même, un des mille produits de cet agent physique, désavoue hardiment tout le mysticisme de vos décrocheurs d'étoiles. Mais quelques adeptes ont voulu greffer le miracle sur le prodige, et les enfants de Mesmer se sont divisés en deux camps : les *fluidistes* et les *spiritualistes*.

Les uns reconnaissent un principe matériel, un fluide analogue à l'électricité, une émanation de nous-mêmes, comme cause de tous les phénomènes (même celui de la *seconde vue*, où ils admettent néanmoins une influence psychologique); les autres croient à l'action directe de l'âme, voire même à l'intervention des esprits.

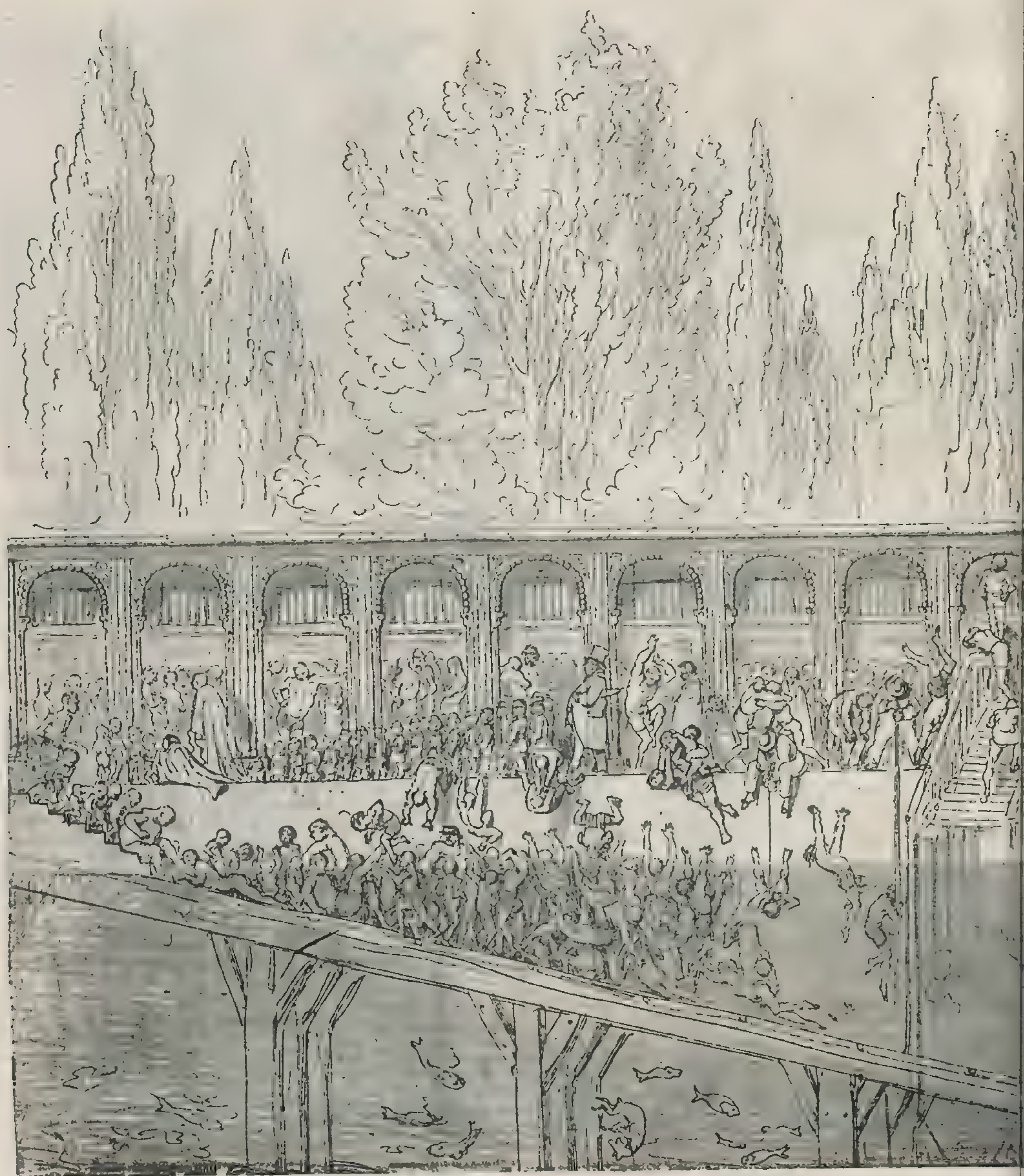
Cette scission a joué un fort mauvais tour au mesmérisme.

L'école *spiritualiste* compte dans ses rangs le docteur Billot, le docteur Ordinaire, MM. Cahaguet, Possin, Chambellan, etc. Le baron du Potet lui-même, qui disait en 1850 : *Le fluide est tout, l'âme n'est rien dans le magnétisme*, semble aujourd'hui déserter le terrain physiologique pour faire cause commune avec les mystiques.

A la tête des *fluidistes* nous remarquons les docteurs Charpignon, Perrier de Caën, Ellietson, MM. Lafontaine, Hébert de Garnay, etc.

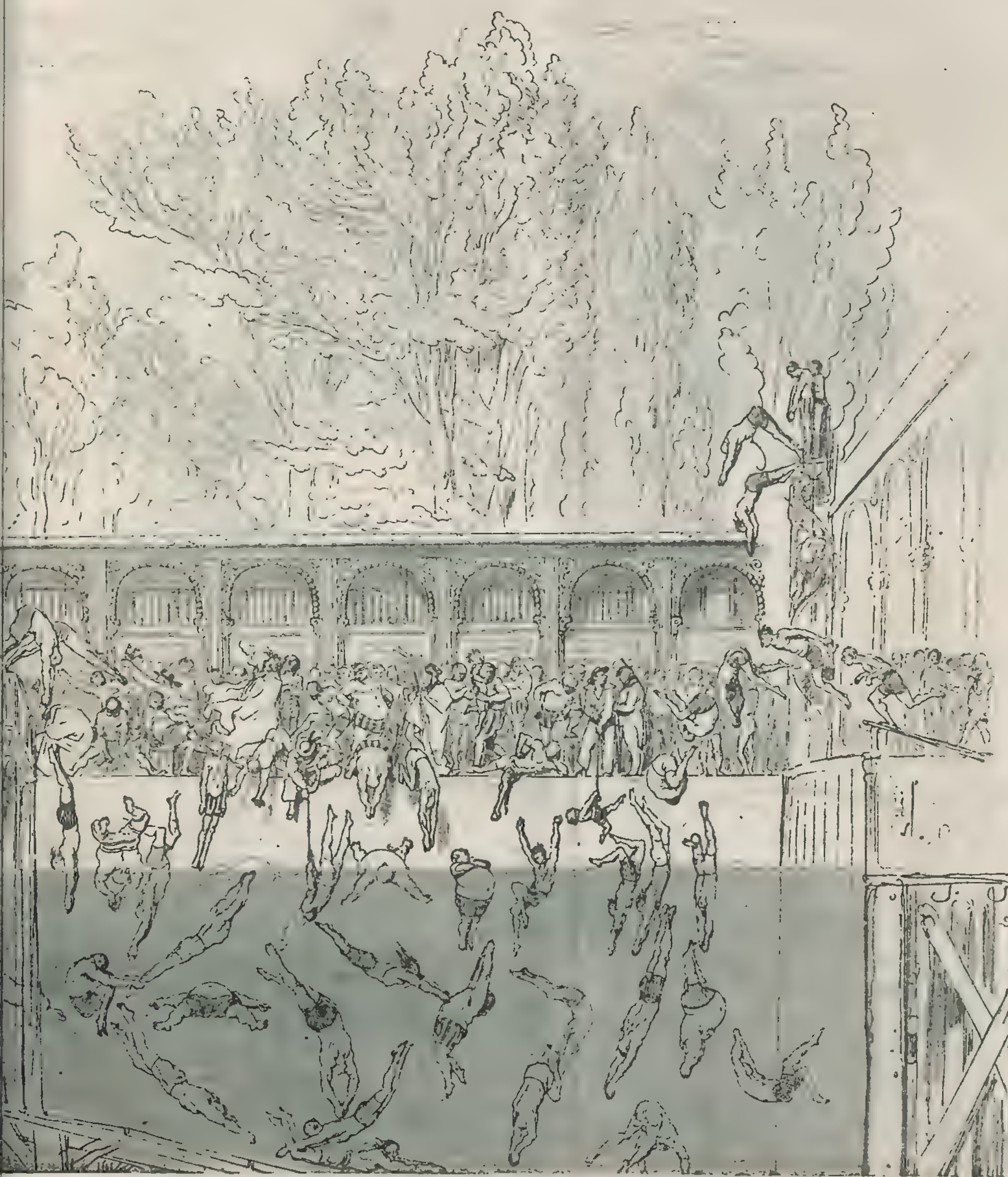
Je dis que cette scission a joué un fort mauvais tour au mesmérisme; car l'école spiritualiste une fois lancée dans

(*Voir la suite page 6.*)



LES BAI

DESSINÉS EN COU



DELIGNY,

AR GUSTAVE DORÉ.

MŒURS PARISIENNES, — par Hadol.



14273

— Comment, vous me comptez des petits pois 1 franc 50!...
— Dis-lui donc bien, mon ami, que nous ne sommes pas des Anglais; y se trompe, bien sûr.



14274

SUR LES BOULEVARDS.

... Mandez le nouveau conducteur *Parisien*, l'indicateur de toutes les rues... Le joli carnet de poche, carnet anglais, à 60 centimes seulement.
... Voilà ce qui vient de paraître, le cours de la Bourse et de la Banque... Vous faut-il un excellent rasoir?... choisissez au grand rabais... Voici la pluie, bourgeois, voyez un charmant parapluie à trois francs, voyez.....

les profondeurs de la métaphysique, s'est enfoncée jusqu'au septième ciel. Alors les corps savants ont enveloppé dans une même condamnation et la grande église magnétique et la petite chapelle d'illuminés.

Notez que certains magnétiseurs *spiritualistes* se sont tellement égarés, qu'ils ont pris pour l'itinéraire du ciel le chemin de Charenton.

C'est ainsi que le colonel Roger, magnétiseur *spiritualiste*, évoquait l'esprit *Micas*, qui transportait d'un lieu à un autre les meubles et la vaisselle. C'est ainsi que M. Possin, magnétiseur *spiritualiste*, opérait avec son somnambule *Ferdinand* les prodiges les plus... pharamineux. Ce *sujet* aurait notamment reçu une couronne de fleurs... des mains de la vierge Marie.

Le docteur Wiesecké, — encore un magnétiseur *spiritualiste*, hélas! — avait des sujets moins ambitieux : ils ne communiquaient qu'avec les anges et les apôtres. En revanche ces anges et ces apôtres accomplissaient des actes très-remarquables, — sans compter ceux dont les tribunaux ont retenti.

Dans une maison de la cité d'Antin, habitée il y a quelques années par ce Wiesecké, se passaient les faits les plus étranges. Là, en présence d'un noyau de fidèles, une extatique nommée *Blanche* se mettait en rapport avec saint Jean-Baptiste, et se signalait par toutes sortes de miracles, — ou du moins elle les promettait. A une certaine heure de la soirée le plafond devait s'entr'ouvrir pour donner passage à des monceaux d'or. Les membres du cénacle seraient ensuite chargés (ô sublime abnégation!) d'aller distribuer cet or à tous les indigents du globe. Quelques fidèles, — le croiriez-vous? — s'étaient déjà munis de leurs passe-ports!

Et ce n'est pas un conte que je vous fais ici. J'en suis désolé pour la raison humaine, mais nombre de respectables magnétistes donnèrent dans ce mystique fétichisme. Groupés autour de *Blanche*, sous les yeux du docteur Wiesecké, ils passaient les nuits à genoux et en prières. On regardait le plafond, on guettait le miracle.

Le miracle est encore à venir, comme bien vous pensez.

Pourtant aux yeux des fidèles le docteur Wiesecké était un saint, et son extatique *Blanche* une créature angélique descendue sur la terre pour prêcher toutes les vertus du ciel.

Mais un beau jour l'ange traîna le saint en police correctionnelle, et ce docteur, — je veux dire cet industriel, — alla expier dans les prisons de l'État ses hauts faits commerciaux et pseudo-magnétiques.

A Dieu ne plaise que je confonde l'ascétisme interlope de ce charlatan avec le spiritualisme de M. Cahagnet!

M. Alphonse Cahagnet, auteur des *Arcanes de la vie future dévoilée*, et d'une foule d'ouvrages de même farine, est un excellent homme; un théosophe convaincu, un honnête visionnaire. Son spiritualisme n'est pas nouveau : c'est du Svedenborg réchauffé, approprié au goût du dix-neuvième siècle.

Les livres de M. Cahagnet sont tous écrits sous la dictée, ou plutôt d'après les visions de ses somnambules extatiques. Sa grande pythonisse, son oracle de prédilection, se nomme *Adèle Maginot*. Théologie, métaphysique, psychologie, *Adèle* sait tout, elle répond à tout : elle converse avec toutes les créatures de l'autre monde.

M. Cahagnet forma en 1848 une société de *magnétiseurs spiritualistes*, et créa un journal mensuel. La société se disloqua au bout de deux ans, et le journal cessa également de paraître. Mais la doctrine n'en poursuit pas moins son chemin. On la cultive en chambre. M. Cahagnet et quelques autres héritiers présomptifs de Svedenborg continuent à communiquer avec les anges et à évoquer tous les morts qui veulent les honorer de leur confiance.

Natures bienheureuses! le royaume des cieux leur est ouvert.

J. Lovy.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

⁂ Un monsieur passait sur le trottoir de la rue Laffitte. Tout à coup il s'aperçoit que son chemin est barré, non pas par ces tas de pierres que jadis, sous la royauté de juillet, on appelait des *Rambuteau*, mais par un certain amas de soie, de dentelles et de crinoline. C'était une élégante du quartier Bréda qui cheminait majestueusement embastillée dans une colossale cage d'acier.

Le ruisseau coulait assez large au bas du trottoir, notre homme n'y veut pas mettre le pied; d'ailleurs il faut qu'il entre chez le marchand de tableaux devant lequel la dame est en extase. Il appuie donc légèrement la main sur le côté gauche du jupon malakoff, afin de se frayer un passage. La belle, offensée, le toise dédaigneusement, et laisse échapper de ses lèvres roses les épithètes d'*insolent*, de *paltoquet*, de *malotru*.

Le monsieur, qui sait vivre, retire son chapeau, et dit à la dame :

— Pardon, je ne savais pas qu'en touchant à la cage je faisais du mal à la bête!

⁂ La réputation littéraire n'est même pas une rente viagère, comme on pourrait le croire; je n'en citerai pour preuve que Baour-Lormian, si vanté, si fêté sous le premier empire, et tellement oublié sur ses vieux jours. Le brave homme était si bien enterré dans son fauteuil depuis nombre d'années, que lorsqu'on parla de sa mort devant Méry, le spirituel Marseillais s'écria :

— Lui mort?... Comment, encore?

Le docteur Alibert aimait à raconter l'anecdote suivante, qui ne se trouve pas dans l'oraison ponsardienne débitée en son honneur :

Baour-Lormian rêvait les lauriers du Pinde, et voulait partir pour Paris; son vieux père lui répétait sans cesse :

— Qu'iras-tu faire là-bas?

— Des vers! répondait le nourrisson des Muses.

Enfin le père, fatigué de cette obstination vermifuge, le prit à part et lui dit :

— Je te permets d'aller à Paris, mais c'est à une condition.

— Laquelle?

— Jure-moi d'égaler Voltaire!

Le jeune Baour se recueillit profondément, puis prenant la pose d'un *Horace* du tableau de David, il s'écria avec fermeté :

— Je le jure!!!

Et il partit pour Paris. M. Ponsard a oublié de nous dire si son prédécesseur au fauteuil avait tenu son serment.

Je ne le crois pas.

⁂ A la porte des cafés du boulevard on voit tous les soirs un individu qui remet à chaque table un papier, sur lequel est écrit : *Ayez pitié d'un sourd-muet de naissance*. Quand sa distribution est faite, il repasse pour relever ses papiers, et recueille les offrandes.

Hier, un bon bourgeois qui consommait près de moi dit au mendiant :

— Soyez franc ! voici deux sous si vous êtes réellement sourd-muet, dix sous si vous ne l'êtes pas.

Le quêteur le regarde ébahi ; évidemment il ne le comprend pas... ou bien il hésite.

— Allons, je vois qu'il est réellement sourd-muet, s'écrie le bourgeois ; prenez les dix sous, mon ami, prenez!

Le soi-disant sourd-muet ne se fait pas répéter une troisième fois l'impératif *prenez!* Il enlève la pièce de dix sous ainsi que la pièce de deux sous, puis il file prestement, en murmurant : Quel *pantre!*

— En voilà un drôle de sourd! m'écriai-je en riant. Vous êtes enfoncé, monsieur.

— Certainement qu'il est sourd, me répliqua le consommateur furieux de mon incrédulité; s'il n'avait pas été sourd, il n'eût pris que les cinquante centimes. Du moment qu'il prend les douze sous, c'est qu'il ne m'a pas entendu; ça tombe sous le sens.

A mettre sur le dos du moderne Calino, ce successeur de Jocrisse.

⁂ C'était sous Charles X; le vieux duc de R... sollicitait depuis longtemps la pairie sans pouvoir l'obtenir.

Afin de se rendre agréable au Dauphin, il se faisait un devoir de jouer gros jeu contre lui dans toutes les réunions, en s'arrangeant de façon à perdre sans cesse.

Une fois qu'il avait encore perdu plus que de coutume, et que néanmoins il souriait en rêvant à son idée fixe de pairie, M. de Villèle dit à ceux qui l'entouraient :

— Savez-vous pourquoi de R... est si heureux en ce moment?. . C'est parce qu'il est duc, et *perd*.

⁂ Un de mes amis se présente chez un célèbre avocat au moment où celui-ci se prépare à quitter son cabinet. Mon ami lui montre le dossier de son affaire. Un seul coup d'œil suffira pour en apprécier le contenu.

— Impossible, dit l'avocat, ma femme vient de mourir il y a deux heures à peine. Vous comprenez... la douleur... le trouble... les regrets...

— J'ignorais ce malheur, reprend le consultant; j'étais venu à vous parce qu'il y a cinq cents francs à gagner pour l'avocat.

— Laissez... j'examinerai plus tard, quand le trouble... les regrets... la douleur...

— Impossible! l'affaire est très-pressée... C'est avec chagrin que je me vois forcé de la porter à l'un de vos collègues; mais il y a urgence... et je comprends que votre trouble... vos regrets.. votre douleur...

— Cinq cents francs, dites-vous? s'écrie l'avocat en se tâtant le menton... Attendez donc, il y a moyen de tout concilier... Je vais examiner à l'instant votre dossier..... seulement, si vous le voulez bien, nous daterons la consultation d'hier...

— Oui!... à cause de votre trouble... vos regrets... votre douleur!... Vous vous consolerez plutôt d'avoir perdu votre femme que mes cinq cents francs!

Luc Bardas.

LA FRATERNITÉ DES ARTS.

L'*Ane savant* nous apprend, par la bouche de M. Paul Bernard, que tous les beaux-arts sont enfants d'Apollon, que par conséquent la peinture et la musique sont sœurs.

Inutile d'être bien savant pour poser des axiomes mythologiques ou des fictions de cette nature : il faudrait être un âne pour les ignorer.

Mais quand notre *Ane savant* ouvre la bouche ce n'est pas précisément pour avancer une niaiserie.

« La peinture et la musique sont tellement sœurs, dit-il, qu'elles poussent l'amour fraternel — (*sororel* serait mieux), — jusqu'à s'emprunter mutuellement leurs termes techniques. Souvent on entend dire d'un musicien qu'il est coloriste, et d'un peintre qu'il met de l'harmonie dans ses œuvres. »

Ici l'*Ane savant* est dans le vrai.

En effet, écoutez les deux entretiens suivants, et vous serez tentés de croire que la leçon de peinture est donnée par Thalberg, et celle de piano par Delacroix.

Leçon de peinture.

L'Élève. — Cher maître, ne pourriez-vous donc m'indiquer votre secret pour graduer les *tons* avec des nuances aussi délicates?

Le Maitre. — Rien de plus facile à dire, mon ami; rien de plus difficile à mettre en pratique. Il faut d'abord que la *gamme* de votre palette soit *harmonieuse* à l'œil et observe dans ses couleurs un *crescendo* bien étudié.

L'Élève. — Je comprends fort bien. Mais comment parvenez-vous à fondre et à animer les *sept tons* de cette *gamme*, — je veux dire les sept couleurs du prisme?

Le Maitre. — Tâchez que votre pinceau soit l'esclave de votre sentiment. *Écoutez* votre cœur d'abord, et traduisez ses échos en *traits* gracieux ou brillants, selon l'inspiration qui vous anime. Évitez d'être lourd dans les détails, traitez-les avec une *accuentation* fine; gardez en tout une juste *mesure;* que l'exécution reste à l'*unisson* de votre pensée et au *diapason* de votre *lyrisme;* qu'un *accord parfait* règne enfin dans toutes les parties de votre œuvre.

Leçon de musique.

Le Maitre. — Très-bien, mademoiselle. Certains passages ont été fort bien rendus.

L'Élève. — Je ne sais si j'ai suffisamment saisi *la couleur* du morceau.

Le Maitre. — La *couleur générale* a été bien comprise : en revanche les oppositions de force et de douceur, d'*ombre* et de *lumière*, demandaient à être plus accentuées; vous ne nuancez pas assez; il fallait dans la phrase du commencement mettre le chant *en relief*, et l'accompagnement *au second plan;* vous auriez par ce moyen trouvé des *teintes* plus douces pour l'entrée, un sentiment plus *sombre* pour la suite. Avant la péroraison du morceau, il y avait un *dessin vaporeux* que vous avez rendu trop *carrément;* vous deviez au contraire *faire fuir* toute cette partie, la fin n'en eût été que plus *colorée*, et je suis forcé de vous avouer que je l'ai trouvée un peu *terne*. (*Le professeur se met au piano.*) Voyez-vous, mademoiselle, il y a des détails qui demandent une certaine *vigueur de touche;* d'autres veulent une grande *finesse de trait*, et vous réservez l'*éclat* pour les derniers accords.

Le professeur de piano quitte la place, et sa jeune élève, animée par ces conseils, électrisée par l'exemple, reprend tout le morceau, et en rend la *couleur* avec ses *gradations d'ombre et de lumière*.

Il est donc bien prouvé que la peinture et la musique sont sœurs. Du reste la fraternité des arts est une vérité qui a six mille ans de bouteille. Cette fraternité est dans toutes les bouches et dans tous les vocabulaires, — en attendant qu'elle descende dans les cœurs, — ce qui se fera au jour du jugement dernier.

J. Lovy.

THÉATRES.

Les ardeurs caniculaires sont à peu près calmées, l'époque des vacances est venue, et les théâtres, sortant de leur état de torpeur, ont songé à rafraîchir leurs affiches. Hélas! pourquoi n'en est-il pas de même pour leurs salles, qui ressemblent encore à des étouffoirs?

Établissons chaud-chaud le bilan de chaque boutique plus ou moins dramatique.

L'Opéra a fait débuter dans *Guillaume Tell* le jardinier qu'il élevait sous cloche. Pâle! pâle! A remettre sur la couche, il n'est pas encore assez mûr.

La Comédie-Française a repris la *Philiberte* du Gymnase. *Orgeat! limonade! de la bière! du cidre!* Le public préférerait des spiritueux.

A l'Opéra-Comique on a offert la reprise d'*Haydée* pour les débuts de M. Troy (la conscience semble être la règle de *Troy*) et la reprise de l'*Étoile du Nord* pour la rentrée de madame Cabel. Nous savons par cœur *Haydée* et l'*Étoile* de M. Meyerbeer; c'est très-beau,

Mais le moindre grain de mil
Serait bien mieux notre affaire.

L'Odéon, le Théâtre-Lyrique, le Luxembourg, la troupe chantante et mimique des Folies-Nouvelles et Beaumarchais, gardent encore un majestueux silence. C'est le recueillement avant la lutte. Puisse ce silence, gros de bonnes choses, tenir tout ce qu'il promet!

Afin d'avoir l'air de faire comme les autres, le Vaudeville a donné une petite nouveauté en guise d'accompagnement à *Dalila*. Elle se nomme le *Secret de ma femme*. Je suis trop discret pour vous révéler le *secret de la femme* de M. Lubize.

Aux Variétés nous avons eu le *Poignard de Léonora*, qui n'a pas été un coup d'épée dans l'eau; puis une parodie de l'œuvre en vogue d'Octave Feuillet, *Dalila et Samson*, histoire *in-octavo* en cinq *feuillets*. Si quelque médisant osait dire que ce *Samson* n'est pas fort, il recevrait immédiatement de *Dalila* l'ordre de filer. Et ce serait bien fait, car le moyen de ne pas rire aux éclats devant une *balançoire* si joyeusement secouée par Lassagne et Alphonsine?

Le Gymnase n'y va pas de main morte lorsqu'il s'agit de toucher à son affiche. Un trio de comédies y a fait son apparition dans la même soirée. *Un vieux beau* de M. Vermond est un gaillard qui a si bien mené la vie de garçon qu'il n'ose se marier nulle part en France, de peur d'épouser quelqu'une de ses filles anonymes. Le *Copiste* de M. Meilhac est un bon vieux bonhomme qui retrouve une fille; mais elle est quasi riche, et il n'ose pas lui dire : *Je suis ton père!* de crainte de la voir rougir de sa pauvreté.

Quant à l'*Invitation à la valse* de M. Alexandre Dumas père, *seul*, c'est une ravissante pochade, c'est une broderie éblouissante, nouée à une trame des plus légères. Diantre! lorsque le grand Alexandre dit : Je veux vaincre! il vainc.

Au Palais-Royal, après trois mois de combats glorieux, — surtout pour les interprètes de la pièce, — les *Noces de Bouchencœur* ont cédé la place à une œuvre de circonstance de M. Clairville, les *Quatre âges du Louvre*. Décidément la maison est bonne, car le succès s'y plaît.

La Gaîté a repris sa féerie traditionnelle, les *Sept châteaux du diable;* c'est le cas de dire : Petits et grands enfants, en route pour ce théâtre!

La *Légende de l'homme sans tête*, représentée à l'Ambigu, prouve que ses auteurs, MM. Brisebarre et Nus, n'en manquent pas... de tête. Sapristi! comme ils savent manier habilement l'horrible, et comme on y ressuscite bien les guillotinés, les pendus et les noyés tout verts! bref, ils ont supprimé la mort. Ah! s'ils pouvaient recoller la tête de tous les ouvrages dramatiques mutilés par le barbare public, quel service ils rendraient aux pauvres faiseurs de pièces!

La Porte-Saint-Martin et le Cirque s'en tiennent aux deux succès des *Chevaliers du brouillard* et de *Charles XII*. Ils savent que le mieux est l'ennemi du bien.

Voulez-vous un refuge contre l'ennui, entrez dans la *Villa des Amours*, élevée par enchantement aux Folies-Dramatiques, vous y assisterez en même temps à la lutte du *Pot de terre contre le pot de fer*, assaisonnée de vaudevilles, par M. de Léris.

Et puis, pour finir, n'oubliez pas les Bouffes-Parisiens, qui ont repris leur quartier d'été aux Champs-Élysées. On y joue deux agréables opérettes nouvelles : la *Momie de Roscoco* et la *Demoiselle en loterie*. Vous savez que le foyer des Bouffes-Parisiens est le plus splendide de tous les théâtres parisiens. C'est les Champs-Élysées.

Albert Monnier.

Le Propriétaire-Gérant CHARLES PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 87. — 1857. Prix du numéro : 45 centimes. 29 Août.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

LES COCHERS ET LES VOITURES, — par MARCELIN.



14275

IL EST BON D'AVOIR DES PRINCIPES.

Conduisons-nous mal tant qu'il nous plaira, mais, sapristi! conduisons bien.

La suite du SALON DÉPEINT par BERTALL, paraîtra dans le prochain numéro. Nous invitons ceux de nos souscripteurs dont l'abonnement expire fin août, à ne mettre aucun retard dans le renouvellement de leur souscription, parce que les numéros du Salon s'épuisent très-promptement, et nous ne pouvons assurer l'envoi de ces numéros qu'aux personnes abonnées au moment de leur publication.

SITUÉ AU MILIEU DES BOIS!

BOUTADE

DÉDIÉE A MON AMI PHILIPON.

Si vous cherchez la fraîcheur au milieu des bois, vous êtes volé comme dans un —

Je connais un journal assez amusant, un journal émaillé de charmantes images, ma foi :

Hélas! je vous le dis tout bas,
Monseigneur, ne vous fâchez pas;

dans ce journal la rédaction n'est qu'un appoint, une concession, une faveur : la plume est l'humble vassale du crayon; le dessinateur tient le haut bout; le rédacteur mange à la petite table, et quelquefois à l'office, avec les domestiques.

Si ce n'était que cela, passe encore; souvent la rédaction n'a que ce qu'elle mérite; — rends-toi justice, misérable gazetier! D'ailleurs Bertall et Marcelin te valent bien, et ta plus fringante *lisette* pâlit devant une *revue* du grand Nadar.

Manger à l'office, c'est humiliant, mais on s'y fait; plus d'un grand génie a commencé par là, sans compter Lully; mais rester couché sur le marbre pendant quatre semaines, rancir sur la pierre avec votre sourire du mois dernier, voilà le comble du déboire et de la misère humaine! Or, c'est notre sort, pour la plupart du temps, à nous autres pauvres *textiers;* rivés à la planche de dessin,

LES COCHERS ET LES VOITURES, — par MARCELIN (suite).



14276

VARIÉTÉS DE COCHERS. — L'ARISTOCRATE.

« Pareil à un Dieu, il plane.... »
(HOMÈRE.)



14277

UN GUET-APENS.

— Que je suis donc heureuse, mon cher Ernest, de vous avoir rencontré assez à temps pour vous offrir une place à côté de moi ; un instant plus tard, je renvoyais la voiture, une voiture que j'ai depuis ce matin, encore.
(*Le cher Ernest, à part.*) — Bmm!... m'en voilà pour 29 fr. 50 c. de coupé de remise!

---

nous ne voyons le jour, nous ne faisons notre entrée dans le monde, que sous le bon plaisir des images, — ou des *bois*, pour employer le terme technique. Alors adieu l'actualité! adieu l'à-propos! adieu l'historiette palpitante de la veille! Le public ne se demande pas si nous avons ranci sur le marbre : pour lui nous sommes décrépits en naissant; nous passons pour des intelligences arriérées, des plumes revenues de Pontoise, et des crétins.

En voici un exemple entre mille :

Un mien ami, un ami des plus intimes, — tellement intime qu'il ne sort jamais sans moi, qu'il possède une tête coiffée de mon chapeau, et un cœur qui bat sous mon gilet, — un mien ami, dis-je, rédacteur d'un journal d'images, laissa un beau matin tomber de sa plume cette phrase ronflante :

« *Notre ténor Roger plonge en ce moment l'Allemagne dans le délire.* »

Mais mon ami avait compté sans le chapitre des illustrations, sans les *bois*. Sa *cosarelle* resta un mois dans la saumure; puis une fois bien saumurée, bien marinée, elle sortit des presses pour être servie aux consommateurs parisiens. Jugez de la stupéfaction générale! Roger était déjà rentré depuis trois semaines sur la scène de la rue Lepelletier.

« Quel cuistre que ce gazetier! (*Chœur des lecteurs.*) Quel âne! Quel madrépore! » Et autres gracieusetés.

Le fait est que sa cosarelle n'était plus de la première fraîcheur.

Et dire qu'elle était située au milieu des *bois!*... O préjugé champêtre!... O Dantan!... O Bertall!... O sac à papier!...

> Philipon, tu le vois, ma plume est aux abois.
> Voilà pourquoi, seigneur, pour la première fois,
> J'ose élever la voix et crier sur les toits
> Que je perds ma fraîcheur au milieu de tes *bois!*

Si jamais je me mets à la tête d'une feuille de chou, je tiendrai à mes rédacteurs un petit *speech* qui sera l'inverse de ce qu'on dit aux enfants :

« Si vous êtes bien sages, vous n'aurez pas d'images. »

J. LOVY.

LES PHILOSOPHES.

Je cheminais dans le palais de justice. La fantaisie me fit entrer dans une des chambres de police correctionnelle, où j'entendis un assez singulier dialogue entre le président et un homme prévenu, je crois, du délit de mendicité.

LE PRÉSIDENT. — Accusé, quelle est votre profession?

L'ACCUSÉ. — Je suis philosophe.

LE PRÉSIDENT. — Ce n'est pas là une profession.

L'ACCUSÉ *relevant fièrement la tête.* — C'est la plus noble des professions.

LE PRÉSIDENT. — N'avez-vous point d'autres moyens d'existence?

L'ACCUSÉ. — Aucun autre.

LE PRÉSIDENT. — Décidément vous êtes alors un vagabond.

Ce petit dialogue me donna à réfléchir, et m'amena à me demander à moi-même : Qu'est-ce qu'un philosophe?

Je savais ce qu'on entendait par un historien, un économiste, un physiologiste, un médecin, un jurisconsulte; mais un philosophe, je ne me doutais nullement de ce que cela pouvait être, et à quoi cela pouvait servir. Honteux de mon ignorance, je m'adressai à un mien voisin, ancien marchand de drap, tranquille et heureux possesseur de douze mille francs de rente honnêtement amassés, et dont je prisais fort le bon sens et les connaissances.

— Être philosophe, me dit cet honnête bourgeois, c'est porter des chaussettes de laine l'hiver et des chaussettes de fil l'été, c'est manger à sa faim, boire à sa soif et regarder tranquillement passer de sa fenêtre les bruits, les embarras, les ennuis de ce monde. Voilà du moins ma philosophie à moi.

Bon, pensai-je, une huître m'eût fait la même réponse. Cette philosophie-là m'a l'air d'être simplement de l'égoïsme.

Peu satisfait de cette définition, je fus trouver un moraliste, un sage, un homme austère et profond, et le priai de m'éclaircir sur ce point : Qu'est-ce qu'être un philosophe?

— C'est, me répondit-il, être doux, patient, modeste, oublieux des injures, indifférent aux vanités du monde. Là est le but suprême de la philosophie, celui du moins auquel je m'attache.

— Très-bien, fis-je; mais un âne est doux, patient, modeste, oublieux des injures, très-indifférent aux vanités du monde. Un âne est donc un philosophe?

— Voulez-vous m'insulter? me demanda le sage en me lançant un regard de colère, et me menaçant presque du poing.

Je me sauvai. Terrible est la colère des sages.

Tout courant, je passai devant la Sorbonne. Une affiche attira mes regards, je lus : « Cours de philosophie. » C'était justement l'heure du cours, l'occasion était bonne de m'instruire. J'entrai.

L'esprit du moyen âge semblait errer encore dans la vaste cour de ce vieux monument; une senteur de vieux livres et de vieilles idées restait attachée aux murs jaunis de ce palais de l'ancienne théologie. Je me crus un moment dans le Paris du dix-septième siècle. Je gravis un escalier, et je me trouvai dans la salle de philosophie.

Un monsieur à la physionomie grave et sèche était en chaire. Une douzaine d'auditeurs étaient étendus çà et là sur les bancs. Le professeur parlait. Je prêtai une oreille attentive, espérant trouver l'explication que je cherchais.

« Messieurs, disait l'illustre savant, gardons-nous de confondre l'essence avec la substance; dans ces phénomènes de l'entendement qui résistent à l'analyse, le contingent devient parfois le nécessaire, et l'absolu se transforme en une entité où se formule l'idée de l'infini. L'objectivité et la subjectivité se résolvent en des équations qui nous donnent le sens du moi et du non-moi. Peut-être trouverez-vous, messieurs, cette doctrine très-hardie, mais elle a au moins le mérite d'être très-claire, et me paraît être le but transcendant de la philosophie. »

Je crus d'abord être entré à un cours de chinois. Je regardai les autres auditeurs. Ils paraissaient plongés dans une demi-somnolence qui ne me laissa pas deviner leur pensée. Je sortis aussi peu éclairé qu'en entrant. A la porte, je me trouvai face à face avec un vieil Allemand, blanchi dans la poussière des bibliothèques.

LES COCHERS ET LES VOITURES, — par MARCELIN (suite).



14278

UN COCHER BIEN INDISCRET!

— Est-ce chez la petite dame de la rue Neuve-Saint-Georges ou chez celle de la rue de la Victoire qu'il faut conduire monsieur?
— Non, Baptiste, pas ce soir....
— Alors c'est chez la petite dame de la rue de Douai.



14279

VARIÉTÉS DE COCHERS. — LE PHILOSOPHE.

« Quand on est Basque et bon chrétien,
» Et qu'on a deux mules pour bien,
» On n'a vraiment besoin de rien.... »
(Loïsa Puget.)

— O vous, lui dis-je, qui êtes du pays des philosophes, dites-moi, je vous prie, qu'est-ce donc que la philosophie?

— C'est la science par excellence, me répondit-il.

— Très-bien, mais qu'enseigne-t-elle?

— Tout.

— Tout, c'est beaucoup de choses.

— Oui, mon cher monsieur, tout.

— Alors l'art d'élever les lapins et de s'en faire trois mille francs de rente, c'est donc de la philosophie? Je suis donc un philosophe?

— Vous êtes un ignorant, mon cher monsieur, je vous salue.

Je rattrapai mon interlocuteur par la manche. Je sais, monsieur, lui dis-je, que je suis ignorant, et vous ne m'apprenez en cela rien de nouveau. Mais c'est justement à cause de cela que je vous prie de m'éclairer. Apprenez-moi qu'est-ce que la philosophie?

— C'est la science qui s'occupe de la recherche des causes premières.

— Oh! Et y a-t-il longtemps que cette science existe?

— Plus de trois mille ans.

— Et a-t-on découvert beaucoup de causes premières?

— Aucune, monsieur.

— En découvrira-t-on?

— Jamais.

— Je ne saisis pas bien alors l'utilité.....

— Décidément, mon cher monsieur, vous n'êtes pas en état de me comprendre; je suis pressé, adieu.

O philosophie! qui me dira ce que tu es?

Un jeune homme à figure ouverte et rieuse, dont j'avais jadis remarqué à la Closerie la danse savante, passait auprès de moi. Il entendit mon exclamation, et vint mettre fin à mes perplexités.

—La philosophie, mon cher, n'est simplement qu'un mot que tout le monde répète en lui attachant chacun un sens différent, ou plutôt en ne lui attachant aucun sens. Quant à être une science, ce l'est moins que l'alchimie, la nécromancie, l'astrologie, ces prétendues sciences d'autrefois; la philosophie est morte, tuée par l'histoire, la physiologie et la sociologie. Les philosophes ne sont plus que des acrobates qui jouent dans le vide avec des mots.

— Mais, monsieur, ces professeurs de philosophie qui font des livres et ont des chaires, qu'enseignent-ils?

— Quelques-uns, les plus raisonnables, enseignent l'histoire dans ses causes, ses effets et ses rapports humains. Les autres, ceux qui croient ou font semblant de croire à ce qu'on appelle la métaphysique, n'enseignent rien. Ils disent de grands mots, s'amusent avec des théodicées, inventent des systèmes, se livrent à toutes les divagations des esprits que ne contient plus une sévère raison, et font perdre le temps à ceux qui les écoutent ou les lisent. Mais ils portent des cravates blanches, des habits noirs, des figures jaunes, touchent des appointements, et trouvent moyen de se faire respecter par une partie du public qui ne les comprend pas, et applaudir par une autre qui veut avoir l'air de les comprendre. Le moindre bûcheron est cent fois plus utile qu'eux. Mais rassurez-vous, ils jouissent de leur reste. Dans cent ans, les philosophes seront considérés comme le sont aujourd'hui les tireuses de cartes, et doucement conduits à Charenton.

— Y aurait-il quelque inconvénient à les y conduire dès à présent? demandai-je timidement.

— Je n'en vois aucun pour ma part. Adressez votre requête à MM. Cousin, Damiron et Jules Simon. Sur ces mots, mon interlocuteur disparut en souriant.

A. Desonnaz.

A PROPOS DE JENNER.

Boulogne-sur-Mer se dispose à ériger, par souscription, une statue au docteur *Jenner*, à qui nous devons la découverte de la *vaccine*.

Nous irons souscrire tous. Et s'il le faut, nous apporterons notre certificat de vaccin.

Mais, avant tout, au risque de me faire lapider, je me permettrai de soulever une question. Est-ce bien *Jenner* qui a découvert la vaccine?

Hélas! c'est surtout en fait d'inventions qu'on ferait bien de méditer la profonde réflexion de *Robin-des-Bois* : « Il y a plus de choses possibles que le vulgaire ne pense. »

Sans parler de Salomon de Caus, — de qui nous avons un peu abusé, — souvenez-vous bien que c'est à un ingénieur français, M. *Cugnot*, qu'on doit les premiers essais de locomotion par la vapeur; ils furent faits en 1769 par ordre du gouvernement français. — Peu de temps après M. *Watt* nous souffla l'idée, et obtint sa patente. M. *Fulton* eut sa part de gloire. — Et du pauvre *Cugnot* oncques ne fut plus question.

Ainsi va le monde. C'est l'histoire de Christophe Colomb et de tous les primesautiers d'ici-bas. C'est l'éternel *sic vos non vobis*, déjà vieux du temps de Virgile. Vous ne pouvez rien inventer sur ce misérable globe sans qu'un essaim d'écumeurs vienne vous larronner votre brevet.

Vous rappelez-vous les tribulations qu'eut à subir M. Alexandre Dumas pour avoir découvert la Méditerranée? C'était pourtant un fait bien simple. Eh bien, l'envie lui décocha des plaisanteries de fort mauvais goût, et les géographes de France lui firent toutes sortes de querelles d'Allemands.

Il en fut de même de M. Leverrier quand il eut inventé sa fameuse planète. Les dénicheurs d'étoiles lui suscitèrent mille concurrences. Les observatoires de l'Europe ne pouvaient lui pardonner sa bonne veine, et pour avoir retourné cet atout sidéral, il reçut des avanies dans toutes les sphères planétaires. On alla jusqu'à répandre le bruit qu'il se servait de lunettes biseautées. — Et puis l'astronome Enke se mit à soutenir que la planète Leverrier était déjà connue depuis trois cents ans, que c'était lui, Enke, qui l'avait inventée, et autres balivernes.

Mais trêve de plaisanteries! Il s'agit de la *vaccine*, la plus salutaire des découvertes modernes.

Or voici quelques ouvrages, publiés récemment dans les régions médicales, qui nous racontent l'histoire suivante sous les garanties les plus authentiques :

Vers la fin du dernier siècle, un pharmacien de Montpellier, nommé *Rabot*, reçut la visite d'un voyageur anglais. La variole décimait à cette époque des populations entières, et la conversation tomba naturellement sur ce grave sujet. Le pharmacien apprit à son visiteur qu'il

LES COCHERS ET LES VOITURES. — par MARCELIN (suite).



14280

AU COCHER FIDÈLE.

— Une fois, j'avais oublié dans une voiture mon porte-monnaie et une paire de gants : eh bien, le soir même, on me rapporta la paire de gants.

(*Beaux traits de l'histoire de France.*)



14281

VARIÉTÉS DE COCHERS. — L'ENDORMI.

« Plein de songes!.... »
(VICTOR HUGO.)

avait trouvé le moyen, assez bizarre, de préserver quelques personnes de cette maladie, en leur inoculant les pustules d'une vache affectée de la *picote*.

— C'est fort bizarre en effet, dit l'Anglais. Le fait mérite sans doute d'être examiné. Comme je retourne à Londres sous peu de jours, je communiquerai votre découverte à un docteur de mes amis.

L'Anglais tint parole. Et son ami le docteur se nommait *Jenner*.

Jenner découvrit la vaccine, fut mis au rang des bienfaiteurs de l'humanité, et le Parlement lui décerna une récompense de 20,000 livres sterling (500,000 francs).

Quant à M. *Rabot*, de Montpellier, non-seulement il n'a pas laissé de trace dans la mémoire des hommes, mais jamais son nom ne fut prononcé en France ni en Angleterre. Celui de Jenner restera; les deux mondes se l'ont inoculé.

J'ai dit.

Maintenant, Boulonnais, vous pouvez ériger votre statue.

J. LOVY.

UNE VISITE

AU CÉLÈBRE, A L'ILLUSTRE, AU FAMEUX SARAZIN, LE JASMIN PARISIEN.

L'autre jour je me suis éveillé la barbe longue et les cheveux en désordre, je m'écriai : — Voici la vraie occasion d'aller rendre visite à ce fameux barbier coiffeur dont le *Figaro* et le *Journal amusant* aiment tant à redire les bons mots.

En conséquence, je me rendis dans les salons du Jasmin parisien, et après m'être convenablement installé dans un fauteuil, je demandai à être présenté au chef de l'établissement. Un assez gros gaillard à l'œil éveillé, à la bouche souriante, à l'élocution facile, sortit de derrière un rideau masquant un petit cabinet, où il écrit les articles qu'il adresse aux journaux.

Je lui demandai l'honneur d'un petit coup de peigne; il se fit d'abord un peu prier, mais quand je me fus réclamé du nom des rédacteurs en chef du *Figaro*, il demanda majestueusement à ses aides un blaireau et des rasoirs, et la conversation s'engagea vive et gaie.

Sarazin m'apprit qu'il écrivait ses mémoires, ni plus ni moins que mademoiselle Céleste Mogador. Il me confia même quelques feuillets concernant ses clients. Ces feuillets, je vais avoir l'indiscrétion de vous les communiquer. Tant pis pour Sarazin, s'il n'aspirait qu'à des honneurs littéraires d'outre-tombe, à l'instar de Chateaubriand. Il faut enfin que sa génération le connaisse dignement. Sa modestie naturelle en souffrira peut-être, mais bah! tant pis!

Voici l'œuvre du Figaro de la rue du Temple :

GIL-PEREZ.

« Il est un client dont je suis fanatique, c'est Gil-Perez, le charmant acteur du Palais-Royal. Quelle gaieté! quel entrain! quels bons coups de bec! Dès que je l'aperçois, je l'accueille par des clameurs joyeuses. — Attention, messieurs, dis-je à mes artistes capillaires, voici le vrai Perez des salons. Attention au bombage du tube et à la désinfection de son tissu chevelu, avec la redoutable pommade à la base ferrugineuse. »

Perez sourit ordinairement à ce qu'il appelle un *montage;* il me riposte avec esprit, et nos duels courtois ont le don de désopiler la rate à ceux qui viennent simplement pour se faire désopiler la tête.

Ce client est très-difficile pour sa taille. (Il est bien entendu que je ne parle que de sa taille de cheveux). Moi seul peux le contenter; il possède une tête qui prête beaucoup à la coupe anglaise.

BRASSEUR.

Je possède parmi mes clients Brasseur, l'amusant comique. C'est la terreur de mes artistes à cause de sa barbe. Il m'a fait comprendre les fureurs de M. Barbe-Bleue. Il saigne facilement et jette les hauts cris à la vue de son sang. Par contre, sa coupe est facile, cheveux lisses et brillants; n'emploie jamais de pommade, refuse toujours le coup de fer, et suit religieusement la devise de ma maison : *Tailler peu et souvent.*

LACRESSONNIÈRE.

Ah! par exemple, un type exemplaire, c'est M. Lacressonnière; je n'ai jamais rencontré un client plus distingué. Il a une manière si aimable de parler à mon personnel, qu'aucun de mes artistes ne lui refuserait un service de toilette. Il n'est difficile en rien et sait se contenter de tout. Taille de cheveux ordinaire; passe lui-même le peigne dans sa chevelure, afin de se faire aux grands jours ce qu'il nomme une *tête de circonstance.*

PAULIN MÉNIER.

Comme genre amateur, je signalerai en première ligne Paulin Ménier. Il exige une barbe phocéenne, avec *pose blanche*, ce que nous nommons une séance académique; c'est-à-dire qu'une fois rasé, il ne faut pas qu'un seul poil réfractaire passe sa tête au-dessus de la peau. Il est très-friand de mon talent barbiculaire, se peigne lui-même, et ne met que de l'huile sur ses cheveux. Cet ornement de son crâne pousse moins que sa barbe, car il y a plus de trois ans qu'on ne lui a taillé sa noire chevelure.

Ce client est coupable d'un jeu de mots que je ne saurais omettre. — Un jour, certain nouvel artiste de mon établissement lui tira un peu de sang en le rasant; Paulin Ménier, douloureusement surpris, s'écria : — Sarazin, vos salons ressemblent à la compagnie des petites voitures : j'y entre à pied et j'en sors en *coupé*.

ALEX. MICHEL, CHRISTIAN (*des Variétés*).

Vous parlerai-je d'Alexandre Michel, dont la toquade russe est de ressembler par la figure et par le geste à feu l'empereur Nicolas Ier?

Vous dirai-je tous les bons mots de Christian (des Variétés)? C'est le vrai modèle de la vieille gaieté gauloise. Il faut que la coupe de cheveux soit aussi alerte, aussi vive, aussi brillante que ses reparties; cinq minutes s'écoulent à peine de son entrée à sa sortie, et pendant ce laps il a conté trente facéties, il a ri trois cents secondes, et

LES COCHERS ET LES VOITURES, — par MARCELIN (suite).



14282

QUAND ON A UN VER RONGEUR A LA PORTE.

— Je me sauve, j'ai une voiture en bas, et vous comprenez....
— Parfaitement, mon cher monsieur Pickprunmann; tout ce que nous pourrions nous dire d'aimable et de spirituel pendant une heure ne vaudrait certainement pas deux francs cinquante.



14283

VARIÉTÉS DE COCHERS. — LE TRAGIQUE.

« Il suivait tout pensif le chemin de Mycènes! »
(THÉRAMÈNE.)

laissé plus de gaieté dans notre esprit que de cheveux sur le sol.

CAMILLE LE CORRESPONDANT.

Tous les gens de théâtre connaissent M. Camille, directeur d'une agence dramatique, l'homme qui tient sans cesse en magasin, à l'usage des théâtres de Paris, des ingénuités toutes fraîches, des traîtres bons enfants et des jeunes premières de bonne volonté.

C'est un client unique dans son genre.

Jamais il n'a voulu payer chez moi sa dépense sans m'obliger à la lui jouer. Toutes ses visites dans mes salons se résument par ces mots : *Pile ou face!*

Il lance toute sa monnaie au plafond, et tandis qu'elle redescend en tourbillonnant, je me prononce selon l'inspiration que le patron des joueurs m'envoie! et alors, — ou j'ai travaillé pour le roi de Prusse, — ou M. Camille paye sa consommation double.

Après de mûrs calculs, je crois pouvoir déclarer que sa barbe lui coûte par séance cinquante centimes en moyenne, et que sa taille de cheveux lui revient à trois francs.

LAFERRIÈRE, FECHTER, ETC., ETC.

Ma clientèle artistique ne se borne pas aux quelques noms de comédiens déjà cités; c'est moi, véritable Lenôtre barbiculaire, qui ai dessiné sur le visage de M. Fechter le genre de favoris côtelettes, connus sous le nom de *favoris à la Fechter*.

Et le plus jeune de tous nos jeunes premiers, M. Laferrière, cette nouvelle incarnation du comte de Saint-Germain, demandez à tout le monde si, lorsqu'il sort de mes mains jouvenciennes, il a plus de vingt-cinq ans à la scène, plus de trente ans à la ville?

Aussi que de soins je porte à cette chevelure qui ne s'argente pas! Que de délicatesse dans le crêpé! Que d'art dans l'application de la *papillote-poucette*.

Avant de faire pleurer ou rire les spectateurs, Bressant, Lafontaine, Armand, Omer, Dumaine, Coutard, Goujet, Boisselot, Francisque jeune, etc., etc., viennent me demander un visage rajeuni et une chevelure irrésistible.

Par convenance, je ne parlerai pas des actrices qui honorent mon salon de dames; on trouverait peut-être mes éloges *postiches*.

LES DIRECTEURS DE THÉATRE.

Si je compte parmi ma clientèle des artistes, d'honorables négociants, des généraux et des millionnaires, je compte aussi des directeurs qui pourront bien le devenir (pas généraux, mais millionnaires). N'est-ce pas, messieurs Hostein, Coignard et Marc-Fournier?

THÉOD. BARRIÈRE.

Quant aux auteurs dramatiques, j'en ai toujours au moins un sous ma coupe.

Voici M. Théodore Barrière, qui a de l'esprit jusqu'à la pointe des cheveux; aussi quand je lui taille sa chevelure, ce n'est qu'avec hésitation : il me semble que je fais des coupures dans un de ses spirituels manuscrits.

Chacun sait l'amour de M. Barrière pour les bons mots, moi je connais son affection pour les bonnes pommades : il passe de la brune à la blonde avec une facilité inouïe.

VICTOR SÉJOUR.

Quant à M. Victor Séjour, c'est bien différent; il n'aime pas les odeurs, et défend même de placer la moindre goutte de parfum dans son bassin à barbe.

Le visage basané de cet enfant de nos colonies n'admet pas non plus la poudre de riz. M. Séjour n'est pas voué au blanc... peut-être parce qu'il fait des drames noirs.

DENNERY ET BRÉSIL.

MM. Dennery et Brésil, les deux collaborateurs de *Si j'étais roi*, des *Orphelines de la Charité*, etc., etc., visitent toujours mes salons en duo.

Tandis que l'on taille les cheveux de M. Dennery, M. Brésil surveille sa coupe avec intérêt. Il ne faut pas qu'une mèche empiète sur les droits au soleil d'une autre. Quand on a fini M. Dennery, on prend M. Brésil, et alors il faut voir avec quelle attention et quelle sollicitude M. Dennery veille à son tour sur M. Brésil.

Ce sont les Siamois de la taille de cheveux.

BRISEBARRE.

M. Brisebarre me servira de point de transition pour passer des dramaturges aux vaudevillistes, car il appartient aux deux catégories. C'est une tête intelligente, au sommet de laquelle je ne pratique discrètement que la *coupe sombre*. Moustaches longues, nécessitant l'emploi de la *glace indigène*, qui favorise, — dit-on, je n'en suis pas bien sûr, l'épaississement de la moustache.

PLÉIADE.

Je terminerai cette revue, déjà si longue qu'on la croira tirée par les cheveux, en citant parmi la gaie pléiade qui fait les délices de ma maison : — Lambert-Thiboust, la gaieté incarnée, la bonne humeur faite homme; — Édouard Martin, qui possède une des plus belles paires de favoris de l'Europe; — Guénée, si fier de sa calvitie précoce qu'il a inventé le proverbe : *Chauve qui peut;* — Anicet Bourgeois, Albert Monnier, Raymond Deslandes, Jaime fils, Commerson, Carjat, Eugène de Mirecourt, Choler, Victor Cochinat, Bernardin, le chef d'orchestre à raie continue des Folies-Nouvelles; Amédée de Jallais... A propos de Jallais, j'allais oublier un aimable compère aux cheveux crépus. Il me fut présenté l'an dernier par un négociant du Temple, qui le fait tondre court tous les deux mois, et emporte sa toison épaisse. Je crus d'abord que c'était pour en placer les mèches sous verre; mais depuis j'ai appris que le marchand les lui achetait afin de s'en servir en guise de crin dans ses matelas.

On m'a assuré que cet homme de lettres à tous crins se nommait Privat d'Anglemont. M'a-t-on trompé?

. . . .

Quand Sarazin eut fini sa nomenclature, j'étais rasé.

HENRI HENRIOT.

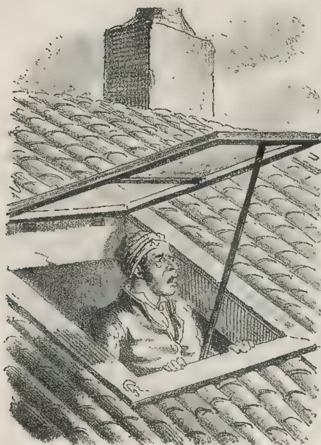
BIGARRURES D'ARLEQUIN.

⁂ Mademoiselle Rose (une infime actrice) est moins connue par son talent que par sa beauté et sa manière de

QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES DU JOURNAL AMUSANT.

L'explication en sera donnée dans le prochain numéro.

N° 1.



14284
Qui diable fait donc éternuer si fort ce monsieur chaque fois qu'il veut regarder sa voisine d'en face?

N° 2.



14285
Vous devinez sans doute ce qui attire les furtifs auditeurs de cette pauvre virtuose?

N° 3.



14286
Devinez quelle différence existe entre cet écervelé et le miroir qu'il tient à la main?

s'en servir. Elle a pour adorateur enthousiaste un de ces petits polkas à raie sur le sommet du crâne, qui semblent avoir fait vœu d'imbécillité. Cependant il est aussi tranquille sur la valeur de son esprit que sur la valeur des serments de fidélité que lui fait sa colombe soi-disant immaculée.

— Ah! disait-il devant un des spirituels comiques du théâtre auquel elle appartient, — j'espère bien que Rose deviendra une des étoiles de première grandeur de Paris.

— Ta Rose est mieux que cela, lui dit le moqueur à la voix enrouée.

— Mieux qu'une étoile?

— Certainement. Ta Rose est un soleil : ne luit-elle pas pour tout le monde?

*** Deux petits poëtaillons des plus crottés se querellent dans une brasserie littéraire du quartier Latin. Deux poëtes de l'école de M. Baudelaire (l'auteur des *Fleurs du mal*) ne peuvent pas parler un autre langage que celui des dieux, surtout en fait de provocation.

Voici le cartel rimé de l'insulté :

Près de Boulogne un bois borde la route,
Je serai là; — propice est son *terroir*.
Y viendrez-vous?... Car vous savez sans doute
Que l'un de nous ne doit plus *se revoir!!!*

Et l'on ose dire que la poésie est morte en ce beau pays de France!

Peut-être désirez-vous savoir l'issue du duel?

Pas de sang répandu, mais douze canettes de Strasbourg avalées.

*** Il y a sept péchés capitaux pour les sept jours de la semaine. La femme est le huitième péché capital.

(Ne vous fâchez pas contre moi, belles lectrices de ce journal; cette pensée est de M. Arsène Houssaye.)

*** Quelqu'un demandait pourquoi dans la société il y a plus de femmes mariées oubliant leur devoir que de jeunes filles coupables?

Un vieux papa prétendit que la surveillance paternelle était plus vigilante que la police conjugale.

On allait lui donner raison, lorsqu'une bonne grand'maman s'écria en aspirant sa prise de tabac :

— Grands enfants que vous êtes, vous connaissez bien peu le cœur féminin! L'honneur d'une fille est à elle, elle y regarde à deux fois; l'honneur d'une femme est à son mari, elle y regarde moins.

*** On a souvent passé en revue les épitaphes de cimetière curieuses par leur excentricité. Nous pouvons en ajouter une à la collection. L'exactitude en est garantie, et l'on peut la vérifier au cimetière Montmartre.

Un sieur *Rivière* (attention au nom!) s'étant jeté dans la Seine et y ayant trouvé la mort, un ingénieux ami du défunt a tiré parti de cette situation de la façon suivante :

Ci-gît un homme mort, victime d'un trépas
Comme l'on n'en voit pas,
Car il a retourné le dicton populaire :
L'eau va toujours à la RIVIÈRE!

*** Déjazet est à Paris. Elle a signalé son arrivée par un mot; cela devait être.

— Avez-vous remarqué, lui disait-on, dans l'avant-scène à côté de vous, ce petit M. X..., le fils d'une de nos célébrités politiques?

— Oui, il m'a parlé.

— Eh bien, c'est en ce moment le roi de la fashion... un lion accompli.

— Ah! fit Déjazet, je savais que c'était une bête, mais j'ignorais son espèce.

*** C'était à l'Opéra, pendant le ballet de *Marco Spada;* mon voisin de droite soutenait que mademoiselle ... (devinez le nom) mettait du faux, et il appuyait son dire de preuves palpables.

Mon voisin de gauche, qui prétendait avoir aussi des preuves, soutenait que cela n'était pas vrai.

On me demanda mon avis pour les départager. Je répondis politiquement :

— Ça n'est ni vrai ni faux.

Mes interrogateurs n'ont pas paru satisfaits.

*** Dans le cabinet d'un restaurant de la banlieue, un monsieur étranger qui ne voyait pas venir son dîner après trois quarts d'heure d'attente, s'impatientait vivement malgré les efforts de sa compagne qui cherchait à le calmer.

— Oh! dit-il, je vais casser les sonnettes! Et il se met à chercher le cordon dans tous les coins et recoins. Pas plus de cordon qu'à la boutonnière de Béranger.

Enfin, ne trouvant rien à tirer, il se met à taper dans ses mains à la turque, et à frapper des pieds à la façon des gamins de Paris demandant la toile.

Un garçon se décide à montrer son niais museau à travers l'huis de la porte.

— Où sont vos sonnettes?

— Mes sonnettes?

— Oui, vos sonnettes...

— Je n'ai point de sonnettes.

— Oh! fit le monsieur furieux, c'est donc pour cela que je n'en ai pas trouvé. Mais pourquoi n'avez-vous pas de sonnettes?

— Tiens! cette farce!... *Parce qu'on sonnerait!...*

Le voyageur ouvrit son carnet et écrivit le mot, en y ajoutant en forme de commentaire :

— Les traiteurs de la banlieue raisonnent beaucoup, mais leurs cabinets résonnent peu.

*** Mon voisin le rapin, sentant venir la bise,
S'en va chez un tailleur pour réchauffer sa mise.
Ce tailleur était juif, et lui tint le prix haut.
— Corbleu! s'écria-t-il, vous m'écorchez par trop!
Vous, dont je suis l'ami depuis ma tendre enfance,
Vous montrez peu de conscience.
Quoi! gagner cent pour cent sur ses propres amis!
Sans s'émouvoir le tailleur lui réplique :
— Je voudrais ne gagner que sur mes ennemis,
Mais viendront-ils dans ma boutique?

*** J'estime fort l'opinion littéraire de l'abbé Desfontaines concernant Marivaux, elle en dit plus en quelques mots que toutes les critiques et commentaires modernes.

La voici :

— Marivaux brodait à petits points sur des canevas de toile d'araignée.

*** J'ai souvent vu, soit à Paris, soit en province, soit dans des théâtres de société, des gens qui avaient une singulière façon de comprendre les rôles dont ils étaient chargés.

J'ai vu jouer *Valérie* par une actrice, qui, oubliant que Valérie est aveugle, portait un riche lorgnon pendu à son cou par une splendide chaîne d'or qu'on lui avait donnée ce jour-là. O vanité!

HIÉROGLYPHES MENSUELS DU JOURNAL AMUSANT.

L'explication en langue vulgaire en sera donnée dans le prochain numéro.

N° 4.

14287

N° 5.

14288

N° 6.

14289

J'ai vu un cabotin qui disait dans *Lodoïska :*

— Quelqu'un de vous sait-il le nom du maître à qui appartient le château du seigneur Boleslas?

J'ai vu un monsieur qui interprétait d'une singulière manière le rôle du jeune premier léger dans la *Seconde année* de Scribe.

A sa première entrée, en petite toilette de ville, il s'était esquissé sur la lèvre supérieure une superbe moustache en crêpé.

Avant sa deuxième entrée, quelqu'un lui ayant fait remarquer qu'il avait eu tort de ne pas se mettre la mouche impériale, il se l'ajusta inopinément, et continua son rôle avec cette barbiche poussée à l'improviste.

Pour sa troisième entrée, en toilette de bal, un farceur lui fourra dans l'esprit qu'il serait plus joli avec des favoris tranchant sur sa cravate blanche.

Et la comédie de la *Seconde année*, qui n'a qu'un acte, s'écoulant en l'espace de quelques heures, montra le même individu ayant de simples moustaches à midi, une impériale en plus à trois heures, et des favoris le soir.

Enfoncés les prodiges chimiques de la pommade du lion!

⁂ Un chanteur, qu'on a beaucoup prôné à l'avance, vient de débuter assez malheureusement à l'Académie impériale de musique. On glosait très-chaleureusement sur son compte au Divan-Lepelletier, lorsqu'un enthousiaste par opposition (il y en a beaucoup) s'avisa de le défendre en parlant de la puissance de sa voix, ne pouvant pas vanter sa méthode et son talent absents.

— Certes il a la voix forte, répondit un des moqueurs, mais elle eût produit plus d'effet à l'antique Capitole qu'à l'Opéra. Là elle n'aurait pas endormi les spectateurs, elle eût au contraire tiré Manlius du sommeil et sauvé Rome... concurremment avec les oies.

⁂ Il y a peu d'individus aussi franchement bons qu'Alexandre Dumas. Ceux qui l'approchent ont même fabriqué un nom tout neuf à son usage : ils l'appellent un *aimeur*. Jamais personne n'a mieux mérité ce substantif.

Dumas, pris à l'improviste, avait offert à déjeuner à quelques amis revenant de la chasse. Au dessert il sonna son domestique, et demanda du champagne.

Celui-ci l'attira à part, et lui dit avec mystère :

— Monsieur, il n'y en a plus une miette.

— Comment! Et ce grand panier que tu as descendu l'autre jour?

— En votre absence, vos amis ont tout bu.

— Eh bien, va chez le marchand à côté.

— Donnez-moi de l'argent... Monsieur sait que je n'aime pas à demander à crédit.

— Voici deux louis.

Le domestique part; mais Dumas, contre son ordinaire, a des soupçons (une fois n'est pas coutume). Il s'approche d'une fenêtre, voit son valet qui descend au cellier et en remonte chargé de fioles au casque d'argent. Dumas veut pousser l'épreuve jusqu'au bout, et lui demande le restant de sa monnaie.

— J'ai tout dépensé, réplique le voleur avec aplomb.

Le maître se fâche, et c'est bien naturel. Il ordonne au maraud de faire sa malle et de filer sur l'heure. Mais le maraud se trouve bien chez un tel maître. Le voici qui tombe à ses pieds, lui parle de sa femme en couches et de ses enfants en nourrice. Dumas ému, — les bons cœurs sont faciles à émouvoir, — Dumas le relève avec bonté, et lui dit ce mot splendide :

Je te pardonne ta mauvaise action, mais au moins, quand tu me vendras mon vin, fais-moi crédit.

⁂ Il faisait très-chaud, je venais de me faire tailler les cheveux chez Sarazin (vous savez l'émule du *Figaro* de Beaumarchais pour la barbe et l'esprit). L'honnête barbier m'offre un verre de limonade gazeuse. J'accepte.

Dans son empressement à nous servir, un artiste (c'est ainsi que Sarazin nomme ses garçons coiffeurs) apporte deux verres de différentes dimensions. L'un était long comme Lesueur, l'autre gros comme Saint-Ernest.

— Eh quoi! m'écriai-je, Sarazin, vous si riche... vous n'avez pas deux verres pareils!

— En fait de *vers*, je déteste les alexandrins, me répondit-il.

⁂ Le docteur Z... a été longtemps à la tête d'une maison de santé où l'on soigne spécialement les aliénés. Depuis qu'il a quitté cet établissement, il n'en reçoit pas moins la visite d'un de ses anciens garçons de salle, à l'époque de sa fête et de celle de sa femme et de sa fille.

Le jour de la Sainte-Marie, après avoir échangé le bouquet du pauvre hère contre trois louis, le docteur l'accompagnait à la porte en lui disant en manière de conversation :

— Y a-t-il toujours beaucoup de fous, là-bas?

— Oh! monsieur, lui répliqua le paysan en croyant lui dire quelque chose d'aimable, oh! monsieur, il y en a bien moins que quand vous étiez là, vous et votre famille.

⁂ Certains journaux de province annoncent à grand fracas que le docteur israélite Jacob V... va se convertir au catholicisme.

— Est-ce que notre religion serait malade, dit un juif en riant, voici que les médecins l'abandonnent!

⁂ Un gros négociant de mon quartier, redoutant les moqueries qui assaillent si peu généreusement les maris trompés, résolut de prendre une femme si laide, si laide, que personne ne songeât jamais à le minotauriser.

Après de nombreuses recherches, il découvrit dans le comptoir d'un cordonnier une fille rousse, grêlée, bossue et aux dents blondes. Jamais il n'avait rien vu d'aussi laid. Voilà mon affaire, dit-il.

Notre homme se présenta, il était riche, il fut accepté d'emblée.

Pendant quelque temps le ménage alla assez bien; mais madame, furieuse de ce qu'on ne faisait pas attention à sa laide personne dans les sociétés qu'elle fréquentait, devint maussade et acariâtre.

— Tant mieux, se disait intérieurement l'époux, on ne l'aime pas, donc elle sera bien forcée de me rester fidèle.

Hélas! le pauvre mari s'illusionnait. Un beau matin, il découvrit un de ses petits commis, à peine âgé de seize ans, caché dans le boudoir de madame.

— Scélérat, hurla-t-il en accablant le petit bonhomme de coups de canne, pourquoi séduire une femme aussi laide? A ton âge, rien ne te forçait à cette mauvaise action?

— Eh justement! répliqua l'émule de Chérubin, je commençais par une laide pour mieux apprécier plus tard la différence!

LUC BARDAS.

LA MÉNAGERIE PARISIENNE,

ALBUM COMIQUE LITHOGRAPHIÉ PAR GUSTAVE DORÉ.

Les amateurs du talent de notre jeune ami Doré doivent acheter cet album, qui diffère très-sensiblement des œuvres ordinaires de cet artiste. Ici, ce n'est pas du mouvement, de la fougue, ce charme de composition et cette entente de l'effet qui sont si remarquables dans tout ce que produit l'auteur principal du *Musée français-anglais;* ce sont des types parisiens, en quelque sorte des portraits : portraits des Lorettes, portraits des Gens de Bourse, portraits des Grandes Dames, etc., tout cela est vrai, tout cela est vivant : on l'a vu au bois, sur les boulevards, à la Bourse, partout. Ce n'est pas un album qui doit plaire à tout le monde, c'est un album intéressant pour les artistes et les connaisseurs.

Prix : 10 fr.; — 7 fr. seulement, rendu franco, pour les abonnés du *Musée français-anglais* ou du *Journal amusant.*

Envoyer un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

CROQUIS DE BELLANGÉ.





Toute personne qui sait un peu dessiner arrive promptement à croquer, à grouper des personnages et des animaux, si elle prend de bons modèles de croquis et les copie avec attention. Mais pour arriver à un bon et prompt résultat, il faut, nous le répétons, bien choisir ses modèles; — il faut de plus compléter ses exercices par le dessin fait de mémoire. C'est-à-dire qu'après avoir copié un croquis avec soin, il faut refaire ce croquis de mémoire. Bientôt on dessinera avec facilité, on sera en état de croquer d'après nature, et l'on pourra reproduire ce qu'on a vu et ce qui vous a frappé.

C'est pour répondre aux désirs d'un grand nombre de nos abonnés qui nous demandaient quels modèles ils devaient choisir, que nous avons acquis de la maison GIHAUT frères la propriété des *Fantaisies de Bellangé.* On sait que les croquis de Bellangé sont faits avec autant de talent que de facilité, ils sont toujours intéressants par le sujet, par la physionomie, le mouvement; ce sont d'excellents modèles.

La collection se compose de 50 feuilles remplies de petits sujets; elle se vendait dans le commerce 35 fr.

Nous avons fait un tirage important qui nous permet, en répartissant le prix d'achat sur un grand nombre d'exemplaires, de donner ces collections à nos abonnés pour une somme infiniment modique.

La collection de 50 feuilles sera adressée *franc de port,* dans toute l'étendue de la France, à l'abonné qui nous enverra un bon de poste de 7 fr. — Pour les personnes non abonnées au *Journal pour rire,* le prix est de 15 fr. pris au bureau, 18 fr. par la poste.

Envoyer le bon de poste de 7 fr. à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

AH! QUEL PLAISIR D'ÊTRE SOLDAT!

PAR RANDON.

Randon, l'auteur des charmantes séries *Il n'y a plus d'enfants* et les *Troupiers français,* vient d'achever un Album extrêmement amusant, il a pour titre *Ah! quel plaisir d'être soldat!* et représente tous les plaisirs négatifs qui attendent le conscrit dans la carrière militaire.

Prix broché. . . . . 6 fr.; rendu franco. . . . . . 7 fr.
Cartonné. . . . . . . 8 fr.; rendu franco. . . . . . 10 fr.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.

DÉCOUPURES FANTASMAGORIQUES,

TRÈS-AMUSANTE RÉCRÉATION D'HIVER.

Dessins combinés de manière qu'étant découpés et placés entre une bougie et la muraille, ils projettent des ombres fantasmagoriques. — Le cahier, composé de treize dessins, rendu franco, 4 francs.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.

Le Propriétaire-Gérant, CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 88. — 1857. Prix du numéro : 45 centimes. 5 Septembre.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipsig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

LE SALON DE 1857 DÉPEINT ET DESSINÉ PAR M. BERTALL.

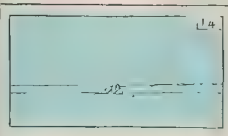
(4e Suite.)



Le drame russe, en trois tableaux, par M. Aivasowski.

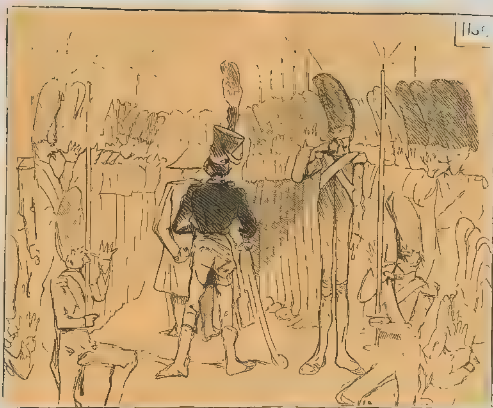
1er Tableau.

Steppe russe avant la guerre, horizon riche et doré.



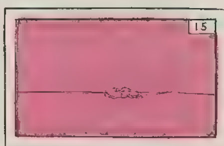
2e Tableau.

Le même steppe russe pendant la guerre. Pâleur triste et maladive.



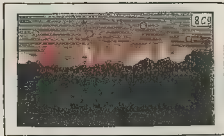
La veille d'Austerlitz, peinture au caca d'oie, par Jean Gigoux.

L'artiste a saisi avec bonheur le moment où l'empereur est éclairé sur les dispositions de ses soldats. — Aucun éloge, aucun roulement de tambour n'a manqué pour célébrer les splendeurs de cette composition. Unissons notre faible voix à ce vaste concert d'éloges. Les grenadiers en bois, les hussards en feutre, le geste, l'éclairage, tout est parfait. — La toile est inondée de cette belle couleur *caca d'oie* qui commençait à tomber en désuétude, et que M. Gigoux vient désormais de réhabiliter. Un chef-d'œuvre!...



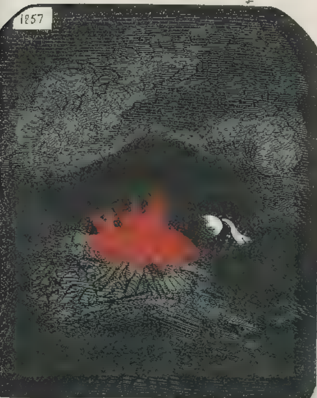
3e Tableau.

Le même steppe russe au retour de la paix. On y voit tout en rose.



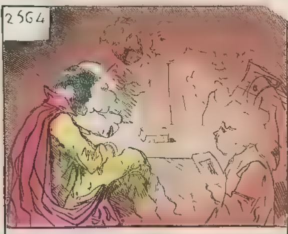
Les entonnoirs, vue prise à Sébastopol, par M. Durand Brager.

On entonne le grand quatuor final.



Le four des Russes à Inkermann, ou les charbons vainqueurs, victoire remportée par Gustave Doré

Cette superbe peinture de notre habile collaborateur Gustave Doré représente la grande lutte du coke anglais et du charbon de Paris contre la tourbe russe. Impossible de rendre avec plus de feu, de mouvement, de noir et de fumée, tout l'héroïsme de cette lutte — Le monde des artistes et celui des charbonniers sont plongés dans l'extase.



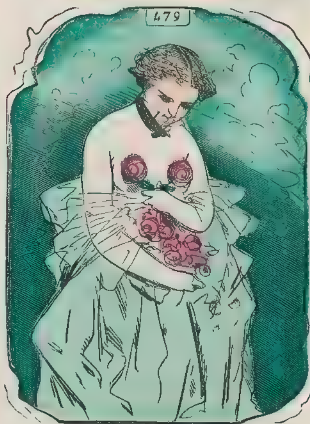
Les amis du Titien, par Eugène Tourneux.

Ces amis du Titien sont tout bonnement des amis de M. Tourneux. Ils se sont réunis autour d'une table pour lui fournir l'occasion de faire un bon pastel, car ce ne sont pas les rafraîchissements qui ont pu les attirer, et ils n'ont pas l'air de s'amuser beaucoup.



Le mamelon vert, par M. Durand-Brager.

Ce mamelon était d'un beau vert russe avant d'être pris par les Français. C'est sans doute la douleur de la captivité qui l'a fait passer au brun rouge. Sentiment louable et qu'on doit respecter.



Le premier faux col et les premières roses, par Chaplin.

Le tableau de Chaplin jouit d'un succès mérité. — Les vieux messieurs habitués de l'orchestre, les collégiens de troisième en sont fous. Une élégante cravate noire orne le cou de la jeune fille, précaution toute simple en raison de la nature un peu lymphatique du sujet.

LE SALON DE 1857 DÉPEINT ET DESSINÉ par BERTALL (suite).



— Comment! c'est vous, mon cher Dubuisson; ma parole, je vous prenais pour mademoiselle Rosa Bonheur.



Dalila coupant les cheveux de Samson, par M. MEYNIER.

Dalila commençant à couper les cheveux d'un côté, ce côté devient immédiatement beaucoup plus faible que l'autre. Idée neuve et ingénieuse qui doit faire le succès de ce tableau.



— Y a-t-il des inondations! comme c'est triste, mon Dieu, comme ça fait de la peine à regarder!



— Ce Pierrot de Gérôme est charmant, et quel succès!

— Un Biard réussi, corrigé avec soin par Paul Delaroche.



La bataille de l'Alma, par HORACE VERNET.
(Episode)

Un boulet russe se précipitait sur les Français, en partant il eut la complaisance de s'arrêter devant l'éminent artiste, qui l'a reproduit avec son talent accoutumé.



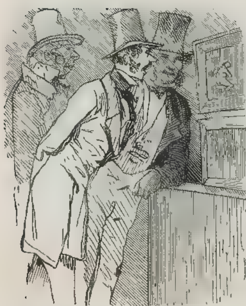
Le lion à deux têtes, par JACQUEMART.

Le veau à deux têtes commençait à vieillir, Jacquemart vient d'inaugurer glorieusement le lion à deux têtes. Au *Constitutionnel* on est consterné.



La première sensation.

On se demande avec anxiété quelle sera la troisième.



Les tableaux de FICHEL.

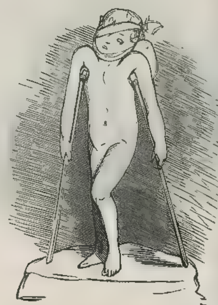
— Fouchtra, chest de la peinture bien fichelée.

— A deux mètres 75 on peut prendre ça pour du Meissonnier, mais il ne faut pas lui dire.



Un beau trait de saint Jérôme.

— Eh bien, monsieur, pour vous montrer que je n'en veux pas à M. Brunet, qui franchement aurait pu me traiter un peu mieux, je vous engage à voir son buste qui est exposé ici au-dessus, vous m'en direz de bonnes nouvelles.



L'amour estropié, par M. RUBIN, n° 3093.

Sujet de pendule destiné au salon du directeur, à l'hôpital du Midi.

L'ESPRIT DES BÊTES, — par RANDON.



— Nous n'aurions pas la chance que la balustrade vienne à rompre!...
—Quel fricot!!!



— C'est singulier comme il y a des puces par ici...
— Est-ce pour moi que vous dites ça?

LE MONDE OCCULTE.

LES FLUIDISTES ET LES SPIRITISTES.

V.

Sociétés mesmériennes. — M. du Potet. — Le docteur du Planty. — Séances publiques. — Le *fluide*. — Cherbourg et Calcutta. — Insensibilité. — Amputations. — Agent thérapeutique. — Médecine illégale.

C'est une justice à rendre aux groupes magnétiques constitués en France : aucun d'eux, hormis le petit cénacle Cahaguet, — qui a duré deux ans, — n'a épousé les rêveries svedenborgiennes et le spiritualisme américain.

Deux grandes sociétés mesmériennes fonctionnent à Paris; l'une présidée par M. du Potet, l'autre par le docteur du Planty. Chacune possède son journal bi-mensuel : le *Journal du magnétisme* et l'*Union magnétique*. Chacun donne des séances publiques, auxquelles cinq ou six cents personnes assistent gratuitement.

Là se démontre l'existence, — non pas d'une machine à miracles, — mais d'un fluide nerveux, très-puissant dans ses effets, d'une *électricité animale* soupçonnée par Newton, admise par Humboldt, entrevue par Arago, méconnue par la science officielle.

Là chaque assistant peut à son gré se soumettre à l'action magnétique.

Là, au milieu d'un silence profond, des hommes graves, sérieux, dépensent des trésors de patience et de recueillement pour guetter une torpeur, une secousse nerveuse, une contraction musculaire.

Est-ce en l'honneur d'une chimère, d'un rêve, d'une halluc nation que ces hommes se réunissent en sociétés, perdent leur temps, usent leur âme et leur corps, appellent le public à des expériences dont ils ne retirent aucun lucre?

Alors il faudrait supposer aussi qu'une foule d'esprits distingués en France, en Allemagne, en Belgique, en Angleterre, en Italie, — le docteur Charpignon à Orléans, le docteur Perrier à Caen, le docteur Elliotson à Londres, le docteur Dugnani à Milan, le docteur Grégory en Écosse, le docteur Esdaile à Calcutta, — et des milliers d'êtres intelligents répandus dans les deux mondes, — sont victimes d'une immense mystification. Une pareille hypothèse est-elle admissible?

Maintenant tournez vos regards du côté de Cherbourg, et vous verrez des faits plus positifs, des phénomènes plus palpables. Que fait-on à ces hommes, à ces jeunes femmes, à ces enfants? Voyez! La lame de l'opérateur s'enfonce dans leurs chairs, et ils chantent, ils fredonnent! Ils ont le sourire aux lèvres!... L'événement s'est accompli en 1845, époque où l'on ne connaissait ni les propriétés de l'éther ni celles du chloroforme, et les docteurs, stupéfaits, assistèrent à toute une série d'opérations chirurgicales faites sous l'influence du *fluide*. On amputait des jambes, des bras, des cuisses, sans que les malades donnassent le moindre signe de sensibilité.

Ces faits se renouvellent depuis nombre d'années en Angleterre, aux États-Unis, et surtout à Calcutta, où le docteur Esdaile, dans son Mesmeric hospital, compte déjà plusieurs centaines d'amputations sous l'influence de l'agent magnétique.

Sans doute, considéré sous ce point de vue, le mesmérisme n'a rien de bien récréatif. On a voulu en faire un amusement, un joujou, et c'est là un de ses malheurs; *malheurs* est le mot, car toutes les fois que le magnétisme essayait de faire un pas, quelque événement fortuit arrivait à point pour le faire trébucher. C'est ainsi que le chloroforme est venu lui enlever une des plus belles cartes de son jeu.

Et pourtant l'élément thérapeutique sera toujours la partie la plus sensée, la plus profitable du mesmérisme. Aussi tous les magnétologues consciencieux désirent-ils que les gens de l'art étudient cette force médicatrice et s'en emparent une bonne fois. Alors on expropriera quarante mille magnétiseurs pour cause d'utilité publique, — ce qui ne sera point un mal, je vous assure.

Mais non : vous préférez jeter au panier toutes les communications mesmériennes.

Alors souffrez que les magnétiseurs fassent de la médecine.

— De la médecine illégale, monsieur!

— Peu m'importe; vous changerez vos lois, s'il vous plaît, car la nature ne changera pas les siennes.

J. LOVY.

MYTHOLOGIE POUR RIRE.

La mythologie est l'histoire fabuleuse des dieux et des héros de l'antiquité.

Fidèle à notre système d'*éducation pour rire*, nous allons passer en revue et continuer jusqu'à nos jours les dieux, voire même les demi-dieux, — car il y a des demi-dieux, comme il y a des demi-poëtes, des *demi-Virgile* et des *demi-Tasse*.

JUPITER

était le roi de l'Olympe. De notre temps il est devenu le roi des journaux amusants; son temple est situé rue Vivienne, 55, au rez-de-chaussée à gauche. Une fontaine, on ne peut moins monumentale, élevée au milieu de la cour, lui est dédiée. — Ce qui ne veut pas dire que le Jupin de Vivienne street fasse de l'eau claire, loin de là!

Comme aspect, c'est encore le Jupin de l'antiquité : carré des omoplates, rond de l'abdomen, rebondi du thorax, — regard olympien, lippe sensuelle, moustache plantureuse.

Il copartage l'empire du *Figaro* avec *Neptune-Bourdin* et *Pluton-Jouvin*, ses gros beaux-fils.

La foudre est toujours dans sa dextre, mais il ne s'en sert que contre les Titans de février.

Pendant la canicule, il est vêtu de blanc et porte un chapeau de paille; Auteuil le prend pour une rosière mâle.

HERCULE

est de haute taille, de vigoureuse encolure; ses cheveux sont crépus, son teint est brun.

Les biographes disent de lui : C'est un nègre. — Simple défaut de prononciation, il faut dire : C'est un aigle.

Les anciens lui prêtent douze travaux; ses lecteurs sont impuissants à les énumérer tous.

Rien qu'en romans, il a publié une myriade de colonnes de journaux, qu'on a surnommées.... les colonnes d'Hercule.

SCÈNES MILITAIRES, — par BELIN et A. HUMBERT.



ÉCOLE DU CAVALIER A PIED.

Cavaliers! demi-tour à droite... Oite!!... tas d'imbéciles!!!

Le plus grand de ses travaux, qui rappelle celui des écuries d'Augias, est d'avoir purgé le boulevard du Temple des bouges souterrains de l'hôtel Foulon.

Son meilleur travail... c'est son fils.

APOLLON

est le dieu de la poésie.

On le représente tantôt couronné de lauriers et pinçant de la lyre, tantôt conduisant l'ex-char de l'ex-provisoire.

Il fait en ce moment un cours de littérature... sur le mont Parnasse.

Les jeunes filles le suspendent dans les nuages, l'habillent d'une écharpe de tarlatane rose et le coiffent d'une auréole de gaz portatif; — voilà pour le rêve.

Apollon prend du tabac, porte des lunettes et couche avec un bonnet de coton; — voilà pour la réalité.

HYACINTHE

jouait un jour au tonneau avec Apollon, dans le département de Seine-et-Oise. — Phœbus ayant atteint son ami avec un palet *près d'Étampes*, Hyacinthe tomba mort. — Apollon le ressuscita, et le changea en l'acteur qui porte son nez... — Pardon, je voulais dire qui porte son nom.

ANTÉE,

le géant du café des Arts, *hanté* par un public nombreux.

CASTOR ET POLLUX

étaient deux jumeaux que leur mère ne pouvait mettre au monde, mais Jupiter l'*aida*.

De nos jours, ce sont les frères *Lyonnet*, ainsi nommés parce qu'ils ne sont pas de Lyon.

PAN,

inventeur de la flûte, de la terreur et des queues d'habit qui portent non nom.

TERME,

le dieu des propriétaires.

Ce dieu tend tous les jours à augmenter.

VULCAIN,

serrurier en jupons, patron des maris... cossus, — un de nos grands acteurs tragiques; avant Talma, nos pères avaient *vu Lekain*.

BACCHUS,

gérant de la société des vins factices. On a prétendu jusqu'ici que Bacchus était fils de Sémélé, que les marchands de mélanges prétendus œnophiles écrivent *c'est mêlé;* nous penchons à croire que Bacchus était fils de *Latone*.

PERSÉE,

breveté s. g. du g. pour la chaise à laquelle il a donné son nom.

ORPHÉE,

créateur de l'Orphéon.

JANUS,

que les Latins nommaient *Julius Janinus*, est représenté avec deux visages : l'un souriant pour les gloires qu'il a jadis éreintées, l'autre sarcastique et moqueur pour les célébrités qu'il portait aux nues.

Janinus, tantôt brûlant ce qu'il a adoré, tantôt adorant ce qu'il a brûlé, est le dieu de la versatilité littéraire. — Son autel est situé au rez-de-chaussée des *Débats*, où, comme la sibylle de Cumes, il rend ses oracles sur des feuilles détachées, mais attachantes.

MELPOMÈNE,

déesse de la tragédie, doit ses adorateurs à son immense talent.

Après un séjour en Égypte, où, du haut des pyramides, quarante siècles ne la contemplaient pas, elle est de retour.

Elle revient... non pour reprendre le sceptre de l'art...

Mais pour vendre à l'encan son temple de la voie trudon... — *Felix qui potuit*, etc.

Espérons quand même que Melpomène fera sa rentrée aux Français dans un char traîné par une foule enthousiaste....

La Ristori enlève les bravos, mais *elle les arrache, elle*.

La dame de carreau lui est dédiée.

ESCULAPE

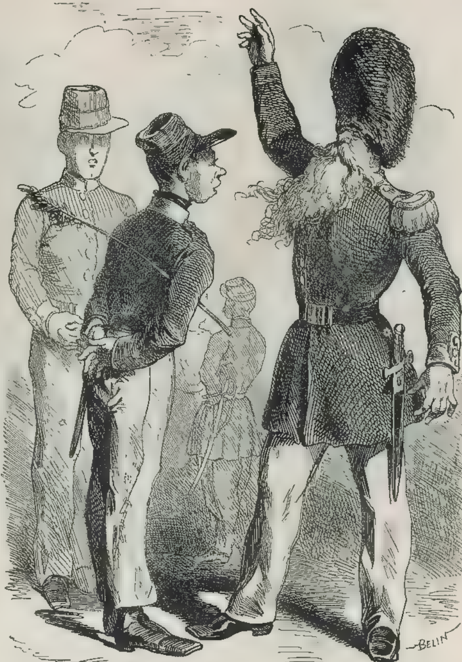
était le général en chef des docteurs médecins praticiens.

Aujourd'hui encore sa statue décore le fronton de l'Aca-

SCÈNES MILITAIRES, — par BELIN et A. HUMBERT (suite).



— Bonjour, collègue!
— Collègue!!!... un chien est un chien, un tambour n'est rien, et un trompette est musicien!!



— Dites donc, sapeur, comment que vous faites pour avoir de la barbe comme ça?
— Jeune homme! ne cherchez point à surprendre les mystères de la Providence.

démie de médecine avec cette légende antique : *Veronus doctor*.

Esculape, ancien pasteur de l'Opéra et inventeur des mémoires... d'apothicaire, est le créateur de la *pâte* du *bon jeune homme* et le fondateur anonyme de prix littéraires qui portent son nom.

Désiré a pour armes parlantes « un bouquet de véroni» que enveloppé dans une feuille de papier blanc, le tout » maintenu par un nœud de cravate. »

MERCURE

est l'âme du commerce, de la banque et du baromètre.

C'est lui qui, du temps des Romains, créa les chemins de fer : *stradda ferrata da Roma a Civita-Vecchia*.

Il est représenté tenant d'une main une petite badine qu'il fait incessamment résonner sur les dalles du trottoir, de l'autre une réduction du palais de la Bourse.

Les Grecs l'adoraient sous le nom d'*Hermès*, dont, par corruption, on a fait *Mirès*.

LES SIRÈNES

étaient appelées par les anciens Parthénope et Leucosie; les modernes les nomment madame Paul ou madame Jules.

Au lieu d'habiter les roches escarpées de la mythologie, la sirène demeure à l'hôtel; au lieu de se tenir dans les eaux de Caprée, elle fréquente Dieppe, le Havre et Boulogne, de juillet à septembre.

La sirène se nourrit volontiers d'huîtres de Cancale ou de Marennes, de homards en salade, de soles normandes et de fritures d'éperlans; elle préfère le *champ* à l'eau salée.

A la saison des pluies la sirène quitte les rives de la mer et se réfugie dans le tourbillon de la grande ville, où, sous prétexte de table d'hôte, elle tient maison de biribi et d'amour, et joue à la hausse.

Une sirène qui fait quelque peu le monde présente sa note de frais et honoraires comme un avocat, et tient ses écritures comme un banquier.

La sirène des anciens chantait, de nos jours elle fait *chanter*.

LES TROIS PARQUES

étaient dans l'antiquité Clotho, Lachésis et Atropos; elles filaient la vie des mortels en partie triple : la première tenait la quenouille, la seconde le dévidoir, la troisième les ciseaux.

Ces trois vieilles fileuses manquaient complétement de gaieté; aujourd'hui elles n'ont plus le fil et sont avantageusement remplacées par

Le parc de Versailles,
Le parc de Saint-Cloud,
Le parc de Meudon.
Trois parcs infiniment plus agréables.

Arrêtons-nous sur ce tableau sylvestre, — la séance est levée.

ALEXANDRE FLAN.

DE L'INFLUENCE DU NOM SUR LA PERSONNE.

Il vient de me tomber sous la main un petit livre très-curieux intitulé les *Noms de baptême et les prénoms*, — *Art de nommer*, par Édouard-Léon Scott, avec cette légende : — *Nommer, c'est définir*.

Vous croyez peut-être qu'il s'agit d'un vieux bouquin tout poudreux? Pas du tout; c'est un joli petit livre tout neuf, publié par l'éditeur Houssiaux. Il contient de très-curieuses choses, et, par le temps de tables parlantes, de planchettes mystérieuses et de Home qui court, il a le droit d'être examiné avec intérêt et curiosité.

On se demande, avec M. Scott, si le nom manifeste clairement cette puissance prophétique que les anciens et beaucoup de modernes lui ont attribuée. Hé ma foi! je comprends que la magique propriété du nom une fois reconnue soit dans une foule de cas la source de déterminations spontanées. Comment ne pas tenter de se conformer à un type idéal que le nom rappelle constamment à l'esprit? Comment ne pas chercher à être doux et suave si l'on s'appelle Virgile, et chaste si l'on se nomme Agnès? De là doivent naître des habitudes de la pensée qui se traduisent par une quantité de faits.

Notre nom, c'est nous-mêmes, a dit le savant Eusèbe de Salverte. Platon, le plus beau génie de l'antiquité grecque, découvre dans le nom une sorte de vertu prophétique, une espèce de fatalité entraînante qui détermine la manière d'exister, et se reflète dans la conduite et les événements de la vie.

En effet, le prénom est le côté affectif de notre être, c'est le nom dont nous nomme notre mère; tandis que le nom de famille est transmis forcément, le nom de baptême est libre et choisi. Il ne procède pas de la tradition, il ne relève que de l'affection et de l'amour. Faisons donc bien attention à ce que signifie le nom de baptême, et pour nous guider prenons le curieux petit livre de M. Scott.

A PROPOS DE RÉALISME, — par PENAVILLE.



Soyons réalistes et ne flattons personne.



Une Jeanne d'Arc inspirée (interprétation réaliste).



Pierrot et Pierrette, tableau sentimentaliste réaliste. Émotions simples, mais vraies pour de vrai.



En voilà de la peinture réaliste c'est le meilleur emploi de ses qualités enseignantes.

Ouvrons sa liste de prénoms, et cherchons-en un pour le fils que j'aurai peut-être bien un jour.

D'abord je trouve Abel, c'est un nom tiré de l'hébreu, voyons sa signification : *Rien*, *vanité* ou *deuil*. Fichtre, mon fils ne se nommera pas Abel!

Je trouve ensuite Achard et Achille.

Hélas! Achard signifie *mal gracieux;* et Achille, *qui n'a pas pris le sein*. Je veux que mon fils ait une nourrice, moi. Passons. Je vais découvrir la signification des noms, et je choisirai les noms ensuite.

J'aperçois *qui n'a pas de fiel* et *qui veut plaire;* ces prénoms doivent m'aller... Lisons... Ah! fi! *Qui n'a pas de fiel* se traduit par Abile, et *qui veut plaire*, par Adon. On dira sans doute que mon fils est *habile*, mais ce ne sera pas son prénom. Adéodat non plus, quoiqu'il signifie *donné par Dieu;* ni Anaclet encore moins, quoiqu'il dise *tout glorieux*.

Voulez-vous que votre fils soit fort? Appelez-le Alceste. Voulez-vous qu'il soit brave? Adrien, Agathon ou André. Désirez-vous en faire un facteur? Agathange, *bon messager*. Si vous l'ambitionnez précoce, harnachez-le en Alvarez. Peut-être craignez-vous qu'il soit ivrogne? Faites-en un Amédée, *qui ne peut être ivre* (grec). Sera-t-il agriculteur? Prenez Agricole ou Demêtre. Alexandre signifie *secours mâle* (grec); Andoche, *persévérant;* Ambroise, *immortel;* Anicet, *invincible;* Auguste, *qui va en augmentant;* Barthélemy, *fils de celui qui arrête les eaux;* Bernardin, *chasseur d'ours* ou *nigaud*, au choix; Blaise, *qui a les pieds en dehors;* Casimir, *chef de la maison;* Charles, *fort*, *vaillant;* Darien, *qui coupe*, *qui brûle* (un nom de coiffeur); Dominique, *qui est le maître;* Édouard, *heureux;* Éloi, *qui choisit;* Émile, *doux*, *aimable;* Ernest, *grave*, *sérieux;* Étienne, *couronné;* Eu-

gène, *bien né;* Eustache, *riche en blé;* Félix, *favorisé;* Ferdinand, *qui garde un trésor;* Firmin, *ferme, stable;* Florestan, *le plus éclatant;* François, *libre*, *hardi;* Gabriel, *la force de Dieu;* Georges, *qui travaille à la terre;* Grégoire, *vigilant;* Henri, *digne d'honneur;* Hugo, *intelligent, prévoyant;* Jean, *qui est rempli de grâce* (hélas! mon porteur d'eau s'appelle Jean); Julien, *couvert de duvet;* Kilian, *homme joyeux;* Laurent, *couronné de lauriers* (comme un jambon); Louis, *guerrier illustre;* Luc, *lumière, clarté;* Michel, *semblable à Dieu;* Napoléon, *nouveau pôle;* Nestor, *qui se souvient* (qu'en dis-tu, Nestor Roqueplan?); Nicolas, *victoire du peuple;* Pancrace, *qui surmonte tout;* Philarète, *qui aime la vertu;* Privat, *privé* (ô Privat d'Aiglemont, et l'on te dit riche!); Raphaël, *médecine venue de Dieu;* Remy, *rameur;* Roger, *homme de parole;* Salomon, *homme pacifique;* Sylvain, *qui aime les bois;* Simon, *qui obéit;* Sulpice, *secours;* Théophile, *aimé des dieux;* Thomas, *admirable* ou *abîme;* Valentin, *bien portant;* Zéphirin, *qui apporte la vie.*

J'y songe!... Si au lieu d'avoir un garçon j'avais une fille?... Tournons la page et cherchons derechef...

Abigaïl, *la joie du père*. Quelle bourde! Est-ce qu'une fille peut faire la joie de son père lorsqu'elle s'intitule Abigaïl? J'aime mieux Adélaïde, *fille illustre;* ou Adèle, *noble;* ou Adrienne, *qui a un courage mâle;* Agathe veut dire *bonne;* Aglaé signifie *beauté*, *gloire*, *allégorie;* Amanda, *qui doit être aimée;* Amarante, *fleur qui ne se fane pas;* Amélie, *négligente;* Anaïde, *impudique;* Anastasie, *qui se relève;* Asma, *gracieuse;* Apolline, *qui chasse le mal;* Ariane, *chanteuse;* Armande, *femme vaillante;* Atala, *choyée;* Augusta, *accrue, augmentée;* Aurélie, *qui est d'or;* Azélie, *qui n'est pas jalouse;* Brigitte, *qui procure la sécurité;* Calliste, *très-belle;* Camille, *fille de condition libre;* Caroline, *célèbre;* Catherine, *pure, sincère;* Cécile, *maîtresse de la maison;* Cécilie, *qui a de petits yeux;* Christine, *chrétienne;* Claire, *illustre*, *remarquable;* Claudie, *boiteuse;* Constance, *qui est d'accord;* Coralie, *jeune et belle fille;* Cordélia, *peine de cœur;* Cunégonde, *femme royale;* Délia, *brillante;* Dina, *jugement;* Éléonore, *qui dissimule un parfum;* Élisa, *le serment de Dieu;* Émerance, *qui mérite;* Emma, *protectrice* ou *fraternelle;* Estelle, *étoile;* Esther, *ce qui est caché;* Eulalie, *qui cause bien;* Euphrasie, *plaisir*, *gaieté*, *honnêteté;* Ève, *vivante;* Fanny, *couronnée;* Faustine, *heureuse*, *favorisée;* Fœdora, *brillante;* Flavie, *blonde;* Flore, *fleur de pureté;* Galatée, *blanche comme le lait;* Gertrude, *qui protége la maison;* Germaine, *sincère;* Gilberte, *brillante dans le péril;* Héléna, *éclat du soleil;* Honorine, *considérée;* Hortense, *qui exhorte* ou *de jardin;* Huberte, *remarquable par l'intelligence;* Ida, *qu'on voit de loin;* Iphigénie, *courageuse;* Irma, *de race germaine;* Isménie, *instruite;* Jacqueline, *qui supplante;* Jeanne et Jenny, *remplie de grâce;* Joconde, *charmante;* Julie, *adolescence;* Lætitia, *remplie de joie;* Laure, *laurier;* Lélia, *lionne;* Lia, *laborieuse* ou *fatiguée;* Louise, *illustre;* Madeleine, *magnifique;* Marcelle, *née en mars* ou *martiale;* Marthe, *provocante;* Mathilde, *qui est donnée;* Mathurine, *exaltée;* Mélanie, *brune* ou *noirceur;* Monique, *seule, veuve;* Nina, *petite fille;* Octavie, *la huitième;* Odette, *heureuse;* Pauline, *petite* ou *repos;* Pélagie, *antique* ou *maritime;* Philiberte, *brillante dans la lutte;* Phrosine, *prudence, joie;* Pulchérie, *la plus belle;* Rachel, *brebis;* Rebecca, *qui a de l'embonpoint;* Régina, *la reine;* Rosalba, *rose blanche;* Sarah, *maîtresse;* Séphora, *beauté;* Simonne, *qui obéit* ou *qui a le nez court*, Sophie, *sagesse, science;* Susanne, *fleur brillante*, Thérèse, *farouche;* Ulrique, *heureuse et riche;* Ursule, *petite ourse;* Valérie, *vaillante;* Véronique, *la vraie image de la face de Jésus;* Victorine, *triomphante;* Zaïde, *splendide;* Zélie, *rivalité, émulation;* Zoé, *la vie, l'existence;* et Zora, *liqueur pure.*

Quel nom choisirai-je dans le tas?... Vrai, je suis encore plus embarrassé qu'en commençant cet article. S'il faut en croire Tristram Shandy, « le nom est un horoscope ou une mystification. »

Ma foi, horoscope ou mystification, pour me sortir d'embarras, je nommerai mes enfants... comme moi.

HENRI HENRIOT.

PONTS ET KIOSQUES.

La question des ponts jetés, de distance en distance, d'un trottoir à l'autre des boulevards, est plus que jamais à l'ordre du jour.

Bercez-vous d'une douce espérance, ô piétons trop exposés des deux sexes, ce progrès se réalisera!...

Vienne l'hiver, et le macadam lutécien sera transformé en grand canal de Venise.

Les passerelles rappelleront le pont du Rialto.

Les fiacres représenteront les gondoles vénitiennes.

Eh hue! beau gondolier! à la fraction d'heure!...

Quant à présent, les ponts sont *suspendus*, il leur manque l'autorisation des architectes de la ville.

Pour moi, — me disait l'un d'eux, — on me ferait *un pont d'or*, que je ne me prêterais pas à une innovation qui détruira la perspective des boulevards; d'ailleurs *la foire n'est pas sur le pont.*

En attendant, les badauds choisissent l'emplacement des futurs ponts et les baptisent.

Et ce n'est pas chose facile que de leur trouver des noms; ce n'est pas, comme on le croit, *le pont aux ânes*.

Voyons comment s'en tirent les flâneurs :

Ils placent près de la Madeleine *le pont de la Crinoline*. — Pourquoi de la Crinoline? Parce qu'il devra partir de la rue Duphot (lisez *du faux*).

En face de l'hôtel d'Osmont, *le pont Musard*, avec aveugle obligé, exécutant sur l'accordéon-Sax *le Pont d'Avignon* et autres *ponts-neufs*.

Boulevard des Italiens, *le pont aux Biches*.

Au bout de la rue Richelieu, *le pont Millaud-Mirès*.

A l'extrémité de la rue Vivienne, *le pont du Figaro*.

A la rue Rougemont, *le pont du Journal amusant* ou *Phili-pont*.

N'oublions pas en passant *le pont de Fer*, de la maison de ce nom, appelé par les locataires *le pont des Arrhes*, en raison de celles qu'on donne au concierge à titre de denier à Dieu.

Porte Saint-Denis, *Nègre-Pont*, à cause du nègre-horloge.

Porte Saint-Martin, *le pont du Gare!* attendu les cris d'avertissement poussés par les cochers à cet endroit si fréquenté.

Au Château-d'Eau, promenade ordinaire des bonnes d'enfants et des troupiers, *le Pont-Pont*.

Boulevard du Temple, *le pont Dennery*.

Boulevard des Filles-du-Calvaire, *le pont aux Choux*.

Boulevard Beaumarchais, *le pont Mithridate*, ainsi dénommé par les maîtres de pension du Marais, qui savent que Mithridate était roi de *Pont*.

Reste la question de savoir si le public subira ou non un droit de péage; et si, faute de cinq centimes, il faudra continuer à se faire écraser.

Les invalides sont partisans de la perception, les promeneurs la repoussent et veulent traverser les ponts du boulevard tout leur sou... sans débourser un centime.

Voilà pour l'utile, passons à l'agréable.

Ces affreuses bicoques à journaux qui déshonorent nos boulevards vont faire place à des kiosques élégants.

Pourquoi chaque journal n'aurait-il pas son kiosque spécial?

La vente des *Débats* devrait se faire dans un pavillon peint en vert académique et décoré... d'une enseigne en latin de Virgile

Le *Siècle* devrait avoir une maisonnette d'un style sévère, mais juste, avec rideaux de marchand de vins aux croisées.

La *Presse* aurait le droit de débiter ses numéros dans le dernier des tombeaux de famille, désormais sans emploi pour cause de cinération.

Le *Journal amusant* se distribuerait dans un kiosque tendu à l'intérieur et à l'extérieur de papiers comiques à 3 francs 50 centimes le rouleau, et surmonté de ses armoiries : « plume et crayon en sautoir sur fond riant : »

Kiosques et ponts amèneront nécessairement des néologismes.

Les marchands de journaux crieront : *le kiosque du matin! le kiosque du soir!*

On ne dira plus : — Comment vous portez-vous? Mais bien : — *Comment passez-vous le pont?*

En tous cas, avant que passerelles et kiosques soient établis, il passera encore bien de l'eau sous le pont.

ALEXANDRE FLAN.

PETITS PARIS.

X..., jeune premier de l'un de nos théâtres de boulevard en tournée de congé, devait jouer à Bordeaux dans une pièce où il faisait son entrée en scène à la suite d'un cri qu'il jetait dans la coulisse.

Or à la première représentation, aussitôt la tirade qui lui servait de réplique, il entra sans que le cri se fût fait entendre.

La pièce finie, le directeur lui demande pourquoi il n'avait pas crié?

— Eh, monsieur! lui répond X..., est-ce pour vous moquer de moi?... Je vous préviens que si ça recommence demain je ne joue plus la pièce.

— Mais après qui en avez-vous? Je ne vous comprends pas.

— Comment après qui! Mais parbleu après le chef d'accessoires, qui doit avoir soin de faire crier un de ses hommes sur la réplique de Marie!

— Mais pourquoi ne jetez-vous pas ce cri vous-même?

— Monsieur, reprend X... avec hauteur, je touche cinq cents francs par mois comme chef d'emploi, et vous saurez qu'à Paris un jeune premier a autre chose à faire que de crier dans la coulisse; il y a des gens qui font ce métier-là à raison de vingt-cinq sous par soirée. Si votre théâtre n'a pas d'accessoires, vous voudrez bien en louer.

Et il tourna le dos au directeur, qui à la représentation suivante se précautionna d'un accessoire criant.

***

Un philanthrope qui a voué sa vie à l'amélioration du sort des prisonniers est mis en présence d'un condamné qui subissait sa captivité.

— Quel est votre crime, mon ami? lui demande-t-il avec intérêt.

— Hélas! monsieur, je n'en ai commis d'autres que de professer un amour désordonné pour les lettres.

— Un condamné qui a de la littérature, quelle trouvaille! s'écrie le philanthrope.

Puis s'adressant au gredin, auquel il trouve un front d'homme de génie :

— Cependant ceci n'a pu motiver un jugement contre vous; de grâce, mon cher ami, donnez-moi des détails, ne craignez rien, confiez-vous dans le sein d'un bienfaiteur de l'humanité souffrante.

— Eh bien, mon bon monsieur, j'étais facteur, et chaque fois qu'il me tombait sous la main une lettre chargée de billets de banque je la gardais! Vous voyez que j'ai dit la vérité.

Le philanthrope est parti furieux.

H. GOURDON DE GENOUILLAC.

RÉPONSES AUX QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES

CONTENUES DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 1. Qui diable fait donc éternuer si fort ce monsieur chaque fois qu'il veut regarder sa voisine d'en face?

Eh parbleu! c'est sa fenêtre à tabatière!... du moment où il y met le nez...

N° 2. Vous devinez sans doute ce qui attire les furtifs auditeurs de cette pauvre virtuose?

Il est probable que c'est l'espoir de saisir un bout de *chant d'elle*.

N° 3. Devinez quelle différence existe entre cet écervelé et le miroir qu'il tient à la main.

La différence est que le miroir réfléchit sans penser, et que lui pense sans réfléchir.

EXPLICATION DES HIÉROGLYPHES

CONTENUS DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 4. C'est dans la forêt de Fontainebleau qu'est située la fontaine Chauvet.

Cep dans Laforest — deux fontaines — bloc, ais, si tué — La Fontaine chauve haie.

N° 5. Qui ne voit la mort que de profil, la craint.

Quine voit *la* maure — queue de profils, lac, Rhin.

N° 6. Sitôt les conscrits au régiment, les mystifications commencent.

Six taux — les conscrits au régime, an, l'M hisse T'if, K sion comme anse.

LES

MODES PARISIENNES

JOURNAL

DE

LA BONNE COMPAGNIE.

Les *Modes parisiennes* sont connues comme le journal de la haute société de Paris et de toutes les capitales de l'Europe. Ce journal n'a aucun traité, aucun engagement avec les marchands; il n'emploie aucun voyageur, n'accorde aucun crédit; en un mot, il est placé dans des conditions tout à fait exceptionnelles, et cependant il réussit; — et cependant il trouve dans ses bénéfices le moyen de donner en prime, à tous ses abonnés d'un an, un charmant album de travestissements, dessinés exprès par Gavarni, gravés sur acier et coloriés à l'aquarelle avec retouches de gouache. Tous les ans il donne une prime différente, et depuis quatorze ans qu'il existe, il n'a pas cessé de faire à ses abonnés cet avantage, qui représente pour lui une dépense de plus de 10,000 francs par an.

Les *Modes parisiennes* paraissent tous les dimanches (cinquante-deux fois par an) et coûtent, pour un an, 28 fr.; — pour six mois, 14 fr.; — trois mois, 7 fr.

On souscrit en adressant un bon de poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.



Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 89. — 1857. Prix du numéro : 45 centimes. 12 Septembre.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER :
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

MODES D'ÉTÉ, — par MARCELIN.



CE QU'IL Y A DE CHARMANT A LA CAMPAGNE, C'EST LE SANS-FAÇON. 14318

— Et moi qui me disais cet hiver : Ma femme me ruine en robes de bal, c'est bien; mais nous partirons de bonne heure à la campagne, nous n'en reviendrons que tard, et nous ferons de grandes économies de toilette... Ah! bien! ouiche!...

COSARELLES.

La société néerlandaise de Rotterdam a donné un festival; il se composait des éléments suivants :

(Lisez, et prononcez si vous pouvez.)

« Ouverture de Hutschenruyten; — psaume de Verhulsst; — solo de madame Offermanns Vanhawe. — On prend des billets chez M. Vankletbher et MM. Blokhuyzen, Wankiraech. »

Quels charmants noms accouplés au domaine de l'harmonie! Il paraît que depuis l'épître de Boileau notre vieille Hollande ne s'est pas corrigée d'une syllabe : il y a même des noms d'hommes et des noms de villes qui ont trouvé moyen de renchérir sur Wageninghen, Harderwick, Knotzenbourg. Et l'on fait de la musique avec cela!

* *

Un de nos amis, M. F..., employé au ministère des finances, cherchait un appartement. Il a fini par en trouver un à sa convenance, rue Bergère : trois petites pièces au quatrième étage, pour la bagatelle de neuf cents francs par an.

Après avoir vainement débattu la question du loyer, M. F... arrête l'appartement. Tout était bien convenu.

— Pardon, monsieur, dit le concierge, encore un mot : prenez-vous l'appartement pour l'habiter?

— Sans doute.

— Vous y coucherez?

— Pardi! puisque je prends l'appartement.

— Vous y coucherez tous les soirs?

MODES D'ÉTÉ, — par MARCELIN (suite).



14319

RETOUR AUX MANCHES A GIGOTS..

On a tant à dire contre la crinoline, que ces dames n'en mettent plus seulement à leurs jupes, mais encore à leurs manches.



14320

LA MODE DU JOUR.

Qui nous délivrera du châle algérien.



14321

LA MODE DE DEMAIN. — LE MANTELET TROUVILLE.

C'est charmant! surtout les trois petits balais.



14322

TENUE DE CHEVAL.

Comme le pantalon garni de cuir vous donne tout de suite un petit air martial!

— Quelle question!... Mais certainement.

— Alors vous ne pouvez pas nous convenir. Le propriétaire ne loue son appartement que pour un pied-à-terre. (*Historique.*)

*
* *

Le jeune étudiant D..., enfant de la Beauce transplanté temporairement dans le quartier latin à Paris, menait la vie à grandes guides. Il prenait ses inscriptions à la Closerie et étudiait le code à la brasserie voisine.

Tous les quinze jours il expédiait vers le clocher paternel des appels de fonds pressants, des demandes de subsides bien câlines, histoire d'acheter des livres, de compléter ses études, et autres balivernes.

Mais bientôt le père irrité lui coupa les vivres, et cessa même toute correspondance avec le garnement.

L'étudiant aux abois tenta une requête suprême.

Le père tint bon; mais les entrailles maternelles s'émurent, et enfin le père écrivit à son fils :

« Ci-inclus un mandat de vingt francs que ta mère t'envoie à mon insu. »

MODES D'ÉTÉ, — par MARCELIN (suite).



14323

UN PARADOXE DE COUTURIÈRE.

— Il n'y a rien de tel qu'une robe trop longue pour bien découvrir le pied.



14324

LE PANAMA PORTATIF.

— Se douterait-on jamais que tout à l'heure mon panama était plié en quatre dans ma poche?



14325

LE PIERROT DES CHAMPS.

— Que voulez-vous? j'aime le blanc et mes aises!



14326

LA CRINOLINE DES MERS.

— Tiens, vois donc là-bas, sur la plage, une crinoline échouée.... il y quelqu'un dedans.

***

Plusieurs artistes de l'Opéra-Comique, affectés de rhumatisme, se font traiter en ce moment par l'électricité. Mais ils ne se servent ni de l'appareil Duchêne ni de celui de MM. Breton : ils se placent tout simplement dans le voisinage de leur camarade Jourdan les jours d'*Haydée*, et reçoivent les étincelles électriques qui se dégagent de sa personne.

Le fait est que Jourdan joue et chante le rôle de Lorédan de la façon la plus chaleureuse. Mais comme la malice française ne peut perdre ses droits, les artistes de Favart ont inventé cette plaisanterie.

J. LOVY.

CASCADES.

On peut voir tous les jours, à la montre d'un marchand de comestibles établi près du magasin du *Prophète*, cette étiquette assez originale :

OFFENBACH

Saucisson

sans chair de porc.

Ce qui pourrait bien faire dire : — Alors *bouffe*, *Parisien*, et bon appétit!



L'OUVERTURE DE LA CHASSE, — *par BARIC.*

***

Une vaste entreprise commerciale vient de se former boulevard du Temple, tout près du Théâtre-Lyrique, avec ce titre neuf et ronflant :

ÉTABLISSEMENT DE BOUILLON.

De plus, le service est fait par des garçons... féminins. — Heureuse innovation, je vous jure, pour peu que ces dames soient jolis *garçons*.

Un des nombreux curieux assemblés devant la porte :

— L'aplomb du directeur de ce nouvel établissement est vraiment *consommé;* pourvu, le malheureux ! qu'il n'aille pas boire de *bouillon !*

***

Un farceur entrait dernièrement au café Anglais.

Il s'attable, sonne le garçon, et se fait servir un sorbet au marasquin, du café et des *londrès*. — Puis, bientôt après, un perdreau truffé, un demi-homard, une omelette au rhum et un potage... je ne sais plus lequel.

Un de ses amis survient.

— Ah çà ! es-tu fou, mon cher? dans quel ordre dînes-tu donc là?

— Ne sois pas surpris, répond notre farceur; à mes yeux, vois-tu, pour qu'un repas soit bon, il faut toujours commencer par la *fin*.

PAUL-MICHEL.

DICTIONNAIRE MNÉMONIQUE UNIVERSEL!

Quand je pense à tout ce qu'un homme est aujourd'hui obligé d'apprendre et de savoir pour être présentable en société, il me prend des vertiges. Tout à l'heure la mémoire humaine ne pourra plus suffire à tant de notions, dont la somme s'accroît d'année en année dans le domaine des arts et des sciences.

Bienheureux les savants des premiers siècles de la création ! ils attrapaient leur diplôme à très-peu de frais : un mois d'études les mettait au courant des connaissances acquises, après quoi ils pouvaient se promener ou faire leur sieste pour le restant de leurs jours.

C'est que la planète était jeune alors, et ce qu'elle savait aurait tenu dans un dé à coudre. Comparez ces doctes primitifs avec nos ignorants d'aujourd'hui, — avec nos croque-notes du Conservatoire par exemple, — et osez dire que l'humanité n'a pas marché !

La tâche de nos enfants devient de plus en plus effrayante. Je frémis en songeant à tout ce qu'il va falloir étudier en 1900 pour devenir simple bachelier ès lettres. Il y a de quoi faire éclater la boîte osseuse.

Heureusement un homme s'est rencontré — (style Bossuet) — qui, prenant en pitié nos cerveaux, vient d'imaginer une vaste synthèse destinée à remplacer quarante mille bouquins. Prévoyant les inévitables défaillances de notre mémoire, il lui a créé en quelque sorte une succursale. Cet homme, c'est M. Léger Noël, et la succursale a nom : *Dictionnaire mnémonique universel de la langue française.*

Ce dictionnaire, véritable tour de force de l'intelligence humaine, absorbe et annihile tous les lexiques, toutes les biographies, toutes les encyclopédies, tous les traités *de omnibus rebus*. Vous y trouverez tous les noms, tous les mots imaginables avec leur étymologie, leurs termes correspondants dans les principales langues du monde; leurs synonymes, homonymes, équivalents et opposés; locutions proverbiales, faits anecdotiques, et toutes les notions qui s'y rapportent.

M. Léger Noël a mis vingt ans à élever ce monument, ou plutôt à rassembler les matériaux qui ont servi à le construire. Vingt ans, ce n'est guère lorsqu'on considère l'immensité de l'entreprise.

Ce monument, qui formera quinze volumes, et dont j'ai sous les yeux les quatorze premières livraisons, semble avoir pris pour calque (*si parva licet*) le système de l'univers, où tout est harmonie, sympathie, attraction. Chaque mot est un rayon qui conduit à un centre, lequel rayonne lui-même sur tout un monde, et ce monde s'ouvre à son tour sur une suite de mondes infinis.

Cherchez, par exemple, le mot *abbé;* vous trouverez :

1° Son terme correspondant traduit dans toutes les langues anciennes et modernes;

2° Tous les renseignements historiques qui s'y rattachent;

3° La dénomination des abbayes de tous les ordres;

4° Les notices biographiques de tous les abbés dont l'histoire a conservé les noms;

5° Des anecdotes à remplir cinquante numéros du *Figaro* ou du *Journal amusant*.

Le tout concentré en une trentaine de pages.

Ouvrez le dictionnaire de l'Académie au mot *abdomen*,

NOS ENNEMIS INTIMES, — par Luc et Damourette.



14328

APRÈS L'EXAMEN.

— Votre nom?
— Joseph Lambinet.
— Joseph Lambinet? ah! oui, c'est ça : eh bien, vous êtes refusé, monsieur.



14329

L'OPINION D'UN AMI.

— Parle-moi franchement?
— Ça, mon cher, c'est beau comme l'antique, voilà mon avis. (*A part.*) Quelle croûte!

vous trouverez *bas-ventre*. Le dictionnaire de Médecine lui consacre une quarantaine de lignes tout au plus. Cherchez ce vocable dans le *Dictionnaire mnémonique*, vous aurez une dizaine de pages, — c'est-à-dire une vingtaine de colonnes, — avec le mot dans tous les idiomes, puis un petit traité de splanchnologie des plus coquets.

En vérité, cet ouvrage colossal de M. Léger Noël peut tenir lieu de tout. Plus de colléges! plus de cours publics! plus d'académies! plus de bibliothèques! Contentez-vous de l'école primaire, apprenez à lire, à écrire, à compter : le livre de M. Léger Noël se charge du reste; il comblera toutes les lacunes.

« — Il n'y a que Dieu, disait Boiste, qui puisse faire un bon dictionnaire. »

Si le père Boiste pouvait revenir au monde, il rétracterait son dire, qui, entre nous, n'est qu'une mauvaise plaisanterie de lexicographe. M. Léger Noël accomplit une œuvre autrement formidable que celles du père Boiste et de toutes les académies réunies.

Le *Dictionnaire mnémonique* deviendra le manuel des ignorants. Que d'érudits vont courir le monde! cette idée me rend tout guilleret.

Étudiants et mandarins, littérateurs et demi-savants, gazetiers et feuilletonistes, chantez Noël! Noël! l'avenir vous sera léger!

J. Lovy.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

Un général faisait l'inspection de la caserne du Havre. En entrant dans une chambrée de soldats, son odorat fut désagréablement affecté par une odeur que toute agglomération de militaires fait naître inévitablement. Il donna des ordres à l'officier qui l'accompagnait pour qu'on prît sur l'heure des mesures concernant la salubrité de la caserne.

Quand le général fut parti, l'officier transmit ces ordres à un sergent en lui disant :

— Que les hommes de corvée fassent sur-le-champ disparaître les miasmes de cette chambre.

Par ricochet, le sergent transporta à un caporal l'ordre de son supérieur, et il s'en alla boire la goutte à la cantine.

Le caporal, — ex-porteur d'eau de son métier, — ne brillait pas par les étonnantes facultés de l'intelligence; il appela quatre hommes de corvée et leur demanda :

— Savez-vous ce que c'est que des *miasmes?*

— Non, répondirent-ils unanimement.

— C'est que le *sargent* m'a dit de les faire disparaître de cette chambre.

— Du moment que c'est quelque chose à faire disparaître, dit un Alsacien qui passait pour être assez fûté, — ça doit se voir... cherchons...

Et suivant ce conseil, les quatre hommes et le caporal se mirent à fureter dans tous les coins. Comme bien vous le pensez, ils ne trouvèrent pas ce qu'ils cherchaient.

Alors le caporal, prenant crânement une feuille de papier, adressa son rapport à l'officier.

« Capitaine, écrivit-il (nous vous faisons grâce de son orthographe), m'étant transporté dans la chambre signalée, et après avoir eu bien soin de fermer les portes et les fenêtres, moi et mes hommes nous avons cherché partout, dans les lits, sous les lits et sur les lits. Il nous a été impossible de découvrir aucun des *miasmes* désignés; faut croire que ces malfaiteurs se seront évadés avant notre arrivée,

« Signé :

« Landremol,

« (Caporal). »

⁂ Il vient d'être reconnu par un cultivateur de Maine-et-Loire que la bourrache, — cette plante qui fait presque autant suer qu'une tragédie de l'empire, — la bourrache, dis-je, jusqu'à présent considérée comme inoffensive, contient une effroyable quantité de salpêtre.

En revanche, un savant, — ce n'est pas M. Leverrier, — assure que l'arsenic contient des éléments fortifiants et même engraissants; il suffit pour cela d'en faire usage pendant une quinzaine, après laquelle le corps s'accommode très-bien de ce nouveau tonique.

Comme nous tenons beaucoup à la santé de nos abonnés des deux sexes, nous prions ceux ou celles qui vou-

NOS ENNEMIS INTIMES, — par LUC et DAMOURETTE (suite).



14330

Chasse au flambeau.



14331

Oui, sonne, sonne, j'irai quand j'aurai fini ton journal.

draient tenter l'expérience, de l'ajourner jusqu'à ce que notre savant, — qui est malade depuis dix ans, — se trouve tout à fait guéri ou tout à fait... empoisonné.

Entre les deux son *corps* balance,

*** Ma portière en veut au boucher du coin, et cherche tous les moyens possibles de lui nuire dans son commerce.

Hier je prenais mes journaux chez elle, lorsque passe une des locataires qui venait de faire ses provisions de ménage.

Mon horrible cerbère femelle entr'ouvre le cabas de la dame, et faisant la moue s'écrie :

— Je parierais, ma petite mère, que vous avez acheté cette viande chez le boucher du coin?

— En effet... Où est le mal?

— Il vous a vendu ça pour du bœuf, n'est-ce pas?

— Sans doute... je mets le pot-au-feu.

— Eh bien, ma petite mère, c'est du bœuf comme moi.

— Alors c'est de la vache, répond la dame étonnée.

*** Décidément, quel âge peut donc avoir la fameuse actrice mademoiselle P...?

— Dame! vingt-huit ans.

— Vous croyez cela, vous?

— Je puis bien le croire, il y a dix ans qu'elle le fait dire deux fois par semaine dans les journaux de théâtre.

LUC BARDAS.

LES FEMMES.

ÉLÉGIE.

Les dieux s'en vont! ont sur tous les tons crié les poëtes.

Eh bien, laissons partir les dieux, nous ferons en sorte de nous en consoler. Mais, hélas! pleurez, poëtes, pleurez, voici que les femmes s'en vont.

Regardez, cherchez autour de vous, dans le monde, dans la bourgeoisie, au théâtre, dans la rue, il n'y a plus de femmes, il n'y a que des crinolines.

Depuis mille ans et plus l'homme s'épuise à perfectionner la femme. Il cherche à lui créer une intelligence pour comprendre, un cœur pour aimer, — les philosophes s'évertuent à prouver qu'elle a une âme; les poëtes, les plus fiers et les plus grands, — des hommes qui s'appellent Pétrarque, Dante ou Shakspeare, — mettent en elle leurs plus chers rêves, et effeuillent sous ses pieds toutes les fleurs de leur génie; le dix-huitième siècle tout entier lutte et combat pour l'affranchir; — eh bien, une femme maigre invente la crinoline, et l'œuvre des siècles et des hommes est détruite.

Ah! mesdames Jeanne Deroin, Eugénie Niboyet, et vous toutes qui rêviez la prédominance de la femme, vous ne vous doutiez pas du croc en jambe que la crinoline donnerait à vos théories.

Dans quelle salle assez vaste, dites-moi, s'il vous plaît, feriez-vous asseoir trois cents représentantes du peuple ornées de crinolines?

Utopistes et rêveurs, vous avez voulu persuader à la femme qu'elle était un être de raison, mais la femme indignée de cette supposition injurieuse, vous a répondu crinolinement qu'elle n'est, qu'elle n'a été et qu'elle ne sera jamais qu'un être de vanité.

Pauvre amoureux, tu te promènes sur les boulevards tenant sur ton bras le bras de ta femme adorée; tu es aimable et spirituel, tu as mille propos charmants, mille regards tendres, — propos et regards perdus, que le vent seul recueille, — l'ange ne songe qu'à faire garder un juste équilibre à ce ballon dont elle s'environne.

O ciel, si un cerceau allait se déranger! Et tu veux qu'on t'écoute, pauvre homme d'esprit!

Autant vaudrait parler d'amour à une acrobate au moment où, à trente pieds du sol, elle danse sur la corde roide.

Aussi les hommes qui estiment assez leurs propos pour vouloir ne pas les semer inutilement, commencent-ils à comprendre qu'ils n'ont plus qu'à se taire au milieu des femmes.

Ce qui fait singulièrement l'affaire des gens qui n'ont jamais rien eu à dire.

Et voilà comment tout s'en va.

Amour, poésie, sentiments, rayons de l'esprit et du cœur, que pouvez-vous contre des jupes bouffantes?

S'il est dix femmes à Paris qui pensent à autre chose

qu'à être admirées, enviées, jalousées, et qui n'aient pas mis une petite crinoline en miniature à la place de leur cœur, je consens à subir le sort du poëte grec, et à être déchiré par les mains vengeresses des femmes calomniées.

Mais, hélas! l'amour est mort, bien mort; enterronsle. Qu'on nous serve le champagne mousseux pour faire des libations funèbres.

D'ailleurs il en devait être ainsi. La femme est toujours l'exagération des travers de son temps. A une époque où rien ne vaut que par l'apparence, les femmes pouvaient-elles résister à cette tendance et ne pas l'accuser dans leur toilette? Le triomphe des gens de bourse et de la crinoline dira à la postérité quels furent les hommes et les femmes de notre temps.

Lugete, veneres.

A. Desonnaz.

UN EMPRUNT.

La *Revue anecdotique* est un recueil des plus curieux. Elle fait la chasse à l'anecdote avec un rare bonheur, et nous aurions dû déjà la citer souvent, elle qui vit si bien à citer les autres.

Nous lui empruntons ce qu'elle extrait aujourd'hui du livre de M. Fontaine de Resbecq.

LES BOUQUINISTES.

« Les bouquinistes ne vendent pas tous de la même manière. Les uns ont des prix à toutes les boîtes, les autres en ont une ou deux dans lesquelles (calembour à part) les livres *sont sans prix*. Le prix dépend souvent de la mise de l'acheteur. Si c'est un beau monsieur, inconnu d'ailleurs, le prix sera élevé de plus d'un tiers; si c'est un amateur d'habitudes raisonnables en ses acquisitions ordinaires, on lui fera un prix modéré et on se rendra même à son offre, en lui disant : « Tenez! prenez-le; j'aime autant que vous l'ayez que d'autres. »

» La vente des livres non cotés a lieu surtout le matin; c'est le moment (sept heures et demie en été, huit heures et demie en hiver) où le bouquiniste, qui a acheté la veille des livres vendus en lots, apporte cette nouvelle marchandise. Ce bon M. Jacques, commis de M. Lainé, appelle en effet cela *de la nouveauté*. Ces nouveaux venus restent une heure ou deux en tête des boîtes, et les libraires et les amateurs viennent pendant ce temps s'y brûler les doigts pour examiner et acheter. C'est à ce moment que ce qui est bon est rapidement enlevé. En moins de trois quarts d'heure, plus de vingt libraires ont passé et se sont approvisionnés. Il ne faut pas croire cependant qu'il n'y ait parfois de bons restes comme après tout excellent festin. Vingt libraires peuvent très-bien passer en revue cent bouquins et ne pas avoir saisi la perle!... J'en fis l'expérience un jour. Il était neuf heures : deux libraires, bien connus par leur savoir et par leur activité, venaient de retourner en tous sens un lot de livres placé en dehors des boîtes; ils s'en allaient, et ils n'étaient pas encore au bout de l'étalage que j'avais mis la main sur une première édition de La Rochefoucauld (Paris, Claude Barbier, 1665). Or, un exemplaire de cette même édition avait été vendu la veille, salle des Bons-Enfants, 79 francs. Je conclus de là qu'un amateur doit toujours chercher, et que pour trouver un bon livre, il ne faut dédaigner aucune échoppe et surtout les marchands de meubles, qui ont la prétention de vendre très-cher ce qui ne vaut rien, et très-bon marché ce qui a une valeur réelle.

» Les bouquinistes intelligents sont ceux qui écoulent la marchandise en lui faisant successivement parcourir toutes les boîtes, depuis celle à deux francs jusqu'à celle à cinq sous. Quand on opère sur des masses de bouquins souvent aussi considérables, il faut vendre à tout prix d'achat. Dans ce commerce comme dans certaine justice, les bons doivent payer pour les mauvais. C'est le procédé de M. Lainé, et tout le Paris littéraire sait s'il s'en trouve bien. Je ne connais point ses affaires, et je ne me permettrai point d'en parler; mais je crois pouvoir affirmer, sans être démenti, qu'il achète et revend plus de cent cinquante mille volumes par an. M. Lainé a sur ses confrères un avantage très-appréciable pour les amateurs curieux de voir, de toucher et quelquefois (ce qui est plus rare) de lire en entier un bouquin : c'est qu'il les rachète très-consciencieusement. En général, il en est autrement chez ses confrères : ils n'aiment point acheter ce qu'ils ont vendu.

» Comme je l'ai dit, tous désirent vendre, mais beaucoup ne savent pas se décider à suivre cette marche rapide. S'ils se sont trompés en achetant un livre trop cher, ils aiment à se tromper une seconde fois en gardant si longtemps leur acquisition, qu'elle se détériore chaque jour, et qu'enfin il faut la laisser aller, non pour ce qu'elle a valu, mais pour ce qu'elle vaut. — Je pourrais citer des livres qui sont sur les quais depuis plus de deux ans. Surveillez au contraire certains étalages, en moins d'un mois toutes les boîtes ont été entièrement renouvelées. »

. . . .

« On ne nous enlèvera pas nos chers bouquinistes. Ils sont d'ailleurs généralement bons, complaisants, sensibles, témoin l'émotion qu'éprouvait l'un deux en me racontant dernièrement qu'il avait tiré d'embarras un étudiant, non en lui achetant ses livres, mais en les lui laissant.

» — Comment cela? demandai-je.

» — Figurez-vous, me dit-il, que dernièrement un étudiant qui habite un hôtel garni de la rue Racine vient ici me demander si je veux lui acheter quelques bouquins. « Volontiers, » lui dis-je; et le lendemain matin j'étais chez lui. Il n'y en avait pas lourd : une cinquantaine de volumes, mais avec cela deux grands diables d'in-folio, c'était un *Amyot Vascosan*. « Ceux-là, me dit l'étudiant, j'espère que vous m'en donnerez un bon prix. — Je le voudrais bien, dis-je à ce jeune homme, qui me paraissait avoir besoin d'argent, mais aujourd'hui on ne veut plus de ces grands volumes, et puis ce sont *les morales*, et il y a une traduction de M. Pierron, publiée chez Charpentier, qui est fort recherchée maintenant. — Enfin, me fit observer l'étudiant en laissant paraître une certaine émotion faisant bien voir que le pauvre garçon avait compté sur la vente des deux gros volumes comme sur le morceau résistant de sa collection, voyez! ils sont parfaitement conservés; et c'est un bon livre, car mon père, en me le donnant, m'a dit : Si jamais tu es découragé, si tu as fui le travail, si tu as quelque embarras, lis Plutarque, mon garçon, tu trouveras toujours en lui un ami sûr, un conseiller dévoué; et...

» Le jeune homme n'avait pas achevé toute la phrase paternelle, ajouta le bouquiniste, qu'en continuant à feuilleter sa marchandise, il trouva espacés, de page en page, des billets de cent francs jusqu'à dix, au moins.

» Ah! s'écria-t-il en sautant de joie, voilà bien mon père... Puis, continua le bouquiniste, j'aperçus de grosses larmes dans ses yeux, car son père si prévoyant, il ne l'avait plus.

» — Mon cher monsieur, me dit-il, je vous l'avoue, votre venue ici m'a procuré une bonne leçon. Entre nous, j'avais un peu oublié mes devoirs envers ma famille; j'ai fait des dettes... Mais tout sera réparé dans une heure.

» Pour vous, ajouta-t-il en me tendant la main, je ne veux pas que vous soyez venu pour rien; je garde mon cher Plutarque, mais tout le reste : ces romans, ces livres inutiles que mon père ne m'eût certes pas donnés, ils sont à vous; qu'ils représentent pour aujourd'hui au moins une bonne action, en devenant une cause de profit pour un brave homme. »

THÉATRES.

Enfin, nous voici revenu à notre poste... Peut-être les lecteurs du *Journal amusant* ne s'étaient-ils pas aperçus que nous l'avions quitté. Nous sommes allé nous retremper un peu dans les brises et les vagues de la mer. Aussi revenons-nous plus fort que jamais, et plus capable de lutter contre toutes les hordes de vaudevilles et de mélodrames qui assaillent si traîtreusement, aux approches de l'automne, les infortunés journalistes qui n'en peuvent mais.

En fait de nouveauté, notre arriéré ne sera pas long à solder. Tant que les ardeurs caniculaires ont duré, les directeurs de théâtre se sont stoïquement endormis sur leurs lauriers passés en rêvant à des lauriers futurs. Mais dès que la pluie a fait sa rentrée sur le turf parisien, les théâtres fermés ont rouvert leurs portes aux gonds rouillés, et les affiches de spectacle ont fait peau neuve. Septembre chéri, septembre adoré, c'est toi qui rouvres le théâtre Lyrique, les Folies-Nouvelles et l'Odéon.

L'idée de transporter *Euryanthe* de Weber sur la scène française n'est pas absolument nouvelle. *Euryanthe* fut représentée à l'Académie royale de musique en 1831, ayant pour interprète Nourrit, Levasseur et madame Damoreau; cette tentative n'eut aucun succès.

Le théâtre Lyrique, qui avait réussi avec *Oberon*, a voulu renouveler l'essai avec *Euryanthe*. La partition est adorable, mais n'est-elle pas trop savante pour un public qui vient au spectacle non pour étudier, mais pour s'amuser? Ce public-là ne manquera pas de répéter qu'il trouve la pièce *trop peu riante*.

Les lauriers de madame Ristori empêchaient M. Salvini de dormir. Lui aussi il désira que la consécration parisienne descendît sur son front. Nous l'avons vu dans *Zaïra* et dans *Saül*, consacrons-le un petit peu.

La troupe qui l'accompagne vaut certainement mieux que celle de madame Ristori, mais M. Salvini, malgré tout le talent dont il fait preuve, n'est pas à la hauteur de la rivale de notre Rachel.

Salvini est grand, distingué et joli garçon (il le sait très-bien). Sa voix est douce, pénétrante dans les moments de tendresse, et fortement accentuée dans la colère. Il faut le prendre au point de vue de son pays, et non pas au point de vue de l'art dramatique ancien. Il joue la tragédie de l'autre siècle avec les allures du drame moderne, ce qui désoriente les spectateurs et donne à l'œuvre de Voltaire les apparences d'une représentation des *Chevaliers du brouillard* ou de la *Légende de l'homme sans tête*.

Quoi qu'on dise, en France il y a certaines traditions que le haut public tient à voir respecter. En fait de tragédie, on désire être ému par des moyens simples, naturels, et en quelque sorte purement littéraires.

Les rugissements de Salvini prouvent que Voltaire avait bien raison de dire aux acteurs de son temps : « Frappez fort, sans vous inquiéter de frapper juste; le » succès est là! »

Le Palais-Royal vient d'inaugurer sa saison d'automne par deux petits ouvrages comme il les aime et comme les aime son public. *Je ne mange pas de ce pain-là*, vaudeville de MM. Léon Beauvallet et Marcel Nouvière; et le *Détournement de majeure* est un très-comique imbroglio comme sait en emmêler Siraudin, l'un des vaudevillistes les plus franchement gais et spirituels de ce temps-ci.

La jolie bonbonnière des Folies-Nouvelles s'est rouverte pour exhiber une cocasse bouffonnerie grecque, *Achille à Scyros*, mise en musique par M. Laurent de Rillé. Succès de poëme, succès de musique.

Et tandis que ce joli mot de succès est au bout de notre plume, n'oublions pas *Au clair de la lune*, la nouvelle opérette des Bouffes-Parisiens. La musique de M. Renaud de Vilbach est gaie, et son orchestration fourmille d'ingénieux détails. Œuvre modeste, talent réel.

Albert Monnier.

LES ROBERT-MACAIRE

ALBUM DE CENT DESSINS, composés par DAUMIER sur les légendes de CHARLES PHILIPON.

Robert-Macaire créant une banque..... mais la, une vraie banque! — Robert-Macaire philanthrope. — Robert-Macaire escompteur. — Robert-Macaire assemblant ses actionnaires. — Robert-Macaire avocat des prisons. — Robert-Macaire médecin (consultations gratuites). — Robert-Macaire avoué. — Robert-Macaire restaurateur. — Robert-Macaire devant ses juges. — Robert-Macaire mendiant distingué. — Robert-Macaire fondateur d'un journal. — Robert-Macaire agent matrimonial. — Robert-Macaire agent d'affaires. — Robert-Macaire agent de la police secrète. — Robert-Macaire professeur d'industrie. — Robert-Macaire libraire. — Robert-Macaire banquier et juré. — Robert-Macaire à la Bourse. — Robert-Macaire assureur. — Robert-Macaire pape d'une religion nouvelle. — Robert-Macaire notaire. — Robert-Macaire à la tête d'un bureau de bienfaisance. — Robert-Macaire journaliste rédacteur. — Robert-Macaire spéculateur dramatique. — Robert-Macaire candidat à la représentation. — Robert-Macaire pharmacien. — Robert-Macaire oculiste breveté. — Robert-Macaire dentiste. — Pensionnat Robert-Macaire. — Robert-Macaire propriétaire. — Robert-Macaire exploitant l'amitié. — Robert-Macaire avocat de toutes les causes. — Les cabriolets de Robert-Macaire. — Robert-Macaire et son tailleur. — Bureau de remplacements militaires. — Robert-Macaire perd un procès... le gagnant perd davantage. — Robert-Macaire teneur de livres. — Robert-Macaire et son créancier. — Robert-Macaire commis voyageur en vins. — Robert-Macaire au restaurant. — Robert-Macaire s'affiche. — Robert-Macaire négociant en gros. — Robert-Macaire et la dot de sa femme. — Robert-Macaire joueur de société. — Robert-Macaire fait un mariage d'argent. — Avis à toutes les personnes qui ont de l'argent à perdre! — Robert-Macaire actionnaire du journal la *Blague*. — Robert-Macaire se démet de ses fonctions. — Robert-Macaire exploite le suicide. — Robert-Macaire homme sensible..... à juste prix. — Robert-Macaire et son intendant. — Robert-Macaire oublie ses amis. — Robert-Macaire abusant de l'article 214 du Code civil. — Robert-Macaire mari commode. — Robert Macaire refuse des actions. — Robert-Macaire exploite l'amour. — Robert-Macaire use de la loi du 9 septembre 1835. — Robert-Macaire fabricant de bitume. — Robert-Macaire prend un gérant pour tout faire. — Entendons-nous bien! — Robert-Macaire préparateur au baccalauréat. — Laissez venir à moi les petits enfants!... — Robert-Macaire locataire insolvable. — Robert-Macaire débute dans l'art médical. — Robert-Macaire parfumeur. — Placement d'actions à la livre. — Clinique du docteur Robert-Macaire. — Robert-Macaire marie sa fille. — Robert-Macaire excellent mari. — Robert-Macaire et son cher oncle. — Un joli tour de Robert-Macaire. — Robert-Macaire et ses élèves. — Robert-Macaire et sa mine d'or. — L'artiste Robert-Macaire. — Robert-Macaire devant le tribunal. — Plus de corbillard des pauvres.!... — Robert-Macaire commissionnaire. — Triomphe de la probité politique. — Voulez-vous de l'or, voulez-vous des diamants? — Robert-Macaire magnétiseur. — Robert-Macaire refuse 10,000 fr. pour commettre une mauvaise action. — Robert-Macaire et les caricatures. — Robert-Macaire homœopathe. — Robert-Macaire et la vile multitude. — Robert-Macaire et les recors. — Robert-Macaire vend des bibles. — Robert-Macaire marchand de moutarde de toute couleur. — Bazar de l'industrie de Robert-Macaire. — Autre exploitation de l'amour. — Robert-Macaire chef d'orchestre. — Robert-Macaire administrateur. — Robert-Macaire artiste dramatique. — Robert-Macaire directeur d'un journal fort industriel. — Robert-Macaire exploite sa qualité d'actionnaire. — Robert-Macaire agent de change. — Piété filiale. — Robert-Macaire chez le caricaturiste.

Pour les recevoir à cette condition, il faut ABSOLUMENT envoyer un bon de poste au successeur d'Aubert et Cᵉ, rue Bergère, 20, ou bien faire remettre la somme de 11 fr. par un ami, car l'éditeur ne peut, sur ce prix, faire aucune remise aux intermédiaires.

Les auteurs ont, comme on le voit, placé Robert-Macaire dans tous les rangs, dans toutes les situations; ce type leur a servi à peindre la société de notre époque au point de vue le plus piquant, le plus satirique et malheureusement le plus vrai. — C'est la vérité et le comique de cette curieuse galerie qui ont fait son succès prodigieux.

Les ROBERT-MACAIRE ont paru lors de leur première publication dans le journal le *Charivari*, tiré à	3,000	exemplaires.
Ils se sont vendus en grand format, comme caricatures, à . .	2,500	id.
L'édition avec texte, en 2 volumes, s'est tirée à	6,000	id.
Total.	11,500	exemplaires.

Aucuns dessins comiques n'ont jamais atteint un pareil chiffre de vente; cette seule observation suffit à prouver que la galerie des ROBERT-MACAIRE est quelque chose de plus qu'une collection d'images amusantes.

L'édition nouvelle que nous présentons aujourd'hui est faite dans un format commode; c'est un bel album de cent dessins brochés sous une couverture satinée.

Les CENT ET UN ROBERT-MACAIRE (édition épuisée), qui formaient 2 volumes, se vendaient, les 2 vol., 30 fr.; par la poste, 34 fr.

L'édition nouvelle contenant les cent dessins réunis en un seul volume, — par la poste, 15 francs.

Pour les abonnés du Journal amusant, par faveur exceptionnelle, 11 fr., rendu franco sur tous les points de la France.



PROUESSES DE MAITRE RENARD,

LITHOGRAPHIÉES A LA PLUME, PAR COLETTE,

d'après le REINEKE FUCHS DE GOETHE, illustré par Wilhelm de Kaulbach.

Cet ouvrage, a obtenu en Allemagne, où il a été créé, le plus grand, le plus légitime succès. M. Colette a fidèlement copié Wilhelm de Kaulbach, et l'album que nous annonçons ici est la collection des dessins de ce livre original.

Prix broché. . . . 6 fr.; franco. . . . 7 fr.
Cartonné. . . . . . 8 fr.; franco. . . . 10 fr.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.

ALBUM DU JOURNAL POUR RIRE.

Nous avons fait tirer à part du journal et en forme d'Album 110 pages de dessins non politiques parus dans le *Journal pour rire*, pour former un recueil qui peut figurer sur une table de salon et qui peut être donné en étrennes.

Cet Album se vend **12** fr. à Paris, **14** fr. rendu *franco*. — Pour les abonnés du *Journal pour rire* et des *Modes parisiennes*, le prix est réduit à **6** fr. Rendu *franco* dans toutes les localités de France où les grandes Messageries ont un bureau, **8** fr.

Pour recevoir l'Album du *Journal pour rire* franc de port, nos abonnés n'auront donc qu'à nous adresser un bon de poste de **8** fr., rue Bergère, **20**.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 90. — 1857. Prix du numéro : 45 centimes. 19 Septembre.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipsig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

LE SALON DE 1857 DÉPEINT ET DESSINÉ PAR BERTALL.

(5e Suite et fin.)



La femme à la cheminée, peinture à la suie par Gigoux.

Cette dame, appuyée sur une cheminée dont elle vient évidemment de sortir, fait le plus grand honneur au talent de M. Gigoux. Jamais la suie ne s'était montrée jusqu'alors aussi intimement liée avec le bleu de Prusse.



Femmes affligées, par Stevens.

Ces dames sont affligées de voir M. Stevens refaire continuellement son même tableau, à l'aide du même noir, du même jaune et du même blanc : il y a bien de quoi.



Un enfant voué au bleu, par Jules Laure.

Jules Laure, un de nos plus habiles portraitistes, excelle à apprêter les enfants, mais il les accommode bien souvent au bleu ; serait-ce parce que ce ton est un peu sourd ?



Homme pris dans une toile d'araignée, par M. Duc.

Cette toile est empreinte de la plus profonde et de la plus jaune tristesse, l'infortuné jeune homme est pris dans la toile, on sent que l'araignée va venir. Quel drame !!



Le viatique, tableau vert-marin, par Duveau.

Le temps est d'un vert menaçant, il va pleuvoir. Ces braves gens courent pour aller chercher leur chapeau et leur parapluie qu'ils ont maladroitement oubliés à la maison. Ariveront-ils avant l'orage ? les paris sont ouverts. — Le tableau aussi.



Un bêcheur écorché, par Lamy.

A force de bêcher, il s'est écorché les mains, les bras, et tout le reste du corps. Exposer dans ce triste état une victime du travail, n'est-ce point faire appel aux passions mauvaises ?



Les ombres chinoises aux Invalides, par M. de Fresne.

L'auteur nous montre avec talent la reproduction de cette charmante petite fête de famille. — Quelques artilleurs invalides prennent un canon édulcoré avec de la cendre de vieux drapeau. — C'est délicieux.



L'obole de César, par Droz.

M. Droz, qui est un jeune espiègle, a profité des absences de M. Hamon pour lui chipper un pot de pommade à l'héliotrope dont il s'est servi sans façon pour son tableau. — Nous l'engageons vivement à plus de discrétion, la police a l'œil sur lui.



Sodome au jus de réglisse, par M. Corot.

La Bible assure que Sodome fut dévorée par l'incendie, M. Corot prétend que la punition ne fut pas si terrible, et que cette ville coupable fut simplement passée au jus de réglisse. — La croyance de M. Corot est respectable et nous paraît émaner d'un brave homme.

LE SALON DE 1857 DÉPEINT ET DESSINÉ par BERTALL (suite).



Modèle de poupée en cire, exécutée par M. Giraud, pour un coiffeur de la rue de Choiseul.

Nota. — Un mécanisme ingénieux doit faire tourner cette poupée toutes les cinq minutes.



La jambe de bois à trois pieds, par Marchal.

Un soldat blessé, de retour dans ses foyers, vient montrer à sa vieille mère une nouvelle jambe de bois inventée par Marchal. Sa mère le repousse en lui déclarant qu'il sent la pipe. — Scène simple, charmante et bien rendue.



Jeune fille piquant un renard, par Franceschi.

La jeune fille est gracieuse et vivante, mais heureusement le renard est en bois.



Psyché abandonnée par l'Amour, et recueillie sur la toile par M. Dubois.

Psyché qui était abandonnée par l'Amour n'a pas eu de chance de n'être pas aussi abandonnée par M. Dubois, cet artiste n'étant pas du bois dont on fait les grands peintres.



Les matelots sauvés par saint Arnaud, tableau de Richomme.

Richomme, qui a peint cette année saint Nicolas et saint Arnaud, eût été plus adroit de mettre ses matelots sous la protection de ce dernier, beaucoup mieux en cour que saint Nicolas; sans doute ses matelots eussent été sauvés de même et placés beaucoup moins haut.



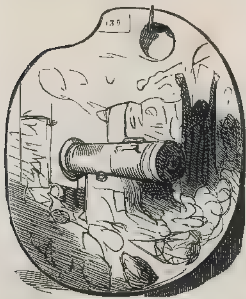
Les yeux de Malakoff, vue prise par Yvon.

Tous les yeux étant égaux devant le combat, M. Yvon s'est plu à les faire exactement pareils, sauf celui du général en chef, parce qu'il est orné d'une lorgnette. Dans cette belle toile, les Français, les Russes, les terrains, les canons, les paniers ont tous la même valeur. — Manière adroite de faire l'éloge des vaincus.



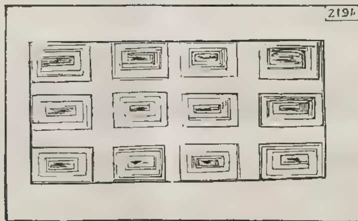
Le crapaud sauvé, ou la grenouille reconnaissante, par Michel Dumas.

Cette magnifique peinture est destinée à orner le local dans lequel la *Société protectrice des animaux* se livre à son petit travail. Le club des crapauds réunis se promet d'en faire l'hommage respectueux à M. de Grammont.



Couleurs de Sinope après le bombardement, palette de M. A. de Beaulieu.

M. de Beaulieu est élève de Delacroix, et nous le soupçonnons vivement d'avoir soustrait une palette à son maître. Dans son tableau nous avons tout chargé sans crainte, sauf le canon, de peur d'imprudence.



La littérature au bois de Meudon.

Suivant M. Potémont, la littérature au bois de Meudon se présente sous la forme d'une gaufre. Cette littérature ne peut manquer d'être goûtée.



— C'est le combat des trente par Penguilly.

— Une preuve de plus que Penguilly est capable de donner du mouvement à tout le Musée d'artillerie.

LE SALON DE 1857 DÉPEINT ET DESSINÉ par BERTALL (suite).



L'enfant à l'oie, imitation libre de l'antique.

Depuis 1800 ans l'enfant à l'oie tenait son oie par le cou; fatigué de cette attitude, il finit par l'étrangler et la porte à sa mère pour la faire cuire. — Aquarelle à l'huile due à l'habile pinceau de M. Knauss



Un minéralogiste, par Brion.

Que celui qui est sans péché ne s'avise pas de lui jeter la première pierre!!



RÉSUMÉ. — La peinture en 1857.

Bonne fille, adroite de ses mains, ne croyant ni à Dieu ni à diable, disant bien le mot pour rire, tient le bric-à-brac, vieux habits, vieux galons, huîtres, épiceries, fromageries et liqueurs, marche sans façon par tous chemins sans savoir où elle ira demain, et va-t-en ville.



Le phare du nouveau port à Marseille, par M. Bouillon Landais.

A Marseille, les uns peignent à l'huile, d'autres au beurre; cet artiste a exécuté sa jolie peinture au bouillon hollandais, qui permet d'arriver à des tons légers mais bien nourris. — Mirès, le roi du nouveau Marseille, doit, dit-on, encourager de son or cette précieuse découverte.



Baudry et Pils reviennent de Rome avec leurs bibelots pour être les lions du salon de 1857.

Baudry ayant profité de son expédition de Rome pour détrousser les Vénitiens, et Pils pour trousser vivement les soldats français.

SOUVENIRS DE LA PETITE PRESSE.

LEPOITEVIN SAINT-ALME. — UN SOUPER. — UN ÉVÉNEMENT TRAGIQUE.

Jules Viard nous a esquissé les faits et gestes de feu Lepoitevin Saint-Alme, l'homme qui fonda le plus spirituel, le plus satirique journal de la Restauration. Mais les historiettes de notre confrère ne remontent guère qu'à l'époque du *Corsaire-Satan*. Il y a des lacunes dans cette esquisse que ne peuvent combler que les hommes de l'ancien *Figaro*.

Bien que l'enjouement ne fût guère dans sa nature, Lepoitevin Saint-Alme se plaisait à certaines mystifications.

Un soir il était attendu à un souper intime que lui offraient des artistes et des gens de lettres. Le rendez-vous était pour dix heures, et Saint-Alme n'arrivait pas.

Pour abréger les ennuis de l'attente, les convives réunis autour d'un bon feu de cheminée, — c'était en novembre, — entament une discussion littéraire et dramatique, abordent et tranchent les plus graves questions, ne ménagent pas les journalistes, et se livrent à une foule de quolibets plus ou moins divertissants.

Puis, par une de ces transitions rapides et inexplicables dont la causerie française possède le secret, la conversation prend tout d'un coup une tournure sérieuse et philosophique. Voilà l'espèce humaine sur la sellette, avec ses vices, ses travers, ses extravagances, ses intempérances; voilà le pauvre monde stigmatisé par une douzaine de viveurs qui se réunissent pour une petite orgie nocturne; et le joyeux cercle se transforme, sans s'en douter, en un club de censeurs moroses.... tant les convives avaient faim!

En ce moment Saint-Alme entra, et un cri de joie et d'impatience l'accueillit de toutes parts.

— Excusez-moi, messieurs, il m'a été impossible de venir plus tôt : je viens de....

— A table! à table! vous nous expliquerez cela après.

— Mais que vois-je? dit Saint-Alme, que signifient ces figures allongées?... De quoi donc était-il question avant mon arrivée?

— Il s'agissait de la perversité de l'espèce humaine.

— A qui le dites-vous! répond Saint-Alme d'un ton solennel. Ce que je viens de voir dans une maison, rue Richelieu, me donne une bien triste idée de notre génération.

— Quoi donc?

— Une terrible histoire d'alcôve, allez!

— Contez-nous cela!

— Un événement odieux, indigne!

— Mais encore!

— Figurez-vous, messieurs, un homme d'un âge mûr, marié depuis peu avec une fort belle personne...

— C'est imprudent, mais ce n'est pas odieux... Où demeure-t-elle?

— Je vous ai dit rue Richelieu... Son mari avait un fils d'un premier lit, déjà grand garçon, et assez joli cavalier, ma foi. Ne voilà-t-il pas que le jeune homme inspire une violente passion à sa belle-mère!

— Diable! diable!... Et le mari?

— Le mari s'était absenté pour un voyage.

— Aïe! aïe!... Son compte est fait

— Non, son compte n'est pas fait. Le jeune cavalier a des principes : il résiste à sa belle-mère.

— C'est très-bien!

— C'est un nigaud!

— Tais-toi donc, Romieu!

— Romieu à la porte!

— Mais laissez donc achever l'orateur! Continuez, Saint-Alme!... Le beau-fils, dites-vous, résistait à sa belle-mère...

— Oui; il est vrai que son cœur était pris : il aimait une jeune orpheline.

— Il fallait donc le dire!

— Alors sa belle-mère, irritée des dédains du bel indifférent, profite du retour de son mari pour dénoncer le jeune homme comme ayant voulu la séduire.

— Quelle gaillarde!... Et le mari? a-t-il provoqué son fils en duel?

— Non; il a chargé un personnage puissant de venger l'honneur de sa maison.

LES PAYSANS, — par Baric.



— Ah çà! tu as un goût forcené pour le sel? tu puises à chaque instant dans la salière?
— Oh! c'est un grain de sel que je mets de temps en temps dans ma bouche, pour entretenir la soif!...



Tin, tin, tin, d'varchaut! Bas rouge! tin! ramène-la *moué*, mon bas rouge! ramène-la *moué* donc, c'te noire! ramène-la *moué*, mon p'tit chien, c'te vauraine.



— J' t' dis que j'ai pouint de chaudron à toi!
— Ah ben! jure-le donc!
— (*La femme bas.*) Jure donc... puisqu'y a à gagner, tu jures assez souvent pour rien!... et puis d'ailleurs... c'est moi qui l'a l' chaudron, tu ne mentiras pas!



— Bonjour, la mère... ça va ben?
— Ah! c'est vous mait' Fourgeais!... et de vout' part?... Tiens, vous êtes venu avec la maîtresse Fourgeais? vous avez donc amené une bête?...
— Oui, j' somme venu avec la *grise*.

— Oh! ce n'est pas d'un brave!

— Et le personnage puissant s'est empressé d'envoyer un serpent aux trousses du beau cavalier.

— Un serpent!... Qu'est-ce que vous nous chantez là?

— Une espèce de dragon.

— Un dragon?

— Oui. Le jeune homme était dans sa voiture; les chevaux ont pris le mors aux dents dès qu'ils ont aperçu le dragon, et le pauvre Hippolyte a péri misérablement. C'est du moins ce qu'un domestique est venu nous apprendre en soixante-treize vers alexandrins... (*Stupeur générale.*) Le fait s'est passé rue Richelieu, près le Palais-Royal.

— Mais c'est le sujet de *Phèdre* qu'il nous raconte là!

— Pardi! je ne puis vous raconter que ce que j'ai vu. Je sors du Théâtre-Français : c'est ce qui m'a retardé. »

Jugez de l'hilarité des convives. Inutile de vous dire que le souper fut à l'avenant, et que ces messieurs l'égayèrent par mille piquantes saillies contre la tragédie classique.

Talma était mort, et mademoiselle Rachel avait douze ans.

J. Lovy.

UN BANQUET HIPPOPHAGIQUE.

Un des plus savants vétérinaires anglais, le fameux William P..., est mort à l'âge de quatre-vingt-treize ans

LES PAYSANS, — par BARIC (suite).



— Vous n'avez donc pas affranchi la lettre que je vous ai envoyée porter à la poste hier?
— Si monsieur!... à preuve que v'là le p'tit reçu qu'i' m'ont donné à c'te poste, pour mes quatre sous.



— C'est tout d' même un beau gars, que l' fi' du *châtiau!!*
— Oui, en temps de paix!!



— Si vous plait, monsieu?
— Qu'est-ce qu'il y a pour votre service?
— Vous n'êtes pas pus méchant que d'autres, n'est-ce pas, à cause que vous avez une grande barbe? on peut tout d' même ben vous parler?
— Certainement!
— Ah! c'est que lui disait que non!



Faut-il qu'i' *soye* riche nout' bourgeois! il a de l'or jusque dans les dents!!
Y a pas à dire, je l'ai vu comme je vous vois!

dans les environs de Péronne. Il avait conservé jusqu'à cet âge avancé une parfaite liberté d'esprit et de corps, et n'avait cessé d'exercer sa profession jusqu'à son dernier moment. Son neveu, l'unique héritier de son immense fortune, me racontait que quinze jours avant sa mort il s'était tiré avec une merveilleuse dextérité d'une opération très-difficile; il s'agissait d'extirper du genou d'un cheval une callosité qu'un autre vétérinaire avait prise pour une ankylose. « Chose singulière, me disait-il, le tremblement nerveux de la vieillesse, qui aurait été pour tout autre opérateur un empêchement sérieux, servait à mon oncle; tous ses membres obéissaient comme des ressorts à l'impulsion de sa volonté! C'était un artiste si habile, qu'il tirait parti même de son infirmité! »

La passion de William P... pour son art était telle, qu'il s'était fait arranger une sorte de chambre à coucher au milieu même d'une écurie, plus un cabinet de travail d'où il pouvait surveiller à toute heure de nuit et de jour ses *sujets*. Il était à la veille de découvrir un remède efficace contre la morve, car il venait de sauver de cette terrible épidémie un admirable étalon provenant du haras de Pompadour.

William P... laisse un héritage de deux millions à son neveu, qui est lui-même un grand amateur de chevaux, et

LE CODE CIVIL EXPLIQUÉ ET ANNOTÉ, — par RANDON.



ORDONNANCE DU 23 FÉVRIER 1837.
Les pistolets de poche sont prohibés.
Néanmoins le port des *pistoles* continuera d'être toléré sans qu'il soit besoin d'en demander la permission à l'autorité.



CODE PÉNAL.
Art. 278. *Tout mendiant ou vagabond qui sera trouvé porteur d'un ou de plusieurs effets d'une valeur supérieure à cent francs, et qui ne justifiera point d'où ils lui proviennent, sera puni de la peine portée en l'article 276.*
Toutefois il lui sera permis d'affirmer que les valeurs trouvées sur lui proviennent de ses petites économies.



Art. 314. *La séparation de corps emportera toujours séparation.*
Cette conséquence ne nous paraît pas d'une rigueur absolue, et dans l'espece elle semble se réfuter d'elle-même.

---

qui va publier incessamment une Histoire du cheval depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Le grand vétérinaire avait eu la précaution d'écrire cette clause dans son testament :

« Mon neveu Édouard ne pourra jouir de ma fortune qu'à une condition expresse et formelle :

« C'est que, quinze jours après mon enterrement, il réunira dans un grand banquet un nombre de convives égal à celui des années que je compterai au moment de ma mort...

« Ce banquet devra être *hippophagique*, c'est-à-dire que le cheval devra y être servi sous toute espèce de formes et accommodé de toutes les façons. John, mon vieux cuisinier, a reçu à cet égard mes instructions particulières.

« Je suis convaincu que l'usage de la viande de cheval, une fois popularisé, rendra dix mille fois plus de services que l'importation de la pomme de terre, laquelle, selon moi, a été plus funeste qu'utile, en ce que ce tubercule a couvert nombre de terrains qui auraient été mieux employés en pâturages pour les bestiaux. »

La volonté du testateur a été ponctuellement exécutée. Nous étions quatre-vingt-treize à table (le défunt avait quatre-vingt-treize ans), et M. Édouard P... m'avait fait l'honneur de me compter au nombre des invités.

Voici le menu du repas :

Potage printanier, relevé en julienne, au bouillon de cheval.

Bouilli de cheval, sauce tomates (sept heures de cuisson), d'après les procédés indiqués par Raspail dans son *Hygiène*, avec force piment et toniques.

Côtelettes de jument avec *pudding* de pommes de terre et de farine d'haricots préparés à l'anglaise.

Ignames (fournis par la Société d'acclimatation) sautés au beurre.

Filet de cheval rôti (ce filet provenait d'un cheval qui a fait la campagne de Crimée).

Vol-au-vent d'amourette à la moelle épinière de cheval, tel que M. Chevet en avait préparé à son banquet l'année dernière.

Pâté de cheval, dit pâté d'Alfort, avec conserves au salpêtre préparées par M. William P... lui-même, de son vivant.

Ce pâté, bien qu'arrivant à la fin du dîner, a enlevé tous les suffrages et réveillé tous les appétits. On ne peut rien imaginer de plus suave et de plus aromatique à la fois.

On doit choisir pour faire le meilleur bouillon, un bouilli mangeable ou un filet tendre, de vieux chevaux hors de service, mais non engraissés.

L'hippophagie a compté au nombre de ses partisans les savants les plus sérieux et les plus éclairés. Leur conclusion à tous, est que la viande de cheval peut devenir d'un usage journalier, comme la viande de bœuf et de mouton.

La question a été posée dès 1825, et résolue dans un sens favorable par Larrey et par les hygiénistes les plus distingués. M. Renault (d'Alfort) a pris l'initiative de ces repas de viande de cheval, organisés et imités depuis par des vétérinaires, des médecins, des membres du bureau de bienfaisance et des administrateurs d'hospices.

Des banquets hippophagiques sont annoncés tous les jours en Allemagne, et réunissent de nombreux convives. M. Lavocat en a organisé un dernièrement à Toulouse. Un cheval de seize ans, pouvant valoir de quinze à vingt francs, hors de service par suite de faiblesse des membres, a fourni un bouillon au moins égal au bouillon de bœuf, de bonne viande bouillie et un excellent rôti.

Il résulte du calcul des statisticiens qu'il faudrait, pour faire vivre convenablement ses habitants, que la France produisît *trois fois et demie plus de viande* qu'elle n'en produit actuellement, c'est-à-dire que *ce qui manque est le quintuple de ce qui existe.*

M. Isidore-Geoffroy Saint-Hilaire vient de publier, sur l'usage de la viande de cheval, un livre où l'on trouve ce document :

L'immense majorité des travailleurs, notamment des cultivateurs, environ 25 millions sur 36 millions, se répartit entre ces trois catégories :

Ceux qui mangent de la viande aux noces, le mardi gras, aux grandes fêtes, environ *six fois* l'an ;

Ceux qui en mangent *deux fois* l'an, le jour de la fête patronale de la paroisse et le mardi gras ;

Ceux qui en mangent *une fois l'an*, le jour de la fête patronale de la paroisse.

Donc, dans la plus grande catégorie des ouvriers français, les journaliers agriculteurs, la quantité de viande consommée est à peu près nulle.

On calcule que le nombre des chevaux morts ou abattus est chaque année de 226,000 pour la France, et de 16,000 pour Paris et ses environs. Or, le rendement moyen d'un cheval, en *bonne viande*, est d'un peu plus de 224 kilog., ce qui fait pour Paris 16,000 fois 224 kilogr., ou 3,584,000 kilogr. par an, ou par jour, 9,819.

Pour la France, 226,000 fois 224 kilogr., ou 50 millions 624,000 kilogr. par an, 138,695 par jour.

Dans 50,624,000 kilogr. il y a 2,531,200 rations moyennes actuelles, ou un quatorzième de toute la production de la boucherie et de la charcuterie.

Le docteur Yvan, qui est un hippophage convaincu, vante l'arome du bouillon de cheval ; nous avons reconnu comme lui que cet arome n'a rien d'exalté. C'est un petit fumet qui rappelle peut-être un peu celui du cerf, mais qui n'a rien de commun avec le goût étrange et sauvage du sanglier, dont tant de palais vulgaires disent merveille. Par la même raison que les légumes qui se rapprochent le plus de la sapidité du pain sont le plus généralement appréciés et recherchés, la viande qui se rapproche le plus du bœuf devrait acquérir en peu de temps une grande popularité. En un mot, on peut manger tous les jours du cheval comme on mange du bœuf, tandis qu'on se résignerait difficilement à manger tous les jours du chevreuil, du cerf et du sanglier.

Que dire de plus?... il y a des millions de Français qui ne mangent pas de viande, et chaque mois des millions de kilogrammes de bonne viande sont, par toute la France, livrés à l'industrie pour des usages très-secondaires, ou même jetés à la voirie !

J'avoue que c'est cet argument qui m'a entraîné au serment d'hippophage que j'ai fait sur la tombe du vénérable William P..., à moins que ce ne soit la reconnaissance de l'estomac.

ANTONIO WATRIPON.

LES SALTIMBANQUES DE QUALITÉ.

Paris est triste, Paris s'ennuie.

A part quelques fractions de citoyens affairés, quelques bribes d'une population mercenaire, active, attachée à un labeur quotidien comme les bœufs à la charrue, il n'y a plus de Parisiens à Paris.

Je ne cite pas les concierges et les porteurs d'eau, cette variété zoologique ne s'acclimatant pas ailleurs.

LE CODE CIVIL EXPLIQUÉ ET ANNOTÉ, — par RANDON (suite).



DES ACTES DE NAISSANCE.

Art. 58. *Toute personne qui aura trouvé un enfant nouveau-né, sera tenue de le remettre à l'officier de l'état civil, ainsi que les vêtements, etc., etc.*

Il va sans dire qu'en cas d'absence du fonctionnaire chargé de recevoir la déclaration prescrite par l'article ci-dessus, la personne qui aura trouvé l'enfant sera tenue de le garder jusqu'à ce que ce fonctionnaire puisse le recevoir, sous peine d'être poursuivie pour délit d'abandon d'enfant dans un lieu solitaire.



DU MARIAGE.

Art. 144. *L'homme avant dix-huit ans révolus, la femme avant quinze ans révolus, ne peuvent contracter mariage.*

Pour être logique, il nous semble que le législateur aurait dû également interdire le mariage entre octogénaires, puisque cette autre époque de la vie est également considérée comme une seconde enfance.



DU DIVORCE.

Loi du 16 mai 1816, art. 1er. Le divorce est aboli.

Qu'une nouvelle loi que nous appelons de tous nos vœux vienne abolir aussi la séparation de corps, et il faudra bien que les époux qui prétendent que la vie commune leur est devenue insupportable en prennent leur parti... ou s'entre-mangent jusqu'au trognon.

Il est évident que tout le monde aujourd'hui fait de la villégiature.

La Fontaine disait :

Tout bourgeois veut avoir des pages.

De nos jours, tout bourgeois veut avoir des maisons de campagne.

Il y aurait un long article à écrire sur cette rage pastorale, sur cette soif de bancs de gazon, sur cet amour de nuits sereines et d'aubes nacrées, sur... Mais cet article a été fait et sera fait mille fois encore!

Ce qu'il y a de plus désolant, c'est que tous ces amateurs de verdure ne sont pas de graves professeurs à la Faculté, des épiciers en vacance ou des boursiers ventrus; les poëtes, les romanciers, les artistes s'en vont aussi pour les champs, emportant avec eux leurs joyeux éclats de rire dans un coin de leur valise, entre deux chemises blanches et un gilet de flanelle.

Mais comme le goût de la belle nature n'empêche pas le goût des arts, comme le spectacle des levers de soleil et des crépuscules ne fait pas oublier Paris, ces gais déserteurs de la coulisse ou du bureau de rédaction impatronisent la vie parisienne partout où ils plantent leur tente.

On ne se doute pas de ce qui s'écrit de spirituelles fantaisies, de vaudevilles au gros sel et de romans de chevalerie en dehors du mur des fortifications! Les auteurs dramatiques surtout ne peuvent contempler un rideau de feuillage sans que leur pensée se reporte immédiatement sur le rideau de fond de la dernière pièce qu'on jouait à leur théâtre de prédilection.

PONSARD! Francis Ponsard lui-même, le docte académicien, savez-vous ce qu'il fait, ce petit-fils de Corneille, pendant que M. Empis se désole et joue le *Voyage à Dieppe* pour se consoler? Ponsard se met du rouge et du blanc comme le premier jeune premier venu, et il joue la comédie avec madame de Solm!

Un chroniqueur de talent nous a raconté dans le *Monde illustré* les succès de comédien que recueille le prince de nos poëtes tragiques.

Madame Roger de Beauvoir, au fond de son délicieux manoir de Bièvre, a donné une représentation dramatique où l'on a joué une charmante comédie de sa façon.

Les spectacles à la campagne se multiplient.

Tout le monde y court, y vole, s'y presse, et puis MM. les directeurs s'étonnent de trouver leurs salles vides à Paris.

Parmi ces représentations champêtres, il en est une qui s'est donnée à Montmorency, et qui, organisée par le baron de Reiffenberg, a eu le privilége d'exciter une gaieté folle parmi tous les conviés.

Depuis que le *Figaro* a commencé sa fameuse scie sur le sire Frédéric Cuno de Reiffenberg fils, de très-bénévoles lecteurs se sont imaginé que le personnage si plaisamment scié devait être quelque chose comme un grand monsieur aux allures de don Quichotte, marchant suivi d'un varlet porteur de sa bannière, et appelant en combat singulier tous ceux qui ne s'inclinaient pas devant la longueur de son nom aussi illustre que germain.

Point! Le jeune écrivain qui excita la verve du malin barbier, et qui passerait sans baisser la tête entre les jambes de Nadar, est un comédien dans toute l'acception du mot. C'est quelque chose comme Colbrun dans les habits d'Amédée Achard ou de Roqueplan, toujours riant, gesticulant, déclamant une scène tragique ou chantant un couplet de facture, le lazzi fait homme et le calembour en chair et en os.

On conçoit ce qu'a pu être une soirée théâtrale organisée par un original de cette trempe.

On jouait *Monsieur Taboureau s'amuse*, une folie en trois actes du baron vaudevilliste, émaillée de mots et de couplets exhilarants; mais ce qu'il y avait de plus désopilant, c'était le sire de Reiffenberg lui-même, faisant à la fois les fonctions de directeur, de régisseur et de machiniste, préparant les entrées, guettant le coiffeur, stimulant le souffleur, sonnant la cloche au grand ébahissement de Monselet, qui, stupéfait de voir tant de cabotinisme dans un seul homme, l'étreignit tendrement dans ses bras, et d'Aurélien Scholl, qui regrettait tout bas les épigrammes de l'anabaptiste Rousseau à l'endroit de ce jeune sire concis.

Nous avons remarqué parmi les interprètes de l'œuvre une toute gracieuse et toute mignonne personne, mademoiselle Lucie Marmonnier, qui a excité de vifs applaudissements.

Un souper a terminé la fête, à laquelle assistaient bon nombre d'illustrations artistiques, et un mot l'a couronné.

Alfred, le gérant du café Bertelli (la Maison d'Or de Montmorency), assistant au spectacle, s'est écrié :

— Ma foi, si ce sont là des saltimbanques, ce sont des saltimbanques de qualité.

Ce mot-là a dû être bien doux au cœur du jeune baron de Reiffenberg fils.

H. GOURDON DE GENOUILLAC.



Quinze années de succès ont suffisamment établi la réputation du journal les *Modes parisiennes;* tout le monde sait que cette publication est celle qui rend avec la plus fidèle exactitude le goût et les modes de la société élégante de Paris. Ce n'est point un journal fait pour les marchands ni par les marchands; il n'a aucun engagement qui l'oblige à vanter telle ou telle maison; ses modèles sont choisis en toute liberté, il les prend où il trouve les plus jolies modes, dans le monde d'abord, ensuite dans les premiers ateliers de Paris, — jamais dans des maisons qui payent pour cette reproduction.

Aussi les *Modes parisiennes* sont le journal de la bonne compagnie, et sont reçues dans toutes les cours de l'Europe.

Elles paraissent tous les dimanches (52 fois dans l'année); chaque semaine elles publient au moins une gravure de modes, souvent deux : ces gravures sont exécutées sur acier d'après les dessins de M. Compte-Calix, qui n'en donne à aucun autre journal.

Tous les mois elles donnent une planche de patrons de grandeur naturelle, et des dessins de broderie les plus nouveaux.

Enfin, aux personnes qui souscrivent pour un an, elles font présent, à titre de prime, d'un fort bel album qui se vend 15 fr. dans le commerce. L'album de cette année est dessiné par Gavarni; il se compose de 12 modèles de travestissements. Ces dessins ont été composés et gravés spécialement pour les *Modes parisiennes;* ils sont coloriés.

Prix : un an, 28 fr.; — six mois, 14 fr.; — trois mois, 7 fr. — On souscrit en envoyant un bon de poste ou un billet à vue à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

LE DESSIN SANS MAITRE,

PAR Mme CAVÉ.

MÉTHODE APPROUVÉE PAR MM. INGRES, DELACROIX, HORACE VERNET ET AUTRES MAITRES.

La méthode de madame Cavé est assez répandue aujourd'hui pour qu'il soit inutile d'en faire l'éloge; nous nous bornerons à rappeler qu'à l'aide de ce système ingénieux on peut enseigner le dessin et l'enseigner parfaitement, sans savoir soi-même dessiner.

Prix : 3 fr. à Paris; — par la poste, 4 fr.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

MODÈLES DU DESSIN SANS MAITRE.

MÉTHODE DE Mme CAVÉ.

Les 1er et 2e cahiers du Cours de dessin sans maître par madame Cavé sont en vente; on les trouve au bureau du journal, rue Bergère, 20. Chaque cahier, composé de 20 feuilles contenant chacune plusieurs modèles, se vend 10 fr. — Les deux cahiers coûtent donc 20 fr. — Avec ces cahiers, on peut parfaitement conduire un élève depuis le premier point de départ jusqu'au dessin d'après nature. L'élève qui apprend le dessin par ce système exerce sa mémoire infiniment plus et mieux que par toute autre méthode, et quand il sait dessiner d'après nature, il sait dessiner de souvenir, ce qui présente un fort grand avantage non-seulement pour le plaisir qu'on doit retirer du dessin, mais aussi et surtout pour l'utilisation qu'on veut faire de l'art qu'on a appris.

Ainsi que nous l'avons dit, chaque cahier se vend 10 fr. Si l'on n'en demande qu'un, et si l'on veut le recevoir franc de port, il faut envoyer 12 fr. (2 fr. pour l'affranchissement.)

Si l'on demande les deux cahiers, nous les expédions franc de port pour 20 fr., sans augmentation pour l'affranchissement.

On se souvient qu'à l'aide de la méthode de madame Cavé on enseigne fort bien le dessin sans savoir soi-même dessiner.

Envoyer par un bon de poste le montant du cahier ou des cahiers qu'on désire à M. PHILIPON fils, successeur d'Aubert et Cie, rue Bergère, n° 20.



PAPIER PEINT COMIQUE.

On sait que dans les papiers peints les sujets se répètent dix, quinze et vingt fois dans le rouleau, suivant la grandeur des sujets. — Les *papiers peints comiques* offrent seuls cette particularité : que tous les dessins qui sont placés dans le rouleau sont différents, et chaque rouleau contient des milliers de dessins. — De plus, cinq rouleaux sont tous composés de dessins variés, et comme ces rouleaux sont doubles en largeur des rouleaux ordinaires, il en résulte qu'une tenture de dix rouleaux ordinaires (cinq rouleaux de papier comique) ne contiendra pas un seul dessin répété.

Le *papier peint comique* est fait avec les dessins du *Journal amusant* (*Journal pour rire*); ces dessins sont imprimés sur papier chamois, et chaque dessin porte sa légende.

Pour les salles de billard, les salles à manger, à la campagne, les kiosques, les corridors éclairés, les salles d'attente et autres *lieux* qu'il est inutile de désigner ici, cette sorte de papiers est très-convenable puisqu'ils sont amusants.

Depuis quatre ans que le premier rouleau a été imprimé, il en a été vendu plus de huit mille; cela prouve assurément que le *Papier peint comique* remplit les conditions du succès.

Chaque rouleau, de 8 mètres de longueur et de 88 centimètres de large, se vend 3 fr. 50 c. Toute personne qui en prendra au moins quatre rouleaux et qui nous en enverra le prix, 14 fr., en un bon de poste, recevra les quatre rouleaux francs de port dans quelque partie de la France que ce soit, pourvu que la localité soit desservie par un chemin de fer ou par les grandes messageries. — Sinon, nous affranchirons jusqu'au bureau le plus rapproché de la localité. — Ainsi que nous l'avons dit, on peut avoir cinq rouleaux variés. — (Dans ce cas, il faut nous envoyer 17 fr. 50 c.) — Si l'on veut plus de cinq rouleaux, il faudra répéter les rouleaux au-dessus du nombre de cinq.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

Pour la vente en gros, s'adresser à M. Dumas, fabricant, Grande rue de Reuilly.

Le Propriétaire-Gérant, CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 91. — 1857. Prix du numéro : 45 centimes. 26 Septembre.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

A LA CAMPAGNE, — par MARCELIN.



14370

DOLCE FAR NIENTE.

Quelle ressource à la campagne que les bons livres !

Ne voulant pas diviser la charmante série de dessins de M. Marcelin sur la campagne, nous sommes obligés de renvoyer au prochain numéro les rébus et questions hiéroglyphiques que nous plaçons habituellement dans le dernier numéro du mois.

Nous allons très-prochainement offrir à nos abonnés les débuts d'un nouveau dessinateur, M. Gripp, que nous croyons appelé à un grand succès.

Nous tenons prêts à paraître la suite des PAYSANS, par M. Baric; — des SCÈNES BOURGEOISES, par mademoiselle Octavie Rossignon; — des ENNUIS INTIMES, par MM. Luc et Damourette; — des TROUPIERS et de IL N'Y A PLUS D'ENFANTS, par M. Randon; — L'ESPRIT DES BÊTES, par le même, etc.

Nous invitons ceux de nos abonnés dont la souscription expire à la fin de septembre à la renouveler, sans attendre le dernier jour du mois, afin d'éviter les erreurs qui se peuvent commettre lorsque es demandes d'inscription arrivent toutes à la fois.

Nous rappellerons aux personnes qui ont perdu ou donné leurs numéros du Salon de 1857 dépeint par M. Bertall, que nous pouvons les leur remplacer contre l'envoi de 50 centimes pour chaque numéro qu'elles voudront recevoir.

L'envoi direct d'un bon de poste est le meilleur mode de renouvellement; c'est celui qui évite le mieux les erreurs et les retards.

A LA CAMPAGNE, — par MARCELIN (suite).



14371

MONSIEUR.
Partisan de la grande culture — de la pipe.



14372

— Mais, mon cher, je ne puis pas te présenter à ces dames dans ce costume!
— Bon! à la campagne ne faudrait-il pas mettre des gants?
— Mais certainement.



14373

UNE SITUATION DÉLICATE.
Entre les plates-bandes de monsieur et la crinoline de madame.



14374

MADAME.
La campagne a cela de bon : elle fait regretter Paris.

LE MONDE OCCULTE.

VI.

Le baquet de Mesmer. — L'arbre de Busancy. — Puységur et Deleuze. — Transformation du mesmérisme. — Erreurs et préjugés. — Magnétisation à *distance*. — Le docteur Mais... et M. Lafontaine. — Le côté merveilleux. — Effets du *fluide*. — Le sommeil *lucide*. — Les commissions académiques. — Le rapport du docteur Husson.

Si Bailly et Lavoisier pouvaient revenir au monde, ils ne reconnaîtraient plus le magnétisme.

Mesmer avait un baquet dans lequel il faisait une affreuse cuisine d'eau, de verre pilé, de limaille de fer; puis, moyennant des baguettes d'acier et aux sons de l'harmonica, il donnait des crises de nerfs à tous ses malades.

L'harmonica seul eût suffi pour leur donner ces crises. Connaissez-vous rien de plus agaçant que l'harmonica?

De Puységur attachait ses sujets à un arbre. Il magnétisait un orme, et l'orme réagissait sur les malades.

C'était bien de l'ouvrage.

Deleuze, qui sut se passer de tous ces appareils, soumettait l'action magnétique à certaines conditions, qui aujourd'hui sont reconnues inutiles.

Le mesmérisme a subi une transformation complète. Lés adeptes sont revenus d'une foule de préjugés. Plus d'auxiliaires! plus d'appareils! Le contact d'homme à homme n'est même plus nécessaire. Toute l'école — du Potet magnétise *à distance*.

— Mais enfin qu'est-ce que cela, *magnétiser?*

Ici nous nous trouvons encore devant des monceaux

A LA CAMPAGNE, — par MARCELIN (suite).



14375

— Oh! mon ami, que ces roses sentent bon!
— Oui, ça sent la pommade.



14376

LE VOISIN DE CAMPAGNE.
Votre ancien quincaillier; enfin, c'est toujours un quatrième au whist.



14377

PAUVRE PÊCHEUR!
— Pour peu qu'il pleuve encore longtemps, je suis sûr d'attraper quelque chose.



14378

— Baptiste, où donc est madame?
— Là-bas, monsieur, sous son chapeau.

d'erreurs populaires qu'il faudra déblayer au plus vite.

Pour une infinité de personnes, *magnétiser*, c'est *endormir*.

— Je vous défie de m'endormir! disait le docteur Mais... à M. Lafontaine, qui le mesmérisait depuis quelques minutes, en plein Athénée, devant cinq cents personnes.

— Je ne cherche pas à vous endormir, docteur.

— Je vous avais bien dit que vous ne parviendriez pas à me *magnétiser!*

— Pardonnez-moi, docteur, vous êtes *magnétisé*.

— Comment! je le suis!

— Parfaitement.

— Allons donc!

Et le docteur, haussant les épaules, voulut se retirer, mais impossible; il était *cloué* sur son fauteuil.

Je vous laisse à penser de l'hilarité des assistants.

D'autres supposent que les phénomènes du mesmérisme sont le produit d'un peu d'imagination mêlée à beaucoup de bonne volonté.

N'en croyez pas un mot; car on magnétise des animaux et des enfants au berceau, — au moment où ils y pensent le moins, comme disait le naïf M. Montius, magnétiseur belge.

Il faudra donc vous défaire de tous les préjugés, de toutes les erreurs, de tous les commérages, de toutes les fausses idées ayant cours sur le magnétisme, — que, par parenthèse, tous les concierges de Paris appellent *maniatisme*.

Je vous ai dit que l'élément térapeuthique formait la

A LA CAMPAGNE, — par MARCELIN (suite).



14379

MADEMOISELLE JUSQU'A MIDI.

« Histoire de France par madame de Saint-Ouen, deux pages. »
(*Son règlement.*)



14380

PENDANT QUE J'AI LES PEINTRES,

Si je faisais donner une couche de vert aux plates-bandes?...



14381

MADEMOISELLE APRÈS MIDI.

« Cerceau et maintien. »
(*Son reglement.*)



14382

LA MUSIQUE QUAND IL PLEUT.

— Aimes-tu cette romance, mon ami?
— Il faut bien!

partie la plus sensée, la plus profitable du mesmérisme. Pourtant, si le *fluide* n'était qu'une affaire de médecine, il n'aurait pas fait tant de bruit dans le monde : il obtiendrait tout au plus l'apostille des malades.

Mais voici le côté merveilleux :

Ce *fluide*, que par un effort de volonté nous puisons dans notre cerveau, — batterie électrique autrement puissante que les machines artificielles de vos cabinets de physique ; — ce *fluide*, que nous dirigeons sur nos semblables à l'aide de certains procédés, non-seulement rétablit le jeu des organes, active la circulation du sang, excite et calme tour à tour, il possède encore la force d'*attraction* et de *répulsion*. Plus subtil que la lumière, il traverse les corps opaques, brave et dompte la pile de Volta, paralyse à son gré la machine humaine, peut provoquer enfin le *somnambulisme lucide* : alors il produit l'extension et le déplacement des sens, et réalise des prodiges qui bouleversent la science officielle.

— Tant que cela?

— Tant que cela; et je n'en rabattrai pas d'un iota. Mais ce somnambulisme *lucide*, — je l'ai déjà dit, et je ne me lasserai pas de le répéter, — constitue la grande pierre d'achoppement.

Chose digne de remarque, Mesmer connaissait le phénomène, mais se gardait bien d'en parler à ses disciples. C'est à M. de Puységur qu'on dut la révélation du sommeil *lucide*. Après avoir, pour la première fois, obtenu la *seconde vue* sur son jardinier à Busancy, il courut chez le maître pour lui annoncer la nouvelle.

— Je sais cela, lui répondit Mesmer, — méfiez-vous!

A LA CAMPAGNE, — par MARCELIN (suite).



1438

DANS LA GROTTE.

Monsieur et madame. Ils sont vivants!



14384

MES EXOTIQUES.

— C'est laid, mais c'est rare.



14385

HISTOIRE TRÈS-NATURELLE.

— Papa, qu'est-ce que c'est donc que les cygnes, dis?
— Ce sont des canards qui ont le cou trop long.



14386

DISTRACTIONS.

— Décidément je ne finirai pas encore cette année ma collection de la *Minerve française*.

Au lieu de s'en méfier, les disciples de Mesmer se sont jetés à corps perdu sur le phénomène.

Cette merveilleuse annexe à la découverte de Mesmer piqua la curiosité des masses, mais valut au fluide le mépris de la science et l'anathème de la Faculté. Pour eux le mesmérisme et le somnambulisme semblaient rivés l'un à l'autre, et l'Académie de médecine mit au panier toutes les communications relatives au *fluide*. Le magnétisme fut traité de jonglerie, et le somnambulisme de déception.

Cinq commissions académiques se sont successivement occupées du magnétisme animal; pas une ne l'a étudié avec conscience. Seul, le rapport du docteur Husson, en 1831, admettait la réalité des phénomènes. Mais ce rapport ne fut pas imprimé.

« — Si les faits annoncés par la commission sont réels, s'était écrié M. Castel, ils détruisent la moitié des connaissances physiologiques : il est donc dangereux de les propager au moyen de l'impression. »

Le rapport du docteur Husson fut seulement *autographié* et *déposé aux archives*.

A cette époque les affaires politiques préoccupaient tous les esprits, et cet épisode académique passa presque inaperçu.

Deux nouvelles commissions examinèrent le magnétisme en 1837 et en 1838; mais on se garda bien de tenir compte du travail de M. Husson, et les enfants de Mesmer furent officiellement conspués de par MM. Dubois d'Amiens, Bouillaud, Gerdy, Velpeau.

Le magnétisme n'est pas jugé.

J. LOVY.

A LA CAMPAGNE, — par MARCELIN (suite).



LE LIT D'UNE CHAMBRE D'AMI.

Je suis sûr qu'on n'avait pas couché dans ce lit-là depuis l'invasion des alliés!

LES ENFANTS DE BÉRANGER.

Qui donc a dit que Béranger était mort sans enfants?

Quelle ignorance!

Je vous jure que ce n'est pas la postérité qui manquera à Béranger.

Tenez, voici sa fille aînée qui ouvre la marche : elle date de 1813, et cependant elle est toujours jeune, toujours vive, toujours fringante, celle qui couronne le roi d'Yvetot

D'un simple bonnet de coton,
Dit-on,

Et ce royal et débonnaire monarque,

Qui n'avait de goût onéreux
Qu'une soif un peu vive;

Ce roi n'en est pas moins le fils du chansonnier plébéien.

Voici la sœur de Jeanneton, Rose, qui *a de si jolis yeux*, ce qui valut à son mari

Un ami bien précieux.
Le jour où j'obtins sa foi (dit-il)
Un sénateur vint chez moi.

Elle donne la main à la *Marguerite* du gros Roger Bontemps :

Faute de vins d'élite
Sabler ceux du canton,
Préférer Marguerite
Aux dames du grand ton.

Reconnaissez-vous celle-ci?

C'est la gaudriole
Oh! gué,
C'est la gaudriole!

Elle soutient d'un côté la bonne *Vieille grand'mère*, qui murmure en souriant :

Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite
Et le temps perdu!

Et de l'autre, elle lutine la *Mère aveugle*, qui grogne en sourdine :

Lise, vous ne filez pas!

Mais une voix fraîche et vibrante couvre leurs voix qui chevrotent; c'est Camille qui chante :

Je ris, je ris, tant je suis bonne fille.

C'est la sœur de la tendre Frétillon,

Cette fille
Qui frétille
Et mourra sans cotillon.

Pourquoi n'entre-t-elle pas pour se réconforter au cabaret de sa bonne sœur, *Madame Grégoire?* Qu'elle fasse comme tout le monde :

Ah! comme on entrait
Boire à son cabaret!

A moins qu'elle ne préfère les consolations célestes si gracieusement offertes par les *Deux sœurs de Charité* :

Dieu lui-même
Ordonne qu'on aime,
Je vous le dis en vérité.
Sauvez-vous par la charité.

Surtout, ma Frétillon, n'imite pas cette pimbêche de *Marquise de Pretintailles*, qui crie à tue-tête :

Vils roturiers,
Respectez les quartiers
De la marquise de Pretintailles,

et qui n'en souffre pas moins que son laquais (un vilain) ne frippe et ne raille ses parchemins en particulier.

Si tu n'oses plus retourner à ce village qui te causa une si poétique *Nostalgie*, si tu n'oses plus grimper à ce grenier où *l'on est si bien à vingt ans*, les logis ne te manqueront pas. Il y a beaucoup de pauvres d'argent dans ta famille, mais

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux;
Ils s'aiment entre eux,
Vivent les gueux!

Iras-tu chez Babet? Tu sais, cette petite bonne agaçante et jolie, le jeune soutien d'un vieux garçon? — Ma mie, votre besogne n'est pas difficile. Que vous demande-t-on?

Allons, Babet, un peu de complaisance,
Un lait de poule et le bonnet de nuit.

Iras-tu chez la femme de notre *Ami Robin?*

Quand de prendre femme il eut l'âge,
Il la prit belle exprès pour ça.
Par malheur, la sienne était sage,
Mais aussi Robin divorça.

Peut-être préféreras-tu celle qui en est à son *Troisième mari?* Voici ce qu'elle te racontera :

Malheureuse avec deux maris,
Au troisième enfin je commande.
Jean est grondeur, mais je m'en ris;
Il est tout petit, je suis grande.
Sitôt qu'il fait un peu de bruit,
Je lui mets son bonnet de nuit.
Vli! vlan! taisez-vous,
Lui dis-je, ou que je vous entende...
Vli! vlan! taisez-vous,
Je me venge de deux époux.

Non, je vois que tu préfères le bruit joyeux de la caserne, car tu souris au gai refrain de ta sœur gaillarde, la *Vivandière du régiment :*

Soldats! soldats! voilà Catin!

A moins pourtant que, lasse des bruits du demi-monde, tu ne préfères te retirer près de ton autre sœur, la femme du *Maître d'école*, — celle que certain garnement de la classe regarde par le trou de la serrure lorsqu'elle est à sa toilette. Peut-être le sait-elle, la friponne?

Zon! zon! zon! zon! zon! zon! zon!
Le fouet, petit polisson.

Je le vois, Frétillon, le refuge de ton choix, c'est la chambre de Lisette, cette muse du treizième arrondissement si souvent chantée par ton père; cette Lisette que son amour a immortalisée comme l'amour avait déjà immortalisé la Laure de Pétrarque, la Fornarina de Raphaël, l'Héloïse d'Abeilard et la Béatrix du Dante.

C'est à Lisette qu'appartenait cette fameuse chatte Minette, dont il a célébré les peines de cœur :

Mia-mia-ou! Que veut Minette?...

Je ne vous dirai pas ce qu'elle voulait.

C'est la reine absolue Lisette qui lui a dicté ce spirituel *Traité de politique*, où elle a promis de

..... Garder longtemps la couronne
Pour le bonheur de ses sujets.

C'est Lisette, la conseillère, qui lui disait tout bas à l'oreille :

Chantez, monsieur, n'écrivez pas!

Conseil salutaire! n'est-ce pas à toi que nous devons que Béranger soit le poëte national de la France?

Lisette deviendra plus tard

La bonne vieille au coin d'un feu paisible,
Qui d'un ami redira les chansons.

Alors auprès de Lisette viendront se grouper les plus suaves et les plus riantes créations du vieux Gaulois : C'est *Jeanne la Rousse*, c'est la *Fille du peuple*, c'est la femme du tambour, qui pleure sur la mort du *Vieux caporal;* c'est la *Nourrice*, c'est la *Pauvre femme*, c'est Rose des *Feux follets*, c'est Margot, qui tient les *clefs du paradis*, c'est la fraîche *Bouquetière*, qui repousse les offres du croque-mort, c'est *Gotton*, le diable en falbala, c'est *Colibri*, c'est la *Petite Fée*.

N'est-ce pas Lisette elle-même qui console le *Vieux Vagabond?* C'est aussi Lisette qui conduit les pas chancelants de l'*Aveugle de Bagnolet;* c'est encore Lisette qui pleure sur le corps de *Jacques* en présence de M. l'huissier du roi. Lisette est partout où se montre la gaieté attendrie du poëte.

Lisette! Lisette! ange de consolation! est-ce toi qui as présidé, sous une forme immatérielle, au berceau du chansonnier que tu devais guider plus tard sur la terre?

Lisette, tu es cette fée qui

.... Avec de gais refrains
Calmait le cri de ses premiers chagrins.

Lisette, tu fus l'ange gardien qui reçut le dépôt de son âme; c'est à toi qu'il dit :

Ah! sans regret, mon âme, partez vite,
En souriant remontez dans les cieux.

Lisette! Lisette! le jour où tu manquas au vieux poëte, — il mourut!

Qui donc a dit que Béranger était mort sans enfants? Il a laissé des filles immortelles :
Ses chansons.

ALBERT MONNIER.

COSARELLES.

Madame de C... n'est pas toujours charitable. C'est le moindre défaut des femmes d'esprit.

Le jeune avocat M... lui demanda l'autre soir la permission de lui présenter un oncle récemment arrivé de province.

Madame de C... vit entrer un gros homme, porteur d'une physionomie assez malsaine et d'une laideur opulente.

Le lendemain, elle dit à M. M... :

— Vous appelez cela un oncle? Je trouve que c'est un furoncle.

***

L'agent de change A... se pique de dilettantisme.

On parlait d'*Euryanthe*. Chacun vantait la partition.

— Vous qui êtes versé dans les choses musicales, mon cher A..., fit un assistant, pourriez-vous me dire au juste à quelle époque Weber est mort?

— Il est donc mort?... Ma foi, je n'en savais rien. J'ignorais même qu'il fût malade.

***

RANCUNE DE BOHÊME. — Un rimailleur de la roche Pompadour envoya à un bohême de lettres de ses amis un recueil de poésies fugitives intitulé *Corbeille poétique*, où le rococo s'étalait dans toute sa majesté.

Le bohême lui répondit immédiatement :

« Mon cher ami,

» J'ai reçu votre cadeau. Certes je ne m'attendais pas à un pareil procédé de votre part. Si jamais je trouve l'occasion de vous réciter des vers de ma tragédie, je ne la laisserai pas échapper. »

J. LOVY.

THÉATRES.

Schiller et Shakspeare ont en ce moment les honneurs de l'affiche de l'Odéon et du Cirque impérial. Car l'Odéon est rouvert! ce bon Odéon qu'on plaisante tant que dure l'hiver, cet utile Odéon que la critique regrette lorsque les ardeurs de juin ont fermé ses portes! La réouverture de l'Odéon, c'est la gaieté et le mouvement restitués au triste faubourg Saint-Germain; c'est aussi la fête de la jeunesse qui pense et qui travaille; c'est l'espérance des poëtes nouveaux!

Louise Miller (*Intrigue et amour*) est assurément l'une des œuvres les plus remarquables de Schiller, et M. Bravard (un nom nouveau) vient d'en faire une traduction vraie, charmante, écrite en vers faciles, parfois brillants. Ombre de Schiller! ce succès devant la jeunesse lettrée de la France a dû te faire sourire!

Par contre-coup, si les mânes de Shakspeare planaient l'autre soir dans la salle du Cirque, elles n'ont pas été satisfaites de l'accueil que leur a fait une partie des habitués du boulevard du Temple. Il faut le dire, le rideau final est tombé au milieu des rires moqueurs d'une part, et des bravos enthousiastes de l'autre.

A qui la faute de l'espèce d'échec éprouvé par le *Roi Lear?*

L'école romantique de 1830 a placé l'auteur de *Macbeth* et des *Commères de Windsor* tellement au-dessus de Molière, de Corneille et de Racine, que le gros du public s'est mis à l'adorer de confiance sans l'avoir jamais lu. Depuis cette époque, il n'est plus permis de prononcer le nom de Shakspeare sans y ajouter l'épithète de *divin*. Hors Shakspeare point de salut! Les masses panurgiennes, qui venaient de se ruer sur ce *polisson* de Racine au cri de *Vive Shakspeare!* se demandèrent après la victoire : — Qu'est-ce donc que Shakspeare?

Alors les peintres l'étudièrent dans Eugène Delacroix, et les dramaturges dans les imitations de Victor Hugo, d'Alfred de Vigny, d'Alexandre Dumas et autres. Bien peu de gens prirent la peine de l'étudier sur nature dans l'original.

Qu'en est-il résulté? — Ce gros du public qui avait admiré de confiance le géant britannique est accouru au Cirque pour acclamer le vainqueur de Molière, et la désillusion a succédé à un enthousiasme irréfléchi. J'entendais dire autour de moi : « N'est-ce que cela, ce » fameux génie de Shakspeare? Je préfère les mélodrames » de Bouchardy et de Dennery. S'il y a différence, elle » est toute à l'avantage de ces derniers. »

Évidemment ce n'est pas pour le public qui parle ainsi que MM. Devicque et Crisafully ont traduit le *Roi Lear;* mais alors pourquoi lui ont-ils soumis leur œuvre? Au boulevard du Temple, les spectateurs ont soif d'émotions et non de littérature. Ils ne viennent pas au Cirque pour étudier, mais pour s'amuser. Amusez-les, ou vous n'avez pas atteint le but. C'est brutal, mais c'est vrai.

Le public des petites places, en partie composé de gens de campagne et d'apprentis, attendait toujours la fameuse bataille traditionnelle du Cirque. Chaque fois qu'une décoration de forteresse ou de camp apparaissait, il comptait voir surgir le bonnet pointu des grenadiers autrichiens ou l'uniforme léger des Écossais. Maint gamin croyait même que le *Roi Lear* était le monarque anglais qui avait fait mettre Napoléon à Sainte-Hélène. Hélas! il est parti navré, ce bon public, et sans qu'on ait tiré en son honneur le moindre coup de fusil. Cette pénurie d'armes à feu n'a pas peu contribué à sa mélancolie d'abord, à sa mauvaise humeur ensuite contre *Lear*, ce père Cassandre sérieux du théâtre anglais.

Et puis, disons-le avec conviction, la meilleure traduction du *Roi Lear* a été faite par un autre colosse digne de se mesurer avec l'ombre du grand Williams, par Balzac, le plus vaste génie littéraire des temps modernes. Le *Père Goriot*, c'est l'interprétation shakspearienne portée à sa suprême puissance. Comme il est plus vrai, comme il est plus sympathique, comme il est plus humain, cet admirable Goriot, le dévouement fait père!

Le *Roi Lear*, c'est le triste poëme de l'ingratitude. Je n'essayerai pas de décrire ce mélange de sublimités et de choses choquantes. Non! Shakspeare n'est pas ce *sauvage ivre* que raillait Voltaire. Shakspeare est grand, immense, sublime, mais il n'est pas aussi grand que notre Molière, et il ne s'élève pas au-dessus de Corneille et de Racine!

De Shakspeare passons à M. Xavier de Montépin et à ses *Viveurs de Paris*, représentés avec succès à l'Ambigu. Après avoir fait un livre qui avait obtenu du retentissement, grâce à la frappante ressemblance du profil de quelques reines des coulisses, et de certaines individualités masculines de la bohême élégante, M. de Montépin a porté son roman à la scène, et bien lui en a pris. Il y a eu réussite. Bravo!... Cela ne veut pas dire que je trouve les *Viveurs* plus remarquables que le *Roi Lear*.

Aux Folies-Dramatiques, M. Eugène Furpille, un des joyeux disciples du *Tintamarre*, vous dira, si vous désirez le savoir, le *Prix d'un bouquet*. Ordinairement ce prix varie de deux sous à deux louis, celui de M. Furpille coûte beaucoup plus cher au jeune Edmond : il lui coûte son nom et sa fortune. Défiez-vous des agaçantes bouquetières!

ALBERT MONNIER.

UNE COLLECTION INTÉRESSANTE.

Bien peu de personnes connaissent toutes les variétés que présente encore le costume dans les différentes localités françaises. Ces variétés, dernière trace des anciennes nationalités, des anciennes démarcations provinciales, vont tous les jours s'effaçant, et il est positif que sous ce rapport, d'ici à peu de temps, le niveau le plus parfait régnera sur tous les points du territoire national.

Dès aujourd'hui déjà l'artiste ou l'amateur qui veut connaître, étudier, consulter, comparer ou collectionner ces costumes, ne sait où les trouver. — Dans le commerce? il ne rencontrera que des collections incomplètes, des dessins inexacts, des albums qu'il faut acheter en entier pour posséder un costume dont on a besoin. — Dans les bibliothèques? il lui faudra consulter des centaines de livres, et pour les consulter, connaître leur existence; et dans ces livres, pour un costume actuel, il en trouvera vingt qui se sont transformés ou modifiés depuis l'exécution de la gravure.

Pour l'artistre peintre, pour l'auteur, pour l'artiste dramatique, le directeur de théâtre, le costumier; pour l'amateur qui voudrait joindre à un livre sur un pays un atlas des costumes de ce pays; — pour le voyageur qui désire conserver le souvenir des costumes qu'il a vus; pour le curieux qui veut faire collection de dessins de ce genre, c'est une heureuse idée que celle de l'ancien directeur de la maison Aubert, qui a entrepris de réunir en faisceau, dans un format portatif et agréable, des costumes de tous les pays. Cette galerie, qui deviendra avec le temps un véritable monument artistique, se compose déjà de 400 feuilles.

Elle a pour titre :

MUSÉE DE COSTUMES DES DIFFÉRENTES NATIONS MODERNES.

Elle comprend jusqu'à ce jour :

95 COSTUMES DES DÉPARTEMENTS DE LA FRANCE.
33 — D'ALGÉRIE ET DES COLONIES FRANÇAISES.
37 — DE LA RUSSIE MÉRIDIONALE ET SEPTENTRIONALE.
60 — DE TURQUIE, GRÈCE, ÉGYPTE, ETC.
42 — D'ITALIE ET DU PIÉMONT.
26 — DE SUISSE ET DU TYROL.
24 — D'ALLEMAGNE ET D'AUTRICHE.
27 — D'AMÉRIQUE.
13 — DE HOLLANDE.
35 — D'ESPAGNE ET PORTUGAL.
8 — DE SUÈDE ET NORVÉGE.

La suite des costumes hollandais va paraître prochainement, ainsi que celle des costumes espagnols et portugais. Puis viendra une série très-intéressante de costumes norvégiens, dont les dessins nous ont été rapportés par un peintre hollandais. Ensuite les costumes tout à fait inédits d'une partie de l'Inde très-peu connue des Européens. — Ces costumes sont dus à un jeune artiste français qui a fait un séjour de trois ans dans ce pays. Disons pour en finir que M Camino va donner à cette collection des dessins de costumes algériens tout nouveaux.

Comme on le voit, le *Musée de costumes des différentes nations* est déjà un ouvrage hors ligne par le nombre de sujets qui forment sa collection, — parce qu'il contient plus de costumes français qu'on n'en pourrait trouver dans quelque recueil que ce soit. — Il nous est permis de dire également que nul autre ne peut lui être comparé pour le prix. En effet, ces dessins, gravés ou même lithographiés, s'ils sont mis en couleur, coûtent toujours de 1 fr., 1 fr. 50 cent. à 3 fr. la pièce.

Le *Musée de costumes* se vend 40 cent. la feuille coloriée, — et ce dessin est gravé sur acier par les premiers artistes, imprimé en taille-douce sur beau vélin, et colorié à l'aquarelle avec retouche.

On peut acheter telles ou telles feuilles qu'on veut, sans être obligé à prendre celles dont on n'a pas besoin ou envie.

Enfin, une fois possesseur des 400 feuilles parues en ce moment, on pourra, avec une faible dépense annuelle, tenir sa collection au courant, car le temps et les soins qu'exige la gravure sur acier pour arriver à de bons résultats, ne permettent pas de publier plus de 50 ou 60 planches par an.

Les 400 feuilles parues, à 40 cent., font 160 francs. Toute personne d'une solvabilité connue, qui désirerait les acheter et ne pas payer comptant cette somme consacrée à satisfaire une fantaisie, peut nous envoyer un bon de poste de 60 fr. et un billet de 100 fr. à notre ordre et à l'échéance d'un an : nous lui adresserons *franco* la collection bien emballée.

Adresser les demandes, accompagnées d'un bon de poste, à M. Philipon fils, 20, rue Bergère.

STATUETTE PAR LA PRINCESSE MARIE.

Il n'est pas nécessaire d'être bien vieux pour se souvenir d'un temps où les albums sur la table d'un salon, les statuettes exposées sur les meubles, ne se rencontraient, en France, que chez les artistes et chez les très-riches amateurs. Aujourd'hui les albums sont partout, dans tous les salons; chez les bourgeois les plus bourgeois, aussi bien que chez les amateurs les plus distingués; un salon sans albums ne serait pas considéré comme un salon, tout le monde aime le dessin — ou veut paraître l'aimer. Quel passe-temps pourrait-on d'ailleurs offrir de plus agréable à ses visiteurs? L'album entretient ou remplace la conversation, et puisque, tous les jours, l'esprit de la conversation va se perdant, il est naturel qu'un autre esprit le remplace : l'esprit des albums remplit cet office, et le remplit bien.

Anciennement les albums coûtaient fort cher, chaque feuille de Charlet ou de Bellangé valait 1 fr. — ou 1 fr. 50 cent. — Pour composer un album de 50 feuilles, il fallait donc dépenser 50 ou 75 fr., — plus le brochage ou la reliure. C'était trop, et les albums restaient un morceau de prince.

La maison Aubert eut l'idée de faire exécuter des albums par les caricaturistes à la mode, et elle établit ces albums à 10 fr., — 8 fr. — et quelquefois même 6 fr.

Moins de deux ans suffirent pour faire entrer l'album dans les habitudes et le répandre partout, comme on le voit aujourd'hui.

Pendant 23 ans la maison Aubert a fait marcher 30 presses lithographiques par ses albums.

Le goût de la statuaire pourrait-il se populariser comme celui du dessin? Je n'en doute pas, car les deux goûts n'en font à proprement parler qu'un seul. — Tout le monde aime à un degré quelconque l'image; or la statuette est une image aussi bien que le dessin, et plus peut-être que le dessin.

S'il est agréable de voir sur la table d'un salon un album d'art ou de caricatures, si les tableaux, les aquarelles exposés sur les murs d'un appartement sont un amusement et l'indice d'un goût artistique, n'en est-il pas de même de ces statues en miniature, de ces bronzes d'art, de ces figurines, de ces groupes de personnages ou d'animaux, qui servent de presse-papier, qui couronnent si élégamment un meuble, ornent une étagère, une cheminée, etc., etc.?

Mais les statuettes coûtent fort cher, le plus petit bronze vaut 50 fr., 60 fr. et plus, et, si l'on n'est pas connaisseur, on risque d'acheter une figurine de mauvais goût, une statuette sans valeur artistique.

Nous avons voulu voir si l'on pouvait faire pour les statuettes ce qui a si bien réussi à la maison Aubert pour ses albums; nous avons fait exécuter une petite réduction de la statue de Jeanne d'Arc, due au ciseau de la princesse Marie, fille de Louis-Philippe, et cette charmante petite statuette, en métal galvanisé bronze, qui porte 25 centimètres de hauteur, nous la cédons à nos abonnés pour 15 fr., — au lieu de 50 fr. que se vendent les bronzes de cette dimension.



Pour 20 fr. nous l'envoyons franche de port, bien emballée dans une petite caisse. Toutefois, cet envoi franc de port n'est fait qu'en France et dans les localités desservies par les chemins de fer ou les Messageries. Pour les localités situées hors la ligne des chemins de fer et des Messageries, nous envoyons franc de port au bureau des chemins de fer ou des Messageries qu'on nous désigne comme étant le moins éloigné du domicile du destinataire.

Adresser un bon de poste à M. Philipon fils, 20, rue Bergère.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 92. — 1857. Prix du numéro : 45 centimes. 3 Octobre.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

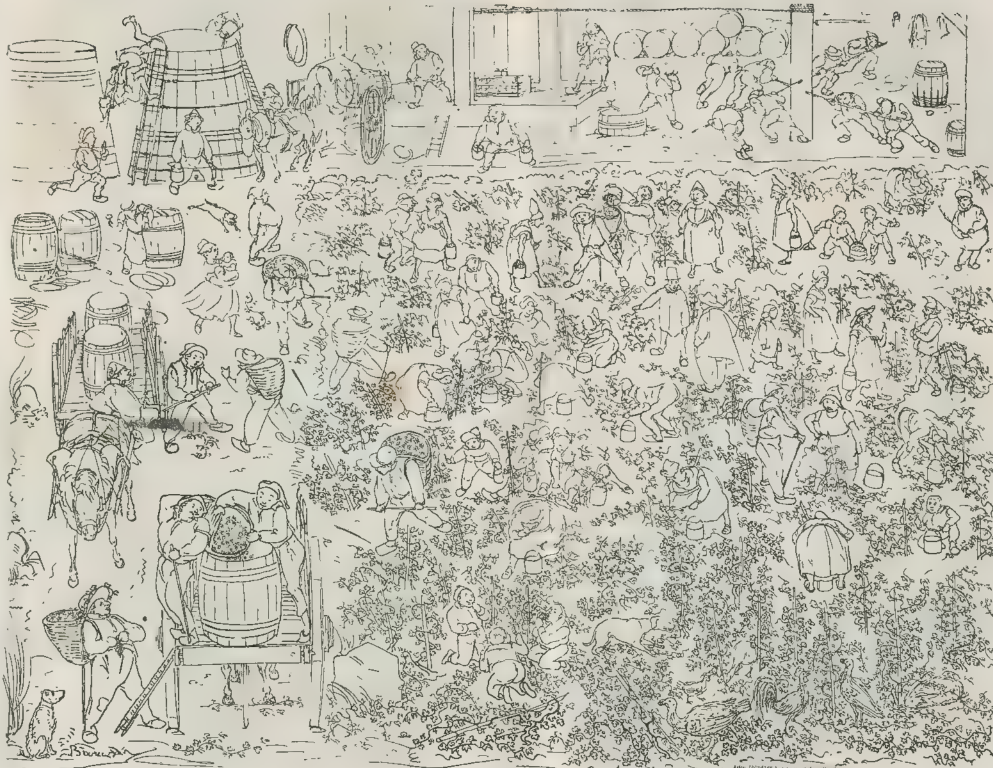
ETRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.



14388

LES VENDANGES, *par* BARIC.

COURRIER DES EAUX.

SAINT-OUEN SUR SEINE.

Mon cher Nadar,

Depuis quelque temps les feuilles du grand et du petit format reçoivent une avalanche de courriers aquatiques rédigés par des tritons de lettres assermentés et remplis de nouvelles aussi fraîches que peu intéressantes; cela commence à devenir inquiétant.

Vous avez remarqué cela, et ce que vous avez sans doute remarqué aussi, c'est la verve poitrinaire et l'entrain funèbre qui donnent un charme particulièrement soporifique à ces spirituelles causeries.

Le solo de clarinette et la partie de loto exécutée en famille sont dépassés; le courrier des eaux l'emporte dans ce *steeple-chase* de l'ennui; il est arrivé *premier* et a gagné la timbale.

C'est justice.

Au reste, le besoin d'une revue des casinos européens se faisait généralement sentir.

Il est certain que le monde n'en va que mieux depuis qu'il sait, d'une manière officielle, le jour et l'heure de l'arrivée à Trouville de Mistanflûte junior, de la maison Mistanflûte et fils.

Que de grâces n'avons-nous pas à rendre à ces chroniqueurs aussi dévoués que nomades qui consacrent huit colonnes à nous apprendre que l'illustre Cabochard a perdu 3 fr. 75 au lansquenet; que la baronne de Verte-Allure a fait une chute avec circonstance atténuante, l'amoureux étant un jeune lion du plus beau poil; ou bien enfin que cet esprit cyclopéen qui s'appelle Joseph Prudhomme est venu admirer à six heures trente-cinq minutes du soir l'*aspect majestueux et en quelque sorte solennel de l'Océan, cette larme sublime de la Divinité!...* Certes toutes ces choses sont palpitantes d'intérêt, quoique je craigne, entre nous, que le public ne s'en soucie juste autant que des sandales du Prophète.

Mais je me trompe probablement, puisque les directeurs des journaux parisiens s'évertuent à tenir leurs lecteurs au courant des moindres faits et gestes de cette société d'élite, Carmayou, Goussepain, Robert Macaire et Cie, qui grouille autour des tapis verts allemands.

En face d'une telle persistance le *Journal amusant* doit céder à l'entraînement général, c'est à son tour d'entrer dans l'arène et de se vêtir du caleçon de bain

SCÈNES BOURGEOISES, — par Mlle OCTAVIE ROSSIGNON.



14389

— Monsieur le marquis?
— Il ne reçoit pas...
— Je suis son beau-père.
— Raison de plus. Monsieur le marquis a bien recommandé de ne pas vous laisser monter quand il avait du monde.



14390

— Le vicomte de Saint-Sébastien.
— Un vrai vicomte?
— Ma chère amie, rappelle-toi qu'en fait de noblesse, il faut toujours se défier des saints!...



14391

— Comme c'est cher une soirée!.. Quand je pense que mon souper et ma musique reviennent à plus de sept cents francs; mon ténor seul m'en coûte soixante.
— Madame aurait bien mieux fait d'avoir une dinde truffée.



14392

— François, c'est aujourd'hui mon jour de réception. Comme j'attends la princesse, si cette amie de pension de ma fille venait pendant ce temps-là, vous la feriez passer par l'escalier de service, et vous ferez attendre le professeur de dessin et la maîtresse d'anglais dans la cuisine.

obligé. Si ses abonnés ne lui en témoignent pas une reconnaissance bien sentie, il aura du moins la satisfaction d'avoir accompli religieusement un devoir.

Et maintenant au rideau!

***

C'est des pelouses visqueuses de Saint-Ouen sur Seine que je vous écris, mon cher Nadar. Connaissez-vous Saint-Ouen?

C'est une délicieuse petite bourgade que j'ai découverte à deux cigares de Paris, à cent lieues du boulevard des Italiens. Perché sur une colline, au bord de la Seine, Saint-Ouen ressemble à un nid caché dans le feuillage; seulement ce ne sont pas des rossignols qui l'habitent, ce sont des nourrisseurs, beaucoup de nourrisseurs, rien que des nourrisseurs...

Ceux qui aiment cette note-là.

Saint-Ouen, en outre, possède une île; les bords en sont bien un peu rachitiques, un peu maigres, mais en revanche ils sont embellis de Montfaucons culinaires élevés pour le plus immense désespoir de la carpe et du lapin : le menu immuable des orgies plantureuses auxquelles se livrent les baigneurs de l'endroit.

Et le vin du crû, il y a aussi, hélas! un vin du crû. C'est une sorte de *bitter* perfectionné qui au besoin remplace avec avantage le vinaigre hygiénique; les palais bitumés s'en trouvent bien, d'aucuns s'en trouvent mal; moi je préfère le chambertin.

Ajoutons enfin que ce village fortuné recèle une manière de casino; ce sera, si vous voulez, le cabaret Sarrasin, situé sur le chemin de halage, la grande promenade du pays, puis une pompe à feu (trop malheureux prétextes à paysages!), un château historique, un jeu de boules, des balançoires et une garde nationale!

En résumé, figurez-vous une Capoue en raccourci, une Capoue moins les délices et plus la friture.

SCÈNES BOURGEOISES, — par Mlle Octavie Rossignon (suite).



14393

— Oui, monsieur, l'entrée est libre, mais la sortie ne l'est pas.
— On ne s'en va pas sans acheter ici!



14394

— Dites bonjour à votre oncle, monsieur!
— Non, je ne veux pas, il n'apporte pas de bonbons!..



14 9.

— Quel est le prix de l'appartement qui est à louer?
— Sept cents francs, au cintième, deux pièces, une chambre à coucher et une salle à manger.
— Comment, pas de cuisine?
— Non, les petits locaux chez nous n'ont pas de cuisine, ça donne de l'odeur aux grands appartements.



14396

— Le propriétaire n'a pas gagné au change; la mère Tison faisait de la friture, celle qui la remplace n'en fait pas de friture, mais elle donne à manger à trois Limousins.
— C'est ça qu'emplit les fosses!!...

***

Avec de pareils éléments de plaisirs et de jouissances, vous devez comprendre que Saint-Ouen est fréquenté par une société aussi nombreuse que *choisie*... Je ne vous dirai pas où par exemple.

Entre autres personnages éminents, je me contenterai de vous citer la comtesse de Schnitzbourg, Joseph Citrouillard, Ducautal père et fils, le marquis de Carabas, feu Waflard, mademoiselle X..., jeune personne charmante, attachée au théâtre de l'Odéon... en qualité d'ouvreuse; et ce mystérieux baron de Trois Étoiles que l'on rencontre partout et sur le compte duquel on raconte des histoires si hoffmaromanesques.

Je vous donne là le dessus du panier, jugez du fond.

***

Quoique moins connus et plus modestes que leurs rivaux, les bains de Saint-Ouen sur Seine ne leur cèdent sous aucun rapport.

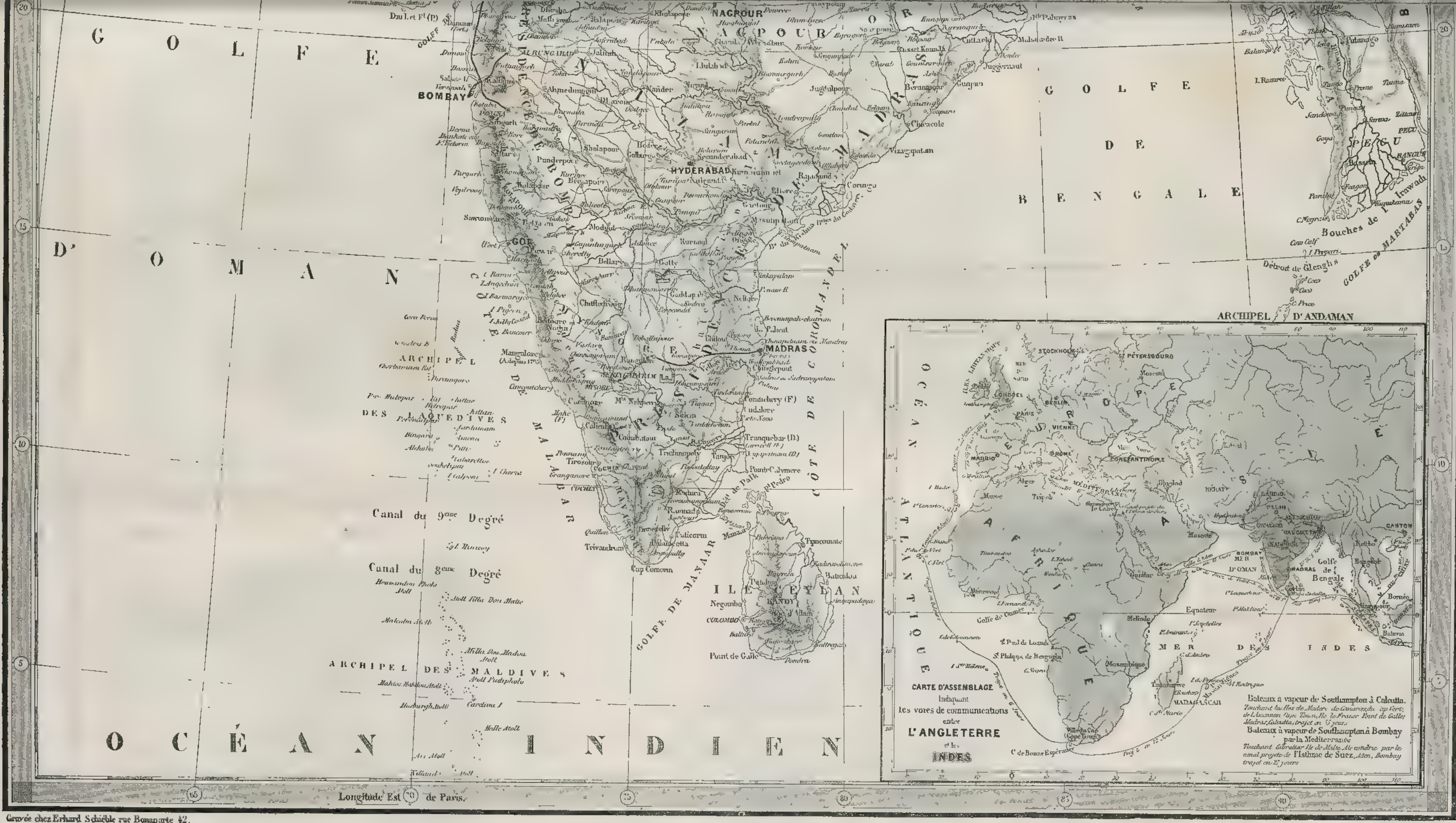
Quelle rumeur arrive jusqu'à moi? A Trouville, Auguste Villemot trouve une âpre volupté à rester tout le jour étendu sur un lit de galets, sans sommier! misère, caprice d'enfant. Chez nous, c'est bien autre chose en vérité; et il faut voir feu Waflard se dorloter avec amour des heures entières sur les tessons de bouteilles qui fleurissent sur nos grèves; c'est là de l'originalité, à la bonne heure!

Quoi! encore Siraudin, à Bade, gagne à la roulette quelques misérables billets de *mille!* Le beau spectacle lorsque j'ai vu à Saint-Ouen Joseph Citrouillard perdre, sans sourciller, et avec la grandeur d'âme d'un Grec, des bancos de cinq francs et des centimes! voilà du moins une façon adroite de faire parler de soi. C'est admirable d'abnégation et sublime de force morale, ravissant de canaillerie. Au reste, de Citrouillard rien ne doit étonner.

***

Et les femmes! *proh pudor!* des biches escortées par un troupeau de daims; des biches à en approvisionner tous les parcs galants de France et de Navarre. Peu de crinoline et pas de corset. Quant à la vertu, pas trop n'en faut, personne ne s'en plaint.

(*Voir la suite page* 6.)



Gravé chez Erhard Schièble rue Bonaparte 42.

GRAVÉ PAR ERHARD SCHIÈBLE.

Echelle métrique

PARIS. — TYPOGRAPHIE HENRI PLON, RUE GARANCIÈRE. 8.

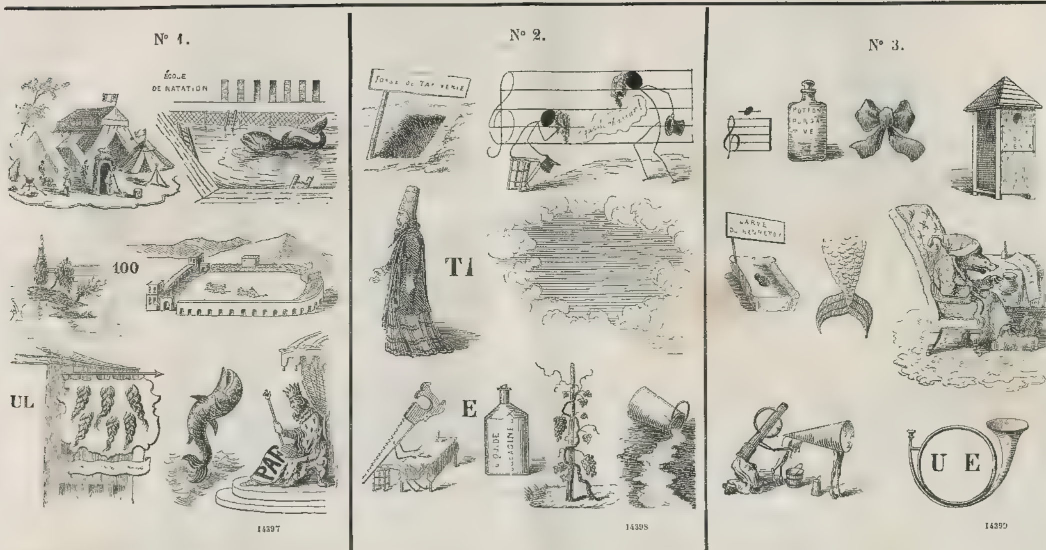
NOUVELLE CARTE DE L'INDE

POUR SUIVRE LES OPERATIONS MILITAIRES DANS LES POSSESSIONS ANGLAISES.



HIÉROGLYPHES MENSUELS DU JOURNAL AMUSANT.

L'explication en langue vulgaire en sera donnée dans le prochain numéro.



J'ai aperçu l'autre jour, à la pointe de l'île, la charmante Rose T..., jeune ingénue du boulevard du Temple; elle était assise près d'un baigneur dont le ventre rebondi ressemblait à une outre pleine; échoué sur le rivage, il tournait de son côté des yeux atones de poisson mort, qui ne disaient plus rien à force de vouloir trop en dire. Ce tableau ne manquait pas d'une certaine mélancolie, mais il aurait fallu un cadre.

A propos de Rose, on m'a raconté à son sujet un trait assez original; je vous le livre dans sa primeur.

(Entre parenthèses, je suis assez satisfait de la transition naturelle qui m'amène à entamer le récit de l'anecdote scandaleuse de rigueur.)

Je commence donc sans autre préambule.

* * *

Un jour, on était au commencement de l'été, après un festin où le nectar du pays avait joué un trop grand rôle, notre ingénue fut prise du violent désir de faire une promenade sur l'eau :

Désir de femme est un feu qui dévore.

Une flottille appareilla donc immédiatement, et malgré des représentations très-sages, debout à l'arrière du canot amiral, Rose voulut en commander les manœuvres.

Ce qui est écrit est écrit. Au bout de dix minutes, le capitaine improvisé perdait l'équilibre et tombait de son banc de quart au beau milieu du fleuve.

Inutile de dire que de toutes les barques voisines on se précipita à son secours. C'était, dans cette chasse à la néréide, à qui aurait l'honneur de l'atteindre le premier.

Cet honneur échut à un gros triton provincial qui ramena triomphalement la naufragée à son bord. Voulant accorder à son sauveteur une récompense qui ne fût pas au-dessous du service rendu, Rose, avec son esprit humouristique, ne trouva rien de mieux que de lui signer trois billets à vue dans la forme suivante : *Bon pour un baiser, au porteur!*

C'était digne de Ninon de Lenclos.

Le provincial ravi trouva la récompense très à son goût, et se hâta le lendemain même de se présenter, les billets à la main, pour toucher en une seule fois le montant de sa créance. Elle fut acquittée, dit-on, avec tant de bonne grâce et d'empressement, que de créancier notre homme ne tarda pas à devenir débiteur. Un procès l'avait amené à Paris, où il ne devait rester que huit jours; il y est depuis trois mois, il a mieux aimé suivre Rose que son procès, et il l'a perdu. Il a tout perdu, mais il lui reste ses illusions et son amour Rose T... commence à s'apercevoir que ce n'est pas assez nutritif.

Cette comédie de mœurs, a dit une langue vipérine au casino, ne doit pas s'appeler le *baiser au porteur*, mais bien le *baiser de l'étrillé!*

Est-ce assez mordant de trait! est-ce assez joli de forme!

* * *

Un dernier mot pour finir et vous donner la mesure de la simplicité rustique et avant la lettre des indigènes.

Dernièrement madame la comtesse de Schnitzbourg, qui, outre sa passion pour le vin au litre, a la passion plus louable des bonnes œuvres, entrait dans la maison d'une femme du village; cette femme était pauvre et souffrante.

— Ne faites pas de bruit, madame, dit une jeune fille en lui ouvrant la porte; ma mère est en couches.

— En couches... répondit la comtesse au comble de la surprise, on m'a assuré que votre père était depuis deux ans en Australie!

— Oh! cela ne fait rien, répondit l'enfant avec une candeur primitive, il écrit tous les mois à ma mère!

Une pareille réponse n'a pas besoin de commentaires. Je m'empresse donc sur ce point d'admiration de signer, bien cordialement à vous,

HIPPOLYTE MAXANCE

P. S. Au moment de fermer ma lettre, j'apprends que notre illustre compositeur Soldièze est arrivé; mais pour ne pas être reconnu (vous retrouverez bien dans ce fait toute la bizarrerie de son caractère) il a mis un faux nez et une jambe de bois!

On parle aussi, mais vaguement, de la visite du grand Schababaam et de son premier ministre Triste-à-patte; mais je ne vous donne cette nouvelle que sous toutes réserves. A huitaine.

L'OSPHRÉTIQUE.

M. Babinet, de l'Institut, continue à rendre la science aimable. Il batifole avec les planètes, la zoologie et la cosmologie, jette son bonnet doctoral par-dessus les moulins, et intronise la faribole dans les graves colonnes du *Journal des Débats*.

Quelques directeurs de petits journaux lui ont fait des propositions. M. Babinet a refusé; et c'est un acte de délicatesse de sa part, car sa *copie* aurait fait pâlir celle de tous les champions de la petite presse.

Aujourd'hui M. Babinet quitte un instant le bureau des longitudes pour nous initier aux merveilles de l'*osphrétique*.

Qu'est-ce que l'*osphrétique?*

Quelque vocable sans aveu fabriqué dans les usines de l'industrie?

Non, monsieur. Tous ses papiers sont en règle; il a le Dictionnaire grec pour répondant. L'*osphrétique* est un nouvel art que nous recommande M. Cap, et qu'apostille M. Babinet. C'est l'art de flairer, l'art de sentir, de percevoir les odeurs, et d'en éprouver des émotions.

M. Babinet et M. Cap se sont beaucoup occupés de l'influence des odeurs sur l'économie organique; ils demandent que les académies fassent étudier les odeurs comme on a étudié les sons et les couleurs.

Montaigne avait appelé la cuisine l'*art de la gueule*. L'osphrétique deviendrait l'*art du mufle* (je copie M. Babinet).

Des instruments seraient inventés pour porter les odeurs au nez, et même pour faire participer une assemblée nombreuse à ce concert d'olfaction.

L'osphrétique enrichirait la langue de métaphores nouvelles. Les impressions morales, littéraires, artistiques, ne seraient plus seulement goûtées, elles seraient encore *niflées* et *reniflées*. Le nez deviendrait la succursale, et souvent le remplaçant du cœur, quand celui-ci est absent.

Vous voyez que le nez aura de l'ouvrage.

Dans nos soirées parisiennes, entre l'audition d'une fantaisie de piano, la lecture d'une pièce de vers, l'exhibition d'un album ou l'exécution d'une polka, nous aurons

QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES DU JOURNAL AMUSANT.

L'explication en sera donnée dans le prochain numéro.

N° 4.



14400

Avez-vous remarqué que c'est presque toujours avec un morceau de vieux lard ou de fromage moisi qu'on cherche à nous prendre, et en avez-vous deviné le motif?

N° 5.



14401

A quoi s'expose le dilettante qui écoute ces deux aveugles?

le morceau d'osphrétique, ravissant intermède qui parfumera notre âme.

Si dans un concert d'osphrétique sentimentale l'effet tardait à se produire, on aurait recours aux émanations de l'oignon fraîchement découpé. Alors, bon gré, mal gré, les larmes viendraient à tous les yeux. C'est toujours M. Babinet qui parle. Il faut être membre de l'Institut ou cuisinière pour imaginer ce moyen d'attendrir son public.

Ce n'est pas tout.

De même qu'en musique on obtient d'harmonieux accords avec l'émission simultanée de plusieurs sons, on pourrait compliquer les impressions olfactives en accouplant une série d'odeurs, ou en concentrant toutes sortes d'émanations odorantes vers un foyer, comme on concentre les rayons de lumière avec un miroir métallique. L'accouplement des senteurs de la rose, de l'éther, du jasmin, du vinaigre, du cuir de Russie, de la vanille, du tabac de Virginie, du camphre, du patchouli, du roquefort, de l'héliotrope, du goudron, du musc et de l'ammoniaque, doit produire sur l'âme un effet formidable. Ce seraient les grandes symphonies du nez, l'osphrétique de la haute école; peut-être aussi le thé de madame Gibou à l'état olfactif.

M. Faraday, l'illustre chimiste et physicien, a déjà, dit-on, flairé cette musique; elle l'a plongé dans une telle extase qu'il a failli en être asphyxié.

L'art nouveau que nous annonce M. Babinet arrive à point. Voici venir la saison musicale, et les occasions d'organiser des concerts d'osphrétique ne manqueront pas. Mais je me propose bien de n'y pas mettre le nez.

J. Lovy.

COSARELLES.

Dernièrement, à un repas de noces, auquel se trouvaient deux artistes de l'Ambigu-Comique, le marié crut de bon goût de porter un toast à la *Légende de l'homme sans tête*.

— Je m'associe à ce toast de cœur et d'âme, dit M. Dum..., et je l'approuve. En général, on ne devrait jamais boire qu'à la santé des malades.

***

Propos interrompus a l'orchestre de l'Opéra. — Vous êtes allé à Londres?

— Oui, avec les Raimbaud.

— Tenez, voici madame B...!

— Où donc?

— Là, à l'avant-scène.

— Avez-vous eu le mal de mer?

— Mais oui.

— Elle est charmante avec cette coiffure.

— C'est une cruelle maladie.

— Est-elle toujours avec Saint-Victor?

— Tout le monde l'a eue pendant la traversée.

J. Lovy.

THÉATRES.

Il y a peu de temps, l'Opéra empruntait au répertoire de l'Opéra Comique *Marco Spada* pour en faire un ballet; aujourd'hui il métamorphose en opéra-ballet l'opéra-comique le *Cheval de bronze*, représenté il y a vingt-deux ans (en 1835).

Était-il nécessaire de tirer le *Cheval de bronze* de son écurie? question hérissée d'abîmes et de triples croches.

La chinoiserie qui en fait le sujet a des allures comiques qui ne conviennent pas à la scène élevée de l'Opéra. Les récitatifs qui ont remplacé le dialogue nous ont paru bien pâles; ils sont malades; mais le spectacle de la mise en scène est magique. Tous les décors peuvent être cités honorablement; la variété et la richesse des costumes offrent à l'œil émerveillé un feu d'artifice de couleurs..... comme l'ancienne palette du peintre Diaz.

Le quatrième acte est entièrement formé de musique nouvelle, généralement agréable. L'académicien Scribe y a glissé certains vers qui méritent d'être cités.: non pas comme un modèle d'élégance; non pas comme un des chefs-d'œuvre de poésie lyrique, mais comme un modèle... à ne pas suivre.

Oyez! oyez!

O divin Fo-li-Fo!
Des amours porte-falot,
De nos vœux sois l'écho
Près du mandarin d'en haut.
Ton souffle fait des héros
Ou les réduit à zéros.

Madame Ferraris, la danseuse, a été la reine de la soirée. Nous épuiserions le vocabulaire des formes élogieuses que nous risquerions de ne pas célébrer dignement le talent si pur, si gracieux de madame Ferraris. Elle ne danse pas, elle voltige. Quelle netteté! quelle vigueur! quelle précision et quelle élégance pleine de charme!

Le succès du *Cheval de bronze* à l'Opéra est suspendu à la pointe des pieds de madame Ferraris. Qu'elle s'éloigne, et le succès fuit avec elle.

La Gaîté nous a conviés au spectacle des infortunes du *Père aux écus*, drame en cinq actes de MM. Dupeuty et Ferdinand Dugué.

Le *Père aux écus* est une nouvelle édition du *Roi Lear*, mitigée par le *Père Goriot* de Balzac, et la fantaisie d'une conclusion appartenant en propre aux auteurs du nouveau drame.

Les types des personnages ont été eux-mêmes profondément modifiés. Le père Aubry, c'est d'abord le père Goriot balsacien avec son amour effréné pour ses deux méchantes filles; mais un père Goriot qui a un retour sur lui-même au dénoûment. C'est là une des malheureuses exigences de la scène : la force de la situation doit toujours passer avant la vérité du caractère.

Les types des deux filles se rapprochent plus des femmes de Shakspeare, Gonésille et Régane, que de mesdames de Restaut et de Nucingen.

Le personnage de Cordélia, la troisième fille du roi Léar, la Cendrillon du logis, est dévolu à Daniel, un garçon parti aux Iles, et qu'on croit décédé. Ajoutez que ce roi Léar de la draperie ne pleure pas trop sur le sort de cette Cordélia en culotte.

Ainsi que dans *Goriot*, le père aux écus se dépouille pour ses deux filles, et en est payé par la plus noire ingratitude; mais Daniel arrive, il remonte le moral de son vieux père, et tire une vengeance éclatante des deux mauvaises filles.

C'est au moment où il cesse d'être vrai que le père aux écus produit le plus grand effet sur la foule. Soyez donc Shakspeare et Balzac!... Autant vaut être Guilbert de Pixérécourt!

En fait de spectacle émouvant, je vous conseille les *vaches landaises* à l'Hippodrome. Il faut les voir luttant de vigueur et d'agilité avec les six *écarteurs* robustes. Ce ne sont pas des exercices de convention, où les chutes et les triomphes ont un scénario réglé à l'avance. Ce sont de véritables luttes ardentes, dangereuses et pleines de péripéties. Avis à ceux qui regrettent les combats de taureaux. C'est l'absinthe, le prologue de ce genre d'exercices.

J'aime mieux l'opérette, ma mie *ogué!* surtout quand elle est gaie! ce n'est pas pour la musique du *Troisième larron* que je dis cela. La pièce de M. Duflot est charmante, mais la musique de M. le marquis de Corcy est de la musique noble, et comme la danse noble, cela ne veut pas dire qu'elle soit amusante.

Les Bouffes-Parisiens ont aussi donné : *Rompons!* paroles de MM. Jautard et de Jallais, musique de M. Vogel, — un musicien de grand mérite. — *Rompons* la glace qui congèle ordinairement les spectateurs d'opérettes, se sont dit les auteurs au lever du rideau. *Rompons! rompons!* L'ont-ils rompue?

Albert Monnier.

LE SALON DE 1857

DEPEINT EN NOIR ET EN COULEUR

PAR BERTALL

Sera envoyé GRATIS à toute personne qui s'abonnera pour un an et qui ajoutera aux 17 francs de l'abonnement un franc pour le port.

C'est donc 18 francs à envoyer.

On souscrit en adressant un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

DÉCOUPURES FANTASMAGORIQUES,

2ME CAHIER.

Nous faisons paraître un nouveau cahier de ces découpures, qui, par des ombres projetées sur la muraille, forment des dessins amusants.

Le nouveau cahier contient six grands sujets.

LA POLKA DE L'OURS MARTIN.
L'ARRACHEUR DE DENTS.
L'OISEAU CHÉRI.
LA TARENTELLE.
L'INDISCRÉTION PUNIE.
QUI A BU BOIRA.

Même prix que le premier cahier : 4 francs rendu *franco*. On peut nous envoyer 20 timbres-poste de 20 centimes; — pas de timbres au-dessus de 20 centimes. Adresser à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

GUIDE DU SELLIER HARNACHEUR.

Un des plus habiles ouvriers de Paris, M. Bauman, a composé un Album dans lequel il donne le dessin des différentes parties de la sellerie et du harnais; — chaque détail est représenté avec le soin le plus attentif. On peut donc, à l'aide de ce Guide, faire confectionner au mieux possible les articles dont on a besoin, et reconnaître en quelles parties sont défectueuses les pièces qui vous sont livrées.

Le *Guide du sellier harnacheur* est tous les jours acheté par les gens de la profession de l'auteur, mais il a surtout été composé pour mettre les gens du monde à même de se reconnaître dans la foule des détails de la sellerie et du harnais.

PRIX DU CAHIER : 15 FRANCS.

Envoyer un bon de poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.

LES

DIFFÉRENTS PUBLICS DE PARIS,

ALBUM COMIQUE

LITHOGRAPHIÉ PAR GUSTAVE DORÉ.

Prix broché. . . . 6 fr ; rendu franco. . . . 7 fr.
Cartonné. . . . . 8 fr. ; rendu franco. . . . 10 fr.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 93. — 1857. Prix du numéro : 45 centimes. 10 Octobre.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ETRANGER,
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delisy, Davies et Cie, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipsig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

REVUE DU TROISIÈME TRIMESTRE DE 1857, — par NADAR.



14402
La vendange de 1857.



14403
Satisfaction réciproque et congratulations de la Bourgogne et de la Champagne.



14404
— Y en a beaucoup. Comment le vendre] plus cher que quand il n'y en a pas du tout!



14405
— De quoi! manger son p'tit avoir! On n' le mange pas, puisqu'on l'avale par le trou qui boit!



14406
Les nouveaux kiosques du boulevard. — Mais, mosieu, quand je vous dis que ce n'est pas là!



14407
Aussi bien mis!...



14408
Les cochers se montrent généralement assez sévères sur l'article colis,



14409
Et n'ont que peu d'égards pour l'âge et le sexe. !



14410
Aussi le nouveau tarif des voitures de place occasionne-t-il quelques petites difficultés au commencement.

Ceux de nos abonnés qui désirent la carte de l'Inde coloriée peuvent nous adresser trois timbres-poste de 20 centimes, et nous leur enverrons *franco* la carte en couleur.

Les couleurs différentes indiquent les différents États de l'Hindoustan.

Le trait vert qui souligne certains noms de ville marque les points de l'insurrection.

Le trait orange qui souligne d'autres noms indique les positions occupées par les troupes anglaises.



14413
Les plaisirs des vendanges.

REVUE DU TROISIÈME TRIMESTRE DE 1857, — par NADAR (suite).



14414
1. Plaisirs de l'hôtellerie.



14415
2. Plaisirs de l'hôtellerie.



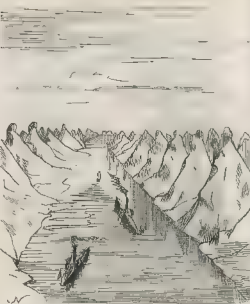
14416
Plaisirs des montagnes.



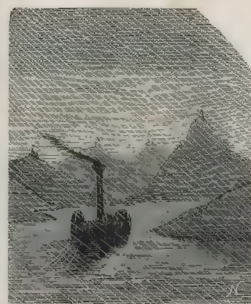
14417
Les plaisirs du coupé-lit.



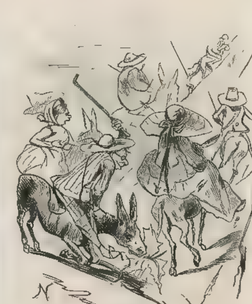
14418
Plaisirs du paysage.



14419
Plaisirs des bords du Rhin.



14420
Idem, — par ce que les Anglais appellent chez eux *lovely morning*.



14421
Plaisirs de la promenade.



14422
Autre.



14423
Plaisirs du premier bain de mer. — Où allons-nous, grand Dieu !



14424
Plaisirs des bains de mer (fin de saison).



14425
Les plaisirs des vacances pour un père.



14426
Plaisirs de la campagne.



14427
Plaisirs de l'avocat qui pense qu'il va pouvoir laisser pousser pendant les vacances sa barbe et ses moustaches comme un acteur en congé.



14428
Plaisirs du canot.



14429
Les émotions du premier bain. — Où allons-nous, grand Dieu !

REVUE DU TROISIÈME TRIMESTRE DE 1857, — par NADAR (suite).



14430
Les plaisirs de la photographie au sein des populations éclairées des campagnes.



14431
Autre.



14432
Un peu trop d'inaugurations ..



14433
Plaisirs des bains électro-chimiques.



14434
Plaisirs du pré Catelan.



14435
(Nous ne parlerons pas des plaisirs des musiciens.)



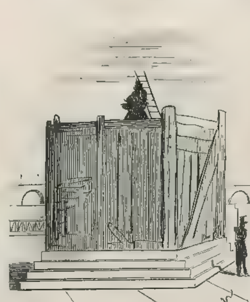
14436
Plaisirs des *ecarteurs* de l'Hippodrome.



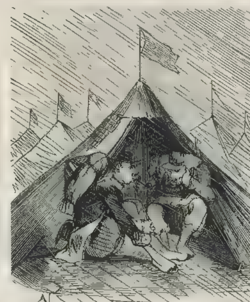
14437
Favorable à l'incognito.



14438
Est-ce la mère ou la fille?



14439
Une restauration au bénéfice d'Henri... IV.



14440
Les plaisirs du camp de Châlons.



14441
Plaisir d'aller prendre son permis de chasse.



14442
Les plaisirs des fusils Lefaucheux quand on a oublié ses cartouches.



14443
Les plaisirs de chasser dans ses terres... labourées.



14444
Rien!...



14445
— Pas moyen de tuer de lapins — ni le temps!

REVUE DU TROISIÈME TRIMESTRE DE 1857, — par NADAR (suite).



14446
Le petit chemin de fer du camp de Châlons.



14447
— Plus de chance que nous, ces gaillards-là. Nous étions forcés, nous autres, de faire le tour du monde à pied !



14448
Modes d'aujourd'hui.



14449
Modes de demain.



14450
La civilisation en Kabylie.



14451
— Nous leur prenons tout à ces pauvres Kabyles!



14452
Triomphe de Verdi à Milan.



14453
Clôture de l'exposition



14454
Le lendemain.



14455
Plaisirs des courses, nº 1.



14456
Plaisirs des courses, nº 2



14457
Plaisirs des courses, nº 2 *bis*.



14458
Plaisir de lire le *Journal du plaisir*.



14459
Bis in idem.

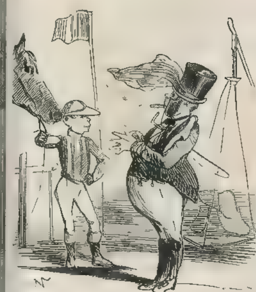


14460
Espérant tous deux que c'est leur jockey qui se cassera le cou.



14461
— Je vous avais pourtant recommandé de vous purger, Tom, car je ne sais en vérité comment vous faites pour engraisser comme ça !

REVUE DU TROISIÈME TRIMESTRE DE 1857, — par NADAR (suite).



14462
— Ah ! si je pouvais courir moi-même !...



14463
Feu Guzman aujourd'hui.



14464
— La malice ! 10,000 fr. à gagner ! J'en ferais bien aussi, moi, des courses à ce prix-là !



14465
L'Inde voulant se débarrasser d'un *comptoir*.



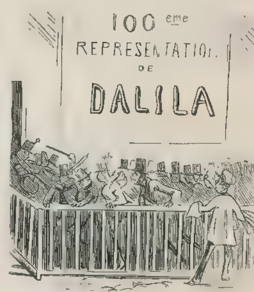
14466
Un beau port de *mère*.



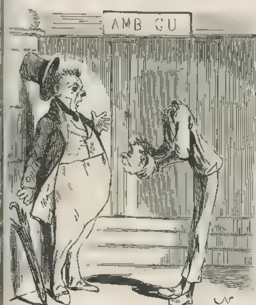
14467
Concours de l'Institut. — A quand le dernier !



14468
Les directeurs de théâtre devant le thermomètre.



14469
Centième de Dalila. — Est-ce à deux cents qu'il faudra faire une croix !



14470
Représentation de l'Homme sans tête à l'Ambigu.
— Je n'irai pas voir cette pièce-là tous les jours.



14471
Préparatifs gigantesques de la grande fête des lanternes.
(Ne pas croire cette fois que ce sont des vessies.)



14472
Les plaisirs de la pêche.



14473
Un monsieur qui promet de ne plus retourner à l'hôtel de la Poste à Windsor.

LE MONDE OCCULTE.

VII.

Les sibylles modernes et les *extra-lucides*. — Le somnambulisme et ses déceptions. — Abd-el Kader et feu Aubin Gauthier. — Les tables parlantes et le *spiritisme* américain. — Déraillement du fluide.

Il faut dire aussi que certains magnétiseurs abusèrent étrangement de la chose.

Vous les avez vus dans ces derniers temps inonder la place de Paris d'un essaim de sibylles modernes, et implanter le lucre et le charlatanisme sur un des plus merveilleux phénomènes psychologiques.

La quatrième page des journaux craquait sous le poids de la somnambulerie française. Là tout le menu fretin des *voyantes* et des *extra-lucides* enfourchait les chemins scabreux de la médecine illégale, guérissait une effrayante quantité de rhumatismes, découvrait des trésors, expliquait des songes, prédisait l'avenir, se mettait en communication avec les esprits et retrouvait les chiens perdus.

Ce fut au point qu'il a fallu protéger le mesmérisme contre ses propres excès, et museler cette formidable concurrence de sorcières. Depuis quatre ans la police a fait retirer toutes les enseignes de ces pythonisses, et de son côté la presse parisienne ne reçoit plus d'annonces de somnambules.

Ainsi le sommeil puységurique et ses mystères, contenus dans leurs limites, sont forcés aujourd'hui de cheminer modestement, sans fanfares, dans les bas-côtés de la science, et de laver leur fluide en famille.

Du reste, le somnambulisme ne pourra que gagner à rester caché dans le sanctuaire.

Je sais de bonne part que la justice utilise parfois les ressources que lui offre ce moyen d'investigation pour arriver sur les traces d'un méfait, — mais seulement à titre de renseignement; car aucune présomption légale ne saurait être basée sur une lucidité incertaine et sans fixité, même chez ceux qui en sont doués au plus haut degré. Ni les magistrats ni l'autorité ne peuvent officiellement patronner une énigme physiologique : ils attendent que le mot soit trouvé.

Au surplus, à quoi bon invoquer le secours du puységurisme là où l'intelligence humaine suffit à sa tâche?

Un magnétologue distingué, M. Aubin Gauthier, mort il y a quatre ans, publia en 1846, dans sa *Revue magnétique*, journal mensuel, un article intitulé *Des*

moyens possibles de prendre Abd-el-Kader. Ces moyens consistaient dans le SOMNAMBULISME.

Le ministère de la guerre s'empressa de ne suivre aucun des conseils de M. Aubin Gauthier,... et Abd-el-Kader fut pris.

Pour quelques *voyants* privilégiés, que d'oracles trompeurs! Pour quelques lueurs fugaces, que d'erreurs et de déceptions!... Car les sujets infaillibles n'existent pas. Pourquoi s'aventurer dans une route sans issue, semée de caprices et d'écueils, quand le mesmérisme *direct* est là, pur et sans alliage, qui s'appuie sur des milliers de faits, et paye argent comptant?

L'opinion que j'exprime ici est celle du docteur Charpignon, le savant magnétologue d'Orléans; c'est celle du docteur Elliotson, directeur d'une *infirmerie magnétique* à Londres; celle du célèbre praticien Lafontaine, de M. Hébert de Garnay, du docteur Alfred Perrier, celle enfin de tous les magnétistes éclairés, consciencieux. Le baron du Potet la professait hier: par quel vertige s'est-il jeté dans le camp des mystiques?

Ah! ils sont bien imprudents ceux d'entre vous qui ont déserté la bannière de Deleuze pour fonder une école *spiritualiste!* Une fois sur cette pente, ils n'avaient qu'un pas à faire pour tomber dans l'abîme de la magie noire.

Grâce aux folies américaines, ce pas a été franchi!

Tables parlantes! esprits frappeurs! déplorables manifestations! Le magnétisme ne s'en relèvera pas de longtemps, s'il ne rompt dès aujourd'hui avec cette insalubre sorcellerie!

Aussi voyez comme nos docteurs rient dans leur barbe! car le *fluide* s'était révélé au monde comme une force médicatrice, comme un agent curatif; bouleverser la pharmacopée, révolutionner la thérapeutique, telle semblait sa mission, tel s'annonçait son avenir; et le voilà qui fraye avec les superstitions du moyen âge, les nécromanciens et les incantations diaboliques!... « Les voilà, ces intrépides mesmériseurs, ces néo-guérisseurs, ces rois de la médecine future, les voilà qui entament des colloques avec les guéridons, s'accouplent avec les *mediums* et les esprits frappeurs! Pitié! pitié!... »

Et les docteurs ont raison.

Tôt ou tard ils auraient fait amende honorable devant un fluide nerveux, sécrété par le cerveau; mais ils ne rendront pas les armes devant un régiment de diablotins.

J. LOVY.

PETITE CHRONIQUE.

On creusait un canal dans les environs de Saint-Saulges, petite ville du Nivernais, dont les habitants passent à juste titre, dit-on, pour être doués d'une simplicité d'esprit fabuleuse. L'un de ces honnêtes citadins, en compagnie de sa femme, examinait les travaux avec une attention bourgeoisement scrupuleuse et méditative.

Tout à coup il s'arrête inquiet, et de l'index se gratte vivement la tête, indice non équivoque d'un cruel embarras.

— Parbleu! dit-il en se posant devant sa femme en point d'interrogation, je suis curieux de savoir où l'on va mettre toute la terre que l'on tire des tranchées.

— En effet, répond la femme, non moins empêchée de résoudre ce problème que son mari, que va-t-on en faire?

Et chacun de hasarder là-dessus les hypothèses les plus audacieuses, mais les moins concluantes; bref, on finit par où on aurait dû commencer, on s'adressa à un ingénieur.

Ce dernier, d'un coup d'œil, voit à quelle classe du règne animal appartiennent nos deux indigènes, et avec un sérieux académique:

— Oh! mon Dieu! répond-il, c'est bien simple; lorsque les travaux seront achevés on creusera un trou immense et l'on y enfouira toute la terre que nous aurons retirée du canal. Voilà!

— Tiens, c'est ma foi vrai! dit le mari. Je n'avais pas songé à ce moyen, c'est pourtant élémentaire.

— Je comprends bien... je comprends bien... reprit la femme, devenue rêveuse. Mais la terre que vous enlèverez du trou, qu'en ferez-vous de celle-là?

— Comment? riposta l'ingénieur, mais rien de plus facile. Nous creuserons le trou en conséquence, un peu plus grand, et nous la mettrons avec l'autre!

*
* *

Un plumitif de second ordre, mais qui se distingue par une verve agressive et mordante, laquelle, au lieu d'éloges, lui a déjà valu et lui vaudra sans doute encore le châtiment en bois vert infligé au Sganarelle de Molière, vient de faire faire son portrait.

Le peintre l'a représenté assis dans un fauteuil comme le premier Welche venu, avec une figure d'honnête homme et un air d'immense béatitude. Il tient une canne à la main, et paraît livré aux pensées les plus sereines et les moins attachées aux choses de la terre. Ce n'est pas un portrait, c'est un satin.

Quoi qu'il en soit, X... en est enchanté. Il n'était pas sûr jusque-là d'avoir une figure humaine, il est rassuré aujourd'hui.

La semaine dernière il rencontre un vaudevilliste de sa connaissance, l'emmène, lui montre le portrait en question, et lui en fait remarquer les qualités éminentes.

— Comme tout est naturel, disait-il avec un enthousiasme contenu; comme tout est vrai... jusqu'à cette canne vulgaire!...

— Tout est vrai..., surtout la canne, répondit le vaudevilliste avec un sourire en lame de poignard. Il me semble voir un saint avec l'instrument de son martyre à la main!

*
* *

Un paysan d'un village voisin, très-voisin de Saint-Saulges, était laborieusement occupé à pêcher des grenouilles, ragoût fort estimé dans le pays et fort estimable d'ailleurs. Un curieux s'approche, et jette par hasard un coup d'œil dans le panier qui renfermait le résultat grouillant de la pêche de notre héros.

— Mais, mon pauvre ami, s'écrie-t-il avec surprise, ce ne sont pas là des grenouilles; ce sont des crapauds!

— Des crapauds! répond l'autre avec une tranquillité lacédémonienne; des crapauds! *eh ben, ma foi! tant pire pour eusse!*

*
* *

On avait jadis l'habitude de conduire les morts à leur dernière demeure la figure découverte.

Cela avait son bon et son mauvais côté. L'histoire suivante le prouvera.

On portait à l'église une femme morte subitement. Sur la route on passa trop près d'un buisson dont les épines piquèrent le corps si grièvement et si à point, que la digne femme, qui n'était que plongée dans une léthargie profonde, revint à elle et vécut encore quatorze ans.

Elle finit, ce temps révolu, par mourir sérieusement. Quand on fut au moment de l'emporter, le mari se mit à fondre en larmes, et d'une voix ponctuée par les sanglots:

— Puisqu'il faut nous séparer, adieu donc! toi dont la perte m'est si sensible; toi qui me laisses seul et inconsolable sur la terre, pourquoi m'as-tu été enlevée sitôt? Surtout, ajouta-t-il en s'adressant aux porteurs, prenez bien garde, au nom du ciel! d'approcher le corps de ma pauvre défunte des buissons qui se trouvent sur le chemin!

*
* *

Deux individus, l'autre jour, près de la place de la Concorde, se disputaient avec de formidables coups de poing en guise d'arguments et de logique.

Un passant intervint et chercha à les séparer; mais les deux champions, ivres de fureur, se tournèrent d'un commun accord contre le nouveau venu, qui, pressé par ses adversaires, tomba sur l'angle d'un trottoir et se fit à la tête une blessure fort grave.

On le conduisit chez un médecin, qui tout aussitôt s'inquiéta de savoir si la cervelle était endommagée.

— Oh! ne vous fatiguez pas à la chercher, dit le blessé amèrement, c'est inutile; quand j'ai eu l'idée de me mêler de la querelle, je ne l'avais déjà plus.

*
* *

Le marquis D..., un jour qu'il gelait à pierre fendre, rencontra un jeune homme qui se promenait gravement dans un costume d'été aussi léger que diaphane.

— Comment n'avez-vous pas froid sous ces habits? lui demanda-t-il tout étonné. Moi, je suis soigneusement couvert, et je gèle.

— Si vous faisiez ce que je fais, monsieur le marquis, répondit le jeune homme, je suis certain que vous ne souffririez pas du froid plus longtemps.

— Et que faites-vous donc? interrogea curieusement le marquis.

— Je porte sur moi tout ce que j'ai d'habits... Suivez mon exemple, et je vous réponds que vous aurez chaud!

HIPPOLYTE MAXANCE.

LES FESTINS DE THÉATRE.

COMESTIBLES ET VIN DE CHAMPAGNE.

On monte en ce moment sur un de nos théâtres une pièce dans laquelle figure un grand dîner.

L'acteur exige que chaque soir on serve un chapon véritable et une bouteille de vrai vin de Champagne, au lieu d'un poulet de carton et d'une bouteille d'eau de Seltz.

Le directeur économe se refuse à cette dépense.

L'acteur prétend qu'il jouera mal avec un poulet de carton et de l'eau de Seltz.

L'amour-propre s'en mêle. L'acteur veut quitter le théâtre; le directeur menace d'un procès, ajoute le chroniqueur parisien à qui j'emprunte cette nouvelle.

Notez que je l'emprunte et ne la garantis pas. Ce poulet de carton et ce chapon pourraient bien appartenir à une autre espèce de volatiles très-cultivée par nos chroniqueurs parisiens.

Toutefois le fait n'est pas invraisemblable.

Règle générale, dans les festins de théâtre, la volaille rôtie est en carton, le pâté est en bois, le chambertin se compose d'*abondance*, et le vin de Champagne est représenté par de l'eau de Seltz. C'est un usage inféodé de toute éternité au budget des accessoires. Mais cette règle n'est pas sans exception, et dans ces derniers temps surtout on a vu des comédiens faire pour les festins de théâtre ce que Talma fit pour le costume, c'est-à-dire prendre l'initiative de la vérité des comestibles. On a vu de belles et bonnes denrées alimentaires, du vin en nature, se substituer à ces repas simulés, à ces libations postiches, et l'illusion théâtrale se transformait en une savoureuse réalité puisée dans une vraie cave, sortie de chez un vrai rôtisseur.

Du reste la question des comestibles varie suivant l'importance des scènes et le tempérament des administrations.

Ordinairement la crème et le chocolat jouent le principal rôle dans les festins de théâtre. Les dames se contentent de ce régime, mais je ne serais point étonné que les hommes voulussent quelque chose de plus substantiel par le réalisme qui court.

C'est une justice à rendre aux directions théâtrales; dans les pièces à grand succès, elles n'ont pas hésité à faire servir à leurs acteurs du véritable vin de Champagne.

Cette réforme a été fort goûtée, et naturellement ces messieurs ne veulent pas qu'elle tombe dans l'eau.

Feu Lepeintre jeune et notre défunte Flore buvaient très-peu en scène, mais ils prenaient des à-compte avant l'ouverture du spectacle.

Je connais des artistes contemporains qui marchent dans la même voie; — *marcher* n'est pas le mot propre, car leur entrée en scène est un scandale. Mon ami Albert Monnier vous les nommera. Le public les choie et les gâte; ils en abusent; le succès les enivre. Et ce succès possède un collaborateur... Pouah!

J. LOVY.

UN VIEUX CÉLIBATAIRE ENDURCI.

Que n'a-t-on pas dit hier, que ne dit-on pas aujourd'hui, que ne dira-t-on pas encore demain contre le ma-

riage? Et cependant le plus grand rieur de la veille est souvent le premier marié du lendemain.

« On passe la première partie de sa vie à se moquer des maris, on se marie un beau jour, et puis on finit ses jours en se repentant de l'être. » Ainsi me répondait mon oncle, vieux célibataire renforcé, quand je lui demandais si je devais me marier.

Et comme je lui reprochais d'aimer trop peu la société du beau sexe, il me répliqua :

— Au contraire, si je ne me marie pas, c'est parce que je l'aime et que je tiens à l'aimer jusqu'à mon dernier soupir.

En ce temps-là j'étais fort amoureux d'une jolie petite blonde, et ne pouvant vaincre ma passion pour elle, je demandai à mon vieux célibataire de parent un moyen efficace pour cesser de l'aimer.

— Épouse-la, me dit-il en riant; après un mois de lune de miel, ton furieux amour se changera bien vite en amitié douce et paisible.

— J'y réfléchirai.

— Oui, réfléchis-y toute ta vie, mon enfant, et tu feras bien.

— Alors vous croyez que si je réfléchis je ne me marierai pas?

— Se marier, se jeter par la fenêtre ou se mettre dans un couvent, sont trois choses qu'il faut faire sans raisonner.

Le bonhomme prétendait que pour le cœur d'un mari il n'y avait que deux bons jours dans le mariage : celui des noces et celui où l'on voyait porter sa femme en terre.

Il avait de singulières maximes concernant le nœud conjugal. Il aimait à redire avec solennité, à l'exemple d'Aristophane à l'Athénée :

— Périsse le mortel qui se marie deux fois de suite! Pour sa première femme, il est digne d'intérêt, il ignore ce que c'est que le matrimonium; mais pour la seconde union, il n'a pas d'excuse.

Cependant il ajoutait :

— Néanmoins, je crois un bon ménage possible, mais à la condition que le mari soit sourd et la femme aveugle.

Dans une réunion où il se trouvait, un gros papa racontait qu'il venait de refuser son consentement au mariage de son grand benêt de fils, sous prétexte qu'il était trop jeune, et qu'il devait attendre qu'il fût plus sage.

— Vous vous trompez, monsieur, lui dit mon malicieux oncle, car si votre fils devient sage, il ne se mariera pas.

Mon oncle avait été militaire, et il aimait à examiner l'hymen au point de vue stratégique.

— Le mariage, disait-il, ressemble à une armée qui marche au combat. L'amour, ce sont les sentinelles perdues de l'armée; elles sont tuées au premier choc; le sacrement est le corps de bataille qui tient bon le plus longtemps. D'autant plus qu'il est appuyé sur le repentir qui s'est mis en réserve, et qui demeure inébranlable tant que le corps de bataille subsiste.

Lorsqu'il apprit le mariage de X...., l'homme de lettres si connu pour sa passion bachique, avec mademoiselle Z.., le bas-bleu si rafalé, il ne put s'empêcher de s'écrier :

— Voici la faim qui épouse la soif!

Les chansons favorites qu'il ne manquait jamais de chanter à des repas de noces, c'étaient le *carillonneur* :

Din! don! din! don!
Mariez-vous donc!

Ou bien :

Gai! gai! mariez-vous,
Mettez-vous dans la misère!
Gai! gai! mariez-vous,
Mettez-vous la corde au cou.

A vingt ans ne doit-on pas
Choisir une ménagère,
Ne fût-ce enfin que pour faire
Notr' purgatoire ici-bas?

Gai! gai! mariez-vous, etc., etc.

Savez-vous comment a fini mon oncle, le célibataire endurci?

Il a épousé sa cuisinière, qui le bat, et il a déshérité ses neveux en faveur de cette Gothon.

Hélas! hélas! ainsi finissent trop souvent ces terribles pourfendeurs de cœurs, ces hommes forts et superbes; ils ont bravé mille et une grosses embûches..... un cotillon les fait trébucher.

HENRI HENRIOT.

COSARELLES.

M. et madame V... reçurent dans leur petite villa, à Créteil, la visite d'un jeune cousin, M. Adrien P....

C'était pour ce tête-à-tête conjugal une petite diversion dont le mari se serait bien passé.

M. V... est un tigre du Bengale mitigé par une dose de goguenardise.

Dès le lendemain, madame V... voyant son Othello occupé à émonder quelques branches dans le jardin fruitier, lui dit :

— Mon ami, je vais aller pêcher des barbillons avec mon cousin.

— Je vous en pêcherai, lui dit M. V... d'un ton significatif.

Affreux mari! odieux calembour!

* * *

— Capricieux public! fiez-vous donc à lui! s'écriait l'autre soir un maigre vocaliste; il m'applaudit hier, il me siffle aujourd'hui.

— Hier il s'est trompé, lui dit un journaliste.

* * *

Dans un magasin de bougies. — Combien vos bougies, madame?

— Un franc soixante-cinq centimes le demi-kilogramme.

— C'est qu'il me les faudrait de première qualité.

— Je vous donne ce que nous avons de plus fin... A moins que vous ne vouliez de la cire. (*Historique.*)

J. LOVY.

THÉATRES.

Si le théâtre du Palais-Royal est le palladium des bonnes grosses farces et des *balançoires* prodigieuses, il est aussi l'asile de la comédie fine, légère et spirituelle. Nul théâtre à Paris ne fait une consommation plus grande d'idées de comédie. Parce que le *Misanthrope et l'auvergnat* est écrit avec le style à facettes comiques d'Eugène Labiche, parce que cette œuvre a été jouée par Sainville, croyez-vous donc que l'idée n'en soit pas moins une véritable idée de comédie?

Combien d'autres pièces, jouées avant et depuis cette époque, peuvent être classées dans la même série?

Qui donc oserait dire qu'à partir de la formation du répertoire de M. Scribe, la comédie, — la vraie, celle qui est amusante, — n'est pas entrée triomphalement dans les théâtres de genre?

Est-ce une raison suffisante, parce que tel ouvrage du Théâtre-Français (ouvrage que je ne veux pas nommer) est *en cinq actes et en vers*, pour qu'il ose faire mentir l'affiche en proclamant qu'il est une comédie?

Les *Bâtons flottants* de M. de Liadières se pavanaient sous le pavillon menteur de la Comédie, tandis que *Riche d'amour* et les *Saltimbanques* étaient aux yeux du vulgaire tout bonnement des vaudevilles.

Erreur; n'est pas une comédie tout ce qui en porte l'enseigne. Le contenant ne fait pas la valeur du contenu. Il ne suffit pas d'écrire *essence de roses* sur un flacon de vinaigre pour tromper l'odorat.

Malgré les efforts du Théâtre-Français et de l'Odéon, la comédie contemporaine s'est installée dans les théâtres de genre. Surtout, n'allez pas lui reprocher ses quelques flonflons.

Le Vaudeville est le dernier refuge de la poésie théâtrale en France.

Ce préambule nous amène à dire que c'est une charmante petite comédie que la *Veuve au camélia* de MM. Siraudin, Lambert Thiboust et Delacour. Ravel et mademoiselle Aline Duval l'interprètent à ravir.

Madame de Flavigneul a été ennuyée par le mariage, et le veuvage l'assomme. Elle se distrait en faisant la coquette avec les gens qui endurent ses fantaisies meurtrières et ses caprices impitoyables. Quand elle a rendu un galant amoureux fou de sa cruelle personne, elle le flanque sans rémission à la porte.

Ma foi! elle trouve un jour un monsieur qui se fâche, et lui envoie un symbolique pot de camélia. La veuve est furieuse, elle lance le vase par la fenêtre, et écrase le chapeau d'un passant inconnu.

Coq-Héron, l'homme au pot, se fâche d'abord, mais il se radoucit à la vue de la jolie dame. Bientôt il prend au sérieux ses cajoleries, se jette à ses pieds, et.... madame sonne : « Donnez un verre d'eau à monsieur, » dit-elle froidement. Le tour est joué.

Voilà la première partie du duel, passons à la seconde.

Le nom de Coq-Héron apprend à la féroce coquette qu'elle s'est moquée d'un avocat qui vient de lui gagner un important procès. Elle veut faire oublier ses torts, et devient fort tendre. Bref, elle avoue à Coq-Héron un certain penchant pour lui, et... Coq-Héron, à son tour, tire la sonnette, et répète à la camériste : « Un verre d'eau à madame. »

Ceci posé, Ravel prend son feutre, laisse Aline Duval ébaubie, et va se marier ailleurs. Très-joli succès!

Le Théâtre-Français a raison d'exhiber de temps à autre certaines nippes de son vieux répertoire; quand ce ne serait que pour prouver que les modernes ne sont pas au-dessous de quelques anciens réputés classiques.

Nous avons revu cette vieille loque de 1669 qu'on nomme la *Femme juge et partie* (œuvre de Montfleury rapetassée et ravaudée par M. Onésime Leroy), et toutes les grossières malpropretés dont elle est entachée nous ont paru médiocrement amusantes. C'est triste à révéler pour le public de 1669, mais il allait de préférence à la *Femme juge et partie*, tandis qu'à la même époque Molière faisait représenter son *Misanthrope* au milieu de l'indifférence de la foule.

N'a-t-il pas bien fait, ce sublime Molière, d'en appeler à la postérité?

Après avoir prononcé le nom de Molière, on peut, sans par trop déroger, parler de Beaumarchais. Le théâtre qui s'est mis sous sa littéraire invocation a rouvert ses portes avec un ouvrage de Paul de Kock, la *Bohémienne de Paris*. Quoique la rime n'y soit pas, *Paul de Kock* et *succès* marchent toujours de compagnie.

Sans un petit brin d'amour
Pourrait-on vivre un seul jour?

Dit la chanson. C'est aussi l'opinion du théâtre des Folies-Nouvelles. *Brin d'amour*, gentille opérette de M. Achille Lafont, ne quitte pas l'affiche. Est-ce parce que le public a pour elle un *brin d'amour?*

ALBERT MONNIER.

EXPLICATION DES HIÉROGLYPHES

CONTENUS DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 1. Quand on agit, le sang circule, aussi n'a-t-on pas froid.

Camp, thon nage, ile, 100, cirque, ul, aux six nattes, thon, PAF — roi.

N° 2. Plains l'ami superstitieux, si à table et devant lui le sel est répandu.

Plain — la mi suent — Perse — TI cieux, scie à table, E devant l'huile, cep, lait répandu.

N° 3. La médecine ne guérit assurément que les maladies très-connues, et encore!

La, médecine, nœud, guérite assurée, man, queue, laie malade, hie traie cône, UE en cor.

RÉPONSES AUX QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES

CONTENUES DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 4. Avez-vous remarqué que c'est presque toujours avec un morceau de vieux lard ou de fromage moisi qu'on cherche à nous prendre, et en avez-vous deviné le motif?

C'est probablement parce qu'on s'imagine que nous nous laissons prendre aux *appâts rances*.

N° 5. A quoi s'expose le dilettante qui écoute ces deux aveugles?

Il s'expose à s'enrhumer, puisqu'il reste entre deux *airs*.

Extrait du Catalogue de la Librairie d'ADOLPHE DELAHAYS,

RUE VOLTAIRE, Nos 4 ET 6, PRÈS L'ODÉON, A PARIS.

Tous les ouvrages de cette Librairie sont garantis neufs et complets, tels qu'ils ont été publiés par les éditeurs.

15 fr. au lieu **30** fr.
TABLEAU DE PARIS, par Edmond Texier, ouvrage illustré de 1,500 grav. représentant Paris sous tous ses aspects et à toutes ses époques, et gravées d'après les dessins de : Blanchard, Cham, Champin, Forest, Français, Gavarni, Gérard, Séguin, Grandville, Lami, Pauquet, Renart, Roussel, Valentin, H. Vernet, etc. Paris, Paulin et le Chevalier, 1853. 2 vol. in-fol., format de l'Illustration.
Reliure toile mosaïque riche, plaque spéciale, tranche dorée; net. 5 fr. le volume.

3 fr. au lieu de **6** fr.
REGNAULT (Elias). Histoire politique et sociale des Principautés danubiennes. Paris, Paulin et le Chevalier, 1855. 1 beau vol. in-8.

5 fr. au lieu de **10** fr.
LAMARTINE (A. de). Histoire de Russie. Paris, Perrotin, 1856. 2 vol. in-8º.

2 fr. **50** au lieu de **5** fr.
DARGAUD (J. M.) La Famille. Paris, Perrotin, 1856. 1 vol. in-8º.

2 fr. **50** au lieu de **4** fr.
LA CABANE DE L'ONCLE TOM, par mistress Harriet Beecher Stowe. Traduction revue, corrigée et accompagnée de Notes, par Léon de Wailly et Ed. Texier. Paris, 1857. 1 fort vol. in-8º orné de 6 gravures sur acier, d'après Gavarni, Andrieux et Daubigny.

35 fr. au lieu de **100** fr.
CHARDIN. Voyages du chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient, enrichis d'un grand nombre de belles figures en taille-douce, représentant les antiquités et les choses les plus remarquables du pays. Nouvelle édition, soigneusement conférée sur les trois éditions originales, augmentée d'une notice sur la Perse, depuis les temps les plus reculés jusqu'à ce jour, etc., par L. Langlès. Paris, Lenormant. 10 vol. in-8º et un atlas grand in-fol. de 85 planches, cartonné. Les 10 volumes sans l'atlas, net. 17 fr. 50
50 fr. au lieu de **150** fr.
Le même ouvrage, papier vélin.

1 fr. **25** au lieu de **6** fr. **50**.
FONTANIER. Voyage dans l'archipel Indien, par V. Fontanier, ancien consul à Singapour. Paris, 1852. 1 vol. in-8º.

1 fr. au lieu de **3** fr.
MARON (Eugène). Histoire littéraire de la révolution.
— Constituante, — Législative. Paris, Chamerot, 1856. 1 vol. gr. in-18 jésus vélin, glacé, satiné.

1 fr. **25** au lieu de **3** fr. **50**.
PAULIN LIMAYRAC. Coups de plumes sincères, littérature et politique. Paris, V. Lecou, 1853. 1 vol. grand in-18 jésus vélin, glacé, satiné.

1 fr. **25** au lieu de 3 fr. **50**.
RÉMUSAT (Madame de). De l'Éducation des femmes, avec une préface par M. Charles de Rémusat. Paris, 1843. 1 vol. grand in-18 jésus, vélin, glacé, satiné.

1 fr **50** au lieu de **3** fr. **50**.
RHÉAL DE CESENA (Sébastien). Moyen Age dévoilé. — Le Monde dantesque. — Galerie illustrée. — Les Papes de la terre, de l'enfer et du purgatoire. 1857. 1 vol. très-grand in-8º jésus, fig.

2 fr. **50** au lieu de **10** fr.
ROSVITH. Poésies latines de Rosvith, religieuse saxonne du dixième siècle, avec une traduction libre en vers français, par Vignan, Rétif de la Bretonne. Paris, 1854. 1 vol. grand in-8º jésus.

3 fr. au lieu de **30** fr.
THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE, ou recueil des pièces restées à ce théâtre, pour faire suite aux théâtres des auteurs du premier ordre et du second ordre, avec des notices sur chaque auteur, la liste de leurs pièces, et la date des premières représentations. Paris, 8 vol. in-18.

3 fr. au lieu de **12** fr.
VIRGILE. Traduction nouvelle des œuvres de Virgile, par M. René Binet, ancien proviseur, et recteur de l'Université de Paris. 5e édit., revue par Noël. Paris, Lenormant, 1832. 4 vol. in-12, texte latin en regard.

1 fr. **50** au lieu de **12** fr.
COLLIN DE BAR Histoire de l'Inde ancienne et moderne, ou l'Hindoustan considéré relativement à ses antiquités, à sa géographie, à ses usages, à ses mœurs, à la religion de ses habitants, à ses révolutions politiques, à son commerce et à son état actuel, avec une carte et les subdivisions actuelles de l'Hindoustan; avec des pièces inédites à l'appui. Paris, Lenormant, 1814. 2 vol. in-8º.

2 fr. au lieu de **3** fr.
BIBLIOTHÈQUE DE POCHE, par une société de gens de lettres et d'érudits. Paris, Paulin et le Chevalier, 1845 à 1855.
La Bibliothèque de poche, variétés curieuses et amusantes des sciences, des lettres et des arts, se compose des 10 volumes suivants, format grand in-18, et dont voici les titres :
Curiosités littéraires, par Ludovic Lalanne. 1 vol.
Curiosités bibliographiques, par Ludovic Lalanne. 1 vol.
Curiosités biographiques, 1 vol.
Curiosités des traditions, des mœurs et des légendes, par Ludovic Lalanne. 1 vol.
Curiosités militaires, 1 vol.
Curiosités de l'archéologie et des beaux-arts. 1 vol.
Curiosités philologiques, géographiques et ethnologiques, 1 vol.
Curiosités historiques, 1 vol.
Curiosités des inventions et des découvertes.
Curiosités anecdotiques.
CHAQUE VOLUME SE VEND SÉPARÉMENT 2 FR.

1 fr. **50** au lieu de **3** fr.
GALLET DE KULTURE. La Sainte Russie, par M. H. Gallet de Kulture, ex-secrétaire particulier du prince Demidoff. Paris, Garnier frères, 1857. 1 vol. grand in-18 jésus vélin, glacé, satiné.

75 c. le volume au lieu de **1** fr.
GUIDES ILLUSTRÉS. Paris, Paulin et le Chevalier, grand in-32, jésus vélin, glacé, satiné.
Guide dans les environs de Paris, 150 vign. 1 vol.
Guide dans l'exposition universelle des produits de l'industrie et des beaux-arts de toutes les nations. 100 vign. 1 vol.
Guide dans les musées de peinture et de sculpture du Louvre et du Luxembourg, par T. Pelloquet. 150 vignettes représentant les principaux tableaux. 1 vol.
Guide dans les théâtres. 100 vign. 1 vol.
Guide dans les promenades publiques. 100 vignettes. 1 vol.
Guide dans les monuments de Paris. 100 vignettes. 1 vol.
Guide de la ligne du Nord. — Londres. — Cologne.— Aix-la-Chapelle. 130 vignettes. 1 vol.
Guide sur les bords du Rhin. 1 vol.
CHAQUE VOLUME SE VEND SÉPARÉMENT 75 CENT.
(La reliure de chaque vol. en percaline coûte 40 cent.)

2 fr. **50** au lieu de **7** fr. **50**.
LA CLEF DE LA CASE de l'Oncle Tom, ouvrage nouveau de mistress Harriet Beecher Stowe, contenant les faits et les documents originaux sur lesquels le roman est fondé, avec les pièces justificatives, trad. par Old Nick et Adolphe Joanne, seule traduction autorisée en France. Paris, 1857. 1 beau vol. gr. in-8.

Le Catalogue général de la Librairie d'ADOLPHE DELAHAYS sera envoyé gratuitement à toute personne qui en fera la demande.
Les demandes de 50 fr. et au-dessus sont expédiées *franco*.



52 NUMÉROS
DANS L'ANNÉE.
UN NUMÉRO
TOUS LES DIMANCHES.
ROBES, CHAPEAUX,
LINGERIE, ETC.

12 PATRONS
DE
GRANDEUR NATURELLE.
DESSINS DE BRODERIE,
PLUMETIS, ETC.

SIX MODÈLES DE MANTEAUX NOUVEAUX
DE LA MAISON GAGELIN

Paraissent demain dans le journal LES MODES PARISIENNES, qui soutient toujours sa réputation de seul journal de la bonne compagnie.

On se souvient qu'il donne cette année, en prime à ses abonnés d'un an, un Album dessiné par Gavarni et gravé sur acier uniquement pour *les Modes parisiennes :* c'est un Album de travestissements coloriés qui se vendrait 15 ou 18 francs dans le commerce.

On souscrit aux *Modes parisiennes* en adressant un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, nº 20. Pour un an, 28 fr.; — 6 mois, 14 fr.; — 3 mois, 7 fr.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 94. — 1857. Prix du numéro : 45 centimes. 17 Octobre.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delisy, Davies et Cie, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

SOUVENIR DES BAINS DE MER, — par BERTALL.



Théâtre d'Étretat, LA DEMOISELLE EN LOTERIE. 14474
A bord de la goëlette les *Bouffes-Parisiens*, capitaine J. Offenbach; second, H. Crémieux. Bon vent, bonne brise.



14475
Une dame de Paris ne voyage pas sans quelques colis, il faut bien avoir quelque chose à se mettre.



14476
Grande supériorité des dames anglaises, qui voyagent six mois avec une chemise et deux paires de bas.



14477
— Décidément Étretat baisse, on n'y voit plus que des femmes honnêtes.

SOUVENIR DES BAINS DE MER, — par BERTALL (suite).



14478

BLANQUET Ier, ROI D'ÉTRETAT.
Ici l'on écorche le *français* et les voyageurs.



14479

LE BAPTÊME DES BRAVES.
Avant le bain, cérémonie préliminaire.



14480

VUE PRISE A ÉTRETAT. — LE JEU DE GALET.
Quand on prend du galet, on n'en saurait trop prendre.



14481

— Mais, sapristi, votre poisson n'est pas frais.
— Impossible, monsieur, nous l'avons reçu de Paris ce matin.



14482

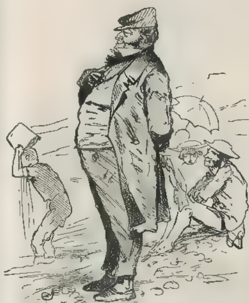
— Madame la marquise, daignez avoir la bonté d'accepter mon bras.



14483

LE BAIGNEUR PRÉTENTIEUX.
Amis, la ma-ti-née est belle,
Sur le rivage assem-emblons nous!!

SOUVENIR DES BAINS DE MER, — par BERTALL (suite).



14484

LE MAIRE D'ÉTRETAT.
Quel joli port de maire!
(*Souvenir du précédent numéro.*)



14487

UNE PERSONNE QUI VA PRENDRE SON BAIN.
Est-ce un homme? est-ce une femme? est-ce un Auvergnat?



14485

BAINS A LA LAME.
Ce qu'il faut présenter à la mer quand elle est un peu forte.



14486

— C'est bien désagréable, l'eau de mer abîme beaucoup les cheveux.
— Moi, ça m'est égal, je laisse toujours les miens dans ma cabine.



14488

Le major Kisselaw, prince russe, chevalier de l'ordre de l'Eck-Arté.



14489

SUR LA PLAGE A TROUVILLE.
— Pourquoi donc la mer se retire-t-elle si loin, on ne la voit plus?
— Sans doute par modestie pour aller prendre son bain.



14490

PLAGE DE TROUVILLE.
Dispositions que doit prendre tout père de famille désireux d'aller se baigner à la marée basse.

LES INVALIDES, — par RANDON.



14491

— Il est bien permis de remettre de temps en temps un peu d'huile dans sa lampe...



14492

— Prenez garde, Aglaé! ça fait la onzième pipe que je trouve chez vous... sans compter les tabatières... La patience humaine a des bornes...

Nous avons annoncé que nous enverrions la carte de l'Inde coloriée à tout abonné qui nous adresserait trois timbres-poste de 20 c. — Les demandes ont marché un peu plus vite que le coloris, et quelques abonnés ont dû attendre deux ou trois jours, mais nous nous mettons en mesure de satisfaire tout le monde, et à l'instant même.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, les traits orange placés sous certains noms de localités indiquent les positions des troupes anglaises, les traits verts indiquent celles des insurgés.

LES ÉTYMOLOGISTES.

Maint garde national récalcitrant a déjà fait connaissance avec cette abbaye hospitalière surnommée l'*Hôtel des Haricots*. Mais il en est plus d'un qui ne se doute pas de l'origine de cette étrange appellation. Je la trouve dans un récent ouvrage de philologie.

« En 1815, le général baron *Darricau* fut nommé commandant des fédérés de Paris, et il prit des mesures énergiques pour organiser cette milice indisciplinée. D'après ses ordres, quiconque manquait à son service allait expier son insubordination dans une vieille masure convertie en maison d'arrêt.

» Les coupables se moquèrent du général et de sa prison, qu'ils appelèrent l'*Hôtel Darricau;* puis, quelques plaisants, jouant sur les mots et faisant allusion à la maigre chère que l'on faisait à l'*hôtel*, le nommèrent l'*Hôtel des Haricots*. Sous la Restauration, cette prison fut destinée à recevoir les gardes nationaux récalcitrants, et c'est sous ce nom que la maison d'arrêt de la garde nationale est encore aujourd'hui vulgairement désignée. »

Dieu me garde de nier l'existence du général baron *Darricau!* Et pourtant il serait curieux que l'assignation de cette origine fût un canard philologique comme tant d'autres.

Voyez, par exemple, ce qui nous est arrivé avec M. *Kummer!* Ce M. Kummer, qui avait une admirable collection de pipes, est un personnage pour le moins aussi réel que le général *Darricau*. Eh bien, c'est grâce à ce M. *Kummer* que des milliers de puristes français nous disent crânement qu'une *pipe en écume de mer* est une mauvaise locution : ils veulent absolument qu'on dise une *pipe de Kummer*.

Malheureusement pour ces messieurs, il existe une terre minérale blanche qu'on nomme en Allemagne *meerschaum*, — traduction littérale : *écume de mer*. — Les fumeurs allemands fument le *meer-schaum*, et n'ont jamais pensé à M. *Kummer*.

Ah! c'est que vous ne savez pas jusqu'où les chercheurs d'étymologies pousseraient leur manie si vous les laissiez faire!

Je suppose que demain la maison Biétry s'établisse à Châteauroux, et s'élève au pinacle de la fortune, au lieu de se trouver noyée dans le tourbillon parisien : vous verriez bientôt surgir quelque étymologiste berrichon qui vous dirait d'un ton solennel dans une brochure philologique :

« *Cachemires de l'Indre*, — prononcez *Indre*. — Autrefois le peuple parisien, dans son ignorance, prononçait *cachemires de l'Inde*.

J. LOVY.

DE QUELQUES SAINTS NON CANONISÉS.

Il est des saints qui n'ont jamais eu et n'auront jamais la gloire de la canonisation ni les honneurs du calendrier, et qui pour cela n'en ont pas moins été béatifiés par l'usage.

Consacrons à chacun de ces saints pour rire une courte notice; d'autant plus que... comme on connaît les saints, on les honore.

SAINT LAMBIN

Est le patron des fainéants.

On se le figure grand, mou, traînard; les bras tantôt ballants, tantôt détirés par suite d'une fatigue imaginaire; l'œil mi-clos, la bouche bâilleuse, le tibia titubant, le corps affaissé, la démarche cagnarde, indécise, accablée...

Combien d'apprentis se sont placés sous son égide!

Combien d'écoliers se vautrent sur les bancs du collége en l'invoquant!

Saint Lambin a existé.

Denis Lambin était professeur de grec au collége de France sous Charles IX...

Aspect, allure, langage, c'était le type de la lenteur personnifiée.

Aujourd'hui encore on prête aux paresseux cette prière: Grand saint Lambin, mon patron, protégez-moi!...

SAINT JULIEN,

En odeur de sainteté près des gourmets, a pour couronne un rond de serviette, une fourchette pour sceptre... et se mire dans un verre à patte. Il se présente à ses adorateurs dans une mince bouteille à taille fine, au col orné d'une collerette de cire rouge... et le bouchon sur le coin de l'oreille.

Il donne l'esprit aux bons vivants, l'âme aux moribonds... et fait croire à l'éternité de la comète, en matière de vins.

SAINTE NITOUCHE

A de nombreuses imitatrices.

L'ouvrière en robes qui, sous prétexte d'aller chercher

LES INVALIDES, — par RANDON (suite).



14493

— ..... Il me fait feinte d'un coup de seconde, mais je le vois venir; je le ramène en prime, et je l'enfile par un coup droit... Encore un de mouché!... Et le premier que j'attrape à papillonner autour de ma femme!...



14494

On en a bien vu d'autres!

de l'ouvrage, s'en va pincer un rigodon : sainte nitouche.

L'apprentie pianoteuse qui, les yeux baissés, marche auprès de madame sa mère, — vraie ou fausse, — et ne perd pas un coup d'œil des promeneurs : sainte nitouche.

La cuisinière qui se récrie contre l'anse du panier, la femme de ménage qui méprise le cabas, l'institutrice qui n'impose pas de cadeau à ses élèves, la femme qui ne veut pas induire son mari en dépense... et tant d'autres! sainte nitouche... sainte nitouche.

SAINT LUNDI

Est le patron des buveurs. Quand il a soif, saint Lundi ne connaît pas de barrières, ou plutôt il les connaît toutes. Saint Lundi prétend que le dimanche, jour de repos, étant le vrai jour de fatigue, c'est le lendemain qu'on doit se reposer... en prenant quelque chose... — Il a arrangé le proverbe populaire : La nuit, tous les chats sont gris, et a coutume de dire : Lundi, tous les hommes sont gris.

Saint Lundi bat sa femme, et ne marie pas sa fille...

Il est bien avec le mont-de-piété, mal avec la caisse d'épargne.

Il a son tabouret chez le *manezingue*, sa chaise chez le pharmacien, sa place au lit de camp du poste, son dortoir à l'hôpital, son cabanon à Bicêtre... et n'en continue pas moins son petit commerce hebdomadaire par un air à boire...

SAINTE ESPÉRANCE.

L'espérance est une vertu, le peuple en a fait une sainte.

Et quelle sainte plus adorée, plus adorable, plus invoquée!...

A la ville, au village, à l'atelier, au salon, aux champs... partout!...

Elle fait partie de la corbeille de mariage...

Elle préside à l'œuvre qui s'achève...

Elle est dans le brin d'herbe d'où sortira l'épi; dans la ruche d'où sortira le miel.

Elle sourit au riche, elle console le pauvre.

Avec elle, c'est tous les jours fête...

L'espérance est la sœur aînée du bonheur.

Sainte Espérance apparaît à l'homme dès le berceau, et ne l'abandonne même pas à la tombe...

C'est elle qui entr'ouvre le ciel.

Redevenons *Journal amusant*, et disons que, pour les ouvriers, sainte Espérance... c'est le vendredi...

Parce que c'est la veille du samedi, jour de paye, jour de la...

SAINTE TOUCHE.

La sainte Touche, c'est l'heureux quart d'heure où l'on passe à la caisse.

Les employés fêtent la sainte Touche fin courant...

Les boursiers veinards, deux fois par mois...

Les rentiers, deux fois par an...

Les maris, le jour du contrat...

Les collabo du *Journal amusant*, aussitôt que leur article a paru...

Les juifs, tous les jours...

Certaines demoiselles, tous les soirs.

SAINT YEARS,

Victime de la tragédie, a donné lieu à la prière suivante, dédiée aux pères de famille :

Martyr infortuné de la muse tragique...
— Accordéon,
Pour qui veut comparer ta lyre au luth antique... —
Eloigne de nos fils le rêve chimérique
De l'Odéon.

Et puis?... — Ma foi, restons-en là, je ne sais plus à quel saint me vouer.

ALEXANDRE FLAN.

LA VILLE MYSTÉRIEUSE.

Le *Courrier des États-Unis* vient de nous apporter une nouvelle des plus saisissantes.

On sait que le gouvernement mexicain avait ordonné qu'il fût procédé à une reconnaissance afin de savoir s'il existait en réalité, comme on le croyait généralement, une ville inconnue sur le Pimienta, montagne des Cordillères.

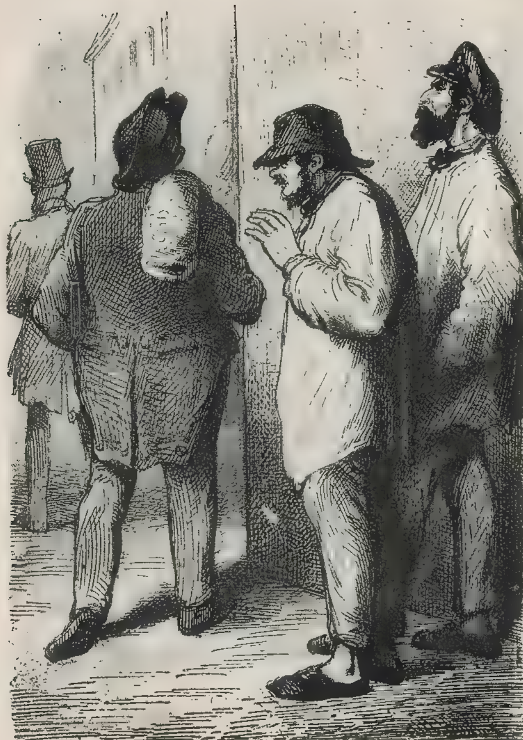
Ce projet a été exécuté. Déjà, au mois de mars dernier, on avait aperçu à l'aide de longues-vues les constructions de cette cité mystérieuse. Aujourd'hui les feuilles américaines nous donnent le résultat de l'expédition.

Il paraîtrait qu'au départ du courrier on était parvenu à pénétrer dans la ville et à communiquer avec les habitants.

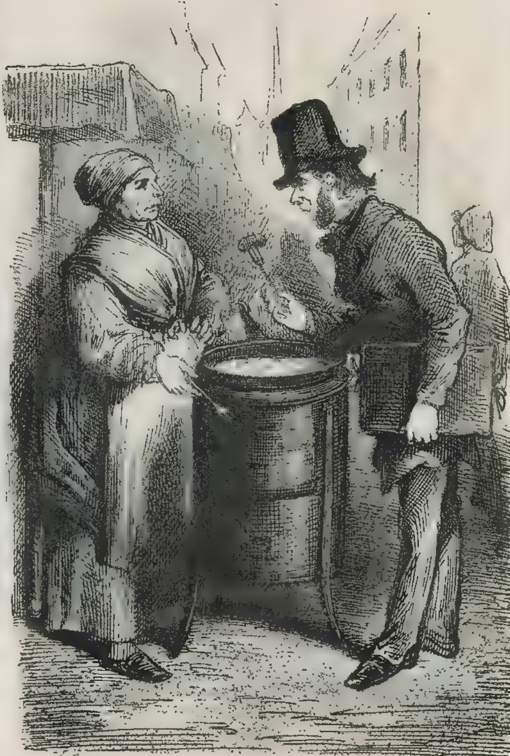
On a reconnu, non sans surprise, que toute la ville était peuplée d'émigrés français qui ne parlaient qu'en vers alexandrins avec la césure au milieu. Leur conversation avait quelque chose de très-piquant : à chaque demi-douzaine de syllabes, le sens, coupant les mots, suspendait l'hémistiche et marquait le repos. Les rimes n'étaient pas riches, mais elles avaient généralement de quoi vivre.

Tous les notables de la cité portaient des toges, étaient

LA TENTATION PARISIENNE, — par PENOVILLE.



14495
Si je pouvais le soulager de son sac, je m'en irais vivre honnêtement dans mon pays!...



14496
Ce n'est pas par gourmandise, mais c'est si appétissant la charcuterie de Lyon pour deux sous la portion!

chaussés de cothurnes, et se faisaient suivre d'un confident.

Les femmes, coiffées de bandelettes, s'appuyaient sur des urnes funéraires ou sur de vieilles nourrices.

Quelques-unes restaient chez elles et filaient de la laine.

Je vous laisse à penser la stupéfaction des Mexicains à la vue de cette singulière colonie.

On rassembla tous les savants de l'Amérique centrale.

L'un d'eux, qui avait appris quelques mots de français chez un coiffeur de Tampico, se mit en rapport avec les indigènes, et ceux-ci lui donnèrent les renseignements suivants :

C'était en 1831. L'école de la fantaisie et du drame échevelé faisait rage dans Paris. Le vieux Parnasse était en feu. A tous les carrefours scéniques on criait haro sur Racine et sur Voltaire. De la Madeleine à la Bastille, depuis Montmartre jusqu'au Luxembourg, des barricades s'élevaient contre les trois unités. On brûlait le récit de Théramène sur la place publique.

Hélas! trois mille jeunes rhétoriciens quittaient justement à cette époque les bancs du collége, nourris de moelle romaine et grecque, imbibés d'hexamètres et de tirades du grand siècle. Chacun d'eux avait confectionné une tragédie selon l'usage du pays.

Pour ces trois mille malheureux la place n'était plus tenable. Tout leur avenir était démoli.

Ils prirent un parti désespéré, et émigrèrent vers l'Amérique.

Ah! s'ils avaient prévu la réaction Ponsard et Saint-Ybars!... Mais ils ne l'avaient pas prévue.

Une fois en Amérique, ils s'emparèrent d'un territoire désert au pied des Cordillères, après quelques jours de combat à coups d'alexandrins avec les sauvages, et ils fondèrent une ville appelée *Tragédipolis*.

Là ils s'occupent, depuis 1831, à se réciter leurs tragédies, à élever leurs enfants d'après la règle des trois unités, à leur prêcher le culte de l'hémistiche et de la césure.

Ce récit poignant, ajoute le *Courrier des États-Unis*, a produit une vive impression sur l'esprit des Mexicains, et ils ont quitté la ville mystérieuse avec un profond sentiment de compassion.

Les autorités de Mexico, après s'être fait rendre compte du résultat de l'expédition, ont défendu à leurs sujets de troubler les innocentes récréations de cette colonie de tragédificateurs.

J. LOVY.

P. S. On m'assure à l'instant que le bruit du succès de madame Ristori et de Salvini étant parvenu jusqu'à *Tragédipolis*, quelques Français de la ville mystérieuse viennent d'arriver clandestinement à Paris.

On les voit, dit-on, tous les deux jours à l'orchestre de la salle Ventadour, où ils se délectent aux œuvres d'Alfieri.

J. L.

THÉATRES.

Qui n'a pas à se reprocher quelques *petites lâchetés?* Celui-ci sourit à son infâme concierge parce qu'il craint qu'on l'augmente; celui-là appelle mon cher ami un ignoble usurier qui consent à lui prêter quelque argent. Ce peintre, si roide dans ses opinions artistiques, quête humblement une clientèle bourgeoise qui veut faire faire ses portraits. Cet officier méprise son colonel, et cependant il le recherche parce qu'il peut le porter pour la croix. Tel mari, pour avoir la paix dans son ménage, souffre que sa femme, — affreuse mégère, — fasse mille sottises à ses meilleurs amis. Tel père de famille laisse marier sa fille à un homme riche, mais ignoble, parce que sa moitié tient à être la mère de madame la baronne. Devant moi, derrière moi, à droite, à gauche, en haut, en bas, partout autour de moi, je ne vois que *petites lâchetés*... quand, hélas! je n'en vois pas des grandes!

Le Gymnase a donc bien fait de nous montrer les *Petites lâchetés* de MM. Anicet Bourgeois et de Courcelles, c'était une vraie et vigoureuse comédie à mettre en scène. Malheureusement le titre n'est pas complétement justifié, il s'agit plutôt d'une variante de la *Calomnie* de M. Scribe, écrite dans la forme des *Faux bonshommes* de M. Barrière, que d'une œuvre abordant franchement le chapitre des *petites lâchetés*.

Néanmoins le succès a été enlevé à la baïonnette. Si

l'ouvrage de MM. Anicet et de Courcelles est incomplet au point de vue de l'idée relevée et philosophique, il est du moins bien tracé et spirituellement écrit.

Geoffroy est toujours Geoffroy, c'est-à-dire qu'il est toujours amusant. M. Lagrange (du Vaudeville) débutait dans cette pièce; il a été parfaitement accueilli.

Puisque j'ai abordé cette question brûlante des *petites lâchetés*, je dois avouer une des miennes : je n'ose pas écrire tout le bien que je pense de la musique légère à la façon d'Adolphe Adam. Cela ne veut pas dire que je ne vénère pas, que je n'aime pas la musique savante de Beethoven et de Weber (musique qui ressemble tant à de la métaphysique), mais j'ai mes heures. Les jours où je cours au théâtre pour me reposer de mes travaux, les jours où je désire une distraction amusante, et que je fuis tout travail sérieux de la pensée, j'aime à écouter une partition d'Adam ou de deux de ses élèves favoris : Poize et Léo Delibes. C'est à Poize que nous devons *Bonsoir, voisin*, et les *Charmeurs;* c'est Delibes qui a écrit la joyeuse opérette des *Deux gardes-malades*.

Je commettrai la *petite lâcheté* de ne pas avouer que je préfère l'opéra-comique nouveau de Poize, *Don Pèdre*, à bien des partitions de M. Reber; j'aurai également la petite lâcheté de ne pas mettre les airs si gais, si joyeux, si sans façon de *M. Griffard*, ouvrage de Delibes, joué au Théâtre-Lyrique, bien au-dessus de tant de partitions académiques et soporifiques.

Continuons nos *petites lâchetés*. Proclamons que jamais réouverture des Italiens n'a été plus brillante, jamais public n'a été plus enthousiaste, jamais troupe n'a été plus illustre! N'allons pas dire que ce soir-là, dans le *Trovatore*, Graziani nous a fait plutôt l'effet d'un instrument que d'un chanteur. Ne disons pas que madame Steffanone a été bien au-dessous de la Frezzolini, et que madame Nantier-Didiée a besoin d'être entendue plus d'une fois pour être justement appréciée.

Il nous reste à parler en toute liberté de Mario; nul chanteur n'est plus adroit que lui, pour dissimuler les jours où il n'est pas en voix. Il a glissé sournoisement sur le commencement de son rôle, mais comme il a bien chanté la *cabalette* et l'*andante* de son air du troisième acte!

Aurai-je la *petite lâcheté* de ne pas dire que Pivin, le *Secrétaire de madame*, qui a pris logement au Palais-Royal, est très-proche parent du Lassagne de *Drinn! Drinn?* Entre parents, on peut se prêter des situations et n'en être pas moins amusants pour cela.

Jetons un peu de venin sur la grande féerie des Folies-Dramatiques. Il y a des pièces bâties sur la pointe d'une aiguille; *Petit bonhomme vit encore*, la féerie de MM. Charles Potier et Jules Renard, est équilibrée sur la pointe d'une allumette.

Frantz et Marguerite s'adorent et se chamaillent sans cesse. C'est l'eau et le feu.

Naturellement la fée des eaux prend Marguerite sous sa protection; le génie du feu en fait autant pour Frantz, et lui dit :

— Que cette allumette chimique avec laquelle tu m'as évoqué devienne entre tes mains un talisman.

Pourquoi faut-il que les allumettes chimiques ne fassent pas le bonheur? Frantz, guidé par son talisman, va à Venise, au pays des Rosières, dans l'empire des Eaux, dans l'île de la Paresse, et même jusqu'en enfer. Marguerite le suit courageusement en tous lieux, parce que malgré son allumette il souffre. Après un nombre suffisant de tableaux et de trucs, ils s'épousent aux lueurs d'une magnifique apothéose.

Plus de *petites lâchetés*, ayons le courage de notre opinion, disons donc que cette féerie est très-plaisante, très-comique, et que le *tout Paris* traditionnel ira l'applaudir.

ALBERT MONNIER.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 95. — 1857. Prix du numéro : 45 centimes. 24 Octobre.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ETRANGER :
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delisy, Davies et Cie, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipsig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

LES BALS D'ÉTÉ, — par RIOU.



Faut avouer que dans ce bal Mabille on y fait un drôle de *manége*.

14497

A NOS ABONNÉS.

Nous allons publier les costumes des populations de l'Inde, exécutés sur des croquis faits d'après nature. Nous donnerons également le dessin des principaux événements qui surviendront dans les possessions anglaises, ainsi que des scènes de mœurs indiennes, des portraits, etc., etc. Un artiste établi à Calcutta nous adresse d'excellents croquis et promet de nous en fournir assez pour satisfaire amplement la curiosité de nos abonnés.

LES BALS D'ÉTÉ, — par Riou (suite).



14498
A peine arrivez-vous qu'on vous couvre de fleurs,
et si vous acceptez.....



4499
Mais vous n'acceptez pas, vous allumez un cigare,
et vous vous promenez pour voir.....



14500
Le vieux Chicard dansant le *lancier*.



14501
Vous admirez la perspective de ces dames vues de dos,



14502
et la grâce toute naïve de leur salut.







14503

Au quadrille des *Lanciers*
On y danse, on y danse...
. . . .
(*Sur l'air du Pont d'Avignon.*)

Le coiffeur salue comme ci,

Le calicot comme ça,

Et puis encore comme ça.

LES BALS D'ÉTÉ, — par RIOU (suite).



14504

SOUS LES BOSQUETS DU CHATEAU DES FLEURS.
— Mais enfin, madame, puisque c'est moi qui ai fait monsieur......



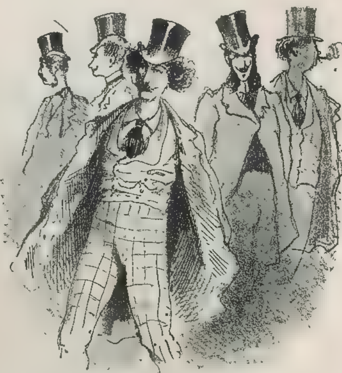
14505

SOUS LES BOSQUETS DU CHATEAU DES FLEURS.
— Je t'aimais trop, mon Jules. Ah! je savais bien ce qui arriverait.



14506

Depuis l'inauguration des fauteuils américains (*Rocking chairs*) entre les deux son cœur balance



14507

Ayant leurs *petites* entrées chez ces dames!....



14508

UN CAMÉLIA ÉTIOLÉ!
Ces nobles étrangers qu'ell' voyait autrefois!
Pleins d'une ardeur si noble obéir à sa voix.
. . . .
RACINE.



PRISE DU COL D'SCHERIDEN (KABYLIE) PAR LE 54e DE LIGNE ET LE

DESSIN DE



OUAVE, SOUS LES ORDRES DU GÉNÉRAL BOURBAKI, LE 25 JUIN 1857.

VE DORÉ.

LE MONDE OCCULTE.

VIII.

La fièvre giratoire de 1853. — Tables, chapeaux et compotiers.— Attitude des enfants de Mesmer. — Le *fluide*. — *L'Union médicale* et la danse des tables.

C'est une justice à rendre aux groupes mesmériens de France : ce n'est pas à eux que nous devons l'invasion des folies américaines. Ni les *fluidistes*, ni même les *spiritualistes*, n'ont attaché le grelot de ces insanités; elles sont venues sévir tout d'un coup à tous les points cardinaux de la société française, et les églises magnétiques elles-mêmes en ont été surprises, embarrassées.

Nous avions bien l'école Cahaguet, et sa doctrine mystique empruntée à Svedenborg; mais entre cet angélisme calme, bénin, et les lugubres manifestations américaines, il y avait toute la distance qui sépare le paradis de l'enfer.

Si le spiritisme américain s'était présenté d'emblée en France avec son cortége de magie noire et ses bruits d'outre-tombe, personne n'en aurait voulu; mais il est arrivé tout d'abord sous le couvert d'un petit passe-temps, d'une expérience de physique amusante, d'une vraie récréation d'enfants. Cela s'appelait les *tables tournantes*. Qui se serait méfié d'un prélude aussi innocent?

***

On s'en souvient. C'était dans les premiers mois de 1853. Pas un salon de Paris, pas un atelier, pas une étude, pas une maison où on ne se livrât à ce puéril exercice. C'était un entraînement inouï, une fureur, une maladie contagieuse. Les invitations de soirées portaient en *post-scriptum* : « On fera danser un guéridon. »

Je m'étais figuré dans l'origine que cette charmante petite récréation se basait sur l'un de ces canards sans répondants qui viennent à certaines époques traverser l'Atlantique pour amuser les badauds de l'Europe. Mais elle nous est arrivée de tous les points à la fois, elle est entrée par toutes les barrières. C'était d'abord un bruit léger, rasant le sol américain comme une hirondelle avant l'orage, *pianissimo;* il murmurait, il filait comme la Calomnie, et semait en courant le germe *giratoire*. Le même bruit se murmurait en Allemagne; quelques bouches le recueillaient, en y ajoutant un mouvement de chapeau ou de compotier; et *piano*, *piano*, deux ou trois journaux nous le glissaient à l'oreille mystérieusement. Peu à peu la table tournante et le chapeau dansant se dessinent à l'horizon de Strasbourg, de Bourges, de Marseille, de Bordeaux, de Nîmes, d'Orléans et de Toulon. Le phénomène se déclare, se propage, il chemine, et *rinforzando*, de ville en ville, de bouche en bouche, de main en main, il va le diable. Puis tout à coup nous le voyons éclater dans Paris et tomber au milieu de nous comme la foudre. Dès lors ce fut un *crescendo* général, une fièvre universelle, un vrai typhus. Du matin au soir, Paris fit danser des chapeaux et des tables, et cela avec une rage, un engouement dont il n'y avait pas eu d'exemple depuis l'invention de la polka.

***

En présence de cette gymnastique générale l'attitude des enfants de Mesmer avait quelque chose de curieux. Ils étaient pris au dépourvu. Un phénomène non inscrit dans leur programme circulait au sein des masses et captivait le monde profane. Ce phénomène tombé des nues, bien qu'il ne portât pas l'estampille de Mesmer, semblait pourtant se rattacher au *fluide* par un mystérieux lien dynamique. Grande fut donc la stupeur dans les deux églises mesmériennes. L'école de Deleuze se montra perplexe, dépaysée, inquiète, comme la poule qui voit s'élancer vers la mare le caneton qu'elle a couvé à son insu. L'école *spiritualiste* se rengorgea dans ses plexus nerveux et chanta *hosannah* sur toute la ligne. « Le fluide obtient donc enfin gain de cause après soixante-dix années de déboires, de sarcasmes et de camouflets!... car la danse des tables, c'est nous! *ego sum papa!...* »

Puis, au plus fort de l'effervescence giratoire, des épisodes récréatifs se dessinèrent dans le camp des somnambulismes patentés. Je me rappelle avoir vu M. Fleu..., — qui venait de se livrer pour la première fois à l'expérience du guéridon, — embrasser avec effusion sa femme, ses enfants, sa domestique; puis cette espèce de Joseph Prudhomme s'écria au milieu de ses ravissements :

« Ce guéridon est le plus beau jour de ma vie! »

***

Après tout, la joie des enfants de Mesmer était-elle absolument illégitime? Non sans doute. Pourquoi ce fluide vital, qui s'échappe du cerveau des expérimentateurs autour de la table, ne se multiplierait-il pas par l'accumulation au point de devenir une force motrice?

— Pétition de principe! direz-vous : ce fluide est contesté.

— Par vous, messieurs, mais non par Newton, non par Humboldt, non par les docteurs Husson, Foissac, Bertrand, Rostan, Berna, Koreff, Chapelain, Filassier, Elliotson, Charpignon, Esdaile, Perrier et tant d'autres.

On pouvait donc réellement dire que la rotation des tables ouvrait une fenêtre sur le domaine de Mesmer.

Quoi qu'il en soit, le succès de ce petit passe-temps fut prodigieux. Journaux, théâtres, brochures, causeries, feuilletons, bourgeois, artistes, docteurs et magnétiseurs, tout le monde fit sa partie dans cet étrange concert européen. *L'Union médicale* elle-même, en parlant de la danse des tables, déclara sans vergogne que *c'étaient des faits qu'il fallait accepter*.

Seuls, MM. Léon Foucault et l'abbé Moigno jetèrent la note discordante du doute au milieu de la symphonie universelle; mais les savants écrivains eurent contre eux tous les chapeaux, toutes les tables, tous les compotiers de Paris, tous les guéridons français, tous les meubles de l'Allemagne, et toute la vaisselle des deux mondes.

J. Lovy.

UNE CONFESSION.

IN VINO VERITAS.

Jeudi dernier une feuille de chou mignonne pendait la crémaillère chez le restaurateur P...

Des artistes, des poëtes, des représentants de la jeune et de la vieille presse avaient été conviés à ce festin.

Parmi les convives figuraient aussi deux chroniqueurs parisiens, deux *courriéristes*, historiographes de fêtes, *essayeurs de rails*, comme les appelle Édouard Martin.

Le repas a été fort animé. Les saillies, les coq-à-l'âne, les médisances assaisonnaient les mets, et de demi-heure en demi-heure la verve de chacun venait grossir le flot de la gaieté générale.

Au dessert, le chroniqueur X..., à qui les libations avaient exalté le cerveau, se leva et demanda la permission de prononcer un petit *speech*.

On crut qu'il allait porter un *toast*.

Mais le joyeux convive, d'un ton expansif et légèrement aviné, laissa échapper l'improvisation suivante :

Dans la presse parisienne
Nous sommes trente *chroniqueurs :*
L'un conte une histoire de chienne
Ou parle des esprits frappeurs;
L'autre dit d'un air de mystère
Que la femme de monsieur P...
A fait un voyage à Cythère
Avec le fils du banquier C...;
Un troisième nettoie et brosse,
Déshabille et rhabille à neuf
Tout ce que feu Touchard-Lafosse
A rabâché sur l'*Œil-de-beuf;*
Un quatrième, sans vergogne,
Pour mener son œuvre à bon port,
Se fait aider dans sa besogne
Par Grimm, Rivarol et Chamfort.
Et quand l'été rôtit la ville,
Nous profitons du premier train
Pour aller découvrir Trouville,
Vichy, Bade et les bords du Rhin.
A Paris nous faisons la joie
De tout un peuple de jobards;
Pour nous le public est une oie
Qu'on amuse avec des canards.
Un journal, pour qu'il se soutienne,
A besoin de force bla.......
Dans la presse parisienne
Nous sommes trente *chroniqueurs*.

J. Lovy.

TOMBOLA DRAMATIQUE.

UNE ENTRÉE AU VAUDEVILLE.

On sait que les *Concerts Musard* n'existent plus.

Ils sont allés rejoindre le Jardin d'hiver, la salle Montesquieu, la grande Chaumière, l'Ile d'Amour, les bains Chinois, la salle Paganini, le Gymnase musical, la salle Laffitte et les deux Tivoli.

Rien ne dure à Paris; il n'y a que la loterie du Vase d'argent qui soit éternelle.

Les soirées de l'hôtel d'Osmond sont devenues les *Concerts de Paris*.

Certes, c'est un artiste éminent que ce M. Arban, qui a pris la direction musicale de l'établissement. Il tient magistralement le pupitre, et une vaillante armée d'instrumentistes marche sous ses ordres.

Mais ce qui est écrit dans la conscience du dilettante n'est pas encore descendu dans l'esprit des masses. A celles-ci il faudra quelque temps encore une amorce extra-musicale. On sait ce qu'avait de prestigieux ce nom de *Musard*, incrusté dans les souvenirs du peuple depuis une vingtaine d'années.

Nous ne saurions donc blâmer l'administration des *Concerts de Paris* d'avoir imaginé une TOMBOLA DRAMATIQUE, petit puff anodin pour achalander la maison.

Or voici le résultat de cet intermède de loterie. Laissons parler la réclame de l'hôtel d'Osmond :

« La TOMBOLA DRAMATIQUE tirée le 29 septembre aux *Concerts de Paris* a eu un grand retentissement. Les trois premiers numéros sortants ont été le 735, le 217 et le 652.

» Le 735 a été gagné par une dame qui se trouve avoir obtenu de cette manière ses entrées au théâtre du Vaudeville pendant un an.

» Le 217, qui représentait une entrée annuelle au théâtre des Variétés, est échu à un employé du ministère des finances.

» Le 652, — une autre entrée au Vaudeville, — ne s'est pas encore fait connaître à l'administration.

» La direction se propose de renouveler cet hiver ces TOMBOLAS DRAMATIQUES, qui seront, à n'en pas douter, de plus en plus appréciées avec le temps (1). »

Je le croirais volontiers, car vous ne vous figurez pas la sensation que cette tombola a produite dans les classes bourgeoises. Cette sensation est telle, que nous ne nous en faisons même aucune idée, nous autres journalistes, qui avons le triste et fatigant bonheur d'avoir nos entrées dans tous les théâtres.

C'est surtout l'entrée au Vaudeville qui excite le plus de jalousie. Vous ne sauriez croire combien l'on envie l'heureux sort de cette dame qui a gagné le n° 735! — — Appelons-la madame Robillard. — Dire que madame Robillard, si seulement elle avait gagné son numéro un an plus tôt, aurait pu voir cent soixante fois de suite les *Faux bonshommes*, et cent vingt fois de suite la *Dalila* de M. Octave Feuillet!

Malheureusement la tombola dramatique a été tirée trop tard. Mais madame Robillard, pour peu qu'elle ait de la chance, — et elle en aura, car toutes les pièces du Vaudeville deviennent pour le moins centenaires, — saura bien réparer le temps perdu.

A l'heure qu'il est, le Vaudeville prépare un pendant aux *Faux bonshommes*. Il est très-probable que les *Fausses bonnes femmes iront* (comme on dit au théâtre) deux cents fois de suite.

Vous voyez que le numéro 735 aura de l'agrément.

Et voilà peut-être pourquoi le numéro 652 ne s'est pas

(1) En effet, à l'heure où j'écris ces lignes, d'autres tombolas dramatiques se tirent aux *Concerts de Paris*, et le nombre des numéros placés est tel chaque soir qu'on s'est vu forcé de faire des séries supplémentaires.

encore fait connaître à l'administration des *Concerts de Paris*.

J. Lovy.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

⁂ Il y avait foule à l'Opéra, c'était aux beaux jours des bals masqués, sous la restauration. Les malins, les Turcs, les Espagnols et les bergerettes se livraient aux écarts chorégraphiques autorisés par les jours gras.

Tout à coup un gendarme, au chapeau galonné d'argent, apparaît sous le péristyle. Il porte une dépêche ministérielle adressée au directeur de l'Académie royale de musique. Que peut-elle contenir?

L'impresario effaré aborde le gendarme, lit le message, et lui dit de le suivre.

— C'est vous qui êtes chargé de l'opération? dit-il au soldat de police.

— Oui, mon directeur.

— Exécutez les ordres!

Le gendarme se rend magistralement au foyer; et quelques minutes après, la foule surprise s'aperçoit que le balancier de la fameuse horloge ne se dandine plus, selon ses louables habitudes.

Quel est donc ce mystère?

Voici la clef de l'horloge.

Une grande dame fort bien en cour, et sachant que son mari, le duc de X..., avait donné rendez-vous à un sémillant domino rose sous la pendule du foyer quand deux heures sonneraient, avait trouvé ingénieux d'obtenir du ministre la suppression du signal d'illicites amours. Grâce au troupier, la pendule fut arrêtée à une heure, et le rendez-vous tout naturellement manqua. Mais, hélas! il fut simplement ajourné.

Toujours est-il que le lendemain, lorsque M. de Talleyrand apprit cette anecdote, il s'écria :

— Pour si peu de chose, ce n'était pas la peine de faire arrêter une pendule... par la gendarmerie!

⁂ — Dites-moi donc un peu pourquoi l'on ne voit plus que vente par-ci et vente par-là du mobilier de toutes les dames qui tiennent plus ou moins au théâtre?

— Elles veulent qu'on parle d'elles... *quand même*.

— Soit, mais ce n'est pas une raison pour vendre leurs meubles.

— Si fait, elles n'ont plus rien à vendre.

⁂ En France, pour qu'une chose soit répétée à satiété, il suffit qu'elle ait été dite une fois. La vérité de cet axiome vient de m'être prouvée une fois de plus, en lisant dans un journal très-bien fait d'ailleurs, le *Messager des théâtres et des arts*, une de ces assertions erronées qui, à force d'être promenées et repromenées sans cesse, ressemblent à ces pièces fausses qui finissent par avoir cours comme les véritables.

En citant les *Mémoires sur l'art dramatique* d'un ex-vaudevilliste assez médiocre, M. Moreau, le *Messager*, donnant gain de cause à une sorte de malignité publique posthume, affirme nettement que la plupart des ouvrages signés par Favart, l'auteur des *Trois sultanes* et de la *Chercheuse d'esprit*, ont été écrits par l'abbé de Voisenon.

Du vivant des deux amis on avait essayé déjà d'insinuer que les *Sultanes*, *Isabelle et Gertrude* et la *Fée Urgèle*, étaient entièrement l'œuvre de Voisenon. L'honnête abbé donna les preuves convaincantes de la vérité à ses contemporains. Il prouva que lorsque Favart composa la *Chercheuse d'esprit*, *Minette à la cour* et le *Coq de village*, il n'avait encore formé aucune liaison avec lui.

Laissons donc reposer en paix les cendres d'un des pères du vaudeville français, ce vaudevillisme qui est devenu, grâce à Scribe et à ses imitateurs, la vraie, la seule comédie de notre époque.

⁂ Un de ces poëtereaux va-nu-pieds qui tendent la main chez tous les gens de lettres, sous prétexte d'infortune imméritée, avait demandé à diverses reprises des secours à Béranger. S'apercevant qu'à chaque demande nouvelle l'offrande diminuait, notre coquin de mauvaises lettres écrivit une violente satire contre le chantre du *Dieu des bonnes gens* et la lui porta, espérant obtenir plus du *chantage* que de l'aumône.

Béranger reçut l'épître et la lut sans sourciller. « Monsieur, dit-il au poëte chanteur, il y a bien des fautes dans ces vers, permettez-moi de les corriger. »

Il s'approche de son bureau, prend une plume, efface, polit, aiguise plusieurs traits, en ajoute de nouveaux, et rendant avec le même flegme la satire à l'auteur :

— Je la crois mieux à présent, dit-il, vous pouvez la publier.

Le poëtereau tomba à ses pieds, versa des larmes, et jeta ses vers au feu de la cheminée.

Béranger ému lui tendit les bras et partagea avec lui le contenu de sa bourse.

C'était tout ce que voulait le drôle. Le tour était joué. Gare aux autres célébrités!

⁂ Le brave maréchal de *** croyait avoir à se plaindre d'un de ses anciens secrétaires en Afrique. Quand celui-ci vint à Paris, il courut chez le maréchal pour se disculper.

Il le trouva dans l'antichambre reconduisant des visiteurs. Dès que le vieux militaire l'aperçut, il se détourna pour l'éviter.

— Ah! maréchal, s'écria le secrétaire, à la bonne heure; je suis satisfait, vous ne me traitez pas en ennemi.

Le maréchal, surpris de cette outrecuidance, le regarda, et dit sévèrement :

— Qui vous fait penser cela, monsieur?

— Si j'étais un ennemi, reprit le solliciteur, vous ne m'auriez pas tourné le dos.

Le maréchal ne put s'empêcher de rire : il était désarmé, et, pour la première fois, vaincu.

⁂ Quand Alexandre Dumas est dans une réunion quelconque et qu'on ne lui donne pas des coups d'encensoir au visage, il sait très-bien s'en décerner lui-même.

Un soir qu'il avait longuement parlé des victoires littéraires qui l'ont fait maréchal de lettres, un envieux lui insinua hypocritement ce propos :

— Vos victoires! vos victoires!... soit!... mais vous avez des collaborateurs!

Dumas répondit majestueusement :

— Napoléon n'avait-il pas des généraux? Et pour cela en est-il moins le vainqueur d'Austerlitz et d'Iéna?

Luc Bardas.

THÉATRES.

En ce bas monde, en vertu d'un principe éternel, la mer a ses flux et reflux, et l'esprit humain son *action* et sa *réaction*. Les oisifs se sont beaucoup amusés aux petites méchancetés des biographes contemporains, cela a duré quelques années; et voici qu'aujourd'hui ces mêmes oisifs battent des mains lorsqu'on écorche les libellistes, lorsqu'on les torture, lorsqu'on fait couler leur sang, et qu'on demande leurs têtes.

Mais, inconséquent public que tu es, si leurs brochures sont si exécrables, pourquoi les achètes-tu? Ce n'est pas l'auteur qui fait le succès de son œuvre, c'est toi, public!

Bref, à présent que M. Eugène de Mirecourt, condamné par la loi, expie en prison le tort d'avoir suivi la voie que lui indiquait le succès de ses petits pamphlets, voici qu'il est de mode de lui jeter la pierre. M. Legouvé, l'académicien, a fait comme la foule, il a accommodé au goût du jour une comédie qui vieillissait dans les cartons de la Comédie française, et nous avons eu le *Pamphlet*.

S'agit-il d'une œuvre de haute portée, où l'on aborde bravement et franchement la question de savoir si le pamphlet a son utilité publique? Non. L'ouvrage de M. Legouvé n'a aucune portée philosophique, c'est une simple histoire d'amour et de traîtrise, à la façon des mélodrames ordinaires du boulevard du Crime! Henri aime Isabelle, on va les unir lorsqu'un atroce biographe révèle que le père de la petite a livré aux ennemis de son pays, — moyennant finance, — la fameuse forteresse de Bogota. Connais pas!

A-t-il vendu ou n'a-t-il pas vendu la forteresse? Là est la question. Non, il ne l'a pas vendue, et le scélérat de biographe est contraint de l'avouer le pistolet sur la gorge.

J'ai bien été soulagé quand j'ai su à quoi m'en tenir au sujet de la célèbre forteresse de Bogota.

M. Legouvé est un homme réellement chanceux. D'abord il a eu le bonheur de naître le fils de son père. Celui-ci avait chanté le *Mérite des femmes;* alors les femmes, — en vertu d'une certaine franc-maçonnerie occulte, — ont exalté les qualités du fils. M. Legouvé est riche, aimable, bien posé dans le monde politique; il a été joué par mademoiselle Rachel, traduit par un Italien de grand mérite, et interprété par madame Ristori. En outre, il est académicien. Rien ne l'oblige à faire des pièces médiocres. Pourquoi a-t-il donc commis le *Pamphlet?*

Il y avait une excellente idée de comédie dans le *Jocrisse millionnaire* qu'on vient de jouer au Vaudeville. Malheureusement elle n'a pas été suffisamment développée. Pièce à refaire.

Ce n'est pas l'idée qui a soutenu *Triolet* de MM. Clairville et Pol Mercier, qu'on donnait le même soir. L'idée est ordinaire et tant soit peu banale. C'est un fils qui cherche son père, et trois paternités différentes lui offrent leur giron. Mais comme la situation est habilement menée, comme le détail est gai et plein d'ardeur, quel franc éclat de rire!

Au *Trovatore* a succédé *Rigoletto*, et le public des Italiens a chaleureusement battu des mains. *Rigoletto* est évidemment la meilleure partition de Verdi. Comme exécution l'ensemble a été admirable; Mario, Corsi (malgré sa voix défectueuse), madame Nantier-Didiée, et une débutante, mademoiselle Saint-Urbain, ont fait merveille.

On a dit au paysan Guillot qu'il trouverait, certain soir, un trésor au pied de certain arbre; il vient la bêche sur l'épaule et la lanterne en main pour chercher ce trésor attendu. Ce trésor, c'est une jeune et charmante paysanne. Assistent à cette entrevue nocturne une lanterne, deux lanternes, dix lanternes, et voici pourquoi la nouvelle opérette de M. Offenbach est intitulée le *Mariage aux lanternes*.

Ce tableau villageois de M. Dubois avait grand besoin d'être égayé par la musique du plus gai de tous les maestri modernes. Trois morceaux ont surtout été remarqués : 1° le duo bouffe des deux commères, 2° le quatuor bachique, et 3° l'*Angelus* du dénoûment.

L'an 1857 se fait vieux, il vient d'entrer dans son dernier trimestre; aussi les théâtres se préparent-ils à s'envelopper comme la chrysalide, afin de renaître jeunes et superbes au dernier coup de minuit de la Saint-Sylvestre. On songe déjà aux revues de fin d'année. Delacour et Lambert Thiboust travaillent pour le Palais-Royal, Clairville pour les Variétés, Guénée et Charles Potier pour les Folies-Dramatiques, Alexandre Flan pour les Délassements, et je ne sais plus qui pour Beaumarchais. Le tout sans préjudice de l'imprévu qui pourra surgir d'ici là. Inutile de dire que Béranger sera rudement fêté sur toute la ligne.

Albert Monnier.

LA CHICANE ET L'AMOUR,

DEUX VERTUS DU MÊME PRIX,

PAR

LEFILS, MEILHAC ET DAMOURETTE.

TRENTE CARICATURES LITHOGRAPHIÉES.

Album très-amusant, mais qui ne peut être exposé dans tous les salons en raison des mœurs qu'il représente.

Prix : Paris, au bureau. Cartonné. . 8 fr. Départements, rendu *franco*. Cartonné. . 10 fr.
Broché. . . 6 fr. Broché. . . 7 fr.

Adresser un bon de poste à M. Philipon fils, rue Bergère, 20.

CHOCOLAT-MENIER



L'estime générale dont jouit le *Chocolat-Menier* excite sans cesse les contrefacteurs à imiter sa forme, la couleur de ses enveloppes et tous ses caractères extérieurs.

Beaucoup de personnes sont tous les jours abusées par ces ressemblances, et, ce qui est fâcheux, elles achètent du chocolat inférieur pour du *Chocolat-Menier*, dont la réputation et l'excellente qualité, toujours en rapport avec le prix, sont justifiées par plus de trente années de vogue soutenue.

Pour faire cesser cette tromperie sur la nature de la marchandise vendue, le *Chocolat-Menier* porte maintenant sur chaque tablette une marque de fabrique distinctive, avec la signature conforme au modèle ci-contre.

Ainsi, toute tablette qui ne portera pas, sur la face opposée à l'étiquette à médailles, cette seconde marque de fabrique, devra être refusée par le consommateur.

MALADIES DES FEMMES.

Traitement par Mme LA CHAPELLE, maîtresse sage-femme, professeur d'accouchement, connue par ses succès dans le traitement des maladies utérines, guérison prompte et radicale (sans repos ni régime) des inflammations cancéreuses, ulcérations, pertes, abaissement, déplacement, causes fréquentes et toujours ignorées de la stérilité, des langueurs, palpitations, débilités, faiblesses, malaises nerveux, maigreur, d'un grand nombre de maladies réputées incurables. Les moyens employés par Mme Lachapelle, aussi simples qu'infaillibles, sont le résultat de vingt-cinq années d'études et d'observations pratiques dans le traitement spécial de ces affections. Consultations tous les jours, de trois à cinq heures, rue du Mont-Thabor, 27, près des Tuileries.

STÉRILITÉ DE LA FEMME

constitutionnelle ou accidentelle, complétement détruite par le traitement de Mme Lachapelle, maîtresse sage-femme, professeur d'accouchement. — Consultations tous les jours, de deux à cinq heures, rue du Mont-Thabor, 27, près les Tuileries.

CARTE DE L'INDE.

Toute personne qui désire recevoir la carte de l'Inde qui a paru dans le *Journal amusant* peut nous adresser trois timbres-poste de 20 centimes, nous lui enverrons immédiatement — et *franco* cette carte coloriée. — Des traits orange marquent les positions occupées par les troupes anglaises; — les positions occupées par les insurgés sont marquées d'un trait vert.

On peut avec la carte en couleur suivre très-exactement les opérations militaires dans les possessions anglaises des Indes.

Adresser les trois timbres-poste *franco*, 20, rue Bergère, au bureau du *Journal amusant*.

100 COSTUMES DES DIFFÉRENTES PROVINCES DE LA FRANCE.

Peu de personnes savent qu'il existe encore en France une centaine de costumes qui conservent le cachet de l'ancien temps. Aucune collection moderne ne donne un aussi grand nombre de costumes français, — aucune collection ne les donne gravés et coloriés pour le prix de 40 centimes. — Les collectionneurs de costumes, les artistes peintres, les artistes dramatiques, les romanciers, les costumiers, les directeurs de theatres, en un mot tous ceux qui par goût ou par nécessité désirent connaître les costumes de notre pays, apprendront avec plaisir que la collection du Musée de costumes a poussé la série des costumes français jusqu'au chiffre de 100. Chaque costume, gravé sur acier, imprimé sur in-4° carré, et colorié avec retouches, se vend 40 centimes Les personnes qui nous adresseront un bon de 40 fr. recevront les 100 costumes *francs* de port.

Adresser le bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.



Machine à coudre américaine, système SINGER, de New-York.

Nouveaux perfectionnements. Spécialement organisée pour couturières, lingerie, tailleurs. Seules machines américaines qui aient obtenu la médaille de 1re classe à l'Exposition de 1855.

CALLEBAUT, propriétaire-constructeur, breveté s. g. d g., 6, rue de Choiseul. On est admis à les voir fonctionner de 9 à 4 heures.



LE PETIT JOURNAL POUR RIRE.

Un joli volume grand in-8° formant un charmant livre-album pour salon.

Prix, **5** fr. **50** c.
Franc de port, **7** fr.
A M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

COSMACETI

VINAIGRE D'HYGIÈNE ET DE TOILETTE

DE BRUNIER LENORMAND, 55, RUE VIVIENNE, PARIS.

De l'avis des plus *illustres chimistes* de notre époque, parmi lesquels on remarque le célèbre **Orfila**, le **Cosmaceti** réunit au plus haut degré toutes les conditions d'hygiène, d'utilité et d'agrément.

Dépôt chez tous les principaux Parfumeurs et Coiffeurs de la France et de l'étranger.

Les personnes qui désirent de bons foulards ne peuvent mieux s'adresser qu'à la *Compagnie des Indes*, rue de Grenelle-Saint-Germain, 42. Immense choix de foulards des Indes et de Chine, à 1 fr. 40, 2 25, 3 50, 5, 6, 8, 11 et 15 fr., que l'on payerait partout ailleurs 2 fr. 40, 3 25, 5 50, 7, 8, 12, 15 et 20 fr.



Quinze années de succès ont suffisamment établi la réputation du journal les *Modes parisiennes;* tout le monde sait que cette publication est celle qui rend avec la plus fidèle exactitude le goût et les modes de la société élégante de Paris. Ce n'est point un journal fait pour les marchands ni par les marchands; il n'a aucun engagement qui l'oblige à vanter telle ou telle maison; ses modèles sont choisis en toute liberté, il les prend où il trouve les plus jolies modes, dans le monde d'abord, ensuite dans les premiers ateliers de Paris, — jamais dans des maisons qui payent pour cette reproduction.

Aussi les *Modes parisiennes* sont le journal de la bonne compagnie, et sont reçues dans toutes les cours de l'Europe.

Elles paraissent tous les dimanches (52 fois dans l'année); chaque semaine elles publient au moins une gravure de modes, souvent deux : ces gravures sont exécutées sur acier d'après les dessins de M. Compte-Calix, qui n'en donne à aucun autre journal.

Tous les mois elles donnent une planche de patrons de grandeur naturelle; et des dessins de broderie les plus nouveaux.

Enfin, aux personnes qui souscrivent pour un an, elles font présent, à titre de prime, d'un fort bel album qui se vend 15 fr. dans le commerce. L'album de cette année est dessiné par Gavarni; il se compose de 12 modèles de travestissements. Ces dessins ont été composés et gravés spécialement pour les *Modes parisiennes ;* ils sont coloriés.

Prix : un an, 28 fr.; — six mois, 14 fr.; — trois mois, 7 fr. — On souscrit en envoyant un bon de poste ou un billet à vue à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 96. — 1857. Prix du numéro : 45 centimes. 31 Octobre.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de la *Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX : 3 mois. . . . . 5 fr. 6 mois. . . . . 10 » 12 mois . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

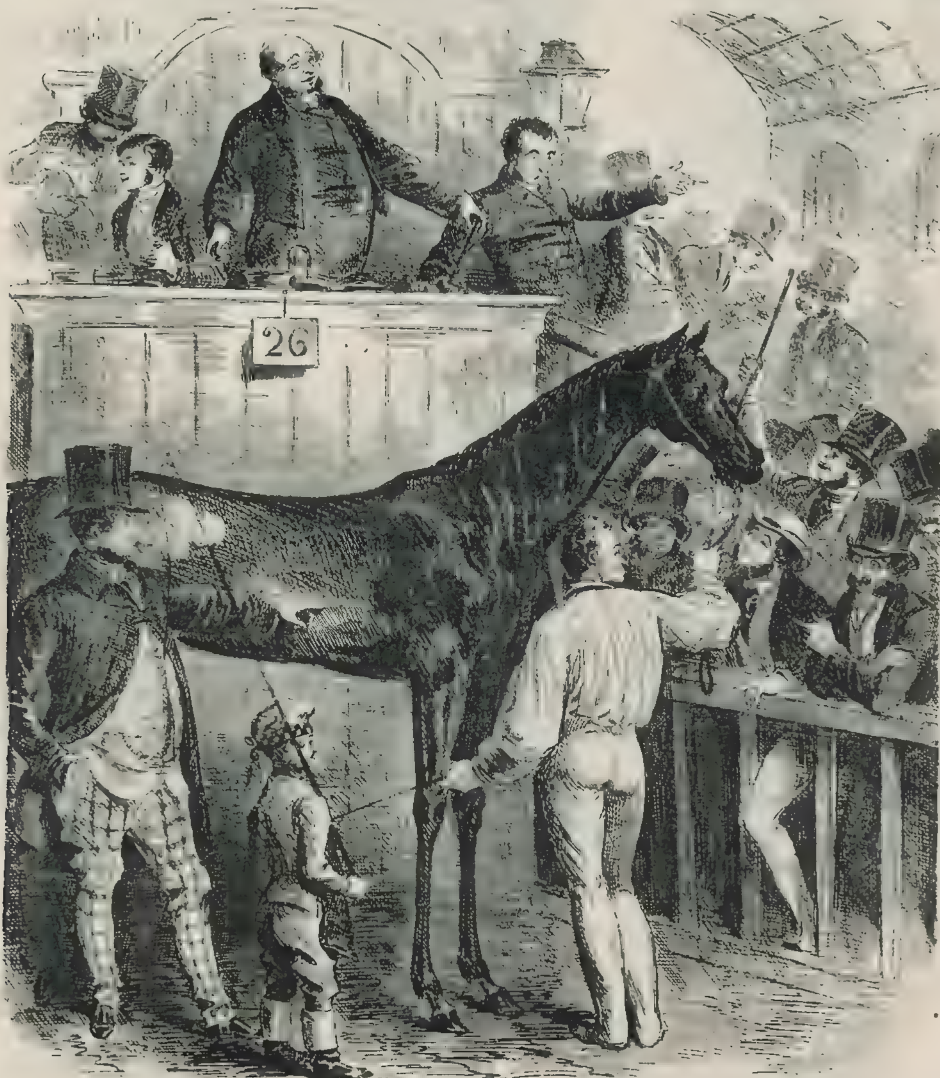
Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delisy, Davies et Cie, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipsig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

UNE VISITE AU TATTERSALL, — par MARCELIN.



NOUS VENDONS LE NUMÉRO VINGT-SIX. 14510

Flick-Flack-Flock, magnifique cheval anglais, se monte, s'attèle seul et à deux, belles actions, garanti des vices rédhibitoires..... A vingt-cinq mille francs il y a-t-il marchand '....
UNE VOIX. — Il y a marchand à cent cinquante francs!

UNE VISITE AU TATTERSALL. — par MARCELIN (suite).



14511

UN CHEVAL ANGLAIS.



14512

UNE BIEN BONNE OCCASION.

— Voilà un cheval très-vicieux, on n'a jamais pu le monter, il a déjà tué trois personnes: tu l'auras pour rien.



14513

UN PROFIL DE MECKLEMBOURGEOIS.



14514

COMME ÇA SE TROUVE!

— Vous voulez me vendre ce cheval; mais il boite.
— Aujourd'hui c'est possible, mais je vous jure qu'il ne boitait pas hier, et je vous garantis qu'il ne boitera pas demain.

ALMANACH EN VERS.

GALERIE DE MUSICIENS.

On nous annonce une cinquantaine d'*almanachs pour* 1858. Douze ou quinze de ces opuscules ont déjà paru; d'autres fermentent encore dans la grande chaudière typographique. Parmi ces derniers figurera un *almanach en vers*. La tentative n'est pas nouvelle, mais elle a été rajeunie cette fois, dit-on, par des détails piquants, et surtout par un curieux panorama de toutes nos illustrations contemporaines.

En attendant l'apparition du livre, l'auteur nous a permis de communiquer à nos lecteurs un extrait de son chapitre, *Galerie des musiciens.*

***

ROSSINI, chargé d'ans, porte un nom dont la gloire
Depuis trente ans rayonne au temple de Mémoire.
Sur ses chefs-d'œuvre il jette un dédain solennel...
Malice d'un vieillard qui se sait immortel.

***

MEYERBEER nous saisit par sa mâle harmonie,
Et par cet art puissant qui ressemble au génie.
Pourquoi ses opéras sont-ils prônés, vantés,
Toujours quinze ou vingt ans avant d'être chantés!

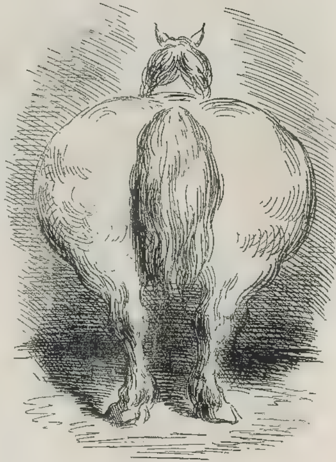
UNE VISITE AU TATTERSALL, — par MARCELIN (suite).



14515

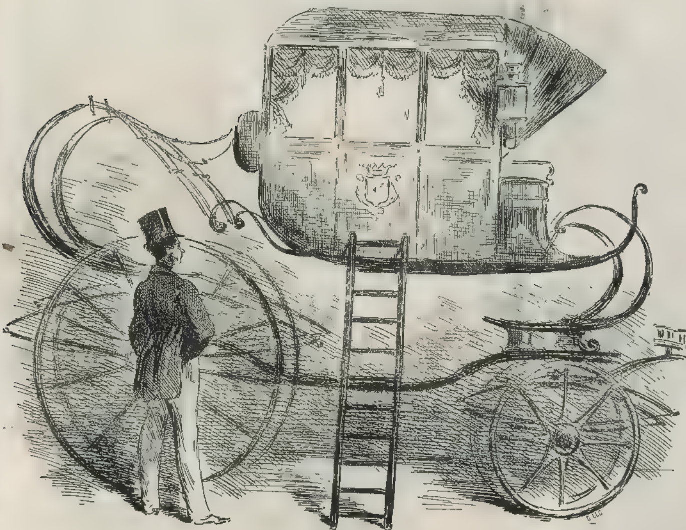
UN ENCHÉRISSEUR AGAÇANT.

— Quatre mille francs!
— Quatre mille francs vingt-cinq centimes!
— Quatre mille cent francs!
— Vingt-cinq centimes!
— Quatre mille cinq cents francs!
— Vingt-cinq centimes!
— Cinq mille francs!
— Vingt-cinq centimes!



14516

LE COTÉ SAILLANT D'UN PERCHERON.



14517

A VENDRE : MAGNIFIQUE GONDOLE-CARABAS.

— Ça devait aller sur l'eau, ces voitures-là!



14518

UN JOLI PETIT CHEVAL DE CHASSE.

***

VERDI, l'homme du jour! tout l'univers le chante.
Sa musique est piquante, et même déchirante.
De Paris au Pérou le monde théâtral
Veut des airs de Verdi : c'est un cri général.

***

AUBER, grand ciseleur, élégant mélodiste,
Traite coquettement le sujet le plus triste.
Son chant fin, gracieux, son orchestre moqueur,
Charment l'esprit, — souvent au détriment du cœur.

***

HALÉVY, matador de la grande musique,
Fait largement vibrer la corde dramatique;
Évite avec tant d'art les chants de mauvais goût,
Que ses chants quelquefois ne chantent pas du tout.

(*Voir la suite page* 5.)

LA GUERRE DANS L'INDE, — dessin de G. DORÉ.



TROUPES ANGLAISES SE RENDANT A DEHLI.

QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES DU JOURNAL AMUSANT.

L'explication en sera donnée dans le prochain numéro.

N° 1.



14520

Devinez ce qui fait que la science de vos illustres astronomes sera toujours subordonnée à celle du moindre d'entre nous.

N° 2.



14521

Savez-vous pourquoi, lorsqu'une de ces dames vient a mourir, les médecins éprouvent une si grande répugnance à faire leur autopsie?

N° 3.



14522

Pourquoi, parmi ces individus généralement assez modestes, ceux qui portent des cerises se montrent-ils si orgueilleux et si hautains vis-à-vis de leurs camarades?

***

Maîtres anciens, nouveaux, musique bouffe ou sainte,
Sur Ambroise Thomas ont laissé leur empreinte.
C'est un fier érudit; mais au public, souvent,
On ne plaît qu'à moitié quand on est si savant.

***

Clapisson de son art possède les mystères.
Sa palette a des tons joyeux, tendres, austères;
Mais son dessin flottant se démène à grands frais
Tantôt sur des hauteurs, tantôt dans des marais.

***

Implacable ennemi des formules classiques,
Berlioz, grand lama des bandes symphoniques,
Innovateur hardi, cultive tour à tour
L'esthétique profonde et le plat calembour.

***

Reber des vieux auteurs avec bonheur s'inspire.
La musique de chambre a déteint sur sa lyre.
Il restaure Grétry, retape Dalayrac,
Fait l'article champêtre, et tient le bric-à-brac.

***

Bien que Victor Massé soit un artiste habile,
Au milieu du fracas on cherche encor son style.
Il a le coloris, et la verve, et le feu;
Il brille, il étincèle... et vous captive peu.

***

Carafa, grand flâneur, encor vert pour son âge.
On le voit en tous lieux. Très-maigre est son bagage,
Et sur trois opéras, un seul est à citer.
Il dit que Rossini n'a fait que l'imiter...

J. Lovy.

LES PLASTRONS DE LA PETITE PRESSE.

VII.

M. PAULIN GAGNE.

M. Paulin Gagne, ancien avocat à la cour royale, poëte excentrique, n'est plus aujourd'hui qu'un météore éclipsé.

Il brillait il y a une quinzaine d'années.

Après avoir publié une série de poésies riantes, telles que le *Suicide*, le *Délire*, le *Martyre des rois*, le *Lac de feu*, M. Paulin Gagne s'inspira du tremblement de terre de la Guadeloupe pour enfanter l'*Océan des catastrophes*.

Ce poëme mit le comble à sa réputation; l'auteur devint le *lion* des cercles littéraires, et les petits journaux le surnommèrent le *chantre de la mort*.

Jamais surnom ne fut mieux mérité. La muse de M. Gagne, constamment appuyée sur un cercueil, ne se nourrissait que de cyprès, de désastres, de fléaux et d'épidémies. Le sombre Young à côté de Gagne n'était qu'un poëte à l'eau rose; les lamentations de Jérémie, comparées aux produits de Gagne, n'étaient que des idylles.

Chaque triste événement venait se répercuter dans l'âme et dans le cerveau du chantre de la mort, pour aller rebondir dans le monde à l'état d'alexandrins lamentables. Car il faut vous dire que le *Martyre des rois* était un poëme sur la mort tragique du duc d'Orléans; le *Délire*, un poëme sur la terrible catastrophe du chemin de fer de la rive gauche; le *Lac de feu*, un poëme sur l'incendie de Hambourg.

M. Paulin Gagne n'accordait sa lyre qu'au milieu des cadavres, des sinistres, du feu, du sang, du soufre, de la peste et tout le tremblement. Sa verve diabolique ne s'échauffait qu'aux flammes de l'enfer, au râle des mourants, aux convulsions de la nature entière.

Heureusement la forme agréable de sa poésie rachetait ce que le fond pouvait avoir de mélancolique. Tantôt il employait les métaphores culinaires, comme dans ces vers :

> Et l'Océan lui-même, à ce moment fatal,
> Gigantesque marmite au foyer infernal,
> A senti bouillonner ses ondes écumantes.
> . . . .

Ou bien dans ceux-ci :

> Il faut, désespérés, demeurer impuissants,
> Quand nos fils, nos époux, nos amis rôtissants,
> Etc., etc. . . . .

Tantôt il empruntait ses images à la musique; par exemple :

> En entendant les cris de ce peuple en délire,
> Et l'horrible fracas impossible à décrire
> Du tocsin, des tambours, des cloches, des clairons,
> Et des toits s'écroulant, et des coups de canons,
> On eût dit qu'en ce jour de misère profonde
> Au banquet de la mort tous les volcans du monde
> Avaient pris rendez-vous, et d'un chœur général
> Foudroyaient à la terre un concert infernal!

Vous voyez que la versification était ronflante; seulement elle manquait de gaieté.

Un beau jour cependant M. Paulin Gagne fit diversion à ses pensées de croque-mort en publiant la *Monopanglotte*, projet de langue universelle adressé à tous les souverains de la terre et à tous les peuples du monde.

C'était une brochure bleu de ciel, dans laquelle l'auteur proposait à l'univers en masse de décliner tous les substantifs sur *rosa* et sur *dominus*; il invitait en outre toutes les nations du globe à fournir leur quote-part pour composer la langue universelle. Grâce à cet adroit piquenique international, on ne blessait la susceptibilité de personne, et l'on contentait tous les peuples.

La *Monopanglotte* était suivie de quelques fragments d'un poëme intitulé l'*Empire universel*, dont voici un extrait :

> Je présente un projet de langue universelle
> Pour qui depuis longtemps se creuse ma cervelle,
> Et dont les éléments, sans apprêt exposés,
> Ne seront par aucun justement récusés;
> Qui, par l'addition de très-simples finales,
> Détruisant du discours les immenses dédales,
> Et simplifiant tout, rendant tout régulier,
> En conservant des mots l'unique singulier,

HIÉROGLYPHES MENSUELS DU JOURNAL AMUSANT.

L'explication en langue vulgaire en sera donnée dans le prochain numéro.

N° 4.



N° 5.



N° 6.



Rendront la langue à tous si facile à comprendre,
Qu'en moins de quatre mois chacun pourra l'apprendre.

Impossible de s'exprimer dans la langue des dieux, à propos de langue, d'une façon plus nette, plus simple et plus éloquente.

Aussi la *Monopanglotte* produisit-elle la plus vive sensation dans Paris. Les petits journaux chantèrent M. Paulin Gagne dans tous les tons de la gamme; ils le proclamèrent grand poëte et philanthrope sublime. « Heureux le peuple qui le possède! s'écriaient-ils. Malheur à qui perd Gagne! »

Saturé d'ovations, accablé sous le poids de sa gloire, le chantre de la mort, l'auteur de la *Monopanglotte*, alla s'ensevelir dans la retraite. Depuis bien des années je n'entendais plus parler de lui, quand l'autre jour je lus l'annonce suivante à la quatrième page des grands journaux :

« *L'*Unitéide, *poëme par M. Gagne, rédacteur du* Théatre du monde, *est un vrai chef-d'œuvre. — Chez Didier*, etc. »

Le *Théâtre du monde* est donc un journal? M. Paulin Gagne s'est donc enrégimenté parmi la milice de la presse? Il faut le croire; et, de plus, il nous a dotés d'un nouveau poëme, l'*Unitéide;* — un vrai chef-d'œuvre, dit l'annonce, — ce qui fait supposer que les poëmes précédents du chantre de la mort n'étaient que de faux chefs-d'œuvre.

Mais, hélas! pas une voix ne s'élève dans la presse pour rattacher le grelot des anciens jours de triomphe. L'heure de M. Paulin Gagne est passée; il a fait son temps. D'autres plastrons l'ont remplacé.

J. Lovy.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

⁂ Les mariages théâtrals sont à la mode. Voici ce que j'ai entendu concernant l'alliance d'un jeune premier et d'une fausse Déjazet :

Eh quoi! cet acteur si froid, disait-on, épouse cette actrice encore plus glaciale que lui?

— Mon Dieu oui.

— Pourquoi faire?

— Des carafes d'orgeat, répondit l'homme interrogé.

⁂ Paulin avait parié avec une jolie blonde, sa cousine, qu'il saurait avant quinze jours la couleur de ses jarretières.

Afin de dépister le cousin, la cousine acheta une douzaine de paires de cet ornement indispensable. Elle en avait des bleues, elle en avait des jaunes, des vertes, des rouges, elle en avait de toutes les couleurs.

Après avoir vainement essayé de séduire à prix d'or sa femme de chambre, Paulin fit semblant de renoncer à son projet. Il offrit même, en gage de soumission, une ravissante crinoline à treillage de fer. La cousine accepta cet appareil à la mode.

Le soir venu, on se rendit de compagnie au bal de la préfecture, et la jolie blonde valsa vertueusement avec son frère aîné. Au moment où elle venait de s'asseoir pour se reposer, Paulin s'approcha malicieusement de son fauteuil, et lui dit d'un air triomphant :

— Belle cousine, j'ai gagné le pari... Elles sont bleues!

La cousine rougit. En effet ses jarretières étaient bleues. Elle se demanda par quel machiavélisme son partenaire avait pénétré ce mystère.

— Ne vous creusez pas le cerveau, dit-il, mon moyen est bien simple : vous avez valsé avec un jupon de crinoline à armature de fer, c'était immanquable. La crinoline n'a été inventée que pour jouer des mauvais tours aux jeunes filles.

Le soir même la crinoline fut rejetée de la toilette de la jolie cousine.

Avis à toutes les *crinolineuses*.

⁂ Un officier de l'armée d'Afrique me racontait que pendant l'interminable guerre de pourchasse faite à Abd-el-Kader, une nuit d'expédition qu'il fumait son cigare avec quelques frères d'armes, il lui arriva de prononcer ces paroles :

— Je donnerais bien volontiers, disait-il, le meilleur de mes cigares à celui qui m'enseignerait le moyen d'éteindre ce feu rallumé par l'émir rebelle.

Un zouave, enfant de Paris, qui était en faction, s'approcha de l'officier :

— Commandant, avec votre permission, dit-il, ce moyen je le connais... Et je dis qu'il est chenu.

— Parle.

— Et vous me donnerez le meilleur de vos cigares si je vous indique un moyen d'éteindre le feu allumé par Albert Cadet?

— C'est convenu.

— Eh bien, moi, je répondrais de l'éteindre avec un seul seau d'eau...

— Tu veux rire?... Un seul seau d'eau...

— Dame! je sais la manière de m'en servir...

— Comment?

— C'est simple comme bonjour. Et d'une : amenez-moi l'émir. Et de deux : alors moi je lui ferai boire goutte à goutte mon seau d'eau jusqu'à ce qu'il en crève. Donc j'aurai éteint l'incendie avec un seul seau d'eau. Et voilà.

L'officier lui donna son meilleur cigare, mais il n'essaya pas de mettre son moyen à exécution. Le difficile pour faire un civet ce n'est pas la sauce, c'est d'attraper le lièvre.

⁂ Une des porteuses de crinoline qui illustrent les concerts Musard, ayant sans doute à se plaindre des manières d'un petit monsieur de la Bourse qui la toisait insolemment sous le péristyle de l'hôtel d'Osmond, lui dit :

— Est-ce ainsi qu'on regarde une femme comme il faut?

— Comme il en faut! répliqua le jeune monsieur en lui lançant la fumée de son cigare, et il passa outre.

⁂ Devant la vitrine de Martinet, le marchand d'images, la foule assemblée riait en regardant cette caricature qui représente un pochard assis au coin de la borne et attendant paisiblement que sa maison passe pour y entrer.

Une espèce de chiffonnier philosophe s'arrêta et dit :

— Riez de ce soulard à qui vous ressemblez tant, tas de badauds! Comme lui vous cherchez le bonheur; comme lui vous cherchez une maison, sachant confusément que vous en avez une.

Luc Bardas.

THÉATRES.

Il naît à certaines époques des êtres privilégiés chargés de faire revivre, en les interprétant, l'œuvre des maîtres. Rachel nous rend Corneille et Racine; Broban nous initie aux splendeurs de la belle langue de Molière; leurs devanciers : Talma, Molé, mesdemoiselles Mars et Georges, avaient transmis à la génération qui nous a précédés le fardeau glorieux de la tradition. Frédérick-Lemaître, Bocage, madame Dorval, nous ont fait apprécier Hugo, Alexandre Dumas, de Vigny. Déjazet semble avoir été créée pour être l'interprète élevée du poëte populaire que la France ne remplacera jamais.

Déjazet, c'est le génie de la chanson, c'est la muse de Béranger.

Personne n'a compris mieux qu'elle l'esprit, la grâce, la gaieté du chansonnier. Nul n'a mieux lancé le trait barbelé d'esprit et aiguisé de bon sens. La phrase de Béranger n'a point de mystère pour la merveilleuse comédienne; elle en fait scintiller toutes les richesses, toutes les beautés.

Aussi comme elle était à son aise dans les *Chants de Béranger*, l'ouvrage nouveau des Variétés. Eh quoi! dites-vous, Béranger s'est fait le collaborateur posthume de MM. Clairville et Lambert Thiboust? Mon Dieu! oui; voici comment :

Armés d'une paire de ciseaux, — mais de ciseaux intelligents, — la paire d'auteurs en question a fait une heureuse descente dans le recueil du chantre de *Lisette* et de *Frétillon*.

Ils ont butiné dans le *Roi d'Yvetot*, le *Marquis de Carabas*, *Paillasse*, *Roger Bontemps*, *Madame Grégoire*, les *Infidélités de Lisette*, la *Vivandière Catin*, *Mon habit*, les *Souvenirs du peuple*, etc., etc. Semblables aux adroits emballeurs qui empaquettent la porcelaine précieuse de la Chine avec des brins d'étoffes de soie et de velours, ils ont entouré, — pour la préserver, — la poésie de Béranger de leur prose conservatrice.

Franchement, cette prose amusante, disposée en traits d'union, conduit fort habilement ce couplet-ci à ce couplet-là. Il n'y a pas de pièce, c'est vrai, mais il y a des chansons de Béranger. Qui songera à s'en plaindre, surtout quand ces couplets sont dits par Déjazet?

Béranger et Déjazet réunis sur une affiche, c'est une fortune, n'est-ce pas?

Puis, après avoir applaudi les vers de l'Anacréon français, si vous voulez pénétrer dans l'intimité de sa vie modeste, prenez le charmant volume de Savinien Lapointe, son ami fidèle, son disciple fervent, et lisez ces ravissants *Mémoires sur Béranger*, si pleins de nobles traits inconnus, si chargés de reparties vives et spirituelles, et de jugements sur les auteurs modernes, arrêts prononcés en dernier ressort.

Vous dirai-je les malheurs de l'*Amiral de l'escadre bleue*, drame de M. Paul Foucher, offert au public du Cirque impérial?

Connaissez-vous ce pauvre amiral Bing, qui fut vaincu par les Français devant Port-Mahon? Les Anglais, ne voulant pas avouer que leurs matelots pouvaient être vaincus, préférèrent attribuer leur défaite à la trahison ou à l'incapacité de l'amiral commandant l'escadre. Bing fut fusillé.

C'est la relation de ce déni de justice que le Cirque vient de représenter avec succès. Bocage y a été très-remarquable dans le rôle de l'infortuné amiral.

Aux Italiens, l'Alboni nous est revenue avec la *Cenerentola*. Que de charme et de séduction dans cette voix douce et veloutée, émise sans efforts, et qui se joue des difficultés musicales! L'Alboni représente aujourd'hui la véritable méthode de chant, celle qui procède du goût, et ne fatigue pas plus la voix du chanteur que l'oreille de l'auditeur. Défense aux compositeurs casseurs de voix de casser la voix de l'Alboni.

Arnal a fait une rentrée triomphale au Palais-Royal dans le *Supplice de Tantale* et l'*Affaire de la rue de Lourcine*. Quel beau diseur, quel savant profond dans l'art théâtral! Nous l'avons vigoureusement applaudi des deux mains dans le *Supplice de Tantale*, et nous avons bien regretté de ne pouvoir le fêter de la même sorte dans la *Rue de Lourcine*, les méchantes langues auraient prétendu que c'était non le comédien, — mais notre pièce, que nous applaudissions de si bon cœur. Et voici comment le sentiment des convenances rend parfois ingrat.

Maître Wolfram, cette partition si originale, si poétique d'Ernest Reyer, mérite de rester au répertoire du Théâtre-Lyrique. Ses mélodies suaves et mélancoliques sont de celles que l'on aime à entendre souvent.

J'aime aussi à entendre et à revoir souvent Rosa Esper et les Andalouses qui, comme elle, nous réjouissent, aux Folies-Nouvelles, avec leurs pas en *as* et en *os*, gallegadas, fandangos, zapateas, boleros, madrilenas, las graciosas et autres cachuchas. Le bruit des castagnettes, le son des tambours de basque, les bras qui s'agitent, les jambes qui s'envolent, les rubans qui flottent, la soie et le velours qui ondulent, les paillettes qui scintillent, et les yeux qui flamboient! Quel joli kaléidoscope chorégraphique! Rien que d'y penser, j'en ai le frisson.

ALBERT MONNIER.

BIBLIOGRAPHIE.

Dans nos numéros du 10 et du 17 courant, nous avons publié une partie du riche catalogue de la librairie Delahays; nous continuons cette publication aujourd'hui, en faisant remarquer à nos lecteurs que la liste de ce jour contient, avec des ouvrages nouveaux, des livres anciens que tout le monde doit connaître, et que tout homme lettré, tout homme de goût, doit posséder dans sa bibliothèque. Nous voulons parler de *Brantôme*, *Cyrano de Bergerac*, *Bussy-Rabutin*, *Rivarol*, *Chamfort*, et cet auteur si justement décrié pour quelques déplorables abus d'un magnifique talent, *Piron*, dont les œuvres expurgées peuvent aller de pair avec les plus charmants produits de notre littérature nationale.

Brantôme, philosophe de cour qui vivait sous le triste Charles IX, a écrit les *Vies des dames galantes*, histoires un peu bien scandaleuses des grandes dames de son temps, et qui nous font connaître les mœurs et l'esprit de cette époque beaucoup mieux que les livres les plus graves et les plus ennuyeux.

Cyrano de Bergerac n'est pas seulement le raffiné, le bretteur et le coureur de ruelles que tout le monde connaît, ce n'est pas non plus un auteur aussi burlesque que Boileau le ferait croire; il a fait des comédies et des tragédies que l'on ne joue plus et qu'on ne lit pas davantage; mais l'*Histoire comique des États et empires de la lune et du soleil* est une œuvre philosophique digne d'attention. Cyrano, libre penseur de l'école des Gassendi, Campanella et Descartes, est un des précurseurs de la philosophie du dix-huitième siècle. On a dit de lui que c'était un fou sublime; quel est le sage de qui l'on ne dit pas plus ou moins qu'il est fou?

Bussy-Rabutin est encore un conteur d'historiettes amoureuses. Esprit fin, léger, homme du monde, narrateur plus ou moins sincère, presque toujours intéressé par sa vanité dans les récits d'aventures galantes, il n'a pas la bonhomie et la douce philosophie de Brantôme; mais s'il a fait du scandale et de la personnalité, s'il a mis de la haine et de la vengeance dans son *Histoire amoureuse des Gaules*, il a su en faire, — et cela nous suffit, — un livre curieux et amusant.

Vient ensuite Rivarol, l'oracle des salons de son temps, un des types de l'esprit français, l'auteur vrai ou supposé de toutes les malices et méchancetés qui ont couru dans la *bonne compagnie* de 1784 à 1790. Rivarol a laissé des *Pensées et paradoxes*, parmi lesquels il y a sans doute un choix à faire, mais qui au résumé sont un fort bon petit livre. Son discours sur l'*Universalité de la langue française*, ses *Lettres à Necker* et ses poésies lui assignent un rang distingué dans la littérature nationale.

Par ordre chronologique, nous aurions dû parler de Piron avant Rivarol, mais nous prenons au hasard, et voici l'auteur de la *Métromanie*, l'auteur de tant de charmantes épîtres, de contes, de fables, de poésies diverses, qui peuvent et qui doivent être lues. — L'auteur de certains malheureux chefs-d'œuvre qu'on ne doit pas lire, et qui ont fait dire à Piron lui-même dans une sorte de testament : « Je lègue aux jeunes insensés qui auront la malheureuse démangeaison de se signaler par des écrits licencieux et corrupteurs, je leur lègue, dis-je, mon exemple, ma punition, et mon repentir sincère et public. »

Chamfort!... Nous parlions tout à l'heure de l'esprit français, le voici; — le voici dans tout son brillant, dans sa vigueur, sa finesse, sa gaieté, sa philosophie, et souvent sa cruauté. Lisez ses *Caractères et portraits*, ses *Philosophie*, *dialogues*, *lettres*, ses *Maximes et pensées*, et vous verrez ce que cet homme a dépensé d'esprit. — Mais lisez aussi l'étude sur Chamfort, par Arsène Houssaye; elle est imprimée en tête du volume, et elle se lit avec grand plaisir, malgré le voisinage éblouissant des *Caractères et portraits*.

Nous voudrions parler du cours complet de météorologie de Kaemtz, traduit et annoté par Ch. Martins; nous savons que c'est un très-excellent livre, très-estimé, très-recherché; mais nous nous déclarons incompétent, et l'espace nous manque même pour dire notre opinion d'ignorant.

COURSES A LAMARCHE. — Dimanche, 1er novembre, fête de la Toussaint, derniers Steeple-Chases à Lamarche, près Ville-d'Avray. — Handicap. 22 obstacles à franchir. Selling race, 20 obstacles à franchir. Dix-huit chevaux engagés. — Les Steeple-Chases commenceront à trois heures.

BIBLIOTHÈQUE GAULOISE

Nouvelle collection PUBLIÉE PAR A. DELAHAYS, éditeur, rue Voltaire, n°s 4 et 6, près l'Odéon, à Paris.

EN VENTE :

Bussy-Rabutin. Histoire amoureuse des Gaules, suivie de la France galante, romans satiriques du dix-septième siècle attribués au comte de Bussy. Edition nouvelle, avec des Notes et une Introduction, par A. Poitevin. 2 forts vol. in-16, papier vergé collé, rel. en percaline. Prix : 8 fr.

— Le même ouvrage. 2 forts vol. grand in-18 jésus vélin glacé, satiné. Prix : 5 fr.

Brantôme. Vies des dames galantes. Nouvelle édition, revue d'après les meilleurs textes, avec une préface historique et critique et des annotations, par H. Vigneau. 1 vol. in-16 de plus de 500 pages, papier vergé, collé, relié en percaline. Prix : 4 fr.

— Le même ouvrage. 1 vol. grand in-18 jésus vélin, glacé, satiné. Prix : 2 fr.

— Le même. 1 vol. gr. jésus vélin double. 5 fr. Quelques exemplaires.

Sous presse :

Vies des dames illustres. 1 vol.
Vies des hommes illustres et des grands capitaines français. 1 vol.
Vies des grands capitaines étrangers et anecdotes touchant le duel. 1 vol.
Rodomontades et Jurements des Espagnols. 1 vol.

Cyrano de Bergerac. Histoire comique des Etats et Empires de la Lune et du Soleil. Nouvelle édition, revue sur les éditions originales, accompagnée de notes et précédée d'une notice biographique par P. L. Jacob, bibliophile. 1 vol. in-16, papier vergé collé, relié en percaline. Prix : 4 fr.

— Le même. 1 vol. grand in-18 jésus vélin, glacé, satiné. Prix : 2 fr. 50.

L'Heptaméron de la reine Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre. Nouvelle édition, revue sur le texte des anciens manuscrits, accompagnée de notes historiques et littéraires, et précédée d'une notice biographique et bibliographique par P. L. Jacob, bibliophile. 1 fort vol. in-16 de 640 pages, papier vergé collé, relié en percaline. Prix : 5 fr.

— Le même. 1 vol. grand in-18 jésus vélin, glacé, satiné. Prix : 2 fr. 50 c.

NOUVELLES PUBLICATIONS

EN VENTE :

6 fr. au lieu de **12** fr.

Cours complet de météorologie de L. F. Kaemtz, professeur de physique à l'université de Halle, traduit et annoté par Ch. Martens, professeur agrégé d'histoire naturelle à la Faculté de médecine de Paris; avec un Appendice contenant la présentation graphique des tableaux numériques, par L. Lalanne, ingénieur des ponts et chaussées. 1 fort vol. de plus de 500 pages grand in-18 jésus vélin, glacé, satiné, orné de figures.

Chamfort (Œuvres de), précédées d'une Étude sur sa vie et son esprit, par A. Houssaye, et d'une appréciation de Chamfort, par Rœderer. — Les hommes et les choses au dix-huitième siècle. — Caractères et portraits. — Nouvelles à la main. — Le Marchand de Smyrne. — Eloge de Molière et de la Fontaine. — Dialogues philosophiques. — Poésies. — Maximes et pensées. — Tableaux de la Révolution française. 1 vol. grand in-18 jésus vélin, glacé, satiné. Prix : 2 fr. 50 c.

Contes des montagnes, par Alfred Michiels. 1 vol. grand in-18 jésus. Prix : 1 fr.

Histoire d'une pauvre cabane.
Une Guerre domestique.
Le Luthier du Tyrol.
L'Auberge du Pot-d'Étain.
Un Cœur généreux.
Le Plaideur opiniâtre.
Histoire de Mahommed le Laid et de Fattmeh la Belle.
Un tête-à-tête avec un lion.
Le Phare d'Eddystone.
Légendes de la Forêt-Noire.
Légendes souabes.

Piron (Œuvres d'Alexis), précédées d'une notice d'après des documents nouveaux, par Edouard Fournier. — La Métromanie. — Arlequin-Deucalion. — Epîtres. — Odes. — Fables. — Poésies diverses. — Cantates. — Chansons. — Epigrammes. — Esprit de Piron. 1 beau vol. grand in-18 jésus vélin, glacé, satiné, imprimé par Simon Raçon. Prix : 2 fr. 50 c.

Rivarol (Œuvres de). Études sur sa vie et ses œuvres, par Sainte-Beuve, A. Houssaye, A. Malitourne, avec un portrait d'après Carmontelle. — Maximes, Pensées, Paradoxes. — Etudes sur la langue française. — Philosophie. — Esprit de Rivarol. — Poésies. — Etudes sur Dante. — Le petit Almanach des grands hommes. — Le dernier jour de la royauté. 1 vol. grand in-18 jésus vélin, glacé, satiné. Prix : 2 fr. 50.

Ulbach (Louis). Ecrivains et hommes de lettres. — La liquidation littéraire : Voltaire et M. Nicolardot, Montaigne et M. Etienne Catalan, Stendhal, M. Hippolyte Castille, M. Flourens, M. Lanfray — L'Académie et les académiciens : M. E. Pelletan, M. Gustave Planche, Gérard de Nerval. — Le Parti catholique, ses variations, les mélanges de M. Veuillot, etc. 1 vol. grand in-18 jésus, vélin, glacé, satiné. Prix : 2 fr. 50 c. (728)

CHOCOLAT-MENIER



L'estime générale dont jouit le *Chocolat-Menier* excite sans cesse les contrefacteurs à imiter sa forme, la couleur de ses enveloppes et tous ses caractères extérieurs.

Beaucoup de personnes sont tous les jours abusées par ces ressemblances, et, ce qui est fâcheux, elles achètent du chocolat inférieur pour du *Chocolat-Menier,* dont la réputation et l'excellente qualité, toujours en rapport avec le prix, sont justifiées par plus de trente années de vogue soutenue.

Pour faire cesser cette tromperie sur la nature de la marchandise vendue, le *Chocolat-Menier* porte maintenant sur chaque tablette une marque de fabrique distinctive, avec la signature conforme au modèle ci-contre.

Ainsi, toute tablette qui ne portera pas, sur la face opposée à l'étiquette à médailles, cette seconde marque de fabrique, devra être refusée par le consommateur.

Les personnes qui désirent de bons foulards ne peuvent mieux s'adresser qu'à la *Compagnie des Indes*, rue de Grenelle-Saint-Germain, 42. Immense choix de foulards des Indes et de Chine, à 1 fr. 40, 2 25, 3 50, 5, 6, 8, 11 et 15 fr., que l'on payerait partout ailleurs 2 fr. 40, 3 25, 5 50, 7, 8, 12, 15 et 20 fr.

MALADIES DES FEMMES.

Traitement par Mme LA CHAPELLE, maîtresse sage-femme, professeur d'accouchement, connue par ses succès dans le traitement des maladies utérines; guérison prompte et radicale (sans repos ni régime) des inflammations cancéreuses, ulcérations, pertes, abaissement, déplacement, causes fréquentes et toujours ignorées de la stérilité, des langueurs, palpitations, débilités, faiblesses, malaises nerveux, maigreur, d'un grand nombre de maladies réputées incurables. Les moyens employés par Mme Lachapelle, aussi simples qu'infaillibles, sont le résultat de vingt-cinq années d'études et d'observations pratiques dans le traitement spécial de ces affections. Consultations tous les jours, de trois à cinq heures, rue du Mont-Thabor, 27, près des Tuileries.

N'ARRACHEZ PAS! GUÉRISSEZ!

D. DUNNET, M^in Dentiste, 36, faubourg St-Honoré. GUÉRISON *garantie*. Il suffit d'un seul *pansement*.



Quinze années de succès ont suffisamment établi la réputation du journal les *Modes parisiennes;* tout le monde sait que cette publication est celle qui rend avec la plus fidèle exactitude le goût et les modes de la société élégante de Paris. Ce n'est point un journal fait pour les marchands ni par les marchands; il n'a aucun engagement qui l'oblige à vanter telle ou telle maison; ses modèles sont choisis en toute liberté, il les prend où il trouve les plus jolies modes, dans le monde d'abord, ensuite dans les premiers ateliers de Paris, — jamais dans des maisons qui payent pour cette reproduction.

Aussi les *Modes parisiennes* sont le journal de la bonne compagnie, et sont reçues dans toutes les cours de l'Europe.

Elles paraissent tous les dimanches (52 fois dans l'année); chaque semaine elles publient au moins une gravure de modes, souvent deux : ces gravures sont exécutées sur acier d'après les dessins de M. Compte-Calix; qui n'en donne à aucun autre journal.

Tous les mois elles donnent une planche de patrons de grandeur naturelle, et des dessins de broderie les plus nouveaux.

Enfin, aux personnes qui souscrivent pour un an, elles font présent, à titre de prime, d'un fort bel album qui se vend 15 fr. dans le commerce. L'album de cette année est dessiné par Gavarni; il se compose de 12 modèles de travestissements. Ces dessins ont été composés et gravés spécialement pour les *Modes parisiennes ;* ils sont coloriés.

Prix : un an, 28 fr.; — six mois, 14 fr.; — trois mois, 7 fr. — On souscrit en envoyant un bon de poste ou un billet à vue à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

CARTE DE L'INDE.

Toute personne qui désire recevoir la carte de l'Inde qui a paru dans le *Journal amusant* peut nous adresser trois timbres-poste de 20 centimes, nous lui enverrons immédiatement — et *franco* cette carte coloriée. — Des traits orange marquent les positions occupées par les troupes anglaises; — les positions occupées par les insurgés sont marquées d'un trait vert.

On peut avec la carte en couleur suivre très-exactement les opérations militaires dans les possessions anglaises des Indes.

Adresser les trois timbres-poste *franco*, 20, rue Bergère, au bureau du *Journal amusant*.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 97. — 1857. Prix du numéro : 45 centimes. 7 Novembre.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de la *Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX :
3 mois . . . . 5 fr.
6 mois . . . . . 10 »
12 mois . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delisy, Davies et Cie, 1, Norfolk-Street, Strand ; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.



LA RENTRÉE DES VACANCES, *par CARLO GRIPP.*

SUITE DU RETOUR DES VACANCES, — par CARLO GRIPP.



14527

— Monsieur le président oublie sans doute que les audiences vont être reprises?
— Ça mord.



14528

Il était temps de rentrer pour faire habiller Georges; a-t-il grandi pendant les vacances!



14529

— Eh bien, confrère, nous allons donc recommencer à nous dire des sottises?
— Hi! hi!



14530

Clara abuse de la candeur des gens. Elle a acheté un capulet pour faire croire qu'elle est allée à Barèges.



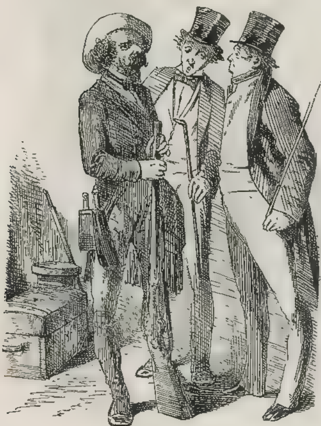
14531

— Vos maîtres ont voyage cette année?
— Oui, nous étions en Suisse et en Allemagne.



14532

Quel bonheur d'avoir passé les vacances à la campagne! L'aspect de la riche nature a rafraîchi mon âme, et je sens augmenter mon amour pour toi!



14533

— Avez-vous été heureux dans vos chasses aux Pyrénées?
— Peu. Je n'ai tué que deux ours, six vautours, quinze isards et vingt loups.



14534

— Où étiez-vous donc, chère?
— A Luchon. Et vous?
— A Dieppe.

Nota. — Ni l'une ni l'autre de ces dames n'ont quitté le quartier de la Boule-Rouge.

SOUVENIRS DU CAMP DE CHALONS, — par GIRIN.



Le café-concert du Mourmelon.

LA SEMAINE.

Elle commence bien, ma semaine! — Il ne s'agit ni de l'arrivée d'un nabab indien, ni de la guérison de mademoiselle Rachel par l'arsenic, ni de la découverte d'un ténor, et pourtant, ce soir, vendredi 30 octobre, — retenez la date, — tout Paris était sur pied, mais le *vrai Paris*, là! le Paris affairé, sophistique et militant, qui veut, qui cherche, qui se démène, qui fait des calembours et des vers, de la musique et des biberons, de la peinture et des chemins de fer, de l'or quelquefois, des dettes plus souvent, de l'esprit toujours.

Et si vous êtes curieux de savoir à quel propos ce grand émoi, allez le demander au *Vaudeville*, qui vient de jouer deux actes d'un millionnaire de ces dernières fournées. La pièce, très-réellement médiocre, est tombée; mais l'intérêt n'était pas dans la pièce, il était dans la composition de la salle. Au foyer gravitaient tous les satellites de la comète million décrivant leurs orbes; il me faudrait la plume exactement coloriste de Th. Gautier pour vous en donner une idée. Quelques désintéressés, égarés au milieu de cette représentation de famille, ont eu toutes les peines du monde à se retirer sains et saufs de l'enthousiasme qui résulte de la prime et du report sagement appliqués. Il s'est même passé dans les couloirs, pendant l'entr'acte, une scène héroï-comique, qui va, dit-on, se terminer par une rencontre.

Un jeune homme candide, et qui croit encore au droit qu'on achetait à la porte du temps de Boileau, exprimait tout haut son opinion, laquelle était loin d'être un panégyrique.

— Monsieur, vous m'en rendrez raison! s'est écrié un employé de l'auteur.

Les cartes ont été échangées, et les témoins sont en course.

Maintenant, — chose bizarre! — tous les gens, sans une seule exception, qui m'ont parlé de ce vaudeville mort-né m'ont dit qu'il était exécrable; — et tous les journaux, sans exception également, qui s'en sont occupés à ma connaissance en disent beaucoup de bien. Qui m'expliquera ceci? Quoi qu'il en soit, la littérature doit porter en soi de singuliers attraits, puisque les parvenus d'aujourd'hui, journalistes d'hier, se souviennent à ce point de ses joies douloureuses, qu'ils font racheter même à coups d'épée pour leurs amis, et au prix du ridicule pour eux, une émotion du temps passé!

Je la comprends d'ailleurs, cette religion du passé — aussi bien que personne, et voilà pourquoi je glisse quelques lignes nécrologiques au milieu de cette causerie frivole.

Il vient de mourir une des seules vieilles femmes de ce temps où les femmes ne veulent plus vieillir. Et d'ailleurs le *sauraient*-elles! Pendant trente ans, elle a soutenu de ses conseils, de son expérience et de son éternelle gaieté, toute une pléiade de littérateurs, de peintres et d'artistes de tout genre; elle leur a communiqué ses chaudes illusions du passé, ses fines analyses du présent, et surtout, et quand même, son inaltérable confiance en l'avenir; cette femme les a rendus opiniâtres, convaincus, virils, après quoi ils sont partis selon leurs instincts, selon leurs forces, selon l'ingratitude humaine! — qui vers la gloire, qui vers les plaisirs, qui vers l'argent. Et mademoiselle Laure de Retoncelles s'est éteinte dans un isolement à peu près complet. Elle ne s'est pas plainte un instant, la chère âme! Elle savait trop la vie, elle a souffert, voilà tout, souffert sans aigreur et sans accuser personne. Elle a gardé jusqu'à la fin son indulgent sourire et son grand œil bleu, encore plus rêveur que malicieux. A qui l'eût interrogée sur les vagues songeries de ses derniers instants, elle eût sans doute répondu comme madame d'Houdetot :

— Je me regrette!

Elle s'en est allée avec les premiers froids, calme, sereine, — un peu sceptique. Son unique inquiétude était qu'on ne consentît à l'enterrer avec sa douillette de satin, ses mitaines de soie et son bonnet à rubans. Cette coquetterie frileuse, elle l'avait bien plutôt en face de l'hiver qu'en face de la mort. Sur l'assurance que l'on se prêterait à cette volonté suprême, elle s'est parée elle-même avec la science attentive des femmes du dix-huitième siècle; — elle s'est fait lire une page de Jean-Jacques, puis elle s'est endormie doucement — et pour toujours.

A l'heure où nous perdions cet esprit vraiment français, et toute cette grâce aimable, une ironique compensation nous rend, assure-t-on, les petites passions galvaniques de l'Académie française. La course au fauteuil, un instant assoupie par suite de l'éclopement de plusieurs candidats, va reprendre de plus belle avec le mois de

SOUVENIRS DU CAMP DE CHALONS, — par GIRIN (suite).



Les zouaves annonçant la représentation de leur théâtre.



La loge des acteurs du théâtre des grenadiers.

novembre. On cite parmi les concurrents, — mais le bruit n'a pas assez de consistance pour mettre déjà les noms propres, — on cite, disons-nous, un gentilhomme septuagénaire qui n'a d'autres titres à invoquer que son mépris absolu pour toute espèce de grammaire et d'orthographe. C'est bien assez! Une première visite aurait été faite à M. Cousin, — lequel, retiré dans le fromage rondelet qu'on lui sait, — a objecté au solliciteur :

— Mon Dieu, monsieur le comte, vous me pardonnerez de ne pas vous féliciter sur vos œuvres, mais depuis dix ans je ne lis pas de livres...

— Parbleu! et moi, croyez-vous que j'en fasse par hasard? a demandé le fils des preux avec un profond dédain.

Là-dessus on s'est quitté avec les plus grandes démonstrations d'estime réciproque.

Sans doute, pour personne à l'heure qu'il est, l'Académie française ne représente une assemblée purement littéraire; néanmoins il serait de bon goût et de bonne tactique de laisser un petit coin du cénacle aux hommes de lettres qui se hasardent dans ce pôle antarctique, — ne fût-ce que pour les récompenser de leur courage. — MM. Théophile Gautier, de Laprade, Jules Sandeau et Janin, malgré toute la forme, toute la poésie, tout l'es-

SOUVENIRS DU CAMP DE CHALONS, — par GIRIN (suite).


14538

Dis donc, Galuchet, c'est embarrassé pour le logement, et ça porte sur soi une tente plus étoffée que celle au colonel!


14539

Mon ami, sont-ce là ces fameux chevaux de Frise dont on parle tant?

prit, tous les éléments neufs et vivants enfin qu'ils introduiraient dans la maison, ne parviendraient pas à troubler le sommeil des vieillards momifiés sur leurs chaises curules. Je sais bien que l'esprit et la poésie ne sont pas exigés par le programme — tant s'en faut! — Mais je suis de l'avis de cet ivrogne auquel son curé vantait les joies immatérielles du paradis.

— C'est fort bien ordonné tout cela! exclamait le bonhomme. Pourtant je mettrais toujours une bouteille de vin sur la table, en boirait qui voudrait!

Que l'Académie nous serve une bouteille, — une seule! — en passant. Il n'y aura pas de débauches.

IL N'Y A PLUS D'ENFANTS, — par RANDON.



14540

— Facteur, j'attends une lettre vous ferez bien attention de ne la remettre qu'à moi-même.



1454.

— Encore ce petit effronté qui nous suit!... ça n'a pas douze ans, et ça pense déjà aux femmes!!



— Dis donc, petite biche...
— Pour qui me prenez-vous?



14543

— Madame Schnitzter, vous savez ce que je vous ai dit... voilà assez longtemps que je souffre... dites-moi franchement oui ou non, j'aime mieux savoir à quoi m'en tenir.

Un événement qui émeut beaucoup plus énergiquement l'attention publique que les agitations de l'Institut, c'est l'élévation de l'escompte de la banque d'Angleterre. Huit pour cent! Voyez-vous d'ici les fabricants d'aiguilles de Birmingham et les brasseurs de la cité? Huit pour cent! voilà le *mane, thecel, pharès* de cette société de marchands et de protectionnistes. Huit pour cent! il ne s'agit plus de wighs ou de torys. Huit pour cent! l'argent se cache, la confiance disparaît depuis le *tunnel* jusqu'à *Waterloo-place;* le crédit meurt, les riches émigrent!

Et avec eux les *pick-pockets* nationaux, bien entendu, qui n'ont plus rien à faire quand la confiance s'en va, les pauvres gens! Ils nous accordent poliment la préférence comme à leurs alliés.

Voici une histoire qu'on me certifie véritable et qui prouve, entre autres moralités, que les voleurs anglais, non plus que l'Académie, n'ont prévu les poëtes en civilisation.

Un pauvre faiseur de sonnets à rimes riches déjeunait avant-hier chez un orfévre du boulevard, ancien ami de sa famille. Le repas avait lieu dans l'arrière-boutique, et de la rue on voyait aisément les gestes des convives. Un voleur anglais, tout frais débarqué, observait la scène de l'extérieur. Or, que voulez-vous que fasse un voleur en face d'un magasin de bijouterie? ce que fait le lièvre dans son gîte. Notre homme songea donc.

« Voici un affamé qui n'a pas l'air d'une probité trop » spartiate à la manière vive et animée dont il entasse les » morceaux : l'œil est profond et avide, la main est effilée. » C'est un confrère. Surveillons-le; de toute évidence, il

« *fera* quelque chose au dessert. Nous le suivrons, et, » pour l'honneur national, nous volerons le voleur, — ce » qui fera rire le diable. »

Effectivement, le café était à peine servi que l'observateur aperçut son *sujet* très-occupé à envelopper précieusement dans du papier un objet qu'il ne put distinguer, mais qui semblait de bonne taille et de bonne prise; l'empaquetage achevé, le colis passa, par un mouvement preste et furtif, dans la poche de l'empaqueteur.

— C'est la gauche! observa l'insulaire.

Le *sujet* sortit et se dirigea vers la Bastille. La course dura une heure sans que la foule permît à l'insulaire de risquer une tentative. A la Bastille, l'homme regarda la colonne en détail; puis, comme satisfait de cet examen, il redescendit les boulevards.

— *Good god!* pensa le pic-pocket, ce sera long!

Ce fut long, en effet.

Vers la nuit seulement, l'Anglais remorqué s'arrêtait exténué dans le bois de Boulogne. Dans une allée isolée, le *sujet* tira de sa poche le précieux paquet; il l'ouvrit avec sollicitude et il en tira...

— Trois morceaux de sucre, dont il dîna avec le plus beau stoïcisme!

Si les escrocs pullulent ici, les brigands faisaient trop défaut dans la forêt de Fontainebleau. Plusieurs peintres, très-chagrinés de cette absence du brigand traditionnel, se sont cotisés pour subventionner à l'année, dans les prix doux, un bandit des marais Pontins, costumé selon les dernières modes des lithographies de romances. Il s'est rencontré de nombreux compétiteurs à l'emploi, et l'on a ouvert un concours dont l'intrigue a été rigoureusement bannie. Le choix unanime s'est fixé sur un ancien garde champêtre. On peut le rencontrer à toute heure, — non, à toutes les heures ténébreuses, — campé sur les rochers les plus abrupts et savamment drapé à l'italienne. Il choisit de préférence les éclaircies qui permettent aux rayons de la lune de détacher son profil dans toute sa pureté. S'il aperçoit un voyageur égaré, il se précipite à sa rencontre et lui présente d'un air hagard..... une tabatière à musique.

J'aurai fini quand je vous aurai narré comment,

Dans les petits journaux,

M. Théodore Barrière dit des méchancetés à la grosse à M. Charles Monselet, qui répond en mettant, lui, les quatre au cent, bonne mesure. Dans ce conflit, il n'y aura d'écrasé que M. Dollingen; vous verrez!

Au théâtre,

Les habitants de Dublin ont offert à mademoiselle Piccolomini une couronne de fleurs naturelles. C'est à la fois peu coûteux — et très-galant. Ce n'est pas tout; les gens d'imagination de la bande ont attaché par un fil de soie à cette couronne un serin des Canaries. Je ne doute pas de l'intention flatteuse de cette allégorie, mais je trouve l'hommage gênant pour la belle cantatrice — et pour le serin donc!

Dans l'industrie,

M. Verneuil (du Cher) vient de livrer à la consommation une *liqueur des druides composée selon la formule sacrée des Germains*, avec cette épigraphe, excellente d'intention et médiocre de prosodie :

Qui en boira
Longtemps vivra.

M. Verneuil (du Cher) joint à chaque flacon de sa liqueur un prospectus qui raconte la *curieuse histoire* de sa découverte. On peut la résumer ainsi : — Mon professeur d'histoire m'a donné un soufflet sur une joue, — duquel soufflet, par déduction, j'ai tiré la liqueur des druides.

Conclusion :

Si le professeur eût continué ses exercices sur l'autre joue, et encore en quelque part ailleurs, M. Verneuil (du Cher) aurait aujourd'hui une cave joliment montée!

Ch. Bataille.

COSARELLES.

Voici le petit fragment d'une pièce officielle affichée il y a une quarantaine d'années à la Martinique. Nous l'avons recueilli l'autre jour, à l'état de cornet, chez un débitant de tabac :

« En cas de sinistre, l'autorité compte sur le secours empressé que tout le monde prêtera, *tant plan*teurs qu'esclaves.

Ce *ra tan plan* n'est-il pas des plus coquets?

* * *

Un fat littéraire disait l'autre soir chez madame de C... qu'il avait l'intention de créer un journal hebdomadaire d'un nouveau genre.

— Mauvaise denrée! fit un assistant. Le marché est du reste suffisamment pourvu. Quelle lacune prétendez-vous combler?

— Oh! une lacune énorme!... Avec mon journal j'espère tuer tous les ridicules.

— Malheureux! s'écria madame de C..., cela vous mènerait au suicide!

J. Lovy.

THÉATRES.

En vérité, on croirait que M. Adrien Lelioux a voulu raconter l'histoire de sa propre pièce en faisant représenter à l'Odéon le *Perroquet gris*.

Voici ce que c'est que ce *perroquet :*

Laurence possède un volatile de ce nom et de ce plumage; elle dit à Faustin, jeune auteur dramatique qui le soir même donne son premier ouvrage au théâtre voisin : — Notre âme naît en même temps qu'une autre âme, souvent son ange gardien, plus souvent encore son ennemie jurée. J'ai découvert où était l'âme ennemie de la vôtre. C'est à elle que vous devez la mauvaise chance qui vous poursuit. Cette âme réside dans le corps de mon perroquet gris. Entrez dans cette serre armé d'un pistolet, et, quand six heures sonneront, vous tuerez mon perroquet. Je vous le jure, le sort qui vous tourmente sera enlevé.

Faustin est superstitieux, il croit Laurence et pénètre dans la serre.

Laurence de Ferrière a convoqué chez elle tous les gens de Paris qui disposent d'un succès à leur gré : c'est le rédacteur d'un feuilleton influent, c'est un libraire en renom, c'est un homme de lettres plein d'initiative, c'est un nouvelliste, etc., etc.

Six heures sonnent, un coup de feu retentit.

— Pauvre Faustin! s'écrie madame de Ferrière en faiblissant. Désespérant d'obtenir un succès, il s'est tué!

Mort! mort!! et Faustin grandit de plusieurs coudées dans l'esprit des assistants. Il passe immédiatement au rang de martyr, au grade de grand homme incompris.

Le nouvelliste annonce sa fin tragique avec un lyrisme inusité, l'homme d'initiative va raconter ce décès dans toutes les loges du théâtre, le libraire achète grassement le manuscrit, et le feuilletoniste influent, brochant sur le tout, fait un succès colossal à l'œuvre du poëte soi-disant défunt.

Quand Faustin, surpris de tant de tapage, sort de sa retraite, il est bien surpris de sa renommée inopinée; mais le tour est fait, il demeure grand homme *quand même.*

Il n'a pas même un *perroqueticide* à se reprocher, car l'animal sur lequel il a tiré était empaillé depuis une huitaine.

Comme son héros, M. Adrien Lelioux est un garçon plein de talent et d'esprit; comme son héros, il a eu bien de la peine à percer. Je souhaite de tout mon cœur qu'il parvienne au plus vite à la position élevée et lucrative de son héros.

M. Adrien Lelioux n'est pas seulement un auteur dramatique fort distingué, c'est en outre un poëte remarquable; il manie le vers avec beaucoup d'éclat, et en attendant la renommée, pour élever sa famille, il fait des comptes rendus de police correctionnelle dans un journal de tribunaux.

Il paraît que la police correctionnelle est un bon lieu d'étude pour les jeunes hommes de lettres; avant d'être l'un des rédacteurs en chef du *Figaro*, notre ami Gustave Bourdin y faisait gaiement son stage, et Jules Moinaux aussi, Jules Moinaux, l'auteur des *Deux aveugles* et de la charge de la *Question d'Orient;* cet écrivain drôlatique vient d'ajouter à son bagage burlesque *Mademoiselle de la Rochetromblon*, légende moyen âge à la *Franc-Boisy*.

Mademoiselle de la Rochetromblon est personnifiée par Joseph Kelm. C'est une noble damoiselle qui gémit dans une tour obscure, où elle consomme beaucoup de tabac à priser. Grêlenflûte, troubadour-abricot, vient l'en délivrer au nez et à la barbe du féroce Grasdoubleau, escorté d'un chœur de chevaliers qui chantent les chœurs en pantomime.

Décidément tous les gens qui tiennent ordinairement le crayon tiennent à faire leur pantomime pour les Folies-Nouvelles. Après Dantan, Nadar, Cham, Maurice Sand et autres, voici le tour de M. Hippolyte Ballue. Sa pantomime des *Brigands pour rire* est fort drôle, très-légère, et de plus délicieusement interprétée par le ravissant pierrot Paul Legrand.

Les Délassements ont rouvert leurs portes closes depuis près de six mois... Enfin!... L'*Escarcelle d'or*, féerie en vingt tableaux de MM. Flan et Blum, a eu le don d'opérer cette merveille.

L'idée de l'*Escarcelle d'or* est morale, et les détails en sont ingénieux. Les décors sont magnifiques, les costumes splendides; les acteurs... ne parlons pas encore des acteurs; les actrices... nous en recauserons plus tard. En ce moment la majorité des actrices de l'endroit a moins de talent que de crinoline.

Cependant parmi tous ces gens de bonne volonté, il y a un vrai comédien : Bourguignon. Puisse l'escarcelle du directeur être, grâce à sa féerie, une *escarcelle* semblable à celle de son affiche.

Albert Monnier.

RÉPONSES AUX QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES

CONTENUES DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 1. Devinez ce qui fait que la science de vos plus illustres astronomes sera toujours subordonnée à celle du moindre d'entre nous.

C'est par la raison bien simple que nous faisons les *plats nets*, tandis que nos savants ne parviennent tout au plus qu'à les découvrir.

N° 2. Savez-vous pourquoi, lorsqu'une de ces dames vient à mourir, les médecins éprouvent une si grande répugnance à faire leur autopsie?

C'est parce qu'ils craignent de passer dans le monde pour des ouvreurs de *portières*.

N° 3. Pourquoi, parmi ces individus généralement assez modestes, ceux qui portent des cerises se montrent-ils si orgueilleux et si hautains vis-à-vis de leurs camarades?

C'est parce qu'ils prétendent descendre de Montmorency.

EXPLICATION DES HIÉROGLYPHES

CONTENUS DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 4. La mort a ses rigueurs,
Chacun doit s'y soumettre.

La, maure tasse et rit, gueur, chaque 1 doit six sous, mètre.

N° 5. Vieux péché
Doit être oublié.

Vieux péché, doigt tete roue, blié.

N° 6. Tout chemin de fer qui n'est pas à ciel ouvert est laid dans son parcours.

Touches, main de fer. Quine, E, pas, acier, coup vert, ais, laie dans son part, court.

VINGT GRANDES LITHOGRAPHIES

PAR GUSTAVE DORÉ,

TIRÉES A PART POUR FORMER UN ALBUM.

Les dessins de GUSTAVE DORÉ que nous publions dans le *Journal amusant* et dans le *Musée francais-anglais* sont faits d'abord sur pierre lithographique et ensuite mis en relief par le procédé Gilot, pour être tirés, avec les caractères, par la presse typographique. On comprend que ce tirage mécanique, fournissant mille exemplaires à l'heure, ne peut, malgré tout le soin qu'on y apporte, donner des épreuves aussi belles que le tirage à la main opéré sur la pierre lithographique elle-même.

Pour satisfaire les amis de Gustave Doré et les nombreux admirateurs de son talent, nous avons fait imprimer vingt grands dessins de cet artiste sur les pierres originales, et nous les mettons en vente en accordant — comme d'habitude — une faveur particulière à nos abonnés.

LE PRIX DE CES VINGT FEUILLES EST DE 20 FR. — POUR NOS ABONNÉS IL N'EST QUE DE 10 FR. — 12 FR. FRANC DE PORT.

LES VINGT SUJETS MIS EN VENTE SONT :

LA MESSE DES MORTS, A SAINT-JEAN DE LUZ.
LES CADEAUX DE L'ENFANT JÉSUS.
LA MESSE DE MINUIT EN ALSACE.
CHASSEURS TYROLIENS A L'AFFUT DU CHEVREUIL.
LA GELÉE.
LA GLACE ROMPUE (SOUVENIR DE NORVÉGE).
LA CHASSE A L'OURS.
COSAQUES BASKIRS POURSUIVIS PAR DES LOUPS.
PAYSANS LAPONS POURSUIVIS PAR DES LOUPS.
BAL DE LA MI-CARÊME.
LES CHIENS DU MONT SAINT-BERNARD.
DÉPART DES CONSCRITS.
LA GLISSADE.
ESCALIER DE L'OPÉRA A LA MI-CARÊME.
CHASSEURS D'OURS.
LES SCHELTERS EN ALSACE.
LES DÉNICHEURS D'AIGLES.
LE MÉNÉTRIER DE BÉRANGER.
CHEF DES INSURGÉS A DEHLI.
TROUPES ANGLAISES SE RENDANT A DELHI.

Adresser un bon de poste de 10 fr. ou de 12 fr. au directeur du *Journal amusant*, rue Bergère, 20.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 98. — 1857. Prix du numéro : 45 centimes. 14 Novembre.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX : 3 mois. . . . . 5 fr. 6 mois. . . . . . 10 » 12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.

On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delisy, Davies et Cie, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipsig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

SOUVENIRS DE CHASSE, — par MARCELIN.



14544

L'APRÈS-DINER.

Qu'ils sont aimables, les chasseurs!

LA SEMAINE.

Les *crimes d'hiver* sont de belle venue, et promettent riche récolte d'émotions aux âmes sensibles.

L'assassinat de *Waterloo-Bridge*, un instant délaissé, comme une mauvaise plaisanterie de carabins, reprend son aspect palpitant d'intérêt, — l'expression est consacrée, — vis-à-vis de la curiosité publique. A la bonne heure! On avait offert tout d'abord un simple habitant du Loiret en holocauste à notre badauderie famélique; l'Orléanais est digéré à cette heure, et il faut de nouveaux piments. Là-dessus, le bon jeune homme rentre dans le sein de sa famille, comme si rien ne s'était passé; il embrasse père et mère, et mange son morceau de veau gras, — avec beaucoup de salade, — et voilà, comme bien on suppose, la chronique courante fort désorientée. On le serait à moins! Heureusement que les journaux d'outre-Manche sont là pour veiller à nos plaisirs! Ils ne lâchent, eux, leurs canards qu'à la dernière plume, et ce n'est pas l'incident neuf qui leur fait défaut, si le besoin s'en fait sentir. Voyez plutôt : ils viennent de ressusciter l'adolescent égaré loin de ses lares; mais, pour un commerçant mal défini, ils nous rendent bien vite un tailleur patenté. On n'est pas plus aimable, comme dit invariablement Grassot dans ses rôles folâtres. Cette fois, il s'agit d'un tailleur français, — oh! par exemple, toutes les victimes sont françaises! c'est trop juste, aussi! — lequel a disparu de Lambeth depuis quelques mois. Le soir du jour où le sac — vous ne l'avez pas oublié, le sac terrible? — fut trouvé sur la Tamise, la propriétaire de la maison, femme perspicace à coup sûr, déclara que deux hommes étaient sortis nuitamment de son immeu-

SOUVENIRS DE CHASSE, — par MARCELIN (suite).



UN PEU DE COQUETTERIE.



ATTENTION SUR LA GAUCHE!

— Monsieur Cointet!... monsieur Cointet! je crois voir venir un lièvre! attention!!!... si je manque mon coup, je compte sur vous.



DIANE CHASSERESSE.



OUI, MON CHER!

— On voyait à peine les oreilles du lièvre... je tire... touché en plein! Et ça à plus de quatre-vingts pas!
— Tu disais quarante pas tout à l'heure.

ble avec un paquet de physionomie louche et lourde. Sur l'observation qu'elle fit à ces gens douteux, ils répondirent — voyez-vous le sang-froid! — que leur sac était *doublé en plomb*. C'était une raison. En Angleterre, où l'on boit des métaux liquéfiés, on a bien le droit de doubler ses malles en plomb. Jusque-là rien que de très-normal. Mais..., voici l'incident pathétique qui surgit, mais le lendemain on remarque dans un appartement (plus particulier à Londres qu'en aucune ville du monde), on remarque, dis-je, des traces de sang, — et la justice reprend son cours.

Hélas! hélas! voilà un tailleur qui nous en prépare à découdre.

A une lieue de ce lugubre Waterloo-Bridge, toute l'Angleterre et toute la France savantes s'étaient donné rendez-vous cette semaine pour assister au lancement du colossal *Great-Eastern*, un vaisseau en fer, de taille à loger une armée. L'expérience n'a pas réussi, — mais l'ingénieur, M. Brunel, affirme que c'est partie remise à un mois. Il se rencontre, dans ce cas comme dans les autres, des séides et des incrédules, et nos constructeurs français sont, en général, du parti qui a si mal profité à saint Thomas. Moi, je crois à tout, — et au reste. Dans un siècle où l'on fait éclore les poulets comme on ferait cuire une brioche, lorsque M. Coste a trouvé des procédés d'élever les petits requins comme des pen-

SOUVENIRS DE CHASSE, — par Marcelin (suite).



14549

LE RENSEIGNEMENT.

— Dites-moi, ma brave femme, vous n'aur ez pas vu un lièvre que je viens de tuer?
— Peut-être ben qu' si : c'est-y pas c'lui qui court là-bas?



14550

SANS LA MOINDRE PRÉTENTION.



14551

LE POTEAU INDICATEUR.

« Carrefour du Grand-Fauconnier, avenue du Loup pendu, avenue d'Écoute-s'il-pleut. »
— Comme ça m'indique où est le chemin de fer!



14552

POUR VOIR SI LE PRINTEMPS S'AVANCE.

sionnaires bien sages, lorsque enfin on a dompté la Vie, toujours résistante et obstinée, je ne vois pas que ce soit grande affaire que d'imposer ses volontés à la Matière inerte, toujours passive et sans velléité d'indépendance. Quoi qu'il en soit, en attendant le *fiat lux*, l'énorme machine vit majestueusement sur ses supports et sans étais, et les préparatifs du lancement s'effectuent avec cette patience calme et convaincue qui caractérise nos alliés.

Nous ne quitterons pas l'Angleterre sans dire quelques mots d'un ouvrage très-chaleureux, très-substantiel, et très-distingué pourtant, que M. Charles Blanc, ancien directeur des Beaux-Arts, vient de publier sur l'exposition de Manchester. M. Charles Blanc se préoccupe vivement du sort particulier de toutes ces merveilles de l'art que les expositions nationales réunissent et font vivre presque en famille, mais que la simple volonté des propriétaires enserre bien vite dans des galeries particulières, trop souvent sans les entourer des mille petits soins qu'exigent les belles toiles, capricieuses comme les belles femmes. M. Charles Blanc demanderait volontiers l'émancipation des tableaux, comme jadis M. Isambert celle des nègres. Plus sérieusement, ce livre est celui d'un artiste bien rempli de son sujet; il sait rendre attrayantes même les explications techniques sur les procédés matériels du métier, lesquels ne sont en soi guère plus dignes d'intérêt que toute la didactique des manuels Roret ou de la *Cuisinière bourgeoise*. C'est un des caractères distinctifs des vrais croyants que ce charme pénétrant dont ils imprègnent les détails les plus vulgaires de leur sujet. Les peintres, les hommes de lettres et les gens du monde trouveront leur compte dans la lecture des *Trésors de*

COSTUMES HINDOUS, — par BELIN, sur les croquis d'après nature de M. P. VALLOUY.


14553
Parsi, adorateur du feu, disciple de Zoroastre. — Bombay.


14554
Tamoul (île de Ceylan).


14555
Bramine Poutty (Indes orientales).


14556
Garde à cheval du rajah de Travancore.


14557
Caste Soudras (Indes orientales).


14558
Bayadere de la présidence de Madras.

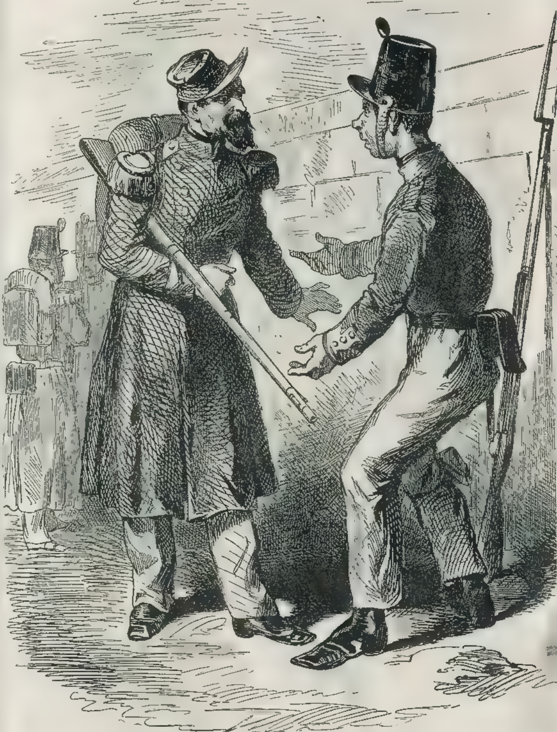
l'art à Manchester : il y a là de la science exquise, un style éprouvé, de l'esprit sans pédanterie, — et de l'enthousiasme encore et toujours.

Je parlais plus haut du regrettable M. Isambert, ce qui m'induit à vous annoncer, pour le mois prochain, la publication d'un nouveau roman de madame Beecher-Stowe, — et ce qui me fournit une transition pour placer une anecdote.

C'était à l'époque de ce brave oncle Tom, qui nous a tous tant émus. MM. la Bédollière et André de Goy suffisaient à peine à alimenter le public d'éditions nouvelles; l'Ambigu et la Gaîté avaient chacun leur *Oncle Tom* avec accompagnement de petits négrillons. Paris était négrophile jusqu'à la rage, — et la province jusqu'à l'épilepsie. De l'autre côté de l'Atlantique, depuis le pays où s'épanouissent les Peaux rouges jusqu'en plein cœur de la civilisation américaine, madame Stowe avait des adversaires et des apôtres convaincus jusqu'au poignard et au revolver — inclusivement.

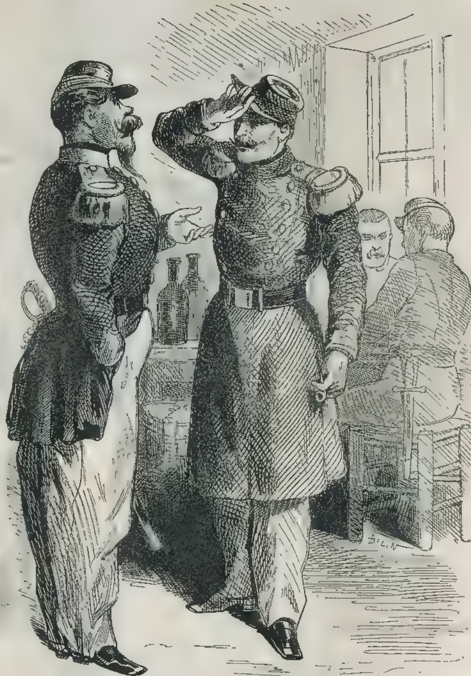
Un brave Parisien désœuvré et très-avide d'émotions prit un beau matin le paquebot et se rendit dans le Connecticut pour aller prêcher la croisade humanitaire. Il descendit chez des négociants avec lesquels un sien oncle avait entretenu des relations d'affaires, et, dès le débotté, il se mit à commencer son prêche. Notre homme tombait en pays ennemi; on commença par rire de ses tirades, puis on lui fit sentir qu'il devenait ennuyeux, puis on le mit finalement à la porte. La foi qui soulève des montagnes contraignit notre prédicant à rentrer par la fenêtre : il reprit son discours juste au point où il l'avait laissé, il s'échauffa, il cria, il pria, il invectiva selon les hasards de l'éloquence, — tant et tant que les Yankees exaspérés l'entraînèrent à l'office, et, séance tenante, l'enduisirent des pieds à la tête d'un beau noir d'ébène, une couleur solide à base de caoutchouc, inaltérable, — — imperméable, garantie. La transformation opérée, on le jeta pêle-mêle avec un troupeau de nègres entassés dans la cale d'un vaisseau en rade, et l'on fit vendre la cargaison. Notre Pierre l'Ermite échut à une famille très-éprise de la religion de madame Stowe. — Si bien qu'à son arrivée on le peigna, on le parfuma, on lui ser-

SCÈNES MILITAIRES, — par HUMBERT et BELIN.



14559

— Veux-tu te dépêcher de prendre ta clarinette!
— Mais, sergent, je n'en ai point.
— Tu répliques!!
— Mais, sergent, je vous assure que je ne suis pas dans la musique.



14560

— Bois-sans-soif, tu manges tout ton remplacement; tu devrais garder au moins une poire pour la soif.
— Pardon, capitaine, mais j'aim' que l' fricot.

vit des bosses de bisons cuites sous les feuilles de latanier, on lui versa les vins les plus exquis dans les verres les plus élégamment ciselés. Rien d'assez onctueux, d'assez délicat, d'assez parfumé pour le bon nègre! Entre les repas, les jeunes filles de la maison l'éventèrent et lui firent de la musique. A l'heure du coucher, on transporta dans sa chambre un bain aromatique pour le disposer au sommeil. L'homme candide s'y plongea avec délices, — mais, ô vicissitude des choses humaines! quand il se présenta le lendemain au salon, il vit, avec une surprise que je renonce à décrire, la maîtresse de maison et ses filles se sauver en poussant des cris d'effroi; pour le maître, il saisit un bambou de belle taille et rossa d'importance l'hôte fêté de la veille, ni plus ni moins qu'un chien galeux.

Le philanthropique Parisien prit ses jambes à son cou, — et ce ne fut qu'après une course d'une heure qu'il se hasarda à réfléchir sur son étrange destin. Il s'assit au bord d'une fontaine, comme le page de Rosine, pour contempler son triste visage. Du premier coup d'œil il comprit tout! — A force de se frotter la figure, dans le bain, avec des brosses et des cold-cream exotiques, il avait enlevé sur une joue une partie de l'enduit qui la recouvrait. — Les négrophiles l'avait traité comme un blanc! — On l'a dit avant moi : tout à plusieurs côtés, les sectes progressives, les hommes et les choses. Pour l'heure, revenu de ses excursions au pays des chimères... noires, l'ancien nègre blanchi à neuf dîne chez Bignon et va au Palais-Royal, sans plus approfondir les mœurs et les tendances des sociétés modernes.

Rien de bien notable dans les théâtres. La *Jeunesse* de M. Augier va et vient, ainsi que devant, de la Comédie française à l'Odéon, puis repart au Gymnase, puis retourne on ne sait où. On compte beaucoup à l'Odéon sur une comédie en trois actes et en vers de M. Amédée Rolland. Le *Mariage de Vadé*, dont il a paru des extraits d'une franche allure dans plusieurs journaux, passera vers le milieu de décembre.

La nomination de M. Nestor Roqueplan à la succession de M. Émile Perrin prend tous les jours plus de consistance. M. Roqueplan est un homme d'infiniment d'esprit; il a l'instinct des belles choses et le sentiment des harmonies larges et osées; mais habitué aux fastuosités grandioses de l'Opéra, ne sera-t-il pas gêné aux entournures et respirera-t-il à l'aise dans cette musique à la vanille que le génie français a créée sous le nom d'Opéra-Comique? On annonce que M. Henri Trianon, un jeune écrivain de beaucoup de savoir et de plus de modestie, sera chargé de l'administration. Voilà qui est bien.

La santé de mademoiselle Rachel donne toujours les plus vives inquiétudes, à ce point que, désespérant du pouvoir de la médecine légale, elle s'est mise entre les mains d'un *guérisseur* campagnard. Il paraît que par une simple application de feuilles de figuier de Barbarie sur la poitrine, ce docteur sans diplôme a déjà produit une amélioration sensible. Voilà un pauvre diable qui aura maille à partir avec la Faculté, s'il nous rend jamais notre illustre Hermione. — Simple question : Qui payera les frais du procès!

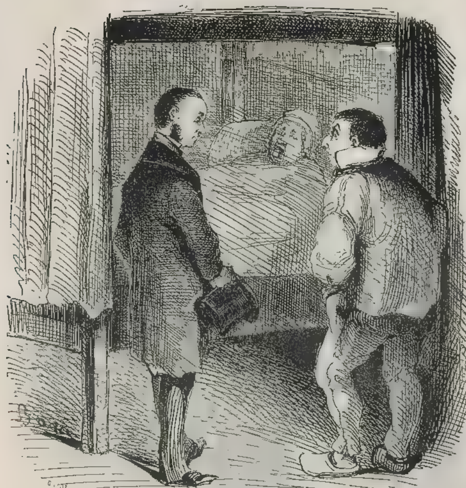
Et j'allais, mon Dieu, oui! signer tout bonnement ce courrier sans vous parler de sport et du dernier steeple-chase de la Marche. — *Franc-Picard* a battu *Orkousta*, *Hartshorn* et *Casse-Cou*. *Pénélope* a distancé, comme en se jouant, *Brack-Dwarf* et *Ratapoil*. J'ai fini. — Et voilà pourquoi dimanche dernier tout le monde élégant se dirigeait à Ville-d'Avray. — Il y avait bien de quoi!

La manie du sport nous a déjà produit une race de chevaux en zinc repoussé, des chevaux grêles, secs et sans formes, auxquels il ne manque qu'un faux col pour ressembler à leurs propriétaires. C'est bien, mais il paraît que ce n'est pas assez.

Un très-digne jeune homme qui a des rentes, une jolie figure, affirme-t-on, une stalle à l'Opéra et une bibliothèque dans son fumoir, vient de faire parcourir à son cheval un kilomètre au trot, en arrière, dans l'espace de cinq minutes trente-six secondes. Bon! la semaine prochaine ce doit être le cheval qui ira entendre *Guillaume Tell* et qui lira la bibliothèque.

CH. BATAILLE.

LES PAYSANS, — par BARIC.



14561

— Mais elle a une langue fort bonne, votre femme.
— Oh! que nenni, monsieu; c'est *ben* la *p'us* mauvaise langue de tout nout' bourg!



14562

— Hé! la mère, qu'est-ce que vous ramassez donc là?
— Du mouron pour les p'tits *oisiaux!*
— Vous appelez ça du mouron? ça m'a plutôt l'air d'une carotte!
— Quand on a mauvaise vue, mon bon monsieu, on peut ben s' tromper de feuilles! c'est *ben* innocemment, j' vous assure!



14563

T'es bourgeois, toi? s'il n' faut que *ben* boire, *ben* manger, *ben* dormir, pour être bourgeois, je l' ferai *ben* itou, moi!!



14564

— Conte-moi donc ça, puisque c'est si *divartissant!*
— Oui, mais comme je n' trouve *ren* de si *divartissant* comme de manger, j' vas toujou' commencer par avaler un *morciau*, arrière!

LE MONDE OCCULTE.

IX.

Les tables parlantes. — Les *mediums* et les esprits frappeurs. — Le monde artiste et les guéridons. — Horoscopes, oracles, consultations, évocations. — Petit état-major de démons. — Apparition de Virgile. — Une loge de concierge et le roi Salomon. — Une séance chez madame Guill....

La danse des tables se maintint pendant quelques mois à l'état de joujou pur et simple. C'était pour les Parisiens une petite expérience de physique amusante, et rien de plus. En s'engouant d'une futilité Paris obéissait à son tempérament. On aurait donc eu fort mauvaise grâce à le chicaner sur les *tables tournantes*.

Mais bientôt les meubles entrèrent dans une nouvelle phase. La fièvre giratoire se compliqua de symptômes américains, de *mediums* et d'esprits frappeurs.

Tables et guéridons se mirent à parler.

Dès lors la maladie prit des proportions graves.

La conversation, qu'on croyait morte en France, s'était réfugiée dans les meubles, et elle s'en donnait à cœur-joie. Dans certains salons, le palissandre jacassait du soir au matin, l'érable babillait comme une pie, et l'acajou ne tarissait pas. D'imberbes guéridons prenaient part à tous les propos du jour, abordaient les questions les plus délicates, résolvaient les problèmes les plus insolubles.

Il va sans dire que le monde artiste, ce monde si impressionnable, si prompt à s'assimiler toutes les fantaisies, à chaperonner toutes les excentricités, se jeta avec ardeur dans ce mouvement *spiritiste*. L'auteur se mit à consulter les tables sur le sort de son manuscrit; l'acteur les inter-

rogea sur son avenir théâtral. Et ces dames donc!... et les figurantes! et le corps du ballet! et le demi-monde! et le quart de monde!... Avec ces dames, les *mediums* n'avaient pas un moment de répit. C'étaient des consultations et des horoscopes à n'en pas finir. Que de gloses charitables sur le prochain! que de piquants oracles! que de malicieuses révélations! Tous les secrets d'alcôve, toutes les confidences de boudoir, tous les mystères des coulisses, tous les arcanes de la toile de fond, tout ce qu'on croyait enfoui dans les profondeurs du troisième dessous s'échappait, jaillissait et s'éventait à travers les fissures d'un meuble. Je vous laisse à penser si le diable y trouvait son compte!

A cette orgie de colloques venait se joindre la fantasmagorie des évocations, accompagnement obligé de cet étrange passe-temps. Le comédien faisait apparaître Talma, Lekain, Garrick, Roscius; le musicien évoquait Mozart, Gluck, Lully, Therpandre et le roi David; le poëte se mettait en rapport avec lord Byron, Corneille, Shakspeare, le Dante, Pindare, Homère; le chanteur entrait en communication avec madame Malibran, avec Elleviou, Garat, Laïs, Farinelli; d'autres enfin conversaient avec Socrate, Pythagore, Moïse, Confutzée, Agamemnon ou le roi Dagobert.

Et tous ces trépassés apparaissaient en chair et en os, et *taillaient des bavettes* avec les vivants!

Nos mandarins lettrés, nos feuilletonistes, ne furent pas à l'abri de cette contagion. Les uns se lancèrent dans le mouvement en joyeux *compères*, d'autres s'y détraquèrent le cerveau.

Et notez que cette moderne démonologie avait déjà sa théorie occulte, son catéchisme technique et son jargon spécial. Puis, indépendamment du *medium*, on comptait un nombreux personnel d'esprits enrégimentés, de coopérateurs invisibles, dont les noms étaient divulgués par les adeptes. Alidex, Mordex, Iaël, Fratin, Sutur, formaient dans certains cénacles l'état-major des esprits frappeurs.

En présence de pareils faits, on ne sait si l'on veille; on se demande comment de semblables folies peuvent s'exhiber en plein dix-neuvième siècle.

Que nous veut toute cette bande d'illuminés? d'où sortent ces sorciers attardés qui viennent placarder leur vieux grimoire au front de la civilisation?

Moi aussi, modeste historien de cette période de démence, j'ai voulu avoir le cœur net de ces incroyables scènes de l'autre monde qui se présentaient dans l'esprit du vulgaire comme une des formes du Magnétisme. Deux ou trois fois j'eus le triste honneur d'être admis dans un de ces sanctuaires affolés où le dieu Guéridon prononçait ses oracles.

Un soir, chez madame de G..., on évoqua Virgile. Le poëte apparut avec son costume romain et sa couronne de laurier. Heureusement il ne savait pas un mot de latin; il ne parlait que le provençal; ce qui sauva le *medium*, M. D..., d'un très-grand embarras.

Inutile de vous dire à quel point je fus édifié.

Le même soir, en rentrant chez moi, je trouvai dans la loge de mon concierge un petit cercle intime occupé à faire parler une table.

Mon concierge, qui ne se refuse rien, venait d'évoquer l'esprit du roi Salomon.

— Esprit, dis-moi quel âge *que j'ai?* fit une grosse commère.

La table resta immobile.

— *J'ai-t-y* trente-cinq ans?

La table frappa un coup.

— Très-bien!... j'ai trente-cinq ans... Mon petit Todor est-il vacciné?

La table resta muette.

Nouvelle demande.

La table persista dans son mutisme.

Le *medium*, écrivain public du coin, expliqua ainsi ce silence obstiné :

— Votre enfant a été vacciné; mais le vaccin n'ayant point pris, c'est comme s'il ne l'avait pas été. Voilà ce que veut dire la table.

Et chacun applaudit à la sagacité du roi Salomon.

Un autre jour, c'était chez madame Guill...., à Passy. L'excellente duègne du Vaudeville avait permis à une famille de voisins de se livrer chez elle à quelques expériences sur un charmant petit guéridon.

L'esprit du guéridon se prêta d'abord de bonne grâce à tous les caprices du *medium*, — une jeune dame fort avenante, ma foi; — mais il finit par se perdre dans un tel abîme de contradictions et de niaiseries, qu'on le força lui-même à reconnaître qu'il n'existait pas.

Si vous voulez faire rire madame Guill..., parlez-lui de cette soirée de Passy.

J. Lovy.

COSARELLES.

Joseph Brid..., le fidèle domestique de madame R..., est une variété dans la famille des Jocrisse et des Calino. Sa maîtresse se donne le malin plaisir de *chroniquer* dans les salons les naïvetés de ce groom sexagénaire, tout en prônant son dévouement et sa probité.

L'autre jour, Joseph dit à madame R... :

— Tout est rangé dans le salon de madame, si madame veut me permettre maintenant de faire une petite course... pour mes affaires.

— Allez, mon ami. Pour vos affaires, dites-vous?... Ah çà! Joseph, j'espère que vous ne jouez pas à la Bourse?

— Oh! jamais, madame! Faut que j'aille aux bureaux de la chancellerie.

— A la chancellerie? Et pourquoi faire?

— Pour avoir la médaille de Sainte-Hélène.

— La médaille de Sainte-Hélène, vous?...

— Oui, madame. Madame sait bien que j'ai servi sous le premier empereur.

— Vous avez servi?...

— Voilà mes certificats, madame... J'ai été domestique, en 1812, chez madame de Civrac. (*Historique.*)

***

Le *Morning-Post* nous apprend qu'un habitant de Falmouth a eu la singulière idée de mettre sa femme en loterie.

« — C'est toujours mieux que de la vendre, dit le journal anglais en donnant cette nouvelle. Malheureusement les billets n'ont pas l'air de vouloir se placer. »

C'est qu'on a peur de gagner.

J. Lovy.

THÉATRES.

En ce moment on se demande : — Avez-vous vu *Tartuffe?* comme jadis la Fontaine demandait à tous les gens qu'il rencontrait : — Avez-vous lu *Baruch?*

Comment se fait-il donc que le *Tartuffe* de Molière soit devenu une actualité en 1857?

M. Fechter, l'élégant jeune premier, l'acteur sympathique aux femmes, s'est fourré en tête de jouer le personnage venimeux de Tartuffe. De plus, il a refait de fond en comble l'antique mise en scène traditionnelle qui nous venait de Molière.

Oh! oh! toucher à la mise en scène de Molière, c'est grave! Démolir ce que les comédiens ont toujours respecté, prétendre faire mieux que l'auteur lui-même, surtout quand cet auteur est Molière, c'est grave, très-grave!

Eh bien, la tentative de M. Fechter n'a pas été aussi irrévérencieuse qu'on aurait pu le croire. Il a trouvé d'heureuses interprétations du texte; il a donné une certaine portée à des choses jusqu'alors gardées dans la pénombre; bref, il a imposé un mouvement inusité, une couleur vive, à cette admirable comédie de l'hypocrisie, que bien des gens regardaient comme une œuvre morte pour le théâtre.

Applaudissons donc M. Fechter et l'administration de l'Odéon pour cet essai aventureux. Il est bon que la jeunesse lutte corps à corps avec les chefs-d'œuvre des maîtres; mais, avouons-le tout bas, tout bas, nous préférons encore le *Tartuffe* de Molière dégagé de tous les *bibelots* de la mise en scène moderne. Les bûches qu'on apporte pour motiver des entrées, le verre de vin avalé, les guêtres retirées, etc., etc., tous ces brimborions nous touchent moins qu'une pensée ingénieuse bien exprimée. Laissez Molière parler à notre raison, et non pas à nos yeux. Permettez-nous de nous reposer dans les chefs-d'œuvre du passé des ficelles de la mise en scène moderne.

Si l'exemple de l'Odéon doit avoir des imitateurs, où irons-nous?... Celui-ci, trouvant que *Tartuffe* manque de mots, en fera ajouter par MM. Duvert et Lauzanne; celui-là, s'apercevant qu'il manque de mouvement, voudra mettre en action le récit de l'exempt au cinquième acte; tel autre terminera la comédie par l'exhibition d'un panorama de la guerre des Indes. Du théâtre, si nous passons à la sculpture, tel monsieur ajoutera des bras à la Vénus de Milo, telle madame fera couvrir d'une robe à quatorze volants les vierges de Raphaël.

Ne touchons pas aux maîtres.

A moins que ce ne soit pour les glorifier avec un peu d'encens, comme MM. Léon Beauvallet et Saint-Agnan-Choler viennent de le faire pour Béranger dans une pièce intitulée la *Filleule du chansonnier*. Ce gentil ouvrage a obtenu à l'Ambigu un succès mérité.

On disait un jour devant M. Villemain devenu ministre :

— Les lettres conduisent à tout.

— A la condition qu'on les quitte, répondit-il judicieusement

M. Solar, l'ancien rédacteur de l'*Époque*, l'ancien collaborateur de Louis Lurine en fait de vaudevilles, M. Solar en est la preuve vivante. Il a quitté le théâtre pour la Bourse, et il est devenu archimillionnaire.

Dans son jeune temps, il avait fait un petit vaudeville, comme tout le monde. S'il était resté obscur ou simplement homme de lettres, aucun directeur n'aurait songé à le monter. Il est millionnaire, et la première représentation de cet opuscule a été un véritable événement.

Cependant ne soyons pas injuste envers *Clairon et Clairette*; ce vaudeville n'est pas plus mauvais qu'un autre, et il a eu le mérite de fournir un excellent rôle de début à mademoiselle Pauline Granger, une évadée du grand répertoire, en rupture de ban. Espérons que la gendarmerie littéraire la renverra bientôt à Molière.

MM. Siraudin et Delacour ont donné au Palais-Royal une agréable bluette intitulée *Vente d'un riche mobilier*; c'est une spirituelle moquerie de la manie qu'ont les lorettes et les comédiennes de vendre cher ce qui souvent leur a coûté peu. Ce que c'est que l'esprit du commerce!

Le Cirque Napoléon a pris ses quartiers d'hiver. On aurait pu croire qu'après l'exercice de la *perche*, tel qu'on l'avait vu exécuter jusqu'alors, en fait de témérité, il était impossible d'aller au delà, et cependant les deux frères Antonio laissent bien loin derrière eux leurs prédécesseurs.

Qu'on se figure une chaise posée à l'extrémité d'une perche, et sur cette chaise un équilibriste exécutant les tours les plus surprenants, et l'on n'aura qu'une faible idée de ce spectacle prodigieux, dont la grâce et la souplesse du clown écartent la frayeur.

Décidément, au Cirque Napoléon, c'est l'impossible qui est l'ordinaire de la maison.

Albert Monnier.



Quinze années de succès ont suffisamment établi la réputation du journal les *Modes parisiennes;* tout le monde sait que cette publication est celle qui rend avec la plus fidèle exactitude le goût et les modes de la société élégante de Paris. Ce n'est point un journal fait pour les marchands ni par les marchands; il n'a aucun engagement qui l'oblige à vanter telle ou telle maison; ses modèles sont choisis en toute liberté, il les prend où il trouve les plus jolies modes, dans le monde d'abord, ensuite dans les premiers ateliers de Paris, — jamais dans des maisons qui payent pour cette reproduction.

Aussi les *Modes parisiennes* sont le journal de la bonne compagnie, et sont reçues dans toutes les cours de l'Europe.

Elles paraissent tous les dimanches (52 fois dans l'année); chaque semaine elles publient au moins une gravure de modes, souvent deux : ces gravures sont exécutées sur acier d'après les dessins de M. Compte-Calix, qui n'en donne à aucun autre journal.

Tous les mois elles donnent une planche de patrons de grandeur naturelle, et des dessins de broderie les plus nouveaux.

Enfin, aux personnes qui souscrivent pour un an, elles font présent, à titre de prime, d'un fort bel album qui se vend 15 fr. dans le commerce. L'album de cette année est dessiné par Gavarni; il se compose de 12 modèles de travestissements. Ces dessins ont été composés et gravés spécialement pour les *Modes parisiennes;* ils sont coloriés.

Prix : un an, 28 fr.; — six mois, 14 fr.; — trois mois, 7 fr. — On souscrit en envoyant un bon de poste ou un billet à vue à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

LA MÉNAGERIE PARISIENNE,

ALBUM COMIQUE LITHOGRAPHIÉ PAR GUSTAVE DORÉ.

Les amateurs du talent de notre jeune ami Doré doivent acheter cet album, qui diffère très-sensiblement des œuvres ordinaires de cet artiste. Ici, ce n'est pas du mouvement, de la fougue, ce charme de composition et cette entente de l'effet qui sont si remarquables dans tout ce que produit l'auteur principal du *Musée français-anglais;* ce sont des types parisiens, en quelque sorte des portraits : portraits des Lorettes, portraits des Gens de Bourse, portraits des Grandes Dames, etc., tout cela est vrai, tout cela est vivant : on l'a vu au bois, sur les boulevards, à la Bourse, partout. Ce n'est pas un album qui doit plaire à tout le monde, c'est un album intéressant pour les artistes et les connaisseurs.

Prix : 10 fr.; — 7 fr. seulement, rendu franco, pour les abonnés du *Musée français-anglais* ou du *Journal amusant.*

Envoyer un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

SECONDE PARTIE DU DESSIN SANS MAITRE.

LA COULEUR,

MÉTHODE DE Mme MARIE-ÉLISABETH CAVÉ,

APPROUVÉE PAR M. EUGENE DELACROIX.

Voir, comprendre, se souvenir, c'est savoir.
RUBENS.

La seconde partie du *Dessin sans Maître* traite de la couleur, et enseigne l'harmonie des tons. Voici, du reste, la table des matières, qui indiquera, mieux que nous ne le saurions dire, le but de l'ouvrage :

Des antiques. — Des grands maîtres. — De la couleur sans couleurs. — Choix du papier et des pinceaux pour l'aquarelle. — Procédé pour tendre le papier. — Manière de laver. — Des tons de chair. — De l'air. — De l'art de s'habiller. — De la couleur de convention. — Des cheveux. — Les femmes brunes et les femmes blondes. — Les hommes grands et les petits hommes. — Les étoffes noires et blanches. — Du dessin dans la couleur. — De la couleur dans la sculpture. — Des étoffes de couleur. — De la touche. — Du mouvement et de la forme. — Des ombres portées. — Des tons lointains. — Des ciels. — Des animaux. — Comment on fait passer un personnage dans l'ombre. — La copie d'un tableau. — La composition d'un tableau. — De l'harmonie des couleurs dans la composition. — De l'esquisse.

Prix : 3 fr. à Paris; — 4 fr. par la poste.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 99. — 1857. Prix du numéro : 45 centimes. 21 Novembre.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Dorr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.



LES PANTINS DE LA MODE, *par* RIOU.

DÉFINITIONS GRAMMATICALES PIQUÉES AU HASARD DE LA FOURCHETTE, — par RANDON.



14566

APOSTROPHE. — S. f. Petit signe pour marquer l'élision d'une voyelle finale, etc., etc., mouvement oratoire par lequel on prend quelqu'un à partie. — En chaire, à la tribune, au barreau et à la halle — une apostrophe bien *envoyée* produit toujours un grand effet.



14567

EVITER — ÉPARGNER. — On *évite* la rencontre de son bottier, afin de lui *epargner* le désagrément de voir un client *géné* dans *sa* chaussure.



14568

EXCUSES. — S'il vous arrive de commettre quelque inconvenance, hâtez-vous d'en *faire* vos excuses, si vous ne voulez vous exposer à ce qu'on vous les *demande*.



14569

APPAS. — S. m. pl. Ce qui attire. — Règle générale, les appas n'ont point de singulier, comme les bœufs — ils vont deux à deux



14570

HAHA. — S. m. Ouverture faite à un mur de jardin ou de parc, avec un fossé en dehors pour découvrir les points de vue. Peu usité en poésie. — Si nous osions hasarder notre opinion personnelle sur l'origine de ce mot, nous dirions qu'il nous paraît formé de la double interjection ah! qui marque la surprise?



14571

HIATUS. — S. m., du latin *hiato*, je m'embête. — On appelle ainsi l'effet disgracieux que produit à l'oreille la rencontre de deux voyelles antipathiques; ainsi le hihan de maître Aliboron, *hiatus* au premier chef.



14572

APPÂT. — S. m. N'a point du pluriel, mais attire néanmoins plus fortement encore que les appas — surtout l'appât de la pièce de cent sous. On peut même affirmer que celui-là ne rate jamais



14573

GALIMATIAS. — Origine du mot. Un avocat plaidant en latin pour le coq d'un paysan nommé Mathias s'embrouilla au point de dire le Mathias du coq, au lieu de le coq de Mathias. *Indè Galli Mathias*



14574

PRÊT A — PRÈS DE — sont des expressions qu'il ne faut pas confondre; exemple : Ce monsieur n'est certainement pas *prêt à* recevoir le pot de fleurs qui lui arrive d'une main inconnue, mais il n'en est pas moins *près de* le recevoir.



14575

ETUDIANT. — S. m. Celui qui étudie. — Sénèque a dit : « On peut étudier à tout âge, mais non pas à tout âge être étudiant. » Qu'est donc alors mon vieux camarade *Francisco*, bachelier ès Prado, licencié ès billard, qui n'est pas encore avocat, mais ne sera jamais médecin?



14576

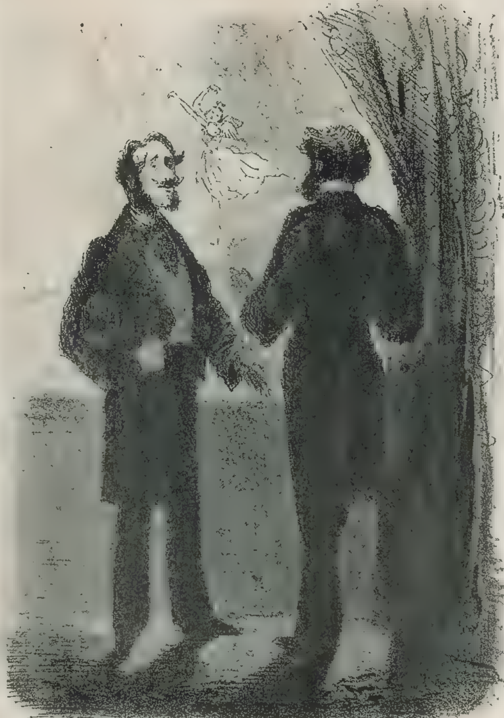
MACARONIQUE. — Poésie, style, arlequin composé de mots français latinisés ou de mots latins francisés, exemple :
De branca in brancam degringolat, atque super caput pouf!

AU THÉATRE, — par RIOU.



14577

— Quatre sous pour le petit banc, qué malheur! quand c'était moi, je donnais cent sous, et je disais merci.



14578

— C'est la petite chose qui est en train de ruiner le baron ***.
— Dame, si elle le fait pirouetter comme cela avec elle, il n'est pas étonnant que la tête lui en tourne.

LA SEMAINE.

Je pourrais citer, par la littérature, un des plus galants hommes qui soient au monde, aussi l'un des plus maigres et des plus déconfits que l'on puisse imaginer, lequel a manqué sa carrière... pour avoir attaqué un morceau de brie par la pointe. Je ne ris pas!

Le monde est plein de ces existences ratées au début ou dérayées plus tard par une de ces vulgarités qui déteignent sur toute une vie. Celui dont il s'agit était jeune, suffisamment brun, découplé comme un jeune chat, vaillant au travail; il avait tout pour lui — et quelque chose pour les autres : de l'esprit et du style. Il maniait la prose comme un vieux savant, et tordait le vers comme un jeune artiste. A vingt ans, il était le secrétaire intime d'un des compilateurs les plus en renom de ce temps. Il vivait là grassement nourri, largement appointé, travaillant à ses heures, choyé par toute la maison, recherché par les visiteurs, complimenté par le maître, choyé par la maîtresse, *nécessaire* enfin! — Un jour, à un festin d'apparat, il fut pris du très-légitime désir de commencer son dessert par un morceau de fromage. La dame lui présenta du brie avec le plus gracieux des sourires. Jusque-là mon roman va comme une page élégante de M. Ponson du Terrail, n'est-ce pas? Mais la catastrophe, attendez la catastrophe! Le malheureux, intégralement vierge de préjugés et de belles manières, enfonça le couteau dans l'angle aigu du fromage, au lieu de couper en pleine pâte, — ce qui porte malheur, comme de renverser la salière ou d'entamer le pain sans faire une croix. — Tout était dit! Sa protectrice se leva de table avec autant de vermillon sur les joues qu'une Junon offensée, le protecteur suivit sa femme, et, à la queue leu-leu, les invités se retirèrent à petit bruit. L'innocent mangeait toujours, lui! — Il le mange encore, ce fromage, — tous les jours, hélas!

Le lendemain, en entrant dans son cabinet de travail, il trouva son congé en forme — avec des notes explicatives. Il était fier, après tout, et ne discuta point; mais depuis il a couru toutes les feuilles nouvelles, toutes les revues au second numéro, tous les carrés de papier imprimés n'importe où et n'importe comment, sans parvenir à happer une miette de la réputation si facile aux autres, à cette heure. Depuis trois mois, après avoir été comptable chez un mercier, commis d'agent de change, employé dans l'administration des omnibus, que sais-je! après avoir louvoyé toutes les positions innommées du pavé de Paris, il est réduit à enluminer des lithographies pour vivre.

Les dernières *Chansons* de Béranger viennent de fournir à M. Paulin Limayrac du *Constitutionnel* une occasion — qu'il n'a eu garde de laisser échapper, — de couper son fromage par la pointe. C'est coupé, net! — Cela porte malheur de toucher à Béranger avec des circonspections et des hypothèses. La critique littéraire de M. Paulin Limayrac, toute doucereuse d'apparence et confite en débonnairetés, a des côtés enfiellés plus graves qu'on ne l'imagine d'abord. Cette prose va bedonnant le long des colonnes, rondelette, courtaude, pédantesque, mais inoffensive, se dit-on. Prenez garde! voici que la plume s'anime, caracole, et piaffe à droite et à gauche, envoyant de ci, de là, ses petites perplexités dans l'esprit des lecteurs, comme le goupillon d'un élève enfant de chœur son eau bénite. J'aime mieux les attaques brutales de M. Louis Veuillot, que ces précautions de l'ancienne rhétorique. L'œuvre de Béranger est une, elle est suivie et complète comme le fut sa vie; chez lui les intentions sont tellement accusées qu'il n'y faut toucher que pour les combattre ou les propager, — les amoindrir, jamais! — Je ne suis point de ceux qui b'âment les variations de la pensée; depuis les révolutions d'antan, M. Limayrac a usé de toute la latitude de croyances qui sépare la *Presse* du *Constitutionnel;* c'est son affaire, et je ne l'en blâme pas. A moins d'être né avec la rigidité de jugement de ceux qu'Homère appelle des *pasteurs de peuples*, — et disons bien vite, à la justification de M. P. Limayrac, que ce n'est son cas en aucune sorte, — à moins d'avoir pressenti, dès la puberté, les vérités sévères et les équités immuables qui régissent l'organisme social; à moins enfin d'avoir été jeté dans le monde trempé d'acier, fort et tenace jusqu'à l'héroïsme, — ce n'est pas davantage le cas de M. Limayrac, — les oscillations du jugement sont permises, c'est affaire de conscience et de vie vécue; mais il ne faut point insinuer ses doutes dans la pensée écrite des forts, il ne faut point gratter les bas-reliefs explicatifs de certaines statues, sous prétexte de les rendre plus solides par la base. Pour en finir, M. Limayrac n'avait ni l'autorité qui résulte d'une ligne de conduite invariablement suivie, ni le prestige qui environne les talents sérieux, ni ceci, ni cela, ni rien qui lui permît d'imprimer le paragraphe qui suit:

AU THÉATRE, — par Riou (suite).



14579

— Monsieur, vous prenez tant de place... que ces dames sont affreusement gênées et...
— Ah ben! alle peuvent s'appuyer si alle veulent, ça ne me gêneront point, au contraire. Eh! eh! eh!...



14580

— Allons, mesdemoiselles, tenez-vous droites, et prenez vos moucheirs, on va pleurer tout à l'heure. Et toi, Polyte, tâche de ne pas souffler comme ça dans le cou à ta sœur, que ça la fait loucher que c'est une horreur devant tous ces messieurs.

« Je ferai remarquer que *les Fous*, tant admirés, et à » si juste titre, surtout pour la strophe sublime : *Com-* » *bien de temps une pensée......* je ferai remarquer que » *les Fous* reposent sur une espèce de non-sens, ce qui » est fort surprenant avec la merveilleuse justesse d'es- » prit de Béranger. Pour que l'idée fût vraie, en effet, il » faudrait que les fous chantés par le poëte fussent tous » des révélateurs de quelques vérités fécondes. Or, on » sait que Béranger *ne croit pas plus qu'il ne veut faire* » *croire* à Fourier ou à Saint-Simon. Alors, en quoi ces » fous du présent seront-ils les sages de l'avenir? *L'idée* » *pèche par la base.* »

Est-il assez coupé dans l'angle, ce fromage de Brie?

En contraste de M. Limayrac, — comme il est heureux que tout revers ait sa médaille, — M. de Lamartine vient de publier une splendide Étude sur notre chansonnier national. Le grand poëte de *Jocelyn* a retrouvé ses cordes les plus saintement émues pour pleurer cette inflexible probité et cette bonhomie radieuse qui nous quittent avec cet éternel sourire des saints du bon Dieu, — le même que celui des pêcheurs de ce monde, lorsque les pêcheurs sont de grands cœurs et de nobles natures. Les défaillances, trop souvent signalées, et à trop juste titre, dans les dernières productions de M. de Lamartine, disparaissent comme par enchantement devant les évocations chaleureuses du souvenir. Après tout, que les Pharisiens de l'impuissance lui jettent la pierre! mais, en vérité, ce Poëte a bien aimé par la tête et par le cœur; cet homme a bien souffert par toutes les fibres humaines. Les lignes qui terminent cette biographie intime surtout ont d'étranges effluves de jeunesse; cela vous prend aux entrailles, et, malgré qu'on en ait, malgré les désespérances de la prose quotidienne, cela vous emporte dans le pays béni des rêves envolés et des croyances assoupies. C'est une belle page, — et c'est une belle action.

De cette poésie, force nous est de descendre au pittoresque de la cour d'assises. On ne prend pas ses transitions comme on veut, — comme on les trouve; — quand on en trouve, encore!

Le procès Lemaire accapare plus que jamais l'opinion publique. Je crois qu'il serait, en effet, difficile de trouver une collection d'êtres cyniques plus complète, s'il faut s'en rapporter à l'acte d'accusation. Là seulement j'ai rencontré dans toute l'ampleur que comporte le type, le *bon criminel* que tous les dramaturges ont rêvé, et dont tous les rapins ont fait le portrait avec ces deux vers aimables :

Un jour viendra que le père éclairé
Donnera sa fille au forçat libéré.

L'un des accusés ne s'est livré à la culture de l'incendie et de l'assassinat que pour donner une *belle éducation* à son fils. Le fils, — il est juste de le reconnaître, — est devenu un garçon marchand de vin très-bien coiffé et tout à fait fashionable.

Et le *criminel Sardanapale* ne dépasse-t-il pas de mille et une coudées tous les cauchemars conçus sous la fièvre du haschich? — Il a besoin de prendre son café, ce voluptueux! vite, vite! qu'on tue un homme à la porte. Le cadavre fouillé, on trouve trente sous dans son gilet. Sardanapale est sur son lit dans un demi-sommeil; il aime l'assassinat sans doute, mais en artiste! les grandes émotions le fatiguent. Il s'agit de partager les produits de l'*affaire*. — Le qualificatif est le même qu'à la Bourse : — ce n'est pas ma faute!

— « Faites sans bruit, murmure-t-il de sa voix indolente, et surtout que le café soit chaud. Un soupçon de crème et deux morceaux de sucre!

C'est ce digne homme, du reste, qui dans le cours du procès a exigé des témoins *bien élevés*.

Un autre, le Jean Hiroux de cette effrayante féodalité du meurtre, a parfois des mots gigantesques.

Le président lui reproche sa violence et ses nombreuses collisions dans la commune.

— Tiens! fait-il avec le geste puissant d'Atlas fatigué de porter le monde, on tape, je tape! Mais je suis toujours le plus fort, et la loi est du côté des faibles. — Une bêtise, ça!

Un procès qui a moins de retentissement, et qui présente néanmoins son intérêt, — un intérêt de quarante millions! — est le procès Logrono. Ce comte espagnol, tombé dans les mains du duc de Bourgogne, racheta sa vie par l'abandon de l'usufruit de ses biens pendant quatre cents ans. Le terme dudit usufruit est expiré depuis 1855, et vous devinez bien que les nu-propriétaires demandent à rentrer dans leurs immeubles, prés, bois, taillis et terres arables. On le demanderait à moins. Par malheur, — est-ce un effet de la corruption des noms ou plus simplement un effet de la corruption des héritiers apocryphes? — les descendants de ce preux ont altéré, du tout au tout, l'orthographe de leur donataire. Ils viennent des quatre

NOS ENNEMIS INTIMES, — par LUC et DAMOURETTE.



14581

— Même que c'est m'man qui tenait l'échelle pendant que p'pa les étranglait.... C'est bien bon du lapin, va!



14582

— Comment, garçon, une omelette et un gruyère, vous comptez cela cinquante francs!
— Monsieur trouve ça trop cher? après ça il y a peut-être erreur.

points cardinaux; ils vendent des peaux de lapins, ils sont montreurs de bêtes, apothicaires ruraux, employés des pompes funèbres; — la misère! mon Dieu! la misère! — Et puis, — voilà qui serait plus grave! — on a reconnu quelques irrégularités flagrantes et des anachronismes marqués au bon coin dans ce testament de quarante millions. Ainsi, — un exemple en passant, — le roi de France qui aurait signé l'acte en 1455 se nomme Louis tout court. Or, en 1455, l'histoire exige absolument que le chef de l'État s'appelât Charles VII. Le plus clair de cette évocation de chevalerie, c'est que les Legrain pullulent de Marseille à Boulogne-sur-Mer. Semez de la graine d'héritage, et vous verrez *le grain* pousser. C'est une morale comme une autre!

Il ne faudrait pas croire que cette fièvre de procédure s'arrête à la classe — trop restreinte! — des héritiers : elle gagne les artistes. M. Dantan jeune, le très-spirituel statuaire que tout le monde connaît, plaide contre les contrefacteurs. Il a mis en vente, lors de l'apparition des jupons à ressorts, une ravissante statuette immédiatement baptisée par le populaire des ateliers du sobriquet de *Vénus-Crinoline*. Cette dame, qui, par devant, pompe l'œil du passant par les mille fibres capillaires d'une épaule ronde, d'un bras charnu, d'une hanche largement arquée, vue de... l'autre côté, apparaît sous des formes plus étriquées et plus dans la nature, — ce qui est triste, bien triste! — Il s'est rencontré je ne sais quel Savoyard, poêlier-fumiste ou fabricant d'ornements en plâtre, que l'idée de l'artiste a frappé, et qui de la *Vénus-Crinoline* a déduit une gravelure quelconque, comme les industriels d'hier ont tiré les petits ballons de l'invention titanesque de Montgolfier. Le tribunal a pris le parti de l'art contre les marchands de petites drôleries folichonnes.

La statuaire et la peinture étant sœurs et se donnant la main, nous faisons une cabriole par-dessus ce groupe académique pour tomber sur un peintre d'histoire déjà célèbre par des tableaux largement brossés d'abord, puis encore par une canne devenue légendaire comme la baguette de Moïse. M. X... est bel homme, à cela près qu'il n'a pas de jambes; c'est un torse puissant, vigoureux, d'un fier dessin d'une épaule à l'autre; mais il faut renoncer à trouver un piédestal à ce buste. M. X... était épris d'une huitaine de jours d'une sienne voisine, qu'il dévorait des yeux derrière les rideaux verts de son atelier. Huit jours de souffrances, c'est un siècle pour de *certaines organisations*. M. X .. — il l'a dit et imprimé — rentre dans de *certaines organisations*. — Hier donc, poussé à bout par le doux et farouche petit dieu Cupidon, l'artiste abordait sa Fornarine dans la rue, et lui déclarait sa flamme à brûle-pourpoint, au grand ébahissement des passants — et de la déesse.

Tout à coup, la dame effrayée :

— Mais vous m'affichez, monsieur; relevez-vous au moins! s'écria-t-elle.

La malheureuse, ne voyant qu'un torse, avait supposé que l'artiste incendiaire, — toujours debout comme la Force et le Génie! — s'était jeté à ses genoux :

X... s'enfuit et court encore — sur ses petites jambes.

Presque rien dans les lettres :

Une correspondance intime d'Eugène Sue, faible de style et navrante de sentiments refoulés, qu'il eût mieux valu laisser, comme une pieuse relique, dans les mains des destinataires.

Puis un livre de M. Paul Auguez sur la *Manifestation des esprits*. C'est très-convaincu et c'est triste.

On annonce du même écrivain sibyllique une publication destinée à réveiller les émotions de la fameuse comète, sous le titre de la *Fin du monde*. Mademoiselle Z..., du Vaudeville, bien connue par ses naïvetés, et à qui l'auteur exposait chaleureusement son système sur le cataclysme universel, s'est écriée avec conviction et terreur :

— Seigneur Dieu! je vais faire mon testament!

En faveur dé?...

CH. BATAILLE.

ÉDUCATION DES POUMONS.

TROMPETTES ET PISTONS. — UNE RÉCLAME HYGIÉNIQUE.

Un de nos confrères, M. Oscar Comettant, vient de soutenir, dans le journal le *Siècle*, une thèse nouvelle qui plonge dans le ravissement tous nos fabricants de cuivre et tout le personnel de la chaudronnerie musicale.

MESDAMES LES PORTIÈRES, — par RANDON.



14583

— Et dire qu'autrefois, rien que pour une pauvre petite *réussite*, on vous brûlait comme sorcière, après vous avoir traînée sur la *clé!*
— Comment !...
— Oui, madame, mais vous devez bien comprendre que ce n'était pas une *clé* ordinaire.



14584

— ... *Enfin, cet être immoral a comparu devant le tribunal de police correctionnelle où il a été jugé à huis clos.*
— On voit ben que c'est les hommes qu'a fait les lois : si j'avais été juge, ce n'est pas rien qu'à *huit* clos que je l'aurais condamné, le scélérat ; je lui en aurais flanqué à *pertuité!*

Depuis quelques années, dit M. Comettant, on a remis en grand honneur les exercices corporels, l'équitation, l'escrime, la danse, la gymnastique ; et l'on a eu raison.

C'est dans le manége de Baucher et dans la salle d'armes de Grisier, c'est au gymnase Triat et dans le salon de Cellarius que la jeunesse de nos jours va compléter son éducation physique, fortifier ses organes, acquérir la grâce, la souplesse et l'élasticité des muscles.

Rien de mieux.

« Mais pourquoi la sollicitude de l'éducation contemporaine semble-t-elle s'attacher exclusivement au développement et à la perfection de certains organes qui servent à faire valoir l'extérieur de l'individu? pourquoi d'autres organes, les poumons, par exemple, n'ont-ils point leur large part dans l'attention des professeurs spéciaux et des gens du monde? »

En effet, les poumons sont des organes essentiels de la vie, puisqu'ils sont les agents de la respiration, et que respirer est le synonyme de vivre. Pourquoi ne pas développer, exercer par tous les moyens possibles ces précieux protogonistes de notre existence?

Les pères de famille envoient leurs fils à la salle d'armes, au gymnase, au manége; pourquoi ne pas leur mettre entre les mains une trompette, un cornet à piston ou un sax-horn? La pratique des instruments à vent fortifierait les organes respiratoires, enfanterait des poitrines solides, vaillantes, à l'épreuve des bronchites, des pleurésies et des catarrhes pulmonaires.

Je ne sais si l'avis de notre spirituel confrère sera pris en considération; mais pour peu que ce système hygiénique soit adopté en France, M. Oscar Comettant pourra se vanter d'avoir rendu un triste service aux oreilles contemporaines. Dans le sein de nos familles, déjà ravagées par le piano de ces demoiselles, on verra s'épanouir un deuxième fléau, côté des hommes; vingt mille pistons, trente mille trombones et autant d'ophicléides, retentiront dans nos foyers domestiques; histoire de se fortifier la poitrine. La jeunesse mâle se bonifiera les poumons aux dépens de nos nerfs. Nous aurons là un charmant petit avenir.

P. S. J'apprends à l'instant que quinze fabricants de trompettes, M. Sax en tête, se sont rendus en députation auprès de M. Oscar Comettant, pour le remercier de son ingénieuse *réclame* hygiénique, et lui présenter une trompette d'honneur sur un plat d'argent.

J. LOVY.

LES INVENTEURS.

Il pleut de plus en plus des inventeurs.

J'invente, tu inventes, il ou elle invente; nous inventons, vous inventez, ils ou elles inventent.

Généralement les inventions modernes procèdent, bien entendu, par voie de perfectionnement.

C'est l'éternelle histoire de ce couteau du temps de la Restauration qui était aussi un grattoir, un tire-bouchon, un cure-dent et une lancette.

Je conviens que c'est très-beau, mais je reconnais que ça oblige à chaque instant le consommateur à recommencer son éducation.

Ainsi le veut le progrès.

Mon Dieu! il n'est que trop vrai que l'esprit humain ressemble au serpent qui se mord la queue.

Vos choses nouvelles sont vieilles comme le monde.

J'ai entendu beaucoup vanter les bottes sans couture. Eh bien, allez au Musée égyptien, sis au Louvre; demandez à voir les bottes du roi Aménophis : vous verrez qu'elles étaient sans couture. Les successeurs de ce prince y avaient renoncé pour les chaussures en caoutchouc; mais voilà que nous adoptons nous-mêmes les chaussures en caoutchouc. Quels prodigieux inventeurs nous sommes!

Jusqu'au jour où nous voilà, on avait pensé qu'un des meilleurs moyens de bien dîner était de manger chaud et à point.

A cet effet, depuis un temps immémorial, on avait établi les cuisines près de l'endroit même où l'on prend ses repas.

Voici venir nos restaurateurs modernes, les fondateurs de tous ces *Dîners*, richement sculptés et dorés sur tranche qu'on trouve dans tous les quartiers. Ces *Dîners* de Paris, de l'Exposition, du Dix-neuvième siècle simplifient la vieille méthode. Ils ont établi leurs cuisines à

deux étages sous terre; on vous apporte les plats d'un quart de lieue, à travers les cent degrés d'un escalier en colimaçon. Il en résulte, vous le pensez bien, cent cahots et beaucoup de retards; — en sorte que les sauces les plus opposées ont eu le temps et le moyen de contracter entre elles des liaisons dangereuses.

Il n'y a pas encore bien longtemps, on avait de simples allumettes phosphoriques qui s'allumaient, la nuit, sans éveiller personne.

C'était imparfait, c'était trop simple.

L'art de l'allumette était encore dans les ténèbres.

Un jour, sous Louis-Philippe, un monsieur a cherché autour de lui, il a réfléchi. Grâce à cet inventeur, nous avons maintenant des allumettes qui éclatent comme des fusées volantes avec d'épouvantables explosions. Mais celles-là encore ne sont que l'enfance de l'art. Un autre monsieur imagine l'allumette chimique au gaz, chose terrible. Vous en verrez prochainement un troisième qui créera l'allumette chimique au feu grégeois.

On pourra se servir de celle-là avec succès comme pièce d'artifice dans les fêtes de famille et comme armes à feu contre les malfaiteurs.

Je n'exagère rien, tous les meubles changent également de forme et d'usage.

Il y a des parapluies qui sont des cannes, des cannes qui sont des fauteuils, des fauteuils qui sont des chaises percées; il y a des pianos qui sont des voitures.

Point de spécialité qui ne s'amalgame et qui ne finisse par brouiller l'esprit le plus net.

De la matière, on va à l'animal.

Depuis que la race canine paye un impôt de dix francs par tête, il y a beaucoup de chiens errants, des barbets sans aveu, des bassets réfractaires, des braques qui n'ont ni feu, ni lieu, ni dieu, ni papiers.

Un cynophile s'est dit : « Il y a quelque chose à » faire. »

Du côté de Passy, dans un enclos, il a rassemblé trois cents chiens et chiennes de toute race dont il fait des ouvriers et même des artistes. Il a inventé des métiers que ces chiens font mouvoir. Cela peigne et file du chanvre et forme de la toile. Ces chiens deviennent des compagnons tisserands.

Les levrettes passent à l'état de jeunes brodeuses.

Privat d'Anglemont porte des pantoufles brodées par elles.

Des chiens tisserands, des levrettes qui font de la tapisserie, c'est de l'hébreu pour moi. Je jette ma langue aux loups.

MAXIME PARR.

THÉATRES.

Madame Miolan-Carvalho, la fauvette du Théâtre-Lyrique, a voulu troquer le jupon court de la *Fanchonnette*, les oripeaux de la *Reine Topaze*, contre la robe de laine, les sabots et le bonnet de coton de *Margot*. MM. de Saint-Georges et de Leuven, les heureux auteurs de la *Fanchonnette*, se sont mis au libretto, et M. Louis Clapisson a constellé de points noirs et blancs quelques cahiers de papier de musique. De ce double travail il est résulté une œuvre intitulée *Margot*, et un grand succès de plus au boulevard du Temple.

Comme idée, la *Margot* en question ressemble passablement à la *Margot* d'une nouvelle d'Alfred de Musset.

Margot est la filleule d'un brillant marquis qui a toute sorte de bontés pour elle. Un beau jour le gentil marquis se ruine, la filleule veut rendre au parrain l'argent dont il s'est dépouillé en sa faveur. Elle se glisse donc dans la chambre du marquis, et y dépose ses économies.

Au moment où Margot sort de ce logis impur, les amis du grand seigneur l'aperçoivent, et ne doutent pas qu'il n'y ait entre de Bretigny et la pauvrette une galante intrigue.

Voici Margot compromise, elle va se jeter à la rivière. Heureusement Jacquot, son amoureux, la repêche et l'épouse. Quant au marquis, il a reconquis sa fortune au jeu.

La partition de *Margot* se rapproche de l'ancien genre de l'Opéra-Comique : — la comédie d'ariette. Ce n'est pas un tort au boulevard. On a dit que *Margot* n'était pas un réel opéra; on a même prétendu que c'était plutôt l'*Album Clapisson* pour 1858. Tant mieux, la pièce n'en deviendra que plus populaire.

Quant à l'exécution, madame Miolan-Carvalho s'est surpassée; elle se livre à des caprices de vocalisation impossibles à décrire. Meillet, Montjauze, Froment et mademoiselle Girard méritent et obtiennent d'unanimes bravos.

Passons d'un succès musical à un succès mélodramatique. Le *Fou par amour* vient compléter la liste fructueuse des triomphes de Laferrière au théâtre de la Gaîté : *Pauvre mère, Georges et Marie*, le *Médecin des enfants*, la *Fausse adultère* et l'*Aveugle*.

Plus Laferrière avance dans la carrière théâtrale, plus il cause de surprise à la foule intelligente qu'il émeut. Ce n'est pas seulement un phénomène de jeunesse, un diseur parfait, un artiste charmant et sympathique; c'est encore un comédien plein de savoir, dont le génie se développe et étonne même ses admirateurs. Il a maintenant une ampleur magistrale, une faculté de voir en grand, selon la belle expression de Pline; mais (chose rare), en élargissant sa manière de développer un rôle, il n'a rien perdu de sa façon de ciseler le menu détail. Il y a des mots qu'il dit d'une façon incroyable, et qui acquièrent une portée extraordinaire dans sa bouche.

Le *Fou par amour* est l'histoire d'un compositeur de musique trompé dans ses amours pour une graveuse de doubles croches. Il croit Henriette infidèle, et essaye de noyer ses chagrins dans certaine liqueur verte qui fait bouillonner ses idées. C'est l'absinthe qui devient pour le musicien amoureux ce que le haschich est pour les Orientaux. Grâce à l'absinthe, il revoit Henriette dans ses ivresses abrutissantes; il lui parle, elle lui sourit, et le sommeil de plomb de l'homme ivre le fait revivre dans son riant passé. Maurice n'est pas seulement un *fou par amour*, c'est aussi un *fou par absinthe*.

Après une multitude d'incidents plus habiles que vraisemblables, après les scènes les plus pathétiques, Maurice retrouve son Henriette innocente, malheureuse et persécutée. L'amour l'avait rendu fou, l'amour lui rend la raison.

Laferrière est admirablement secondé par Paulin Ménier. Il manquait à la réputation de ce comédien original le baptême d'une larme; cette larme, il l'a trouvée dans Poirier, le joueur d'orgue. Il n'est pas possible de pousser plus loin le réalisme du costume, de la voix, du geste et de la démarche.

Le *Fou par amour* attire à la Gaîté un monde *fou par amour* pour le nouveau drame de MM. Anicet Bourgeois et Dennery. Ce sera un des grands succès de la saison.

Le même M. Anicet Bourgeois avait écrit en collaboration avec M. Durantin une fort jolie comédie pour le Gymnase, intitulée le *Luxe des femmes;* la ressemblance du sujet avec celui des *Toilettes tapageuses* en a empêché la représentation au boulevard Bonne-Nouvelle. Le *Luxe des femmes* a été porté au modeste théâtre du Luxembourg, où il est joué d'une façon charmante. On pourrait citer bien des scènes parisiennes où cette comédie n'eût pas été si bien interprétée que par M. et madame Gaspari.

ALBERT MONNIER.

CHOCOLAT-MENIER



L'estimé générale dont jouit le *Chocolat-Menier* excite sans cesse les contrefacteurs à imiter sa forme, la couleur de ses enveloppes et tous ses caractères extérieurs.

Beaucoup de personnes sont tous les jours abusées par ces ressemblances, et, ce qui est fâcheux, elles achètent du chocolat inférieur pour du *Chocolat-Menier*, dont la réputation et l'excellente qualité, toujours en rapport avec le prix, sont justifiées par plus de trente années de vogue soutenue.

Pour faire cesser cette tromperie sur la nature de la marchandise vendue, le *Chocolat-Menier* porte maintenant sur chaque tablette une marque de fabrique distinctive, avec la signature conforme au modèle ci-contre.

Ainsi, toute tablette qui ne portera pas, sur la face opposée à l'étiquette à médailles, cette seconde marque de fabrique, devra être refusée par le consommateur.

13, rue du Bac, 13.

A SAINTE-CÉCILE

MAISON DE GROS ET DE DÉTAIL.

Nouveautés en Rubans.

Mercerie. — Passementerie.

EAU DELAUNAY

DITE **PHILOCÉPHALE** (brevet s. g. d. g.) OU RÉGÉNÉRATRICE DE LA COULEUR DES CHEVEUX.

Cette Eau qui, sans les teindre, ramène à leur couleur primitive les cheveux blancs quelle qu'en ait été la nuance, arrête et prévient *leur* chute. L'application est des plus simples et sans danger. — **Le flacon,** 5 fr.

M. DELAUNAY, qui en est l'inventeur, est aussi l'heureux reproducteur de la POMMADE RICHELIEU, brev. (s. g. d. g.) — On expédie en France et à l'étranger.

A PARIS, RUE COLBERT, 10.

STÉRILITÉ DE LA FEMME

constitutionnelle ou accidentelle, complétement détruite par le traitement de Mme Lachapelle, maîtresse sage-femme, professeur d'accouchement. Consultations tous les jours, de 2 à 5 heures, rue du Mont-Thabor, 27, près les Tuileries.

Dépôt chez les principaux PHARMACIENS et PARFUMEURS de France et de l'Étranger.

VITALINE

STECK DE STUTTGARD

Cette Huile végétale est la seule préparation dont les feuilles scientifiques aient publié les étonnants succès, rapidement obtenus sur des **Calvities, Alopécies anciennes, Chutes de Cheveux opiniâtres,** et dont les résultats authentiques soient **prouvés par plusieurs expériences médicales** qui en constatent l'emploi facile et la prompte efficacité.

20 francs le flacon, à Paris, 23, boulevard Poissonnière

Et au Dépôt général, 39, boulevard de Sébastopol

CHEZ **V. ROCHON Aîné,** SEUL PROPRIÉTAIRE.

Avec une Notice explicative de son emploi.

AVIS ESSENTIEL Chaque flacon doit toujours être entouré, extérieurement, d'une bande portant le **timbre du gouvernement français apposé par-dessus** la signature rouge V. ROCHON Aîné.

Refuser comme contrefait tout flacon qui ne serait pas revêtu de cette garantie indispensable.

ON EXPÉDIE CONTRE MANDAT A VUE SUR PARIS.

RUE IMPÉRIALE. **LYON** RUE IMPÉRIALE.

GRAND HOTEL DE LYON

Vaste et magnifique établissement, meublé avec élégance et confort. **200** chambres à prix divers et modérés, salons publics de réunion et de lecture, salles de restaurant à la carte, divans pour les fumeurs. Voitures particulières et omnibus. Cuisine recherchée.



Le **Zaïrgué** est une sorte de sorcier des salons; c'est une ingénieuse combinaison de chiffres au moyen de laquelle on obtient réponse à toute question qu'il plaît d'adresser à l'oracle. Le **Zaïrgué** est d'invention égyptienne; il est journellement en usage dans ce pays, où il est consulté pour toutes les actions de la vie. — Le **Zaïrgué** se trouve à Paris, chez Giroux, boulevard des Capucines. — Susse frères, place de la Bourse. — Verry, galerie de Fer, boulevard des Italiens; et chez les principaux marchands de jeux de Paris, des départements et de l'étranger.

EAU DE MÉLISSE DES CARMES

CONTRE : Apoplexie, Choléra, Mal de Mer, Vapeurs, Migraines, Evanouissements, Maux d'Estomac, Coliques, Indigestions, &.

Nombreuses contrefaçons. **14, BOYER, 14, RUE TARANNE,** 1 fr. la fiole. Flac. à **5** et **10** fr. (1830)

100 COSTUMES DES DIFFÉRENTES PROVINCES DE LA FRANCE.

Peu de personnes savent qu'il existe encore en France une centaine de costumes qui conservent le cachet de l'ancien temps. Aucune collection moderne ne donne un aussi grand nombre de costumes français, — aucune collection ne les donne gravés et coloriés pour le prix de 40 centimes. — Les collectionneurs de costumes, les artistes peintres, les artistes dramatiques, les romanciers, les costumiers, les directeurs de théâtres, en un mot tous ceux qui par goût ou par nécessité désirent connaître les costumes de notre pays, apprendront avec plaisir que la collection du Musée de costumes a poussé la série des costumes français jusqu'au chiffre de 100. Chaque costume, gravé sur acier, imprimé sur in-4° carré, et colorié avec retouches, se vend 40 centimes. Les personnes qui nous adresseront un bon de 40 fr. recevront les 100 costumes *francs* de port.

Adresser le bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

Les personnes qui désirent de bons foulards ne peuvent mieux s'adresser qu'à la *Compagnie des Indes*, rue de Grenelle-Saint-Germain, 42. Immense choix de foulards des Indes et de Chine, à 1 fr. 40, 2 25, 3 50, 5, 6, 8, 11 et 15 fr., que l'on payerait partout ailleurs 2 fr. 40, 3 25, 5 50, 7, 8, 12, 15 et 20 fr.

CAOUTCHOUC LEBIGRE

Deux Magasins bien assortis, n° **16**, rue Vivienne, et n° **142**, rue de Rivoli. **Bien remarquer le nom et le numéro pour ne pas confondre.** Blouses à 15 francs. Paletots double face, chaussures, bretelles, tissus élastiques et imperméables, coussins, ceintures de natation, bas élastiques pour varices, instruments de chirurgie, tuyaux et articles volcanisés, peignes, etc., etc. — *Vente avec garantie.*



CHEVEUX.

POMMADE DE Mme LEGENT pour leur pousse radicale, ne poussant ni rouges ni blancs **ON NE PAYE QU'APRÈS CURE FAITE).**

Pommade merveilleuse. — Plus de taches de vin, de son, de rousseurs, masques ou suites de couches, ni cicatrices de petite vérole.

98, rue du Château d'Eau, 98.

COSTUMES DE LA COUR DES ROIS DE FRANCE.

Très-bel Album de salon, représentant les plus beaux costumes de la cour française depuis Charles VII jusqu'à Louis XVI. Belles gravures sur acier, d'après les originaux de Compte-Calix, tirage sur beau papier vélin, coloris à l'aquarelle, retouché à la gouache et rehaussé d'or et d'argent. Prix de l'Album, 8 fr.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

AH! QUEL PLAISIR D'ÊTRE SOLDAT!

Album comique par BANDON. — Tribulations et déplaisirs de l'état militaire, scènes de caserne, etc., etc. Cet Album, un des plus amusants qui aient été faits sur les soldats, se vend au bureau 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

DÉCOUPURES FANTASMAGORIQUES.

Pour l'amusement des soirées d'hiver, M. HATEL a composé des dessins qu'on découpe et qui servent à former des ombres fantasmagoriques, en les plaçant entre une bougie et la muraille.

Il existe deux cahiers de ce genre; chaque cahier se vend 4 fr. rendu *franco*.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.



Machine à coudre américaine, système SINGER, de New-York.

Nouveaux perfectionnements. Spécialement organisée pour couturières, lingerie, tailleurs. Seules machines américaines qui aient obtenu la médaille de 1re classe à l'Exposition de 1855.

CALLEBAUT, propriétaire-constructeur, breveté s. g. d. g., 6, rue de Choiseul. On est admis à les voir fonctionner de 9 à 4 heures.

CROQUIS DE BELLANGÉ.

Toute personne qui sait un peu dessiner pourrait, avec un peu d'étude, arriver à croquer d'après nature ou de souvenir. — Pour cela il faut copier des croquis habilement faits, et après les avoir copiés, les refaire de mémoire. Les croquis de BELLANGÉ sont les meilleurs modèles qu'on puisse choisir, c'est ce qui nous a déterminé à acquérir de MM. Gibaut frères la propriété des cinquante planches que nous offrons à nos abonnés au prix de 7 fr. rendues *franco*.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

LES DIFFÉRENTS PUBLICS DE PARIS.

GUSTAVE DORÉ a représenté dans une série de lithographies, exécutées avec toute la verve qu'on lui connaît, les différentes sortes de gens qui habitent tels et tels quartiers de Paris, — qui fréquentent tels et tels établissements ou localités. C'est un fort bon Album de salon. Prix : 8 fr. au bureau, 10 fr. rendu *franco*.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

N'ARRACHEZ PAS! GUÉRISSEZ!

D. DUNNET, Mtn Dentiste, 36, faubourg St-Honoré. GUÉRISON *garantie*. Il suffit d'un seul *pansement*.

PAPIERS PEINTS COMIQUES.

Il existe aujourd'hui cinq rouleaux de papiers peints comiques tous composés de dessins différents. En sorte qu'on peut tapisser une pièce de cinq rouleaux sans qu'un seul sujet soit répété. Or, les papiers peints comiques étant doubles en largeur des papiers peints ordinaires, c'est donc une surface de dix rouleaux qu'on peut couvrir avec les cinq rouleaux comiques. Prix du rouleau, 3 fr. 50 c.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

Pour la vente en gros, s'adresser à M. DUMAS, fabricant de papiers peints, Grande rue de Reuilly, faubourg Saint-Antoine.

CARTE DE L'INDE, EN COULEUR.

Toute personne qui nous adressera *franco* trois timbres-poste de 20 centimes, recevra immédiatement et *franco*, le numéro du *Journal amusant* contenant la *carte de l'Inde* en couleur. Au moyen de cette carte, sur laquelle sont indiquées les positions des Anglais et celles des insurgés, on peut facilement suivre les opérations militaires dans tout l'Hindoustan. Adresser les trois timbres-poste de 20 c. mêmes à M. Philipon fils, 20, rue Bergère.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 100. — 1857. Prix du numéro : 45 centimes. 28 Novembre.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de la *Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ETRANGER, selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delisy, Davies et Cie, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

ÉTUDES DE MOEURS, — par BARIC et DAMOURETTE.



14585

— Ah! je ne me trompe pas! c'est bien un revenant!! et il y en a qui ne veulent pas y croire!



14586

— T'as fait z'une grossiereté, *toué*, Pierre. Quand on dîne chez des bourgeois, l'honnêteté veut qu'on laisse toujours qu'te chose su' le bord d' son assiette!

LA SEMAINE.

Le Sage a dit quelque part — en hindou, en hébreu, peut-être même en français, ce qui serait un cas à noter : « La vie a été donnée à l'homme pour qu'il ait le temps de se préparer à la mort. »

Je doute que cet axiome plein de sens et de logique soit applicable aux condamnés du procès Lemaire. Moins les prostrations finales qu'on ne saurait prévoir, ils mourront comme ils ont vécu, le blasphème à la bouche, et la cupidité les mordra aux entrailles jusqu'à la dernière minute. Ce drame, terrible comme les plus mauvais rêves de Byron, ironique jusqu'à la frénésie comme les satires bourgeoises de Henri Monnier, s'est terminé par cinq condamnations capitales!

En entrant dans la voiture cellulaire, après la lecture du jugement, Villet s'est écrié avec son rire cynique, le rire horrible du désespoir qui cherche à s'égayer :

« — Hé, dites donc, le conducteur de la diligence, ne me mettez pas dans le *coupé*, ça porte malheur! »

Heureusement que cette ouverture de session, inaugurée sous les plus sinistres auspices, commence à se retirer un pied, — puis deux, — des trappes du mélodrame pour continuer son cours à travers les lazzis du Vaudeville.

Très-certainement les lecteurs du *Journal amusant* n'ont pas oublié les détails ultra-mélodramatiques du colis de Choisy-le-Roi. Je suis d'ailleurs assez complaisant pour venir en aide à leur mémoire.

Je cite, par à peu près, un journal de l'arrondissement : « Vers le commencement de novembre, les employés du chemin de fer remarquèrent, parmi un certain nombre de barriques remisées devant la station, un petit tonneau d'une contenance égale au *quart* des vignerons de Beaugency. L'adresse du destinataire était illisible et « petit

ÉTUDES DE MOEURS, — par BARIC et DAMOURETTE (suite).



14587

— Vot' billet?
— Qué billet? ce chiffon d' carton qu'on m'a donné! ça ma *fine* je l'ai perdu!
— Eh bien, vous allez payer votre place!
— Payer une autre fois? ah! ben sûr que non, par exemple!
— Alors vous ne sortirez pas.
— Je n' sortirai pouiot? en v'là une de forte! et si j' veux sortir, *moué!*... mais c'est que j' cogne, *moué*, quand on m'échauffe l's oreilles! ah! mais!!!



14588

— Ah çà! mon brave homme, votre billet est pour Bourges.
— Eh ben, oui! Bourges en Berry, et puisque j' sommes arrivé!
— Vous êtes arrivé à Tours!
— A Tours en Touraine? ah! mon Dieu! avec leu' satané chemin de fer!!
— Pourquoi dormiez-vous?
— J' pouvais-t'i deviner qu' ça allait si vite!! mé!!! et puis, quand même, on savait ben où qu' j'allais; pourquoi qu'on n' m'a pas réveillé?

tonneau » qui devait prendre des proportions gigantesques par la suite des temps dut être emmagasiné, jusqu'à réclamation, comme une vulgaire caque de sardines. Et voilà comme quoi les émotions les mieux conditionnées peuvent demeurer quinze jours sans la publicité qui leur est légitimement due, par l'incurie des administrations qui nous envahissent! »

Plusieurs semaines s'écoulent, — plusieurs! j'insiste sur ce point pour les femmes en quête de sensations nerveuses, — à la suite desquelles le chef de gare, un homme lettré et versé dans la lecture des feuilles publiques, commence à sentir l'inquiétude lui grimper au dos. L'affaire de *Waterloo-bridge* était encore dans sa primeur, le procès de Laon déroulait au jour le jour ses épiques monstruosités; on sentait le crime dans les premières pluies, on le flairait dans l'air, dans la chute des feuilles, dans l'arrivée des oiseaux de marécage, partout enfin. Le chef de gare, — vertueux et diligent, — débarque à Paris, par l'*express*, à seule fin de verser ses inquiétudes dans le sein de ses supérieurs.

Précisément à l'heure où cet employé se rendait au siége général de son administration, le monde artistique se préoccupait de la disparition trop prolongée de M. Hippolyte Bonnelier, un écrivain des neiges d'antan romantiques. M. Bonnelier ne se retrouvait plus dans la circulation, et pourtant son acte de décès n'était pas encore parvenu au comité des gens de lettres. Savoir vivre, c'est déjà bien; mais il faut savoir mourir dans les formes. Sa mort, on ne la lui reprochait point; elle était dans son droit, — presque dans son devoir, — après tout à ce romancier des temps épileptiques; mais on la déclarait illégale. Bref, M. Godefroy commençait à prendre ces tons verdâtres qui témoignent des digestions moroses, et M Guyot, le doyen des agents dramatiques, parlait, à ses heures d'expansion, d'un manuscrit de 1828 en cinq actes, intitulé la *Calomnie*. Ces circonstances rapprochées du mystère de Choisy-le-Roi donnèrent l'éveil aux hypothèses, comme bien on pense. Il y eut des conférences, à la suite desquelles on prit le parti d'inventorier le baril incriminé.

Horreur!

Sous une enveloppe de toile cirée, hermétiquement cousue, on découvre un second tissu plus rigide et plus résistant, que les savants amenés sur les lieux reconnaissent pour du papyrus ou tout au moins pour du parchemin rongé par des lotions salines. Une feuille analysée chimiquement laisse au fond du creuset quelques phrases gélatineuses et sans consistance; plus de doute, c'est le style de la célèbre *Calomnie!*

On poursuit le triste inventaire...

Mais ici ma plume recule devant les exhalaisons du récit, et je retourne puiser mes documents chez les journalistes du Loiret.

Renouvelons l'air par une ligne de points.

. . . .

« C'était un cadavre!

» Les constatations faites sur ce cadavre révélèrent une » telle atrocité et un tel sang-froid dans la perpétration » du crime, que les témoins demeurèrent frappés d'épou- » vante.

» La tête avait été tranchée et était absente. Les jam- » bes avaient été repliées sur le tronc et serrées contre le » thorax, de manière à faire entrer facilement le cadavre » ainsi réduit dans la petite barrique. Mais, comme les » pieds dépassaient sans doute la longueur nécessaire, ils » avaient été coupés, comme la tête, et sont également » absents.

» Ce n'est pas tout. Dans le but d'atténuer sans doute » la violence des émanations putrides, la victime, — » qu'on nous pardonne une pareille expression, — avait » été *vidée* et les entrailles enlevées. Pour cette opéra- » tion, les assassins ont pratiqué de chaque côté du corps » deux larges incisions par lesquelles ils ont arraché les » intestins. Puis, pour mieux fixer les bras le long du » corps, ils les replièrent, en faisant entrer dans le » ventre les mains de la victime par les deux ouvertures » dont nous venons de parler, comme par deux poches! »

Cette *tête absente* ne pouvait être que la tête de l'infortuné Bonnelier (Hippolyte), et la scission brutale de *ces pieds* expliquait surabondamment le retrait de la circulation de cet auteur dramatique.

ÉTUDES DE MOEURS, — par BARIC et DAMOURETTE (suite).



14589

Laissez-les s'expliquer !... c'est les deux frères !!



14590

Arrêtez donc! ohé! là-bas! arrêtez donc!!! saprebleur, j'ai des retranchements dans le ventre!!

M. Godefroy, — un homme d'intérieur, d'enfants blonds et de petits oiseaux, — s'évanouit comme une femme. M. Guyot, plus habitué aux émotions fortes par la culture suivie des cinquièmes actes, se roidit de son mieux contre la douleur qui l'oppressait, mais on vit néanmoins une larme, — une seule! — perler à l'angle droit de sa paupière gauche.

Le monde des arts était depuis bientôt trois semaines dans la consternation; les malheureuses épouses des hommes de lettres, lorsque leur mari se trouvait en retard d'un quart d'heure pour le dîner, tremblaient de ne plus le revoir que sous la forme disgracieuse d'un baril. Un jour, M. Limayrac s'étant laissé entraîner à déjeuner en ville, sa famille éplorée ne put se résoudre à ouvrir une boîte de sardines, de peur d'y rencontrer le cadavre du tout petit et tout sémillant publiciste.

Cet état de choses ne pouvait durer plus longtemps; il fallait un dénoûment. Le dénoûment est arrivé à point.

Lundi dernier les journaux ont déclaré en chœur que le *baril du crime* contenait tout prosaïquement une momie mexicaine, expédiée par un capitaine de vaisseau à son oncle, un collectionneur de Choisy-le-Roy. L'expéditeur avait oublié de donner avis de l'envoi, l'adresse s'était avariée dans la traversée, — toutes les complications enfin nécessaires au nœud corsé de cette épouvantable intrigue.

De ce que dessus, comme disent en leur langage spécial MM. de la basoche, nous prenons sur nous de conclure que cette momie n'était nullement le corps de M. Hippolyte Bonnelier, — et le *Figaro* nous apprend que le papyrus analysé ne peut être le manuscrit de la *Calomnie*, puisque l'on va répéter très-incessamment cette pièce au second Théâtre-Français, si je ne me trompe.

Merci, mon Dieu!

C'est égal, voilà une première représentation qui aura toujours l'air d'une exhumation.

Des pièces vivantes, et très-vivantes, par compensation, qu'on nous annonce pour cet hiver, sont celles de M. Edmond About. L'infatigable conteur a taillé toutes ses plumes à la fois, et les théâtres se disputent, du boulevard du Temple à la rue Richelieu, l'*Impasse*, *Germaine* et le *Roi des montagnes*, trois comédies en cinq actes. M. About, une vraie nature de lutteur, ne s'est pas laissé abattre par l'insuccès de *Guillery*, et il a bien fait. Nul plus que lui ne possède à fond cette prestesse de dialogue, cette vivacité d'allure, cet entrain permanent, qui, charmants dans le livre, deviennent à la scène des qualités du premier ordre. Si M. About n'était pas de ceux qui *peuvent*, il serait quand même de ceux qui *veulent*, — et c'est presque assez déjà.

Les *Fausses bonnes-femmes* de M. Barrière, après des voyages au pôle nord et au pôle sud dramatiques, sont acquises au *Vaudeville* d'une manière définitive. Allons, tant mieux! Je doute du reste que le jeune satirique eût trouvé dans aucun autre théâtre cette diction à l'emporte-pièce que la troupe de M. de Beaufort semble avoir créée pour lui. — Tout est bien qui finit bien!

Par exemple, il paraît que la discussion qui s'est élevée dernièrement entre MM. Barrière et Ch. Monselet n'a pas fini aussi courtoisement que je l'avais cru, — avec beaucoup de cœurs et d'estomacs sincères. On a fait la paix, on a rédigé des protocoles, on s'est trouvé fort galant homme de part et d'autre, mais on n'a pas choqué les verres. Les bonnes habitudes se perdent! Et les gens d'esprit sont bien coupables de ne pas travailler à leur restauration. Pour sa part, Monselet en paraît attristé, comme on le verra par une lettre de lui que je reçois à ce propos. — Je lui donne note de ce bon sentiment.

« Hélas! non, mon cher ami, on n'a pas déjeuné. Il » n'y a pas eu de main spirituelle tendue. J'ai déjeuné et » je continue à déjeuner tout seul. Au dîner, c'est autre » chose, il me faut la foule et des cristaux! »

Qu'est-ce encore au théâtre?

Offenbach, cet étrange Allemand plus Parisien que Paris même, ne s'est-il pas imaginé de donner du Rossini aux *Bouffes-Parisiens?* Il en donnera! — Le célèbre maestro n'a pas dédaigné de surveiller lui-même les travaux du librettiste, — il dirigera les répétitions en personne. Ce que le grand homme épris du far-niente avait refusé aux directeurs des premiers théâtres du monde, un sacrifice à sa paresse! il l'a fait pour la bonbonnière du passage Choiseul! Vous verrez qu'Offenbach finira par avoir Jenny Lind — ce rossignol suédois insaisissable — le jour où la fantaisie parisienne exigera la Jenny Lind. Si c'est possible, c'est déjà fait; si c'est impossible, cela se fera!

L'impossible! est-ce que l'impossible existe dans notre bienheureux monde de galvanoplastie, de vins factices, de chaudronnerie en commandite, de pièces morales, de musique à la Paixhans et de... *photographie artistique?* En vérité, oui, on a forcé le soleil à devenir l'humble esclave

ÉTUDES DE MOEURS, — par BARIC et DAMOURETTE (suite).



— Comment qu' tu trouves c'te peinture qu'on vient d'envoyer à nout' bourgeois?
— Oh! qué belle bordure! c'est ma fi ben beau! mais qué drôles d'habits!
— Et puis c'est dommage qu'i n'ont fait qu'un œil au monsieur et que la dame ait un côté de la figure pu noir que l'autre!...
— Regardez voir! t'es-t-un malin, *toué!* j' m'en étions pourtant pouint aperçu.



— Mam'zelle danse-t'y?
— J' suis retindue..
— Et pour la subséquente?
— J' suis retindue *itou.*
— Alors escusez l'audace.

d'une lentille en verre, — c'est moins que rien — on a exigé de ce grand moteur des mondes qu'il se mît à dessiner comme un élève de huitième — ce n'est rien encore, et il a fait de rapides progrès. Mais ne voilà-t-il pas qu'après l'avoir réduit à l'état d'instrument docile, on veut en faire un artiste! Et il obéit! Allez plutôt voir chez Nadar—Saint-Lazare Nadar, bien entendu!—et demandez-lui de vous raconter, avec ses mines de chat effarouché et sa voix de métal, l'histoire qui suit, il s'en acquittera mieux que moi!

Aux premiers brouillards de novembre, Nadar est mandé chez madame la comtesse de B... dont le mari venait de mourir. Il s'agissait, bien entendu, d'exécuter le portrait du défunt. La chambre mortuaire, basse de plafond, et le jour déjà brumeux tamisé par un arsenal de rideaux superposés contrariaient fort l'opérateur. Dans une encoignure la jeune veuve—avais-je dit qu'elle était jeune? — pleurait toutes les belles larmes de ses yeux, les premières peut-être, celles que l'on croit intarissables! — Nadar n'osait interrompre cette légitime douleur.

— Le modèle des maris! sanglotait la dame, doux, prévenant, gracieux...

— Bon, pensait notre photographe empêtré, cet homme avait d'estimables qualités... mais je voudrais bien placer mon objectif, moi!

— Ne plus le revoir, mon Dieu! jamais! jamais!

Nadar crut que c'était le moment de parler des bienfaits de la photographie et de dire deux mots de son portrait...

— Ah! oui, s'écria l'épouse rassérénée, son portrait! faites-moi bien vite son portrait, monsieur!

Puis avec une brusquerie de Parisienne :

— Mais c'est que le jour est bien sombre... Si seulement le pauvre homme était mort hier... il faisait si beau soleil!

Ceci est de l'histoire.

Maintenant, voici de l'anecdote, — de celle qui pousse de la rue de Seine au Panthéon.

Un brave homme de père arrive des environs de Caën avec ses guêtres et son bâton de cormier, pour surprendre pendant ses *veilles studieuses* son fils, étudiant en droit. Il le surprend en effet, mais la mansarde traditionnelle éclairée par un punch — la bougie est si chère cette année! — était en outre peuplée d'une manière plus pittoresque que rassurante pour les mœurs du Calvados. Le bonhomme, qui continue sans s'en douter les traditions de Molière, lève son gourdin sur sa progéniture, laquelle décampe et descend deux étages quatre à quatre. Le père exaspéré poursuit le fugitif dans les escaliers :

— Arrêtez! s'écrie le légiste en herbe, on sait son code après tout! — A partir du second degré, on n'est plus parent!.....

CH. BATAILLE.

L'HOMME AU MASQUE DE FER.

UNE NEUVIÈME VERSION. — UN DRAME ANGLAIS.

L'Ambigu-Comique n'avait pas plutôt repris l'*Homme au masque de fer*, que nous avons vu éclater dans le feuilleton du lundi, avec la plus honorable unanimité, la reprise des huit versions qui courent sur ce mystère du dix-septième siècle.

Mais ce que le public ne sait pas, et ce que les critiques du lundi font semblant d'ignorer, c'est qu'il circule sur ce grand mystère une neuvième version, imaginée par des loustics anglais, et arrangée en mélodrame, au théâtre d'Adelphi à Londres, pour le simple plaisir d'embrouiller l'histoire de France.

Voici la base de cette fantaisie théâtrale, intitulée le *Secret de la Reine*, et dont M. Webster et madame Céleste ont créé les principaux rôles.

Je traduis les journaux anglais.

« Où est MON carrosse? » demanda un jour Louis XIV à Versailles, *masculinisant ainsi, de son autorité royale, le mot* CARROSSE, *qui jusqu'alors avait été du genre féminin.*

Le grand monarque était d'une susceptibilité extrême pour tout ce qui touchait à sa dignité. Ayant dit MON *carrosse*, sa fierté ne lui permettait plus *de reconnaître qu'il avait commis une faute grammaticale.*

MESSIEURS LES CONCIERGES, — par RANDON.



14593

— Encore deux ou trois ans, et je lâche ma loge; j'achète quelque bicoque de cinquante à soixante mille francs..... mais, par exemple, je la donne à un régisseur,.... j'aurais trop peur que mon portier me vole.



14594

— ... Un vieux de la vieille, entendez-vous! et qui ne souffrira jamais qu'un pékin l'appelle portier!

Or, vers cette époque se trouvait en visite à la cour de Versailles un jeune gentilhomme anglais de l'ancienne famille de Boshes, cavalier d'un extérieur agréable, mais professant un souverain mépris pour l'étude des langues, par conséquent fort peu familiarisé avec l'idiome français. Il lui arriva de dire en présence du roi : MON *voiture*. Louis XIV prit cela pour une impertinente raillerie et une insulte personnelle. Le courroux de Sa Majesté s'alluma à un tel point, que M. de Boshes fut envoyé au château de Pignerol, avec un masque de fer sur la figure.

Que dites-vous de cette charmante version?

Ainsi le mystérieux prisonnier qui a occupé tant d'écrivains et de chroniqueurs, qui fut envoyé du château de Pignerol au fort d'Exiles, de là aux îles Sainte-Marguerite, puis à la Bastille, ne serait plus qu'un hobereau anglais qui aurait eu le malheur de faire une infraction à la grammaire française et d'employer un masculin pour un féminin!

Les dramaturges de Londres ne font-ils pas un peu comme ce même seigneur de Boshes? ne confondent-ils pas les *genres*, quand ils nous donnent une grotesque turlupinade pour une pièce de théâtre?

Et que dire de la donnée grammaticale sur laquelle ils ont bâti cette jolie fiction!

Sans doute le mot *carrosse* a été primitivement du genre féminin. Mais nul en France ne se serait avisé d'attribuer à Louis XIV les honneurs de ce changement de genre : en disant MON *carrosse*, le grand roi ne faisait pas le moindre coup d'État grammatical, vu que depuis fort longtemps ce vocable avait déjà changé de sexe. La cour et la ville, les écrivains et les poëtes n'employaient plus ce mot qu'au masculin; et Corneille disait dans le *Menteur*, acte III, scène II :

« *Aux couleurs, au carrosse, il ne doute de rien.* »

Or le *Menteur* est de 1642, et Louis XIV n'est monté sur le trône que l'année suivante, à l'*âge de cinq ans.*

Vous voyez que le *Secret de la Reine* du théâtre d'Adelphi, drame déjà si ingénieux au point de vue de la conception, est encore basé sur une bévue historique, un tout petit anachronisme.

Ces auteurs anglais sont d'un sans-gêne!...

J. LOVY.

FOUCHTIMA KANOUN ET LES KURDES.

Les journaux anglais s'entretiennent avec intérêt du passage en Perse de Fouchtima Kanoun, et le *Journal amusant*, — qui ne recule devant aucun sacrifice pour que l'instruction de ses nombreux lecteurs soit aussi *ondoyante* et *diverse* que possible, — vient d'apprendre l'anglais tout exprès, afin de mieux leur faire comprendre les feuilles d'outre-mer.

Fouchtima Kanoun (la *karakizla*, vierge noire) n'est ni plus ni moins que *la* chef des Kurdes. C'est une vieille femme de soixante-dix ans, au nez crochu, à la bouche édentée, aux formes anguleuses. Ses vêtements consistent à n'en pas avoir, et surtout en armes à feu. Cependant Fouchtima Kanoun est moins farouche que son extérieur, car au café de Dewna elle a fumé une pipe et embrassé le garçon.

Fouchtima Kanoun est célibataire, vieille, sale et prophétesse. Il est vrai qu'on l'a toujours connue prophétesse, sale, vieille et célibataire.

Ici, sans qu'on sache pourquoi, se place la nécessité de dire quelques mots des Kurdes.

Les Kurdes occupent au figuré l'ancienne Mésopotamie, pays situé entre le Tibre et l'Euphrate.

J'ai écrit *au figuré* parce qu'ils sont presque toujours occupés hors de leur province à piller les voyageurs et les caravanes. Négociants habiles, très-hospitaliers chez eux, leur hospitalité cesse à la frontière, et ils se hâtent de reprendre ce qu'ils avaient donné la veille en échange du prix de cette hospitalité.

C'est, à une variante près, la mise en pratique de l'ancienne, mais consolante maxime de feu Bilboquet : — *Tout* doit être à nous!

Quand ils ne vaquent pas à leurs affaires, — et je viens de vous apprendre en quoi consistent leurs affaires, — les Kurdes mangent, boivent, dorment ou prient. Ces prières peuvent se traduire ainsi : — Allah, fais-moi la grâce de bien employer ce que j'ai si bien *rattrapé*.

Le vêtement des hommes n'a rien d'extraordinaire, il n'est que sale. Celui des femmes est plus original. Qu'on se représente une grande boîte carrée placée devant la tête, et recouverte comme celle-ci d'un voile tombant jusqu'à terre.

Bref, une imitation du grand, du vrai, de l'illustre Nadar, quand il prépare son daguerréotype.

La religion des Kurdes leur permet quatre femmes, ils se contentent d'en posséder une seule; ce qui n'est pas galant de leur part.

N'oublions pas de rappeler que Fouchtima Kanoun a pris part, — dans les journaux anglais, — à la guerre de Crimée; sa vue seule a mis en fuite trois régiments russes.

Que les Kurdes, les journaux anglais, et surtout les lecteurs du *Journal amusant*, me pardonnent cette traduction libre!

AMEN ..

COSARELLES.

Une jeune et intéressante dame de la rue du Helder ayant eu la faiblesse de souscrire une lettre de change qu'elle ne pouvait acquitter à l'échéance, écrivait l'autre jour à l agent de change B..., qui lui voulait du bien :

« Mon cher B...,

« Demain a lieu l'échéance d'une lettre de change de mille écus que j'ai souscrite. Comme je ne suis pas en fonds pour le moment, et que je me trouve fort embarrassée pour payer cette somme, je vous serais très-obligée et très-reconnaissante de vouloir bien me la prêter.

« HERMINIE ***.

« *P. S.* Je suis si honteuse de mon indiscrétion, que je

HIÉROGLYPHES MENSUELS DU JOURNAL AMUSANT.

L'explication en langue vulgaire en sera donnée dans le prochain numéro.

N° 1.



A quel état peut-on supposer qu'appartiennent ces petits individus?

N° 2.



D'où vient que la musique, qui plaît aux chevaux, produit sur les chiens une sensation si désagréable?

N° 3.



Comment se fait-il que, rien qu'en lui montrant son cou, cette fille fasse sauter le cheval le plus rétif?

déchirerais cette lettre, si ma femme de chambre n'était déjà partie avec pour vous la remettre. »

* * *

On accuse généralement le peuple français de faire tout trop précipitamment.

Ce reproche ne saurait être adressé à M. d'Ortigue. Le savant critique musical vient de rendre compte des concerts de l'hiver dernier! (Voir les *Débats* du 27 octobre.)

Pauvre M. d'Ortigue! il faut que la saison musicale ait rudement pesé à son estomac, puisqu'il a mis six mois à la digérer.

* * *

Le public a déjà dévoré et le feuilleton a déjà fêté les dernières chansons de Béranger.

La plupart de ces petites productions sont des chefs-d'œuvre de grâce, de style et de saine philosophie, comme tout ce qui est sorti de la plume de l'immortel chansonnier.

On relira cent fois *les Tambours*, *l'Histoire d'une Idée*, *le Septuagénaire*, *Au Galop*, *les Grands Projets*.

On relira mille fois *Ma Canne*, ce spirituel pendant à *Mon Vieil Habit*.

Sur ces quatre-vingt-douze productions, il en est quelques-unes, sans doute, où le chansonnier a été inspiré avec moins de bonheur. Celle intitulée *Mes Craintes* est de ce nombre. Chose curieuse! M. Arsène Houssaye, qui a traité le même sujet dans sa petite pièce imitative, *Béranger à l'Académie*, semble ici remporter la palme sur notre illustre défunt.

Cette supériorité du copiste sur le modèle pourra paraître paradoxale, et pourtant elle est explicable. Pour faire parler Béranger, pour s'assimiler le fond et la forme du chantre de *Lisette*, il a fallu se livrer à un travail spécial, rassembler tous les éléments qui constituaient ce charmant génie et sa façon d'écrire; faire converger vers quelques strophes tous les rayons du modèle, tous les tons de sa palette, toute sa grâce et tout son tour d'esprit; composer en un mot une *essence* de Béranger avec le suc de cent petits chefs-d'œuvre.

M. Arsène Houssaye a osé entreprendre ce travail, et il a merveilleusement réussi. Son *Béranger à l'Académie* aurait pu être signé du grand chansonnier; c'est son style, c'est sa manière; tout semble porter la marque de fabrique, et bien des personnes s'y sont trompées.

Béranger, lui, affranchi de ce travail d'assimilation, pouvait faiblir dans un de ses chefs-d'œuvre sans cesser d'être lui-même. Rien ne le forçait à se calquer. Et voilà pourquoi le *fac-simile* de M. Arsène Houssaye est plus ressemblant que l'original.

* * *

Le couple artiste, M. et madame X..., habite cet été un petit chalet à Bougival, partageant ses soins entre une charmante enfant âgée de huit ans et un jardinet de quelques mètres carrés.

Dimanche dernier la famille Cliquet (elle se nomme autrement) vint faire irruption dans la paisible retraite.

Madame X... s'empressa d'aller au-devant des visiteurs.

— Ah! quelle aimable surprise! Vous dînez avec nous?

— Sans doute, fit la famille Cliquet.

— Mon mari sera enchanté; il est allé à la pêche, et ne peut tarder à revenir.

— Mon fils et moi nous allons le chercher, dit le père Cliquet. Cela nous fera une petite promenade.

— Juliette, va avec ces messieurs; tu leur montreras le chemin.

— Oui, maman.

L'enfant partit avec les deux Cliquet. De leur côté, madame Cliquet et sa fille se mirent à fourrager dans le jardinet pendant que madame X... tenait conférence avec sa cuisinière.

— Arriverons-nous bientôt, mon enfant? demanda le père Cliquet déjà essoufflé.

— Oui, m'sieu. Papa est derrière ces saules que vous voyez là-bas.

— Va-t-il tous les jours à la pêche, ton papa?

— Non, m'sieu; mais il a dit comme ça ce matin: « J'ai peur que les Cliquet viennent; faudra que j'aille chercher de la friture. »

— Ah! il a dit cela?...

— Oui, m'sieu. Papa a dit aussi qu'on ne viendrait pas demeurer à Bougival l'année prochaine, qu'on irait plus loin...

— Ah!...

— Oui, m'sieu. Il a dit comme ça qu'on est embêté tous les dimanches par un tas de monde.

(*Historique.*)

* * *

Une nouvelle feuille hebdomadaire, publiée en Angleterre, la *Presse de Londres*, nous communique le fait suivant:

Voilà environ six mois que mourait à Londres Douglas Jerrold, un journaliste des plus spirituels, un écrivain aussi aimé du public que Charles Dickens.

Le bruit courut qu'il ne laissait aucun patrimoine à sa famille, et l'Angleterre répondit à cet appel avec une spontanéité touchante. Des souscriptions furent organisées, un comité choisi parmi des personnages de distinction, des soirées à bénéfice commencèrent pour constituer une pension à sa veuve, une dot à ses enfants.

Aujourd'hui, M. Blanchard Jerrold, son fils, directeur d'un journal, après avoir touché le montant et des souscriptions et des représentations, publie dans sa feuille une lettre insolente. Au lieu de remercier le don de la reconnaissance publique, il vient regretter qu'on ait mendié pour sa famille, et n'accepte l'argent que comme un hommage, et non comme une charité.

Cette lettre a fait de tous côtés crier au scandale, dit la *Presse de Londres*.

Et il y a de quoi. Ce M. Blanchard Jerrold, qui veut bien accepter une souscription générale *comme un hommage, et non comme une charité*, a noblement attendu pour sa protestation jusqu'à la dernière heure, et quand les résultats étaient empochés.

La mendicité et l'ingratitude soudées à l'orgueil britannique!

L'ombre d'Escobar en a dû tressaillir dans sa tombe.

J. Lovy.

THÉATRES.

Amour et pruneaux! Ce titre a séduit Arnal. Arnal a le secret d'une langue étrange pleine de bizarreries grammaticales et d'accouplements philologiques les plus

QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES DU JOURNAL AMUSANT.

L'explication en sera donnée dans le prochain numéro.

N° 4.

N° 5.

N° 6.

étonnés d'être réunis. Cette langue pittoresque, qu'il sait rendre spirituelle, il vient de la parler de nouveau dans l'œuvre nouvelle de MM. Varin et Vander-Burch, représentée au Palais-Royal.

On se demande tout d'abord quels rapports peuvent exister entre l'amour et les pruneaux. *Amour et pruneaux!* ce vocable résume toute l'école de M. Varin. Etrange! étrange!... Mais c'est amusant.

Arnal, amoureux et *pruneautier* de Tours, a profité de l'éloignement de son grand fils et de sa grande fille pour se remarier en *catimini*. Ses enfants ont en même temps profité de leur éloignement pour se conjoindre : l'un avec une Italienne, l'autre avec un professeur de gymnastique. La famille se trouve bientôt réunie, et la boîte aux quiproquos est soudainement ouverte toute grande. Alors il en sort, il en sort, il en sort!... Tout le monde crie à l'*assassin!* Tout le monde se démène avec du tabac dans les yeux : c'est un bacchanal inouï, qui ne cesse qu'au baisser du rideau, quand tout le monde s'embrasse, après avoir vaincu bravement le monstre du quiproquo, qui a plus de têtes que l'hydre de Lerne.

Ce n'est pas neuf, mais c'est toujours drôle.

Ce n'est pas non plus par la grande nouveauté que se recommandent les *Deux Pêcheurs* de MM. Dupeuty et Bourget, qui sont apparus la ligne en main sur les bords de la rampe des Bouffes-Parisiens. L'un des pêcheurs est vieux, l'autre est jeune; voici pour l'âge. L'un est recors, l'autre débiteur; voilà pour la profession. Tous deux descendent de la même race : la famille des *Polissons*. Les deux goujonnicides se gênent et se mettent tour à tour en fuite à l'aide de ces bamboches d'atelier qu'on nomme des *scies*. De là un feu d'artifice de mots impossibles et de cascades furibondes, que Pradeau et Gerpré se jettent au nez avec une verve démoniaque.

Le tout assaisonné avec la musique si gaie, si entraînante d'Offenbach. La chanson de la *Grenouille au camélia* et la spirituelle parodie de *Gastibelza, l'homme à la carabine*, seront chantées autant que le célèbre boléro des *Deux Aveugles;* les mélodies d'Offenbach font le tour du monde, du demi-monde et de tous les quarts de monde.

C'est en accomplissant son tour d'Europe que la *Traviata* nous est revenue à Paris. Cette fois, ce n'est plus mademoiselle Piccolomini qui a fait applaudir cette nouvelle incarnation de la *Dame au camélia*, c'est une débutante française, mademoiselle Saint-Urbain, artiste de haute valeur, qui chante avec beaucoup de charme et joue comme elle chante.

Du vers chanté il est permis, sans transition trop brusque, de passer à la prose également chantée (sans jolies fioritures pourtant). Parlons du mélodrame.

L'Ambigu a repris ce fameux *Homme au masque de fer*, qui a tant fait parler de lui, et qui en fera tant parler encore, comme c'est son droit de mystification politico-historique.

Celui-ci parie pour le frère de Louis XIV, qui n'a jamais existé; celui-là, pour un enfant adultérin de Mazarin et d'Anne d'Autriche; tel autre, pour le duc de Beaufort, tué devant Tripoli; tel autre, pour le duc de Monmouth, décapité en la Tour de Londres; tel chroniqueur penche pour Fouquet, victime de son orgueil; tel romancier, pour je ne sais plus quel secrétaire d'un principicule italien qui avait fait échouer une intrigue diplomatique de la France; chacun a en réserve l'homme au masque de fer de son choix. Pourquoi ne serait-ce pas tout bonnement Marchiali? — C'est le nom porté à l'écrou d'entrée et de sortie de ce mystérieux prisonnier, surnommé l'*Homme au masque de fer* sans doute parce que sa face était voilée par un morceau de velours noir.

Qui sait? Ce masque était peut-être une archicoquetterie d'un ex-beau garçon, désolé d'avoir eu le visage couturé par la petite vérole. Cette supposition n'est pas plus ridicule qu'une autre. L'histoire est une longue suite de mystifications intéressées. Chaque historien y prêche pour son saint et pour la couleur de son drapeau.

Singulier sort que celui des pièces de théâtre! elles ressemblent aux boulets de canon; la longueur et la vigueur de leur destinée dépendent complétement de la force d'impulsion que leur imprime la poudre à canon ou la volonté des directeurs de spectacle, cette poudre à canon morale. Voici *Clairon et Clairette* (pièce de faible portée) qu'on lance à toute volée dans la publicité, tandis qu'on glisse sournoisement sur l'affiche une très-gentille petite comédie intitulée le *Panier de pêches*.

Parce que *Clairon et Clairette* est l'ouvrage d'un millionnaire qui s'ennuie et n'amuse pas beaucoup les autres, et que le *Panier de pêches* est tout simplement l'œuvre spirituelle de deux hommes de lettres de bonne volonté, MM. Philibert Audebrand et Henri de Kock.

Aussi qu'arrive-t-il? Quand les spectateurs sortent du Vaudeville, ils se disent : — Nous venions pour *Clairon* (un nom qui fait du bruit au loin), c'était le plat de résistance. On nous offrait comme dessert un *Panier de pêches*, et, ma foi! nous devons avouer que, sans le dessert, le repas n'eût pas été bien agréable.

La nouvelle administration de M. Harel est à peine installée aux Folies-Dramatiques que déjà l'activité de la jeunesse, ardente à bien faire, s'y fait sentir. Elle a jeté coup sur coup en pâture à la curiosité : l'*Huître et les Plaideurs*, la fable de la Fontaine, gentiment commentée par M. Dutertre; la *Table et le Logement*, joyeuse bluette de Guénée; et l'*Histoire d'un gilet*, morceau de résistance que le public de l'endroit a endossé avec plaisir.

Un titi disait en sortant le soir de la première représentation :

A la bonne heure... ce *gilet*-là n'est pas une *veste*.

(*Veste* en argot théâtral veut dire *four*, et *four* signifie *chute*. Que les populations se le disent!)

ALBERT MONNIER.

La onzième livraison des *Anciennes maisons de Paris sous Napoléon III*, par Lefeuve, vient de paraître.

On souscrit chez M. Rousseau, boulevard de la Madeleine, 15.

En vente, au *Ménestrel*, rue Vivienne, 2, deux morceaux nouveaux, un noël, *Venite adoremus*, et un cantique breton, *Bénissons à jamais;* par M. Paul Bernard, auteur de la *Volière*, valse; de la *Marche du régiment*, de la *Mazurke des Bohémiens*, etc., etc.

LES PROGRÈS DE LA MODE EN FRANCE,

ALBUM COMIQUE PAR CHAM.

Les Progrès de la mode sont un charmant Album comique pour orner les tables de salon; il formera la prime du journal *les Modes parisiennes* pour 1858, et sera distribué du 10 au 15 décembre prochain.

Les Modes parisiennes, connues depuis quinze ans comme le journal le plus véritablement élégant de Paris, paraissent tous les dimanches (52 fois dans l'année): — Prix d'abonnement : pour un an, 28 fr.; — six mois, 14 fr.; — 3 mois, 7 fr. — On s'abonne en envoyant un bon de poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.

CARTE DE L'INDE, EN COULEUR.

Toute personne qui nous adressera *franco* trois timbres-poste de 20 centimes recevra immédiatement et *franco* le numéro du *Journal amusant* contenant la *carte de l'Inde* en couleur. Au moyen de cette carte, sur laquelle sont indiquées les positions des Anglais et celles des insurgés, on peut facilement suivre les opérations militaires dans tout l'Hindoustan. Adresser les trois timbres-poste de 20 centimes à M. Philipon fils, 20, rue Bergère.



LE PETIT JOURNAL POUR RIRE.

Un joli volume grand in-8° formant un charmant livre-album pour salon.

Prix, **5 fr. 50 c.** *Franc de port*, **7 fr.**

A M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

LE DESSIN SANS MAITRE,

PAR Mme CAVÉ.

MÉTHODE APPROUVÉE PAR MM. INGRES, DELACROIX, HORACE VERNET ET AUTRES MAITRES.

La méthode de madame Cavé est assez répandue aujourd'hui pour qu'il soit inutile d'en faire l'éloge; nous nous bornerons à rappeler qu'à l'aide de ce système ingénieux on peut enseigner le dessin et l'enseigner parfaitement, sans savoir soi-même dessiner.

Prix : 3 fr. à Paris; — par la poste, 4 fr.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

MODÈLES DU DESSIN SANS MAITRE.

MÉTHODE DE Mme CAVÉ.

Les 1er et 2e cahiers du Cours de dessin sans maître par madame Cavé sont en vente; on les trouve au bureau du journal, rue Bergère, 20. Chaque cahier, composé de 20 feuilles contenant chacune plusieurs modèles, se vend 10 fr. — Les deux cahiers coûtent donc 20 fr. — Avec ces cahiers, on peut parfaitement conduire un élève depuis le premier point de départ jusqu'au dessin d'après nature. L'élève qui apprend le dessin par ce système exerce sa mémoire infiniment plus et mieux que par toute autre méthode, et quand il sait dessiner d'après nature, il sait dessiner de souvenir, ce qui présente un fort grand avantage non-seulement pour le plaisir qu'on doit retirer du dessin, mais aussi et surtout pour l'utilisation qu'on veut faire de l'art qu'on a appris.

Ainsi que nous l'avons dit, chaque cahier se vend 10 fr. Si l'on n'en demande qu'un, et si l'on veut le recevoir franc de port, il faut envoyer 12 fr. (2 fr. pour l'affranchissement.)

Si l'on demande les deux cahiers, nous les expédions franc de port pour 20 fr., sans augmentation pour l'affranchissement.

On se souvient qu'à l'aide de la méthode de madame Cavé on enseigne fort bien le dessin sans savoir soi-même dessiner.

Envoyer par un bon de poste le montant du cahier ou des cahiers qu'on désire à M. PHILIPON fils, successeur d'Aubert et Cie, rue Bergère, n° 20.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 101. — 1857. Prix du numéro : 45 centimes. 5 Décembre.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . 10 »
12 mois. . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

SOUVENIRS DE CHASSE, — par MARCELIN.



14601

APRÈS DÉJEUNER. — UNE PHRASE DE CHASSEUR.

— Tout d'un coup j'entends : Brou! brou! brou!... c'est une compagnie de perdreaux qui se lève... Piff!... je tire mon premier coup... Paff, je tire mon second... Patarapapouff!!! toute la compagnie par terre.

LA SEMAINE.

Très-incontestablement, cette fois, nous réédifions l'esprit français. Jadis, ce naïf produit de la vieille Gaule, à la confection duquel les Villon, les Rabelais, les Dolet, les d'Aubigné, les Pascal et les Voltaire avaient prêté leur concours, sortait en plein midi par le monde; de cette allure à la *bonne franquette* est dérivée l'habitude de dire qu'il *courait les rues*.

L'esprit français s'est rebiffé, et voici qu'il n'entend plus se produire sur l'asphalte avant l'heure du dîner.

C'est bien vu, — et je n'ai garde d'aller à l'encontre d'aussi rationnelles prétentions.

Ventre affamé n'a pas d'oreilles, affirme le fabuliste. Je ne vois pas pourquoi l'esprit aurait, en certaines occurrences, les oreilles plus ou moins longues que la matière.

Donc, un journal, — fort spirituellement dirigé, — a voulu donner la manne mensuelle aux intelligences appauvries.

Les affamés de la presse, — j'ai ouï dire qu'ils étaient nombreux, ont répondu à l'appel. Je ne les en blâme pas; j'ai vu, à Londres, des chroniqueurs répondre aux invitations du cuisinier Soyer et porter des toasts, entre le café et le grog au gin, à l'alliance internationale. Nous pouvons bien nous réunir chez nous et trinquer, aux lueurs du Bourgogne, à l'entente cordiale de la littérature.

Je n'affirme pas non plus que ces conférences gastronomiques puissent avoir une influence bien prolifique sur la *nouvelle à la main;* je n'affirme pas davantage qu'on

SOUVENIRS DE CHASSE, — par MARCELIN (suite).



14602

VOUS LE CROIREZ SI VOUS VOULEZ.

— Un jour je tire un lièvre à dix pas : mon plomb fait balle et coupe net l'animal en deux. Eh bien, pendant plus de deux cents pas encore, les pattes de derrière coururent après les pattes de devant.



14603

L'AFFUT AU MARAIS

— Je vous demande bien pardon, mais je ne puis rester cinq minutes dans un endroit humide sans éte..e .ernu..u..u...er,.... atchou!

— Que le bon Dieu vous bénisse!



14604

PARTANT EN GUERRE LE SIRE DE FRAMBOISY!



14605

AH MONSIEUR!!!

— Poursuivre et atteindre le gibier! il y a-t-il au monde un plus grand plaisir?

— Oui, celui de le manger.

ait servi dans ces noces et festins des jeux de mots à la place d'entremets, ni des calembours en coulis; je n'affirme rien du tout, je raconte.

Dans une réunion préparatoire, le directeur de ces *banquets réformistes*, — un des hommes les plus entraînants de ce temps, par le libre propos, la calembredaine au gros poivre et l'anecdote... à tous les piments, — avait manifesté, vu ses dispositions natives à *faire le mot*, l'intention de se retirer après le potage, pour ne pas intimider la verve des autres assistants.

La rédaction entière du journal avait été prévenue, à seule fin de faciliter une sortie au redoutable anecdotier.

Après les huîtres d'Ostende, M. de *** lâcha une de ses boutades abruptes, puis se dirigea vers la porte, supposant que toute l'assemblée plongée dans les ébahissements du Sauterne dégustait les épices de sa plaisanterie.

Sur le seuil, il rencontra M. Jean Rousseau, toujours bienveillant, qui l'arrêta avec sa politesse innée :

— Maître, vous pouvez rester!

Et le maître resta — jusqu'au dessert.

En dehors de cette mésaventure qu'on se raconte entre intimes, la semaine a été d'une monotonie désespérante.

Je l'ai suivie, cette semaine sans émotions, du théâtre à la barrière, — et, de mes excursions, je suis revenu déconfit et sans aventures narrables

Un soir, au bal, le vieux Fontenelle fut arrêté par madame Helvétius, qu'il n'avait point aperçue :

— Hé! quoi, vous passez devant moi sans vous arrêter? demanda avec une de ses adorables moues la Célimène du dix-huitième siècle.

SOUVENIRS DE CHASSE, — par MARCELIN (suite).



14606

TON COSTUME EST TROP BRILLANT.
Il fera peur aux perdrix, mais il attirera les alouettes.



14607

MÉNAGEONS LES PUISSANCES.



14608

LES RABATTEURS.
— Que tu es bête, petit, de t'égosiller une lieue à l'avance pour rabattre le gibier; il sera bien assez temps de crier quand nous serons près des chasseurs.



14609

— Eh bien, Catherine, nous ferez-vous manger le faisan aujourd'hui?
— Non, monsieur, il n'est pas encore assez pourri.

— Si je m'étais arrêté, comment eussé-je jamais passé? riposta le vieux galant.

Je renvoie le madrigal aux sept jours qui viennent de s'écouler. Mon ignorance doit s'imputer à ma myopie. C'est ma faute! ma très-grande faute! — Mais je ne m'arrête pas davantage que l'auteur de la *Pluralité des mondes.*

Un gros événement pourtant, — et qu'il importe de signaler, — ça été le passage de Mᵉ Chaix d'Est Ange au banc de l'accusation publique. — Je ne crois pas qu'aucun avocat ait manié jamais la langue française avec plus de sans-façon peut-être, mais aussi avec plus de souplesse. Les plaidoiries de Mᵉ Chaix d'Est Ange abondent en images turbulentes et magnifiques à la fois, en néologismes impérieux, en mouvements brusques, non prévus et sans réplique. Nul mieux que lui n'a su placer le trait, nul n'a joué avec l'ironie avec une plus merveilleuse habileté. Ses discours réunis ne formeraient certainement pas des modèles d'éloquence selon le rite de MM. Noël et Chapsal; mais ce serait, à coup sûr, l'école la plus profitable pour le jeune barreau.

A la même date, M. Dupin aîné, ancien président de l'Assemblée constituante, a repris son siége de président à la Cour de cassation.

UN MARIAGE CHEZ LES PETITS, — par PENOVILLE.



14610

Le repas (pique-nique), commandé pour vingt, se sert pour trente; ce qui fait croire à quelques convives qu'il est bon genre de ne dîner que d'échantillons.

Puisque nous sommes au palais, vidons le sac aux procès. Ce sera promptement fait.

Madame van de Heuvel-Duprez plaide contre M. Perrin et réclame trois mois d'appointements impayés. L'ex-directeur de l'Opéra-Comique objecte la *position intéressante* de l'éminente artiste, laquelle position ne lui a pas permis, depuis un trimestre, de prêter son concours au théâtre. Vous ne voyez guère en tout ceci matière à papier timbré, n'est-ce pas! — Moi moins que vous! Mais l'instruction est une belle chose, et je viens de m'instruire à ce sujet.

Au moment où mademoiselle Duprez signait son traité, rien ne faisait pressentir le cas qui lui incombe à cette heure. Toute jeune, toute frêle, presque diaphane, d'une conduite altière et nette qui ne permettait pas les soupçons, la charmante prime-donne n'avait pas eu à lire, sur son engagement, des chapitres stéréotypés à l'adresse de ses nombreuses camarades et que celles-ci signent les yeux fermés. M. Perrin avait cru de son honorabilité personnelle et de la dignité de la jeune artiste de biffer des clauses trop explicites. Seulement, — on ne saurait tout prévoir, — M. Perrin, dans ses hypothèses, avait oublié le mariage.

Or, le mariage est venu, — puis, à la suite, ce qui vient; — entre autres détails, le procès en question dont nous vous raconterons l'issue aussitôt que le jugement sera prononcé.

Je vous disais au début que la semaine avait été vide — ou à peu près. Au point de vue de la vie ardente et des créations artistiques, rien n'est plus vrai. Mais, pendant ces somnolences des imaginations parisiennes, la *Mort*, elle, ne s'est pas endormie.

Les lettres ont à déplorer la perte de M. Léon Battu, un des auteurs dramatiques les plus convaincus de ce temps. M. Léon Battu touchait à peine à sa trentième année. Il s'est éteint lentement, tristement, douloureusement; il a vu l'agonie venir, — et l'a regardée de son grand œil confiant et calme. Il s'en est allé, ce jeune homme, avec la belle sérénité des existences bien remplies. Les âpres tortures de la phthisie lui ont à peine arraché une plainte : on ne raconte pas assez ces martyres inconnus supportés avec une vaillance à défier les premiers chrétiens. M. Léon Battu a laissé une dizaine de vaudevilles, écrits dans une note généralement attendrie, qui dénotent chez l'auteur une merveilleuse sensibilité. Son drame l'*Honneur de la maison* reste — pour moi — une des seules études scéniques fouillées à fond qui se soient produites sur les planches depuis les derniers succès de l'école romantique. — C'est sobre, concluant, pris dans le vif de la société, et d'une haute probité, — de celle qui part de la conscience, et non de la convention. Puis il a voulu s'égayer, cet adolescent navré! Il a jeté dans le gouffre absorbant de la collaboration des joyeusetés abracadabrantes; le *Théâtre-Lyrique*, le *Vaudeville*, les *Variétés*, les *Bouffes-Parisiens*, tous les théâtres où l'on meurt de rire, se sont disputé les gaietés de ce mourant! « Il vaut mieux être assis que debout, il vaut mieux être couché qu'assis, il vaut mieux être mort que couché, » disent les Orientaux.

Pour les poëtes sincères, et par la vie brutale qui leur est faite, il faut croire que les Orientaux ont raison.

Pendant que nous conduisions au cimetière ce fin esprit et ce noble cœur, des soldats de divers régiments escortaient au lit du repos suprême, une autre victime du dévouement et de l'abnégation. La sœur Rosalie Poussain, décédée à l'hôpital du Gros-Caillou, d'une maladie épidémique contractée dans ses veilles au chevet des malades, avait reçu à Marseille les ambulances de l'armée d'Orient Elle avait vingt-trois ans à peine; elle était belle de cette indéfinissable beauté qui vient du ciel, et qui doit y retourner. — Le pèlerinage est accompli!

Voici un gaillard, par exemple, qui n'entend pas mourir comme cela, et qui demande à cor et à cris la médaille de Sainte-Hélène avant de s'en aller de cette boule terrestre, à la rotation de laquelle il ne s'intéresse que médiocrement.

Il s'appelle Jean Ribeyrol, né natif de Périgueux, et, sous l'étrange prétexte que j'écris dans les papiers publics, il me contraint à vous raconter son histoire.

Je raconte — presque sous sa dictée :

« Or donc, que l'amiral Nelson avait fait dans le flanc » de notre vaisseau une ouverture à faire entrer une baleine, — son chapeau sur la tête encore! — que je » restais seul de l'équipage, vu que les camarades avaient » avalé des biscaïens sans pouvoir les rendre. — Qu'auriez-vous fait à ma place? Il restait une bordée de cent » canons. Je tire, à moi tout seul, ma bordée de cent » canons. Bing! booum! patatras! Les Anglais dansent » une gigue dont à laquelle on n'a pas d'idée. Puis ces » chiens d'insulaires finissent nonobstant par m'aborder, » et s'emparer de ma propre personne en s'adressant à » ma chute des reins, qu'ils lardaient à grands coups » de baïonnette, lorsque Nelson se présente et me questionne.

» Je répondis avec catégorie et distinction.

» — Mille goddam! s'écria l'amiral, je m'étais bien dit » qu'il n'y avait que ces gredins de Périgueux pour tirer » une bordée de ce calibre!

» Et il m'embrassa comme du pain, que j'en pleurai » jusqu'aux larmes!... »

A cet endroit j'interviens dans la narration :

— Et vous n'avez pas été décoré?

« Pardine! on me l'a bien proposé dans le temps jadis, » mais il fallait signer le brevet, et que je n'ai jamais eu » une minute à moi pour apprendre à écrire. »

Ma réclame est finie.

Si les Marseillais protestent, je les renvoie à Bordeaux.

CH. BATAILLE.

FEU CELLIER DUFAYEL.

L'ATHÉNÉE VALOIS.

La mort de M. Cellier-Dufayel, ancien notaire, professeur de débit oratoire, rédacteur en chef du *Causeur*

UN MARIAGE CHEZ LES PETITS, — par PENOVILLE (suite).



LE BAL.

Danseurs et danseuses s'accordent à peu près; mais les musiciens s'accordent bien..... lorsqu'il s'agit de boire.

universel, laisse un vide immense dans certain groupe de beaux-esprits attardés.

M. Cellier-Dufayel figurait parmi les membres les plus zélés de l'ancien *Athénée royal.*

Cet *Athénée* occupait, il y a une quinzaine d'années, un local délabré de la rue de Valois; espèce de salle de chimie dont l'origine se perdait dans la nuit des temps.

L'*Athénée royal* eut ses beaux jours, dit-on. C'est fort possible, mais sous la dernière monarchie il se distinguait particulièrement par le stérile patronage de M. de Castellane et par le silence obstiné de la presse.

Et pourtant chaque lundi, je m'en souviens, un public assez nombreux, ma foi, un public voltairien et gouailleur, venait envahir ce four à plâtre.

Là, on s'épanouissait aux naïves saillies de M. Crosse, aux sorties ultramontaines de Raymond Brucker, aux arguties de l'avocat Blot-Lequesne, aux dramatiques prosopopées et aux poses théâtrales de M. Hippolyte Bonnelier.

Quand ces quatre orateurs se chamaillaient à la tribune, c'était fête dans la salle; le public n'aurait pas donné sa stalle pour quatre francs.

Chaque lundi, l'*Athénée Valois* discutait une question spéciale : tantôt le fouriérisme, tantôt la décentralisation, tantôt les dents osanores, tantôt les poésies du Languedoc ou les pruneaux de Tours.

Mais, hélas! un beau matin le propriétaire éprouva le besoin de démolir son four à plâtre, et l'*Athénée* se trouva sur le pavé.

Quelques membres furent trouvés gelés dans la rue, d'autres s'étaient évaporés; et déjà Paris commençait à oublier cette vénérable société littéraire, — à laquelle du reste il n'avait jamais songé, — quand soudain l'on vit l'*Athénée* renaître de ses cendres, absolument comme s'il en avait eu le droit.

M. Cellier-Dufayel était parvenu à réunir quelques tronçons épars du groupe disloqué; il reconstitua un noyau, le baptisa *Athénée impérial*, et s'en adjugea la présidence.

Ce mémorable événement se passa en janvier 1853.

Installé dans un modeste entre-sol de la place Vendôme, ce bataillon de mandarins lettrés rouvrit ses conférences du *lundi* sur toute espèce de choses, entama des thèses sur l'art dramatique, sur les illustrations contemporaines, sur la musique, sur le magnétisme, sur la législation chinoise, et sur la condition sociale de la femme chez les Hébreux. C'était le président, M. Cellier-Dufayel, qui avait la spécialité hébraïque et chinoise.

De temps en temps, une demi-douzaine d'auditeurs de l'un et de l'autre sexe venait assister à cette innocente petite réunion de famille, en attendant le public.

Mais le public se fit attendre; et bientôt l'*Athénée*, seul avec ses banquettes, mit encore une fois la clef sous la porte.

⁂

Je le crus définitivement trépassé. Tarare! quelques mois après, cet intrépide *Athénée* était rentré dans sa rue natale! Par une belle soirée de septembre, il avait pris ses cartons, ses meubles, son bureau, son estrade, ses trois fauteuils et sa carafe d'eau, pour aller s'installer, avec tout son personnel, rue de Valois, 8, maison du *Bœuf à la mode*, et rouvrir ses dissertations *de omnibus rebus et quibusdam aliis.*

Ce *Bœuf à la mode*, — je veux dire ce local, — était déjà sanctifié par une demi-douzaine de cercles savants, agricoles, industriels, artistiques; et notamment par la société des *Enfants d'Apollon*, dont les plus jeunes membres ont soixante-dix ans révolus. Ils ont célébré l'été dernier, vous a-t-on dit, la cent seizième année de leur fondation; n'en croyez rien! la société des *Enfants d'Apollon* a pour le moins quatre mille ans d'existence; elle a été fondée par Apollon en personne, à l'époque où ce dieu virtuose gardait les troupeaux d'Admète, roi de Thessalie.

Mais revenons à l'*Athénée.*

Ce vieux papillon littéraire, sentant que les migrations n'étaient plus de son âge, résolut de faire une fin; et il se maria avec le *Cercle des transactions commerciales, industrielles et artistiques.* Il lui apportait en dot son glorieux passé et sa longue expérience, fruit de ses pérégrinations!

Ce mariage de raison se contracta sous les auspices de M. Cellier-Dufayel, le président perpétuel.

Mais le ciel ne devait pas bénir cette union. L'*Athénée* eut beau reprendre ses conférences du *lundi*, et même instituer des *cours* quotidiens, les émouvantes soirées du four à plâtre étaient à jamais évanouies. Plus de discussions! plus de tournois oratoires! plus de passes d'armes philosophiques! plus de tempêtes!... Tristes sypmptômes : car rien de tel que les orages littéraires pour rafraîchir la température des vieux *Athénées.*

⁂

Toutefois quelques-uns des cours de l'*Athénée Valois* semblaient acquérir un simulacre de vogue vers la fin de 1853.

Les soirées de *linguistique* de M. Chavée étaient très-suivies; M. Charles Emmanuel avait également son auditoire. Ce jeune réformateur du système planétaire s'était ménagé dans l'*Athénée* un refuge contre les dédains de la science officielle. A l'Observatoire, la terre tournait d'occident en orient; à l'*Athénée*, elle tournait d'orient en occident. Si l'*Athénée* avait vécu, M. Charles Emmanuel eût fini par saccager toute notre astronomie, qui ressemble déjà pas mal à un vestiaire en désordre où chacun dépose sa petite étoile.

L'*Athénée* avait aussi un cours de *physique*, professé par M. Govi, et un cours de *médecine rationnelle*, enseigné par le docteur Drouot. Tous les samedis ce docteur lançait des anathèmes contre la médecine, sapait la Faculté, conspuait les médicaments, démolissait les

IL N'Y A PLUS D'ENFANTS, — par RANDON.



14612

— Pas mal, cette petite...
— L'air un peu niaise, mais si je restais seulement quinze jours dans ce pays-ci!...



14613

— Mam' Sabergeon te pousse aux petits verres, mais elle se fiche pas mal de toi... demande plutôt au fourrier de la troisième.
— Si je savais ça!

pharmaciens. C'était plaisir à voir cet homme tirer sur ses propres troupes.

Et notez que pendant cette vigoureuse philippique contre les médicaments, les drogues, les béchiques et les pectoraux, le docteur Drouot ne cessait de croquer des boules de gomme, de mâcher des jujubes et de la pâte Regnault!

Le cours de M. Cellier-Dufayel affichait des ambitions plus modestes. Il pivotait sur la *condition sociale de la femme chez les Hébreux,* et ne quittait ce sujet que pour entretenir son auditoire de la *législation chez les Chinois*.

M. Cellier-Dufayel avait l'esprit méthodique, — trop méthodique, le débit monotone et somnolent. Aussi le pauvre président, sitôt qu'il devenait orateur, voyait-il la salle se changer en une thébaïde — ou en un dortoir. Vainement sa pensée revêtait la forme satirique, vainement il saupoudrait d'un peu de sel les anecdotes qu'il ramassait et les commentaires qui leur servaient de cortége; le public ne put jamais digérer ces *speechs*-pompadour semés de petites flèches émoussées.

M. Cellier *président* ne manquait pas d'une espèce de dignité; mais M. Cellier *orateur* péchait par l'absence de toute émotion. Nulle étincelle électrique ne sortait de ce cœur glacé; rien de chaleureux ne tombait de ces lèvres pincées; pas un souffle de l'âme pour vivifier ses petites épigrammes et faire pardonner sa littérature arriérée.

L'*Athénée* végéta encore pendant un trimestre, puis ferma ses portes pour la troisième fois. Ce fut la clôture définitive. Oncques n'en ai plus entendu parler.

M. Cellier-Dufayel se retira du *Bœuf à la mode* pour donner tous ses soins à son *Causeur universel*, dont l'apparition mensuelle pouvait être considérée dans ces derniers temps comme un des plus beaux monuments de l'entêtement humain.

M. Cellier mort, l'existence du *Causeur* n'avait plus de raison d'être.

On m'assure que les quatre abonnés du défunt continuent à être servis par la *Gazette du progrès;* mais cette nouvelle n'ayant produit aucune sensation à la Bourse, je n'en parle que pour mémoire.

J. LOVY.

COSARELLES.

On lit dans l'un des derniers numéros de la *Presse de Londres*, petite feuille de chou française publiée dans *Regent-street :*

« Un de nos plus charmants conteurs, à l'imagination la plus riche dont puisse se glorifier la France du dix-neuvième siècle, Gérard de Nerval, a fini misérablement ses jours par le suicide, juste un an jour pour jour après la mort de Jenny Colon, qu'il aimait tant. »

Or Jenny Colon est morte le 2 juin 1842.

La *Presse de Londres* se trompe évidemment de Jenny. Peut-être a-t-elle voulu parler de Jenny l'ouvrière.

J. LOVY.

THÉATRES.

Le *Fruit défendu !* Il y a dans ce titre une comédie et un drame; M. Camille Doucet s'est décidé pour la comédie, et le Théâtre-Français compte un grand succès de plus à enregistrer dans ses annales glorieuses.

Le fruit défendu, c'est le supplice de Tantale, le plus effroyable de tous les supplices que le démon puisse imposer à l'esprit. — Regardez, mais ne touchez pas, dit le tentateur! Et les fruits vermeils fuient quand la main s'avance, et l'eau se tarit sur le bord des lèvres sans les rafraîchir. Le fruit défendu, c'est le fruit chéri de toutes les femmes, c'est le point convoité de tous les hommes. Notre vie entière n'est-elle pas une aspiration continuelle à l'avenir inconnu?

L'avenir! fantôme aux mains vides,
Qui promet tout, et qui n'a rien.

De Varennes adore la campagne, et s'en va vivre à la ville. Jalabert adore la ville, et s'en va vivre à la campagne. De Varennes et Jalabert sont mariés, et leurs femmes s'ennuient. Arrive le démon tentateur sous le frac du jeune Léon. Léon est un grand chercheur de fruit défendu. Il fait volontiers un doigt de cour à mesdames de Varennes et Jalabert. Pourquoi?... Parce qu'elles sont mariées.

Il y a pourtant là, tout près de lui, la gentille Jeanne, une jeune fille de bonne volonté, qui ne demande qu'à être madame. Il n'y songe pas : elle est libre.

Que fait un rusé vieillard? Il lui dit : — Épouse qui tu voudras, la première venue, le monde entier, tout, *excepté Jeanne*.

Excepté Jeanne? répète Léon, et il se met à aimer, à pourchasser et à épouser la petite. N'est-elle pas le *fruit défendu?*

Telle est en résumé l'œuvre charmante de M. Camille Doucet. MM. Provost, Bressant, Regnier, Delaunay, et mesdemoiselles Fix, Dubois, Fleury et Riquer l'ont interprétée en artistes de valeur qui se surpassent.

Grâce au *Fruit défendu*, un fauteuil à l'Académie française pourrait bien n'être pas pour M. Camille Doucet le *fruit défendu*.

Christine, roi de Suède, de M. Paul de Musset, n'est pas une comédie tout à fait aussi satisfaisante comme résultat. Dans la quinzaine littéraire l'Odéon s'est laissé damer le pion par la Comédie française. Quand elle le voudra, la maison de Molière gardera toujours le premier rang. La *Christine* de M. de Musset ne vaut pas la *Christine* de feu Bayard (dans le *Changement de main*), et encore bien moins celle d'Alexandre Dumas, dont l'ouvrage de M. de Musset forme en quelque sorte le prologue.

Les Italiens ont chanté un autre roi, Charles-Quint, avec accompagnement de musique de Verdi. La sauce vaut le poisson. *Ernani* a servi aux débuts de M. Viani, un chanteur à la voix blanche, c'est-à-dire sans grande puissance. A classer parmi les *tenorinetti*. Heureusement il y avait à entendre ce soir-là la Steffanone, Graziani et Angelini.

Passons à un autre roi, car le moment est fertile en monarques mis en scène. Désirez-vous connaître les malheurs de Charles VI, — un des nombreux fous couronnés qui ont si mal mené la pauvre France? — allez au Cirque impérial, où l'on a repris le fameux *Perrinet-Leclère*.

Ce drame obtint en 1832 (l'année du choléra) un immense succès; toute la jeunesse romantique d'alors porta des cheveux longs à la *Perrinet*. Deux ans plus tard, elle porta les cheveux courts à la *Malcontent*, autre

drame né à la Porte-Saint-Martin. Les destins et les cheveux sont changeants.

Nous ne sommes plus à ce bon temps du romantisme, où il suffisait de parler de sa bonne dague de Tolède, d'écolier de Cluny, de pourpoint tailladé, de jurer *sang-Dieu*, de hurler *enfer et malédiction*, pour soulever les enthousiastes bravos d'une foule barbue et échevelée. On applaudit et on applaudira longtemps encore dans *Perrinet* un drame admirablement charpenté, une action vigoureuse, un heureux mélange de faits dramatiques et comiques, plus de mouvement que de logique, plus de passion que de raison, et plus de vraisemblance que de vérité. *Perrinet*, c'est l'excuse de la trahison de Judas.

Parlons encore d'autres rois; ceux-là n'ont fait pleurer personne, ce sont les rois de la gaieté, les *poëtes de la treille*. C'est maître Adam, chanteur et tonnelier; c'est Vadé viveur et buveur; c'est Béranger, le poëte aux brillantes auréoles. Ces trois types des poëtes de la treille ont été personnifiés et chantés par Darcier, le chanteur populaire, le Frédérick-Lemaître de la chansonnette.

Le directeur des Délassements a bien fait d'accueillir à bras ouverts Darcier, à la fois poëte, musicien et artiste. C'était un moyen adroit d'arriver à faire passer, à la queue leu-leu, tout Paris dans sa petite salle. Tout Paris y passe, prenez la file, et suivez le monde!

ALBERT MONNIER.

CHOIX DU MUSÉE PHILIPON, album composé de dessins comiques avec texte par les dessinateurs et rédacteurs de l'ancien journal *la Caricature*. Prix particulier, pour les abonnés des *Modes parisiennes* et pour ceux du *Journal amusant*, 4 francs, rendu franc de port sur tout point de la France.

On n'a pas oublié cette charmante statue de *Jeanne d'Arc* exécutée par la princesse Marie, fille de Louis-Philippe; eh bien, une délicieuse petite réduction de ce chef-d'œuvre, en métal galvanisé bronze, de 25 centimètres de hauteur, tout à fait pareille aux statuettes de ce volume qui se vendent 50 et 60 fr., est donnée aux abonnés des *Modes parisiennes* et du *Journal amusant*, tout emballée et rendue *franco* sur tous les points de la France, moyennant 20 fr. Adresser sa demande, accompagnée d'un bon de 20 fr., au directeur des *Modes parisiennes*, rue Bergère, 20.

Après **l'Héritage**, roman d'aventures par J. F. SMITH, qui obtient en ce moment un immense succès, le **JOURNAL POUR TOUS** publie a plusieurs ouvrages d'écrivains célèbres, entre autres **les Louves de Machecoul**, par ALEXANDRE DUMAS, et **la Rose blanche**, par AUGUSTE MAQUET.

Nous conseillons à nos lecteurs, et surtout à nos charmantes lectrices, d'aller faire une visite à la maison TAHAN; ses coffrets fantaisie, sculptés, incrustés, émaillés, sont les Étrennes les plus fashionables qu'il soit possible de voir. Nous leur rappelons que si les objets d'étagères TAHAN se trouvent rue de la Paix, où tout le monde sait, les petits meubles bureau, etc., de cette maison, sont à ses magasins de la rue Basse-du-Rempart, 10.

RÉPONSES AUX QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES

CONTENUES DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 1. A quel état peut-on supposer qu'appartiennent ces petits individus?

A l'état militaire, puisqu'ils sont sous les *drapeaux*.

N° 2. D'où vient que la musique, qui plaît aux chevaux, produit sur les chiens une sensation si désagréable?

C'est tout simplement parce que les chevaux aiment le *son* et que les chiens ne l'aiment pas.

N° 3. Comment se fait-il que, rien qu'en lui montrant son cou, cette fille fasse sauter le cheval le plus rétif?

Probablement que cela lui produit l'effet d'un *coup de chambrière*.

EXPLICATION DES HIÉROGLYPHES

CONTENUS DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 4. Économiser un peu sur un gros revenu n'est point de l'avarice.

Ecot, no, misère, un peu sur un gros revenu, Ney, poing de l'avare bisse.

N° 5. Les plantes ont besoin d'eau, d'air, et de soleil.

Les plantes ont besoin dos d'R, aide, seleil.

N° 6. A un homme bonasse, sans peine on tire les vers du nez.

A, un homme-bonne, as, 100, penne, on tire les vers du nez.

Les Annonces et les Réclames sont reçues huit jours à l'avance, au bureau du journal et rue de Grenelle Saint-Honoré, n° 25, au premier.

45, RUE NEUVE-SAINT-AUGUSTIN, PRÈS LA RUE DE LA PAIX.



A SAINT-AUGUSTIN

Magasin de Nouveautés connu pour vendre le meilleur marché de tout Paris, et déjà très-renommé pour sa spécialité d'Habillements pour Enfants.

Un grand nombre de Maisons de Nouveautés de Paris ont annoncé des Moires antiques à **8** fr. **50, 9** fr. et **9** fr. **50**. La Maison de Nouveautés de **SAINT-AUGUSTIN** informe qu'elle a traité d'une affaire importante de ces mêmes Moires antiques, grande largeur, qu'elle met en vente au prix de **6** fr. **50** le mètre.

UNE PARTIE CONSIDÉRABLE composée de **340** pièces de magnifiques **MOIRES ANTIQUES** noires et de toutes couleurs à choisir, ce qui se fait de plus beau, sortant d'une fabrique jouissant à juste titre de première réputation lyonnaise pour la fabrication de cet article, au prix sans pareil, eu égard à la qualité, de **10** fr. **90** le mètre au lieu de **22** fr. (valeur réelle).

3,000 Châles algériens véritables, en pure bourette, rayés de diverses couleurs vives. Ces Châles ont été fabriqués pour être portés pendant la saison d'hiver; ils sont très-grands et convenables pour mises élégantes; ils sont livrés aux acheteurs à **6** fr. **75** le Châle, au lieu de **25** fr., leur véritable prix.

Une affaire importante en Foulards pour la poche, garantis tout soie, à **1** fr. **40** et **1** fr. **95** le foulard.

Plusieurs soldes très-considérables en Rubans de soie, Taffetas et Velours écossais qui sont mis en vente à moitié de leur valeur réelle.

NOTA. La première qualité de Moire antique ne se trouve que dans un petit nombre de bonnes maisons de Paris; elle y est vendue 22 fr. le mètre. La MAISON de SAINT-AUGUSTIN, avant d'avoir traité de l'importante affaire dont nous parlons plus haut en a vendu beaucoup elle-même à 22 fr. Elle prie aujourd'hui les personnes qui lui en ont acheté depuis le 1er septembre dernier, de vouloir bien le faire connaître à la caisse, qui s'empressera de leur tenir compte de ce qu'elles auront payé en plus que le prix d'aujourd'hui, qui est de 10 fr. 90 le mètre.

Désirant qu'un grand nombre de personnes jouissent du bon marché de ses Châles, la MAISON de SAINT-AUGUSTIN n'en livrera qu'un par acheteur et n'en vendra pas aux marchands.

BOULEVARD DES ITALIENS 32 A PARIS.

AUX TISSERANDS DE SILÉSIE

BOULEVARD DES ITALIENS 32 A PARIS.

J. LISSENHEIM fils & G. COBLENZ, de Neu-Ruppin, du royaume de Prusse,

FABRICANTS DE TOILE ET LINGE DE TABLE, MOUCHOIRS ET ESSUIE-MAINS.

Magasins situés boulevard des Italiens, n° 32, maison de l'hôtel de Bade.

Jusqu'aujourd'hui, notre principale occupation fut de nous livrer entièrement à la fabrication de nos produits de Saxe et de Silésie concernant les **Toiles et Linge de table**, et de les exporter outre-mer; depuis quelque temps seulement nos relations d'outre-mer ont été interrompues, d'un côté par la guerre existant dans les Indes, et d'un autre par la crise financière. En raison de ces faits, nous avons donc résolu d'établir un dépôt de nos fabriques de Saxe à **Paris, boulevard des Italiens, n° 32,** à seule fin d'occuper nos nombreux ouvriers privés de travail pour cause de non-écoulement de nos produits, nos exportations étant réduites au tiers de ce qu'elles étaient précédemment. Nos nombreux capitaux, une grande expérience dans les affaires, nous permettent de donner l'assurance que nous pouvons **défier toute concurrence.**

Nous pouvons garantir à l'avance que quiconque nous honorera de sa confiance, tous nos efforts tendront à la mériter, à livrer les meilleurs produits de notre fabrication, et à des conditions plus qu'avantageuses. — Nous garantissons, sur facture, **toutes** nos marchandises **par fil et filées à la main.**

APERÇU DE QUELQUES-UNS DE NOS PRIX :

Toile de Greiffenberg, sans apprêt de fil à la main, pour chemises, la pièce de 36 mètres, à 40 fr. — **Idem** plus fine, toile de Lauban pour chemises, tout fil de main, la pièce de 36 mètres, à 48 fr.

Toile extra-fine de Hirschberg, convenant pour chemises d'hommes, la pièce de 36 mètres, de 60 à 70 fr.

Toile superfine de Bielefeld pour chemises de luxe et devants de chemises, la pièce de 36 mètres, de 80 à 200 fr.

Toile pour draps, blanche, mi-blanche et écrue, largeur 2/3, 3/4 et 4/4 pur chauvre de 90 ans, 3 fr. le mètre.

Toile sans couture, 2 mètres 40 de largeur toutes qualités et finesses dans tous les prix.

Services damassés, 12 couverts dans les plus riches dessins du jour, de 20 à 300 fr. — **Idem,** services damassés pour 18, 24 et 36 couverts dans les mêmes proportions.

Services de table ouvrés différents dessins pour 12 couverts, très-bonne qualité, le service, de 20 à 35 fr. — **Idem** pour 6 couverts, en proportion.

Serviettes de table grandes et encadrées, dessins très beaux, depuis 10 fr. 25 c. à 30 fr. la douzaine.

Serviettes de toilette à liteaux rouges, bleus et blancs, depuis 4 fr. 75 c à 25 fr. la douzaine.

Essuie-mains pour la cuisine, la douzaine, par 10 mètres, de 4 fr. 75 c. à 10 fr.

Nappes à thé damassées, à franges, dessins très-riches, de 4 fr. 50 à 20 fr.

Serviettes à thé blanches et écrues, de 2 fr. 50 c. à 12 fr.

Mouchoirs de poche Saxe pour dames, pur fil de main, à 2 fr. 75 c., 6, 8, 10, 12 et 25 fr. la douzaine. — **Idem** pour hommes, dans les mêmes proportions.

Mouchoirs en batiste pour dames et pour hommes, pur fil de main, de 6 à 30 fr.

Mouchoirs en batiste claire pour dames, depuis 20 à 100 fr.

Mouchoirs pour enfants de toutes qualités.

OUVERTURE DE LA VENTE, DEPUIS LE VENDREDI 20 NOVEMBRE.

Dépôt chez les principaux PHARMACIENS et PARFUMEURS de France et de l'Étranger.

VITALINE

STECK DE STUTTGARD

Cette Huile végétale est la seule préparation dont les feuilles scientifiques aient publié les étonnants succès, rapidement obtenus sur des **Calvities, Alopécies anciennes, Chutes de Cheveux opiniâtres,** et dont les résultats authentiques soient **prouvés par plusieurs expériences médicales** qui en constatent l'emploi facile et la prompte efficacité.

20 francs le flacon, à Paris, 23, boulevard Poissonnière

Et au Dépôt général, 39, boulevard de Sébastopol

CHEZ **V. ROCHON Aîné,** SEUL PROPRIÉTAIRE.

Avec une Notice explicative de son emploi.

AVIS ESSENTIEL Chaque flacon doit toujours être entouré, extérieurement, d'une bande portant le **timbre du gouvernement français apposé par-dessus** la signature rouge V. ROCHON Aîné.

Refuser comme contrefait tout flacon qui ne serait pas revêtu de cette garantie indispensable.

ON EXPÉDIE CONTRE MANDAT A VUE SUR PARIS.

Pour combattre les diverses *affections* des gencives, connues sous le nom d'*abcès, ulcérations, fluxions* ou *engorgements*, et qui sont déterminées par l'emploi des *Dentiers* à plaques métalliques, et *principalement* des dents de **faïence** *annoncées* et *vendues* à vil prix, les médecins conseillent l'**Eau dentifrice Fattet.**

Par ses propriétés légèrement astringentes et balsamiques, cette délicieuse composition calme instantanément les *névralgies* dentaires, et l'inflammation des gencives.

Prix : 6 fr., 255, rue Saint-Honoré, chez Ges **Fattet**, inventeur des *Dents* sans crochets ni pivots.

STÉRILITÉ DE LA FEMME

constitutionnelle ou accidentelle, complétement détruite par le traitement de Mme Lachapelle, maîtresse sage-femme, professeur d'accouchement. Consultations tous les jours, de 2 à 5 heures, rue du Mont-Thabor, 27, près les Tuileries.

EAU DELAUNAY

DITE **PHILOCÉPHALE** (brevet s. g. d. g.)

OU REGÉNÉRATRICE DE LA COULEUR DES CHEVEUX.

Cette Eau qui, sans les teindre, ramène à leur couleur primitive les cheveux blancs quelle qu'en ait été la nuance, arrête et prévient *leur* chute. L'application est des plus simples et sans danger. — **Le flacon,** 5 *fr.*

M. DELAUNAY, qui en est l'inventeur, est aussi l'heureux reproducteur de la POMMADE RICHELIEU, brev. (s. g. d. g.) — On expédie en France et à l'étranger.

A PARIS, RUE COLBERT, 10.

N'ARRACHEZ PAS! GUÉRISSEZ!

D. DUNNET, Mtn Dentiste, 36, faubourg St-Honoré. GUÉRISON *garantie*. Il suffit d'un seul *pansement*.

COLS ET CRAVATES.

Pour en trouver un inépuisable assortiment, on ne peut mieux s'adresser qu'à la **COMPAGNIE ANGLAISE** Seule spécialité de Cols et Cravates haute nouveauté, **40**, rue GRENELLE-SAINT-GERMAIN. Immense choix de Cols et Cravates à 75 c., 1 fr. 25, 2 fr., 2 fr. 50, 3 fr. 50, 4 fr., 5 fr., 6 fr. 8 et 11 fr., que l'on paverait partout ailleurs 1 fr. 25, 1 fr. 75, 2 fr. 50, 3 fr. 50, 4 fr., 5 fr., 6 fr., 8 fr., 10 et 15 fr.

13, rue du Bac, 13.

A SAINTE-CÉCILE

MAISON DE GROS ET DE DÉTAIL.

Nouveautés en Rubans.

Mercerie. — Passementerie.

Machine à coudre américaine, système SINGER, de New-York.

Nouveaux perfectionnements. Spécialement organisée pour couturières, lingerie, tailleurs. Seules machines américaines qui aient obtenu la médaille de 1re classe à l'Exposition de 1855.

CALLEBAUT, propriétaire-constructeur, breveté s. g. d. g., 6, rue de Choiseul. On est admis à les voir fonctionner de 9 à 4 heures.

Ch. LAHURE, éditeur de *la Semaine des Enfants*, rue de Vaugirard, 9, à Paris.

10 CENTIMES LE NUMÉRO.

Librairie de L. HACHETTE et Cie, rue Pierre-Sarrazin, 14, à Paris.

JOURNAL POUR TOUS

Les deux premières années du *JOURNAL POUR TOUS*, formant 2 vol. magnifiquement illustrés, sont en vente.

Chaque volume se vend séparément. — Prix, broché : **5** fr. **50** c.; — avec reliure en percaline gaufrée : **7** fr.; — avec reliure mosaïque, tranches jaspées : **7** fr. **50** c.

En envoyant **50** *centimes en sus des prix ci-dessus, on recevra chaque volume* FRANCO *par la poste.*

CES VOLUMES FORMENT DE SPLENDIDES ÉTRENNES.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 102. — 1857. Prix du numéro : 45 centimes. 12 Décembre.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

PRIX : 3 mois. . . . . 5 fr. 6 mois. . . . . 10 » 12 mois. . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

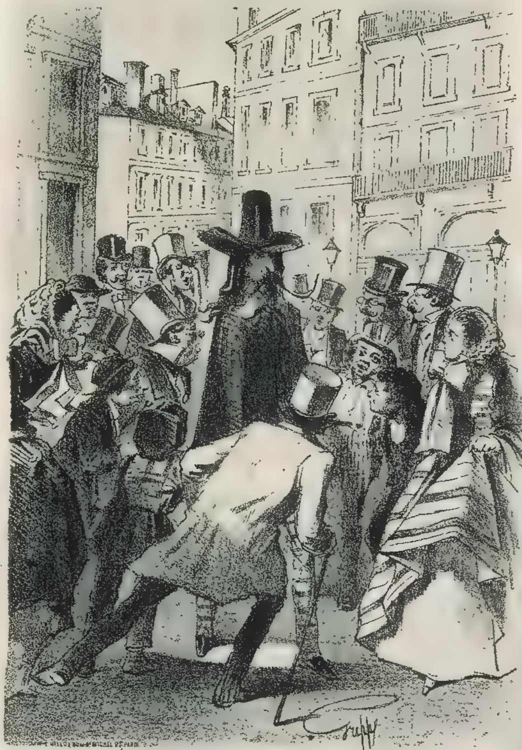
Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

INCONVÉNIENTS DE LA CÉLÉBRITÉ, — par CARLO GRIPP.



14614

Vous avez eu comme peintre un grand succès au salon, la foule importune se jette sur vos pas.



14615

Vous êtes auteur dramatique, un ami vous joue le mauvais tour de vous adresser un jeune nourrisson des Muses qui vous lit une tragédie en cinq actes.

LA SEMAINE.

Le thermomètre, les marchands de confection et Matthieu Laensberg s'en mêlant, il faut aux premiers jours de décembre se précautionner contre la *température* de l'hiver. Un pantalon de molleton à pieds, des cigares bien choisis, une porte close, quelques amis et quelques livres, les livres de chaque jour, ces amis de tous les instants, voilà qui permet d'attendre en patience le retour du joli mois de mai. Le surplus regarde le charbonnier du coin.

Personnellement, je commence à me brouiller avec le *jeune printemps* des poëtes. Non que je sois insensible plus qu'un autre au spectacle de la renaissance universelle; j'ai poussé l'amour des champs aussi loin que les femmes incomprises et les *porte-lyres* efflanqués; j'ai bu le lait des pastorales, j'ai mené paître les agnelets, j'ai vécu dans l'intimité d'un vieil âne, et j'ai reçu les confidences verbeuses d'une pie en captivité, — toutes choses charmantes, je ne le conteste pas; mais, — tant pis si ma profession de foi est contraire à la fraternité des temps! — mais le Soleil luit trop pour tout le monde.

Vers la fin d'avril dernier, je m'étais réfugié dans les bois de Marnes pour fuir la société parisienne et ce que M. Prudhomme appelle *ses bienfaits*. Mais plus je fuyais la montagne, — plus la montagne venait à moi. C'était chaque dimanche une irruption féroce de jeunes commis de magasin doublés de leurs épouses morganatiques; M. Gogo, — illustré par Paul de Kock, — y conduisait son ami M. Dupont, et toutes les mères de la rue des Lombards permettaient à leurs filles la lecture de ce grand poëme que la séve chante à travers les feuilles nouvelles. O jeunes gens *du rayon* insensés, bourgeois imprévoyants, mères aveugles! L'ennemi était là, cherchant sa proie à dévorer. L'ennemi, je vous le dis en vérité, à vous tous

INCONVÉNIENTS DE LA CÉLÉBRITÉ, — par CARLO GRIPP (suite).



14616
Une femme sentimentale vous a épousé à cause de vos œuvres littéraires, son amour s'évanouit quand elle vous voit dévorer un bifteck.



14617
Vous faites bien les vers, on vous attire dans un salon où vous allez sans défiance, vous êtes contraint de remplir de sonnets les albums de ces dames.

qui cultivez les charmes de la vie rationnelle, et qui, d'après les saines traditions de M. Ponsard,

Mettez par-dessus la richesse
Une bonne conduite et la délicatesse,

l'ennemi, — qui vous caresse l'épiderme avec toutes sortes d'attouchements à lui particuliers, qui vous happe à partir du toupet jusqu'à la semelle de vos souliers à lacets... en passant par le cœur, — oui da! — qui vous pousse aux folichonneries sentimentales, aux couplets de dessert, aux devises malignement interprétées, l'ennemi, c'est le Soleil. Ah! l'astre terrible et dévorant!... J'ai vu sur les mousses d'une futaie, baignés d'air et de lumière, et tout enivrés de senteurs printanières, quatre garçons bouchers danser en rond sur l'air mélancolique rajeuni par Banville :

Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés.

Quatre jeunes demoiselles haut placées dans la charcuterie formaient les nœuds de cette guirlande galante. Elles avaient des yeux ronds, sur la pupille desquels le gros désir rayonnait en lueurs à faire dégeler la Néwa, des mains courtes et frissonnantes qui vous pressaient à bras le corps la taille de leurs cavaliers. Et cela tournait, tournait encore, tournait toujours, — c'était horrible! Une lourde poésie de sensualité sanguine illuminait ces types déformés et ineptes. On devinait le boudin de la veille et la côtelette du lendemain aux tons crus de ces bras vermillonnés. Et, en conscience, tout ce monde était heureux, bien heureux!

La danse achevée, je les suivis du regard qui glissaient à travers les rayonnements indécis que les premiers beaux jours projettent dans les trouées des bois, ils riaient, ils chantaient, ils s'enivraient, ils aimaient! Et, comme dans les visions bibliques, les Sulamites et les Bien-aimés se perdirent sous les jeunes feuillages.

Madame Girardin l'a dit éloquemment dans *Cléopâtre:*

O soleil, sois maudit!

Oui, sois maudit! astre incurieux et solennel qui promènes indistinctement tes effluves de Desdémone à Gothon, et nous crées, — à chaque renouveau, — une cohorte de petits êtres piaillards, rougeauds et ventrus dès leur aube, destinés à l'aloyau, à la couenne en daube et au beurre mi-sel, *Isigny première*, au lieu des enfants blonds et roses de l'Amour!

Donc, ouvrons toute grande notre porte au bonhomme Hiver! qu'il prenne place au foyer, comme un hôte de bon conseil et bien incapable de nous tourner le cœur et la tête vers les folâtreries dont j'ai tracé le tableau.

Et puis, la bonne et rieuse saison, songez donc!

Voici venir l'heure des soupers fins et des bals masqués. Nous allons remplacer la Nature éternelle par une nature factice éclairée au gaz. Le gaz fait les épaules blanches et les yeux noirs; il ne trahit rien des secrets du dentiste, rien des mystères de la couturière, rien des subtilités du coiffeur. Il éclaire tout d'une lumière mate et opaque à la fois, confuse dans sa clarté, prévoyante, confite en précautions. Il rend les hontes presque discrètes, les fronts si calmes qu'on les croit purs, — les bustes des courtisanes altiers comme les bustes des reines. A son rayonnement vague et incisif pourtant, les idées se mêlent, les volontés se perdent en des confusions; — il tue l'énergie, il égare la vue, il oblitère l'ouïe la plus délicate. Et, là-dessus, fermons les yeux et les oreilles, c'est plus promptement fait; — murons-nous le cœur et vivons! puisque c'est la vie, à ce qu'on affirme.

Les truanderies du bal masqué du moins ont pour elles cette excuse qu'on ne les voit, ni les entend, ni les sent bien profondément. Elles naissent et meurent, sans laisser de traces, dans un tumulte de courte durée. Elles ne déposent aucun germe dans les terres du Souvenir. Mais les serments de printemps et d'été, mon Dieu! c'est là, — là, et pas ailleurs, — qu'est le danger du présent, là que sont les tristesses de l'avenir. Le soleil, je l'ai dit plus haut, luit pour tout le monde. Ce n'est point, de ma part, une proposition trop audacieuse. Il s'infiltre à travers les chairs les plus rudement tissées et met les lymphes les mieux constatées en ébullition. Il ancre dans les mémoires les plus coriaces ses réminiscences folichonnes; c'est lui qui pousse les parfumeurs enamourés à entrelacer, sur l'écorce des *chênes centenaires*, les initiales d'Adolphe et d'Emma; c'est lui qui contraint les passementiers incandescents à offrir leur portrait à la *connaissance* aimée, lui qui n'épargne rien, ni personne enfin, ni les électeurs, ni les éligibles, ni l'âge, ni le sexe!

Encore une fois, souhaitons la bonne venue à l'hiver!

Il nous ramène tout un essaim de joies indiscutables.

Voyez :

Les théâtres,

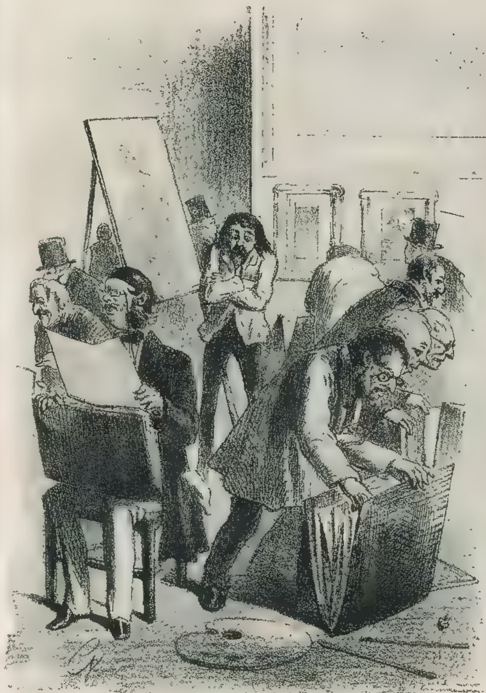
Les bals,

Les concerts

Et... — ceci regarde particulièrement M. de Villemessant, — les *raouts* de l'esprit français,

Puis enfin, j'allais l'oublier! les soirées du grand

INCONVÉNIENTS DE LA CÉLÉBRITÉ, — par CARLO GRIPP (suite).



14618
Vous avez besoin de solitude pour créer un tableau, des amis ennuyeux envahissent votre atel er.



14619
On vous invite à dîner parce que vous êtes un homme d'esprit, tout le poids de la conversation reste sur vous, et vous ne mangez point.

monde. Ceci regarde M. Galimard, *diou de l'élégance* et professeur ès belles manières à la détrempe.

Au théâtre, j'espère que les jeunes premiers, — y compris M. Armand, — voudront bien à l'avenir se dispenser de jouer du lorgnon, — il faut bien jouer de quelque chose! Le théâtre admet, je ne le conteste point, toutes les défaillances de la nature humaine jusqu'à concurrence de la myopie. Mais un jeune premier n'est pas un acteur, c'est un Idéal! Être myope ne rentre pas plus dans les conditions ordinaires de la passion, qu'être sourd, bègue, brèche-dent ou manchot. Cela constitue une infirmité, voilà tout. Les merveilleuses jeunes femmes qui se pressent sur les différentes scènes de Paris, — je ne les cite pas, la nomenclature tiendrait trop de place! — m'ont toujours paru bien osées de déclarer ainsi en public leurs *sentiments* (le mot est consacré, mais je n'y suis pour rien) à l'endroit de ces garçons de café endimanchés qui manipulent leurs binocles comme des singes une noix verte. Quand on a la royauté, — voire sur les planches, — il faut avoir la fierté. A la place de ces dames, je ferais laver l'angle des yeux de don Juan par la bonne avant de répondre à leur déclaration.

Des bals, je n'ai rien à dire, — vu que la musique cassante qui s'en émane m'a toujours remué le clavier des nerfs en mode trop majeur. — J'ai l'air de faire profession de pruderie! — Pour que l'on ne m'accuse pas d'un aussi vilain péché, je déclare bien vite à la face du monde que des *réalistes* m'ont entraîné jeudi dernier au bal du Prado.

J'ai été reçu, sur le seuil, par un ventre de la plus merveilleuse envergure.

Ah! le ventre! l'on juge un homme à sa bedaine!
D'un cœur honnête et pur c'est la marque certaine.
Une panse étoffée et d'un noble maintien
Atteste le porteur pour un homme de bien.

C'est vous dire que M. Bullier, directeur de la chorégraphie du pays latin, est un homme de bien *avant* la lettre. Aussi *après!* — Il promène à travers les inextricables réseaux d'une foule mazurkante et polkante son obésité paterne et pleine de majesté. Ces jeunes gens sont ses amis, depuis le débutant de première année jusqu'à l'étudiant octogénaire.... On en voit! — Ces dames, dont le nom est un gazouillement, dont la voix est une musique et l'haleine un parfum, toutes, sans exception, sont.... — qu'allais-je dire? — sont inféodées à son gouvernement aimable et tolérant. Je ne suppose guère qu'il y ait lieu à tenter ici l'apologie du Prado. C'est fait de vieille date. Notre regrettable Béranger s'est égaré plus d'une fois sous les ombrages de la *Closerie des lilas*. Il a retrouvé peut-être, — le monde était si jeune alors! — les types évanouis de sa Lisette; nous autres, nous n'y retrouvons rien des fantômes envolés. Mais on rit, mais on casse des chopes, mais on parle céans un langage imprévu par les linguistiques, mais on y danse des choses improvisées qui défient le vocabulaire — et le sergent de ville.

J'ai tout l'air d'un chroniqueur mal renseigné qui quête sa semaine par monts et par vaux. Je l'avoue avec l'ingénuité qui me reste. La semaine est vide et d'une vulgarité sans précédents.

M. X..., de l'Institut, cherchait cette année du *pied d'âne* (*Linnœus*) dans les Pyrénées et n'en trouvait point.

Un paysan lui dit :
— Revenez sur vos pas.
Il revint — et ne trouva rien, l'homme naïf!

Quand je marche à travers les sentiers rebattus de la causerie hebdomadaire, je me trouve dans le cas de M. X... —

Une fois n'est pas coutume.

Les sept jours qui viennent de s'écouler sont vraiment d'une débonnaireté dont on n'a pas idée.

Il m'est avis que je ne vous ai parlé plus haut ni des raouts de l'esprit ni des bals du grand monde.
Ici l'on danse au trot,
Là, on cause à l'amble.

C'est déjà fini.

Tenez, passons le détroit.

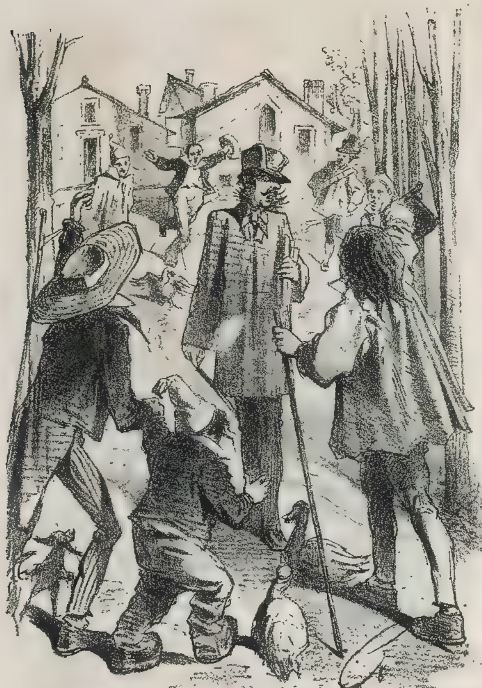
On a jugé, cette quinzaine, en Angleterre, un procès qui témoigne outre mesure, jusqu'à l'hilarité, — et c'est triste! — du grand respect que nos alliés professent pour la loi textuelle, — qui n'est pas la loi interprétée. Il faut distinguer!

Un *pick-pocket* est accusé d'avoir escaladé un mur de dix pieds, — des pieds anglais, notez! — et d'avoir dérobé une paire de bottes, — laquelle paire a été saisie comme preuve de conviction.

Depuis l'instruction du procès, le quartier où s'est accompli le vol a été démoli pour cause d'utilité publique.

Le juge hésite. Les pièces de l'accusation portent textuellement *un mur de dix pieds;* le mur n'existe plus, et il est impossible de constater.

INCONVÉNIENTS DE LA CÉLÉBRITÉ, — par CARLO GRIPP (suite).



14620
Vous fuyez à la campagne pour être seul, les paysans qui ont entendu parler de vous ne vous laissent pas en repos.



14621
Vous avez l'agrément de rencontrer des gens fumant des pipes ornées de votre tête.

De l'hésitation, ce brave insulaire arrive au doute, et du doute à l'acquittement.

Seulement, il croit de son devoir d'adresser au prévenu une harangue que je résume par à peu près en ces termes:

« Vous êtes un affreux gredin qui mériteriez la corde. » Notre législation courante vous eût donné pour dix ans » de transportation. Un hasard providentiel pour vous » fait que nous sommes forcés de vous rendre à la liberté. » Sauvez-vous, et que l'on ne vous revoie plus. »

L'homme reste impassible, et murmure dolemment :

— Mais, Votre Grâce...

— Qu'est-ce encore? Je vous dis de vous en aller bien vite...

— Mais pourtant...

— Vous réclamez, je crois?

— Oui, Excellence. Si c'était un effet de votre bonté... de me faire rendre la paire de bottes!

CH. BATAILLE.

Dernières nouvelles. — Nadar, le grand Lazare, rue Saint-Nadar, 113 (pas de succursale!), vient d'obtenir, pour la seconde fois, le *prix d'excellence* (portraits photographiques) à l'exposition universelle de Bruxelles. Nadar, modeste, comme il sied au vrai talent, a seulement fait rallonger son talma de quinze centimètres. — Ça n'est pas encore un manteau, mais ça drape déjà!

MUSIQUE POUR RIRE.

La *musique pour rire* a trouvé d'assez nombreux propagateurs dans ces derniers temps. Et ce n'est point un mal, je vous assure, par les graves opéras, les transcendentales symphonies et les larmoyantes cavatines dont on nous sature au nom de l'art.

L'avénement des *opérettes bouffes* doit donc être considéré comme une espèce de bienfait; et M. Jacques Offenbach, sans que cela paraisse, pourrait bien figurer un jour parmi les sauveurs de l'humanité.

Immédiatement après les partitions bouffes, dans le même ordre d'idées, arrive l'innombrable famille des *chansonnettes comiques.*

Soit qu'elle se chante dans un salon à la clarté des bougies, soit qu'elle se perpètre dans un atelier avec accompagnement de mirlitons, la chansonnette comique est un élément avec lequel il faut compter.

Et la preuve, c'est qu'on lui a ouvert un Panthéon et une Bibliothèque.

L'architecte de ce Panthéon, le conservateur de cette Bibliothèque, se nomme VIALON.

J'ai connu M. A. Vialon alors qu'il n'était que simple graveur de titres pour messieurs les éditeurs de musique. Il passait, à justes titres, — le mot est lâché, — pour le prince de la spécialité. Que d'élégantes vignettes, que de cadres pleins de grâce et de fantaisie, que de ravissants festons en l'honneur de *Vogue, ma nacelle*, et *Brise du soir!*

Mais déjà le joyeux compère semblait percer à travers l'épiderme de l'artiste. Nul mieux que lui ne savait faire une grimace derrière un treillage enguirlandé, ou placer un éclat de rire dans un cul-de-lampe.

Plus tard, j'ai vu mon Vialon se jeter à corps perdu dans la musique *chiffrée*, et devenir un des meilleurs élèves de M. Émile Chevé. Si la *méthode Chevé* n'est pas encore adoptée par la France entière, ce n'est pas la faute de M. Vialon : il s'en était fait le propagandiste ardent, enthousiaste, infatigable; il a mis en *chiffres* des chœurs d'opéras, des duos, des trios, des nocturnes, des oratorios, des barcarolles, des chansons, des hymnes, des cantates, des airs de bravoure, et tout le bataclan de la musique vocale. Quel intrépide chiffreur que ce Vialon!...

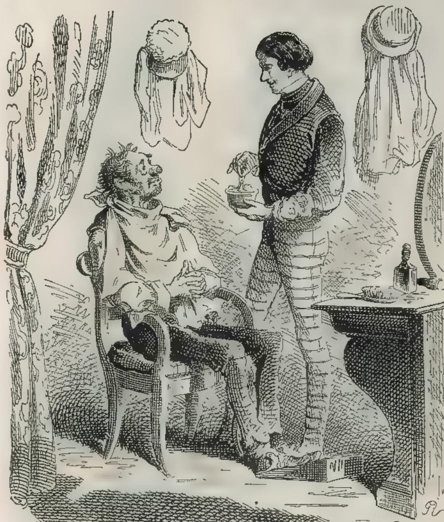
Peut-être un peu moins de chiffres et un peu plus de calcul eût-il mieux été son affaire. Mais Vialon était artiste, et d'autres *calculaient* pour lui. Il avait semé sur une terre inculte, — une vieille histoire.

En attendant que l'horizon de la méthode Chevé s'éclaircisse, — et il est encore bien trouble, entre nous soit dit, — notre éditeur Vialon rentre dans le giron de la *notation usuelle.* Il y rentre avec une cargaison de chansonnettes, avec son *Panthéon comique*, avec sa *Musique pour rire.*

Le recueil que j'ai sous les yeux est des plus désopilants. Dès la première page, on vous entonne l'*Ouverture du jeune Henri, organisée pour la chasse à l'ours.* C'est une très-amusante folie de MM. Delange et Parizot. Je vous recommande aussi l'*Art d'élever ses enfants sans se fâcher*, paroles de Vialon, musique de Frédéric Barbier; le *Père Sabre-Mioche*, de MM. Delange et Parizot; le *Porteur d'eau*, paroles de Vialon, musique de Laurent de Rillé; le *Code fashionable*, paroles de Vialon, musique de Delibes; et enfin l'*Incomparable Mirobolanpouff*, paroles de Delange, musique de Vialon. De fort humoristiques dessins, dus au crayon de Stop, complètent l'attrait de cette publication, et en font un *album* des plus efficaces contre les humeurs noires et la crise financière.

Chantées par Levassor, Berthelier, Brasseur, Chaude-

MESSIEURS LES CONCIERGES, — par RANDON.



4622

— Vous me mettrez aussi un peu de pommade, je mène ce soir ma femme dans le monde...
— Et qui gardera la loge?
— Nous ne partirons qu'à neuf heures, tant pire pour ceusse qui ne seront pas rentrés.



14623

— C'était-z-hier la sainte Barbe, y a-t-encore quéq's locataires qu'ont manqué-z-à leur devoir, mais suffit... dorénavant le premier qui ne souhaitera pas la fête à mon épouse... congé!

saigues, les joyeuses pochades vous feront oublier vos chagrins domestiques, vos ennuis littéraires et vos peines musicales. Mais faites mieux : chantez-les vous-même, avec ou sans accompagnement de guitare, fussiez-vous enrhumé comme le père Du Cantal. La musique pour rire sied à tous les gosiers : pas besoin d'être bon musicien pour cela. Au contraire.

J. Lovy.

THÉATRES.

Le choix d'un ballet d'action de l'ancien répertoire a permis à la Rosati de déployer toutes les qualités de mime et de danseuse qui la caractérisent. Ce sujet de la *Somnambule*, exploité au théâtre sous toutes les formes : vaudeville, ballet et opéra, a le privilége d'intéresser les spectateurs de toutes les générations. La donnée est d'une simplicité primitive, mais elle est d'une vérité saisissante dans les détails. C'est là le secret de son constant succès.

Représenté pour la première fois le 19 septembre 1827, le ballet de la *Somnambule* obtint la vogue. La délicieuse partition d'Hérold, encadrant les mélodies de Rossini et d'Auber, y fut pour beaucoup. Nous n'avons pu applaudir jadis madame Montessu, mais nous avons applaudi de grand cœur madame Rosati, qui lui a succédé.

Ceci est encore un retour vers l'histoire ancienne.

En ce temps-là madame Doche devait créer le rôle de l'impératrice Élisabeth au Gymnase, dans le *Changement de main*. Une maladie vint mettre son *veto* sur la volonté de l'actrice. Une jeune ingénue, pleine de grâce et de naïveté, une enfant, mais une enfant qui promettait de devenir une grande comédienne, proposa de s'en charger au pied levé. Elle apprit en quelques jours ce rôle difficile, brillant, qui semblait exiger un talent plus mûr que le sien. Mademoiselle Rose Chéri (car c'était elle) le joua à ravir, avec un esprit et une sûreté qui étonnèrent même ceux qui espéraient le plus de cette jeune et charmante intelligence. Le succès fut grand, et dès ce jour-là mademoiselle Rose Chéri fut placée à ce rang élevé dont elle n'est jamais descendue.

C'est ce rôle d'Élisabeth que madame Rose Chéri vient de reprendre au bruit des applaudissements les plus enthousiastes.

Si dans ce temps-là Rose Chéri était un petit prodige, aujourd'hui elle n'a perdu que l'épithète accolée à ce substantif.

Mais il y a encore des *Petits prodiges!* Demandez plutôt à Offenbach.

Voyez-vous ces bambins coiffés de bourrelets et soutenus par des petits chariots? Ce sont tous des petits prodiges. L'un joue du cornet à piston, l'autre du basson, celui-ci tapote du piano, celui-là manie habilement l'instrument de Paganini. Le sax-horn, le pavillon chinois, la contre-basse, le mirliton, l'ophicléide, les cymbales, tout leur est bon ; ils soufflent, ils frappent, ils grattent, ils râclent, quel bacchanal! Mais aussi quels éclats de rire dans la salle! Quelle joie parmi tous les spectateurs!

On ne rit pas que chez Offenbach, on rit aussi au Vaudeville. — Le rire si près de la Bourse! Étrange! étrange! dirait le vieux Shakspeare.

Le *Père de ma fille* est une de ces inventions scabreuses qui ne peuvent éclore que dans la tête d'un vaudevilliste fort expérimenté. Un auteur ingénu n'oserait se permettre une hardiesse de cette nature, il rougirait candidement en déployant son manuscrit, et ne se hasarderait pas sans terreur à en commencer la lecture. Il rougirait devant le directeur, il rougirait devant la jeune première chargée du rôle d'une fille séduite, qui... ma foi! je rougis moi-même en racontant... ou plutôt en ne racontant pas comment, par suite d'un attentat audacieux, elle est devenue... Mais je m'arrête, ne sachant comment continuer sans vous faire rougir vous-mêmes.

Quant à la *Botte secrète* de M. Moinaux, l'auteur des *Deux aveugles*, c'est une folie très-amusante. La scène est séparée en deux, et dans chaque compartiment habite un monsieur qui se livre à l'escrime. Montengraine doit se battre contre Parapet, et tous deux, en cherchant une botte secrète, finissent par trouver des situations fort plaisantes. Delannoy et Parade sont adorables dans cette pochade.

Aux Folies-Nouvelles, on exploite toujours ce filon d'or découvert par les jeunes compositeurs. Au nombre des pionniers nouveaux, il faut ajouter Sylvain Mangeant, l'habile chef d'orchestre du Palais-Royal, qui vient d'offrir une ravissante partition aux habitués des Folies-Nouvelles. Le libretto est intitulé la *Recherche de l'inconnu*. C'est M. Charles Bridault qui a posé le problème. C'est le public qui l'a résolu... avec des bravos.

Avis aux amateurs de trucs et de féeries. On donne en ce moment aux Funambules une pantomime nommée le *Diable d'or*. Elle est montée avec un soin inusité dans ce petit théâtre, elle fourmille de trucs ingénieux destinés à devenir un jour célèbres quand un Laurent quelconque de l'avenir les introduira dans de nouvelles *Pilules du diable*, comme le Laurent actuel l'a fait pour les célèbres *Pilules* que nous avalons tous avec tant de plaisir.

Albert Monnier.

LE CODE FASHIONABLE

UN NOUVEAU PLAN DE PARIS

DESSINS DE M. STOP, ORNANT LES CHANSONNETTES DE LA MUSIQUE POUR RIRE PUBLIÉE PAR VIALON.

Les Annonces et les Réclames sont reçues huit jours à l'avance, au bureau du journal et rue de Grenelle Saint-Honoré, n° 25, au premier.

ÉTABLISSEMENTS RECOMMANDABLES DE PARIS.

AMEUBLEMENTS. — Balny jeune, faubourg Saint-Antoine, 40, première Médaille 1855.
ARMES DE LUXE. — Lefaucheux, rue Vivienne, 37. — Revolvers, pistolets à 6 coups.
Devisme, boulevard des Italiens, 36. — Revolvers, pistolets à 6 coups.
ARTICLES DE VOYAGE. — Dock du Campement et des articles de Voyage, boulevard Poissonnière, 14, *Maison du Pont de fer.*
APPAREILS DE CHAUFFAGE. — Chevalier ✻ et Ce, rue Ménilmontant, 34, boul. du Temple.
BRONZES D'ART, ÉBÉNISTERIE. — Alph. Giroux et Ce, boulevard des Capucines, 43.
BRONZES D'AMEUBLEMENT (Fabrique). — Boyer, rue Saintonge, 64, au Marais.
CACHEMIRES DES INDES. — Au Persan, rue Richelieu, 78.
CAOUTCHOUC ET GUTTA-PERCHA. — Rattier ✻ et Ce, rue des Fossés-Montmartre, 4. Méd. 1re cl. Exp. univ. 1855. — Vêtements imperméables de toutes formes.
CHEMISIER. — Victor Duvochel, galerie d'Orléans, 30, Palais-Royal.
CHOCOLATS. — Compagnie coloniale, dépôt place des Victoires, 1. — Boulevard des Italiens, 11. — Rue du Bac, 62. — Entrepôt général, place des Victoires, 2.
COIFFEUR. — Normandin, passage Choiseul, 19. Méd. 1855 pour son Tulle de cheveux.
COLS-CRAVATES. — COLS-CHEMISES. — Clayette-Loison, passage Jouffroy, 32 et 34.
CORSETS PLASTIQUES. — Bonvalet, boulevard Saint-Denis, 9 *bis.*
DENTELLES. — Violard, rue de Choiseul, 4.
Au Persan, *Bidois et Ce*, rue Richelieu, 78
DENTISTE. — Docteur Henoque ✻, rue Saint-Honoré, 253.
FLEURS FINES. — Ch. Millery, élève de Batton, rue Louis-le-Grand, 32.
LITS EN FER. — Maison Dupont (Lacroix, successeur), rue Neuve-Saint-Augustin, 3.
MEUBLES SCULPTÉS. — Pierre Ribaillier, boulevard Beaumarchais, 94.
MODES. — Alexandrine, rue d'Antin, 14.
MOUCHOIRS. — Chapron, rue de la Paix, 11, *à la Sublime Porte.*
NÉCESSAIRES ET ÉBÉNISTERIE DE FANTAISIE. — Audot, r. Montmorency-Feydeau, 1.
NOUVEAUTÉS. — Aux Villes de France, rue Vivienne, 51, et rue Richelieu, 104.
ORGUES-ALEXANDRE, rue Meslay, 39. — Usine à vapeur, rue Pierre-Levée, 9.
PARFUMERIE. — Société Hygiénique, entrepôt général, rue de Rivoli, 79.
PASSEMENTERIE. — Mon Audoyer (Ransons et Yves, succ.), Chaussée-d'Antin, 6, *à la Ville de Lyon.*
PATISSERIE. — Bourbonneux, place du Havre, 14. — *Cussy, Gorenflot, Timbale de Carême.*
PENDULES ET BRONZES. — Lay et Cherfils, passage Jouffroy, 29.
— **IMITATION ET LAMPES.** — Lay et Cherfils, passage Jouffroy, 26 et 28.
PORCELAINES ET CRISTAUX. — Lahoche et Pannier, Palais-Royal, 162, 163, 164, à *l'Escalier de Cristal.* — Services de porcelaine et cristal, et Surtouts de table.
PRODUITS ALIMENTAIRES. — Chollet et Ce, usine à Paris, rue Marbeuf, 7; entrepôt général, place Vendôme, 25. — Deux Médailles d'honneur à l'Exposition universelle.
RELIURES DE LUXE. — Livres de mariage, Albums et Buvards, Despierres, relieur de l'Empereur, rue de l'Échelle, 3.
ROBES DE CHAMBRE ET VÊTEMENTS DE FANTAISIE. — Lacroix, pass. Choiseul, 51 et 53.
RUBANS. — Maison Audoyer (Ransons et Yves, succ.), Chaussée-d'Antin, 6, *à la Ville de Lyon.*
STÉRÉOSCOPES. — Alexis Gaudin et frère, rue de la Perle, 9.
TAILLEURS. — Humann, rue Neuve-des-Petits-Champs, 83.
— Becker aîné, rue de Grammont, 40.

PRIME DE 1858

DU JOURNAL LES MODES PARISIENNES.

Les abonnés d'un an au beau journal les *Modes parisiennes* recevront pour l'exercice de 1858, à titre de prime, un nouvel Album comique dessiné tout spécialement pour les *Modes parisiennes*. Cet Album a pour titre

LES TORTURES DE LA MODE.

C'est un charmant Album de salon, une revue très-piquante et très-gaie des exagérations et des ridicules des modes françaises depuis Charles VII jusqu'à nos jours.

Cet Album se vend 10 fr. aux personnes non abonnées, il se donne *gratis* aux personnes qui souscrivent pour un an au journal les *Modes parisiennes*. Prix de l'abonnement : un an, 28 fr.

Pour recevoir l'Album *franc de port*, il faut envoyer 2 fr. en plus, — en tout 30 fr.

Adresser un bon de poste ou un billet *à vue* sur Paris à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

AUX AMATEURS DE DESSINS.

Toute personne qui nous adressera un bon de poste de 34 fr. avant la fin de ce mois, recevra immédiatement et *franco* :

Le *Musée français-anglais* depuis sa fondation, c'est-à-dire les années 1855, 1856 et 1857;

Le *Journal amusant* depuis son premier numéro jusqu'à ce jour, c'est-à-dire les années 1856 et 1857;

Et enfin elle recevra le *Journal amusant* pendant toute l'année 1858.

Pour le prix de deux années du *Journal amusant*, elle recevra donc trois années (1856, 1857 et 1858) et quatre années du *Musée français-anglais* (1855, 1856, 1857 et 1858).

Cette remise tout exceptionnelle ne pourra être faite longtemps, car il ne nous reste qu'un petit nombre d'années 1856 et 1857 du *Journal amusant*.

Adresser un bon de poste de 34 fr. à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

AU COIN DE RUE

8, RUE MONTESQUIEU. **MAGASIN DE NOUVEAUTÉS** RUE DES BONS-ENFANTS, 18.

Depuis quelque temps les affaires sont difficiles, mais on a certainement exagéré la situation. Effrayés à tort, une foule de commerçants ont ajourné leurs acquisitions et ont forcément amené un fâcheux encombrement chez les fabricants, dont les prix ont naturellement subi une forte diminution.

Dans cette circonstance, pouvant disposer d'un capital important et voulant aider pour sa part à la reprise des affaires, tout en profitant, dans une mesure honnête, de la situation présente, le MAGASIN DU COIN DE RUE vient d'obtenir des fabricants des concessions impossibles dans tout autre moment, et d'une importance telle, qu'une fois de plus, il a fait appel à sa nombreuse clientèle afin qu'elle puisse en profiter largement dès aujourd'hui.

En conséquence, le **lundi 30 novembre** et jours suivants, la Maison du COIN DE RUE a mis en vente, à des prix exceptionnellement réduits et impossibles ailleurs, les articles suivants :

Un solde considérable d'Étoffes de soie, bayadères et façonnées, de toutes couleurs, au prix encore inconnu de 2 95
Une forte affaire de Gros d'Azof, à petites fleurs Pompadour, largeur 80 cent., étoffe nouvelle qui a valu 12 fr., à. 6 45
Une immense quantité d'Étoffes de soie, haute nouveauté de la saison, ce qui se vend encore partout 8 fr., à. 4 75
500 Robes Satin ottoman, étoffe brochée extra-forte, largeur 80 centimètres, ce qui vaut ailleurs 15 fr., à. 6 90
Un solde considérable de Tissus laine et soie, variés, des genres les plus nouveaux de la saison, d'une valeur de 7 fr. 50, à 3 90
800 Robes à quilles, en Popeline de laine, vendues partout, comme occasion, 35 francs, à 18 50
200 pièces Velours impérial écossais, haute nouveauté d'hiver, qu'aucune maison ne peut vendre moins de 9 fr., à 5 50
300 pièces Velours de laine à grosses côtes, nouveau tissu de toutes nuances, se tenant très-ferme, au lieu de 6 fr. 50, à 3 75
Chemises Montespan, broderie guipure, garnies de Valenciennes, ce qui revient ordinairement à 18 fr., à. 9 90
Toilettes Marquises, genre nouveau, exclusif au COIN DE RUE, article qui vaudrait dans la spécialité 25 fr., à. 13 50
Voilettes rondes, véritable dentelle noire de Chantilly, ce qui vaut 35 fr., à. . . 19 50
1,000 douzaines Bas coton anglais, 4 fils, d'une solidité garantie, qualité vendue partout 36 fr., mise au COIN DE RUE à . . . . . . (la douzaine). 21 »
500 Berthes en Vison d'Amérique, très-bonne fourrure, ce qui vaut 30 fr. partout, offertes à. 11 75
300 Manchons Martre de Prusse, ce qui se vend chez les fourreurs 100 fr., à . 59 »
200 Manchons en Martre de France, naturelle, offerts au prix incroyable de . 25 »
Un solde considérable de Cretonne de coton, largeur 2 m. 30, pour grands draps sans coutures, article de 2 fr. 75 à 3 fr., à 1 85
Un grand assortiment toujours au complet de **GRANDS et PETITS RIDEAUX BRODÉS,** à des prix impossibles à toutes autres maisons.
Les Grands Rideaux, largeur 1 mètre 80, hauteur 3 mètres, dessins riches, valeur réelle de 15 fr., à. 9 50
Les Petits rideaux, hauteur 2 mètres, même qualité que les grands, valeur de 7 fr. le rideau, à. 3 75
Un choix immense de Robes très-fraîches à volants, et frappées de toutes couleurs pour bals et soirées, au prix sans précédent de. . . . . . (la robe). 4 40
1,500 douzaines Serviettes damassées garanties tout fil, au prix extraordinaire de. . . . . . (la douzaine). 9 75
200 pièces Toile cretonne pur fil de main, largeur 2 mètres 40, pour draps sans coutures, qualité et finesse de 6 fr., à 3 75
500 pièces mêmes Toiles pour chemises, largeur 80 cent., qualité de 2 fr., à . . 1 25

ENFIN, une affaire très-importante en **Châles tricot de Berlin**, bordures chenille, d'une valeur de 35 fr., vendus au COIN DE RUE. **12** fr. **50** c.
500 Paletots et **Burnous**, avec et sans manches, en drap velours ondulé, ce qui s'est vendu 50 fr., à. . . . . . **25** »
Un très-beau choix de Confection en velours-montagnac, chinchilla, fourrures du Nord, etc., tous modèles nouveaux qui se vendent dans les maisons de haute nouveauté 150 fr., à. . . . . . **70** »

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 103. — 1857. Prix du numéro : 45 centimes. 19 Décembre.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de la *Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :

3 mois . . 5 fr
6 mois . 10 »
12 mois . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipsig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

IL TROVATORE ET LE TROUVÈRE AUX ITALIENS ET A L'OPÉRA,
par MARCELIN.



14030

LE MISERERE. — TOUS ENSEMBLE. — Le chœur : Miserere! !! Miserere!!!... — Madame Frezzolini : Non ricordate me! — Madame Deligne-Lauters : S'il faut qu'il succombe! — Mario : Leonora, addio! — Gueymard : C'est trop longtemps souffrir! — La cloche : Brôumm!!!.....

IL TROVATORE ET LE TROUVÈRE, — par MARCELIN (suite).



14627

AUX ITALIENS. — 1er ACTE : LE TROUVÈRE EN BONNET DE NUIT.

— Pourquoi donc Mario ne montre-t-il que le bout de son nez au premier acte?

— Chut! il se ménage pour le quatrième.



14628

AUX ITALIENS. — 2e ACTE : LE TROUVÈRE SOUS LES ARMES.

« Tout son corps est couvert d'écailles menaçantes. » (*Théramène.*)



14629

AUX ITALIENS. — 3e ACTE : LE TROUVÈRE AU COMBLE DE LA FÉLICITÉ.

Une vraie vignette de keepsake : raie à l'ange, surcot moyen âge, gants Jouvin.

LA SEMAINE.

J'ai connu, voici bien longtemps, — à l'époque des représentations d'*Ulysse* à la Comédie française, — un pauvre diable de baryton que *le malheur des temps* avait contraint à entrer dans les chœurs de M. Arsène Houssaye. Il n'était pas dénué d'aspirations plus qu'un autre, cet homme dédaigné! — Il avait chanté avec un succès enregistré par les gazettes de la province et autres Belgiques, le rôle du roi Fernand dans la *Favorite*. Il présentait comme pas un aux feux de la rampe des pectoraux crânement accusés; il affichait des hardiesses dans la cuisse, il posait les pieds en dehors selon le rite solennel des chanteurs à effet, il jetait certaines notes graves comme un beau joueur ses louis d'or. Mais, je l'ai dit, des aberrations de cœur, des défaillances de portefeuille, — des infortunes complètes, quoi! — l'avaient réduit au rôle secondaire de chef d'attaque sur un théâtre antilyrique.

Selon les besoins de la cause, M. Offenbach, alors directeur de l'orchestre, faisait de notre artiste incompris, tantôt un jeune seigneur pirouettant aux alentours de la reine Pénélope, tantôt un simple caporal des régiments de porchers réédités par la muse de M. Ponsard (de l'Académie française).

Je suivais avec beaucoup d'exactitude alors cette tragédie bizarre qui accusait une tentative. De mon fauteuil d'orchestre, aidé d'une jumelle allemande, je plongeais l'œil jusqu'au dernier plan des coulisses pour y chercher mon musicien. Les jours où les libéralités de l'administration l'avaient rehaussé de pourpre et d'or, ainsi qu'il sied à un prince galant de la galante Ithaque, il s'avançait jusqu'à la rampe plus rapide que l'éclair, et vous emportait la note d'attaque comme un soldat d'Inkerman une redoute. Par contre,

O le triste retour des choses d'ici-bas!

lorsqu'il se trouvait revêtu des haillons sordides de la basse-cour, il se faufilait, comme un chat maigre derrière tous les angles des décors; puis, — toujours à l'instar du chat en question, — il glissait dans son coin, comme une incongruité, sa petite note mal accusée.

C'est notre histoire à tous, nous autres les deviseurs du jour, de la semaine et du mois.

Cette fois, par exemple, je lance ma note à plein gosier.

Les nouvelles pullulent dans les salons, dans la science, dans les théâtres, à la Bourse, au Palais, sur le turf et jusqu'à l'étranger, tant et si bien que je ne sais par où commencer.

Au hasard!

Le Hasard nous sert tout d'abord des nouvelles de belle taille!

M. Champfleury va lire très-incessamment une comédie en cinq actes à la Comédie française. — Comment! M. Champfleury, l'auteur incongru de *Mademoiselle Mariette* et des *Bourgeois de Malinchart!* — Lui-même. — J'ai longtemps et de toute conscience étudié le dialecte de M. Champfleury : mon professeur de géométrie m'a inculqué, à la longue, le carré de l'hypoténuse dans la mémoire, mon régent de troisième a pu m'insinuer à coups de pensums, les rimes macaroniques des racines grecques, dans une encoignure du cervelet; j'ai failli comprendre la loi de *Mariotte*; plus tard j'ai interprété les prosopopées de M. Scribe et le lyrisme de M. Gustave Chadeuil, j'ai eu tous les courages, toutes les volontés, toutes les audaces avec l'intuition native des idiomes en plus. Eh bien, je l'avoue à ma confusion, le style de M. Champfleury outre-passe mes facultés divinatoires. La loi des participes s'y casse piteusement le nez à chaque ligne; l'accord des substantifs avec les adjectifs s'y fait par-dessus les moulins. De la syntaxe générale, je me garderai bien de parler, — les imparfaits du subjonctif rentrent dans le langage des précieuses, — en Picardie.

Tout ceci n'est qu'un détail. J'ai d'assez vastes indulgences à l'endroit de la chose rêvée ou vis-à-vis de la chose soufferte, pour ne pas chicaner à propos de vétilles grammaticales. Mais l'auteur de *mademoiselle Mariette*, — à cet instant j'affirme! — n'a jamais rêvé ni souffert. Ses aspirations se cassent les ailes à voler du Prado aux cabarets de quatrième ordre; ses souffrances naissent de la jalousie, — elles vont, de ci de là, jusqu'à l'envie, mais il leur manque toujours et quand même la puissance de cœur qui fait l'amour, puis surtout la grande dignité personnelle qui peut tourner à la haine. — C'est une inquiétude de gros sous et de petites vanités, une ambition de conseiller municipal, une activité de portière au jour de l'an, — un intérêt et point un orgueil, enfin!

Il serait de toute iniquité d'ailleurs de préjuger la valeur de la pièce de M. Champfleury! — On a vu des rois épouser des bergères, affirme le proverbe. Je ne m'oppose pas à ce que M. Champfleury épouse la grammaire en noces légitimes par-devant M. Empis. Seulement ma conviction est que l'époux finira par battre l'épousée, — malgré lui sans doute, il n'a pas le cœur méchant au fond, — mais il battra, vous verrez!

Puisque j'en suis à patauger dans le *réalisme*, dansons un instant aux soirées de M. de la Landelle. Car M. de la Landelle donne des soirées, vraiment oui! Je ne savais pas ce narrateur maritime si réaliste. On m'affirme que M. Courbet a tapoté un quadrille auvergnat surnommé « *la pataude* », avec M. Ferdinand Desnoyers pour vis-à-vis. Les chassés-croisés s'exécutent avec des sabots à clous, et les glissades s'opèrent sur le fond du pantalon. Cette dernière partie du programme a fait dire à la ravissante marquise de Trois-Étoiles, la reine de cette charmante fête :

« Voilà des gens qui finiront par être carrés par la base. »

Devant le foyer, tout à gauche du spirituel chroniqueur Paul d'Ivoy, on a fort remarqué M. B..., capitaine de corvette en congé. Cet honorable officier a rapporté de ses excursions à l'équinoxe une indisposition fort commune, qui résulte d'un exercice forcé et qui le contraint à rester perpétuellement debout.

— Mais asseyez-vous donc, capitaine! s'écriait la marquise de Trois-Étoiles en égrenant le chapelet nacré de ses trente-deux dents.

Le brave marin, fort empêché, s'installait avec mille précautions sur l'angle d'une chauffeuse.

— Vous paraissez souffrant? demandait la dame en insistant.

— Oh rien! une bagatelle.

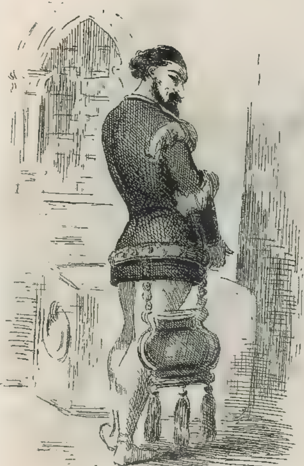
— Mais encore! qu'avez-vous?

— On m'a brûlé les amygdales ce matin.

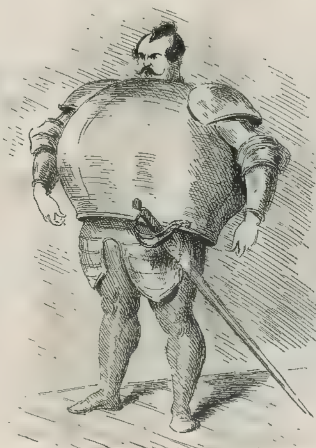
Ç'a été, bien entendu, le *plus joli mot de la soirée*.

La médecine nous éloigne du Théâtre-Français, qui

IL TROVATORE ET LE TROUVÈRE, — par MARCELIN (suite).



14630
AUX ITALIENS. — 4e ACTE : LE TROUVÈRE PRISONNIER.
Tout est perdu, fors l'honneur! — et le cabas.



14631
A L'OPÉRA. — LE TROUVÈRE.
Ne trouvez-vous pas qu'avec ces armures, Mario a l'air d'un brochet, et Gueymard d'une soupière?



14632
AUX ITALIENS. — LEONORA.
A madame Frezzolini,
Souvenir et regret.

vient de reprendre une des œuvres les plus douloureusement écrites et senties de la génération de 1830. Je veux parler de *Chatterton*.

Ce drame est plus qu'un drame : c'est un livre. Pour ces œuvres puisées à la source vive du cœur, les gros verres de la rampe sont un vilain réflecteur. Le public de 1835 a été dompté, lors de l'apparition de la pièce, par le talent maladif et si humainement navrant de notre regrettable Marie Dorval. Elle a soulevé sur ses frêles épaules tout ce noble édifice de passion, de croyance et de stoïque philosophie! Pauvre chère âme! elle avait compris ce poëte, plus ému encore qu'indigné. Elle avait pleuré sincèrement toutes les chastes larmes de *Kitty-Bell*, elle avait enfoui son amour comme un trésor; elle avait aimé comme une femme, elle avait souffert comme une sainte. Cette vie fébrile que les beaux rêveurs d'autrefois lui avaient tracée sur la scène, elle en avait imprégné sa nature de sensitive, elle l'avait emportée dans la vie de tous les jours, — et elle en est morte!

Aujourd'hui *Chatterton* reste l'œuvre mélancolique et sévère que nous savons tous; le Maître marche toujours, ainsi que par le passé, dans son élégance native et sa belle sérénité; sa prose onduleuse et nette va droit à l'équité inflexible. Malgré quoi, — je ne suis pas un critique du lundi, quelles que soient les apparences, et je puis parler en toute franchise! — malgré quoi les spectateurs du second jour sont restés froids devant cette magnifique étude.

Pourquoi?

Demandez à M. Champfleury, il tient la vérité sous son boisseau, lui!

Mon avis, si tant est que j'aie le droit d'avoir un avis en ces graves questions, mon avis serait que le livre est appelé, dans un très prochain avenir, à remplacer les fictions théâtrales, et que les êtres intelligents préféreront toujours leur traduction personnelle, quand il s'agit d'un chef-d'œuvre, aux traductions des meilleurs artistes du monde. Un acteur, si complet que vous l'imaginiez, ne sortira jamais de son tempérament. On peut assouplir un organe rugueux, arrondir un geste en angle; mais on ne dompte jamais à fond ni les nerfs, ni le sang, ni la lymphe.

Pour me résumer, — lisez et relisez le beau drame de M. Alfred de Vigny.

Il ne faudrait pas conclure de ce qui précède que j'entends sonner le glas funèbre du théâtre. Il restera longtemps encore en circulation des corsetières tourmentées de leurs quinze ans incompris, des mécaniciens minés sourdement par la passion de l'alexandrin tragique, et des parfumeurs enamourés du couplet folâtre. Il y a plus : si la race des corsetières, des mécaniciens et des parfumeurs voués au culte de Thalie et de Melpomène disparaissait du reste de la terre, vous pourriez retrouver la sainte ardeur de la déclamation dans le cœur... de deux capitaines anglais, — retour de l'Inde et de Crimée.

Cela est ainsi!

Je lis dans une feuille anglaise :

« Deux *illustres* capitaines viennent de se retirer de » l'armée, le capitaine Roebuck des fusiliers de Galles, » et le capitaine Montagne Williams du quatrième régi- » ment, pour embrasser la carrière du théâtre. Ils débu- » teront à Manchester avant la fin du mois. »

Lassagne dirait :

— Seigneur-je! mon Dieur-je!

Je n'ai pas l'autorité de Lassagne, et je me tais.

Et puis, en vérité, où vais-je?

Non, le théâtre n'est pas mort,
Puisque messieurs Nuitter, Beaumont et Chazot vivent encor!

Je ne garantis pas l'orthodoxie de mon dernier vers.

Il s'agit de la traduction d'*Obéron*, — la traduction!!! Vous allez bien voir.

M. Maurice Bourges a mis en vers l'*Obéron* de Weber, il paraît. C'est bien possible, puisque son avocat, Me Paillard de Villeneuve, l'affirme.

D'autre part, MM. Nuitter, Beaumont et Chazot, représentés par l'honorable Me Marie, se sont sentis, à leur heure, pris de la fantaisie du rhythme, et leur fantaisie s'est appliquée à l'*Obéron* déjà nommé.

M. Maurice Bourges se fâche et lance des papiers timbrés, sous prétexte que les derniers venus sont tombés dans les mêmes inspirations lyriques que lui.

De fait, M. Bourges pourrait bien avoir raison. Le bruit court que les beaux esprits se rencontrent, — mais les librettistes?...

Quoi qu'il en soit, voici les devises de croquignoles que ces messieurs se disputent.

L'un écrit : — Lequel? — Ah! bah!... passons outre

Bondissons
Et dansons
Plus prompts que l'éclair;
Fuyons
Au fond des déserts.

L'autre — ou les autres, — reprend — ou reprennent :

Bondissons
Et dansons
Plus prompts que les éclairs.
Courons
Au sable des déserts.

Et plus loin, la bergère roucoule :

Vœu fatal, serment maudit!
C'est la nuit,
Plus de bruit!...

Réponse du berger, — non!... de l'adversaire :

Vœu maudit, fatal serment!
Plus de bruit,
Voici la nuit!...

Je ne plaisante pas le moins du monde! On réclame ces idioteries à coups de légalité : des magistrats auxquels trente années d'études persévérantes et de vie austère ont fait une grave position, ont à réfléchir et à rendre une sentence sur ces flonflons dont les chanteurs forains ne voudraient plus! — Ah! si Napoléon avait prévu ces applications quand, le front dans les mains, il méditait son code monumental!

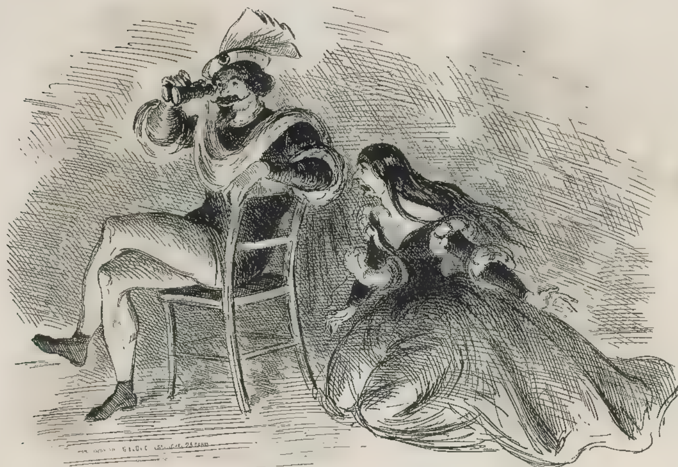
Triste! triste!

Notons que M. Scribe, consulté sur la matière, a écrit une lettre qui n'éclaire ni ne tranche la question litigieuse, mais qui prouve que les deux parties adverses eussent mieux fait de garder chacun... leur écaille.

Je cite textuellement :

« Les pensées appartiennent à l'auteur traduit, et les » vers ou les coupes de vers, objet de la contestation, » appartiennent à tout le monde. *Belle rebelle*, — *plus* » *de bruit, voici la nuit*, — il n'y a pas de libretti où l'on » ne rencontre ces vers-là. Nous autres fabricants d'opé- » ras, nous les avons tous faits. — *Trompeurs attraits,* » *que je hais*, — *loin de mon âme, profane flamme*, — » *loin de mon cœur, profane ardeur*, — sont dans toutes » les partitions...

IL TROVATORE ET LE TROUVÈRE, — par MARCELIN (suite).



14633

AUX ITALIENS. — IL CONTE DI LUNA.
C'est plaisir d'entendre chanter Graziani : il sait si bien se mettre à l'aise !



14634

A L'OPÉRA. — LE COMTE DE LUNA.
Pourquoi donc Bonnehée est-il tout en or, quand Gueymard est si mal étamé ?

» Quel qu'en soit le propriétaire, on l'enrichit en lui » prenant des vers pareils ; et je remercie, pour ma part, » tous ceux de mes confrères qui sont assez bons pour » prendre ainsi tous les miens sur leur compte. »

Rentrons dans la littérature dont les *fabricants* d'opéras-comiques nous ont trop éloigné.

L'éditeur Perrotin vient de faire paraître les Mémoires de Béranger, — vous savez ? Béranger, ce *faux bonhomme*, que les *artistes* en rimes riches ont découvert l'hiver dernier. Ce faux bonhomme est une des plus loyales et des plus droites natures qui puissent naître d'un homme et d'une femme, — après un vieux monde de six mille ans. Il a le style précis, formel, limpide, honnête ; il suit à la piste toutes les nobles idées, il s'émotionne à toutes les infortunes imméritées ; — puis, quand il a regardé, vu et pesé les grandes misères humaines, il demande qu'on le laisse songer dans son humble coin. Et comme ses songes sont des visions ! comme ce chansonnier est un prophète !

Lisez surtout, dans cette sincère confession d'un esprit à coup sûr rationnel, ses prédictions sur les destinées de la révolution romantique.

Encore un poëte :

Vous l'avez certainement rencontré par les rues, celui-là ! C'est un curieux et un fureteur ; un fureteur distrait, — type inédit ! — Il s'en va, les coudes collés au corps, tout le long, le long des quais, bouquinant, humant l'air, regardant vaguement et voyant net ; son œil indécis se noie en des vapeurs bizarres. Un palefrenier lui marche sur les pieds, il se détourne avec son éternel et doux sourire pour demander au malotru :

— Bonjour, mon ami, comment vous portez-vous ?

Un vieux camarade l'arrête au passage, il s'écrie :

— Dites donc, la circulation est libre !

Et ainsi, rêveur, bousculé, boudeur parfois, souriant souvent, heureux toujours, il se rend à son Cours. — Son Cours ? — Attendez !

A cet instant la scène change et la physionomie du promeneur s'illumine.

Mon poëte, c'est M. Philoxène Boyer.

Les cheveux d'abord inertes vers les tempes prennent bientôt des lueurs phosphoreuses ; le sang roboie sous les pâleurs mates du visage ; l'œil s'envole presque de l'arcade sourcilière, le bras se détache du buste, violent, saccadé, impérieux. Il prie, il demande, il exige ! Et toutes les têtes distraites au début, sont gagnées par cet enthousiasme de pythonisse ; puis, à travers les nuages d'une élocution heurtée, l'image jaillit, vive, lumineuse, irrésistible. Et l'on applaudit, — les ignorants et les lettrés, les auditeurs de bonne volonté et les sceptiques !

Dernièrement M. Philoxène Boyer a fait sur Adam Mickiewicz une improvisation, — de trois séances ! — qui serait à elle seule une école de cette belle science oratoire que les anciens faisaient jaillir du cœur. — Les Polonais émigrés résidant à Paris ont écrit à l'orateur une chaleureuse lettre de remercîments. A cette lettre, ils ont joint une bague qui porte sur la pierre une inscription commémorative.

Le journalisme vient de perdre une de ses plumes les plus énergiques et les plus sympathiques. M. Félix Mornand a quitté la direction littéraire du *Courrier de Paris*. M. Félix Mornand était un vrai laboureur de l'Idée nouvelle, — il marchait droit et ferme dans son sillon. Sa phrase allait ouvertement au but, et ses convictions n'ont jamais oscillé.

Sa retraite de la vie militante est une perte pour la presse politique, — laquelle n'est pas de notre ressort, — c'est un deuil pour la presse littéraire. — Il est venu jusqu'à nous, à ce propos, des bruits de coulisses qui ne nous ont pas paru mériter d'attention.

Des coulisses du monde politique, tombons de chute en chute aux coulisses du... théâtre de Memphis. — Suis-je assez discret ?

Deux associés en féerie se chamaillent dans le langage pittoresque de la halle :

— *Taisez-vous, et gardez le silence*, vocifère le premier selon les vieilles traditions du vaudeville ; vous avez dit du mal de moi dans une maison où l'on me trouve de l'esprit.

— Ah ! par exemple ! répond avec des airs de chattemite le collaborateur incriminé, je voudrais bien que vous me nommiez cette maison-là !

CH. BATAILLE.

PSYCHOLOGIE DE L'HOMME IVRE,

OU

L'HOMME JUGÉ PAR LE VIN.

In vino veritas.

Je prends l'homme, je le prends à peau blanche, je le prends Européen, je le prends Français. Je suppose le vin naturel, — c'est très-hardi, — et j'admets comme règle générale que tous les vins sont égaux devant l'ivresse.

Je fais mes réserves quant aux tempéraments divers et aux différents degrés d'*exaltation* : ce sont là des nuances qui font partie de mon sujet même.

Dis-moi comment tu te grises, je te dirai qui tu es !

SYMPTÔMES GÉNÉRAUX.

Il y a l'homme qui, — buvant, — ne s'enivre jamais ; méfiez-vous de celui-là, faites-en votre commis, votre associé, votre collaborateur, mais n'en faites pas votre confident.

Il y a l'homme qui se grise tout de suite ; soumettez-le à une longue épreuve avant de lui accorder votre confiance, — l'ivresse a ses fanfarons.

J'oubliais cette distinction de la plus haute importance :

L'ivresse est un état accidentel, l'ivrognerie constitue l'habitude de l'ivresse, — ne l'oubliez pas !

Un homme ivre livré à ses propres inspirations, et s'il n'a pas une arrière-pensée, n'avoue jamais qu'il est ivre. Si vous lui faites entendre doucement qu'il ne jouit plus de tout son sang-froid, il vous proposera de prendre la pose de l'Apollon du Belvédère.

J'ai un ami qui ne manquait jamais en pareille circonstance d'offrir de nous démontrer que le carré formé sur l'hypoténuse d'un triangle rectangle est égal aux carrés formés sur les deux autres côtés du même triangle ; et il demandait à grands cris de la craie et un tableau. Il trempait son doigt dans un verre et traçait des lignes rouges sur la nappe, ou bien s'escrimait de la pointe de son couteau.

Je le pris au mot un jour et le priai de mener à bonne fin cette démonstration.

IL TROVATORE ET LE TROUVÈRE, — par MARCELIN (suite).



14635
A L'OPÉRA. — LÉONORE (*madame Deligne-Lauters*).
La triste Eléonore a un minois bien fripon!



14636
A L'OPÉRA. — AZUCENA (*madame Borghi-Mamo*).
La dernière des Mohicans.



14637
AUX ITALIENS. — AZUCENA (*madame Nantie-Didier.*)
Krrrrr!!.....

— Ma foi, me répondit-il, je ne connais le carré de l'hypoténuse que par toi.

Je m'interrogeai à mon tour et je m'assurai que j'étais parfaitement brouillé avec mes souvenirs de géométrie. Je lui fis part de cette découverte.

— C'est égal, reprit-il, vois-tu; *si j'étais gris*, je suis sûr que je trouverais la démonstration.

— Mais, malheureux, sais-tu bien que l'ancien Grec qui l'a trouvée a, pour exprimer sa reconnaissance, sacrifié cent bœufs à Jupiter?

— Cent bœufs, reprit-il, cent bœufs!... Moi aussi, je les... boirais!

MOYENS DILATOIRES.

Quand l'homme en est arrivé à ne pouvoir plus nier qu'il *commence* à éprouver *quelques petites choses*, il demande à expliquer son aveu.

— J'avais mal déjeuné, et quand on a faim la moindre des choses vous trouble...

— C'est ce maudit potage qui n'était pas assez chaud, et qui m'a dérangé l'estomac...

— J'ai été contrarié en entrant, et moi, quand je suis contrarié...

— Cet imbécile de *chose* m'a mis des bouts de cigare dans mon verre... (Très-fréquent.)

Enfin le « je suis gris » est toujours suivi d'un « parce que » puisé dans l'immense arsenal des dissimulations de la vanité humaine.

J'ai entendu un jour un monsieur qui, sans prétendre le moins du monde à la réputation d'observateur, possède une phrase d'un effet aussi prompt que sûr pour couper bras et jambes à ces hâbleries.

C'est une conséquence simple comme un axiome, c'est une vérité profonde comme la mer.

Il laisse l'ivrogne s'embarquer dans ses excuses, il semble l'écouter avec complaisance, avec conviction, puis il l'arrête tout à coup :

— Vous êtes gris, mon cher, parce que..... vous avez bu!

C'est beau comme l'antique!

AXIOMES.

La première fois ne compte pas!

La première fois, jamais on ne se grise, on se soûle toujours.

L'ivresse cesse où l'*indigestion* commence.

Ou bien encore :

L'indigestion est à l'ivresse ce que le remords est au crime.

SPÉCIALEMENT RECOMMANDÉ AUX CRIMINALISTES.

L'homme ivre, — l'ivrogne surtout, — jouit de la plénitude de sa raison.

J'entends par « la raison » l'appréciation exacte, complète, de ses actions et de ses paroles, — moins la prévision de leurs conséquences.

— Il ne sait plus ce qu'il fait, dit-on; c'est une grave erreur : il le sait parfaitement.

Mais sa *volonté* s'est transformée!

Et il se complaît dans cette transformation; car c'est là la volupté de l'ivresse, volupté inexplicable pour beaucoup de gens sobres!

L'homme est né curieux, et de tous les problèmes qui titillent cette muqueuse morale qu'on appelle curiosité, le plus indéchiffrable, c'est sans contredit « soi-même! »

Pour se connaître, l'homme est capable de tout : il se livre aux essais les plus étranges, aux épreuves les plus excentriques; il y a cent crimes inexplicables qui n'ont pas d'autre origine.

EXEMPLES.

— Parbleu! pendant que je suis en train, il faut que je m'assure si je suis décidément très-brave!

Et l'homme ivre donnerait alors dix ans de sa vie et sa main droite pour rencontrer *chose*, qui, il y a trois mois, lui a dit un mot désagréable... Mais comme *chose* ne se rencontre pas à point nommé sur son chemin, l'homme ivre se contente de coudoyer les passants jusqu'à ce qu'il rencontre un Hercule dénué de patience.

— Par la sambleu! Fœdora se moque de moi; suis-je assez bête de ne pas lui avoir même baisé le bout des ongles depuis trois semaines que je vais chez elle! — Allons-y!...

Tout le monde devinera la fin de l'histoire.

— J'ai la tête pleine de poésie; ma cervelle est en ébullition; les pensées viennent en foule, neuves, hardies, colorées. Ne privons la postérité d'un chef-d'œuvre!...

Et quand il est rentré, il taille une plume, coupe du papier, écrit quelquefois un titre, et remet au lendemain la suite... qui ne vient jamais.

Et quels châteaux en Espagne! quels rêves splendides! quelles conversations triomphantes de reparties!

Comme il entre carrément dans la peau d'un personnage idéal dont il fait sa personnalité!

Je crois à la métempsycose, et je suppose que dans ces moments-là l'âme s'essaye à habiter d'autres enveloppes.

VARIÉTÉS DU GENRE.

Il débute par une joie douce, paisible, concentrée. Puis peu à peu il s'anime, discute avec politesse, babille avec conviction; puis il gravit les sommets de l'enthousiasme. Sa parole est logique, conciliante, sa langue un peu épaisse, ses yeux clairs et humides. Il raconte ses premières amours, s'attendrit sur son sort et pardonne au genre humain. Enfin il tombe dans une mélancolie stupide et quitte la table, — quand il le peut, — en murmurant très-bas : C'est donc là le bonheur!

Lymphatique!

AUTRE.

Mauvaise humeur inoffensive, irritabilité sans cause, discussion acerbe, contradiction systématique qui commence par un feu d'artifice de paradoxes et s'éteint dans un bouquet de gaieté folle; verve intarissable, plaisanterie abondante. La parole petille comme une bouteille de champagne, et peu à peu le geste devient un spasme, l'épigramme voltige, et tout à coup, sans motif, sans raison, la querelle jaillit!

Nerveux!

AUTRE.

Celui-ci commence par observer son entourage; il jauge ses compagnons. Tout à l'heure il daignera leur communiquer ses pensées en donnant à sa parole le ton dogmatique, la forme oratoire. Il reproduira sans vergogne les drôleries de convention les plus banales, et enduira sa malice d'une phrase spongieuse, sapide et gommée, comme certains pharmaciens vous offrent la purgation amère dans une capsule de gélatine. Il boira sans changer de visage, sans que la moindre exaltation précipite son débit, et voudra imposer à toutes les attentions sa théorie philosophique. Il lèvera les épaules avec dédain s'il saisit au passage quelque propos joyeux ou sentimental, et, plein d'une pitié supérieure, il dira : Ces pauvres enfants sont ivres.

Bilieux!

IL TROVATORE ET LE TROUVÈRE, — par MARCELIN (suite).



14638

A L'OPÉRA. — LA CLOCHE DU MISERERE.

— Notre meilleure pensionnaire, pas chère, et toujours en voix!



14039

AUX ITALIENS. — CAVALIERI DEL CONTE DI LUNA : CHEVALIERS DU CAMP DE LA LUNE.

Trois pantalons d'écailles; item : un manteau royal et sa tringle.

AUTRE.

— Ohé! les enfants, nous allons un peu rire! — Tiens! *chose* qui met de l'eau! — Passez donc les bouteilles par ici; ça n'est jamais mon tour. — Eh bien, oui, je suis rouge; après? C'est le plaisir qui colore mon visage. — Mais taisez-vous donc un peu par-là; je n'entends que moi. — Cent sous que je l'avale tout plein sans me mouiller les lèvres! — Moi! vous m'avez vu gris? Jamais! J'ai un estomac de taureau. — Si tu voulais bien laisser ta politique, on chanterait quelque chose. — Sac... pristi! que je m'amuse donc! — Moi, j'aime mieux Arpin; voilà un homme carré des épaules. — Oui, monsieur, une voiture de foin qui pesait quatre mille; sans moi elle tombait dans l'ornière. — En avez-vous vu souvent des biceps comme celui-là! — Vingt francs qu'à vous tous vous ne me faites pas baisser le poignet! etc., etc.

Oh! sanguin, celui là!

TOUT SEUL.

C'est horrible! — boire tout seul, c'est atteindre le premier échelon de l'ivrognerie ignominieuse.

L'homme qui sort d'un gai repas d'amis chante, s'il le peut, lève la tête, sourit aux passants, se soucie peu de *festonner* d'un trottoir à l'autre.

L'ivrogne qui a bu sourdement, sournoisement tout seul, revient tête basse; il est pâle et triste. Il se penche en avant, il rase les maisons et se livre à de prodigieux efforts de volonté pour ne pas chanceler. Ses regards voilés interrogent avec défiance les yeux des passants; il craint qu'on ne le devine, il a peur qu'on ne le raille.

S'il a mangé en buvant, c'est au moins une circonstance atténuante.

Il y a eu un célèbre ivrogne dont la postérité sans doute ne juge pas à propos de conserver le nom, mais dont elle transmettra certainement les hauts faits à nos derniers neveux.

— Où t'es-tu donc grisé de si bonne heure? lui demandait un camarade.

— Chez moi.

— Comment, seul?

— Non pas, nous étions deux : moi et... un gigot!

C'est ce même illustre qui, en buvant sa goutte le matin, adressait au contenu de son verre cette sage recommandation :

— Toi, tâche de prendre une bonne place là dedans, car il y aura foule ce soir!

Du reste, un chagrin profond, incurable, un désespoir sans remède, est presque toujours l'origine de cet épouvantable vice, qui jamais ne devrait exciter le rire. Pour peu que l'on y songe, on frissonne de terreur en voyant écrite sur l'enseigne de certains cabarets cette plaisanterie lugubre : DÉBIT DE CONSOLATION!

LUCIDITÉ.

Je me reproche d'avoir écrit avec trop de concision le paragraphe recommandé aux criminalistes.

Si un homme s'enivre avec une idée fixe, avec un plan arrêté, sa volonté sur ce point prend les proportions de l'entêtement. Il y a les misérables qui boivent pour se donner le courage de faire un mauvais coup; il y a les paysans qui boivent quand ils ont à discuter un marché difficile.

Les uns vont-ils noyer leur lâche colère dans l'ivresse? les autres cesseront-ils de marcher à leur but, oublieront-ils une date, un chiffre, une formalité, tomberont-ils sous la table avant d'avoir une promesse en bonne forme? — Jamais!

Il y a mieux : une préoccupation puissante peut empêcher les principaux effets de l'ivresse et transformer tout à coup en *buveur très-illustre* le plus débile néophyte. On dirait alors que le cerveau jouit de la faculté de dissiper les vapeurs du vin, comme ces calorifères qui absorbent la fumée.

Nous dînions autrefois assez souvent avec X..., un charmant garçon qui se grisait avec son potage, — du moins nous avions tout lieu de le croire, car il fallait toujours l'emporter quand arrivait le rôti. — Un jour nous avions pour amphitryon un homme qui depuis est devenu célèbre dans le monde financier; le dîner était splendide, les vins étaient choisis et versés à flots. Étonnement général, X... conservait son sang-froid.

Le rôti vient, X... reste droit sur sa chaise. Stupeur profonde. — Il est donc malade?

On pousse X... à boire, et ce n'était pas difficile; il vidait son verre, causait et riait sans trouble.

— Mais qu'a-t-il donc?

Le dessert, le café, les liqueurs, — rien! X..., tranquille et majestueux comme l'astre éclatant de l'univers de Lefranc de Pompignan, versait sur nous ses torrents de lumière.

— Mais il a donc un talisman?

Ce qu'il avait!

Il avait... trois couplets *de sa composition* à chanter en l'honneur de notre hôte!

IN VINO VERITAS.

L'adage est vrai, mais il est généralement mal apprécié. — Il y a des réserves à faire.

La vérité ne sort pas d'un tonneau, elle sort d'un puits.

Elle entre dans le vin, mais il faut savoir l'y découvrir et l'en tirer par ruse.

Non, ne croyez pas que l'ivresse va comme par enchantement faire tomber le masque du visage, ouvrir à deux battants les portes de la conscience, délier la langue que la dissimulation enchaîne, et fermer les lèvres au mensonge! — L'adage est faux dans ce sens; les observations qui précèdent suffisent pour vous en convaincre.

Mais si l'ivresse ne change pas les instincts, elle a presque toujours pour résultat de les exagérer. C'est alors que la dissimulation devient maladroite et à son insu souligne ses intentions, — si bien que, sans être trop fort diplomate, il est aussi facile de savoir la vérité d'un pochard que difficile de la lui faire dire.

A moins, — comme nous l'avons dit plus haut, — qu'il ne se soit enivré avec l'idée fixe de tromper. — Cela posé, nous continuons nos observations sur les variétés du genre.

DANS LA RUE.

L'homme gris dont le premier soin est de faire cirer ses bottes et de mettre des gants, est un homme sans volonté arrêtée, mou de caractère, esclave de l'opinion.

Celui qui fourre ses mains dans ses poches doit être au contraire d'un caractère indépendant; mais il aura les défauts de sa qualité : il manquera de bienveillance.

IL TROVATORE ET LE TROUVÈRE, — par MARCELIN (suite).



14640
A L'OPÉRA. — LE DIVERTISSEMENT
Décidément, il ne manque plus rien à Mérante — qu'un peu de crinoline.



14641
AUX ITALIENS. — L'ASTRE DES NUITS
La Lune du Trouvère pourrait bien éclipser le Soleil du Prophète.

S'il marche très-vite, c'est un amoureux; s'il marche à petits pas, c'est un philosophe.

Celui qui se parle à lui-même est un homme d'imagination; s'il parle :

Très-bas, ambition!

Très-haut, soif de richesses!

Très-vite, orgueil!

Très-lentement, vanité!

Matthieu Laensberg, la Clef des songes et l'Oracle des dames, n'ont jamais mieux parlé.

SCIENCE DES NOMBRES.

L'homme véritablement bon ne revient jamais seul d'un festin.

Les gens sensibles reviennent deux à deux. — Et quelles confidences!...

Ceux qui recrutent deux, trois ou quatre compagnons de route, n'aiment que le plaisir.

Au delà du nombre cinq, il n'y a plus ni cœur ni esprit, il n'y a plus que des estomacs et des sens.

Si l'on arrive à dix, — criards, tapageurs, batailleurs, — des gens qui déshonorent l'ivresse, des ivrognes!

Celui qui tire à chaque instant sa montre, demande à haute voix un cabriolet, prouve toujours qu'il est temps de se séparer, et ne s'en va que le dernier, quand il est bien certain qu'on ne s'amusera plus sans lui, doit être avare ou égoïste. Celui qui veut qu'*on ne se quitte plus du tout, jamais*, est un homme qui a eu de grands chagrins.

L'ÉPICURIEN.

C'est un type qui se perd tous les jours; c'est à peine s'il reste encore debout deux ou trois des anciens membres de ce vieux *Caveau* si gai, si aimable, si doucement malicieux, et il n'y a certainement pas en France aujourd'hui cinquante vieillards qui en aient fidèlement gardé les traditions.

Alors on buvait à l'amitié, on buvait au plaisir, on buvait aux dames, on buvait un peu à la gloire; mais on savait boire *à petits coups*, comme a dit Béranger. De sorte que quand le thermomètre de l'ivresse commençait à s'élever au-dessus du *tempéré*, on se maintenait dans un sage délire en buvant tout juste ce qu'il fallait pour suppléer à l'évaporation.

J'ai eu l'avantage de connaître un de ces vieux desservants du vieux Bacchus.

Il était un peu musicien, un peu poëte, grand collectionneur de chansons à boire; il était en outre excellent latiniste et savait par cœur tout son Horace. Il vivait dans une closerie isolée avec deux vieilles servantes qui entretenaient son jardin et l'aidaient à soigner sa vigne. Il récoltait tous les ans de douze à quinze pièces de vin, et buvait religieusement sa vendange. De nombreux amis, — de tous les âges, — venaient tour à tour passer quelque temps dans son ermitage. Les plaisirs étaient peu variés, mais complets : la chasse et la table.

Au milieu du jardin était un bosquet bien touffu sous lequel on trouvait une table ronde et des bancs rustiques. Dans un énorme monceau de sable qui s'élevait à droite étaient enterrées les bouteilles pleines qui ne passaient sur la table que pour arriver bientôt vides sur un second tas de sable situé à gauche.

Quand sonnait l'heure du repas, les convives ouvraient de leurs mains les flancs du premier monticule; — on appelait cela aller à la cave. Et quinze jours avant l'époque des vendanges ces fouilles ne manquaient ni d'intérêt ni d'émotion; le filon devenait si pauvre que le mineur tremblait souvent de le trouver épuisé.

Je terminerai en citant un mot sublime de ce sage anachorète.

Un jour il rencontra, — dans un fossé, — un de ses neveux.

— Lève-toi, lui dit-il, et rentre avec moi.

— Ma foi, mon oncle, impossible; mes jambes sont molles comme du coton et ma tête pèse quinze cents!

L'oncle eut un accès de furieuse indignation, et commença le plus sérieusement du monde à morigéner l'ivrogne.

— Comment peux-tu te mettre dans un état pareil! N'es-tu pas honteux? etc., etc...

Le jeune homme un peu confus, et jaloux d'apaiser son rigide parent, crut faire merveille en risquant une citation d'Horace, le poëte favori du vieillard :

— Mon oncle, Horace n'a-t-il pas dit :

Nunc esse bibendum, nunc....

— Ne calomniez pas Horace, monsieur; apprenez que *bibere* se traduit par *boire*, et ne veut pas dire *se soûler*.

Tout l'esprit de sa philosophie était contenu dans cette réponse; — c'était d'un bon oncle, d'un bon latiniste et d'un véritable épicurien.

A. LELIOUX.

THÉATRES.

Après vingt-deux ans d'absence, *Chatterton* d'Alfred de Vigny est revenu sur l'affiche de la Comédie française. Retrouvera-t-il en 1857 l'enthousiasme et le triomphe de 1835? N'y comptons pas. Les qualités supérieures de style et de pensée de cette œuvre lui vaudront longtemps encore de grands succès de lecture, mais comme pièce dramatique, le *Chatterton* actuel a vieilli. Que de rides, bon Dieu! et que de cheveux blancs! Hélas! le drame de M. de Vigny ne demande qu'à mordre, mais il n'a plus de dents.

Chatterton, c'est la sanctification du suicide. Nous n'avons pas à discuter cette théorie, qui a partagé et qui partagera toujours les penseurs, chacun ayant pour habitude de juger les choses à son point de vue particulier. Les heureux du monde blâment le suicide, et les malheureux l'approuvent; fouillez la question tant qu'il vous plaira, vous ne trouverez pas une plus simple définition du programme des deux camps philosophiques.

Dans ses *Souvenirs dramatiques*, M. Jouslin de la Salle (alors directeur du Théâtre-Français) nous raconte que *Chatterton* fut refusé à l'unanimité par le comité de lecture. Le hasard voulut que le duc d'Orléans lût la pièce et en fît le plus grand éloge à la reine, qui la lut aussi et en fut charmée.

M. Jouslin de la Salle, conseillé par les comédiens Desmousseaux et Perrier, fit acte d'autorité; il monta la pièce, et le succès de l'œuvre d'Alfred de Vigny justifia son usurpation. Il est vrai que le rôle de Kitty-Bell servit au début triomphal d'une des reines du théâtre moderne, à madame Allan-Dorval.

Madame Dorval n'est plus, et nous avons madame

IL TROVATORE ET LE TROUVÈRE, — par MARCELIN (suite).



14642

AUX ITALIENS.

— Ne vous semble-t-il pas, madame, que Mario a plus de voix aujourd'hui qu'autrefois?

— C'est bien possible, il a tant fait d'économies!



14643

A L'OPÉRA. — VRAIS DILETTANTI.

— J'aime toujours entendre la chanson d'Azucena.

— C'est si pathétique! n'est-ce pas?

— Non, mais ça me rappelle une petite femme que j'ai fait valser sur cet air-là!



14645

AUX ITALIENS. — NÉGLIGÉ DU SOIR.

Une toilette britannique que les circonstances politiques nous interdisent d'apprécier.



14644

AUX ITALIENS. — A LA SORTIE.

— Ah! monsieur, quel triste public! je suis sûre qu'il n'y avait pas ce soir dans la salle vingt personnes avec des gants blancs, en comptant Mario et les gardes municipaux.



14646

CONCLUSION.

— Et quelle différence faites-vous entre les chanteurs de l'Opéra et ceux des Italiens?

— Les Italiens chantent, les Français crient.

Plessy. Quelques-uns prétendent que ce n'est pas la même chose.

Geffroy a conservé le rôle de Chatterton, qu'il a créé. Si l'âge de l'homme n'est plus en rapport avec le personnage qu'il représente, le talent de l'artiste, qui a grandi et qui a atteint son complet développement, rachète avec avantage cette inégalité de convention.

Samson succède à Joanny dans le rôle du quaker; Samson, c'est l'intelligence, l'étude et l'expérience se donnant la main.

Laissons là le suicide et ses pompes funèbres; entendez-vous les fanfares joyeuses du *Carnaval de Venise?* Voyez-vous ce monde grouillant de Pierrots, d'Arlequins et de Colombines? Nous ne sommes pas dans la lugubre Venise du moyen âge, avec ses poisons, ses poignards et

ses exécutions nocturnes au pont des Soupirs. Laissez passer la Venise de Casanova, la Venise intrigante et amoureuse du dix-huitième siècle.

La cantatrice Sylvia veut épouser le patricien Lélio, mais la famille aristocratique du jeune homme possède plus de prétentions nobiliaires que de vertus; les femmes entre autres y sont d'une légèreté, mais d'une légèreté... trop légère.

Sylvia, à l'instar du *vicomte de Létorières*, joue une habile comédie auprès du vieil oncle Palifornio et des trop sensibles parentes Artémise et Flaminia. Lorsqu'elle a obtenu des preuves de leur inconduite, en chanteuse qui sait son métier, elle les fait *chanter*... et elle épouse vertueusement, — après cette petite canaillerie, — son aimable Lélio.

Ce libretto, essentiellement lyrique, a fourni à M. Ambroise Thomas un prétexte de partition d'une grande élégance, l'une des plus meilleures signées de ce nom illustre. Pas une phrase qui ne soit ciselée comme un joyau florentin, pas une note qui n'ait une signification charmante.

Jamais le merveilleux talent de madame Cabel ne s'est montré plus pur, plus entraînant, plus suave que dans Sylvia. Certain concerto de violon, chanté par elle, restera comme une des plus magnifiques démonstrations d'un talent qui se joue de l'impossibilité.

> Vous chantiez, j'en suis fort aise,
> Eh bien, *pleurez* maintenant.

Ainsi se sont exprimés les auteurs de *Rose Bernard*, en confiant à madame Doche le rôle principal de leur drame, représenté ces jours-ci avec succès à l'Ambigu. Et madame Doche désirant profiter du congé de trois mois que voulait bien lui accorder le Vaudeville, a accepté le rôle, et est venue le jouer au boulevard avec une puissance, une supériorité vraiment remarquables. Où sont donc les gens qui prétendaient que la moitié du talent de madame Doche était dans ses robes fastueuses et sa crinoline abondante? Qu'ils aillent voir comme l'éclat de son talent fait oublier ses haillons de pauvresse. *Rose Bernard* c'est l'exaltation du sentiment de la maternité. MM. Brisebarre et Nus ont habilement su faire vibrer cette corde sensible de tous les publics de drame.

Si l'on pleure à *Rose Bernard*, on rit à gorge déployée aux musicales folichonneries de l'*Ile de Calypso*, aux Folies-Nouvelles. Vous savez cette éternelle Calypso chargée *qui ne peut se consoler du départ d'Ulysse*. Le sujet de Calypso est un mal endémique qui reparaît sur les théâtres parisiens tous les trois ou quatre ans. Chacune de ses réapparitions est signalée par un gros succès. Cette fois ce succès s'est implanté aux Folies-Nouvelles. Il est vrai que la partition de M. Ruytler (lisez Pilati) est une des plus gracieuses que je sache. C'est le *chic* porté à sa plus haute pression. Et puis, disons aussi que mademoiselle Géraldine a définitivement conquis son brevet d'*étoile* de première grandeur. Je lui demande la permission de l'appeler la Géraldine.

Albert Monnier.

BAISSE CONSIDÉRABLE SUR LES TAPIS ET TAPISSERIES POUR APPARTEMENTS. — *Les Magasins de nouveautés du Louvre* viennent de faire, avec une *énorme réduction de prix*, de grandes opérations en *tapis* et *tapisseries*, qu'ils mettent en vente à un BON MARCHÉ sans précédents.

Nous allons publier très-prochainement :

LES ÉTRENNES DE NOS ABONNÉS, dessins de Marcelin.

LA REVUE DU DERNIER TRIMESTRE DE 1857, par Nadar.

LES COMÉDIENS DE SOCIÉTÉ, par Marcelin.

NOS ENNEMIS INTIMES, par Luc et Damourette.

LES VENTES A L'ENCAN, par Bertall.

L'ESPRIT DES BÊTES, par Randon.

LES PAYSANS, par Baric, etc., etc.

L'ADMINISTRATION D'HORLOGERIE, rue Saint-Louis-en-l'Ile, 98, maison recommandable par la fabrication supérieure des objets qu'elle livre au public, offre au prix de 200 fr. des montres de premier choix, en or, cuvette en or, 8 trous en rubis, et garanties pendant quatre ans. 50 FR. SEULEMENT A DONNER en recevant la montre. Pour le reste 25 fr. par mois pendant six mois. Pour les montres de 150 fr. et 140 fr., 30 fr. comptant; le reste en six payements différents. Les montres en argent, mêmes facilités de payement.

Écrire *franco* si l'on désire voir les échantillons. (Expédie en province.)

INDUSTRIE.

La fashion nous montre sur ses étagères les coffrets, les nécessaires fantaisie, sculptés, incrustés, émaillés. Elle nous fait remarquer ses buvards, ses petits meubles merveilles de goût et d'exécution. Elle loge précieusement dans ses hôtels des chefs-d'œuvre d'art et de patience. Au lieu de ses échantillons, si nous voulons apprécier les difficultés matérielles habilement vaincues, si nous voulons nous rendre compte des luttes incessantes de l'art et du talent, visitons la maison TAHAN, rue de la Paix, et surtout, après avoir admiré tant de jolies fantaisies, visitons les magasins de la rue Basse-du-Rempart, 40. Là nous trouverons les proportions grandies, mais la même perfection.

L'idée du premier jour de l'an donne bien des insomnies : les enfants désirent des jouets, nos charmantes lectrices des chefs-d'œuvre, qu'on est convenu d'appeler des riens. Conspirons donc contre la tranquillité de nos lecteurs, en indiquant à tant d'anxieux, qui trouvent les derniers jours de décembre interminables, que nous sortons de l'exposition d'ALPHONSE GIROUX, boulevard des Capucines, 43.

Toutes les merveilles : Bronzes d'art, bois sculptés, nécessaires, porcelaines, keepsakes, cartonnages, livres, aquarelles, bureaux, objets religieux, tableaux, jouets d'enfants, papeterie, et tant d'autres articles, nous ont tellement éblouis, que nous ne pouvons dire qu'une chose : Voyez et vous croirez à un conte des Mille et une nuits.

Sous le nom nouveau de *Mimosculpture*, M. Sajou vient de publier une charmante petite brochure que voudront posséder tous les amateurs d'ouvrages d'agrément. L'auteur a trouvé le moyen de rendre facile la confection des fleurs en cuir, et par suite celle de petits chefs-d'œuvre imitant parfaitement la sculpture. Les explications et les gravures de ce manuel démontrent tellement bien tout ce qui a rapport à ce gracieux travail, que chacun peut l'entreprendre avec la certitude de réussir. Une *boîte-école*, disposée pour cette distraction, achève d'écarter la moindre difficulté.

La maison MARQUET, rue Richelieu, a compris que dans l'état actuel de nos mœurs la chemise était un objet de toilette qui exigeait un soin tout spécial, une attention toujours éveillée. Elle s'est appliquée surtout à j indre au fini de la confection, à la rigoureuse exécution des modèles nouveaux qu'elle crée, les hautes nouveautés dont rien n'égale en luxe la richesse, les dessins de goût, les broderies artistiques. Jalouse de rester en première ligne, cette maison s'est attachée un artiste distingué, M. Stern, graveur de l'empereur, chargé des armoiries, chiffres et fantaisies pour mouchoirs d'hommes et de dames.

ARTICLES A SIGNALER

DANS L'EXPOSITION SUSSE FRÈRES,

PLACE DE LA BOURSE.

La maison Susse, par ses nombreuses nouveautés en fantaisies, bronzes d'art, librairie illustrée et cartonnages pour enfants, mérite plus que jamais cette année la vogue dont elle jouit depuis longtemps.

Parmi ces nouveautés, nous pouvons citer de ravissantes boîtes en bambou laqué, rapportées de l'empire de Birmanie par le général d'Orgony; puis le livre de chasse de M. le marquis de Mun, qui y a dessiné, avec le talent d'un grand artiste et d'un chasseur habituel, les différentes scènes de la chasse; cet album devient le livre héraldique des chasseurs, qui peuvent y inscrire jour par jour leurs succès cynégétiques.

Parmi les albums destinés à l'enfance, nous avons remarqué le Bonheur des enfants, l'Amour du bien, l'Art d'engraisser ou de maigrir, le Retour de Crimée, la Terre illustrée, les Phénomènes et Curiosités de la nature. En jeux divers, le Piano-Harmonica, avec lequel les enfants peuvent apprendre seuls la musique; le Théâtre des fleurs, imité de Grandville; le jeu des Corsaires et le jeu des Rois; la Boîte de potichomanie, avec laquelle on peut imiter tous les plus jolis vitraux curieux.

Dans le salon des fantaisies, nous avons remarqué un grand nombre de nouveautés d'un goût ravissant; et ce qui facilite le choix de l'acheteur, c'est que tout est marqué en chiffres. La maison Susse s'est aussi fait une réputation méritée par le choix des bronzes qu'elle publie : dire que l'élite de nos artistes, Pradier, Cumberworth, Mélingue, Marochetti, Barye, Moignier, etc., ont modelé et signé tous ses modèles, est le plus bel éloge que nous puissions en faire.

Aujourd'hui, pour les étrennes, les bonbons sont mal reçus; d'abord, ils ont l'inconvénient de détruire la santé, et puis, quand ils sont mangés, il ne reste plus rien du cadeau que l'on a fait, tandis qu'en donnant un objet d'art ou de fantaisie, qui ne coûte pas plus cher, et souvent moins, le cadeau que vous avez donné reste toujours sur l'étagère pour que l'on se souvienne de vous.

A L'AMAZONE, passage Vivienne, 46-48, Paris. Cette maison, bien connue dans le monde élégant pour le succès de ses amazones, vient de joindre à cette spécialité la confection des principaux articles pour dames, tels que burnous, coins de feu, etc. Réunissant aux meilleures conditions de qualité la coupe la plus gracieuse, ces nouveaux produits ne peuvent manquer d'accroître, en la confirmant, la réputation que s'est acquise l'AMAZONE.

L'électricité a enrichi l'humanité de quelques-unes des plus utiles applications industrielles. Il lui était réservé de devenir en même temps l'un des médicaments les plus précieux contre les maladies rhumatismales, nerveuses et du sang, grâce aux appareils si ingénieux et si commodes de M. Pulvermacher, que la science a accueillis avec une faveur tout exceptionnelle. Tous les jours, de 10 à 5 heures, on peut assister aux expériences publiques (18, rue Favart).

Les *Modes parisiennes*, journal de la bonne compagnie, sont toujours le journal préféré par toutes les dames qui connaissent le véritable goût parisien, et qui veulent se tenir au courant des modes adoptées par la compagnie élégante. On sait que les *Modes parisiennes* paraissent tous les dimanches, et qu'elles donnent en prime à leurs abonnées d'un an un charmant album de travestissements dessiné par Gavarni. Prix de l'abonnement : un an, 28 fr.; — six mois, 14 fr.; — trois mois, 7 fr. — Adresser un bon de poste à M. Philipon fils, 20, rue Bergère.

Les Annonces et les Réclames sont reçues huit jours à l'avance, au bureau du journal et rue de Grenelle Saint-Honoré, n° 25, au premier.

UN MARIAGE CHEZ LES PETITS, — par PENOVILLE.



14647

La belle épousée et le choisi de son cœur, espoir de son bonheur, appui et soutien de la faible femme qui va lui jurer fidélité.



14648

Les demoiselles d'honneur, les plus charmantes amies de la mariée, naïves et candides personnes presque toujours promises aux garçons d'honneur. Quelle chance!



14649

Ces deux messieurs les garçons d'honneur, corvéables à merci, ouvrant les fiacres destinés au personnel de la noce, payant le cocher, faisant les comptes, danseurs quand même, sont tenus d'être aimables; se marieront bientôt.



14650

LES PREMIERS TÉMOINS.

Le doyen de la famille, plus une sommité quelconque, toujours pressée d'en finir, rarement honorant le repas de sa majestueuse présence.



14651

UNE FAMILLE D'INVITÉS.

Gens très-aimables, fort aimables, trop aimables. Garçons, méfiez-vous; il y a une fille à marier.



14652

UN TOAST ILLICITE MAIS BIEN SINCÈRE.

— Ils sont gentils les mariés!

— Oui, moi je leur souhaite que leur petit premier n'ait pas la coqueluche.

— Eh ben, moi, je leur z'y souhaite pour tous les autres.

STATUETTE PAR LA PRINCESSE MARIE.

Il n'est pas nécessaire d'être bien vieux pour se souvenir d'un temps où les albums sur la table d'un salon, les statuettes exposées sur les meubles, ne se rencontraient, en France, que chez les artistes et chez les très-riches amateurs. Aujourd'hui les albums sont partout, dans tous les salons; chez les bourgeois les plus bourgeois, aussi bien que chez les amateurs les plus distingués; un salon sans albums ne serait pas considéré comme un salon, tout le monde aime le dessin — ou veut paraître l'aimer. Quel passe-temps pourrait-on d'ailleurs offrir de plus agréable à ses visiteurs? L'album entretient ou remplace la conversation, et puisque, tous les jours, l'esprit de la conversation va se perdant, il est naturel qu'un autre esprit le remplace : l'esprit des albums remplit cet office, et le remplit bien.

Anciennement les albums coûtaient fort cher, chaque feuille de Charlet ou de Bellangé valait 1 fr. — ou 1 fr. 50 cent. — Pour composer un album de 50 feuilles, il fallait donc dépenser 50 ou 75 fr., — plus le brochage ou la reliure. C'était trop, et les albums restaient un morceau de prince.

La maison Aubert eut l'idée de faire exécuter des albums par les caricaturistes à la mode, et elle établit ces albums à 10 fr., — 8 fr. — et quelquefois même 6 fr.

Moins de deux ans suffirent pour faire entrer l'album dans les habitudes et le répandre partout, comme on le voit aujourd'hui.

Pendant 23 ans la maison Aubert a fait marcher 30 presses lithographiques par ses albums.

Le goût de la statuaire pourrait-il se populariser comme celui du dessin? Je n'en doute pas, car les deux goûts n'en font à proprement parler qu'un seul. — Tout le monde aime à un degré quelconque l'image; or la statuette est une image aussi bien que le dessin, et plus peut-être que le dessin.

S'il est agréable de voir sur la table d'un salon un album d'art ou de caricatures, si les tableaux, les aquarelles exposés sur les murs d'un appartement sont un amusement et l'indice d'un goût artistique, n'en est-il pas de même de ces statues en miniature, de ces bronzes d'art, de ces figurines, de ces groupes de personnages ou d'animaux, qui servent de presse-papier, qui couronnent si élégamment un meuble, ornent une étagère, une cheminée, etc., etc.?

Mais les statuettes coûtent fort cher, le plus petit bronze vaut 50 fr., 60 fr. et plus, et, si l'on n'est pas connaisseur, on risque d'acheter une figurine de mauvais goût, une statuette sans valeur artistique.

Nous avons voulu voir si l'on pouvait faire pour les statuettes ce qui a si bien réussi à la maison Aubert pour ses albums; nous avons fait exécuter une petite réduction de la statue de Jeanne d'Arc, due au ciseau de la princesse Marie, fille de Louis-Philippe, et cette charmante petite statuette, en métal galvanisé bronze, qui porte 25 centimètres de hauteur, nous la cédons à nos abonnés pour 15 fr., — au lieu de 50 fr. que se vendent les bronzes de cette dimension.



Pour 20 fr. nous l'envoyons franche de port, bien emballée dans une petite caisse. Toutefois, cet envoi franc de port n'est fait qu'en France et dans les localités desservies par les chemins de fer ou les Messageries. Pour les localités situées hors la ligne des chemins de fer et des Messageries, nous envoyons franc de port au bureau des chemins de fer ou des Messageries qu'on nous désigne comme étant le moins éloigné du domicile du destinataire.

Adresser un bon de poste à M. Philipon fils, 20, rue Bergère.

QUE C'EST BEAU LA MUSIQUE! — par GIRIN.



14653

Un talent contesté.



14654

La dernière incarnation de Garat.
(Cueillir la fleur qu'on aime.)

AVANTAGES OFFERTS

PAR LE DIRECTEUR DU JOURNAL AMUSANT.

Toute personne qui m'enverra 34 fr. sera inscrite pour un abonnement d'un an au *Journal amusant*, du 1er janvier 1858 au 31 décembre même année, et elle recevra immédiatement la première et la deuxième année du *Journal amusant*, c'est-à-dire les années 1856 et 1857; elle recevra de plus les trois premières années du journal le *Musée français-anglais* (1855-1856-1857). Elle se trouvera donc, à la fin de 1858, avoir reçu pour 34 fr. :

Les trois premières années du *Journal amusant*, 1856, 1857 et 1858;

Et les quatre premières années du *Musée français-anglais*, 1855, 1856, 1857 et 1858.

Cette concession ne pourra se continuer longtemps, car les premières années du *Journal amusant* seront bientôt épuisées.

Toute personne qui, d'ici à la fin du mois, voudra, pour compléter sa collection, acheter une ou plusieurs années du *Musée français-anglais*, ne payera l'année que 5 fr. au lieu de 10. Depuis janvier dernier, le prix de 10 fr. par an était obligatoire pour tout le monde.

Nous ne donnons gratuitement le *Musée français-anglais* que pour les abonnements courants; pour les années écoulées, nous le faisons payer 10 fr., ce qui fait, avec l'année du *Journal amusant*, 27 fr. Jusqu'à la fin du mois nous donnerons gratis le *Musée français-anglais* de la même année, à toute personne qui prendra une année du *Journal amusant*. — Pour 17 fr. on aura donc l'année écoulée du *Journal amusant* et le *Musée français-anglais* de cette année-là.

Tout abonné d'un an, ou au moins de six mois au *Journal amusant*, qui nous adressera, en outre du prix de son abonnement, 10 fr. (en tout 20 fr. pour six mois, — 27 fr. pour un an), recevra tout ce qui a paru du *Petit Journal pour rire*, et tout ce qui paraîtra jusqu'au n° 104; elle se trouvera ainsi avoir les deux premières années du petit journal à prix réduit, puisque le prix de l'année, rendue *franco*, est de 7 fr. (14 fr. les deux années.)

Toute personne qui s'abonnera pour un an, ou pour six mois au *Journal amusant*, avant la fin du mois, aura le droit de ne payer les Albums suivants que

5 fr. au lieu de 8 *Le Tabac et les Fumeurs.*	5 fr. au lieu de 12 *Journal pour rire.*
5 fr. au lieu de 8 *M. Verjus.*	5 fr. au lieu de 12 *Dessins de crochet.*
10 fr. au lieu de 15 *Les Robert Macaire.*	3 fr. au lieu de 8 *Un peu de tout.*
5 fr. au lieu de 10 *Ah! quel plaisir d'être soldat!*	10 fr. au lieu de 15 *La Vie élégante.*
5 fr. au lieu de 10 *Le Parisien hors de chez lui.*	10 fr. au lieu de 15 *Les Six tableaux de la vie parisienne.*
3 fr. au lieu de 6 *L'Album amusant.*	10 fr. au lieu de 15 *Les Costumes de la cour.*
3 fr. au lieu de 6 *Histoire d'un projet de femme.*	10 fr. au lieu de 15 *Les Travestissements.*
5 fr. au lieu de 10 *La Ménagerie parisienne.*	

On peut voir dans les précédents numéros du *Journal amusant* que tous les prix ci-dessus sont réduits, même sur les réductions antérieures.

Envoyer par un bon de poste, à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20, le prix de l'abonnement et des Albums qu'on désire.

129, RUE MONTMARTRE. Gros et Détail. — RUE MONTMARTRE, 129. Gros et Détail.

A LA MAGICIENNE

ASSORTIMENT CONSIDÉRABLE DE

FOURRURES ET CONFECTIONS

POUR DAMES ET ENFANTS.

MAISON SPÉCIALE vendant le MEILLEUR MARCHÉ de PARIS.

APERÇU DE QUELQUES PRIX :

CONFECTION POUR DAMES.

2,000 Burnous drap, de 11 à 27 fr.
1,000 Burnous côtelés, de 29 à 60 fr.
500 Burnous en drap ourson et velours, de 45 à 90 fr.
TALMAS et BURNOUS de velours, choix de modèles en tous genres.
Confections pour enfants, de 6 fr. 90 c. à 30 fr.

PRIX FIXE MARQUÉ EN CHIFFRES CONNUS.

FOURRURES.

2,000 Manchons, de 6 à 15 fr.
2,000 Visons putois et petits gris, de 12 à 45 fr.
1,500 Martres de France et de Russie, de 35 à 120 fr.
1,200 Martres de Canada, *Vison Kolinski*, 40 à 400 fr.
Choix immense de Berthes, Victorias, de 7 à 150 fr.
10,000 Paires manchettes, depuis 90 centimes.

GARNITURES de MANTEAUX de FOURRURES.

Échange et réparation de fourrures. — SEULE MAISON SPÉCIALE marquant la fourrure en CHIFFRES CONNUS.

A LA VILLE D'ELBEUF
Rue de Grenelle Saint-Honoré, 25.
EN FACE CELLE DES DEUX-ÉCUS.

LIQUIDATION

40 °/° DE RABAIS

Dissolution de Société.

60,000 FRANCS DE NOUVEAUTÉS

En Draperies, Velours, Soieries, Draps pour Burnous et confections pour Dames. — Articles pour Tailleurs.

A vendre
dans un délai de six semaines, avec un
RABAIS RÉEL DE 40 °/°
Ouverture de la Vente tous les jours, de 10 heures à 4 heures.
GROS ET DÉTAIL.
Les articles qui ne conviendraient pas seront échangés dans les 24 heures.

STÉRILITÉ DE LA FEMME

constitutionnelle ou accidentelle, complétement détruite par le traitement de Mme Lachapelle, maîtresse sage-femme, professeur d'accouchement. Consultations tous les jours, de 2 à 5 heures, rue du Mont-Thabor, 27, près les Tuileries.

Maison **SAJOU**, rue Rambuteau, 52, à Paris.

LA

MIMOSCULPTURE

OU

L'ART D'IMITER EN CUIR LA SCULPTURE SUR BOIS.

Jolie brochure avec 12 planches de modèles, en couleur, d'après nature,

4 fr. franco. Par M. SAJOU. 4 fr. franco.

Au moyen de ce facile travail d'agrément, auquel M. Sajou a donné le nom nouveau de MIMOSCULPTURE, on pourra faire soi-même de véritables petits chefs-d'œuvre.

Se trouve aussi dans les magasins d'ouvrages pour dames et chez tous les libraires.

EXPOSITION DES ETRENNES.
43, boulevard des Capucines, 43.

ALPH. GIROUX ET Cie.

Fournisseurs brevetés de LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice, ET DE PLUSIEURS COURS ÉTRANGÈRES.

Bronzes d'Art.	**Ébénisterie.**	**Librairie.**
Bois sculptés.	**Porcelaines.**	**Cartonnages.**
Nécessaires.	**Bureaux.**	**Papeterie.**
Fantaisies.	**Objets religieux.**	**Maroquinerie.**

TABLEAUX. **JOUETS D'ENFANTS.** DESSINS.

A LA RÉGENCE

15, Boulevard Poissonnière, 15

LA PLUS IMPORTANTE MAISON DE PARIS

POUR LES FOURRURES ET CONFECTIONS POUR DAMES

Cet établissement se recommande non-seulement pour ses assortiments de Fourrures et de Confections, mais aussi par le bon marché de ses articles, qui défient toute concurrence.

Manchons pour Dames, du prix le plus bas jusqu'au prix le plus élevé.

Créations ravissantes et très-riches en **draps** nouveautés, telles que **Chinchillas**, **Zibeline** et **Alpagas**, aux prix de. . . . . 60, 70 et 100 francs.

Burnous et Talmas velours unis et brodés, de. . . . . . 100, 150 et 200

Grand assortiment de Manteaux de velours garnis de Vison et de Martre du Canada, à. 450, 500, 650 et 1,000 francs.

NOTA. On échange ou l'on rend l'argent pour toute acquisition qui ne conviendrait pas.

Les marchandises sont marquées en chiffres et à prix fixe.

On trouve dans cet établissement une grande liberté d'action qui permet au visiteur de n'être assailli par aucune de ces importunes sollicitations, si pressantes ailleurs.

Compagnie des Chemins de fer

DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE (PARTIE NORD DU RÉSEAU)
DE LYON A GENEVE — DE VICTOR-EMMANUEL

SERVICE DIRECT de PARIS à MILAN

(Saison d'hiver)

Par Dijon, Mâcon, Aix-les-Bains, Chambéry, le mont Cenis, Turin et Novare.

TRAJET EN 47 HEURES (ARRÊTS COMPRIS)

BILLETS DIRECTS valables pour 15 jours, avec faculté de s'arrêter à *Dijon*, *Mâcon*, *Culoz*, *Aix-les-Bains*, *Chambéry*, *Saint-Jean-de-Maurienne*, *Suze*, *Turin* et *Novare*.

PRIX DES PLACES

1re CLASSE, 120 fr. 80. — 2e CLASSE, 96 fr. 45. — 3e CLASSE, 75 fr. 95.

CORRESPONDANCES :

A Chamousset, pour Moutiers et Albertville, en diligence;
A Saint-Jean-de-Maurienne, pour Modane et Lans-le-Bourg, en diligence;
A Turin, pour Pinerolo, Cuneo, Alexandrie et Gênes, chemin de fer;
A Novare, pour Arona (le lac Majeur), chemin de fer;
A Milan, pour Bergame, Brescia, Vérone, Vicence, Padoue, Venise et Trieste, chemin de fer;
A Trieste, pour Vienne, en 24 heures, chemin de fer.

S'adresser pour les renseignements, au bureau des correspondances, à la Gare de Paris, boulevard Mazas, où se délivrent les billets, et rue Basse-du-Rempart, 48 bis, à l'Administration du chemin de fer Victor-Emmanuel.

ÉBÉNISTERIE. — SCULPTURE. — BRONZES.

P. MEDAL, EXPon LONDRES. — MÉDAILLE Ire CLASSE, PARIS 1855.

TAHAN

FOURNISSEUR BREVETÉ DE L'EMPEREUR,

NÉCESSAIRES, COFFRETS, PUPITRES, BUVARDS,
BÉNITIERS, OBJETS D'ART ET DE FANTAISIE POUR ÉTAGÈRES.

Rue de la Paix, à l'angle du Boulevard.

MAGASINS DE MEUBLES.
BUREAUX, PRIE-DIEU, RELIQUAIRES, PORCELAINES MONTÉES.

Rue Basse-du-Rempart.

EN FACE DE LA RUE DE LA PAIX.

aucune

Pâte pectorale ne s'est acquis une **réputation** mieux méritée que celle de la **Pâte de Nafé** de DELANGRENIER.

Sa **vogue** universelle est fondée :

1° Sur sa puissante **efficacité** contre les rhumes, les irritations de poitrine; efficacité constatée par 50 médecins des hôpitaux de Paris.

2° Sur l'**approbation** des membres et présidents de l'Académie de médecine, qui lui ont reconnu une **supériorité** incontestable sur toutes celles du même genre.

3° Sur les analyses des **chimistes** de la Faculté de Paris, qui ont constaté qu'elle ne contenait ni **opium** ni acide.

TELS sont les titres authentiques qui recommandent la **Pâte de Nafé** de **Delangrenier** à la confiance des médecins et du public, titres qui n'ont été accordés à aucune autre Pâte pectorale.

Dépôt r. **Richelieu, 26,** et dans chaq. ville.

AVIS AUX GOURMETS!!!
POUR SAVOURER LE BON VIN

FROMAGE HOORNLEYS

produit supérieur de la
COMPAGNIE NORD-HOLLANDAISE

Amsterdam IRÉNÉE LEYS ET Cie. | **Paris** RUE DES HALLES, 8.

DÉPÔT dans les bonnes maisons de COMESTIBLES et d'ÉPICERIES PREMIER CHOIX.

DIX ANNÉES DE SUCCÈS

COSMÉTIQUE contre les boutons, dartres, rougeurs, démangeaisons du visage, du cou, etc. Prix : 2 fr.

POMMADE Spécifique infaillible pour prévenir et arrêter la chute des cheveux. Prix : 2 fr.

DEMARS, pharmacien, rue d'Angoulême du Temple, 20.

26, RUE DE LA PAIX **MAQUET** Bté DE S. M. L'IMPÉRATRICE

Fournisseur de la Famille impériale et de la cour

OUVERTURE DES SALONS D'ÉTRENNES

PAPETERIE	BOIS SCULPTÉS	OBJETS D'ART
MAROQUINERIE	PORCELAINES MONTÉES	FANTAISIES
ÉBÉNISTERIE	CURIOSITÉS	BRONZES

C'est aujourd'hui samedi que doivent commencer les *Bals de l'Opéra*, avec STRAUSS et son orchestre, qui promettent merveille.

GRAND RESTAURANT PARISIEN

Boulevard des Capucines, en face la rue de la Paix.

DINERS A 3 FR.

Trois plats au choix et un entremets;
Un hors-d'œuvre, un potage;
Relevé de poisson;
Entrée de gibier rôti;
Entremets sucré, dessert assorti;
Une bouteille de bordeaux ou mâcon.

DÉJEUNERS A 1 FR. 60.

Demi-bouteille de bordeaux ou mâcon;
Deux hors-d'œuvre;
Deux plats au choix;
Un dessert.

Ouvert toute la nuit des Bals de l'Opéra.

QUE C'EST BEAU LA MUSIQUE! — par GIRIN (suite).



14655

Plaisir d'amour ne dure qu'un moment,
Peine d'amour dure toute la vie.....



14656

Quant à moi, le plus bel instrument, c'est le tambour..... après le tambour-major!

AFFAIBLISSEMENT DES ORGANES CAPILLAIRES.

Turpe pecus mutilum, turpis sine gramine campus, et sine fronde frutex, et sine crine caput. NASO.

Parmi les causes qui déterminent la stérilité du système pileux, aucune n'est plus fréquente que l'affaiblissement et la paralysie des bulbes, ayant pour effet immédiat la chute persistante de la chevelure, qui dégénère avec rapidité, si on n'y apporte un remède efficace, en une dénudation du cuir chevelu, plus ou moins connue sous les divers noms d'alopécie, calvitie, etc.

Ces dénudations n'offrent pas de moins graves inconvénients chez l'homme que chez la femme, aux divers points de vue hygiéniques et sociaux, surtout lorsque prématurément elles viennent causer la perte des plus belles chevelures; et c'est dans ces affections locales, qui attaquent presque toujours des sujets jouissant d'une santé parfaite, que l'action revivifiante de la Vitaline Steck offre le seul moyen de rétablir la circulation capillaire et d'en reconstituer l'activité. Les belles expériences qui ont été faites récemment par plusieurs membres des Facultés de médecine de *Paris*, *Montpellier*, *Strasbourg*, viennent une fois de plus confirmer d'une manière irrécusable les précieux résultats obtenus par l'emploi de cette préparation végétale, et on nous saura gré de publier quelques appréciations de ces résultats reproduites d'après les documents originaux.

OBSERVATIONS MÉDICALES.

Le soussigné, docteur de la Faculté de Paris, constate les effets de l'huile Vitaline Steck, de Stuttgard :

« Savoir : Mademoiselle **Marie M.**, âgée de 24 ans, demeurant rue Truffaut, à Batignolles, ayant perdu la presque totalité de ses cheveux, eut recours d'abord aux différents cosmétiques employés jusqu'à ce jour; mais n'ayant obtenu aucun résultat, je l'engageai à user de la Vitaline A la suite de ce traitement (emploi de deux flacons), les cheveux recommencèrent à reprendre force et vigueur, et aujourd'hui sa chevelure est entièrement rétablie.

» Ce 20 octobre 1857. Docteur MAILHAT. »

Mademoiselle **Marguerite P.**, âgée de 30 ans, à la suite d'une fièvre grave, avait perdu presque la totalité de ses cheveux; après avoir employé diverses pommades les plus en renom (graisse d'ours, huile de Macassar, pommade camphrée, rhum, etc.) sans aucune espèce de succès, elle fit usage, d'après mon avis, de l'huile Vitaline Steck. Après avoir employé un flacon de cette huile, la chute des cheveux se suspendit, et l'on vit sur le cuir chevelu apparaître une quantité considérable de petits cheveux; après s'être servie d'un deuxième flacon, les cheveux sont revenus dans le même état qu'ils étaient avant sa maladie.

Ce 15 octobre 1855.

Docteur LANGLOIS, de la Faculté de Paris.

Extrait du rapport de M. le docteur BOUDART, ancien médecin-major des armées :

« ..... Nous avons accueilli d'abord la Vitaline avec la méfiance qu'inspire tout traitement nouveau dans un ordre de maladies réputées incurables; mais après l'avoir expérimentée pendant plusieurs mois, nous nous sommes convaincu de sa puissance extraordinaire, et nous avons hâte de la faire connaître par des exemples recueillis sous nos yeux avec le contrôle sévère de l'expérience pratique la plus attentive.

OBSERVATIONS.

» N° 1. — Madame **Elisabeth B.**, 40 ans, rue Baillet, à Paris, avait vu, depuis deux ans, tomber la presque totalité de ses cheveux. Il n'en survenait point d'autres à leur place, et des démangeaisons fréquentes, accompagnées de la bifurcation de l'extrémité des cheveux qui restaient, faisaient craindre une calvitie complète. Après l'emploi d'un flacon de Vitaline, la chute des cheveux a cessé, et, après l'emploi de deux autres flacons, on a vu les surfaces dénudées se couvrir d'une prodigieuse quantité de petits cheveux qui aujourd'hui présentent 8 à 10 centimètres de longueur. Le traitement date d'environ trois mois.

» N° 2. — Madame **Pauline Bazin**, femme B., de Lahaye-Descartes (Indre-et-Loire), âgée de 28 ans, fixée momentanément à Paris, rue Dauphine, éprouva des contrariétés vives et de grands chagrins, par suite desquels sa chevelure, autrefois très-bien fournie, se réduisit à quelques touffes de cheveux sans énergie qui demeuraient stationnaires, et qui auraient fini par tomber tous. Consulté par cette dame, je lui conseillai la Vitaline, et, en moins de quinze jours, la chute des cheveux avait cessé.

» N° 3. — Mademoiselle **L. B.**, âgée de 20 ans, fille du docteur B., à Paris, fut atteinte, dès le sortir de l'enfance, d'une maladie grave à la suite de laquelle presque tous ses cheveux tombèrent. Pour en conserver une partie, on coupa plusieurs fois de suite l'extrémité des mèches qui garnissent le front et les tempes, et, depuis lors, ces mèches étaient demeurées stationnaires. Quelques frictions données avec la Vitaline ont donné aux cheveux une vigueur nouvelle, et on en voit croître d'autres parmi ceux qu'une chute prochaine menaçait.

» N° 4. — M. **G.**, de Strasbourg, 26 ans, à Paris, alopécie complète de la région occipito-frontale, suite d'excès de travail et de chagrins. Mille moyens ont échoué contre cette affection, si désagréable pour un jeune homme. Un flacon de Vitaline a déjà déterminé la pousse d'un duvet capillaire qui sans doute va prendre de la consistance, par la persistance du traitement.

» N° 5. — Madame **Marie C.**, rue Truffault, aux Batignolles, 34 ans. Depuis un an, cette dame perdait tous ses cheveux : elle avait employé vainement pour y remédier, la pommade camphrée, l'eau-de-vie, l'huile de noisette et quantité d'autres moyens regardés comme efficaces, rien ne réussissait. Nous lui avons indiqué la Vitaline; au bout de 25 à 30 jours, les cheveux ont cessé de tomber.

» N° 6. — Madame **F. H. Lachambre**, rue St-Louis, à Batignolles, perdant tous ses cheveux, s'est frictionnée quelquefois avec la Vitaline, et, en 10 jours, cette chute fut arrêtée.

» N° 7. — Mademoiselle **Agathe S.**, rue de la Monnaie, à Paris. Cette demoiselle, âgée de 15 ans, ayant été frappée d'une fièvre muqueuse, perdit tous ses cheveux. L'usage, pendant un mois, de 2 flacons de Vitaline, lui rendit une chevelure qui sera plus belle et plus épaisse qu'auparavant.

» N° 8. — Madame **Poix**, rue de la Corderie-Saint-Honoré, à Paris, âgée de 36 ans, n'avait presque plus de cheveux, quand nous lui conseillâmes l'emploi de la Vitaline. Deux flacons de cette huile ont suffi pour que de nouveaux cheveux repoussent en quantité considérable.

» Docteur BOUDART,
» Ancien médecin-major des armées. »

Je me fais un devoir de certifier le résultat inespéré que nous venons d'obtenir avec la Vitaline Steck. Ma fille avait depuis l'âge de 3 ans et demi la tête absolument sans un seul cheveu, sourcil ni cil : ils étaient tombés à la suite d'une frayeur, et plusieurs médecins avaient employé inutilement, et sans le moindre succès, tous les traitements ordinaires sur sa tête. Pendant quatre années, désespérés de toutes ces dépenses inutiles, nous n'espérions plus en rien, lorsqu'on nous a parlé de cette Vitaline, et, après en avoir employé un flacon, les cheveux étaient reparus, ainsi que les sourcils et les cils, et ils continuent à pousser avec beaucoup de force; nous ne pouvons qu'être bien reconnaissants d'une cure aussi inattendue, que tous nos voisins peuvent certifier avec moi.

E. COURTIN, jardinier,
14, rue de la Recette, à Créteil.

Vu à la mairie de Créteil,
le 10 octobre 1857.
L'adjoint, signé GUÉRIN.
MAZIN, CHARPENTIER, MARGUERY, MOTHAU, PAILLENFAIT, conseillers municipaux.

Je soussigné certifie que **Louise Courtin**, âgée de 8 ans, a été atteinte de calvitie complète à l'âge de 3 ans et demi; que, depuis cette époque jusqu'au mois d'avril dernier, sa tête est restée entièrement privée de tous cheveux; que les sourcils et les cils avaient eu le même sort que les cheveux; et qu'ayant fait usage de la Vitaline préparée par M. ROCHON aîné, la tête est recouverte de cheveux; et que les sourcils ont également reparu; en foi de quoi j'ai délivré le présent.

Créteil, le 9 octobre 1857.

MONFRAY,
Chirurgien aide-major, médecin du bureau de bienfaisance.

La lettre suivante, d'un de nos éminents médecins, a été adressée à M. le rédacteur de la *France médicale* :

« Monsieur le rédacteur,

» D'après les faits positifs et de toute évidence que j'ai été à même d'observer dans ma pratique médicale, je viens joindre mon témoignage aux renseignements que vous avez publiés dans votre numéro du 3 janvier dernier, ainsi que plusieurs feuilles scientifiques, sur l'action très-remarquable exercée par la Vitaline Steck, de Stuttgard, dans les cas d'alopécie ou calvitie remontant à plusieurs années. Avec cette huile, qui n'a produit aucune espèce de malaise, j'ai vu aussi s'arrêter en quelques jours des chutes de cheveux très-graves qui avaient résisté aux traitements ordinaires.

» Dans l'espoir que ces faits pourront offrir un sérieux intérêt, je vous autorise à publier ma lettre, si vous le jugez convenable.

» Veuillez, monsieur le rédacteur, recevoir mes civilités confraternelles.

» Ce 2 mars 1857.

» Dr C.-A. CHRISTOPHE,
» Ancien professeur particulier à l'École pratique de Paris. »

L'espace nous manque pour ajouter à toutes ces preuves une grande quantité d'autres attestations qui ne sont que la répétition des mêmes faits.

On voit, d'après ces résultats authentiques, que cette HUILE VÉGÉTALE a une action incontestable sur les organes capillaires, en agissant à la façon d'un engrais puissant, et en détruisant la stérilité des bulbes, lorsqu'elle a pour cause une débilité ou un affaiblissement local.

Cette préparation est un spécifique certain et infaillible contre la chute des cheveux la plus opiniâtre, qu'elle arrête avec une grande rapidité dans ces divers cas.

Pour plus de détail, écrire *franco* pour demander la notice au dépôt général, chez M. V. ROCHON aîné, 39, boulevard de Sébastopol, à Paris. Le prix du flacon est de 20 fr. Dépôts dans les bonnes maisons de France et de l'étranger.

AU CONGRÈS DE PARIS.

RUE DE RIVOLI, 138, AU COIN DE CELLE DU BOULE.

PRIX FIXE.

Cette maison réunit tout ce qui a manqué jusqu'à ce jour

SOLIDITÉ.

ÉLÉGANCE.

BON MARCHÉ.



RUE DE RIVOLI, 138, AU COIN DE CELLE DU BOULE.

PRIX FIXE.

Cette maison réunit tout ce qui a manqué jusqu'à ce jour

SOLIDITÉ.

ÉLÉGANCE.

BON MARCHÉ.

Vêtements pour hommes tout faits et sur mesure.

QUINQUINA LAROCHE

LIQUEUR FÉBRIFUGE PAR EXCELLENCE

TONIQUE, DIGESTIVE ET HYGIÉNIQUE

EXEMPTE DE L'AMERTUME PERSISTANTE DES PRÉPARATIONS ORDINAIRES.

Composée par M. **LAROCHE**, pharmacien.

Honoré d'une médaille d'or, d'un prix d'encouragement de 10,000 fr, et membre de la Société de pharmacie de Paris.

Le QUINQUINA LAROCHE est une préparation entièrement *neuve* du quinquina, avec laquelle on peut obtenir les résultats les plus importants. — Bien différente des *vins*, *sirops* ou *extraits* qui ne contiennent jamais que 40 à 60 p. 100 de la matière active du quinquina employé, la liqueur Laroche, par suite de nombreuses et délicates opérations, tient en dissolution, sous un très-petit volume, la *totalité* des principes solubles de cette précieuse écorce : — une cuillerée représente trois fois la même quantité de vin et cinq fois la même quantité de sirop.

Le *quinquina Laroche* possède au plus haut degré les propriétés *toniques*, *stomachiques* et *fébrifuges* du quinquina; employé comme préservatif et comme curatif, il est très-efficace contre les fièvres intermittentes et les affections périodiques; il réussit dans l'inappétence, la débilité et l'atonie des organes, les convalescences paresseuses, la maigreur, les maladies de langueur, l'épuisement, les diarrhées anciennes, la migraine, les flueurs blanches, etc., etc.

Dépôt à la PHARMACIE NORMALE, RUE DROUOT, 45, et dans les pharmacies de premier ordre.

DESAIDE-ROQUELAY, graveur et fournisseur breveté de S. M. l'Empereur.

Cartes de visite à 3 fr. 50 c. et à 2 fr. 50 c. le cent, et enveloppes.

Rue de l'Arbre-Sec, 48, près de la rue de Rivoli.

PURGATIF à la MAGNÉSIE

Chocolat-Desbrière

1 fr. 50 c. la boîte

Goût agréable, **EFFICACITÉ CERTAINE**; une tablette suffit pour purger. A petites doses, il détruit la constipation. — Ph. r. *Lepelletier*, 9, Paris.

VITALINE

STECK DE STUTTGARD

Cette Huile végétale est la seule préparation dont les feuilles scientifiques aient publié les étonnants succès, rapidement obtenus sur des **Calvities**, **Alopécies anciennes**, **Chutes de Cheveux opiniâtres**, et dont les résultats authentiques soient **prouvés par plusieurs expériences médicales** qui en constatent l'emploi facile et la prompte efficacité.

20 francs le flacon, à Paris, 23, boulevard Poissonnière

Et au Dépôt général, 39, boulevard de Sébastopol

CHEZ **V. ROCHON Aîné**, SEUL PROPRIÉTAIRE.

Avec une Notice explicative de son emploi.

AVIS ESSENTIEL Chaque flacon doit toujours être entouré, extérieurement, d'une bande portant le **timbre du gouvernement français apposé par-dessus** la signature rouge V. ROCHON Aîné.

Refuser comme contrefait tout flacon qui ne serait pas revêtu de cette garantie indispensable.

Dépôt chez les principaux PHARMACIENS et PARFUMEURS de France et de l'Étranger.

ON EXPÉDIE CONTRE MANDAT A VUE SUR PARIS.

AU COIN DE RUE

8, RUE MONTESQUIEU. — MAGASIN DE NOUVEAUTÉS — RUE DES BONS-ENFANTS, 18.

Depuis quelque temps les affaires sont difficiles, mais on a certainement exagéré la situation. Effrayés à tort, une foule de commerçants ont ajourné leurs acquisitions et ont forcément amené un fâcheux encombrement chez les fabricants, dont les prix ont naturellement subi une forte diminution.

Dans cette circonstance, pouvant disposer d'un capital important et voulant aider pour sa part à la reprise des affaires, tont en profitant, dans une mesure honnête, de la situation présente, le MAGASIN DU COIN DE RUE vient d'obtenir des fabricants des concessions impossibles dans tout autre moment, et d'une importance telle, qu'une fois de plus, il a fait appel à sa nombreuse clientèle afin qu'elle puisse en profiter largement dès aujourd'hui.

En conséquence, le **lundi 30 novembre** et jours suivants, la Maison du COIN DE RUE a mis en vente, à des prix exceptionnellement réduits et impossibles ailleurs, les articles suivants :

Une forte affaire de Gros d'Azof, à petites fleurs Pompadour, largeur 80 cent., étoffe nouvelle qui a valu 12 fr., à.	6	45.
Une immense quantité d'Étoffes de soie, haute nouveauté de la saison, ce qui se vend encore partout 8 fr., à.	4	75
Un solde considérable de Tissus laine et soie, variés, des genres les plus nouveaux de la saison, d'une valeur de 7 fr. 50, à	3	90
200 pièces Velours impérial écossais, haute nouveauté d'hiver, qu'aucune maison ne peut vendre moins de 9 fr., à	5	50
300 pièces Velours de laine à grosses côtes, nouveau tissu de toutes nuances, se tenant très-ferme, au lieu de 6 fr. 50, à	3	75
Toilettes Marquises, genre nouveau, exclusif au COIN DE RUE, article qui vaudrait dans la spécialité 25 fr., à.	13	50
Voilettes rondes, véritable dentelle noire de Chantilly, ce qui vaut 35 fr., à.	19	50
1,000 douzaines Bas coton anglais, 4 fils, d'une solidité garantie, qualité vendue partout 36 fr., mise au COIN DE RUE à (la douzaine).	21	»
500 Berthes en Vison d'Amérique, très-bonne fourrure, ce qui vaut 30 fr. partout, offertes à.	11	75
200 Manchons en Martre de France, naturelle, offerts au prix incroyable de	25	»
Un grand assortiment toujours au complet de **GRANDS et PETITS RIDEAUX BRODÉS,** à des prix impossibles à toutes autres maisons.		
Les Grands Rideaux, largeur 1 mètre 80, hauteur 3 mètres, dessins riches, valeur réelle de 15 fr., à.	9	50
Les Petits rideaux, hauteur 2 mètres, même qualité que les grands, valeur de 7 fr. le rideau, à.	3	75
Un choix immense de Robes très-fraîches à volants, et frappées de toutes couleurs pour bals et soirées, au prix sans précédent de. (la robe).	4	40
1,500 douzaines Serviettes damassées garanties tout fil, au prix extraordinaire de. (la douzaine).	9	75
200 pièces Toile cretonne pur fil de main, largeur 2 mètres 40, pour draps sans coutures, qualité et finesse de 6 fr., à	3	75

ENFIN, une affaire très-importante en **Châles tricot de Berlin**, bordures chenille, d'une valeur de 35 fr., vendus au COIN DE RUE. **12** fr. **50** c.

500 Paletots et **Burnous**, avec et sans manches, en drap velours ondulé, ce qui s'est vendu 50 fr., à. **25** »

Un très-beau choix de Confection en velours-montagnac, chinchilla, fourrures du Nord, etc., tous modèles nouveaux qui se vendent dans les maisons de haute nouveauté 150 fr., à. **70** »

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 104. — 1857. Prix du numéro : 45 centimes. 26 Décembre.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois . . . . . . 10 »
12 mois . . . . . . 17 »

ÉTRANGER :
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries nationales et les messageries générales font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Norfolk-Street, Strand; et 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetse et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

LES SOUHAITS RIDICULES POUR L'ANNÉE 1858, — par MARCELIN.

« J'ai cherché dans mon cœur,
» Je n'ai trouvé que cette fleur. »



14657

A NOS ABONNÉS. — POLITESSE DE CIRCONSTANCE.
Nous y joignons les souhaits suivants avec lesquels nous avons l'honneur d'être, accompagnés de plusieurs autres.



14658

A MONSIEUR DE BOUDEAUCHAMP, AU CHATEAU DE BOUDEAUCHAMP, PAR MAILLY (ILLE-ET-VILAINE).
La collection complète de l'*Ancien Moniteur*, réimprimé par Plon. 150,000 livraisons à 40 cent.! 150 années de lecture assurée.



14659

A MONSIEUR DE SAINT-HUBERT, PRÉSIDENT DU CERCLE DES CHASSEURS DE BOURBON-LANCY (SAONE-ET-LOIRE).
Une bonne chance chaque jour de chasse : vingt-cinq pièces sans compter les pouillards.



14660

A MONSIEUR TAILLEBLOC, SCULPTEUR, A PARIS (SEINE).
Une commande importante du ministère, à savoir : D'une part, les quatre-vingt-six places des chefs-lieux des quatre-vingt-six départements à décorer de quatre-vingt-six statues — D'autre part, trois cent soixante-cinq statues pour décorer l'avenue des Champs-Élysées.

LES SOUHAITS RIDICULES POUR L'ANNÉE 1858, — par MARCELIN (suite).



14661
A MONSIEUR DUTIRET, RÉDACTEUR EN CHEF DU *Soleil levant de Pézénas, journal des intérêts des deux mondes.*
Un abonné.



14662
A MONSIEUR MAZURKI, PROFESSEUR DE DANSE, A PARIS (SEINE).
Des élèves qui comprennent facilement la cinquième figure des *Lanciers.*



14663
A MONSIEUR LE COMTE WITCHOUROFF, EN SON PALAIS, A SAINT-PÉTERSBOURG.
Un printemps et une chaufferette perpétuels.



14664
A MONSIEUR HECTOR DE BELLELAME, LIEUTENANT AU 12e SPAHIS, A ORAN (AFRIQUE).
La conquête de la Kabylie parisienne.

LA SEMAINE.

Toute cette semaine, — et celle qui suivra, — je vous avertis que les chroniqueurs vont faire une guerre cruelle aux étrennes. Je n'ai jamais bien compris pourquoi ces enfants gâtés de la presse, auxquels on laisse tout dire, et qui passent intégralement leur année à réciter au public le petit couplet connu :

> Ce matin avant l'aurore
> Un dieu vint me réveiller, etc.

je n'ai jamais compris, dis-je, pourquoi ils s'enrôlent, vers le jour de l'an, dans le parti des pingres et des vieux parents économes, assez compactes sans leur adhésion. Quoiqu'il en soit, attendez-vous à retrouver dans votre *Courrier*, cette année comme les précédentes, l'histoire

LES SOUHAITS RIDICULES POUR L'ANNÉE 1858, — par MARCELIN (suite).



14665

A MONSIEUR GROG, LIMONADIER, A SAN-FRANCISCO (CALIFORNIE).
Une meilleure clientèle que celle-ci.



14666

A MONSIEUR RIFLARDEAU, MARCHAND DE PARAPLUIES, A ROMORANTIN (LOIR-ET-CHER).
Un nouveau déluge.



14667

A MONSIEUR FO-HO, MANDARIN A HONG-KONG (CHINE).
Une retraite assurée contre les hasards de la guerre.



14668

A MADEMOISELLE TROIS-ÉTOILES, RUE NEUVE-BRÉDA, A PARIS.
Un para-cœur.

du polichinelle qui, de main en main, va de l'ambassadeur de la Sublime-Porte à votre garçon de café. On ne vous fera pas grâce non plus des pérégrinations d'une boîte de *chocolat-Marquis*, laquelle, partie d'un ménage du Marais et retrouvée dans un entre-sol interlope, a failli *troubler la paix* de plusieurs familles.

Et les doléances sur l'usage des cartes!

Est-ce qu'il ne se rencontrera pas, au nom de l'enfance révolutionnaire et protestante, au nom des femmes qui aiment les dragées avec l'énergie du désespoir, au nom des faibles épris des friandises, quelque Attila vengeur qui fera justice de cette lésinerie criarde? Quoi! parce qu'une fois l'an, au grand plus, l'usage exige que l'on soit doux avec les enfants et à peu près galant envers les femmes, il nous faudra subir à perpétuité le prêche grognon des quadragénaires mariés et pères de famille!

Les malheureux! ils ne croient à rien, savez-vous! Ils ne respectent rien, ils ne comprennent rien! Ils ont fait la guerre à la crinoline, — le plus ingénieux des mensonges créés à leur bénéfice, — ils s'insurgent contre le cachemire, ils feraient des barricades contre l'invasion de la moire antique, ils veulent mettre le jour de l'an en état de siége!

Sus aux grimauds et croquons des pralines, — tant qu'il nous restera des dents!

Les Anglais, eux, du moins, ont le grand respect des fêtes de l'enfance. Je ne sais rien de plus joyeux qu'une belle soirée de Noël, comme ils l'entendent. Les mères et les *babys* occupent la place d'honneur ce jour-là; les hom-

LES SOUHAITS RIDICULES POUR L'ANNÉE 1858, — par MARCELIN (suite).



A MONSIEUR TROPASSIS, EMPLOYÉ DES CONTRIBUTIONS, A ROUEN (SEINE-INFÉRIEURE).
Une mission de confiance de son chef de bureau, ayant pour but d'expertiser si les chiens déclarés d'utilité, ne sont pas des chiens d'agrément.



AUX DAMES.
Quelques mètres de plus d'envergure.

mes, — et j'entends les plus graves, — se font les humbles valets de leurs petits caprices; — et si vous saviez comme les caprices s'épanouissent en gerbes dans ces têtes blondes! — J'ai vu d'austères quakers chanter des couplets folichons à la réquisition de leur fils âgé de quatre ans, et de farouches légumistes se griser au dessert à force de trinquer à la santé de leur progéniture.

Il me revient, à propos de la Noël à Londres, une anecdote dont je garantis l'authenticité, sinon la date.

C'était, je crois, l'année dernière.

Un gros négociant de la Cité traitait sa famille et de nombreux amis, parmi lesquels un réfugié français. A l'heure solennelle où l'on enlève la nappe pour faire circuler les vins de France et la tabatière de l'amphitryon, — tabatière en général ornée de brillants et de pierres précieuses, — les femmes et les enfants s'étaient retirés au salon. Les grands crus empourpraient les verres, les propos joyeux s'entre-choquaient, et les prises jasaient dans les papilles des nerfs olfactifs.

Tout à coup la tabatière disparaît.

Hésitation parmi les convives.

Le maître de la maison, en homme bien élevé, veut mettre fin au refroidissement qui s'opère dans la conversation, en affirmant que les domestiques retrouveront l'objet perdu le lendemain sous la table.

Un invité formaliste se lève, et déclare avec flegme qu'ayant à se retirer pour affaire urgente, il croit de sa *loyauté* — oh! quand les Anglais ont dit *loyauté!* — de se faire fouiller avant son départ.

Le bourgogne fermentait dans les têtes, et voilà la motion acceptée d'enthousiasme d'un bout de la table à l'autre.

L'opération commence, et se poursuit avec la régularité qui caractérise nos alliés; mais lorsqu'on arrive au Français:

— Messieurs, dit-il, je suis de vieille date connu dans la maison comme un honnête homme, et reçu comme tel. Il n'est point dans les habitudes en France de se prêter aux perquisitions. Je suis parfaitement sûr de ne point avoir sur moi la tabatière égarée, et je refuse de continuer votre plaisanterie.

Sur quoi il salue, et sort.

On devine la rumeur : *French dog! Pick pocket!* et le reste.

Le maître de la maison tentait bien de modérer les épithètes, mais il ne savait lui-même que penser de cette prompte retraite.

Tout à coup, en s'asseyant sur le fauteuil présidentiel destiné au Directeur du repas, il sent dans sa poche un objet massif et résistant. Il se fouille..., c'est la tabatière en litige.

Avec sa brusque franchise d'insulaire, malgré l'heure avancée il quitte ses convives, commande qu'on attelle, et se fait conduire incontinent chez le Français soupçonné.

— Mon cher ami, s'écrie-t-il en lui sautant au cou, la tabatière est retrouvée! oubliez cet incident ridicule... Mais aussi pourquoi diable avoir refusé de vider vos poches quand tout le monde s'y prêtait?

— C'est que... je n'avais pas volé la tabatière...

— Oh! très-cher, personne ne le supposait...

— Mais j'avais volé autre chose!...

— Hein? vous aviez volé autre chose? — vous!

— Moi-même! Un perdreau rôti qui est encore là dans ma poche de gauche. Ma femme est enceinte; elle me demande du gibier depuis huit jours, et je gagne trente schellings par semaine à donner des leçons. Les perdreaux coûtent une livre à Hay-Market... Ma foi, j'ai eu comme un regret de si bien vivre, comme cela, tout seul... J'ai pensé à ma femme et j'ai empoché le perdreau. Vous comprenez que je ne pouvais me laisser fouiller.

Le gros Anglais a pleuré, — et, dès le soir, il a voulu installer son ami dans son domicile comme précepteur de ses enfants. — Il y aura tous les jours des perdreaux sur la table.

Et... *rule Britannia!*

Par exemple, si je ne conteste pas la courtoisie d'outre-Manche sur les bords de la Tamise, je la trouve au moins discutable sur les rives du Gange.

Nena-Saïb ne me paraît point un héros; et ses prouesses, malgré les affirmations de M. de Jonquières, me laissent indifférent comme saint Thomas, — lequel n'en fut pas moins un grand saint. Sans aborder d'ailleurs des questions politiques, qui ne sont pas du ressort du *Journal amusant*, — oh! non! — il me semble que le *Times*, — le *Times*, notez! — Moniteur presque officiel du ministère anglais, pourrait s'épargner des récits de ce genre qu'il imprime en se pourléchant avec des minauderies de chatte amoureuse.

Je traduis textuellement :

« Dix-huit prisonniers furent conduits devant un régiment indigène, et lecture fut faite à haute voix de leur crime et de leur condamnation. Après cette lecture, on commença les derniers et terribles préparatifs.

« Dix des condamnés furent placés sous la potence, leurs silhouettes blanches se détachant sur le ciel pâle; leurs visages étaient cachés par des coiffures. Un peloton de douze hommes fut placé derrière les canons plus en arrière dans le carré, à environ vingt yards de l'endroit où je me trouvais. Les trois hommes qui devaient être fusillés furent placés tout près des fusils, à environ douze pas. Ils s'agenouillèrent, on leur banda les yeux, et on attacha leurs bras.

« Pendant ce temps, les autres condamnés avaient été conduits vers les canons. Ils furent attachés aux roues par les bras, mais leurs jambes étaient libres; le dernier, le seul que je pouvais apercevoir, appuya son dos contre la bouche du canon comme on s'appuie contre une cheminée.

« Je ne perdis pas un seul instant cet homme de vue. J'entendis une détonation, le sifflement d'un boulet; je vis un jet de fumée blanche emportant des fragments noirs qui volaient et bondissaient dans les airs. Un cri terrible échappa aux spectateurs et fut suivi d'un silence de mort.

« Je me dirigeai vers le terrain fumant qui s'étendait devant les canons Je vis d'abord un bras arraché au-dessus du coude, le poing crispé, l'os sortant de plusieurs pouces. Puis je vis la terre semée de fragments rougeâtres, puis une tête attachée à un autre bras; c'était celle de l'homme que j'avais regardé auparavant. Tout à côté gisait la moitié inferieure d'un autre homme déchiré en deux et dont les entrailles serpentaient sur le sol. Il y avait là aussi un grand drap qui avait servi de vêtement, et qui se déroulait en brûlant. Un homme n'était plus qu'un monceau de fragments, à l'exception des bras; les jambes étaient écartées, l'épine dorsale était à nu.

« Le dernier cadavre était celui d'un officier qui était

LES SOUHAITS RIDICULES POUR L'ANNÉE 1858, — par MARCELIN (suite).



14671

A LA COMÈTE.

La queue qu'elle nous a faite.



14672

A L'ANNÉE 1858.

D'aussi jolies toilettes que celles de l'année 1857.

un des instigateurs de la révolte; il était de petite stature, et son visage avait une expression cruelle. La tête avait été complétement coupée, et les muscles du cou s'étaient crispés. Son visage était calme et ses yeux fermés. Il n'y avait dans aucune de ces têtes une expression de souffrance.

« De ceux qui avaient été fusillés, l'un avait été frappé au cœur et les autres achevés à coups de pistolet.

« Ce fut alors seulement que je levai la tête et vis dix formes blanches se balançant dans les airs.

« Les troupes se dispersèrent aussitôt; je rentrai chez moi en toute hâte, et quand je descendis de cheval, *les chiens vinrent me lécher les pieds*. »

Le théâtre antique avec ses brutalités titanesques n'a jamais dépassé ces « chiens qui viennent lécher des pieds imprégnés de sang ».

Pendant que la guerre de l'Inde continue à dérouler ses sinistres péripéties, le général Walker rêve toujours, en Amérique, le rétablissement de la flibusterie.

Un homme étrange, que ce général d'opéra-comique! Il a de vagues affinités physiques avec son compatriote, le medium M. Home. Petit, fluet, aristocratique des extrémités, *gentleman* de tenue et de ton, même au milieu de la *sainte canaille* californienne; il va toujours devant lui sans perdre son projet de vue et de pensée. — Ex-médecin, ex-journaliste, ex-avocat, il a exercé ces diverses professions à tour de rôle avec un réel éclat.

Plusieurs docteurs de mes amis se rappellent fort bien l'avoir rencontré à la Faculté de médecine de Paris, dont il a suivi les cours pendant les deux années 1848 et 1849.

A la *Nouvelle-Orléans* il a rédigé le journal *The Crescent*. Ce fut dans cette feuille qu'il jeta les premiers jalons de la réorganisation des flibustiers. A *San-Francisco*, il tira les déductions de son idée dans le *Herald*, le journal le plus important de la ville. — Nous le retrouvons avocat à Marysville deux ans plus tard, et son éloquence le place dès ses débuts à la tête du barreau. Mais pour les hommes d'action, la parole, — ce grand levier des temps modernes, — manque de résultat immédiat, — et c'est le résultat immédiat qu'il leur faut. En 1854, Walker se mesura à la tête d'une troupe chétive d'aventuriers avec le terrible Santa-Anna, et ce ne fut qu'après un rude échec qu'il se retira de nouveau en Californie. Les autorités fédérales le mirent en état d'arrestation pour avoir violé les lois de neutralité. Walker se défendit avec une véritable éloquence, et fut acquitté à l'unanimité par le jury.

Depuis son expulsion de Nicaragua, le général Walker a rêvé de s'emparer de la Havane, — un beau rêve de sybarite et de grand seigneur! La fin malheureuse du comte Raousset-Boulbon, un de nos derniers gentilshommes dans l'acception chevaleresque du mot, n'a pu dompter cette nature aventureuse.

— Hélas! hélas! le bois dont on faisait les trônes s'épuise, et le chanvre croit encore, toujours et partout!

Restons en Amérique, puisque les hasards de la chronique nous y ont conduit.

Le gouverneur Mac Rae, du Mississipi, vient de se conformer à l'usage en fixant un jour d'actions de grâces pour son État. La proclamation qu'il a publiée à cet égard vaut la peine d'être citée.

La voici :

« Depuis que je suis en fonctions, j'ai chaque année désigné un jour d'actions de grâces, comme gouverneur de l'État, en vertu d'une ancienne coutume, et sans autorité de la loi. Jeudi, dix-neuvième jour de ce mois, est la date fixée maintenant, et j'espère qu'elle sera observée. Il existe certainement quelque Providence suprême qui nous a mis au monde, et qui finira par accomplir le but pour lequel elle nous a créés, non-seulement en tant qu'individus, mais comme peuple. Nous n'avons donc rien à perdre en reconnaissant les obligations dont nous sommes redevables à l'Être suprême, mais peut-être beaucoup à gagner. »

Pas de nouvelles nationales, c'est-à-dire pas de scandales. Tant mieux!

En dehors du procès Jeufosse, dont les grands journaux ont rendu compte heure par heure, l'attention parisienne s'est portée, pendant ces derniers jours, sur l'affaire du comte Cataneo, tué en duel par un officier des guides, et sur l'arrestation du marquis de Campana, directeur général des monts-de-piété romains.

Les témoins du comte Cataneo sont en fuite. On a fait courir à propos de cette affaire des propos odieux, des histoires de cadavre déposé sur un lit étranger, propos dont nous ne saurions, même après d'autres, nous faire ici l'écho; pour nous la décence exigeait qu'on attendît le résultat avant d'imprimer ces monstruosités.

Pour M. le marquis de Campana, il est bien et dûment détenu au château de la tradition : à Saint-Ange.

Au reste, M. de Campana a été arrêté avec tout le luxe de carabiniers pontificaux dus à son nom et à sa position sociale. C'était un grand seigneur du temps des républiques italiennes. Protecteur éclairé des arts, spéculateur par mode plutôt que par ambition, bienfaiteur populaire de la classe nécessiteuse, le marquis de Campana ne savait d'autres bornes à ses fastuosités et à ses bienfaisances que le fond de sa bourse. Il jetait, sans y prendre garde, ses écus à tous les mendiants de la route et à tous les peintres incompris, — autres mendiants qui coûtent plus cher. Et naïvement, en se laissant aller, histoire d'encourager les artistes! il a vidé sa bourse, puis, après sa bourse, la caisse des monts-de-piété.

Disons-le bien vite, une foule de dévouements se sont groupés auprès de cette infortune indolente et magnifique. Le déficit a été couvert en quarante-huit heures, et tout fait supposer que le marquis de Campana recouvrera la liberté pour ses étrennes.

A propos d'étrennes, on affirme que la transfusion du sang devient une réalité, depuis le *sang veineux* jusqu'au *sang artériel*.

Prière à MM. Edmond About et Henri Taine de rajeunir l'éclectisme et l'Académie!

CH. BATAILLE.

A PROPOS DU PROCÈS NADAR.

« Enfin la haute cour a rendu sa sentence !
Désormais plus d'erreur et plus de réticence ! »
Me disait l'autre jour mon voisin Balthazar.
« Il paraît que *Félix* était le VRAI NADAR ! »
— *Il paraît*, dites-vous ?... Voyez le bon apôtre !
Depuis longtemps Paris n'en connaissait pas d'autre.

J. LOVY.

La maison TAHAN, rue de la Paix, expose les plus jolies étrennes que le luxe et le goût puissent offrir. Nous ne sommes donc pas étonnés de la foule qui se presse dans ses magasins, et des nombreux équipages qui stationnent dans la journée devant ses vastes magasins de la rue Basse-du-Rempart.

Chaque jour les salons artistiques d'ALPHONSE GIROUX sont envahis par l'élite de la société parisienne. Les objets d'art, les meubles de Boule, les riches porcelaines, les bronzes, les statuettes, les petits tableaux de genre, y sont étalés sous les yeux des visiteurs avec une telle profusion, qu'il nous est impossible, lecteurs, de vous guider dans votre choix. IL FAUT VOIR PAR SOI-MÊME, il faut voir pour choisir, il faut voir pour admirer, pour empêcher un concurrent plus heureux d'accaparer un chef-d'œuvre objet de notre convoitise. Il n'est peut-être que les enfants qui sortent du boulevard des Capucines sans regret, car le joujou présent leur fait oublier tant d'objets convoités qu'ils n'ont pu s'approprier.

L'ADMINISTRATION D'HORLOGERIE, rue Saint-Louis-en-l'Ile, 98, maison recommandable par la fabrication supérieure des objets qu'elle livre au public, offre au prix de 200 fr. des montres de premier choix, en or, cuvette en or, 8 trous en rubis, et garanties pendant quatre ans. 50 FR. SEULEMENT A DONNER en recevant la montre. Pour le reste 25 fr. par mois pendant six mois. Pour les montres de 150 fr. et 140 fr., 30 fr. comptant ; le reste en six payements différents. Les montres en argent, mêmes facilités de payement.

Écrire *franco* si l'on désire voir les échantillons. (Expédie en province.)

C'est toujours la maison Achard, boulevard des Italiens, n° 12, qui a la vogue pour les bonbons de baptême, et on se porte en foule dans cette maison pour les nouveautés qu'elle a composées cette année à l'occasion du jour de l'an. — Rien n'est plus délicieux que ses bonbons chartreux, ses amandes d'Aboukir, ses bonbons à l'ananas ou à l'épine-vinette, etc.

On trouve aussi dans la maison Achard une grande variété de boîtes élégantes, et en général tout ce que l'art du confiseur peut produire de plus merveilleux.

Les Annonces et les Réclames sont reçues huit jours à l'avance, au bureau du journal et rue de Grenelle Saint-Honoré, n° 25, au premier.

129, RUE MONTMARTRE. **Gros et Détail.** — RUE MONTMARTRE, 129. **Gros et Détail.**

A LA MAGICIENNE

ASSORTIMENT CONSIDÉRABLE DE

FOURRURES ET CONFECTIONS

POUR DAMES ET ENFANTS.

MAISON SPÉCIALE vendant le MEILLEUR MARCHÉ de PARIS.

APERÇU DE QUELQUES PRIX :

CONFECTION POUR DAMES.

2,000 Burnous drap, de 11 à 27 fr.
1,000 Burnous côtelés, de 29 à 60 fr.
500 Burnous en drap ourson et velours, de 45 à 90 fr.
TALMAS et BURNOUS de velours, choix de modèles en tous genres.
Confections pour enfants, de 6 fr. 90 c. à 30 fr.
PRIX FIXE MARQUÉ EN CHIFFRES CONNUS.

FOURRURES.

2,000 Manchons, de 6 à 15 fr.
2,000 Visons putois et petits gris, de 12 à 45 fr.
1,500 Martres de France et de Russie, de 35 à 120 fr.
1,200 Martres de Canada, *Vison Kolinski*, 40 à 400 fr.
Choix immense de Berthes, Victorias, de 7 à 150 fr.
10,000 Paires manchettes, depuis 90 centimes.
GARNITURES de MANTEAUX de FOURRURES.

Échange et réparation de fourrures. — SEULE MAISON SPÉCIALE marquant la fourrure en CHIFFRES CONNUS.

CASINO GOLDONI

98, rue de Clichy.

Marionnettes Artistiques
TELLES QU'ON N'EN A JAMAIS VU A PARIS.
Tous les soirs de 7 à 11 heures.
Il Maestro di Musica
Mélodrame en 1 acte
Les Filets de Vulcain
Ballet mythologique à grand spectacle.
Les Marionnettes à Paris
Prologue en 1 acte et en vers.
Le Mariage à la Cave
Ballet bouffe en 3 tableaux.
ENTREE LIBRE.

DINER DE PARIS. Passage Jouffroy, 11. Déjeuner, 2 fr. — Dîner, 4 fr.

AVIS AUX GOURMETS!!!

POUR SAVOURER LE BON VIN.

FROMAGE HOORNLEYS

produit supérieur de la

COMPAGNIE NORD-HOLLANDAISE

Amsterdam — IRÉNÉE LEYS ET Cie. | **Paris** — RUE DES HALLES, 8.

Dépôt dans les bonnes maisons de COMESTIBLES et d'ÉPICERIES PREMIER CHOIX.

26, RUE DE LA PAIX **MAQUET** B^{te} DE S. M. L'IMPÉRATRICE

Fournisseur de la Famille impériale et de la cour

OUVERTURE DES SALONS D'ÉTRENNES

PAPETERIE, MAROQUINERIE, ÉBÉNISTERIE | BOIS SCULPTÉS, PORCELAINES MONTÉES, CURIOSITÉS | OBJETS D'ART, FANTAISIES, BRONZES

TROUSSEAUX. **AUX CRÈCHES DE PARIS** LAYETTES.

RUE DE LA CHAUSSÉE-D'ANTIN, 45 BIS.

ÉTRENNES DE 1858.

Grand assortiment de lingerie. — Forte partie de mouchoirs pur fil, ourlés à jour, depuis **1** fr. **25**.

GRAND CHOIX DE SERVICES DAMASSÉS A 18 FR. LES 12 COUVERTS.

A LA VILLE D'ELBEUF
Rue de Grenelle Saint-Honoré, 25.
EN FACE CELLE DES DEUX-ÉCUS.

LIQUIDATION

40 % DE RABAIS
Dissolution de Société.

60,000 FRANCS DE NOUVEAUTÉS

En Draperies, Velours, Soieries, Draps pour Burnous et confections pour Dames. — Articles pour Tailleurs.

A vendre
dans un délai de six semaines, avec un
RABAIS RÉEL DE 40 %
Ouverture de la Vente tous les jours, de 10 heures à 4 heures.
GROS ET DÉTAIL.
Les articles qui ne conviendraient pas seront échangés dans les 24 heures.

ANTI-GOUTTEUX GENEVOIX
(HUILE PURE DE MARRONS D'INDE)

G. Genevoix
PH^{CIEN}
14 RUE DES BEAUX-ARTS PARIS
Prix du Flacon 10 fr^s.

L'usage de cet Anti goutteux le seul qui ne soit pas un remède secret, est sans danger pour la santé et n'entrave la marche d'aucune médication interne

L'HUILE DE MARRONS D'INDE NE S'EMPLOIE QU'A L'EXTÉRIEUR EN DOUCES ONCTIONS SUR LA PARTIE MALADE [illegible] L'ACCES ET COMME PRÉSERVATIF DE LA GOUTTE ET DES RHUMATISMES.

Mon cher monsieur Genevoix,

Je ne trouve aucun inconvénient à ce que vous me nommiez comme un des malades qui ont eu à se louer de l'usage de l'*huile de marrons d'Inde*. Il y aurait ingratitude de ma part à m'y refuser. Dans ma pratique, j'ai fait participer un grand nombre de mes clients à cette bonne fortune, et comme ce médicament n'est point un remède secret, mais un produit préparé au grand jour et sans mystères, je ne crains pas de signer ce mot d'écrit.

Docteur CHARLES MASSON.

RUE IMPÉRIALE. **LYON** RUE IMPÉRIALE.

GRAND HOTEL DE LYON

Vaste et magnifique établissement, meublé avec élégance et confort. **200** chambres à prix divers et modérés, salons publics de réunion et de lecture, salles de restaurant à la carte, divans pour les fumeurs. Voitures particulières et omnibus. Cuisine recherchée.

EAU DE MÉLISSE DES CARMES
CONTRE : Apoplexie, Choléra, Mal de Mer, Vapeurs, Migraines, Évanouissements, Maux d'Estomac, Coliques, Indigestions, &^a.
Nombreuses contrefaçons. **14, BOYER, 14** RUE TARANNE, — 1 fr. la boîte. Flac. à 5 et 10 fr. (1830)

APPAREILS
ÉLECTRO-MÉDICAUX
B. s. g. d. g. — *Seuls appr. par l'Acad. de Médec. de Paris.* **PULVERMACHER** *Seuls récomp. à l'Exp universelle de 1855.* Patent angl.

RENDUS FACILEMENT APPLICABLES PAR SOI-MÊME ET SANS SECOUSSES
ET DISPOSÉS SELON LA NATURE ET LE SIÈGE DES MALADIES EN :

10 et 15 fr. CHAINES. Pour Névralgies, Rhumatismes, Goutte, Migraine, Surdité nerv., Paralysies.
» 5 fr. BRACELETS. Pour Tremblement, Crampes, Faiblesse part^{lle} des membres, Foulures.
5 et 10 fr. COLLIERS. Pour Torticolis, Toux nerveuses, Vertiges, Bourdonnemens, Insomnie.
10 et 15 fr. CEINTURES. Pour Douleurs du ventre, de la poitrine, de l'estomac, Point de côté.
» 5 fr. BUSCS. Pour Indigestions, Palpitations nerv., Mal de lait, Asthme, Douleurs de poitr.
Expédit. *franco* contre un mandat de poste.— **Chaînes-Batteries** p^r MM. les Médec., 25 fr. et au-dessus.
J.-L. PULVERMACHER et Cie, 18, rue Favart, à Paris.

LE GRAND RESTAURANT PARISIEN

Boulevard des Capucines, en face la rue de la Paix.

Restera ouvert toutes nuits de Bal de l'Opéra et des Concerts de Paris. — Dîners à **3** fr., déjeuners à **1** fr. **60**.

AFFECTIONS DES BRONCHES, DU POUMON,
dites : Phthisies, Toux, Rhumes, Asthmes, Catarrhes chroniques, etc.
[illegible] guérison par le Sirop MINÉRAL-SULFUREUX de CROSNIER, Pharmacien, *rue Montmartre*, 95.
Ce nouveau composé, qui possède toutes les propriétés remarquables des Eaux Sulfureuses des Pyrénées, a sur elles l'avantage d'être plus agréable au goût, de se conserver, même en voyage, sans s'altérer, et surtout d'éviter au malade l'ingurgitation d'une masse de liquide toujours inutile, sinon nuisible, aux fonctions de l'estomac.
N. B. Exiger la signat[illegible] *(Affranchir.)*

DIX ANNÉES DE SUCCÈS

COSMÉTIQUE contre les boutons, dartres, rougeurs, démangeaisons du visage, du cou, etc. Prix : 2 fr.

POMMADE Spécifique infaillible pour prévenir et arrêter la chute des cheveux. Prix : 2 fr.

DEMARS, pharmacien, rue d'Angoulême du Temple, 20.

100 COSTUMES DES DIFFÉRENTES PROVINCES DE LA FRANCE.

Peu de personnes savent qu'il existe encore en France une centaine de costumes qui conservent le cachet de l'ancien temps. Aucune collection moderne ne donne un aussi grand nombre de costumes français, — aucune collection ne les donne gravés et coloriés pour le prix de 40 centimes. — Les collectionneurs de costumes, les artistes peintres, les artistes dramatiques, les romanciers, les costumiers, les directeurs de théâtres, en un mot tous ceux qui par goût ou par nécessité désirent connaître les costumes de notre pays, apprendront avec plaisir que la collection du Musée de costumes a poussé la série des costumes français jusqu'au chiffre de 100. Chaque costume, gravé sur acier, imprimé sur in-4° carré, et colorié avec retouches, se vend 40 centimes. Les personnes qui nous adresseront un bon de 40 fr. recevront les 100 costumes *francs* de port.

Adresser le bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

ORÉIDE
MÉTAL SEMBLABLE A L'OR
Breveté s. g. d. g.
Couverts et articles de Dessert.
Bijouterie, objets de fantaisie, pendules, flambeaux, garde-feu, boucles de sellerie, etc.
Couverts et orfévrerie argentés par les procédés Ruolz.
Boulevard des Italiens, 6, à Paris.

MALADIES DES FEMMES.

Traitement par Mme LA CHAPELLE, maîtresse sage-femme, professeur d'accouchement, connue par ses succès dans le traitement des maladies utérines ; guérison prompte et radicale (sans repos ni régime) des inflammations cancéreuses, ulcérations, pertes, abaissement, déplacement, causes fréquentes et toujours ignorées de la stérilité, des langueurs, palpitations, débilités, faiblesses, malaises nerveux, maigreur, d'un grand nombre de maladies réputées incurables. Les moyens employés par Mme Lachapelle, aussi simples qu'infaillibles, sont le résultat de vingt-cinq années d'études et d'observations pratiques dans le traitement spécial de ces affections. Consultations tous les jours, de trois à cinq heures, rue du Mont-Thabor, 27, près des Tuileries.

PATE DE VERBASCINE,
PHARMACIE PRIX C. PATON — PHARMACIE PRIX C. PATON
Pour guérir la Toux, les Catarrhes, l'Oppression, la Coqueluche, etc.,
Préparée par C. PATON, pharmacien, lauréat de l'École de Paris, membre de la Société de chimie médicale, etc., 21, rue Bourtibourg, à Paris. Boîtes, 1 fr. 50 ; 1/2 boîte, 1 fr. ; 1/4, 60 c. — (Dans toutes les pharmacies.)

CAOUTCHOUC LEBIGRE

Deux Magasins bien assortis, n° **16**, rue Vivienne, et n° **142**, rue de Rivoli. **Bien remarquer le nom et le numéro pour ne pas confondre.** Blouses à 15 francs. Paletots double face, chaussures, bretelles, tissus élastiques et imperméables, coussins, ceintures de natation, bas élastiques pour varices, instruments de chirurgie, tuyaux et articles volcanisés, peignes, etc, etc. — *Vente avec garantie.*

13, rue du Bac, 13.
A SAINTE-CÉCILE
MAISON DE GROS ET DE DÉTAIL.
Nouveautés en Rubans.
Mercerie. — Passementerie.

LE PETIT JOURNAL
POUR RIRE.
Un joli volume grand in-8° formant un charmant livre-album pour salon.
Prix, **5** fr. **50** c.
Franc de port, **7** fr.
A M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

